This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

THE SPINGARN COLLECTION
OF
CRITICISM AND LITERARY THEORY
PRESENTED BY
J. E. SPINGARN

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MARMONTEL.

TOME DEUXIÈME.

Ire. PARTIE.

CONTENANT

CONTES MORAUX.

ŒUVRES

DE

MARMONTEL.

TOME DEUXIÈME.

Ire. PARTIE.

A PARIS,

CHEZ A. BELIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES MATHURINS ST.-J., HÔTEL CLUNY.

1819.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
289330A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1927 L

CONTES MORAUX.

ALCIBIADE, ou LE MOI.

La nature et la fortune semblaient avoir conspiré au bonheur d'Alcibiade. Richesses, talens, beauté, naissance, la fleur de l'âge et de la santé; que de titres pour avoir tous les ridicules! Alcibiade n'en avait qu'un : il voulait être aimé pour lui-même. Depuis la coquetterie jusqu'à la sagesse, il avait tout séduit dans Athènes; mais en lui, était-ce bien lui qu'on aimait? Cette délicatesse lui prit un matin, comme il venait de faire sa cour à une prude : c'est le moment des réflexions. Alcibiade en fit sur ce qu'on appelle le sentiment pur, la métaphysique de l'amour. Je suis bien dupe, disait-il, de prodiguer mes soins à une femme qui ne m'aime peut-être que pour elle-même! Je le saurai, de par tous les dieux! et, s'il en est ainsi, elle peut chercher parmi nos athlètes un soupirant qui me remplace.

La belle prude, suivant l'usage, opposait toujours quelque faible résistance aux désirs d'Alcibiade. C'était une chose épouvantable! elle ne pouvait y penser sans rougir. Il fallait aimer comme elle aimait, pour s'y résoudre. Elle aurait voulu, pour tout au monde, qu'il fût moins jeune et moins empressé. Alcibiade la prit au mot. Je m'aperçois, madame, lui dit-il un jour, que ces complaisances vous coûtent : hé bien, je veux vous donner une preuve de l'amour le plus parfait. Oui, je consens, puisque vous le voulez, que nos âmes seules soient unies, et je vous donne ma parole de n'exiger rien de plus.

La prude loua cette résolution d'un air bien capable de la faire évanouir; mais Alcibiade tint bon. Elle en fut surprise et piquée; cependant il fallut dissimuler.

Le jour suivant, tout ce que le déshabillé peut avoir d'agaçant fut mis en usage. La vivacité du désir brillait dans les yeux de la prude; dans son maintien, la nonchalance et la volupté. Les voiles les plus légers, le désordre le plus favorable, tout en elle invitait Alcibiade à s'oublier. Il aperçut le piége. Quelle victoire, lui dit-il, madame, quelle victoire à remporter sur moi-même! Je vois bien que l'amour m'éprouve, et je m'en applaudis : la délicatesse de mes sentimens en éclatera davantage. Ces voiles transparens et légers, ces coussins dont la volupté semble avoir formé son trône, votre beauté, mes désirs : combien d'ennemis à vaincre! Ulysse n'y échapperait pas; Hercule y succomberait. Je serai plus

sage qu'Ulysse, et moins fragile qu'Hercule : oui, je vous prouverai que le seul plaisir d'aimer peut tenir lieu de tous les plaisirs. —Vous êtes charmant, lui dit-elle, et je puis me flatter d'avoir un amant unique. Je ne crains qu'une chose : c'est que votre amour ne s'affaiblisse par la rigueur. — Au contraire, interrompit vivement Alcibiade, il n'en sera que plus ardent.—Mais, mon cher enfant, vous êtes jeune; il est des momens où l'on n'est pas maître de soi; et je crois votre fidélité bien hasardée, si je vous livre à vos désirs. — Soyez tranquille, madame; je vous réponds de tout. Si je puis vaincre mes désirs auprès de vous, auprès de qui n'en serai-je pas le maître? — Vous me promettez du moins, lui dit-elle, que s'ils deviennent trop pressans, vous m'en ferez l'aveu? Je ne veux point qu'une mauvaise honte vous retienne. Ne vous piquez pas de me tenir parole : il n'est rien que je ne vous pardonne plutôt qu'une infidélité. — Oui, madame, je vous avouerai ma faiblesse de la meilleure foi du monde, quand je serai prêt à y succomber; mais laissez-moi du moins éprouver mes forces. Je sens qu'elles iront encore loin, et j'espère que l'amour m'en donnera de nouvelles. La prude était furieuse; mais sans se démentir elle ne pouvait se plaindre : elle se contraignit encore, dans l'espoir qu'à une nouvelle épreuve Alcibiade succomberait. Il reçut le lendemain, à son réveil, un billet conçu en ces termes : « J'ai passé » la plus cruelle nuit; venez me voir. Je ne puis vivre sans vous. »

Il arrive chez la prude. Les rideaux des fenêtres n'étaient qu'entr'ouverts; un jour tendre se glissait dans l'appartement à travers des ondes de pourpre. La prude était encore dans un lit parsemé de roses. Venez, lui dit-elle d'une voix plaintive, venez calmer mes inquiétudes. Un songe affreux m'a tourmentée cette nuit : j'ai cru vous voir aux genoux d'une rivale. Ah! j'en frémis encore. Je vous l'ai dit, Alcibiade, je ne puis vivre dans la crainte que vous ne soyez infidèle : mon malheur serait d'autant plus sensible, que j'en serais moi-même la cause; et je veux du moins n'avoir rien à me reprocher. Vous avez beau me promettre de vous vaincre, vous êtes trop jeune pour le pouvoir long-temps. Ne vous connais-je pas? Je sens que j'ai trop exigé de vous, je sens qu'il y a de l'imprudence et de la cruauté à vous imposer une loi si dure. Comme elle parlait ainsi de l'air du monde le plus touchant, Alcibiade se jeta à ses pieds. Je suis bien malheureux, lui dit-il, madame, si vous ne m'estimez pas assez pour me croire capable de m'attacher à vous par les seuls liens du sentiment! Après tout, de quoi me suis-je privé? De ce qui déshonore l'amour. Je rougis de voir que vous comptiez ce sacrifice pour quelque chose : mais fût-il aussi grand que vous vous l'imaginez, je n'en aurai que plus de gloire. Non, mon cher Alcibiade,

lui dit la prude en lui tendant la main, je ne veux point d'un sacrifice qui te coûte : je suis trop sûre et trop flattée de l'amour pur et délicat que tu m'as si bien témoigné. Sois heureux, j'y consens. Je le suis, madame, s'écria-t-il, du bonheur de vivre pour vous : cessez de me soupçonner et de me plaindre; vous voyez l'amant le plus fidèle, le plus tendre, le plus respectueux.... Et le plus sot, interrompit-elle en tirant brusquement ses rideaux, et elle appela ses esclaves. Alcibiade sortit furieux de n'avoir été aimé que comme un autre, et bien résolu de ne plus revoir une femme qui ne l'avait pris que pour son plaisir. Ce n'est pas ainsi, dit-il, qu'on aime dans l'âge de l'innocence; et si la jeune Glicérie éprouvait pour moi ce que ses yeux semblent me dire, je suis bien certain que ce serait de l'amour tout pur.

Glicérie, dans sa quinzième année, attirait déjà les vœux de la plus brillante jeunesse. Qu'on imagine une rose au moment de s'épanouir; tels étaient la fraîcheur et l'éclat de sa beauté.

Alcibiade se présenta, et ses rivaux se dissipèrent. Ce n'était point encore l'usage, à Athènes, de s'épouser pour se haïr et pour se mépriser le lendemain; et l'on donnait aux jeunes gens, avant l'hymen, le loisir de se voir et de se parler avec une liberté décente. Les filles ne se reposaient pas sur leurs gardiens du soin de leur vertu; elles se donnaient la peine d'être sages elles-mêmes. La pudeur n'a commencé à combattre faiblement que depuis qu'on lui a dérobé les honneurs de la victoire. Celle de Glicérie fit la plus belle défense. Alcibiade n'oublia rien pour la surprendre ou pour la gagner. Il loua la jeune Athénienne sur ses talens, ses grâces, sa beauté; il lui fit sentir dans tout ce qu'elle disait, une finesse qu'elle n'y avait pas mise, et une délicatesse dont elle ne se doutait pas. Quel dommage qu'avec tant de charmes elle n'eût pas un cœur sensible! Je vous adore, lui disait-il, et je suis heureux si vous m'aimez. Ne craignez pas de me le dire; une candeur ingénue est la vertu de votre âge. On a beau donner le nom de prudence à la dissimulation, cette belle bouche n'est pas faite pour trahir les sentimens de votre cœur; qu'elle soit l'organe de l'amour, c'est pour lui-même qu'il l'a formée. Si vous voulez que je sois sincère, lui répondit Glicérie avec une modestie mêlée de tendresse, faites du moins que je puisse l'être sans rougir. Je veux bien ne pas trahir mon cœur, mais je veux aussi ne pas trahir mon devoir; et je trahirais l'un ou l'autre si j'en disais davantage. Glicérie voulait, avant de s'expliquer, que leur hymen fût conclu. Alcibiade voulait qu'elle s'expliquât avant de penser à l'hymen. Il sera bien temps, disait-il, de m'assurer de votre amour, quand l'hymen vous en aura fait un devoir, et que je vous aurai réduite à la nécessité de

feindre! C'est aujourd'hui, que vous êtes libre, qu'il serait flatteur pour moi d'entendre de votre bouche l'aveu désintéressé d'un sentiment naturel et pur. — Hé bien, soyez content, et ne me reprochez plus de n'avoir pas un cœur sensible; il l'est du moins depuis que je vous vois. Je vous estime assez pour vous confier mon secret; mais à présent qu'il m'est échappé, j'exige de vous une complaisance : c'est de ne me plus parler tête à tête que vous ne soyez d'accord avec ceux dont je dépends. L'aveu qu'Alcibiade venait d'obtenir aurait fait le bonheur d'un amant moins difficile; mais sa chimère l'occupait. Il voulut voir jusqu'au bout s'il était aimé pour lui-même. Je ne vous dissimulerai pas, lui dit-il, que la démarche que je vais faire peut avoir un mauvais succès. Vos parens me reçoivent avec une politesse froide, que j'aurais prise pour un congé, si le plaisir de vous voir n'eût vaincu ma délicatesse : mais si j'oblige votre père à s'expliquer, il ne sera plus temps de feindre. Il est membre de l'Aréopage; Socrate, le plus vertueux des hommes, y est suspect et odieux : je suis l'ami et le disciple de Socrate; et je crains bien que la haine qu'on a pour lui ne s'étende jusqu'à moi. Mes craintes vont trop loin peut-être; mais enfin, si votre père nous sacrifie à sa politique, s'il me refuse votre main, à quoi vous déterminez-vous? A être malheureuse, lui répondit Glicérie, et à céder à ma destinée. — Vous ne me verrez donc plus? — Si l'on me défend de vous voir, il faudra bien que j'obéisse. — Vous obéirez donc aussi si l'on vous propose un autre époux? — Je serai la victime de mon devoir. — Et par devoir vous aimerez l'époux qu'on vous aura choisi? — Je tâcherai de ne le point haïr. Mais quelles questions vous me faites! Que penseriez-vous de moi si j'avais d'autres sentimens? — Que vous m'aimeriez comme on doit aimer. — Il est trop vrai que je vous aime. — Non, Glicérie, l'amour ne connaît point de loi; il est au-dessus de tous les obstacles. Mais je vous rends justice : ce sentiment est trop fort pour votre âge; il veut des âmes fermes et courageuses, que les difficultés irritent, et que les revers n'étonnent pas. Un tel amour est rare, je l'avoue. Vouloir un état, un nom, une fortune dont on dispose, se jeter enfin dans les bras d'un mari pour se sauver de ses parens; voilà ce qu'on appelle amour, et voilà ce que j'appelle désir de l'indépendance. Vous êtes bien le maître, lui dit-elle les larmes aux yeux, d'ajouter l'injure au reproche. Je ne vous ai rien dit que de tendre et d'honnête. Ai-je balancé un moment à vous sacrifier vos rivaux? Ai-je hésité à vous avouer votre triomphe? Que me demandez-vous de plus? Je vous demande, lui dit-il, de me jurer une constance à toute épreuve, de me jurer que vous serez à moi, quoi qu'il arrive, et que vous ne serez qu'à moi. — En vérité, seigneur,

c'est ce que je ne ferai jamais. — En vérité, madame, je devais m'attendre à cette réponse, et je rougis de m'y être exposé. A ces mots, il se retira outré de colère, et se disant à lui-même : J'étais bien bon d'aimer un enfant qui n'a point d'âme, et dont le cœur ne se donne que par avis de parens !

Il y avait dans Athènes une jeune veuve qui paraissait inconsolable de la perte de son époux. Alcibiade lui rendit, comme tout le monde, les premiers devoirs, avec le sérieux que la bienséance impose auprès des personnes affligées. La veuve trouva un soulagement sensible dans les entretiens de ce disciple de Socrate, et Alcibiade un charme inexprimable dans les larmes de la veuve. Cependant leur morale s'égayait de jour en jour. On fit l'éloge des bonnes qualités du défunt, et puis on convint des mauvaises. C'était bien le plus honnête homme du monde ; mais il n'avait précisément que le sens commun. Il était assez bien de figure ; mais sans élégance et sans grâce : rempli d'attentions et de soins ; mais d'une assiduité fatigante. Enfin, on était au désespoir d'avoir perdu un si bon mari, mais bien résolue à n'en pas prendre un second. Eh quoi, dit Alcibiade, à votre âge, renoncer à l'hymen ! Je vous avoue, répondit la veuve, qu'autant l'esclavage me répugne, autant la liberté m'effraie. A mon âge, livrée à moi-même et ne tenant à rien, que vais-je devenir ? Alcibiade ne manqua pas de lui insinuer qu'entre l'esclavage de l'hymen et l'abandon du veuvage, il y aurait un milieu à prendre, et qu'à l'égard des bienséances, rien au monde n'était plus facile à concilier avec un tendre attachement. On fut révoltée de cette proposition ; on aurait mieux aimé mourir. Mourir dans l'âge des amours et des grâces ! Il était facile de faire voir le ridicule d'un tel projet ; et la veuve ne craignait rien tant que de se donner des ridicules. Il fut donc résolu qu'elle ne mourrait pas : il était déjà décidé qu'elle ne pouvait vivre sans tenir à quelque chose : ce quelque chose devait être un amant ; et, sans prévention, elle ne connaissait point d'homme plus digne qu'Alcibiade de lui plaire et de l'attacher. Il redoubla ses assiduités : d'abord elle s'en plaignit, bientôt elle s'y accoutuma, enfin elle y exigea du mystère ; et, pour éviter les imprudences, on s'arrangea décemment.

Alcibiade était au comble de ses vœux. Ce n'étaient ni les plaisirs de l'amour, ni les avantages de l'hymen qu'on aimait en lui, c'était lui-même ; du moins le croyait-il ainsi. Il triomphait de la douleur, de la sagesse, de la fierté d'une femme qui n'exigeait de lui que du secret et de l'amour. La veuve, de son côté, s'applaudissait de tenir sous ses lois l'objet de la jalousie de toutes les beautés de la Grèce. Mais combien peu de personnes savent jouir

sans confidens! Alcibiade, amant secret, n'était qu'un amant comme un autre; et le plus beau triomphe n'est flatteur qu'autant qu'il est solennel. Un auteur a dit que ce n'est pas tout que d'être dans une belle campagne, si l'on n'a quelqu'un à qui l'on puisse dire : La belle campagne! La veuve trouva de même que ce n'était pas assez d'avoir Alcibiade pour amant, si elle ne pouvait dire à quelqu'un : J'ai pour amant Alcibiade. Elle en fit donc la confidence à une amie intime, qui le dit à son amant, et celui-ci à toute la Grèce. Alcibiade, étonné qu'on publiât son aventure, crut devoir en avertir la veuve, qui l'accusa d'indiscrétion. Si j'en étais capable, lui dit-il, je laisserais courir des bruits que j'aurais voulu répandre; et je ne souhaite rien tant que de les faire évanouir. Observons-nous avec soin, évitons en public de nous trouver ensemble; et, quand le hasard nous réunira, ne vous offensez point de l'air distrait et dissipé que j'affecterai auprès de vous. La veuve reçut tout cela d'assez mauvaise humeur. Je sens bien, lui dit-elle, que vous en serez plus à votre aise : les assiduités, les attentions vous gênent, et vous ne demandez pas mieux que de pouvoir voltiger. Mais, moi, quelle contenance voulez-vous que je tienne? Je ne saurais prendre sur moi d'être coquette : ennuyée de tout en votre absence, rêveuse et embarrassée auprès de vous, j'aurai l'air d'être jouée, et je le serai peut-être en effet. Si l'on est persuadé que vous m'avez, il n'y a plus aucun remède : le public ne revient pas. Quel sera donc le fruit de ce prétendu mystère? Nous aurons l'air, vous, d'un amant détaché, moi, d'une amante délaissée. Cette réponse de la veuve surprit Alcibiade; la conduite qu'elle tint acheva de le confondre. Chaque jour elle se donnait plus d'aisance et de liberté. Au spectacle elle exigeait qu'il fût assis derrière elle, qu'il lui donnât la main pour aller au Temple, qu'il fût de ses promenades et de ses soupers. Elle affectait surtout de se trouver avec ses rivales; et au milieu de ce concours, elle voulait qu'il ne vît qu'elle. Elle lui commandait d'un ton absolu, le regardait avec mystère, lui souriait d'un air d'intelligence, et lui parlait à l'oreille avec cette familiarité qui annonce au public qu'on est d'accord. Il vit bien qu'elle le menait partout, comme un esclave enchaîné à son char. J'ai pris des airs pour des sentimens, dit-il avec un soupir : ce n'est pas moi qu'elle aime, c'est l'éclat de ma conquête; elle me mépriserait, si elle n'avait point de rivales. Apprenons-lui que la vanité n'est pas digne de fixer l'amour.

La jalousie des philosophes ne pouvait pardonner à Socrate de n'enseigner en public que la vérité et la vertu : on portait chaque jour à l'Aréopage les plaintes les plus graves contre ce dangereux citoyen. Socrate, occupé à faire du bien, laissait dire de lui tout le mal qu'on imaginait; mais Alcibiade, dévoué à Socrate, faisait

face à ses ennemis. Il se présentait aux magistrats; il leur reprochait d'écouter des lâches, et d'épargner des imposteurs; et il ne parlait de son maître que comme du plus juste et du plus sage des mortels. L'enthousiasme rend éloquent. Dans les conférences qu'il eut avec un des membres de l'Aréopage, en présence de la femme du juge, il parla avec tant de douceur et de véhémence, de sentiment et de raison; sa beauté s'anima d'un feu si noble et si touchant, que cette femme vertueuse en fut émue jusqu'au fond de l'âme. Elle prit son trouble pour de l'admiration. Socrate, dit-elle à son époux, est en effet un homme divin, s'il fait de semblables disciples. Je suis enchantée de l'éloquence de ce jeune homme : il n'est pas possible de l'entendre sans devenir meilleur. Le magistrat, qui n'avait garde de soupçonner la sagesse de son épouse, rendit à Alcibiade l'éloge qu'elle avait fait de lui. Alcibiade en fut flatté : il demanda au mari la permission de cultiver l'estime de sa femme. Le bon homme l'y invita. Ma femme, dit-il, est philosophe aussi; et je serai bien aise de vous voir aux prises. Rodope (c'était le nom de cette femme respectable) se piquait en effet de philosophie; et celle de Socrate, dans la bouche d'Alcibiade, la gagnait de plus en plus. J'oubliais de dire qu'elle était dans l'âge où l'on n'est plus jolie, mais où l'on est encore belle; où l'on est peut-être un peu moins aimable, mais où l'on sait beaucoup mieux aimer. Alcibiade lui rendit des devoirs : elle ne se défia ni de lui ni d'elle-même. L'étude de la sagesse remplissait tous leurs entretiens. Les leçons de Socrate passaient de l'âme d'Alcibiade dans celle de Rodope, et dans ce passage elles prenaient de nouveaux charmes : c'était un ruisseau d'eau pure qui coulait au travers des fleurs. Rodope en était chaque jour plus altérée : elle se faisait définir, suivant les principes de Socrate, la sagesse et la vertu, la justice et la vérité. L'amitié vint à son tour, et après en avoir approfondi l'essence : Je voudrais bien savoir, dit Rodope, quelle différence met Socrate entre l'amour et l'amitié? Quoique Socrate ne soit point de ces philosophes qui analysent tout, lui répondit Alcibiade, il distingue trois amours : l'un grossier et bas, qui nous est commun avec les animaux : c'est l'attrait du besoin et le goût du plaisir; l'autre pur et céleste, qui nous rapproche des dieux : c'est l'amitié plus vive et plus tendre; le troisième enfin, qui participe des deux premiers, tient le milieu entre les dieux et les brutes, et semble le plus naturel aux hommes : c'est le lien des âmes, cimenté par celui des sens.

Socrate donne la préférence au charme pur de l'amitié; mais, comme il ne fait point un crime à la nature d'avoir uni l'esprit à la matière, il n'en fait pas un à l'homme de se ressentir de ce mélange dans ses penchans et dans ses plaisirs. C'est surtout lorsque

la nature a pris soin d'unir un beau corps avec une belle âme, qu'il veut qu'on respecte l'ouvrage de la nature : car, quelque laid que soit Socrate, il rend justice à la beauté. S'il savait, par exemple, avec qui je m'entretiens de philosophie, je ne doute pas qu'il ne me fît une querelle d'employer si mal ses leçons. Je vous dispense d'être galant, interrompit Rodope : je parle à un sage ; et tout jeune qu'il est, je veux qu'il m'éclaire, et non pas qu'il me flatte. Revenons aux principes de votre maître. Il permet l'amour, dites-vous ; mais en connaît-il les égaremens et les excès? Oui, madame, comme il connaît ceux de l'ivresse, et il ne laisse pas de permettre le vin. La comparaison n'est pas juste, dit Rodope : on est libre de choisir ses vins, et d'en modérer l'usage; a-t-on la même liberté en amour? Il est sans choix et sans mesure. Oui, sans doute, reprit Alcibiade, dans un homme sans mœurs et sans principes ; mais Socrate commence par former des hommes éclairés et vertueux, et c'est à ceux-là qu'il permet l'amour. Il sait bien qu'ils n'aimeront rien que d'honnête; et alors on ne court aucun risque à aimer à l'excès. L'ascendant mutuel de deux âmes vertueuses ne peut que les rendre plus vertueuses encore. Chaque réponse d'Alcibiade aplanissait quelque difficulté dans l'esprit de Rodope, et rendait le penchant qui l'attirait vers lui plus glissant et plus rapide. Il ne restait plus que la foi conjugale ; et c'était là le nœud gordien. Rodope n'était pas de celles avec qui on le tranche ; il fallait le dénouer. Alcibiade s'y prit de loin. Comme ils en étaient un jour sur l'article de la société : Le besoin, dit Alcibiade, a réuni les hommes, l'intérêt commun a réglé leurs devoirs, et les abus ont produit les lois. Tout cela est sacré; mais tout cela est étranger à notre âme. Comme les hommes ne se touchent qu'au dehors, les devoirs mutuels qu'ils se sont imposés ne passent point la superficie. La nature seule est la législatrice du cœur ; elle seule peut inspirer la reconnaissance, l'amitié, l'amour : le sentiment ne saurait être un devoir d'institution. De là vient, par exemple, que dans le mariage on ne peut ni promettre ni exiger qu'un attachement corporel. Rodope, qui avait goûté le principe, fut effrayée de la conséquence. Quoi ! dit-elle, je n'aurais promis à mon mari que de me comporter comme si je l'aimais ! — Qu'avez-vous donc pu lui promettre?—De l'aimer en effet, lui répondit-elle d'une voix mal assurée. — Il vous a donc promis à son tour d'être non-seulement aimable, mais de tous les hommes le plus aimable à vos yeux? — Il m'a promis d'y faire son possible, et il me tient parole. — Hé bien, vous faites votre possible aussi pour l'aimer uniquement; mais ni l'un ni l'autre vous n'êtes garans du succès. Voilà une morale affreuse ! s'écria Rodope. — Heureusement, madame, elle n'est pas si affreuse : il y aurait trop de coupables,

si l'amour conjugal était un devoir essentiel. — Quoi, seigneur, vous doutez !.... — Je ne doute de rien, madame. Mais ma franchise peut vous déplaire; et je ne vous vois pas disposée à l'imiter. Je croyais parler à un philosophe, et je ne parlais qu'à une femme d'esprit. Je me retire confus de ma méprise. Mais je veux vous donner pour adieu un exemple de sincérité. Je crois avoir des mœurs aussi pures, aussi honnêtes que la femme la plus vertueuse; je sais tout aussi-bien qu'elle à quoi nous engagent l'honneur et la religion du serment; je connais les lois de l'hymen, et le crime de les violer : cependant, eussé-je épousé mille femmes, je ne me ferais pas le plus léger reproche de vous trouver vous seule plus belle, plus aimable mille fois que ces mille femmes ensemble. Selon vous, pour être vertueuse, il ne faut avoir ni une âme ni des yeux; je vous félicite d'être arrivée à ce degré de perfection.

Ce discours, prononcé du ton du dépit et de la colère, laissa Rodope dans un étonnement dont elle eut peine à revenir. Dès-lors Alcibiade cessa de la voir. Elle avait découvert dans ses adieux un intérêt plus vif que la chaleur de la dispute; elle sentit de son côté que ses conférences philosophiques n'étaient pas ce qu'elle regrettait le plus. L'ennui de tout, le dégoût d'elle-même, une répugnance secrète pour les empressemens de son mari, enfin le trouble et la rougeur que lui causait le seul nom d'Alcibiade, tout lui faisait craindre le danger de le revoir; et cependant elle brûlait du désir de le revoir encore. Son mari le lui ramena. Comme elle lui avait fait entendre qu'ils s'étaient piqués l'un et l'autre sur une dispute de mots, le magistrat en fit une plaisanterie à Alcibiade, et l'obligea de revenir. L'entrevue fut sérieuse : le mari s'en amusa quelque temps; mais ses affaires l'appelaient ailleurs. Je vous laisse, leur dit-il, et j'espère qu'après vous être brouillés sur les mots, vous vous réconcilierez sur les choses. Le bon homme n'y entendait pas malice; mais sa femme en rougit pour lui.

Après un assez long silence, Alcibiade prit la parole. Nos entretiens, madame, faisaient mes délices; et, avec toutes les facilités possibles d'être dissipé, vous m'aviez fait goûter et préférer à tout les charmes de la solitude. Je n'étais plus au monde, je n'étais plus à moi-même, j'étais à vous tout entier. Ne pensez pas qu'un fol espoir de vous séduire et de vous égarer se fût glissé dans mon âme : la vertu, bien plus que l'esprit et la beauté, m'avait enchaîné sous vos lois. Mais vous aimant d'un amour aussi délicat que tendre, je me flattais de vous l'inspirer. Cet amour pur et vertueux vous offense, ou plutôt il vous importune; car il n'est pas possible que vous le condamniez de bonne foi. Tout ce que je sens pour vous, madame, vous l'éprouvez pour un autre, vous me

l'avez avoué. Je ne puis vous le reprocher ni m'en plaindre; mais convenez que je ne suis pas heureux. Il n'y a peut-être qu'une femme dans Athènes qui ait de l'amour pour son mari; et c'est précisément de cette femme que je deviens éperdu. En vérité, vous êtes bien fou pour le disciple d'un sage! lui dit Rodope en souriant. Il répliqua le plus sérieusement du monde; elle repartit en badinant; il lui prit la main, elle se fâcha; il baisa cette main, elle voulut se lever; il la retint, elle rougit; et la tête tourna aux deux philosophes.

Il n'est pas besoin de dire combien Rodope fut désolée, ni comment elle se consola : tout cela se suppose aisément dans une femme vertueuse et passionnée.

Elle tremblait surtout pour l'honneur et le repos de son mari. Alcibiade lui fit le serment d'un secret inviolable; mais la malice du public le dispensa d'être indiscret. On savait bien qu'il n'était pas homme à parler sans cesse de philosophie à une femme aimable. Ses assiduités donnèrent des soupçons : les soupçons, dans le monde, valent des certitudes. Il fut décidé qu'Alcibiade avait Rodope. Le bruit en vint aux oreilles de l'époux. Il n'avait garde d'y ajouter foi; mais son honneur et celui de sa femme exigeaient qu'elle se mît au-dessus du soupçon. Il lui parla de la nécessité d'éloigner Alcibiade, avec tant de douceur, de raison, et de confiance, qu'elle n'eut pas même la force de répliquer. Rien de plus accablant pour une âme sensible et naturellement vertueuse que de recevoir des marques d'estime qu'elle ne mérite plus.

Rodope, dès ce moment, résolut de ne plus voir Alcibiade; et plus elle sentait pour lui de faiblesse, plus elle lui montra de fermeté dans la résolution qu'elle avait prise de rompre avec lui sans retour. Il eut beau la combattre avec toute son éloquence. J'ai pu me laisser persuader, lui dit-elle, que les torts secrets qu'on avait avec un mari n'étaient rien; mais les seules apparences sont des torts réels, dès qu'elles attaquent son honneur, ou qu'elles troublent son repos. Je ne suis pas obligée à aimer mon époux, je veux le croire; mais le rendre heureux autant qu'il dépend de moi, est un devoir indispensable. — Ainsi, madame, vous préférez son bonheur au mien? — Je préfère, lui dit-elle, mes engagemens à mes inclinations : ce mot échappé sera ma dernière faiblesse. Et je me croyais aimé! s'écria Alcibiade avec dépit. Adieu, madame : je vois bien que je n'ai dû mon bonheur qu'au caprice d'un moment. Voilà de nos honnêtes femmes, poursuivit-il : quand elles nous prennent, c'est excès d'amour; quand elles nous quittent, c'est effort de vertu; et dans le fond, cet amour et cette vertu ne sont qu'une fantaisie qui leur vient, ou qui leur passe. J'ai mérité

tous ces outrages, dit Rodope en fondant en larmes. Une femme qui ne s'est pas respectée, ne doit pas s'attendre à l'être. Il est bien juste que nos faiblesses nous attirent des mépris.

Alcibiade, après tant d'épreuves, était bien convaincu qu'il ne fallait plus compter sur les femmes; mais il n'était pas assez sûr de lui-même pour s'exposer à de nouveaux dangers; et, tout résolu qu'il était à ne plus aimer, il sentait confusément le besoin d'aimer encore.

Dans cette inquiétude secrète, comme il se promenait un jour sur le bord de la mer, il vit venir à lui une femme que sa démarche et sa beauté lui auraient fait prendre pour une déesse, s'il ne l'eût pas reconnue pour la courtisane Érigone. Il voulait s'éloigner; elle l'aborda. Alcibiade, lui dit-elle, la philosophie te rendra fou. Dis-moi, mon enfant, est-ce à ton âge qu'il faut s'ensevelir tout vivant dans ses idées creuses et tristes? Crois-moi, sois heureux : l'on a toujours le temps d'être sage. Je n'aspire à être sage, lui dit-il, que dans le dessein d'être heureux. — La belle route pour arriver au bonheur! Crois-tu que je me consume, moi, dans l'étude de la sagesse, et cependant est-il d'honnête femme plus contente de son sort? Ce Socrate t'a gâté, c'est dommage; mais il y a de la ressource, si tu veux prendre de mes leçons. Depuis long-temps j'ai des desseins sur toi : je suis jeune, belle et sensible, et je crois valoir, sans vanité, un philosophe à longue barbe. Ils enseignent à se priver; triste science! Viens à mon école; je t'apprendrai à jouir. Je ne l'ai que trop bien appris à mes dépens, lui dit Alcibiade : le faste et les plaisirs m'ont ruiné. Je ne suis plus cet homme opulent et magnifique, que ses folies ont rendu si célèbre; et je ne me soutiens aujourd'hui qu'aux dépens de mes créanciers. — Bon! est-ce là ce qui te chagrine? Console-toi : j'ai de l'or, des pierreries à foison; et les folies des autres serviront à réparer les tiennes. Vous me flattez beaucoup, lui répondit Alcibiade, par des offres si obligeantes; mais je n'en abuserai point. — Que veux-tu dire avec ta délicatesse? l'amour ne rend-il pas tout commun? d'ailleurs, qui s'imaginera que tu me doives quelque chose? tu n'es pas assez fat pour t'en vanter, et j'ai trop de vanité pour le publier moi-même. — Je vous avoue que vous me surprenez; car enfin vous avez la réputation d'être avare. — Avare! oui, sans doute, avec ceux que je n'aime pas, pour être prodigue avec celui que j'aime. Mes diamans me sont bien chers, mais tu m'es plus cher encore; et s'il le faut, tu n'as qu'à parler, demain je te les sacrifie. Votre générosité, reprit Alcibiade, me confond et me pénètre : je vous donnerais le plaisir de l'exercer, si je pouvais du moins la reconnaître en jeune homme; mais je ne dois pas vous dissimuler que l'usage immo-

déré des plaisirs n'a pas seulement ruiné ma fortune : j'ai trouvé le secret de vieillir avant l'âge. Je le crois bien, reprit Érigone en souriant : tu as connu tant d'honnêtes femmes ! Mais je vais bien plus te surprendre : un sentiment vif et délicat est tout ce que j'attends de toi, et si ton cœur n'est pas ruiné, tu as encore de quoi me suffire. Vous plaisantez, dit Alcibiade. — Point du tout. Si je prenais un Hercule pour amant, je voudrais qu'il fût un Hercule; mais je veux qu'Alcibiade m'aime en Alcibiade, avec toute la délicatesse de cette volupté tranquille dont la source est dans le cœur. Si du côté des sens tu me ménages quelque surprise, à la bonne heure : je te permets tout, et je n'exige rien. En vérité, dit Alcibiade, je demeure aussi enchanté que surpris ; et sans l'inquiétude et la jalousie que me causeraient mes rivaux.... — Des rivaux ! tu n'en auras que de malheureux, je t'en donne ma parole. Tiens, mon ami, les femmes ne changent que par coquetterie ou par curiosité, et tu sens bien que chez moi l'une et l'autre sont épuisées. Si je ne connaissais point les hommes, la parole que je te donne serait un peu hasardée ; mais en te les sacrifiant, je saïs bien ce que je fais. Après tout, il y a un bon moyen de te tranquilliser : tu as une campagne assez loin d'Athènes, où les importuns ne viendront pas nous troubler. Te sens-tu capable d'y soutenir le tête-à-tête ? Nous partirons quand tu voudras. Non, lui dit-il, mon devoir me retient pour quelque temps à la ville. Mais si nous nous arrangeons ensemble, devons-nous nous afficher? — Tu en es le maître : si tu veux m'avouer, je te proclamerai; si tu veux du mystère, je serai plus discrète et plus réservée qu'une prude. Comme je ne dépends de personne, et que je ne t'aime que pour toi, je ne crains ni ne désire d'attirer les yeux du public. Ne te gêne point, consulte ton cœur; et si je te conviens, mon souper nous attend. Allons prendre à témoin de nos sermens les dieux du plaisir et de la joie. Alcibiade prit la main d'Erigone, et la baisant avec transport : Enfin, dit-il, j'ai trouvé de l'amour; et c'est d'aujourd'hui que mon bonheur commence.

Ils arrivent chez la courtisane. Tout ce que le goût peut inventer de délicat et d'exquis pour flatter tous les sens à la fois, semblait concourir, dans ce souper délicieux, à l'enchantement d'Alcibiade : c'était dans un salon pareil que Vénus recevait Adonis, lorsque les Amours leur versaient le nectar, et que les Grâces leur servaient l'ambroisie. Quand j'ai pris, dit Erigone, le nom d'une des maîtresses de Bacchus, je ne me flattais pas de posséder un jour un mortel plus beau que le vainqueur de l'Inde. Que dis-je, un mortel? C'est Bacchus, Apollon et l'Amour que je possède ; et je suis dans ce moment l'heureuse rivale d'Erigone,

de Calliope et de Psyché. Je vous couronne donc, ô mon jeune dieu, de pampre, de laurier et de myrte : puissé-je rassembler à vos yeux tous les attraits qu'ont adorés les Immortels dont vous réunissez les charmes ! Alcibiade, enivré d'amour-propre et d'amour, déploya tous ses talens enchanteurs qui séduisaient la sagesse même. Il chanta son triomphe sur la lyre. Il compara son bonheur à celui des dieux, et il se trouva plus heureux, comme on le trouvait plus aimable.

Après le souper, il fut conduit dans un appartement voisin, mais séparé de celui d'Erigone. Reposez-vous, mon cher Alcibiade, lui dit-elle en le quittant ; puisse l'amour ne vous occuper que de moi dans vos songes ! Daignez du moins me le faire croire ; et si quelque autre objet vient s'offrir à votre pensée, épargnez ma délicatesse ; et, par un mensonge complaisant, réparez le tort involontaire que vous aurez eu pendant le sommeil. Eh quoi, lui répondit tendrement Alcibiade, me réduirez-vous aux plaisirs de l'illusion ! Vous n'aurez jamais avec moi d'autres lois que vos désirs. A ces mots, elle se retira en chantant.

Alcibiade transporté s'écria : O pudeur ! ô vertu ! qu'êtes-vous donc, si dans un cœur où vous n'habitez point se trouve l'amour pur et chaste, l'amour tel qu'il descendit des cieux pour animer l'homme encore innocent, et pour embellir la nature ? Dans cet excès d'admiration et de joie, il se lève, et il va surprendre Erigone.

Erigone le reçut avec un souris. Sensible sans emportemens, son cœur ne semblait enflammé que des désirs d'Alcibiade. Deux mois s'écoulèrent dans cette union délicieuse, sans que la courtisane démentît un seul moment le caractère qu'elle avait pris ; mais le jour fatal approchait, qui devait dissiper une illusion si flatteuse.

Les apprêts des jeux en l'honneur de Neptune faisaient l'entretien de toute la jeunesse d'Athènes. Erigone parla de ces jeux et de la gloire d'y remporter le prix, avec tant de vivacité, qu'elle fit concevoir à son amant le dessein d'entrer dans la carrière, et l'espoir d'y triompher. Mais il voulait lui ménager le plaisir de la surprise.

Le jour que devaient se célébrer les jeux, Alcibiade la quitta pour s'y rendre. Si l'on nous voyait ensemble à ce spectacle, lui dit-il, on ne manquerait pas d'en tirer des conséquences ; et nous sommes convenus d'éviter jusqu'au soupçon. Rendons-nous au Cirque chacun de notre côté. Nous nous retrouverons ici après la fête, et je vous demande à souper.

Le peuple s'assemble ; on se place. Erigone se présente, elle attire tous les regards. Les jolies femmes la voient avec envie, les laides

avec dépit, les vieillards avec regret, les jeunes gens avec un transport unanime. Cependant les yeux d'Erigone, errans sur cet amphithéâtre immense, ne cherchaient qu'Alcibiade. Tout à coup elle voit paraître devant la barrière les coursiers et le char de son amant : elle n'osait en croire ses yeux ; mais bientôt un jeune homme, plus beau que l'Amour et plus fier que le dieu Mars, s'élance sur ce char brillant : c'est Alcibiade, c'est lui-même ! Ce nom passe de bouche en bouche ; elle n'entend plus autour d'elle que ces mots : C'est Alcibiade, c'est la gloire et l'ornement de la jeunesse athénienne. Erigone en pâlit de joie. Il jeta sur elle un regard qui semblait être un présage de la victoire. Les chars se rangent de front, la barrière s'ouvre, le signal se donne, la terre retentit en cadence sous les pas des coursiers, un nuage de poussière les enveloppe. Erigone ne respire plus. Toute son âme est dans ses yeux, et ses yeux suivent le char de son amant à travers ces flots de poussière. Les chars se séparent, les plus rapides ont l'avantage, celui d'Alcibiade est du nombre. Erigone, tremblante, fait des vœux à Castor, à Pollux, à Hercule, à Apollon ; enfin elle voit Alcibiade à la tête, et n'ayant plus qu'un concurrent. C'est alors que la crainte et l'espérance tiennent son âme suspendue. Les roues des deux chars semblent tourner sur le même essieu, et les chevaux semblent conduits par les mêmes rênes. Alcibiade redouble d'ardeur, et le cœur d'Erigone se dilate ; son rival force de vitesse, et le cœur d'Erigone se resserre de nouveau : chaque alternative lui cause une soudaine révolution. Les deux chars arrivent au terme ; mais le concurrent d'Alcibiade l'a devancé d'un élan. Tout à coup mille cris font retentir les airs du nom de Pisicrate de Samos. Alcibiade, consterné, se retire sur son char, la tête penchée et les rênes flottantes, évitant de repasser du côté du Cirque, où Erigone, accablée de confusion, s'était couvert le visage de son voile. Il lui semblait que tous les yeux attachés sur elle, lui reprochaient d'aimer un homme qui venait d'être vaincu. Cependant un murmure général se fait entendre autour d'elle ; elle veut voir ce qui l'excite : c'est Pisicrate qui ramène son char du côté où elle est placée. Nouveau sujet de confusion et de douleur. Mais quelle est sa surprise, lorsque ce char s'arrêtant à ses pieds, elle en voit descendre le vainqueur, qui vient lui présenter la couronne triomphale ! Je vous la dois, lui dit-il, madame, et je viens vous en faire hommage. Qu'on imagine, s'il est possible, tous les mouvemens dont l'âme d'Erigone fut agitée à ce discours ; mais l'amour y dominait encore. Vous ne me devez rien, dit-elle à Pisicrate en rougissant, mes vœux, pardonnez ma franchise, mes vœux n'ont pas été pour vous. Ce n'en est pas moins, répliqua-t-il,

le désir de vaincre à vos yeux qui m'en a fait avoir la gloire. Si je n'ai pas été assez heureux pour vous intéresser au combat, que je le sois du moins assez pour vous intéresser au triomphe. Alors il la pressa de nouveau, de l'air du monde le plus touchant, de recevoir son offrande : tout le monde l'y invitait par des applaudissemens redoublés. L'amour-propre enfin l'emporta sur l'amour : elle reçut le laurier fatal, pour céder, dit-elle, aux acclamations et aux instances du peuple; mais, qui le croirait? elle le reçut avec un air riant, et Pisicrate remonta sur son char, enivré d'amour et de gloire.

Dès qu'Alcibiade fut revenu de son premier abattement : Tu es bien faible et bien vain, se dit-il à lui-même, de t'affliger à cet excès! Et de quoi? De ce qu'il se trouve dans le monde un homme plus adroit et plus heureux que toi ! Je vois ce qui te désole : tu aurais été transporté de vaincre aux yeux d'Erigone, et tu crains d'en être moins aimé après avoir été vaincu. Rends-lui plus de justice. Erigone n'est point une femme ordinaire ; elle te saura gré de l'ardeur que tu as fait paraître; et quant au mauvais succès, elle sera la première à te faire rougir de ta sensibilité pour un si petit malheur. Allons la voir avec confiance. J'ai même lieu de m'applaudir de ce moment d'adversité : c'est pour son cœur une nouvelle épreuve, et l'amour me ménage un triomphe plus flatteur que n'eût été celui de la course. Plein de ces idées consolantes, il arrive chez Erigone : il trouve le char du vainqueur à la porte.

Ce fut pour lui un coup de foudre. La honte, l'indignation, le désespoir s'emparent de son âme : éperdu et frémissant, ses pas égarés se tournent comme d'eux-mêmes vers la maison de Socrate.

Le bon homme, qui avait assisté aux jeux, accourut au-devant de lui. Fort bien, lui dit-il ; vous venez vous consoler avec moi, parce que vous êtes vaincu? Je gage, libertin, que je ne vous aurais pas vu si vous aviez triomphé. Je n'en suis pas moins reconnaissant. J'aime bien qu'on vienne à moi dans l'adversité. Une âme enivrée de son bonheur s'épanche où elle peut; la confiance d'une âme affligée est plus flatteuse et plus touchante. Avouez cependant que vos chevaux ont fait des merveilles. Comment donc! vous n'avez manqué le prix que d'un pas! Vous pouvez vous vanter d'avoir, après Pisicrate de Samos, les meilleurs coursiers de la Grèce ; et en vérité il est bien glorieux pour un homme d'exceller en chevaux! Alcibiade, confondu, n'entendit pas même la plaisanterie de Socrate. Le philosophe, jugeant du trouble de son cœur par l'altération de son visage : Qu'est-ce donc? lui dit-il d'un ton plus sérieux; une bagatelle, un jeu d'enfant vous affecte ! Si vous aviez perdu un empire, je vous pardonnerais à

peine d'être dans l'état d'humiliation et d'abattement où je vous vois. Ah ! mon cher maître, s'écrie Alcibiade revenant à lui-même, qu'on est malheureux d'être sensible ! il faut avoir une âme de marbre dans le siècle où nous vivons. J'avoue, reprit Socrate, que la sensibilité coûte cher quelquefois ; mais c'est une si bonne chose, qu'on ne saurait trop la payer. Voyons cependant ce qui vous arrive.

Alcibiade lui raconta ses aventures avec la prude, la jeune fille, la veuve, la femme du magistrat, et la courtisane, qui dans l'instant même venait de le sacrifier. De quoi vous plaignez-vous ? lui dit Socrate après l'avoir entendu : il me semble que chacune d'elles vous a aimé à sa façon, de la meilleure foi du monde. La prude, par exemple, aime le plaisir ; elle le trouvait en vous : vous l'en priviez ; elle vous renvoie : ainsi des autres. C'est leur bonheur, n'en doutez pas, qu'elles cherchaient dans leur amant. La jeune fille y voyait un époux qu'elle pouvait aimer en liberté et avec décence ; la veuve, un triomphe éclatant qui honorerait sa beauté ; la femme du magistrat, un homme aimable et discret, avec qui, sans danger et sans éclat, sa philosophie et sa vertu pourraient prendre du relâche ; la courtisane, un homme admiré, applaudi, désiré partout, qu'elle aurait le plaisir secret de posséder seule, tandis que toutes les beautés de la Grèce se disputeraient vainement la gloire de le captiver. Vous avouez donc, dit Alcibiade, qu'aucune d'elle ne m'a aimé pour moi ? Pour vous ! s'écria le philosophe ; ah ! mon cher enfant, qui vous a mis dans la tête cette prétention ridicule ? Personne n'aime que pour soi. L'amitié, ce sentiment si pur, ne fonde elle-même ses préférences que sur l'intérêt personnel ; et si vous exigez qu'elle soit désintéressée, vous pouvez commencer par renoncer à la mienne. J'admire, poursuivit-il, comme l'amour-propre est sot dans ceux même qui ont le plus d'esprit ! Je voudrais bien savoir quel est ce *moi* que vous voulez qu'on aime en vous ? La naissance, la fortune et la gloire, la jeunesse, les talens et la beauté ne sont que des accidens. Rien de tout cela n'est vous, et c'est tout cela qui vous rend aimable. Le *moi* qui réunit ces agrémens n'est en vous que le canevas de la tapisserie ; la broderie en fait le prix. En aimant en vous tous ces dons, on les confond avec vous-même. Ne vous engagez pas, croyez-moi, dans des distinctions qu'on ne fait point, et prenez comme on vous le donne le résultat de ce mélange : c'est une monnaie dont l'alliage fait la consistance, et qui perd sa valeur au creuset. Au surplus, il en est de l'amour et de l'amitié comme de tous les mouvemens de l'âme : ce n'est jamais que son bien qu'elle cherche ; et si du vôtre elle fait le sien, vous devez être fort content d'elle. Oui, mon enfant,

chacun fait tout pour soi ; et si jamais vous vous dévouez pour la patrie, ce qui pourrait bien arriver, vous le ferez pour votre plaisir. N'exigez donc pas que l'amour soit plus généreux que l'héroïsme, et trouvez bon qu'une femme ne fasse pour vous que ce qu'il lui plaît. Je ne suis pas fâché que votre délicatesse vous ait détaché de la prude et de la veuve, ni que la résolution de Rodope et la vanité d'Erigone vous aient rendu la liberté ; mais je regrette Glicérie, et je vous conseille d'y retourner. Vous vous moquez, dit Alcibiade : c'est un enfant qui veut qu'on l'épouse. — Hé bien, vous l'épouserez. — L'ai-je bien entendu ? c'est Socrate qui me conseille le mariage ! — Pourquoi non ? Si votre femme est sage et raisonnable, vous serez un homme heureux ; si elle est méchante ou coquette, vous deviendrez un philosophe : vous ne pouvez jamais qu'y gagner.

SOLIMAN II.

C'est un plaisir de voir les graves historiens se creuser la tête pour trouver de grandes causes aux grands événemens. Le valet de chambre de Sylla aurait peut-être bien ri d'entendre les politiques raisonner sur l'abdication de son maître ; mais ce n'est pas de Sylla que je veux parler.

Soliman II épousa son esclave, au mépris des lois des sultans. On se peint d'abord cette esclave comme une beauté accomplie, avec une âme élevée, un génie rare, une politique profonde. Rien de tout cela : voici le fait.

Soliman s'ennuyait au milieu de sa gloire : les plaisirs variés, mais faciles du sérail lui étaient devenus insipides. Je suis las, dit-il un jour, de ne voir ici que des machines caressantes. Ces esclaves me font pitié. Leur molle docilité n'a rien de piquant, rien de flatteur. C'est à des cœurs nourris dans le sein de la liberté qu'il serait doux de faire aimer l'esclavage.

Les fantaisies d'un sultan sont des lois pour ses ministres. On promit des sommes considérables à qui amenerait au sérail des esclaves européennes. Il en vint trois en peu de temps, qui, pareilles aux trois Grâces, semblaient avoir partagé entre elles tous les charmes de la beauté.

Des traits nobles et modestes, des yeux tendres et languissans, un esprit ingénu et une âme sensible distinguaient la touchante Elmire. L'entrée du sérail, l'image de la servitude, l'avaient glacée d'un mortel effroi : Soliman la trouva évanouie dans les bras des femmes. Il approche ; il la rappelle à la lumière ; il la

rassure avec bonté. Elle lève sur lui de grands yeux bleus mouillés de larmes : il lui tend la main, il la soutient lui-même ; elle le suit d'un pas chancelant. Les esclaves se retirent ; et dès qu'il est seul avec elle : Ce n'est pas de l'effroi, lui dit-il, belle Elmire, que je prétends vous inspirer. Oubliez que vous avez un maître ; ne voyez en moi qu'un amant. Le nom d'amant ne m'est pas moins inconnu que celui de maître, lui dit-elle, et l'un et l'autre me font trembler. On m'a dit, et j'en frémis encore, que j'étais destinée à vos plaisirs. Hélas ! eh ! quels plaisirs peut-on avoir à tyranniser la faiblesse et l'innocence ? Croyez-moi, je ne suis point capable des complaisances de la servitude ; et le seul plaisir qu'il vous soit permis de goûter avec moi, est celui d'être généreux. Rendez-moi à mes parens et à ma patrie ; et en respectant ma vertu, ma jeunesse et mes malheurs, méritez ma reconnaissance, mon estime et mes regrets.

Ce discours d'une esclave était nouveau pour Soliman : sa grande âme en fut émue. Non, lui dit-il, ma chère enfant, je ne veux rien devoir à la violence. Vous m'enchantez : je ferais mon bonheur de vous aimer et de vous plaire ; mais je préfère le tourment de ne vous voir jamais, à celui de vous voir malheureuse. Cependant, avant que de vous rendre la liberté, permettez-moi d'essayer du moins s'il ne me serait pas possible de dissiper l'effroi que vous cause le nom d'esclave. Je ne vous demande qu'un mois d'épreuve ; après quoi, si mon amour ne peut vous toucher, je ne me vengerai de votre ingratitude qu'en vous livrant à l'inconstance et à la perfidie des hommes. Ah ! seigneur, s'écria Elmire avec un saisissement mêlé de joie, que les préjugés de ma patrie sont injustes, et que vos vertus y sont peu connues ! Soyez tel que je vous vois, et je cesse de compter ce jour au nombre des jours malheureux.

Quelques momens après, elle vit entrer des esclaves portant des corbeilles remplies d'étoffes et de bijoux précieux. Choisissez, lui dit le sultan ; ce sont des vêtemens, non des parures qu'on vous présente : rien ne saurait vous embellir. Décidez-moi, lui dit Elmire en parcourant des yeux ces corbeilles. Ne me consultez pas, répliqua le sultan : je hais sans distinction tout ce qui peut me dérober vos charmes. Elmire rougit ; et le sultan s'aperçut qu'elle préférait les couleurs les plus favorables au caractère de sa beauté. Il en conçut une douce espérance. Le soin de s'embellir est presque le désir de plaire.

Le mois d'épreuve se passa en galanteries timides de la part du sultan ; et du côté d'Elmire, en complaisances et en attentions délicates. Sa confiance pour lui augmentait chaque jour, sans qu'elle s'en aperçût. D'abord il ne lui fut permis de la voir qu'après la

toilette, et jusqu'au déshabillé; bientôt il fut admis au déshabillé et à la toilette : c'était là que se formait le plan des amusemens du jour et du lendemain. Ce que l'un proposait était précisément ce qu'allait proposer l'autre. Leurs disputes ne roulaient que sur des larcins d'idées. Elmire, dans ces disputes, ne s'apercevait pas de petites négligences qui échappaient à sa pudeur. Un peignoir dérangé, une jarretière mise imprudemment, ménageaient au sultan des plaisirs dont il n'avait garde de rien témoigner. Il savait, et c'était beaucoup savoir pour un sultan, qu'il y a de la maladresse à avertir la pudeur des dangers où elle s'expose; qu'elle n'est jamais plus farouche que lorsqu'elle est alarmée, et que, pour la vaincre, il faut l'apprivoiser. Cependant plus il découvrait de charmes dans Elmire, plus il sentait redoubler ses craintes à l'approche du jour qui pouvait les lui enlever.

Ce terme fatal arrive. Soliman fait préparer des caisses remplies d'étoffes, de pierreries, et de parfums. Il se rend chez Elmire, suivi de ces présens. C'est demain, lui dit-il, que je vous ai promis de vous rendre la liberté, si vous la regrettez encore. Je viens m'acquitter de ma parole, et vous dire adieu pour jamais. Quoi, dit Elmire tremblante, c'est demain! je l'avais oublié. C'est demain, reprit le sultan, que, livré à mon désespoir, je vais être le plus malheureux des hommes. — Vous êtes donc bien cruel à vous-même de m'en avoir fait souvenir! — Hélas! il ne tient qu'à vous, Elmire, que je l'oublie pour toujours. Je vous avoue, lui dit-elle, que votre douleur me touche, que vos procédés m'ont intéressée à votre bonheur, et que si, pour vous marquer ma reconnaissance, il ne fallait que prolonger de quelque temps mon esclavage... — Non, madame; je ne suis que trop accoutumé au bonheur de vous posséder. Je sens que plus je vous aurais connue, et plus il me serait affreux de vous perdre : ce sacrifice me coûtera la vie; mais je ne le rendrais que plus douloureux en le différant. Puisse votre patrie en être digne! puissent les mortels à qui vous allez plaire, vous mériter mieux que moi! Je ne vous demande qu'une grâce, c'est de vouloir bien accepter ces présens, comme de faibles gages de l'amour le plus pur et le plus tendre que vous-même, oui, que vous-même soyez capable d'inspirer. Non, lui dit-elle d'une voix presque éteinte, je n'accepte point ces présens. Je pars; vous le voulez! mais je n'emporterai de vous que votre image. Soliman, levant les yeux sur Elmire, rencontra les siens mouillés de larmes. Adieu donc, Elmire. — Adieu, Soliman. Ils se dirent tant et de si tendres adieux, qu'ils finirent par se jurer de ne se séparer de la vie.

Les avenues du bonheur, où il n'avait fait que passer rapidement avec ses esclaves d'Asie, lui avaient paru si délicieuses avec

Elmire, qu'il avait trouvé un charme inexprimable à les parcourir pas à pas. Mais arrivé au bonheur même, ses plaisirs eurent dès-lors le défaut qu'ils avaient eu ; ils devinrent trop faciles, et bientôt après languissans. Leurs jours, si remplis jusqu'alors, commencèrent à avoir des vides. Dans l'un de ces momens où la seule complaisance retenait Soliman auprès d'Elmire : Voulez-vous, lui dit-il, que nous entendions une esclave de votre patrie dont on m'a vanté la voix ? Elmire, à cette proposition, sentit bien qu'elle était perdue ; mais contraindre un amant qui s'ennuie, c'est l'ennuyer encore plus. Je veux, lui dit-elle, tout ce qu'il vous plaira ; et l'on fit venir l'esclave.

Délia (c'était le nom de la musicienne) avait la taille d'une déesse. Ses cheveux effaçaient le noir de l'ébène, et sa peau, la blancheur de l'ivoire. Deux sourcils hardiment dessinés couronnaient ses yeux étincelans. Dès qu'elle vint à préluder, ses lèvres, du plus beau vermeil, laissèrent voir deux rangs de perles enchâssés dans le corail. D'abord elle chanta les victoires de Soliman ; et le héros sentit élever son âme au souvenir de ses triomphes. Son orgueil, encore plus que son goût, applaudissait aux accens de cette voix éclatante, qui remplissait la salle de son volume harmonieux.

Délia changea de mode pour chanter la volupté. Alors elle prit le théorbe, instrument favorable au développement d'un bras arrondi et aux mouvemens d'une main délicate et légère. Sa voix, plus flexible et plus tendre, ne fit plus entendre que des sons touchans. Ses modulations, liées par des nuances insensibles, exprimaient le délire d'une âme enivrée de plaisir, ou épuisée de sentimens. Ses sons, tantôt expirant sur ses lèvres, tantôt enflés et battus rapidement, rendaient tour à tour les soupirs de la pudeur et la véhémence du désir ; et ses yeux, encore plus que sa voix, animaient ces vives peintures.

Soliman, hors de lui-même, la dévorait de l'oreille et des yeux. Non, disait-il, jamais une si belle bouche n'a formé de si beaux sons. Que celle qui chante si bien le plaisir, doit l'inspirer et le goûter avec délices ! Quel charme de respirer cette haleine harmonieuse, et de recueillir au passage ces sons animés par l'amour ! Le sultan, égaré dans ces réflexions, ne s'apercevait pas qu'il battait la mesure sur le genou de la tremblante Elmire. Le cœur serré de jalousie, elle respirait à peine. Qu'elle est heureuse, disait-elle tout bas à Soliman, d'avoir une voix si docile ! Hélas ! ce devrait être l'organe de mon cœur ! tout ce qu'elle exprime, vous me l'avez fait éprouver. Ainsi parlait Elmire ; mais Soliman ne l'écoutait pas.

Délia changea de ton une seconde fois, pour célébrer l'incon-

stance. Tout ce que la mobile variété de la nature a d'intéressant et d'aimable fut retracé dans ses chants. On croyait voir le papillon voltiger sur les roses, et les zéphyrs s'égarer parmi les fleurs. Ecoutez la tourterelle, disait Délia ; elle est fidèle, mais elle est triste. Voyez la fauvette volage ; le plaisir agite ses ailes, sa brillante voix n'éclate que pour rendre grâce à l'amour. L'onde ne se glace que dans le repos ; un cœur ne languit que dans la constance. Il n'est qu'un mortel sur la terre qu'il soit possible d'aimer toujours : qu'il change, qu'il jouisse de l'avantage de rendre mille cœurs heureux ; tous le préviennent ou le suivent. On l'adore dans ses bras ; on l'aime encore dans les bras d'une autre. Qu'il se rende ou qu'il se dérobe à nos désirs, il trouvera partout l'amour, partout il le laissera sur ses traces.

Elmire ne put dissimuler plus long-temps son dépit et sa douleur. Elle se lève et se retire : le sultan ne la rappelle point ; et tandis qu'elle va se noyer dans ses larmes, en répétant mille fois : Ah ! l'ingrat ! ah ! le perfide ! Soliman, charmé de sa divine cantatrice, va réaliser avec elle quelques uns des tableaux qu'elle lui a peints si vivement. Dès le lendemain matin, la malheureuse Elmire lui écrivit un billet plein d'amertume et de tendresse, où elle lui rapelait la parole qu'il lui avait donnée. Cela est juste, dit le sultan : qu'on la renvoie dans sa patrie, comblée de mes bienfaits. Cette enfant-là m'aimait de bonne foi, et j'ai des torts avec elle.

Les premiers momens de son amour pour Délia ne furent qu'une ivresse ; mais dès qu'il eut le temps de la réflexion, il s'aperçut qu'elle était plus pétulante que sensible, plus avide de plaisir que flattée d'en donner, en un mot, plus digne que lui d'avoir un sérail sous ses lois. Pour nourrir son illusion, il invitait quelquefois Délia à lui faire entendre cette voix qui l'avait enchanté ; mais cette voix n'était plus la même. L'impression s'en affaiblissait chaque jour par l'habitude ; et ce n'était plus qu'une émotion légère, lorsqu'une circonstance imprévue la dissipa pour jamais.

Le principal ministre du sérail vint déclarer au sultan qu'il n'était plus possible de contenir l'indocile vivacité d'une de ses esclaves d'Europe ; qu'elle se moquait des défenses et des menaces, et qu'elle ne lui répondait que par de sanglantes railleries et des éclats de rire immodérés. Soliman, qui était trop grand homme pour traiter en affaire d'état la police de ses plaisirs, fut curieux de voir cette jeune évaporée. Il se rendit chez elle, suivi de l'eunuque. Dès qu'elle vit paraître Soliman : Grâces au ciel, dit-elle, voici une figure humaine ! Vous êtes, sans doute, le sublime sultan dont j'ai l'honneur d'être esclave ? Faites-moi le plaisir de

chasser ce vieux coquin qui me choque la vue. Le sultan eut bien de la peine à ne pas rire de ce début. Roxelane, lui dit-il (c'est ainsi qu'on l'avait nommée), respectez, s'il vous plaît, le ministre de mes volontés. Les mœurs du sérail ne vous sont point connues; en attendant qu'on vous en instruise, modérez-vous, et obéissez. Le compliment est honnête, dit Roxelane. *Obéissez!* est-ce là de la galanterie turque? Vous m'avez l'air d'être bien aimé, si c'est sur ce ton-là que vous débutez avec les femmes! *Respectez le ministre de mes volontés!* Vous avez donc des volontés? et quelles volontés, juste ciel! si elles ressemblent à leur ministre! Un vieux monstre amphibie qui nous tient enfermées comme dans un bercail, et qui rôde à l'entour avec des yeux terribles, sans cesse prêt à nous devorer! Voilà le confident de vos plaisirs et le gardien de notre sagesse! Il faut lui rendre justice, si vous le payez pour vous faire haïr, il ne vole pas ses gages. Nous ne pouvons faire un pas qu'il ne gronde. Il nous défend jusqu'à la promenade et aux visites mutuelles: bientôt il va nous peser l'air et nous mesurer la lumière. Si vous l'aviez vu frémir hier au soir, pour m'avoir trouvée dans ces jardins solitaires! Est-ce que vous lui ordonnez de nous en interdire l'entrée? Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes? Et quand il en tomberait quelques uns des nues, le grand mal! le ciel nous devrait ce miracle.

Tandis que Roxelane parlait ainsi, le sultan examinait avec surprise le feu de ses regards et le jeu de sa physionomie. Par Mahomet! disait-il en lui même, voilà le plus joli minois qui soit dans toute l'Asie. On n'en fait de semblables qu'en Europe. Roxelane n'avait rien de beau, rien de régulier dans les traits; mais leur ensemble avait cette singularité piquante qui touche plus que la beauté. Un regard parlant, une bouche fraîche et tapissée de roses, un fin sourire, un nez en l'air, une taille leste et bien prise; tout cela donnait à son étourderie un charme qui déconcertait la gravité de Soliman. Mais les grands, dans ces situations, ont la ressource du silence; et Soliman, ne sachant que lui répondre, prit le parti de se retirer, en cachant son embarras sous un air de majesté.

L'eunuque lui demanda ce qu'il ordonnait de cette esclave audacieuse. C'est un enfant, répondit le sultan; il faut lui passer quelque chose.

L'air, le ton, la figure, le caractère de Roxelane avaient excité dans l'âme de Soliman un trouble et une émotion que le sommeil ne put dissiper. A son réveil, il fit venir le chef des eunuques. Il me semble, lui dit-il, que tu es assez mal auprès de Roxelane; pour faire ta paix, va lui annoncer que j'irai prendre du thé avec elle. A l'arrivée du ministre, les femmes de Roxelane se hâtèrent

de l'éveiller. Que me veut ce singe? s'écria-t-elle en se frottant les yeux. Je viens, répondit l'eunuque, de la part de l'empereur, baiser la poussière de vos pieds, et vous annoncer qu'il viendra prendre du thé avec les délices de son âme. — Va te promener avec ta harangue : mes pieds n'ont point de poussière, et je ne prends pas du thé si matin.

L'eunuque se retira sans répliquer, et rendit compte de son ambassade. Elle a raison, dit le sultan ; pourquoi l'avoir évèillée? Vous faites tout de travers. Dès qu'il fut grand jour chez Roxelane, il s'y rendit. Vous êtes en colère contre moi, lui dit-il ; on a troublé votre sommeil, et j'en suis la cause innocente. Là, faisons la paix ; imitez-moi : vous voyez que j'oublie tout ce que vous m'avez dit hier. — Vous l'oubliez? tant pis : je vous ai dit de bonnes choses. Ma franchise vous déplaît, je le vois bien ; mais vous vous y accoutumerez. Et n'êtes-vous pas trop heureux de trouver une amie dans une esclave? Oui, une amie qui s'intéresse à vous, et qui veut vous apprendre à aimer. Que n'avez-vous fait quelque voyage dans ma patrie! C'est là que l'on connaît l'amour; c'est là qu'il est vif et tendre : et pourquoi? parce qu'il est libre. Le sentiment s'inspire, et ne se commande point. Notre mariage, à beaucoup près, ne ressemble pas à la servitude ; cependant un mari aimé est un prodige. Tout ce qui s'appelle devoir attriste l'âme, flétrit l'imagination, refroidit le désir, émousse cette pointe d'amour-propre qui fait tout le sel de l'amour. Or si l'on a tant de peine à aimer son mari, combien plus il est difficile d'aimer son maître, surtout s'il n'a pas l'adresse de cacher les fers qu'il nous donne! Aussi, reprit le sultan, n'oublierai-je rien pour adoucir votre servitude ; mais vous devez à votre tour... — Je dois! et toujours du devoir! Défaites-vous, croyez-moi, de ces termes humilians ; ils sont déplacés dans la bouche d'un galant homme qui a l'honneur de parler à une jolie femme. — Mais, Roxelane, oubliez-vous qui je suis, et qui vous êtes? — Qui vous êtes, et qui je suis? Vous êtes puissant, je suis jolie : nous voilà, je crois, de pair. Cela pourrait être dans votre patrie, reprit le sultan avec hauteur; mais ici, Roxelane, je suis maître, et vous êtes esclave. — Oui, je sais que vous m'avez achetée ; mais le brigand qui m'a vendue n'a pu vous donner sur moi que les droits qu'il avait lui-même, les droits de rapine et de violence, en un mot, les droits d'un brigand ; et vous êtes trop honnête homme pour vouloir en abuser. Après tout, vous êtes mon maître, parce que ma vie est en vos mains ; je ne suis plus votre esclave, si je sais mépriser la vie ; et franchement la vie qu'on mène ici mérite peu qu'on la ménage. Quelle idée funeste! s'écria le sultan ; me prenez-vous pour un barbare? Non, ma chère Roxelane, je ne

veux employer mon pouvoir qu'à rendre pour vous et pour moi cette vie délicieuse. Ma foi, cela s'annonce mal, dit Roxelane : ces gardiens, par exemple, si noirs, si dégoûtans, si difformes, sont-ce là les ris et les jeux qui accompagnent ici l'amour? — Ces gardiens ne sont pas ici pour vous seule. J'ai cinq cents femmes sur lesquelles nos mœurs et nos lois m'obligent à faire veiller. Et à quoi bon cinq cents femmes? lui demanda-t-elle en confidence. — C'est une espèce de faste que m'impose la dignité de sultan. — Mais qu'en faites-vous, s'il vous plaît; car vous n'en prêtez à personne? — L'inconstance, répondit le sultan, a introduit cet usage. Un cœur qui n'aime point a besoin de changer. Il n'appartient qu'à l'amant d'être fidèle, et je ne le suis moi-même que depuis que je vous vois. Que le nombre de ces femmes ne vous cause aucun ombrage; elles ne serviront qu'à orner votre triomphe. Vous les verrez toutes empressées à vous plaire, et vous ne me verrez occupé que de vous. En vérité, dit Roxelane d'un air compatissant, vous méritiez un meilleur sort. C'est dommage que vous ne soyez pas un simple particulier dans ma patrie : j'aurais pour vous quelque faiblesse; car au fond ce n'est pas vous que je hais, c'est ce qui vous environne. Vous êtes beaucoup mieux qu'il n'appartient à un Turc; vous avez même quelque chose d'un Français, et j'en ai aimé, sans flatterie, qui ne vous valaient pas. Vous avez aimé! s'écria Soliman avec effroi. — Oh! point du tout; je n'ai eu garde. Ne prétendez-vous pas encore qu'on ait dû être sage toute sa vie, pour cesser de l'être avec vous? En vérité, ces Turcs sont plaisans. — Et vous n'avez pas été sage! ô ciel! que viens-je d'entendre? je suis trahi, je suis désespéré. Ah! qu'ils périssent les traîtres qui ont voulu m'en imposer. Pardonnez-leur, dit Roxelane; les pauvres gens n'ont pas tort : de plus habiles s'y trompent. Du reste, le mal n'est pas grand. Que ne me rendez-vous la liberté, si vous ne me croyez pas digne des honneurs de l'esclavage? Oui, oui, je vous la rendrai cette liberté dont vous avez si bien usé. A ces mots, le sultan se retira furieux; et il disait en lui-même : Je l'avais bien prévu que ce petit nez retroussé aurait fait quelque sottise.

On ne peut se peindre l'égarement où l'avait jeté l'imprudent aveu de Roxelane. Tantôt il veut qu'on la chasse, et tantôt qu'on l'enferme, et puis qu'on l'amène à ses pieds, et puis encore qu'on l'éloigne. Le grand Soliman ne sait plus ce qu'il dit. Seigneur, lui représenta l'eunuque, faut-il vous désespérer pour une bagatelle? Une de plus, une de moins; est-ce une chose si rare? D'ailleurs, qui sait si l'aveu qu'elle vous a fait n'était pas un artifice pour se faire renvoyer? — Que dis-tu? quoi, serait-il possible? C'est cela même. Il m'ouvre les yeux. On n'avoue point ces vérités. C'est une feinte, c'est une ruse. Ah! la perfide! Dissimulons à

notre tour : je veux la pousser à bout. Écoute : va lui dire.... que je lui demande à souper ce soir.... Mais non ; fais venir la cantatrice : il vaut mieux la lui envoyer.

Délia fut chargée d'employer tout son art à gagner la confiance de Roxelane. Dès que celle-ci l'eut entendue : Quoi, lui dit-elle, jeune et belle comme vous êtes, il vous charge de ses messages, et vous avez la faiblesse de lui obéir ! Allez, vous n'êtes pas digne d'être ma compatriote. Ah ! je vois bien qu'on le gâte, et qu'il faut que je me charge seule d'apprendre à vivre à ce Turc. Je vais lui envoyer dire que je vous retiens à souper ; je veux qu'il répare son impertinence.—Mais, madame, il trouvera mauvais...— Lui ! je voudrais bien voir qu'il trouvât mauvais ce que je trouve bon. — Mais il m'a semblé qu'il désirait de vous voir tête à tête. — Tête à tête ! Ah ! nous n'en sommes pas là ; et je lui ferai bien voir du pays avant que nous ayons rien de particulier à nous dire.

Le sultan fut aussi surpris que piqué d'apprendre qu'ils auraient un tiers. Cependant il se rendit de bonne heure chez Roxelane. Dès qu'elle le vit paraître, elle courut au-devant de lui d'un air aussi délibéré que s'ils avaient été le mieux du monde ensemble. Voilà, dit-elle, un joli homme, qui vient souper avec nous. Madame, vous voulez bien de lui ? Avouez, Soliman, que je suis une bonne amie. Allons, approchez, saluez madame. Là, fort bien. A présent remerciez-moi : doucement ; je n'aime pas qu'on appuie sur la reconnaissance. A merveille ! je vous assure qu'il m'étonne. Il n'a que deux leçons ; voyez comme il a profité ! je ne désespère pas d'en faire quelque jour un Français.

Qu'on s'imagine l'étonnement d'un sultan, et d'un sultan vainqueur de l'Asie, de se voir traiter comme un écolier par une esclave de dix-huit ans. Elle fut pendant le souper d'une gaieté, d'une folie inconcevable. Le sultan ne se possédait pas de joie. Il l'interrogeait sur les mœurs de l'Europe. Un tableau n'attendait pas l'autre. Nos préjugés, nos ridicules, nos travers, tout fut saisi, tout fut joué. Soliman croyait être à Paris. La bonne tête ! s'écriait-il, la bonne tête ! De l'Europe elle tomba sur l'Asie : ce fut bien pis. La morgue des hommes, l'imbécillité des femmes, l'ennui de leur société, la maussade gravité de leurs amours, rien ne lui était échappé, quoiqu'elle n'eût rien vu qu'en passant. Le sérail eut son tour, et Roxelane commença par féliciter le sultan d'avoir imaginé le premier d'assurer la vertu des femmes par la nullité absolue des noirs. Elle allait s'étendre sur l'honneur que lui ferait dans l'histoire cette circonstance de son règne ; mais il la pria de l'épargner. Çà, dit-elle, je m'aperçois que j'occupe des momens que Délia remplirait bien mieux. Mettez-vous à ses pieds, pour obtenir un de ces airs qu'elle chante, dit-on, avec tant de

goût et tant d'âme. Délia ne se fit point prier. Roxelane parut charmée; elle demanda tout bas un mouchoir à Soliman : il lui en donna un, sans se douter de son dessein. Madame, dit-elle à Délia en le lui présentant, c'est de la part du sultan que je vous donne le mouchoir; vous l'avez bien mérité. Oui, sans doute ! dit le sultan outré de dépit; et présentant sa main à la cantatrice, il se retira avec elle.

Dès qu'ils furent seuls : Je vous avoue, lui dit-il, que cette étourdie me confond. Vous voyez le ton qu'elle a pris avec moi, je n'ai pas le courage de m'en fâcher; en un mot, j'en suis fou, et je ne sais comment m'y prendre pour la réduire. Seigneur, lui dit Délia, je crois avoir démêlé son caractère : l'autorité n'y peut rien ; vous n'avez plus que l'extrême froideur, ou l'extrême galanterie. La froideur peut la piquer; mais je crains qu'il ne soit plus temps. Elle sait que vous l'aimez. Elle jouira en secret de la violence qu'il vous en coûtera, et vous reviendrez plutôt qu'elle. Ce moyen d'ailleurs est triste et pénible; et s'il vous échappe un moment de faiblesse, ce sera à recommencer. Eh bien ! dit le sultan, essayons de la galanterie.

Dans le sérail, dès lors, chaque jour fut une nouvelle fête, dont Roxelane était l'objet; mais elle recevait tout cela comme un hommage qui lui était dû, sans intérêt et sans plaisir, avec une complaisance tranquille. Le sultan lui demandait quelquefois : Comment avez-vous trouvé ces jeux, ces concerts, ces spectacles? Assez bien, disait-elle; mais il y manquait quelque chose.—Et quoi ?—Des hommes et de la liberté.

Soliman était au désespoir : il eut recours à Délia. Ma foi, lui dit la musicienne, je ne sais plus ce qui peut la toucher, à moins que la gloire ne s'en mêle. Vous recevez demain les ambassadeurs de vos alliés; ne pourrais-je pas la mener voir cette cérémonie, à travers un voile qui nous déroberait aux yeux de votre cour? Et croyez-vous, dit le sultan, qu'elle y soit sensible? Je l'espère, dit Délia : les femmes de son pays aiment la gloire. Vous m'enchantez ! s'écria Soliman. Oui, ma chère Délia, je vous devrai mon bonheur.

Au retour de cette cérémonie, qu'il eut soin de rendre la plus pompeuse qu'il fut possible, il se rendit chez Roxelane. Allez, lui dit-elle, ôtez-vous de mes yeux, et ne me revoyez jamais. Le sultan demeura immobile et muet d'étonnement. C'est donc ainsi, poursuivit-elle, que vous savez aimer? La gloire et les grandeurs, les seuls biens dignes de toucher une âme, sont pour vous seul; la honte et l'oubli, les plus accablans de tous les maux, sont mon partage; et vous voulez que je vous aime ! je vous hais plus que la mort. Le sultan voulut tourner ce reproche en plaisanterie.

Rien n'est plus sérieux, reprit-elle. Si mon amant n'avait qu'une cabane, je partagerais sa cabane, et je serais contente; il a un trône, je veux partager son trône, ou il n'est pas mon amant. Si vous ne me croyez pas digne de régner sur les Turcs, renvoyez-moi dans ma patrie, où toutes les jolies femmes sont souveraines, et bien plus absolues que je ne le serais ici; car c'est sur les cœurs qu'elles règnent. L'empire du mien ne vous suffit donc pas? lui dit le sultan de l'air du monde le plus tendre. — Non, je ne veux point d'un cœur qui a des plaisirs que je n'ai pas. Ne me parlez plus de vos fêtes: jeux d'enfans que tout cela. Il me faut des ambassades. — Mais, Roxelane, ou vous êtes folle, ou vous rêvez. — Et que trouvez-vous donc de si extravagant à vouloir régner avec vous? Est-on faite de manière à déparer un trône? Et croyez-vous qu'on eût moins de noblesse et de dignité que vous à assurer de sa protection ses sujets et ses alliés? Je crois, dit le sultan, que vous ferez tout avec grâce; mais il ne dépend pas de moi de remplir votre ambition; et je vous prie de n'y plus penser. — N'y plus penser? oh! je vous réponds que je ne penserai à autre chose, et que je ne vais plus rêver que sceptre, couronne, ambassade. Elle tint parole. Le lendemain matin elle avait déjà fait le dessin de son diadême; elle n'était plus indécise que sur la couleur du ruban qui devait l'attacher. Elle se fit porter des étoffes superbes pour ses habits de cérémonie; et dès que le sultan parut, elle lui demanda son avis pour le choix. Il fit tous ses efforts pour la détourner de cette idée. Mais la contradiction la plongeait dans une tristesse mortelle; et pour l'en retirer, il était obligé de flatter son illusion. Alors elle devenait d'une gaieté brillante. Il saisissait ces momens pour lui parler d'amour; mais, sans l'écouter, elle lui parlait politique. Toutes ses réponses étaient déjà préparées pour les harangues des députés, sur son avénement à la couronne. Elle avait même des projets de réglemens pour les états du grand-seigneur. Elle voulait qu'on plantât des vignes et qu'on bâtît des salles d'opéra; qu'on supprimât les eunuques, parce qu'ils n'étaient bons à rien; qu'on enfermât les jaloux, parce qu'ils troublaient la société; et qu'on bannît tous les gens intéressés, parce qu'ils devenaient des fripons tôt ou tard. Le sultan s'amusa quelque temps de ses folies; cependant il brûlait du plus violent amour, sans aucun espoir d'être heureux. Au moindre soupçon de violence elle devenait furieuse, et voulait se donner la mort. D'un autre côté, Soliman ne trouvait pas l'ambition de Roxelane si folle: car enfin, disait-il, n'est-il pas cruel d'être seul privé du bonheur d'associer à mon sort une femme que j'estime et que j'aime? Tous mes sujets peuvent avoir une épouse légitime; une loi bizarre ne défend l'hymen que pour moi. Ainsi parlait l'amour; mais la politique le fai-

sait taire. Il prit le parti de confier à Roxelane les raisons qui le retenaient. Je ferais, lui dit-il, mon bonheur de ne rien laisser manquer au vôtre; mais nos mœurs. — Ce sont des contes. — Nos lois. — Ce sont des chansons. — Les prêtres. — De quoi se mêlent-ils? — Le peuple et les soldats. — Que leur importe? En seront-ils plus malheureux quand vous m'aurez pour épouse? Vous avez bien peu d'amour, si vous avez si peu de courage! Elle fit tant que Soliman eut honte d'être si timide. Il fait venir le muphti, le visir, le caïmacan, l'aga de la mer et celui des janissaires, et il leur dit: J'ai porté aussi loin que je l'ai pu la gloire du croissant; j'ai affermi la puissance et le repos de mon empire; et je ne veux, pour récompense de mes travaux, que jouir au gré de mes sujets d'un bonheur dont ils jouissent tous. Je ne sais quelle loi, qui ne nous vient pas du prophète, interdit aux sultans les douceurs du lit nuptial: je me vois par là réduit à des esclaves que je méprise; et j'ai résolu d'épouser une femme que j'adore. Préparez mon peuple à cet hymen. S'il l'approuve, je reçois son aveu comme un témoignage de sa reconnaissance; mais s'il osait en murmurer, vous lui direz que je le veux. L'assemblée reçut les ordres du sultan dans un respectueux silence, et le peuple suivit cet exemple.

Soliman, transporté de joie et d'amour, vint prendre Roxelane pour la mener à la mosquée; et il disait tout bas en l'y conduisant: Est-il possible qu'un petit nez retroussé renverse les lois d'un empire!

LE SCRUPULE,

OU

L'AMOUR MÉCONTENT DE LUI-MÊME.

Le ciel soit loué! dit Bélise en quittant le deuil de son époux: je viens de remplir un devoir bien affligeant et bien pénible; il était temps que cela finît. Se voir livrée, dès l'âge de seize ans, à un homme que l'on ne connaît pas; passer les plus beaux jours de sa vie dans l'ennui, la dissimulation, la servitude; être l'esclave et la victime d'un amour qu'on inspire et qu'on ne saurait partager: quelle épreuve pour la vertu! Je l'ai subie: m'en voilà quitte; je n'ai rien à me reprocher. Car enfin je n'ai point aimé mon époux; mais j'ai fait semblant de l'aimer, et cela est bien plus héroïque; je lui ai été fidèle malgré sa jalousie; en un mot,

je l'ai pleuré : c'est, je crois, porter la bonté d'âme aussi loin qu'elle peut aller. Enfin, rendue à moi-même, je ne dépends plus que de ma volonté ; et ce n'est que d'aujourd'hui que je vais commencer à vivre. Ah ! que mon cœur va s'enflammer, si quelqu'un parvient à me plaire ! Mais consultons-nous bien avant que d'engager ce cœur ; et ne courons, s'il est possible, ni le risque de cesser d'aimer, ni celui de cesser d'être aimée. Cesser d'être aimée ! cela est difficile, reprit-elle en consultant son miroir ; mais cesser d'aimer est encore pis. Le moyen de feindre long-temps un amour qu'on ne sent plus ! je n'en aurais jamais la force. Quitter un homme après l'avoir pris, est une effronterie qui me passe ; et puis les plaintes, le désespoir, les éclats d'une rupture, tout cela est affreux. Aimons, puisque le ciel nous a donné un cœur sensible ; mais aimons pour toute la vie, et ne nous flattons point sur ces goûts passagers, ces fantaisies capricieuses, qu'on prend si souvent pour l'amour. J'ai le temps de choisir et de m'éprouver : il ne s'agit, pour éviter toute surprise, que de me former une idée bien claire et bien précise de l'amour. J'ai lu que l'amour est une passion qui de deux âmes n'en fait qu'une, qui les pénètre en même temps et les remplit l'une de l'autre, qui les détache de tout, qui leur tient lieu de tout, et qui fait de leur bonheur mutuel leur soin et leur désir unique. Tel est l'amour, sans doute ; et d'après ces idées, il me sera bien aisé de distinguer, en moi-même et dans les autres, l'illusion de la réalité.

Sa première épreuve se fit sur un jeune magistrat avec qui le partage de la succession de son époux l'avait mise en relation. Le président de Sovrane, avec une figure aimable, un esprit cultivé, un caractère doux et sensible, était simple dans sa parure, naturel dans son maintien, modeste dans ses propos. Il ne se piquait d'être connaisseur ni en équipages, ni en pompons. Il ne parlait point de ses chevaux aux femmes, ni de ses bonnes fortunes aux hommes. Il avait tous les talens de son état sans ostentation, et tous les agrémens d'un homme du monde sans ridicule. Il était le même au palais et dans la société : non qu'il opinât dans un souper, ni qu'il plaisantât à l'audience ; mais comme il n'affectait rien, il n'était jamais déguisé.

Bélise fut touchée d'un mérite si rare. Il avait gagné sa confiance ; il obtint son amitié : et sous ce nom le cœur va bien loin. La succession du mari de Bélise étant réglée : Me serait-il permis, dit un jour le président à la veuve, de vous demander une confidence? Vous proposez-vous de demeurer libre, ou le sacrifice de votre liberté fera-t-il encore un heureux? Non, monsieur, lui dit-elle, j'ai trop de délicatesse pour faire jamais un devoir à personne de ne vivre que pour moi. Ce devoir serait bien doux, re-

prit le galant magistrat ; et je crains bien que, sans votre aveu, plus d'un amant ne se l'impose. A la bonne heure, dit Bélise, qu'on m'aime sans y être obligé : c'est le plus flatteur de tous les hommages. — Cependant, madame, je ne vous soupçonne point d'être coquette. — Oh ! vous auriez tort : j'ai la coquetterie en horreur. — Mais vouloir être aimée sans aimer ! — Et qui vous dit, monsieur, que je n'aimerai pas ? On ne prend point de ces résolutions à mon âge. Je ne veux ni gêner ni être gênée : voilà tout. — Fort bien, vous voulez que l'engagement cesse où finira le penchant. — Je veux que l'un et l'autre soit éternel ; et c'est pour cela que je veux éviter jusqu'à l'ombre de la contrainte. Je me sens capable d'aimer toute ma vie en liberté ; mais, à vous parler vrai, je ne répondrais pas d'aimer deux jours dans l'esclavage.

Le président vit bien qu'il fallait ménager sa délicatesse, et se contenter avec elle de la qualité d'ami. Il eut la modestie de s'y réduire ; et dès lors tout ce que l'amour a de plus tendre fut mis en usage pour la toucher. Il y parvint. Je ne vous dirai point par quels degrés la sensibilité de Bélise était chaque jour plus émue ; qu'il vous suffise de savoir qu'elle en était au point où la sagesse, en équilibre avec l'amour, n'attend plus qu'un léger effort pour laisser pencher la balance. Ils en étaient là, et ils étaient tête à tête. Les yeux du président, enflammés d'amour, dévoraient les charmes de Bélise ; il pressait tendrement sa main. Bélise tremblante respirait à peine. Le président la sollicitait avec l'éloquence passionnée du désir. Ah ! président, lui dit-elle enfin, seriez-vous capable de me tromper ? A ces mots, le dernier soupir de la pudeur semblait s'échapper de ses lèvres. Non, madame, lui dit-il, c'est mon cœur, c'est l'amour même qui vient de parler par ma bouche ; et que je meure à vos pieds, si . . . . Comme il tombait aux pieds de Bélise, son genou porta sur une patte de *Joujou*, le chien favori de la jeune veuve. *Joujou* fit un cri de douleur. Ah ! monsieur, que vous êtes maladroit ! s'écria Bélise avec un mouvement de colère. Le président rougit, et fut déconcerté. Il prit *Joujou* dans son sein, lui baisa la partie offensée, lui demanda mille fois pardon, et le pria de solliciter sa grâce. *Joujou*, revenu de sa douleur, rendit au président ses caresses. — Vous le voyez, madame, il a le cœur bon ; il me pardonne : c'est un bel exemple pour vous. Bélise ne répondit point. Elle était tombée dans une rêverie profonde et dans un sérieux glacé. Il voulut d'abord prendre ce sérieux pour un badinage, et se remettre aux genoux de Bélise pour l'apaiser. De grâce, monsieur, levez-vous, lui dit-elle : ces libertés me déplaisent, et je ne crois pas y avoir donné lieu.

Qu'on s'imagine l'étonnement du président. Il fut deux mi-

nutes confondu sans proférer une parole. Quoi, madame, lui dit-il enfin, serait-il possible qu'un accident aussi léger m'eût attiré votre colère? — Point du tout, monsieur; mais je puis, sans colère, trouver mauvais qu'on soit à mes genoux : c'est une situation qui ne convient qu'aux amans heureux; et je vous estime trop pour vous soupçonner d'avoir osé prétendre à l'être. Je ne vois point, madame, répliqua le président avec émotion, en quoi un espoir fondé sur l'amour me rendrait moins estimable : mais oserai-je vous demander, puisque l'amour est un crime à vos yeux, quel est le sentiment que vous m'avez témoigné? — De l'amitié, monsieur, de l'amitié; et je vous prie très-fort de vous en tenir là. — Je vous demande pardon, madame, j'aurais juré que c'était autre chose; je vois bien que je ne m'y connais pas. — Cela se peut, monsieur; bien d'autres que vous s'y trompent. Le président ne put soutenir plus long-temps un caprice aussi étrange. Il sortit, le désespoir dans l'âme, et il ne fut point rappelé.

Dès que Bélise fut seule : N'allais-je pas faire une belle folie? dit-elle avec dépit. J'ai vu le moment où ma faiblesse cédait à un homme que je n'aimais pas. On a bien raison de dire qu'on ne connaît rien moins que soi-même. J'aurais juré que je l'adorais, qu'il n'était rien dont je ne fusse disposée à lui faire le sacrifice; point du tout : il lui arrive, sans le vouloir, de faire du mal à mon petit chien; et cet amour si passionné fait place à la colère. Un chien me touche plus que lui, et je ne balance point à prendre parti pour ce petit animal, contre l'homme du monde que je croyais aimer le plus! N'est-ce point là un amour bien vif, bien solide, et bien tendre? Et voilà comme nous prenons nos idées pour des sentimens. On s'est échauffé la tête, et l'on croit avoir le cœur enflammé; on part de là pour faire toutes sortes de sottises : l'illusion cesse, le dégoût survient; il faut essuyer l'ennui d'être constante sans amour, ou changer avec indécence. Oh! mon cher *Joujou*, que ne te dois-je pas! C'est toi qui m'as détrompée : sans toi je serais peut-être en ce moment accablée de confusion et déchirée de remords.

Soit que Bélise aimât ou n'aimât point le président, car ces sortes de questions ne roulent guère que sur l'équivoque des termes, il est certain qu'à force de se dire qu'elle ne l'aimait pas, elle parvint à s'en convaincre; et un jeune militaire acheva bientôt de le lui persuader.

Lindor venait d'obtenir une compagnie de cavalerie, au sortir des pages. La fraîcheur de la jeunesse, l'impatience du désir, l'étourderie et la légèreté, qui sont des grâces à seize ans, et des ridicules à trente, rendirent intéressant aux yeux de Bélise cet

enfant bien né, qui avait l'honneur d'appartenir à la famille de son époux. Lindor s'aimait beaucoup lui-même, comme de raison; il savait qu'il était bien fait et d'une figure charmante. Il le disait quelquefois; mais il riait de si bon cœur après l'avoir dit, il montrait en riant une bouche si fraîche et de si belles dents, qu'on pardonnait ces naïvetés à son âge. Il mêlait d'ailleurs des sentimens si fiers et si nobles aux enfantillages de l'amour-propre, que tout cela ensemble n'avait rien que d'intéressant. Il voulait avoir une jolie maîtresse et un excellent cheval de bataille; il se regardait dans une glace, faisant l'exercice à la prussienne. Il priait Bélise de lui prêter le *Sopha couleur de rose*, et lui demandait si elle avait lu le *Polybe de Folard*. Il lui tardait d'être au printemps, pour avoir un habit délicieux en cas de paix, ou pour entrer en campagne s'il y avait guerre. Ce mélange de frivolité et d'héroïsme est peut-être ce qu'il y a de plus séduisant aux yeux d'une femme. Un pressentiment confus que cette jolie petite créature qui badine à une toilette, qui se caresse, qui se mire, va peut-être dans deux mois se précipiter à travers les batteries sur un escadron ennemi, ou grimper comme un grenadier sur une brèche minée; ce pressentiment donne aux gentillesses d'un petit-maître un caractère de merveilleux qui étonne et qui attendrit. Mais la fatuité ne sied qu'à la jeunesse militaire : c'est un avis que je donne en passant aux petits-maîtres de tous états.

Bélise fut donc sensible aux grâces naïves et légères de Lindor. Il s'était passionné pour elle dès la première visite. Un jeune page est pressé d'aimer. Ma belle cousine, lui dit-il un jour (car il la nommait ainsi à cause de leur alliance), je ne demande au ciel que deux choses : de faire mes premières armes contre les Anglais, et avec vous. Vous êtes un étourdi, lui dit-elle; et je vous conseille de ne désirer ni l'un ni l'autre : l'un n'arrivera peut-être que trop tôt, et l'autre n'arrivera jamais. — Jamais! cela est bien fort, ma belle cousine. Mais je m'attendais à cette réponse; elle ne me rebute point. Tenez, je gage qu'avant ma seconde campagne vous cesserez d'être cruelle. A présent que je n'ai pour moi que mon âge et ma figure, vous me traitez comme un enfant; mais quand vous aurez entendu dire : Il s'est trouvé à telle affaire, son régiment a donné dans telle occasion, il s'est distingué, il a pris un poste, il a couru mille dangers; c'est alors que votre petit cœur palpitera de crainte, de plaisir, peut-être d'amour : que sait-on? si j'étais blessé, par exemple! Oh! cela est bien touchant! Pour moi, si j'étais femme, je voudrais que mon amant eût été blessé à la guerre. Je baiserais ses cicatrices, je trouverais une volupté infinie à les compter. Ma belle cousine, je vous montrerai les miennes : vous n'y tiendrez pas. — Allez, jeune

fou, faites votre devoir en galant homme, et ne m'affligez pas par des présages qui me font trembler. — Voyez-vous si je n'ai pas dit vrai ! je vous fais trembler d'avance. Ah! si la seule idée vous touche, que fera la réalité? Çà, ma belle cousine, vous pouvez vous fier à moi : ne me donnerez-vous point quelque à compte sur les lauriers que je vais cueillir?

C'étaient tous les jours de semblables folies. Bélise, qui faisait semblant d'en rire, n'en était pas moins sensiblement touchée; mais cette vivacité, qui faisait tant d'impression sur son âme, empêchait Lindor de s'en apercevoir. Il n'était ni assez éclairé, ni assez attentif pour observer en elle les gradations du sentiment, et pour en tirer avantage. Ce n'est pas qu'il ne fût aussi entreprenant que la politesse l'exige; mais un regard l'intimidait, et la crainte de déplaire balançait en lui l'impatience d'être heureux. Aussi deux mois se passèrent-ils en légères tentatives, sans aucun succès décidé. Cependant leur amour mutuel s'animait de plus en plus; et quelque faible que fût la résistance de Bélise, elle en était lasse elle-même, lorsque le signal de la guerre vint donner l'alarme aux amours.

A ce signal terrible, tous leurs travaux sont suspendus. L'un s'envole sans attendre la réponse au billet le plus galant; l'autre manque au rendez-vous où l'on devait le couronner : c'est une révolution générale dans tout l'empire des plaisirs.

Lindor eut à peine le temps de prendre congé de Bélise. Elle s'était reproché cent fois les rigueurs qu'elle n'avait pas. Ce pauvre enfant, disait-elle, m'aime de toute son âme : rien de plus naturel ni de plus tendre que l'expression de ses sentimens; il est fait à peindre; il est beau comme le jour; il est étourdi : qui ne l'est pas à son âge? mais il a le cœur excellent. Il ne tient qu'à lui de s'amuser : il trouverait peu de cruelles; cependant il ne voit que moi, il ne respire que pour moi, et je le traite avec une hauteur!... Je ne sais pas comment il y tient. J'avoue que si j'étais à sa place, je laisserais bien vite cette Bélise si sévère s'ennuyer avec sa vertu : car enfin la sagesse est bonne quelquefois; mais toujours de la sagesse! Comme elle faisait ces réflexions, on vint lui dire que les négociations de la paix étaient rompues, et que les officiers avaient ordre de rejoindre leurs corps sans différer d'un seul instant. A cette nouvelle, tout son sang se gela dans ses veines. Il va partir! s'écria-t-elle le cœur saisi et pénétré; il va se battre! il va mourir peut-être, et je ne le verrai plus! Lindor arrive en uniforme. Je viens vous dire adieu, ma belle cousine : je pars; nous allons nous voir de près avec l'ennemi. La moitié de mes vœux est remplie, et j'espère qu'à mon retour vous remplirez l'autre moitié. Je vous aime bien, ma belle cousine! souvenez-

vous un peu de votre petit cousin : il reviendra fidèle, il vous en donne sa parole. S'il est tué, il ne reviendra pas; mais on vous remettra sa bague et sa montre. Vous voyez ce petit chien d'émail; il vous retracera mon image, ma fidélité, ma tendresse, et vous le baiserez quelquefois. En prononçant ces dernières paroles, il souriait tendrement, et ses yeux étaient mouillés de larmes. Bélise, qui ne pouvait plus retenir les siennes, lui dit de l'air du monde le plus affligé : Vous nous quittez bien gaiement, Lindor! Vous dites que vous m'aimez : sont-ce là les adieux d'un amant? Je croyais qu'il était affreux de s'éloigner de ce qu'on aime. Mais il n'est pas temps de vous faire des reproches : venez, embrassez-moi. Lindor, transporté, usa de cette permission jusqu'à la licence, et Bélise ne s'en fâcha point. Et à quand votre départ? lui dit-elle. — Tout à l'heure. — Tout à l'heure! Quoi! vous ne soupez point avec moi! — Cela est impossible. — J'avais mille choses à vous dire. — Dites-les moi bien vite : mes chevaux m'attendent. — Vous êtes bien cruel de me refuser une soirée! — Ah! ma belle cousine, je vous donnerais ma vie; mais il y va de mon honneur : mes heures sont comptées; il faut que j'arrive à la minute. Songez, s'il y avait une affaire, et que je n'y fusse point, je serais perdu : votre petit cousin ne serait pas digne de vous. Laissez-moi vous mériter.

Bélise l'embrassa de nouveau en le baignant de ses larmes. Allez, lui dit-elle, je serais au désespoir de vous attirer un reproche : votre honneur m'est aussi cher que le mien. Soyez sage, ne vous exposez qu'autant que le devoir l'exige, et revenez tel que je vous vois. Vous ne me donnez pas le temps de vous en dire davantage; mais nous nous écrirons : adieu. — Adieu, ma belle cousine. — Adieu, adieu, mon cher enfant.

C'est ainsi que parmi nous la galanterie est l'âme du point d'honneur, qui est celle de nos armées. Nos femmes n'ont pas besoin d'aller au-devant de nos guerriers pour les renvoyer au combat; mais les mépris dont elles accablent un lâche, et l'accueil qu'elles font aux hommes courageux, rendent leurs amans intrépides.

Bélise passa la nuit dans la plus profonde douleur; son lit fut baigné de ses larmes. Le jour suivant elle écrivit à Lindor : tout ce qu'une âme tendre et délicate peut inspirer de plus touchant était exprimé dans sa lettre. O vous, qu'on élève si mal, qui vous apprend à si bien écrire? La nature se plaît-elle à nous humilier en vous vengeant?

Lindor, dans sa réponse pleine de feu et de désordre, exprimait tour à tour les deux passions de son âme, l'ardeur militaire et l'amour. L'impatience de Bélise ne lui laissa aucun repos qu'elle

n'eût reçu cette réponse. Leur relation s'établit et se soutint sans interruption la moitié de la campagne; et la dernière lettre qu'on écrivait était toujours la plus vive; la dernière qu'on attendait était toujours la plus désirée.

Lindor, pour son malheur, eut un confident jaloux. Tu es enchanté, lui dit celui-ci, de la passion que tu inspires. Si tu savais à quoi tout cela tient! Je connais les femmes. Veux-tu faire une épreuve sur celle que tu aimes? Ecris-lui que tu as perdu un œil: je gage qu'elle te conseille de prendre patience, et de l'oublier. Lindor, bien sûr de son triomphe, consentit à cette épreuve; et comme il ne savait pas mentir, son ami dicta cette lettre. Bélise fut au désespoir: l'image de Lindor vint s'offrir à son esprit, mais avec un œil de moins. Cette grande mouche noire le rendait méconnaissable. Quel dommage! disait-elle en soupirant. Ses deux yeux étaient si beaux! les miens les rencontraient avec tant de plaisir! l'amour s'y peignait avec tant de charmes! Mais il n'en est que plus intéressant, et je dois l'en aimer davantage. Il doit être désolé: il tremble surtout de m'en paroître moins aimable. Ecrivons-lui pour le rassurer, pour le consoler, s'il est possible. C'était la première fois que Bélise avait été obligée de se dire: *Ecrivons-lui*. Sa lettre fut froide malgré elle: elle s'en aperçut, la déchira, l'écrivit de nouveau. Les expressions étaient assez fortes; mais le tour en était contraint et le style recherché. Cette mouche noire, à la place d'un bel œil, lui offusquait l'imagination et lui glaçait le sentiment. Eh! cessons de nous flatter, dit-elle en déchirant une seconde fois sa lettre; ce pauvre enfant n'est plus aimé: un œil perdu bouleverse mon âme. J'ai voulu faire l'héroïne, je suis une femmelette: n'affectons point des sentimens au-dessus de mon caractère. Lindor ne mérite pas qu'on le trompe. Il compte sur une âme généreuse et sensible; si je ne le suis pas assez pour l'aimer encore, je dois l'être assez pour le désabuser: son mépris deviendra ma peine. Je suis désolée, lui écrivit-elle, et bien plus à plaindre que vous: vous n'avez perdu qu'un agrément, et je vais perdre votre estime, comme j'ai perdu la mienne. Je me croyais digne de vous aimer et d'être aimée de vous; je ne le suis plus: mon cœur se flattait d'être au-dessus des événemens; un seul accident m'a changée. Consolez-vous, monsieur: vous aurez toujours de quoi plaire à une femme raisonnable; et, après l'humiliant aveu que je viens de vous faire, vous n'avez plus à me regretter.

Lindor fut au désespoir à la lecture de ce billet: le *monsieur* surtout lui parut une injure atroce. *Monsieur!* s'écriait-il. Ah! la perfide! Son petit cousin, *monsieur!* On donne du *monsieur* à un borgne. Il alla trouver son ami. Je te l'avais bien dit, mon

cher, lui dit le confident. Voilà le moment de te venger; si tu n'aimes mieux attendre la fin de la campagne, pour ménager à ton héroïne le plaisir de la surprise. Non, je veux la confondre dès aujourd'hui, lui dit le malheureux Lindor. Il lui écrivit donc qu'il était enchanté de l'avoir éprouvée; que *Monsieur* avait encore ses deux yeux; mais que ses yeux ne la verraient plus que comme la plus ingrate de toutes les femmes. Bélise fut anéantie, et prit dès ce moment le parti de renoncer au monde et de s'ensevelir à la campagne. Allons végéter, disait-elle, je ne suis bonne qu'à cela.

Dans le voisinage de cette campagne, était une espèce de philosophe dans la vigueur de l'âge, qui, après avoir joui de tout pendant six mois de l'année à la ville, venait jouir six mois de lui-même dans une solitude voluptueuse. Il rendit ses devoirs à Bélise. Vous avez, lui dit-elle, la réputation d'être sage; dites-moi quel est votre plan de vie? De plan, madame, je n'en eus jamais, répondit le comte de Pruli. Je fais tout ce qui m'amuse; je cherche tout ce que j'aime, et j'évite avec soin ce qui m'ennuie ou me déplaît. — Vivez-vous seul? Voyez-vous du monde? — Je vois quelquefois notre pasteur, à qui j'enseigne la morale; je cause avec des laboureurs plus instruits que tous nos savans; je donne le bal à de petites villageoises les plus jolies du monde; je fais pour elles des loteries de dentelles et de rubans, et je marie les plus amoureuses. Quoi! dit Bélise avec étonnement, ces gens-là connaissent l'amour? — Mieux que nous, madame, mieux que nous cent fois. Ils s'aiment comme des tourterelles: ils me donnent appétit d'aimer. — Vous avouerez cependant que cela aime sans délicatesse. — Eh! madame, la délicatesse est un raffinement de l'art: ils ont l'instinct de la nature; et cet instinct les rend heureux. On parle d'amour à la ville; on ne le fait que dans les champs. Ils ont en sentiment ce que nous avons en esprit. J'ai essayé, comme un autre, d'aimer et d'être aimé dans le monde; le caprice, les convenances arrangent et dérangent tout: une liaison n'est qu'une rencontre. Ici le penchant fait le choix: vous verrez, dans les jeux que je leur donne, comme ces cœurs simples et tendres se cherchent sans le savoir, et s'attirent mutuellement. Vous me faites, reprit Bélise, un tableau de la campagne auquel je ne m'attendais pas. On dit ces gens-là si à plaindre! — Ils l'étaient, madame, il y a quelques années; mais j'ai le secret de rendre leur condition plus douce. Oh! vous me direz votre secret, interrompit Bélise avec vivacité; je veux aussi en faire usage. — Il ne tient qu'à vous. Le voici: j'ai quarante mille livres de rente; j'en dépense dix ou douze à Paris dans les deux saisons que j'y passe, huit ou dix dans ma maison de campagne; et par cette économie, j'ai vingt mille

livres à perdre sur les échanges que je fais. — Et quels échanges faites-vous ? — J'ai des champs bien cultivés, des prairies bien arrosées, des vergers clos et plantés avec soin. — Hé bien ? — Hé bien, Lucas, Blaise, Nicolas, mes voisins et mes bons amis, ont des terreins en friche ou appauvris; ils n'ont pas de quoi les cultiver : je leur cède les miens troc pour troc ; et la même étendue de terrein qui les nourrissait à peine, les enrichit dans deux moissons. La terre, ingrate sous leurs mains, devient fertile dans les miennes. Je lui choisis la semence, le plant, l'engrais, la culture qui lui convient, et dès qu'elle est en bon état, je pense à un nouvel échange : ce sont là mes amusemens. Cela est charmant, s'écria Bélise : vous savez donc l'agriculture ? — Un peu, madame ; je m'en instruis; je confronte la théorie des savans avec l'expérience des laboureurs ; je tâche de corriger ce que je vois de défectueux dans les spéculations des uns, et dans la pratique des autres : c'est une étude amusante. — Oh ! je le crois ; et je veux m'y livrer aussi. Comment donc ! Mais vous devez être adoré dans tous ces cantons ; ces pauvres laboureurs doivent vous regarder comme leur père. — Oui, madame, nous nous aimons beaucoup. — Je suis bien heureuse, monsieur le comte, que le hasard m'ait procuré un voisin tel que vous ! Voyons-nous souvent, je vous prie ; je veux suivre vos travaux, prendre votre méthode, et devenir votre rivale dans le cœur de ces bonnes gens. — Vous n'aurez, madame, ni rivaux ni rivales partout où vous voudrez plaire, et lors même que vous ne le voudrez pas.

Telle fut leur première entrevue ; et dès ce moment, voilà Bélise villageoise, tout occupée de l'agriculture, conversant avec ses fermiers, et ne lisant que la *Maison rustique*. Le comte l'invita à l'une des fêtes qu'il donnait les jours consacrés au repos, et la présenta à ses paysans comme une nouvelle bienfaitrice, ou plutôt comme leur souveraine. Elle fut témoin de l'amour et du respect qu'ils avaient pour lui. Ces sentimens se communiquent : ils sont si naïfs et si tendres ! C'est le plus sublime de tous les éloges; et Bélise en fut touchée au point d'en être jalouse. Mais que cette jalousie était loin de la haine ! Il faut avouer, disait-elle, qu'ils ont bien raison de l'aimer : indépendamment de ses bienfaits, personne au monde n'est plus aimable.

Il s'établit dès ce jour entre eux la liaison la plus intime, et en apparence la plus philosophique. Leurs entretiens ne roulaient que sur l'étude de la nature, sur les moyens de rajeunir cette terre, notre vieille nourrice, qui s'épuise pour ses enfans. La botanique leur indiquait les plantes salutaires aux troupeaux, et celles qui leur étaient pernicieuses; la mécanique leur donnait des forces pour élever les eaux à peu de frais sur les collines

altérées, et pour soulager le travail des animaux destinés au labourage; l'histoire naturelle leur apprenait à calculer les inconvéniens et les avantages économiques, dans le choix de ces animaux laborieux. La pratique confirmait ou corrigeait leurs observations, et on faisait les expériences en petit, afin de les rendre moins coûteuses. Le jour du repos revenait, et les jeux suspendaient les études.

Bélise et le philosophe se mêlaient aux danses de ces villageois. Bélise s'aperçut avec surprise qu'aucun d'eux ne s'occupait d'elle. Vous allez, dit-elle à son ami, me soupçonner d'une coquetterie bien étrange; mais je ne veux rien vous dissimuler. On m'a dit cent fois que j'étais jolie; j'ai par-dessus ces paysannes l'avantage de la parure; cependant je ne vois dans les yeux des jeunes paysans aucunes traces d'émotion à ma vue. Ils ne pensent qu'à leurs compagnes; ils n'ont des âmes que pour elles. Rien n'est plus naturel, madame, dit le comte : le désir ne vient jamais sans quelque lueur d'espérance; et ces gens-là ne vous trouvent belle que comme ils trouvent belles les étoiles et les fleurs. Vous me surprenez, dit Bélise : est-ce l'espérance qui rend sensible? — Non, mais elle dirige la sensibilité. — On n'aime donc qu'avec l'espoir de plaire? — Non vraiment, madame; et sans cela, qui pourrait ne pas vous aimer? Un philosophe est donc galant? reprit Bélise avec un sourire. — Je suis vrai, madame, et ne suis point philosophe; mais si je méritais ce nom, je n'en serais que plus sensible : un vrai philosophe est homme, et fait gloire de l'être. La sagesse ne contredit la nature que lorsque la nature a tort. Bélise rougit, le comte se troubla, et ils furent quelque temps les yeux baissés, sans oser rompre le silence. Le comte voulut renouer l'entretien sur les charmes de la campagne; mais leurs propos furent confus, entrecoupés et sans suite : on ne savait plus ce qu'on avait dit, encore moins ce qu'on allait dire. Ils se quittèrent enfin, l'une rêveuse, l'autre distrait, et craignant tous deux d'en avoir trop dit.

La jeunesse des villages voisins s'assembla le lendemain pour leur donner une fête : la gaieté en faisait l'ornement. Bélise en fut enchantée; mais le dénouement la surprit. Le magister avait fait des chansons à la louange de Bélise et du comte, et les couplets disaient que Bélise était l'ormeau, et que le comte était le lierre. Celui-ci ne savait s'il devait leur imposer silence, ou prendre la chose en badinant; mais Bélise en fut offensée. Je vous demande pardon pour eux, madame, lui dit le comte en la ramenant : ces bonnes gens disent ce qu'ils pensent; ils n'en savent pas davantage. Je les aurais fait taire, si j'avais eu le courage de les affliger. Bélise ne lui répondit rien; et il se retira pé-

pétré de douleur de l'impression qu'avait faite sur elle cet innocent badinage.

Que je suis malheureuse ! dit Bélise après le départ du comte : voilà encore un homme que je vais aimer. Cela est si clair que ces paysans s'en aperçoivent : ce sera, comme avec les autres, un feu léger, une étincelle. Non, je ne veux plus le voir : il est honteux de vouloir inspirer une passion, quand on n'en est pas susceptible. Le comte se livrerait à moi sans réserve, et de la meilleure foi : c'est un homme repectable, dont je ferais le malheur si je venais à m'en détacher. Le lendemain il envoya savoir si elle était visible. — Quel parti prendre? Si je le refuse aujourd'hui, il faudra le recevoir demain ; si je persiste à ne le plus voir, que va-t-il penser de ce changement ? Qu'a-t-il fait qui ait pu me déplaire ? Lui laisserai-je croire que je me défie de lui, ou de moi? Après tout, qui m'assure qu'il m'aime ? et quand il m'aimerait, suis-je obligée de l'aimer ? Je lui ferai entendre raison, je lui peindrai mon caractère ; il m'en estimera davantage : il faut le voir. Le comte vint.

Je vais bien vous surprendre, lui dit-elle : j'ai été sur le point de rompre avec vous. — Avec moi, madame ! et pourquoi ? quel est mon crime ? — D'être aimable et dangereux. Je vous déclare que je suis venue chercher le repos ; que je ne crains rien tant que l'amour ; que je ne suis pas faite pour un engagement solide ; que j'ai l'âme la plus légère, la plus inconstante qui fut jamais ; que je méprise les goûts passagers, et que je n'ai pas un assez grand fond de sensibilité pour en avoir de durables. Voilà mon caractère : je vous en avertis. Je réponds de moi pour l'amitié ; mais pour l'amour, il n'y faut pas compter : et, afin de n'avoir aucun reproche à me faire, je ne veux absolument ni en inspirer ni qu'on m'en inspire. Votre sincérité encourage la mienne, lui répondit le comte ; vous allez me connaître à mon tour. J'ai pris pour vous, sans m'en douter et sans le vouloir, l'amour le plus tendre et le plus violent : c'est ce qui pouvait m'arriver de plus heureux, et je m'y livre de tout mon cœur, quoi que vous puissiez m'annoncer. Vous vous croyez légère et inconstante ; il n'en est rien. Je crois connaître mieux que vous le caractère de votre âme. — Non, monsieur, je me suis éprouvée, et vous allez en juger. Elle lui raconta l'histoire du président et celle du jeune page. Vous les aimiez, madame, vous les aimiez : vous vous êtes découragée mal à propos. Votre colère contre le président était sans conséquence : le premier mouvement est toujours pour le chien, mais le second est pour l'amant ; ainsi l'a voulu la nature. Le refroidissement de votre amour pour le page n'aurait pas été plus durable : un œil de moins produit toujours cet effet-là ; mais peu à peu on s'y accoutume.

Quant à la durée d'une passion, il faut être juste. Quel est l'insensé qui exige l'impossible? Je désire ardemment de vous plaire, j'en ferai ma félicité : mais si votre penchant pour moi venait à s'affaiblir, ce serait un malheur, ce ne serait pas un crime. Eh quoi! parce qu'il n'est point dans la vie de plaisir sans mélange, faut-il se priver de tout, renoncer à tout? Non, madame, il faut tirer parti de ce qu'on a de bon, se pardonner à soi-même et aux autres ce qui est moins bien, ou ce qui est mal. Nous menons ici une vie douce et tranquille; l'amour nous manque, il peut l'embellir : laissons-le faire : s'il s'en va, l'amitié nous reste; et, quand la vanité ne s'en mêle point, l'amitié qui survit à l'amour en est bien plus douce, plus intime, et plus tendre. — En vérité, monsieur, voilà une morale bien étrange! — Elle est simple et naturelle, madame. Je ferais des romans tout comme un autre; mais la vie n'est pas un roman : nos principes, comme nos sentimens, doivent être pris dans la nature. Rien n'est plus facile que d'imaginer des prodiges en amour; mais tous ces héros n'existent que dans la tête des auteurs : ils disent ce qu'ils veulent; nous faisons ce que nous pouvons. C'est un malheur, sans doute, de cesser de plaire; c'en est un plus grand de cesser d'aimer : mais le comble du malheur, c'est de passer sa vie à se craindre et à se combattre. Fiez-vous à vous-même, madame, et daignez vous fier à moi. Il est assez cruel de ne pouvoir pas aimer toujours, sans se condamner à n'aimer jamais. Imitons nos villageois : ils n'examinent pas s'ils s'aimeront long-temps; il leur suffit de sentir qu'ils s'aiment. Je vous étonne? Vous avez été élevée dans le pays des chimères. Croyez-moi, vous êtes bien née; revenez à la vérité; laissez-vous guider par la nature : elle vous conduira beaucoup mieux qu'un art qui se perd dans le vide, et qui réduit le sentiment à rien, à force de l'analyser.

Si Bélise ne fut point persuadée, elle fut bien moins affermie dans sa première résolution; et dès que la raison chancelle, il est aisé de la renverser. Celle de Bélise succomba sans peine; et jamais un amour mutuel ne rendit deux cœurs plus heureux. Livrés l'un à l'autre en liberté, ils oubliaient l'univers, ils s'oubliaient eux-mêmes : toutes les facultés de leurs âmes, réunies en une seule, ne formaient plus qu'un tourbillon de feu, dont l'amour était le centre, dont le plaisir était l'aliment.

Cette première ardeur se ralentit, et Bélise en fut alarmée : mais le comte la rassura. On revint aux amusemens champêtres. Bélise trouva que la nature s'était embellie, que le ciel était plus serein et la campagne plus riante. Les jeux des villageois lui plaisaient davantage : ils lui rappelaient un souvenir délicieux. Leurs travaux l'intéressaient beaucoup plus. Mon amant, disait-elle en elle-

même, est le dieu qui les encourage; son humanité, sa bienfaisance, sont comme des ruisseaux qui fertilisent ces champs. Elle aimait à s'entretenir avec les laboureurs, des bienfaits que répandait sur eux ce mortel qu'ils appelaient leur père. L'amour lui rendait personnel tout le bien qu'on disait de lui. Elle passa ainsi toute la belle saison à l'aimer, à l'admirer, à lui voir faire des heureux, et à le rendre heureux elle-même.

Bélise avait proposé au comte de passer l'hiver loin de la ville, et il lui avait répondu en souriant : Je le veux bien. Mais dès que la campagne commença à se dépouiller, que la promenade fut interdite, que les jours furent pluvieux, les matinées froides, et les soirées longues, Bélise sentit avec amertume que l'ennui s'emparait de son âme, et qu'elle désirait de revoir Paris. Elle en fit l'aveu à son amant avec sa franchise ordinaire. Je vous l'avais prédit, vous n'avez pas voulu me croire : l'événement ne justifie que trop la mauvaise opinion que j'avais de moi-même. — Quel est donc cet événement? — Ah! mon cher comte, puisqu'il faut vous le dire, je m'ennuie : je ne vous aime plus. Vous vous ennuyez; cela est possible, lui répondit le comte avec un sourire; mais vous ne m'en aimez pas moins : c'est la campagne que vous n'aimez plus. — Eh! monsieur, pourquoi me flatter? Tous les lieux, tous les temps sont agréables avec ce que l'on aime. — Oui, dans les romans, je vous l'ai déjà dit, mais non pas dans la nature. Vous avez beau dire, insista Bélise, je sens très-bien qu'il y a deux mois que j'aurais été heureuse avec vous dans un désert. — Sans doute, madame : telle est l'ivresse d'une passion naissante; mais ce premier feu n'a qu'un temps. L'amour heureux se calme et se modère : l'âme, dès-lors moins agitée, commence à devenir sensible aux impressions du dehors : on n'est plus seul dans le monde; on éprouve le besoin de se distraire et de s'amuser. — Ah! monsieur, à quoi réduisez-vous l'amour? — A la vérité, ma chère Bélise. — Au néant, mon cher comte, au néant. Vous cessez de me suffire; j'ai donc cessé de vous aimer. — Non, tout ce que j'adore, non, je n'ai point perdu votre cœur, et je vous serai toujours cher. — Toujours cher : oui, sans doute; mais comment? — Comme je veux l'être. — Ah! je sens trop mon injustice pour me la dissimuler. — Non, madame, vous n'êtes point injuste. Vous m'aimez assez : j'en suis content, et je ne veux pas être aimé davantage. Serez-vous plus difficile que moi? — Oui, monsieur : je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu m'ennuyer avec l'homme du monde le plus aimable. — Et moi, madame, et moi, qui ne me vante de rien, je m'ennuie aussi parfois avec la plus adorable de toutes les femmes, et je me le pardonne. — Quoi! monsieur, vous vous ennuyez avec moi? — Avec vous-même; et je ne laisse pas de

vous aimer plus que ma vie. Êtes-vous contente ? — Allons, monsieur, retournons à Paris. — Oui, madame, j'y consens : mais souvenez-vous que le mois de mai nous retrouvera à la campagne. — Je n'en crois rien. — Je vous l'assure, et plus amoureux que jamais.

Bélise, de retour à la ville, commença par se livrer à tous les amusemens que l'hiver rassemble, avec une avidité qu'elle croyait insatiable. Le comte, de son côté, s'abandonna au torrent du monde, mais avec moins de vivacité. Peu à peu l'ardeur de Bélise se ralentit. Les soupers lui paraissaient longs ; elle s'ennuyait au spectacle. Le comte avait soin de la voir rarement ; ses visites étaient courtes, et il prenait les heures où elle était environnée d'une foule d'adorateurs. Elle lui demanda un jour tout bas : Que vous semble de Paris ? — Tout m'y amuse, et rien ne m'y attache. — Pourquoi ne venez-vous pas souper avec moi ? — Vous m'avez tant vu, madame ! Je suis discret : le monde a son tour, j'aurai le mien. — Vous êtes donc toujours persuadé que je vous aime ? — Je ne parle jamais d'amour à la ville. Que pensez-vous, madame, du nouvel opéra ? poursuivit-il à haute voix. Et la conversation devint générale.

Bélise comparait toujours le comte à ce qu'elle voyait de mieux, et toujours la comparaison concluait à son avantage. Personne, disait-elle, n'a cette candeur, cette simplicité, cette égalité de caractère ; personne n'a cette bonté d'âme et cette élévation de sentimens. Quand je me rappelle nos entretiens, tous nos jeunes gens ne me semblent que des perroquets bien instruits. Il a bien raison de douter qu'on cesse de l'aimer après l'avoir connu ! Mais non, ce n'est pas l'estime qu'il a de lui-même, c'est l'estime qu'il a de moi qui lui donne cette confiance. Que je serais heureuse si elle était fondée !

Telles étaient les réflexions de Bélise ; et plus elle sentait renaître son inclination pour lui, plus elle se trouvait bien avec elle-même. Enfin le désir de le voir devint si pressant, qu'elle ne put résister à celui de lui écrire. Il se rendit auprès d'elle ; et l'abordant avec un sourire : Quoi ! madame, lui dit-il, un tête-à-tête ! vous m'exposez à faire des jaloux. Personne, monsieur, n'a droit de l'être, lui dit Bélise ; et vous savez que je n'ai plus que des amis. Mais vous, ne craignez-vous pas d'inquiéter quelque nouvelle conquête ? Je n'en ai fait qu'une en ma vie, répondit le comte ; elle m'attend à la campagne, et j'irai la voir ce printemps. — Elle serait à plaindre, si elle était à la ville : vous y êtes si occupé, qu'elle risquerait d'être négligée. — Elle s'y amuserait, madame, et n'y penserait pas à moi. Laissons là les détours, reprit-elle : pourquoi vous vois-je si rarement et si peu ? — Pour

vous laisser jouir en liberté de tous les plaisirs de votre âge. — Vous ne serez jamais de trop, monsieur : ma maison est la vôtre ; regardez-la comme telle, j'en serai flattée, je le désire, et j'ai acquis le droit de l'exiger. Non, madame, n'exigez rien ; je serais au désespoir de vous déplaire : mais permettez-moi de ne vous revoir qu'au retour de la belle saison. Cette obstination la piqua vivement. Allez, monsieur, lui dit-elle avec dépit, allez chercher des plaisirs où je ne serai pas : j'ai mérité votre inconstance. Dès ce jour, elle n'eut pas un moment de repos : elle s'informait de ses démarches ; elle le cherchait et le suivait des yeux aux promenades et aux spectacles ; les femmes qu'il voyait lui devinrent odieuses ; elle ne cessait de questionner ses amis. L'hiver lui parut d'une longueur mortelle, quoiqu'on ne fût encore qu'au commencement du mois de mars. Quelques beaux jours étant venus : Il faut, dit-elle, que je le confonde, et que je me justifie. J'ai tort jusqu'à présent : il a sur moi cet avantage ; mais demain il ne l'aura plus. Elle le fit prier de se rendre chez elle. Tout était prêt pour le départ. Le comte arrive. Donnez-moi la main, lui dit Bélise, pour monter dans mon carrosse. Où allons-nous donc, madame? lui dit-il. — Nous ennuyer à la campagne. A ces mots, le comte fut transporté de joie. Bélise, au mouvement de la main qui la soutenait, s'aperçut du saisissement et de l'émotion qu'elle faisait naître. O mon cher comte, lui dit-elle en pressant cette main qui tremblait sous la sienne, que ne vous dois-je pas ! Vous m'avez appris à aimer, vous m'avez convaincue que j'en étais capable ; et en m'éclairant sur mes sentimens, vous m'avez fait la plus douce des violences : vous m'avez forcée à m'estimer moi-même et à me croire digne de vous. L'amour est content : je n'ai plus de scrupule, et je suis heureuse.

LES QUATRE FLACONS,

OU

LES AVENTURES D'ALCIDONIS DE MÉGARE.

J'AI grand regret à la féerie : c'était pour les imaginations vives une source de plaisirs innocens, et la manière la plus honnête de faire d'agréables songes. Aussi les climats de l'Orient étaient-ils peuplés autrefois de génies et de fées. Les Grecs les regardaient comme des intelligences médiatrices entre les hommes et les dieux : témoin le démon familier de Socrate ; témoin la fée qui protégeait Alcidonis, comme je vais le raconter.

La fée Galante avait pris Alcidonis en amitié, même avant qu'il vînt au monde. Elle présida à sa naissance, et le doua du don de plaire, sans aucun penchant décidé à l'amour. Sa jeunesse ne fut que le développement des talens et des grâces qu'il avait reçus en partage.

Il avait passé sa quinzième année, lorsque son père, l'un des plus riches et des plus honnêtes citoyens de Mégare, l'envoyant à Athènes pour y faire ses exercices, lui dit en l'embrassant : Mon cher fils, vous allez trouver dans le monde une foule de jeunes évaporés qui se répandent en injures contre les femmes. N'en croyez rien. Ceux-là n'affectent de les mépriser, que parce qu'ils n'ont pu parvenir à les rendre méprisables. Pour moi, à commencer par votre mère, ma vertueuse épouse, j'ai reconnu dans le beau sexe une délicatesse de sentiment, une candeur, une vérité dont peu d'hommes sont capables. Faites comme moi ; choisissez une femme honnête, d'une humeur égale, d'un caractère solide, d'une vertu sociable et douce. Il y en a partout. Mon aveu suivra votre choix. Je suis bon père : je ne veux que votre bonheur.

Alcidonis, plein de ces leçons, arrive à Athènes. Sa première visite fut à Séliane, à qui on l'avait recommandé. Séliane, dans sa jeunesse, avait été jolie et belle : elle était belle encore ; mais elle commençait à n'être plus jolie. Après les premiers complimens : Que venez-vous faire ici? lui dit un vieux capitaine, l'époux de Séliane et l'ancien ami de son père. C'est bien à votre âge qu'on s'ensevelit auprès des femmes! le Cirque, le Pirée, voilà vos écoles, et non pas ce cercle frivole qu'on appelle le beau monde. Je suis furieux quand je vois arriver un jeune homme à Athènes. C'est à Sparte qu'on devrait aller.

Alcidonis fut déconcerté par une si vive apostrophe ; mais Séliane prit son parti avec chaleur. Je vous reconnais bien là, dit-elle à son mari. Sparte, le Cirque, le Pirée ! Eh! qu'apprend-on, s'il vous plaît, dans ces écoles si fameuses? A s'enrichir et à se battre, répondit brusquement l'époux. — A s'enrichir, voilà qui est noble ! A se battre, voilà qui est gracieux ! Le premier est indigne de l'ambition d'un galant homme, et le second ne s'apprend que trop tôt. — Non pas sitôt, madame, non pas sitôt que vous croyez. Je doute qu'après avoir passé sa jeunesse à une toilette, on soit ni bon guerrier ni bon soldat. — Et moi, je ne vois rien de plus gauche, de plus maussade qu'un homme qui n'a jamais appris qu'à se battre. Ne dirait-on pas que vous n'êtes ici que pour vous égorger? La paix a ses talens et ses vertus, comme la guerre. On n'est pas toujours à la tête d'une troupe. — Et voilà le mal ; de par tous les dieux ! voilà le mal. Je voudrais qu'il fût défendu, même en temps de paix, de quitter les drapeaux, sur

peine de la vie. — Quoi, monsieur, vous voulez donc que nous n'ayons pas un seul homme? — Vous en aurez, madame, vous en aurez de reste. Il y en a tant d'inutiles à l'état! — Fort bien! vous nous réduisez au rebut de la république. Les femmes vous doivent des remercîmens. — Je les en dispense. — Non, monsieur, nous sommes citoyennes, et nous cédons généreusement à l'état toutes les figures qui nous déplaisent, tous ces visages à faire peur, tous ces caractères féroces qui ne s'amusent qu'à tuer, et qui ne sont bons qu'à cela. — Et vous vous réservez les jolis hommes qui aiment à vivre, n'est-ce pas? — Assurément. — C'est fort bien dit, et l'Aréopage ne manquera pas d'en faire un décret pour vous plaire. Seigneur, pardonnez: ma femme est folle. Je vous laisse; car je n'y tiens plus. Par Hercule, madame, faut-il que je sois votre mari! Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. A ces mots, il sortit en tapant du pied, et ferma brusquement la porte.

Voici un singulier ménage, dit Alcidonis. Madame, avez-vous souvent de pareilles scènes? Mais, oui, répondit-elle froidement, toutes les fois que j'ai du monde. — Et quand vous êtes seuls? — Il gronde encore, mais un peu plus bas. — Et comment avez-vous épousé? — Comme on épouse, par convenance et par raison. Au reste, c'est le meilleur homme du monde. Dès qu'il m'ennuie, je le contredis; il s'impatiente et se retire. L'on en fait tout ce qu'on veut. Je vous conseille de lui marquer de la déférence: son amitié n'est pas à négliger; cela est bon à quelque chose. Êtes-vous recommandé ici à beaucoup de monde? — Aux amis particuliers de mon père, et le nombre n'est pas grand. — Tant mieux, nous nous verrons plus souvent. Je le souhaite pour vous-même; car en entrant dans un monde nouveau, le plus sage a besoin d'un guide. — Daignerez-vous m'en servir, madame? — Ou mon mari, ou moi: vous choisirez. — Mon choix est fait. Ainsi se passa leur première entrevue.

Quand le mari fut de retour: Vous êtes étrange! lui dit Séliane; votre ton a effarouché ce jeune homme. — Que vous vouliez apprivoiser, n'est-ce pas? — Je vous entends, monsieur; je vais ordonner que ma porte lui soit fermée. — Eh! non, madame, non, je ne suis point jaloux. Ce serait commencer un peu tard! Je ne l'ai pas été de votre jeunesse; je ne le serai pas de votre maturité. — Voilà de vos galanteries; mais j'y suis accoutumée. Souvenez-vous cependant que vous devez une visite au fils de votre ancien ami. — Je le verrai, madame; je sais vivre, et l'on peut se fier à moi sur l'article des procédés.

Le lendemain, en entrant chez Alcidonis, il reprit leur entre-

tien de la veille. Hé bien, lui dit-il, allez-vous donner dans les mœurs efféminées de la jeunesse athénienne? Ma femme vous y a disposé sans doute! Gardez-vous bien, non pas d'elle, car son temps est passé, grâce au ciel; mais gardez-vous de ses semblables. Ce sont les sirènes les plus dangereuses! nulle sûreté dans leur commerce. Cela vous prend, vous trompe et vous quitte sans pudeur. On dirait, à les voir se jouer des hommes, qu'ils ne sont faits que pour leurs plaisirs. S'il est ainsi, dit Alcidonis, les femmes d'Athènes ne ressemblent guère à celles de Mégare! — A Mégare, c'est tout comme ici. Vous tenez de votre vieux père. Le bonhomme ne jurait que par sa chaste moitié. C'était par complaisance pour lui qu'elle se parait et voyait du monde; par piété, qu'elle s'enfermait avec un jeune prêtre de Minerve; par recueillement, qu'elle allait passer les soirées dans une petite maison qu'il lui avait arrangée lui-même: il s'endormait sur sa vertu de la meilleure foi du monde. — Il avait raison sans doute; et je vous prie de respecter la mémoire de ma mère. — Ta mère! ta mère était une femme: ne veux-tu pas qu'on l'eût faite exprès? J'en ai bien vu! je ne connais que mon extravagante qui soit exactement fidèle; et encore est-ce moi qui l'ai formée. Je l'ai rendue vertueuse en dépit d'elle-même; mais je n'ai pu lui ôter ce fond de coquetterie que la nature ou l'exemple leur inspire presque en naissant. Je gage qu'elle est capable encore de chercher à te séduire, pour le plaisir de se moquer de toi. Tu ne serais pas le premier qu'elle aurait mis au désespoir. Elle s'amusait autrefois à ce petit jeu-là, et puis elle m'en faisait des contes, dont elle riait comme une folle. Heureusement elle vieillit, et le danger n'est plus si grand.

Alcidonis fut occupé, une partie de la nuit, de tout ce qu'il venait d'entendre. Les femmes, disait-il, sont donc ici bien redoutables! Et il s'endormit dans la résolution de les fuir.

La fée Galante lui apparut en songe, et lui dit: Rien ne ressemble tant aux hommes que les femmes. Tout le bien, tout le mal qu'on en publie est vrai en particulier, et faux en général. Il ne faut ni se fier à tout, ni se défier de tout. Vivez avec les femmes, mais ne vous y livrez qu'à propos. Je ne vous ai point donné de caractère, afin que vous soyez plus flexible au leur. Un homme décidé est un homme insociable. Vous serez charmant, si l'on dit de vous: *On en fait tout ce qu'on veut.* Mais ce n'est pas assez de plaire, il faut encore savoir aimer, et n'aimer ni trop, ni trop peu. Il y a trois sortes d'amour, la passion, le goût, et la fantaisie. Tout l'art d'être heureux consiste à placer bien ces trois nuances. Pour cela, voici quatre flacons dont vous seul pouvez faire usage. Ils sont différens de vertus comme de cou-

leurs. Vous boirez du flacon pourpre, pour aimer éperdument; du couleur de rose, pour effleurer le sentiment et le plaisir; du bleu, pour le goûter sans inquiétude et sans ivresse; et du blanc, pour revenir à votre état naturel. A ces mots, l'image de la fée s'évanouit comme une vapeur.

Alcidonis s'éveille enchanté d'un si beau songe. Mais quelle fut sa surprise, en trouvant en effet les quatre flacons sous sa main! Ah! pour le coup, dit-il, je n'en prendrai qu'à mon aise. Il se lève en rendant grâce à la fée, et le même jour il revoit Séliane. Elle était seule. Vous avez vu mon mari? lui dit-elle, ne s'est-il pas déchaîné contre la galanterie? — Beaucoup. — Il vous a dit mille horreurs des femmes? — Il est vrai. — Je me flatte qu'il m'a exceptée. — Il n'a même excepté que vous, sur l'article de la fidélité. — Le bon homme! — Il est persuadé que vous lui êtes fidèle; mais il prétend que vous n'en êtes que plus dangereuse, et que vous vous moquez impitoyablement de ceux qui ont le malheur de vous aimer. — Et voilà comme il me décrie! Il mériterait bien... Mais non; je dois me respecter moi-même. — Votre vertu, dit-il, est de sa façon; c'est lui qui vous a rendue honnête. — Lui! — Lui-même; et malgré vous. — Malgré moi? Celui-là est fort. Je lui ferai bien voir si l'on me rend honnête malgré moi. — Je vous avoue qu'à votre place.... Et j'aurais bien à me venger aussi de l'insulte qu'il a faite à ma mère! — A votre mère? — Il a osé me dire que mon père n'était qu'un sot, et qu'il n'y avait que lui au monde qui ne le fût pas. — Le malheureux! c'est bien à lui de se vanter! Mais, encore une fois, je me respecte. Non, monsieur, je ne suis point coquette; et puisqu'il m'oblige à me justifier, j'ai le cœur aussi tendre et plus tendre qu'une autre. — Et qu'en faites-vous de ce cœur? — Hélas! je n'en fais rien du tout: mais vous croyez bien que ce n'est pas pour ses beaux yeux que je le garde. Je suis sage pour mon repos, pour ne pas m'exposer au caprice, à l'inconstance, à l'ingratitude des hommes. Je sens que si j'aimais, j'aimerais passionnément, et je voudrais être aimée de même. — Ah! vous le seriez. — Je n'ose m'en flatter. Rien n'est plus faible, plus vain, plus léger que l'amour de vos pareils. Ils ont des goûts, des fantaisies; mais la passion de l'amour, cette ivresse qui en fait le charme, et qui en est l'excuse, ils ne la connaissent pas. — Pour moi, madame, je sais bien où il y en a de cet amour que vous méritez; et si j'étais sûr du retour, j'en prendrais une bonne dose! Séliane sourit de la simplicité d'Alcidonis (car la fée lui donnait auprès d'elle cet air naïf, ce ton ingénu que les coquettes aiment tant). Non, lui dit-elle, on ne s'enflamme pas ainsi tout à coup. Eh! le moyen de nous aimer? nous ne nous connaissons pas encore.

— A la bonne heure, madame : je ne suis pas pressé. Demain nous nous connaîtrons mieux. — Je vous verrai donc demain ? — Oui, madame. — L'après-dînée, entendez-vous ? car je veux vous éviter l'ennui de trouver mon mari. Nous serons seuls, nous serons libres, et je vous parlerai raison.

Alcidonis ne manqua pas de se trouver au rendez-vous avec ses flacons dans sa poche. Séliane le reçut dans le négligé le plus séduisant. Voilà, dit Alcidonis en la voyant, le privilége de la beauté : moins elle a de parure, plus elle a de charmes. Séliane fit semblant de rougir. Savez-vous, lui dit-elle, que vous êtes dangereux avec cette ingénuité feinte ? on s'y laisserait prendre, et on y serait trompée. — Moi, madame, vous tromper ! Je n'ai jamais trompé personne. — Et vous voulez commencer par moi ? — Non, je vous le jure. — Pourquoi donc ces propos flatteurs, ces regards tendres ? — Vous êtes belle, j'ai des yeux, je dis ce que je vois ; il n'y a point là de flatterie. — En effet, votre tranquillité fait bien voir que vous n'avez aucun intérêt à me séduire. — Ah ! ah ! si vous vouliez, cette tranquillité me passerait bien vite. — Oh ! sans doute ; et pour vous enflammer, vous n'attendez que mon aveu, n'est-ce pas ? — Rien n'est plus vrai : vous n'avez qu'à dire. — En vérité, vous êtes bon, avec ce ton froidement résolu. — C'est que je suis sûr de mon fait. — Quoi, si je vous faisais voir quelque envie d'être aimée ?.... — Vous le seriez à point nommé, je vous en donne ma parole. — Je vois bien, Alcidonis, que vous ne savez à quoi vous vous engagez, ni combien je suis exigeante. — Exigez, madame, exigez ; mon cœur vous défie. Je vous aimerai tant qu'il vous plaira. — Vous m'aimeriez donc, si je voulais, à la folie ? — A la folie, soit; il ne m'en coûtera pas davantage. — Sa simplicité me charme. Hé bien, oui, je veux que vous m'aimiez, et que vous m'aimiez beaucoup. — A la passion ? — A la passion. — Et vous m'aimerez de même ? — Je le crois. — Ce n'est pas assez. — J'en suis sûre. — Cela me suffit, et vous allez voir beau jeu. — Où allez-vous donc ? — Je suis à vous ; je ne demande qu'une minute.

Le crédule Alcidonis, s'étant retiré dans un coin, but l'élixir du flacon pourpre jusqu'à la dernière goutte. Il reparaît, les yeux enflammés, le cœur palpitant, la voix éteinte. Plus de fadeur, plus de galanterie : son langage était rapide, entrecoupé, plein de substance et de chaleur. Les mots ne pouvaient suffire aux sentimens ; des accens inarticulés suppléaient aux paroles : un geste véhément, une action impétueuse en redoublaient l'énergie. Cette éloquence pathétique mit Séliane hors d'elle-même. Elle est émue, agitée, interdite : elle a peine à

le reconnaître; elle a peine à concevoir ce changement prodigieux. Elle veut paraître douter, craindre, hésiter encore : inutiles efforts ! Son cœur s'attendrit, ses yeux s'animent, sa raison l'abandonne; et l'on eût dit, l'instant d'après, qu'elle avait bu au même flacon.

Deux mois se passèrent dans des transports qu'ils avaient peine à contenir. Le mari ne cessait de plaisanter Alcidonis sur ses assiduités auprès de sa femme. Pauvre dupe, lui disait-il, vous n'avez pas voulu me croire ! Vous y êtes pris; j'en suis bien aise. Consumez-vous auprès d'elle : voilà un temps bien employé ! Alcidonis se vengeait le mieux qu'il pouvait de cette ironie insultante. Mais sa passion n'était plus secondée : celle de Séliane s'affaiblissait de jour en jour. Séliane lui suffisait; il ne pouvait plus lui suffire. Elle eut besoin de se dissiper, de se distraire, de voir le monde, qu'elle avait oublié. Alcidonis en prit de l'ombrage. Il s'aperçut, avec un chagrin profond, qu'elle s'amusait de tout, tandis qu'il ne s'occupait que d'elle. Il devint triste, inquiet, jaloux; il fit tant, qu'elle en fut excédée, et prit le parti de le congédier.

Il est vrai, lui dit-elle, je vous ai aimé : j'étais folle. Je suis sage; imitez-moi. Il n'est pas dit qu'on doive s'aimer jusqu'à la aducité. Tout passe, et l'amour lui-même. Le mien s'est affaibli, vous m'avez grondée : il s'éteint, vous vous désespérez; tant pis pour vous : je ne sais qu'y faire. — Eh quoi, perfide ! ingrate ! parjure ! — Tant qu'il vous plaira. Dites-moi bien des injures, si cela peut vous soulager. — Ah ! juste ciel ! comme on me traite ! — Comme un enfant à qui l'on pardonne tout. — Est-ce là, perfide, les sermens que vous m'aviez faits, cent fois de m'aimer jusqu'au dernier soupir ! — Sermens téméraires, qui n'engagent à rien : insensé qui les fait, insensé qui s'y fie. En croiriez-vous quelqu'un qui, en se mettant à table, jurerait par tous les dieux d'avoir toujours le même appétit ? — Le même appétit ! quelle image ! Est-ce là cette délicatesse dont votre cœur se glorifiait ? — Autre sottise. On désavoue l'empire des sens au moment même qu'on en est esclave. Je suis femme, j'aime comme une femme; et vous n'avez pas dû vous attendre que la nature fît un miracle en votre faveur. Alcidonis, à ce discours, s'arrachait les cheveux de désespoir. Hé bien ! poursuivit-elle, que faites-vous? En serez-vous plus aimable ou plus aimé, quand vous serez chauve? Alcidonis, écoutez-moi : je conserve pour vous une amitié compatissante. — Ah ! cruelle ! est-ce de l'amitié, de la pitié que je vous demande ? — Il faut bien vous y réduire; je ne sens pour vous rien de plus. Lequel des deux a tort, ou celui qui cesse d'aimer, ou celui qui cesse

de plaire ? Le procès n'est pas décidé, et ne le sera pas sitôt. En attendant, croyez-moi, prenez votre parti avec courage. — Il est pris, ingrate, il est pris, dit-il en s'éloignant pour boire : et je n'ai pas besoin de dire qu'il eut recours au flacon blanc.

Tout à coup ses sens se calmèrent, et la raison lui revint. En effet, dit-il en retournant vers Séliane avec un air doux et tranquille, j'étais un sot de me fâcher. Nous avons été amans ; nous sommes amis. Il faut de tout dans la vie. La passion est un accès : quand il est passé, tout est dit. On n'est obligé de se voir qu'autant que l'on s'amuse ; et rien n'est plus naturel que de changer quand on s'ennuie. Vous m'avez aimé autant que vous avez pu. Vous auriez été bien dupe de vous piquer d'une constance pénible ! Jouissez, madame, du droit que vous donne votre beauté de multiplier vos conquêtes. Je suis trop heureux d'avoir été du nombre : il faut que chacun ait son tour ; je vous souhaite bien du plaisir.

Séliane fut aussi surprise que piquée de la froideur de ses adieux. Elle voulait bien qu'il se consolât, mais pas sitôt, ni si aisément. Cette révolution n'était pas concevable. Réflexion faite, elle fut persuadée que la tranquillité qu'il faisait paraître n'était qu'un dépit simulé ; et elle ne manqua pas de dire à quelques unes de ses amies, que le pauvre garçon était désespéré, qu'il lui avait fait une peur horrible, et qu'elle avait eu toutes les peines du monde à l'empêcher de prendre un parti violent.

Le jour suivant, Alcidonis alla souper chez le voluptueux Alcipe, avec les plus jeunes et les plus jolies femmes d'Athènes. Cela m'est égal, disait-il en lui-même, le flacon pourpre est à sec ; mais la fée aurait beau le remplir, je veux bien mourir si jjy goûte. Dès qu'il vit toutes ces beautés : Ah ! pour le coup, jouissons : c'est le moment des fantaisies. Il boit du flacon couleur de rose ; et voilà ses yeux et ses désirs qui se promènent sans se fixer.

Le hasard l'avait placé à table auprès d'une blonde aux regards languissans, d'une modestie et d'une timidité extrême. Il en fut vivement touché ; mais il avait de l'autre côté une brune éblouissante de vivacité et de fraîcheur. Il eût bien voulu de celle-ci, mais il aimait bien celle-là ; et, réflexion faite, il eût préféré la blonde, sans je ne sais quoi qui l'inclinait vers la brune. Ce je ne sais quoi détermina ses vœux. Il eut pour elle tous les soins d'une galanterie empressée ; elle les reçut d'un air distrait, et comme un hommage qui lui était dû. Alcidonis en fut piqué ; la fantaisie, comme la passion, s'irrite contre les obstacles. Excité par le désir de plaire, il fit les plaisirs du souper. Corine, sa brune charmante, vit bien qu'on lui enviait sa con-

quête. Elle en connut enfin le prix, et quelques regards de complaisance portèrent l'espoir dans le cœur de son nouvel amant.

L'heure de se quitter arrive; Corine se lève, il la suit. Vous voulez donc bien m'accompagner? lui dit-elle en acceptant sa main; je sens tous les sacrifices que vous me faites. Il jura qu'il ne lui en faisait aucun. — Pardonnez-moi : je vous enlève aux plus jolies femmes d'Athènes; et c'est un triomphe assez beau. — Je n'ai fait que les entrevoir; elles m'ont paru assez bien. — Assez bien! vos éloges sont modestes! Direz-vous de Cléonide, qu'elle est assez bien? Ces grands yeux, ces traits réguliers, cette taille majestueuse.... on croit voir une déesse. — Il est vrai, l'auguste Junon. — Vous êtes méchant! Et Amate, que vous en semble? Cet air de volupté, cette nonchalance attrayante qui semble appeler le plaisir. — Oui, c'est ainsi que je peindrais l'occasion négligée. — Négligée! le mot est cruel; je ne le répéterai pas, il passerait en proverbe. J'espère du moins que vous ferez grâce à l'air ingénu et craintif de Céphise. Ce coloris, ce regard tendre, cette bouche qui n'ose sourire, et qui est si belle lorsqu'elle sourit, qu'en dites-vous? — Qu'il ne manque à tout cela qu'une âme. — Et vous voudriez bien lui donner la vôtre? — Je vous avouerai que sans vous elle aurait eu la pomme. — Hélas! et qu'en aurait-elle fait? Rien n'est plus froid, plus indolent, plus insensible que Céphise.—Aussi n'a-t-elle eu que le premier coup d'œil. — Je vous ai surpris cependant, même vers la fin du souper, les regards attachés sur elle. — Il est vrai, je l'admirais comme un beau modèle en cire. — Beau modèle, si vous voulez : on dit dans le monde que ce modèle a grand besoin d'une draperie.

En parcourant ainsi les objets de la jalousie de Corine, ils arrivent à son logis. Montez-vous un moment? dit-elle à Alcidonis; il est de bonne heure; nous causerons. Alcidonis fut enchanté. La fée, qui le rendait méchant avec Corine, savait bien ce qu'elle faisait : la louange la plus flatteuse pour une jolie femme, c'est le mal qu'on lui dit de ses rivales; aussi avait-elle bien pris.

Il me tarde, poursuivit Corine, de savoir à mon tour le bien et le mal que vous pensez de moi. — Le mal! Eh! s'il y en a, m'avez-vous laissé le temps, la liberté de l'apercevoir? L'illusion vous environne; cet éclat, cette vivacité brillante nous cacheraient la laideur même; je l'aurais prise pour la beauté. Je vous vois, je suis ébloui, enivré, transporté : voilà mon histoire. C'est un enchantement, une folie, c'est tout ce qu'il vous plaira; mais rien au monde n'est si sérieux, et vous m'allez rendre, d'un seul mot, le plus fortuné ou le plus malheureux des hommes. En

effet, rien n'est plus fou, s'écria-t-elle en le voyant à ses genoux : vous m'apercevez en passant, vous m'aimez, s'il faut vous en croire, et vous osez me l'avouer ! Savez-vous si je mérite ces sentimens ? Savez-vous si je puis y répondre ? — Non, madame, je ne sais rien. Vous êtes peut-être la plus cruelle des femmes, la plus volage, la plus perfide. Ce beau corps, ces traits charmans peuvent cacher une âme insensible. Je le crains; mais j'en cours les risques ; et le danger fût-il encore plus grand, il n'est pas en moi de l'éviter. — Ah ! je reconnais bien à ces traits ce qu'on m'a dit de votre caractère : c'est vous, Alcidonis, qui êtes le plus dangereux des hommes, et celui de tous que je craindrais le plus d'aimer. — Pourquoi donc ? que vous a-t-on dit ? — Que vous êtes un homme à passion ; et un homme à passion est un homme insoutenable. Vous vous abandonnez à corps perdu. Vous aimez comme un furieux, et vous voulez être aimé de même. Si l'on n'est pas aussi passionnée que vous, ce sont des plaintes, des reproches; vous devenez sombre, inquiet, ombrageux. On ne sait comment vous quitter; il n'y a pas moyen de vous prendre. — Il est vrai, madame, que j'ai donné dans ces travers ; mais m'en voilà bien revenu ; on peut me prendre en toute sûreté; je signerai mon congé d'avance. — Ne croyez pas plaisanter, monsieur : c'est le charme de l'amour, que la liberté, la franchise. Sans cela un amant serait un mari; et en vérité ce ne serait pas la peine d'être veuve. — J'entends raison, belle Corine, et vous pouvez compter sur moi. — Vous donneriez donc votre parole d'honneur à une femme qui aurait pour vous de la faiblesse, de vous retirer sans faire de scène, dès qu'elle vous dirait en amie : Je vous aimai ; je ne vous aime plus ? — Assurément : j'ai appris à vivre, et vous n'avez qu'à m'éprouver. — Je le veux bien ; mais souvenez-vous que je ne m'engage à vous aimer qu'autant que vous saurez me plaire.

Je vois bien, disait Alcidonis en lui-même, qu'ici le flacon blanc me sera d'un grand secours. Il se trompait ; il n'en eut pas besoin : l'impression du couleur de rose s'effaça bientôt d'elle-même. Il était encore aux pieds de Corine, et déjà l'image des autres beautés qu'il avait vues chez Alcipe venait s'offrir à sa pensée. Celle-ci est vive, disait-il, mais voilà tout; nul sentiment, nulle délicatesse; cela change d'amans comme de parure. Demain je serai renvoyé, si demain quelque autre l'amuse. En vérité, je suis bien bon de lui prodiguer mes soupirs ! J'aurais bien mieux fait de les adresser à cette blonde languissante, dont les yeux se levaient sur moi d'un air si tendre et si touchant. Corine m'a dit du mal de Céphise ; il faut que Céphise ait du mé-

rite. Elle n'est pas bien animée ; mais quel plaisir de l'animer ! Une femme naturellement vive l'est pour tout le monde : celle-ci ne le serait que pour moi. Allons la voir : aussi-bien je ne veux pas qu'on me renvoie. Corine apprendra que je ne suis pas de ceux que l'on met sur le pavé, et que je sais donner un congé tout comme elle.

Il dit à Céphise les mêmes choses qu'à Corine, mais avec plus de ménagement. Est-il possible ? s'écria-t-elle sans s'émouvoir. Quoi ! vous serez malheureux si je ne vous aime pas ? — Plus malheureux que je ne puis dire. — J'en suis fâchée ; car je ne sais point aimer. — Ah ! belle Céphise, avec ce sourire enchanteur, ce regard tendre, cette voix qui va jusqu'à l'âme, vous ne connaissez pas l'amour ? — En vérité, je ne le connais pas. — Et si je vous le faisais connaître ? — Vous me feriez bien du plaisir, car j'en suis fort curieuse. Mais tant de gens l'ont essayé ! et pas un n'y a réussi. Mon mari lui-même y perdait ses peines. — Votre mari ! je le crois bien : mais vous avez eu des amans ? — Beaucoup, et des mieux faits, et des plus tendres. — Et les rendiez-vous heureux ? — Non ; car ils se plaignaient tous que je ne les aimais pas. Ce n'était pas ma faute, j'y faisais mon possible. Imaginez-vous que j'en prenais quelquefois quatre en même temps, pour tâcher, dans le nombre, d'en aimer au moins un ou deux : tout cela était inutile.

Voilà, dit Alcidonis, une ingénuité dont j'ai vu peu d'exemples. Ne nous décourageons pas, ma chère enfant, vous m'aimerez. — Vous croyez ? — Je le crois. Vous êtes sensible ? — Oui, sensible, par-ci, par-là : mais en un moment cela me passe. — C'est une maladie assurément. Avez-vous fait, pour en guérir, quelque sacrifice à Vénus ? — Mon mari en faisait beaucoup ; mais il me retrouvait la même au retour du temple. — Et pourquoi ne pas vous y mener vous-même ? — Il n'avait garde : le prêtre était un jeune homme qui voulait m'initier. — Vous initier ! Et savez-vous quelle est cette cérémonie ? — Hélas ! non, je ne sais rien. — Voulez-vous que je vous l'apprenne, reprit Alcidonis en risquant quelque liberté ? Doucement, seigneur, s'écria-t-elle, vous faites comme si je vous aimais : je ne vous aime point encore. — Et comment vous en apercevoir, si nous ne faisons pas quelques essais ? — J'en ai fait mille ; mais tout cela ne prouve rien. D'abord il me semble que j'aime, et puis il me semble que je n'aime plus. Il vaut mieux attendre que cela vienne : si cela vient, je vous le dirai.

Alcidonis faisait de jour en jour quelques nouveaux progrès sur l'indolente sensibilité de Céphise ; mais elle n'en était pas encore où il voulait l'amener. Pour lui échauffer l'imagination, il lui pro-

posa de se trouver ensemble à une fête qui devait se célébrer en l'honneur de Vénus. Elle y consentit, à condition qu'elle ne serait point initiée. Le lendemain chacun d'eux, pour la décence, s'y rendit de son côté. Les filles et les garçons, vêtus en grâces et en amours, chantaient des hymnes en l'honneur de la déesse, et dansaient au son de la lyre, sous l'ombrage du bois sacré qui environnait le temple.

Céphise s'y était rendue la première. Ah! dit-elle à Alcidonis, je vous cherchais des yeux; j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. La déesse a prévenu nos vœux : je crois que je commence à vous aimer tout de bon. Cette nuit je vous ai vu dans mon sommeil; vous étiez pressant; j'étais animée. — Hé bien? — Hé bien, je vous dirai le reste à souper. A souper? reprit Alcidonis d'un air préoccupé et les yeux attachés sur la fête; à souper, soit, je le veux bien.... Ah! la jolie danseuse que voilà! que celle-ci chante avec grâce! — Nous serons seuls, entendez-vous? — Seuls, j'y consens. Je voudrais bien savoir quelle est cette jolie danseuse! — Alcidonis, vous ne m'écoutez pas! — Pardonnez-moi, je vous entends; mais je cherche quelqu'un qui me dise.... Ah! Pamphile, un mot. Apprends-moi quelle est cette jolie enfant. C'est Cloé, dit Pamphile. Je soupe avec elle. — Avec elle? ce soir? — Ce soir même. — Ah! j'en veux être. — Cela ne se peut pas. — Je t'en conjure, mon cher Pamphile, au nom de notre amitié. — Vous n'y pensez pas, Alcidonis, lui dit tous bas Céphise interdite : vous soupez avec moi; je vous l'ai dit. — Il est vrai, c'était mon dessein; mais j'ai promis à mon ami Pamphile; ma parole est sacrée, et je ne saurais y manquer.

Il vit Cloé, la trouva ce qu'on appelle adorable un quart d'heure, et insipide l'instant d'après. Il vit la chanteuse Phylire; il en fut épris une soirée; le lendemain elle l'ennuya. Ah! que les fantaisies sont fatigantes! dit-il. A chaque instant des désirs nouveaux, dont aucun ne remplit mon âme! C'est le tourment des Danaïdes. Loin de moi ces lueurs de sentiment passagères et renaissantes, qui ne me laissent aucun repos; buvons l'oubli de mes folies. Il dit, et vida le flacon blanc. Il ne lui reste plus que le bleu, et son bonheur dépend de l'usage qu'il en va faire.

Alcidonis étudiait la philosophie sous Ariste l'académicien. Ariste, en mourant, laissa une jeune veuve, la plus honnête et la plus belle du monde. Le disciple d'Ariste crut devoir à sa veuve les consolations et les secours de l'amitié. Thélésie les refusa avec une modestie mêlée de douceur et de fierté. J'ai peu de bien, lui dit-elle; j'ai encore moins de désirs. Mon époux m'a laissé le plus précieux héritage, le goût de la médiocrité, l'habitude à vivre

de peu. Tant de sagesse unie à tant de beauté méritait bien un attachement délicat et solide. Il est temps, dit Alcidonis, que je goûte du flacon bleu.

Une chaleur douce et vive se répandit dans ses veines. Ce n'était point l'inquiétude des fantaisies, ce n'était point l'emportement de la passion : c'était une émotion délicieuse, le pressentiment de la félicité. Il brûle d'être à Thélésie ; il brûle de n'avoir plus avec elle qu'un même sort ; qu'une vie et qu'une âme ; et cédant à son impatience, il lui propose de s'unir à elle. Thélésie ne fut point insensible à cette marque d'amour et d'estime. Vous êtes assez généreux, lui dit-elle, pour m'offrir votre main. Je veux la mériter ; je la refuse : j'en serais indigne, si je l'acceptais. Il eut beau lui répondre de l'aveu de son père, lui faire un crime de ses refus, la menacer des reproches qu'elle se ferait à elle-même de l'avoir rendu malheureux ; elle parut inébranlable.

Cependant Thélésie, dans sa retraite, ne cessait de verser des larmes. La seule esclave qui lui restait voyait la douleur dont elle était consumée, et n'en pouvait pénétrer la cause. Fallait-il l'attribuer à la mort de son époux ? Quoi! pleurer sans cesse un mari philosophe? Cela n'était pas naturel. Sa maîtresse écrivait souvent à un citoyen d'Argos ; et les réponses qu'on lui rendait lui arrachaient de profonds soupirs. La curiosité ou le zèle porta l'esclave à ouvrir une des lettres de Thélésie. Elle était conçue en ces termes :

« Si vous n'avez un cœur d'airain, vous serez touché, seigneur, » du désespoir d'une infortunée qui donnerait son sang pour la » liberté de son père. Ariste, mon époux, à qui je n'avais pas » rougi d'avouer que j'étais née d'un esclave, n'a rien épargné » pour rendre mon père à mes vœux. Il l'a fait chercher vaine- » ment. J'apprends enfin qu'il est en votre pouvoir, et je l'apprends » dans l'indigence. J'ai apprécié tout ce qui me reste. Hélas ! il » s'en faut bien que je sois en état de suffire à ce que vous exigez. » Je n'ai plus qu'une seule ressource : c'est de m'offrir moi-même » en échange pour mon père. Il n'est pas juste que je sois libre, » tandis que mon père est esclave : je suis jeune, il est accablé » d'années ; vous pouvez tirer de ma servitude plus d'avantages » que de la sienne ; mes mains s'endurciront au travail ; mon » cœur est fait à la patience. Si je voulais user de la facilité » qu'on peut avoir à mon âge de séduire et d'intéresser les » hommes, je ne serais pas réduite à cette cruelle extrémité ; » mais l'esclavage est moins honteux que le vice : je n'hésite pas » à choisir. »

L'esclave, pénétrée d'admiration et de pitié, porta cette lettre

à Alcidonis. Ah! s'écria-t-il, le cœur saisi et les yeux en larmes, voilà donc la cause de ses refus ! Elle est née esclave ! Et qu'importe ? la vertu est la reine du monde. C'est à la fortune à rougir. Quelle piété ! quelle tendresse ! Vous, Thélésie, vous, dans l'esclavage ! Que n'ai-je un trône à vous offrir ! Au nom des dieux, dit-il à l'esclave, garde-moi bien le secret : je pars, les pleurs de ta maîtresse vont être essuyés. Ton zèle aura sa récompense.

Alcidonis se rend à Argos ; et le père de Thélésie est libre. L'inconnu qui l'affranchit lui donne de quoi se rendre à Athènes, et lui dit en le quittant : Vous allez revoir Thélésie ; vous devez la liberté à sa tendresse et à ses vertus. Il dépend d'elle d'être heureuse et de vous rendre heureux. Mais si le service que je viens de vous rendre vous est cher, promettez-moi d'engager cette fille vertueuse à cacher sa naissance et vos malheurs aux yeux de celui qui la demande pour épouse. Je le connais ; il la respecte ; il lui serait affreux de la voir rougir. Si votre bienfaiteur paraît jamais devant vous, renfermez votre reconnaissance : il ne veut être connu que de vous seul. Quoi ! dit le vieillard attendri, ma fille ne connaîtra jamais la main qui vient de briser ma chaîne ! Non, reprit Alcidonis; n'accablez point Thélésie de ce fardeau humiliant. Il est des devoirs qui abaissent l'âme : laissons à la sienne, je vous en conjure, sa noblesse et sa liberté. Le vieillard promit tout à son libérateur.

Il arrive à Athènes. Sa fille s'évanouit en le voyant. O mon père ! lui dit-elle, quel dieu vous accorde à mes larmes ? L'avarice de votre maître s'est-elle enfin laissé fléchir ? Oui, ma fille, répondit le vieillard. Je sais que je dois à ta tendresse et à tes vertus la liberté, la vie, et le bonheur inespéré de venir mourir dans tes bras.

Alcidonis, de retour, vint presser de nouveau Thélésie, par tout ce que l'amour a de plus tendre, de consentir à leur hymen. Le vieillard n'avait pas manqué d'exhorter sa fille au silence sur l'humiliation de leur premier état. Non, lui avait-elle répondu avec courage, il est moins humiliant de l'avouer que de le taire : quiconque aura intérêt à me connaître, apprendra de moi qui je suis.

Vous voulez donc, dit-elle à Alcidonis, que je vous ouvre mon âme ? Tant que j'ai été malheureuse, j'ai renfermé ma douleur en moi-même; mais vous méritez de partager ma joie. Apprenez que mon destin m'a fait naître dans la servitude. On m'en avait retirée ; mon père y gémissait encore. Un dieu bienfaisant me l'a rendu ; il est libre ; il est ici; vous l'allez voir. Cependant la tache

de notre servitude est ineffaçable; et vous avouer qui nous sommes, c'est vous déclarer sans retour, que ni votre honneur, ni ma reconnaissance, ne me permettent de vous écouter.

Vous m'outragez, Thélésie, lui dit Alcidonis d'un air plein de tendresse et d'amertume. Me croyez-vous moins philosophe, moins généreux qu'Ariste? Lui aviez-vous caché le malheur de votre naissance? Non, sans doute. N'a-t-il pas méprisé l'injustice de la fortune et de l'opinion? Je suis son disciple; ses préceptes sont gravés dans mon cœur : son exemple est-il honteux à suivre? ou ne me croyez-vous pas assez de vertu pour l'imiter? Ce n'est pas la vertu, lui dit-elle en souriant, c'est la prudence qui vous manque. Ariste avait eu le temps de s'éprouver : vous n'êtes pas, comme lui, dans l'âge où l'on peut se répondre de soi-même; je vous épargne des regrets.

Alcidonis, désolé de cette constance invincible, tombait aux genoux de Thélésie, pour la fléchir par la pitié. Dans ce moment paraît le vieillard qu'il avait tiré d'esclavage. Que vois-je? Ah! ma fille, s'écria-t-il, c'est lui..... Et tout à coup, se souvenant de la défense d'Alcidonis, il s'interrompit lui-même, et demeura les yeux attachés sur son libérateur, en laissant échapper quelques larmes. Quoi! mon père, dit Thélésie étonnée, vous le connaissez! C'est lui, dites-vous! Achevez : qu'a-t-il fait? où l'avez-vous connu? Alcidonis, vous baissez les yeux! vous rougissez! mon père vous regarde avec attendrissement! Ah! je vous entends l'un et l'autre. Mon père! c'est lui qui vous a racheté; c'est à lui que je dois mon père. — Oui, ma fille, voilà mon bienfaiteur. Est-ce là, dit Alcidonis en embrassant le vieillard qui se prosternait à ses pieds, est-ce là ce que vous m'aviez promis! Pardonnez, dit le vieillard, mon cœur était saisi; ma fille m'a deviné; ce n'est pas ma faute. — Eh bien! puisqu'elle sait tout, obligez-la donc, cette fille cruelle, à ne pas me désespérer : c'est sa main, c'est son cœur que je demande pour prix du bien que je lui rends. Le vieillard pénétré reprocha vivement à sa fille une ingratitude dont elle n'était point coupable; et prenant sa main tremblante, il la mit dans celle de son libérateur. C'est à votre père que je la dois, cette main que vous m'avez refusée, dit tendrement Alcidonis en la baisant. Consolez-vous, répondit Thélésie avec un sourire : vous ne lui devez que ma main; mon cœur s'était donné lui-même.

Alcidonis, enchanté, employa le reste du jour à se disposer à partir le lendemain pour Mégare. La nuit, comme il goûtait un doux sommeil, la fée Galante lui apparut de nouveau, et lui dit : Soyez heureux, Alcidonis; aimez sans inquiétude; possédez sans dégoût; désirez pour jouir; faites des jaloux, et ne

le soyez jamais. Ce n'est pas un conseil que je vous donne, c'est votre destin que je vous annonce. Vous avez bu à la source de la félicité parfaite. Je distribue à pleines mains des flacons pourpres et couleur de rose; mais le flacon bleu est un don que je réserve à mes favoris.

LAUSUS ET LYDIE.

Lausus equum domitor debellatorque ferarum.
VIRG. AEn. VII.

Le caractère de Mézence, roi de Tyrenne, est assez connu. Mauvais prince et bon père, cruel et tendre tour à tour, il n'avait rien d'un tyran, rien qui annonçât la violence, tant que ses volontés ne trouvaient aucun obstacle; mais le calme de cette âme superbe était le repos du lion.

Mézence avait un fils appelé Lausus, que sa valeur et sa beauté rendaient célèbre parmi les jeunes héros de l'Ausonie. Lausus avait suivi Mézence dans la guerre contre le roi de Préneste. Son père, au comble de la joie, l'avait vu, couvert de sang, combattre et vaincre à ses côtés. Le roi de Préneste, chassé de ses Etats, et cherchant son salut dans la fuite, avait laissé dans les mains du vainqueur un trésor plus précieux que sa couronne, une princesse dans l'âge où le cœur n'a que les vertus de la nature, où la nature a tous les charmes de l'innocence et de la beauté. Tout ce que les grâces éplorées ont de noble et d'attendrissant était peint sur le visage de Lydie. A sa douleur mêlée de courage et de dignité, l'on distinguait la fille des rois dans la foule des esclaves. Elle reçut les premiers respects de ses ennemis, sans hauteur, sans reconnaissance, comme un hommage dû à son rang, dont le sentiment généreux n'était point affaibli dans son âme par l'infortune.

Elle entendit nommer son père, et à ce nom elle leva au ciel ses beaux yeux remplis de larmes. Tous les cœurs en furent émus: Mézence lui-même, interdit, oublia son orgueil et son âge. La prospérité, qui endurcit les âmes faibles, amollit les cœurs altiers; et rien n'est plus doux qu'un héros après le gain d'une bataille.

Si le cœur farouche du vieux Mézence ne put résister aux charmes de sa captive, quelle fut leur impression sur l'âme vertueuse du jeune Lausus! Il gémit de ses exploits; il se reprocha sa victoire, elle coûtait des larmes à Lydie. Qu'elle se

venge, disait-il, qu'elle me haïsse autant que je l'aime ; je ne l'ai que trop mérité. Mais une idée plus accablante encore vint se présenter à son âme : il vit Mézence étonné, attendri, passer tout à coup de la fureur à la clémence. Il jugea bien que l'humanité seule n'avait pas fait cette révolution, et la crainte d'avoir son père pour rival fut pour lui un nouveau tourment.

Dans l'âge où était Mézence, la jalousie suit de près l'amour. Le tyran observa les yeux de Lausus avec une attention inquiète : il vit s'éteindre en un moment cette joie et cette ardeur qui d'abord avaient éclaté sur le front du jeune héros, vainqueur pour la première fois. Il le vit se troubler ; il surprit des regards qu'il n'était que trop aisé d'entendre. Dès ce moment il se crut trahi ; mais la nature eut un retour qui suspendit la colère. Un tyran, même dans la fureur, s'efforce de se croire juste ; et avant de condamner son fils, Mézence voulut le convaincre.

Il commença par se déguiser lui-même avec tant d'art, que le prince rassuré crut ne voir, dans les soins de l'amour, que les effets de la clémence. D'abord il affecta de laisser à Lydie toutes les apparences de la liberté ; mais la cour du tyran était remplie d'espions et de délateurs, cortége ordinaire des hommes puissans, qui, ne pouvant se faire aimer, mettent leur grandeur à se faire craindre.

Son fils ne se défendit plus de rendre à la captive un hommage respectueux. Il mêlait à ses sentimens un intérêt si délicat, si tendre, que Lydie commença bientôt à se reprocher la haine qu'elle croyait avoir pour le sang de son ennemi. De son côté, Lausus se plaignit d'avoir contribué aux malheurs de Lydie. Il prit les dieux à témoins qu'il ferait tout pour les réparer. Le roi mon père, dit-il, est aussi généreux après la victoire qu'intraitable avant le combat : satisfait de vaincre, il ne sait point opprimer : il est plus facile que jamais au roi de Prénesto de l'engager à une paix glorieuse pour l'un et pour l'autre. Cette paix tarira vos larmes, belle Lydie ; mais effacera-t-elle de votre souvenir le crime de ceux qui vous les ont fait répandre ? Que n'ai-je vu couler tout mon sang, au lieu de ces précieuses larmes !

Les réponses de Lydie, pleines de modestie et de grandeur, ne laissaient voir à Lausus qu'une tranquille reconnaissance ; mais dans le fond de son cœur elle n'était que trop sensible au soin qu'il prenait de la consoler. Elle rougissait quelquefois de l'avoir écouté avec complaisance ; mais l'intérêt de son père lui faisait une loi de ménager un tel appui.

Cependant leurs entretiens plus fréquens tous les jours, devenaient aussi plus animés, plus intéressans, plus intimes ; et

l'amour perçait insensiblement à travers le respect et la reconnaissance, comme une fleur qui, pour éclore, entr'ouvre le tissu léger dont elle est enveloppée.

Trompé de plus en plus par la fausse tranquillité de Mézence, le crédule Lausus se flattait de voir bientôt son devoir d'accord avec son penchant; et rien au monde, à son avis, n'était plus facile que de les concilier. Le traité de paix qu'il avait médité se réduisait à deux articles, à rendre au roi de Préneste sa couronne et ses Etats, et à faire, de son hymen avec la princesse, le lien des deux puissances. Il communiqua ce projet à Lydie. La confiance qu'il y avait mise, les avantages qu'il en voyait naître, les transports de joie que l'idée seule lui en inspirait, surprirent à l'aimable captive un sourire mêlé de larmes. Généreux prince, lui dit-elle, puisse le ciel accomplir les vœux que vous faites pour mon père! Je ne me plaindrai pas d'être le gage de la paix et le tribut de la reconnaissance. Cette réponse touchante fut accompagnée d'un regard plus touchant encore. Le tyran fut instruit de tout. Son premier mouvement l'eût porté à sacrifier son rival; mais ce fils était l'unique appui de sa couronne, la seule barrière entre son peuple et lui: le même coup achevait de le rendre odieux à ses sujets, et lui enlevait le seul défenseur qu'il pût opposer à la haine publique. La crainte est la passion dominante des tyrans. Mézence prend donc le parti de dissimuler. Il fait venir son fils, lui parle avec bonté, et lui ordonne de se préparer à partir dès le lendemain pour la frontière de ses Etats, où il avait laissé l'armée. Le prince fit un effort sur son âme pour renfermer sa douleur, et partit sans avoir eu le temps de recevoir les adieux de Lydie.

Le jour même du départ de Lausus, Mézence avait fait proposer au roi de Préneste les conditions d'une paix honorable, dont la première était son mariage avec la fille du vaincu. Ce monarque infortuné n'avait point hésité à y consentir; et le même envoyé qui lui offrit la paix rapporta son aveu pour réponse.

Lausus avait à la cour un ami qui lui était attaché dès l'enfance. Une ressemblance singulière avec le prince avait fait la fortune de ce jeune homme, appelé Phanor. Mais ils se ressemblaient encore plus par le càractère que par la figure; mêmes penchans, mêmes vertus: Lausus et Phanor semblaient n'avoir qu'une âme. Lausus, en partant, avait confié à Phanor son amour et son désespoir. Celui-ci fut inconsolable en apprenant l'hymen de Lydie avec Mézence. Il crut devoir en instruire le prince. A cette nouvelle, la situation de cet amant ne peut se rendre: son esprit se trouble, sa raison l'abandonne; et, dans l'égarement d'une douleur aveugle, il écrit à Lydie la lettre la plus passionnée

et la plus imprudente que l'amour ait jamais dictée. Phanor fut chargé de la remettre : il y allait de sa vie, s'il était découvert; il le fut. Mézence furieux ordonna qu'on le chargeât de fers, et qu'on le traînât dans une horrible prison.

Cependant tout se préparait pour la célébration de cet hymen funeste. On juge bien que la fête répondait au caractère de Mézence. La lutte, le ceste, les gladiateurs, les combats entre les hommes et les animaux nourris au carnage, tout ce que la barbarie a inventé pour ses plaisirs, en devait orner la pompe. Il ne manquait plus, pour ce sanglant spectacle, que des combattans contre les bêtes féroces; car il était d'usage de n'exposer à ces combats que des criminels condamnés à mort; et Mézence qui se hâtait, sur un soupçon, de faire périr les innocens, différait encore moins le supplice des coupables. Il ne restait dans les prisons que le fidèle ami de Lausus. Qu'on l'expose, dit Mézence, qu'il soit en proie aux lions dévorans : le perfide mérite une mort plus cruelle; mais celle-ci convient mieux à son crime et à ma vengeance, et son supplice est une fête digne de l'amour outragé.

Lausus attendait vainement la réponse de son ami : l'impatience fit place à l'effroi. Serions-nous découverts ! dit-il. Aurais-je perdu mon ami par ma fatale imprudence ! Lydie elle-même..... Ah ! je frémis. Non, je ne puis vivre plus long-temps dans cette horrible incertitude. Il part; il se déguise avec précaution; il arrive; il écoute les bruits répandus parmi le peuple; il apprend que son ami est dans les fers, et que le jour suivant doit unir Lydie avec Mézence; il apprend que l'on prépare la fête qui doit précéder le festin nuptial, et que pour spectacle dans cette fête, on doit voir le malheureux Phanor en proie aux bêtes féroces. Il succombe à ce récit; un froid mortel se répand dans ses veines. Il revient à lui éperdu, il tombe à genoux, il s'écrie : Grands Dieux, retenez ma main; mon désespoir m'épouvante. Que je meure pour sauver mon ami; mais que je meure avec ma vertu! Résolu de délivrer son cher Phanor, fallût-il périr à sa place, il vole aux portes de la prison. Mais comment y pénétrer? Il s'adresse à l'esclave chargé de porter la nourriture aux prisonniers. Ouvre les yeux, dit-il, reconnais-moi; je suis Lausus, je suis le fils de ton roi; j'attends de toi un service important. Phanor est dans les fers; je veux le voir, je le veux; je n'ai qu'un moyen d'arriver jusqu'à lui; donne-moi tes vêtemens; prends la fuite : voilà des gages de ma reconnaissance; dérobe-toi à la vengeance de mon père. Si tu me trahis, tu cours à ta perte; si tu me sers dans mon entreprise, mes bienfaits t'iront chercher jusque dans le fond des déserts.

Cet homme faible et timide cède aux promesses et aux menaces. Il se prête au déguisement du prince, et disparaît, après lui avoir indiqué l'heure où il doit se présenter, et la conduite qu'il doit tenir pour tromper la vigilance des gardes. La nuit approche, l'instant arrive : Lausus se présente; il se nomme du nom de l'esclave; les verroux des cachots s'ouvrent avec un bruit lugubre. A la faible lueur d'un flambeau, il pénètre dans ce séjour d'horreur : il écoute; les accens d'une voix gémissante frappent son oreille; il reconnaît la voix de son ami; il le voit couché dans un coin de la prison, couvert de lambeaux, consumé de langueur, la pâleur de la mort sur le visage, et le feu du désespoir dans les yeux. Laisse-moi, lui dit Phanor en le prenant pour l'esclave; remporte ces secours odieux, laisse-moi mourir. Hélas! ajoutait-il en jetant des cris entrecoupés de sanglots, hélas! mon cher Lausus est encore plus malheureux que moi! O dieux! s'il sait l'état où il a réduit son ami! Oui, s'écria Lausus en se précipitant dans son sein, oui, mon cher Phanor, il le sait, et il le partage. Que vois-je? dit Phanor transporté. Ah! Lausus! ah! mon prince! A ces mots tous deux perdent l'usage de leurs sens; leurs bras s'entrelacent, leurs cœurs se pressent, leurs sanglots se confondent. Long-temps immobiles et muets, ils demeurent étendus sur le pavé de la prison; la douleur étouffe leur voix, et ce n'est qu'en se serrant plus étroitement et en se baignant de leurs larmes, qu'ils se répondent l'un à l'autre. Lausus enfin revenant à lui-même : Ne perdons point de temps, dit-il à son ami; prends ces vêtemens, sors de ces lieux, et m'y laisse. — Moi, grands dieux! Je serais assez lâche! Ah! Lausus, l'avez-vous pu croire? devez-vous me le proposer? Je te connais, dit le prince; mais tu dois me connaître. L'arrêt est prononcé, ton supplice est prêt; il faut mourir, ou prendre la fuite. — Prendre la fuite! — Ecoute-moi : mon père est violent, mais il est sensible; la nature a des droits sur son cœur : si je te dérobe à la mort, je n'ai plus à le fléchir que pour moi-même; et son bras, levé sur un fils, sera facile à désarmer. Il frapperait, s'écria Phanor, et votre mort serait mon crime : non, je ne puis vous abandonner. Eh bien! reprit Lausus, demeure; mais en mourant, tu me verras mourir. N'attends plus rien pour moi de la clémence de mon père; il aurait beau me pardonner, ne crois pas que je me pardonne : cette main qui a tracé le billet fatal qui te condamne, cette main qui t'a chargé de fers, cette main qui, après son crime, est encore celle de ton ami, nous réunira malgré toi. En vain Phanor voulut insister. N'en parlons plus, interrompit le prince : tu n'as rien à me dire qui puisse balancer la honte de survivre à mon ami, après l'avoir perdu. Tes

instances me font rougir, et tes prières sont des outrages. Je te réponds de mon salut, si tu prends la fuite : je jure ma mort, si tu veux périr. Choisis ; les momens nous sont chers.

Phanor connaissait trop bien son ami pour prétendre ébranler sa résolution. Je consens, dit-il, à vous laisser tenter le seul moyen de salut qui nous reste ; mais vivez, si vous voulez que je vive : votre échafaud serait le mien. Je m'y attends bien, dit Lausus ; et ton ami t'estime trop pour t'exhorter à lui survivre. A ces mots, ils s'embrassèrent, et Phanor sortit des cachots sous les mêmes habits d'esclave que Lausus venait de quitter.

Quelle nuit! quelle affreuse nuit pour Lydie! Eh! comment peindre les mouvemens qui s'élèvent dans son âme, qui la partagent, qui la déchirent, entre l'amour et la vertu? Elle adore Lausus; elle déteste Mézence; elle s'immole aux intérêts de son père; elle se livre à l'objet de sa haine ; elle s'arrache pour jamais aux vœux d'un amant adoré. On la traîne à l'autel comme au supplice. Barbare Mézence, il te suffit de régner sur un cœur par la violence et par la crainte ; il te suffit que ton épouse tremble devant toi comme une esclave devant son maître. Tel est l'amour dans le cœur d'un tyran.

Cependant, hélas! c'est pour lui seul qu'elle va vivre ; c'est à lui qu'elle va s'unir. Si elle résiste, elle va trahir son amant et son père : un refus va découvrir le secret de son âme ; et si Lausus est soupçonné de lui être cher, il est perdu.

C'était dans cette agitation cruelle que Lydie attendait le jour. Il arrive ce jour terrible. Lydie, éperdue et tremblante, se voit parée, non comme une épouse qui va se présenter aux autels de l'Hymen et de l'Amour, mais comme une de ces victimes innocentes qu'une piété barbare couronnait de fleurs avant de les sacrifier.

On la mène au lieu du spectacle. Le peuple en foule est assemblé, les jeux commencent. Je ne m'arrête point à décrire les combats du ceste, de la lutte et du glaive : un objet plus affreux m'attend.

Un énorme lion s'avance. D'abord tranquille et fier, il parcourt l'arène en promenant ses regards terribles sur l'amphithéâtre qui l'environne : un murmure confus annonce l'effroi qu'il inspire : bientôt le son des clairons l'anime, il y répond en rugissant : son épaisse crinière se dresse autour de sa tête monstrueuse ; il se bat les flancs de sa queue, et le feu commence à jaillir de ses prunelles étincelantes. Le peuple effrayé désire et craint de voir paraître le malheureux qu'on va livrer à la rage du monstre. La terreur et la pitié s'emparent de tous les esprits.

Il se présente, ce combattant que les satellites de Mézence ont

pris eux-mêmes pour Phanor. Lydie ne peut le reconnaître. L'horreur dont elle est saisie lui a fait détourner les yeux de ce spectacle, qui révolte la sensibilité de son âme compatissante. Que serait-ce, hélas! si elle savait que Phanor, que le tendre ami de Lausus est le criminel qu'on a dévoué; si elle savait que Lausus lui-même a pris la place de son ami, et que c'est lui qui va combattre!

A demi-nu, les cheveux épars, il marche d'un pas intrépide : un poignard pour l'attaque, un bouclier pour la défense, sont les seules armes dont il est couvert. Mézence prévenu ne voit en lui que le coupable Phanor. Le sang est muet, la nature est aveugle : c'est son fils qu'il livre à la mort, et ses entrailles ne sont point émues : le ressentiment de l'injure et la soif de la vengeance étouffent en lui tout autre sentiment. Il voit, avec une joie barbare, la fureur du lion s'animer par degrés. Lausus impatient irrite le monstre et l'appelle au combat. Il marche à lui; le lion s'élance, Lausus l'évite. Trois fois l'animal furieux lui présente une gueule écumante, et trois fois Lausus échappe à ses dents meurtrières.

Cependant Phanor vient d'apprendre ce qui se passe. Il accourt, il fend la foule : ses cris perçans font retentir l'amphithéâtre. Arrête! Mézence! sauve ton fils : c'est lui, c'est Lausus qui combat! Mézence regarde, et reconnaît Phanor qui se précipite vers lui. O dieux! que vois-je? Peuples, secourez-moi; jetez-vous dans l'arène, arrachez mon fils à la mort!

Au nom de Lausus, Lydie se renverse expirante sur les marches de l'amphithéâtre; son cœur se glace, ses yeux se couvrent de ténèbres. Mézence ne voit que son fils dans un danger inévitable; mille bras s'arment en vain pour sa défense : le monstre le poursuit, et l'aura dévoré avant qu'on soit arrivé jusqu'à lui. Mais, ô prodige incroyable! bonheur inespéré! Lausus, en se dérobant aux élans de l'animal furieux, le frappe lui-même du coup mortel; et le fer dont sa main est armée sort fumant du cœur du lion. Il tombe, et nage dans les flots de sang que vomit sa gueule écumante. L'alarme universelle se change en triomphe; et le peuple ne répond aux cris douloureux de Mézence que par des cris d'admiration et de joie.

Ces cris rappellent Lydie à la lumière; elle ouvre les yeux; elle voit Lausus aux pieds de Mézence, tenant d'une main le poignard sanglant, de l'autre son cher et fidèle Phanor. C'est moi, dit-il à son père, c'est moi seul qui suis coupable. Le crime de Phanor était le mien : c'était à moi à l'expier. Je l'ai forcé à me céder sa place; j'allais mourir s'il m'eût résisté. Je respire, je lui dois la vie; et si votre fils vous est cher encore, vous lui devez

votre fils. Mais si votre vengeance n'est pas apaisée, nos jours sont en vos mains ; frappez : nous périrons ensemble ; nos cœurs en ont fait le serment. Lydie, tremblante à ce discours, regardait Mézence avec des yeux supplians et remplis de larmes. La cruauté du tyran ne peut soutenir cette épreuve. Le cri de la nature et la voix des remords font taire dans son cœur la jalousie et la vengeance. Il demeure long-temps immobile et muet, roulant tour à tour sur les objets qui l'environnent des regards troublés et confus, où l'amour et la haine, l'indignation et la pitié se combattent et se succèdent. Tout tremble autour du tyran. Lausus, Phanor, Lydie, un peuple innombrable, attendent avec effroi les premiers mots qu'il va prononcer. Il succombe enfin, malgré lui, sous la vertu dont l'ascendant l'accable ; et passant tout à coup, avec une violence impétueuse, de la fureur à la tendresse, il se jette dans les bras de son fils. Oui, lui dit-il, je te pardonne, et je pardonne à ton ami. Vivez, aimez-vous l'un l'autre. Mais il me reste encore un sacrifice à te faire, et tu viens de t'en rendre digne. Reçois-la donc, dit-il avec un nouvel effort, reçois-la cette main dont le présent t'est plus cher que la vie : c'est ta valeur qui me l'arrache ; elle seule pouvait l'obtenir.

LE MARI SYLPHE.

Evitez les piéges des hommes, dit-on sans cesse à une jeune fille : évitez la séduction des femmes, dit-on sans cesse à un jeune homme. Est-ce le plan de la nature que l'on croit suivre, en faisant d'un sexe l'ennemi de l'autre ? ne sont-ils faits que pour se nuire ? sont-ils destinés à se fuir ? et quel serait le fruit de ces leçons, si tous les deux les prenaient à la lettre ?

Lorsqu'Élise sortit du couvent pour aller à l'autel épouser le marquis de Volange, elle était bien persuadée qu'après un amant, l'être le plus dangereux de la nature était un mari. Elevée par une de ces solitaires dont l'imagination mélancolique se peint en noir tous les objets, elle ne voyait pour elle, dans le monde, que des écueils, et que des piéges dans le mariage. Son âme délicate et timide fut d'abord flétrie par la crainte ; et l'âge n'avait pas encore donné à ses sens l'heureux pouvoir de vaincre l'ascendant de l'opinion. Ainsi, tout fut pour elle, dans l'hymen, humiliant et pénible. Les premiers soins de son époux, loin de la rassurer, l'alarmaient encore. C'est ainsi, disait-elle, que les hommes couvrent de fleurs les chaînes de notre esclavage. La flatterie

couronne la victime; l'orgueil va bientôt l'immoler. On consulte aujourd'hui mes désirs, pour les contrarier sans cesse. On veut pénétrer dans mon cœur, pour en développer les replis; et si on me découvre quelque faiblesse, c'est par-là même qu'on aura soin de m'humilier avec plus d'avantage. Gardons-nous bien des piéges qu'on nous tend.

Il est aisé de prévoir l'amertume et la froideur que ce funeste préjugé répandit du côté d'Elise dans leur commerce le plus intime. Volange s'aperçut de la répugnance qu'elle avait pour lui. Il eût tâché de l'en guérir, s'il en eût deviné la cause: mais la persuasion qu'il était haï le découragea; et, en perdant l'espoir de plaire, il était tout simple qu'il en perdît le soin.

Sa situation fut d'autant plus pénible, qu'elle était plus opposée à son caractère. Volange était la gaieté, la galanterie, la complaisance même. Il s'était fait de son mariage une fête riante, plutot qu'une affaire sérieuse. Il avait pris une épouse jeune et belle, comme on se choisit une divinité, pour lui élever des autels. Le monde va l'adorer, disait-il; je l'y mènerai en triomphe. J'aurai mille rivaux; tant mieux: je les effacerai tous par mes soins, mes vœux, mes hommages; et l'inquiétude attachée à une jalousie délicate et timide préservera l'amant d'Elise des négligences de l'époux.

La froideur impatiente et dédaigneuse de sa femme détruisit cette illusion. Plus il était amoureux d'elle, plus il était blessé de l'éloignement qu'elle avait pour lui; et cet amour si tendre et si pur, qui devait faire son bonheur, allait devenir son supplice. Mais un artifice innocent, dont le hasard lui donna l'idée, le rétablit dans tous ses droits.

Il faut que la sensibilité de l'âme s'exerce; et si elle n'a pas un objet véritable, elle s'en fait un fantastique. Il était décidé, dans l'opinion d'Elise, qu'il n'y avait rien dans la nature qui fût digne de l'attacher; mais elle avait trouvé dans la fiction de quoi l'occuper, l'émouvoir, l'attendrir. La fable des Sylphes était à la mode. Il lui était tombé sous la main quelques uns de ces romans où l'on a peint le commerce délicieux de ces esprits avec les mortelles; et pour elle ces brillantes chimères avaient tout le charme de la vérité.

Elise croyait donc aux Sylphes, et brûlait d'envie d'en avoir un. Il faut pouvoir au moins se peindre ce que l'on désire; et il n'est pas facile de se peindre un esprit. Elise avait été obligée d'attribuer tous les traits d'un homme au Sylphe qu'elle désirait; mais pour loger une âme céleste, elle avait composé un corps fait à plaisir: une taille élégante et noble, une figure animée, intéressante, ingénieuse, un teint d'un éclat et d'une fraîcheur digne

du Sylphe qui préside à l'étoile du matin, de beaux yeux bleus et languissans, et je ne sais quoi d'aérien dans toutes les grâces de sa personne. Elle y avait ajouté la parure la plus légère, des fleurs, quelques rubans des couleurs les plus tendres, un tissu de soie à demi-transparent et dont se jouaient les Zéphyrs, deux ailes semblables à celles de l'Amour, dont ce beau Sylphe était l'image : telle était la chimère d'Elise ; et son cœur, séduit par son imagination, soupirait pour ce qu'elle avait feint.

Il est naturel que nos idées les plus familières et les plus vives se retracent pendant le sommeil : bientôt les songes d'Elise lui firent croire que sa chimère avait quelque réalité.

Volange, bien sûr de n'être pas aimé de sa femme, avait beau l'observer avec les yeux de la jalousie ; il lui voyait avec ses pareilles une gaieté douce, un commerce facile, quelquefois même l'air de l'amitié ; mais aucun homme encore n'avait obtenu d'elle un accueil qui pût l'alarmer. Avec eux, son regard était sévère, son air dédaigneux, son maintien froid ; elle parlait peu, écoutait à peine ; et, quand elle n'avait pas l'air de l'ennui, elle avait celui de l'impatience. N'être à son âge ni tendre, ni coquette ! cela n'était pas concevable. A la fin elle se trahit.

L'opéra de Zélindor, dans sa nouveauté, avait le plus brillant succès. Elise était à ce spectacle, dans sa petite loge, avec une de ses femmes qu'elle avait prise en amitié. Justine avait sa confiance ; et rien n'attache une âme timide comme la difficulté vaincue de se livrer une fois. Elise eût voulu avoir sans cesse avec elle la confidente de sa faiblesse ; et sa petite loge ne lui était chère que par la liberté qu'elles avaient d'y être ensemble et sans témoin.

Volange, qui d'une place opposée observait tous les mouvemens d'Elise, la vit plusieurs fois tressaillir à la vue de Zélindor, et parler à Justine avec un air passionné.

Je ne sais quelle inquiétude lui prit ; mais le soir ayant trouvé Justine un moment seule : Il me semble, lui dit-il, que ta maîtresse a eu bien du plaisir au spectacle ? — Ah ! monsieur, elle en est folle. Ce Zélindor est ses amours. Il semble qu'on l'ait fait exprès pour elle. Elle ne revient pas de la surprise où elle a été de voir jouer ses propres songes. — Quoi ! ta maîtresse fait de ces songes-là ? — Hélas ! oui, monsieur ; et c'est bien mal à vous de la réduire au plaisir de rêver. En vérité, vous êtes bien heureux, que, jeune et jolie comme elle est, elle s'en tienne à aimer des Sylphes. — Des Sylphes ! — Et oui, monsieur, des Sylphes. Mais je trahis son secret. — Tu plaisantes, Justine ! — Il y a bien de quoi ! Allez, monsieur, c'est une chose indigne de vivre avec elle comme vous faites. Ah ! quand je vois cette jeune femme, à son réveil, le teint

animé, les yeux languissans, la bouche plus fraîche qu'une rose, me dire, avec un soupir, qu'elle vient d'être heureuse en songe; que je la plains! et que je vous hais! — Que veux-tu? ta maîtresse avait dans son mari un amant comme il y en a peu; mais à ce que l'amour a de plus tendre, elle n'a répondu que par une froideur qui va jusqu'à la répugnance. — Vous le croyez, vous avez pris de la timidité pour de la froideur; et voilà comme sont les hommes, ils n'ont aucune pitié d'une jeune femme. Pourquoi vous refroidir? pourquoi ne pas user des droits que vous avez sur elle? — C'est là ce qui m'a retenus. Je ne voulais rien devoir à la contrainte; et j'aurais été bien plus vif dans mes instances, si elle avait été plus libre dans ses refus. — Eh! messieurs, que vous êtes bons avec votre délicatesse! Vous allez voir qu'on vous en saura gré! — Écoute, Justine, il me vient une idée qui peut, si tu le veux, nous réconcilier. — Si je le veux! — Élise aime les Sylphes; je puis être un Sylphe amoureux. — Et comment vous rendre invisible? — En ne l'allant voir que la nuit. — Oui, cette ruse me plaît assez. — Elle n'est pas nouvelle: plus d'un amant s'en est servi: mais Élise ne s'y attend pas; et je suis persuadé qu'elle y serait trompée. Il n'y a de difficile que le début, que le premier nœud de l'intrigue: mais je compte sur ton adresse pour m'en procurer le moyen.

L'occasion ne se fit pas attendre. Ah! Justine, dit Élise le lendemain en s'éveillant, de quelle félicité je viens de jouir! J'ai rêvé que j'étais sous un berceau de roses, où le plus beau des esprits célestes soupirait à mes genoux. — Quoi! madame, les esprits soupirent! Et comment était fait ce bel esprit-là? — Je tâcherais en vain de te dépeindre ce qui n'a pas de modèle parmi les hommes. Quand l'idée en est effacée par le réveil, j'ai peine moi-même à me la retracer. — Et du moins, puis-je savoir ce qui s'est passé dans votre tête-à-tête? — Je ne sais: mais j'étais enchantée, j'entendais une voix ravissante, je respirais les plus doux parfums; et à mon réveil tout s'est évanoui.

Volange apprit le rêve de sa femme; et, dans ses regrets, il crut voir le moyen de débuter en Sylphe auprès d'elle. On connaissait à peine encore à Paris la quintessence de roses; Volange remit à Justine un petit flacon de cet élixir précieux. Demain, lui dit-il, avant le réveil de ta maîtresse, tu auras soin d'en parfumer son lit.

O ciel! dit Élise en s'éveillant, est-ce encore un songe? Approche, Justine, respire, et dis-moi ce que tu sens. — Moi, madame? je ne sens rien. — Tu ne sens rien! tu ne sens pas les roses! — Vous devenez folle, ma chère maîtresse, permettez-moi de vous le dire. Passe pour vos songes; mais tout éveillée! En

vérité, je ne vous conçois pas. — Tu as raison, rien n'est moins concevable. Laisse-moi; ferme les rideaux.... Ah! l'odeur est plus sensible encore! — Vous m'alarmez. — Ecoute-moi. Je te dis hier, s'il m'en souvient, que j'avais été fâchée que le songe du bosquet se fût dissipé, et que j'aimais l'odeur que j'y avais respirée. Il m'a entendu, ma chère Justine. — Qui, madame? — Qui! ne le sais-tu pas? tu m'impatientes; laisse-moi. Mais il doit savoir, puisqu'il est présent, que ce ne sont pas les fleurs que je regrette. Ah! que sa voix était bien plus douce! qu'elle touchait bien plus mon cœur! Et ses traits, ses traits divins! Inutiles vœux! hélas! je ne le verrai jamais. — Ma foi, madame, il n'y a pas d'apparence. — Tu me désespères: est-ce là m'aimer, que de m'envier, que de vouloir détruire la plus flatteuse illusion? Car c'en est une, je dois le croire, et je ne suis pas un enfant.... Cependant l'odeur des roses!... Oui, je la sens, rien n'est plus réel; et ce n'est pas la saison de ces fleurs. — Que voulez-vous que je vous dise, madame? Tout le désir que j'ai de vous plaire ne peut me faire croire qu'un songe soit une vérité. — Eh bien! mademoiselle, ne le croyez pas. Préparez ma toilette, et que je m'habille. Je suis dans un trouble, dans une émotion dont je rougis, et que je ne saurais calmer.

Victoire, monsieur, dit Justine en revoyant Volange: le Sylphe est annoncé, désiré; on l'attend; qu'il paraisse, il sera, ma foi! bien reçu.

Elise fut plongée tout le jour dans une rêverie qui avait l'air de l'enchantement; et le soir son mari s'aperçut qu'elle attendait avec impatience le moment d'aller se livrer au sommeil. Leurs appartemens se communiquaient, selon l'usage, et Volange était d'accord avec sa confidente sur le moyen d'arriver sans bruit au chevet du lit de sa femme. Mais il fallait que, par un soupir ou par quelques mots échappés, elle l'invitât à parler lui-même.

J'ai oublié de dire qu'Elise ne voulait, la nuit, auprès d'elle aucune lumière; et ce n'était pas sans raison: les tableaux de l'imagination ne sont jamais si vifs que dans l'obscurité profonde. Ainsi, Volange, sans être aperçu, épiait le moment favorable. Il entendit Elise soupirer et chercher le repos avec inquiétude. Viens donc, dit-elle, heureux sommeil: toi seul me fais aimer la vie. C'est à moi, dit Volange avec un son de voix si doux qu'Elise l'entendait à peine, c'est à moi d'appeler le sommeil: je ne suis heureux que par lui; c'est dans son sein que je vous possède. Il n'eut pas le temps d'achever. Elise jeta un cri perçant, et Volange ayant disparu, Justine accourut à la voix d'Elise. Qu'avez-vous donc, madame? lui dit-elle. — Ah! je me meurs; je viens de l'entendre. Rappelle-moi, s'il se peut, à la vie. Je suis aimée,

je suis heureuse. Hâte-toi, je ne puis respirer. Justine s'empresse, dénoue les rubans, lui fait respirer un sel qui la ranime, et soutenant son rôle d'incrédule, lui reproche de se livrer à des idées qui troublent son repos et qui altèrent sa santé. Traitez-moi d'enfant, d'insensée, lui dit Elise. Ce n'est plus un songe ; rien n'est si vrai ; je l'ai entendu comme je vous entends. — A la bonne heure, madame : je ne veux pas vous impatienter ; mais tâchez de calmer vos esprits : souvenez-vous que, pour plaire à un Sylphe, il faut être jolie, et qu'on ne l'est bientôt plus quand on ne dort pas. — Tu t'en vas, Justine ! que tu es cruelle ! Ne vois-tu pas que je suis toute tremblante ? Attends du moins que je sommeille, s'il est possible de sommeiller dans l'émotion où je suis.

Enfin ses beaux yeux s'appesantirent, et il fut résolu, entre Justine et Volange, qu'effarouché par le cri qu'Elise avait fait, le Sylphe se laisserait désirer la nuit suivante : en effet, elle eut beau l'appeler.

Elle avait peur qu'il ne revînt plus. Mes cris l'auront effrayé, disait-elle. Bon, madame, lui dit Justine, un esprit est-il donc si timide, et n'avait-il pas dû s'attendre à la frayeur qu'il vous a causée ? Soyez tranquille : il sait ce qui se passe dans votre cœur comme vous-même ; et peut-être, dans ce moment, il est là qui prête l'oreille. — Que dis-tu, là ? tu me fais tressaillir. — Eh quoi ! n'êtes-vous pas bien aise que votre Sylphe lise dans votre âme ? — Assurément : il ne s'y passe rien dont il n'ait lieu d'être flatté ; mais il se mêle toujours de l'homme dans l'idée que l'on se fait des Sylphes, et la pudeur.... — La pudeur, ce me semble, est déplacée avec des esprits. Où serait le mal, par exemple, de l'engager à revenir ce soir ? — Ah ! j'aurais beau dissimuler, il sait bien que je le désire.

Le vœu d'Elise fut accompli. Elle était couchée, la lumière éteinte, et Volange au chevet de son lit. Crois-tu qu'il revienne, dit-elle à Justine ? — Oui, s'il est galant, il doit être arrivé. — Ah ! du moins, s'il pouvait m'entendre ! Il vous entend, répondit Volange avec sa douce voix : mais écartez ce témoin qui m'afflige. Justine, dit Elise en tremblant, éloigne-toi. — Qu'est-ce donc, madame ? Vous me semblez émue ? — Ce n'est rien ; laisse-moi, te dis-je. Justine obéit ; et dès qu'ils furent seuls : Eh quoi ! lui dit le Sylphe, ma voix vous intimide ! on ne craint pas ce que l'on aime. Hélas ! dit-elle, puis-je voir sans trouble réaliser ainsi mes songes, et passer, par un prodige inconcevable, de l'illusion à la réalité ? croirai-je que l'un des esprits célestes daigne quitter le ciel pour moi, et se familiariser avec une simple mortelle ? Si vous saviez, lui répondit Volange, combien vous

effacez tout ce que les Nymphes de l'air ont de charmes, vous seriez peu flattée de votre victoire. Aussi n'est-ce pas à la vanité que je veux devoir le prix de mon amour. Cet amour est pur et inaltérable comme mon essence; mais il est délicat à l'excès. Nous n'avons que les sens de l'âme : vous les avez comme nous, Elise; mais, pour en goûter les délices, il faut me réserver cette âme dont je suis jaloux; vous amuser de tout ce que le monde a d'intéressant et d'aimable; mais n'y rien aimer comme moi. Hélas! il m'est bien facile de vous obéir, dit-elle d'une voix encore mal assurée : le monde n'a pour moi nul attrait. Le vide même de mon âme n'a pu donner accès aux vains plaisirs qui voulaient la séduire; comment y serait-elle accessible, à présent que vous l'occupez? Mais vous, esprit céleste et pur, comment puis-je me flatter de vous fixer et de vous suffire? Apprenez, répondit Volange, ce qui nous distingue de tous les esprits répandus dans l'univers, et plus encore de l'espèce humaine. Un Sylphe n'a point de bonheur à lui; il n'est heureux que dans ce qu'il aime. La nature lui a interdit la faculté de s'aimer seul; et comme il partage tous les plaisirs qu'il cause, il éprouve aussi toutes les peines qu'il fait souffrir. Le destin m'a laissé le choix de cette moitié de moi-même, dont mon bonheur devait dépendre; mais ce choix décidé, nous n'avons plus qu'une âme, et ce n'est qu'en vous rendant heureuse que je puis espérer d'être heureux. Soyez-le donc bien, lui dit-elle avec transport; car la seule idée d'une union si douce me ravit et m'élève au-dessus de moi-même. Quelle comparaison de ce commerce intime avec celui des dangereux mortels dont nous sommes ici les esclaves! Hélas! vous savez que j'ai subi les lois de l'hymen, et que l'on m'a donné des chaînes. Je le sais, dit Volange; et l'un de mes soins sera de les rendre légères. Ah! reprit-elle, n'en soyez point jaloux. Mon mari est peut-être celui des hommes qui se ressent le moins des vices de son espèce; mais ils sont tous si persuadés et si fiers de leurs avantages, si indulgens pour leur torts, et si rigoureux pour les nôtres, si peu scrupuleux sur les moyens de nous séduire et de nous asservir, qu'il y aurait autant d'imprudence que de faiblesse à s'y livrer. Eh bien! lui dit son Sylphe, le croiriez-vous? Tout ce que vous reprochez aux hommes, nous le reprochons aux Sylphides. Douces, insinuantes, fertiles en détours, il n'est point d'art qu'elles n'emploient pour dominer les esprits; mais une fois sûres de leur ascendant, une volonté capricieuse et absolue, une fierté impérieuse et sous laquelle tout doit fléchir, prennent la place de la timidité, de la douceur, de la complaisance; et ce n'est qu'après les avoir aimées qu'on s'aperçoit qu'on devait les haïr. Ce caractère dominant que leur a

donné la nature, a cependant ses exceptions : il en est de même parmi les hommes. Mais, quoi qu'il en soit, ma chère Elise, l'un et l'autre monde nous seront étrangers, si vous m'aimez comme je vous aime. Adieu : mon devoir et votre repos m'obligent de vous quitter. Le ciel m'a confié le soin de votre étoile, je vais en diriger le cours : puisse-t-elle répandre sur vous la plus favorable influence ! — Eh quoi ! sitôt, vous vous éloignez ! — Oui, pour vous revoir demain à la même heure. — Adieu.... Mais non, encore un mot. Puis-je avoir une confidente ? — Vous en avez une, tenez-vous-en là. Justine vous aime, et elle m'est chère. — Quel nom vous donnerai-je en lui parlant de vous ? Dans le ciel on m'appelle *Valoé*, et en langue sylphide, ce nom veut dire *tout âme*. — Ah ! je mérite le même nom depuis que je vous entends. Alors le Sylphe s'évanouit. Le cœur d'Elise nageait dans la joie, elle était au comble de ses vœux ; et, au milieu des idées délicieuses qui l'occupaient, le sommeil s'empara de ses sens.

Justine fut instruite de tout ce qui s'était passé, et n'eut pas besoin de le répéter à Volange. Elle lui dit seulement qu'il avait laissé sa femme dans l'enchantement. Ce n'est pas assez, dit-il ; je veux qu'en l'absence du Sylphe tout lui rappelle son amour. Tu lis dans son âme, tu connais ses goûts ; instruis-moi bien de ce qu'elle désire : le Sylphe aura l'air de la deviner. — Sur le soir, Elise, pour être plus libre, alla se promener seule, avec Justine, dans l'un de ces jardins magnifiques qui font l'ornement de Paris ; et, quoiqu'elle fût tout occupée de son Sylphe, un penchant naturel aux jeunes femmes lui fit jeter les yeux sur la parure d'une inconnue. Ah ! la jolie robe ! s'écria-t-elle ; et Justine feignit de ne pas l'entendre. Mais l'adroite suivante ayant entendu nommer cette femme si bien parée, retint son nom, et le dit à Volange.

L'heure du rendez-vous étant venue, Elise se couche ; et dès qu'elle est seule : Ah ! mon cher Valoé, dit-elle, m'avez-vous oubliée ? Me voilà seule, et vous ne venez pas ! Il vous attendait, lui dit Volange : votre image l'a suivi dans le ciel : il n'a vu que vous au milieu de la cour aérienne. Mais vous, Elise, en son absence n'avez-vous désiré que lui ? Non, lui dit-elle assurément, rien que vous seul ne m'intéresse. — Je sais cependant, Elise, que vous avez formé un désir qui n'était pas pour moi. Vous m'inquiétez, lui dit-elle ; j'ai beau m'examiner, je ne sais quel est ce désir. Vous l'avez oublié ; mais je m'en souviens, et loin de m'en plaindre, je souhaite moi-même que vous en ayez souvent de pareils. Je vous l'ai dit, les Sylphes sont jaloux ; mais ils n'en sont que plus soigneux de plaire. Ne vous étonnez pas de me voir curieux des plus petits détails de votre vie ; je veux n'y

laisser que les fleurs, et en ôter jusqu'à la moindre épine. Par exemple, votre mari ne laisse pas de m'inquiéter. Comment êtes-vous avec lui ? Mais, dit Elise un peu confuse, je vis avec lui comme avec un homme : dans la défiance et la crainte que nous inspire naturellement un sexe né l'ennemi du nôtre. On m'a donnée à lui sans me consulter; j'ai suivi mon devoir, et non pas mon penchant. Il m'aimait, disait-il, et il eût voulu me plaire, c'est-à-dire me captiver : il n'a pas réussi ; et sa vanité, qu'il appelle délicatesse, l'a détaché de ce dessein. Nous voilà bons amis, ou, si vous voulez, libres l'un et l'autre.—Est-il au moins un peu complaisant? —Mais, oui, assez pour séduire une femme qui ne saurait pas, comme moi, combien les hommes sont dangereux.— Vous auriez pu tomber plus mal; et ce mari n'est pas aussi fâcheux que ses pareils ont coutume de l'être. Il fait bien du reste; et si jamais vous aviez à vous plaindre de lui, il en serait puni sur l'heure. Oh ! non, je vous conjure, dit-elle en tremblant : quoi qu'il se passe de lui à moi, ne vous en mêlez jamais. Je vous dois toute ma confiance ; mais ce serait en abuser cruellement que de lui nuire en aucune façon. Il est assez malheureux d'être homme, et il en est assez puni. — Votre âme est céleste, charmante Elise ; un mortel ne vous méritait pas. Ecoutez, je ne vous ai pas dit notre façon de corriger les hommes. Ils ne connaissent que le fer et le feu; mais nous avons de plus douces vengeances. Dès que votre mari vous aura déplu, vous m'en instruirez, et dans l'instant le regret, le reproche, se saisiront de son âme, et il n'aura de paix ni avec moi, ni avec lui-même, qu'il n'ait expié à vos genoux le déplaisir qu'il vous aura causé. Je ferai plus, je lui inspirerai tout ce que vous m'inspirez à moi-même. Ainsi, l'esprit de votre Sylphe animera votre mari, et vous sera présent sans cesse. Voilà, dit Elise enchantée, le seul moyen de me le faire aimer. Ainsi se passa ce nouvel entretien.

Le lendemain, Elise étant à sa toilette, Justine jette les yeux sur le sopha du cabinet, et fait un cri d'étonnement. Elise se retourne, et y voit étalée une robe pareille à celle qu'elle avait vue à la promenade. Ah ! voilà donc comme il se venge de ce désir qui n'était pas pour lui ! Justine, enfin me croiras-tu ? n'est-ce pas un Sylphe adorable ? Les yeux d'Elise ne pouvaient se lasser d'admirer ce nouveau prodige. Volange arrive dans ce moment. Voilà, dit-il, une robe charmante ! votre goût, madame, fait bien l'éloge de ce que vous aimez. En vérité, poursuivit-il en considérant de plus près l'étoffe, cela est fait de la main des fées. Cette façon de parler familière venait là si à propos, qu'Elise rougit comme si on l'eût trahie, et que son secret eût été révélé.

Le soir elle ne manqua pas de donner des éloges à la galanterie empressée de son joli petit Sylphe ; et celui-ci lui dit mille choses si délicates et si tendres sur le bonheur d'embellir ce qu'on aime, et de jouir du bien qu'on lui fait, qu'elle ne cessait de répéter : Non, jamais mortel ne connut ce langage ; il n'est donné qu'à une intelligence céleste de penser et de parler ainsi. Je vous préviens cependant, lui dit-il, que votre époux va bientôt devenir mon émule. Je me plais à épurer son âme, à la rendre aussi douce, aussi tendre, aussi flexible à vos désirs que me le permet la nature. Vous y gagnerez sans doute, Elise, et votre bonheur est tout pour moi ; mais n'y perdrai-je pas quelque chose ? Ah ! doutez-vous, lui dit-elle, que je ne vous attribue tous les soins qu'il prendra de me plaire ? N'est-ce pas comme une statue que vous voulez bien animer ? — Ainsi vous m'aimerez en lui ? et, en pensant que c'est moi qui l'anime, vous vous plairez à le rendre heureux ? — Non, Valoé, ce serait le tromper : la fausseté m'est odieuse. C'est vous que j'aime, ce n'est pas lui ; et lui témoigner ce que je sens pour vous, ce serait vous trahir l'un et l'autre. Volange, pour ne pas s'engager plus avant dans une dispute si délicate, changea de propos, et lui demanda à quoi elle s'était amusée tout le jour. Eh ! lui dit-elle, ne le savez-vous pas, vous qui lisez dans ma pensée ? Les momens où j'ai été libre, je les ai employés à tracer un chiffre où nos deux noms sont entrelacés. Je dessine assez bien les fleurs ; et je n'ai jamais rien fait avec tant de goût que celles qui forment cette espèce de chaîne. Vous avez aussi, lui dit-il, un talent rare que vous négligez, et dont les plaisirs sont célestes : vous avez une voix touchante, une oreille exquise, et la harpe sous vos doigts, mêlant ses accords à vos sons, ferait les délices des habitans de l'air. Elise promit de s'y exercer, et ils se quittèrent plus épris, plus enchantés que jamais l'un de l'autre.

Je suis souvent seule, dit-elle à son mari, la musique me dissiperait. La harpe est à la mode, et j'ai envie d'en essayer. Rien n'est plus facile, dit Volange avec l'air de la complaisance ; et le soir même elle eut une harpe.

Le Sylphe revint à son heure, et parut charmé de lui voir saisir et suivre ses idées avec tant de vivacité. Hélas ! lui dit Elise, vous êtes plus heureux, vous devinez les miennes, et vous savez les prévenir. Que le don de lire dans l'âme de ce qu'on aime est précieux ! on ne lui donne pas le temps de désirer. Tel est sur moi votre avantage. Consolez-vous, lui dit Valoé, la complaisance a bien son prix : je fais ma volonté quand je préviens la vôtre ; et vous, en attendant la mienne, vous avez le plaisir de vous dire

que c'est mon âme qui vous conduit. Il est plus flatteur de prévenir; mais il est plus doux de complaire. Mon avantage est celui de l'amour-propre; le vôtre est celui de l'amour.

Tant de délicatesse était pour Elise le plus charmant de tous les liens. Elle eût voulu ne jamais cesser d'entendre une voix si chère; mais, par ménagement pour elle, Volange avait soin de s'éloigner dès qu'il l'avait doucement émue; et le sommeil venait la calmer.

La première idée qu'elle eut à son réveil fut celle de son Sylphe, et la seconde celle de sa harpe. On la lui avait apportée la veille, toute simple et sans ornemens. Elle vole dans son cabinet d'étude, et trouve une harpe décorée d'une guirlande de fleurs qui semblaient fraîchement cueillies. Sa joie fut égale à son étonnement. Non, disait-elle, non, jamais le pinceau, dans une main mortelle, n'a produit cette illusion. Et le moyen de douter que ce ne fût un présent du Sylphe? Deux brillantes ailes couronnaient cette harpe, la même sans doute dont Valoé jouait au céleste concert. Tandis qu'elle lui rendait grâce, arrive le musicien qu'elle avait mandé pour lui donner leçon.

M. Timothée, instruit par Volange du rôle qu'il devait jouer, commença par l'éloge de la harpe. Quelle plénitude, quelle harmonie dans les sons de ce bel instrument! Quoi de plus doux, de plus majestueux? La harpe, à l'en croire, devait renouveler tous les prodiges de la lyre. Mais où triomphe la harpe, ajouta ce nouvel Orphée, c'est lorsqu'elle soutient de ses accords les accens d'une voix mélodieuse et tendre. Observez encore, madame, que rien ne développe avec plus d'avantage les grâces d'un beau bras et d'une belle main; et lorsqu'une femme sait placer sa tête avec l'air de l'enthousiasme, que ses traits s'animent, que ses yeux s'enflamment aux accords qu'elle fait entendre, elle s'embellit de moitié. Elise abrégea cet éloge, en demandant à son maître s'il était descendant du Timothée, musicien d'Alexandre? Oui, madame, dit-il, c'est la même famille. Elise prit sa première leçon. Le musicien parut enchanté de l'éclat des sons que rendait cette harpe. Cela est divin! s'écriait-il. Je le crois bien, disait tout bas Elise. — Allons, madame, essayez-vous sur ces cordes harmonieuses. Elise y porta une main timide, et chaque son qu'elle en tirait retentissait jusqu'à son cœur. A merveille! madame, s'écriait Timothée, à merveille! Bientôt j'espère vous entendre accompagner votre voix touchante, et embellir ma musique et mes vers. Vous faites donc aussi des vers? lui demanda-t-elle en souriant. Ah! madame, lui dit Timothée, c'est la chose du monde la plus singulière, et j'ai peine moi-même à la concevoir. J'avais ouï dire qu'on avait un Génie, et je prenais cela pour une fable; mais,

ma foi ! rien n'est plus réel. J'en avais un, moi qui vous parle, et je l'avais sans le savoir. Hier au soir encore je ne m'en doutais pas. — Et comment avez-vous fait cette découverte ? — Comment ? Cette nuit, dans le sommeil, en songe, mon Génie m'est apparu, et m'a dicté les vers que voici :

Je renonce au frivole honneur
De guider le char de l'Aurore,
D'annoncer le retour de Flore :
Un soin plus doux fait mon bonheur ;
Je préside au réveil de celle que j'adore.
L'Aurore a beau verser des pleurs,
L'amante de Zéphyre a beau semer des fleurs,
Elise est à mes yeux cent fois plus belle encore.

Quoi ! dit Elise tout émue, quoi ! M. Timothée, vous avez fait ces vers ? Moi, madame, je n'en ai fait de ma vie : c'est mon Génie qui me les a dictés. Il a fait plus ; il les a mis en chant, et vous allez voir comme il est habile.... Eh bien ! madame, dit-il après avoir chanté, que vous en semble ? N'est-on pas heureux d'avoir un Génie comme le mien ? Et, monsieur, savez-vous du moins quelle est cette Elise que vous célébrez ? — Mais, madame, je crois que c'est un nom comme Philis, Cloris, Iris. Mon Génie a pris celui-là, parce qu'il est doux à l'oreille. — Ainsi, vous ne vous piquez pas d'entendre le sens des vers que vous chantez ? — Non, madame ; mais cela est égal : ils sont mélodieux, sensibles ; et c'en est assez pour le chant. J'exige de vous, reprit-elle, qu'ils ne soient connus que de moi ; et si votre Génie vous en inspire encore, je veux qu'ils me soient réservés.

Elle attendit son Sylphe avec impatience, pour le remercier de l'inspiration. Il s'en défendit, mais si faiblement, qu'elle n'en fut que plus persuadée. Il avoua cependant que ce n'était pas sans raison qu'on regardait comme inspirés ceux des hommes qui, sans réflexion, produisaient de belles idées. Ce sont, dit-il, les favoris des Sylphes ; et chacun d'eux a le sien, qu'on appelle son Génie. Il ne serait donc pas étonnant que M. Timothée en eût un ; et s'il lui inspire des vers qui vous plaisent, il peut se vanter d'être, après moi, le plus heureux des habitans de l'air. Le Génie de M. Timothée devint chaque jour plus fertile, et chaque jour Elise était plus sensible aux éloges qu'il lui donnait. Cependant Volange lui préparait une surprise nouvelle ; et voici quel en fut l'objet.

On se souvient qu'elle s'était amusée à tracer un chiffre où le nom de Valoé était enlacé dans le sien. Un jour qu'elle était invitée à une fête, elle voulut mettre ses diamans ; elle ouvre son écrin : que voit-elle ? ses bracelets, son collier, son aigrette, ses

boucles d'oreilles montées sur le dessin de ce chiffre qu'elle avait tracé. Son premier sentiment fut celui de l'embarras et de la surprise. Que va penser Volange ? que va-t-il soupçonner? Comme elle était encore à sa toilette, Volange arrive, et jetant les yeux sur sa parure, Ah ! dit-il, rien n'est plus galant : mon nom et le votre dans un même chiffre ! Je serais bien flatté, madame, que ce fût là un trait de sentiment! Elise rougit, au lieu de feindre : mais le soir Valoé fut grondé. Vous m'avez exposé, dit-elle, à un péril dont je tremble encore. J'ai vu le moment où il fallait que je trompasse mon mari, ou que je lui donnasse de moi l'idée la plus humiliante ; et, quoique l'avantage que tirent les hommes de notre sincérité nous autorise à la dissimulation, je sens qu'en usant de ce droit je serais mal avec moi-même. Valoé ne manqua pas de louer cette délicatesse. Un petit mensonge, dit-il, est toujours un petit mal ; et je serais fâché d'en avoir été cause. Mais la ressemblance du nom de Volange avec le mien ne m'avait point échappé, et je savais que votre époux n'irait pas plus loin que l'apparence. J'ai commencé par le rendre discret : c'est la première vertu d'un mari.

La fin de l'hiver s'était passée en galanteries de la part du Sylphe, et du côté d'Elise en mouvemens de surprise et de joie, qui tenaient de l'enchantement.

La première et la plus belle des saisons, le temps où l'on jouit de la nature, arrive. Volange avait une maison de campagne. Nous partirons quand il vous plaira, dit-il à sa femme ; et quoiqu'il y eût mis l'air le plus honnête et le ton le plus doux, elle sentait fort bien, disait-elle, que cette invitation cachait la volonté impérieuse d'un mari. Elle confia sa peine à Valoé. Je ne vois pas, lui dit-il, ce qu'a d'affligeant ce qu'il vous propose : rien ne vous attache à la ville ; et la campagne est, dans ce moment, un séjour délicieux, surtout pour une âme sensible et bienfaisante comme la vôtre. Elle y voit, dans la nature libérale, le premier modèle de cet heureux penchant; et le soin de faire des heureux s'y reproduit sous mille faces. Les forêts couronnées d'une épaisse verdure, les vergers en fleurs, les moissons naissantes, les prairies émaillées, les troupeaux récemment reproduits et bondissans de joie à la première vue de la lumière, tout présente, dans la campagne, le caractère de la bonté. En hiver, la nature se peint sous un aspect menaçant et terrible : en automne, elle est riche et féconde ; mais elle gémit de se dépouiller, et sa libéralité l'afflige : en été même, elle vend ses dons ; et la triste image d'un travail accablant se joint à celle de l'abondance. C'est au printemps que la nature est gaiement prodigue de ses richesses, et amoureuse du bien qu'elle fait. Hélas !

dit Elise, la nature est belle, je le sais ; mais le sera-t-elle pour moi dans ce lieu même où je me suis liée au sort d'un mortel, où j'ai fait serment d'être à lui, où tout me retracera l'humiliant souvenir....? — Non, reprit le Sylphe, rien, ma chère Elise, rien dans la nature n'est humiliant que ce qui la trahit. La perfection d'une plante est de fleurir et de germer : la perfection d'une mortelle est d'être épouse et de devenir mère. Si vous aviez contrarié la sagesse de ce dessein, vous n'auriez pas reçu mes vœux. Quoi ! dit Elise, une essence pure, un esprit céleste aimerait en moi ce qui m'abaisse au-dessous de lui ! — Soyez ce que vous êtes, mon enfant : je vous aime en Sylphe ; et ce n'est pas de vos sens que je suis jaloux. Que votre âme soit belle et pure, qu'elle soit à moi ; c'est assez. Quant à ce qu'on appelle vos charmes, ils sont soumis aux lois des mortels : un d'eux les possède, qu'il en dispose : loin de m'en plaindre, je m'en réjouirai ; car l'un de vos devoirs est de le rendre heureux. — Ah ! du moins donnez-moi le temps de m'accoutumer à cette pensée. A la campagne on se voit plus souvent : je m'apprivoiserai peut-être avec ce devoir ; mais, de grâce, ne m'abandonnez pas. — Non, j'y serai sans cesse avec vous ; j'aime la paix et le silence.

Il y avait dans cette campagne un lieu sauvage et solitaire, qu'Elise appelait son désert, et où elle avait coutume de se retirer pour lire ou rêver à son aise. A peine arrivée, elle s'y rendit. Tout était changé : au lieu de son siége de mousse, elle trouva un trône de gazon semé de violettes en festons et en lacs d'amour. Ce trône était ombragé de lilas qui se courbaient en voûte ; l'épine fleurie en formait l'enceinte, et mêlait à l'odeur du lilas les plus délicieux parfums.

Le premier soin d'Elise, à son retour, fut de remercier son mari de l'attention qu'il avait eue d'embellir son petit ermitage. C'est apparemment, lui dit-il, une galanterie de mon jardinier : je lui sais bon gré d'en avoir eu l'idée.

Hilaire, lui dit Elise en le voyant, je vous suis obligée de m'avoir planté un si joli bosquet. Des bosquets, madame ? dit le rusé villageois ; c'est, ma foi ! bien là ce qui m'occupe. A peine puis-je suffire au travail de mon potager. Si l'on veut des bosquets bien tenus, il faut me donner plus de monde. — Au moins n'avez-vous pas négligé le mien ; et ce joli berceau de lilas, cette haie d'épine m'enchante. — Oh ! le lilas, l'épine, tout cela, grâces à Dieu, vient de soi-même, et sans que je m'en mêle. — Quoi ! tout de bon, vous n'y avez pas touché ? — Non, madame : mais qu'à cela ne tienne ; et si vous voulez, après la sève, j'y donnerai quelques coups de croissant. — Et ce gazon semé de violettes, ce n'est pas vous qui l'avez cultivé ? — Ma foi, madame, excusez-

moi : ce n'est ni de gazon, ni de violettes que l'on fait votre potage, et mon jardin m'occupe assez sans toutes ces gentillesses-là. .

Elise, après cet entretien, ne douta plus que la métamorphose de son réduit sauvage en un bosquet délicieux, ne fût l'ouvrage de son Sylphe. Ah ! dit-elle dans son ravissement, ce sera le temple où j'irai l'adorer. Je me flatte qu'il y sera présent; mais sera-t-il toujours invisible ?

Il vint le soir, comme de coutume. Valoé, lui dit-elle, mon bosquet est charmant. Mais, vous le dirai-je? pour achever de l'embellir, il faut faire un dernier prodige, et vous y rendre visible à mes yeux. Cela seul manque à mon bonheur. — Vous me demandez, ma chère Elise, ce qui ne dépend pas de moi. Le roi des airs accorde quelquefois cette grâce à ses favoris ; mais cela est si rare ! et puis quand il l'accorde, c'est lui qui prescrit la forme qu'il veut que l'on prenne ; et le plus souvent il préfère la plus bizarre, pour s'amuser. Ah ! dit Elise, pourvu que je vous voie, il m'importe peu sous quels traits. Il lui promit donc de solliciter cette faveur avec les plus vives instances.

A présent, lui dit-il, comment s'est passé votre voyage ? — Mais, fort bien. Mon mari a causé avec une gaieté assez naturelle ; et je n'ai pas de peine à reconnaître l'effet des soins que vous prenez de lui ; mais le naturel impérieux des hommes a beau se plier, il garde son ressort : on le tempère, on ne le change pas, à moins d'une longue habitude. Ne désespérons de rien, dit Valoé : j'ai bien du pouvoir sur son âme. Que ferez-vous demain, ma chère Elise ? — Je me baignerai le matin. — J'irai vous voir au bain, s'il est possible, et je passerai un moment avec vous.

Au réveil d'Elise, on vint lui dire que son bain l'attendait. Elle s'y rendit avec la fidèle Justine ; mais comme le Sylphe devait venir la voir, et que la pudeur est timide, elle voulut que les rideaux fussent tirés, et que le jour à peine éclairât la salle.

Elise se met dans le bain, et dans un trumeau placé vis-à-vis d'elle, ses yeux aperçoivent quelques traits confus : c'était le portrait même d'Elise, peint sous glace, et que Volange avait fait mettre à la place d'un miroir : prestige frappant, mais facile à produire, au moyen d'une coulisse ménagée dans la cloison, où glissaient sans bruit tour à tour le miroir et le tableau, pour se succéder l'un à l'autre.

Dans ce tableau, Elise était élevée sur un nuage, et environnée d'esprits aériens qui lui présentaient des guirlandes de fleurs. D'abord elle prit ce qu'elle apercevait pour la réflexion des objets opposés : mais, à mesure que d'un œil plus attentif elle démêle ce qui la frappe, la surprise succède à l'erreur. Justine, dit-elle, donnez-moi du jour. Ou je rêve, ou je vois.... O ciel !

s'écria-t-elle dès que le tableau fut éclairé, mon image dans cette glace ! Eh quoi ! madame, j'y vois aussi la mienne. Où est la merveille, que dans un miroir on se voie en se regardant ? — Viens toi-même, viens ici, te dis-je. Est-ce là l'effet d'un miroir ? — Assurément. — Assurément ! Ce nuage, ces fleurs, ces génies, et moi au milieu de cette cour céleste, portée en triomphe dans les airs ! — Vous n'êtes pas bien éveillée, madame; et c'est sans doute encore un songe que vous achevez dans le bain. — Non, Justine, je ne rêve point; mais je vois que ce tableau n'est pas fait pour tes yeux. O mon cher Valoé ! c'est vous qui l'avez peint ! Que votre tendresse est ingénieuse !

Les yeux d'Elise furent une heure entière attachés sur le tableau. Elle attendait son Sylphe; mais il ne vint pas. Il n'a fait que passer, dit-elle, et par cet hommage il s'est annoncé. Cependant, que dira mon mari ? comment lui expliquer ce prodige ? Eh ! madame, lui dit Justine, si ce tableau n'est pas visible à mes yeux, pourquoi le serait-il aux siens ? — Tu as raison; mais je suis si troublée !.... En disant ces mots, elle lève les yeux; et, au lieu du tableau qu'elle avait vu, c'est le miroir qu'elle retrouve. Ah ! je suis tranquille, dit-elle : le tableau s'est évanoui. Mon Sylphe aimable ne veut pas me laisser la plus légère inquiétude. Et comment n'aimerais-je pas un esprit tout occupé de mes plaisirs et de mon repos?

Impatiente de savoir le succès de sa demande, elle fit semblant, le soir, d'être fatiguée de sa promenade, et d'avoir besoin de sommeil. Le Sylphe ne se fit pas attendre. Je ne sais, lui dit-il, ma chère Elise, si vous serez contente de ce que j'ai obtenu. Il m'est permis de paraître à vos yeux. — Ah ! c'est tout ce que je désire. — Mais ce que je prévoyais est arrivé : le roi des airs, qui lit dans nos pensées, m'a prescrit la forme que je dois prendre; et cette forme est celle.... devinez. — Je ne sais. Tirez-moi vite d'inquiétude. — Celle de votre mari. — De mon mari ! — J'ai fait tout au monde pour en obtenir une qui vous plût davantage; mais il n'a pas été possible. Il m'a menacé de retirer sa grâce, si je n'en étais pas content; et, réduit à l'alternative, j'ai mieux aimé cela que rien. — A la bonne heure; et quand vous verrai-je ? — Demain, dans votre petit désert, au moment du coucher du soleil. — J'y serai, car je me fie à vous. — Vous le pouvez sans inquiétude. — Vous m'aviez promis cependant de venir me voir ce matin. J'ai reçu de vous le plus galant hommage; mais c'était vous que je désirais. — Je n'étais pas loin; mais, intimidé par la présence de Justine.... — Ah ! j'ai eu tort, je devais l'éloigner; mais vous n'aurez plus ce reproche à me faire, et je serai seule au bosquet.

Ce rendez-vous ne laissait pas d'inquiéter un peu Volange. Elle se livre à moi, disait-il. Profiterai-je, pour l'éprouver, de l'illusion où je l'ai mise? Il me serait bien doux de l'attaquer, si j'étais sûr qu'elle résistât ! Mais si j'en étais si sûr, je n'aurais pas besoin d'épreuve. Fatale curiosité ! Consultons-nous : voyons avec nous-même quel est le parti le moins dangereux. Dois-je m'éclaircir, ou rester dans le doute? D'abord le doute me laisse un nuage; et puis-je répondre de mes idées? Peut-être, quand il ne sera plus temps de la justifier, lui ferai-je l'injure de croire que son imagination séduite eût triomphé de sa vertu. J'aurai beau me le reprocher, et le mal sera sans remède. Si au contraire je l'éprouve, et qu'elle résiste, je suis trop heureux. Mais si elle cède !.... Eh bien ! si elle cède, je croirai que la vertu des femmes ne tient pas contre les esprits. Oui, mais cet esprit est revêtu d'un corps; et si ce corps se trouve le mien, je n'en dois pas remercier Élise. Me voilà dans un labyrinthe : en y entrant, j'ai tout prévu, excepté le moyen d'en sortir. Ne délibérons plus; rendons-nous au bosquet : l'occasion me décidera.

Volange, sans faire semblant d'observer Élise, ne perdit pas un de ses mouvemens. Il la vit se parer avec une modestie pleine de grâces; et la décence qu'elle mit dans son ajustement le rassura un peu. Il remarqua même qu'elle fut tout le jour d'une douceur, d'une sérénité qui annonçait une joie innocente.

Cependant les yeux impatiens d'Élise mesuraient le cours du soleil. Enfin l'heureux moment approche ; et Volange, qu'elle avait vu partir en habit de chasse, se rend le premier au bosquet dans la parure la plus élégante. Élise arrive, l'aperçoit de loin, et le saisissement qu'il lui cause la fait presque s'évanouir. Il vole au-devant d'elle, lui tend la main; et la voyant tremblante, la fait asseoir sur son petit trône de gazon.

Élise, reprenant ses esprits, trouve son Sylphe à ses genoux. Eh quoi! lui dit-il, était-ce de l'effroi que devait vous inspirer ma vue? ne vous en ai-je pas épargné la surprise? n'avez-vous pas désiré de me voir? en êtes-vous fâchée, et voulez-vous que je disparaisse? — Hélas! non : ne me punissez pas d'une faiblesse involontaire. La joie et l'attendrissement ont plus de part que la frayeur au trouble que vous me causez. Je tremble, disait Volange en lui-même : elle est attendrie; cela débute mal. Ah! ma chère Élise, que n'ai-je été libre de choisir, entre les mortels, celui dont les traits auraient pu vous plaire; et qu'un amant est mal à son aise sous la figure d'un mari! Cela est égal, lui dit-elle en souriant. Il m'eût été plus doux, je l'avoue, de vous voir sous l'image de quelqu'une des fleurs que j'aime, ou de l'un de ces oiseaux qui, comme vous, sont habitans de l'air; mais en homme,

j'aime autant vous voir sous les traits de mon mari que sous les traits d'un autre. Il me semble même que vous l'embellissez. C'est bien Volange que je vois en vous; mais votre âme donne à ses yeux je ne sais quoi de céleste : votre voix, en passant par sa bouche, lui communique un charme tout divin; et dans son action je trouve des grâces que n'eut jamais un corps animé par l'esprit d'un simple mortel. — Eh bien! si vous m'aimez tel que vous me voyez, je puis toujours être le même. — Vous m'enchantez. — Serez-vous heureuse? ajouta-t-il en lui baisant la main. — Élise rougit, et retira cette main qu'il avait saisie. Vous oubliez, lui dit-elle, que c'est un Sylphe et non pas un homme que j'aime en vous. Valoé n'est pour moi qu'un esprit, comme Élise n'est pour vous qu'une âme; et si vous n'avez pu prendre les traits d'un mortel sans altérer la pureté de votre essence et de votre amour, quittez cette forme avilissante, et ne me faites plus rougir de l'imprudence de mes souhaits. Fort bien! disait Volange tout bas; mais je touche au moment critique.

Élise, il n'est plus temps de feindre. J'ai fait ce que vous avez voulu : mais apprenez ce qu'il m'en coûte. « J'y consens (m'a dit » le roi des génies), obéis aux lois d'une femme, deviens homme; » mais ne te flatte pas de n'avoir des sens qu'en apparence. Tu » vas aimer comme les mortels, et en ressentir les plaisirs et les » peines. Si tu es malheureux, ne viens pas gémir et troubler » les airs de tes plaintes. Je t'exile du ciel jusqu'au moment où » Élise aura comblé tes vœux. » J'espérais vous fléchir, ajouta le Sylphe, ou plutôt je voulais vous complaire : j'ai subi cette dure loi. Jugez à présent si je vous aime et si vous devez m'en punir.

Ce discours mit Élise au désespoir. O le plus imprudent et le plus cruel des esprits aériens! s'écria-t-elle, qu'avez-vous fait, et à quelle extrémité me réduisez-vous? Volange frémit en voyant les yeux de sa femme se remplir de larmes. Pourquoi ne m'avoir pas consultée? ajouta-t-elle. Était-ce pour ma honte ou pour votre supplice que je désirais de vous voir; et quel que fût ce désir, avez-vous pu penser qu'il l'emportât sur ce que je vous dois, et sur ce que je me dois à moi-même? Je vous aime, Valoé, je vous le dis encore; et s'il ne fallait que ma vie pour réparer les maux que je vous fais, vous n'auriez plus à vous plaindre. Mais ma vertu m'est plus chère que ma vie et que mon amour. Volange tressaillit de joie. Je ne puis vous blâmer, lui dit-il, d'un excès de délicatesse. Mais voyez combien je ressemble à Volange : c'est presque lui, ou plutôt c'est lui-même qui tombe à vos pieds, qui vous adore, et qui vous demande le prix du plus fidèle et du plus tendre amour. — Non, vous avez beau lui ressembler, vous n'êtes pas lui, et c'est à lui seul qu'est dû le prix que vous me de-

mandez. Levez-vous, éloignez-vous de moi, ne me revoyez de la vie. Laissez-moi, vous dis-je. Êtes-vous insensé? Quelle est cette joie insultante que je vois briller dans vos yeux? Auriez-vous l'audace d'espérer encore? — Oui, j'espère, ma chère Élise, que tu ne vivras que pour moi. — Ah! c'est le comble de l'outrage! — Écoute. — Non, je ne veux rien entendre. — Un seul mot va te désarmer. — Ce mot doit être un éternel adieu. — Non, la mort seule doit nous séparer : reconnais ton mari dans ton Sylphe. Oui, ce Volange que tu haïssais, est ce Valoé que tu aimes. — O ciel!... Mais non, vous m'en imposez; vous abusez de la ressemblance. — Non, te dis-je, et Justine est témoin que tout ceci n'est qu'un badinage. — Justine! — Elle est dans ma confidence : elle m'a aidé à te séduire; elle m'aidera à te détromper. — Vous, mon mari! serait-il possible? Je tremble encore. Achevez : dites-moi comment se sont opérés ces prodiges. — C'est l'amour qui les a tous faits, et tu sauras par quels moyens. — Ah! s'il est vrai!..... — S'il est vrai, mon Élise, croiras-tu qu'il y ait au monde un homme digne d'être aimé? — Oui, je croirai qu'il en est un, et que c'est moi qui le possède.

Justine interrogée avoua tout, et on la fit jurer que Valoé n'était que Volange. C'est à présent, dit Élise en se jetant dans les bras de son époux, c'est à présent que je suis enchantée; et j'espère que la mort seule détruira cet enchantement.

HEUREUSEMENT.

Non, madame, disait l'abbé de Châteauneuf à la vieille marquise de Lisban, je ne puis croire que ce qu'on appelle vertu dans une femme soit aussi rare qu'on le dit, et je gagerais, sans aller plus loin, que vous avez toujours été sage. — Ma foi, mon cher abbé, peu s'en faut que je ne vous dise comme Agnès : *Ne gagez pas.* — Perdrais-je? — Non, vous gagneriez; mais de si peu, si peu de chose, que franchement ce n'est pas la peine de s'en vanter. — C'est-à-dire, madame, que votre sagesse a couru des risques. — Hélas! oui; et plus d'une fois je l'ai vue au moment de faire naufrage. *Heureusement* la voilà au port. Ah! marquise, confiez-moi le récit de ces aventures. — Volontiers : nous sommes dans l'âge où l'on n'a plus rien à dissimuler; et ma jeunesse est si loin de moi, que j'en puis parler comme d'un beau songe.

Si vous vous rappelez le marquis de Lisban, c'était une de ces figures froidement belles, qui vous disent, *me voilà;* c'était une de ces vanités gauches qui manquent sans cesse leur coup. Il se

piquait de tout, et n'était bon à rien; il prenait la parole, demandait silence, suspendait l'attention, et disait une platitude; il riait avant de conter, et personne ne riait de ses contes; il visait souvent à être fin, et il tournait si bien ce qu'il voulait dire, qu'il ne savait plus ce qu'il disait. Quand il ennuyait les femmes, il croyait les rendre rêveuses; quand elles s'amusaient de ses ridicules, il prenait cela pour des agaceries. — Ah! madame, l'heureux naturel! — Nos premiers tête-à-tête furent remplis par le récit de ses bonnes fortunes. Je commençai par l'écouter avec impatience; je finis par l'entendre avec dégoût : je pris même la liberté d'avouer à mes parens que cet homme-là m'ennuyait à l'excès. On me répondit que j'étais une sotte, et qu'un mari était fait pour cela. Je l'épousai. On me fit promettre de l'aimer uniquement: ma bouche dit *oui*, mon cœur dit *non*; et ce fut mon cœur qui lui tint parole. Le comte de Palmène se présenta chez moi avec toutes les grâces de l'esprit et de la figure. Mon mari, qui l'amenait, fit les honneurs de ma modestie. Il répondit aux choses agréables que lui dit le comte sur son bonheur, avec un air avantageux dont je fus indignée. A l'en croire, je l'aimais à la folie; et de là toutes ces confidences indiscrètes qui ne choquent pas moins la vérité que la bienséance, et dans lesquelles la vanité abuse du silence de la pudeur. Je n'y pus tenir, je quittai la place; et Palmène put s'apercevoir, à mon dépit, que le marquis lui en imposait. L'impertinent! disais-je en moi-même : il va s'applaudissant de son triomphe, bien assuré que je n'aurai pas le courage de le démentir. On le croira, on me supposera assez peu de goût pour aimer l'homme du monde le plus sot et le plus vain. S'il parlait d'un attachement honnête à mes devoirs, encore passe; mais de l'amour! de la faiblesse! il y a de quoi me déshonorer. Non, je ne veux pas qu'on dise dans le monde que je suis folle de mon mari : il est important surtout de désabuser Palmène; et c'est par lui que je dois commencer.

Mon mari, qui se félicitait de m'avoir fait rougir, ne démêla pas mieux que moi la véritable cause de ma confusion et de ma colère. Il s'estimait trop, et ne m'aimait pas assez pour daigner être jaloux. Tu as fait l'enfant, me dit-il quand le comte fut sorti : je te dirai pourtant qu'il te trouve charmante. Ne l'écoute pas trop, au moins; c'est un homme dangereux. Je le sentais mieux qu'il ne pouvait le dire.

Le lendemain, le comte de Palmène vint me voir; il me trouva seule. Me pardonnez-vous, dit-il, madame, l'embarras où je vous vis hier? J'en étais la cause innocente; et j'aurais bien dispensé le marquis de me prendre pour confident. Je ne sais pas, lui dis-je en baissant les yeux, pourquoi il a tant de plaisir à raconter

ce que j'ai tant de peine à entendre. — Quand on est si heureux, madame, on est bien pardonnable d'être indiscret. — S'il est heureux, je l'en félicite; mais en vérité il n'y a pas de quoi. — Eh! peut-il ne pas l'être, reprit le comte avec un soupir, en possédant la plus belle personne du monde? — Je suppose, monsieur, je suppose que je sois telle; où est la gloire, le mérite, le bonheur de me posséder? Est-ce moi qui me suis donnée? — Non, madame; mais, si je l'en crois, vous avez bientôt applaudi vous-même au choix qu'on avait fait sans vous. — Quoi! monsieur, les hommes ne-penseront-ils jamais qu'on nous élève à la dissimulation dès l'enfance; que nous perdons la franchise avec la liberté, et qu'il n'est plus temps d'exiger de nous que nous soyons sincères, quand on nous a fait un devoir de ne l'être pas?

Je l'étais un peu trop moi-même, et je m'en aperçus trop tard: l'espoir s'était glissé dans l'âme du comte. Avouer qu'on n'aime pas son mari, c'est presque avouer qu'on en aime un autre; et le confident d'une telle faiblesse en est assez souvent l'objet.

Ces idées avaient plongé le comte dans une douce rêverie. Vous êtes donc bien dissimulée? me dit-il après un long silence; car le marquis m'a raconté des choses étonnantes de votre mutuel amour. — A la bonne heure, monsieur; qu'il se flatte tout à son aise: je n'ai garde de le désabuser. — Mais vous, madame, seriez-vous à plaindre? — Je fais mon devoir, je subis mon sort; ne m'en demandez pas davantage, et surtout n'abusez jamais du secret que l'imprudence de mon mari, ma sincérité naturelle et mon impatience m'ont arraché. — Moi! madame, ah! que je meure plutôt que d'être indigne de votre confiance; mais je veux l'avoir seul et sans réserve. Regardez-moi comme un ami qui partage toutes vos peines, et dans le sein duquel vous pouvez les déposer.

Ce nom d'ami porta dans mon cœur une tranquillité perfide; je ne me défiai plus ni de moi-même, ni de lui. Un ami de vingt-quatre heures, de l'âge et de la figure du comte, me parut la chose du monde la plus raisonnable et la plus honnête; et un mari tel que le mien, la chose du monde la plus ridicule et la plus affligeante pour moi.

Celui-ci n'obtint plus de mon devoir que quelques froides complaisances, dont il avait encore la sottise de se glorifier; et c'était toujours à Palmène qu'il en faisait confidence, et qu'il en exagérait le prix. Le comte ne savait qu'en croire. Pourquoi me tromper? me disait-il quelquefois, pourquoi désavouer une sensibilité louable? Rougissez-vous de vous dédire? — Eh! non, monsieur, j'en ferais gloire; je ne suis pas assez heureuse pour avoir à me rétracter.

A ces mots, mes yeux se remplirent de larmes. Palmène en fut attendri. Que ne me dit-il point pour adoucir mes peines ! Quel charme j'éprouvais à l'entendre ! O mon cher abbé ! le dangereux consolateur ! Il prit dès ce moment un empire absolu sur mon âme ; et de tous mes sentimens, mon amour pour lui était le seul dont je lui faisais un mystère. Il ne m'avait jamais parlé du sien que sous le nom de l'amitié ; mais abusant enfin de l'ascendant qu'il avait sur moi, il m'écrivit : « Je me suis trompé, et » je vous ai trompée : cette amitié si tranquille et si douce, » à laquelle je me livrais sans crainte, est devenue l'amour le » plus violent, le plus passionné qui fut jamais. Je vous verrai » ce soir, pour vous consacrer ma vie, ou pour vous dire un éter- » nel adieu. »

Je ne vous expliquerai pas, mon cher abbé, les mouvemens opposés qui s'élevèrent dans mon âme : je sais qu'il y avait de la vertu, de l'amour, de la frayeur ; mais je sais bien aussi qu'il y avait de la joie. Je tâchai cependant de me préparer à une belle défense. Premièrement, je ne serai pas seule, et je vais dire qu'on laisse entrer tout le monde : en second lieu, je ne le regarderai que légèrement, sans permettre que ses yeux s'attachent un instant sur les miens. Cet effort sera pénible ; mais la vertu n'est pas vertu pour rien. Enfin j'éviterai qu'il me parle en particulier, et, s'il l'ose, je lui répondrai d'un ton, mais d'un ton à lui imposer.

Ma résolution bien prise, je me mis à ma toilette, et, sans y penser, je me parai ce jour-là avec plus de grâce et d'élégance que je n'avais jamais fait. Il me vint sur le soir un monde prodigieux ; et ce monde me donna de l'humeur. Mon mari, plus empressé, plus assidu que de coutume, comme s'il l'avait fait exprès, me causa un ennui mortel : enfin on annonça Palmène. Il me salua en rougissant : je le reçus avec une révérence profonde, sans daigner lever les yeux sur lui ; et je me disais à moi-même : En vérité, cela est fort beau ! La conversation fut d'abord générale. Palmène laissait échapper des mots qui, pour tout le monde, signifiaient peu de chose, et qui, pour moi, disaient beaucoup. Je feignis de ne les pas entendre, et je m'applaudissais tout bas d'une rigueur si bien soutenue. Palmène n'osait s'approcher de moi : mon mari l'y obligea avec ses plaisanteries familières. Le respect et la timidité du comte m'attendrirent. Le malheureux, disais-je, est plus à plaindre qu'il n'est à blâmer : s'il osait, il me demanderait grâce ; mais il ne l'osera jamais. Je l'y encourageai par un regard. J'ai fait une imprudence, me dit-il, madame, me la pardonnez-vous ? — Non, monsieur. Ce *non*, prononcé je ne sais comment, me parut sublime. Palmène se leva comme pour s'en aller : mon mari le retint de force. On vint avertir que

le souper était servi. Allons, cher comte, sois galant; donne la main à ma femme : elle a de l'humeur, ce me semble; mais nous saurons la dissiper.

Palmène désespéré me serra la main, et je crus voir dans ses yeux l'image de l'amour et de la douleur. J'en fus pénétrée, mon cher abbé; et, par un mouvement qui partait de mon cœur, ma main répondit à la sienne. Je ne puis vous peindre le changement qui se fit tout à coup sur son visage. Il devint rayonnant de joie; cette joie se répandit dans l'âme de tous les convives : l'amour et le désir de plaire semblaient les animer tous comme lui.

Le propos tomba sur la galanterie. Mon mari, qui se croyait un Ovide dans l'art d'aimer, dit à ce sujet mille impertinences. Le comte, en y répondant, tâchait de les adoucir avec une délicatesse ingénieuse qui achevait de me charmer. *Heureusement* un jeune étourdi, qui s'était mis à côté de moi, s'avisa de me dire de jolies choses; *heureusement* aussi je lui donnai quelque attention, et lui répondis avec un air de complaisance. Palmène, cet homme si aimable, changea tout à coup de langage et d'humeur. La conversation avait passé de l'amour à la coquetterie. Le comte se déchaîna contre cette envie générale de plaire avec une chaleur et un sérieux qui me confondirent. Je pardonne, disait-il, à une femme de changer d'amant, je lui passe même d'en avoir plusieurs; tout cela est dans la nature : ce n'est pas sa faute si on ne peut l'attacher : au moins ne cherche-t-elle à captiver que ceux qu'elle aime et qu'elle rend heureux; et si elle fait en même temps le bonheur de deux ou trois, c'est un bien qui se multiplie. Mais une coquette est un tyran qui veut tout asservir, pour le seul plaisir d'avoir des esclaves. D'elle-même idolâtre, tout le reste ne lui est rien : son orgueil se fait un jeu de notre faiblesse, et un triomphe de nos tourmens : ses regards mentent, sa bouche trompe, son langage et sa conduite ne sont qu'un tissu de piéges, ses grâces sont autant de syrènes, ses chaînes autant de poisons.

Cette déclamation étonna toute l'assemblée. Quoi! monsieur, lui dit le jeune homme qui m'avait parlé, vous préférez une femme galante à une femme coquette? — Oui, sans doute, je la préfère; et il n'y a pas à balancer. Cela est plus commode, lui dis-je ironiquement. Et plus estimable, madame, me dit-il d'un ton chagrin, plus estimable mille fois. Je vous avoue que je fus piquée de cette insulte. Allez, monsieur, repris-je avec dédain, vous avez beau nous faire un crime du plaisir le plus innocent et le plus naturel qui soit au monde, votre opinion ne fera pas loi. Les coquettes, dites-vous, sont des tyrans! Vous

êtes bien plus tyran vous-même, de vouloir nous priver du seul avantage que nous ait donné la nature. S'il faut renoncer au soin de plaire, que nous reste-t-il dans la société? Talens, génie, vertus éclatantes, vous avez tout, ou vous croyez tout avoir : il n'est accordé à une femme que de prétendre à être aimable; et vous la condamnez impitoyablement à ne vouloir l'être que pour un seul! C'est l'ensevelir au milieu des vivans; c'est pour elle anéantir le monde. Ah! madame, me dit le comte avec dépit, vous êtes bien de votre siècle! En vérité, je ne le croyais pas. Tu avais tort, mon cher, reprit mon mari, tu avais tort : ma femme veut plaire à toute la nature; mais elle ne veut rendre heureux que moi. Cela est cruel, je l'avoue, et je le lui ai dit cent fois; mais c'est sa folie : tant pis pour les dupes. Aussi pourquoi prendre au sérieux ce qui n'est qu'une plaisanterie? Si elle a du plaisir à s'entendre dire qu'elle est belle, faut-il pour cela qu'elle réponde sur le même ton? Elle m'aime, cela est tout simple : mais toi, mais tant d'autres qui l'amusent, n'ont rien à prétendre à son cœur. Il est pour moi celui-là, et je défie qu'on me l'enlève. Vous me fermez la bouche, dit Palmène, dès que vous prenez madame pour exemple; et je n'ai point à répliquer. A ces mots, on sortit de table.

Je conçus dès ce moment pour le comte, je ne dis pas de l'aversion, mais une crainte qui en approche. Quel homme! disais-je en moi-même; quel caractère impérieux! il ferait le malheur d'une femme. Après le souper, il tomba dans un silence morne, d'où rien ne put le retirer. Enfin, me trouvant seule un instant : Pensez-vous ce que vous m'avez dit? me demanda-t-il du ton d'un juge sévère. — Assurément. — C'en est assez : vous ne me verrez de ma vie.

Heureusement il m'a tenu parole; et je sentis, par le chagrin que me causa cette rupture, tout le danger que j'avais couru. Voilà, dit l'abbé en profond moraliste, ce que produit un moment d'humeur. Une bagatelle devient sérieuse; on s'aigrit, on s'humilie; l'amour s'épouvante et s'enfuit.

Le caractère du chevalier de Luzel, reprit la marquise, était tout opposé à celui du comte de Palmène. — Ce chevalier, madame, était sans doute le jeune homme qui vous avait souri pendant le souper? — Oui, mon cher abbé, c'était lui-même. Il était beau comme Narcisse, et il ne s'aimait guère moins : il avait de la vivacité, de la gentillesse dans l'esprit, mais pas l'ombre du sens commun.

Ah! marquise, me dit-il, votre Palmène est un triste personnage! que faites-vous de cet homme-là? Il raisonne, il moralise, il nous assomme avec son bon sens. Pour moi, je ne sais que

deux choses, m'amuser et être amusant. Je connais mon monde; je vois ce qui s'y passe; je vois que le plus grand des maux qui affligent l'humanité, c'est l'ennui : or l'ennui vient de l'égalité dans le caractère, de la constance dans les liaisons, de la solidité dans les goûts, de la monotonie enfin qui endort le plaisir lui-même; au lieu que la légèreté, le caprice, la coquetterie le réveillent. Aussi j'aime les coquettes à la folie; c'est le charme de la société. D'ailleurs les femmes sensibles sont fatigantes à la longue. Il est bon d'avoir quelqu'un avec qui se délasser. — Avec moi, lui dis-je en souriant, vous vous délasserez tout à votre aise. — Et voilà ce que je désire, ce que je cherche auprès d'une coquette; qu'elle combatte, qu'elle résiste, qu'elle se défende, s'il est possible. Oui, madame, je vous fuirais, si je vous croyais capable d'un engagement sérieux. Madame, reprit gravement l'abbé, ce jeune fat était un homme à craindre. — Je vous en réponds, mon ami, et je ne fus pas long-temps à m'en apercevoir. Je le traitais d'abord comme un enfant; et cet empire de ma raison sur la sienne ne laissait pas d'être flatteur à mon âge : mais c'était à qui me l'enleverait. Je commençai à en avoir de l'inquiétude. Ses absences me donnaient de l'humeur, ses liaisons de la jalousie. J'exigeai des sacrifices, et je voulus imposer des lois.

Ma foi! me dit-il un jour que je lui reprochais sa dissipation, voulez-vous faire un petit miracle? rendez-moi sage tout d'un coup : je ne demande pas mieux. J'entendis bien que pour le rendre sage, il fallait cesser de l'être moi-même. Je lui demandai cependant à quoi tenait ce petit miracle. A peu de chose, me dit-il : nous nous aimons, à ce qu'il me semble; le reste n'est pas malaisé. — Si nous nous aimions, comme vous le dites, et comme je ne le crois pas, le miracle serait opéré : l'amour seul vous eût rendu sage. — Oh! non, madame; il faut être juste; j'abandonne volontiers tous les cœurs pour le vôtre; perte ou gain, c'est le sort du jeu, et j'en veux bien courir les risques. Mais il y a encore un échange à faire; et, en conscience, vous ne pouvez pas exiger que je renonce au plaisir pour rien. Madame, interrompit encore l'abbé, le chevalier n'était pas aussi dépourvu de bon sens que vous le dites; et le voilà qui raisonne assez bien. J'en fus étonnée, dit la marquise; mais plus je sentais qu'il avait raison, plus je tâchai de lui persuader qu'il avait tort. Je lui dis même, autant qu'il m'en souvient, les plus belles choses du monde sur l'honneur, le devoir, la fidélité conjugale. Il n'en tint compte : il prétendit que l'honneur n'était qu'une bienséance, le mariage une cérémonie, et le serment de fidélité un compliment, une politesse qui, dans le fond, n'engageait à rien. Tant

fut disputé de part et d'autre, que nous nous perdions dans nos idées, quand tout à coup mon mari arriva.

Heureusement, madame. — Oh! très-heureusement, je l'avoue : jamais mari ne vint plus à propos. Nous étions troublés ; ma rougeur m'eût trahie ; et, sans avoir le temps de réfléchir, je dis au chevalier : *Cachez-vous*. Il se sauva dans mon cabinet de toilette. — Retraite dangereuse ! madame la marquise. — Il est vrai ; mais ce cabinet avait une issue, et je fus tranquille sur l'évasion du chevalier. Madame, dit l'abbé avec son air réfléchi, je gage que M. le chevalier est encore dans le cabinet. Patience, reprit la marquise, nous n'en sommes pas au dénouement. Mon mari m'aborda avec cet air content de soi, qu'il portait toujours sur son visage ; et moi, pour lui cacher mon embarras, je courus vite l'embrasser avec un cri de surprise et de joie. Eh bien ! petite folle, me dit-il, te voilà bien contente ! tu me revois. Je suis bien bon de venir passer la soirée avec cette enfant! Tu ne rougis donc pas d'aimer ton mari? Sais-tu bien que cela est ridicule, et que l'on dit dans le monde qu'il faut nous ensevelir ensemble, ou m'exiler d'auprès de toi ; que tu n'es bonne à rien, depuis que tu es ma femme; que tu désoles tous tes amans ; et que cela crie vengeance ? — Moi, monsieur, je ne désole personne. Ne me connaissez-vous pas ? je suis la meilleure femme du monde. — Quel air ingénu ! On l'en croirait. Ainsi, par exemple, Palmène doit trouver bon que tu n'aies fait avec lui que le rôle d'une coquette ? Le chevalier doit être content qu'on lui préfère un mari ? Et quel mari encore ! Un ennuyeux, un maussade, qui n'a pas le sens commun, n'est-ce pas ? Quelle comparaison avec l'élégant chevalier ! — Assurément je n'en fais aucune. — Le chevalier a de l'esprit, de la légèreté, des grâces. Que sais-je ? il a peut-être le don des larmes. A-t-il jamais pleuré à tes genoux ? Tu rougis ; c'est presque un aveu ; achève, conte-moi cela. Finissez, lui dis-je, ou je quitte la place. — Eh quoi ! ne vois-tu pas que je plaisante ? — Cette plaisanterie mériterait bien... — Comment donc ! le dépit s'en mêle ! Tu menaces ! Tu le peux, je n'en serai pas moins tranquille. — Vous vous prévalez de ma vertu. — De ta vertu ? Oh ! point du tout : je ne compte que sur mon étoile, qui ne veut pas que je sois un sot. — Et vous croyez à votre étoile ? — J'y crois si fort, j'y compte si bien, que je te défie de la vaincre. Tiens, mon enfant, j'ai connu des femmes sans nombre; jamais aucune, quoi que j'aie fait, n'a pu se résoudre à m'être infidèle. Ah ! je puis dire, sans vanité, que quand on m'aime, on m'aime bien. Ce n'est pas que je sois mieux qu'un autre ; je ne m'en fais pas accroire : mais c'est un je ne sais quoi, comme dit

Molière, que l'on ne saurait expliquer. A ces mots, se mesurant des yeux, il se promenait devant une glace. Aussi, poursuivit-il, tu vois si je te gêne. Par exemple, ce soir as-tu quelque rendez-vous, quelque tête-à-tête? Je me retire. Ce n'est qu'en supposant que tu sois libre, que je viens passer la soirée avec toi. Quoi qu'il en soit, lui dis-je, vous ferez bien de rester. — Pour plus de sûreté, n'est-ce pas? — Peut-être bien. — Je te remercie : je vois qu'il faut que je soupe avec toi. Soupez donc bien vite, interrompit l'abbé; M. le marquis m'impatiente : il me tarde que vous sortiez de table, que vous soyez retirée dans votre appartement, et que votre mari vous y laisse. — Eh bien! mon cher abbé, m'y voilà, dans le trouble le plus cruel que j'aie éprouvé de ma vie. L'âme combattue (j'en rougis encore) entre la crainte et le désir, je m'avance à pas tremblans vers le cabinet de toilette, pour voir enfin si mes alarmes étaient fondées. Je n'y vois personne, et je le crois parti, ce perfide chevalier; mais *heureusement* j'entends parler à demi-voix dans la chambre voisine. J'approche, j'écoute : c'était Luzel lui-même avec la plus jeune de mes femmes. Il est vrai, disait-il, je suis venu pour la marquise; mais le hasard me sert mieux que l'amour. Quelle comparaison! et que le sort est injuste! Ta maîtresse est assez bien; mais a-t-elle cette taille, cet air leste, cette fraîcheur, cette gentillesse? Par exemple, c'est cela qui devrait être de qualité. Il faut qu'une femme soit, ou bien modeste, ou bien vaine, pour avoir une suivante de ta figure et de ton âge. Ma foi! Louison, si les Grâces sont faites comme toi, Vénus ne doit pas briller à sa toilette. — Réservez, monsieur le chevalier, vos galanteries pour madame, et songez qu'elle va venir. — Eh non! elle est avec son mari : ils sont le mieux du monde ensemble; et je crois même, Dieu me pardonne, avoir entendu tantôt qu'ils se disaient des choses tendres. Il serait plaisant qu'il vînt passer la nuit avec elle! Quoi qu'il en soit, elle ne me sait point ici, et dès ce moment je n'y suis plus pour elle. —Mais, monsieur, vous n'y pensez pas. Que deviendrais-je, si l'on savait?... — Rassure-toi, j'ai tout prévu. Si demain l'on me voit sortir, il est aisé de donner le change. — Mais, monsieur le chevalier, l'honneur de madame? — Tu badines : l'honneur de madame est bien à cela près! Tant mieux, après tout, qu'on lui donne un homme comme moi; cela va la mettre à la mode. Ah! le scélérat, s'écria l'abbé. Jugez, mon ami, reprit la marquise, jugez de ma colère à ce discours. Je fus au moment d'éclater; mais cet éclat allait me perdre : ni mes gens, ni mon mari, n'auraient pu se persuader que le chevalier fût là pour Louison. Je pris le parti de dissimuler. Je sonnai, Louison parut : jamais je ne l'avais vue si jolie : car la jalousie embellit son objet, quand

elle ne peut l'enlaidir. Est-ce un des gens de monsieur, lui dis-je, que je viens d'entendre avec vous? Oui, madame, répondit-elle avec embarras. — Qu'il se retire à l'instant même, et ne revenez qu'après qu'il sera sorti. Je n'en dis pas davantage; mais, soit que Louison m'eût pénétrée, soit que la crainte la déterminât à renvoyer le chevalier, il se retira dans la minute, et sortit sans être aperçu. Vous jugez bien, mon cher abbé, qu'il fut consigné à ma porte; et que Louison, le lendemain, me coiffa mal, fit tout de travers, ne fut bonne à rien, m'impatienta, et fut congédiée. Vous aviez raison, madame, conclut l'abbé : votre vertu a couru des risques.

Ce n'est pas tout, poursuivit-elle, et voici bien une autre aventure. Nous passions tous les ans la belle saison à notre maison de campagne de Corbeil, et pour voisin nous avions un peintre célèbre, qui fit naître au marquis l'idée galante d'avoir mon portrait et le sien. Vous savez que sa folie était de se croire aimé de moi? Il voulait qu'on nous vît dans le même tableau, enchaînés par l'Hymen avec des nœuds de fleurs. Le peintre saisit sa pensée; mais, accoutumé à travailler d'après nature, il désirait d'avoir un modèle pour la figure de l'Hymen. Dans cette même campagne était alors un jeune abbé qui nous venait voir quelquefois. Ses beaux yeux, sa bouche de rose, son teint à peine encore velouté du duvet de l'adolescence, ses cheveux d'un blond cendré, qui flottaient à petites ondes sur un cou plus blanc que l'ivoire, la tendre vivacité de ses regards, la délicatesse et la régularité de ses traits, tout semblait fait en lui pour le dessein qu'on se proposait. Le marquis obtint de l'abbé qu'il servît de modèle au peintre.

A ce début, l'abbé de Châteauneuf redoubla d'attention; mais il dissimula jusqu'au bout, pour entendre la fin de l'histoire.

L'expression qu'on voulait donner aux têtes, continua la marquise, produisit d'excellentes scènes entre le peintre et le marquis. Plus mon mari tâchait d'avoir l'air passionné, plus il avait l'air imbécile. Le peintre copiait fidèlement; et le marquis était furieux de se voir peint au naturel. De mon côté, j'avais je ne sais quoi de moqueur dans la physionomie, que le peintre imitait de même. Le marquis jurait, l'artiste retouchait sans cesse, et toujours il retrouvait sur la toile l'air d'une friponne et d'un sot. Enfin l'ennui me gagna. Le marquis prit cela pour une douce langueur; de son côté, il se donna un rire niais, qu'il appelait un tendre sourire; et le peintre en fut quitte pour le rendre comme il le voyait. Il fallut en venir à la figure de l'Hymen. Allons, monsieur l'abbé, disait le peintre, des grâces, de la volupté : regardez madame tendrement... plus tendrement encore. Prenez-lui la main,

ajoutait mon mari, et supposez que vous lui dites : « Ne craignez » rien, ma belle enfant; ces chaînes sont de fleurs : elles sont » fortes, mais légères. » Animez-vous donc, monsieur l'abbé ; votre visage ne dit mot; vous avez l'air d'un Hymen transi. Le jeune homme profitait à merveille des leçons du peintre et du marquis. Sa timidité se dissipait peu à peu, sa bouche souriait amoureusement, son teint se colorait d'une rougeur plus vive, ses yeux pétillaient d'une plus douce flamme, et sa main serrait la mienne avec un tremblement dont moi seule je m'apercevais. Il faut tout vous dire : l'émotion de son âme passa dans mes sens; et je regardais le dieu bien plus tendrement que l'époux. Voilà ce que c'est, disait le marquis ; continuez, monsieur l'abbé, cela vient à merveille. N'est-ce pas, monsieur? demandait-il au peintre ; nous ferons quelque chose de notre petit modèle. Allons, ma femme, ne nous rebutons point; je savais bien que cela serait beau. Vous voilà comme je vous voulais. Courage, abbé! continuez, madame! Je vous laisse tous deux en attitude; n'en changez pas jusqu'à mon retour. Dès que le marquis s'était éloigné, mon petit abbé devenait céleste : mes yeux dévoraient ses regards, et je ne pouvais m'en rassasier. Les séances étaient longues, et nous semblaient ne durer qu'un instant. Quel dommage, disait le peintre, que je n'aie pas saisi madame dans un moment comme celui-ci! Voilà l'expression que je demandais : c'est toute une autre physionomie. Ah! monsieur l'abbé, quel plaisir de vous peindre! Vous ne vous refroidissez point; vos traits s'animent de plus en plus. Point de distraction, madame; attachez vos yeux sur les siens : mon Hymen sera un morceau sublime. Quand la tête de l'Hymen fut achevée, je veux, madame, me dit-il un jour en l'absence de mon mari, je veux retoucher votre portrait. Changez de place, monsieur l'abbé, et prenez celle de M. le marquis. Pourquoi donc, monsieur? lui demandai-je en rougissant. — Eh! mon dieu, madame, laissez-moi faire : je connais mieux que vous ce qui vous est avantageux. Je l'entendis à merveille, et l'abbé en rougit comme moi. L'artifice du peintre eut un effet merveilleux. Cette langueur qu'il m'avait donnée fit place à l'expression la plus touchante d'une timide volupté. Le marquis, à son retour, ne pouvait se lasser d'admirer ce changement, qu'il ne concevait pas. Cela est singulier! disait-il; il semble que ce tableau se soit animé de lui-même. C'est l'effet de mes couleurs, lui répondit froidement le peintre, de se développer ainsi à mesure qu'elles travaillent. Vous verrez bien autre chose dans quelque temps d'ici. Mais ma tête, à moi, reprit le marquis, ne s'embellit pas de même. La raison en est simple, répliqua l'artiste : les traits en sont plus forts et les couleurs moins délicates. Mais ne vous impatientez pas; cela

doit faire, avec le temps, une des plus belles têtes de mari qu'on ait vues.

Quand le tableau fut fini, nous tombâmes, l'abbé et moi, dans une tristesse profonde. Ils n'étaient plus, ces momens si doux, où nos âmes se parlaient par nos yeux, et s'élançaient l'une vers l'autre. Sa timidité, ma pudeur, nous imposaient une gêne cruelle : il n'osait plus nous venir voir aussi souvent, et je n'osais plus l'y inviter moi-même.

Un jour, enfin, qu'il était chez moi, je le trouvai seul, immobile et rêveur devant le tableau. Vous voilà bien occupé! lui dis-je. Oui, madame, me répondit-il naïvement; je goûte le seul plaisir qui me soit permis désormais : je vous admire dans votre image. — Vous m'admirez : cela est bien galant! — Ah! je dirais mieux, si je l'osais. — En vérité, vous êtes content? — Content, madame! je suis enchanté. Hélas! que n'êtes-vous encore telle que je vous vois dans ce portrait! Il est assez bien, interrompis-je en feignant de ne l'avoir pas entendu; mais le vôtre est mieux, ce me semble. — Mieux, madame, que dites-vous? Le mien est d'un froid à glacer. — Vous plaisantez avec votre froideur; il n'y a rien de plus vif dans le monde. — Ah! madame, que n'étais-je libre de laisser éclater sur mon visage ce qui se passait dans mon cœur! vous auriez vu bien autre chose. Mais le moyen d'exprimer ce que je sentais dans ces momens! Si ce n'était pas le marquis, c'était le peintre qui avait sans cesse les yeux sur moi : il fallait bien avoir l'air tranquille. Voulez-vous voir, ajouta-t-il, comme je vous aurais regardée, si nous avions été sans témoins? rendez-la moi cette main que je ne serrais qu'en tremblant, et reprenons la même attitude. Le croiriez-vous, mon ami? j'eus la curiosité, la complaisance, et, si vous voulez, la faiblesse de laisser tomber ma main dans la sienne. Il faut l'avouer, je n'ai rien vu de si tendre, de si passionné, de si touchant, que la figure de mon petit abbé dans ce dangereux tête-à-tête. La volupté souriait sur ses lèvres, le désir brillait dans ses yeux, et toutes les fleurs du printemps semblaient éclore sur ses belles joues. Il pressait ma main contre son cœur, et je le sentais battre avec une vivacité qui se communiquait au mien. Oui, lui dis-je en tâchant de dissimuler mon trouble, cela serait plus expressif, je l'avoue; mais ce ne serait plus la figure de l'Hymen. Non, madame, non; ce serait celle de l'Amour : mais l'Hymen à vos pieds ne doit être que l'Amour même. A ces mots il parut s'oublier; et je vis le moment qu'il se croyait tout de bon le dieu dont il était l'image.

Heureusement qu'il me restait encore assez de force pour me fâcher : le pauvre enfant, interdit et confus, prit mon émotion

pour de la colère, et perdit, à me demander grâce, le moment le plus favorable de m'offenser impunément. Ah! madame, s'écria l'abbé de Châteauneuf, est-il possible que j'aie été si sot? Comment donc? reprit la marquise. — Hélas! ce petit imbécile, c'était moi. — Vous! il n'est pas possible! — C'était moi-même, rien n'est plus certain. Vous me rappelez mon histoire. Ah! cruelle, si j'avais su ce que je sais! — Mon vieil ami, vous auriez eu trop d'avantage; et cette sagesse que vous vantez tant, vous eût faiblement résisté. Je suis confondu, s'écriait l'abbé; je ne me le pardonnerai de ma vie. Consolez-vous, il en est temps, reprit en souriant la marquise; mais avouez qu'il y a souvent bien du bonheur dans la vertu même, et que celles qui en ont le plus devraient juger moins sévèrement celles qui n'en ont pas assez.

LES DEUX INFORTUNÉES.

Dans le couvent de la Visitation de Cl..... s'était retirée depuis peu la marquise de Clarence. Le calme et la sérénité qu'elle voyait régner dans cette solitude, ne rendaient que plus vive et plus amère la douleur qui la consumait. Qu'elles sont heureuses, disait-elle, ces colombes innocentes qui ont pris leur essor vers le ciel! La vie est pour elles un jour sans nuages: elles ne connaissent du monde ni les peines, ni les plaisirs.

Parmi ces filles pieuses dont elle enviait le bonheur, une seule, nommée Lucile, lui semblait triste et languissante. Lucile, encore dans le printemps de son âge, avait ce caractère de beauté qui est l'image d'un cœur sensible: mais la douleur et les larmes en avaient terni la fraîcheur. Telle on voit une rose que le soleil a flétrie, et qui laisse encore juger, dans sa langueur, de tout l'éclat qu'elle avait le matin. Il semble qu'il y ait un langage muet pour les âmes tendres. La marquise lut dans les yeux de cette aimable affligée ce que personne n'y avait aperçu. Il est si naturel aux malheureux de plaindre et d'aimer leurs semblables! Elle se prit d'inclination pour Lucile. L'amitié, qui dans le monde est à peine un sentiment, est une passion dans les cloîtres. Bientôt leur liaison fut intime; mais, des deux côtés, une amertume cachée en empoisonnait la douceur. Elles étaient quelquefois une heure entière à gémir ensemble, sans oser se demander la confidence de leurs peines. La marquise enfin rompit le silence.

Un aveu mutuel, dit-elle, nous épargnerait peut-être bien des ennuis. Nous étouffons nos soupirs l'une et l'autre; l'amitié doit-

elle avoir des secrets pour l'amitié? A ces mots, le rouge de la pudeur anima les traits de Lucile, et le voile de ses paupières se déploya sur ses beaux yeux. Ah! pourquoi, reprit la marquise, pourquoi cette rougeur? est-elle un effet de la honte? C'est ainsi que le sentiment du bonheur devrait colorer la beauté. Parlez, Lucile, épanchez votre cœur dans le sein d'une amie, plus à plaindre que vous sans doute, mais qui se consolerait de son malheur, si elle pouvait adoucir le vôtre. — Que me demandez-vous, madame? Je partage toutes vos peines; mais je n'en ai pas à vous confier. L'altération de ma santé cause seule cette langueur où vous me voyez plongée. Je m'éteins insensiblement; et, grâce au ciel, mon terme approche. Elle dit ces dernières paroles avec un sourire dont la marquise fut pénétrée. C'est donc là, lui dit-elle, votre unique consolation? Impatiente de mourir, vous ne voulez pas m'avouer ce qui vous rend la vie odieuse? Depuis quand êtes-vous ici? — Depuis cinq ans, madame. — Est-ce la violence qui vous y a conduite? — Non, madame, c'est la raison : c'est le ciel même qui a voulu attirer mon cœur tout à lui. — Ce cœur était donc attaché au monde? — Hélas! oui, pour son supplice. — Achevez. — Je vous ai tout dit. — Vous aimiez, Lucile; et vous avez pu vous ensevelir! Est-ce un perfide que vous avez quitté? — C'est le plus vertueux, le plus tendre, le plus aimable des hommes. Ne m'en demandez pas davantage; vous voyez les larmes criminelles qui s'échappent de mes yeux; toutes les plaies de mon cœur se sont ouvertes à cette idée. — Non, ma chère Lucile, il n'est plus temps de nous rien taire. Je veux pénétrer jusque dans les replis de votre âme, pour y verser la consolation. Croyez-moi, le poison de la douleur ne s'exhale que par les plaintes : renfermé dans le silence, il n'en devient que plus dévorant. — Vous le voulez, madame? Eh bien! pleurez donc sur l'infortunée Lucile, pleurez sa vie, et bientôt sa mort.

A peine je parus dans le monde, que cette beauté fatale attira les yeux d'une jeunesse imprudente et légère, dont l'hommage ne put m'éblouir. Un seul homme, dans l'âge encore de l'innocence et de la candeur, m'apprit que j'étais sensible. L'égalité d'âge, la naissance, la fortune, la liaison même de nos deux familles, et, plus encore, un penchant mutuel, nous avaient unis l'un à l'autre. Mon amant ne vivait que pour moi; nous voyions avec pitié ce vide immense du monde, où le plaisir n'est qu'une lueur; nos cœurs pleins d'eux-mêmes.... Mais je m'égare. Ah! madame, quel souvenir m'obligez-vous à rappeler! — Eh quoi! mon enfant, te reproches-tu d'avoir été juste? Quand le ciel a formé deux cœurs vertueux et sensibles, leur fait-il un crime de se chercher, de s'attirer, de se captiver l'un l'autre? Et pourquoi les aurait-il donc

faits? — Il l'avait formé sans doute avec plaisir, ce cœur dans lequel le mien se perdit, où la vertu devançait la raison, où je ne voyais rien à reprocher à la nature. Ah ! madame, qui fut jamais aimée comme moi ! Croiriez-vous que j'étais obligée d'épargner à la délicatesse de mon amant l'aveu même de ces légères inquiétudes qui affligent quelquefois l'amour ? Il se fût privé de la lumière, si Lucile en eût été jalouse. Quand il apercevait dans mes yeux quelque impression de tristesse, c'était pour lui l'éclipse de la nature entière : il croyait toujours en être la cause, et se reprochait tous mes torts.

Il n'est que trop facile de juger à quel excès devait être aimé de tous les hommes le plus aimable. L'intérêt, qui rompt tous les nœuds, excepté ceux du tendre amour, l'intérêt divisa nos familles ; un procès fatal, intenté à ma mère, fut pour nous l'époque et la source de nos malheurs. La haine mutuelle de nos parens s'éleva entre nous, comme une éternelle barrière ; il fallut renoncer à nous voir. La lettre qu'il m'écrivit ne s'effacera jamais de ma mémoire.

« Tout est perdu pour moi, ma chère Lucile ; on m'arrache » mon unique bien. Je viens de me jeter aux pieds de mon père ; » je viens de le conjurer, en les baignant de mes larmes, de re- » noncer à ce procès funeste ; il m'a reçu comme un enfant. J'ai » protesté que votre fortune m'était sacrée, que la mienne me » serait odieuse ; il a traité mon désintéressement de folie. Les » hommes ne conçoivent pas qu'il y ait quelque chose au-dessus » des richesses. Et qu'en ferai-je, si je vous perds ? Un jour, » dit-on, je m'applaudirai que l'on ne m'ait pas écouté. Si je » croyais que l'âge, ou ce qu'on appelle la raison, pût jusque- » là dégrader mon âme, je cesserais de vivre dès à présent, » effrayé de mon avenir. Non, ma chère Lucile, non ; tout ce » que je suis est à vous. Les lois auraient beau m'attribuer une » partie de votre héritage ; mes lois sont dans mon cœur, et mon » père y est condamné. Pardon mille fois des chagrins qu'il vous » cause. A Dieu ne plaise que je fasse des vœux criminels ! Je » retrancherais de mes jours pour ajouter à ceux de mon père ; » mais si jamais je suis le maître de ces biens qu'il accumule, » et dont il veut m'accabler malgré moi, tout tout sera bientôt » réparé. Cependant je suis privé de vous ; on disposera peut-être » du cœur que vous m'avez donné. Ah ! gardez-vous d'y consentir » jamais : pensez qu'il y va de ma vie ; pensez que nos sermens » sont écrits dans le ciel. Mais résisterez-vous à la volonté impé- » rieuse d'une mère ? Je frémis ; rassurez-moi, au nom de l'amour » le plus tendre. »

— Vous lui répondîtes sans doute ? — Oui, madame, mais en peu de mots.

« Je ne vous reproche rien. Je suis malheureuse ; mais je sais » l'être : apprenez de moi à souffrir. »

Cependant le procès était engagé, et se poursuivait avec chaleur. Un jour, hélas ! jour terrible ! comme ma mère lisait, en frémissant, un mémoire publié contre elle, quelqu'un demanda à me parler. Qu'est-ce? dit-elle ; faites entrer. Le domestique, interdit, hésite quelque temps, se coupe dans ses réponses, et finit par avouer qu'il est chargé d'un billet pour moi. — Pour ma fille ! Et de quelle part?—J'étais présente ; jugez de ma situation ; jugez de l'indignation de ma mère en entendant nommer le fils de celui qu'elle appelait son persécuteur. Si elle eût daigné lire ce billet qu'elle renvoya sans l'ouvrir, peut-être en eût-elle été attendrie ; elle eût vu du moins que rien au monde n'était plus pur que nos sentimens. Mais, soit que le chagrin où ce procès l'avait plongée ne demandât qu'à se répandre, soit qu'une secrète intelligence entre sa fille et ses ennemis fût à ses yeux un crime réel, il n'y eut point d'opprobres dont je ne fusse accablée. Je tombai confondue aux pieds de ma mère, et je subis l'humiliation de ses reproches, comme si je les avais mérités. Il fut décidé sur-le-champ que j'irais cacher dans un cloître ce qu'elle appelait ma honte et la sienne. Conduite ici dès le lendemain, il y eut défense de me laisser voir personne ; et j'y fus trois mois entiers comme si ma famille et le monde avaient été anéantis pour moi. La première et la seule visite que je reçus fut celle de ma mère. Je pressentis, dans ses embrassemens, l'arrêt qu'elle venait me prononcer. Je suis ruinée, me dit-elle dès que nous fûmes seules : l'iniquité a prévalu, j'ai perdu mon procès, et avec lui tout moyen de vous établir dans le monde. Il reste à peine à mon fils de quoi soutenir sa naissance. Pour vous, ma fille, c'est ici que Dieu vous a appelée ; c'est ici qu'il faut vivre et mourir : demain vous prenez le voile. A ces mots, appuyés d'un ton froidement absolu, mon cœur fut saisi, ma langue glacée ; mes genoux ployèrent sous moi, et je tombai sans connaissance. Ma mère appela du secours, et saisit cet instant pour se dérober à mes larmes. Revenue à la vie, je me trouvai environnée de ces filles pieuses dont je devais être la compagne, et qui m'invitaient à partager avec elles la douce tranquillité de leur état. Mais cet état, si fortuné pour une âme innocente et libre, n'offrit à mes yeux que des combats, des parjures, et des remords. Un abîme allait s'ouvrir entre mon amant et moi ; je me sentais arracher la plus chère partie de moi-même ; je ne voyais plus autour de moi que le silence et le néant ; et dans cette solitude immense, dans cet abandon de la nature entière, je

me trouvais en présence du ciel, le cœur plein de l'objet aimable qu'il fallait oublier pour lui. Ces saintes filles me disaient, de la meilleure foi, tout ce qu'elles savaient des vanités du monde; mais ce n'était pas au monde que j'étais attachée : le désert le plus horrible eût été pour moi un séjour enchanté avec celui que je laissais dans ce monde qui ne m'était rien.

Je demandai à revoir ma mère. Elle feignit d'abord d'avoir pris mon évanouissement pour un accident naturel. — Non, madame, c'est l'effet de la situation violente où vous m'avez mise; car il n'est plus temps de feindre. Vous m'avez donné la vie, vous pouvez me l'ôter; mais, ma chère mère, ne m'avez-vous conçue dans votre sein que comme une victime dévouée au supplice d'une mort lente? Et à qui me sacrifiez-vous? Ce n'est point à Dieu; je sens qu'il me rejette : il ne veut que des victimes pures, des sacrifices volontaires : il est jaloux des offrandes qu'on lui fait, et le cœur qui se donne à lui ne doit plus être qu'à lui seul. Si la violence me conduit à l'autel, le parjure, le sacrilége m'y attendent. — Que dites-vous, malheureuse?—Une vérité terrible que m'arrache le désespoir. Oui, madame, mon cœur s'est donné sans votre aveu; innocent ou coupable, il n'est plus à moi; Dieu seul peut rompre le lien qui l'attache. — Allez, fille indigne, allez vous perdre; je ne vous connais plus. — Ma mère, au nom de votre sang, ne m'abandonnez pas; voyez mes larmes, mon désespoir; voyez l'enfer ouvert à mes pieds. — C'est donc ainsi qu'un amour funeste te fait voir l'asile de l'honneur, le port tranquille de l'innocence! Qu'est-ce donc que le monde à tes yeux? Apprends que ce monde n'a qu'une idole : c'est l'intérêt. Tous les hommages sont pour les heureux; l'oubli, l'abandon, le mépris sont le partage de l'infortune.

Ah! madame, séparez de cette foule corrompue celui..... — Celui que vous aimez, n'est-ce pas? Je vois ce qu'il a pu vous dire. Il n'est point complice de l'iniquité de son père; il la désavoue; il vous plaint; il veut réparer le tort qu'on vous fait. Promesses vaines, discours de jeune homme, qui seront oubliés demain. Mais fût-il constant dans son amour et fidèle dans ses promesses, son père est jeune; il vieillira, car les méchans vieillissent; et cependant l'amour s'éteint, l'ambition parle, le devoir commande; un grade, une alliance, une fortune viennent s'offrir, et l'amante crédule et trompée devient la fable du public. Voilà le sort qui vous attendait; votre mère vous en a sauvée. Je vous coûte aujourd'hui des larmes; mais vous me bénirez un jour. Je vous laisse, ma fille; préparez-vous au sacrifice que Dieu vous demande. Plus ce sacrifice sera pénible, plus il sera digne de lui.

2333330A

Que vous dirai-je, madame? il fallut m'y résoudre. Je pris ce voile, ce bandeau; j'entrai dans la voie de la pénitence; et pendant ce temps d'épreuve où l'on est libre encore, je me flattai de me vaincre moi-même, et je n'attribuai mon irrésolution et ma faiblesse qu'à la funeste liberté de pouvoir revenir sur mes pas. Il me tardait de me lier par un serment irrévocable. Je le fis, ce serment; je renonçai au monde : c'était peu de chose. Mais, hélas! je renonçai à mon amant; et c'était plus pour moi que de renoncer à la vie. En prononçant ces vœux, mon âme, errante sur mes lèvres, semblait prête à m'abandonner. A peine avais-je eu la force de me traîner au pied des autels; mais il fallut qu'on m'en retirât expirante. Ma mère vint à moi, transportée d'une joie cruelle. Pardonnez-moi, mon Dieu! je la respecte, je l'aime encore, je l'aimerai jusqu'au dernier soupir. Ces paroles de Lucile furent coupées par ses sanglots, et deux ruisseaux de larmes inondèrent son visage.

Le sacrifice était consommé, reprit-elle après un long silence: j'étais à Dieu, je n'étais plus à moi-même. Tous les liens des sens devaient être rompus. Je venais de mourir pour la terre; j'osais le croire ainsi. Mais quelle fut ma frayeur en rentrant dans l'abîme de mon âme! j'y retrouvai l'amour, mais l'amour furieux et coupable, l'amour honteux et désespéré, l'amour révolté contre le ciel, contre la nature, contre moi-même, consumé de regrets, déchiré de remords, et transformé en rage. Qu'ai-je fait! m'écriai-je mille fois, qu'ai-je fait! Ce mortel adoré, que je ne devais plus voir, s'offrit à ma pensée avec tous ses charmes. Le nœud fortuné qui devait nous unir, tous les instans d'une vie délicieuse, tous les mouvemens de deux cœurs que le trépas seul eût séparés, se présentèrent à mon âme éperdue. Ah! madame, quelle image désolante! Il n'est rien que je n'aie fait pour l'effacer de mon souvenir. Depuis cinq ans je l'écarte et la revois sans cesse; en vain je m'arrache au sommeil qui me la retrace, en vain je me dérobe à la solitude où elle m'attend; je la retrouve au pied des autels, je la porte au sein de Dieu même. Cependant ce Dieu plein de clémence a pris enfin pitié de moi. Le temps, la raison, la pénitence ont affaibli les premiers accès de cette passion criminelle; mais une langueur douloureuse a pris la place. Je me sens mourir à chaque instant; et le plaisir d'approcher du tombeau est le seul que je goûte encore.

O ma chère Lucile! s'écria madame de Clarence après l'avoir entendue, qui de nous est la plus à plaindre? L'amour a fait vos malheurs et les miens; mais vous avez aimé le plus tendre, le plus fidèle, le plus reconnaissant des hommes; et moi, le plus perfide, le plus ingrat, le plus cruel qui fût jamais : vous vous êtes donnée

au ciel; je me suis livrée à un lâche : votre retraite a été un triomphe; la mienne est un opprobre : on vous pleure, on vous aime, on vous respecte; on m'outrage, et on me trahit.

De tous les amans, le plus passionné avant l'hymen ce fut le marquis de Clarence. Jeune, aimable, séduisant à l'excès, il annonçait le naturel le plus heureux. Il promettait toutes les vertus, comme il avait toutes les grâces. La docile facilité de son caractère recevait si vivement l'impression des sentimens honnêtes, qu'ils semblaient devoir ne s'en effacer jamais. Il lui fut, hélas! trop aisé de m'inspirer l'amour qu'il avait lui-même, ou qu'il croyait avoir pour moi. Toutes les convenances qui font les grands mariages s'accordaient avec ce penchant mutuel; et mes parens, qui l'avaient vu naître, consentirent à le couronner. Deux ans se passèrent dans l'union la plus tendre. O Paris! ô théâtre des vices! ô funeste écueil de l'amour, de l'innocence et de la vertu! Mon mari, qui jusqu'alors n'avait vu ceux de son âge qu'en passant, et pour s'amuser, disait-il, de leurs travers et de leurs ridicules, respira insensiblement le poison de leur exemple. L'appareil bruyant de leurs rendez-vous insipides, les confidences mystérieuses de leurs aventures, les récits fastueux de leurs vains plaisirs, les éloges prodigués à leurs indignes conquêtes, excitèrent d'abord sa curiosité. La douceur d'une union innocente et paisible n'eut plus pour lui les mêmes charmes. Je n'avais que les talens que donne une éducation vertueuse; je m'aperçus qu'il m'en désirait davantage. Je suis perdue, dis-je en moi-même : mon cœur ne suffit plus au sien. En effet, son assiduité ne fut dès-lors qu'une bienséance : ce n'était plus par goût qu'il préférait ces doux entretiens, ces tête-à-tête délicieux pour moi, au flux et reflux d'une société tumultueuse. Il m'invita lui-même à me dissiper pour l'autoriser à se répandre. Je devins plus pressante; je le gênais. Je pris le parti de le laisser en liberté, afin qu'il pût me souhaiter et me revoir avec plaisir, après une comparaison que je croyais devoir être à mon avantage. Mais de jeunes corrupteurs se saisirent de cette âme, par malheur trop flexible; et dès qu'il eut trempé ses lèvres dans la coupe empoisonnée, son ivresse fut sans remède, et son égarement sans retour. Je voulus le ramener : il n'était plus temps. Vous vous perdez, mon ami, lui dis-je; et, quoiqu'il me soit affreux de me voir enlever un époux qui faisait mes délices, c'est plus pour vous que pour moi-même que je déplore votre erreur. Vous cherchez le bonheur où certainement il n'est pas : de faux biens, de honteux plaisirs ne rempliront jamais votre âme. L'art de séduire et de tromper est l'art de ce monde qui vous enchante; votre épouse ne le connaît point, vous ne le connaissez pas mieux qu'elle. Ce manége infâme n'est pas fait pour

nos cœurs ; le vôtre se laisse égarer dans son ivresse; mais son ivresse n'aura qu'un temps; l'illusion se dissipera comme les vapeurs du sommeil; vous reviendrez à moi; vous me retrouverez la même. L'amour indulgent et fidèle vous attend au retour ; tout sera oublié ; vous n'aurez à craindre de moi ni reproche, ni plainte. Heureuse si je vous console de tous les chagrins que vous m'aurez causés! Mais vous, qui connaissez le prix de la vertu, et qui en avez goûté les charmes; vous, que le vice aura précipité d'abîme en abîme; vous, qu'il renverra, peut-être avec mépris, cacher auprès de votre épouse les jours languissans d'une vieillesse prématurée, le cœur flétri par la tristesse, l'âme en proie aux cruels remords, comment vous réconcilierez-vous avec vous-même? comment pourrez-vous goûter encore le plaisir pur d'être aimé de moi? Hélas! mon amour même sera votre supplice. Plus cet amour sera vif et tendre, plus il sera humiliant pour vous. C'est là, mon cher marquis, c'est là ce qui me désole et m'accable. Cessez de m'aimer, j'y consens; je vous le pardonne, puisque j'ai cessé de vous plaire; mais ne vous rendez jamais indigne de ma tendresse, et soyez du moins tel que vous n'ayez point à rougir à mes yeux. Le croiriez-vous, ma chère Lucile? une plaisanterie fut sa réponse. Il me dit que je parlais comme un ange, et que cela méritait d'être écrit; mais voyant mes yeux se remplir de larmes: Ne fais donc pas l'enfant, me dit-il; je t'aime, tu le sais: laisse-moi m'amuser de tout, et sois sûre que rien ne m'attache.

Cependant d'officieux amis ne manquèrent pas de m'instruire de tout ce qui pouvait me désoler et me confondre. Hélas! mon époux lui-même se lassa bientôt de se contraindre et de me flatter.

Je ne vous dirai point, ma chère Lucile, tout ce que j'ai souffert d'humiliations et de dégoûts; vos peines, auprès des miennes, vous sembleraient encore légères. Imaginez, s'il est possible, la situation d'une âme vertueuse et passionnée, vive et délicate à l'excès, qui reçoit tous les jours de nouveaux outrages de celui qu'elle aime uniquement; qui vit pour lui seul encore, quand il ne vit plus pour elle, quand il ne rougit pas de vivre pour des objets dévoués au mépris. J'épargne à votre pudeur ce que ce tableau a de plus horrible. Rebutée, abandonnée, sacrifiée par mon mari, je dévorais ma douleur en silence; et si j'étais l'objet des railleries de quelques sociétés sans mœurs, un public plus compatissant et plus estimable me consolait par sa pitié. Je jouissais du seul bien que le vice n'avait pu m'ôter, d'une réputation sans tache. Je l'ai perdue, ma chère Lucile : la méchanceté des femmes, que mon exemple humiliait, n'a pu me voir irréprochable. On a interprété comme on a voulu ma solitude et ma tranquillité apparente; on m'a donné le premier homme qui a eu

l'imprudence de laisser croire qu'il était bien reçu de moi. Mon mari, pour qui ma présence était un reproche continuel, et qui ne se trouvait pas encore assez libre, a pris, pour s'affranchir de ma douleur importune, le premier prétexte qu'on lui a présenté, et m'a exilée dans l'une de ses terres. Inconnue au monde, loin du spectacle de mes malheurs, j'avais du moins, dans ma solitude, la liberté de répandre des larmes; mais le cruel m'a fait annoncer que je pouvais choisir un couvent; que la terre de Florival était vendue, et qu'il fallait m'en retirer. Florival! interrompit Lucile tout émue. C'était mon exil, reprit la marquise. — Ah! madame, quel nom avez-vous prononcé? — Le nom que portait mon époux avant d'acquérir le marquisat de Clarence. — Qu'entends-je? ô ciel! ô juste ciel! est-il possible! s'écria Lucile en se précipitant dans le sein de son amie. — Qu'avez-vous donc? quel trouble! quelle soudaine révolution! Lucile, reprenez vos sens. — Quoi! madame, Florival est donc le perfide, le scélérat qui vous trahit et vous déshonore! — Vous est-il connu? — C'est lui, madame, que j'adorais, que je pleure depuis cinq ans, lui qui aurait eu mes derniers soupirs! — Que dites-vous? — C'est lui, madame. Hélas! quel eût été mon sort! A ces mots, Lucile se prosternant le visage contre terre : O mon Dieu! dit-elle, ô mon Dieu! c'est vous qui me tendiez la main. La marquise confondue ne pouvait revenir de son étonnement. N'en doutez pas, dit-elle à Lucile, les desseins du ciel sont marqués visiblement sur nous : il nous réunit, il nous inspire une confiance mutuelle, il ouvre nos cœurs l'un à l'autre, comme deux sources de lumières et de consolation. Eh bien! ma digne et tendre amie, tâchons d'oublier ensemble et nos malheurs, et celui qui les cause.

Dès ce moment, la tendresse et l'intimité de leur union furent extrêmes. Leur solitude eut pour elles des douceurs qui ne sont connues que des malheureux; mais bientôt après, ce calme fut interrompu par la nouvelle du danger qui menaçait les jours du marquis. Ses égaremens lui coûtaient la vie ; au bord du tombeau, il demandait sa vertueuse épouse. Elle s'arrache des bras de sa compagne désolée ; elle accourt ; elle arrive ; elle le trouve expirant. O vous que j'ai tant et si cruellement outragée, dit-il en la reconnaissant, voyez le fruit de mes désordres; voyez la plaie épouvantable dont la main de Dieu m'a frappé. Si je suis digne encore de votre pitié, élevez au ciel une voix innocente, et présentez-lui mes remords. Sa femme, éperdue, voulut se jeter dans son sein. Éloignez-vous, lui dit-il, je me fais horreur ; mon souffle est le souffle de la mort. Il ajoute, après un long silence : Me reconnais-tu dans l'état où m'a réduit le crime? Est-ce là cette âme pure qui se confondait avec la tienne? est-ce là cette

moitié de toi-même ? est-ce là ce lit nuptial qui me reçut digne de toi? Perfides amis, détestables enchanteresses, venez, voyez et frémissez! O mon âme! qui te délivrera de cette prison hideuse! Monsieur, demandait-il à son médecin, en ai-je pour long-temps encore ? mes douleurs sont intolérables. Ne me quitte pas, ma généreuse amie; je tomberais sans toi dans le plus affreux désespoir... Mort cruelle, achève, achève d'expier ma vie. Il n'est point de maux que je ne mérite : j'ai trahi, déshonoré, persécuté lâchement l'innocence et la vertu même.

Madame de Clarence, dans les convulsions de sa douleur, faisait à chaque instant de nouveaux efforts pour se précipiter sur ce lit d'où l'on tâchait de l'éloigner. Enfin le malheureux expira, les yeux attachés sur elle, et sa voix acheva de s'éteindre en lui demandant pardon.

La seule consolation dont madame de Clarence fut capable, était la confiance religieuse que lui inspirait une si belle mort. Il fut, disait-elle, plus faible que méchant, et plus fragile que coupable. Le monde l'avait égaré par les plaisirs, Dieu l'a ramené par les douleurs. Il l'a frappé; il lui pardonne. Oui, mon époux, mon cher Clarence! s'écriait-elle, dégagé des liens du sang et du monde, tu m'attends dans le sein de ton Dieu.

L'âme remplie de ces saintes idées, elle vint se réunir à son amie, qu'elle trouva au pied des autels. Le cœur de Lucile fut déchiré au récit de cette mort cruelle et vertueuse. Elles pleurèrent ensemble pour la dernière fois; et quelque temps après, madame de Clarence consacra à Dieu, par les mêmes vœux que Lucile, ce cœur, ces charmes, ces vertus, dont le monde n'était pas digne.

TOUT OU RIEN.

Dans l'âge où il est si doux d'être veuve, Cécile ne laissait pas de penser à un nouvel engagement. Deux rivaux se disputaient son choix. L'un, modeste et simple, n'aimait qu'elle; l'autre, artificieux et vain, était surtout amoureux de lui-même. Le premier avait la confiance de Cécile; le second avait son amour. Cécile était injuste, allez-vous dire. Point du tout. Les gens simples se négligent; il leur semble que pour plaire il suffit d'aimer de bonne foi, et de persuader que l'on aime. Mais il est peu de naturels qui n'aient besoin d'un peu de parure. Un homme sans artifice, au milieu du monde, est comme, au spectacle, une femme sans rouge.

Eraste, avec sa franchise, avait dit à Cécile : Je vous aime ; et dès-lors il l'avait aimée comme il avait respiré : son amour était sa vie. Floricourt s'était fait désirer par cette galanterie légère, qui a l'air de ne prétendre à rien. Parmi les soins qu'il rendait à Cécile, il choisissait, non les plus passionnés, mais les plus séduisans. Rien d'affecté, rien de sérieux; on le trouvait d'autant plus aimable, qu'il semblait l'être sans intérêt.

On plaignait Eraste; on ne connaissait pas un plus honnête homme; c'était dommage qu'on ne pût l'aimer. On craignait Floricourt : c'était un homme dangereux, qui ferait peut-être le malheur d'une femme; mais le moyen de s'en défendre! Cependant on ne voulait pas tromper Eraste. Il fallut lui tout avouer.

Je vous estime, Eraste, lui dit Cécile, et je sens que vous méritez mieux; mais le cœur a ses caprices; le mien se refuse à ma raison. J'entends, madame, reprit Eraste en se possédant, mais avec les larmes aux yeux; votre raison vous parle pour moi, et votre cœur pour un autre. — Je vous l'avoue, et ce n'est pas sans regret : je serais blâmable, si j'étais libre; mais le penchant ne se commande pas. — A la bonne heure, madame : je vous aimerai tout seul; j'en aurai bien plus de gloire. — Et voilà précisément ce que je ne veux point. — Je ne le veux pas non plus; mais tout cela est inutile. — Et qu'allez-vous devenir? — Ce qu'il plaira à l'amour et à la nature. — Vous me désolez, Eraste, avec cet abandon de vous-même. — Il faut bien que je m'abandonne, quand je ne puis me retenir. — Que je suis malheureuse de vous avoir connu! — En effet, je vous conseille de vous plaindre : c'est un furieux malheur que d'être aimée! — Oui, c'en est un d'avoir à se reprocher celui d'un homme qu'on estime. — Vous, madame! vous n'avez rien à vous reprocher. Un honnête homme peut se plaindre d'une coquette qui le joue; ou plutôt elle est indigne de ses plaintes et de ses regrets : mais vous, quels sont vos torts? Avez-vous employé la séduction pour m'attirer, la complaisance pour me retenir? vous ai-je consultée pour vous aimer? Qui vous oblige à me trouver aimable? Suivez votre penchant, et je suivrai le mien. N'ayez pas peur que je vous tourmente. — Non; mais vous vous tourmenterez vous-même; car enfin vous me verrez. — Quoi! seriez-vous assez cruelle pour m'interdire votre vue? — Je n'ai garde assurément; mais je veux vous voir tranquille, et comme mon meilleur ami. — Ami, soit : le nom n'y fait rien. — Ce n'est pas assez du nom, je veux vous ramener en effet à ce sentiment si pur, si tendre et si solide, à cette amitié que je sens pour vous. — Eh, madame! je ne vous empêche pas de m'aimer comme vous voulez; de grâce, permettez que je vous

aime comme je puis, et autant que je puis. Je ne demande que la liberté d'être malheureux à mon aise.

L'obstination d'Eraste affligeait Cécile; mais, après tout, elle avait fait ce qu'elle avait dû : tant pis pour lui s'il l'aimait encore. Elle se livra donc, sans trouble et sans reproche, à son inclination pour Floricourt. Tout ce que la galanterie la plus raffinée a d'artifice et d'enchantement fut mis en usage pour la captiver. Floricourt y parvint sans peine. Il avait su plaire; il croyait aimer; il était heureux, s'il avait voulu l'être. Mais l'amour-propre est le fléau de l'amour. C'était peu pour Floricourt d'être aimé plus que toutes choses ; il voulait être aimé uniquement, sans réserve, et sans partage : il est vrai qu'il donnait l'exemple. Il s'était détaché, pour Cécile, d'une prude qu'il avait ruinée, et d'une coquette qui le ruinait; il avait rompu avec cinq ou six jeunes gens des plus vains et des plus sots qu'on eût encore vus dans le monde; il ne soupait guère que chez Cécile, où l'on soupait délicieusement; et il avait la bonté de penser à elle au milieu d'un cercle de femmes, dont aucune ne l'égalait ni en grâces ni en beauté. Des procédés si rares, sans parler d'un mérite plus rare encore, n'exigeaient-ils pas de Cécile le dévouement le plus absolu?

Cependant, comme il n'avait pas assez d'amour pour manquer d'adresse, il n'eut garde de faire sentir d'abord ses prétentions. Jamais homme, avant la conquête, n'avait été plus complaisant, plus docile, moins exigeant que Floricourt ; mais dès qu'il se vit maître du cœur, il en devint le tyran. Difficile, impérieux, jaloux, il voulait occuper seul toutes les facultés de l'âme de Cécile. Il ne pouvait lui souffrir une idée qui ne fût pas la sienne, encore moins un sentiment qui ne vînt pas de lui. Un goût décidé, une liaison suivie était sûre de lui déplaire ; mais il fallait le deviner. Il se faisait demander vingt fois le sujet de sa rêverie ou de son humeur ; et ce n'était que par complaisance qu'il avouait enfin que telle chose lui avait déplu, que telle personne l'ennuyait. Enfin dès qu'il eut bien éprouvé que ses volontés étaient des lois, il les annonça sans détour ; on s'y soumit sans résistance. C'était peu d'exiger de Cécile le sacrifice des plaisirs qui se présentaient naturellement, il les faisait naître le plus souvent, pour se les voir immoler. Il parlait avec éloge d'un spectacle ou d'une fête ; il y invitait Cécile ; on arrangeait la partie avec les femmes qu'il avait nommées ; l'heure arrivait, on était parée, les chevaux étaient mis; il changeait de dessein ; et l'on était obligée de prétexter un mal de tête. Il présentait à Cécile une amie qu'il annonçait comme une femme adorable ; on la trouvait telle, on se liait. Huit jours après, il avouait qu'il s'était trompé; elle était précieuse, maussade, ou étourdie; il fallait s'en détacher.

Cécile fut bientôt réduite à de légères connaissances, qu'elle voyait encore trop souvent. Elle ne s'apercevait pas que sa complaisance s'était changée en servitude. On croit suivre ses volontés, en suivant les volontés de ce qu'on aime. Il lui semblait que Floricourt ne faisait que la prévenir. Elle lui sacrifiait tout, sans se douter qu'elle lui fît des sacrifices; mais l'amour-propre de Floricourt n'en était pas rassasié.

La société de la ville, toute frivole et passagère qu'elle était, lui parut encore trop intéressante. Il fit l'éloge de la solitude; il répéta cent fois qu'on ne s'aimait bien que dans les champs, loin de la dissipation et du tumulte, et qu'il ne serait heureux que dans une retraite inaccessible aux importuns et aux jaloux. Cécile avait une campagne telle qu'il la désirait. Elle eût voulu y passer avec lui les plus beaux jours de l'année; mais le pouvait-elle avec décence? Il lui fit entendre qu'il suffisait de rompre le tête-à-tête par deux amis qu'ils emmeneraient; et il désigna Eraste et Artenice. Après tout, si la critique s'en mêlait, leur hymen, prêt à se conclure, allait bientôt lui imposer silence. On partit; Eraste fut du voyage; et c'était encore un raffinement de l'amour-propre de Floricourt. Il savait qu'Eraste était son rival, et son rival malheureux; c'était le témoin le plus flatteur qu'il pût avoir de son triomphe : aussi l'avait-il bien ménagé. Ses attentions pour lui avaient un air de compassion et de supériorité, dont Eraste s'impatientait quelquefois; mais l'amitié tendre et délicate de Cécile le dédommageait de ces humiliations, et la crainte de lui déplaire les lui faisait dissimuler. Cependant, sûr comme il était qu'ils n'allaient à la campagne que pour s'aimer en toute liberté, comment put-il se résoudre à les suivre? C'est la réflexion que Cécile fit comme nous : elle eût voulu l'en empêcher; mais la partie était arrangée, il n'était plus temps de la rompre. Du reste, Artenice était jeune et belle : la solitude, l'occasion, l'exemple, la jalousie et le dépit pouvaient engager Eraste à tourner vers elle des vœux que Cécile ne pouvait plus écouter. Cécile était assez modeste pour penser qu'on pouvait lui être infidèle, et assez juste pour le désirer; mais c'était peu connaître le cœur et le caractère d'Eraste.

Artenice était une de ces femmes pour qui l'amour est un arrangement de société, qui s'offensent d'un long respect, qui s'ennuient d'un amour constant, et qui comptent assez sur la probité des hommes pour s'y livrer sans réserve et les quitter sans ménagement. On lui avait dit : Nous allons passer quelque temps à la campagne; Eraste y vient, voulez-vous en être? Elle avait répondu avec un sourire : Volontiers, cela sera plaisant; et la partie s'était liée. Ce fut pour Eraste un tourment de plus. Arte-

nice avait entendu faire à Cécile l'éloge de son ami, comme de l'homme du monde le plus sage, le plus honnête, et le plus réservé. Cela est charmant, disait Artenice en elle-même; voilà un homme que l'on peut prendre et renvoyer sans précaution et sans éclat. Heureux ou malheureux, cela ne dit mot : on n'est à son aise qu'avec ces gens-là. Un Eraste est une trouvaille. On juge bien, d'après ces réflexions, qu'Eraste fut agacé.

Floricourt était, auprès de Cécile, d'une assiduité désolante pour un rival malheureux. Cécile avait beau se contraindre; ses regards, sa voix, son silence même la trahissaient. Eraste était au supplice; mais il renfermait sa douleur. Artenice, en femme habile, s'éloignait à propos, et engageait Eraste à la suivre. Qu'ils sont heureux! lui dit-elle un jour en se promenant avec lui : tout occupés l'un de l'autre, ils se suffisent mutuellement, ils ne vivent que pour eux-mêmes. C'est un grand bien que d'aimer! qu'en dites-vous? Oui, madame, répondit Eraste les yeux baissés, c'est un grand bien, quand on est deux. — Mais vraiment l'on est toujours deux : je ne vois pas que l'on soit seul au monde. — Je veux dire, madame, deux cœurs également sensibles, faits pour s'aimer également. — Egalement! cela est bien rigoureux! Pour moi, il me semble que l'on doit être moins difficile, et se contenter de l'à peu près. Eh quoi! si j'ai plus de sensibilité dans le caractère que celui qui s'attache à moi, faut-il que je l'en punisse? Chacun donne ce qu'il a; et l'on n'a rien à reprocher à celui qui met dans la société la dose de sentiment qu'il a reçue de la nature. J'admire comme les cœurs les plus froids sont toujours les plus délicats. Vous, par exemple, vous seriez homme à prétendre que l'on se passionnât pour vous. — Moi! madame, je ne prétends à rien. — Vous avez tort; ce n'est pas là ce que je veux dire. Vous avez de quoi séduire une femme assurément; je ne serais même pas étonnée qu'on se prît pour vous d'inclination. — Cela peut être, madame; en fait de folie, je ne jure de rien; mais si on faisait celle de m'aimer, on serait, je crois, fort à plaindre. — Est-ce un avis, monsieur, que vous avez la bonté de me donner? — A vous! madame : je me flatte que vous ne me croyez ni assez sot, ni assez fat pour vous donner de tels avis. — Fort bien, vous parlez en général; et vous m'exceptez par politesse. — L'exception même est inutile, madame; vous n'êtes pour rien dans tout ceci. — Mais pardonnez-moi, monsieur : c'est moi qui vous dis que vous avez de quoi plaire, qu'on peut très-bien vous aimer à la folie; et c'est à moi que vous répondez qu'on serait fort à plaindre si l'on vous aimait : rien n'est plus personnel, ce me semble. Eh bien! vous voilà embarrassé? — J'avoue que la plaisanterie m'embarrasse. Je ne sais point y répondre; et il n'est

pas généreux de m'attaquer avec des armes que je n'ai point. — Et si je parlais sérieusement, Eraste? si rien au monde n'était plus sincère?— Je quitte la partie, madame : la situation où je me trouve ne me permet pas de vous amuser plus long-temps. Ah! ma foi, il en tient tout de bon, dit-elle en le suivant des yeux. Le ton léger, l'air riant que j'ai pris, l'ont piqué : c'est un homme à sentiment; il faut lui parler son langage. A demain, dans ce même bosquet, encore un tour de promenade, et ma victoire est décidée.

La promenade d'Eraste avec Artenice avait paru longue à Cécile. Eraste en revint tout rêveur, et Artenice triomphante. Eh bien! dit tout bas Cécile à son amie, que pensez-vous d'Eraste? —Mais j'en suis assez contente; il ne m'a point du tout ennuyée, et c'est beaucoup; il a des choses excellentes, et l'on peut en faire un homme aimable. Je lui trouve seulement le ton un peu romanesque : il veut du sentiment. Défaut d'usage, préjugé de province, dont il est facile de le corriger. *Il veut du sentiment!* dit Cécile en elle-même; ils en sont aux conditions. C'est aller loin dans une première entrevue. Il me semble qu'Eraste prend son parti de bonne grâce; mais quoi! s'il est assez heureux, est-ce à moi de le trouver mauvais? Cependant il a eu tort de vouloir me persuader qu'il était si fort à plaindre. Il aurait pu épargner à ma délicatesse les reproches douloureux qu'il savait bien que je me faisais. C'est la manie des amans d'exagérer toujours leurs peines. Enfin le voilà consolé, et me voilà bien soulagée.

Cécile, dans cette pensée, se contraignit un peu moins avec Floricourt. Eraste, à qui rien n'échappait, fut plus triste que de coutume. Cécile et Artenice attribuèrent sa tristesse à la même cause : une passion naissante produit toujours cet effet-là. Le lendemain, Artenice ne manqua point de ménager un tête-à-tête à Cécile et à Floricourt, en amenant avec elle Eraste.

Vous êtes fâché, lui dit-elle; je veux me réconcilier avec vous. Je vois, Eraste, que vous n'êtes pas un de ces hommes avec qui l'amour doit se traiter en plaisanterie : vous regardez un engagement comme la chose du monde la plus sérieuse; je vous en estime davantage. — Moi! point du tout, madame; je suis très-persuadé qu'un amour sérieux est la plus haute extravagance, et qu'il n'est un plaisir qu'autant qu'il est un jeu. — Accordez-vous donc avec vous-même; hier au soir, vous vouliez une égale sensibilité, une inclination mutuelle. — Je voulais une chose impossible, ou du moins la chose du monde la plus rare; et je tiens qu'à moins de cet accord si difficile, et auquel il faut renoncer, le plus sage et le plus sûr parti est de faire un jeu de l'amour, sans y attacher un prix et une importance chimériques. — Ma

foi, mon cher Eraste, vous parlez d'or. En effet, pourquoi se tourmenter vainement à s'aimer plus qu'on ne peut? On se convient, on s'arrange; on s'ennuie, et on se quitte. Au bout du compte, on a eu du plaisir; c'est un temps bien employé; et plût au ciel pouvoir ainsi s'amuser toute la vie! Voilà, disait Eraste en lui-même, une humeur bien accommodante! Je vois, poursuivit-elle, ce qu'on appelle des passions sérieuses: rien de plus triste, rien de plus sombre. L'inquiétude, la jalousie assiègent deux malheureux. Ils prétendent se suffire, et ils s'ennuient à la mort. — Ah! madame, que dites-vous? rien ne leur manque, s'ils s'aiment bien. Cette union est le charme de la vie, les délices de l'âme, la plénitude du bonheur. — Ma foi, monsieur, vous êtes fou avec vos disparates éternelles. Que voulez-vous donc, je vous prie? — Ce qui ne se trouve point, madame, et ce qu'on ne verra peut-être jamais. — Voilà une belle expectative! Et en attendant, votre cœur sera désœuvré? — Hélas! plût au ciel qu'il pût l'être! — Il ne l'est donc pas, Eraste? — Non, sans doute, madame; et vous plaindriez son état, si vous pouviez le concevoir. A ces mots, il s'éloigna en levant les yeux au ciel et en poussant un profond soupir. Voilà donc, dit Artenice, ce qu'on appelle un homme réservé! Il l'est si fort, qu'il en est bête. Heureusement je ne me suis point expliquée. Peut-être aurais-je dû lui parler plus clairement: il faut aider les gens timides; mais il s'en va sur une exclamation, sans donner le temps de lui demander ce qui l'arrête et ce qui l'afflige. Nous verrons: il faudra bien qu'il se déclare; car enfin je suis compromise, et il y va de mon honneur.

Floricourt voulut, pendant le souper, s'amuser aux dépens d'Eraste. Eh bien! dit-il à Artenice, où en êtes-vous? On n'a rien de caché pour ses amis, et nous vous en donnons l'exemple. Bon! dit Artenice avec dépit, savons-nous profiter des exemples qu'on nous donne? savons-nous même ce que nous voulons? Si on parle d'un amour sérieux, monsieur le traite de badinage; si l'on se prête au badinage, monsieur revient au sérieux. Il vous est facile, madame, dit Eraste, de me donner un ridicule: je me prête à cela tant qu'on veut. — Eh! monsieur, ce n'est pas mon dessein; mais nous sommes avec nos amis; expliquons-nous sans aucun mystère. Nous n'avons pas le temps de nous observer et de nous deviner l'un l'autre. Je vous plais, vous me l'avez fait entendre; je ne vous dissimule point que vous me convenez assez. Nous ne sommes pas ici pour être spectateurs inutiles; l'honnêteté même exige que nous soyons occupés; finissons, et entendons-nous. Comment voulez-vous m'aimer? comment voulez-vous que je vous aime? — Moi, madame, s'écria Eraste, je ne veux point

que vous m'aimiez. — Quoi ! monsieur, vous m'avez donc trompée ? — Point du tout, madame ; j'atteste le ciel que je ne vous ai pas dit un mot qui ressemble à de l'amour. Oh ! pour le coup, dit-elle en se levant de table, voilà une effronterie qui me passe. Floricourt voulut la retenir. — Non, monsieur, je ne puis soutenir la vue d'un homme qui ose nier les tristes et fades déclarations dont il m'a excédée, et que j'ai eu la bonté de souffrir, prévenue par les éloges qu'on m'avait faits, je ne sais pourquoi, de ce maussade personnage.

Artenice est partie furieuse, dit Cécile à Eraste en le revoyant le lendemain. Que s'est-il donc passé entre vous ? — Des propos en l'air, madame, dont le résultat de ma part a été que rien n'était plus à craindre qu'un amour sérieux, que rien n'était plus méprisable qu'un amour frivole. Artenice m'a vu soupirer ; elle a pris mes soupirs pour elle. Je l'ai détrompée ; et voilà tout. — Vous l'avez détrompée : c'est d'un galant homme ; mais il fallait vous y prendre avec plus de ménagement. — Quoi ! madame, elle ose vous dire que nous en sommes au point de nous aimer ; et vous voulez que je me modère ? Qu'auriez-vous pensé de mon aveu ou de mon silence ? — Que vous étiez raisonnable et que vous preniez le bon parti. Artenice est encore jeune et belle, et votre liaison n'eût-elle été qu'un amusement..... — Je ne suis point d'humeur de m'amuser, madame ; et je vous prie de m'épargner des conseils dont je ne profiterai jamais. — Cependant vous voilà seul avec nous ; et vous sentez vous-même que vous jouerez ici un bien étonnant personnage. — Je jouerai, madame, le personnage d'un ami : rien n'est plus honnête, ce me semble. — Mais, Eraste, comment pouvez-vous y tenir ? — C'est mon affaire, madame : ne vous inquiétez pas de moi. — Il faut bien que je m'en inquiète ; car enfin je connais votre situation, elle est affreuse. — Cela peut être ; mais il ne dépend ni de vous ni de moi de la rendre meilleure : croyez-moi, n'en parlons plus. — N'en parlons plus, c'est bientôt dit ; mais vous souffrez, et j'en suis la cause. — Eh ! non, madame, non, je vous l'ai dit cent fois, vous n'avez rien à vous reprocher ; au nom de Dieu, soyez tranquille. — Je le serais, si vous pouviez l'être. — Oh ! pour le coup, vous êtes cruelle. Quand vous vous obstinerez à savoir ce qui se passe dans mon âme, je n'en aurai pas une peine de moins, et vous en aurez un chagrin de plus : de grâce, oubliez que je vous aime. — Eh ! comment l'oublier ? je le vois à chaque instant. — Vous voulez donc que je m'éloigne ? — Mais notre situation l'exigerait. — Fort bien : chassez-moi ; cela sera plus tôt fait. — Moi, vous chasser ! vous, mon ami ! c'est pour vous que je suis en peine. — Oh bien ! pour moi, je vous déclare que je ne puis vivre sans vous.

— Vous le croyez; mais l'absence..... — L'absence! le beau remède pour un amour comme le mien! — N'en doutez pas, mon cher Eraste : il est des femmes plus aimables et moins injustes que moi. — J'en suis fort aise; mais cela m'est égal. — Il vous le semble dans ce moment. — Je suis en ce moment ce que je serai toute ma vie : je me connais, je connais les femmes. N'ayez pas peur qu'aucune d'elles me rende heureux, ni malheureux. — Je veux croire que vous ne vous attacherez pas d'abord; mais vous vous dissiperez dans le monde. — Et avec quoi? rien ne m'amuse. Ici du moins je n'ai pas le temps de m'ennuyer : je vous vois, ou je vais vous voir; vous me parlez avec bonté; je suis sûr que vous ne m'oubliez pas; et si j'étais loin de vous, j'ai une imagination qui ferait mon supplice. — Et que pourrait-elle vous peindre de plus cruel que ce que vous voyez? — Je ne vois rien, madame; je ne veux rien voir; épargnez-moi vos confidences. — J'admire, en vérité votre modération. — Oui, j'ai un grand mérite à être modéré! et voulez-vous que je vous batte? — Non; mais on se plaint. — Et de quoi? — Je ne sais; mais je ne puis concilier tant d'amour avec tant de raison. — Ma foi, madame, chacun aime à sa manière; la mienne n'est pas d'extravaguer. S'il fallait des injures pour vous plaire, j'en dirais tout comme un autre; mais je doute que cela réussît. — Je n'y perds rien, Eraste; et dans le fond du cœur..... — Non, je vous jure que mon cœur vous respecte autant que ma bouche. Je ne me suis pas surpris un moment de colère contre vous. — Cependant vous vous consumez, je le vois bien. La mélancolie vous gagne. — Je ne suis pas gai. — Vous mangez à peine. — On vit à moins. — Je suis sûre que vous ne dormez point. — Pardonnez-moi, je dors un peu; et c'est là mon meilleur temps : car je vous vois dans le sommeil telle à peu près que je vous souhaite. — Eraste! — Cécile? — Vous m'offensez. — Oh! parbleu, madame, c'en est trop que de vouloir m'ôter mes songes. Dans la réalité, vous êtes telle que bon vous semble; permettez du moins qu'en idée vous soyez telle qu'il me plaît. — Ne vous fâchez point, et parlons raison. Ces mêmes songes, que je ne dois point savoir, entretiennent votre passion. — Tant mieux, madame, tant mieux; je serais bien fâché d'en guérir. — Et pourquoi vous obstiner à m'aimer sans espérance? — Sans espérance! je n'en suis pas là : si vos sentimens étaient justes, ils seraient durables. Mais..... — Ne vous flattez point, Eraste : j'aime; et c'est pour toute ma vie. — Je ne me flatte point, Cécile; c'est vous qui vous calomniez. Votre amour est un accès qui n'aura que son période. Il n'est pas honnête de médire de son rival : je me tais; mais je m'en rapporte à la bonté de votre esprit, à la délicatesse de votre cœur. — Ils

sont aveugles l'un et l'autre. — C'est avouer qu'ils ne le sont pas : il faut avoir vu ou entrevoir encore pour reconnaître qu'on voit mal. — Eh bien ! je l'avoue, il me souvient d'avoir trouvé des défauts à Floricourt : mais je ne lui en connais plus. — La connaissance vous reviendra, madame ; et je m'en repose sur lui. — Et si j'épouse Floricourt, comme en effet tout s'y dispose? — En ce cas, je n'aurai plus rien à espérer ni à craindre ; et mon parti est déjà pris. — Et quel est-il? — De cesser de vous aimer. — Et comment cela? — Comment? parbleu! rien n'est si aisé. Si j'étais à l'armée, et qu'une balle..... — O ciel ! — Est-il si malaisé de supposer qu'on est à l'armée? — Ah! cruel ami, qu'osez-vous dire? et avec quelle légèreté vous m'annoncez un malheur dont je ne me consolerais jamais ! Cécile s'attendrissait à cette idée, quand Floricourt vint les trouver. Eraste les laissa bientôt seuls, suivant son usage. Notre ami, ma chère Cécile, dit Floricourt, est un mortel fort ennuyeux ; qu'en dites-vous? C'est un honnête homme, répondit Cécile, dont je respecte les vertus. — Ma foi, avec ses vertus, il ferait bien d'aller rêver ailleurs : il faut de la gaieté, de la société à la campagne. — Peut-être a-t-il quelque sujet d'être triste et solitaire. — Oui, je le crois, et je le devine. Vous rougissez, Cécile ! je serai discret, et votre embarras m'impose silence. — Et quel serait mon embarras, monsieur? Vous croyez qu'Eraste m'aime; et vous avez raison de le croire. Je le plains, je le conseille, je lui parle comme son amie : il n'y a pas là de quoi rougir. — Un tel aveu, belle Cécile, vous rend encore plus estimable ; mais convenez qu'il vient un peu tard. — Je n'ai pas cru, monsieur, devoir vous dire un secret qui n'était pas le mien; et je vous l'aurais caché toute ma vie, si vous ne l'aviez pas surpris. Il y a dans ces sortes de confidences une ostentation et une cruauté qui ne sont point dans mon caractère. Il faut savoir respecter du moins les malheureux qu'on a faits. Voilà de l'héroïsme, s'écria Floricourt du ton du dépit et de l'ironie. Et cet ami que vous traitez si bien sait-il à quel point nous en sommes? — Oui, monsieur, je lui ai tout dit. — Et il a la bonté de demeurer encore ici ! — Je le disposais à s'en aller. — Ah ! je n'ai plus rien à dire; j'aurais été surpris, si votre délicatesse n'avait pas prévenu la mienne. Vous avez senti l'indécence de souffrir auprès de vous un homme qui vous aime au moment où vous allez vous déclarer pour son rival; il y aurait même de l'inhumanité à le rendre témoin du sacrifice que vous m'en faites. Et à quand son départ? — Je ne sais : je n'ai pas eu le courage de le lui prescrire; et il n'a pas la force de s'y déterminer. — Vous plaisantez, Cécile ; et qui lui proposera donc de nous délivrer de sa présence? Il ne serait pas honnête que ce fût moi. — Ce sera moi, monsieur; n'en ayez

point d'inquiétude.—Et quelle inquiétude, madame? Me feriez-vous l'honneur de me croire jaloux? Je vous déclare que je ne le suis point : ma délicatesse n'a que vous pour objet; et pour peu qu'il vous en coûte..... — Il m'en coûtera, n'en doutez point, d'ôter à un ami respectable la seule consolation qui lui reste; mais je sais me faire violence. — Violence, madame! cela est bien fort. Je ne veux point de violence : ce serait le moyen de me rendre odieux; et je vais presser moi-même cet ami respectable de ne pas vous abandonner.—Poursuivez, monsieur; la plaisanterie est fort à sa place, et je mérite en effet que vous me parliez sur ce ton. Je suis au désespoir de vous avoir déplu, madame, lui dit Floricourt en voyant ses yeux mouillés de larmes. Pardonnez-moi mon imprudence; je ne savais pas tout l'intérêt que vous preniez à mon rival et à votre ami. A ces mots, il la laissa pénétrée de douleur.

Eraste, de retour, la trouva dans cette situation. Qu'est-ce donc, madame? lui dit-il en l'abordant : les pleurs inondent votre visage! — Vous voyez, monsieur, la plus malheureuse de toutes les femmes; je sens que ma faiblesse me perd; et je ne puis m'en guérir. Un homme, à qui j'ai tout sacrifié, doute encore de mes sentimens. Il me méprise, il me soupçonne. — J'entends, madame, il est jaloux : il faut le tranquilliser. Il y va de votre repos, et il n'est rien que je ne sacrifie à un intérêt qui m'est si cher. Adieu : puissiez-vous être heureuse! j'en serai moins malheureux. Les larmes de Cécile redoublèrent à ces mots. Je vous ai exhorté à me fuir, lui dit-elle, je vous y exhortais en amie, et pour vous-même. L'effort que je faisais sur mon âme n'avait rien d'humiliant; mais vous éloigner pour complaire à un homme injuste, pour lui ôter un soupçon que je n'aurais jamais dû craindre; être obligé de justifier l'amour par le sacrifice de l'amitié, c'est une chose honteuse et accablante. Jamais rien ne m'a tant coûté. — Il le faut, madame, si vous aimez Floricourt. — Oui, mon cher Eraste, plaignez-moi; je l'aime, et j'ai beau me le reprocher..... Eraste n'en entendit pas davantage : il partit.

Floricourt mit tout en usage pour apaiser Cécile. Il était d'une douceur, d'une complaisance sans égale quand on avait fait sa volonté. Eraste fut presque oublié : et que n'oublie-t-on pas pour ce qu'on aime, quand on a le bonheur de se croire aimé! Un seul amusement, hélas! bien innocent, restait encore à Cécile dans leur solitude. Elle avait élevé un serin, qui, par un instinct merveilleux, répondait à ses caresses. Il connaissait sa voix; il volait au-devant d'elle; il ne chantait qu'en la voyant; il ne mangeait que sur sa main; il ne buvait que de sa bouche : elle lui donnait la liberté; il n'en jouissait qu'un moment; et sitôt qu'elle l'appelait, il fendait l'air avec vitesse. Dès qu'il était sur son sein,

le sentiment semblait agiter ses ailes et précipiter les battemens de son gosier mélodieux. Croirait-on que l'orgueilleux Floricourt fut offensé de l'attention que donnait Cécile à la sensibilité et au badinage de ce petit animal ? Je veux savoir, dit-il un jour en lui-même, si l'amour qu'elle a pour moi est au-dessus de ces faiblesses. Il serait plaisant qu'elle fût plus attachée à son serin qu'à son amant. Cela est possible : j'en ferai l'épreuve, et pas plus tard que ce soir. Où est donc le petit oiseau ? lui dit-il en l'abordant avec un sourire.—Il jouit du ciel et de la liberté ; il voltige dans ces jardins.—Et ne craignez-vous pas qu'à la fin il ne s'y accoutume, et qu'il ne revienne plus ?—Je le lui pardonnerai, s'il se trouve plus heureux.—Ah ! de grâce, voyons s'il vous est fidèle. Voulez-vous bien le rappeler ? Cécile fit le signal accoutumé, et l'oiseau vola sur sa main. — Il est charmant, dit Floricourt ; mais il vous est trop cher, j'en suis jaloux ; et je veux *tout ou rien* de la personne que j'aime. A ces mots, il voulut prendre l'oiseau chéri pour l'étouffer. Elle jeta un cri : le serin s'envola. Cécile, épouvantée, pâlit, et perdit connaissance. On accourut, on la rappela à la vie. Dès qu'elle ouvrit les yeux, elle vit à ses pieds, non l'homme qu'elle aimait le plus, mais de tous les mortels le plus odieux pour elle. Allez, monsieur, lui dit-elle avec horreur ; ce dernier trait vient de m'éclairer sur votre affreux caractère ; j'y vois autant de bassesse que de cruauté. Sortez de chez moi pour n'y rentrer jamais. Vous êtes trop heureux que je me respecte encore plus que je ne vous méprise. O mon cher et digne Eraste ! à qui vous aurais-je sacrifié ? Floricourt sortit, frémissant de honte et de rage. L'oiseau revint caresser sa belle maîtresse ; et il n'est pas besoin de dire qu'Eraste se vit rappelé.

LE PHILOSOPHE SOI-DISANT.

Clarice, depuis quelques années, n'entendait parler que de philosophes. Qu'est-ce donc que cette espèce d'hommes-là, dit-elle ? Je voudrais bien en voir quelqu'un. On la prévint que les vrais philosophes étaient rares ; qu'ils se communiquaient peu ; qu'au reste c'étaient de tous les hommes les plus simples, et qu'ils n'avaient rien de singulier. Il y en a donc de deux sortes, dit-elle ; car, dans tous les récits que j'entends, un philosophe est un être bizarre qui fait profession de ne ressembler à rien. De ceux-là, lui dit-on, il y en a partout : vous en aurez, cela est facile.

Clarice était à la campagne avec une de ces sociétés qu'on

appelle frivoles, et qui ne demandent qu'à s'amuser. On lui présenta, quelques jours après, le sentencieux Ariste. Monsieur est donc philosophe? demanda-t-elle en le voyant. Oui, madame, répondit Ariste. — C'est une belle chose que la philosophie, n'est-ce pas? — Mais, madame, c'est la science du bien et du mal, ou, si vous voulez, la sagesse. Ce n'est que cela? dit Doris. Et le fruit de cette sagesse, poursuivit Clarice, est d'être heureux sans doute? Ajoutez, madame, de faire des heureux. Je serais donc philosophe aussi? dit à demi-voix la naïve Lucinde; car on m'a répété cent fois qu'il ne tenait qu'à moi d'être heureuse en faisant des heureux. Bon! qui ne sait pas cela? reprit Doris: c'est le secret de la comédie.

Ariste, avec le sourire du mépris, leur fit entendre que le bonheur philosophique n'était pas celui que peut goûter et faire goûter une jolie femme. — Je m'en doutais bien, dit Clarice; et rien ne se ressemble moins, je crois, qu'une jolie femme et un philosophe. Mais voyons d'abord comment le sage Ariste s'y prend pour être heureux lui-même. — Cela est tout simple, madame: je n'ai point de préjugés, je ne dépends de personne, je vis de peu, je n'aime rien, et je dis tout ce que je pense. N'aimer rien, observa Cléon, me semble une disposition peu favorable à faire des heureux. Eh! monsieur, répliqua le philosophe, ne fait-on du bien qu'à ce qu'on aime? Affectionnez-vous le misérable que vous soulagez en passant? C'est ainsi que nous distribuons à l'humanité le secours de nos lumières. Et c'est, dit Doris, avec des lumières que vous faites des heureux? — Oui, madame, et que nous le sommes. La grosse présidente de Ponval trouvait ce bonheur-là bien mince! Un philosophe a-t-il bien du plaisir, demanda Lucinde. — Il n'en a qu'un, madame, celui de les mépriser tous. — Cela doit être fort amusant! dit brusquement la présidente. Et si vous n'aimez rien, monsieur, que faites-vous donc de votre âme? — Ce que j'en fais? Je l'emploie au seul usage qui soit digne d'elle: je contemple, j'observe les merveilles de la nature. Eh! que peut-elle avoir pour vous d'intéressant, cette nature, reprit Clarice, si les hommes, si vos semblables n'ont rien qui vous puisse attacher? — Mes semblables, madame! je ne dispute pas sur les termes; mais celui-là est un peu fort. Quoi qu'il en soit, la nature que j'étudie a pour moi l'attrait de la curiosité, qui est le ressort de l'intelligence, comme ce qu'on appelle le désir est le mobile du sentiment. Oui-dà! je conçois, dit Doris, que la curiosité est quelque chose; mais le désir, monsieur, ne le comptez-vous pour rien? — Le désir, je vous l'ai dit, est un attrait d'une autre espèce. — Pourquoi donc vous livrer à l'un de ces attraits, tandis que vous résistez à l'autre? — Ah! madame, c'est que les

jouissances de l'esprit ne sont mêlées d'aucune amertume, et que toutes celles du sentiment renferment un poison caché. Mais du moins, lui demanda Cléon, vous avez des sens? — Oui, j'ai des sens, si vous voulez; mais ils n'ont sur moi nul empire: mon âme en reçoit les impressions comme une glace, et il n'y a que les objets de l'intelligence pure qui puissent m'affecter vivement. Voilà un bien froid personnage! dit tout bas Doris à Clarice : qui t'a amené cet homme-là? Paix, lui répondit Clarice; cela est bon pour la campagne; il y a moyen de s'en divertir.

Cléon, qui voulait encore développer le caractère d'Ariste, lui témoigna sa surprise de le voir résolu à ne rien aimer; car enfin, disait-il, ne connaissez-vous rien d'aimable? Je connais des surfaces, reprit le philosophe; mais je sais me défier du fond. Il reste à savoir, dit Cléon, si cette méfiance est fondée. — Oh! très-fondée, vous pouvez m'en croire : j'en ai assez vu pour me convaincre que ce globe-ci n'est peuplé que de sots, de méchans, et d'ingrats. Si vous y regardiez bien, lui dit Clarice sur le ton du reproche, vous seriez moins injuste, et peut-être aussi plus heureux.

Le sage, un moment interdit, ne fit pas semblant d'avoir entendu. On annonça le dîner : il donna la main à Clarice, et se mit auprès d'elle à table. Je veux, lui disait-elle, vous réconcilier avec l'humanité. — Il n'y a pas moyen, madame, il n'y a pas moyen : l'homme est le plus vicieux des êtres. Quoi de plus cruel, par exemple, que le spectacle de votre dîner? Combien d'animaux innocens immolés à la voracité de l'homme! Ce bœuf, quel mal vous avait-il fait? et ce mouton, symbole de la candeur, quel droit aviez-vous sur sa vie? et ce pigeon, l'ornement de nos toits, qu'on vient d'arracher à la tendre colombe? O ciel! s'il y avait un Buffon parmi les animaux, dans quelle classe placerait-il l'homme? Le tigre, le vautour, le requin lui céderaient le premier rang parmi les espèces voraces. Tout le monde conclut que le philosophe ne se nourrissait que de légumes; et l'on n'osait lui offrir de ces viandes qu'il parcourait avec pitié. Donnez, donnez, dit-il, puisqu'on a tant fait que de les égorger, il faut bien que quelqu'un les mange. Il déclamait ainsi, en mangeant de tout, contre la profusion des mets, leur recherche, leur délicatesse. Ah! l'heureux temps, disait-il, où l'homme broutait avec les chèvres! Donnez-moi à boire, je vous prie. La nature a bien dégénéré! Le philosophe s'enivra en faisant la peinture du clair ruisseau où se désaltéraient ses pères.

Cléon saisit ce moment où le vin fait tout dire, pour démêler le principe de ce chagrin philosophique qui se répandait sur le genre humain. Eh bien! demanda-t-il à Ariste, vous voilà avec les hommes; les trouvez-vous si odieux? Avouez que vous les con-

damniez sur parole, et qu'ils ne méritent pas tout le mal qu'on en dit. — Sur parole, monsieur ! apprenez qu'un philosophe ne juge que d'après lui. C'est parce que j'ai bien vu, bien développé les hommes, que je les crois vains, orgueilleux, injustes. — Ah ! de grâce, interrompit Cléon, épargnez-nous un peu : notre admiration pour vous mérite au moins des ménagemens ; car enfin vous ne sauriez nous reprocher de ne pas honorer le mérite. Et comment l'honorez-vous? répliqua vivement le philosophe. Est-ce en le négligeant, en l'abandonnant, qu'on l'honore? Ah ! les philosophes de la Grèce étaient les oracles de leur siècle, les législateurs de leur patrie. Aujourd'hui la sagesse et la vertu languissent oubliées; l'intrigue, la bassesse, la servitude obtiennent tout. Si cela était, dit Cléon, ce serait peut-être la faute des grands hommes qui dédaignent de se montrer. — Et voulez-vous qu'ils se jettent à la tête, ou pour mieux dire, aux pieds des dispensateurs des récompenses? Il est vrai, dit Cléon, que l'on pourrait leur en épargner la peine, et qu'un homme tel que vous (pardon si je vous nomme)... Il n'y a pas de mal, reprit humblement le philosophe. — Un homme tel que vous devrait être dispensé de faire sa cour. — Moi, faire ma cour ! Ah ! qu'ils s'y attendent; je ne crois pas que leur orgueil ait jamais à s'en applaudir : je sais m'apprécier, grâce au ciel; et j'irais vivre dans les déserts, plutôt que de dégrader mon être. Ce serait bien dommage, dit Cléon, que la société vous perdît : né pour éclairer l'humanité, vous devez vivre au milieu d'elle. Vous ne sauriez croire, mesdames, le bien que fait un philosophe à la terre : je gage que monsieur a découvert une foule de vérités morales, et qu'il y a peut-être aujourd'hui cinquante vertus de sa façon. Des vertus, reprit Ariste en baissant les yeux, je n'en ai pas imaginé beaucoup; mais j'ai dévoilé bien des vices ! Eh ! monsieur, lui dit Lucinde, que ne leur laissiez-vous leur voile, ils auraient la laideur de moins. Ma foi ! je suis votre servante, reprit madame de Ponval; j'aime mieux un vice décidé qu'une vertu équivoque : du moins l'on sait à quoi s'en tenir. Et cependant voilà comme on nous récompense, s'écria Ariste avec dépit : aussi j'ai pris le parti de n'exister que pour moi-même ; le monde ira comme il pourra. Non, lui dit poliment Clarice en se levant de table, je veux que vous existiez pour nous. Avez-vous à Paris quelque affaire pressée? — Aucune, madame : un philosophe n'a point d'affaires. — Eh bien, je vous retiens ici. La campagne doit plaire à la philosophie; et je vous y promets la solitude, le repos, et la liberté. La liberté, madame ! dit le philosophe à demi-voix; je crains bien que vous ne manquiez de parole.

La promenade dispersa la compagnie; et Ariste, avec un air rêveur, feignit d'aller méditer dans une allée, où il digéra sans

penser à rien. Je me trompe, il pensait à Clarice, et il se disait à lui-même : Une jolie femme, une bonne maison, toutes les commodités de la vie ; cela s'annonce bien ! voyons jusqu'au bout. Il faut avouer, poursuivit-il, que la société est une plaisante scène. Si j'étais galant, empressé, complaisant, aimable, on ferait à peine attention à moi ; on ne voit que cela dans le monde ; et la vanité des femmes est rassasiée de ces hommages prodigués. Mais apprivoiser un ours, civiliser un philosophe, fléchir son orgueil, amollir son âme, c'est un triomphe difficile et rare dont leur amour-propre est flatté. Clarice vient d'elle-même se jeter dans mes filets ; attendons-la, sans nous compromettre.

La compagnie, de son côté, s'amusait aux dépens d'Ariste. C'est un assez plaisant original, disait Doris ; qu'en ferons-nous ? Une comédie, répondit Cléon ; et si Clarice veut m'en croire, mon plan est déjà tout tracé. Il communiqua son idée ; tout le monde y applaudit ; et Clarice, après quelque difficulté, consentit à jouer son rôle. Elle était beaucoup plus jeune et plus jolie qu'il ne fallait pour un philosophe ; et quelques mots, quelques regards échappés à celui-ci semblaient répondre du dénouement. Elle se présenta donc, comme par hasard, dans l'allée où se promenait Ariste. Je vous détourne, lui dit-elle ; pardon, je ne fais que passer. Vous n'êtes pas de trop, madame ; et je puis méditer avec vous. Vous me ferez plaisir, dit Clarice ; je m'aperçois qu'un philosophe ne pense pas comme un autre homme ; et je serais bien aise de voir les choses par vos yeux. — Il est vrai, madame, que la philosophie semble créer un nouvel univers. Le vulgaire ne voit que des masses ; les détails de la nature sont un spectacle réservé pour nous : c'est pour nous qu'elle semble avoir disposé avec un art si merveilleux les fibres de ces feuilles, l'étamine de ces fleurs, le tissu de cette écorce : une fourmilière est pour moi une république ; et chacun des atomes qui composent ce monde me paraît un monde nouveau. Cela est admirable ! dit Clarice. Qu'est-ce qui vous occupait en ce moment ? Ces oiseaux, répondit le sage. — Ils sont heureux, n'est-ce pas ? — Ah ! très-heureux sans doute ! et peuvent-ils ne pas l'être ? L'indépendance, l'égalité, peu de besoins, des plaisirs faciles, l'oubli du passé, nulle inquiétude sur l'avenir, et pour tout souci, le soin de vivre et celui de perpétuer leur espèce : quelles leçons, madame, quelles leçons pour l'humanité ! — Avouez donc que la campagne est un séjour délicieux ; car enfin elle nous rapproche de la condition des animaux, et comme eux, nous semblons n'y avoir pour loi que le doux instinct de la nature. — Ah ! madame, que n'est-il vrai ! Mais ce caractère est effacé du cœur des hommes : la société a tout perdu. — Vous avez raison ; cette société est quelque chose de bien

gênant; et quand on n'a besoin de personne, il serait tout simple de vivre pour soi. — Hélas! c'est ce que j'ai dit cent fois; c'est ce que je ne cesse d'écrire; mais personne ne veut m'écouter. Vous, madame, par exemple, qui semblez reconnaître la vérité de ce principe, auriez-vous la force de le pratiquer? Je ne puis que souhaiter, dit Clarice, que la philosophie devienne à la mode; je ne serai pas la dernière à la suivre, comme je ne dois pas être la première à l'afficher. — C'est le langage que chacun tient: personne ne veut se hasarder à donner l'exemple; et cependant l'humanité gémit accablée sous le joug de l'opinion, et dans les chaînes de l'usage. — Que voulez-vous, monsieur? notre repos, notre honneur, tout ce que nous avons de plus cher dépend des bienséances. — Eh bien! madame, observez-les ces bienséances tyranniques; ayez des vertus comme des habits, façonnées au goût du siècle: mais votre âme est à vous, la société n'a droit que sur les dehors, et vous ne lui devez que les apparences. Les bienséances dont on fait tant de bruit ne sont elles-mêmes que les apparences bien ménagées; mais l'intérieur, madame, l'intérieur est le sanctuaire de la volonté; et la volonté est indépendante. Je conçois, dit Clarice, que je peux vouloir ce que bon me semble, pourvu que je m'en tienne là. Vraiment sans doute, reprit le philosophe, il vaut mieux s'en tenir là que de risquer des imprudences; car, madame, savez-vous ce que c'est qu'une femme vicieuse? C'est une femme qui ne s'observe, qui ne se respecte sur rien. Quoi! monsieur, demanda Clarice en affectant un air satisfait, le vice n'est donc que dans l'imprudence? — Avant de vous répondre, madame, permettez-moi de vous interroger. Qu'est-ce que le vice à vos yeux? N'est-ce pas ce qui trouble l'ordre, ce qui nuit, ou ce qui peut nuire? — C'est cela même. — Eh bien! madame, tout cela se passe au dehors. Pourquoi donc soumettre au préjugé vos sentimens et vos pensées? Voyez, dans ces oiseaux, cette douce et fière liberté que la nature vous avait donnée, et que vous avez perdue. Ah! dit Clarice avec un soupir, la mort de mon époux me l'avait rendu ce bien précieux; mais je touche au moment d'y renoncer encore. O ciel! qu'entends-je? s'écria-t-il. Allez-vous former une nouvelle chaîne? — Mais, je ne sais. — Vous ne savez? — Ils le veulent. — Qui donc, madame? quels sont les ennemis qui osent vous le proposer? Non, croyez-moi, l'hymen est un joug, et la liberté est le bien suprême. Mais encore, quel est cet époux que l'on vous donne? — C'est Cléon. — Cléon, madame? Je ne m'étonne plus de l'air aisé qu'il prend ici: il interroge, il décide, il daigne être affable quelquefois, il a cette politesse avantageuse qui semble s'abaisser jusqu'à nous; on voit bien qu'il

fait les honneurs de sa maison, et je sens désormais tout ce que je lui dois de respect et de déférence. — Vous vous devez l'un à l'autre une honnêteté mutuelle ; et je prétends que chez moi tout le monde soit égal. — Vous le prétendez, Clarice ! Ah ! votre choix détruit l'égalité entre les hommes, et celui qui doit vous posséder.... N'en parlons plus, j'en ai trop dit ; ce séjour n'est pas fait pour un philosophe ; permettez-moi de m'en éloigner. Non, lui dit-elle, j'ai besoin de vous, et vous me plongez dans des irrésolutions dont vous seul pouvez me tirer. Il faut avouer que la philosophie est une chose bien consolante; mais si un philosophe était un trompeur, ce serait un dangereux ami ! Adieu ! je ne veux pas qu'on nous voie ensemble : je rejoins la compagnie ; venez bientôt nous retrouver. Eh ! voilà donc, disait-elle en s'éloignant, ce qu'on appelle un philosophe ? Courage ! disait-il de son côté; Cléon ne tient plus qu'à un fil.

Clarice, en rougissant, rendit compte de la première scène ; et son début reçut des éloges. Mais la présidente fronçant le sourcil : Avez-vous prétendu, dit-elle, que je sois simple spectatrice ? Non, non, je veux jouer mon rôle, et je réponds qu'il sera plaisant. Vous croyez subjuguer cet homme sage ? point du tout ; c'est moi qui aurai cet honneur-là. — Vous, présidente ? — Oh ! vous avez beau rire : mes cinquante ans, mes trois mentons, et ma moustache de tabac d'Espagne se moquent de toutes vos grâces. Tout le monde applaudit à ce défi, en redoublant les éclats de rire. Rien n'est plus sérieux, reprit-elle, et si ce n'est pas assez d'une, vous n'avez qu'à vous réunir pour me disputer sa conquête ; je vous brave toutes les trois. Allez, divine Doris, charmante Lucinde, merveilleuse Clarice, allez étaler à ses yeux tout ce que la coquetterie et la beauté ont de séduisant : je m'en moque. Elle dit ces mots d'un ton résolu à faire trembler ses rivales.

Cléon parut sombre et rêveur à l'arrivée d'Ariste; et Clarice prit avec le philosophe l'air réservé du mystère. On parla peu, mais on lorgna beaucoup. Ariste se retirant dans son appartement le trouva meublé avec toutes les recherches du luxe. O ciel ! dit-il à la compagnie qui, pour s'amuser, l'y avait conduit, ô ciel ! n'est-il pas ridicule que tout cet appareil soit dressé pour le sommeil d'un homme ? Est-ce ainsi que l'on dormait à Lacédémone ? O Lycurgue ! que dirais-tu ? Une toilette à moi ! c'est se moquer. Me prend-on pour un Sybarite ? Je me retire, je n'y saurais tenir. Voulez-vous, lui dit Clarice, que l'on démeuble exprès pous vous ? Jouissez, croyez-moi, des douceurs de la vie, quand elles se présentent : un philosophe doit savoir se passer de tout et s'accommoder de tout. A la bonne heure, dit-il en s'apaisant, il faut

bien vous complaire; mais je ne dormirai jamais sur ce monceau de duvet. Ma foi, dit-il en se couchant, la mollesse est une jolie chose! et le sage s'endormit.

Ses songes lui rappelèrent son entretien avec Clarice; et il se réveilla dans la douce idée que cette vertu de convention, qu'on nomme sagesse dans les femmes, lui résisterait faiblement.

Il n'était pas levé encore, un laquais vint lui proposer le bain. Le bain était d'un bon présage. Soit, dit-il, je me baignerai : le bain est d'institution naturelle. Quant aux parfums, la terre nous les donne; ne dédaignons pas ses présens. Il eût bien voulu faire usage de cette toilette qu'il voyait dressée; mais la pudeur le retint. Il se contenta de donner à sa négligence philosophique l'air le plus décent qu'il lui fut possible; et le miroir fut vingt fois consulté. Comme vous voilà fait! lui dit Clarice en le voyant paraître; pourquoi n'être pas mis comme tout le monde? Cet habit, cette coiffure vous donnent un air commun que vous n'avez pas naturellement. — Eh! madame, est-ce à l'air qu'on doit juger les hommes? voulez-vous que je me soumette aux caprices de la mode, et que je sois mis comme vos Cléons? — Pourquoi non, monsieur? Savez-vous bien qu'ils tirent avantage de votre simplicité, et que c'est là surtout ce qui affaiblit dans les esprits la considération qui vous est due? Moi-même, pour vous rendre justice, j'ai besoin de ma réflexion : le premier coup d'œil est contre vous; et c'est bien souvent ce premier coup d'œil qui décide. Pourquoi ne pas donner à la vertu tous les charmes qu'elle peut avoir? — Non, madame, l'artifice n'est pas fait pour elle : plus elle est nue, plus elle est belle; on la déguise en voulant l'orner. — Eh bien! monsieur, qu'elle se contemple elle seule tout à son aise; quant à moi, je vous déclare que cet air rustique et bas me déplaît. N'est-il pas singulier qu'ayant reçu de la nature une figure distinguée, on fasse gloire de la dégrader? — Mais, madame, que diriez-vous, si un philosophe prenait soin de sa parure et se composait comme vos marquis? — Je dirais : il cherche à plaire, et il fait bien; car ne vous flattez pas, Ariste, on ne plaît qu'avec beaucoup de soin.—Ah! je ne désire rien tant que d'y réussir à vos yeux. Si ce soin vous occupe, reprit Clarice avec un regard tendre, donnez-y du moins un quart-d'heure. Jasmin, Jasmin, allez coiffer monsieur. Ariste, en rougissant, se rendit enfin à ces douces instances. Voilà le sage à sa toilette.

La main légère de Jasmin arrange avec art ses cheveux; sa physionomie se déploie; il admire la métamorphose, il a peine à la concevoir. Que diront-ils en me voyant? se demandait-il à lui-même. Ils diront ce qui leur plaira; mais le philosophe a fort bonne mine. Il se présente enflé d'orgueil, mais avec un air

gauche et timide. Oh ! pour le coup, dit Clarice, voilà un joli homme ; il n'y a plus que cet habit, dont la couleur afflige mes yeux. — Ah ! madame, au nom de ma gloire, laissez-moi du moins ce caractère de la gravité de mon état ! — Eh ! quel est, s'il vous plaît, cet état chimérique qui vous tient tellement à cœur ? J'approuve fort que l'on soit sage ; mais il me semble que toutes les couleurs sont égales pour la sagesse. Ce marron de M. Guillaume est-il plus dans la nature que le bleu céleste et que le gris de lin ? Par quel caprice imiter plutôt, dans vos vêtemens, l'enveloppe du marron que la feuille de la rose, ou que la touffe de ce lilas dont se couronne le printemps ? Ah ! pour moi, je vous avoue que le gris de lin me charme la vue : cette couleur a je ne sais quoi de tendre qui va jusqu'à l'âme ; et je vous trouverais le plus joli homme du monde avec un habit gris de lin. — Gris de lin ! madame : ô ciel ! un philosophe gris de lin ! — Oui, monsieur, gris de lin clair ; que voulez-vous ? c'est ma folie. En écrivant à Paris tout à l'heure, vous pourriez l'avoir demain à midi, n'est-ce pas ? — Quoi ! madame.... — Un habit de campagne de la couleur de mes rubans. — Non, madame, il n'est pas possible. — Pardonnez-moi, rien n'est plus aisé ; les ouvriers n'ont qu'à passer la nuit. — Hélas ! il s'agit bien du temps qu'ils emploieront à me rendre ridicule ! Considérez, je vous supplie, que ce serait une extravagance à me perdre de réputation. — Eh bien ! monsieur, quand vous aurez perdu cette réputation, vous vous en donnerez une autre, et il y a à parier que vous gagnerez au change. — Je vous jure, madame, qu'il m'est affreux de vous déplaire ; mais.... — Mais vous m'impatientez ; je n'aime pas à être contrariée. Il est bien singulier, poursuivit-elle d'un air de dépit, que vous me refusiez une bagatelle. L'importance que vous y mettez m'apprend à m'observer moi-même sur quelque chose de plus sérieux. A ces mots, elle sortit, et laissa le philosophe confondu qu'un incident aussi léger vînt détruire ses espérances. Gris de lin ! disait-il ; gris de lin ! quel ridicule ! quel contraste ! Elle le veut, il faut bien s'y résoudre ; et le philosophe écrivit.

Vous êtes obéie, madame, dit-il à Clarice en l'abordant. Vous en a-t-il coûté beaucoup ? lui demanda-t-elle avec un sourire dédaigneux. — Beaucoup, madame, et plus que je ne puis dire ; mais enfin vous l'avez voulu. Toute la société admira la coiffure du philosophe ; la présidente surtout jurait ses grands dieux qu'elle n'avait jamais vu d'homme plus noblement coiffé. Ariste lui rendit grâce d'un compliment si flatteur. Bon, reprit-elle, des complimens ! je n'en fais jamais ; c'est la fausse monnaie du monde. Rien n'est mieux vu, s'écria le sage ; cela mérite d'être écrit. On s'aperçut que la présidente engageait l'attaque, et on les laissa en

liberté. Vous croyez donc, lui dit-elle, qu'il n'y a que vous qui fassiez des sentences? Je suis philosophe aussi, telle que vous me voyez. — Vous, madame ! et de quelle secte ? Stoïcienne ? Epicurienne ? — Oh ! ma foi, le nom n'y fait rien. J'ai dix mille écus de rente, je les dépense gaiement; j'ai de bon vin de Champagne que je bois avec mes amis; je me porte bien; je fais ce qui me plaît, et laisse vivre chacun à sa guise. Voilà ma secte. — C'est fort bien fait; et voilà précisément ce qu'enseigne Epicure. — Je vous déclare, moi, qu'on ne m'a rien enseigné : tout cela vient de ma tête. Il y a vingt ans que je n'ai lu que la liste de mes vins et le menu de mon souper. — Mais sur ce pied-là, vous devez être la plus heureuse femme du monde ? — Heureuse; non pas tout-à-fait : il me manque un mari à ma façon. Mon président était une bête; il n'était bon qu'au Palais : cela savait les lois, voilà tout. Je veux un homme qui sache m'aimer, et qui ne s'occupe que de moi seule. — Vous en trouverez mille, madame. — Je n'en veux qu'un; mais je veux qu'il soit bon. La naissance, la fortune, tout cela m'est égal; je ne m'attache qu'à la personne. — En vérité, madame, vous m'étonnez : vous êtes la première femme en qui j'aie trouvé des principes. Mais est-ce bien précisément un mari que vous voulez ? — Oui, monsieur, un mari qui m'appartienne dans toutes les formes. Ces amans sont tous des fripons qui nous trompent, qui nous quittent, sans qu'il nous soit permis de nous plaindre. Au lieu qu'un mari est à nous à la face de l'univers; et si le mien osait me manquer, je veux pouvoir, mon titre à la main, aller donner, en tout bien et en tout honneur, cent soufflets à l'insolente qui me l'aurait enlevé. — Fort bien, madame, fort bien; le droit de propriété est un droit inviolable. Mais savez-vous qu'il est peu d'âmes comme la vôtre? Quel courage ! quelle vigueur ! — Oh ! j'en ai comme une lionne. Je sais que je ne suis pas jolie; mais dix mille écus de rente, en présent de noces, valent bien les gentillesses d'une Lucinde ou d'une Clarice; et, quoique l'amour soit rare dans ce siècle, on doit en avoir pour dix mille écus. Cet entretien les ramena au château, comme on annonçait le souper.

Ariste parut plongé dans des réflexions sérieuses : il balançait les avantages et les inconvéniens qu'il y aurait à épouser la présidente, et calculait combien une femme de cinquante ans pouvait vivre encore, en sablant tous les soirs sa bouteille de vin de Champagne. La dispute qui s'éleva entre Clarice et madame de Ponval le tira de sa rêverie. Doris fit naître cette dispute. Est-il possible, dit-elle, que la présidente ait pu soutenir pendant une heure le tête-à-tête d'un philosophe, elle qui bâille dès qu'on lui parle raison ? Ma foi, répliqua madame de Ponval, c'est que votre

raison n'a pas le sens commun : demandez à cet homme sage, si la mienne n'est pas la bonne. Nous parlions de l'état qui convient à une honnête femme ; et il est d'accord avec moi qu'un bon mari est ce qu'il y a de mieux. Ah, fi ! s'écria Clarice. Sommes-nous faites pour être esclaves ? et que devient cette liberté, qui est le premier de tous les biens? Cléon se déchaîna contre ce système de la liberté : il soutint que le lien des cœurs n'était rien moins qu'un esclavage. La présidente vint à l'appui, et déclara qu'elle ne distinguait point l'amour de la liberté de l'amour du libertinage. Je veux, disait-elle, que ce verre de vin soit le dernier de ma vie, si je compte jamais sur un homme, qu'il n'ait signé le serment d'être à moi. Tout le reste n'est que fleurette. Et voilà précisément, disait Clarice, ce que le mariage a d'humiliant : l'amour, avec sa liberté, perd toute sa délicatesse. N'est-ce pas, monsieur? demandait-elle au philosophe. — Mais, madame, je pensais comme vous; cependant il faut avouer que si la liberté a ses charmes, elle a ses dangers, ses écueils : les inclinations heureuses sont un si grand bien, et l'inconstance est si naturelle à l'homme, que lorsqu'il éprouve un penchant louable, il fait prudemment de s'ôter à lui-même le funeste pouvoir de changer. — Vous l'entendez, mesdames? Voilà de mes gens : cela ne flatte point ; c'est ce qui s'appelle un philosophe. Tâchez de le séduire, si vous pouvez; pour moi, je me retire enchantée. Adieu, philosophe ; j'ai besoin de repos : je n'ai pas fermé l'œil la nuit dernière ; et il me tarde d'être endormie, pour avoir le plaisir de rêver. Elle accompagna cet adieu d'un coup-d'œil passionné, où pétillait le vin de Champagne. Mesdames, dit Lucinde, avez-vous aperçu ses regards? Vraiment, reprit Doris, elle est folle d'Ariste ; cela est clair. — De moi, madame ! vous n'y pensez pas ; nos goûts, je crois, ni nos caractères ne sont pas faits pour aller ensemble. Je bois peu, je jure encore moins, et je n'aime pas qu'on m'enchaîne. — Ah ! monsieur, dix mille écus de rente ! — Dix mille écus de rente, madame, sont une insulte, quand on en parle à mes pareils.

Ces propos furent rendus le lendemain à la présidente. Ah! l'insolent, dit-elle : je suis piquée ; vous le verrez à mes genoux. Je passe légèrement sur les réflexions nocturnes du sage Ariste. Un bon carrosse, un appartement commode, bien éloigné de celui de madame, et le meilleur cuisinier de Paris : tel était son plan de vie. Nos philosophes, disait-il, murmureront peut-être un peu ; mais je leur ferai bonne chère. D'ailleurs une laide femme a quelque chose de philosophique : au moins ne me soupçonnera-t-on pas d'avoir cherché le plaisir des sens.

Le jour de son triomphe arrive, et l'habit gris de lin aussi. Il

le contemple ; il rougit de vanité, plutôt que de pudeur. Cep dant Cléon vient le voir, avec l'air d'un homme agité qui se p sède ; et après avoir jeté un œil d'indignation sur les apprêts sa parure : Monsieur, lui dit-il, si j'avais affaire à un homme monde, je lui proposerais, pour début, de se couper la gor avec moi. Mais je parle à un philosophe, et je ne viens faire a saut avec lui que de franchise et de vertu. De quoi s'agit-il ? l demanda le sage, un peu interdit de ce préambule. J'aimais Cl rice, monsieur, reprit Cléon ; elle m'aimait, nous allions êt unis. Je ne sais quelle révolution s'est faite tout à coup dans se âme ; mais elle ne veut plus entendre parler ni de mariage, d'amour. Je n'ai eu d'abord que des soupçons sur la cause d son changement ; mais cet habit gris de lin les confirme. Le gr de lin est sa folie ; vous prenez ses couleurs ; vous êtes mon riva — Moi, monsieur ! — Je n'en puis douter, et toutes les cir constances qui l'attestent se présentent en foule à mon esprit Vos promenades secrètes, vos propos à l'oreille, des regards des mots échappés, sa haine surtout contre la présidente, tou vous trahit, tout sert à m'éclairer. Voici donc, monsieur, c que je vous propose. Il faut que l'un de nous cède la place. La violence est un moyen injuste, la générosité va nous mettre d'accord. J'aime, j'idolâtre Clarice ; j'étais heureux sans vous ; je puis l'être encore ; mes soins, le temps, votre absence peuvent la ramener à moi. Si au contraire il faut que j'y renonce, vous voyez un homme au désespoir, et la mort sera mon recours. Juges, Ariste, si votre situation est la même ; consultez-vous, et répondez-moi. S'il y va du bonheur de votre vie à me céder votre conquête, je n'exige rien, et je me retire. Allez, monsieur, lui répondit le philosophe avec un air serein, vous ne vaincrez point Ariste en générosité ; et, quoi qu'il m'en coûte, je vous prouverai que je méritais cette marque d'estime.

Enfin, dit-il dès que Cléon fut sorti, voilà une occasion de montrer une vertu héroïque. Ah ! ah ! messieurs les gens du monde, vous apprendrez à nous admirer.... Ils ne le sauront peut-être pas.... Oh ! que si. Clarice en fera confidence à ses amies ; celles-ci le diront à d'autres ; l'aventure est assez rare pour faire du bruit. Après tout, le pis aller sera de la publier moi-même ; il faut que le bien soit connu ; il n'importe par quelle voie. Notre siècle a besoin de ces exemples ; ce sont des leçons pour l'humanité... Cependant n'allons pas être vertueux en dupe, nous dessaisir de Clarice avant que d'être sûr de la présidente ; voyons ce que le vin de Champagne et le sommeil auront produit.

En réfléchissant ainsi sur sa conduite, le philosophe s'habilla. L'industrieux Jasmin se surpassa dans sa coiffure. L'habit gris de

fut mis, devant le miroir, avec une secrète complaisance; et le sage sortit radieux, pour se rendre chez la présidente, qui le reçut avec un cri de surprise. Mais passant tout à coup de la joie à la confusion : Je reconnais, dit-elle, la couleur favorite de Clarice : vous êtes attentif à étudier ses goûts. Allez, Ariste, allez faire valoir les soins que vous prenez de lui plaire; ils auront sans doute leur prix. Mon ingénuité naturelle, répondit le philosophe, ne me permet pas de vous dissimuler que, dans le choix de cette couleur, je n'ai suivi que son caprice. Je ferai plus, madame, j'avouerai que mon premier désir a été de plaire à ses yeux. Le plus sage n'est pas sans faiblesse; et quand une femme nous prévient par des attentions flatteuses, il est difficile de n'en être pas touché. Mais que ma reconnaissance est affaiblie! je me le reproche, madame, et vous devez vous le reprocher. — Ah! philosophe, que n'est-il vrai! Mais ce gris de lin confond mes idées. — Eh bien, madame, je l'ai pris à regret, je vais le quitter avec joie; et si ma première simplicité.... — Non, demeurez, je vous trouve charmant; mais que dis-je! Ah! qu'on est heureux d'être si beau! Ariste, que ne suis-je belle! — Et quoi! madame, ne savez-vous pas que la laideur et la beauté n'existent que dans l'opinion? Rien n'est beau, rien n'est laid en soi. La beauté d'un pays n'est rien moins que la beauté d'un autre; autant d'hommes, autant de goûts. Vous me flattez, dit la présidente avec une pudeur enfantine, et faisant semblant de rougir; mais je ne sais que trop, hélas! que je n'ai rien de beau que l'âme. — Eh bien! n'est-ce pas la beauté par excellence, la seule digne de toucher un cœur? — Ah! philosophe, croyez-moi, cette beauté seule a peu de charmes. — Elle en a peu sans doute pour le vulgaire; mais encore une fois, vous n'en êtes pas réduite là. N'est-ce rien qu'un air noble, un regard imposant, une physionomie de caractère? Et depuis quand la majesté n'est-elle plus la reine des grâces? — Et mon embonpoint, qu'en dites-vous? — Ah! madame, l'embonpoint, qui est un excès parmi nous, est une beauté en Asie. Croyez-vous, par exemple, que les Turcs ne se connaissent pas en femmes? Eh bien, toutes ces tailles élégantes qu'on admire à Paris, ne seraient pas même reçues dans le sérail du grand-seigneur, et le grand-seigneur n'est pas dupe. En un mot, la santé brillante est la mère des plaisirs, et l'embonpoint en est le symbole. — Vous réussirez à me faire croire que ma graisse ne me messied point; mais ce nez qui ne finit pas, et qui va toujours devant mon visage? — Eh! bon dieu, de quoi vous plaignez-vous? Est-ce que les nez des dames romaines finissaient! Voyez tous les bustes antiques. — Au moins n'avaient-elles pas cette grande bouche et ces grosses

lèvres. — Les grosses lèvres, madame, sont le charme des beautés africaines : ce sont comme deux coussins où la douce et tendre volupté repose. A l'égard d'une bouche bien fendue, je ne connais rien qui donne à la physionomie plus d'ouverture et de gaieté. — Il est vrai, quand les dents sont belles ; mais, par malheur.... — Allez à Siam ; les belles dents sont pour le peuple, et c'est une honte d'en avoir. Ainsi tout ce qu'on appelle beauté dépend du caprice des hommes ; et la seule beauté réelle est l'objet qui nous a charmé. Serais-je la vôtre, mon cher philosophe ? lui demanda la présidente en se couvrant de son éventail. — Pardon, madame, si j'hésite. Ma délicatesse me rend timide ; et je fais profession d'un désintéressement qui ne vous est pas assez connu encore pour être au-dessus du soupçon. Vous m'avez parlé de dix mille écus de rente ; et cet article me fait trembler. — Allez, monsieur, vous êtes trop juste pour m'attribuer des soupçons si bas ; c'est Clarice qui vous arrête ; je vois vos détours ; laissez-moi. — Oui, je vous laisse, pour aller m'acquitter de la parole que je viens de donner à Cléon. Il était congédié ; il s'en est plaint à moi ; et je lui ai promis d'engager Clarice à lui accorder sa main. Croyez à présent que je l'aime. — Est-il possible ? Ah ! vous m'enchantez ; je ne résiste point à ce sacrifice. Allez la voir ; je vous attends, ne me faites pas languir ; ce soir nous quittons la campagne.

Je m'admire, disait-il en s'en allant, d'avoir l'audace de l'épouser ; elle est affreuse, mais elle est riche. Il arrive chez Clarice ; il la trouve à sa toilette, et Cléon auprès d'elle, qui prit, en le voyant, le maintien d'un homme accablé. Ah ! le joli habit ! s'écria-t-elle ; approchez donc que je vous voie. Il est délicieux, n'est-ce pas, Cléon ? C'est moi qui l'ai choisi. Je le vois bien, madame, répondit Cléon d'un air sombre. Laissons ce badinage, interrompit le philosophe. Je viens me justifier d'un crime dont on m'accuse, et remplir un devoir sérieux. Cléon vous aime, vous l'avez aimé : il perd votre cœur, dit-il, et c'est moi qui en suis la cause. — Oui, monsieur ; pourquoi ce mystère ? Je viens de le lui déclarer. — Et moi, madame, je vous déclare que je ne ferai point le malheur d'un homme estimable qui vous mérite, et qui meurt s'il ne vous obtient. Je vous aime autant qu'il peut vous aimer ; c'est un aveu que je fais sans honte ; mais son inclination a, de plus que la mienne, la force invincible de l'habitude ; et peut-être aussi trouverai-je en moi-même des ressources qu'il n'a pas en lui. Ah ! l'homme étonnant ! s'écria Cléon en embrassant le philosophe ; que vous dirai-je ? Vous me confondez. Il n'y a pas de quoi, reprit humblement Ariste : votre générosité m'a donné l'exemple ; je ne fais que vous imiter. Venez, mesdames, dit Clarice à Lucinde et à Doris qu'elle vit paraître, ve-

nez être témoins du triomphe de la philosophie. Ariste me cède à son rival, et sacrifie son amour pour moi au bonheur d'un homme qu'il connaît à peine. L'étonnement et l'admiration furent joués d'après nature; et Ariste, prenant la main de Clarice qu'il mit dans celle de Cléon, savourait à longs traits, avec une orgueilleuse modestie, les douceurs de l'adoration. Soyez heureux, leur dit-il, et cessez de vous étonner d'un effort qui, tout pénible qu'il est, a sa récompense en lui-même. Que serait-ce donc qu'un philosophe, si la vertu ne lui tenait pas lieu de tout? A ces mots, il se retira, comme pour se dérober à sa gloire.

La présidente attendait le philosophe. En est-ce fait? lui demanda-t-elle. — Oui, madame, ils sont unis; je suis à moi, et je suis à vous. — Ah! je triomphe; vous êtes à moi; venez donc que je vous enchaîne. — Ah! madame, dit-il en tombant à ses genoux, quel empire vous avez pris sur moi! O Socrate! ô Platon! qu'est devenu votre disciple! Le reconnaissez-vous encore dans cet état d'avilissement? Comme il parlait ainsi, la présidente avait pris un ruban couleur de rose qu'elle attachait au cou du sage; et imitant Lucinde de l'oracle, avec un air enfantin le plus plaisant du monde, elle l'appelait du nom de Charmant. — Juste ciel! que deviendrais-je, si quelqu'un savait..... Ah! madame, disait-il, fuyons, éloignons-nous d'une société qui nous observe; épargnez-moi l'humiliation. — Qu'appelez-vous humiliation? Je veux que vous fassiez gloire à leurs yeux d'être à moi, de porter ma chaîne. A ces mots, la porte s'ouvre; la présidente se lève tenant le philosophe en lesse. Le voilà, dit-elle à la compagnie qui l'environna tout à coup, le voilà cet homme si fier, qui soupire à mes genoux pour les beaux yeux de ma cassette; je vous le livre; mon rôle est joué. A ce tableau le plafond retentit du nom de Charmant et de mille éclats de rire. Ariste, s'arrachant les cheveux et déchirant ses vêtemens de rage, se répandit en injures sur la perfidie des femmes, et alla composer un livre contre son siècle, où il déclara hautement qu'il n'y avait de sage que lui.

LA BERGÈRE DES ALPES.

Dans les montagnes de Savoie, non loin de la route de Briançon à Modane, est une vallée solitaire dont l'aspect inspire aux voyageurs une douce mélancolie. Trois collines en amphithéâtre, où sont répandues de loin en loin quelques cabanes de pasteurs, des torrens qui tombent des montagnes, des bouquets d'arbres

plantés çà et là, des pâturages toujours verts font l'ornement de ce lieu champêtre.

La marquise de Fonrose retournait de France en Italie avec son époux. L'essieu de leur voiture se rompit; et comme le jour était sur son déclin, il fallut chercher dans cette vallée un asile où passer la nuit. Comme ils s'avançaient vers l'une des cabanes qu'ils avaient aperçues, ils virent un troupeau qui en prenait la route conduit par une bergère dont la démarche les étonna. Ils approchent encore, et ils entendent une voix céleste dont les accens plaintifs et touchans faisaient gémir les échos.

« Que le soleil couchant brille d'une douce lumière! C'est ainsi » (disait-elle) qu'au terme d'une carrière pénible, l'âme épui- » sée va se rajeunir dans la source pure de l'immortalité. Mais, » hélas! que le terme est loin, et que la vie est lente! » En disant ces mots, la bergère s'éloignait, la tête inclinée; mais la négligence de son attitude semblait donner encore à sa taille et à sa démarche plus de noblesse et de majesté.

Frappés de ce qu'ils voyaient, et plus encore de ce qu'ils venaient d'entendre, le marquis et la marquise de Fonrose doublèrent le pas pour atteindre cette bergère qu'ils admiraient. Mais quelle fut leur surprise, lorsque, sous la coiffure la plus simple, sous les plus humbles vêtemens, ils virent toutes les grâces, toutes les beautés réunies! Ma fille, lui dit la marquise en voyant qu'elle les évitait, ne craignez rien; nous sommes des voyageurs qu'un accident oblige à chercher dans ces cabanes un refuge pour attendre le jour; voulez-vous bien nous servir de guide? Je vous plains, madame, lui dit la bergère en baissant les yeux et en rougissant; ces cabanes sont habitées par des malheureux, et vous y serez mal logée. Vous y logez sans doute vous-même, reprit la marquise; et je puis bien supporter une nuit les incommodités que vous souffrez toujours. Je suis faite pour cela, dit la bergère avec une modestie charmante. Non, certainement, dit M. de Fonrose, qui ne put dissimuler plus long-temps l'émotion qu'elle lui causait; non, vous n'êtes pas faite pour souffrir; et la fortune est bien injuste! Est-il possible, aimable personne, que tant de charmes soient ensevelis dans ce désert, sous ces habits? La fortune, monsieur, reprit Adélaïde (c'était le nom de la bergère), la fortune n'est cruelle que lorsqu'elle nous ôte ce qu'elle nous a donné. Mon état a ses douceurs pour qui n'en connaît pas d'autres; et l'habitude vous fait des besoins que n'éprouvent pas les pasteurs. Cela peut être, dit le marquis, pour ceux que le ciel a fait naître dans cette condition obscure; mais vous, fille étonnante, vous que j'admire, vous qui m'enchantez, vous n'êtes pas née ce que vous êtes: cet air, cette démarche, cette voix, ce langage,

tout vous trahit. Deux mots que vous venez de dire annoncent un esprit cultivé, une âme noble. Achevez, apprenez-nous quel malheur a pu vous réduire à cet étrange abaissement. Pour un homme dans l'infortune, répondit Adélaïde, il y a mille moyens d'en sortir; pour une femme, vous le savez, il n'y a de ressource honnête que dans la servitude; et dans le choix des maîtres, on fait bien, je crois, de préférer les bonnes gens. Vous allez voir les miens; vous serez charmés de l'innocence de leur vie, de la candeur, de la simplicité, de l'honnêteté de leurs mœurs.

Comme elle parlait ainsi, on arrive à la cabane. Elle était séparée par une cloison de l'étable où l'inconnue fit entrer ses moutons, en les comptant avec l'attention la plus sérieuse, et sans daigner s'occuper davantage des étrangers qui la contemplaient. Un vieillard et sa femme, tels qu'on nous peint Philémon et Baucis, vinrent au-devant de leurs hôtes avec cette honnêteté villageoise qui nous rappelle l'âge d'or. Nous n'avons à vous offrir, dit la bonne femme, que de la paille fraîche pour lit, du laitage, du fruit et du pain de seigle pour nourriture; mais le peu que le ciel nous donne, nous le partagerons avec vous de bon cœur. Les voyageurs, en entrant dans la cabane furent surpris de l'air d'arrangement que tout y respirait. La table était d'une seule planche du noyer le plus poli; on se mirait dans l'émail des vases de terre destinés au laitage. Tout présentait l'image d'une pauvreté riante et des premiers besoins de la nature agréablement satisfaits. C'est notre chère fille, dit la bonne femme, qui prend soin du ménage. Le matin, avant que son troupeau s'éloigne dans la campagne, et tandis qu'il commence à paître, autour de la maison, l'herbe couverte de rosée, elle lave, nettoie, arrange tout avec une adresse qui nous enchante. Quoi! dit la marquise, cette bergère est votre fille? Ah! madame, plût au ciel! s'écria la bonne vieille: c'est mon cœur qui la nomme ainsi, car j'ai pour elle l'amour d'une mère; mais je ne suis pas assez heureuse pour l'avoir portée dans mon sein; nous ne sommes pas dignes de l'avoir fait naître. — Qui est-elle donc? d'où vient-elle? et quel malheur l'a réduite à la condition des bergers? — Tout cela nous est inconnu. Il y a quatre ans qu'elle vint, en habit de paysanne, s'offrir pour garder nos troupeaux: nous l'aurions prise pour rien, tant sa bonne mine et la douceur de sa parole nous gagnaient le cœur à l'un et à l'autre. Nous nous doutâmes qu'elle n'était pas une villageoise; mais nos questions l'affligeaient, et nous crûmes devoir nous en abstenir. Ce respect n'a fait qu'augmenter à mesure que nous avons mieux connu son âme; mais plus nous voulons nous abaisser devant elle, plus elle s'humilie devant nous. Jamais fille n'a eu pour ses père et mère des atten-

tions plus soutenues, ni des empressemens plus tendres. Elle ne peut nous obéir, car nous n'avons garde de lui commander; mais il semble qu'elle nous devine, et tout ce que nous pouvons souhaiter est fait avant que nous nous apercevions qu'elle y pense. C'est un ange descendu parmi nous pour consoler notre vieillesse. Et que fait-elle actuellement dans l'étable? demanda la marquise. — Elle donne au troupeau une litière fraîche; elle trait le lait des brebis et des chèvres. Il semble que ce laitage, pressé de sa main, en devienne plus délicat; moi, qui vais le vendre à la ville, je ne puis suffire au débit; on le trouve délicieux. Cette chère enfant s'occupe, en gardant son troupeau, à des ouvrages de paille et d'osier que tout le monde admire. Je voudrais que vous vissiez avec quelle adresse elle entrelace le jonc flexible. Tout devient précieux sous ses doigts. Vous voyez, madame, poursuivit la bonne vieille, vous voyez ici l'image d'une vie aisée et tranquille : c'est elle qui nous la procure. Cette fille céleste n'est occupée qu'à nous rendre heureux. Est-elle heureuse elle-même? demanda monsieur de Fonrose. Elle tâche de nous le persuader, reprit le vieillard; mais j'ai fait souvent apercevoir à ma femme, qu'en revenant du pâturage elle avait les yeux mouillés de larmes et l'air du monde le plus affligé. Dès qu'elle nous voit, elle affecte de sourire; mais nous voyons bien qu'elle a quelque peine qui la consume : nous n'osons la lui demander. Ah! madame, dit la vieille femme, quelle pitié me fait cette enfant lorsqu'elle s'obstine à mener paître ses troupeaux malgré la pluie et la gelée! Cent fois je me suis mise à genoux pour obtenir qu'elle me laissât prendre sa place; ma prière a été inutile. Elle s'en va au lever du soleil, et revient le soir transie de froid. Jugez, me dit-elle avec tendresse, si je vous laisserais quitter votre foyer et vous exposer, à votre âge, aux rigueurs de la saison; à peine y puis-je résister moi-même. Cependant elle apporte sous son bras le bois dont nous nous chauffons; et quand je me plains de la fatigue qu'elle se donne : Laissez, laissez, dit-elle, ma bonne mère; c'est par l'exercice que je me garantis du froid; le travail est fait pour mon âge. Enfin, madame, elle est bonne autant qu'elle est belle; et mon mari et moi nous n'en parlons jamais que les larmes aux yeux. Et si on vous l'enlevait? demanda la marquise. Nous perdrions, interrompit le vieillard, tout ce que nous avons de plus cher au monde; mais si elle devait être heureuse, nous mourrions contens avec cette consolation. Hélas! oui, reprit la vieille en versant des pleurs, que le ciel lui accorde une fortune digne d'elle, s'il est possible! Mon espérance était que cette main si chère me fermerait les yeux; mais je l'aime plus que ma vie. Son arrivée les interrompit.

Elle parut avec un seau de lait d'une main, de l'autre un panier de fruits; et, après les avoir salués avec une grâce charmante, elle se mit à vaquer au soin du ménage, comme si personne ne s'occupait d'elle. Vous vous donnez bien de la peine, ma chère enfant, lui dit la marquise. Je tâche, madame, répondit-elle, de remplir l'intention de mes maîtres, qui désirent vous recevoir de leur mieux. Vous ferez, poursuivit-elle en déployant sur la table un linge grossier, mais d'une extrême blancheur, vous ferez un repas frugal et champêtre. Ce pain n'est pas le plus beau du monde, mais il a beaucoup de saveur; les œufs sont frais, le laitage est bon, et les fruits que je viens de cueillir sont tels que la saison les donne. La diligence, l'attention, les grâces nobles et décentes avec lesquelles cette bergère merveilleuse leur rendait tous les devoirs de l'hospitalité, le respect qu'elle marquait à ses maîtres, soit qu'elle leur adressât la parole, soit qu'elle cherchât à lire dans leurs yeux ce qu'ils désiraient qu'elle fît, tout cela pénétrait d'étonnement et d'admiration M. et madame de Fonrose. Dès qu'ils furent couchés sur le lit de paille fraîche qu'elle avait préparé elle-même : Notre aventure tient du prodige, se dirent-ils l'un à l'autre; il faut éclaircir ce mystyre; il faut emmener avec nous cette enfant.

Au point du jour, l'un des gens qui avaient passé la nuit à faire réparer leur voiture, vint les avertir qu'elle était en état. Madame de Fonrose, avant de partir, fit appeler la bergère. Sans vouloir pénétrer, lui dit-elle, le secret de votre naissance et la cause de votre infortune, tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'intéresse à vous. Je vois que votre courage vous a élevée au-dessus du malheur, et que vous vous êtes fait des sentimens conformes à votre condition présente : vos charmes et vos vertus la rendent respectable; mais elle est indigne de vous. Je puis, aimable inconnue, vous faire un meilleur sort : les intentions de mon mari s'accordent parfaitement avec les miennes. Je tiens à Turin un état considérable; il me manque une amie, et je croirai rapporter de ces lieux un trésor inestimable, si vous voulez m'accompagner. Ecartez de la proposition, de la prière que je vous fais, toute idée de servitude : je ne vous crois pas faite pour cet état; mais quand ma prévention me tromperait, j'aime mieux vous élever au-dessus de votre naissance, que de vous laisser au-dessous. Je vous le répète, c'est une amie que je veux m'attacher. Du reste, ne soyez pas en peine du sort de ces bonnes gens; il n'est rien que je ne fasse pour les dédommager de votre perte; au moins auront-ils de quoi finir doucement leur vie dans l'aisance de leur état; et c'est de vos mains qu'ils recevront les bienfaits que je leur destine. Les vieillards,

présens à ce discours, baisant les mains de la marquise et se prosternant à ses genoux, conjuraient la jeune inconnue d'accepter ces offres généreuses, lui représentaient, en versant des larmes, qu'ils étaient au bord du tombeau; qu'elle n'avait d'autre consolation que de les rendre heureux dans leur vieillesse, et qu'à leur mort, livrée à elle-même, leur demeure deviendrait pour elle une effrayante solitude. La bergère, en les embrassant, mêla ses larmes avec les leurs; elle rendit grâces aux bontés de M. et de madame de Fonrose avec une sensibilité qui l'embellissait encore. Je ne puis, dit-elle, accepter vos bienfaits. Le ciel a marqué ma place, et sa volonté s'accomplit; mais vos bontés ont gravé dans mon âme des traits qui ne s'effaceront jamais. Le nom respectable de Fonrose sera sans cesse présent à mon esprit. Il ne me reste qu'une grâce à vous demander, dit-elle en rougissant et en baissant les yeux, c'est de vouloir bien renfermer cette aventure dans un éternel silence, et laisser à jamais ignorer au monde le sort d'une inconnue qui veut vivre et mourir dans l'oubli. M. et madame de Fonrose, attendris et affligés, redoublèrent mille fois leurs instances : elle fut inébranlable; et les vieillards, les voyageurs et la bergère se séparèrent les larmes aux yeux.

Pendant la route, M. et madame de Fonrose ne s'occupèrent que de cette aventure; ils croyaient avoir fait un songe. L'imagination remplie de cette espèce de roman, ils arrivent à Turin. On se doute bien que le silence ne fut pas gardé; et ce fut un sujet inépuisable de réflexions et de conjectures. Le jeune Fonrose, présent à ces entretiens, n'en perdit pas une circonstance. Il était dans l'âge où l'imagination est la plus vive, et le cœur le plus susceptible d'attendrissement; mais c'était un de ces caractères dont la sensibilité ne se manifeste point au dehors, d'autant plus violemment agités, quand ils viennent à l'être, que le sentiment qui les affecte ne s'affaiblit par aucune espèce de dissipation. Tout ce que Fonrose entend raconter des charmes, des vertus et des malheurs de la bergère de Savoie, allume dans son âme le plus ardent désir de la voir. Il s'en fait une image qui lui est sans cesse présente; il lui compare tout ce qu'il voit, et tout ce qu'il voit s'efface auprès d'elle; mais plus son impatience redouble, plus il a soin de la dissimuler. Le séjour de Turin lui est odieux. La vallée qui cache au monde son plus bel ornement, attire son âme toute entière. C'est là que le bonheur l'attend; mais si son projet est connu, il y voit les plus grands obstacles. On ne consentira jamais au voyage qu'il médite; c'est une folie de jeune homme dont on appréhendera les conséquences; la bergère elle-même, effrayée de ses poursuites, ne manquera

pas de s'y dérober; il la perd s'il en est connu. D'après toutes ces réflexions qui l'occupaient depuis trois mois, il prend la résolution de tout quitter pour elle, d'aller, sous l'habit de pasteur, la chercher dans la solitude, et d'y mourir, ou de l'en tirer.

Il disparaît; on ne le revoit point. Ses parens qui l'attendent, en ont d'abord de l'inquiétude; leur crainte augmente chaque jour. Leur attente trompée jette la désolation dans la famille; l'inutilité des recherches met le comble à leur désespoir. Une querelle, un assassinat, tout ce qu'il y a de plus sinistre se présente à leur pensée; et ses parens infortunés finissent par pleurer la mort de ce fils, leur unique espérance. Tandis que sa famille est dans le deuil, Fonrose, sous l'habit d'un pâtre, se présente aux habitans des hameaux voisins de la vallée qu'on ne lui avait que trop bien décrite. Son ambition est remplie : on lui confie le soin d'un troupeau.

Les premiers jours, il le laisse errer à l'aventure, uniquement attentif à découvrir les lieux où la bergère menait le sien. Ménageons, disait-il, la timidité de cette belle solitaire : si elle est malheureuse, son cœur a besoin de consolation; si elle n'a que de l'éloignement pour le monde, et que le goût d'une vie tranquille et innocente la retienne dans ces lieux, elle y doit éprouver des momens d'ennui, et désirer une société qui l'amuse ou qui la console : laissons-lui rechercher la mienne. Si je parviens à la lui rendre agréable, ce sera bientôt pour elle un besoin; alors je prendrai conseil de la situation de son âme. Après tout, nous voilà seuls dans l'univers, et nous ferons tout l'un pour l'autre. De la confiance à l'amitié il n'y a pas loin, et de l'amitié à l'amour, le pas est encore plus glissant à notre âge. Et quel âge avait Fonrose, quand il raisonnait ainsi? Fonrose avait dix-huit ans; mais trois mois de réflexion sur le même objet développent bien les idées.

Tandis qu'il se livrait à ses pensées, les yeux errans dans la campagne, il entend de loin cette voix dont on lui avait vanté les charmes. L'émotion qu'elle lui causa fut aussi vive que si elle avait été imprévue. « C'est ici, disait la bergère dans ses chants » plaintifs, c'est ici que mon cœur jouit de l'unique bien qui lui » reste. Ma douleur a des délices pour mon âme; je préfère son » amertume aux douceurs trompeuses de la joie. » Ces accens déchiraient le cœur sensible de Fonrose. Quel peut être, disait-il, la cause du chagrin qui la consume? Qu'il serait doux de la consoler! Un espoir plus doux encore osait à peine flatter ses désirs. Il craignit d'alarmer la bergère s'il se livrait imprudemment à l'impatience de la voir de près; et pour la première fois c'était assez de l'avoir entendue. Le lendemain, il se rendit au pâturage;

et, après avoir observé la route qu'elle avait prise, il fut se placer au pied d'un rocher, qui, le jour précédent, lui répétait les sons de cette voix touchante. J'ai oublié de dire que Fonrose, à la plus jolie figure du monde joignait des talens que ne néglige pas la jeune noblesse d'Italie. Il jouait du hautbois comme *Besuzzi*, dont il avait pris les leçons, et qui faisait alors les plaisirs de l'Europe. Adélaïde, plus profondément ensevelie dans ses affligeantes idées, n'avait point encore fait entendre sa voix; et les échos gardaient le silence. Tout à coup ce silence fut interrompu par les sons plaintifs du hautbois de Fonrose. Ces sons inconnus excitèrent dans l'âme d'Adélaïde une surprise mêlée de trouble. Les gardiens des troupeaux errans sur ces collines ne lui avaient jamais fait entendre que les sons des trompes rustiques. Immobile et attentive, elle cherche des yeux qui peut former de si doux accords. Elle aperçoit de loin un jeune pâtre assis dans le creux d'un rocher, au pied duquel paissait son troupeau. Elle approche, pour le mieux entendre. Voyez, dit-elle, ce que peut le seul instinct de la nature! L'oreille indique à ce berger toutes les finesses de l'art. Peut-on donner des sons plus purs? quelle délicatesse dans les inflexions! quelle variété dans les nuances! Que l'on dise, après cela, que le goût n'est pas un don naturel. Depuis qu'Adélaïde habitait cette solitude, c'était la première fois que sa douleur, suspendue par une distraction agréable, livrait son âme à la douce émotion du plaisir. Fonrose qui l'avait vue s'approcher et s'asseoir auprès d'un saule pour l'entendre, n'avait pas fait semblant de s'en apercevoir. Il saisit sans affectation le moment de sa retraite, et mesura la marche de son troupeau de manière à la rencontrer sur la pente de la colline où se croisaient leurs chemins. Il ne fit que jeter un regard sur elle, et continua sa route comme n'étant occupé que du soin de son troupeau. Mais que de beautés ce regard avait parcourues! quels yeux! quelle bouche divine! que ces traits, si nobles et si touchans dans leur langueur, seraient plus ravissans, si l'amour les animait! On voyait bien que la douleur seule avait terni, dans leur printemps, les roses de ses belles joues; mais de tant de charmes, celui qui l'avait le plus vivement ému, était l'élégance noble de sa taille et de sa démarche. A la souplesse de ses mouvemens on croyait voir un jeune cèdre dont la tige droite et flexible cède mollement aux zéphyrs. Cette image, que l'amour venait de graver en traits de flamme dans sa mémoire, s'empara de tous ses esprits. Qu'ils me l'ont peinte faiblement, disait-il, cette beauté inconnue à la terre, dont elle mérite les adorations! et c'est un désert qu'elle habite! et c'est le chaume qui la couvre! Elle qui devrait voir les rois à ses genoux, s'occupe du soin d'un vil troupeau! Sous quels vêtemens s'est-elle offerte

à ma vue ! elle embellit tout, et rien ne la dépare. Cependant quel genre de vie pour un corps aussi délicat ! des alimens grossiers, un climat sauvage, de la paille pour lit, grand Dieu ! et pour qui sont faites les roses ? Oui, je veux la tirer de cette condition trop malheureuse et trop indigne d'elle. Le sommeil interrompit ses réflexions, mais n'effaça point cette image. Adélaïde, de son côté, sensiblement frappée de la jeunesse, de la beauté de Fonrose, ne cessait d'admirer les caprices de la fortune. Où la nature va-t-elle rassembler, disait-elle, tant de talens et tant de grâces ! Mais, hélas ! ces dons qui ne lui sont qu'inutiles, feraient peut-être son malheur dans un état plus élevé. Quels maux la beauté ne cause-t-elle pas dans le monde ! malheureuse ! est-ce à moi d'y attacher quelque prix ? La réflexion désolante vint empoisonner dans son âme le plaisir qu'elle avait goûté : elle se reprocha d'y avoir été sensible, et résolut de s'y refuser à l'avenir. Le lendemain, Fonrose crut s'apercevoir qu'elle évitait son approche. Il tomba dans une tristesse mortelle. Se douterait-elle de mon déguisement, disait-il ? me serais-je trahi moi-même ? Cette inquiétude l'occupa tout le long du jour, et son hautbois fut négligé. Adélaïde n'était pas si loin qu'elle ne pût bien l'entendre ; et son silence l'étonna. Elle se mit à chanter elle-même. « Il semble, disait sa chanson, que tout ce qui m'en-» vironne partage mes ennuis : les oiseaux ne font entendre que » de tristes accens, l'écho me répond par des plaintes, les zéphyrs » gémissent parmi ces feuillages, le bruit des ruisseaux imite » mes soupirs ; on dirait qu'ils roulent des pleurs. » Fonrose, attendri par ces chants, ne put s'empêcher d'y répondre. Jamais concert ne fut plus touchant que celui de son hautbois avec la voix d'Adélaïde. O ciel ! dit-elle, est-ce un enchantement ? je n'ose en croire mon oreille : ce n'est pas un berger, c'est un dieu que je viens d'entendre. Le sentiment naturel de l'harmonie peut-il inspirer ces accords ? Comme elle parlait ainsi, une mélodie champêtre, ou plutôt céleste, fit retentir le vallon. Adélaïde crut voir réaliser les prodiges que la poésie attribue à la musique, sa brillante sœur. Confuse, interdite, elle ne savait si elle devait se dérober ou se livrer à cet enchantement. Mais elle aperçut le berger qu'elle venait d'entendre rassemblant son troupeau pour regagner sa cabane. Il ignore, dit-elle, le charme qu'il répand autour de lui ; son âme simple n'en est pas plus vaine ; il n'attend pas même les éloges que je lui dois. Tel est le pouvoir de la musique : c'est le seul des talens qui jouisse de lui-même ; tous les autres veulent des témoins. Ce don du ciel fut accordé à l'homme dans l'innocence : c'est le plus pur de tous les plaisirs. Hélas ! c'est

le seul que je regrette encore; et je regarde ce berger comme un nouvel écho qui vient répondre à ma douleur.

Les jours suivans, Fonrose affecta de s'éloigner à son tour. Adélaïde en fut affligée. Le sort, dit-elle, semblait m'avoir ménagé cette faible consolation; je m'y suis livrée trop aisément; et pour me punir, il m'en prive. Un jour enfin qu'ils se rencontrèrent sur le penchant de la colline : Berger, lui dit-elle, menez-vous bien loin vos troupeaux? Ces premières paroles d'Adélaïde causèrent à Fonrose un saisissement qui lui ôta presque l'usage de la voix. Je ne sais, dit-il en hésitant : ce n'est pas moi qui conduis mon troupeau; c'est mon troupeau qui me conduit moi-même; ces lieux lui sont plus connus qu'à moi; je lui laisse le choix des meilleurs pâturages. D'où êtes-vous donc? lui demanda la bergère. J'ai vu le jour au-delà des Alpes, répondit Fonrose. Êtes-vous né parmi les pasteurs? poursuivit-elle. Puisque je suis pasteur, dit-il en baissant les yeux, il faut bien que je sois né pour l'être. C'est de quoi je doute, reprit Adélaïde en l'observant avec attention. Vos talens, votre langage, votre air même, tout m'annonce que le sort vous avait mieux placé. Vous êtes bien bonne, reprit Fonrose; mais est-ce à vous de croire que la nature refuse tout aux bergers? Êtes-vous née pour être reine? Adélaïde rougit à cette réponse; et changeant de propos : L'autre jour, dit-elle, au son du hautbois, vous avez accompagné mes chants avec un art qui serait un prodige dans un simple gardien de troupeaux. C'est votre voix qui en est un, reprit Fonrose, dans une simple bergère. — Mais personne ne vous a-t-il instruit? — Je n'ai, comme vous, d'autres guides que mon cœur et mon oreille. Vous chantiez, j'étais attendri; ce que mon cœur sent, mon hautbois l'exprime; je lui inspire mon âme; voilà tout mon secret; rien au monde n'est plus facile. Cela est incroyable, dit Adélaïde. C'est ce que j'ai dit en vous écoutant, reprit Fonrose; cependant il a bien fallu croire. Que voulez-vous? la nature et l'amour se font un jeu quelquefois de réunir tout ce qu'ils ont de plus précieux dans la plus humble fortune, pour faire voir qu'il n'y a point d'état qu'ils ne puissent ennoblir. Pendant cet entretien, ils avançaient dans la vallée; et Fonrose, qu'un rayon d'espérance animait, se mit à faire éclater dans les airs les sons brillans que le plaisir inspire. Ah! de grâce, dit Adélaïde, épargnez à mon âme l'image importune d'un sentiment qu'elle ne peut goûter. Cette solitude est consacrée à la douleur; ces échos ne sont point accoutumés à répéter les accens d'une joie profane : ici tout gémit avec moi. J'ai de quoi m'y plaindre, reprit le jeune homme; et ces mots, prononcés avec un soupir, furent suivis d'un long si-

nce. Vous avez à vous plaindre! reprit Adélaïde; est-ce des hommes? est-ce du sort? Je ne sais, dit-il; mais je ne suis pas heureux; ne m'en demandez pas davantage. Ecoutez, dit Adélaïde: le ciel nous donne à l'un et à l'autre une consolation dans nos peines; les miennes sont comme un poids accablant dont mon cœur est oppressé. Qui que vous soyez, si vous connaissez le malheur, vous devez être compatissant, et je vous crois digne de ma confiance; mais promettez-moi qu'elle sera mutuelle. Hélas! dit Fonrose, mes maux sont tels que je serai peut-être condamné à ne les révéler jamais. Ce mystère ne fit que redoubler la curiosité d'Adélaïde. Rendez-vous demain, lui dit-elle, au pied de cette colline, sous ce vieux chêne touffu où vous m'avez entendue gémir. Là je vous apprendrai des choses qui exciteront votre pitié. Fonrose passa la nuit dans une agitation mortelle. Son sort dépendait de ce qu'il allait apprendre. Mille pensées effrayantes venaient l'agiter tour à tour. Il appréhendait surtout la confidence désespérante d'un amour malheureux et fidèle. Si elle aime, dit-il, je suis perdu.

Il se rendit au lieu indiqué; il vit arriver Adélaïde. Le jour était couvert de nuages, et la nature en deuil semblait présager la tristesse de leur entretien. Dès qu'ils furent assis au pied du chêne, Adélaïde parla ainsi: « Vous voyez ces pierres que l'herbe » commence à couvrir, c'est le tombeau du plus tendre, du » plus vertueux des hommes, à qui mon amour et mon imprudence ont coûté la vie. Je suis Française, d'une famille distinguée, et trop riche, pour mon malheur. Le comte d'Orestan » conçut pour moi l'amour le plus tendre; j'y fus sensible, je le » fus à l'excès. Mes parens s'opposèrent au penchant de nos » cœurs; et ma passion insensée me fit consentir à un hymen » sacré pour les âmes vertueuses, mais désavoué par les lois. » L'Italie était alors le théâtre de la guerre. Mon époux y allait » joindre le corps qu'il devait commander; je le suivis jusqu'à » Briançon; ma folle tendresse l'y retint deux jours malgré lui. » Ce jeune homme plein d'honneur n'y prolongea son séjour » qu'avec une extrême répugnance. Il me sacrifiait son devoir; » mais que ne lui avais-je pas sacrifié moi-même? En un mot, » je l'exigeai; il ne put résister à mes larmes. Il partit avec un » pressentiment dont je fus moi-même effrayée. Je l'accompagnai jusque dans cette vallée, où je reçus ses adieux; et, pour » attendre de ses nouvelles, je retournai à Briançon. Peu de » jours après se répandit le bruit d'une bataille. Je doutais si » d'Orestan s'y était trouvé; je le souhaitais pour sa gloire, je le » craignais pour mon amour, quand je reçus de lui une lettre » que je croyais bien consolante. Je serai tel jour, à telle heure,

» me disait-il, dans la vallée et sous le chêne où nous nou
» sommes séparés; je m'y rendrai seul, je vous conjure d'alle
» m'y attendre seule. Je ne vis encore que pour vous. Quel étai
» mon égarement! Je n'aperçus dans ce billet que l'impatienc
» de me revoir, et je m'applaudis de cette impatience. Je m
» rendis donc sous ce même chêne. D'Orestan arrive, et aprè
» le plus tendre accueil: Vous l'avez voulu, ma chère Adélaïde, m
» dit-il, j'ai manqué à mon devoir dans le moment le plus importan
» de ma vie. Ce que je craignais est arrivé: la bataille s'est don
» née; mon régiment a chargé; il a fait des prodiges de valeur
» et je n'y étais pas. Je suis déshonoré, perdu sans ressource. J
» ne vous reproche pas mon malheur; mais je n'ai plus qu'u
» sacrifice à vous faire, et mon cœur vient le consommer. A c
» discours, pâle, tremblante, et respirant à peine, je reçus mo
» époux dans mes bras. Je sentis mon sang se glacer dans me
» veines, mes genoux ployèrent sous moi, et je tombai san
» connaissance. Il profita de mon évanouissement pour s'arrache
» de mon sein; et bientôt je fus rappelée à la vie par le bruit du
» coup qui lui donna la mort. Je ne vous peindrai point la situa-
» tion où je me trouvai: elle est inexprimable; et les larmes que
» vous voyez couler, les sanglots qui étouffent ma voix, en fon
» une trop faible image. Après avoir passé une nuit entière au-
» près de ce corps sanglant dans une douleur stupide, mo
» premier soin fut d'ensevelir avec lui ma honte; mes mains
» creusèrent son tombeau. Je ne cherche point à vous attendrir;
» mais le moment, où il fallut que la terre me séparât des tristes
» restes de mon époux, fut mille fois plus plus affreux pour moi
» que ne peut l'être celui qui séparera mon corps de mon âme.
» Epuisée de douleur et privée de nourriture, mes défaillantes
» mains employèrent deux jours à creuser ce tombeau, avec
» des peines inconcevables. Quand mes forces m'abandonnaient,
» je me reposais sur le sein livide et glacé de mon époux. Enfin
» Je lui rendis les devoirs de la sépulture; et mon cœur lui pro-
» mit d'attendre en ces lieux que le trépas nous réunît. Cepen-
» dant la faim cruelle commençait à dévorer mes entrailles
» desséchées. Je me fis un crime de refuser à la nature les soutiens
» d'une vie plus douloureuse que la mort. Je changeai mes vête-
» mens en un simple habit de bergère, et j'en embrassai l'état,
» comme mon unique refuge. Depuis ce temps, toute ma con-
» solation est de venir pleurer sur ce tombeau, qui sera le mien.
» Vous voyez, poursuivit-elle, avec quelle sincérité je vous ouvre
» mon âme. Je puis avec vous désormais pleurer en liberté: c'est
» un soulagement dont j'avais besoin; mais j'attends de vous la
» même confiance. Ne croyez pas m'avoir abusée; je vois claire-

» ment que l'état de pasteur vous est aussi étranger et plus
» nouveau qu'à moi. Vous êtes jeune, peut-être sensible ; et, si
» j'en crois mes conjectures, nos malheurs ont eu la même
» source ; et comme moi vous avez aimé. Nous n'en serons que
» plus compatissans l'un pour l'autre. Je vous regarde comme
» un ami que le ciel, touché de mes maux, daigne m'envoyer
» dans ma solitude. Regardez-moi comme une amie capable de
» vous donner, sinon des conseils salutaires, au moins des
» exemples consolans. »

Vous me pénétrez, lui dit Fonrose, accablé de ce qu'il venait d'entendre ; et quelque sensibilité que vous me supposiez, vous êtes bien loin d'imaginer l'impression que m'a faite le récit de vos malheurs. Hélas! que ne puis-je y répondre avec cette confiance que vous me témoignez, et dont vous êtes si digne ! Mais je vous l'ai dit, je l'avais prévu : telle est la nature de mes peines, qu'un silence éternel doit les renfermer au fond de mon cœur. Vous êtes bien malheureuse ! ajouta-t-il avec un profond soupir ; je suis encore plus malheureux : c'est tout ce que je puis vous dire. Ne vous offensez pas de mon silence ; il m'est affreux d'y être condamné. Compagnon assidu de tous vos pas, j'adoucirai vos travaux, je partagerai toutes vos peines ; je vous verrai pleurer sur cette tombe ; j'y mêlerai mes larmes à vos pleurs. Vous ne vous repentirez point d'avoir déposé vos ennuis dans un cœur, hélas ! trop sensible. Je m'en repens dès à présent, dit-elle avec confusion ; et tous les deux, les yeux baissés, se retirèrent en silence. Adélaïde, en quittant Fonrose, crut voir sur son visage l'empreinte d'une douleur profonde. J'ai renouvelé, disait-elle, le sentiment de ses peines ; et quelle en doit-elle l'horreur, puisqu'il se croit encore plus malheureux que moi !

Dès ce jour, plus de chant, plus d'entretien suivi entre Fonrose et Adélaïde. Ils ne se cherchaient ni ne s'évitaient l'un l'autre ; des regards où la consternation était peinte faisaient presque leur unique langage. S'il la trouvait pleurant sur le tombeau de son époux, le cœur saisi de pitié, de jalousie et de douleur, il la contemplait en silence, et répondait à ses sanglots par de profonds gémissemens.

Deux mois s'étaient écoulés dans cette situation pénible ; et Adélaïde voyait la jeunesse de Fonrose se flétrir comme une fleur. Le chagrin qui le consumait, l'affligeait elle-même d'autant plus vivement, que la cause lui en était inconnue. Elle était bien éloignée de soupçonner qu'elle en fût l'objet. Cependant, comme il est naturel que deux sentimens qui partagent une âme s'affaiblissent l'un l'autre, les regrets d'Adélaïde sur la mort de d'Orestan devenaient moins vifs chaque jour, à mesure qu'elle

se livrait davantage à la pitié que lui inspirait Fonrose. Elle é bien sûre que cette pitié n'avait rien que d'innocent; il ne' vint pas même dans l'idée de s'en défendre; et l'objet de ce s timent généreux, sans cesse présent à sa vue, le réveillait chaque instant. La langueur où était tombé ce jeune hom devint telle, qu'Adélaïde ne crut pas devoir le laisser plus lo temps livré à lui-même. Vous périssez, lui dit-elle, et vous ajou à mes douleurs celle de vous voir vous consumer d'ennui s mes yeux, sans pouvoir y apporter remède. Si le récit des in prudences de ma jeunesse ne vous a pas inspiré pour moi du m pris, si l'amitié la plus pure et la plus tendre vous est chère enfin si vous ne voulez pas me rendre plus malheureuse que je l'étais avant de vous avoir connu, confiez-moi la cause de v peines; vous n'avez que moi dans le monde pour vous aider à l soutenir. Votre secret fût-il plus important que le mien, ne crai gnez point que je le répande. La mort de mon époux a mis u abîme entre le monde et moi; et la confidence que j'exige ser bientôt ensevelie dans cette tombe, où la douleur me condui à pas lents. J'espère vous y précéder, dit Fonrose en fondant e larmes. Laissez-moi finir ma déplorable vie, sans vous laisse après moi le reproche d'en avoir abrégé le cours. — O ciel! qu'entends-je, s'écria-t-elle éperdue. Qui, moi? j'aurais contribué aux maux qui vous accablent! Achevez, vous me percez le cœur. Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? Hélas! je tremble! O ciel, ne m'as-tu mise au monde que pour y faire des malheureux? Parlez, vous dis-je, il n'est plus temps de me cacher qui vous êtes : vous en avez trop dit pour dissimuler plus long-temps. — Eh bien! je suis..... je suis Fonrose, le fils des voyageurs que vous avez pénétrés d'admiration et de respect. Tout ce qu'ils ont raconté de vos vertus et de vos charmes m'a inspiré le dessein fatal de venir vous voir sous ce déguisement. J'ai laissé ma famille dans la désolation, croyant m'avoir perdu et pleurant mon trépas. Je vous ai vue; je sais ce qui vous attache en ces lieux; je sais que le seul espoir qui me reste est d'y mourir en vous adorant. Épargnez-moi des conseils inutiles et d'injustes reproches; ma résolution est aussi ferme, aussi inébranlable que la vôtre. Si, en trahissant mon secret, vous troubliez les derniers momens d'une vie qui s'éteint, vous auriez inutilement un tort avec moi, qui n'en aurai jamais avec vous.

Adélaïde confondue tâcha de calmer le désespoir où ce jeune homme était plongé. Rendons, dit-elle, à ses parens le service de le rappeler à la vie; sauvons leur unique espérance; le ciel m'offre cette occasion de reconnaître leurs bontés. Ainsi, loin de l'effaroucher par une rigueur déplacée, tout ce que la pitié

de plus tendre, tout ce que l'amitié a de plus consolant fut mis en usage pour le calmer.

Ange du ciel, s'écria Fonrose, je sens toute la répugnance que vous avez à faire un malheureux; votre cœur est à celui qui repose dans ce tombeau; je vois que rien ne peut vous en détacher; je vois combien votre vertu est ingénieuse à me cacher mon malheur; je le sens dans toute son étendue, j'en suis accablé; mais je vous le pardonne. Votre devoir est de ne m'aimer jamais; le mien est de vous adorer toujours.

Impatiente d'exécuter le dessein qu'elle avait conçu, Adélaïde arrive dans la cabane. Mon père, dit-elle à son vieux maître, vous sentez-vous la force de faire le voyage de Turin? J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour donner à M. et à madame de Fonrose l'avis le plus intéressant. Le vieillard répondit que son zèle pour les servir lui en inspirait le courage. Allez, reprit Adélaïde, vous les trouverez pleurant la mort de leur fils unique; apprenez-leur qu'il est vivant, qu'il est en ces lieux, et que c'est moi qui veux le leur rendre; mais qu'il est d'une nécessité indispensable qu'ils viennent eux-mêmes le chercher.

Il part, il arrive à Turin, il se fait annoncer pour le vieillard de la vallée de Savoie. Ah! s'écria madame de Fonrose, il est peut-être arrivé quelque malheur à notre bergère. Qu'il vienne, ajouta le marquis; il nous annoncera peut-être qu'elle consent à vivre auprès de nous. Après la perte de mon fils, dit la marquise, c'est la seule consolation que je puisse goûter au monde. Le vieillard est introduit; il se prosterne, on le relève. Vous pleurez un fils, leur dit-il; je viens vous dire qu'il est vivant; c'est notre chère enfant qui l'a découvert dans la vallée; elle m'envoie pour vous en instruire; mais vous seuls, dit-elle, pouvez le ramener. Comme il parlait ainsi, la surprise et la joie avaient ôté à madame de Fonrose l'usage de ses sens. Le marquis, éperdu, égaré, appelle au secours de sa femme, la rappelle à la vie, embrasse le vieillard, annonce à toute sa maison que leur fils leur est rendu. La marquise reprenant ses esprits: Que ferons-nous, dit-elle en saisissant les mains du vieillard et les serrant avec tendresse, que ferons-nous pour reconnaître un bienfait qui nous rend la vie!

Tout est ordonné pour le départ. Ils se mettent en voyage avec le bon homme; ils marchent nuit et jour; ils se rendent dans la vallée, où leur unique bien les attend. La bergère était au pâturage; la vieille femme les y conduit; ils approchent. Quelle est leur surprise! Leur fils, ce fils bien-aimé est auprès d'elle, sous l'habit d'un simple pasteur; leurs cœurs, plutôt que leurs yeux, le reconnaissent. Ah! cruel enfant, s'écrie sa mère en se jetant dans ses

bras, quel chagrin vous nous avez donné ! Pourquoi vous dérober à notre tendresse? et que veniez-vous faire ici? Adorer, dit-il, ce que vous avez admiré vous-même. Pardon, madame, dit Adélaïde, tandis que Fonrose embrassait les genoux de son père qui le relevait avec bonté, pardon de vous avoir laissé si long-temps dans la douleur : si je l'avais connu plus tôt, vous auriez été plus tôt consolés. Après les premiers mouvemens de la nature, Fonrose était retombé dans la plu sprofonde affliction. Allons, dit le marquis, allons nous reposer dans la cabane, et oublier tous les chagrins que nous a donnés ce jeune fou. Oui, monsieur, je l'ai été, dit Fonrose à son père qui le menait par la main. Il ne fallait pas moins que l'égarement de ma raison pour suspendre dans mon cœur les mouvemens de la nature, pour me faire oublier les devoirs les plus sacrés, pour me détacher enfin de tout ce que j'avais de plus cher au monde; mais cette folie, vous l'avez fait naître, et j'en suis trop puni : j'aime, sans espoir, ce qu'il y a de plus accompli sur la terre. Vous ne voyez rien, vous ne connaissez rien de cette femme incomparable; c'est l'honnêteté, la sensibilité, la vertu même; je l'aime jusqu'à l'idolâtrie; je ne puis être heureux sans elle, et je sais qu'elle ne peut être à moi. Vous a-t-elle confié, demanda le marquis, le secret de sa naissance? J'en aï appris assez, dit Fonrose, pour vous assurer qu'elle ne le cède en rien à la mienne; elle a même renoncé à une fortune considérable pour s'ensevelir dans ce désert. — Et savez-vous ce qui l'y a engagée? — Oui, mon père; mais c'est un secret qu'elle seule peut vous révéler. — Elle est mariée peut-être? — Elle est veuve; mais son cœur n'en est pas plus libre, ses liens n'en sont que plus forts. Ma fille, dit le marquis en entrant dans la cabane, vous voyez que vous faites tourner la tête à tout ce qui s'appelle Fonrose. La passion extravagante de ce jeune homme ne peut être justifiée que par un objet aussi prodigieux que vous. Tous les vœux de ma femme se bornaient à vous avoir pour compagne et pour amie; cet enfant ne veut plus vivre s'il ne vous obtient pour épouse; je ne désire pas moins de vous avoir pour fille : voyez combien de malheureux vous feriez avec un refus. Ah ! monsieur, dit-elle, vos bontés me confondent; mais écoutez, et jugez-moi. Alors, en présence du vieillard et de sa femme, Adélaïde leur fit le récit de sa déplorable aventure. Elle y ajouta le nom de sa famille, qui n'était pas inconnue à M. de Fonrose; et finit par le prendre à témoin lui-même de la fidélité inviolable qu'elle devait à son époux. A ces mots, la consternation se répandit sur tous les visages. Le jeune Fonrose, que les sanglots étouffaient, se précipita dans un coin de la cabane pour leur donner un libre cours. Le père attendri vola au secours de son enfant; voyez, disait-il, ma chère Adé-

laïde, dans quel état vous l'avez mis. Madame de Fonrose, qu était auprès d'Adélaïde, la pressait dans ses bras en la baignant de ses larmes. Eh quoi ! ma fille, lui disait-elle, nous ferez-vous pleurer une seconde fois la mort de notre cher enfant? Le vieillard et sa femme, les yeux remplis de pleurs, et attachés sur Adélaïde, attendaient qu'elle prît la parole. Le ciel m'est témoin, dit Adélaïde en se levant, que je donnerais ma vie pour reconnaître tant de bontés. Ce serait mettre le comble à mes malheurs que d'avoir à me reprocher le vôtre; mais je veux que Fonrose lui-même soit mon juge; laissez-moi de grâce lui parler un moment. Alors, se retirant seule avec lui : Ecoutez, lui dit-elle, Fonrose; vous savez quels liens sacrés me retiennent dans ces lieux; si je pouvais cesser de chérir et de pleurer un époux qui ne m'a que trop aimée, je serais la plus méprisable des femmes. L'estime, l'amitié, la reconnaissance sont des sentimens que je vous dois; mais rien de tout cela ne tient lieu d'amour; plus vous en avez conçu pour moi, plus vous avez droit d'en attendre; c'est l'impossibilité de remplir ce devoir qui m'empêche de me l'imposer. Cependant je vous vois dans une situation qui attendrirait le cœur le moins sensible; il m'est affreux d'en être la cause; il me serait plus affreux d'entendre vos parens m'accuser de vous avoir perdu. Je veux donc bien m'oublier dans ce moment, et vous laisser, autant qu'il est en moi, l'arbitre de notre destinée. C'est à vous de choisir celle des deux situations qui vous paraît la moins pénible : ou de renoncer à moi, de vous vaincre, et de m'oublier; ou de posséder une femme qui, le cœur plein d'un autre objet, ne pourrait vous accorder que des sentimens trop faibles pour remplir les vœux d'un amant. C'en est assez, s'écria Fonrose; et d'une âme comme la vôtre, l'amitié doit tenir lieu d'amour. Je serai jaloux sans doute des pleurs que vous donnerez à la mémoire d'un autre époux; mais la cause de cette jalousie, en vous rendant plus respectable, vous rendra plus chère à mes yeux.

Elle est à moi, dit-il en venant se jeter dans les bras de ses parens; c'est à son respect pour vous, à vos bontés que je la dois; et c'est vous devoir une seconde vie. Dès ce moment leurs bras furent des chaînes dont Adélaïde ne put se dégager.

Ne céda-t-elle qu'à la pitié, à la reconnaissance? Je veux le croire pour l'admirer encore; Adélaïde le croyait elle-même. Quoi qu'il en soit, avant de partir, elle voulut revoir ce tombeau qu'elle ne quittait qu'à regret. O mon cher d'Orestan, dit-elle, si du sein des morts tu peux lire au fond de mon âme, ton ombre n'a point à murmurer du sacrifice que je fais; je le dois aux sentimens généreux de cette vertueuse famille; mais mon cœur te

reste à jamais. Je vais tâcher de faire des heureux, sans aucun espoir d'être heureuse. On ne l'arracha de ce lieu qu'avec une espèce de violence; mais elle exigea qu'on y élevât un monument à la mémoire de son époux, et que la cabane de ses vieux maîtres, qui la suivirent à Turin, fût changée en une maison de campagne, aussi simple que solitaire, où elle se proposait de venir quelquefois pleurer les égaremens et les malheurs de sa jeunesse. Le temps, les soins assidus de Fonrose, les fruits de son second hymen, ont depuis ouvert son âme aux impressions d'une nouvelle tendresse; et on la cite pour exemple d'une femme intéressante, et respectable jusque dans son infidélité.

LA MAUVAISE MÈRE.

Parmi les productions monstrueuses de la nature, on peut compter le cœur d'une mère qui aime l'un de ses enfans à l'exclusion de tous les autres. Je ne parle point d'une tendresse éclairée, qui distingue entre ces jeunes plantes qu'elle cultive celle qui répond le mieux à ses premiers soins; je parle d'une tendresse aveugle, souvent exclusive, quelquefois jalouse, qui se choisit une idole et des victimes parmi ces petits innocens qu'on a mis au monde, et pour qui l'on est également obligé d'adoucir le fardeau de la vie. C'est de cet égarement, si commun et si honteux pour l'humanité, que je vais donner un exemple.

Dans l'une de nos provinces maritimes, un intendant qui s'était rendu recommandable par sa sévérité à réprimer les vexations de toute espèce, ayant pour principe d'appliquer la faveur au faible, et la rigueur au fort; cet homme de bien, appelé M. de Carandon, mourut pauvre et presque insolvable. Il avait laissé une fille que personne n'épousait, parce qu'elle avait beaucoup d'orgueil, peu d'agrémens, et point de fortune. Un riche et honnête négociant la rechercha, par considération pour la mémoire de son père. Il nous a fait tant de bien! disait le bon homme Corée (c'était le nom du négociant), il est bien juste que quelqu'un de nous le rende à sa fille. Corée se proposa donc humblement; et mademoiselle de Carandon, avec beaucoup de répugnance, consentit à lui donner la main; bien entendu qu'elle aurait dans sa maison une autorité absolue. Le respect du bon homme pour la mémoire du père s'étendait jusque sur la fille : il la consultait comme son oracle; et si quelquefois il lui arrivait d'avoir un avis différent du sien, elle

n'avait qu'à proférer ces paroles imposantes : Feu M. de Carandon mon père.... Corée n'attendait pas qu'elle achevât pour avouer qu'il avait tort.

Il mourut assez jeune, et lui laissa deux enfans, dont elle avait bien voulu lui permettre d'être le père. En mourant, il croyait devoir régler le partage de ses biens; mais M. de Carandon avait pour maxime, lui dit-elle, qu'afin de retenir les enfans sous la dépendance d'une mère, il fallait la rendre dispensatrice des biens qui leur étaient destinés. Cette loi fut la règle du testament de Corée, et son héritage fut mis en dépôt dans les mains de sa femme, avec le droit fatal de le distribuer à ses enfans comme bon lui semblerait. De ces deux enfans, l'aîné faisait ses délices; non qu'il fût plus beau, plus heureusement né que le cadet, mais elle avait couru le danger de la vie en le mettant au monde; il lui avait fait éprouver, le premier, les douleurs et la joie de l'enfantement; il s'était emparé de sa tendresse, qu'il semblait avoir épuisée; elle avait enfin, pour l'aimer uniquement, toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mère.

Le petit Jacquaut était l'enfant de rebut : sa mère ne daignait presque pas le voir, et ne lui parlait que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'osait lever les yeux devant elle, et ne lui répondait qu'en tremblant. Il avait, disait-elle, le naturel de son père, une âme du peuple, et ce qu'on appelle l'air de ces gens-là.

Pour l'aîné, qu'on avait pris soin de rendre aussi volontaire, aussi mutin, aussi capricieux qu'il était possible, c'était la gentillesse même : son indocilité s'appelait hauteur de caractère; son humeur, excès de sensibilité. On s'applaudissait de voir qu'il ne cédait jamais quand il avait raison; or il faut savoir qu'il n'avait jamais tort. On ne cessait de dire qu'il sentait son bien, et qu'il avait l'honneur de ressembler à madame sa mère. Cet aîné, appelé M. de l'Etang (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laisser le nom de Corée), cet aîné, dis-je, eut des maîtres de toute espèce : les leçons étaient pour lui seul, et le petit Jacquaut en recueillait le fruit; de manière qu'au bout de quelques années, Jacquaut savait tout ce qu'on avait enseigné à M. de l'Etang, qui en revanche ne savait rien.

Les bonnes, qui sont dans l'usage d'attribuer aux enfans tout le peu d'esprit qu'elles ont, et qui rêvent tout le matin aux gentillesses qu'ils doivent dire dans la journée, les bonnes avaient fait croire à madame, dont elles connaissaient le faible, que son aîné était un prodige. Les maîtres, moins complaisans ou plus maladroits, en se plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tarissaient point sur les louanges de Jacquaut. Ils ne disaient pas précisément que M. de l'Etang fût un sot,

mais ils disaient que le petit Jacquaut avait de l'esprit comme un ange. La vanité de la mère en fut blessée; et, par une injustice qu'on ne croirait pas être dans la nature si ce vice des mères était moins à la mode, elle redoubla d'aversion pour ce petit malheureux, devint jalouse de ses progrès, et résolut d'ôter à son enfant gâté l'humiliation du parallèle.

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les sentimens de la nature; mais ce retour sur elle-même l'humilia sans la coriger. Jacquaut avait dix ans, de l'Etang en avait près de quinze, lorsqu'elle tomba sérieusement malade. L'aîné s'occupait de ses plaisirs, et fort peu de la santé de sa mère : c'est la punition des mères folles, d'aimer des enfans dénaturés. Cependant on commençait à s'inquiéter; Jacquaut s'en aperçut; et voilà son petit cœur saisi de douleur et de crainte; l'impatience de voir sa mère ne lui permet plus de se cacher. On l'avait accoutumé à ne paraître que lorsqu'il était appelé; mais enfin sa tendresse lui donna du courage. Il saisit l'instant où la porte de la chambre est entr'ouverte; il entre sans bruit et à pas tremblans; il s'approche du lit de sa mère. Est-ce vous mon fils? demanda-t-elle. — Non, ma mère, c'est Jacquaut. Cette réponse naïve et accablante pénétra de honte et de douleur l'âme de cette femme injuste; mais quelques caresses de son mauvais fils lui rendirent bientôt tout son ascendant, et Jacquaut n'en fut dans la suite ni mieux aimé, ni moins digne de l'être.

A peine madame Corée fut-elle rétablie, qu'elle reprit le dessein de l'éloigner de la maison : son prétexte fut que de l'Etang, naturellement vif, était trop susceptible de dissipation pour avoir un compagnon d'étude, et que les impertinentes prédilections des maîtres pour l'enfant qui était le plus humble ou le plus caressant avec eux, pouvaient fort bien décourager celui dont le caractère, plus haut et moins flexible, exigeait plus de ménagement. Elle voulut donc que de l'Etang fût l'unique objet de leurs soins, et se défit du malheureux Jacquaut, en l'exilant dans un collége.

A seize ans, l'Etang quitta ses maîtres de mathématiques, de physique, de musique, etc., comme il les avait pris; il commença ses exercices, qu'il fit à peu près comme ses études; et à vingt ans, il parut dans le monde avec la suffisance d'un sot, qui a entendu parler de tout, et qui n'a réfléchi sur rien.

De son côté, Jacquaut avait fini ses humanités; et sa mère était ennuyée des éloges qu'on lui donnait. Eh bien! dit-elle, puisqu'il est si sage, il réussira dans l'église; il n'a qu'à prendre ce parti.

Par malheur, Jacquaut n'avait aucune inclination pour l'état ecclésiastique; il vint supplier sa mère de l'en dispenser. Vous

ayez donc, lui dit-elle avec une hauteur froide et sévère, que j'ai de quoi vous soutenir dans le monde? Je vous déclare qu'il n'en est rien. La fortune de votre père n'était pas aussi considérable qu'on l'imagine; à peine suffira-t-elle à l'établissement de votre aîné. Pour vous, monsieur, vous n'avez qu'à voir si vous voulez courir la carrière des bénéfices, ou celle des armes; vous faire tonsurer, ou casser la tête; accepter, en un mot, un petit collet, ou une lieutenance d'infanterie; c'est tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit avec respect, qu'il y avait des partis moins violens à prendre pour le fils d'un négociant. A ces mots, mademoiselle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils si peu digne d'elle, et lui défendit de paraître à ses yeux. Le jeune Corée, désolé d'avoir encouru l'indignation de sa mère, se retira en soupirant, et résolut de tenter si la fortune lui serait moins cruelle que la nature. Il apprit qu'un vaisseau était sur le point de faire voile pour les Antilles, où il avait dessein de se rendre. Il écrivit à sa mère pour lui demander son aveu, sa bénédiction et une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés, mais le dernier avec économie.

Sa mère, trop heureuse d'en être délivrée, voulut le voir avant son départ, et en l'embrassant lui donna quelques larmes. Son frère eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux voyage. C'étaient les premières caresses qu'il avait reçues de ses parens; son cœur sensible en fut pénétré; cependant il n'osa leur demander de lui écrire. Mais il avait un camarade de collége dont il était tendrement aimé; il le conjura, en partant, de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mère.

Celle-ci ne fut plus occupée que du soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara pour la robe : on lui obtint des dispenses d'études; et bientôt il fut admis dans le sanctuaire des lois. Il ne fallait plus qu'un mariage avantageux. On proposa une riche héritière; mais on exigea de la veuve la donation de ses biens. Elle eut la faiblesse d'y consentir, en se réservant à peine de quoi vivre décemment, bien assurée que la fortune de son fils serait toujours en sa disposition.

A l'âge de vingt-cinq ans, M. de l'Étang se trouva donc un petit conseiller tout rond, négligeant sa femme autant que sa mère, ayant grand soin de sa personne, et fort peu de souci des affaires du palais. Comme il était du bon air qu'un mari eût quelqu'un qui ne fût pas sa femme, l'Étang crut se devoir à lui-même de s'afficher pour homme à bonnes fortunes. Une jeune personne qu'il lorgna au spectacle, répondit à ses agaceries, le reçut chez elle avec beaucoup de politesse, l'assura qu'il était charmant, ce qu'il n'eut pas de peine à croire, et dans peu de temps le débar-

rassa d'un portefeuille de dix mille écus. Mais comme il n'y a point d'amours éternelles, cette beauté parjure le quitta au bout de trois mois pour un jeune lord anglais aussi sot et plus magnifique. L'Étang, qui ne concevait pas comment on renvoyait un homme comme lui, résolut de s'en venger en prenant une maîtresse plus fameuse encore, et en la comblant de bienfaits. Sa nouvelle conquête lui faisait mille jaloux; et quand il se comparait à cette foule d'adorateurs qui soupiraient en vain pour elle, il avait le plaisir de se croire plus aimable, comme il se trouvait plus heureux. Cependant, s'étant aperçu qu'il n'était pas sans inquiétude, elle voulut lui prouver qu'il n'était rien au monde qu'elle ne fût résolue à quitter pour lui, et proposa, pour fuir les importuns, de venir ensemble à Paris oublier tout l'univers, et vivre uniquement l'un pour l'autre. L'Étang fut transporté de cette marque de tendresse. Tout se prépare pour le voyage; ils partent, ils arrivent, et choisissent leur retraite aux environs du Palais-Royal. Fatime (c'était le nom de cette beauté) demanda et obtint sans peine un carrosse pour prendre l'air. L'Etang fut surpris du nombre d'amis qu'il trouva dans la bonne ville. Ces amis ne l'avaient jamais vu, mais son mérite les attirait en foule. Fatime ne recevait chez elle que la société de l'Etang, et il était bien sûr de ses amis et d'elle. Cette femme charmante avait cependant une faiblesse : elle croyait aux songes. Une nuit, elle en avait fait un qui ne pouvait, disait-elle, s'effacer de son esprit. L'Etang voulut savoir quel était ce songe qui l'occupait si sérieusement. J'ai rêvé, lui dit-elle, que j'étais dans un appartement délicieux : c'était un lit de damas de trois couleurs, une tapisserie et des sophas assortis à ce lit superbe, des trumeaux éblouissans de dorure, des cabinets de boule, des porcelaines du Japon, des magots de la Chine les plus jolis du monde; mais tout cela n'est rien. Une toilette était dressée; je m'approche; qu'ai-je aperçu? le cœur m'en palpite; un écrin de diamans; et quels diamans encore! l'aigrette la mieux dessinée, les boucles d'oreilles les plus brillantes, le plus bel esclavage, une rivière qui ne finissait pas. Oui, monsieur, je vous le dis, il m'arrivera quelque chose de singulier : ce songe m'a trop vivement frappée, et mes songes ne me trompent jamais.

M. de l'Etang eut beau employer toute son éloquence à lui persuader que les songes ne signifiaient rien, elle lui soutint que celui-ci devait signifier quelque chose, et il finit par craindre que quelqu'un de ses rivaux ne proposât de l'effectuer. Il fallut donc capituler, et à quelques circonstances près se résoudre à l'accomplir lui-même. L'on juge bien que cette épreuve ne la guérit pas de l'habitude de songer; elle y prit goût, et songea

tant, que la fortune du bon homme Corée n'était presque plus elle-même qu'un songe. La jeune épouse de M. de l'Etang, à qui ce voyage avait déplu, demanda d'être séparée de biens d'un mari qui l'abandonnait; et sa dot, qu'il fallut rendre, le mit encore plus mal à son aise.

Le jeu est une ressource. L'Etang prétendait exceller au piquet. Ses amis, qui faisaient bourse commune, pariaient tous pour lui, tandis que l'un d'eux jouait contre. A chaque fois qu'il écartait : Ma foi, disait l'un des parieurs, c'est bien jouer ! On ne joue pas mieux, disait l'autre. Enfin M. de l'Etang jouait le mieux du monde ; mais il n'avait jamais les as. Tandis qu'on l'expédiait insensiblement, la fidèle Fatime, qui s'aperçut de sa décadence, rêva une nuit qu'elle le quittait, et le quitta le lendemain. Cependant, comme il est humiliant de déchoir, il se piqua d'honneur, et ne voulut rien rabattre de son faste ; en sorte que dans quelques années il se trouva qu'il était ruiné.

Il en était aux expédiens, lorsque madame sa mère, qui n'avait pas mieux ménagé sa réserve, lui écrivit pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il était désespéré ; mais que, loin de pouvoir lui envoyer des secours, il en avait besoin lui-même. Déjà l'alarme s'était répandue parmi leurs créanciers; et c'était à qui se saisirait le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait? disait cette mère désolée ; je me suis dépouillée de tout pour un fils qui a tout dissipé.

Cependant qu'était devenu l'infortuné Jacquaut? Jacquaut, avec de l'esprit, la meilleure âme, la plus jolie figure du monde, et sa petite paçotille, était arrivé heureusement à Saint-Domingue. On sait combien un Français, de bonnes mœurs et de bonne mine, trouve aisément à s'établir dans les îles. Le nom de Corée, son intelligence et sa sagesse lui acquirent bientôt la confiance des habitans. Avec les secours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit florissante ; le commerce, qui était en vigueur, l'enrichit en peu de temps ; et dans l'espace de cinq ans il était devenu l'objet de la jalousie des veuves et des filles les plus belles et les plus riches de la colonie. Mais, hélas ! son camarade de collége, qui jusque-là ne lui avait donné que des nouvelles satisfaisantes, lui écrivit que son frère était ruiné, et que sa mère, abandonnée de tout le monde, était réduite aux plus affreuses extrémités. Cette lettre fatale fut arrosée de larmes. Ah ! ma pauvre mère, s'écria-t-il, j'irai, j'irai vous secourir. Il ne voulut s'en fier à personne. Un accident, une infidélité, la négligence ou la lenteur d'une main étrangère, pouvaient la priver des secours de son fils, et la laisser mourir dans l'indigence et le désespoir. Rien ne doit retenir un fils, se disait-

il à lui-même, quand il y va de l'honneur et de la vie d'une mère.

Avec de tels sentimens, Corée ne fut plus occupé que du soin de rendre ses richesses portatives. Il vendit tout ce qu'il possédait; et ce sacrifice ne coûta rien à son cœur. Mais il ne put refuser des regrets à un trésor plus précieux qu'il laissait en Amérique. Lucelle, jeune veuve d'un vieux colon qui lui avait laissé des biens immenses, avait jeté sur Corée un de ces regards qui semblent pénétrer jusqu'au fond de l'âme et en démêler le caractère, l'un de ces regards qui décident l'opinion, qui déterminent le penchant, et dont l'effet subit et confus est pris le plus souvent pour un mouvement sympathique. Elle avait cru voir, dans ce jeune homme, tout ce qui peut rendre heureuse une femme honnête et sensible; et son amour pour lui n'avait pas attendu la réflexion pour naître et se développer. Corée, de son côté, l'avait distinguée entre ses rivales, comme la plus digne de captiver le cœur d'un homme sage et vertueux. Lucelle, avec la figure la plus noble et la plus intéressante, l'air le plus animé, et cependant le plus modeste, un teint brun, mais plus frais que les roses, des cheveux d'un noir d'ébène, et des dents d'une blancheur et d'un émail à éblouir, la taille et la démarche des nymphes de Diane, le sourire et le regard des compagnes de Vénus; Lucelle, avec tous ces charmes, était douée de ce courage d'esprit, de cette élévation de caractère, de cette justesse dans les idées, de cette droiture dans les sentimens, qui nous font dire assez mal à propos qu'une femme a l'âme d'un homme. Il n'était pas dans les principes de Lucelle de rougir d'une inclination vertueuse. A peine Corée lui eut-il avoué le choix de son cœur, qu'il obtint d'elle sans détour un pareil aveu pour réponse; et leur inclination mutuelle, devenue plus tendre à mesure qu'elle était plus réfléchie, n'aspirait plus qu'au moment d'être consacrée au pied des autels. Quelques démêlés sur l'héritage de l'époux de Lucelle avaient retardé leur bonheur. Ces démêlés allaient finir, lorsque la lettre de l'ami de Corée vint tout à coup l'arracher à ce qu'il avait de plus cher au monde, après sa mère. Il se rendit chez la belle veuve, lui montra la lettre de son ami, et lui demanda conseil. Je me flatte, lui dit-elle, que vous n'en avez pas besoin. Fondez votre bien en effets commerçables, allez au secours de votre mère, faites honneur à tout, et revenez; ma fortune vous attend. Si je meurs, mon testament vous l'assurera; si je vis, au lieu d'un testament, vous savez quels seront vos titres. Corée, pénétré de reconnaissance et d'admiration, saisit les mains de cette femme généreuse, et les arrosa de ses pleurs; mais comme il se répandait en éloges: Allez, lui dit-elle, vous êtes un enfant; n'ayez donc pas les préjugés de l'Europe. Dès qu'une femme fait quelque

chose de passablement honnête, on crie au prodige, comme si la nature ne nous avait pas donné une âme. A ma place, seriez-vous bien flatté de me voir, dans l'étonnement, regarder en vous comme un phénomène le pur mouvement d'un bon cœur? Pardon, lui dit Corée, je devais m'y attendre; mais vos principes, vos sentimens, l'aisance, le naturel de vos vertus, m'enchantent; je les admire sans en être surpris. Va, mon enfant, lui dit-elle en le baisant sur les deux joues, je suis à toi telle que Dieu m'a faite. Remplis tes devoirs, et reviens au plus tôt.

Il s'embarque, et avec lui il embarque toute sa fortune. Le trajet fut assez heureux jusque vers les Canaries; mais là, leur vaisseau, poursuivi par un corsaire de Maroc, fut obligé de chercher son salut dans ses voiles. Le corsaire qui le chassait était sur le point de le joindre; et le capitaine, effrayé du danger de l'abordage, allait se livrer au pirate. Ah! ma pauvre mère! s'écria Corée en embrassant la cassette où était renfermée toute son espérance; et puis s'arrachant les cheveux de douleur et de rage: Non, dit-il, ce barbare Africain me dévorera plutôt le cœur. Alors s'adressant au capitaine, à l'équipage et aux passagers consternés : Eh quoi! mes amis, leur dit-il, nous rendrons-nous lâchement? souffrirons-nous que ce brigand nous mène à Maroc chargés de fers, et nous y vende comme des bêtes? Sommes-nous désarmés? Ces gens-là sont-ils invulnérables, ou sont-ils plus braves que nous? Ils veulent aborder; qu'ils abordent. Eh bien! nous nous verrons de près. Sa résolution ranima les esprits; et le capitaine, en l'embrassant, le loua d'avoir donné l'exemple.

Déjà tout est disposé pour la défense. Le corsaire aborde, les vaisseaux se heurtent; des deux côtés on voit voler la mort : bientôt les deux navires sont enveloppés dans un tourbillon de fumée et de flamme. Le feu cesse, le jour renaît, et le fer choisit ses victimes. Corée, le sabre à la main, faisait un carnage effroyable : dès qu'il voyait un Africain se jeter sur son bord, il courait à lui, le fendait en deux, en s'écriant : Ah! ma pauvre mère! Sa fureur était celle d'une lionne qui défend ses petits; c'était le dernier effort de la nature au désespoir; et l'âme la plus douce, la plus sensible qui fut jamais, était devenue, en ce moment, la plus violente et la plus sanguinaire. Le capitaine le trouvait partout, l'œil en feu et le bras sanglant. Ce n'est pas un homme, disaient ses compagnons, c'est un Dieu qui combat pour nous. Son exemple enflammait leur courage. Il se trouve enfin corps à corps avec le chef de ces barbares. Mon Dieu, s'écria-t-il, ayez pitié de ma mère; et à ces mots, d'un coup de revers, il ouvrit le ventre au corsaire. Dès ce moment la victoire fut décidée; le peu qui restait de l'équipage maroquin demanda la vie, et fut mis

dans les fers. Le vaisseau de Corée, avec sa proie, aborde enfin sur les côtes de France; et ce digne fils, sans se permettre une nuit de repos, se rend, avec son trésor, auprès de sa malheureuse mère. Il la trouve au bord du tombeau, et dans un état pour elle plus affreux que la mort même; denuée de tout secours, et livrée aux soins d'un domestique qui, rebuté de souffrir l'indigence où elle était réduite, lui rendait à regret les derniers soins d'une pitié humiliante. La honte de sa situation lui avait fait défendre à ce domestique de recevoir personne que le prêtre et le médecin charitable qui la visitaient quelquefois. Corée demande à la voir, on le refuse. — Annoncez-moi, dit-il au domestique. — Et quel est votre nom? — Jacquaut. Le domestique s'approche du lit. Un étranger, dit-il, demande à voir madame. — Hélas! et quel est cet étranger? — Il dit qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom, ses entrailles furent si violemment émues qu'elle faillit à expirer. Ah! mon fils, dit-elle d'une voix éteinte et en levant sur lui sa mourante paupière, ah! mon fils, dans quel moment venez-vous revoir votre mère! votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant si pieux et si tendre, de voir cette mère qu'il avait laissée au sein du luxe et de l'opulence, de la voir dans un lit entouré de lambeaux, et dont l'image soulèverait le cœur, s'il m'était permis de la rendre! O ma mère! s'écria-t-il en se précipitant sur ce lit de douleurs.... Ses sanglots étouffèrent sa voix, et les ruisseaux de larmes dont il inondait le sein de sa mère expirante furent long-temps la seule expression de sa douleur et de son amour. Le ciel me punit, reprit-elle, d'avoir trop aimé un fils dénaturé, d'avoir... Il l'interrompit; tout est réparé, ma mère, lui dit ce vertueux jeune homme, vivez. La fortune m'a comblé de biens; je viens les répandre au sein de la nature : c'est pour vous qu'ils me sont donnés. Vivez; j'ai de quoi vous faire aimer la vie. — Ah! mon cher enfant, si je désire de vivre, c'est pour expier mon injustice, c'est pour aimer un fils dont je n'étais pas digne, un fils que j'ai déshérité. A ces mots, elle se couvrait le visage, comme indigne de voir le jour. Ah! madame, s'écria-t-il, en la pressant dans ses bras, ne me dérobez point la vue de ma mère; je viens à travers l'Océan la chercher et la secourir. Dans ce moment, le prêtre et le médecin arrivent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les seules consolations que le ciel m'a laissées; sans leur charité, je ne serais plus. Corée les embrasse en fondant en larmes. Mes amis, leur dit-il, mes bienfaiteurs, que ne vous dois-je pas! sans vous je n'aurais plus de mère : achevez de la rappeler à la vie. Je suis riche, je viens la rendre heureuse; redoublez vos soins, vos consolations, vos secours; rendez-la moi. Le médecin vit prudemment que cette si-

tuation était trop violente pour la malade. Allez, monsieur, dit-il à Corée, reposez-vous sur notre zèle, et n'ayez plus d'autre soin que de faire préparer un logement commode et sain. Ce soir madame y sera transportée.

Le changement d'air, la bonne nourriture, ou plutôt la révolution qu'avait faite la joie, et le calme qui lui succéda, ranimèrent insensiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avait été le principe du mal; la consolation en fut le remède. Corée apprit que son malheureux frère venait de périr misérablement. Je tire le rideau sur le tableau effrayant de cette mort trop méritée. On en déroba la connaissance à une mère sensible, et trop faible encore pour soutenir, sans expirer, un nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin lorsque sa santé fut plus affermie. Toutes les plaies de son cœur s'ouvrirent, et les larmes maternelles coulèrent de ses yeux; mais le ciel, en lui ôtant un fils indigne de sa tendresse, lui en rendait un qui l'avait méritée par tout ce que la nature a de plus sensible, et la vertu de plus touchant. Il lui confia les désirs de son âme; c'était de pouvoir réunir dans ses bras sa mère et son épouse. Madame Corée saisit avec joie le projet de passer avec son fils en Amérique. Une ville remplie de ses folies et de ses malheurs était pour elle un séjour odieux, et l'instant où elle s'embarqua lui rendit une nouvelle vie. Le ciel, qui protège la piété, leur accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mère de Corée comme elle aurait reçu sa propre mère. L'hymen fit de ces amans les époux les plus fortunés; et leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaisirs purs et sereins qui sont le partage de la vertu.

LA BONNE MÈRE.

Le soin d'une mère pour ses enfans est de tous les devoirs le plus fidèlement observé dans la nature. Ce sentiment universel domine toutes les passions, il l'emporte même sur l'amour de la vie. Il rend le plus féroce des animaux sensible et doux; le plus paresseux, infatigable; le plus timide, courageux à l'excès: aucun d'eux ne perd de vue ses petits qu'au moment qu'il leur est inutile. On ne voit que parmi les hommes les exemples odieux d'un abandon prématuré.

C'est surtout au milieu d'un monde où le vice, ingénieux à se déguiser, prend mille formes séduisantes, c'est là que le plus heureux naturel demande à être éclairé sans cesse. Plus il y a

d'écueils et plus ils sont cachés, plus la barque fragile de l'innocence et du bonheur a besoin d'un sage pilote. Quel eût été, par exemple, le sort de mademoiselle du Troëne, si le ciel n'eût fait exprès pour elle une mère comme il y en a peu!

Cette veuve respectable avait consacré à l'éducation de sa fille unique les plus belles années de sa vie. Voici quel avait été son calcul dès l'âge de vingt-cinq ans.

J'ai perdu mon époux, disait-elle; je n'ai plus que ma fille et moi : vivrai-je pour moi? vivrai-je pour elle? Le monde me sourit et me plaît encore; mais si je m'y livre, j'abandonne ma fille, et je hasarde son bonheur et le mien. Supposons qu'une vie tumultueuse et dissipée ait tous les charmes qu'on lui attribue, combien de temps puis-je les goûter? De mes années qui s'écoulent, combien peu en ai-je à passer dans le monde? combien dans la solitude et dans le sein de mon enfant? Ce monde, qui m'appelle aujourd'hui, me renverra bientôt sans pitié; et si ma fille s'est oubliée à mon exemple, si elle est malheureuse par ma négligence, quelle sera ma consolation? Embellissons de bonne heure ma retraite, rendons-la douce autant qu'honorable; et sacrifions à ma fille, qui est tout pour moi, cette multitude étrangère, à qui dans peu je ne serai plus rien.

Dès lors, cette mère si sage fut l'amie et la compagne de sa fille; mais obtenir sa confiance n'était pas l'ouvrage d'un jour.

Emilie (c'était le nom de la jeune personne) avait reçu de la nature une âme susceptible des plus vives impressions; et sa mère, qui l'étudiait sans cesse, éprouvait une joie inquiète en s'apercevant de cette sensibilité qui fait tant de mal et tant de bien. Heureux, disait-elle quelquefois, heureux l'époux qu'elle aimera, s'il est digne de sa tendresse; si, par l'estime et l'amitié, il sait lui rendre précieux les soins qu'elle prendra pour lui plaire! Mais malheur à lui, s'il l'humilie et la rebute! sa délicatesse blessée fera leur supplice à tous deux. Je vois que s'il m'échappe à moi-même un reproche, une plainte légère qu'elle n'ait pas méritée, des larmes amères coulent de ses yeux; son cœur flétri se décourage. Rien n'est plus facile à conduire, ni plus facile à effaroucher.

Quelque modeste que fût la vie de madame du Troëne, elle était conforme à son état, et relative au dessein qu'elle avait de s'éclairer à loisir sur le choix d'un époux digne d'Emilie. Une foule d'aspirans, épris des charmes de sa fille, faisaient, selon l'usage, une cour assidue à la mère. De ce nombre était le marquis de Verglan, qui, pour son malheur, était doué de la plus jolie figure. Son miroir et les femmes le lui avaient dit tant de fois qu'il avait bien fallu le croire. Il s'écoutait avec complai-

sance, se voyait avec volupté, se souriait à lui-même, et ne cessait de s'applaudir. Il n'y avait rien à dire sur sa politesse; mais elle était si froide et si légère en comparaison des attentions dont il s'honorait, qu'on voyait clairement qu'il occupait la première place dans son estime. Il aurait eu, sans y penser, toutes les grâces naturelles; il les gâtait en les affectant. Du côté de l'esprit, il ne lui manquait que de la justesse, ou plutôt de la réflexion. Personne n'eût parlé mieux que lui, s'il avait su ce qu'il allait dire; mais son premier soin était d'avoir un avis qui ne fût pas celui d'un autre. Qu'il eût tort, ou qu'il eût raison, cela lui était assez égal; il était sûr d'éblouir, de séduire, de persuader ce qu'il voulait. Il savait par cœur tous ces petits propos de toilette, tous ces jolis mots qui ne disent rien. Il était au fait de toutes les anecdotes galantes de la ville et de la cour; quel était l'amant de la veille, celui du jour, celui du lendemain, et combien de fois, dans l'année, telle et telle en avaient changé. Il connaissait même quelqu'un qui avait refusé d'être sur la liste, et qui aurait supplanté tous ses rivaux, s'il avait voulu s'en donner le soin.

Ce jeune fat était le fils d'un ancien ami de M. du Troëne; et la veuve en parlait à sa fille avec une sorte de pitié. C'est dommage, disait-elle, que l'on gâte ce jeune homme; il était bien né, il pouvait réussir. Il n'avait déjà que trop bien réussi dans le cœur d'Emilie. Ce qui est ridicule aux yeux d'une mère, ne l'est pas toujours aux yeux de sa fille: la jeunesse est indulgente pour la jeunesse; et il y a de jolis défauts.

Verglan, de son côté, trouvait Emilie assez belle, seulement un peu trop simple; mais cela pouvait se former. Il ne prenait qu'un soin très-léger de lui plaire; mais quand la première impression est faite, tout contribue à l'approfondir. La dissipation même de ce jeune étourdi était un nouvel attrait pour Emilie; elle y voyait le danger de le perdre; et rien n'accélère, comme la jalousie, les progrès de l'amour naissant.

En rendant compte de sa vie à madame du Troëne, Verglan se donnait, comme de raison, pour l'homme du monde le plus désiré.

Madame du Troëne lui donnait avec ménagement quelques leçons de modestie; mais il protestait que personne n'était moins avantageux que lui; qu'il savait à merveille que ce n'était pas pour lui qu'on le recherchait; que sa naissance y faisait beaucoup, et qu'il devait le reste à son esprit et à sa figure, qualités qu'il ne s'était pas données, et dont il n'avait garde de se prévaloir.

Plus Emilie avait de plaisir à le voir et à l'entendre, plus elle

avait soin de dissimuler. Un reproche de sa mère eût fait à son âme une plaie profonde; et cette sensibilité délicate la rendait craintive à l'excès.

Cependant les charmes d'Emilie, dont Verglan était si faiblement touché, avaient inspiré l'amour le plus tendre au sage et modeste Belzors. Un esprit juste et un cœur droit formaient la base de son caractère. Sa figure douce et ouverte s'ennoblissait encore par la haute idée qu'on avait de son âme; car on est disposé naturellement à chercher et à croire démêler dans les traits d'un homme ce que l'on sait qu'il a dans le cœur.

Belzors, en qui la nature avait été dirigée au bien dès l'enfance, jouissait de l'avantage inestimable de pouvoir s'y abandonner sans précaution et sans contrainte. La décence, l'honnêteté, la candeur, cette franchise qui gagne la confiance, cette sévérité de mœurs qui imprime le respect, avaient en lui l'aisance libre de l'habitude. Ennemi du vice, mais sans faste; indulgent aux ridicules, mais sans en contracter aucun; docile aux usages innocens, incorruptible aux mauvais exemples, il surnageait au torrent du monde; aimé, respecté de ceux même dont sa vie était la censure, et auxquels l'estime publique avait coutume de l'opposer pour humilier leur orgueil.

Madame du Troëne, enchantée du caractère de ce jeune homme, l'avait choisi au fond de son cœur comme le plus digne époux qu'elle pût donner à sa fille. Elle ne tarissait point sur son éloge. Emilie applaudissait avec la modestie de son âge. Madame du Troëne se méprit à l'air ingénu et gracieux que sa fille avait auprès de lui. Comme l'estime qu'il lui inspirait n'était mêlée d'aucun sentiment qu'il fallût cacher, Emilie était à son aise.

Il s'en fallait bien qu'elle fût aussi libre, aussi tranquille avec le dangereux Verglan; et la situation pénible où la mettait sa présence ressemblait assez à l'ennui. Si madame du Troëne parlait de lui en bien, Emilie baissait les yeux et gardait le silence. Il me semble, ma fille, disait madame du Troëne, que vous ne goûtez pas ces grâces légères et brillantes dont le monde fait tant de cas. Je ne m'y connais point, madame, disait Emilie en rougissant. La bonne mère dissimulait sa joie : elle croyait voir, dans le cœur d'Emilie, la vertu simple et modeste de Belzors triompher de tous les petits vices aimables de Verglan et de ses pareils. Un accident, léger en apparence, mais frappant pour une mère attentive et clairvoyante, vint la tirer de son illusion.

L'un des talens d'Emilie était la peinture au pastel. Elle avait choisi le genre des fleurs, comme le plus analogue à son âge. Il paraît si naturel de voir éclore une rose sous la main de la

beauté ! Verglan, par un goût approchant du sien, aimait passionnément les fleurs ; on ne le voyait jamais sans un bouquet le plus joli du monde.

Un jour, les yeux de madame du Troëne s'étaient attachés par aventure sur le bouquet de Verglan. Le lendemain elle s'aperçut qu'Emilie, sans y songer peut-être, en dessinait les fleurs. Il était tout simple que les fleurs qu'elle avait vues la veille lui fussent encore présentes, et vinssent, comme d'elles-mêmes, s'offrir au bout de ses crayons; mais ce qui n'était pas aussi simple, c'était l'air d'enthousiasme qu'elle avait en les dessinant. Ses yeux brillaient du feu du génie, sa bouche souriait amoureusement à chaque trait de sa main, et un coloris plus animé que celui des fleurs qu'elle voulait peindre se répandait sur ses belles joues. Êtes-vous contente de votre séance? lui dit sa mère négligemment. Il n'est pas possible, répondit Emilie, de bien rendre la nature quand on ne l'a pas sous les yeux. Il était vrai cependant qu'elle ne l'avait jamais plus fidèlement exprimée.

Quelques jours après, Verglan revint avec des fleurs nouvelles. Madame du Troëne, sans affectation, les observa l'une après l'autre; et dans la prochaine leçon d'Emilie, le bouquet de Verglan fut dessiné. La bonne mère continua d'observer ; et chaque épreuve, confirmant ses soupçons, redoubla son inquiétude. Hélas ! dit-elle, je m'alarme peut-être de quelque chose de très-innocent ; voyons cependant si elle y entend malice.

Les études et les talens d'Emilie étaient un secret pour la société de sa mère. Comme elle n'avait eu dessein que de lui assurer par-là des loisirs agréables, de lui faire goûter la solitude, et de sauver son imagination des dangers de la rêverie, et son âme active et sensible des ennuis de l'oisiveté, madame du Troëne ne tirait, ni pour elle ni pour sa fille, aucune vanité de ces dons qu'elle cultivait avec tant de soin; mais un jour qu'elles étaient seules avec Belzors, et que l'entretien roulait sur l'avantage précieux de s'occuper et de se suffire : Ma fille, dit madame du Troëne, s'est fait un amusement qu'elle goûte de plus en plus. Je veux que vous voyiez de ses dessins. Emilie ouvrit son portefeuille ; et Belzors enchanté ne se lassait point de l'admirer dans son ouvrage. Qu'ils sont doux et purs, disait-il, les plaisirs de l'innocence ! le vice a beau se tourmenter, il n'en aura jamais de pareils. Avouez, mademoiselle, que l'heure du travail passe vite. Eh bien! vous l'avez fixée, la voilà qui se retrace et se reproduit à vos yeux ; le temps n'est perdu que pour les oisifs. Madame du Troëne l'écoutait avec une complaisance secrète. Emilie trouvait ses propos très-sensés ; mais elle n'en était point touchée.

Quelques jours après, Verglan vint les voir. Savez-vous, dit

madame du Troëne, que ma fille a reçu des éloges de Belzors sur son talent pour le dessin? Je veux aussi que vous en soyez juge. Emilie interdite rougit, balbutia, dit qu'elle n'avait rien de fini, et conjura sa mère d'attendre qu'elle eût quelque morceau digne d'être vu. Elle ne se doutait pas que sa mère lui tendait un piége. Puisqu'il y a du mystère, il y a de l'intention, dit cette mère clairvoyante : elle a craint que Verglan ne reconnût ses fleurs, et qu'il ne pénétrât le motif secret du plaisir qu'elle a eu à les peindre. Ma fille aime ce jeune étourdi; mes craintes n'étaient que trop fondées.

Madame du Troëne, sollicitée de tous côtés, se retranchait encore sur la jeunesse d'Emilie, et sur la résolution qu'elle avait prise elle-même de ne pas la gêner dans son choix. Cependant ce choix l'alarmait : Ma fille, disait-elle, va préférer Verglan; il y a du moins lieu de le croire; et ce jeune homme a tout ce qu'il faut pour rendre sa femme malheureuse. Si je déclare ma volonté à Emilie, si je la lui laisse entrevoir, elle se fera une loi d'y souscrire sans se plaindre, elle épousera un homme qu'elle n'aime point, et le souvenir de celui qu'elle aime la poursuivra dans les bras d'un autre. Je connais son âme, elle sera victime de son devoir; mais est-ce à moi d'ordonner ce douloureux sacrifice? A Dieu ne plaise ! non, je veux que son inclination la décide. Mais je puis diriger son inclination en l'éclairant; et voilà le seul usage légitime de l'autorité qui m'est confiée. Je suis sûre de la bonté du cœur, de la justesse de l'esprit de ma fille; suppléons, par les lumières de mon âge, à l'inexpérience du sien; qu'elle voie par les yeux de sa mère, et qu'elle croie, s'il est possible, ne consulter que son penchant.

Toutes les fois que Verglan et Belzors se trouvaient ensemble chez madame du Troëne, elle engageait l'entretien sur les mœurs, les usages, les maximes du monde. Elle animait la contradiction, et, sans prendre aucun parti, donnait à leur caractère la liberté de se développer. Ces petites aventures dont la société fourmille, et qui entretiennent l'oisive curiosité des cercles de Paris, donnaient le plus souvent matière à leurs réflexions. Verglan, léger, tranchant et vif, était constamment du parti de la mode. Belzors, d'un ton plus modeste, ne laissait pas de défendre le parti des bonnes mœurs avec une noble franchise.

L'arrangement du comte d'Auberive avec sa femme faisait alors la nouvelle des soupers. On disait, qu'après une querelle assez vive et des plaintes amères de part et d'autre sur leur mutuelle infidélité, ils étaient convenus qu'ils ne se devaient rien; qu'ils avaient fini par rire de la sottise qu'ils avaient eue d'être jaloux, sans être amoureux; que d'Auberive consentait à voir le chevalier

de Clange, amant de sa femme, et qu'elle avait promis, de son côté, de recevoir le mieux du monde la marquise de Talbe, à qui d'Auberive faisait la cour; que la paix avait été ratifiée dans un souper; et que jamais deux couples d'amans n'avaient été de meilleure intelligence.

A ce récit, Verglan s'écria que rien n'était plus sage. On parle du bon vieux temps, disait-il; que l'on me cite un exemple des mœurs de nos pères qui soit comparable à celui-ci. Autrefois une infidélité mettait le feu à la maison; l'on enfermait, l'on battait sa femme. Si l'époux usait de la liberté qu'il s'était réservée, sa triste et fidèle moitié était obligée de dévorer son injure, et de gémir au fond de son ménage, comme dans une obscure prison. Si elle imitait son volage époux, c'était avec des dangers terribles. Il n'y allait pas de moins que de la vie pour son amant et pour elle-même. On avait eu la sottise d'attacher l'honneur d'un homme à la vertu de son épouse; et le mari, qui n'en était pas moins galant homme en cherchant fortune ailleurs, devenait le ridicule objet du mépris public, au premier faux pas que faisait madame. En honneur! je ne conçois pas comment, dans ces siècles barbares, on avait le courage d'épouser: les nœuds de l'hymen étaient une chaîne. Aujourd'hui voyez la complaisance, la liberté, la paix régner au sein des familles. Si les époux s'aiment, à la bonne heure; ils vivent ensemble, ils sont heureux. S'ils cessent de s'aimer, ils se le disent en honnêtes gens, et se rendent l'un à l'autre la parole d'être fidèles. Ils cessent d'être amans; ils sont amis. C'est ce que j'appelle des mœurs sociales, des mœurs douces; cela donne envie de se marier. Vous trouvez donc tout simple, lui demanda madame du Troëne, d'être la confidente de son mari, et le complaisant de sa femme? — Assurément, pourvu que cela soit mutuel. N'est-il pas juste d'accorder sa confiance à qui nous honore de la sienne; et de se rendre, tour à tour, dans la vie, les offices de l'amitié? Peut-on avoir une meilleure amie que sa femme, un ami plus sûr et plus intime que son mari? Avec qui sera-t-on libre, si ce n'est avec la personne qui, par état, ne fait qu'un avec nous? et quand, par malheur, on ne trouve plus de plaisir chez soi, qu'a-t-on de mieux à faire que de le chercher ailleurs, et de l'y ramener, chacun de son côté, sans jalousie et sans obstacle?

Rien de plus riant, dit Belzors, que cette méthode nouvelle; mais nous avons encore, vous et moi, bien du chemin à faire avant que de la goûter sincèrement. D'abord il faut pouvoir se passer de sa propre estime, de celle de sa femme et de ses enfans; il faut pouvoir s'accoutumer à regarder, sans répugnance, comme une moitié de soi-même, quelqu'un que l'on méprise assez pour

le livrer.... Bon, reprit Verglan; préjugés que tous ces scrupules! Qui empêche qu'on ne s'estime l'un l'autre, s'il est décidé qu'il n'y a plus aucune honte à tout cela? Quand cela sera décidé, dit Belzors, tous les liens de la société seront rompus. La sainteté inviolable des nœuds de l'hymen fait la sainteté des nœuds de la nature. Souviens-toi, mon ami, que s'il n'y a plus de devoirs sacrés pour les époux, il n'y en aura guère pour les enfans: tous ces liens tiennent l'un à l'autre. Les querelles de ménage étaient violentes du temps de nos pères; mais la masse des mœurs était saine. Les esprits se calmaient, les cœurs se rapprochaient. On ne s'en estimait pas moins, et l'on s'en aimait davantage. Aujourd'hui, cette société domestique, qui te semble si douce, c'est un corps languissant qu'un poison lent glace et consume. Crois-moi, mon cher Verglan, nous n'avons pas l'idée de ces joies pures et intimes que goûtaient deux époux au sein de leur famille; de cette union qui faisait les délices de leur jeunesse et la consolation de leurs vieux ans. Qu'aujourd'hui une mère soit affligée des égaremens de son fils, qu'un père soit accablé de quelque revers de fortune; sont-ils un refuge, un appui l'un pour l'autre? Ils sont obligés de chercher au dehors où déposer leur peine; et le soulagement est bien faible de la part des étrangers.

Tu parles comme un oracle, mon sage Belzors, disait Verglan; mais qui t'a dit que deux époux ne fissent pas mieux de s'aimer, d'être fidèles toute leur vie? Je veux seulement, si par malheur ce goût mutuel vient à cesser, qu'on se console et qu'on s'arrange, sans qu'il soit défendu à ceux qui se seraient aimés du temps de nos aïeux, de s'aimer de même, si le cœur leur en dit. En effet, dit madame du Troëne, qu'est-ce qui les en empêche? — Qu'est-ce qui les en empêche? madame, reprit Belzors, l'usage, l'exemple, le bon ton, la facilité de vivre sans reproche au gré de leurs désirs. Verglan m'avouera aisément que la vie que l'on mène dans le monde est agréable et qu'il est doux de changer d'objet; notre faiblesse nous y invite. Qui résistera donc à ce penchant, si l'on nous ôte le frein des mœurs? Moi, je n'ôte rien, dit Verglan; mais je veux que chacun puisse vivre à sa guise; et j'approuve fort le parti qu'ont pris d'Auberive et sa femme, de se passer réciproquement ce qu'on appelle des torts: s'ils sont contens, tout le monde doit l'être.

Comme il achevait ces mots, on annonça le marquis d'Auberive. Ah! marquis, tu viens fort à propos, lui dit Verglan. Dis-nous, je te prie, si ton histoire est vraie. On prétend que ta femme te passe la rhubarbe, et que tu lui passes le séné. Bon! quelle folie! dit d'Auberive avec indolence. — J'ai soutenu que rien n'était plus raisonnable; mais voilà Belzors qui te condamne sans appel.

— Pourquoi donc? est-ce qu'il n'en eût pas fait autant? Ma femme est jeune et jolie; elle est coquette : cela est tout simple. Au fond pourtant je la crois fort honnête; mais quand elle le serait un peu moins, il faut bien que justice se fasse. Je conçois cependant qu'un homme plus jaloux que moi me condamne; mais ce qui m'étonne, c'est que Belzors soit le premier. Je n'ai jusqu'ici reçu que des éloges. Rien n'est plus naturel que mon procédé; et tout le monde m'en félicite comme de quelque chose de merveilleux. Il semble qu'on ne me croyait pas assez de bon sens pour prendre un parti raisonnable. En homme d'honneur, je suis confus des complimens que j'en reçois. Quant à messieurs les rigoristes, je les honore beaucoup; mais je vis pour moi-même. Que chacun en fasse autant; le plus heureux sera le plus sage. — Au reste, comment se porte la marquise? lui demanda madame du Troëne, pour changer de propos. — A merveille, madame; hier encore nous soupâmes ensemble, et je ne la vis jamais de si belle humeur. Je gage, dit Verglan, que tu la reprendras quelque jour. — Ma foi! cela pourrait bien être; déjà même hier, au sortir de table, je me suis surpris lui disant des douceurs.

Cette première épreuve fit la plus vive impression sur l'esprit d'Emilie. Sa mère, qui s'en aperçut, laissa un libre cours à ses réflexions; mais pour la mettre sur la voie : J'admire, lui dit-elle, comme les opinions dépendent des caractères. Voilà deux jeunes gens élevés avec le même soin, tous deux imbus des mêmes principes d'honnêteté et de vertu : voyez cependant comme ils diffèrent l'un de l'autre! Et chacun d'eux croit avoir raison. Le cœur d'Emilie faisait de son mieux pour excuser dans Verglan le tort d'avoir pris les mœurs de son siècle. Avec quelle légèreté, disait-elle, on traite la pudeur et la foi! comme on se joue de ce qu'il y a de plus sacré dans la nature! Et Verglan donne dans ces travers! que n'a-t-il l'âme de Belzors!

Quelque temps après, Emilie et sa mère étant au spectacle, Belzors et Verglan se présentèrent à leur loge; et madame du Troëne les invita l'un et l'autre à s'y placer. On jouait Inès : la scène des enfans fit dire à Verglan quelques bons mots qu'il donnait pour d'excellentes critiques. Belzors, sans l'écouter, fondait en larmes, et ne s'en cachait pas. Son rival le plaisanta sur sa faiblesse. Quoi! lui dit-il, des enfans te font pleurer! Et que voulez-vous donc qui me touche? dit Belzors. Oui, je l'avoue, je n'entends jamais sans tressaillir les tendres noms de père et de mère : le pathétique de la nature me pénètre; l'amour même le plus touchant m'intéresse, m'émeut beaucoup moins. Inès fut suivie de Nanine; et quand ce vint au dénouement : Oh! dit Verglan, cela passe le jeu. Que Dolban aime cette petite fille,

à la bonne heure ; mais l'épouser me paraît un peu fort. C'est peut-être une folie, reprit Belzors ; mais je m'en sens capable : quand la vertu et la beauté sont réunies, je ne réponds plus de ma tête. Aucun de leurs propos n'échappait à madame du Troëne : Emilie, plus attentive encore, rougissait de l'avantage que Belzors avait sur son rival. Après le spectacle, ils virent passer le chevalier d'Olcet en pleureuses. Qu'est-ce donc, chevalier? lui dit Verglan d'un air léger. C'est un vieil oncle à moi, répond d'Olcet, qui a eu la bonté de me laisser dix mille écus de rente. — Dix mille écus ! viens donc que je t'embrasse ! Cet oncle-là est un galant homme. Dix mille écus ! il est charmant ! Belzors, l'embrassant à son tour, lui dit : Chevalier, je m'afflige avec vous de sa mort : je sais que vous pensez trop bien pour en concevoir une joie dénaturée. Il m'a long-temps servi de père, dit le chevalier, confus de l'air riant qu'il avait pris ; mais vous savez qu'il était si vieux ! C'est un motif de patience, reprit Belzors avec douceur ; mais ce n'en est pas un de consolation. Un bon parent est le meilleur de tous les amis ; et le bien qu'il vous a laissé n'en payerait pas un semblable. C'est un triste ami qu'un vieil oncle, dit Verglan ; et dans la règle, il faut que chacun vive à son tour. Les jeunes gens seraient fort à plaindre, si les vieillards étaient immortels. Belzors changea de propos, pour épargner à Verglan une réplique humiliante. A chaque trait de ce contraste, le cœur d'Emilie était cruellement déchiré. Madame du Troëne vit avec joie l'air respectueux et sensible qu'elle prit avec Belzors, et l'air froid et chagrin dont elle répondait aux gentillesses de Verglan ; mais pour ménager une nouvelle épreuve, elle les invita l'un et l'autre à souper.

On joua : Verglan et Belzors firent un trictrac tête à tête. Verglan n'aimait que le gros jeu : Belzors jouait le jeu qu'on voulait. La partie était intéressante. Mademoiselle du Troëne fut du nombre des spectateurs ; et la bonne mère, en faisant son tri, ne laissait pas d'avoir l'œil sur sa fille, et de lire sur son visage ce qui se passait dans son cœur. La fortune favorisa Belzors. Emilie, quelque mécontente qu'elle fût de Verglan, avait le cœur trop bon pour ne pas souffrir en le voyant s'engager dans une perte sérieuse. Le jeune étourdi ne se possédait plus : il se piqua, il doubla son jeu ; et avant le souper, il en était au point de jouer sur sa parole. L'humeur l'avait pris ; il fit son possible pour être enjoué ; mais l'altération de son visage en écartait la joie. Il s'aperçut lui-même qu'on le plaignait, et qu'on ne riait pas de quelques mots plaisans qu'il tâchait de dire ; il en fut humilié ; et le dépit allait s'en mêler, si l'on n'eût pas quitté la table. Belzors, que ni son bonheur ni le chagrin de son rival n'avaient ému, fut

doux et modeste, selon sa coutume. Ils se remirent au jeu. Madame du Troëne, qui avait fini sa partie, vint assister à celle-ci, très-inquiète de l'issue qu'elle aurait, mais désirant qu'elle fît son impression sur l'âme d'Emilie. Le succès passa son attente. Verglan perdait l'impossible. Le tremblement de sa main et la pâleur de son visage exprimaient le trouble qu'il voulait cacher. Belzors, avec une complaisance inépuisable, lui donna des revanches tant qu'il en voulut; et quand, à force de doubler le jeu, il eut laissé Verglan s'acquitter jusqu'à une somme raisonnable : Si vous le trouvez bon, dit-il, nous nous en tiendrons là : je crois pouvoir gagner honnêtement ce que j'étais résolu à perdre. Tant de modération et de sagesse excita dans l'assemblée un murmure d'applaudissemens. Le seul Verglan y parut insensible, et en se levant, dit d'un air de dédain : Ce n'était pas la peine de jouer si long-temps.

Émilie ne dormit pas de la nuit, tant son âme était agitée de ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Quelle différence ! disait-elle. Et par quel caprice faut-il que je soupire d'être éclairée? La séduction ne devrait-elle pas cesser, dès qu'on s'aperçoit que l'on est séduite? J'admire l'un, et j'aime l'autre. Quelle est cette mésintelligence entre le cœur et la raison qui fait que l'on chérit encore ce que l'on cesse d'estimer ?

Le matin, selon son usage, elle parut au lever de sa mère. Je te trouve changée, lui dit madame du Troëne. — Oui, ma mère, je le suis beaucoup. — Est-ce que tu n'as pas bien dormi? — Fort peu, dit-elle avec un soupir. — Il faut cependant tâcher d'être jolie; car je te mène ce soir aux Tuileries, où tout Paris doit s'assembler. Je me plaignais que le plus beau jardin de l'univers fût abandonné : je suis bien aise qu'on y revienne.

Verglan ne manqua pas de s'y rendre; et madame du Troëne le retint auprès d'elle. Le coup d'œil de cette promenade avait l'air d'un enchantement. Mille beautés, dans tout l'éclat d'une parure éblouissante, étaient assises autour de ce bassin, dont la sculpture a décoré l'enceinte. L'allée superbe que ce bassin couronne, était remplie de ces jeunes nymphes qui, par leurs charmes et leurs talens, attirent les désirs sur leurs pas. Verglan les connaissait toutes, et leur souriait en les suivant des yeux. Celle-ci, disait-il, c'est Fatmé. Rien n'est plus tendre, plus sensible. Elle vit comme un ange avec Cléon; il lui a donné vingt mille écus en six mois; ils s'aiment comme deux tourterelles. Celle-là est la célèbre Corine; sa maison est le temple du luxe; ses soupers sont les plus brillans de Paris; elle en fait les honneurs avec des grâces qui nous enchantent. Voyez-vous cette blonde si modeste, et dont les regards se promènent languissamment de tous côtés? elle a trois amans, dont chacun se flatte d'être le seul heureux. C'est

un plaisir de la voir au milieu de ses adorateurs, leur distribuer des faveurs légères, et leur persuader tour à tour qu'elle se joue de leurs rivaux. C'est un modèle de coquetterie; et personne ne trompe son monde avec tant d'adresse et de légèreté. Elle ira loin, sur ma parole, et je le lui ai déjà prédit. Vous êtes donc dans sa confidence? demanda madame du Troëne. — Oh! oui. Ce n'est pas avec moi qu'elles dissimulent : elles me connaissent; elles savent bien qu'on ne m'en impose pas. Et vous, Belzors, dit madame du Troëne au sage et vertueux jeune homme qui venait de les aborder, êtes-vous initié à ces mystères? — Non, madame : je veux croire que tout cela est fort amusant; mais le charme en fait le danger. Madame du Troëne observa que les honnêtes femmes recevaient d'un air froid et réservé le salut riant et familier de Verglan, tandis qu'elles répondaient avec l'air de l'estime et de l'amitié au salut respectueux de Belzors. Elle plaisanta Verglan sur cette distinction, afin d'en faire apercevoir Emilie. Il est vrai, dit-il, madame, qu'on me tient rigueur en public; mais tête à tête on m'en dédommage.

De retour chez elle avec eux, elle reçut la visite d'Eléonore, jeune veuve d'une rare beauté. Eléonore parla du malheur qu'elle avait eu de perdre un époux estimable; elle en parla, dis-je, avec tant de sensibilité, de candeur et de grâce, que madame du Troëne, Emilie et Belzors l'écoutaient les larmes aux yeux. Pour une femme jeune et belle, dit Verglan d'un ton badin, un mari est une perte légère et facile à réparer. Non pas pour moi, monsieur, dit la tendre et modeste Eléonore; un mari qui honorait une femme de mon âge de son estime et de sa confiance, et dont la tendresse délicate n'eut jamais ni les craintes de la jalousie, ni les négligences de l'habitude, n'est pas de ceux qu'on remplace aisément. Il était sans doute d'une jolie figure? demanda Verglan. — Non, monsieur; mais son âme était belle. Une belle âme, reprit Verglan d'un air dédaigneux; une belle âme! Etait-il jeune au moins? — Point du tout: il était dans l'âge où l'on est sensé, quand on a de quoi l'être. — Mais, s'il n'était ni jeune, ni joli, je ne vois pas de quoi vous désoler. La confiance, l'estime, les procédés honnêtes vont tout seuls avec une femme aimable : rien de tout cela ne peut vous manquer. Croyez-moi, madame, le point essentiel est de vous assortir du côté de l'âge et de la figure, d'unir les grâces avec les amours, en un mot, d'épouser un joli homme, ou de garder votre liberté. Vos conseils sont les plus galans du monde, dit Eléonore en s'en allant; mais par malheur ils sont déplacés. Voilà une belle prude, dit Verglan dès qu'elle fut sortie. La pruderie, monsieur, reprit madame du Troëne, est une copie exagérée de la sagesse et de la raison; et je ne vois rien, dans

Eléonore, que de simple et de naturel. Pour moi, dit Belzors, je la trouve aussi respectable qu'elle est belle. Respecte, mon ami, respecte, reprit Verglan avec vivacité; qui t'en empêche? Elle seule peut le trouver mauvais. Savez-vous, interrompit madame du Troëne, qui pourrait consoler Eléonore? C'est un homme comme Belzors; et si j'étais l'amie qu'il consulterait pour un choix, je l'engagerais à penser à elle. Vous m'honorez beaucoup, madame, dit Belzors en rougissant; mais Eléonore mérite un cœur libre, et par malheur le mien ne l'est pas. A ces mots, il sortit accablé du congé qu'il avait cru recevoir. Car enfin, disait-il, m'inviter elle-même à rechercher Eléonore, n'est-ce pas m'avertir de renoncer à Emilie? Ah! que mon cœur lui est peu connu! Verglan, qui l'entendit de même, eut l'air de plaindre son rival. Il en parla comme du plus honnête homme du monde. C'est dommage qu'il soit si triste, disait-il du ton de la pitié. Voilà ce qu'ils gagnent avec leur vertu: ils ennuient; et on les renvoie. Madame du Troëne, sans s'expliquer, l'assura qu'elle n'avait prétendu rien dire de désobligeant à l'un des hommes qu'elle honorait le plus. Cependant Emilie avait les yeux baissés, et sa rougeur laissait voir l'agitation de son âme. Verglan ne douta point que ce trouble ne fût un mouvement de joie: il se retira triomphant; et le lendemain il lui écrivit un billet conçu en ces mots: « Vous avez dû » me trouver bien romanesque, belle Emilie, de n'avoir fait si » long-temps parler que mes yeux! Ne m'accusez pas d'une in- » juste défiance: j'ai lu dans votre cœur; et si je n'avais eu à con- » sulter que lui, j'étais bien sûr de sa réponse. Mais vous dépen- » dez d'une mère, et les mères ont des caprices. Heureusement » la vôtre vous aime, et sa tendresse a éclairé son choix. Le ren- » voi de Belzors m'annonce qu'elle s'est décidée; mais votre aveu » doit précéder le sien: je l'attends avec l'impatience du plus » tendre et du plus violent amour. » Emilie ouvrit ce billet sans savoir d'où il lui venait: elle en fut offensée autant que surprise, et n'hésita point à le communiquer à sa mère. Je vous sais bon gré, lui dit madame du Troëne, de cette marque d'amitié; mais je vous dois à mon tour confidence pour confidence. Belzors m'a écrit: lisez sa lettre. Emilie obéit, et lut: « Madame, j'honore » la vertu, j'admire la beauté, je rends justice à Eléonore; mais » le ciel n'a-t-il favorisé qu'elle? Et après avoir adoré, dans votre » image, ce qu'il a fait de plus touchant, me croyez-vous en état » de suivre le conseil que vous m'avez donné? Je ne vous dirai pas » combien il est cruel: mon respect étouffe mes plaintes. Si je » n'ai pas le nom de votre fils, j'en ai du moins les sentimens; et » ce caractère est ineffaçable. »

Emilie ne put achever sans la plus vive émotion. Sa mère fit

semblant de ne pas s'en apercevoir, et lui dit : Oh ! ça, ma fille, c'est à moi de répondre à ces deux rivaux ; mais c'est à toi de dicter mes réponses. — A moi, ma mère ! — A qui donc ? Est-ce moi qu'ils demandent en mariage ? est-ce mon cœur que je dois consulter ? — Ah ! madame, votre volonté n'est-elle pas la mienne ? n'avez-vous pas le droit de disposer de moi ? — Tout cela, mon enfant, est le mieux du monde ; mais comme il y va de ton bonheur, il est juste que tu en décides. Ces jeunes gens sont bien nés tous les deux : l'état, la fortune sont à peu près les mêmes ; vois lequel remplit le mieux l'idée que tu te fais d'un bon mari : gardons celui-là, et congédions l'autre. Emilie, pénétrée, baisait les mains de sa mère, et les arrosait de ses larmes. Mettez le comble à vos bontés, lui disait-elle, en m'éclairant sur mon choix : plus il est important, plus j'ai besoin que vos conseils le déterminent. L'époux que ma mère m'aura choisi me sera cher, mon cœur ose vous en répondre. — Non, ma fille ; on n'aime pas ainsi par devoir ; et tu sais mieux que moi-même ce qui est digne de te rendre heureuse. Si tu ne l'es pas, je te consolerai : je veux bien partager tes peines, mais je ne veux pas les causer. Allons, je mets la main à la plume, je vais écrire ; tu n'as qu'à dicter.

Qu'on s'imagine le trouble, la confusion, l'attendrissement d'Emilie : tremblante auprès de cette tendre mère, une main sur ses yeux et l'autre sur son cœur, elle essayait en vain d'obéir ; sa voix expirait sur ses lèvres. Eh bien ! disait la bonne mère, auquel des deux allons-nous répondre ? finis ; ou je vais m'impatienter. A Verglan, dit Emilie d'une voix faible et chancelante. — A Verglan, soit. Que lui dirai-je ?

« Il n'est pas possible, monsieur, qu'un homme qui se doit, » comme vous, à la société, y renonce pour vivre au sein de sa » famille. Mon Emilie n'a pas de quoi vous dédommager des sa- » crifices qu'elle exigerait. Continuez d'embellir le monde ; c'est » pour lui que vous êtes fait. » — Est-ce là tout ? — Oui, ma mère. — Et à Belzors, que lui dirons-nous ? Emilie continua de dicter avec un peu plus de confiance. « Vous trouver digne d'une » femme aussi vertueuse que belle, ce n'était pas, monsieur, vous » interdire un choix qui m'intéresse autant qu'il m'honore ; c'était » même vous y encourager. Votre modestie a pris le change, et » vous avez été injuste envers vous-même et envers moi. Venez » apprendre à mieux juger des intentions d'une bonne mère. Je » dispose du cœur de ma fille, et je n'estime personne au monde » plus que vous. »

Viens toi-même, mon enfant, que je t'embrasse, s'écria madame du Troëne : tu remplis les vœux de ta mère ; et tu n'aurais pas mieux dit quand tu aurais consulté mon cœur.

Belzors accourut, ne se possédant pas de joie. Jamais mariage ne fut plus applaudi, plus fortuné que celui-là. La tendresse de Belzors se partagea entre Emilie et sa mère; et l'on doutait dans le monde laquelle des deux il aimait le plus.

L'ÉCOLE DES PÈRES.

Le malheur d'un père occupé de la fortune de ses enfans, est de ne pouvoir veiller lui-même à leur éducation, plus intéressante que leur fortune. Le jeune Timante, appelé M. de Volny, avait reçu de la nature une figure aimable, un esprit facile, un bon cœur; mais, grâces aux soins de madame sa mère, cet heureux naturel fut bientôt gâté; et le plus joli enfant du monde à six ans, devint un petit fat à quinze. On lui donna tous les talens frivoles, mais pas un des talens utiles; et qu'en eût-il fait? C'était bon pour son père, qui avait été obligé de travailler pour s'enrichir; mais lui qui trouvait sa fortune faite, ne devait savoir qu'en jouir noblement. On lui avait donné pour maxime qu'il ne fallait jamais vivre avec ses égaux; aussi ne voyait-il que des jeunes gens qui, au-dessus de lui par leur naissance, lui pardonnaient d'être plus riche qu'eux, pourvu qu'il payât leurs plaisirs. Son père n'eût pas eu la complaisance de fournir à ses libéralités; mais sa mère faisait honneur à tout. Elle n'ignorait pas que, dès l'âge de dix-neuf ans, il avait, selon le bel usage, une petite maison et une jolie maîtresse; il fallait bien lui passer quelque chose. Elle exigeait seulement qu'il y mît un peu de mystère, de peur que Timante, qui ne savait pas son monde, ne trouvât mauvais que son fils s'amusât. Si, dans les intervalles de son travail, le père marquait de l'inquiétude sur la vie dissipée que menait ce jeune homme, la mère était là pour le justifier; et les mensonges complaisans ne lui manquaient jamais au besoin. Timante avait le plaisir d'entendre dire que personne au bal n'avait dansé comme son fils. Il est bien consolant, disait le bon homme, de s'être donné tant de peine pour un fils qui danse bien. Il ne concevait pas pourquoi il fallait que ce petit seigneur eût des laquais si galamment vêtus, et un si brillant équipage; mais madame son épouse lui représentait que la considération y était attachée, et que, pour réussir dans le monde, il fallait y être sur un certain pied. S'il demandait pourquoi son fils rentrait si tard : c'est, lui disait-on, que les femmes de qualité ne se couchent pas plus tôt. Il ne trouvait pas ces raisons bien bonnes; mais, pour avoir

la paix, il fallait bien qu'il s'en contentât. Cependant son fils donnait tête baissée dans les égaremens de son âge, lorsque l'amour parut avoir pitié de lui, et entreprendre de le ramener.

Lucie, sa sœur, avait depuis peu dans son couvent une camarade charmante. Angélique avait perdu sa mère; et trop jeune pour tenir une maison, elle avait obtenu de son père qu'il voulût bien se passer d'elle jusqu'au moment qu'il disposerait de sa main.

La conformité d'âge et d'état, et plus encore celle des caractères, unit bientôt Angélique et Lucie. Celle-ci, en essuyant les larmes de sa compagne, parut si sensible à la perte qu'elle avait faite, qu'Angélique ne mit plus de réserve à l'effusion de sa douleur. J'ai perdu, lui disait-elle, une mère comme il n'y en eut jamais. Dès que j'ai fait usage de ma raison, j'ai vu en elle une amie, mais une amie si intime, que si mon cœur et ses vertus ne m'avaient pas rappelé sans cesse le respect que je lui devais, sa familiarité me l'eût fait oublier. C'était toujours sous l'air du badinage qu'elle déguisait ses leçons : et quelles leçons, ma chère Lucie! celles de la sagesse même. Avec quels traits ce monde, où je devais vivre, était peint à mes yeux surpris! quel charme elle donnait aux mœurs pures et modestes dont elle était un exemple vivant! Ah! sous ses crayons enchanteurs, toutes les vertus devenaient des grâces. Ainsi, cette aimable fille, en parlant de sa mère, mêlait sans cesse aux plus tendres regrets les éloges les plus touchans; mais son esprit et son âme louaient encore plus dignement celle qui les avait formés. Si autour d'elle quelqu'un manquait des agrémens que donne l'aisance, Angélique s'en privait avec joie : les sacrifices ne lui coûtaient que la peine de les cacher; et le besoin d'obliger était le seul qu'elle connût. Penses-tu comme moi? disait-elle quelquefois à Lucie. Plus heureuse que nos compagnes, cette inégalité m'humilie, et je rougis pour la fortune, qui a si mal distribué ses dons. Si quelque chose dédommage les malheureux, c'est qu'on les plaint et qu'on les aime; au lieu que nous, qu'on doit envier, on nous fait grâce de ne pas nous haïr. Aussi faut-il être bien attentives à faire oublier, par la bienfaisance et la modestie, cet avantage si dangereux que nous avons sur nos pareilles.

Lucie, enchantée du caractère d'Angélique, eût voulu se l'attacher par tous les liens du sentiment. Ma chère amie, lui dit-elle un jour, nous touchons peut-être au moment d'être séparées pour jamais : cette idée fait le malheur de ma vie; mais j'en ai une, si tu l'approuvais.... Je veux te faire voir mon frère; il est beau comme le jour, fait à peindre, et plein de talens. Il est bien jeune, dit Angélique, et bien répandu pour son âge! Je crains que ta mère ne l'ait trop aimé.

Volny étant venu voir Lucie, elle engagea son amie à l'accompagner au parloir. Ah! ma sœur, que de charmes! s'écria le jeune fat. Mais on n'est pas de cette beauté. Quels traits! quelle taille! quels yeux! Vous au couvent, mademoiselle! c'est un larcin, une trahison. Je l'avais bien prévu, dit Lucie, que tu serais enchanté; eh bien! son âme est mille fois plus belle. — Ma sœur, elle a le regard de la marquise d'Alcine, à qui je donnai hier la main au sortir de l'opéra. L'on vante la taille de la comtesse de Flavel, chez qui je dois souper ce soir; mais il n'y a pas de comparaison avec la taille de mademoiselle; et, quoique ami intime de la jeune madame de Blane, qui passe pour la beauté du jour, je parie mille contre un que ton amie l'éclipsera en paraissant dans le monde.

Tandis que Volny parlait ainsi, Angélique le regardait avec les yeux de la pitié. Monsieur, lui dit-elle, vous ne vous doutez pas que vos éloges sont des insultes. Eh bien! sachez que le premier sentiment que doit inspirer une honnête femme, c'est la crainte de blesser sa modestie; et qu'il n'est permis de louer sans ménagement que des personnes sans pudeur. Il est des mouvemens de surprise dont on n'est pas le maître, reprit Volny un peu interdit. — Quand le respect les accompagne, il les empêche d'éclater. Mais je vois que j'afflige mon amie, en paraissant offensée de votre début avec moi: je vais la consoler, et vous mettre à votre aise. Belle ou non, je fais si peu de cas d'un don avec lequel on est souvent très-méprisable, que je vous permets d'en dire devant moi tout ce qu'il vous plaira: je n'aurai pas la vanité de rougir de vos éloges. Il faut être, dit Volny, bien accoutumée à être belle, et bien au-dessus de cet avantage, pour en parler si négligemment. Pour moi, je ne puis me persuader que la beauté soit si peu de chose; mais puisque vous recevez si mal les hommages qu'on lui rend, il faut l'adorer en silence. Dès ce moment, il ne parla plus que de lui-même, de ses chevaux, de ses amis, de ses soupers, et de ses aventures. Lucie, qui avait les yeux sur Angélique, voyait avec douleur que tout cela faisait tort à Volny.

C'est bien dommage, dit Angélique lorsqu'il se fut retiré, c'est bien dommage qu'on l'ait gâté de si bonne heure! Avoue cependant, dit Lucie, qu'il est pétri de grâces. — Et de ridicules, ma chère amie. — Il s'en corrigera. — Non; car cela réussit à son âge; et l'on n'est pas disposé à se corriger d'un défaut qui plaît. — Mais il t'a vue, il t'aimera; et s'il t'aime, il deviendra sage. — Tu ne doutes pas que je ne le désire; mais je suis bien loin de l'espérer.

Volny n'hésita point à croire qu'il avait eu un succès complet. Ma sœur avait raison, dit-il, son amie est belle; un peu singulière; mais son caractère n'en est que plus piquant. Ce qui lui

manque, c'est la naissance : ma mère veut que j'épouse une fille de qualité. Voyons-la toujours. Cela ne ressemble à rien de ce que nous avons dans le monde ; et il y a du moins de quoi s'amuser.

Il alla donc revoir sa sœur, et avec elle il revit Angélique. Que t'ai-je fait, dit-il à Lucie, pour avoir troublé mon repos? J'étais si tranquille! je m'amusais si bien avant que d'avoir vu ta dangereuse amie! Ah! mademoiselle, que le monde est insipide, et que ses amusemens sont froids pour un cœur occupé de vous! Qui m'eût dit que je serais jaloux de ma sœur? Répandu dans les sociétés les plus brillantes, sollicité par tous les plaisirs, qui le croirait? oui, je voudrais être à sa place. Elle vous voit sans cesse, vous dit qu'elle vous aime, vous entend dire que vous l'aimez. — Tu as raison d'envier mon bonheur; mais, Volny, si tu voulais, le tien serait encore plus digne d'envie. (A ces mots, Angélique rougit.) — O ciel! ma sœur, que viens-je d'entendre? — J'en ai trop dit. — Non, ma chère Lucie : dans les sentimens honnêtes, il n'y a rien à dissimuler. Votre sœur désire, monsieur, que le ciel nous ait destinés l'un à l'autre; et je ne puis que lui en savoir gré. Je vous dirai plus : je me flatte d'être née pour rendre heureux un homme de bien; et rien n'empêche que, par vos mœurs, vous ne soyez tel que mon époux doit être : vous n'avez, pour y réussir, qu'à ressembler à votre sœur. — S'il ne tient qu'à cela, je suis heureux; car on me flatte que je lui ressemble. — Vous dites bien, l'on vous flatte; mais moi, qui ne flatte jamais, je vous assure qu'il n'en est rien. Ma Lucie ne tire vanité ni des grâces de son esprit, ni de celles de sa figure. — Ah! je vous proteste que personne au monde n'est moins avantageux que moi; et si je suis bien, c'est sans le savoir. — Rien n'est plus simple que les mœurs de Lucie; c'est la nature dans toute sa candeur. Voyez si, dans son maintien, dans son langage, dans son action, il y a rien d'affecté, d'étudié. — C'est comme moi : pour éviter l'affectation, je tombe souvent dans la négligence; c'est un reproche qu'on me fait tous les jours. — Lucie n'a de prétentions sur rien : tout occupée à faire valoir ses égales, elle est la seule qu'elle oublie. — Et moi, quelques talens que m'ait donnés la nature, me voit-on m'en glorifier, m'en prévaloir? Tout le monde dit que j'excelle dans toutes les choses d'agrément; moi seul je n'en parle jamais. Ah! si c'est la modestie et la simplicité que vous aimez dans ma sœur, je suis bien sûr que vous m'aimerez : ce sont mes vertus favorites. Je le souhaite, dit Angélique : cependant si vous avez jamais dessein de me plaire, je vous conseille de vous examiner de plus près.

Tu lui as donné là, dit Lucie, une leçon qu'il n'oubliera pas. — Non, car il l'a déjà oubliée. Angélique avait raison. Tout ce qu'il avait retenu de leur entretien, c'est qu'il était à son gré, et

qu'elle serait bien aise d'être sa femme. Avec quelle naïveté, disait-il, elle m'en a fait l'aveu! que cette candeur sied bien à la beauté! Soit vanité ou sentiment, il en était réellement ému; mais ce goût naissant, si c'en était un, ne prit rien sur ses habitudes. Enivré de l'encens de ses flatteurs, agréablement trompé par une jeune enchanteresse, il oubliait qu'on lui vendait les soins qu'on prenait de lui plaire; et sa vanité, caressée par les plaisirs, leur souriait nonchalamment. Cette mollesse voluptueuse est la langueur la plus funeste où un jeune homme puisse être plongé. Hors de là tout lui est pénible; les plus légers devoirs sont pour lui fatigans; les bienséances les moins austères sont importunes et ennuyeuses; il n'est à son aise que dans cet état d'indolence et de liberté où tout lui obéit, où rien ne le gêne.

Quelquefois l'image d'Angélique venait s'offrir à lui comme un songe. Elle est charmante, disait-il; mais qu'en ferais-je? Rien n'est plus incommode qu'une femme délicate et fidèle pour un mari qui ne l'est pas. Mon père exigerait de moi que je ne vécusse que pour ma femme. Ce serait de l'amour, de la jalousie, des reproches, des pleurs: tout cela m'effraie. Je veux pourtant la revoir encore.

Lucie vint seule cette fois. Eh bien! comment me trouve-t-elle? — Beaucoup trop bien. — Je m'en doutais. — Trop bien du côté de la figure. Cet avantage vous fait négliger, dit-elle, des qualités plus estimables dont vous auriez besoin sans cela. — Elle moralise un peu, ton Angélique, et c'est dommage. Dis-lui donc que rien n'est plus triste, et qu'une aussi belle bouche que la sienne n'est pas faite pour parler raison. Ce n'est pas elle, dit Lucie, c'est vous que je voudrais corriger. — Et de quoi donc? d'aimer le plaisir et tout ce qui l'inspire? — Le plaisir! en est-il un plus pur que de posséder le cœur d'une femme vertueuse et belle, de l'aimer et d'en être aimé? Je vous crois tendre; Angélique est sensible; tout ce qui me touche lui est cher; mais.... — Mais elle est bien difficile! Et qu'exige-t-elle? — Des mœurs. — Des mœurs à mon âge! Et qui lui a dit que je n'en ai pas? — Je ne sais; mais elle a contre vous une prévention qui m'afflige. — Ah! je l'en ferai revenir. Amenez-la, ma sœur, entendez-vous, amenez-la-moi la première fois que je viendrai vous voir. Les hommes ont beau être discrets, disait-il en s'en allant, les femmes ne peuvent se taire; et avec quelque soin que je cache mes aventures, le secret en est divulgué. Mais quel tort cela me fait-il? Si Angélique veut un mari qui ait toujours été sage, elle n'a qu'à épouser un imbécile ou un enfant. Suis-je obligé d'être fidèle à une femme que je n'ai point? Oh! je lui ferai sentir le ridicule de ses idées. Elle parut, et il fut lui-même bien humi-

lié, bien confondu, quand il l'entendit parler avec l'éloquence de la vertu et de la raison sur la honte et le danger du vice. Pensez-vous, monsieur, lui dit-elle après lui avoir laissé traiter aussi légèrement qu'il voulut les principes des bonnes mœurs, pensez-vous, sans rougir, à l'union d'une âme pure et chaste avec une âme flétrie et profanée par le plus indigne de tous les penchans? De quel prix serait à vos yeux un cœur avili par les vices dont vous vous glorifiez? et nous croyez-vous moins sensibles que vous aux charmes de l'honnêteté, de la pudeur et de l'innocence? Vous vous êtes dispensés des lois que vous nous avez imposées; mais la nature et la raison sont plus équitables que vous. Pour moi, je ne croirai jamais qu'un homme ose m'aimer tant qu'il aimera des choses honteuses; et s'il a eu le malheur d'être indigne de moi avant de me connaître, c'est au soin qu'il prendra d'effacer cette tache, que je verrai si je dois l'oublier. Volny voulut lui faire entendre qu'en changeant d'état, on changeait de conduite; que l'amour, la vertu, la beauté avaient bien des droits sur une âme, et que les goûts frivoles et passagers qui avaient occupé cette âme oisive disparaissaient devant un objet plus cher et plus digne de la remplir. Avez-vous foi, lui dit-elle, monsieur, à ces révolutions subites? Savez-vous qu'elles supposent une âme naturellement délicate et noble; qu'il en est peu de cette trempe; et que ce n'est pas un bon présage du changement que vous m'annoncez, que d'attendre, au sein même du vice, le moment d'être vertueux tout d'un coup?

Volny, surpris et confus du sérieux de ce langage, se contenta de lui dire que dans tout cela il se flattait qu'il n'y avait rien de personnel. Pardonnez-moi, lui dit Angélique; j'ai beaucoup ouï parler de vous: je suis de plus assez bien instruite de la façon de vivre des jeunes gens à la mode. Vous êtes riche, fort répandu; et, à moins d'une espèce de prodige, il faut que vous soyez plus dérangé qu'un autre; mais l'opinion que j'ai de vous ne doit point vous décourager. Vous croyez m'aimer, je le souhaite: cela vous donnera peut-être la résolution et la force de devenir un homme estimable. Vous avez pour cela un bel exemple! c'est celui d'un père qui, sans tous les agrémens dont vous vous parez, s'est acquis, par des talens utiles à sa patrie et à lui-même, la plus haute réputation. Voilà ce que j'appelle un homme rare; et quand vous serez digne de lui, je m'applaudirai d'être digne de vous.

Ce discours avait jeté Volny dans des réflexions sérieuses; mais ses amis vinrent l'en tirer. Il était attendu à un souper délicieux, dont Fatmé, Doris et Cloé devaient être. La joie y fut vive et brillante; et si le cœur de Volny ne s'y livra point, du moins ses sens s'y abandonnèrent.

On juge bien que dans ce joli cercle un engagement sérieux passait pour la plus haute extravagance. Quand il y va de sa fortune, disait-on, à la bonne heure, on s'y résout ; mais un jeune homme, né avec beaucoup de bien, peut-il être assez sot ou assez fou pour se donner une chaîne? S'il n'aime point la femme qu'il épouse, c'est un fardeau qu'il s'impose à plaisir ; et s'il l'aime, quel triste moyen pour lui plaire que celui d'être son mari! Y a-t-il dans le monde un plus ridicule personnage que celui d'un époux amant? Supposez même que cela réussisse ; qu'arrive-t-il? On se plaît six mois, pour s'ennuyer toute sa vie. Ah! mon cher Volny, point de mariage : tu serais un homme perdu. Si tu as fantaisie de quelque fille honnête, attends qu'un autre l'épouse : cela nous revient tôt ou tard ; et tu seras heureux à ton tour. Croirait-on que ce jeune insensé trouvait ces réflexions très-sages? Voyez cependant, disait-il, quel empire la vertu et la beauté ont sur une âme, puisqu'elles lui font oublier le soin de son repos et le prix de sa liberté!

Il eût voulu ne pas revoir Angélique ; mais il n'était pas bien avec lui-même quand il avait passé quelques jours sans la voir. Tel est cependant l'attrait du libertinage, qu'en quittant cette fille adorable, pénétré, ravi, enchanté de sa sagesse et de ses charmes, il se replongeait dans les égaremens dont elle l'avait fait rougir.

Est-il possible que ce soit pour un fils un bonheur de perdre sa mère? Volny, à la mort de la sienne, crut voir tarir la source de ses folles dépenses : mais il ne lui vint pas même dans l'idée de renoncer à ce qui l'y avait engagé ; et l'unique soin dont il fut occupé, fut de suppléer aux moyens qu'il n'avait plus de les soutenir. Fils unique d'un père si riche, il ne pouvait manquer d'être riche à son tour ; et un jeune homme trouve à Paris la pernicieuse facilité d'anticiper sur sa fortune. Ce fut alors que Timante, sur son déclin, voulut se reposer de ses longues fatigues, et engager son fils à le remplacer. Mon père, lui dit le jeune homme, je ne me crois pas né pour cela. —Eh bien! mon fils, aimez-vous mieux prendre le parti des armes? — Mon inclination n'y est pas décidée, et ma naissance ne m'y oblige point. — La robe sans doute vous convient mieux? — Oh! point du tout ; j'ai pour la robe une répugnance invincible. — Que voulez-vous donc devenir? — Ma mère avait en vue une charge qui donne la noblesse, qui n'oblige à rien, et qui peut s'exercer à Paris. — J'entends, mon fils, j'y penserai : la vocation est excellente. Oh! je vois, dit en lui-même le bon homme, que tu veux vivre en fainéant ; mais je t'en empêcherai, si je puis. Une charge qui donne la noblesse et qui n'oblige à rien! cela est fort commode. Et pour qui me consumerais-je

encore de travail et d'inquiétude? Reposons-nous, n'ayons plus d'autre soin que celui que j'aurai pris trop tard, celui d'éclaire la conduite d'un fils qui ne m'annonce que des chagrins : car celui qui aime l'oisiveté, aime les vices dont elle est la mère.

Mais quelle fut l'affliction de Timante, lorsqu'il apprit qu'enivré d'orgueil et plongé dans le libertinage, son fils donnait dans tous les travers; qu'il avait des maîtresses et des complaisans; qu'il donnait des spectacles et des fêtes; et qu'il jouait un jeu à se ruiner. C'est ma faute, dit Timante, et c'est à moi de la réparer. Mais le moyen? L'habitude est prise; le goût du vice a fait des progrès. Contraindre ce jeune fou? il m'échappera. Désavouer ses dépenses et ses dettes? c'est le déshonorer moi-même, c'est étouffer dans son âme avilie les germes de l'honnêteté. Le faire enfermer est encore pis : grâce au ciel il n'en est pas au point de mériter que les lois le privent du droit naturel d'être libre; et il n'y a que des parens dénaturés qui soient, envers leurs enfans, plus sévères que les lois. Cependant il court à sa perte; que ferai-je pour le tirer du précipice où je le vois? Remontons à la source du mal. Ce sont mes richesses qui lui ont tourné la tête : né d'un père sans fortune, il eût été, comme un autre, modeste, laborieux, et sage : le remède est simple, et mon parti est pris.

Timante commença dès-lors par arranger son bien de manière qu'il fût isolé, indépendant et libre. Excepté la terre de Volny et sa maison de ville, sa fortune était toute dans son portefeuille; et il eut soin de se mettre en règle avec tous ses correspondans. Les choses ainsi disposées, il rentre un jour chez lui consterné. Son fils et ses amis, qui l'attendaient pour se mettre à table, furent frappés de son abattement. L'un d'eux ne put s'empêcher de lui en demander la cause. Vous le saurez, dit-il : dînons un peu vite, si vous le voulez bien; je suis occupé de choses sérieuses. On dîna dans un profond silence; et Timante, au sortir de table, ayant pris congé de son monde, s'enferma seul avec son fils. Volny, lui dit-il, j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre; mais il faut soutenir votre malheur avec courage. Mon enfant, je suis ruiné : les deux tiers de mon bien viennent d'être pris sur deux vaisseaux, et la mauvaise foi d'un homme en qui j'avais confiance m'enlève la moitié du reste. Le désir de vous laisser une grande fortune m'a perdu. Heureusement, je dois peu de chose, et des débris de mon naufrage je sauverai la terre de Volny, qui vaut vingt mille livres de rente : avec cela nous pourrons subsister. C'est un coup terrible; mais vous êtes jeune, et vous pouvez vous en relever. Je ne me suis point rendu indigne de la confiance de mes correspondans : mon nom aura peut-être encore quelque crédit dans l'Europe; mais je suis trop vieux pour

recommencer; et c'est à vous à réparer les malheurs de votre père. Je suis parti de plus loin que vous; et avec de la probité, du travail et mes leçons, il vous est facile d'aller plus loin que moi.

La situation d'un voyageur aux pieds duquel vient de tomber la foudre n'est pas comparable à celle de Volny. Quoi! mon père, ruiné sans ressource! — Vous êtes, mon fils, la seule qui me reste, et je n'ai plus d'espérance qu'en vous. Allez, consultez-vous vous-même, et laissez-moi prendre des arrangemens conformes à notre malheur.

La nouvelle en fut bientôt publique. La maison de Paris fut louée, les équipages furent vendus; un simple carrosse, un logement modeste, une table frugale, un domestique réglé sur les besoins d'une vie honnête, tout annonça ce revers de fortune; et il n'est pas besoin de dire que le nombre des amis de Timante diminua considérablement.

Ceux de Volny furent touchés de son accident. Qu'est-ce donc? lui dit l'un d'eux: ton père est ruiné, m'a-t-on dit. — Il est trop vrai. — Quelle folie! Tu n'as donc plus ta petite maison? — Hélas! non. — J'en suis désespéré; je comptais y aller souper demain. Un autre l'aborda, et lui dit: Conte-moi donc un peu tout cela: ta fortune est culbutée? — Elle est du moins réduite à peu de chose. — Tu as là un père bien maladroit! de quoi diable va-t-il se mêler? tu te serais bien ruiné sans lui. Je suis désolé, lui dit un troisième: on dit que tu as vendu tes jolis chevaux? — Hélas! oui. — Si je l'avais su, je te les aurais achetés. Voilà comme tu es, tu ne te souviens jamais de tes amis dans l'occasion. — J'étais occupé de choses plus sérieuses. — De ta petite, n'est-ce pas? tu ne l'auras plus sur ton compte; mais vous serez toujours bons amis: console-toi; je sais qu'elle t'aime; elle aura de bons procédés. Quelques uns lui dirent en passant: Adieu, Volny; et tous les autres l'évitèrent.

Pour sa maîtresse qu'il avait enrichie, elle fut si affligée, qu'elle n'eut pas le courage de le revoir. Epargnez-moi, lui écrivit-elle; vous connaissez ma sensibilité, votre vue me ferait une impression trop douloureuse. Je ne me sens pas la force de la soutenir. Ce fut alors que l'âme pénétrée et de la froide légèreté de ses amis, et de l'indigne abandon de sa maîtresse, Volny, pour la première fois, vit tomber le voile qu'il avait sur les yeux. Où étais-je? dit-il, qu'ai-je fait? Comment allais-je passer ma vie? Ah! quels reproches ne mérité-je pas! quels torts n'ai-je pas à réparer? Allons voir ma sœur, ajoute-t-il; car il n'osait se dire, allons voir Angélique.

Lucie fut accablée de la nouvelle que son père vint lui an-

noncer. Ce n'est pas pour moi, disait-elle; je suis bien; et pour être heureuse loin du monde, il faut peu de chose; mais vous, mon père, mais Volny! — Que veux-tu, ma fille? je n'étais pas né dans l'opulence où je me suis vu. Si mon fils est sage, il aura encore assez de bien; s'il ne l'est pas, il en aura trop. La douleur de Lucie redoubla en voyant son frère. Je n'ai pas le courage de te consoler, lui dit-elle; mais je vais appeler à mon secours notre sage et tendre Angélique. — Oh! non, ma sœur; je n'ai pas mérité qu'elle s'intéresse à ma peine: c'est dans le temps que j'avais à l'honorer par des sacrifices qu'il fallait me rendre digne de son estime et de sa pitié; aujourd'hui que tout m'abandonne, mon retour, humiliant pour moi, n'a plus rien de flatteur pour elle. Comme il parlait ainsi, Angélique vint d'elle-même; et avec l'air le plus touchant, elle lui témoigna toute sa sensibilité à la perte qu'il avait faite. C'est un grand malheur pour votre père, ajouta-t-elle, c'en est un pour cette chère enfant; mais c'est peut-être un bien pour vous. Il y aurait de la dureté à vous affliger par des reproches quand on vous doit des consolations; mais vous pouvez tirer de la perte de vos biens un fruit plus précieux que ces biens mêmes. — J'en abusais, le ciel m'en punit; mais il m'en punit trop cruellement, en m'ôtant l'espoir d'être à ce que j'aime. J'étais jeune, et j'ose croire que, sans cette leçon désespérante, le temps, l'amour et la raison m'auraient rendu moins indigne de vous. — Je vous vois abattu, lui dit-elle: ce n'est plus de la présomption, c'est du découragement qu'il faut vous préserver; et ce qu'il eût été dangereux de vous avouer dans la prospérité, vous avez besoin de le savoir dans l'infortune. Soit qu'il ne me fût pas possible de penser mal du frère de mon amie, soit que vous m'eussiez inspiré vous-même cette prévention qu'on ne raisonne pas, j'ai cru démêler en vous, à travers les erreurs et les vices de votre âge, le fond d'un bon naturel.

Heureusement, vos erreurs passées n'ont rien de honteux aux yeux du monde: le chemin de l'honneur et de la vertu est ouvert pour vous; et il vous est plus aisé que jamais de devenir tel que je souhaite. Du côté de la fortune, le revers que vous éprouvez est accablant. Je ne vous ferai point l'éloge de la médiocrité: quand on s'est vu riche, il est humiliant, il est dur de cesser de l'être; mais le mal n'est pas sans remède. Conformez-vous à votre situation présente; sortez de l'oisive mollesse où vous avez été plongé; que l'amour du travail prenne la place du goût de la dissipation; faites tout ce qui dépend de vous, si vous m'aimez, pour rétablir entre nous cette égalité de fortune qu'on exige dans les mariages. Mon père, qui m'aime, et qui ne veut pas que je sois malheureuse, me laissera, je l'espère, la liberté de vous attendre. Si

dans six ans votre fortune est rétablie, ou sur le point de se rétablir, tous les obstacles seront aplanis; si, avec de la sagesse, de l'économie et du travail, vous avez le malheur de ne pas réussir, je n'exige de vous alors, pour tout bien, que d'avoir la considération de votre état. Je suis fille unique, très-riche moi-même; je me jetterai aux pieds de mon père, et j'obtiendrai qu'il me permette de dédommager un homme estimable de l'injustice du sort. Lucie alors ne put s'empêcher d'embrasser Angélique. Ah! que tu es bien nommée! lui dit-elle. Il n'y a qu'un esprit céleste qui soit capable de tant de vertu. Volny, de son côté, dans l'attendrissement et le respect dont il était saisi, appliqua sa bouche, en se prosternant, sur le barreau de la grille où la main d'Angélique avait touché. Mademoiselle, lui dit-il, vous me rendez chère mon infortune; et je vais employer ma vie à mériter, s'il est possible, les bontés dont vous m'accablez. Permettez-moi de venir souvent puiser auprès de vous le courage, la sagesse et la vertu dont j'ai besoin pour vous mériter.

Il se retira, non pas tel qu'autrefois, glorieux et content de lui-même, mais humilié, confondu d'avoir si peu connu le prix du cœur le plus noble que le ciel eût formé. Il entre dans le cabinet de son père. Votre fortune est changée, lui dit-il, mais votre fils l'est encore plus; et j'espère qu'un jour vous bénirez le ciel du revers qui me rend à mes devoirs et à moi-même. Daignez m'instruire et me guider; appliqué, laborieux, docile, je vais être le soutien et la consolation de votre vieillesse; et vous pouvez disposer de moi. Le bon homme enchanté dissimula sa joie, et se contenta de louer de si bonnes dispositions. Il présenta son fils à ses correspondans, et leur demanda pour lui leur amitié et leur confiance. On plaint surtout les infortunés qu'on estime; et chacun, touché du malheur de ce galant homme, se fit un honneur de le consoler.

Volny, qui reprit le nom de Timante, eut toutes les facilités possibles dans ses premières opérations: son habileté, qui d'abord n'était que celle de son père, et qui dans peu fut réellement la sienne, fit croître à vue d'œil son crédit. Les momens de repos que son père l'obligeait de prendre, il les passait auprès d'Angélique; et il avait un plaisir sensible à lui raconter ses progrès. Angélique, qui s'attribuait en partie le changement prodigieux qui s'était fait dans son amant, jouissait de son ouvrage avec la double satisfaction de l'amour et de l'amitié. Lucie était en adoration devant elle, et ne cessait de lui rendre grâce du bien qu'elle leur avait fait.

Un jour que son père vint la voir, et qu'il se louait avec elle des consolations que lui donnait son fils: Savez-vous, lui dit

Lucie, à qui nous devons ce retour? à la plus belle, à la plus vertueuse personne qui respire, à la fille unique d'Alcimon, ma camarade et mon amie. Alors elle lui raconta tout ce qui s'était passé. Tu m'attendris, dit le bon homme : je veux connaître cette fille charmante. Angélique vint, et reçut les éloges de Timante avec une modestie qui relevait encore sa beauté. Monsieur, lui dit-elle, je dépends d'un père; mais il est vrai que s'il a la bonté de me laisser disposer de moi, et que vous soyez content de votre fils, je ferai gloire de devenir votre fille. Mon amitié pour Lucie m'en a inspiré le premier désir, mon respect pour vous y ajoute encore; vos malheurs mêmes n'ont fait que m'intéresser davantage à tout ce qui peut vous en dédommager; et si la conduite de votre fils est telle que vous le souhaitez et que je le désire, qu'il soit riche ou qu'il ne le soit pas, l'usage le plus honorable et le plus doux que je puisse faire de ma fortune, c'est de la partager avec lui. Peu s'en fallut qu'à ce discours le bon homme ne laissât échapper son secret; mais il eut la prudence de se retenir. Je ne croyais pas, lui dit-il, mademoiselle, qu'on pût augmenter, dans l'âme d'un père, le désir de voir dans son fils un homme sage et vertueux; mais vous ajoutez un nouvel intérêt à celui de l'amour paternel. Je ne sais ce que le ciel ordonnera de nous; mais, dans toutes les situations de la vie et jusqu'à mon dernier soupir, soyez bien sûre de ma reconnaissance.

Que tu ne m'aies pas confié, dit-il à son fils en le revoyant, les folies de ta jeunesse, j'en suis peu surpris, et je te le pardonne; mais pourquoi me cacher un penchant vertueux? pourquoi ne pas avouer à ton père l'amour que tu avais pour Angélique, la fille de mon ancien ami? Hélas, dit le jeune homme, n'avez-vous pas assez de vos malheurs, sans vous affliger de mes peines? Et qui vous a révélé mon secret? — Ta sœur, Angélique elle-même : j'en suis enchanté, j'en suis amoureux, et je veux qu'elle soit ma fille. — Ah! je le veux bien aussi; mais combien sa fortune est au-dessus de la mienne! — Avec le temps, tu peux en approcher. Vois assidûment cette fille aimable. — Je ne vois qu'elle, et je n'ai plus d'autre ambition dans le monde que d'être digne d'elle et de vous.

Timante goûtait une satisfaction inexprimable à voir tous les jours le succès de l'épreuve où il l'avait mis. Il eut la constance de le laisser, pendant cinq ans, s'appliquer sans relâche à rétablir sa fortune, détaché du monde, et partageant sa vie entre son cabinet et le parloir d'Angélique. Enfin, voyant l'habitude bien prise, et tous les anciens germes du vice étouffés, il alla voir Alcimon. Mon ancien ami, lui dit-il, vous avez, je le sais, une fille charmante; je viens vous proposer pour elle un parti con-

venable du côté de l'état, et avantageux du côté de la fortune. Je vous suis obligé, dit Alcimon; mais je vous préviens que je veux un homme du même état que moi et qui s'honore de m'appeler son père; je n'ai pas travaillé toute ma vie pour donner à ma fille un époux qui rougisse de moi. Précisément, reprit Timante, celui que je propose est ce qui vous convient. Il est riche, il est honnête, il vous respectera toujours. — Quel est-il? — Je ne puis vous le dire que chez moi, où je vous invite à venir renouveler, le verre à la main, une amitié de quarante ans. Faites-moi la grâce d'y amener Angélique. Ma fille, qui est sa camarade de couvent, aura l'honneur de l'accompagner. Vous verrez l'un et l'autre le jeune homme qui la demande; et, pour vous mettre plus à votre aise, il ne saura pas lui-même que je vous ai parlé de lui. Le jour pris, Alcimon et Timante vont chercher Angélique et Lucie. On arrive, on va se mettre à table, on fait avertir le fils de la maison, qui, occupé dans son cabinet, ne s'attendait à rien moins qu'au bonheur qu'on lui préparait. Il entre; quelle est sa surprise! Angélique chez lui! Angélique avec son père! Que croire, qu'espérer de ce rendez-vous imprévu? pourquoi lui en a-t-on fait un mystère? Tout semble lui annoncer son bonheur; mais son bonheur n'est pas vraisemblable. Dans cette confusion de pensées, il perdit l'usage de ses sens. Un étourdissement soudain répandit sur ses yeux un nuage; il voulut parler, la voix lui manqua; et une inclination profonde exprima seule au père et à la fille combien il était pénétré de l'honneur que son père et lui recevaient. Sa sœur, qui vint se jeter dans ses bras, lui donna le temps de revenir de son trouble. Jamais embrassement ne fut si tendre: il croyait tenir dans son sein Angélique avec Lucie, et il ne pouvait s'en détacher.

A table, Timante fut d'une joie dont tout le monde était surpris. Alcimon, préoccupé de la demande qu'il lui avait faite, et impatient de voir arriver le jeune homme qu'il lui proposait, ne laissa pas de se livrer au plaisir de se retrouver avec son ami; il eut même la bonté de causer avec le jeune Timante. Je vois, lui dit-il, que vous faites la consolation de votre père. On parle de votre application au travail et de vos talens avec éloge; et tel est l'avantage de votre état, qu'un habile et honnête homme ne peut manquer d'y réussir. Ah! mon ami, reprit le vieux Timante, il faut bien du temps pour y faire sa fortune, et bien peu pour la ruiner! Quel dommage de n'avoir plus la mienne à vous offrir! Au lieu de vous proposer un étranger pour époux de cette aimable fille, j'aurais sollicité ce bonheur pour mon fils. Je l'aurais préféré à tout autre, dit Alcimon. — En vérité? — Rien n'est plus sincère; mais vous savez que quand on

s'expose à avoir une nombreuse famille, il faut avoir de quoi la soutenir. S'il ne tient qu'à cela, dit Timante, la chose n'est pas désespérée, et il y a moyen de nous accorder. En disant ces mots, il se leva de table ; et revenant l'instant d'après : Tenez, dit-il, voilà mon portefeuille ; il est encore assez bien garni. Et voyant la surprise d'Alcimon : Apprenez, ajouta-t-il, que ma ruine est une fable. Ce jeune homme avait été gâté par l'idée qu'il était né riche ; pour le corriger, je n'ai su autre chose que de faire croire que j'avais tout perdu. Cette feinte m'a réussi : le voilà dans le bon chemin ; je suis même sûr qu'il n'a pas envie de retomber dans les erreurs de sa jeunesse ; il est temps de se fier à lui. Oui, mon fils, j'ai le bien que j'avais, augmenté de cinq ans d'épargnes, et du fruit de votre travail. C'est donc pour lui, dit-il à son ami, que je vous demande Angélique ; et s'il fallait quelque nouveau motif pour vous engager à me l'accorder, je vous avouerai qu'il l'a vue au couvent, qu'il a conçu pour elle l'amour le plus tendre, et que cet amour a plus fait que le malheur même, pour l'attacher à ses devoirs. Tant que Timante n'avait fait que sonder les dispositions du père d'Angélique, elle, son amie et son amant, n'avaient éprouvé que l'émotion et le trouble de l'espérance et de la crainte ; mais à la vue du portefeuille, à la nouvelle que la ruine de Timante était une feinte, à la demande qu'il fit lui-même de la main d'Angélique pour son fils, Lucie, égarée et hors d'elle-même, vola dans les bras de son père ; le jeune Timante, encore plus éperdu, tomba aux genoux d'Alcimon ; et Angélique, la pâleur sur le visage, n'eut pas la force de lever les yeux. Alcimon releva le jeune homme en l'embrassant ; et se tournant vers le vieux Timante : Mon ami, lui dit-il, quand on voudra ménager des surprises agréables, c'est de vous qu'il faut prendre leçon. Allons, vous êtes un bon père, et votre fils mérite d'être heureux.

ANNETTE ET LUBIN,

HISTOIRE VÉRITABLE.

S'IL est dangereux de tout dire aux enfans, il est plus dangereux encore de leur laisser tout ignorer. Il y a des fautes graves selon les lois, qui ne sont point telles aux yeux de la nature ; et l'on va voir dans quel abîme celle-ci conduit l'innocence, qui a le bandeau sur les yeux.

Annette et Lubin étaient enfans de deux sœurs. Ces liens étroits du sang devaient être incompatibles avec ceux du mariage; mais Annette et Lubin ne se doutaient pas qu'il y eût au monde d'autres lois que les lois simples de la nature. Depuis l'âge de huit ans, ils gardaient les moutons ensemble sur les bords rians de la Seine. Ils touchaient à leur seizième année; mais leur jeunesse ne différait guère de l'enfance que par un sentiment plus vif de leur mutuelle amitié.

Annette, sous un simple bavolet, relevait négligemment sa chevelure d'un noir d'ébène. Deux grands yeux bleus pétillaient à travers ses longues paupières, et disaient très-innocemment tout ce que tâchent d'exprimer les yeux éteints de nos froides coquettes. Ses lèvres de rose appelaient le baiser. Son teint, bruni par le soleil, était animé de cette légère nuance de pourpre qui colore le duvet de la pêche. Tout ce que les voiles de la pudeur dérobaient aux rayons du jour effaçait la blancheur des lis; on croyait voir la tête d'une brune piquante sur les épaules d'une belle blonde.

Lubin avait cet air décidé, ouvert et joyeux, qui annonce un cœur libre et content. Son regard était celui du désir; son rire, celui de la joie. En éclatant, il laissait voir des dents plus blanches que l'ivoire. La fraîcheur de ses joues arrondies invitait la main à les flatter. Ajoutez à cela un nez en l'air, une fossette au menton, des cheveux blonds argentins, bouclés des mains de la nature, une taille leste, une démarche délibérée, l'ingénuité de l'âge d'or qui ne doute et ne rougit de rien. C'est le portrait du cousin d'Annette.

La philosophie rapproche l'homme de la nature; et c'est pour cela que l'instinct lui ressemble quelquefois. Je ne serais donc pas surpris que l'on trouvât mes bergers un peu philosophes; mais j'avertis que c'est sans le savoir.

Comme ils allaient souvent, l'un et l'autre, vendre des fruits et du lait à la ville, et qu'on se plaisait à les voir, ils avaient occasion d'observer ce qui se passait dans le monde, et se rendaient compte l'un à l'autre de leurs petites réflexions. Ils comparaient leur sort à celui des citoyens les plus opulens, et se trouvaient plus heureux et plus sages. Les insensés, disait Lubin, pendant les plus beaux jours de l'année ils s'enferment dans des carrières! N'est-il pas vrai, Annette, que notre cabane est préférable à ces prisons magnifiques qu'ils appellent des palais? Quand ce feuillage qui nous couvre est brûlé par le soleil, je vais dans la forêt voisine, et je te fais, dans moins d'une heure, une nouvelle maison plus riante que la première. L'air et la lumière sont à nous. Une branche de moins nous donne la fraîcheur du levant ou du nord;

une branche de plus nous garantit des ardeurs du midi et des pluies du couchant. Cela n'est pas bien cher, Annette ?

Non, vraiment, disait-elle ; et je ne sais pas pourquoi, dans la belle saison, ils ne viennent pas tous, deux à deux, habiter une jolie cabane. As-tu vu, Lubin, ces tapis dont ils sont si glorieux ? Quelle comparaison avec nos lits de verdure ! comme on y dort ! comme on s'y réveille ! — Et toi, Annette, as-tu remarqué quel soin ils prennent pour donner un air de campagne aux murailles qui les enferment ? Ces paysages qu'ils tâchent d'imiter, la nature les a faits pour nous ; c'est pour nous que le soleil les éclaire ; c'est pour nous que les saisons se plaisent à les varier. Tu as bien raison, disait Annette. Je portai l'autre jour des fraises à une dame de qualité ; on lui faisait de la musique. Ah ! Lubin, quel bruit terrible ! Je disais en moi-même : Que ne vient-elle quelque matin entendre nos rossignols ? La malheureuse femme était couchée sur des coussins ; elle bâillait à faire pitié. Je demandai qu'avait madame : on me répondit qu'elle avait des vapeurs. Sais-tu, Lubin, ce que c'est que des vapeurs ? — Hélas ! non : mais je me doute que c'est quelqu'une de ces maladies que l'on gagne à la ville, et qui ôtent l'usage des jambes aux personnes de qualité. Cela est bien triste, n'est-ce pas, Annette ? et si l'on t'empêchait de courir sur le gazon, tu serais, je crois, bien fâchée ! — Oh ! très-fâchée, car j'aime à courir, surtout, Lubin, quand je cours après toi.

Telle était à peu près la philosophie de Lubin et d'Annette. Exempts d'envie et d'ambition, leur état n'avait pour eux rien d'humiliant, rien de pénible. Ils passaient les belles saisons dans cette cabane verdoyante, chef-d'œuvre de l'art de Lubin. Le soir, il fallait ramener les troupeaux au village ; mais la fatigue et les plaisirs du jour leur préparaient un repos tranquille. L'aurore les rappelait dans les champs, plus empressés de se revoir. Le sommeil n'effaçait de leur vie que les momens de l'absence ; il les dérobait à l'ennui. Cependant un bonheur si pur ne fut pas inaltérable : la taille légère d'Annette s'arrondissait insensiblement ; elle n'en savait pas la cause ; Lubin lui-même ne s'en doutait pas.

Le bailli du village fut le premier qui s'en aperçut. Dieu vous garde ! Annette, lui dit-il un jour. Vous me semblez bien rondelette ! Il est vrai, dit-elle en faisant la révérence. — Mais, Annette, quel accident est-il donc arrivé à ce joli corsage ? auriez-vous eu quelque amoureux ? — Quelque amoureux ? non pas que je sache. — Ah ! ma fille, rien n'est plus certain ; vous avez écouté quelqu'un de nos jeunes garçons. — Vraiment oui, je les écoute ; est-ce que cela gâte la taille ? — Non pas cela :

mais quelqu'un d'eux vous aura fait des amitiés ? — Des amitiés ! assurément ; Lubin et moi, nous nous en faisons tant que le jour dure. — Et vous lui avez tout accordé, n'est-ce pas ? — Oh ! mon Dieu, oui. Lubin et moi, nous n'avons rien à nous refuser. — Comment donc, rien à vous refuser ! — Oh ! rien du tout ; je serais bien fâchée qu'il se réservât quelque chose, et plus fâchée encore de lui laisser croire que j'ai quelque chose qui n'est pas à lui. Ne sommes-nous pas cousins ? — Cousins ? — Cousins germains, vous dis-je. O ciel ! s'écria le bailli, voici bien une autre aventure ! — Sans cela, croyez-vous que nous fussions tout le jour ensemble ? que nous n'eussions qu'une même cabane ? J'ai bien ouï dire que les bergers sont à craindre ; mais un cousin n'est pas dangereux. Le juge continua d'interroger : Annette continua de répondre ; si bien qu'il fut plus clair que le jour qu'elle serait bientôt mère. Devenir mère avant le mariage ! c'était une énigme pour Annette. Le bailli la lui expliqua. Eh quoi ! lui dit-il, la première fois que ce malheur est arrivé, le soleil ne s'est pas obscurci ! le ciel n'a pas tonné sur vous ! Non, répondit Annette, il m'en souvient ; il faisait le plus beau temps du monde. — La terre n'a pas tremblé ! elle ne s'est pas entr'ouverte ! — Hélas ! non, dit encore Annette, je la revis couverte de fleurs. — Et savez-vous quel crime vous avez commis ? — Je ne sais pas ce que c'est qu'un crime ; mais tout ce que nous avons fait, je vous jure que c'est de bonne amitié et sans aucune malice. Vous croyez que je suis grosse ; je ne l'aurais jamais deviné : mais si cela est, j'en suis bien aise ; je ferai peut-être un petit Lubin. — Non, reprit l'homme de lois, vous mettrez au monde un enfant qui ne reconnaîtra ni son père, ni sa mère, qui rougira de sa naissance, et qui vous la reprochera. Qu'avez-vous fait, malheureuse fille, qu'avez-vous fait ! Que je vous plains ! et que je plains cet innocent ! Ces dernières paroles firent pâlir et frissonner Annette. Lubin la trouva tout en larmes. Ecoute, lui dit-elle avec effroi, sais-tu ce qui nous arrive ? Je suis grosse. — Tu es grosse ! et de qui ? — De toi. — Tu badines. Et comment cela est-il arrivé ? — Le bailli vient de me l'expliquer. — Eh bien ? — Eh bien ! quand nous croyions ne nous faire que des amitiés, c'était l'amour que nous nous faisions. — Cela est drôle ! dit Lubin : voyez un peu comme on vient au monde ! Mais tu pleures, ma chère Annette ! est-ce que cela te fâche ? — Oui ; le bailli me fait trembler : mon enfant, dit-il, ne reconnaîtra ni père ni mère ; il nous reprochera sa naissance. — A cause ? — A cause que nous sommes cousins et que nous avons fait un crime. Sais-tu, Lubin, ce que c'est qu'un crime ? — Oui, c'est une vilaine chose. Par exemple, c'est un crime que d'ôter la vie à quel-

qu'un ; mais ce n'en est pas un que de la donner. Le bailli ne sait ce qu'il dit. — Ah, mon cher Lubin, va le trouver, je t'en conjure : je suis toute tremblante. Il m'a mis je ne sais quoi dans l'âme qui empoisonne tout le plaisir que j'avais à t'aimer.

Lubin courut chez le bailli. Parlez donc, lui dit-il en l'abordant, monsieur le juge : vous voulez que je ne sois pas le père de mon enfant, et qu'Annette ne soit pas sa mère ? — Ah, malheureux ! oses-tu te montrer, dit le bailli, après avoir perdu cette jeune innocente ? Malheureux vous-même, répliqua Lubin. Je n'ai point perdu Annette ; elle m'attend dans notre cabane. Mais c'est vous, méchant, qui lui avez mis, dit-elle, dans l'âme je ne sais quoi qui l'afflige ; et c'est fort mal fait que d'affliger Annette.— Petit scélérat, c'est bien toi qui lui as ravi ce qu'elle avait de plus cher au monde. — Et quoi ? — L'innocence et l'honneur. — Je l'aime plus que ma vie, dit le berger ; et si je lui ai fait quelque tort, je suis ici pour le réparer. Mariez-nous ; qui vous en empêche ? nous ne demandons pas mieux. — Cela est impossible. — Impossible ! et pourquoi ? le plus difficile est fait, ce me semble, puisque nous voilà père et mère. Et c'est là le crime, s'écriait le juge : il faut vous séparer, vous fuir. — Nous fuir ! avez-vous bien le cœur de me le proposer, monsieur le bailli ? et qui aurait soin d'Annette et de son enfant ? Moi, les quitter ! j'aimerais mieux mourir. La loi t'y oblige, dit le bailli. Il n'y a pas de loi qui tienne, répondit Lubin en enfonçant son chapeau. Nous avons fait un enfant sans vous ; s'il plaît au ciel, nous en ferons d'autres ; et nous nous aimerons toujours. — Ah ! le hardi petit coquin, qui se révolte contre la loi ! — Ah ! le méchant homme, le mauvais cœur, qui veut que j'abandonne Annette ! Allons trouver notre pasteur, se dit-il à lui-même ; c'est un homme de bien qui aura pitié de nous. Le pasteur fut plus sévère que le juge, et Lubin se retira confondu d'avoir offensé le ciel sans le savoir : car enfin, disait-il toujours, nous n'avons fait de mal à personne.

Ma chère Annette, s'écria Lubin en la revoyant, tout le monde nous condamne ; mais tout le monde a beau dire, je ne t'abandonnerai jamais. Je suis grosse, dit Annette le visage appuyé sur ses deux mains, qu'elle baignait de ses larmes ; je suis grosse, et je ne puis être ta femme ! Laisse-moi, je suis désolée ; je n'ai plus de plaisir à te voir. Hélas ! j'ai honte de moi-même, et je me reproche tous les momens que j'ai passés avec toi. Ah ! le maudit bailli, disait Lubin, sans lui nous étions si heureux !

Dès ce moment, Annette, en proie à sa douleur, ne pouvait souffrir la lumière. Si Lubin voulait la consoler, il voyait redoubler ses larmes ; elle ne répondait à ses caresses qu'en le repoussant avec effroi. Quoi ! ma chère Annette, lui disait-il, ne suis-je

plus ce Lubin que tu aimais tant? — Hélas! non, tu n'es plus le même. Je tremble dès que tu m'approches; mon enfant, qui remue dans mon sein, et que j'aurais eu tant de joie à sentir, semble se plaindre déjà que je lui ai donné mon cousin pour père. Tu vas donc haïr mon enfant? lui dit Lubin en sanglottant. — Oh! non, non, je l'aimerai de toute mon âme, dit-elle. Au moins ne me défendra-t-on pas d'aimer mon enfant, de lui donner mon lait et ma vie. Mais cet enfant haïra sa mère, le juge me l'a prédit. Laisse dire ce vieux démon, reprit Lubin en la serrant dans ses bras, et en la baignant de ses pleurs; ton enfant t'aimera, ma chère Annette, il t'aimera; car je suis son père.

Lubin, au désespoir, employait toute l'éloquence de la nature et de l'amour à dissiper la crainte et la douleur d'Annette. Voyons, disait-il; qu'avons-nous fait pour irriter le ciel? Nous avons mené paître nos troupeaux dans les mêmes prairies; il n'y a pas de mal à cela. J'ai élevé une cabane, tu as pris plaisir à t'y reposer; il n'y a pas de mal à cela. Tu dormais sur mes genoux, je respirais ton haleine, et pour n'en pas perdre un souffle, je m'approchais tout doucement; il n'y avait pas de mal encore. Il est vrai que quelquefois, éveillée par mes caresses..... Hélas! dit-elle en soupirant, il n'y avait pas de mal à cela.

Ils avaient beau rappeler dans leur mémoire tout ce qui s'était passé dans la cabane, ils n'y voyaient rien que de naturel et d'innocent, rien dont personne eût à se plaindre, rien dont le ciel pût se courroucer. Cependant voilà tout, disait le berger: où est donc le crime? Nous sommes cousins, c'est un malheur; mais s'il n'empêche pas que l'on s'aime, doit-il empêcher que l'on se marie? En suis-je moins le père de mon enfant? Et toi, en es-tu moins sa mère? Veux-tu m'en croire, Annette? laissons-les dire. Tu n'es à personne, je suis à moi; nous disposons de nous; chacun fait de son bien ce que bon lui semble. Nous aurons un enfant; tant mieux. Si c'est une fille, elle sera gentille et douce comme toi; si c'est un garçon, il sera alerte et joyeux comme son père. Ce sera un trésor à nous deux; nous l'aimerons à qui mieux mieux; et quoi qu'on en dise, il reconnaîtra son père et sa mère aux tendres soins que nous prendrons de lui. Lubin avait beau faire parler le sentiment et la raison, Annette n'était point tranquille, et son inquiétude redoublait tous les jours. Elle n'avait rien compris au discours du bailli; mais cette obscurité même lui rendait ses reproches et ses menaces plus terribles.

Lubin, qui la voyait se consumer de tristesse, lui dit un matin: Ma chère Annette, ta douleur me fera mourir; reviens à toi, je t'en conjure. J'ai imaginé cette nuit un expédient qui peut nous réussir. Le curé m'a dit que si nous étions riches, il n'y aurait

que demi-mal, et qu'avec beaucoup d'argent les cousins se tiraient de peine. Allons trouver le seigneur du lieu; il est riche, et il n'est pas fier; c'est notre père à tous; pour lui, un berger est un homme; et j'ai ouï dire, dans le village, qu'il aime qu'on fasse des enfans. Nous lui conterons notre aventure, et nous lui demanderons qu'il nous aide à réparer le mal, s'il y en a. Quoi! tu oserais! dit la bergère. Pourquoi non? reprit Lubin; monseigneur est la bonté même, et nous serions les premiers malheureux qu'il aurait laissés sans secours.

Voilà donc Annette et Lubin qui s'acheminent vers le château. Ils demandent à parler à monseigneur; on leur permet de paraître. Annette, les yeux baissés et les mains jointes sur son petit ventre arrondi, fait une révérence modeste. Lubin tire le pied et ôte son chapeau avec les grâces naïves de la nature. Monseigneur, dit-il, voilà Annette qui est grosse, sauf votre bon plaisir, et c'est moi tout seul qui lui ai fait ce tort-là. Notre juge dit qu'il faut être mariés pour faire des enfans; moi je demande qu'on nous marie. Il dit que cela n'est pas possible, à cause que nous sommes cousins; moi je trouve que cela se peut, attendu qu'Annette est grosse, et qu'il n'est pas plus difficile d'être mari que d'être père. Le bailli nous donne au diable, et nous nous recommandons à vous. L'homme juste qui l'écoutait fut obligé de se contraindre pour ne pas rire de la harangue de Lubin. Mes enfans, dit-il, le bailli a raison; mais rassurez-vous, et racontez-moi comment la chose s'est passée. Annette, qui n'avait pas trouvé le ton de Lubin assez touchant (car la nature enseigne aux femmes l'art d'attendrir et de gagner les hommes, et Cicéron n'est qu'un écolier auprès d'une jeune solliciteuse), Annette prit donc la parole. Hélas! monseigneur, dit-elle, rien n'est plus simple ni plus naturel que tout ce qui nous est arrivé. Dès l'enfance, Lubin et moi nous gardions les moutons ensemble; nous nous caressions étant enfans; et quand on se voit tous les jours on grandit sans s'en apercevoir. Nos parens sont morts; nous étions seuls au monde. Si nous ne nous aimons pas, disais-je, qui nous aimera? Lubin disait la même chose. Le loisir, la curiosité, je ne sais quoi encore nous a fait essayer toutes les façons de nous témoigner que nous nous aimions; et vous voyez ce qui nous arrive. Si j'ai fait mal, j'en mourrai de douleur. Tout ce que je désire, c'est de mettre son enfant au monde, pour le consoler quand je ne serai plus. Ah! monseigneur, dit Lubin en fondant en larmes, empêchez qu'Annette ne meure: je mourrais aussi, et ce serait dommage. Si vous saviez comme nous vivions ensemble! Il fallait nous voir, avant que ce vieux bailli nous eût mis la frayeur dans l'âme; c'était à qui était le plus gai. Voyez à présent comme elle

est pâle et triste, elle dont le teint pouvait défier toutes les roses du printemps. Ce qui la désespère le plus, c'est qu'on la menace que son enfant lui reprochera sa naissance. A ces dernières parole, Annette ne put retenir ses sanglots. Il viendra donc, dit-elle, me la reprocher sur ma tombe. Je ne demande au ciel que de vivre assez pour lui donner mon lait; et que j'expire dans le moment qu'il n'aura plus besoin de sa mère. A ces mots, elle se couvrit le visage de son tablier, pour cacher les pleurs qui l'inondaient.

Le sage et vertueux mortel dont ils imploraient le secours était trop sensible lui-même pour n'être pas touché de cette scène attendrissante. Allez, mes enfans, leur dit-il, votre innocence et votre amour sont également respectables. Si vous étiez riches, vous obtiendriez la permission de vous aimer et d'être unis; il n'est pas juste que l'infortune vous tienne lieu de crime. Il ne dédaigna pas d'écrire à Rome en leur faveur; et Benoît XIV consentit avec joie que ces amans fussent époux.

LES MARIAGES SAMNITES,

ANECDOTE ANCIENNE.

Que tout législateur qui veut s'assurer du cœur des hommes, commence par ranger les femmes du parti des lois et des mœurs; qu'il mette la vertu et la gloire sous la garde de la beauté, sous la tutelle de l'amour; sans cet accord il n'est sûr de rien.

Telle fut la politique des Samnites, cette république guerrière qui fit passer Rome sous le joug, et qui fut long-temps sa rivale. Ce qui faisait d'un Samnite un guerrier, un patriote, un homme vertueux à toute épreuve, c'était le soin qu'on avait eu d'attacher à toutes ces qualités le plus digne prix de l'amour.

La cérémonie des mariages se célébrait tous les ans dans une place immense destinée aux exercices militaires. Toute la jeunesse en état de donner des citoyens à la république s'assemblait au jour solennel. Là, les garçons choisissaient leurs épouses selon le rang que leurs vertus et leurs exploits leur avaient donné dans les fastes de la patrie. On conçoit aisément quel triomphe ce devait être pour celles qui avaient la gloire d'être choisies par les vainqueurs, et combien l'orgueil et l'amour, ces deux ressorts des passions humaines, donnaient de force à des vertus d'où dépendait tout leur succès. On attendait tous les ans la cérémonie des mariages avec une timide impatience; jusque-là, les garçons

et les filles Samnites ne se voyaient guère qu'au temple, sous les yeux des mères et des sages vieillards, avec une modestie également inviolable pour les deux sexes. A la vérité, cette gêne austère n'en était pas une pour les désirs : les yeux et le cœur faisaient un choix; mais c'était pour les enfans un devoir religieux et sacré de ne confier leur inclination qu'aux auteurs de leurs jours. Un pareil secret divulgué était la honte d'une famille. Cette confidence intime du sentiment le plus cher à leur âme, ce tendre épanchement qu'il n'était permis de donner à ses désirs, à ses regrets, à son espoir et à ses craintes, que dans le sein respectable de la nature, rendait un père et une mère les amis, les consolateurs, les soutiens de leurs enfans. La gloire des uns, le bonheur des autres, joignaient tous les membres d'une famille par les plus vifs intérêts du cœur humain; et cette société de plaisir et de peine, cimentée par l'habitude et consacrée par le devoir, se perpétuait jusqu'au tombeau. Si le succès trompait leurs vœux, une inclination, qui ne s'était point manifestée, abandonnait son objet d'autant plus aisément, qu'elle se fût en vain obstinée à le poursuivre, et qu'il fallait qu'elle fît place à l'objet d'un nouveau choix; car le mariage était un acte de citoyen. Le législateur avait pensé sagement que celui qui ne veut point de femme à lui, compte un peu sur celles des autres; et en faisant un crime de l'adultère, il avait fait un devoir de l'hymen. Il fallait donc se présenter à l'assemblée dès qu'on avait atteint l'âge marqué par les lois, et faire un choix selon son rang, ne fût-il pas même selon ses désirs.

Parmi les peuples belliqueux, la beauté dans le sexe même le plus faible, a quelque chose de fier et de noble, qui se ressent de leurs mœurs. La chasse était l'amusement le plus familier des filles samnites; leur adresse à tirer de l'arc, leur légèreté à la course, sont des talens inconnus parmi nous. Ces exercices donnaient à leur taille une souplesse merveilleuse, et à leur action une liberté pleine de grâces. Désarmées, la modestie était peinte sur leur front; dès qu'elles attachaient leur carquois, leur tête se plaçait avec une assurance guerrière, et le courage brillait dans leurs yeux. La beauté des hommes avait un caractère majestueux et sombre; et l'image des combats, sans cesse présente, donnait à leurs regards une fierté grave, imposante et farouche. Parmi cette jeunesse guerrière, on distinguait, à la délicatesse de ses traits, à son air sensible et tendre, le fils du brave Télespon, l'un des vieux Samnites qui avaient le mieux combattu pour la liberté. Ce vieillard, en remettant ses armes aux mains du jeune homme, lui avait dit : Mon fils, j'entends quelquefois nos vieillards, mauvais plaisans, me dire que je devrais vous habiller en femme, et que vous auriez fait une jolie chasseresse. Ces railleries affligent

votre père ; mais il s'en console, dans l'espoir qu'au moins la nature ne se sera pas méprise au cœur qu'elle vous a donné. Rassurez-vous, mon père, lui répondit le jeune homme piqué d'émulation ; ces vieillards seront peut-être bien aises quelque jour que leurs enfans suivent mon exemple : peu m'importe, du reste, qu'on me prenne ici pour une fille ; les Romains ne s'y tromperont pas. Agatis tint parole à son père, et fit éclater, dans ses premières campagnes, une intrépidité, une ardeur qui changea les railleries en éloges. Ses compagnons se disaient avec étonnement : Qui croirait que ce corps efféminé fût rempli d'un si mâle courage ? Le froid, la faim, les fatigues, rien ne l'étonne ; avec son air touchant et modeste, il brave la mort tout comme nous.

Un jour, en présence de l'ennemi, Agatis voyant de sang-froid tomber autour de lui une grêle de flèches : Vous qui êtes si beau, comment êtes-vous si brave ? lui dit un de ses compagnons, remarquable par sa laideur. A ces mots, on donna le signal de l'attaque. Et vous, qui êtes si laid, répondit Agatis, voulez-vous voir qui de nous deux enlevera l'étendard du bataillon que nous allons charger ? Il dit : l'un et l'autre s'élancent ; et au milieu du carnage, Agatis paraît l'étendard à la main.

Cependant il approchait de l'âge où il devait être au nombre des époux, et, par la qualité de père, obtenir celle de citoyen. Les jeunes filles, qui entendaient parler de sa valeur avec estime, et qui voyaient sa beauté avec une douce émotion, s'enviaient mutuellement ses regards. Une seule enfin les attira : ce fut la belle Céphalide.

Elle réunissait au plus haut point cette modestie et cette fierté, ces grâces nobles et touchantes qui caractérisaient les beautés samnites. Les lois, comme je l'ai dit, n'avaient pu défendre aux yeux de se parler ; et les yeux de l'amour sont bien éloquens, lorsqu'il n'a pas d'autre langage. Si vous avez vu quelquefois des amans contraints par la présence d'un témoin sévère, n'admirez-vous pas avec quelle rapidité toute l'âme se développe dans l'éclair d'un coup d'œil échappé ? Un regard d'Agatis déclara son trouble, ses désirs, ses craintes, son espoir et l'émulation de vertu et de gloire dont l'amour venait d'enflammer son cœur. Céphalide semblait défendre à ses yeux de rencontrer ceux d'Agatis ; mais ses yeux étaient quelquefois un peu lents à lui obéir, et ne se baissaient qu'après leur réponse. Un jour surtout, et ce fut celui qui décida le triomphe de son amant ; un jour, ses regards attachés sur lui, après avoir été quelque temps immobiles, se tournèrent vers le ciel avec l'expression la plus tendre. Ah ! j'entends ce vœu, dit le jeune homme en lui-même, je l'entends, et je l'accomplirai. Fille charmante, me suis-je trop flatté ? Vos yeux levés au ciel ne

lui demandaient-ils pas de me rendre digne de vous choisir ? Eh bien, le ciel vous a écoutée : je le sens aux mouvemens de mon âme. Mais, hélas ! tous mes rivaux (et j'en aurai sans nombre) vont me disputer cette gloire; une action d'éclat dépend des circonstances; qu'un plus heureux que moi la saisisse, il a l'honneur du premier choix; et le premier choix, belle Céphalide, ne peut manquer de tomber sur vous.

Ces idées l'occupaient sans cesse; elles occupaient aussi son amante. Si Agatis avait à choisir, disait-elle, il me nommerait, j'ose le croire : je l'ai bien observé, j'ai bien lu dans son âme. Soit qu'il se présente à mes compagnes, soit qu'il leur adresse la parole, il n'a point avec elles cette complaisance, ce doux empressement qu'il témoigne à me voir. Je m'aperçois même que sa voix, naturellement douce et tendre, a quelque chose encore de plus sensible en me parlant. Ses yeux surtout.... oh ! ses yeux m'ont dit ce qu'ils ne disent à personne; et plût aux dieux qu'il fût le seul qui me distinguât de la foule ! Oui, mon cher Agatis, ce serait un malheur d'être belle pour un autre que pour toi. Quelle comparaison avec toute cette jeunesse, qui m'effraie en me cherchant des yeux ! Leur air meurtrier m'épouvante. Agatis est vaillant; mais il n'a rien de féroce : même sous les armes, on voit en lui je ne sais quoi d'attendrissant. Il fera des prodiges de valeur, j'en suis sûre; mais enfin, si la fortune trahit l'amour, et si quelque autre a l'avantage.... Cette pensée me glace d'effroi.

Céphalide ne dissimula point ses alarmes à sa mère. Faites des vœux, lui dit-elle, faites des vœux pour la gloire d'Agatis, vous en ferez pour le bonheur de votre fille. Je crois, je suis sûre qu'il m'aime; et puis-je ne pas l'adorer? Vous savez qu'il a l'estime de nos vieillards; il est l'idole de toutes mes compagnes; je vois leur trouble, leur émotion à son approche; un mot de sa bouche les remplit d'orgueil. Eh bien! dit la mère en souriant, s'il vous aime, il vous choisira. — Il me choisirait sans doute, s'il avait le droit de choisir; mais, ma mère.... — Mais, ma fille, il aura son tour. — Son tour, hélas! il sera bien temps! reprit Céphalide en baissant les yeux. — Comment! ma fille, il semble, à vous entendre, que c'est à qui vous possédera! vous vous flattez un peu légèrement. — Je ne me flatte point, je tremble : heureuse si je n'ai su plaire qu'à celui que j'aimerai toujours!

Agatis de son côté, la veille du jour qu'on entrait en campagne, dit à son père en l'embrassant : Adieu, cher auteur de ma vie : ou vous me voyez pour la dernière fois, ou vous me reverrez le plus glorieux de tous les enfans des Samnites. — C'est fort bien dit, mon enfant : voilà comme un fils bien né doit prendre congé de son père. Effectivement je te vois animé d'une

ardeur qui m'étonne moi-même : quels dieux favorables te l'inspirent ? — Quels dieux, mon père ? La nature et l'amour, le désir de vous imiter et de mériter Céphalide. — Oh ! j'entends, l'amour s'en mêle ; il n'y a pas de mal à cela. Eh ! dis-moi un peu, il me semble avoir distingué quelquefois ta Céphalide entre ses compagnes. — Oui, mon père, on la distingue aisément. — Mais sais-tu bien qu'elle est fort belle ? — Belle ! belle comme la gloire. — Je crois la voir, poursuivit le vieillard qui se plaisait à l'animer ; je lui trouve une taille de nymphe. Ah ! mon père ! s'écrie Agatis, vous faites bien de l'honneur aux nymphes. — Une démarche leste. — Et plus noble encore. — Un teint frais. — C'est la rose même. — De longs cheveux noués avec grâce. — Et ses yeux, mon père, et ses yeux ? Ah ! c'était là ce qu'il fallait voir ! lorsque, se levant au ciel après s'être fixés sur moi, ils lui demandaient mon triomphe. — Tu as raison, elle est toute charmante ; mais tu dois avoir des rivaux ? — Des rivaux ! j'en ai mille, sans doute. — Ils te l'enleveront. — Ils me l'enleveront ! — A te parler vrai, j'en ai peur : c'est une bien brave jeunesse que cette jeunesse samnite ! — Oh ! brave tant qu'il vous plaira ; ce n'est pas là ce qui m'inquiète. Qu'on nous donne occasion de mériter Céphalide ; vous entendrez parler de moi. Télespon, qui jusqu'alors s'était plu à l'aiguillonner, ne put retenir plus long-temps ses larmes. Ah ! le beau présent que nous fait le ciel, dit-il en l'embrassant, lorsqu'il nous donne un cœur sensible ! C'est le principe de toutes les vertus. Mon cher enfant, tu me combles de joie. Il me reste encore dans les veines de quoi faire une campagne ; et tu me promets de si belles choses, que je veux faire celle-ci avec toi.

Le jour du départ, selon l'usage, toute l'armée défila devant les jeunes filles rangées sur la place pour animer les guerriers. Le bon vieillard Télespon marchait à côté de son fils. Ah ! ah ! disaient les autres vieillards, voilà Télespon rajeuni : où va-t-il donc à son âge ? A la noce, répondit le bon homme, à la noce. Agatis lui fit remarquer de loin Céphalide qui s'élevait au-dessus de ses compagnes avec une grâce toute céleste. Son père, qui avait les yeux sur lui, s'aperçut qu'en passant devant elle, ce visage doux et serein s'enflamma d'une ardeur guerrière, et devint terrible comme celui de Mars. Courage, mon fils, lui dit-il, sois amoureux, cela te sied bien.

Une partie de la campagne se passa, entre les Samnites et les Romains, à s'observer, sans en venir à une action décisive. Les forces des deux états consistaient dans leur armée ; et les généraux, de part et d'autre, les ménageaient en habiles gens. Cependant les jeunes Samnites à marier brûlaient d'impatience

d'en venir aux mains. Je n'ai rien fait encore, disait l'un, q mérite d'être inscrit dans les fastes de la république ; j'aurai honte de m'entendre nommer sans aucun éloge qui me distingu Quel dommage, disait l'autre, qu'on ne daigne pas nous offr l'occasion de nous signaler! j'aurais fait des prodiges dans cet campagne. Notre général, disait le plus grand nombre, veut no déshonorer aux yeux de nos vieillards et de nos épouses. S'il no ramène sans combattre, on aura lieu de croire qu'il s'est défié d notre valeur.

Mais le sage guerrier qui était à leur tête les entendait sa s'émouvoir. De sa lenteur et de ses délais il se promettait deu avantages : l'un, de persuader à l'ennemi qu'il était faible o timide, et de l'engager, dans cette confiance, à l'attaquer im prudemment; l'autre, de laisser croître l'impatience de ses guer riers, et de porter leur ardeur à l'excès avant de risquer la ba taille. L'un et l'autre lui réussit. Le général romain, haranguan ses troupes, leur fit voir les Samnites chancelans et tout prêt à fuir devant eux. Le génie de Rome l'emporte, leur dit-il celui de nos ennemis tremble et n'en peut soutenir l'approche Allons, braves Romains, si nous n'avons pas l'avantage du lieu celui de la valeur y supplée ; il est à nous ; marchons. Les voilà dit le général samnite à sa jeunesse impatiente ; laissons-les appro cher jusqu'à la portée de l'arc, et vous aurez alors toute liberté d mériter vos épouses.

Les Romains s'avancent; les Samnites les attendent de pied ferme. Fondons sur eux, dit le général romain ; un corps immo bile ne peut soutenir l'impétuosité de celui qui le heurte. Tout à coup les Samnites s'élancent eux-mêmes avec la rapidité des cour siers quand on leur ouvre la barrière. Les Romains s'arrêtent; il reçoivent le choc sans se rompre et sans s'ébranler; et l'habileté de leur chef change tout à coup l'attaque en défense. On com battit long-temps avec une opiniâtreté incroyable : pour le con cevoir, il faut s'imaginer que des hommes, qui n'avaient d'autre passions que l'amour, la nature, la patrie, la liberté, la gloire défendaient, dans ces momens décisifs, tous ces intérêts à la fois. Dans l'une des attaques redoublées des Samnites, le vieu Télespon fut dangereusement blessé en combattant à côté de son fils. Cet enfant, plein d'amour pour son père, voyant les Romain plier de toutes parts, et croyant la bataille gagnée, suivit le mou vement invincible de la nature, et tirant son père de la mêlée, l'aida à se traîner à quelque distance du lieu du combat. Là, au pied d'un arbre, il pansait en pleurant la profonde blessure de ce vénérable vieillard. Comme il en arrachait le trait, il entend auprès de lui le bruit d'une troupe de Samnites qu'on avait re

poussée. Où allez-vous, mes amis ? leur dit-il en abandonnant son père ; vous fuyez ! voici votre chemin ; et apercevant l'aile gauche des Romains à découvert : Venez, dit-il, attaquons leur flanc ; ils sont vaincus si vous voulez me suivre. Cette évolution rapide jeta l'effroi dans cette aile de l'armée romaine ; et Agatis la voyant en déroute : Poursuivez, dit-il, mes amis, le chemin est ouvert ; je vous quitte un instant pour aller secourir mon père. La victoire enfin se décida pour les Samnites ; et les Romains, trop affaiblis par leurs pertes, furent obligés de rentrer dans leurs murs.

Télespon s'était évanoui de douleur ; les soins de son fils le ranimèrent. Sont-ils battus ? demanda le vieillard. On achève, dit le jeune homme ; les choses sont en bon état. S'il est ainsi, dit le père en souriant, tâche de me rappeler à la vie ; elle est douce pour les vainqueurs ; et je veux te voir marier. Le bon homme n'eut de long-temps la force d'en dire davantage, car le sang qui avait coulé de sa plaie l'avait réduit à l'extrémité.

Les Samnites, après leur victoire, s'empressèrent toute la nuit à secourir les blessés ; on n'épargna rien pour sauver le digne père d'Agatis ; et il se remit, quoique avec peine, de son extrême épuisement.

Le retour de la campagne était le temps des mariages, pour deux raisons : l'une, afin que la récompense des services rendus à la patrie les suivît de près, et que l'exemple en eût plus de force ; l'autre, afin que pendant l'hiver les jeunes époux eussent le temps de donner la vie à de nouveaux citoyens avant que d'aller exposer la leur. Comme les actions de cette ardente jeunesse avaient été plus brillantes que jamais, on crut devoir donner plus de pompe et de splendeur à la fête qui en devait être le triomphe.

Il y avait peu de filles dans la république qui n'eussent, comme Céphalide, quelque intelligence de sentimens et de désirs avec quelqu'un des jeunes gens ; et chacune d'elles faisait des vœux pour celui dont elle espérait fixer le choix, s'il avait à choisir.

La place où l'on devait s'assembler était un vaste amphithéâtre ouvert par des arcs de triomphe, où l'on voyait suspendues les dépouilles des Romains. Les jeunes guerriers devaient s'y rendre couverts de leurs armes ; les jeunes filles avec l'arc et le carquois, et aussi bien vêtues que le permettait la simplicité d'une république où le luxe était inconnu. Allons, mes filles, disaient les mères empressées à les parer, il faut vous présenter à cette fête auguste avec tous les agrémens qu'a bien voulu vous accorder le ciel. La gloire des hommes est de vaincre, celle des femmes est de plaire. Heureuses celles qui mériteront les vœux de ces jeunes et vaillans citoyens, qui vont être jugés les plus dignes de donner

des défenseurs à l'état! la palme du mérite ombragera leur demeure, l'estime publique l'environnera; leurs enfans seront les fils aînés de la patrie, et sa plus précieuse espérance. En parlant ainsi, ces mères tendres entrelaçaient de pampre et de myrte les beaux cheveux de ces jeunes vierges, et donnaient aux plis de leur voile le jeu le plus favorable au caractère de leur beauté. Des nœuds de leur ceinture, placés au-dessous du sein, elles faisaient naître les ondes d'une draperie élégante, attachaient le carquois sur leurs épaules, les instruisaient à se présenter avec grâce, appuyées sur leur arc, et relevaient négligemment leur robe légère au-dessus de l'un des genoux pour donner à leur démarche plus d'aisance et plus de noblesse. Cette industrie des mères samnites était un acte de piété; et la galanterie elle-même, employée au triomphe de la vertu, en prenait le sacré caractère. Les filles, en se mirant dans le cristal d'une onde pure, ne se trouvaient jamais assez belles; chacune d'elles s'exagérait les avantages de ses rivales, et n'osait plus compter sur les siens.

Mais de tous les vœux formés dans ce grand jour, il n'y en eut point de plus ardens que ceux de la belle Céphalide. Puissent les dieux nous exaucer! lui dit sa mère en l'embrassant. Mais, ma fille, attendez leur volonté avec la docilité d'un cœur humble; s'ils vous ont donné quelques charmes, ils savent quel en doit être le prix. C'est à vous de couronner leurs dons par les grâces de la modestie. Sans la modestie, la beauté peut éblouir, mais elle ne touchera jamais: c'est par-là qu'elle inspire une tendre vénération, et qu'elle obtient une espèce de culte. Que cette modestie aimable serve de voile à des désirs qui, peut-être, doivent s'éteindre avant la fin du jour, et faire place à un nouveau penchant. Céphalide ne put soutenir cette idée sans laisser échapper quelques larmes. Ces larmes, lui dit la mère, sont indignes d'une fille samnite. Sachez que de tous les jeunes guerriers qui vont concourir, il n'en est aucun qui n'ait prodigué son sang pour notre défense et notre liberté; qu'il n'en est aucun qui ne vous mérite, et envers lequel vous ne dussiez être glorieuse d'acquitter votre patrie. Occupez-vous de cette pensée, séchez vos pleurs, et suivez-moi.

De son côté, le bon homme Télespon conduisait son fils à l'assemblée. Eh bien! lui dit-il, comment va le cœur? J'ai été assez content de toi dans cette campagne, et j'espère qu'on en dira du bien. Hélas! dit le tendre et modeste Agatis, je n'ai eu qu'un moment pour moi. J'aurais peut-être fait quelque chose; mais vous étiez blessé, je vous devais mes soins. Je ne me reproche pas de vous avoir sacrifié ma gloire. Je serais inconsolable d'avoir trahi ma patrie; mais je ne le serais pas moins d'avoir abandonné

mon père. Grâce au ciel, mes devoirs n'ont pas été incompatibles ; le reste est dans la main des dieux. J'admire comme on est religieux quand on a peur, dit le vieillard en souriant : avoue que tu étais plus résolu en allant charger les Romains ; mais prends courage, tout ira bien ; je t'en promets une jolie.

Ils se rendent à l'assemblée où plusieurs générations de citoyens, rangées en amphithéâtre, formaient le coup d'œil le plus imposant. L'enceinte s'arrondissait en ovale : on voyait d'un côté les filles aux pieds des mères ; de l'autre, les pères au-dessus des garçons ; à l'un des bouts, le conseil des vieillards ; à l'autre, la jeunesse, qui n'était pas encore nubile, placée selon les degrés de l'âge. Les nouveaux mariés des années précédentes environnaient l'enceinte. Le respect, la modestie et le silence régnaient partout. Ce silence fut tout à coup interrompu par le bruit des fanfares guerrières ; et l'on vit s'avancer le général samnite, environné des héros qui commandaient sous lui. Sa présence fit baisser les yeux à tous les concurrens. Il traverse l'enceinte, et va se placer, avec son cortège, au milieu des sages.

On ouvre les fastes de la république, et un héraut lit à haute voix, selon l'ordre des temps, le témoignage que les magistrats et les généraux ont rendu de la conduite des jeunes guerriers. Celui qui, par quelque lâcheté ou quelque bassesse, aurait imprimé une tache à son nom, était condamné, par les lois, à la peine infamante du célibat, jusqu'à ce qu'il eût racheté son honneur par quelque action généreuse ; mais rien n'était plus rare que ces exemples. Une probité simple, une bravoure irréprochable était le moindre éloge qu'on pût donner à un jeune samnite ; et c'était une espèce de honte que de n'avoir fait que son devoir. La plupart d'entre eux avaient donné des preuves d'un courage, d'une vertu, qui partout ailleurs seraient héroïques, et qui, dans les mœurs de ce peuple, se distinguaient à peine, tant ils étaient familiers. Quelques uns s'élevaient au-dessus de leurs rivaux par des actions plus éclatantes ; mais le jugement des spectateurs devenait plus sévère à mesure qu'ils entendaient publier des vertus plus dignes d'éloge ; et celles qui les avaient d'abord frappés rentraient dans la foule des choses louables effacées par de plus beaux traits. Les premières campagnes d'Agatis étaient de ce nombre. Mais quand on en vint au récit de la dernière bataille, et qu'on raconta comment il avait abandonné son père pour rallier ses compagnons et les ramener au combat, ce sacrifice de la nature à la patrie enleva tous les suffrages, les larmes coulèrent des yeux des vieillards ; ceux qui environnaient Télespon l'embrassaient de joie, les plus éloignés le félicitaient du geste et du regard ; le bon homme riait et fondait en larmes ; les rivaux mêmes de son fils

le regardaient avec respect; et les mères, pressant leurs filles dans leurs bras, leur souhaitaient Agatis pour époux. Céphalide, pâle et tremblante, n'ose lever les yeux; son cœur, saisi de joie et de crainte, a suspendu son mouvement; sa mère, qui la soutient sur ses genoux, n'ose lui parler de peur de la trahir, et croit voir tous les yeux attachés sur elle.

Dès que le murmure de l'applaudissement universel fut apaisé, le héraut nomme Parménon, et raconte de ce jeune homme, que, dans la dernière bataille, le coursier du général samnite s'étant abattu sous lui, percé d'une flèche mortelle, et le héros, dans sa chûte, s'étant trouvé un moment sans défense, un soldat romain était prêt à le percer de son javelot; que Parménon, pour sauver la vie au chef, avait exposé la sienne en se précipitant au-devant du coup, dont il avait reçu la profonde blessure. Il est certain, dit le général en prenant la parole, que ce généreux citoyen me fit un bouclier de son corps; et si mes jours sont utiles à la patrie, c'est un bienfait de Parménon. A ces mots, l'assemblée, moins attendrie mais non moins étonnée de la vertu de Parménon que de celle d'Agatis, lui donna les mêmes éloges; et l'on vit les suffrages et les vœux se partager entre ces deux rivaux. Le héraut, par ordre des vieillards, impose silence; et ces juges vénérables se lèvent pour délibérer. Les opinions se combattent long-temps avec même avantage: quelques uns prétendaient qu'Agatis n'avait pas dû quitter son poste pour secourir son père, et qu'il n'avait fait que réparer cette faute en abandonnant son père pour rallier ses compagnons; mais ce sentiment dénaturé fut celui du plus petit nombre. Le plus ancien des vieillards prit enfin la parole, et dit: N'est-ce pas la vertu que nous devons récompenser? Il ne s'agit donc que de savoir lequel de ces deux mouvemens est le plus vertueux, ou d'abandonner un père expirant, ou d'exposer sa propre vie. Nos jeunes gens ont fait tous les deux une action décisive pour la victoire; c'est à vous de juger, vertueux citoyens, laquelle des deux a dû le plus coûter. De deux exemples également utiles, le plus pénible est celui qu'il faut le plus encourager.

Le croira-t-on des mœurs de ce peuple? Il fut décidé d'une voix, qu'il était plus généreux de s'arracher des bras d'un père expirant que l'on peut secourir, que de s'exposer soi-même à la mort, fût-elle inévitable; et tous les suffrages se réunirent pour décerner à Agatis l'honneur du premier choix. Mais le combat qui va s'élever paraîtra moins vraisemblable encore. On avait délibéré à haute voix, et Agatis avait entendu que le principe de générosité avait seul fait pencher la balance. Il s'éleva dans son âme un reproche qui le fit rougir. Non, dit-il en lui-même, c'est une surprise, je ne dois point en abuser. Il demande à parler: on lui

pète silence. « Un triomphe que je n'aurais pas mérité, dit-il, » serait le supplice de ma vie; et dans les bras de ma vertueuse » épouse, mon bonheur serait empoisonné par le crime de l'avoir » obtenue injustement. Vous croyez couronner en moi celui qui » a le plus fait pour sa patrie; sages Samnites, je dois l'avouer, » je n'ai pas tout fait pour elle seule. J'aime, j'ai voulu mériter » ce que j'aime; et s'il me revient quelque gloire d'une conduite » que vous daignez louer, l'amour la partage avec la vertu. Que » mon rival se juge lui-même, et qu'il reçoive le prix que je lui » cède, s'il a été plus généreux que moi. » Comment exprimer l'émotion que cet aveu causa dans tous les cœurs? D'un côté, il ternissait l'éclat des actions de ce jeune homme; et de l'autre, il donnait au caractère de sa vertu quelque chose de plus héroïque, de plus étonnant, de plus rare que le dévouement le plus généreux. Ce trait de franchise et de candeur produisit sur ses jeunes rivaux deux effets tout opposés. Les uns, l'admirant avec une joie ouverte, semblaient témoigner, par une noble assurance, que cet exemple les élevait au-dessus d'eux-mêmes; les autres, interdits et confus, paraissaient en être accablés comme d'un poids au-dessus de leurs forces. Les mères et les filles donnaient toutes en secret le prix de la vertu à celui qui avait eu la magnanimité de déclarer qu'il n'en était pas digne; et les vieillards avaient les yeux attachés sur Parménon, qui, d'un visage tranquille, attendait qu'on daignât l'entendre. « Je ne sais, dit-il » enfin en s'adressant à Agatis, je ne sais à quel degré les actions » des hommes doivent être désintéressées pour être vertueuses. Il » n'est rien, à le bien prendre, que l'on ne fasse pour sa propre » satisfaction; mais ce que je n'aurais pas fait pour la mienne, » c'est l'aveu que je viens d'entendre; et quand il y aurait eu » jusqu'ici, dans ma conduite, quelque chose de plus généreux » que dans la vôtre, ce qui n'est pas bien décidé, la sévérité avec » laquelle vous venez de vous juger vous élève au-dessus de moi. »

Ce fut alors que les vieillards confondus ne surent plus quel parti prendre; on n'alla pas même aux voix pour délibérer à qui donner le prix. Il fut décidé, par acclamation, que tous les deux le méritaient, et que l'honneur du second choix n'était plus digne ni de l'un ni de l'autre. Le plus ancien des juges reprit la parole: « Pourquoi retarder, dit-il, par nos irrésolutions, le » bonheur de ces jeunes gens? Leur choix est fait au fond de leur » cœur; qu'on leur permette de se communiquer l'un à l'autre le » secret de leurs désirs; si l'objet en est différent, chacun d'eux, » sans primauté, obtiendra l'épouse qu'il aime; s'il arrive qu'ils » soient rivaux, la loi du sort en décidera; et il n'est point de » fille samnite qui ne fasse gloire de consoler le moins heureux

» de ces deux guerriers. » Ainsi parla le vénérable Androgée, et toute l'assemblée applaudit.

On fait avancer Agatis et Parménon au milieu de l'enceinte. Ils commencent par s'embrasser, et tous les yeux se mouillent de larmes. Tremblans l'un et l'autre, ils hésitent, ils n'osent nommer l'épouse qu'ils ont désirée; aucun d'eux ne croit possible que l'autre ait fait un choix différent du sien. J'aime, dit Parménon, ce que le ciel a formé de plus accompli; c'est la grâce, la beauté même. Hélas! répondit Agatis, vous aimez celle que j'adore; c'est la nommer que de la peindre ainsi: la noblesse de ses traits, la douce fierté de ses regards, je ne sais quoi de divin dans sa taille et dans sa démarche, la distinguent assez de la foule des filles samnites. Que l'un de nous sera malheureux d'être réduit à un autre choix! Vous dites vrai, reprit Parménon; il n'est point de bonheur sans Eliane. Sans Eliane, dites-vous? Quoi! s'écrie Agatis, c'est la fille du sage Androgée, Eliane, que vous aimez! Et qui donc aimerais-je? dit Parménon, étonné de la joie de son rival. C'est Eliane! ce n'est pas Céphalide! reprit Agatis avec transport. Ah! s'il est ainsi, nous sommes heureux; embrassez-moi, vous me rendez la vie.

A leurs embrassemens redoublés, l'on jugea sans peine que l'amour les avait mis d'accord. Les vieillards leur ordonnèrent d'approcher, et si leur choix n'était pas le même, de le déclarer à haute voix. Au nom d'Eliane et de Céphalide, tout retentit d'applaudissemens. Androgée et Télespon, le brave Eumène, père de Céphalide, celui de Parménon, appelé Mélante, se félicitaient l'un l'autre avec cet attendrissement qui se mêle à la joie des vieillards. Mes amis, dit Télespon, nous avons là de braves enfans; avec quel zèle ils en vont faire d'autres! Quand j'y pense, je crois être encore à la fleur de mon âge. Faiblesse paternelle à part, le jour des mariages est ma fête à moi; il me semble que c'est moi qui épouse toutes les filles de la république. En parlant ainsi, le bon homme sautait d'allégresse; et comme il était veuf, on lui conseillait de se remettre sur les rangs. Ne plaisantez pas, disait-il; si tous les jours j'étais aussi jeune, je pourrais bien encore faire parler de moi.

On se rendit au temple pour consacrer au pied des autels la cérémonie des mariages. Parménon et Agatis furent conduits chez eux en triomphe; et l'on ordonna un sacrifice solennel pour rendre grâces aux dieux d'avoir donné à la république deux si vertueux citoyens.

LAURETTE.

C'ÉTAIT le jour de la fête du village de Coulange. Le marquis de Clancé, dont le château n'était pas loin de là, était venu, avec sa compagnie, voir ce spectacle champêtre, et se mêler aux danses des villageois, comme il arrive assez souvent à ceux que l'ennui chasse du sein du luxe, et qui sont ramenés, en dépit d'eux-mêmes, à des plaisirs simples et purs.

Parmi les jeunes paysannes qu'animait la joie et qui dansaient sous l'ormeau, qui n'eût pas distingué Laurette à l'élégance de sa taille, à la régularité de ses traits, à cette grâce naturelle qui est plus touchante que la beauté! On ne vit qu'elle dans la fête. Des femmes de qualité, qui se piquaient d'être jolies, ne laissèrent pas d'avouer qu'elles n'avaient rien vu de si ravissant. On la fit approcher; on l'examina, comme un peintre examine un modèle. Levez les yeux, petite, lui disaient ces dames. Quelle vivacité! quelle douceur! quelle volupté dans ses regards! Si elle savait ce qu'ils expriment! Quel ravage une coquette habile ferait avec ces yeux-là! Et cette bouche? y a-t-il rien de plus frais? Comme ses lèvres sont vermeilles! comme l'émail de ses dents est pur! son teint brun se ressent du hâle; mais c'est le teint de la santé. Voyez un peu ce cou d'ivoire s'arrondir sur ces belles épaules. Qu'elle serait bien en habit de cour! Et ces petits charmes naissans que l'amour semble avoir placés lui-même? En vérité, cela est plaisant! A qui la nature va-t-elle prodiguer ses dons! où la beauté va-t-elle se cacher? Laurette, quel âge avez-vous?—J'ai eu quinze ans le mois passé. —On va bientôt vous marier, sans doute? —Mon père dit que rien ne presse. — Et vous, Laurette, n'avez-vous pas quelque petit amour dans le cœur? —Je ne sais pas ce que c'est qu'un petit amour. —Quoi! pas un garçon ne vous fait désirer qu'on vous le donne pour mari? — Je ne me mêle pas de cela; c'est mon père que ce soin regarde. — Que fait votre père? — Il cultive son bien. — Est-il riche? — Non; mais il dit qu'il est heureux si je suis sage. — Et à quoi vous occupez-vous? — J'aide mon père, je travaille avec lui. — Avec lui! Quoi! vous cultivez la terre? — Oui; mais les soins que la vigne demande ne sont pour moi qu'un amusement. Sarcler, planter les échalas, y attacher le pampre, en élaguer les feuilles pour faire mûrir le raisin, le recueillir quand il est mûr, tout cela n'est pas bien pénible. — Malheureuse enfant! je ne m'étonne pas si

ses jolies mains sont ternies. Quel dommage que cela soit né dans un état vil et obscur !

Laurette, qui dans son village n'avait jamais excité que l'envie, fut un peu surprise d'inspirer la pitié. Comme son père lui cachait avec soin ce qui aurait pu lui causer des regrets, il ne lui était jamais venu dans la pensée qu'elle fût à plaindre ; mais en jetant les yeux sur la parure de ces femmes, elle vit bien qu'elles avaient raison. Quelle différence de leurs vêtemens aux siens ! quelle fraîcheur et quel éclat dans l'étoffe soyeuse et légère qui flottait à longs plis autour d'elles ! que de délicatesse dans leur chaussure ! avec quelle grâce et quelle élégance leurs cheveux étaient arrangés ! quel nouveau lustre ce beau linge, ces rubans, ces dentelles donnaient à des charmes à demi-voilés ! A la vérité, ces femmes n'avaient pas l'air vif d'une santé brillante ; mais Laurette pouvait-elle croire que le luxe qui l'éblouissait fût la cause de cette langueur que le rouge même ne pouvait déguiser? Comme elle rêvait à tout cela, le comte de Luzy s'approche, et l'invite à danser avec lui. Il était jeune, leste, bien fait et trop séduisant pour Laurette.

Quoiqu'elle n'eût pas le goût bien délicat en fait de danse, elle ne laissa pas de remarquer, dans la noblesse, la précision et la légèreté des mouvemens du comte, un agrément que n'avaient pas les sauts des jeunes villageois. Elle s'était quelquefois senti presser la main, mais jamais par une main si douce. Le comte, en dansant, la suivait des yeux ; Laurette trouva que ses regards donnaient de la vie et de l'âme à sa danse ; et soit qu'elle voulût, par émulation, donner le même agrément à la sienne, soit que la première étincelle de l'amour se communiquât de son cœur à ses yeux, ils répondirent à ceux du comte par l'expression la plus naïve de la joie et du sentiment.

La danse finie, Laurette alla s'asseoir au pied de l'ormeau, et le comte aux genoux de Laurette. Ne nous quittons plus, lui dit-il, ma belle enfant ; je ne veux danser qu'avec vous. C'est bien de l'honneur à moi, lui dit-elle ; mais cela fâcherait mes compagnes, et dans ce village on est jaloux. — On doit l'être sans doute de vous voir si jolie, et à la ville on le serait de même ; c'est un malheur qui vous suivra partout. Ah! Laurette, si dans Paris, au milieu de ces femmes si vaines d'une beauté qui n'est qu'artifice, on vous voyait tout à coup paraître avec ces charmes si naturels dont vous ne vous doutez pas !..... — Moi, monsieur, à Paris ! hélas ! et qu'y ferais-je ? — Les délices de tous les yeux, la conquête de tous les cœurs. Écoutez, Laurette, nous n'avons pas ici la liberté de causer ensemble ; mais, en deux mots, il ne tient qu'à vous d'avoir, au lieu d'une cabane obscure et d'une

igne à cultiver, il ne tient qu'à vous d'avoir à Paris un petit palais brillant d'or et de soie, une table servie selon vos désirs, les meubles les plus voluptueux, le plus élégant équipage, des robes de toutes les saisons, de toutes les couleurs, enfin tout ce qui fait l'agrément d'une vie aisée, tranquille, délicieuse, sans autre soin que de jouir et de m'aimer comme je vous aime. Vous y penserez à loisir. Dimanche l'on danse au château; toute la jeunesse du village y est invitée. Vous y serez, belle Laurette; et là, vous me direz si mon amour vous touche, si vous acceptez mes bienfaits. Je ne vous demande aujourd'hui que le secret, mais le secret le plus inviolable. Gardez-le bien : s'il vous échappait, tout le bonheur qui vous attend s'évanouirait comme un songe.

Laurette, en effet, crut avoir rêvé. Le sort brillant qu'on lui avait peint, était si éloigné de l'humble état où elle était réduite, qu'un passage si facile et si prompt de l'un à l'autre n'était pas concevable. Le beau jeune homme qui lui avait fait ces offres n'avait pourtant pas l'air d'un trompeur. Il lui avait parlé si sérieusement! elle avait vu tant de bonne foi dans ses yeux et dans son langage!

Je me serais bien aperçu, disait-elle, s'il eût voulu se moquer de moi. Cependant, pourquoi ce mystère qu'il m'a tant recommandé? En me rendant heureuse, il veut que je l'aime; rien n'est plus juste : mais sans doute il consent que mon père partage avec moi ses bienfaits; pourquoi donc nous cacher de mon père? Si Laurette avait eu l'idée de la séduction et du vice, elle eût compris facilement pourquoi Luzy demandait le secret; mais la sagesse qu'on lui avait inspirée se bornait à se refuser aux brusques libertés des garçons du village; et dans l'air honnête et respectueux du comte, elle ne voyait rien dont elle dût se défier et se garantir.

Tout occupée de ces réflexions, la tête remplie de l'image du luxe et de l'abondance, elle retourne à son humble demeure; tout semblait y avoir changé. Laurette, pour la première fois, fut humiliée d'habiter sous le chaume. Ces meubles simples, que le besoin lui rendait précieux, s'avilirent; les soins domestiques, dont elle était chargée, commencèrent à la rebuter; elle ne trouva plus la même saveur à ce pain que la sueur arrose; et sur cette paille fraîche où elle dormait si bien, elle soupira pour des lambris dorés, et pour un lit voluptueux et riche.

Ce fut bien pis le lendemain, quand il fallut retourner au travail, et aller, sur un coteau brûlant, soutenir la chaleur du jour. A Paris, disait-elle, je ne m'éveillerais que pour jouir tranquillement, sans autre soin que d'aimer et de plaire. Monsieur le comte me l'a bien dit. Qu'il est aimable monsieur le comte! De toutes

celles du village, il n'a vu que moi; il a même quitté les dames du château pour ne s'occuper que d'une paysanne. Il n'est pas fier celui-là; et cependant il a bien de quoi l'être! Il semblait que je lui faisais grâce, en le préférant à des gens de village : il m'en remerciait avec des yeux si tendres! d'un air si humble et si touchant! et dans son langage quelle aimable douceur! Quand il aurait parlé à la dame du lieu, il n'aurait pas été plus honnête. Heureusement j'étais assez bien mise; mais aujourd'hui, s'il me voyait! quel vêtement! quel état que le mien!

Le dégoût de sa situation ne fit que redoubler, pendant trois jours de fatigue et d'ennui qu'elle eut encore à soutenir avant de revoir le comte.

Le moment qu'ils attendaient tous deux avec impatience arrive. Toute la jeunesse du village est assemblée au château voisin; et dans une salle de tilleuls, bientôt le son des instrumens donne le signal de la danse. Laurette s'avance avec ses compagnes, non plus de cet air délibéré qu'elle avait à la fête du village, mais d'un air modeste et craintif. Ce fut pour Luzy une beauté nouvelle, une grâce timide et décente, au lieu d'une nymphe vive et légère. Il la salua avec distinction, mais sans aucun signe d'intelligence. Il s'abstint même de l'approcher, et attendit, pour danser avec elle, qu'un autre lui donnât l'exemple. Ce fut le chevalier de Soligny, qui, depuis la fête du village, n'avait cessé de parler de Laurette avec une espèce de ravissement. Luzy crut voir en lui un rival, et le suivit des yeux avec inquiétude; mais Laurette n'eut pas besoin, pour le tranquilliser, de s'apercevoir de sa jalousie. En dansant avec Soligny, son regard fut vague, son air indifférent, son maintien froid et négligé. Vint le tour de Luzy de danser avec elle; et il crut voir, en la saluant, toutes les grâces s'animer, tous les charmes éclore sur son visage. Le précieux coloris de la pudeur s'y répandit; un sourire furtif et presque imperceptible remua ses lèvres de rose, et la faveur d'un regard touchant le ravit de joie et d'amour. Son premier mouvement, s'ils étaient seuls, serait de tomber aux genoux de Laurette, de lui rendre grâce, et de l'adorer; mais il commande à ses yeux mêmes de retenir le feu de leurs regards; sa main seule, en pressant la main de celle que son cœur appelle son amante, lui exprime, en tremblant, ses transports.

Belle Laurette, lui dit-il après la danse, éloignez-vous un peu de vos compagnes; je suis impatient de savoir ce que vous avez résolu. — De ne pas faire un pas sans l'aveu de mon père, et de suivre en tout ses avis. Si vous me faites du bien, je veux qu'il le partage; si je vous suis, je veux qu'il y consente. — Ah! gardez-vous de le consulter; c'est lui surtout que je dois craindre.

Il y a parmi vous, pour s'aimer et s'unir, des formalités que mon nom, mon état me défendent de suivre. Votre père voudrait m'y assujétir; il exigerait de moi l'impossible; et sur mon refus, il m'accuserait d'avoir voulu vous abuser. Il ne sait pas combien je vous aime; mais vous, Laurette, me croyez-vous capable de vouloir vous nuire? — Hélas! non; je vous crois la bonté même. Vous seriez bien trompeur, si vous étiez méchant. — Osez donc vous fier à moi. — Ce n'est pas que je m'en défie; mais je ne puis me cacher de mon père: je lui appartiens, je dépends de lui. Si ce que vous me proposez me convient, il y consentira. — Il n'y consentira jamais. Vous m'aurez perdu, vous en serez fâchée: hélas! il ne sera plus temps; et pour toute la vie vous serez condamnée à ces vils travaux que vous aimez sans doute, puisque vous n'osez les quitter. Ah! Laurette, ces mains délicates sont-elles faites pour cultiver la terre? Faut-il que le hâle dévore les couleurs de ce joli teint? Vous, le charme de la nature, toutes les grâces, tous les amours! vous, Laurette, vous consumer dans une vie obscure et pénible! finir par être la ménagère de quelque grossier villageois! vieillir peut-être dans l'indigence sans avoir goûté aucun de ces plaisirs qui devaient vous suivre sans cesse! voilà ce que vous préférez aux délices de l'abondance et du loisir que je vous promets. Et à quoi tient votre résolution? A la peur de causer quelques momens d'inquiétude à votre père? Oui, votre fuite l'affligera; mais après, quelle sera sa joie, en vous voyant riche de mes bienfaits, dont il sera comblé lui-même! Quelle douce violence ne lui ferez-vous pas, en l'obligeant à quitter sa cabane et à se donner du repos! car dès-lors je n'ai plus ses refus à craindre: mon bonheur, le vôtre et le sien seront assurés pour jamais.

Laurette eut bien de la peine à résister à la séduction, mais enfin elle y résista; et sans le fatal incident qui la rejeta dans le piége, le seul instinct de l'innocence aurait suffi pour l'en garantir.

Dans un orage qui fondit autour du village de Coulange, le plus terrible fléau des campagnes, la grêle anéantit l'espoir des vendanges et des moissons. La désolation fut générale. Pendant l'orage, mille cris douloureux se mêlaient au bruit des vents et du tonnerre; mais quand le ravage fut consommé, et qu'une clarté plus affreuse que les ténèbres qui l'avaient précédée fit voir les rameaux de la vigne dépouillés et rompus, les épis pendans sur leur tige brisée, les fruits des arbres abattus ou meurtris, ce ne fut partout, dans la campagne désolée, qu'un vaste et lugubre silence; les chemins étaient couverts d'une foule de malheureux, pâles, consternés, immobiles, qui, d'un œil morne

faire son malheur, qu'elle pleura toute la nuit. Ah! sans mon père, disait-elle, quel plaisir j'aurais eu à le suivre! Le lendemain elle ne mit pas son habit des fêtes; mais, dans l'extrême simplicité de son vêtement, elle ne laissa pas de mêler un peu de la coquetterie naturelle à son âge. Je ne le verrai plus; qu'importe que je sois plus ou moins jolie à ses yeux? Pour un moment, ce n'est pas la peine. En disant ces mots, elle ajustait son bavolet et sa collerette. Elle imagina de lui porter des fruits dans la corbeille de son déjeuner. Il ne les méprisera pas, disait-elle; je lui dirai que je les ai cueillis; et en arrangeant ces fruits sur un lit de pampre, elle les arrosait de larmes. Son père était déjà parti; et à la blancheur de l'aube du jour, se mêlait déjà cette légère teinte d'or et de pourpre que répand l'aurore, lorsque la pauvre enfant, le cœur tout saisi, arriva seule au bout du village. L'instant d'après elle vit paraître la diligence du comte, et à cette vue elle se troubla. Du plus loin que Luzy l'aperçut, il s'élança de sa voiture; et venant au-devant d'elle avec l'air de la douleur: Je suis pénétré, lui dit-il, belle Laurette, de la grâce que vous m'accordez. J'ai du moins la consolation de vous voir sensible à ma peine, et je puis croire que vous êtes fâchée de m'avoir rendu malheureux. J'en suis désolée, répondit Laurette; et je donnerais tout le bien que vous nous avez fait, pour ne vous avoir jamais vu. — Et moi, Laurette, je donnerais tout celui que j'ai, pour ne vous quitter de ma vie. — Hélas! il me semble qu'il ne tenait qu'à vous: mon père n'avait rien à vous refuser; il vous chérit, il vous révère. — Les pères sont cruels; ils veulent qu'on s'épouse, et je ne puis vous épouser. N'y pensons plus. Nous allons nous quitter, nous dire un éternel adieu, nous qui jamais, si vous l'aviez voulu, n'aurions cessé de vivre l'un pour l'autre, de nous aimer, de jouir ensemble de tous les dons que m'a faits la fortune, et de tous ceux que vous a faits l'amour. Ah! vous ne les concevez pas, ces plaisirs qui nous attendaient. Si vous en aviez quelque idée! si vous saviez à quoi vous renoncez! — Mais, sans le savoir, je le sens. Tenez, depuis que je vous ai vu, tout ce qui n'est pas vous ne m'est rien. D'abord mon esprit s'occupait des belles choses que vous m'aviez promises; et puis tout cela s'est évanoui; je n'y ai plus pensé; je n'ai pensé qu'à vous. Ah! si mon père le voulait! — Qu'avez-vous besoin qu'il le veuille! Attendez-vous son aveu pour m'aimer! notre bonheur n'est-il pas en nous-mêmes? L'amour, la bonne foi, Laurette, voilà vos titres et mes garans. En est-il de plus saints, de plus inviolables? Ah! croyez-moi, quand le cœur s'est donné, tout est dit, et la main n'a plus qu'à le suivre. Livrez-la moi donc cette main, que je la baise mille fois, que je l'arrose de mes larmes. La voilà, dit-elle en

laurant. Elle est à moi, s'écria-t-il, cette main si chère, elle est à moi, je la tiens de l'amour : pour me l'ôter, il faut m'ôter la vie. Oui, Laurette, je meurs à vos pieds, s'il faut me séparer de vous. Laurette croyait bonnement qu'en cessant de la voir il cesserait de vivre. Hélas! disait-elle, et c'est moi qui serai la cause de ce malheur! — Oui, cruelle, vous en serez la cause. Vous voulez ma mort, vous la voulez. — Eh! mon Dieu, non : je donnerais pour vous ma vie. Prouvez-le moi, dit-il en lui faisant une espèce de violence, et suivez-moi si vous m'aimez. — Non, dit-elle, je ne le puis, je ne le puis sans l'aveu de mon père. — Eh bien! laissez, laissez-moi donc me livrer à mon désespoir. A ces mots, Laurette, pâle et tremblante, la cœur pénétré de douleur et de crainte, n'osait ni retenir, ni lâcher la main de Luzy. Ses yeux, pleins de larmes, suivaient avec effroi les regards égarés du comte. Daignez, lui dit-elle pour le calmer, daignez me plaindre et me voir sans colère. J'espérais vous faire agréer ce témoignage de ma reconnaissance; mais je n'ose plus vous l'offrir. Qu'est-ce? dit-il. Des fruits, à moi! Ah! cruelle, vous m'insultez. C'est du poison que je demande; et jetant la corbeille avec emportement, il se retirait furieux.

Laurette prit ce mouvement pour de la haine; et son cœur, déjà trop attendri, ne put soutenir cette dernière atteinte. A peine eut-elle la force de s'éloigner de quelques pas, et d'aller tomber de défaillance au pied d'un arbre. Luzy, qui la suivait des yeux, accourt, et la trouve baignée de larmes, le sein suffoqué de sanglots, sans couleur, presque inanimée. Il se désole, il ne pense d'abord qu'à la rappeler à la vie; mais sitôt qu'il lui voit reprendre ses esprits, il profite de sa faiblesse; et avant qu'elle soit revenue de son évanouissement, elle est déjà loin du village, dans la diligence du comte, dans les bras de son ravisseur. Où suis-je? dit-elle en ouvrant les yeux. Ah! monsieur le comte, est-ce vous? me ramenez-vous au village? Moitié de mon âme, lui dit-il en la pressant contre son sein, j'ai vu le moment où nos adieux nous coûtaient la vie à l'un et à l'autre. Ne mettons plus à cette épreuve deux cœurs trop faibles pour la soutenir.

Je me donne à toi, ma Laurette; c'est sur tes lèvres que je fais le serment de vivre uniquement pour toi. Je ne demande pas mieux, lui dit-elle, que de vivre aussi pour vous seul. Mais mon père! laisserai-je mon père? n'est-ce pas à lui de disposer de moi? — Ton père, ma Laurette, sera comblé de biens; il partagera le bonheur de sa fille; nous serons tous deux ses enfans. Repose-toi sur ma tendresse du soin de l'adoucir et de le consoler. Viens, laisse-moi recueillir tes larmes, laisse tomber les miennes dans ton sein : ce sont les larmes de la joie, les larmes de la volupté.

Le dangereux Luzy mêlait à ce langage tous les charmes de l séduction; et Laurette n'y était pas insensible. Mais son père inquiet, affligé, cherchant sa fille, l'appelant à grands cris, l demandant à tout le village, ne la revoyant pas le soir, et se re tirant désolé, désespéré de l'avoir perdue; cette image, présent à son esprit, l'occupait, la troublait sans cesse. Il fallut trompe sa douleur.

Luzy courait avec ses chevaux; les stores de sa voiture étaien baissés, ses gens étaient sûrs et fidèles, et Laurette ne laissai après elle aucun vestige de sa fuite. Il était même essentiel à Luzy de bien cacher son enlèvement; mais il détacha l'un de ses domestiques, qui, d'un village éloigné de la route, fit tenir au curé de Coulange ce billet où Luzy avait déguisé sa main. « Dites au père » de Laurette qu'il soit tranquille, qu'elle est bien, et que la » dame qui l'a prise avec elle, en aura soin comme de son en» fant. Dans peu il saura ce qu'elle est devenue. »

Ce billet, qui n'était rien moins que consolant pour le père, suffit pour étourdir la fille sur le malheur de son évasion. L'amour avait pénétré dans son âme, il en ouvrit l'accès au plaisir; et dès-lors les nuages de la douleur se dissipèrent, les pleurs tarirent, le regret s'apaisa; et un oubli passager, mais profond, de tout ce qui n'était pas son amant, lui laissa goûter sans alarmes le coupable bonheur d'être à lui.

L'espèce de délire où elle tomba en arrivant à Paris, acheva d'égarer son âme. Sa maison était un palais de fée; tout y avait l'air de l'enchantement. Le bain, la toilette, le souper, le repos délicieux que lui laissa l'amour, furent autant de formes variées que prit la volupté pour la séduire par tous les sens. A son réveil, elle croyait encore être abusée par un songe. En se levant, elle se vit entourée de femmes attentives à la servir, et jalouses de lui complaire. Elle qui jamais n'avait su qu'obéir, n'eut qu'à désirer pour être obéie. Vous êtes reine ici, lui dit son amant, et j'y suis votre premier esclave.

Imaginez, s'il est possible, la surprise et le ravissement d'une jeune et simple paysanne, en voyant ses beaux cheveux noirs, si négligemment noués jusqu'alors, et dont la nature seule avait formé les ondes, s'arrondir en boucles sous le pli de l'art, et s'élever en diadême semé de fleurs et de diamans; en voyant étalées à ses yeux les parures les plus galantes, qui toutes semblaient solliciter son choix; en voyant, dis-je, sa beauté sortir radieuse comme d'un nuage et se reproduire dans les brillans trumeaux qui l'environnaient pour la multiplier. La nature lui avait prodigué tous ses charmes; mais quelques uns de ces dons avaient besoin d'être cultivés, et les talens vinrent en foule se disputer le soin de l'ins-

nire et la gloire de l'embellir. Luzy possédait, adorait sa conquête, enivré de joie et d'amour.

Cependant le bon homme Bazile était le plus malheureux des pères. Fier, plein d'honneur, et surtout jaloux de la réputation de sa fille, il l'avait cherchée, attendue en vain, sans publier son inquiétude; et personne, dans le village, n'était instruit de son malheur. Le curé vint l'en assurer lui-même, en lui communiquant le billet qu'il avait reçu. Bazile n'ajouta pas foi à ce billet; mais dissimulant avec le pasteur: Ma fille est sage, lui dit-il; mais elle est jeune, simple et crédule. Quelque femme aura voulu l'avoir à son service, et lui aura persuadé de prévenir mes refus. Ne faisons pas un bruit scandaleux d'une imprudence de jeunesse, et laissons croire que ma fille ne m'a quitté qu'avec mon aveu. Le secret n'est su que de vous; ménagez la fille et le père. Le curé, prudent et homme de bien, promit et garda le silence. Mais Bazile, dévoré de chagrin, passait les jours et les nuits dans les larmes. Qu'est-elle devenue? disait-il. Est-ce une femme qu'elle a suivie? y en a-t-il d'assez insensée pour dérober une fille à son père, et se charger d'un enlèvement? Non, non, c'est quelque ravisseur qui l'aura séduite, et qui l'aura perdue. Ah! si je puis le découvrir, ou son sang ou le mien lavera mon injure. Il se rendit lui-même au village d'où l'on avait apporté le billet. Avec les indices du curé, il parvint à découvrir celui qui s'était chargé du message; il l'interrogea, mais il n'en put tirer que des détails confus et vagues. La position même du lieu ne servit qu'à lui donner le change. Il était éloigné de six lieues de la route que Luzy avait prise, et sur un chemin opposé. Mais quand Bazile aurait combiné le départ du comte avec l'évasion de sa fille, il n'aurait jamais soupçonné de ce crime un jeune homme si vertueux. Comme il ne confiait sa douleur à personne, personne ne pouvait l'éclairer. Il gémissait donc au dedans de lui-même, et dans l'attente de quelque lueur qui vînt décider ses soupçons. Mon Dieu, disait-il, c'est dans votre colère que vous me l'avez donnée! Et moi, insensé, je m'applaudissais en la voyant croître et s'embellir! Ce qui faisait mon orgueil fait ma honte. Que n'est-elle morte en naissant!

Laurette tâchait de se persuader que son père était tranquille; et le regret de l'avoir laissé ne la touchait que faiblement. L'amour, la vanité, le goût des plaisirs, ce goût si vif dans sa naissance, le soin de cultiver ses talens, enfin mille amusemens variés sans cesse partageaient sa vie et remplissaient son âme. Luzy, qui l'aimait à l'idolâtrie, et qui avait peur qu'on ne la lui enlevât, l'exposait le moins qu'il lui était possible au grand jour; mais il lui ménageait tous les moyens que le mystère a inventés pour

être invisible au milieu du monde. C'en était assez pour Laurette heureuse de plaire à celui qu'elle aimait, elle ne sentait pas le désir inquiet, ce besoin d'être vue et d'être admirée, qui promène seul tant de jolies femmes dans nos spectacles et dans nos jardins. Quoique Luzy, par le choix d'un petit cercle d'hommes aimables, rendît ses soupers amusans, elle ne s'y occupait que de lui; et sans désobliger personne, elle savait le lui témoigner. L'art de concilier les prédilections avec les bienséances est le secret des âmes délicates : la coquetterie en fait une étude; l'amour le sait sans l'avoir appris.

Six mois se passèrent dans cette union, dans cette douce intelligence de deux cœurs remplis et charmés l'un de l'autre, sans ennui, sans inquiétude, sans autre jalousie que celle qui fait craindre de ne pas plaire autant qu'on aime, et qui fait désirer de réunir tout ce qui peut captiver un cœur.

Dans cet intervalle, le père de Laurette avait reçu deux fois des nouvelles de sa fille, avec des présens de la dame qui l'avait prise en amitié. C'était au curé que s'adressait Luzy. Remis à la poste voisine du village par un domestique affidé, les paquets arrivaient anonymes. Bazile n'aurait su à qui les renvoyer; et puis ses refus auraient fait douter de ce qu'il voulait laisser croire; et il tremblait que le curé n'eût les mêmes soupçons que lui. Hélas! disait ce bon père en lui-même, ma fille est peut-être encore honnête. Toutes les apparences l'accusent; mais ce ne sont que des apparences; et quand mes soupçons seraient justes, c'est à moi de gémir, mais ce n'est pas à moi de déshonorer mon enfant.

Le ciel devait quelque consolation à la vertu de ce digne père; et ce fut lui sans doute qui fit naître l'incident dont je vais parler.

Le petit commerce de vin que faisait Bazile, l'obligea de venir à Paris. Comme il traversait cette ville immense, un embarras causé par des voitures qui se croisaient l'arrêta. La voix d'une femme effrayée attira son attention. Il voit.... il n'ose en croire ses yeux.... Laurette, sa fille, dans un char d'or et de glace, vêtue d'une robe éclatante et couronnée de diamans. Son père l'aurait méconnue, si, l'apercevant elle-même, la surprise et la confusion ne l'eussent fait reculer et se couvrir le visage. Au mouvement qu'elle fit pour se cacher, et plus encore au cri qui lui échappa, il ne put douter que ce ne fût elle. Pendant que les voitures qui s'étaient accrochées se dégageaient, Bazile se glisse entre le mur et le carrosse de sa fille, monte à la portière, et d'un ton sévère dit à Laurette : Où logez-vous? Laurette, saisie et tremblante, lui dit sa demeure. Et sous quel nom êtes-vous connue, lui demanda-t-il? On m'appelle *Coulange*, répondit-elle en baissant les yeux, du nom du lieu de ma naissance. — De

être naissance ! Ah ! malheureuse !.... A ce soir, au déclin du jour, soyez chez vous, et soyez-y seule. A ces mots il descend, et poursuit son chemin.

L'étonnement stupide où tomba Laurette n'était pas encore dissipé, lorsqu'elle se trouva chez elle.

Luzy soupait à la campagne. Elle se voyait livrée à elle-même dans le moment où elle aurait eu le plus besoin de conseil et d'appui. Elle allait paraître devant son père, qu'elle avait trahi, délaissé, accablé de douleur et de honte. Son crime alors s'offrit à elle sous les traits les plus odieux. L'humiliation de son état lui était connue. L'ivresse de l'amour, le charme des plaisirs, en avaient éloigné l'idée ; mais dès que le voile fut tombé, elle se vit telle qu'elle était aux yeux du monde et aux yeux de son père. Effrayée de l'examen et du jugement qu'elle allait subir, Malheureuse ! s'écriait-elle en fondant en larmes, où fuir ? où me cacher ? Mon père, l'honnêteté même, me retrouve égarée, abandonnée au vice avec un homme qui ne m'est rien ! O mon père ! ô juge terrible ! comment me montrer à vos yeux ? Il lui vint plus d'une fois dans la pensée de l'éviter et de disparaître ; mais le vice n'avait pas encore effacé de son âme les saintes lois de la nature. Moi, le réduire au désespoir, dit-elle ; et après avoir mérité ses reproches, m'attirer sa malédiction ! Non, quoique indigne du nom de sa fille, je révère ce nom sacré. Vînt-il me tuer de sa main, je dois l'attendre et tomber à ses pieds. Mais non, un père est toujours père : le mien sera touché de mes pleurs. Mon âge, ma faiblesse, l'amour du comte, ses bienfaits, tout m'excuse ; et quand Luzy aura parlé, je ne serai plus si coupable.

Elle aurait été désolée que ses gens fussent témoins de l'humiliante scène qui s'allait passer. Heureusement elle avait annoncé qu'elle soupait chez une amie ; et ses femmes avaient pris pour elles cette soirée de liberté. Il lui fut facile d'éloigner de même les deux laquais qui l'avaient suivie ; et lorsque son père arriva, ce fut elle qui le reçut.

Êtes-vous seule ? lui dit-il. — Oui, mon père. Il entre avec émotion ; et après l'avoir regardée en face, dans un triste et morne silence : Que faites-vous ici ? lui demanda-t-il. La réponse de Laurette fut de se prosterner à ses pieds et de les arroser de ses larmes. Je vois, dit le père en jetant les yeux autour de lui dans cet appartement où tout annonçait la richesse et le luxe, je vois que le vice est à son aise dans cette ville. Puis-je savoir qui a pris soin de vous enrichir en si peu de temps, et de qui vous viennent ces meubles, ces habits, ce bel équipage où je vous ai vue ? — Laurette ne répondit encore que par ses pleurs et ses san-

glots. Parlez, lui dit-il, vous pleurerez après ; vous en aurez tout le loisir.

Au récit de son aventure, dont elle ne déguisa rien, Bazile passa de l'étonnement à l'indignation. Luzy, disait-il, cet honnête homme!.... Et voilà donc les vertus des grands! Le lâche! en me donnant son or, croyait-il me payer ma fille? Ils s'imaginent, ces riches superbes, que l'honneur des pauvres gens est une chose vile, et que la misère le met à prix. Il se flattait de me consoler! il te l'avait promis! Homme dénaturé! qu'il connaît peu l'âme d'un père! Non, depuis que je t'ai perdue, je n'ai pas eu un moment sans douleur, pas un quart d'heure de sommeil tranquille. Le jour, la terre que je cultivais était mouillée de mes larmes; la nuit, tandis que tu t'oubliais, que tu te perdais dans les plaisirs, ton père, étendu sur la paille, s'arrachait les cheveux, et te rappelait à grands cris. Eh quoi! jamais mes gémissemens n'ont retenti jusqu'à ton âme! L'image d'un père désolé ne s'est jamais offerte à ta pensée, n'a jamais troublé ton repos!

Ah! le ciel m'est témoin, lui dit-elle, que, si j'avais cru vous causer tant de peine, j'aurais tout quitté pour voler dans vos bras. Je vous révère, je vous aime, je vous aime plus que jamais. Hélas! quel père j'ai affligé! Dans ce moment même, où je m'attendais à trouver en vous un juge inexorable, je n'entends de votre bouche que des reproches pleins de douceur. Ah! mon père, en tombant à vos pieds, je n'ai senti que la honte et la crainte; mais à présent c'est de tendresse que vous me voyez pénétrée; et aux larmes du repentir se joignent celles de l'amour. Ah! je revis, je retrouve ma fille, s'écria Bazile en la relevant. Votre fille, hélas! dit Laurette, elle n'est plus digne de vous. — Non, ne va pas te décourager. L'honneur, Laurette, est sans doute un grand bien; l'innocence, un plus grand bien encore; et si j'en avais eu le choix, j'aurais mieux aimé te voir ôter la vie. Mais quand l'innocence et l'honneur sont perdus, il reste encore un bien inestimable, c'est la vertu, qui ne périt jamais, qu'on ne perd jamais sans retour. On n'a qu'à le vouloir, elle renaît dans l'âme; et lorsqu'on la croit étouffée, un seul remords la reproduit. Voilà de quoi te consoler, ma fille, de la perte de l'innocence; et si ton repentir est sincère, le ciel et ton père sont apaisés. Du reste, personne, dans le village, ne sait ton aventure; tu peux reparaître sans honte. — Où, mon père? — A Coulange, où je vais te mener. (Ces mots accablèrent Laurette.) Hâte-toi, poursuivit Bazile, de dépouiller ces ornemens du vice. Du linge uni, un simple corset, un jupon blanc, voilà les vêtemens de ton état. Laisse ces

bons empoisonnés au malheureux qui t'a séduite, et suis-moi sans plus différer.

Il faudrait avoir en ce moment l'âme timide et tendre de Laurette, aimer comme elle un père et un amant, pour concevoir, pour sentir le combat qui s'éleva dans son faible cœur entre l'amour et la nature. Le trouble et l'étonnement de ses esprits la tenaient immobile et muette. Allons, disait le père, les momens nous sont chers. Pardonnez, s'écria Laurette en retombant à genoux devant lui, pardonnez, mon père, ne vous offensez pas si je tarde à vous obéir. Vous avez lu dans le fond de mon âme. Il manque à Luzy le nom de mon époux; mais tous les droits que peut donner l'amour le plus tendre, il les a sur moi. Je veux le fuir, m'en détacher, vous suivre; j'y suis résolue, fallût-il en mourir. Mais prendre la fuite en son absence! lui laisser croire que je l'ai trahi! — Que dis-tu, malheureuse? et que t'importe l'opinion d'un vil suborneur? et quels sont les droits d'un amour qui t'a perdue et déshonorée? Tu l'aimes! tu aimes donc ta honte? tu préferes donc ses indignes bienfaits à l'innocence qu'il t'a ravie? tu préferes donc à ton père le plus cruel de tes ennemis? Tu n'oses le fuir en son absence, et le quitter sans son aveu? Ah! quand il a fallu quitter ton père, l'accabler, le désespérer, tu n'as pas été si timide. Et qu'attends-tu de ton ravisseur? Qu'il te défende? qu'il te dérobe à l'autorité paternelle? Ah! qu'il vienne; qu'il ose me faire chasser d'ici; je suis seul, sans armes, affaibli par l'âge; mais l'on me verra étendu sur le seuil de ta porte, demander vengeance à Dieu et aux hommes. Ton amant lui-même, pour aller à toi, sera obligé de marcher sur mon corps; et les passans diront avec horreur : Voilà son père qu'elle désavoue, et que son amant foule aux pieds.

Ah! mon père, dit Laurette épouvantée de cette image, que vous connaissez peu celui que vous outragez si cruellement! Rien de plus doux, rien de plus sensible. Vous lui serez respectable et sacré. — M'oses-tu parler du respect de celui qui me déshonore? Espères-tu qu'il me séduise avec sa perfide douceur? Je ne veux pas le voir; si tu réponds de lui, je ne réponds pas de moi-même. — Eh bien! non, ne le voyez pas; mais permettez que je le voie un seul moment. — Qu'exiges-tu? Moi, te laisser seule avec lui! Ah! dût-il m'arracher la vie, je n'aurai pas cette complaisance. Tant qu'il a pu te dérober à moi, c'était son crime, c'était le tien, je n'en étais pas responsable; mais le ciel te remet sous ma garde, et dès ce moment je lui réponds de toi. Allons, ma fille, il est déjà nuit close; voici l'instant de nous éloigner. Décide-toi, renonce à ton père, ou obéis. — Vous me percez le cœur. — Obéis, te dis-je, ou crains ma malédiction. A ces mots terribles, la trem-

blante Laurette n'eut pas la force de répliquer. Elle se déshabill sous les yeux de son père, et met, non sans verser des larmes, l simple vêtement qu'il lui avait prescrit. Mon père, lui dit-elle au moment de le suivre, oserai-je, pour prix de mon obéissance, vous demander une seule grâce? Vous ne voulez pas la mort de celui que je vous sacrifie : laissez-moi lui écrire deux mots, lui apprendre que c'est à vous que j'obéis; et que vous m'obligez à vous suivre. — Est-ce afin qu'il vienne encore vous enlever, vous dérober à moi? Non, je ne veux laisser de vous aucune trace. Qu'il meure de honte, il se fera justice; mais d'amour! perdez cette crainte : les libertins n'en meurent pas. Alors, prenant sa fille par la main, il sortit sans bruit avec elle; et le lendemain matin, embarqués sur la Seine, ils retournèrent dans leur pays.

Minuit passé, le comte arrive dans cette maison, où il se flatte que le plaisir l'attend, et que l'amour l'appelle. Tout y est dans l'alarme et la confusion.

Les gens de Laurette lui annoncent avec effroi qu'on ne sait ce qu'elle est devenue; qu'on l'a cherchée inutilement, qu'elle avait pris soin de les éloigner, et qu'elle a saisi ce moment pour échapper à leur vigilance; qu'elle n'a point soupé chez son amie; et qu'en partant elle a tout laissé, jusqu'à ses diamans, et jusqu'à la robe qu'elle avait mise.

Il faut l'attendre, dit Luzy après un long silence. Ne vous couchez pas; il y a dans cet événement quelque chose d'incompréhensible.

L'amour, qui cherche à se flatter, commença par les conjectures qui pouvaient excuser Laurette; mais les trouvant toutes dénuées de vraisemblance, il se livra aux plus cruels soupçons. Un accident involontaire avait bien pu la retarder; mais en l'absence de ses gens se déshabiller elle-même, s'évader seule, au déclin du jour, laisser sa maison dans l'inquiétude! tout cela, disait-il, annonce clairement une fuite préméditée. Est-ce le ciel qui l'a touchée? est-ce un retour sur elle-même qui l'a déterminée à me fuir? Ah! que ne puis-je au moins le croire! Mais si elle avait pris un parti honnête, elle aurait eu pitié de moi, elle m'aurait écrit, ne fût-ce que deux mots de consolation et d'adieu. Sa lettre ne l'eût point trahie, et m'eût épargné des soupçons, accablans pour moi, déshonorans pour elle. Laurette, ô ciel, la candeur même; l'innocence, la vérité! Laurette infidèle et perfide! elle qui ce matin encore... Non, non, cela n'est pas croyable... Et cependant cela n'est que trop vrai. Chaque moment, chaque réflexion lui en était une preuve nouvelle; mais l'espoir et la confiance ne pouvaient sortir de son cœur. Il luttait contre la persuasion comme un homme expirant lutte contre la mort. Si elle arrivait, disait-

il, si elle arrivait innocente et fidèle! Ah! ma fortune, ma vie, tout mon amour suffiraient-ils pour réparer l'injure que je lui fais! Quel plaisir j'aurais à m'avouer coupable! par quels transports, par quelles larmes j'effacerais le crime de l'avoir accusée! Hélas! je n'ose me flatter d'être injuste; je ne suis pas assez heureux.

Il n'est personne qui, dans l'inquiétude et l'ardeur de l'attente, n'ait quelquefois éprouvé, dans Paris, le tourment d'écouter le bruit des carrosses, que l'on prend tous pour celui qu'on attend, et dont chacun tour à tour arrive, et emporte en passant l'espoir qu'il vient de faire naître. Le malheureux Luzy fut jusqu'à trois heures dans cette cruelle perplexité. Chaque voiture qu'il entendait était peut-être celle qui ramenait Laurette; enfin l'espérance, tant de fois trompée, fit place à la désolation. Je suis trahi, dit-il, je n'en puis plus douter; c'est une trame que l'on m'a cachée; les caresses de la perfide ne servaient qu'à la mieux voiler; on a choisi prudemment le jour où je soupais à la campagne. Elle a tout laissé, pour me faire entendre qu'elle n'a plus besoin de mes dons; sans doute un autre l'en accable. Elle eût rougi d'avoir quelque chose de moi; le plus faible gage de mon amour lui eût sans cesse reproché sa trahison, son ingratitude. Elle veut m'oublier, pour se livrer en paix à celui qu'elle me préfère. Ah! la parjure, espère-t-elle trouver quelqu'un qui l'aime comme moi? Je l'ai trop aimée, je m'y suis trop livré. Ses désirs, sans cesse prévenus, se sont éteints. Voilà les femmes! Elles s'ennuient de tout, et même d'être heureuses. Ah! peux-tu l'être à présent, perfide! peux-tu l'être et penser à moi? A moi! que dis-je? que lui importe et mon amour et ma douleur! Ah tandis que j'ai peine à retenir mes cris, que je baigne son lit de mes larmes, un autre peut-être..... Cette idée est affreuse, et je ne puis la soutenir. Je le connaîtrai, ce rival, et si le brasier qui brûle dans mon sein ne m'a consumé avant le jour, je ne mourrai pas sans vengeance. C'est sans doute quelqu'un de ces faux amis que j'ai imprudemment attirés chez elle. Soligny peut-être!.... Il en fut épris quand nous la vîmes dans son village..... Elle était simple et sincère alors. Qu'elle est changée!..... Il l'a voulu revoir; et moi, facile et confiant, me croyant aimé, ne croyant pas possible que Laurette fût infidèle, je lui amenai mon rival. Je puis me tromper; mais enfin c'est sur lui que tombent mes soupçons. Allons m'en éclaircir sur l'heure. Suis-moi, dit-il à l'un de ses gens; et le jour commençait à peine à luire, lorsque, frappant à la porte du chevalier, Luzy demanda à le voir. Il n'y est pas, monsieur, dit le suisse. — Il n'y est pas! — Non, monsieur, il est à la campagne. — Et depuis quand? — Depuis hier au soir. — A quelle heure? — Au déclin du jour. — Et quelle est la

campagne où il est allé ? — C'est ce qu'on ne sait pas ; il n'a emmené que son valet de chambre. — Et dans quelle voiture ? — Dans son vis-à-vis. — Son absence doit-elle être longue ? — Il ne revient que dans quinze jours ; il m'a dit de garder ses lettres. — A son retour vous lui direz que je suis venu, et que je demande à le voir.

Enfin, dit-il en s'en allant, me voilà convaincu ; tout s'accorde ; il ne me reste plus qu'à découvrir en quel lieu ils se sont cachés. Je l'arracherai de ses bras, le perfide ; et j'aurai le plaisir de laver dans son sang mon injure et sa trahison.

Ses recherches furent inutiles : le voyage du chevalier était un mystère qu'il ne put jamais éclaircir. Luzy fut donc quinze jours au supplice ; et la pleine persuasion que Soligny était le ravisseur le détourna de toute autre idée.

Dans son impatience, il envoyait tous les matins savoir si son rival était de retour. Enfin on lui annonce qu'il vient d'arriver. Il vole chez lui, enflammé de colère ; et le bon accueil du chevalier ne fit que l'irriter encore. Mon cher comte, lui dit Soligny, vous m'avez demandé avec empressement ; à quoi puis-je vous être utile ? A me délivrer, lui répondit Luzy en pâlissant, ou d'une vie que je déteste, ou d'un rival qui m'est odieux. Vous m'avez enlevé ma maîtresse ; il ne vous reste plus qu'à m'arracher le cœur. Mon ami, lui dit le chevalier, j'ai autant d'envie que vous de me couper la gorge, car je suis outré de dépit ; mais ce ne sera pas avec vous, s'il vous plaît. Commençons donc par nous entendre. On vous a enlevé Laurette, dites-vous ; j'en suis désolé ; elle était charmante ; mais en honneur ce n'est pas moi. Non que je me pique de délicatesse sur cet article : en amour, je pardonne à mes amis, et je me permets à moi-même de petits larcins passagers ; et quoique je t'aime de tout mon cœur, si Laurette eût voulu te tromper pour moi plutôt que pour un autre, je n'aurais pas été cruel. Mais pour les enlèvemens je n'en suis plus ; cela est trop grave ; et si tu n'as pas d'autre raison de me tuer, je te conseille de me laisser vivre et de déjeuner avec moi. Quoique le langage du chevalier eût bien l'air de la franchise, Luzy tenait encore à ses soupçons. Vous avez disparu, lui disait-il, le même soir, à la même heure ; vous vous êtes tenu quinze jours caché ; je sais d'ailleurs que vous l'avez aimée, et que vous en aviez envie dans le temps même que je la pris.

Tu es bien heureux, lui dit Soligny, qu'avec l'humeur qui me domine, je t'aime assez pour m'expliquer encore. Laurette est partie le même soir que moi ; à cela je n'ai point de réponse : c'est une de ces rencontres fatales qui font l'intrigue des romans. J'ai trouvé Laurette belle comme un ange, et j'en ai eu envie,

sûrément; mais si tu vas te couper la gorge avec tous ceux qui ont ce tort-là, je plains la moitié de Paris. L'article important c'est donc le mystère de mon voyage et de mon absence? Oh! bien, je vais te l'expliquer.

J'aimais madame de Blanson, ou plutôt j'aimais son bien, sa naissance, son crédit à la cour; car cette femme a tout pour elle, hors elle. Tu sais que si elle n'est ni jeune ni jolie, en revanche elle est très-sensible et très-facile à s'enflammer. J'avais donc réussi à lui plaire, et je ne voyais pas d'impossibilité à être ce qu'on appelle heureux, sans en venir au mariage : mais le mariage était mon but; et au moyen de cette timidité respectueuse, inséparable d'un amour délicat, j'éludais toutes les occasions d'abuser de sa faiblesse. Tant de réserve la déconcertait. Elle n'avait jamais vu, disait-elle, d'homme si craintif, si novice. J'avais la pudeur d'une jeune fille; j'en étais impatientant. Je ne te dirai pas tout le manége que j'ai employé pendant trois mois à me faire attaquer sans me rendre. Jamais coquette n'en a tant fait pour allumer d'inutiles désirs; ma conduite a été un chef-d'œuvre de prudence et d'habileté. Eh bien! ma veuve a été plus habile. Je suis sa dupe; oui, mon ami, elle a surpris ma crédule innocence. Voyant qu'il fallait m'attaquer dans les règles, elle a parlé de mariage. Rien de plus avantageux que ses dispositions : son bien était à moi sans réserve. Il n'y avait plus qu'une difficulté : j'étais bien jeune; et mon caractère ne lui était pas assez connu. Pour nous éprouver, elle m'a proposé d'aller passer quelques jours ensemble et tête à tête à la campagne. Quinze jours de solitude et de liberté, disait-elle, valaient mieux, pour se bien connaître, que deux ans de la vie de Paris. J'ai donné dans le piége, et elle a si bien fait, que j'ai oublié ma résolution. Que l'homme est fragile et peu sûr de lui! Engagé dans le rôle d'époux, il a fallu le soutenir, et je lui ai donné de moi la meilleure opinion qu'il m'a été possible; mais bientôt elle a cru s'apercevoir que mon amour s'affaiblissait. J'ai eu beau dire qu'il était le même, elle m'a répondu qu'on ne l'abusait point avec de vaines paroles, et qu'elle voyait bien que j'étais changé. Enfin ce matin à mon réveil, j'ai reçu le congé que voici; il est de sa main et en bonne forme. « La légère épreuve » que j'ai faite de vos sentimens me suffit. Partez, monsieur, » quand il vous plaira. Je veux un mari dont les soins ne se ra- » lentissent jamais, qui m'aime toujours, et toujours de même. » Es-tu content? Voilà mon aventure. Tu vois qu'elle ne ressemble guère à celle que tu m'attribuais. On m'enlevait ainsi que ta Laurette. Dieu veuille, mon ami, qu'on n'ait pas fait d'elle ce qu'on a fait de moi! Mais à présent que te voilà détrompé sur mon compte, n'as-tu pas quelque autre soupçon? Je m'y perds, dit

Luzy. Pardonne à ma douleur, à mon désespoir, à mon amour, la démarche que je viens de faire. Tu te moques, reprit Soligny, rien n'était plus juste. Si je t'avais pris ta maîtresse, il aurait bien fallu t'en faire raison. Il n'en est rien ; tant mieux ; nous voilà bons amis. Veux-tu déjeuner? — Je veux mourir. — Cela serait un peu trop violent ; il faut garder ce remède-là pour des disgrâces plus sérieuses. Ta Laurette est jolie, quoiqu'un peu friponne ; il faut tâcher de la ravoir ; mais si tu n'as plus celle-là, je te conseille d'en prendre une autre ; et le plus tôt sera le mieux.

Pendant que Luzy se désespérait, et qu'il semait l'argent à pleines mains pour découvrir les traces de Laurette, elle était auprès de son père, pleurant sa faute, ou plutôt son amant.

Bazile avait dit dans le village qu'il n'avait pu se passer de sa fille, et qu'il l'était allé chercher. On la trouvait encore embellie. Ses grâces s'étaient développées ; et aux yeux même des villageois, ce qu'on appelle l'air de Paris lui avait donné de nouveaux charmes. L'ardeur des garçons qui l'avaient recherchée se renouvela et n'en fut que plus vive ; mais son père les refusait tous. Vous ne vous marierez jamais de mon vivant, lui dit-il ; je ne veux tromper personne. Travaillez et pleurez avec moi. Je viens de renvoyer à votre indigne amant tout ce qu'il m'avait donné. Il ne nous reste plus de lui que la honte.

Laurette, humble et soumise, obéissait à son père, sans se plaindre et sans oser lever les yeux sur lui. Ce fut pour elle une peine incroyable de reprendre l'habitude de l'indigence et du travail. Ses pieds amollis étaient blessés, ses mains délicates étaient meurtries ; mais ce n'étaient là que des maux légers. Les peines du corps ne sont rien, disait-elle en gémissant ; celles de l'âme sont bien plus cruelles !

Quoique Luzy lui fût présent sans cesse, et que son cœur ne pût s'en détacher, elle n'avait plus ni l'espoir ni la volonté de retourner à lui. Elle savait quelle amertume avait répandu son égarement sur la vie de son malheureux père ; et quand elle aurait été libre de le quitter encore, elle n'y aurait pas consenti ; mais l'image de la douleur où elle avait laissé son amant la poursuivait et faisait son supplice. Le droit qu'il avait de l'accuser de perfidie et d'ingratitude était pour elle un nouveau tourment. — Si du moins je pouvais lui écrire ! mais on ne m'en laisse ni la liberté ni le moyen. C'est peu de l'abandonner ; on veut que je l'oublie. Je m'oublierais plutôt moi-même ; et il m'est aussi impossible de le haïr que de l'oublier. S'il fut coupable, son amour en est la cause ; et ce n'est pas à moi de l'en punir. Dans tout ce qu'il a fait, il n'a vu que mon bonheur et celui de mon père. Il s'est trompé, il m'a égarée ; mais à son âge on ne sait qu'aimer. Oui, je lui

dois, je me dois à moi-même de l'éclairer sur ma conduite; et en cela seul mon père ne sera point obéi. La difficulté n'était plus qu'à se procurer les moyens de lui écrire; mais son père, sans y penser, lui en avait épargné le soin.

Un soir, Luzy se retirant plus affligé que jamais, reçoit un paquet anonyme. La main qui avait écrit l'adresse ne lui était pas connue; mais le timbre lui en dit assez. Il l'ouvre avec précipitation; il reconnaît la bourse qu'il avait donnée à Basile, avec les cinquante louis qu'il y avait laissés, et deux sommes pareilles qu'il lui avait fait tenir. Je vois tout, dit-il, j'ai été découvert. Le père indigné me renvoie mes dons: fier et sévère, comme je l'ai connu, dès qu'il a su où était sa fille, il sera venu la chercher; il l'aura forcée à le suivre. A l'instant même il assemble ceux des gens qui servaient Laurette. Il les interroge, il demande si quelqu'un d'eux n'a pas vu chez elle un paysan qu'il leur dépeint. L'un d'eux se souvient qu'en effet le jour même qu'elle s'en est allée, un homme tout semblable à celui qu'il désigne, est monté à la botte du carosse de Laurette, et lui a parlé un moment. Allons vite, s'écria Luzy, des chevaux de poste à ma chaise.

La seconde nuit, étant arrivé à quelques lieues de Coulange, il fait déguiser en paysan celui de ses gens qui l'avait suivi, l'envoie s'instruire, et en l'attendant tâche de prendre du repos. Il n'en est point pour l'âme d'un amant dans une situation si violente. Il compta les minutes depuis le départ de son émissaire jusqu'à son retour.

Monsieur, lui dit ce domestique en arrivant, bonnes nouvelles! Laurette est à Coulange, auprès de son père. — Ah! je respire. — On parle même de la marier. — De la marier!... Il faut que je la voie. — Vous la trouverez dans sa vigne; elle y travaille tout le jour. — Juste ciel! quelle dureté! Allons, je me tiendrai caché; et toi, sous ce déguisement, tu guetteras le moment où elle sera seule. N'en perdons pas un; mettons-nous en chemin.

L'émissaire de Luzy lui avait dit vrai. Il se présentait pour Laurette un parti riche dans son état; et le curé avait mandé Bazile pour le résoudre à l'accepter.

Cependant Laurette travaillait à la vigne et pensait au malheureux Luzy. Luzy arrive et l'aperçoit de loin. Il avance avec précaution. Il la voit seule; il accourt, se précipite et lui tend les bras. Au bruit qu'il fait à travers les pampres, elle lève la tête, elle tourne les yeux. Dieu! s'écria-t-elle.... La surprise et la joie lui ôtèrent l'usage de la voix. Tremblante, elle était dans ses bras sans avoir pu le nommer encore. Ah! Luzy, lui dit-elle enfin, c'est vous! voilà ce que je demandais au ciel. Je suis innocente à vos yeux: c'en est assez; je souffrirai le reste. Adieu,

Luzy, adieu pour jamais. Eloignez-vous; plaignez Laurette ; ne vous reproche rien ; vous lui serez cher jusqu'au dernier sou Moi, s'écria-t-il en la serrant contre son sein comme si on voulu la lui arracher encore, moi, te quitter ! ô moitié de m même, moi, vivre sans toi, loin de toi! Non, il n'y a pas sur terre de puissance qui nous sépare. — Il en est une sacrée po moi ; c'est la volonté de mon père. Ah ! mon ami ! si vous avi su la douleur profonde où le plongeait ma fuite, sensible et b comme vous l'êtes, vous m'auriez rendue à ses pleurs. Me d rober à lui une seconde fois, ou lui enfoncer le couteau dans sein, ce serait pour moi la même chose. Vous me connaissez tr bien pour me le demander ; vous êtes trop humain pour le vou loir vous-même. Perdez un espoir que je n'ai plus. Adieu. Fass le ciel que j'expie ma faute ! Mais j'ai bien de la peine à me reprocher. Adieu, vous dis-je : mon père va venir; il serait affreu qu'il nous trouvât ensemble. C'est ce que je veux, dit Luzy : j l'attends. — Ah ! vous allez redoubler mes peines !

Dans l'instant même Bazile arrive; et Luzy, s'avançant de quelques pas au-devant de lui, se jette à ses genoux. Qui êtes-vous ? que demandez-vous ? lui dit Bazile, étonné d'abord. Mais dès qu'il eut fixé ses regards sur lui : Malheureux, s'écria-t-il en reculant, éloignez-vous, ôtez-vous de mes yeux. — Non, je meurs à vos pieds, si vous ne daignez pas m'entendre.—Après avoir perdu, déshonoré la fille, vous osez vous présenter au père ! — Je suis criminel, je l'avoue ; et voilà de quoi me punir ; mais si vous m'écoutez, j'espère que vous aurez pitié de moi. Ah ! dit Bazile en regardant l'épée, si j'étais aussi lâche, aussi cruel que vous !... Vois, dit-il à sa fille, combien le vice est bas, et quel en est la honte, puisqu'il oblige l'homme à ramper aux pieds de son semblable, et à supporter ses mépris. Si je n'étais que vicieux, reprit Luzy avec fierté, loin de vous implorer, je vous braverais. N'attribuez mon humiliation qu'à ce qu'il y a de plus honnête et de plus noble dans la nature, à l'amour même, au désir que j'ai d'expier une faute, excusable peut-être, et que je ne me reproche si cruellement que parce que j'ai le cœur bon. Alors, avec toute l'éloquence du sentiment, il s'efforça de se justifier, en attribuant tout à la fougue de l'âge et à l'ivresse de la passion.

Le monde est bien heureux, reprit Bazile, que votre passion n'ait pas été celle de l'argent ! vous auriez été un Cartouche (Luzy frémit à ce discours). Oui, un Cartouche. Et pourquoi non ? Auriez-vous la bassesse de croire que l'innocence et l'honneur valent moins que les richesses et que la vie ? N'avez-vous pas profité de la faiblesse, de l'imbécillité de cette malheureuse, pour lui ravir ces deux trésors ? Et à moi, son père, croyez-vous m'avoir

pit un moindre mal que de m'assassiner? Un Cartouche est roué, parce qu'il vole des biens dont on peut se passer pour vivre; et vous, qui nous avez ravi ce qu'une fille bien née, ce qu'un père honnête homme ne peuvent perdre sans mourir, qu'avez-vous mérité? On vous dit noble, et vous croyez l'être. Voici les traits de cette noblesse dont vous vous glorifiez. Dans un moment de désolation, où le plus méchant des hommes aurait eu pitié de moi, vous m'abordez, vous feignez de me plaindre; et vous dites dans votre cœur : Voilà un malheureux qui n'a dans le monde de consolation que sa fille; c'est le seul bien que le ciel lui laisse; demain je veux la lui enlever. Oui, barbare, oui, scélérat, voilà ce qui se passait dans votre âme. Et moi, crédule, je vous admirais, je vous comblais de bénédictions, je demandais au ciel qu'il accomplît tous vos vœux; et tous vos vœux tendaient à suborner ma fille. Que dis-je, malheureux! Je vous la livrais, je l'engageais à courir après vous, à la vérité, pour vous rendre cet or, ce poison avec lequel vous croyiez me corrompre. Il semblait que le ciel m'avertît que c'était un don pernicieux et traître; je résistai à ce mouvement, je m'obstinai à vous croire compatissant et généreux : vous n'étiez que perfide et impitoyable; et la main que j'aurais baisée, que j'aurais arrosée de larmes, se préparait à m'arracher le cœur. Voyez, poursuivit-il en découvrant son sein et en lui montrant ses cicatrices, voyez quel homme vous avez déshonoré. J'ai versé pour l'état plus de sang que vous n'en avez dans les veines; et vous, homme inutile, quels sont vos exploits? De désoler un père! de débaucher sa fille! d'empoisonner mes jours et les siens! La voilà, cette malheureuse victime de vos séductions, la voilà, qui trempe aujourd'hui dans ses pleurs le pain dont elle se nourrit. Elevée dans la simplicité d'une vie innocente et laborieuse, elle l'aimait; elle la déteste; vous lui avez rendu insupportables le travail et la pauvreté; elle a perdu sa joie avec son innocence; et il ne lui est plus permis de lever les yeux sans rougir. Mais ce qui me désespère, ce que je ne vous pardonnerai jamais, vous m'avez fermé le cœur de ma fille; vous avez éteint dans son âme les sentimens de la nature; vous lui avez fait un supplice de la société de son père; peut-être, hélas!... je n'ose achever.... peut-être lui suis-je odieux.

Ah! mon père, s'écria Laurette, qui jusqu'alors était restée dans l'abattement et la confusion, ah! mon père, c'est trop me punir. Je mérite tout, excepté le reproche d'avoir cessé de vous aimer. En disant ces mots, elle était à ses pieds, dont elle baisait la poussière. Luzy s'y prosterna lui-même; et dans un excès d'attendrissement : Mon père, dit-il, pardonnez-lui, pardonnez-moi, embrassez vos enfans; et si le ravisseur de Laurette

n'est pas trop indigne du nom de son époux, je vous conjure de me l'accorder.

Ce retour aurait attendri un cœur plus dur que celui de Bazile. S'il y avait, dit-il à Luzy, un autre moyen de me rendre l'honneur et de vous rendre à tous deux l'innocence, je refuserais celui-là; mais il est le seul : je l'accepte, et bien plus pour vous que pour moi; car je ne veux, je n'attends rien de vous, et je mourrai en cultivant ma vigne.

L'amour de Luzy et de Laurette fut consacré au pied des autels. Bien des gens dirent qu'il avait fait une bassesse, et il en convint; mais ce n'est pas, dit-il, celle qu'on m'attribue. C'est à faire le mal qu'est la honte, et non pas à le réparer.

Il n'y eut pas moyen d'engager Bazile à quitter son humble demeure. Après avoir tout mis en usage pour l'attirer à Paris, madame de Luzy obtint de son époux qu'il achetât une terre auprès de Coulange; et le bon père consentit enfin à y aller passer ses vieux ans.

Deux cœurs faits pour la vertu furent ravis de l'avoir retrouvée. Cette image des plaisirs célestes, l'accord de l'amour et de l'innocence ne leur laissa plus rien à désirer que de voir les fruits d'une union si douce. Le ciel exauça le vœu de la nature; et Bazile, avant de mourir, embrassa ses petits-enfans.

LE CONNAISSEUR.

Célicour, dès l'âge de quinze ans, avait été dans sa province ce qu'on appelle un petit prodige. Il faisait des vers les plus galans du monde; il n'y avait pas dans le voisinage une jolie femme qu'il n'eût célébrée, et qui ne trouvât que ses yeux avaient encore plus d'esprit que ses vers. C'était dommage de laisser tant de talens enfouis dans une petite ville. Paris devait en être le théâtre; et l'on fit si bien, que son père se résolut à l'y envoyer. Ce père était un honnête homme, qui aimait l'esprit sans en avoir, et qui admirait, sans savoir pourquoi, tout ce qui venait de la capitale; il y avait même des relations littéraires; et du nombre de ses correspondans était un *Connaisseur* appelé M. de Fintac. Ce fut particulièrement à lui que Célicour fut recommandé.

Fintac reçut le fils de son ami avec cette bonté qui protège. Monsieur, lui dit-il, j'ai entendu parler de vous; je sais que vous avez eu des succès en province; mais en province, croyez-moi, les arts et les lettres sont encore au berceau. Sans le goût, l'esprit et le génie ne produisent rien que d'informe, et il n'y a du goût

n'à Paris. Commencez donc par vous persuader que vous ne ites que de naître, et par oublier tout ce que vous avez appris. me n'oublierais-je pas! dit Célicour en jetant les yeux sur une ièce de dix-huit ans que le connaisseur avait auprès de lui. Oui, ıonsieur, c'est d'aujourd'hui que je commence à vivre. Je ne sais uel charme on respire en ces lieux, mais il se développe en moi es facultés qui m'étaient inconnues; il me semble que je viens l'acquérir de nouveaux sens, une âme nouvelle. Bon! s'écria Fintac, voilà de l'enthousiasme : il est né poëte; et à ce seul trait je le garantis tel. Il n'y a point de poésie à cela, reprit Célicour; c'est la naïve et simple nature. — Tant mieux! c'est là le vrai talent. Et à quel âge vous êtes-vous senti animé de ce feu divin? — Hélas! monsieur, j'en ai eu quelques étincelles en province; mais je n'y éprouvai jamais cette chaleur vive et soudaine qui me pénètre dans ce moment. C'est l'air de Paris, dit Fintac. C'est l'air de votre maison, dit Célicour : je suis dans le temple des Muses. Le connaisseur trouva que ce jeune homme avait d'heureuses dispositions.

Agathe, la plus jolie petite espiègle que l'amour eût formée, ne perdit pas un mot de cet entretien; et certains regards en dessous, certain sourire qui effleurait ses lèvres, firent entendre à Célicour qu'elle ne se méprenait pas au double sens de ses réponses. Je sais bon gré à votre père, ajouta le connaisseur, de vous avoir envoyé dans l'âge où le naturel est assez docile pour recevoir les impressions du bien; mais gardez-vous de celles du mal. Vous trouverez à Paris de faux connaisseurs plus que de bons juges. N'allez pas consulter tout le monde, et tenez-vous-en aux lumières d'un homme qui jamais ne s'est trompé sur rien. Célicour, qui n'imaginait pas que l'on pût se louer soi-même avec tant de franchise, eut la simplicité de demander quel était cet homme infaillible? C'est moi, monsieur, lui répondit Fintac d'un ton de confidence, moi, qui ai passé ma vie avec tout ce que les arts et les lettres ont de plus considérable; moi qui, depuis quarante ans, m'exerce à distinguer, dans les choses d'imagination et de goût, les beautés réelles et permanentes des beautés de mode et de convention. Je le dis, parce qu'on le sait, et qu'il n'y a point de vanité à convenir d'un fait connu.

Quelque singulier que fût ce langage, Célicour y fit à peine attention; un objet plus intéressant l'occupait. Agathe avait quelquefois daigné lever les yeux sur lui; et ses yeux semblaient lui dire les choses du monde les plus obligeantes; mais était-ce leur vivacité naturelle, ou le plaisir de voir leur triomphe, qui les animait? Voilà ce qu'il fallait éclaircir. Célicour pria donc le con-

naisseur de permettre qu'il eût l'honneur de le voir souvent, et Fintac l'y invita lui-même.

Dans la seconde visite, le jeune homme fut obligé d'attendre que le connaisseur fût visible, et de passer un quart d'heure tête à tête avec l'aimable nièce. On lui en fit bien des excuses; et il répondit qu'il n'y avait pas de quoi. Monsieur, lui dit Agathe, mon oncle est enchanté de vous. — C'est un succès bien flatteur pour moi; mais, mademoiselle, il en est un qui me toucherait davantage. — Mon oncle assure que vous êtes fait pour réussir à tout. — Ah! que ne pensez-vous de même! — Je suis assez souvent de l'avis de mon oncle. — Aidez-moi donc à mériter ses bontés. — Il me semble que vous n'avez pas besoin d'aide. — Pardonnez-moi; je sais que les grands hommes ont presque tous des singularités, quelquefois même des faiblesses. Pour flatter leurs goûts, leurs opinions, leur caractère, il faut les connaître; pour les connaître, il faut les étudier; et si vous vouliez, belle Agathe, vous m'abrégeriez cette étude. Après tout, de quoi s'agit-il? de gagner la bienveillance de votre oncle? Rien au monde n'est plus innocent. — Il est donc d'usage en province de s'entendre avec les nièces pour réussir auprès des oncles? Cela n'est pas si maladroit. — Je n'y vois rien que de très-simple. — Mais si mon oncle avait, comme vous le dites, des singularités, des faiblesses, faudrait-il vous en donner avis? — Pourquoi non? me soupçonneriez-vous d'en vouloir faire un mauvais usage? — Non; mais sa nièce! — Eh bien! sa nièce doit souhaiter qu'on cherche à lui complaire. Il a passé l'âge où l'on se corrige; il n'y a donc plus qu'à le ménager. — On ne peut pas mieux lever les scrupules. — Ah! vous n'en auriez aucun si je vous étais mieux connu; mais non, vous êtes dissimulée. — En effet, je vois monsieur pour la seconde fois; comment puis-je avoir des secrets pour lui? — Je suis indiscret, je l'avoue, et je vous en demande pardon. — Non, c'est moi qui ai tort de vous laisser croire la chose plus grave qu'elle n'est. Voici le fait: mon oncle est un bon homme, qui n'eût jamais été que cela, si on ne lui avait pas mis dans la tête la prétention de se connaître à tout, de juger les arts et les lettres, d'être le guide, l'appréciateur, et l'arbitre des talens. Cela ne fait de mal à personne; mais cela nous attire une foule de sots que mon oncle protège, et avec lesquels il partage le ridicule du bel esprit. Il serait bien à souhaiter, pour son repos, qu'il abandonnât cette chimère; car le public semble avoir pris à tâche de n'être jamais de son avis, et c'est tous les jours quelque scène nouvelle. — Vous m'affligez. — Vous voilà au fait de tous nos secrets de famille, et nous n'avons plus rien de caché pour vous. Comme elle achevait, on vint dire à Célicour que le connaisseur était visible.

Le cabinet où il fut introduit annonçait la multiplicité des étu-es et la foule des connaissances : on voyait le plancher couvert 'in-*folio* pêle-mêle entassés, de rouleaux d'estampes, de cartes éployées, et de manuscrits semés au hasard ; sur une table, un 'acite ouvert à côté d'une lampe sépulcrale entourée de médailles ntiques ; plus loin, un télescope sur son affût, l'esquisse d'un ableau sur le chevalet, un modèle de bas-relief en cire, des norceaux d'histoire naturelle ; et du parquet au plafond, des ayons de livres pittoresquement renversés. Le jeune homme ne avait où mettre le pied ; et son embarras fit au connaisseur un plaisir extrême. Pardonnez, lui dit-il, le dérangement où vous me trouvez : c'est ici mon cabinet d'études ; j'ai besoin d'avoir tout cela sous ma main. Mais ne croyez pas que le même désordre règne dans ma tête : chaque chose y est à sa place ; la variété, le nombre même n'y jette point de confusion. Cela est merveilleux! dit Célicour qui ne savait ce qu'il disait, car il était encore occupé d'Agathe. Oh! très-merveilleux! reprit Fintac ; et souvent je m'étonne moi-même quand je réfléchis au mécanisme de la mémoire, à la manière dont les idées se classent et s'arrangent à mesure qu'elles arrivent. Il semble qu'il y ait des tiroirs pour chaque espèce de connaissances. Par exemple, à travers cette foule de choses qui m'avaient passé par l'esprit, qui m'expliquera comment vint se retracer dans mon souvenir, à point nommé, ce que j'avais lu autrefois sur le retour de la comète ? Car vous saurez que c'est moi qui donnai l'éveil à nos astronomes. — Vous, monsieur ? — Ils n'y pensaient pas, et sans moi la comète passait *incognito* sur notre horizon. Je ne m'en suis pas vanté, comme vous croyez bien : je vous le dis en confidence. — Et pourquoi vous laisser dérober la gloire d'un avis aussi important? — Bon! je ne finirais pas si je réclamais tout ce qu'on me vole. En général, mon enfant, sachez qu'une solution, une découverte, un morceau de poésie, de peinture ou d'éloquence, n'appartient pas, autant qu'on l'imagine, à celui qui se l'attribue. Mais quel est l'objet d'un connaisseur? d'encourager les talens, en même temps qu'il les éclaire. Que l'idée de ce bas-relief, que l'ordonnance de ce tableau, que les beautés de détail ou d'ensemble de cette pièce de théâtre soient de l'artiste ou de moi, cela est égal pour le progrès de l'art ; or c'est là tout ce qui m'intéresse. Ils viennent, je leur dis ma pensée ; ils m'écoutent, ils en font leur profit ; c'est à merveille, je suis récompensé quand ils ont réussi. Rien n'est plus beau, dit Célicour ; les arts doivent vous regarder comme leur Apollon. Et mademoiselle Agathe, daigne-t-elle être aussi leur muse? — Non : ma nièce est une étourdie que j'ai voulu élever avec soin ; mais elle n'a aucun goût pour

l'étude. Je l'avais engagée à jeter les yeux sur l'histoire ; elle m'a rendu mes livres, en me disant que ce n'était pas la peine de lire pour voir dans tous les siècles d'illustres fous et de hardis fripons se jouer d'une foule de sots. J'ai voulu essayer si elle goûterait davantage l'éloquence ; elle a prétendu que Cicéron, Démosthènes, etc., n'étaient que d'habiles charlatans, et que quand on avait de bonnes raisons, l'on n'avait pas besoin de tant de paroles. Pour la morale, elle soutient qu'elle la sait toute par cœur, et que Lucas, son père nourricier, est aussi sage que Socrate. Il n'y a donc que la poésie qui l'amuse quelquefois ; encore préfère-t-elle des fables aux poëmes les plus sublimes, et vous dit bonnement qu'elle aime mieux entendre parler les animaux de La Fontaine que les héros de Virgile et d'Homère. En un mot, elle est, à dix-huit ans, aussi enfant qu'on l'est à douze; et au milieu des entretiens les plus sérieux, les plus intéressans, vous serez surpris de la voir s'amuser d'une bagatelle, ou s'ennuyer dès que l'on veut captiver son attention. Célicour, riant au dedans de lui-même, prit congé de M. de Fintac, qui lui fit la grâce de l'inviter à dîner pour le lendemain.

Le jeune homme était si aise, qu'il n'en dormit pas de la nuit. Dîner avec Agathe ! C'était le plus beau jour de sa vie. Il arrive ; et à sa beauté, à sa jeunesse, à l'air de sérénité répandu sur son visage, on eût cru voir paraître Apollon, si le Parnasse de Fintac eût été mieux composé ; mais comme il ne voulait que des protégés et des adulateurs, il n'attirait chez lui que des gens faits pour l'être.

Il leur annonça Célicour comme un jeune poëte de la plus belle espérance, et le fit placer à table à sa droite. Dès-lors voilà tous les yeux de l'envie attachés sur lui. Chacun des convives lui crut voir usurper sa place, et jura dans le fond de son âme de se venger en décriant le premier ouvrage qu'il donnerait. En attendant, Célicour fut accueilli, caressé par tous ces messieurs, et les prit dès ce moment pour les plus honnêtes gens du monde. Un nouveau venu excitait l'émulation; le bel esprit mit toutes les voiles au vent : on jugea la république des lettres ; et comme il est juste de mêler la louange à la critique, on loua généreusement tous les morts, et on déchira tous les vivans, bien entendu tous les vivans qui n'étaient pas de ce dîner. Tous les ouvrages nouveaux qui avaient réussi sans passer sous les yeux de Fintac ne pouvaient avoir qu'un succès éphémère ; tous ceux qu'il avait scellés du sceau de son approbation devaient aller à l'immortalité, quoi qu'en dît le siècle présent. On parcourut tous les genres de littérature ; et pour donner plus d'essor à l'érudition et à la critique, on mit sur le tapis cette question toute neuve, savoir, lequel méritait la pré-

férence de Corneille ou de Racine. L'on disait même là-dessus les plus belles choses du monde, lorsque la petite nièce, qui n'avait pas dit un mot, s'avisa de demander naïvement lequel des deux fruits, de l'orange ou de la pêche, avait le goût le plus exquis et méritait le plus d'éloges. Son oncle rougit de sa simplicité; et les convives baissèrent tous les yeux sans daigner répondre à cette bêtise. Ma nièce, dit Fintac, à votre âge il faut savoir écouter et se taire. Agathe, avec un petit sourire imperceptible, regarda Célicour, qui l'avait très-bien entendue, et dont le coup d'œil la consola du mépris de l'assemblée. J'ai oublié de dire qu'il était placé vis-à-vis d'elle, et vous jugez bien qu'il écoutait peu ce qu'on disait autour de lui. Mais le connaisseur, qui examinait sa physionomie, y trouvait un feu singulier. Voyez, disait-il à ses beaux esprits, voyez comme le talent perce. Oui, répondit l'un d'eux, on le voit transpirer comme l'eau à travers les pores de l'éopyle. Fintac, prenant Célicour par la main, lui dit : Est-ce là une comparaison? est-ce là de la poésie et de la philosophie fondues ensemble? C'est ainsi que les talens se touchent, et que les Muses se tiennent par la main. Avouez, poursuivit-il, qu'on ne fait pas de pareils dîners dans vos villes de province. Eh bien! vous ne voyez rien; il y a des jours où ces messieurs ont encore cent fois plus d'esprit. Il serait difficile de n'en avoir pas, dit l'un d'eux; nous sommes à la source, et *purpureo bibimus ore nectar.* Ah! *purpureo!* reprit modestement Fintac, vous me faites bien de l'honneur. Écoutez, jeune homme, apprenez à citer. Le jeune homme était fort attentif à saisir au passage les regards d'Agathe, qui de son côté le trouvait fort joli.

Au sortir de table, on alla se promener dans un jardin où le connaisseur avait soin de réunir les plantes rares qu'on voit partout. Il y avait, entre autres merveilles, un chou panaché qui faisait l'admiration des naturalistes. Ses replis, son feston, le mélange de ses couleurs, étaient la chose du monde la plus étonnante. Qu'on me fasse voir, disait Fintac, une plante étrangère que la nature ait pris soin de former avec plus d'industrie et de délicatesse. C'est pour venger l'Europe de la prévention de certains curieux pour tout ce qui nous vient des Indes et du nouveau monde, que j'ai conservé ce beau chou.

Tandis qu'on admirait ce prodige, Agathe et Célicour s'étaient joints, comme sans y penser, dans une allée voisine. Belle Agathe, dit le jeune homme en lui montrant une rose, laisserez-vous mourir cette fleur sur sa tige? — Où voulez-vous donc qu'elle meure? — Où je voudrais expirer moi-même. Agathe rougit de cette réponse; et dans ce moment son oncle, avec deux beaux esprits, vint s'asseoir dans un bosquet voisin, d'où, sans être aperçu,

il pouvait les entendre. S'il est vrai, poursuivit Célicour, que les âmes passent d'un corps à l'autre, je souhaite, après ma mort, être une rose pareille à celle-là. Si quelque main profane s'avance pour me cueillir, je me cacherai parmi les épines; mais si une nymphe charmante daigne jeter les yeux sur moi, je me pencherai vers elle, j'épanouirai mon sein, j'exhalerai, j'épuiserai tous mes parfums, je les mêlerai avec son haleine; le désir de lui plaire animera mes couleurs. — Eh bien! vous ferez tant que vous serez cueillie, et l'instant d'après vous ne serez plus. — Ah! mademoiselle, ne comptez-vous pour rien le bonheur d'être un instant?... Ses yeux achevèrent de dire ce que sa bouche avait commencé. Et moi, dit Agathe en déguisant son trouble, si j'avais le choix, je ferais des vœux pour être changée en colombe : c'est la douceur, l'innocence même. — Ajoutez la tendresse et la fidélité. Oui, belle Agathe, ce choix est digne de vous. La colombe est l'oiseau de Vénus : Vénus vous distinguerait parmi vos pareilles; vous feriez l'ornement de son char; l'Amour se reposerait sur vos ailes, ou plutôt il vous échaufferait dans son sein. Ce serait sur sa bouche divine que votre bec prendrait l'ambroisie. Agathe l'interrompit, en lui disant qu'il poussait les fictions trop loin. Encore un mot, dit Célicour : une colombe a une compagne; s'il dépendait de vous de choisir la vôtre, quelle âme lui donneriez-vous? Celle d'une amie, répondit-elle. A ces mots, Célicour attacha sur elle des yeux où étaient peints l'amour, le reproche et la douleur.

Fort bien! dit l'oncle en se levant, fort bien! voilà de la belle et bonne poésie. L'image de la rose est d'une fraîcheur digne de Van-Huysum; celle de la colombe est un petit tableau de Boucher, le plus frais, le plus galant du monde : *ut pictura poesis.* Courage! mon enfant, courage! l'allégorie est très-bien soutenue; nous ferons quelque chose de vous. Agathe, j'ai été assez content de votre dialogue; et voilà M. de Lexergue qui en est surpris comme moi. Il est certain, dit M. de Lexergue, qu'il y a dans le langage de mademoiselle quelque chose d'anacréontique : c'est l'empreinte du goût de son oncle; il ne dit rien qui ne soit marqué au coin de la saine antiquité. M. Lucide trouva dans les fictions de Célicour le *molle atque facetum.* Il faut achever cette petite scène, dit Fintac; il faut la mettre en vers : ce sera une des plus jolies choses que nous ayons vues. Célicour dit que pour l'achever il avait besoin du secours d'Agathe; et afin que le dialogue eût plus d'aisance et de naturel, on crut devoir les laisser seuls. A la colombe votre compagne, *l'âme d'une amie!* reprit Célicour; ah! belle Agathe, votre cœur n'est-il fait que pour l'amitié? est-ce pour elle que l'amour a pris plaisir à réunir en vous tant de

charmes ? Voilà, dit Agathe en souriant, le dialogue très-bien renoué. Je n'ai qu'à saisir la réplique ; il y a de quoi nous mener loin. Si vous voulez, dit Célicour, il est facile de l'abréger. Parlons d'autre chose, interrompit-elle. Le dîner vous a-t-il amusé ? — Je n'y ai entendu qu'un seul mot plein de sens et de finesse, qu'on a eu la sottise de prendre pour une question naïve ; tout le reste m'a échappé. Mon âme n'était pas à mon oreille. — Elle était bien heureuse ! — Ah ! très-heureuse ! car elle était dans mes yeux. — Si je voulais, je ferais semblant de ne pas vous entendre ou de ne pas vous croire ; mais je ne fais jamais semblant. Je trouve donc tout simple, n'en déplaise à nos beaux esprits, que vous ayez plus de plaisir à me voir qu'à les écouter ; et je vous avoue à mon tour que je ne suis pas fâchée d'avoir à qui parler, ne fût-ce que des yeux, pour me sauver de l'ennui qu'ils me donnent. Nous voilà donc d'intelligence, et nous allons nous amuser ; car nous avons là des originaux assez plaisans dans leur espèce. Par exemple, ce M. Lucide croit toujours voir dans les choses ce que personne n'y a vu. Il semble que la nature lui ait dit son secret à l'oreille ; mais tout le monde n'est pas digne de savoir ce qu'il pense. Il choisit dans un cercle un confident privilégié : c'est communément la personne la plus distinguée. Il se penche mystérieusement vers elle, et lui dit tout bas son avis. Pour M. de Lexergue, c'est un érudit de la première force : plein de mépris pour tout ce qui est moderne, il estime les choses par le nombre des siècles. Il veut même qu'une jeune femme ait l'air de l'antiquité ; et il m'honore de son attention, parce qu'il me trouve le profil de l'impératrice Poppée. Dans le groupe que vous voyez là-bas est un homme droit et pincé, qui fait de petits riens charmans ; mais ne les entend pas qui veut. Il demande un jour pour les lire ; il nomme lui-même son auditoire ; il exige que la porte soit fermée à tout profane ; il arrive sur la pointe du pied, se place devant une table entre deux flambeaux, tire mystérieusement de sa poche un portefeuille couleur de rose, promène autour de lui un œil gracieux qui demande silence, annonce un petit roman de sa façon, qui a eu le bonheur de plaire à des personnes de considération, le lit posément pour être mieux goûté, et va jusqu'à la fin sans s'apercevoir que chacun bâille à bouche close. Ce petit homme remuant, qui gesticule auprès de lui, me fait une pitié que je ne puis dire. L'esprit est pour lui comme ces éternuemens qui vont venir, et qui ne viennent jamais. On voit qu'il meurt d'envie de dire de jolies choses ; il les a au bout de la langue ; mais il semble qu'elles lui échappent au moment qu'il va les saisir. Ah ! c'est un homme bien à plaindre ! Ce personnage sec et long, qui se promène seul à l'écart, est l'esprit le

plus réfléchi et le plus creux que je connaisse : parce qu'il a une perruque ronde et des vapeurs noires, il se croit un philosophe anglais; il s'appesantit sur une aile de mouche, et il est si obscur dans ses idées, qu'on est quelquefois tenté de croire qu'il est profond.

Tandis que la malice d'Agathe s'exerçait sur ces caractères, Célicour avait les yeux attachés sur les siens. Ah ! dit-il, que votre oncle, qui connaît tant de choses, connaît peu l'esprit de sa nièce ! Il vous annonce comme une enfant ! — Vraiment, sans doute; et ces messieurs me regardent bien comme telle. Aussi ne se gênent-ils pas, et la sottise du bel esprit est avec moi tout à son aise. N'allez pas me trahir au moins. — N'ayez pas peur; mais il faut, belle Agathe, cimenter notre intelligence par des liens plus étroits que ceux de l'amitié. Vous faites injure à l'amitié, lui répondit Agathe; il y a peut-être quelque chose de plus doux, mais il n'y a rien de plus solide.

A ces mots, on vint les interrompre; et le connaisseur, se promenant seul avec Célicour, lui demanda si le dialogue avait bien repris. Ce n'est pas précisément ce que je voulais, dit le jeune homme; mais je tâcherai d'y suppléer. Je suis fâché, dit Fintac, de vous avoir interrompu. Rien n'est si difficile que de rattraper le fil de la nature, quand une fois on le laisse échapper. C'est apparemment cette étourdie qui n'a pas bien saisi votre idée. Elle a quelquefois des lueurs; mais tout à coup cela se dissipe. Il faut espérer que du moins le mariage la formera. — Vous pensez donc à la marier? demanda Célicour d'une voix tremblante. Oui, répondit Fintac; et je compte sur vous pour célébrer dignement cette fête. Vous avez vu ce M. de Lexergue; c'est un homme d'un grand sens et d'une érudition profonde. C'est à lui que je donne ma nièce. (Si Fintac eût observé le visage de Célicour, il l'eût vu pâlir à cette nouvelle.) Un homme aussi sérieux, aussi appliqué que M. de Lexergue, a besoin, poursuivit-il, de quelque chose qui le dissipe. Il est riche, il s'est pris d'inclination pour cette enfant; et dans huit jours il doit l'épouser; mais il exige le plus grand secret, et ma nièce elle-même n'en sait rien encore. Pour vous, il faut bien que vous soyez initié au mystère d'une union que vous devez chanter. O hymen ! ô hyménée ! vous m'entendez? C'est un épithalame que je vous demande; et voici le moment de vous signaler. — Ah ! monsieur. — Point de modestie; elle étouffe tous les talens. — Dispensez-moi. — Vous l'exécuterez, c'est un morceau de votre genre, et qui doit vous faire beaucoup d'honneur. Ma nièce est jeune et jolie, et avec de l'imagination et de l'âme on ne tarit point sur un sujet pareil. D'ailleurs elle a un oncle qui..... je me tais; ce n'est pas à moi de me louer. A l'égard de

époux, je vous l'ai dit, c'est un homme rare. Personne ne se connaît comme lui en antiques. Il a un cabinet de médailles qu'il estime quarante mille écus. Il devait même aller voir les ruines d'Herculanum, et peu s'en est fallu qu'il n'ait fait le voyage de Palmyre. Vous voyez combien de tableaux tout cela présente à la poésie. Mais que dis-je? vous y pensez déjà; oui, je vois sur votre visage cette méditation profonde qui couve les germes du génie, et les dispose à la fécondité. Allez vite, allez mettre à profit des momens si précieux. Je vais aussi m'enfoncer dans l'étude.

Consterné de tout ce qu'il venait d'entendre, Célicour brûlait d'impatience de revoir Agathe. Le lendemain, il prit le prétexte d'aller consulter le connaisseur; et avant d'entrer dans son cabinet, il demanda si elle était visible. Ah! mademoiselle, lui dit-il, vous voyez un homme au désespoir. — Qu'avez-vous donc? — Je suis perdu: vous épousez M. de Lexergue. — Qui vous a fait ce conte-là? — Qui? M. de Fintac lui-même. — Tout de bon? — Il m'a chargé de composer votre épithalame. — Eh bien, cela sera-t-il beau? — Vous riez! vous trouvez plaisant d'avoir pour époux M. de Lexergue! — Oh! très-plaisant. — Ah! du moins, cruelle, par pitié pour moi, qui vous adore et qui vous perds..... Agathe l'interrompit comme il tombait à ses genoux. Avouez, lui dit-elle, que ces momens de trouble sont commodes pour une déclaration: comme celui qui la fait ne se possède pas, celle qui l'entend n'ose pas s'en plaindre; et à la faveur de ce désordre, l'amour croit pouvoir tout risquer. Mais doucement, modérez-vous, et voyons ce qui vous désespère. — Votre tranquillité, cruelle que vous êtes. — Vous voulez donc que je m'afflige d'un malheur que je ne crains pas? — Je vous dis qu'il est décidé que vous épousez M. de Lexergue. — Comment voulez-vous qu'on décide sans moi, ce qui sans moi ne peut s'exécuter? — Mais si votre oncle a donné sa parole? — S'il l'a donnée, il la retirera. — Comment! vous auriez le courage!... — Le courage de ne pas dire *oui!* Le bel effort de résolution! — Ah! je suis au comble de la joie. — Et votre joie est une folie aussi-bien que votre douleur. — Vous ne serez point à M. de Lexergue! — Eh bien, après? — Vous serez à moi. — Sans doute, il n'y a pas de milieu; et toute fille qui ne sera pas sa femme, sera la vôtre; cela est clair. En vérité, vous raisonnez comme un poëte de province. Allez, allez voir mon cher oncle, et tâchez qu'il ne se doute pas de l'avis que vous m'avez donné.

Eh bien, l'épithalame est-il avancé? lui demanda le connaisseur en venant au-devant de lui. — J'en ai le dessin dans la tête. — Voyons. — J'ai pris l'allégorie du Temps qui épouse la Vérité. — L'idée est belle, mais elle est triste; et puis le Temps est bien

vieux! — M. de Lexergue est un antiquaire. — Oui, mais on n'aime pas à s'entendre dire qu'on est vieux comme le Temps. — Aimeriez-vous mieux les noces de Vénus et de Vulcain? — Vulcain, à cause des bronzes, des médailles? Non : l'aventure de Mars est affligeante à rappeler. Vous trouverez, en y rêvant, quelque idée encore plus heureuse. Mais, à propos de Vulcain, voulez-vous venir ce soir avec nous voir le coup d'essai d'un artificier que je protège? Ce sont des fusées chinoises dont je lui ai donné la composition; j'y ai même ajouté quelque chose; car il faut toujours que je mette du mien. Célicour ne douta point qu'Agathe ne fût de la partie, et il s'y rendit avec empressement.

Les spectateurs étaient placés; Fintac et sa nièce occupaient une croisée; et il y restait à côté d'Agathe un petit espace qu'elle avait ménagé sans affectation. Célicour s'y glissa timidement, et tressaillit de joie en se voyant si près d'Agathe. Les yeux de l'oncle étaient attentifs à suivre le vol des fusées, ceux de Célicour étaient attachés sur la nièce. Les étoiles seraient tombées du ciel, qu'elles ne l'auraient pas distrait. Sa main rencontra au bord de la fenêtre une main plus douce que le duvet des fleurs; il lui prit un tremblement dont Agathe dut s'apercevoir. La main, qu'il effleurait à peine, fit un mouvement pour se retirer; la sienne en fit un pour la retenir; les yeux d'Agathe se tournèrent sur lui, et rencontrèrent les siens qui demandaient grâce. Elle sentit qu'elle l'affligerait en retirant cette main chérie; et, soit faiblesse ou pitié, elle voulut bien la laisser immobile. C'était beaucoup; ce n'était point assez. La main d'Agathe était fermée, et celle de Célicour ne pouvait l'embrasser. L'amour lui inspira l'audace de l'ouvrir. Dieux! quelle fut sa surprise et sa joie, quand il la sentit céder insensiblement à cette douce violence! Il tient la main d'Agathe déployée dans la sienne, il la presse amoureusement : concevez-vous sa félicité! Elle n'est pas encore parfaite. La main qu'il presse ne répond point; il l'attire à lui, se penche vers elle, et l'ose appuyer à son cœur, qui s'avance pour la toucher. Elle veut lui échapper; il l'arrête, il la tient captive; et l'amour sait avec quelle rapidité son cœur bat sous cette main timide. Ce fut comme un aimant pour elle. O triomphe! ô ravissement! Ce n'est plus Célicour qui la presse; c'est elle qui répond aux battemens du cœur de Célicour. Ceux qui n'ont point aimé, n'ont jamais connu cette émotion, et ceux même qui ont aimé ne l'ont éprouvée qu'une fois. Leurs regards se confondaient avec cette langueur touchante qui est le plus doux de tous les aveux, lorsque la girande du feu d'artifice se déploya dans l'air; alors la main d'Agathe fit un nouvel effort pour s'imprimer sur le cœur de Célicour; et, tandis qu'autour d'eux on applaudissait à l'éclatante beauté des

fusées, nos amans, occupés d'eux-mêmes, s'exprimaient, par de brûlans soupirs, le regret de se séparer. Telle fut cette scène muette, digne d'être citée pour exemple de silences éloquens.

Dès ce moment leurs cœurs, d'intelligence, n'eurent plus de secret l'un pour l'autre; tous deux goûtaient pour la première fois le plaisir d'aimer; et cette fleur de sensibilité est la plus pure des voluptés de l'âme. Mais l'amour, qui prend la couleur des caractères, était timide et sérieux dans Célicour; vif, enjoué, malin dans Agathe.

Cependant le jour pris pour lui annoncer son mariage avec M. de Lexergue arrive. L'antiquaire vient la voir, la trouve seule, et lui déclare son amour, fondé sur l'aveu de son oncle. Je sais, lui dit-elle en badinant, que vous m'aimez de profil; mais moi, je veux un mari que je puisse aimer en face; et tout franchement vous n'êtes pas mon fait. Vous avez, dites-vous, l'aveu de mon oncle? vous ne m'épouserez pas sans le mien; et je crois pouvoir vous assurer que vous ne l'aurez de la vie. Lexergue eut beau lui protester qu'elle réunissait à ses yeux plus de charmes que la Vénus de Médicis, Agathe lui souhaita des Vénus antiques, et lui déclara qu'elle ne l'était point. Vous avez le choix, lui dit-elle, de m'exposer à déplaire à mon oncle, ou de m'en épargner le chagrin. Vous m'affligerez en me chargeant de la rupture, vous m'obligerez en la prenant sur vous; et ce qu'on peut faire de mieux quand on n'est pas aimé, c'est de tâcher de n'être point haï. Je suis votre très-humble servante.

L'antiquaire fut mortellement offensé du refus d'Agathe; mais par orgueil il l'eût dissimulé, si le reproche qu'on lui fit de manquer à sa parole ne lui en eût arraché l'aveu. Fintac, dont l'autorité et la considération étaient compromises, fut indigné de la résistance de sa nièce, et fit l'impossible pour la vaincre; mais il n'en tira jamais d'autre réponse, sinon qu'elle n'était pas une médaille; et il finit par lui déclarer, dans sa colère, qu'elle n'aurait jamais d'autre époux. Ce n'était pas le seul obstacle au bonheur de nos amans. Célicour n'avait à espérer qu'une portion d'un modique héritage; et Agathe attendait tout de son oncle, qui était moins que jamais disposé à se dépouiller de son bien pour elle. Dans des temps plus heureux il eût pu se charger de leur petit ménage; mais, après le refus d'Agathe, il fallait un miracle pour l'y engager : ce fut l'amour qui l'opéra.

Flattez mon oncle, disait Agathe à Célicour; enivrez-le de louanges, et cachez-lui bien que nous nous aimons. Pour cela évitons avec soin de nous trouver ensemble, et contentez-vous de m'instruire de votre conduite en passant. Fintac ne dissimula point à Célicour son ressentiment contre sa nièce. Aurait-elle,

disait-il, quelque inclination secrète? Si je le savais..... Mai non, c'est une petite sotte qui n'aime rien, qui ne sent rien. Ah! si elle compte sur mon héritage, elle se trompe; je saurai mieu placer mes bienfaits. Le jeune homme, effrayé des menaces de l'oncle, chercha le moment d'en instruire la nièce. Elle ne fit qu'en plaisanter. — Il est furieux contre vous, ma chère Agathe. — Cela est égal. — Il dit qu'il veut vous déshériter. — Dites comme lui, gagnez sa confiance, et laissez faire à l'amour et au temps. Célicour suivait les conseils d'Agathe, et à chaque éloge qu'il donnait à Fintac, Fintac croyait découvrir en lui un nouveau degré de mérite. La justesse d'esprit, la pénétration de ce jeune homme n'a pas d'exemple à son âge, disait-il à ses amis. Enfin la confiance qu'il prit en lui fut telle, qu'il crut pouvoir lui confier ce qu'il appelait le secret de sa vie : c'était une pièce de théâtre qu'il avait faite, et qu'il n'avait osé lire à personne, de peur de compromettre sa réputation. Après lui avoir demandé un silence inviolable, il lui donna rendez-vous pour la lire. A cette nouvelle, Agathe fut saisie de joie. Cela va bien, dit-elle; courage! redoublez la dose d'encens; bonne ou mauvaise, il faut qu'à vos yeux cette pièce n'ait point d'égale.

Fintac, tête à tête avec le jeune homme, après avoir fermé les portes du cabinet à double tour, tira d'une cassette ce manuscrit précieux, et lut avec enthousiasme la comédie la plus froide, la plus insipide qui fut jamais. Il en coûtait cruellement au jeune homme d'applaudir à des platitudes; mais Agathe le lui avait recommandé. Il applaudissait donc; et le connaisseur était transporté. Avouez, lui dit-il après la lecture, avouez que cela est beau. — Oui, fort beau. — Eh bien! il est temps de vous dire pourquoi je vous ai choisi pour mon unique confident. Je brûle d'envie depuis long-temps de voir cette pièce au théâtre, mais je ne veux pas que ce soit sous mon nom. (Célicour frémit à ces mots.) Je n'ai voulu me fier à personne; mais enfin je vous crois digne de cette marque de mon amitié. Vous donnerez mon ouvrage comme de vous; je ne veux que le plaisir du succès, et je vous en laisse la gloire. L'idée d'en imposer au public eût seule effrayé le jeune homme; mais celle de voir paraître et tomber sous son nom un ouvrage aussi pitoyable, lui répugnait encore plus. Confondu de la proposition, il s'en défendit long-temps; mais sa résistance fut inutile. Mon secret confié, lui dit Fintac, vous engage d'honneur à m'accorder ce que j'exige. Il est égal au public qu'une pièce soit de vous ou de moi; et ce mensonge officieux ne peut nuire à personne au monde. Ma pièce est mon bien, je vous le donne; la postérité même la plus reculée n'en saura rien. Voilà donc votre délicatesse ménagée de toutes façons. Si après cela

ous refusez de présenter cet ouvrage comme de vous, je croirai ne vous le trouvez mauvais, que vous venez de me tromper en le ouant, et que vous êtes également indigne de mon amitié et de son estime. A quoi ne se fût pas résolu l'amant d'Agathe, plutôt que d'encourir la haine de son oncle! Il l'assura qu'il n'était re-enu que par des motifs louables, et lui demanda vingt-quatre eures pour se déterminer. Il me l'a lue, dit-il à Agathe. — Eh bien? — Eh bien, elle est mauvaise. — Je m'en doutais. — Il veut que je la donne au théâtre sous mon nom. — Que dites-vous? — Qu'il veut qu'elle passe pour être de moi. — Ah! Célicour, louons le ciel de cette aventure. Avez-vous accepté? — Non, pas encore; mais j'y serai forcé. — Tant mieux! — Je vous dis qu'elle est détestable. — Tant mieux encore. — Elle tombera. — Tant mieux, vous dis-je; il faut souscrire à tout. Célicour n'en dormit pas d'inquiétude et de douleur. Le lendemain, il vint trouver l'oncle, et lui dit qu'il n'y avait rien à quoi il ne se déterminât plutôt que de lui déplaire. Je ne veux pas, dit le connaisseur, vous exposer imprudemment. Copiez la pièce de votre main; vous en ferez une lecture à nos amis, qui sont d'excellens juges; et s'ils n'en croient pas le succès infaillible, vous n'êtes plus obligé à rien. Je n'exige de vous qu'une chose, c'est de l'étudier, afin de la bien lire. Cette précaution rendit l'espérance au jeune homme. Je dois, dit-il à Agathe, lire la pièce à ses amis; s'ils la trouvent mauvaise, il me dispense de la donner. — Ils la trouveront bonne; et tant mieux; nous serions perdus, s'ils la trouvaient mauvaise. — Expliquez-vous donc. — Allez-vous-en; il ne faut pas qu'on nous voie ensemble. Ce qu'elle avait prévu arriva. Les juges étant assemblés, le connaisseur leur annonça cette pièce comme un prodige, et surtout dans un jeune poëte. Le jeune poëte lut de son mieux; et à l'exemple de Fintac, on s'extasiait à chaque vers, on applaudissait à toutes les scènes. A la fin, ce furent des acclamations: on y trouvait la délicatesse d'Aristophane, l'élégance de Plaute, le *vis comica* de Térence, et l'on ne savait quelle pièce de Molière mettre à côté de celle-ci. Après cette épreuve, il n'y eut plus à balancer. Les comédiens ne furent pas de l'avis des beaux esprits; mais on savait d'avance que ces gens-là n'avaient point de goût; et il y eut ordre de jouer la pièce. Agathe, qui avait assisté à la lecture, avait applaudi de toutes ses forces; il y avait même des endroits pathétiques où elle avait paru attendrie; et son enthousiasme pour l'ouvrage l'avait un peu réconciliée avec l'auteur. Serait-il possible, lui dit Célicour, que vous eussiez trouvé cela bon? Excellent, dit-elle, excellent pour nous; et à ces mots, elle s'éloigna, sans vouloir lui en dire davantage. Pendant qu'on répétait la pièce, Fintac courait de maison en maison disposer les esprits

en faveur d'un poëte naissant, qui donnait, disait-il, de belles espérances. Enfin le grand jour arrive, et le connaisseur assemble à dîner ses amis. Allons, messieurs, dit-il, soutenez votre ouvrage. Vous avez trouvé la pièce admirable, vous en avez garanti le succès; et il y va de votre honneur. Pour moi, vous savez quelle est ma faiblesse; j'ai des entrailles de père pour tous les talens qui s'élèvent, et je sens aussi vivement qu'eux-mêmes les inquiétudes qu'ils éprouvent dans ces terribles momens.

Après le dîner, les bons amis du connaisseur embrassèrent tendrement Célicour, et lui dirent qu'ils allaient au parterre, pour être les témoins, plutôt que les instrumens de son triomphe. Ils s'y rendirent en effet. On joua la pièce : elle ne fut point achevée; et le premier signal de l'impatience fut donné par ces bons amis.

Fintac était dans l'amphithéâtre, tremblant et pâle comme la mort; mais pendant tout le temps que le spectacle se soutint, ce père malheureux et tendre fit des efforts incroyables pour encourager les spectateurs à secourir son enfant. Enfin il le vit expirer; et alors succombant à sa douleur, il se traîna dans son carrosse, confondu, anéanti, et se plaignant au ciel de l'avoir fait naître dans un siècle si dépravé. Et où était le pauvre Célicour? Hélas! on lui avait accordé les honneurs de la loge grillée, où, sur un fagot d'épines, il avait vu ce qu'on appelait sa pièce chanceler au premier acte, trébucher au second, et tomber au troisième. Fintac lui avait promis de l'aller prendre, et l'avait oublié. Que devenir? comment s'échapper à travers cette multitude qui ne manquerait pas de le reconnaître et de le montrer au doigt? Enfin, voyant la salle vide et les lumières éteintes, il prit courage, et descendit; mais les foyers, les corridors, l'escalier étaient encore pleins; sa consternation le fit remarquer, et il entendait de tous côtés : C'est lui, sans doute; oui, le voilà, c'est lui. Le malheureux! c'est dommage! il fera mieux une autre fois. Il aperçut dans un coin un groupe d'auteurs sifflés, qui se moquaient de leur camarade. Il vit aussi les bons amis de Fintac, qui triomphaient de sa chute, et qui, en le voyant, lui tournèrent le dos. Accablé de confusion et de douleur, il se rendit chez l'auteur véritable; et son premier soin fut de demander Agathe. Il eut toute la liberté de la voir; car l'oncle s'était enfermé dans son cabinet. Je vous l'avais prédit : elle est tombée, et tombée honteusement, dit Célicour en se jetant dans un fauteuil. Tant mieux, dit Agathe — Eh quoi, tant mieux! quand votre amant est couvert de honte, et qu'il se rend, pour vous complaire, la fable et la risée de tout Paris! Ah! c'en est trop. Non, mademoiselle, il n'est pas temps de plaisanter. Je vous aime plus que ma vie; mais dans l'état d'humiliation où je

me vois, je suis capable de renoncer et à la vie et à vous-même. Je ne sais à quoi il a tenu que le secret ne m'ait échappé. C'est peu de m'exposer au mépris public, votre cruel oncle m'y abandonne! Je le connais, il sera le premier à rougir de me revoir; et ce que j'ai fait pour vous obtenir m'en interdit peut-être à jamais l'espérance. Qu'il se prépare cependant à reprendre sa pièce ou à me donner votre main. Il n'y a que ce moyen de me consoler et de m'obliger au silence. Le ciel m'est témoin que si, par impossible, son ouvrage avait réussi, je lui en aurais rendu la gloire : il est tombé, j'en supporte la honte; mais c'est un effort de l'amour dont vous seule pouvez être le prix. Il faut avouer, dit la maligne Agathe afin de l'irriter encore, qu'il est cruel de se voir sifflé pour un autre. — Cruel! au point que je ne voudrais pas jouer ce rôle pour mon père. — Avec quel air de mépris on voit passer un malheureux dont la pièce est tombée! — Le mépris est injuste, on s'en console; mais l'orgueilleuse pitié, c'est là ce qui est humiliant. — Je crois que vous étiez bien confus en descendant l'escalier! Avez-vous salué les dames? — J'aurais voulu m'anéantir. — Pauvre garçon! Et comment oserez-vous reparaître dans le monde? — Je n'y paraîtrai, je vous jure, qu'avec le nom de votre époux, ou qu'après avoir rejeté sur M. de Fintac l'humiliation de cette chute. — Vous êtes donc bien résolu à mettre mon oncle au pied du mur? — Très-résolu, n'en doutez pas. Qu'il se décide dès ce soir même. S'il me refuse votre main, tous les journaux vont annoncer qu'il est l'auteur de la pièce sifflée. Et voilà ce que je voulais, dit Agathe en triomphant; voilà l'objet de ces *tant mieux* qui vous impatientaient si fort. Allez voir mon oncle, tenez bon, et soyez assuré que nous serons heureux.

Eh bien! monsieur, qu'en dites-vous, demanda Célicour au connaisseur? — Je dis, mon ami, que le public est un animal stupide, et qu'il faut renoncer à travailler pour lui. Mais consolez-vous, votre ouvrage vous fait honneur dans l'esprit des gens de goût. — Qu'appelez-vous mon ouvrage? c'est bien le vôtre. — Parlez plus bas, je vous conjure, mon cher enfant, parlez plus bas. — Il vous est bien facile de vous modérer, monsieur, vous qui vous êtes sauvé prudemment de la chute de votre pièce; mais moi qu'elle écrase! — Ah! ne croyez pas qu'une pareille chute vous fasse tort. Les gens éclairés ont vu dans cet ouvrage des choses qui annoncent le talent. — Non, monsieur, je ne me flatte point, la pièce est mauvaise : j'ai acquis le droit d'en parler avec franchise, et tout le monde est du même avis. Si elle avait eu un plein succès, j'aurais déclaré qu'elle était de vous; si elle avait eu un demi-revers, je l'aurais prise sur mon

compte; mais un désastre si accablant est au-dessus de mes forces; et je vous prie de vous en charger. — Moi! mon enfant; moi, sur mon déclin, me donner ce ridicule! perdre en un jour une considération qui est l'ouvrage de quarante ans, et qui fait l'espérance de ma vieillesse! auriez-vous bien la cruauté de l'exiger? — N'avez-vous pas celle de me rendre la victime de ma complaisance? Vous savez combien il m'en a coûté. — Je sais tout ce que je vous dois; mais, mon cher Célicour, vous êtes jeune, vous avez le temps de prendre des revanches, et il ne faut qu'un succès pour faire oublier ce malheur: au nom de l'amitié, soutenez-le avec constance, je vous en conjure les larmes aux yeux. — J'y consens, monsieur; mais je sens trop les conséquences d'un premier début pour m'exposer au préjugé qu'il laisse. Je renonce au théâtre, à la poésie, aux belles-lettres. — Oui, c'est bien fait; il y a, pour un jeune homme de votre âge, tant d'autres objets d'ambition. — Il n'y en a qu'un pour moi, monsieur, et il dépend de vous. — Parlez, il n'est point de service que je ne vous rende; qu'exigez-vous? — La main de votre nièce. — La main d'Agathe! — Oui, je l'adore, et c'est elle qui, pour vous plaire, m'a fait consentir à tout ce que vous avez voulu. — Ma nièce est de la confidence? — Oui, monsieur. — Ah! son étourderie aura peut-être..... Hola! quelqu'un: vite, ma nièce, qu'elle vienne. — Rassurez-vous; Agathe est moins enfant, moins étourdie qu'elle ne paraît l'être. — Ah! vous me faites trembler.... Ma chère Agathe, tu sais ce qui se passe et le malheur qui vient d'arriver? — Oui, mon oncle. — As-tu révélé ce fatal secret à personne? — A personne au monde. — Y puis-je bien compter? — Oui, je vous le jure. — Eh bien! mes enfans, qu'il meure avec nous trois; je vous le demande comme la vie. Agathe, Célicour vous aime; il renonce, par amitié pour moi, au théâtre, à la poésie, aux lettres; et je lui dois votre main pour prix d'un si grand sacrifice. Il est trop payé! s'écria Célicour en saisissant la main d'Agathe. J'épouse un auteur malheureux, dit-elle en souriant; mais je me charge de le consoler de son infortune; le pis aller est qu'on lui refuse de l'esprit, et tant d'honnêtes gens s'en passent. Or ça, mon cher oncle, voilà Célicour qui renonce à la gloire d'être poëte; ne feriez-vous pas bien de renoncer à celle d'être connaisseur? vous en seriez bien plus tranquille. Agathe fut interrompue par l'arrivée de Clément, valet de chambre affidé de son oncle. Ah! monsieur, dit-il tout essoufflé, vos amis, vos bons amis! — Eh bien! Clément? — J'étais au parterre; ils y étaient tous. — Je le sais bien. Ont-ils applaudi? — Applaudi! les traîtres! Si vous aviez vu avec quelle fureur ils ont déchiré ce malheureux jeune homme. Je vous demande mon congé, si ces gens-là rentrent chez vous. Ah!

es lâches ! dit Fintac. Oui, c'en est fait, je brûle mes livres, et omps tout commerce avec les gens de lettres. Gardez vos livres pour votre amusement, dit Agathe en embrassant son oncle; et l'égard des gens de lettres, n'en veuillez faire que vos amis, et ous en verrez d'estimables.

L'HEUREUX DIVORCE.

L'INQUIÉTUDE et l'inconstance ne sont, dans la plupart des hommes, que la suite d'un faux calcul. Une prévention trop avantageuse pour les biens qu'on désire, fait qu'on éprouve, dès qu'on les possède, ce malaise et ce dégoût qui ne nous laissent jouir de rien. L'imagination détrompée et le cœur mécontent se portent à de nouveaux objets dont la perspective nous éblouit à son tour et dont l'approche nous désabuse. Ainsi, d'illusion en illusion, l'on passe sa vie à changer de chimère; c'est la maladie des âmes vives et délicates; la nature n'a rien d'assez parfait pour elles; de là vient qu'on a mis tant de gloire à fixer le goût d'une jolie femme.

Lucile, au couvent, s'était peint les charmes de l'amour et les délices du mariage avec le coloris d'une imagination de quinze ans, dont rien encore n'avait terni la fleur.

Elle n'avait vu le monde que dans ces fictions ingénieuses, qui sont le roman de l'humanité. Il n'en coûte rien à un homme éloquent pour donner à l'amour et à l'hymen tous les charmes qu'il imagine. Lucile, d'après ces tableaux, voyait les amans et les époux comme ils ne sont que dans les fables, toujours tendres et passionnés, ne disant que des choses flatteuses, occupés uniquement du soin de plaire, ou par des hommages nouveaux, ou par des plaisirs variés sans cesse.

Telle était la prévention de Lucile, quand on vint la tirer du couvent pour épouser le marquis de Lisère. Sa figure intéressante et noble la prévint favorablement. Ses premiers entretiens achevèrent de déterminer l'irrésolution de son âme. Elle ne voyait point encore, dans le marquis, l'ardeur d'un amour passionné; mais elle pensait assez modestement d'elle-même pour ne pas prétendre à l'enflammer d'un premier coup-d'œil. Ce goût, tranquille dans sa naissance, allait faire des progrès rapides: il fallait lui en donner le temps. Cependant le mariage fut conclu et terminé avant que l'inclination du marquis fût devenue une passion violente.

Rien de plus vrai, de plus solide que le caractère du marquis de

Lisère. En épousant une jeune personne, il se proposait, pour la rendre heureuse, de commencer par être son ami, persuadé qu'un honnête homme fait tout ce qu'il veut d'une femme bien née quand il a gagné sa confiance; et qu'un époux qui se fait craindre invite sa femme à le tromper, et l'autorise à le haïr.

Pour suivre le plan qu'il s'était tracé, il était essentiel de n'être point amant passionné; la passion ne connaît point de règle. Il s'était bien consulté, avant de s'engager, sur l'espèce de goût que lui inspirait Lucile, résolu de n'épouser jamais celle dont il serait follement épris. Lucile ne trouva dans son mari que cette amitié vive et tendre, cette complaisance attentive et soutenue, cette volupté douce et pure, cet amour enfin, qui n'a ni accès ni langueur. D'abord elle se flattait que l'ivresse, l'enchantement, les transports, auraient leur tour; l'âme de Lisère fut inaltérable.

Cela est singulier, disait-elle; je suis jeune, je suis belle, et mon mari ne m'aime pas! Je lui appartiens, c'en est assez pour me posséder avec froideur; mais aussi pourquoi le laisser tranquille? Peut-il désirer ce qui est à lui sans réserve et sans trouble? Il serait passionné s'il était jaloux. Que les hommes sont injustes! il faut les tourmenter pour leur plaire. Soyez tendre, fidèle, empressée, ils se négligent, ils vous dédaignent. L'égalité du bonheur les ennuie. Le caprice, la coquetterie, l'inconstance, les réveillent, les excitent; ils n'attachent de prix au plaisir qu'autant qu'il leur coûte des peines. Lisère, moins sûr d'être aimé, en serait mille fois plus amoureux lui-même. Cela est aisé, soyons à la mode. Tout ce qui m'environne m'offre assez de quoi l'inquiéter, s'il est capable de jalousie.

D'après ce beau projet, Lucile joua la dissipation, la coquetterie; elle mit du mystère dans ses démarches; elle se fit des sociétés dont le marquis n'était pas. Ne l'ai-je pas prévu, disait-il en lui-même, que j'avais une femme comme une autre? Au bout de six mois de mariage elle commence à s'ennuyer. Je serais un joli homme si j'étais amoureux de ma femme! Heureusement mon goût et mon estime pour elle me laissent toute ma raison; il faut en faire usage, dissimuler, me vaincre, et n'employer, pour la retenir, que la douceur et les bons procédés. Ils ne réussissent pas toujours; mais les reproches, les plaintes, la gêne et la violence réussissent encore moins. La modération, la complaisance, la tranquillité du marquis achevaient d'impatienter Lucile. Hélas! disait-elle, j'ai beau faire, cet homme-là ne m'aimera jamais; c'est une de ces âmes froides que rien n'émeut, que rien n'intéresse; et je suis condamnée à passer ma vie avec un marbre qui ne sait aimer ni haïr! O délices des âmes sensibles! charme des cœurs passionnés! Amour, qui nous élèves au ciel sur tes ailes en-

flammées! où sont ces traits brûlans dont tu blesses les amans heureux? où est l'ivresse où tu les plonges? où sont ces transports ravissans qu'ils s'inspirent tour à tour? Où ils sont? poursuivait-elle; dans l'amour libre et indépendant, dans l'abandon de deux cœurs qui se donnent eux-mêmes. Et pourquoi le marquis serait-il passionné? Quel sacrifice lui ai-je fait? par quels traits courageux, par quel dévouement héroïque ai-je ému la sensibilité de son âme? Où est le mérite d'avoir obéi, d'avoir accepté pour époux un jeune homme aimable et riche qu'on a choisi sans mon aveu? Est-ce à l'amour à se mêler d'un mariage de convenance? Cependant est-ce là le sort d'une femme de seize ans, à qui, sans vanité, la nature a donné de quoi plaire, et plus encore de quoi aimer? Car enfin je ne puis me dissimuler ni les grâces de ma figure, ni la sensibilité de mon cœur. A seize ans, languir sans espoir dans une froide indifférence, et voir s'écouler sans plaisir au moins une vingtaine d'années qui pourraient être délicieuses! Je dis une vingtaine au moins; et ce n'est pas vouloir ennuyer le monde que d'y renoncer avant quarante ans. Cruelle famille! est-ce pour toi que j'ai pris un époux? Tu m'as choisi un honnête homme; le rare présent que tu m'as fait! s'ennuyer avec un honnête homme, et s'ennuyer toute sa vie! En vérité, cela est bien dur.

Le mécontentement dégénéra bientôt en humeur du côté de Lucile; et Lisère crut enfin s'apercevoir qu'elle l'avait pris en aversion. Ses amis lui déplaisaient, leur société lui était importune; elle les recevait avec une froideur capable de les éloigner. Le marquis ne put dissimuler plus long-temps. Madame, dit-il à Lucile, l'objet du mariage est de se rendre heureux; nous ne le sommes pas ensemble; et il est inutile de nous piquer d'une constance qui nous gêne. Notre fortune nous met en état de nous passer l'un de l'autre, et de reprendre cette liberté dont nous nous sommes fait imprudemment un mutuel sacrifice. Vivez chez vous, je vivrai chez moi; je ne vous demande pour moi que de la décence, et les égards que vous vous devez à vous-même. Très-volontiers, monsieur, lui répondit Lucile avec la froideur du dépit; et dès ce moment tout fut arrangé pour que madame eût son équipage, sa table, ses gens, en un mot, sa maison à elle.

Le souper de Lucile devint bientôt un des plus brillans de Paris. Sa société fut recherchée par tout ce qu'il y avait de jolies femmes et d'hommes galans. Mais il fallait que Lucile eût quelqu'un; et c'était à qui l'engagerait dans ce premier pas, le seul, dit-on, qui soit difficile. Cependant elle jouissait des hommages d'une cour brillante; et son cœur, irrésolu encore, semblait ne suspendre son choix que pour le rendre plus flatteur. On crut voir enfin celui

qui devait le déterminer. A l'approche du comte de Blamzé, tous les aspirans baissèrent le ton. C'était l'homme de la cour le plus redoutable pour une jeune femme. Il était décidé qu'on ne pouvait lui résister; et l'on s'en épargnait la peine. Il était beau comme le jour, se présentait avec grâce, parlait peu, mais très-bien; et s'il disait des choses communes, il les rendait intéressantes par le son de voix le plus flatteur, et le plus beau regard du monde. On n'osait dire que Blamzé fût un fat, tant sa fatuité avait de noblesse. Une hauteur modeste formait son caractère; il décidait de l'air du monde le plus doux, et du ton le plus laconique; il écoutait les contradictions avec bonté, n'y répondait que par un sourire; et si on le pressait de s'expliquer, il souriait encore et gardait le silence, ou répétait ce qu'il avait dit. Jamais il n'avait combattu l'avis d'un autre, jamais il n'avait pris la peine de rendre raison du sien; c'était la politesse la plus attentive, et la présomption la plus décidée qu'on eût encore vu réunies dans un jeune homme de qualité.

Cette assurance avait quelque chose d'imposant qui le rendait l'oracle du goût et le législateur de la mode. On n'était sûr d'avoir bien choisi le dessin d'un habit ou la couleur d'une voiture, qu'après que Blamzé avait applaudi d'un coup-d'œil. *Il est bien*, *elle est jolie*, étaient de sa bouche des mots précieux, et son silence un arrêt accablant. Le despotisme de son opinion s'étendait jusque sur la beauté, les talens, l'esprit et les grâces. Dans un cercle de femmes, celle qu'il avait honorée d'une attention particulière était à la mode dès ce même instant.

La réputation de Blamzé l'avait précédé chez Lucile; mais les déférences que lui marquaient ses rivaux eux-mêmes redoublèrent l'estime qu'elle avait pour lui. Elle fut éblouie de sa beauté, et plus surprise encore de sa modestie. Il se présenta de l'air le plus respectueux, s'assit à la dernière place; mais bientôt tous les regards se dirigèrent sur lui. Sa parure était un modèle de goût, tous les jeunes gens qui l'environnaient l'étudiaient avec une attention scrupuleuse. Ses dentelles, sa broderie, sa coiffure, on examinait tout; on écrivait les noms de ses marchands et de ses ouvriers. Cela est singulier, disait-on, je ne vois ces dessins, ces couleurs qu'à lui. Blamzé avouait modestement qu'il lui en coûtait peu de soin. L'industrie, disait-il, est au plus haut point; il n'y a qu'à l'éclairer et à la conduire. Il prenait du tabac en disant ces mots, et sa boîte excitait une curiosité nouvelle; elle était cependant d'un jeune artiste que Blamzé tirait de l'oubli. On lui demandait le prix de tout; il répondait en souriant, qu'il ne savait le prix de rien; et les femmes se disaient à l'oreille le nom de celle qui était chargée de ces détails.

Je suis honteux, madame, dit Blamzé à Lucile, que ces bagatelles occupent une attention qui devrait se réunir sur un objet bien plus intéressant. Pardon, si je me prête aux questions frivoles de cette jeunessse; jamais complaisance ne m'a tant coûté. J'espère, ajouta-t-il tout bas, que vous voudrez bien me permettre de venir m'en dédommager dans quelque moment plus tranquille. J'en serai fort aise, répondit Lucile en rougissant; et à sa rougeur, et au sourire tendre dont Blamzé accompagna une révérence respectueuse, l'assemblée jugea que l'intrigue ne traînerait pas en longueur. Lucile, qui ne sentait pas la conséquence de quelques mots dits à l'oreille, et qui ne croyait pas avoir donné un rendez-vous, fit à peine attention aux regards d'intelligence que les femmes se lançaient, et aux légères plaisanteries qui échappaient aux hommes. Elle se livra insensiblement à ses réflexions, et fut rêveuse toute la soirée. On ramena souvent le propos sur Blamzé. Tout le monde en dit du bien; ses rivaux en parlaient avec estime; les rivales de Lucile en parlaient avec complaisance. Personne n'était plus honnête, plus galant, plus respectueux; et de vingt femmes dont il avait eu à se louer, aucune n'avait eu à s'en plaindre. Alors Lucile devenait attentive; rien ne lui échappait. Vingt femmes! disait-elle en elle-même, cela est bien fort! mais faut-il en être surpris? il en cherche une qui soit digne de le fixer, et capable de se fixer elle-même.

On espérait le lendemain qu'il viendrait de bonne heure et avant la foule; on l'attendit, on fut inquiète; il ne vint point, on eut de l'humeur; il écrivit, on lut son billet, et l'humeur cessa. Il était désespéré de perdre les plus beaux momens de sa vie; des importuns l'excédaient; il eût voulu pouvoir s'échapper; mais ces importuns étaient des personnages. Il ne pouvait être heureux que le jour suivant; mais il conjurait Lucile de le recevoir le matin, pour abréger, disait-il, de quelques heures les ennuis cruels de l'absence. La société s'assembla comme de coutume; et Lucile reçut son monde avec une froideur dont on fut piqué. Nous n'aurons pas Blamzé ce soir, dit Clarice avec l'air affligé, il va souper à la petite maison d'Araminte. A ces mots, Lucile pâlit; et la gaieté qui régnait autour d'elle ne fit que redoubler la douleur qu'elle tâchait de dissimuler. Son premier mouvement fut de ne plus revoir le perfide; mais Clarice avait voulu peut-être, ou par malice ou par jalousie, lui donner un tort qu'il n'avait pas. Ce n'était, après tout, s'engager à rien que de le voir encore une fois; et avant de le condamner, il était juste de l'entendre.

Comme elle était à sa toilette, Blamzé arrive en polisson; mais le plus élégant polisson du monde. Lucile fut un peu surprise de

voir paraître en négligé un homme qu'elle connaissait à peine ; et s'il lui en avait donné le temps, peut-être se serait-elle fâchée. Mais il lui dit tant de jolies choses sur la fraîcheur de son teint, sur la beauté de ses cheveux, sur l'éclat de son réveil, qu'elle n'eut pas le courage de se plaindre. Cependant Araminte ne lui sortait pas de l'idée ; mais il n'eût pas été décent de paraître si-tôt jalouse ; un reproche pouvait la trahir. Elle se contenta de lui demander ce qu'il avait fait la veille. — Ce que j'ai fait ! et le sais-je moi-même ? Ah ! que le monde est fatigant ! qu'on est heureux d'être oublié loin de la foule, d'être à soi, d'être à ce qu'on aime ! Croyez-moi, Lucile, défendez-vous de ce tourbillon qui vous environne ; plus de repos, plus de liberté, sitôt qu'on s'y laisse entraîner. A propos de tourbillon, que faites-vous de ces jeunes gens qui composent votre cour ? Ils se disputent votre conquête. Avez-vous daigné faire un choix ? La tranquille familiarité de Blamzé avait d'abord étonné Lucile ; cette question acheva de l'interdire. Je suis indiscret peut-être, reprit Blamzé, qui s'en aperçut. Point du tout, répondit Lucile avec douceur ; je n'ai rien à dissimuler, et je ne crains pas que l'on me devine. Je m'amuse de la légèreté de cette jeunesse évaporée, mais pas un d'eux ne me semble digne d'un attachement sérieux. Blamzé parla de ses rivaux avec indulgence, et trouva que Lucile les jugeait trop sévèrement. Cléon, par exemple, disait-il, a de quoi être aimable ; il ne sait rien encore ; c'est dommage, car il parle assez bien des choses qu'il ne sait pas, et il me prouve qu'avec de l'esprit on se passe du sens commun. Clairfons est un étourdi ; mais c'est le premier feu de l'âge ; et il n'a besoin que d'être discipliné par une femme qui ait vécu. Le caractère de Pomblac annonce un homme à sentiment ; et cette naïveté, qui ressemble à de la bêtise, me plairait assez, si j'étais femme ; quelque coquette en fera son profit. Le petit Linval est suffisant ; mais il n'aura pas été supplanté cinq ou six fois, qu'on sera surpris de le voir modeste. Quant à présent, poursuivit Blamzé, rien de tout cela ne vous convient. Cependant vous voilà libre ; que faites-vous de cette liberté ? Je tâche d'en jouir, répondit Lucile. C'est une enfance, reprit le comte : on ne jouit de sa liberté qu'au moment qu'on y renonce ; et l'on ne doit la conserver avec soin qu'afin de la perdre à propos. Vous êtes jeune, vous êtes belle ; ne vous flattez pas d'être long-temps à vous-même ; si vous ne donniez pas votre cœur, il se donnerait tout seul ; mais parmi ceux qui peuvent y prétendre, il est important de choisir. Dès que vous aimerez, et quand vous n'aimeriez pas, vous serez aimée infailliblement ; ce n'est point là ce qui m'inquiète ; mais à votre âge on a besoin de trouver, dans un amant, un conseil, un guide, un ami, un

omme formé par l'usage du monde, et en état de vous éclairer ar les dangers que vous y allez courir. Un homme comme vous, ar exemple, dit Lucile d'un ton ironique et avec un sourire moueur. Vraiment oui, continua Blamzé; je serais assez votre fait, ans tout ce monde qui m'assiége; mais le moyen de m'en débarasser? N'en faites rien, reprit Lucile, vous exciteriez trop de laintes, et vous m'attireriez trop d'ennemis. Pour les plaintes, lit froidement le comte, j'y suis accoutumé. A l'égard des ennemis, l'on ne s'en met guère en peine, lorsqu'on a de quoi se suffire, et le bon sens de vivre pour soi. A mon âge, dit Lucile en souriant, on est trop timide encore; et quand il n'y aurait à essuyer que le désespoir d'une Araminte, cela seul me ferait trembler. Une Araminte? reprit Blamzé sans s'émouvoir, est une bonne femme qui entend raison, et qui ne se désespère point. Je vois qu'on vous en a parlé; voici mon histoire avec elle. Araminte est une de ces beautés qui, se voyant sur leur déclin, pour ne pas tomber dans l'oubli, et pour ranimer leur considération expirante, ont besoin de temps en temps de faire un éclat dans le monde. Elle m'a engagé à lui rendre quelques soins, et à lui marquer quelque empressement. Il n'eût pas été honnête de la refuser; je me suis prêté à ses vues. Pour donner plus de célébrité à notre aventure, elle a voulu prendre une petite maison. J'ai eu beau lui représenter que ce n'était pas la peine, pour un mois tout au plus que j'avais à lui donner; la petite maison a été meublée à mon insu, et le plus galamment du monde. On m'a fait promettre, et c'était là le grand point, d'y souper avec l'air du mystère; c'était hier le jour annoncé. Araminte, pour plus de secret, n'y avait invité que cinq de ses amies, et ne m'avait permis d'y amener qu'un pareil nombre de mes amis. J'y allai donc; j'eus l'air du plaisir, je fus galant, empressé auprès d'elle; en un mot, je laissai partir les convives, et ne me retirai qu'une demi-heure après eux; c'est là, je crois, tout ce qu'exigeait la bienséance; aussi Araminte fut-elle enchantée de moi. C'en est assez pour lui attirer la vogue; et je puis désormais prendre congé d'elle quand il me plaira, sans avoir aucun reproche à craindre. Voilà, madame, quelle est ma façon de me conduire. La réputation d'une femme m'est aussi chère que la mienne; je vous dirai plus; il ne m'en coûte rien de faire à sa gloire le sacrifice de ma vanité. Le plus grand malheur pour une femme à prétentions, c'est d'être quittée: je ne quitte jamais, je me fais renvoyer, je fais semblant même d'en être inconsolable; et il m'est arrivé quelquefois de m'enfermer trois jours de suite sans voir personne, pour laisser à celle dont je me détachais tous les honneurs de la rupture. Vous voyez, belle Lucile, que les hommes ne sont pas tous aussi

malhonnêtes qu'on le dit, et qu'il y a encore parmi nous de principes et des mœurs.

Lucile, qui n'avait lu que les romans du temps passé, n'était point accoutumée à ce nouveau style, et sa surprise redoublait à chaque mot qu'elle entendait. Quoi! monsieur, dit-elle, c'est là ce que vous appelez des mœurs et des principes! — Oui, madame, mais cela est rare, et la considération singulière que mes procédés m'ont acquise ne fait pas l'éloge de nos jeunes gens. En honneur, plus j'y pense, et plus je voudrais, pour votre intérêt même, que vous eussiez quelqu'un comme moi. Je me flatte, dit Lucile, que je serais ménagée comme une autre, et qu'au moins n'aurais-je pas le désagrément d'être quittée. — C'est une plaisanterie, madame; mais ce qui n'en est pas une, c'est que vous méritez un homme qui pense, et qui sache développer les qualités de l'esprit et du cœur que je crois démêler en vous. Lisère est un bon enfant; mais il n'aurait jamais su tirer parti de sa femme, et en général le désir de plaire à un mari n'est pas assez vif pour qu'on se donne la peine d'être aimable avec lui jusqu'à un certain point. Heureusement qu'il vous laisse à votre aise, et vous ne seriez pas digne d'un procédé aussi raisonnable, si vous perdiez le temps le plus précieux de votre vie dans l'indolence ou dans la dissipation.

Je ne crains, dit Lucile, de tomber dans aucun de ces deux excès. — On ne voit pourtant que cela dans le monde. — Je le sais bien, monsieur; et voilà pourquoi je serais difficile dans le choix, si j'avais dessein d'en faire un; car je ne pardonne un attachement qu'autant qu'il est solide et durable. — Quoi! Lucile, à votre âge, vous piqueriez-vous de constance? En vérité, si je le croyais, je serais capable de faire une folie. — Et cette folie serait? — D'être sage, et de m'attacher tout de bon. — Sérieusement, vous auriez ce courage? — Ma foi, j'en ai peur, si vous voulez que je vous parle vrai. — Voilà une singulière déclaration! — Elle est assez mal tournée; mais je vous prie de me pardonner; c'est la première de ma vie. — La première, dites-vous? — Oui, madame; jusqu'ici on avait eu la bonté de m'épargner les avances; mais je vois bien que je vieillis. — Eh bien! monsieur, pour la rareté du fait, je vous pardonne ce coup d'essai. Je ferai plus encore, je vous avouerai qu'il ne peut me déplaire. — En vérité? Cela est heureux! Madame approuve que je l'aime! Et me fera-t-elle aussi l'honneur de m'aimer? — Ah! c'est autre chose: le temps m'apprendra si vous le méritez. — Regardez-moi, Lucile. — Je vous regarde. — Et vous ne riez pas? — De quoi rirais-je? — De votre réponse. Me prenez-vous pour un enfant? — Je vous parle raison, ce me semble. — Et c'est pour me parler raison que

vous m'avez fait l'honneur de m'accorder un tête-à-tête? — Je ne croyais pas que pour être raisonnable nous eussions besoin de témoins. Après tout, que vous ai-je dit, à quoi vous n'ayez dû vous attendre? Je vous trouve des grâces, de l'esprit, un air intéressant et noble. — Vous avez bien de la bonté. — Mais ce n'est pas assez pour mériter ma confiance et pour déterminer mon inclination. — Ce n'est pas assez, madame? Excusez du peu. Et que faut-il de plus, s'il vous plaît? — Une connaissance plus approfondie de votre caractère, une persuasion plus intime de vos sentimens pour moi. Je ne vous promets rien, je ne me défends de rien: vous avez tout à espérer, mais rien à prétendre; c'est à vous de voir si cela vous convient. — Rien ne doit coûter sans doute, belle Lucile, pour vous mériter et vous obtenir; mais, de bonne foi, voulez-vous que je renonce à tout ce que le monde a de charmes pour faire dépendre mon bonheur d'un avenir incertain? Je suis, vous le savez, et je ne m'en fais pas accroire, je suis l'homme de France le plus recherché: soit goût, soit caprice, il n'importe; c'est à qui m'aura, ne fût-ce qu'en passant. Vous avez raison, dit Lucile; j'étais injuste, et vos momens sont trop précieux. — Non, je l'avoue de bonne foi; je suis las d'être à la mode; je cherchais un objet qui pût me fixer; je l'ai trouvé, je m'y attache: rien de plus heureux; mais encore faut-il que ce ne soit pas en vain. Vous voulez le temps de la réflexion; je vous donne vingt-quatre heures; je crois que cela est bien honnête, et je n'en ai jamais tant donné. J'ai la réflexion trop lente, reprit Lucile, et vous êtes trop pressé pour nous accorder sur ce point. Je suis jeune, peut-être sensible; mais mon âge et ma sensibilité ne m'engageront jamais dans une démarche imprudente. Je vous l'ai dit: si mon cœur se donne, le temps, les épreuves, la réflexion, la douce habitude de la confiance et de l'estime, l'auront décidé dans son choix. — Mais, madame, de bonne foi, croyez-vous trouver un homme aimable assez désœuvré pour perdre son temps à filer une intrigue? et vous-même, prétendez-vous passer votre jeunesse à consulter si vous aimerez? Je ne sais, répondit Lucile, si j'aimerai jamais, ni quel temps j'emploierai à m'y résoudre; mais ce temps ne sera pas perdu, s'il m'épargne des regrets. Je vous admire, madame, je vous admire, dit Blamzé en prenant congé d'elle; mais je n'ai pas l'honneur d'être de l'ancienne chevalerie, et je n'étais pas venu si matin pour composer avec vous un roman.

Lucile, étourdie de la scène qu'elle venait d'avoir avec Blamzé, passa bientôt de l'étonnement à la réflexion. C'est donc là, dit-elle, l'homme à la mode, l'homme aimable par excellence! Il daigne me trouver jolie, et s'il me croyait capable de constance, il ferait la folie de m'aimer tout de bon! Encore n'a-t-il pas le

loisir d'attendre que je me sois consultée ; il fallait saisir le m ment de lui plaire, me décider dans les vingt-quatre heures; n'en a jamais tant donné. Est-ce donc ainsi que les femmes s'av lissent et que les hommes leur font la loi? Heureusement il s'e fait connaître. Sous cet air modeste qui m'avait séduite, quel suffisance, quelle présomption! Ah! je vois que le malheur le pl humiliant pour une femme est celui d'aimer un fat.

Le même jour, après l'opéra, la société de Lucile étant assem blée, Pomblac vint lui dire, avec l'air du mystère, qu'elle n'au rait à souper ni Blamzé ni Clairfons. A la bonne heure, dit-elle je n'exige pas de mes amis une assiduité qui les gêne; il y a mêm telles gens dont l'assiduité me gênerait. Si Blamzé était de c nombre, reprit ingénument Pomblac; Clairfons vous en a délivré au moins pour quelque temps. — Comment cela? — Ne vous effrayez point; tout s'est passé le mieux du monde. — Eh quoi, monsieur, que s'est-il passé? — Après l'opéra, la toile baissée, nous étions sur le théâtre, et, selon notre usage, nous écoutions Blamzé décidant sur tout. Après nous avoir dit son avis sur le chant, la danse, les décorations, il nous a demandé si nous soupions chez la petite marquise. (Pardon, madame, c'est de vous qu'il parlait.) Nous lui avons répondu qu'oui. Je n'en serai point, a-t-il dit; depuis ce matin nous nous boudons. J'ai demandé quel pouvait être le sujet de cette bouderie. Blamzé nous a raconté que vous lui aviez donné un rendez-vous; qu'il y avait manqué, que vous en aviez été piquée; qu'il avait réparé cela ce matin; que vous faisiez l'enfant; qu'il s'était pressé de conclure, que vous aviez demandé le temps de la réflexion; et qu'ennuyé de vos *si* et de vos *mais*, il vous avait plantée là. Il nous a dit que vous vouliez débuter par un engagement sérieux; qu'il en avait eu quelque envie, mais qu'il n'avait pas assez de momens à lui; qu'en calculant les forces de la place, il avait jugé qu'elle pouvait soutenir un siége, et qu'il n'était bon, lui, que pour les coups de main. C'est un exploit digne de quelqu'un de vous, a-t-il ajouté : vous êtes jeunes, c'est l'âge où l'on aime à trouver des difficultés pour les vaincre; mais je vous préviens que la vertu est son fort, et que le sentiment est son faible. Tout était dit, si j'avais pris la peine de jouer l'amant passionné. J'étais bien persuadé qu'il mentait, reprit le jeune homme; mais j'ai eu la prudence de me taire. Clairfons n'a pas été aussi patient que moi; il lui a témoigné qu'il ne croyait pas un mot de son histoire. A ce propos, ils sont sortis ensemble. Je les ai suivis. Clairfons a reçu un coup d'épée. — Et Blamzé? — Blamzé en tient deux dont il guérira difficilement. Tandis que je lui aidais à gagner son carrosse, si Clairfons, m'a-t-il dit, sait tirer avantage de cette aventure, il aura Lucile. Une femme se

défend mal contre un homme qui la défend si bien. Dis-lui que je le dispense du secret avec elle; il est juste qu'elle sache ce qu'elle doit à son chevalier.

Lucile eut toutes les peines du monde à cacher le trouble et la frayeur dont ce récit l'avait pénétrée ; elle feignit un mal de tête; et l'on sait qu'un mal de tête, pour une jolie femme, est une manière civile de congédier les importuns. On la laissa seule au sortir de table.

Livrée à elle-même, Lucile ne se consolait pas d'être le sujet d'un combat qui allait la rendre la fable du monde. Elle était vivement touchée de la chaleur avec laquelle Clairfons avait vengé son injure; mais quelle humiliation pour elle si cette aventure faisait un éclat, et si Lisère en était instruit ! Heureusement le secret fut gardé. Pomblac et Clairfons se firent un devoir de ménager l'honneur de Lucile; et Blamzé, guéri de ses blessures, n'eut garde de se vanter d'une imprudence dont il était si bien puni. On demandera peut-être comment un homme si discret jusqu'alors avait tout à coup cessé de l'être ? C'est qu'on est moins tenté de publier les faveurs qu'on obtient, que de se venger des rigueurs qu'on éprouve. Cette première indiscrétion faillit à lui coûter la vie; il fut un mois au bord du tombeau. Clairfons eut moins de peine à guérir de sa blessure, et Lucile le revit avec un attendrissement qui lui était inconnu. Si l'on s'attache à quelqu'un qui a exposé sa vie pour nous, on s'attache aussi naturellement à quelqu'un pour qui l'on a exposé sa vie; et de tels services sont peut-être des liens plus forts pour celui qui les a rendus, que pour celui qui en est redevable. Clairfons devint donc éperdument amoureux de Lucile; mais plus elle lui devait de retour, moins il osait en exiger. Il avait un plaisir sensible à se trouver généreux, et il allait cesser de l'être, s'il se prévalait des droits qu'il avait acquis sur la reconnaissance de Lucile : aussi fut-il plus timide auprès d'elle que s'il n'avait rien mérité; mais Lucile lut dans son âme, et cette délicatesse de sentiment acheva de l'intéresser. Cependant la crainte de paraître manquer à la reconnaissance, ou celle de la porter trop loin, lui fit dissimuler la confidence que Pomblac lui avait faite; ainsi la bienveillance qu'elle témoignait à Clairfons paraissait libre et désintéressée, et il en était d'autant plus touché. Leur inclination mutuelle faisait chaque jour des progrès sensibles. Il se cherchaient des yeux, se parlaient avec intimité, s'écoutaient avec complaisance, se rendaient compte de leurs démarches, à la vérité sans affectation et comme pour dire quelque chose, mais avec tant d'exactitude, qu'ils savaient, à une minute près, l'heure à laquelle ils devaient se revoir. Insensiblement Clairfons devint plus familier et Lucile moins réservée.

Il n'y avait plus qu'à s'expliquer, et pour cela il n'était pas besoin de ces incidens merveilleux que l'amour envoie quelquefois au secours des amans timides. Un jour qu'ils étaient seuls, Lucile laissa tomber son éventail ; Clairfons le relève et le lui présente ; elle le reçoit avec un doux sourire ; ce sourire donne à son amant la hardiesse de lui baiser la main : cette main était la plus belle du monde, et dès que la bouche de Clairfons s'y fut appliquée, elle ne put s'en détacher. Lucile, dans son émotion, fit un léger effort pour retirer sa main; il lui opposa une douce violence, et ses yeux, tendrement attachés sur les yeux de Lucile, achevèrent de la désarmer. Leurs regards s'étaient tout dit avant que leur voix s'en fût mêlée, et l'aveu mutuel de leur amour fut fait et rendu en deux mots. Je respire, nous nous aimons, dit Clairfons enivré de joie. Hélas ! oui, nous nous aimons, répondit Lucile avec un profond soupir; il n'est plus temps de s'en dédire; mais souvenez-vous que je suis liée par des devoirs; ces devoirs sont inviolables; et si je vous suis chère, ils vous seront sacrés.

Le penchant de Lucile n'était point de ces amours à la *mode* qui étouffent la pudeur en naissant; et Clairfons le respectait trop pour s'en prévaloir comme d'une faiblesse. Enchanté d'être aimé, il borna long-temps ses désirs à la possession délicieuse d'un cœur pur, vertueux, et fidèle. Qu'on aime peu, disait-il lui-même dans son délire, quand on n'est pas heureux du seul plaisir d'aimer ! Quel est le sauvage stupide qui le premier appela rigueur la résistance que la pudeur craintive oppose aux désirs insensés ? Est-il, belle Lucile, est-il un refus que n'adoucissent vos regards ? Puis-je me plaindre, quand vous me souriez ? et mon âme a-t-elle des vœux à former encore, quand mes yeux puisent dans les vôtres cette volupté céleste dont vous enivrez tous mes sens ? Loin de nous, j'y consens, tous ces plaisirs suivis de regrets, qui troubleraient la sérénité de votre vie. Je respecte votre vertu autant que vous la chérissez; et je ne me pardonnerais jamais d'avoir fait naître le remords dans le sein de l'innocence même. Des sentimens si héroïques enchantaient Lucile; et Clairfons, plus tendre chaque jour, était chaque jour plus aimé, plus heureux, plus digne de l'être. Mais enfin les plaisanteries de ses amis, et les soupçons qu'on lui fit naître sur cette vertu qu'il adorait, empoisonnèrent son bonheur. Il devint sombre, inquiet, jaloux : tout l'importunait, tout lui faisait ombrage. Chaque jour Lucile sentait resserrer et appesantir sa chaîne, chaque jour c'étaient de nouvelles plaintes à entendre, de nouveaux reproches à essuyer. Tout homme reçu avec bienveillance était un rival qu'il fallait bannir. Les premiers sacrifices qu'il exigea lui furent faits sans résistance ; il en demanda de nouveaux, il les obtint ; il en

voulut encore, on se lassa de lui obéir. Clairfons crut voir, dans l'impatience de Lucile, un attachement invincible aux liaisons qu'il lui défendait; et cet amour, d'abord si délicat et si soumis, devint farouche et tyrannique. Lucile en fut effrayée; elle tâcha de l'apaiser, mais inutilement. Je ne croirai, lui dit l'impérieux Clairfons, je ne croirai que vous m'aimez que lorsque vous vivrez pour moi seul, comme je vis pour vous seule. Eh! si je possède, si je remplis votre âme, que vous fait ce monde importun? Doit-il vous en coûter d'éloigner de vous ce qui m'afflige? M'en coûterait-il de renoncer à tout ce qui vous déplairait? Que dis-je? n'est-ce pas une violence continuelle que je me fais, de voir tout ce qui n'est pas Lucile? Plût au ciel être délivré de cette foule qui vous assiége, et qui me dérobe à chaque instant ou vos regards ou vos pensées! La solitude, qui vous effraie, mettrait le comble à tous mes vœux. Nos âmes ne sont-elles pas de la même nature? ou l'amour que vous croyez ressentir n'est-il pas le même que je ressens? Vous vous plaignez que je vous demande des sacrifices! Exigez, Lucile, exigez à votre tour; choisissez parmi les épreuves, les plus pénibles, les plus douloureuses, vous verrez si je balance. Il n'est point de lien que je ne rompe; il n'est point d'efforts que je ne fasse; ou plutôt je n'en ferai aucun. Le plaisir de vous complaire me dédommagera, me tiendra lieu de tout; et ce qu'on appelle des privations, seront pour moi des jouissances. Vous le croyez, Clairfons, lui répondit la tendre et naïve Lucile; mais vous vous faites illusion. Chacune de ces privations est peu de chose; mais toutes ensemble sont beaucoup. C'est la continuité qui en est fatigante: vous m'avez fait éprouver qu'il n'est point de complaisance inépuisable. Tandis qu'elle parlait ainsi, les yeux de Clairfons, étincelans d'impatience, tantôt se tournaient vers le ciel, tantôt s'attachaient sur elle. Croyez-moi, poursuivit Lucile, les sacrifices du véritable amour se font dans le cœur et sous le voile du mystère; l'amour-propre seul en veut de solennels: pour lui, c'est peu de la victoire; il aspire aux honneurs du triomphe: c'est là ce que vous demandez.

Quelle froide analyse! s'écria-t-il, et quelle vaine métaphysique! C'est bien ainsi que raisonne l'amour! Je vous aime, madame; rien n'est plus vrai pour mon malheur: je sacrifierais mille vies pour vous plaire; et quel que soit ce sentiment, que vous appelez amour-propre, il me détache de l'univers entier, pour me livrer uniquement à vous: mais en m'abandonnant ainsi, je veux vous posséder de même. Cléon, Linval, Pomblac, tout cela peut m'inquiéter: je ne réponds pas de moi-même. Après cela, si vous m'aimez, rien ne doit vous être plus précieux que mon repos; et mon inquiétude, fût-elle une folie, c'est à vous

de la dissiper. Mais que dis-je? une folie? Vous ne rendez que trop raisonnables mes alarmes et mes soupçons. Et comment serais-je tranquille, en voyant que tout ce qui vous approche vous intéresse plus que moi?

Ah! monsieur, que je vous dois de reconnaissance! dit Lucile avec un soupir : vous me faites voir la profondeur de l'abîme où l'amour allait m'entraîner. Oui, je reconnais qu'il n'est point d'esclavage comparable à celui qu'impose un amant jaloux. — Moi, madame, je vous rends esclave! N'avez-vous pas vous-même un empire absolu sur moi? Ne disposez-vous pas.... — C'en est assez, monsieur : j'ai souffert long-temps, je me suis flattée ; vous me tirez de mon illusion, et rien ne peut m'y ramener. Soyez mon ami, si vous pouvez l'être; c'est le seul titre qui vous reste avec moi. — Ah! cruelle, voulez-vous ma mort? — Je veux votre repos et le mien. — Vous m'accablez. Quel est mon crime? — De vous aimer trop vous-même, et de ne m'estimer pas assez. — Ah! je vous jure.... — Ne jurez de rien ; votre jalousie est un vice de caractère, et le caractère ne se corrige pas. Je vous connais, Clairfons, je commence à vous craindre, et je cesse de vous aimer. Dans ce moment, je le vois, ma franchise vous désespère; mais de deux supplices je choisis le plus court; et en vous ôtant le droit d'être jaloux, je vous fais une heureuse nécessité de cesser de l'être. Je vous connais à mon tour, reprit Clairfons avec une fureur étouffée : la délicatesse d'une âme sensible s'accorde mal avec la légèreté de la vôtre : c'est un Blamzé qu'il vous faut pour amant; et j'étais bien fou de trouver mauvais.... N'allez pas plus loin, interrompit Lucile : je sais tout ce que je vous dois; mais je me retire, pour vous épargner la honte de m'en avoir fait un reproche.

Clairfons s'en alla furieux, et bien résolu de ne plus revoir une femme qu'il avait si tendrement aimée, et qui le congédiait avec tant d'inhumanité.

Lucile, rendue à elle-même, se sentit comme soulagée d'un fardeau qui l'accablait. Mais, d'un côté, les dangers de l'amour qu'elle venait de connaître; de l'autre, la triste perspective d'une éternelle indifférence, ne lui laissèrent voir, dans l'avenir, que de cruelles inquiétudes, ou que des ennuis accablans. Eh quoi! disait-elle, le ciel ne m'a-t-il donné un cœur sensible que pour me rendre le jouet d'un fat, la victime d'un tyran, ou la triste compagne d'une espèce de sage qui ne s'affecte et ne s'émeut de rien? Ces réflexions la plongèrent dans une langueur qu'elle ne put dissimuler : sa société s'en ressentit, et devint bientôt aussi triste qu'elle. Les femmes, dont sa maison était le rendez-vous, en furent alarmées. Elle est perdue, dirent-elles, si nous ne la

tirons pas de cet état funeste : la voilà dégoûtée du monde ; elle aime plus que la solitude : les symptômes de sa mélancolie viennent chaque jour plus terribles ; et à moins de quelque passion violente qui la ranime, il est à craindre qu'elle ne retombe à puissance de mari. Ne connaissons-nous personne qui puisse tourner cette jeune tête ? Blamzé lui-même s'y est mal pris, et s'en est pas venu à bout. Pour ce Clairfons, sur lequel nous comptons, c'est un petit sot qui aime comme un fou ; il n'est pas étonnant qu'elle en soit excédée. Attendez, dit Céphise après avoir rêvé quelque temps, Lucile a du romanesque dans l'esprit, il lui faut de la féerie, et le magnifique Dorimon est justement l'homme qui lui convient. Elle en rafollera, j'en suis sûre ; engageons-la seulement à lui aller demander à souper dans sa belle maison de campagne : je me charge de le prévenir et de lui faire sa leçon. La partie fut acceptée, et Dorimon en fut averti.

Dorimon était l'homme du monde qui savait le mieux quels étaient les plus habiles artistes, qui les accueillait avec le plus de grâces, et qui les récompensait le plus libéralement ; aussi avait-il la réputation de connaisseur et d'homme de goût.

Si dans quelques siècles on lisait ce conte, on le croirait fait à plaisir ; et le séjour que je vais décrire passerait pour un château de fée : mais ce n'est pas ma faute, si le luxe de notre temps le dispute au merveilleux des fables, et si, dans la peinture de nos folies, la vraisemblance manque à la vérité.

Sur les riches bords de la Seine s'élève en amphithéâtre un coteau exposé aux premiers rayons de l'aurore, et aux feux ardens du midi. La forêt qui le couronne le défend du souffle glacé des vents du nord et de l'humide influence du couchant. Du sommet de la colline tombent en cascades trois sources abondantes d'une eau plus pure que le cristal ; la main industrieuse de l'art les a conduites, par mille détours, sur des pentes de verdure. Tantôt ces eaux se divisent et serpentent en ruisseau ; tantôt elles se réunissent dans des bassins où le ciel se plaît à se mirer ; tantôt elles se précipitent et vont se briser contre des rochers taillés en grottes, où le ciseau a imité les jeux variés de la nature. La Seine, qui se courbe au pied de la colline, les reçoit dans son paisible sein, et leur chute rappelle ces temps fabuleux où les Nymphes des fontaines descendaient dans l'humide palais des fleuves pour y tempérer les ardeurs de la jeunesse et de l'amour.

Un caprice ingénieux semble avoir dessiné les jardins que ces ondes arrosent. Toutes les parties de ce riant tableau sont d'accord, sans monotonie ; la symétrie même en est piquante ; la vue s'y promène sans lassitude et s'y repose sans ennui. Une élégance noble, une richesse bien ménagée, un goût mâle et pourtant

délicat, ont pris soin d'embellir ces jardins. On n'y voit rien négligé, rien de recherché avec trop d'art. Le concours des beau simples en fait la magnificence; et l'équilibre des masses, jo à la variété des formes, produit cette belle harmonie qui fait délices des yeux.

Des bosquets ornés de statues, des treillages façonnés en co beilles et en berceaux, décorent tous les jardins connus; mais le pl souvent ces richesses, étalées sans intelligence et sans goût, causent qu'une admiration froide et triste, que suit de près satiété. Ici l'ordonnance et l'enchaînement des parties ne fait, mille sensations diverses, qu'un enchantement continu. Le seco objet qu'on découvre ajoute au plaisir que le premier a fait; l'un et l'autre s'embellissent encore des charmes de l'objet nouvea qui leur succède sans les effacer.

Ce paysage délicieux est terminé par un palais d'une architectur aérienne; l'ordre corinthien lui-même a moins d'élégance et d légèreté. Ici les colonnes imitent les palmiers unis en berceau. L naissance des palmes forme un chapiteau plus naturel et aus noble que le vase de Callimaque. Les palmes s'entrelacent dans l'intervalle des colonnes, et leurs volutes naturelles dérobent aux yeux séduits l'épaisseur de l'entablement. Cette architecture a quelque chose de fabuleux, d'aérien, qui ressemble aux palais de fées, ou à ces temples de Diane et de Vénus, que l'imagination de l'Albane a fait renaître de leurs débris. On ne sait si l'on est à Gnide ou à Délos, dans les jardins d'Armide ou dans l'île d'Alcine.

Le luxe intérieur du palais répond à la richesse des dehors. Tous les arts se sont disputé le soin et la gloire de l'embellir. Les marbres, les métaux, ce précieux argile émaillé de mille couleurs, tout ce que l'industrie a inventé pour les délices de la vie, y est étalé avec une sage profusion; et les voluptés, filles de l'opulence, y flattent l'âme par tous les sens.

Lucile fut éblouie de tant de magnificence. La première soirée lui parut un songe; ce ne fut qu'une fête brillante et variée dont elle s'aperçut bien qu'elle était la divinité. L'empressement, la vivacité, la galanterie avec laquelle Dorimon fit les honneurs de ce beau séjour, les changemens de scène qu'il produisait d'un seul regard, l'empire absolu qu'il semblait exercer sur les arts et sur les plaisirs, rappelait à Lucile tout ce qu'elle avait lu des plus célèbres enchanteurs. Elle n'osait se fier à ses yeux, et se croyait enchantée elle-même. Si Dorimon eût profité de l'ivresse où elle était plongée, peut-être le songe eût-il fini comme finissent les romans nouveaux; mais Dorimon ne fut que galant, et tout ce qu'il osa se permettre, fut de demander à Lucile qu'elle vînt quelquefois embellir son ermitage; car c'est ainsi qu'il nommait ce séjour.

Les compagnes de Lucile l'avaient observée avec soin. Les plus expérimentées jugèrent que Dorimon s'était trop occupé de sa magnificence, et pas assez de son bonheur. Il fallait saisir, disaient-elles, le premier moment de la surprise; c'est une espèce de ravissement que l'on n'éprouve pas deux fois.

Cependant Lucile, la tête remplie de tout ce qu'elle venait de voir, se faisait de Dorimon lui-même la plus merveilleuse idée. Tant de galanterie supposait une imagination vive et brillante, un esprit cultivé, un goût délicat, et un amant, s'il l'était jamais, tout occupé du soin de plaire. Ce portrait, quoiqu'un peu flatté, ne manquait pas de ressemblance. Dorimon était jeune encore, d'une figure intéressante, et du caractère le plus enjoué. Son esprit était tout en saillies; il avait dans le sentiment peu de chaleur, mais beaucoup de finesse. Personne ne disait des choses plus galantes; mais il n'avait pas le don de les persuader: on aimait à l'entendre, on ne le croyait pas. C'était l'homme du monde le plus séduisant pour une coquette, le moins dangereux pour une femme à sentiment.

Elle consentit à le revoir chez lui; et ce furent de nouvelles fêtes. Mais en vain la galanterie de Dorimon y avait rassemblé tous les plaisirs qu'elle faisait naître, en vain ces plaisirs furent-ils variés à chaque instant avec autant d'art que de goût; Lucile en fut d'abord légèrement émue, bientôt après rassasiée; et avant la fin du jour, elle conçut qu'on pouvait s'ennuyer dans ce séjour délicieux. Dorimon, qui ne la quittait pas, mit en usage tous les talens de plaire; il lui tint mille propos ingénieux, il y en mêla même de tendres; mais ce n'était point encore ce qu'elle avait imaginé. Elle croyait trouver un dieu, et Dorimon n'était qu'un homme. Le faste de sa maison l'éclipsait; les proportions n'étaient pas gardées, et Dorimon, en se surpassant, fut toujours au-dessous de l'idée que donnait de lui tout ce qui l'environnait.

Il était bien loin de soupçonner le tort que lui faisait cette comparaison dans l'esprit de Lucile; et il n'attendait qu'un moment heureux pour profiter de ses avantages. Après le concert et avant le souper, il l'amena, comme par hasard, dans un cabinet solitaire où elle irait rêver, disait-il, quand elle aurait des momens d'humeur. La porte s'ouvre, et Lucile voit son image répétée mille fois dans des trumeaux éblouissans; les peintures voluptueuses dont les panneaux étaient couverts se multipliaient autour d'elle. Lucile crut voir, en se mirant, la déesse des Amours. A ce spectacle, il lui échappa un cri de surprise et d'admiration; et Dorimon saisit l'instant de cette émotion soudaine. Régnez ici, voilà votre trône, lui dit-il, en lui montrant un sopha que

la main des fées avait semé de fleurs. Mon trône! dit Lucile e s'asseyant, et sur le ton de la gaieté; mais oui, je m'y trouv assez bien; et je suis reine d'un joli peuple. Elle parlait de la foul des amours qu'elle apercevait dans les glaces. Parmi ces suje daigneriez-vous m'admettre? dit Dorimon avec ardeur en s jetant à ses genoux. Ah! pour vous, dit-elle d'un air sérieux vous n'êtes pas un enfant; et à ces mots, elle voulut se leve Mais il la retint d'une main hardie, et l'effort qu'elle fit pou s'échapper le rendit plus audacieux. Où suis-je donc? dit-ell avec frayeur. Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je; ou mes cris.. Ces mots lui imposèrent. Excusez, madame, dit-il, une impru dence dont vous êtes un peu la cause. Venir ici, tête à tête, se repo ser sur ce sopha, comme vous avez fait, c'est donner à entendre selon l'usage reçu, qu'on veut bien souffrir un peu de violence Avec vous, je vois bien que cela ne veut rien dire; nous nou sommes mal entendus. Oh! très-mal, dit Lucile en sortant courroucée; et Dorimon la suivit, un peu confus de sa méprise. Heureusement leur absence n'avait pas été assez longue pour donner le temps d'en médire. Lucile, dissimulant son trouble, annonça qu'elle venait de voir un cabinet très-bien décoré. On y courut en foule; et les cris d'admiration ne furent interrompus que par l'arrivée du souper.

La somptuosité de ce festin semblait renchérir encore sur tous les plaisirs qu'on avait goûtés. Mais Dorimon eut beau prendre sur lui-même, il n'eut point cette gaieté qui lui était si naturelle; et Lucile ne répondit aux galanteries qu'on lui adressait pour la tirer de sa rêverie, que par ce sourire forcé, avec lequel la politesse tâche de déguiser la mauvaise humeur.

Voilà, lui dirent ses amies en se retirant avec elle, voilà l'homme qui vous convient; avec lui, la vie est un enchantement continuel; il semble que tous les plaisirs reconnaissent sa voix; dès qu'il commande, ils arrivent en foule.

Il en est, dit froidement Lucile, qui ne se commandent point; ils sont au-dessus des richesses; on ne les trouve que dans son cœur. Ma foi, ma chère enfant, lui dit Céphise, vous êtes bien difficile. Oui, madame, bien difficile, répondit-elle avec un soupir. Et pendant tout le reste du voyage elle garda un profond silence. Ce n'est là qu'une jolie femme manquée, dirent ses amies en la quittant. Encore si ses caprices étaient enjoués, on s'en amuserait; mais rien au monde n'est plus triste. C'était bien la peine de se séparer de son mari pour être prude dans le monde!

Est-ce donc là ce monde si vanté, disait de son côté Lucile? J'ai parcouru rapidement tout ce qu'il y a de plus aimable; qu'ai-je

trouvé? un fat, un jaloux; un homme avantageux qui s'attribue, comme autant de charmes, ses jardins, son palais, ses fêtes, et qui croit que la vertu la plus sévère ne demande pas mieux que de lui céder. Ah! que je hais ces faiseurs de romans qui m'ont bercée de leurs fables! L'imagination pleine de mille chimères, j'ai trouvé mon mari insipide; et il vaut mieux que tout ce que j'ai vu; il est simple; mais sa simplicité n'est-elle pas mille fois préférable aux vaines prétentions d'un Blamzé? Il est tranquille dans ses goûts; et que deviendrais-je s'il était violent et passionné comme Clairfons? Il m'aimait peu; mais il n'aimait que moi; et si j'avais été raisonnable, il m'aimait assez pour me rendre heureuse. Je n'avais point avec lui de ces plaisirs fastueux et brillans qui nous enivrent d'abord, et qui bientôt nous excèdent; mais sa complaisance, sa douceur, ses attentions délicates me ménageaient à chaque instant des plaisirs plus purs, plus solides, si j'avais bien su les goûter. Insensée que j'étais! je courais après des illusions, et je fuyais le bonheur même; il est dans le silence des passions, dans l'équilibre et le repos de l'âme. Mais, hélas! il est bien temps de reconnaître mes erreurs, quand elles m'ont fait perdre l'amitié, la confiance, peut-être l'estime de mon mari! Grâce au ciel, je n'ai à me reprocher que les imprudences de mon âge. Mais Lisère est-il obligé de m'en croire, et daignerait-il m'écouter? Ah! qu'il est malaisé de rentrer dans son devoir quand on en est une fois sorti! Malaisé! pourquoi donc? Qui me retient? La crainte d'être humiliée? Mais Lisère est honnête homme; et s'il m'a épargné dans mes erreurs, m'accablerait-il dans mon retour? Je n'ai qu'à me détacher d'une société pernicieuse, à vivre chez moi avec celles de mes amies que mon époux respecte, et que je puis voir sans rougir. Tant qu'il m'a vue livrée au monde, il ne s'est pas rapproché de moi; mais s'il me voit rendue à moi-même, il daignera peut-être me rappeler à lui; et si son cœur ne m'est pas rendu, la seule consolation qui me reste est celle de m'en rendre digne; je serai du moins réconciliée avec moi-même, si je ne puis l'être avec mon mari.

Lisère, en gémissant, l'avait suivie des yeux dans le tourbillon du monde; il comptait sur la justesse de son esprit et sur l'honnêteté de son âme. Elle sentira, disait-il, la frivolité des plaisirs qu'elle cherche, la folie des femmes, la vanité des hommes, la fausseté des uns et des autres; et si elle revient vertueuse, sa vertu n'en sera que plus affermie par les dangers qu'elle aura courus. Mais aura-t-elle échappé à tous les écueils qui l'environnent, aux charmes de la louange, aux piéges de la séduction, aux attraits de la volupté? L'on méprise le monde quand on le connaît bien; mais on s'y

livre avant de le connaître; et souvent le cœur est égaré avant que la raison l'éclaire. O Lucile! s'écriait-il en regardant le portrait de sa femme, qui était, dans la solitude, son unique entretien, ô Lucile! vous étiez si digne d'être heureuse! et je me flattais que vous le seriez avec moi. Hélas! peut-être quelqu'un de ces jolis corrupteurs qui font l'ornement et les malheurs du monde, est-il actuellement occupé à séduire son innocence, et ne s'obstine à sa défaite, que pour le plaisir de s'en glorifier. Quoi! la honte de ma femme éleverait entre nous une éternelle barrière! Il ne me serait plus permis de vivre avec celle dont la mort seule devait me séparer! Je l'ai trahie en l'abandonnant. Le ciel m'avait choisi pour gardien de sa jeunesse imprudente et fragile. Je n'ai consulté que l'usage, et je n'ai été frappé que de l'idée effrayante d'être haï comme un tyran.

Tandis que Lisère flottait ainsi dans cette cruelle incertitude, Lucile n'était pas moins agitée entre le désir de retourner à lui, et la crainte d'en être rebutée. Vingt fois, après avoir passé la nuit à gémir et à pleurer, elle s'était levée dans la résolution d'aller attendre son réveil, de se jeter à ses pieds, et de lui demander pardon; mais une honte qui est bien connue des ames sensibles et délicates, avait toujours retenu ses pas. Si Lisère ne la méprisait point, s'il conservait encore pour elle quelque sensibilité, quelque estime, depuis le temps qu'elle avait rompu avec ses sociétés, depuis qu'elle vivait retirée et solitaire, comment n'avait-il pas daigné la voir une seule fois? Tous les jours, en passant, il s'informait de la santé de madame; elle l'entendait, elle espérait qu'à la fin il demanderait à la voir. Chaque jour cet espoir renaissait; elle attendait toute tremblante le moment du passage de Lisère. Elle s'approchait le plus près qu'il lui était possible pour l'écouter, et se retirait tout en larmes, après avoir entendu demander en passant, *Comment se porte madame?* Elle aurait voulu que Lisère fût instruit de son repentir, de son retour à elle-même. Mais à qui se fier? disait-elle : à des amis? En est-il d'assez sûrs, d'assez discrets, d'assez sages pour une entremise si délicate? Les uns en auraient le talent, et n'en auraient pas le zèle; et les autres en auraient le zèle, et n'en auraient pas le talent. D'ailleurs il est si dur de confier aux autres ce qu'on n'ose s'avouer à soi-même! Une lettre.... Mais que lui écrirai-je? des mots vagues ne le toucheraient pas; et les détails sont si humilians! Enfin il lui vint une idée dont sa délicatesse et sa sensibilité furent également satisfaites. Lisère s'était absenté pour deux jours; et Lucile saisit le temps de son absence pour exécuter son dessein.

Lisère avait un vieux domestique que Lucile avait vu s'attendrir au moment de leur séparation, et dont le zèle, l'honnêteté,

a discrétion lui étaient connus. Ambroise, lui dit-elle, j'ai un ervice à vous demander. Ah! madame, dit le bon homme, ordonnez; je suis à vous de toute mon âme. Plût à Dieu que vous t mon maître vous vous aimassiez comme je vous aime! Je ne sais qui de vous deux a tort; mais je vous plains tous les deux: c'était un charme de vous voir ensemble; et je ne vois plus rien ici qui ne m'afflige, depuis que vous faites mauvais ménage. C'est peut-être ma faute, dit Lucile humiliée; mais, mon enfant, le mal n'est pas sans remède; fais seulement ce que je te dirai. Tu sais que mon portrait est dans la chambre de ton maître? — Oh! oui, madame, il le sait bien aussi; car il s'enferme quelquefois avec lui des journées entières; c'est toute sa consolation; il le regarde, il lui parle, il soupire à faire pitié; et je vois bien que le pauvre homme aimerait encore mieux s'entretenir avec vous qu'avec votre ressemblance. — Tu me dis là des choses fort consolantes, mon cher Ambroise; mais va prendre ce portrait en cachette, et choisis, pour l'apporter chez moi, un moment où tu ne sois vu de personne. — Moi, madame, priver mon maître de ce qu'il a de plus cher au monde! Demandez-moi plutôt ma vie. Rassure-toi, reprit Lucile: mon dessein n'est pas de l'en priver. Demain au soir tu viendras le reprendre et le remettre en place; je te demanderai seulement de n'en rien dire à mon mari. A la bonne heure, dit Ambroise. Je sais que vous êtes la bonté même; et vous ne voudriez pas me donner, à la fin de mes jours, le chagrin d'avoir affligé mon maître. Le fidèle Ambroise exécuta l'ordre de Lucile. Elle avait dans son portrait l'air tendre et languissant qui lui était naturel; mais son regard était serein, et ses cheveux étaient mêlés de fleurs. Elle fit venir son peintre, lui ordonna de la représenter échevelée, et de faire couler des larmes de ses yeux. Dès que son idée fut remplie, le tableau fut replacé dans l'appartement de Lisère. Il arrive, et bientôt ses yeux se lèvent sur cet objet chéri. Il est aisé de concevoir quel fut l'excès de sa surprise. Les cheveux épars le frappent d'abord. Il approche, et il voit couler des larmes. Ah! s'écria-il, ah! Lucile, sont-ce les larmes du repentir? Est-ce la douleur de l'amour? Il sort transporté, il vole chez elle, il la cherche des yeux, et il la trouve dans la même situation où le tableau la lui avait présentée. Immobile un instant, il la contemple avec attendrissement; et tout à coup se précipitant à ses genoux: Est-il bien vrai, dit-il, que ma femme me soit rendue? Oui, dit Lucile avec des sanglots, oui, si vous la trouvez encore digne de vous. Peut-elle avoir cessé de l'être, reprit Lisère en la serrant dans ses bras. Non, mon enfant, rassure-toi; je connais ton âme, et je n'ai jamais cessé de te plaindre et de t'estimer. Tu ne reviendrais pas à moi si le

monde avait pu te séduire ; et ce retour volontaire est la preuve de ta vertu. Oh ! grâce au ciel, dit-elle (le cœur soulagé par les pleurs qui coulaient en abondance de ses yeux), grâce au ciel ; je n'ai à rougir d'aucune faiblesse honteuse ; j'ai été folle, mais j'ai été honnête. Si j'en doutais, serais-tu dans mon sein ? reprit Lisère. Et à ces mots.... Mais qui peut rendre les transports de deux cœurs sensibles, qui, après avoir gémi d'une séparation cruelle, se réunissent pour toujours ? En apprenant leur réconciliation, leurs gens furent saisis de joie ; et le bon homme Ambroise disait, les yeux mouillés de larmes : Dieu soit loué, je mourrai content.

Depuis ce jour, la tendre union de ces époux sert d'exemple à tous ceux de leur âge. Leur divorce les a convaincus que le monde n'avait rien qui pût les dédommager l'un de l'autre ; et c'est ce que j'appelle un divorce heureux.

LE BON MARI.

L'un de ces bons pères de famille qui nous rappellent l'âge d'or, Félisonde avait marié Hortence, sa fille unique, au baron de Valsain, et sa nièce Amélie au président de Lusane.

Valsain, galant sans assiduité, assez tendre sans jalousie, trop occupé de sa gloire et de son avancement pour s'établir le gardien de sa femme, la laissait, sur sa bonne foi, se livrer aux dissipations d'un monde où, répandu lui-même, il se plaisait à la voir briller. Lusane, plus recueilli, plus assidu, ne respirait que pour Amélie, qui, de son côté, ne vivait que pour lui. Le soin mutuel de se complaire les occupait sans cesse ; et pour eux le plus saint des devoirs était le plus doux des plaisirs.

Le vieux Félisonde jouissait de l'union de sa famille, quand la mort d'Amélie et celle de Valsain y répandirent la tristesse et le deuil. Lusane, dans sa douleur, n'avait pas même la consolation d'être père. Valsain laissait à Hortence deux enfans, avec peu de bien. Les premiers regrets de la jeune veuve n'eurent pour objet que son époux ; mais on a beau s'oublier soi-même, on y revient insensiblement. Le temps du deuil fut celui des réflexions.

A Paris, une jeune femme qui n'est que dissipée, est à l'abri de la censure tant qu'elle est au pouvoir d'un mari : l'on suppose que le plus intéressé doit être le plus difficile, et ce qu'il approuve,

n'ose le blâmer ; mais livrée à elle-même, elle rentre sous la tutelle d'un public sévère et jaloux, et ce n'est pas à vingt-deux ans que le veuvage est un état libre. Hortence vit donc bien qu'elle était trop jeune pour ne dépendre que d'elle-même ; et Félisonde le vit encore mieux. Un jour, ce bon père confia ses craintes à Lusane, son neveu. Mon ami, lui dit-il, tu es bien à plaindre ; mais je le suis beaucoup plus que toi. Je n'ai qu'une fille : tu sais si je l'aime ; et tu vois les dangers qu'elle court. Ce monde qui l'a séduite, la rappelle : son deuil fini, elle va s'y livrer ; et je crains, tout vieux que je suis, de vivre assez pour avoir à rougir. Ma fille a un fond de vertu ; mais notre vertu est en nous, et notre honneur, cet honneur si cher, est dans l'opinion des autres. — Je vous entends, monsieur, et, s'il faut l'avouer, je partage votre inquiétude ; mais ne peut-on pas déterminer Hortence à un nouvel engagement ? — Eh ! mon ami, quelles raisons n'a-t-elle pas à m'opposer ! deux enfans, deux enfans sans fortune ; car tu sais que je ne suis pas riche, et que leur père était ruiné. — N'importe, monsieur, consultez Hortence : je connais un homme, s'il lui convenait, qui pense assez bien, qui a le cœur assez bon pour servir de père à ses enfans. Le vieux bon homme crut l'entendre. O toi, dit-il, qui faisais le bonheur de ma nièce Amélie, toi que j'aime comme mon fils, Lusane ! le ciel lit dans mon cœur..... Mais, dis-moi, l'époux que tu proposes connaît-il ma fille ? n'est-il point effrayé de sa jeunesse, de sa légèreté, de l'essor qu'elle a pris dans le monde ? — Il la connaît comme vous-même, et il ne l'en estime pas moins. Félisonde ne tarda point à parler à sa fille. Oui, mon père, je conviens, lui dit-elle, que ma position est délicate. S'observer, se craindre sans cesse, être dans le monde comme devant son juge, c'est le sort d'une veuve à mon âge ; il est pénible et dangereux. — Eh bien, ma fille, Lusane m'a parlé d'un époux qui te conviendrait. — Lusane, mon père ! ah ! s'il est possible, qu'il m'en donne un qui lui ressemble. Heureuse moi-même avec Valsain, je ne laissais pas quelquefois d'envier le sort de sa femme. Le père, enchanté de sa réponse, vint la rendre à son neveu. Si vous ne me flattez pas, lui dit Lusane, demain nous serons tous contens. — Quoi ! mon ami, c'est toi ! — C'est moi-même. — Hélas ! mon cœur me l'avait dit. — Oui c'est moi, monsieur, qui veux faire la consolation de votre vieillesse, en ramenant à ses devoirs une fille digne de vous. Sans donner dans des travers indécens, je vois qu'Hortence a pris tous les airs, tous les ridicules d'une femme à la mode. La vivacité, le caprice, l'envie de plaire et de s'amuser, l'ont engagée dans le labyrinthe d'une société bruyante et frivole ; il s'agit de l'en tirer. J'ai besoin pour cela d'un peu de courage et de ré-

solution. J'aurai peut-être des larmes à combattre, et c'est beaucoup pour un cœur aussi sensible que le mien; cependant je vous réponds de moi. Mais vous, monsieur, vous êtes père; et si Hortence venait se plaindre à vous..... — Ne crains rien; dispose de ma fille : je la confie à ta vertu; et si ce n'est pas assez de l'autorité d'un époux, je te remets celle d'un père.

Lusane fut reçu d'Hortence avec les grâces les plus touchantes. Croyez voir en moi, lui dit-elle, l'épouse que vous avez perdue : si je la remplace dans votre cœur, je n'ai plus rien à regretter.

Quand il s'agit de dresser les articles, monsieur, dit Lusane à Félisonde, n'oublions pas que nous avons deux orphelins. L'état de leur père ne lui a pas permis de leur laisser un gros héritage : ne les privons pas de celui de leur mère; et que la naissance de mes enfans ne soit pas un malheur pour eux. Le vieillard fut touché jusqu'aux larmes de la générosité de son neveu, qu'il appela dès ce moment son fils. Hortence ne fut pas moins sensible aux procédés de son nouvel époux. Le plus élégant équipage, les plus riches habits, les bijoux les plus précieux, une maison où tout respirait le goût, l'agrément, l'opulence, annoncèrent à cette jeune femme un mari soigneux de tous ses plaisirs; mais la joie qu'elle en ressentit ne fut pas de longue durée.

Dès que le calme eut succédé au tumulte des noces, Lusane crut devoir s'expliquer avec elle sur le plan de vie qu'il voulait lui tracer. Il prit pour cet entretien sérieux le moment paisible du réveil, ce moment où le silence des sens laisse à la raison toute sa liberté, où l'âme elle-même, apaisée par l'évanouissement du sommeil, semble renaître avec des idées pures, et, se possédant tout entière, se contemple et lit dans son sein, comme on voit au fond d'une eau claire et tranquille.

Ma chère Hortence, lui dit-il, je veux que vous soyez heureuse, et que vous le soyez toujours; mais il vous en coûtera de légers sacrifices, et j'aime mieux vous les demander de bonne foi, que de vous y engager par des détours qui marqueraient de la défiance. Vous avez passé, avec le baron de Valsain, quelques années agréables. Fait pour le monde et pour les plaisirs, jeune, brillant, et dissipé lui-même, il vous inspirait tous ses goûts. Mon caractère est plus sérieux, mon état plus modeste, mon humeur un peu plus sévère : il ne m'est pas possible de prendre ses mœurs, et je crois que c'est un bien pour vous. La route que vous avez suivie est semée de fleurs et de piéges; celle que nous allons tenir a moins d'attraits et moins de dangers. Le charme qui vous environnait se fût dissipé avec la jeunesse; les jours sereins que je vous prépare seront les mêmes dans tous les temps. Ce n'est pas au milieu du monde qu'une honnête femme trouve le bonheur; c'est

dans l'intérieur de son ménage, dans l'amour de ses devoirs, dans le soin de ses enfans, et dans le commerce intime d'une société composée de gens de bien.

Ce début causa quelque surprise à Hortence : surtout le *ménage* étonna son oreille ; mais prenant le ton de la plaisanterie : Je serai peut-être quelque jour, lui dit-elle, une excellente ménagère : quant à présent, je n'y entends rien. Mon devoir est de vous aimer, je le remplis : mes enfans n'ont pas encore besoin de moi : pour ma société, vous savez bien que je ne vois que d'honnêtes gens. — Ne confondons pas, ma chère amie, les honnêtes gens avec les gens de bien. — Oui, j'entends votre distinction : mais en fait de connaissances, l'on ne doit pas être si difficile. Le monde, tel qu'il est, m'amuse ; et ma façon d'y vivre n'a rien d'incompatible avec la décence de votre état : ce n'est pas moi qui porte la robe, et je ne vois pas pourquoi madame de Lusane serait plus obligée de s'ennuyer que madame de Valsain. Soyez donc, mon cher président, aussi grave qu'il vous plaira ; mais trouvez bon que votre femme soit étourdie encore quelques années : chaque âge amenera ses goûts. C'est dommage, reprit Lusane, de te ramener au sérieux ; car tu es charmante quand tu badines. Il faut cependant te parler raison. Dans le monde, aimes-tu sans choix tout ce qui le compose ? — Non pas en détail ; mais ensemble, tout ce mélange me plaît assez. — Quoi ! les méchans, par exemple ? — Les méchans ont leur agrément. — Ils ont celui de donner un tour ridicule aux choses les plus simples, un air criminel aux plus innocentes, et de publier, en les exagérant, les faiblesses ou les travers de ceux qu'ils viennent de flatter. — Il est certain qu'au premier coup d'œil on est effrayé de ces caractères, mais, dans le fond, ils sont peu dangereux : depuis qu'on médit de tout le monde, la médisance ne fait plus aucun mal : c'est une espèce de contagion qui s'affaiblit à mesure qu'elle s'étend. — Et ces étourdis, dont les seuls regards insultent une honnête femme, et dont les propos la déshonorent, qu'en dis-tu ? — On ne les croit pas. — Je ne veux pas les imiter en disant du mal de ton sexe : il y a beaucoup de femmes estimables, je le sais ; mais il y en a... — C'est, comme parmi vous, mélange de vertus et de vices. — Eh bien, dis-moi : dans ce mélange qui nous empêche de faire un choix ? — On en fait un pour l'intimité ; mais dans le monde, on vit avec le monde. — Moi, mon enfant, je ne veux vivre qu'avec des gens qui, par leurs mœurs et leur caractère, méritent d'être mes amis. — Vos amis, monsieur, vos amis ! Et combien en a-t-on dans la vie ? — On en a beaucoup, quand on en est digne, et que l'on sait les cultiver. Je ne parle point de cette amitié généreuse dont le dévouement va jusqu'à l'héroïsme : j'appelle amis

ceux qui viennent chez moi avec le désir d'y trouver la joie et la paix, disposés à me pardonner des faiblesses, à les dissimuler aux yeux du public, à me traiter, présent, avec franchise, absent, avec ménagement. De tels amis ne sont pas si rares; et j'ose espérer d'en avoir. — A la bonne heure, nous en ferons notre société familière. — Je n'aurai point deux sociétés. — Quoi, monsieur, votre porte ne sera pas ouverte! — Ouverte à mes amis, toujours; à tout venant, jamais, je te le jure. — Non, monsieur, je ne souffrirai point que vous révoltiez le public par des distinctions offensantes. On peut ne pas aimer le monde; mais on doit le craindre et le ménager. — Oh! sois tranquille, ma chère amie: c'est moi seul que cela regarde. Ils diront que je suis un sauvage, peut-être un jaloux: peu m'importe. — Il m'importe à moi. Je veux que mon époux soit considéré, et n'avoir pas à me reprocher d'en avoir fait la fable du monde. Composez votre société comme bon vous semblera; mais laissez-moi cultiver mes anciennes connaissances, et empêcher que la cour et la ville ne se déchaînent contre vous.

Lusane admirait l'adresse d'une jeune femme à défendre sa liberté. Ma chère Hortence, lui dit-il, ce n'est pas en étourdi que j'ai pris ma résolution: elle est bien méditée, tu peux m'en croire; et rien au monde ne peut la changer. Choisis, parmi les gens que tu vois, tel nombre qu'il te plaira de femmes décentes et d'hommes honnêtes, ma maison sera la leur; mais ce choix fait, prends congé du reste. Je joindrai mes amis aux tiens: nos deux listes réunies seront déposées chez mon portier, pour être sa règle de tous les jours; et s'il s'en écarte, il sera renvoyé. Voilà le plan que je me propose, et que j'ai voulu te communiquer.

Hortence resta confondue de voir en un moment tous ses beaux projets s'évanouir. Elle ne pouvait croire que ce fût Lusane, cet homme si doux, si complaisant, qui venait de lui parler. Après cela, dit-elle, que l'on se fie aux hommes: voyez le ton que prend celui-ci! avec quel sang-froid il me dicte ses volontés! Ne voir que des femmes vertueuses, que des hommes accomplis! la bonne chimère! et puis l'amusante société que ce cercle d'amis respectables! Tel est mon plan, dit-il: comme s'il n'y avait plus qu'à obéir, quand il a parlé! Voilà comme on les gâte. Ma cousine était une bonne petite femme, qui s'ennuyait tant qu'on voulait. Elle était contente comme une reine dès que son mari daignait lui sourire; et enchantée d'une caresse, elle venait me le vanter comme un homme divin. Il croit sans doute qu'à son exemple, je vais n'avoir d'autre soin que de lui complaire: il se trompe; et s'il a prétendu me mener à la lisière, je lui ferai voir que je ne suis plus un enfant.

Dès ce moment, à l'air enjoué, libre et caressant qu'elle avait eu avec Lusane, succéda un air froid et réservé dont il s'aperçut à merveille; mais il ne lui en témoigna rien. Elle n'avait pas manqué de faire part de son mariage à cet essaim de connaissances légères qu'on appelle des amis. On vint en foule la féliciter; et Lusane ne put s'empêcher de rendre avec elle ces visites de bienséance : mais il mit dans sa politesse des distinctions si frappantes, qu'il ne fut pas difficile à Hortence de remarquer ceux qu'il voulait revoir.

De ce nombre n'était pas une Olympe, qui, pleine d'un mépris tranquille pour l'opinion du public, prétend que tout ce qui plaît est bien, et qui joint l'exemple au précepte; ni une Climène, qui ne sait pas pourquoi l'on fait scrupule de changer d'amant, quand on est lasse de celui qu'on a pris, et qui trouve les timides précautions du mystère trop au-dessous de sa qualité. De ce nombre n'étaient pas non plus ces jolis coureurs de toilettes et de coulisses, qui, promenant dans Paris leur oisive inutilité, *chenilles le matin et papillons le soir*, passent la moitié de leur vie à ne rien faire, et l'autre moitié à faire des riens; ni ces complaisantes de profession, qui, n'ayant plus dans le monde d'existence personnelle, s'attachent à une jolie femme, pour passer encore à sa suite, et qui la perdent pour se soutenir.

Hortence rentra chez elle inquiète et rêveuse. Elle se croyait voir au moment d'être privée de tout ce qui fait l'agrément de la vie. La vanité, le goût du plaisir, l'amour de la liberté, tout en elle se révoltait contre l'empire que son époux voulait prendre. Cependant, après s'être armée de résolution, elle crut devoir dissimuler encore, pour mieux choisir le moment d'éclater.

Le lendemain, Lusane lui demanda si elle avait fait sa liste. Non, monsieur, dit-elle, je n'en ai point fait, et je n'en ferai point. Voici la mienne, poursuivit-il, sans s'émouvoir : voyez si, dans le nombre de vos amis et des miens, j'ai oublié quelqu'un qui vous plaise et qui vous convienne. — Je vous l'ai dit, monsieur, je ne me mêle point de vos arrangemens; et je vous prie, une fois pour toutes, de ne pas vous mêler des miens. Si nos sociétés ne s'accordent pas, faisons ce que fait tout le monde, partageons-nous sans nous gêner. Ayez à dîner les personnes que vous aimez; j'inviterai à souper celles que j'aime. — Ah! ma chère Hortence, que ce que vous me proposez est éloigné de mes principes! N'y pensez point : jamais dans ma maison cet usage ne s'établira. Je la rendrai pour vous aussi agréable qu'il me sera possible; mais point de distinctions, s'il vous plaît, entre vos amis et les miens. Ce soir, tous ceux que contient cette liste sont invités à souper avec vous. Recevez-les bien, je vous en conjure, et

arrangez-vous pour vivre avec eux. A ces mots, il se retira en laissant la liste sous les yeux d'Hortence. Voilà donc, dit-elle, sa loi tracée! et en la parcourant des yeux, elle s'encourageait elle-même à ne pas s'y assujétir, lorsque la comtesse de Fierville, tante de Valsain, vint la voir et la trouva les larmes aux yeux. Cette femme hautaine avait pris Hortence en amitié; et comme elle flattait ses penchans, elle avait gagné sa confiance. La jeune femme, dont le cœur avait besoin de se soulager, lui dit la cause de son dépit. Eh quoi! s'écria la comtesse, après avoir eu la sottise de vous mésallier, auriez-vous celle de vous avilir? Vous, esclave! et de qui? d'un homme de robe! Souvenez-vous que vous avez eu l'honneur d'être madame de Valsain. Hortence rougit d'avoir eu la faiblesse de compromettre son mari. Le tort qu'il peut avoir, dit-elle, ne m'empêche pas de le respecter : c'est le plus honnête homme du monde, et ce qu'il a fait pour mes enfans..... — Honnête homme! et qui ne l'est pas? c'est un mérite qui court les rues. Qu'a-t-il donc fait, cet honnête homme, de si merveilleux pour vos enfans? Il ne leur a pas volé leur bien. Certes, il eût mieux valu qu'il abusât de la faiblesse de votre père! Non, madame, il n'a point acquis le droit de vous parler en maître. Qu'il préside à son audience; mais qu'il vous laisse commander chez vous. A ces mots, Lusane rentra. Chez moi, lui dit-il, madame, ce n'est ni ma femme ni moi qui commande, c'est la raison; et vraisemblablement ce n'est pas vous qu'elle choisira pour arbitre. Non, monsieur, répliqua la comtesse du ton le plus imposant, il ne vous appartient pas de faire des lois à madame. Vous m'avez entendue, et j'en suis bien aise : vous savez ce que je pense du ridicule de vos procédés. Madame la comtesse, reprit Lusane, si j'avais les torts que vous me supposez, ce n'est pas avec des injures que l'on me corrigerait. La douceur et la modestie sont les armes de votre sexe, et Hortence toute seule est bien plus forte qu'avec vous. Laissez-nous le soin de nous accorder, puisque c'est nous qui devons vivre ensemble. Quand vous lui auriez rendu ses devoirs odieux vous ne la dispenseriez pas de les remplir; quand vous lui auriez fait perdre la confiance et l'amitié de son mari, vous ne l'en dédommageriez pas. Epargnez-lui des conseils qu'elle ne veut ni ne doit suivre. Pour une autre ils seraient dangereux; grâce au ciel, pour elle ils ne sont qu'inutiles. Hortence, ajouta-t-il en s'en allant, vous n'avez pas voulu me faire de la peine; mais que ceci vous serve de leçon.

Voilà donc comme vous vous défendez? dit madame de Fierville à Hortence, qui n'avait pas même osé lever les yeux. Obéissez, mon enfant, obéissez : c'est le partage des âmes faibles. Juste ciel! disait-elle en sortant, je suis la plus douce, la plus vertueuse

femme qui soit sur la terre; mais si un mari osait me traiter ainsi, je me vengerais de la bonne façon. Hortence eut à peine la force de se lever pour accompagner madame de Fierville, tant elle était confuse et tremblante. Elle sentait l'avantage que son imprudence donnait à son époux; mais loin de s'en apercevoir, il ne lui en fit pas même un reproche; et sa délicatesse la punit mieux que n'eût fait son ressentiment.

Le soir, les convives s'étant assemblés, Lusane saisit le moment où sa femme était encore chez elle. C'est ici, leur dit-il, le rendez-vous de l'amitié : s'il peut vous plaire, venez-y souvent, et passons notre vie ensemble. Il n'y eut qu'une voix pour lui répondre que l'on ne demandait pas mieux. Voilà, poursuivit-il en leur présentant le bon homme Félisonde, voilà notre digne et tendre père, qui sera l'âme de nos plaisirs. A son âge, la joie a quelque chose de plus sensible, de plus intéressant que dans la jeunesse; et rien n'est plus aimable qu'un aimable vieillard. Il a une fille que nous aimons et que nous voulons rendre heureuse. Aidez-nous, mes amis, à la retenir au milieu de nous; et que l'amour, la nature et l'amitié conspirent à lui rendre sa maison plus agréable chaque jour. Elle a pour le monde les préjugés de son âge; mais quand elle aura goûté les charmes d'une société vertueuse, ce monde vain la touchera peu. Comme Lusane parlait ainsi, le vieux Félisonde ne put s'empêcher de laisser échapper quelques larmes. O mon ami, lui dit-il en le serrant dans ses bras, heureux le père qui peut, en mourant, laisser sa fille en de si bonnes mains!

L'instant d'après, arriva madame de Lusane. Tous les cœurs volèrent au-devant d'elle; mais le sien n'était pas content. Elle déguisa son humeur sous l'air réservé de la cérémonie; et sa politesse, quoique sérieuse, parut encore aimable et touchante : tant les grâces naturelles ont le don de tout embellir!

On joua. Lusane fit remarquer à Hortence que tout son monde jouait petit jeu. C'est, dit-il, le moyen d'entretenir l'union et la joie. Le gros jeu préoccupe et aliène les esprits : il afflige ceux qui perdent; il impose à ceux qui gagnent le devoir d'être sérieux; et je le crois incompatible avec une franche amitié. Le souper fut délicieux : l'enjouement, la belle humeur se répandit autour de la table. L'esprit et le cœur étaient à leur aise. La galanterie fut telle, que la pudeur pouvait lui sourire; et ni la décence, ni la liberté, ne se gênèrent mutuellement. Hortence, dans une autre situation, aurait goûté ces plaisirs tranquilles; mais l'idée de contrainte qu'elle y attachait en empoisonnait la douceur.

Le lendemain, Lusane fut surpris de lui trouver un air plus libre et plus enjoué. Il se douta bien qu'elle avait pris quelque résolution

nouvelle. Que faisons-nous aujourd'hui? lui demanda-t-il. Je vais spectacle, lui dit-elle, et je reviens souper chez moi. — C'est t bien fait : et quelles sont les femmes avec qui vous allez? — De amies de Valsain, Olympe et Artenice. Il est cruel pour m dit l'époux, d'avoir à vous affliger sans cesse; mais vous, Ho tence, pourquoi m'y exposer? Me croyez-vous assez inconséque dans les principes que je me suis faits pour consentir que l'on vo voie en public avec ces femmes? — Il faut bien que vous y co sentiez, car la partie est arrangée; et certainement je n'y ma querai pas. — Pardonnez-moi, madame, vous y manquerez, pou ne pas vous manquer à vous-même. — Est-ce me manquer qu de voir des femmes que tout le monde voit? — Oui, c'est vou exposer à être confondue avec elles dans l'opinion du public. — Le public, monsieur, n'est pas injuste; et dans le monde, chacun répond de soi. — Le public, madame, suppose avec raison que celles qui sont en société de plaisirs sont en société de mœurs; et vous ne devez avoir rien de commun avec Olympe et Artenice. Si vous voulez rompre avec ménagement, il y a moyen : dispensez-vous seulement du spectacle, et proposez-leur de venir souper : ma porte sera fermée à tous mes amis, et nous serons seuls avec elles. Non, monsieur, non, lui dit-elle avec humeur, je n'abuserai pas de votre complaisance; et elle écrivit pour se dégager. Rien ne lui avait tant coûté que ce billet : les larmes du dépit l'arrosèrent. Assurément, disait-elle, je me soucie fort peu de ces femmes; la comédie m'intéresse encore moins : mais se voir contrariée en tout! n'avoir jamais de volonté à soi! être soumise à celle d'un autre! l'entendre me dicter ses lois avec une tranquillité insultante! Voilà ce qui me désespère, ce qui me rendrait capable de tout.

Il s'en fallait cependant bien que la tranquillité de Lusane eût l'air de l'insulte; et il était facile de voir qu'il se faisait violence à lui-même. Son beau-père, qui vint souper chez lui, s'aperçut de la tristesse où il était plongé. Ah! monsieur, lui dit Lusane, je sens que j'ai pris avec vous un engagement bien pénible à remplir! Il lui raconta ce qui s'était passé. Courage, mon ami, lui dit ce bon père; ne nous rebutons point : s'il plaît au ciel, tu la rendras digne de tes soins et de ton amour. Par pitié pour moi, par pitié pour ma fille, soutiens ta résolution jusqu'au bout. Je vais la voir; et si elle se plaint.... — Si elle se plaint, consolez-la, monsieur; et paraissez sensible à sa peine : sa raison sera bien plus docile, quand son cœur sera soulagé. Qu'elle me haïsse dans ce moment, je m'y attendais, je n'en suis point surpris; mais si l'amertume de son humeur altérait dans son âme les sentimens de la nature, si sa confiance pour vous s'affaiblissait, tout serait perdu.

la bonté de son cœur est ma seule ressource ; et ce n'est que par la douceur inaltérable que nous pouvons l'empêcher de s'aigrir. Après tout, les épreuves où je la mets sont douloureuses à son cœur ; et c'est à vous d'être son soutien.

Ces précautions furent inutiles. Soit vanité, soit délicatesse, Hortence eut la force de dissimuler ses chagrins aux yeux de son frère. Bon, dit Lusane, elle sait se vaincre ; et il n'y a que les âmes faibles dont on doive désespérer. Le jour suivant on dîna tête à tête et dans le plus profond silence. Au sortir de table, Hortence ordonna que l'on mît ses chevaux. Où allez-vous? lui demanda son mari. — M'excuser, monsieur, de l'impolitesse que j'ai faite hier. — Allez, Hortence, puisque vous le voulez ; mais si mon repos vous est cher, faites vos derniers adieux à ces femmes.

Artenice et Olympe, à qui madame de Fierville avait conté la scène qu'elle avait eue avec Lusane, se doutèrent bien que c'était lui qui avait empêché Hortence d'aller au spectacle avec elles. Oui, lui dirent-elles, c'est lui-même : nous ne l'avons vu qu'un moment; mais nous l'avons jugé : c'est un homme dur, absolu, et qui vous rendra malheureuse. — Il ne m'a parlé jusqu'ici que sur le ton de l'amitié. Il est vrai qu'il a des principes à lui, et une façon de vivre peu compatible avec les usages du monde. Mais..... Mais qu'il vive seul, reprit Olympe, et qu'il nous laisse nous amuser en paix. Exigez-vous de lui qu'il vous suive? Un mari est l'homme du monde dont on se passe le mieux; et je ne vois pas pourquoi vous avez besoin de son avis pour recevoir qui bon vous semble, pour aller voir qui vous plaît. Non, madame, lui dit Hortence, il n'est pas aussi facile que vous l'imaginez, de se mettre, à mon âge, au-dessus de la volonté d'un mari qui en a si bien agi avec moi. Elle fléchit, la voilà subjuguée, reprit Artenice. Ah! mon enfant, vous ne savez pas ce que c'est que de céder une fois à un homme avec qui l'on doit passer sa vie. Nos maris sont nos tyrans, s'ils ne sont pas nos esclaves. Leur autorité est un torrent qui se grossit à chaque pas : on ne peut l'arrêter qu'à sa source ; et je vous en parle avec connaissance de cause. Pour avoir eu le malheur de complaire deux fois à mon époux, j'ai été six mois à lutter contre l'ascendant que lui avait donné ma faiblesse ; et sans un effort de courage inoui on n'entendait plus parler de moi, j'étais une femme noyée. Cela dépend des caractères, dit Hortence ; et mon mari n'est pas de ceux que l'on réduit par l'obstination. Détrompez-vous, reprit Olympe, il n'y en a pas un que la douceur ramène ; c'est en leur résistant qu'on leur impose; c'est par la crainte du ridicule et de la honte qu'on les retient. Que craignez-vous? on est bien forte quand on est jolie et qu'on n'a rien à se reprocher. Votre cause est celle de toutes les femmes ; et les hommes eux-mêmes,

les hommes qui savent vivre, se rangeront de votre parti. Hortence objecta l'exemple de sa cousine que Lusane avait rendu heureuse. On lui répondit que sa cousine était une imbécile, qui si la vie qu'elle avait menée était bonne pour elle, c'est qu'elle ne connaissait pas mieux; mais qu'une femme répandue dans le grand monde, qui en avait goûté les charmes, et qui en faisait l'ornement, n'était pas faite pour s'ensevelir dans la solitude de sa maison et dans le cercle étroit d'une obscure société. On lui parla d'un bal superbe que donnait le lendemain madame la duchesse de..... Toutes les jolies femmes y sont invitées, lui dit-on : si votre mari vous empêche d'y aller, c'est un trait qui criera vengeance, et nous vous conseillons en amies de saisir cette occasion pour faire un éclat et pour vous séparer.

Quoique Hortence fût bien éloignée de vouloir suivre ces conseils violens, elle ne laissait pas d'avoir la douleur dans l'âme, en voyant que son malheur allait être connu dans le monde, et qu'on la chercherait vainement des yeux dans ces fêtes où naguère elle s'était vue adorée. En arrivant chez elle, on lui remit un billet; elle le lut avec impatience, et soupira après l'avoir lu. Sa main tremblante le tenait encore, lorsque son mari l'aborda. C'est, lui dit-elle avec négligence, un billet d'invitation pour le bal de la duchesse de.... — Eh bien, madame? — Eh bien, monsieur, je n'irai pas, soyez tranquille. — Pourquoi donc, Hortence, vous priver des plaisirs honnêtes? Est-ce moi qui vous les interdis? L'honneur qu'on vous fait me flatte autant et plus que vous-même : allez au bal, effacez tout ce qu'il y aura de plus aimable; ce sera un triomphe pour moi. Hortence ne put dissimuler sa surprise et sa joie. Ah! Lusane, lui dit-elle, que n'êtes-vous toujours le même! et voilà l'époux que je m'étais promis. Je le retrouve; mais est-ce pour long-temps? La société de Lusane s'assembla le soir, et Hortence y fut adorable. On proposa des soupers, des parties de spectacle; elle s'y engagea de la meilleure grâce. Enjouée avec les hommes, caressante avec les femmes, elle les enchantait tous. Lusane lui seul n'osait encore se livrer à la joie qu'elle inspirait : il prévoyait que cette belle humeur ne serait pas long-temps sans nuages. Cependant il dit un mot à son valet de chambre; et le lendemain, quand sa femme demanda son domino, ce fut comme un coup de théâtre. On lui présenta une parure de bal que la main de Flore semblait avoir semée des plus belles couleurs du printemps. Ces fleurs où l'art de l'Italie égale la nature et trompe les yeux enchantés, ces fleurs parcouraient en guirlandes les ondes légères d'un tissu de soie de la plus brillante fraîcheur. Hortence, amoureuse de son habit, de son époux, et d'elle-même, ne put cacher son ravissement. Son miroir consulté lui

omit des succès éclatans; et cet oracle ne la trompait jamais : ssi, en paraissant dans l'assemblée, jouit-elle du mouvement tteur d'une admiration unanime; et pour une jeune femme, ce ux, ce reflux, ce murmure, ont quelque chose de si touchant! est aisé de juger qu'à son retour Lusane fut assez bien traité : il mblait qu'elle voulût lui peindre tous les transports qu'elle avait ait naître. Il reçut d'abord ses caresses sans réflexion; car le plus age quelquefois s'oublie. Mais quand il revint à lui-même : Un al, disait-il, un domino tourne cette jeune tête! Ah! que j'ai le combats à livrer encore avant de la voir telle que je la veux!

Hortence avait vu au bal toute cette jeunesse étourdie dont son époux voulait la détacher. Il fait bien, lui dit-on, de devenir raisonnable, et de vous rendre à vos amis : le ridicule allait tomber sur lui; et nous avions fait une ligue pour le désoler partout où il aurait paru. Dites-lui donc, pour son repos, qu'il daigne permettre qu'on vous voie. Si nous avons le malheur de lui déplaire, nous lui permettrons de ne pas se gêner; mais qu'il se contente de se rendre invisible, sans exiger que sa femme le soit. Intimidée par ces menaces, Hortence fit entendre à son époux qu'on trouvait mauvais que sa porte fût interdite; que des gens comme il faut s'en plaignaient, et se proposaient de s'en plaindre à lui-même. S'ils veulent, dit-il, je leur enseignerai un bon moyen de se venger de moi : c'est d'épouser chacun une jolie femme, de vivre chez eux avec leurs amis, et de me fermer leur porte au nez toutes les fois que j'irai troubler leur repos.

Quelques jours après, deux de ces jeunes gens, piqués de n'avoir pu s'introduire chez Hortence, virent Lusane à l'Opéra, et l'abordèrent pour lui demander raison des impolitesses de son suisse. Monsieur, lui dit le chevalier de Saint-Placide, vous a-t-on dit que le marquis de Cirval et moi avons passé deux fois chez vous? — Oui, messieurs, je sais que vous avez pris cette peine. — Ni vous ni madame n'étiez visibles. — Cela nous arrive souvent. — Cependant vous voyez du monde? — Nous ne voyons guère que nos amis. — Nous sommes des amis d'Hortence, et du règne de Valsain nous la voyions tous les jours. Ah! monsieur, l'aimable homme que Valsain! Elle n'a pas perdu au change; mais c'était bien le plus honnête, le plus complaisant de tous les maris! — Je le sais. — C'est lui, par exemple, qui n'était pas jaloux! — Qu'il était heureux! — Vous en parlez d'un air d'envie. Serait-il vrai, comme on le dit, que vous n'êtes pas aussi tranquille? — Ah! messieurs, si vous vous mariez jamais, gardez-vous bien d'être amoureux de vos femmes; c'est une cruelle chose que la jalousie! — Quoi, sérieusement, vous en êtes atteint? — Hélas! oui, pour mes péchés. — Mais Hortence est si honnête! — Je le sais bien. — Elle a vécu

comme un ange avec Valsain. — Avec moi, j'espère qu'elle vivra de même. — Pourquoi donc lui faire l'injure d'être jaloux! — C'est un mouvement involontaire dont je ne puis me rendre raison. — Vous avouez donc que c'est une folie? — Elle est au point que je ne puis voir auprès de ma femme un homme d'une jolie figure ou d'un mérite distingué sans que la tête me tourne; et voilà pourquoi ma porte est fermée aux plus aimables gens du monde. — Le marquis et moi, dit le chevalier, nous ne sommes pas dangereux; et nous espérons.... — Vous, messieurs! vous êtes de ceux qui feraient le malheur de ma vie. Je vous connais trop bien pour ne pas vous craindre; et, puisqu'il faut vous l'avouer, j'ai moi-même exigé de ma femme qu'elle ne vous revît jamais. — Mais, monsieur le président, voilà un compliment fort malhonnête. — Ah! messieurs, c'est le plus flatteur que puisse vous faire un jaloux. Chevalier, dit le marquis quand Lusane les eut quittés, nous voulions, ce me semble, nous moquer de cet homme-là. — C'était mon dessein. — Je crois, Dieu me pardonne, que c'est lui qui se moque de nous. — J'en ai quelque soupçon; mais je m'en vengerai. — Comment? — Comme on se venge d'un mari.

Le soir même à souper chez la marquise de Bellune, ils dénoncèrent Lusane comme le plus odieux des hommes. Et la petite femme, dit la marquise, a la bonté de souffrir qu'il la gêne! Ah! je lui ferai sa leçon. La maison de madame de Bellune était le rendez-vous de tous les étourdis de la ville et de la cour; et son secret, pour les attirer, était d'assembler les plus jolies femmes. Hortence fut invitée à un bal qu'elle donnait. Il fallut en prévenir Lusane; mais sans avoir l'air de lui demander son aveu, on lui en dit un mot en passant. Non, ma bonne amie, dit Lusane à Hortence, la maison de madame de Bellune est sur un ton qui ne vous va point. Le bal, chez elle, est un rendez-vous dont vous ne devez pas être. Le public n'est pas obligé de vous croire plus infaillible qu'une autre; et pour lui ôter tout soupçon de naufrage, le plus sûr est d'éviter l'écueil. La jeune femme, d'autant plus irritée de ce refus qu'elle s'y attendait moins, se répandit en plaintes et en reproches. Vous abusez, lui dit-elle, de l'autorité que je vous ai confiée; mais craignez de me pousser à bout. Je vous entends, madame, lui répondit Lusane d'un ton plus ferme et plus sérieux; mais tant que je vous estimerai, je ne craindrai point cette menace; et je la craindrais encore moins si je cessais de vous estimer. Hortence, qui n'avait attaché aucune idée aux paroles qui venaient de lui échapper, rougit du sens qu'elles présentaient, et ne fit plus que verser des larmes. Lusane saisit le moment où la vivacité avait fait place à la confusion. Je vous deviens odieux, lui dit-il; cependant quel est mon crime? de sauver votre jeunesse des dan-

gers qui l'environnaient; de vous détacher de ce qui peut porter atteinte, je ne dis pas à votre innocence, mais à votre réputation; de vouloir vous faire aimer de bonne heure ce qu'il faut que vous aimiez toujours. — Oui, monsieur, vos intentions sont bonnes; mais vous vous y prenez mal. Vous voulez me faire aimer mes devoirs, et vous m'en faites une servitude! Il peut y avoir dans mes liaisons des conséquences à prévoir; mais il fallait dénouer au lieu de rompre, et me détacher insensiblement des personnes qui vous déplaisent, sans vous donner le ridicule de m'emprisonner chez moi. Quand le ridicule n'est pas fondé, reprit Lusane, il retombe sur ceux qui le donnent. Cette prison dont vous vous plaignez est l'asile des bonnes mœurs, et sera celui de la paix et du bonheur quand il vous plaira. Vous me reprochez de n'avoir pas usé de ménagemens avec le monde et avec vous-même; j'ai eu mes raisons pour couper dans le vif. Je sais qu'à votre âge la contagion de la mode, de l'exemple et de l'habitude fait chaque jour de nouveaux progrès, et qu'à moins d'interrompre toute communication, il n'y a pas moyen de s'en garantir. Il m'en coûte plus que je ne puis dire de vous parler d'un ton absolu; mais c'est ma tendresse pour vous qui m'en donne le courage; un ami doit savoir au besoin déplaire à son ami. Soyez donc bien sûre que tant que je vous aimerai j'aurai la force de vous résister; et malheur à vous si je vous abandonne! — Malheur à moi! Vous m'estimez bien peu si vous me croyez perdue dès que vous cesserez de me tenir à l'attache! Allez, monsieur, j'ai su me conduire; et Valsain, qui me rendait justice, n'a jamais eu à se rèpentir d'avoir daigné se fier à moi. Je vous déclare que dans mon époux je n'ai pas prétendu me donner un tyran. Il faut, pour condescendre à vos volontés, une force ou une faiblesse que je n'ai pas; toutes les privations que vous m'imposez me sont douloureuses; et je ne m'y accoutumerai jamais.

Lusane, livré à lui-même, se reprocha les larmes qu'il lui faisait répandre. Qu'ai-je entrepris? disait-il, et quelle épreuve pour mon âme! Moi, son tyran, moi qui l'aime plus que ma vie, et à qui ses plaintes déchirent le cœur! Si je persiste, je la désespère; et si je fléchis un seul instant, je perds le fruit de ma constance. Un pas dans ce monde qu'elle aime, va l'y engager de nouveau. Il faut donc le soutenir, ce personnage si cruel, et bien plus cruel pour moi que pour elle.

Hortence passa la nuit dans la plus vive agitation; tous les partis violens se présentèrent à son esprit; mais l'honnêteté de son âme en fut effrayée. Pourquoi me décourager? dit-elle quand son dépit fut un peu calmé. Cet homme-là se possède et me domine, parce qu'il ne m'aime pas; mais s'il venait jamais à m'aimer, je

régnerais bientôt moi-même. Employons les seules armes que la nature nous a données, la douceur et la séduction.

Lusane, qui n'avait pu fermer l'œil, vint lui demander le matin, avec l'air de l'amitié, comment elle avait passé la nuit. Vous le savez, lui dit-elle, vous qui vous plaisez à troubler mon repos. Ah !, Lusane, était-ce à vous de faire mon malheur? qui m'eût dit que je me repentirais d'un choix que j'avais fait de si bon cœur et de si bonne foi? En prononçant ces mots, elle lui avait tendu la main; et des yeux, les plus éloquens qu'eût jamais fait parler l'amour, lui reprochaient son ingratitude. Moitié de moi-même, lui dit-il en l'embrassant, crois que j'ai mis ma gloire et mon bonheur à te rendre heureuse. Je veux que ta vie soit semée de fleurs; mais permets que j'en arrache les épines. Fais des vœux qui ne doivent jamais te coûter aucun regret, et sois sûre qu'ils seront accomplis dans mon âme aussitôt que formés dans la tienne. La loi que je t'impose n'est que ta volonté, non celle du moment, qui est une fantaisie, un caprice, mais celle qui naîtra de la réflexion et de l'expérience, celle que tu auras dans dix ans d'ici. J'ai pour toi la tendresse d'un amant, la franchise d'un ami, et l'inquiète vigilance d'un père: voilà mon cœur; il est digne de toi; et si tu es encore assez injuste pour t'en plaindre, tu ne le seras pas long-temps. Ce discours fut accompagné des marques les plus touchantes d'un amour passionné; et Hortence y parut sensible. Huit jours se passèrent dans la plus douce intelligence, dans l'union la plus intime qui puisse régner entre deux époux. Aux charmes de la beauté, de la jeunesse et des grâces, Hortence joignait l'enchantement de ces caresses timides que l'amour d'intelligence avec le devoir semble voler à la pudeur. C'est le plus délié de tous les filets pour envelopper un cœur tendre. Mais tout cela était-il bien sincère? Lusane le croyait; je le crois aussi. Après tout, ce ne serait pas la première femme qui aurait accordé son penchant avec ses vues, et sa politique avec ses plaisirs.

Cependant on approchait de ces jours consacrés à la folie et à la joie, et pendant lesquels nous sommes aussi fous, mais beaucoup moins joyeux que nos pères. Hortence fit entrevoir à Lusane l'envie de donner une fête, où la musique précéderait un souper qui serait suivi de la danse. Lusane y consentit de la meilleure grâce du monde, mais non pas sans précaution; il convint avec sa femme du choix et du nombre des personnes qu'elle inviterait; et selon cet arrangement, les billets furent distribués.

Le jour arrive, et tout est préparé avec les soins d'un amant magnifique; mais ce matin même, le suisse demande à parler à monsieur. Outre les personnes qui se présenteront avec des billets,

madame veut, lui dit-il, que je laisse entrer celles qui viendront au bal : est-ce l'intention de monsieur? Assurément, dit Lusane en dissimulant sa surprise, et vous ne devez pas douter que je n'approuve ce que madame vous a prescrit. A l'instant même il se rendit chez elle; et après lui avoir raconté ce qui venait d'arriver : Vous vous êtes exposée, lui dit-il, à rougir devant vos domestiques; vous avez fait plus, vous avez hasardé ce qu'une femme ne peut trop ménager, la confiance de votre époux. Est-ce à vous, Hortence, d'user de surprise avec moi? Si j'étais moins persuadé de l'honnêteté de votre âme, quelle idée m'en donneriez-vous? et quel eût été le succès de cette imprudence? Le plaisir de m'affliger un moment, et de me rendre avec vous plus défiant que je ne veux l'être. Ah! laissez-moi vous estimer toujours; et respectez-vous autant que je vous respecte. Je ne veux point vous humilier en révoquant l'ordre que vous avez donné, mais vous me ferez un chagrin mortel si vous ne le révoquez pas vous-même; et votre conduite d'aujourd'hui sera la règle de toute ma vie. J'ai fait une faute, dit-elle, je la sens, je vais la réparer. Je vais écrire qu'il n'y aura chez moi ni musique, ni souper, ni danse; je ne veux point afficher la joie, quand j'ai la mort dans le cœur. Le public saura que je suis malheureuse; mais je suis lasse de dissimuler. Alors Lusane tombant à ses pieds : Si je t'aimais moins, lui dit-il, je céderais à tes reproches; mais je t'adore; je me vaincrai. Je mourrai de douleur d'être haï de ma femme; mais je ne puis vivre avec la honte de l'avoir trahie en l'abandonnant. Je me suis fait une joie sensible de te donner une fête; tu la refuses, parce que j'en exclus ce qui n'est pas digne de t'approcher; tu m'annonces par-là qu'un monde frivole t'est plus cher que ton époux; c'en est assez; je vais faire dire que la fête n'aura pas lieu. Hortence, émue jusqu'au fond de l'âme de ce qu'elle venait d'entendre, et plus touchée encore des pleurs qu'elle avait vu couler, fit un retour sur elle-même. A quoi vais-je m'obstiner? dit-elle. Les gens dont il veut que je me détache sont-ils mes amis? me sacrifieraient-ils le plus léger de leurs intérêts? et pour eux je perds le repos de ma vie, je la trouble, je l'empoisonne, je renonce à tout ce qui peut en faire la douceur! C'est le dépit, c'est la vanité, qui m'inspirent. Ai-je seulement voulu examiner si mon époux avait raison? Je n'ai vu que l'humiliation d'obéir. Mais qui commandera, si ce n'est le plus sage? Je suis esclave; et qui ne l'est pas, ou qui ne doit pas l'être de ses devoirs? J'appelle tyran un honnête homme qui me conjure, les larmes aux yeux, de prendre soin de ma réputation! Où est donc cet orgueil que je lui reproche? Ah! je serais peut-être bien à plaindre, s'il était aussi faible que moi. Je l'afflige dans le moment même

qu'il vient d'avoir l'attention la plus délicate à me ménager! Voilà des torts, en voilà de réels, et non pas ceux que je lui attribue. Allez, dit-elle à une de ses femmes, allez dire à monsieur que je veux lui parler. A peine eut-elle donné ce message, qu'il lui prit un saisissement. Je vais donc, dit-elle, consentir à m'ennuyer toute ma vie? Car je ne puis me dissimuler qu'on ne s'amuse que dans le monde; et tous ces honnêtes gens au milieu desquels il veut que je vive, n'ont point l'agrément des amis de Valsain. Comme cette réflexion avait un peu changé la disposition de son âme, elle se contenta de dire à Lusane qu'elle voulait bien céder encore une fois. Elle s'excusa auprès des personnes qui lui avaient demandé à venir au bal; et la fête, aussi brillante qu'il était possible, eut toute la vivacité de la joie, sans tumulte et sans confusion.

Dis-moi donc, ma chère amie, s'il a rien manqué à nos amusemens? demanda Lusane à Hortence. Vous me déguisez quelquefois, lui dit-elle, la gêne que vous m'imposez; mais tous les jours ne sont pas des fêtes. C'est dans le vide et dans le silence de sa maison qu'une femme de mon âge respire le poison de l'ennui; et si vous voulez voir ce poison lent consumer ma jeunesse, vous en aurez tout le plaisir. Non, madame, lui dit-il pénétré de douleur, je n'ai point cette cruauté froide que vous me supposez. S'il faut que je renonce au soin de vous rendre heureuse, à ce soin si cher et si doux qui devait occuper ma vie, au moins n'aurai-je pas à me reprocher d'avoir empoisonné vos jours. Ni moi, ni les amis vertueux que je vous ai choisis, n'avons de quoi vous dédommager des privations que je vous cause; sans la foule qui vous environnait, ma maison est pour vous une solitude effrayante; vous avez la dureté de me le déclarer à moi-même; il faut donc vous rendre cette liberté, sans laquelle vous n'aimez rien. Je n'exige plus de vous qu'un seul acte de complaisance: demain je vous amenerai une société nouvelle; et si vous ne la jugez pas digne d'occuper vos loisirs, si elle ne vous tient pas lieu de ce monde qui vous est si cher, c'en est fait, je vous rends à vous-même. Hortence n'eut pas de peine à lui accorder ce qu'il exigeait; elle était bien sûre qu'il n'avait rien à lui offrir qui valût sa liberté: mais ce n'était pas l'acheter trop cher que de subir encore cette légère épreuve.

Le lendemain, à son réveil, elle vit entrer son époux avec un front radieux où brillaient l'amour et la joie. Voici, dit-il, la nouvelle société que je te propose; si tu n'es pas contente de celle-ci, je ne sais plus comment t'amuser. Que l'on s'imagine la surprise de cette mère sensible, en voyant paraître les deux enfans qu'elle avait eus de Valsain. Mes enfans, dit Lusane en les pre-

nt dans ses bras pour les élever sur le lit d'Hortence, embrassez tre mère, et obtenez de sa tendresse qu'elle daigne partager les ins que je prendrai de vous élever. Hortence les reçut dans son in, et les arrosa de ses larmes. En attendant, poursuivit Lusane, ue la nature m'accorde le titre de père, l'amour et l'amitié me : donnent, et j'en vais remplir les devoirs. Viens, mon ami, it Hortence, voilà pour moi la plus chère et la plus touchante le tes leçons. J'avais oublié que j'étais mère, j'allais oublier que 'étais ton épouse; tu m'en rappelles les devoirs, et ces deux liens réunis m'y attachent pour toute ma vie.

LA FEMME COMME IL Y EN A PEU.

Jouissez, madame, de tous les agrémens de votre maison; faites-en les honneurs et les délices; mais ne vous y mêlez de rien. Ainsi parlait, depuis près de huit ans, le fastueux Mélidor à sa femme. C'était un conseil agréable à suivre : aussi la jeune et vive Acélie l'avait-elle assez bien suivi; mais la raison vint avec l'âge, et l'espèce d'enivrement où elle avait été se dissipa.

Mélidor avait eu le malheur de naître dans l'opulence. Élevé parmi la jeune noblesse du royaume, revêtu, en entrant dans le monde, d'une charge considérable, maître de son bien dès l'âge de raison, ce fut pour lui l'âge des folies. Son ridicule dominant était de vouloir vivre en homme de qualité. Il se familiarisait avec les grands, en étudiait avec soin les manières; et comme les grâces nobles et simples d'un véritable homme de cour ne sont pas faciles à imiter, c'était aux airs de nos petits seigneurs qu'il s'attachait, comme à de bons modèles.

Il eût été honteux pour lui de ne pouvoir pas dire, *mes domaines et mes vassaux;* il employa donc la meilleure partie de ses fonds en des terres, dont le revenu était mince, à la vérité, mais dont les droits étaient magnifiques.

Il avait ouï dire que les grands seigneurs avaient des intendans qui les volaient, des créanciers qu'ils ne payaient pas, et des maîtresses peu fidèles; il eût regardé comme au-dessous de lui de voir ses comptes, de payer ses dettes, et d'être délicat en amour.

L'aîné de ses enfans avait à peine atteint sa septième année : il eut grand soin de lui choisir un gouverneur suffisant et sot, qui, pour tout mérite, saluait avec grâce.

Ce gouverneur était le protégé d'un complaisant de Mélidor, appelé Duranson, personnage insolent et bas, espèce de dogue qui aboyait à tous les passans, et ne caressait que son maître. Son

rôle était celui d'un misanthrope plein d'arrogance et d'humeur. Riche, mais avare, il trouvait commode d'avoir une bonne maison qui ne fût pas la sienne, et des plaisirs de toute espèce dont un autre que lui fît les frais. Taciturne observateur de tout ce qui se passait, on le voyait, enfoncé dans un fauteuil, décider de tout par quelques mots tranchans, et s'ériger en censeur domestique. Malheur à l'homme de bien qui n'était pas à craindre; il le déchirait sans ménagement, pour peu que son air lui eût déplu.

Mélidor prenait l'humeur de Duranson pour de la philosophie. Il savait bien qu'il était son héros; et l'encens d'un homme de ce caractère était pour lui un parfum délicat. Le brusque flatteur n'avait garde de se compromettre et de s'afficher. S'il applaudissait Mélidor en public, ce n'était que d'un coup d'œil ou d'un sourire complaisant : il gardait la louange pour le tête-à-tête; mais alors il l'en rassasiait. Mélidor avait de la peine à se croire doué d'un mérite si éminent : mais il fallait bien qu'il en fût quelque chose; car l'ami Duranson, qui l'en assurait, n'était rien moins qu'un fade adulateur.

C'était peu de plaire au mari, Duranson s'était aussi flatté de séduire la jeune femme. Il commença par lui dire du bien d'elle seule, et du mal de toutes celles de son âge et de son état; mais elle fut aussi peu touchée de ses satires que de ses éloges. Il essaya de se faire craindre; et, par des traits malins et piquans, il lui fit sentir qu'il ne tenait qu'à lui d'être méchant aux dépens d'elle-même. Cela ne réussit pas mieux. Je puis avoir des ridicules, lui dit-elle, et je permets qu'on les attaque, mais d'un peu plus loin, s'il vous plaît. Chez moi, un censeur assidu m'ennuierait presque autant qu'un complaisant servile.

Au ton résolu qu'elle prit, Duranson vit bien que pour la réduire il fallait un plus long détour. Tâchons, dit-il, qu'elle ait besoin de moi : affligeons-la pour la consoler; et quand sa vanité blessée me la livrera sans défense, je saisirai un moment de dépit. Le confident des peines d'une femme en est souvent l'heureux vengeur.

Je vous plains, lui dit-il, madame, et je ne dois plus vous dissimuler ce qui m'afflige sensiblement. Depuis quelque temps Mélidor se dérange; il fait des folies; et s'il continue, il n'aura plus besoin d'un ami tel que moi.

Soit légèreté, soit dissimulation avec un homme qu'elle n'estimait pas, Acélie reçut cet avis sans daigner en paraître émue. Il insista, fit valoir son zèle, déclama contre les caprices et les travers des maris d'à présent, dit en avoir fait rougir Mélidor; et, opposant les charmes d'Acélie aux vains appas qui touchaient son époux, il s'anima si fort qu'il s'oublia, et se trahit bientôt lui-

même. Elle sourit avec dédain de la maladresse du fourbe. Voilà ce que j'appelle un ami, dit-elle, et non pas ces vils complaisans que le vice tient à ses gages pour le flatter et le servir. Je suis bien sûre, par exemple, que vous avez dit à Mélidor en face tout ce que vous venez de me dire. — Oui, madame, et beaucoup plus encore. — Vous aurez donc bien le courage de lui reprocher devant moi ses torts, de l'en accabler? — Devant vous, madame! Ah! gardez-vous de faire un éclat; ce serait l'éloigner sans retour. Il est fier, il serait indigné d'avoir à rougir à vos yeux. Il ne verrait en moi qu'un perfide ami. Et qui sait même quel motif caché il donnerait à notre intelligence? — N'importe; je veux le convaincre, et lui opposer en vous un témoin qu'il ne puisse désavouer. — Non, madame, non, vous seriez perdue. C'est en dissimulant qu'une femme règne: les ménagemens, la douceur et vos charmes, voilà sur nous vos avantages. La plainte et le reproche ne font que nous aigrir; et de tous les moyens de nous corriger, le plus mauvais, c'est de nous confondre. Il avait raison, mais inutilement; Acélie ne voulait rien entendre. Je sais, disait-elle, tout ce que je risque; mais fallût-il en venir à une rupture, je ne veux pas être, par mon silence, la complaisante de mon mari. Il eut beau vouloir la dissuader, il fut réduit à lui demander grâce et à la supplier de ne pas le punir d'un zèle peut-être imprudent. Et voilà donc, lui dit Acélie, cette franchise courageuse que rien ne peut intimider? Je serai plus sage que vous; mais souvenez-vous, Duranson, de ne jamais dire de vos amis ce que vous ne voulez pas qu'ils entendent. Quant à moi, quelque tort que mon mari se donne, je vous défends de m'en parler jamais.

Duranson, furieux d'avoir été si mal reçu, jura la perte d'Acélie; mais il fallait d'abord l'entraîner dans la ruine de son mari.

Personne à Paris n'a autant d'amis qu'un homme opulent et prodigue. Ceux de Mélidor, à son souper, ne manquaient pas de le louer en face; et ils avaient l'honnêteté d'attendre qu'on fût hors de table pour se moquer de lui. Ses créanciers, qui croissaient en nombre, n'étaient pas si complaisans; mais l'ami Duranson en écartait la foule. Il savait, disait-il, la manière d'imposer à ces fripons-là. Cependant, comme ils n'étaient pas tous également timides, il fallait de temps en temps, pour apaiser les plus mutins, avoir recours aux expédiens; et Duranson, sous un nom supposé, venant au secours de son ami, lui prêtait sur gages à la plus grosse usure.

Plus les affaires de Mélidor se dérangeaient, moins il voulait en entendre parler. Faites, disait-il à son intendant, je signerai; mais laissez-moi tranquille. Enfin l'intendant vint lui annoncer

qu'il ne savait plus où donner de la tête, et que ses biens allaient être saisis. Mélidor s'en prit à l'homme d'affaires, et lui dit qu'il était un fripon. Je suis tout ce qu'il vous plaira, lui répondit le tranquille intendant; mais vous devez, il faut payer, faute de quoi l'on va vous poursuivre.

Mélidor fit appeler le fidèle Duranson, et lui demanda s'il était sans ressource. — Vous en avez une bien sûre : madame n'a qu'à s'engager. — Oui; mais y consentira-t-elle? — Assurément : peut-elle hésiter, quand il y va de votre honneur? Cependant ne l'alarmez pas : traitez légèrement la chose, et ne lui laissez voir, dans cet engagement, qu'une formalité d'usage qu'elle ne peut s'empêcher de remplir. Mélidor embrassa son ami, et il se rendit chez sa femme.

Acélie, tout occupée de ses amusemens, ne savait rien de ce qui se passait; mais heureusement le ciel l'avait douée d'un esprit juste et d'une âme ferme. Je viens, madame, lui dit son mari, de voir votre nouvelle voiture; elle sera délicieuse. Vos chevaux neufs sont arrivés; ah! madame, le joli attelage! C'est le comte de Pise qui les dresse. Ils sont fringans, mais il les domptera : c'est le meilleur cocher de Paris.

Quoiqu'Acélie fût accoutumée aux galanteries de son époux, elle ne laissa pas d'être surprise et flattée de celle-ci. Je vous ruine, lui dit-elle. Eh! madame, quel plus digne usage puis-je faire de mon bien que de l'employer à ce qui peut vous plaire? Désirez sans ménagement, et jouissez sans inquiétude : je n'ai rien qui ne soit à vous; et je me flatte que vous pensez de même. A propos, ajouta-t-il négligemment, j'ai quelque arrangement à faire, où, pour remplir les formalités, j'aurai besoin de votre seing; mais nous parlerons de cela ce soir. A présent ce qui m'occupe, c'est la couleur de votre voiture : le vernisseur n'attend que votre goût. Je me consulterai, dit-elle; et dès qu'il fut sorti, elle tomba dans les réflexions.

Acélie était une riche héritière; et la loi lui assurait son bien. Elle entrevit les conséquences de l'engagement qu'on lui proposait; et le soir, au lieu d'aller au spectacle, elle passa chez son notaire. Quelle fut sa surprise en apprenant que Mélidor était réduit aux expédiens les plus ruineux! Elle employa le temps du spectacle à s'instruire et à se consulter.

A son retour, elle dissimula sa peine aux yeux du monde qu'elle avait à souper; mais lorsque son mari, tête à tête avec elle, lui proposa de s'engager pour lui : Je ne vous abandonnerai pas, lui dit-elle, si vous daignez vous fier à moi; mais j'exige une confiance entière, un plein pouvoir de régir ma maison.

Mélidor fut humilié de l'idée d'avoir sa femme pour tuteur. Il

ui dit qu'elle prenait l'alarme mal à propos, et qu'il ne souffri-
ait point qu'elle entrât dans un détail ennuyeux pour elle. —
on, monsieur, je l'ai trop négligé : c'est un tort que je n'aurai
lus. Il ne crut pas devoir insister davantage; et les créanciers
étant assemblés le lendemain : Messieurs, leur dit-il, vos visites
'obsèdent; voilà madame qui veut bien vous entendre; voyez
vec elle à vous arranger. Messieurs, leur dit Acélie d'un ton sage,
ais assuré, quoique mon bien soit à mes enfans, je sens qu'il
st juste que j'en aide leur père; mais je veux de la bonne foi. Les
onnêtes gens me trouveront exacte; mais je ne réponds point à
es fripons des folies d'un dissipateur. Vous m'apporterez demain
opie de vos titres. Je ne veux que le temps de les examiner : je
e vous ferai pas languir.

Dès qu'Acélie se vit à la tête de sa maison, ce ne fut plus la
ême femme; elle jeta les yeux sur sa vie passée, et n'y vit que
e papillotage de mille vaines occupations. Sont-ce là, dit-elle,
es devoirs d'une mère de famille? Est-ce donc au prix de son
onneur et de son repos qu'il faut payer de jolis soupers, des équi-
ages lestes, et de brillantes frivolités?

Monsieur, dit-elle à son mari, j'aurai demain l'état de vos
ettes; il me faut celui de vos revenus; faites venir votre inten-
lant. L'intendant vint, et rendit ses comptes. Rien de plus clair;
oin d'avoir des fonds, il se trouvait avoir fait des avances, et il
ui était dû le double de ses gages accumulés. Je vois, dit Acélie,
que monsieur l'intendant sait son compte un peu mieux que nous.
Il ne nous reste qu'à le payer, en le remerciant de ce qu'il ne lui
est pas dû davantage. — Le payer! dit Mélidor tout bas, et avec
quoi? — De ma cassette. Le premier pas, dans l'économie, est le
renvoi d'un intendant.

La réforme fut mise l'instant d'après dans le domestique et
dans la dépense; et Acélie donnant l'exemple : Courage, mon-
sieur, disait-elle, coupons dans le vif; nous ne sacrifions que
notre vanité. — Et la décence, madame? — La décence, monsieur,
consiste à ne pas dissiper le bien d'autrui, et à jouir du sien sans
reproche. — Mais, madame, en renvoyant vos gens, vous les
payez; et c'est épuiser notre unique ressource. — Soyez tranquille,
mon ami; j'ai des bijoux, des diamans, et en sacrifiant ces pa-
rures je m'en fais une qui les vaut bien.

Le jour suivant, les créanciers arrivent, et Acélie leur donne
audience. Ceux dont Mélidor avait acheté des meubles de prix ou
des curiosités superflues consentirent à les reprendre avec un bé-
néfice honnête; les autres, enchantés de l'accueil et de la bonne
volonté d'Acélie, s'accordèrent, tout d'une voix, à n'avoir qu'elle

pour arbitre, et les grâces conciliatrices réunirent tous les esp

Un seul, d'un air assez confus, disait ne pouvoir se relâ sur rien. Il avait des effets précieux en gage, et sur la liste emprunts, il était noté pour une usure énorme. Acélie le re seul, pour le fléchir, s'il était possible. Moi! madame, lui di pressé par ses reproches, je ne suis pas ici pour moi, et M. I ranson aurait pu se passer de me faire jouer ce vilain personna — Duranson! dites-vous, quoi! c'est lui qui sous votre nom — C'est lui-même. — Ainsi, nos gages sont dans ses mains! Oui, sans doute, et un écrit de moi, où je déclare qu'il ne m rien dû. — Et cet écrit qu'il a de vous, puis-je en avoir un doub — Assurément, et tout à l'heure, si vous voulez, car le n d'usurier me pèse. C'était une arme pour Acélie; mais il n'é pas temps d'éclairer Mélidor et de révolter Duranson; elle a devoir dissimuler encore.

Son notaire, qui vint la voir, trouva que dans vingt-qua heures elle avait mis en épargne une bonne partie de son reve et acquitté une foule de dettes. Vous êtes, lui dit-il, dans bons principes: l'économie est de toutes les ressources la plus sû et la plus facile; on s'enrichit dans un instant de tout le bien qu' dissipait.

Pendant leur entretien, Mélidor confondu s'affligeait de voir maison dépouillée. Eh! monsieur, lui dit sa femme, console vous; je ne vous retranche que des ridicules. Mais il ne voya que le monde, l'humiliation de déchoir. Il se retira consterné laissant Acélie avec le notaire.

Une jeune femme a dans les affaires un avantage prodigieu sans inspirer ce qu'on entend par l'espoir et le désir de plair elle intéresse, elle engage à une espèce de facilité que les homm n'ont pas l'un pour l'autre. La nature ménage, entre les deu sexes, une intelligence secrète; tout s'aplanit, tout se concilie et au lieu que l'on traite en ennemis d'homme à homme, ave une femme on se livre en ami. Acélie en fit plus d'une fois l'e preuve, et son notaire mit à la servir un zèle et une affection qu'i n'eût pas eus pour son mari.

Madame, lui dit-il, en faisant la balance des biens de Mélido avec la somme de ses dettes, je trouve assez de quoi l'acquitter mais des biens vendus à la hâte le sont communément à vil prix Supposons que les siens soient libres, ils peuvent répondre, et au delà, de deux cent mille écus qu'il doit, et si vous voulez vou engager pour lui, il n'est pas impossible de réduire cette foule de créances ruineuses et bruyantes à un petit nombre d'articles plu simples et moins onéreux. Faites, monsieur, dit Acélie, je consen

tout : je m'engage pour mon mari, mais que ce soit à son insu. notaire usa de prudence, et Acélie fut autorisée à contracter nom de Mélidor.

Celui-ci avait été de bonne foi sur tous les articles, excepté sur seul, qu'il n'avait osé déclarer à sa femme. La nuit, Acélie, ntendant gémir, tâchait avec douceur de le consoler. Vous ne ez pas tout, lui dit-il, et ces mots furent suivis d'un profond ence. Acélie le pressait en vain; la honte lui étouffait la voix. à quoi! lui dit-elle, vous avez des peines que vous n'osez me nfier! avez-vous un ami plus tendre, plus sûr, plus indulgent e moi? Plus vous avez droit à mon estime, reprit Mélidor, plus dois rougir de l'aveu qui me reste à vous faire. Vous avez ntendu parler de la courtisane Eléonore.... que vous dirai-je? le a de moi pour cinquante mille écus de billets. Acélie vit avec ie le moment de regagner le cœur de son mari. Ce n'est pas le mps de vous reprocher, lui dit-elle, une folie dont vous avez onte, et à laquelle ma dissipation a peut-être contribué. Réparons oublions nos torts; celui-ci n'est pas sans remède. Mélidor ne ncevait pas qu'une femme, jusque-là si légère, eût tout à coup cquis tant de raison. Acélie n'était pas moins surprise qu'un omme si haut et si vain fût tout à coup devenu si modeste. Serait-ce un bien pour nous, disaient-ils l'un et l'autre, d'être ombés dans le malheur?

Le lendemain, Acélie, s'étant bien consultée, se rendit elle-même chez Eléonore. Vous ne savez pas, lui dit-elle, qui vient ous voir? C'est une rivale; et sans détour elle se nomma. Madame, lui dit Eléonore, je suis confuse de l'honneur que vous me aites. Je sens que j'ai des torts avec vous; mais mon état en est l'excuse. C'est Mélidor qu'il faut blâmer, et en vous voyant, je le blâme moi-même; il est plus injuste que je ne croyais. Mademoiselle, lui dit Acélie, je ne me plains ni de vous ni de lui. C'est la punition d'une femme dissipée d'avoir un mari libertin, et j'ai du moins le plaisir de voir que Mélidor a dans ses goûts encore quelque délicatesse. Vous avez de l'esprit, l'air de la décence, et des grâces qui seraient faites pour embellir la vertu. — Vous me voyez, madame, avec trop d'indulgence; et cela prouve ce qu'on m'a dit souvent, que les femmes les plus honnêtes ne sont pas celles qui nous ménagent le moins. Comme elles n'ont rien à nous envier, elles ont la bonté de nous plaindre. Celles qui nous ressemblent sont bien plus injustes; elles nous déchirent en nous imitant. Ecoutez, reprit Acélie qui voulait l'amener au but, ce que l'on blâme le plus dans celles de votre état, ce n'est pas cette faiblesse dont tant de femmes ont à rougir, mais une passion plus odieuse encore. Le feu de l'âge, le goût des plaisirs, l'attrait

d'une vie voluptueuse et libre, quelquefois même le sentim
car je vous en crois susceptibles, tout cela peut avoir son exc
mais en renonçant à la vertu d'une femme, vous n'en êtes
plus obligées d'avoir au moins celle d'un homme, et il est
sorte d'honnêteté à laquelle vous ne renoncez pas. — Non, s
doute. — Eh bien! dites-moi, cette honnêteté vous permet-
d'abuser de l'ivresse et de la folie d'un amant au point d'exig
d'accepter de lui des engagemens insensés et ruineux pour
famille? Mélidor, par exemple, vous a fait pour cinquante m
écus de billets; en sentez-vous la conséquence, et combien l'o
droit de sévir contre une telle séduction? Madame, répon
Eléonore, c'est un don volontaire, et M. Duranson m'est tém
que j'ai refusé beaucoup mieux. — Vous connaissez Duranson
— Oui, madame; c'est lui qui m'a donné Mélidor, et j'ai bi
voulu pour cela le tenir quitte de ses promesses. — Fort bien; il
mis son article sur le compte de son ami. — Il me l'a dit, et j'
supposé que Mélidor le trouvait bon. Du reste, Mélidor était libr
je n'ai de lui que ce qu'il m'a donné, et rien, je crois, n'e
mieux acquis. — Vous le croyez; mais le croiriez-vous, si vo
étiez l'enfant qu'on dépouille? Mettez-vous à la place d'une mer
de famille dont l'époux se ruine ainsi, qui touche au momen
de le voir déshonoré, poursuivi, chassé de ses biens, privé de
son état, obligé de se cacher aux yeux du monde, et de laisser s
femme et ses enfans en proie à la honte et à la douleur: soyez un
moment cette femme sensible et désolée, et jugez-vous dans cet état.
Que ne feriez-vous pas, mademoiselle? vous auriez sans doute re-
cours aux lois qui veillent sur les mœurs; vos plaintes et vos larmes
réclameraient contre une surprise odieuse, et la voix de la nature
et celle de l'équité s'éleveraient en votre faveur. Oui, madamoi-
selle, les lois sévissent contre le poison, et le don de plaire en est
un, lorsqu'on en abuse. Il n'attaque pas la vie, mais il attaque la
raison et l'honneur; et si, dans l'ivresse qu'il cause, on exige, on
obtient d'un homme des sacrifices insensés, ce que vous appelez
des dons libres sont réellement des larcins. Voilà ce qu'une autre
dirait, ce que vous diriez peut-être à ma place. Eh bien! je suis
plus modérée; il vous est dû; je viens vous payer; mais noble-
ment, et non pas follement. Il y a six mois que Mélidor vous aime,
et en vous donnant mille louis, vous avouerez qu'il est magnifique.
Eléonore, attendrie et confuse, n'eut pas le courage de refuser;
elle prit les billets de Mélidor, et suivit Acélie chez son notaire.

N'aimeriez-vous pas mieux, lui dit Acélie en arrivant, une
rente de cent louis, que cette somme, qui dans vos mains sera
peut-être bientôt dissipée? Le moyen de se détacher du vice, mon
enfant, c'est de se mettre au-dessus du besoin, et j'ai dans l'idée

que quelque jour vous serez bien aise de pouvoir être honnête.

Eléonore, baisant la main d'Acélie, et laissant échapper quelques larmes : Ah ! madame, dit-elle, que sous vos traits la vertu est aimable et touchante ! si j'ai le bonheur de revenir à elle, mon cœur vous devra ce retour.

Le notaire, enchanté d'Acélie, lui apprit que les deux cent mille écus étaient dans ses mains, et qu'ils l'attendaient. Elle s'en alla comblée de joie; et en revoyant Mélidor, voilà vos billets doux, lui dit-elle ; on a eu bien de la peine à s'en dessaisir ; n'en écrivez plus de si tendres. L'ami Duranson était présent ; et à l'air sombre de Mélidor, elle vit bien qu'il l'avait fait rougir de s'être livré à sa femme. Vous recevez bien froidement, dit-elle à son mari, ce qui pourtant vous vient d'une main chère ! — Voulez-vous, madame, que je me réjouisse d'être la fable de Paris ? On ne parle que de ma ruine ; et vous la rendez si éclatante, que mes amis eux-mêmes ne peuvent plus la désavouer. — Vos amis avaient donc, monsieur, quelque moyen d'y remédier sans bruit ? Ils sont venus apparemment vous offrir leur crédit et leurs bons offices ? M. Duranson, par exemple... — Moi, madame ! je ne puis rien ; mais je crois que sans un éclat déshonorant il était facile de trouver des ressources. — Oui, de ces ressources qui n'en laissent aucune ? Mon mari n'en a que trop usé ; vous le savez mieux que personne. Quant au déshonneur que vous attachez à l'éclat de notre malheur, je sais quelle est votre délicatesse, et je l'estime comme je dois. — Madame ! je suis un honnête homme ; et on le sait. — On doit le savoir, car vous le dites à tout le monde ; mais comme Mélidor n'aura plus d'intrigue amoureuse à nouer, votre honnêteté lui devient inutile. Mélidor, à ces mots, prit feu lui-même, et dit à sa femme qu'elle lui manquait, en insultant son ami. Elle allait poursuivre ; mais sans vouloir l'entendre, il se retira transporté de colère ; et Duranson suivit ses pas.

Acélie n'en fut pas plus émue ; et les laissant conspirer ensemble, elle s'occupa du soin de sa maison. Le gouverneur de son fils, depuis leur décadence, trouvait ses fonctions au-dessous de lui, et le témoignait sans ménagement. Il fut renvoyé le soir même ; et à sa place vint un bon abbé, simple, modeste et assez instruit, qu'elle pria d'être leur ami, et de donner ses mœurs à son élève.

Mélidor à qui Duranson avait fait regarder comme le comble de l'humiliation l'ascendant qu'avait pris sa femme, fut révolté d'apprendre que le gouverneur était congédié. Oui, monsieur, lui dit-elle, je donne à mon fils, pour modèle et pour guide, un homme sage, au lieu d'un fat ; je prétends aussi éloigner de

vous un complaisant plein d'insolence, qui vous fait payer ses plaisirs. Voilà mes torts, je les avoue, et vous pouvez les rendre publics. Il est odieux, lui dit Mélidor sans l'écouter, il est odieux d'abuser de l'état où je suis pour vouloir me faire la loi. Non, madame, mon malheur n'est pas tel qu'il me réduise à être votre esclave. Votre devoir était de contracter l'engagement que je vous proposais ; vous ne l'avez pas fait; vous ne m'êtes plus rien ; et vos soins me sont inutiles. Si je me suis dérangé, c'est pour vous ; le seul remède à mon malheur, c'est d'en éloigner la cause; et dès demain nous nous séparons. — Non, monsieur, ce n'est pas le moment. Dans peu vous jouirez paisiblement et sans reproche d'une fortune honnête; vous serez libre, tranquille, heureux. Alors, après avoir rétabli votre honneur et votre repos, je verrai si je dois faire place aux artisans de votre ruine, et vous abandonner, pour vous punir, au bord de l'abîme d'où je vais vous tirer. Jusque-là nous sommes inséparables ; et mon devoir et votre malheur sont des liens sacrés pour moi. Du reste, vous jugerez demain quel est l'homme qui m'est préféré. C'est devant lui que je vous donnerai les preuves de sa perfidie ; et je renonce à votre estime s'il ose les désavouer.

Mélidor, interdit de la généreuse fermeté d'Acélie, fut combattu toute la nuit entre le dépit et la reconnaissance; mais à son réveil il reçut une lettre qui le jeta dans le désespoir. On lui écrivait qu'il n'était bruit à la cour que de son luxe, de sa dépense, et du malheur qui en était le fruit; que chacun le blâmait hautement; et qu'on ne se proposait pas moins que de l'obliger à quitter sa charge. Lisez, dit-il en voyant Acélie, lisez, madame, et frémissez de l'état où vous m'avez réduit. O mon ami! dit-il à Duranson qui venait d'arriver, je suis perdu; vous me l'aviez prédit. L'éclat qu'elle a fait me déshonore. On m'ôte ma charge et mon état. Duranson fit semblant d'être accablé de cette nouvelle. N'ayez pas peur, lui dit Acélie : votre créance est assurée. Vous n'y perdrez que l'usure effroyable que vous vouliez tirer de votre ami. Oui, Mélidor, vous voyez en lui notre usurier, notre prêteur sur gages. — Moi, madame ! — Oui, monsieur, vous-même, et la preuve en est dans mes mains. La voilà, dit-elle à son mari; mais ce n'est pas tout : ce digne ami vous faisait payer à Eléonore les faveurs qu'il en avait reçues; il osait vouloir séduire votre femme en l'instruisant de vos amours; et il vous ruinait sous un nom supposé. Ah! c'en est trop, dit Duranson; et il se levait pour sortir. Encore un mot, lui dit Acélie. Vous êtes démasqué dans une heure, connu de la ville et de la cour, et noté partout d'infamie, si à l'instant même vous n'apportez chez mon notaire, où je vais

ous attendre, et les gages et les billets que vous avez de Mélidor. Duranson pâlit, se troubla, disparut et laissa Mélidor confondu, immobile d'indignation et d'étonnement.

Vous, mon ami, rassurez-vous, dit Acélie à son mari; je prends sur moi le soin de conjurer l'orage. Adieu; ce soir il sera dissipé.

Elle se rend chez le notaire, s'engage, reçoit les deux cent mille écus, acquitte ses dettes, en déchire les titres, à commencer par ceux de Duranson, qui prudemment s'était exécuté. De là, elle monte en chaise de poste, et sans délai se rend à la cour.

Le ministre ne lui dissimula point son mécontentement, ni la résolution qu'on avait prise d'obliger Mélidor à vendre sa charge. Je ne prétends pas l'excuser, dit-elle; le luxe est une folie dans notre état, je le sais; mais cette folie a été la mienne plutôt que celle de mon mari. Sa complaisance est son unique faute; et, monsieur, que ne fait-on pas pour une femme que l'on aime! J'étais jeune, et belle à ses yeux; mon mari a consulté mes désirs plutôt que ses moyens; il n'a su craindre, il n'a connu que le malheur de me déplaire; voilà son imprudence; elle est réparée: il ne doit plus rien que ma dot, et je lui en fais le sacrifice. Quoi! madame, s'écria le ministre, vous vous êtes engagée pour lui? — Et qui devait réparer son malheur, si ce n'est celle qui en était la cause? Oui, monsieur, je me suis engagée; mais j'ai acquis par-là le droit de ménager son bien, et d'assurer l'état de mes enfans. Mélidor est facile, mais il est honnête. Il ignore ce que j'ai fait pour lui, et il ne laisse pas de me donner le plein pouvoir de disposer de tout. Je suis à la tête de ma maison, et déjà tout y est réduit à la plus sévère économie. Voici en deux mots ce que j'ai fait, et ce que je me propose de faire. Alors elle entra dans quelques détails que le ministre voulut bien entendre. Mais, poursuivit-elle, l'amitié, l'estime, la confiance de mon mari, tout est perdu pour moi, si vous le punissez d'une faute qu'il doit me reprocher, tant que je ne l'ai pas effacée. Vous êtes juste, sensible, humain; de quoi voulez-vous le punir? D'avoir trop aimé la moitié de lui-même? de s'être oublié, sacrifié pour moi? Je lui serai donc odieuse; et il aura sans cesse à rappeler à mes enfans l'égarement et le déshonneur où leur mère l'aura plongé! A qui voulez-vous satisfaire en le punissant? Au public? Ah! monsieur, il est un public envieux et méchant qui n'est pas digne de cette complaisance. Quant au public indifférent et juste, laissez-nous lui donner un spectacle bien plus utile et plus touchant que celui de notre ruine. Il verra qu'une femme sensée peut ramener un mari honnête homme, et qu'il y a pour des cœurs bien nés des ressources inépuisables dans le courage et dans la vertu. Notre retour sera un exemple; et s'il est honorable pour nous de le don-

ner, il sera glorieux de le suivre; au lieu que si la peine d'une imprudence qui ne nuit qu'à nous seuls excède la faute et lui survit on sera peut-être indigné sans fruit de nous voir malheureux sans crime.

Le ministre l'écoutait avec étonnement. Loin de mettre obstacle à vos vues, lui dit-il, madame, je les seconderai, même en punissant votre époux. Il faut qu'il renonce au titre de sa charge. — Ah! monsieur! — J'en ai disposé en faveur de votre fils; et c'est par égard par respect pour vous, que j'en laisse au père la survivance. La surprise où fut Acélie d'obtenir une grâce au lieu d'un châtiment, la fit presque tomber aux genoux du ministre. Monsieur, lui dit-elle, il est digne de vous de corriger ainsi un père de famille. Les larmes que vous voyez couler sont l'expression de ma reconnaissance. Mes enfans, mon mari et moi ne cesserons de vous bénir.

Mélidor attendait Acélie avec frayeur; et l'inquiétude fit place à la joie, quand il apprit avec quelle douceur on punissait sa dissipation. Eh bien, lui dit Acélie en l'embrassant, est-ce aujourd'hui que nous nous séparons! As-tu encore quelque bon ami que tu préfères à ta femme?

On sait avec quelle facilité les bruits de Paris se répandent et sont détruits aussitôt que semés : l'infortune de Mélidor avait fait la nouvelle de quelques jours; son arrangement, ou plutôt le parti courageux qu'avait pris sa femme, fit une espèce de révolution dans les esprits et dans les propos. On ne parlait que de la sagesse, de la résolution d'Acélie; et lorsqu'elle parut dans le monde, avec l'air modeste et libre d'une personne qui ne brave ni n'appréhende les regards du public, elle fut reçue avec un respect qu'elle n'avait jamais inspiré. Ce fut alors qu'elle sentit le prix de la considération que donne la vertu; et les hommages qu'on avait rendus à sa jeunesse et à sa beauté ne l'avaient jamais tant flattée.

Mélidor, plus timide, ou plus vain, ne savait quel ton il devait prendre, ni quelle contenance il devait tenir. Ayons, lui dit sa femme, l'air d'avouer de bonne foi que nous avons été imprudens, et que nous sommes devenus sages. Personne n'a rien à nous reprocher; ne nous humilions pas nous-mêmes. Si l'on nous voit bien aises d'être corrigés, on nous en estimera davantage. Et de quel œil verrez-vous, lui dit-il, cette multitude de faux amis qui nous ont abandonnés? — Du même œil dont je les ai vus, comme des gens que le plaisir attire, et qui s'envolent avec lui. De quel droit comptiez-vous sur eux? Était-ce pour eux que se donnaient vos fêtes? La maison d'un homme opulent est une salle de spectacle où chacun croit avoir payé sa place, quand il l'a remplie avec agrément. Le spectacle fini, chacun se retire, et l'on ne se doit

plus rien. Cela est fâcheux à imaginer; mais en perdant l'illusion d'être aimé, vous changez une agréable erreur contre une expérience utile; et il en est de ce remède comme de bien d'autres : l'amertume en fait la bonté. Voyez donc le monde comme il est, sans être humilié de l'avoir méconnu, sans vous vanter de le mieux connaître. Surtout, que personne ne soit instruit de nos petits démêlés; qu'aucun de nous deux n'ait l'air d'avoir cédé à l'autre; mais qu'il semble qu'un même esprit nous anime et nous fait agir. Quoiqu'il ne soit pas aussi ridicule qu'on le dit de se laisser conduire par une femme, je ne veux pas que l'on sache que c'est moi qui vous ai décidé.

Mélidor devait tout à sa femme; mais rien ne l'avait touché aussi sensiblement que ce trait de délicatesse; et il eut la bonne foi de l'avouer. Acélie avait une autre vue que de ménager la vanité de son mari; elle voulait l'engager, par sa vanité même, à suivre le plan qu'elle lui avait tracé. S'il voit tout le monde persuadé, disait-elle, qu'il n'a fait que ce qu'il a voulu, il le croira bientôt comme tout le monde; on tient à ses propres résolutions par ce sentiment de liberté qui résiste à celles des autres; et le point le plus essentiel dans l'art de mener les esprits, c'est de leur cacher qu'on les mène. Acélie eut donc l'attention de renvoyer à son mari les éloges qu'on lui donnait; et Mélidor, de son côté, ne parlait d'elle qu'avec estime.

Cependant elle craignait pour lui la solitude et le silence de sa maison. On ne retient point un homme qui s'ennuie; et avant que Mélidor se fût fait des occupations, il lui fallait des amusemens. Acélie eut soin de lui former une société peu nombreuse et choisie. Je ne vous invite point à des fêtes, disait-elle aux femmes qu'elle y engageait; mais au lieu du faste, nous aurons le plaisir. Je vous donnerai de bon cœur un bon souper qui ne coûtera guère; nous y boirons en liberté à la santé de nos amis; peut-être même y rirons-nous, chose assez rare dans le monde. Elle tint ce qu'elle avait promis; et son mari lui seul regrettait encore l'opulence où il avait vécu. Ce n'est pas qu'il ne fît de son mieux pour s'accoutumer à une vie simple; mais on eût dit qu'il s'était fait dans son âme le même vide que dans sa maison. Ses yeux et son oreille, habitués à un mouvement tumultueux, étaient comme étonnés du calme et du repos. Il voyait encore avec envie ceux qui se ruinaient comme lui; et Paris, où il se trouvait condamné aux privations au milieu des jouissances, lui était devenu odieux.

Acélie, qui s'en aperçut, et qui suivait son plan avec cette constance que l'on ne trouve que dans les femmes, lui proposa d'aller ensemble voir les terres qu'ils avaient acquises; mais avant de partir, elle chargea son notaire de lui louer, au lieu de l'hôtel

qu'ils occupaient, une maison simple avec agrément, pour y loger à son retour.

Des trois terres qu'avait Mélidor, les deux plus honorables produisaient à peine le tiers de l'intérêt des fonds. Il fut décidé qu'il fallait les vendre. L'autre, dès long-temps négligée, ne demandait que des avances pour devenir un excellent bien. Voilà celle qu'il faut conserver, dit Acélie; donnons tous nos soins à la mettre en valeur. L'air en est sain, l'aspect riant, et le terrain fertile; nous y passerons les beaux jours de l'année; et, si tu m'en crois, nous nous y aimerons. Ta femme n'aura pas les airs, les caprices, l'art des coquettes, mais une bonne et tendre amitié, qui fera, si tu la partages, ton bonheur, le mien, celui de nos enfans, et la joie de notre maison. Je ne sais, mais depuis que je respire l'air de la campagne, mes goûts sont plus simples et plus naturels; le bonheur me semble plus près de moi, plus accessible à mes désirs; je le vois pur et sans nuages dans l'innocence des mœurs champêtres; et j'ai, pour la première fois, l'idée de la sérénité d'une vie innocente qui coule en paix jusqu'à sa fin. Mélidor écoutait sa femme avec complaisance; et la consolation se répandait dans son âme comme un baume délicieux.

Il consentit, non sans répugnance, à la vente de celles de ses terres dont les droits l'avaient le plus flatté; et le bon notaire fit si bien, que, dans l'espace de six mois, Mélidor se trouva ne plus rien devoir à personne.

Il n'y avait plus qu'à l'affermir contre la pente de l'habitude; et Acélie, qui connaissait son faible, ne désespéra point de détruire en lui le goût du luxe, par un goût plus sage et plus satisfaisant. La terre qu'ils s'étaient réservée offrait un champ vaste à d'utiles travaux; et Acélie, pour les diriger, imagina de se former un petit conseil d'agricoles. Ce conseil était composé de sept bons villageois pleins de sens, à qui tous les dimanches elle donnait à dîner. Ce dîner s'appela le banquet des sept sages. Le conseil se tenait à table; et Mélidor, Acélie et le petit abbé assistaient aux délibérations. La qualité des terrains et la culture qui leur convenait, le choix des plants et des semences, l'établissement de nouvelles fermes et la division de leur sol en bois, en pâturages et en moissons, la distribution des troupeaux destinés à l'engrais et au labourage, la direction et l'emploi des eaux, les plantations et les clôtures, et jusqu'aux plus petits détails de l'économie rurale, étaient traités dans le conseil. Nos sages, le verre à la main, s'animaient, s'éclairaient l'un l'autre; on croyait voir, à les entendre, des trésors enfouis dans la terre, et qui n'attendaient que des mains qui vinssent les en retirer.

Mélidor fut flatté de cet espoir, et surtout de l'espèce de do-

mination qu'il exercerait dans la conduite de ces travaux; mais il ne voyait pas les moyens d'y suffire. Commençons, lui dit Acélie, et la terre nous aidera. On fit peu de chose cette première année, mais assez pour donner à Mélidor l'avant-goût du plaisir de créer.

Le conseil, au départ d'Acélie, reçut d'elle une petite rétribution, et sa bonne grâce en augmenta le prix.

Mélidor, de retour à la ville, fut enchanté de sa nouvelle maison. Elle était commode et riante, meublée sans faste, mais avec goût. Voilà, mon ami, ce qui nous convient, lui dit sa femme. Il y en a assez pour être heureux, si nous sommes sages. Elle eut le plaisir de le voir s'ennuyer à Paris, où il se trouvait confondu dans la foule, et soupirer après la campagne, où le rappelait le désir de régner.

Ils y devancèrent le retour du printemps; et les sages s'étant assemblés, on régla les travaux de l'année.

Dès que Mélidor vit la terre vivifiée par son influence, et une multitude d'hommes occupés à la fertiliser pour lui, il se sentit élever au-dessus de lui-même. Une nouvelle ferme, qu'il avait établie, fut adjugée par le conseil; et Mélidor eut la sensible joie d'y voir naître la première moisson.

Leur jouissance se renouvelait tous les jours, en voyant ces mêmes campagnes, qui, deux ans auparavant, languissaient incultes et dépeuplées, se couvrir de cultivateurs et de troupeaux, de bois, de moissons et d'herbages; et Mélidor vit à regret arriver la saison qui le rappelait à Paris.

Acélie ne put résister à l'envie d'aller revoir le ministre qui, dans son malheur, lui avait tendu la main. Elle lui fit un tableau si touchant du bonheur dont ils jouissaient, qu'il en fut ému jusqu'au fond de l'âme. Vous êtes, lui dit-il, le modèle des femmes; puisse un tel exemple faire sur tous les cœurs l'impression qu'il fait sur le mien! Continuez, madame, et comptez sur moi. On est trop honoré de pouvoir contribuer au bien que vous faites.

Cette terre fortunée où nos époux furent rappelés par la belle saison, devint le plus riant tableau de l'économie et de l'abondance. Mais un tableau plus touchant encore, fut celui de l'éducation qu'ils y donnèrent à leurs enfans.

On parlait, dans le voisinage, de deux époux, comme eux éloignés du monde, et qui, dans une riante solitude, faisaient leurs délices de cultiver les tendres fruits de leur amour. Allons les voir, dit Acélie, allons prendre de leurs leçons. En arrivant, ils virent l'image du bonheur et de la vertu, M. et madame de Lisbé, au milieu de leur jeune famille, uniquement occupés du soin de lui former l'esprit et le cœur.

Acélie fut touchée de la grâce, de la décence et surtout de l'air

de gaieté qu'elle remarqua dans ces enfans. Ils n'avaient ni la timidité sauvage, ni l'indiscrète familiarité de l'enfance. Dans leur abord, leur maintien, leur langage, on ne croyait voir qu'un naturel exquis, tant l'habitude avait rendu faciles tous les mouvemens qu'elle avait dirigés.

Ce n'est point ici une visite de bienséance, dit Acélie à madame de Lisbé : nous venons nous instruire auprès de vous dans l'art d'élever nos enfans, et vous supplier de nous donner les principes et la méthode que vous avez suivis avec tant de succès.

Hélas ! madame, rien n'est plus simple, lui répondit madame de Lisbé. Nos principes se réduisent à traiter les enfans comme des enfans, à leur faire un jeu des choses utiles, à simplifier ce qu'on leur enseigne, et à ne leur enseigner que ce qu'ils peuvent concevoir. Notre méthode se borne encore à peu de chose : elle consiste à les mener à l'instruction par la curiosité, à leur cacher, sous cet appât, l'idée du travail et de la gêne, et à diriger leur curiosité même par quelques idées qu'on lui jette et qu'on lui donne envie de saisir. Le plus difficile est d'exciter en eux de l'émulation sans jalousie ; et en cela peut-être nous avons moins de mérite que de bonheur.—Vous leur avez donné sans doute d'excellens maîtres ? — Non, madame, nous avons appris ce que nous voulions leur apprendre. Ne voyez-vous pas comme la colombe digère la nourriture de ses petits ? Nous l'imitons ; et il en résulte deux avantages et deux plaisirs, celui de nous instruire nous-mêmes, et celui d'instruire nos enfans.

Ce petit travail est d'autant plus amusant, reprit monsieur de Lisbé, que nous avons réservé pour l'âge de raison toutes les connaissances abstraites, et que nos leçons se bornent aujourd'hui à ce qui tombe sous les sens. L'enfance est l'âge où l'imagination est la plus vive et la mémoire la plus docile ; c'est aux objets de ces deux organes que nous appliquons l'âme de nos enfans. La surface de la terre est une image, l'histoire des hommes et celle de la nature sont une suite de tableaux, le physique des langues n'a que des sons, la partie sensible des mathématiques se réduit à des lignes, tous les arts peuvent se décrire, la religion même et la morale s'inspirent mieux par sentiment qu'elles ne se conçoivent en idée ; en un mot, toutes nos perceptions simples et primitives nous viennent par les sens ; or les sens de l'enfance ont plus de finesse, de délicatesse, de vivacité que ceux de l'âge mûr. C'est donc prendre la nature dans sa force, que de la prendre dans l'enfance, pour apercevoir et saisir tout ce qui ne demande pas les combinaisons de l'esprit. Ajoutez que l'âme, libre de tout autre soin, vaque à celui-ci tout entière ; qu'elle est avide de connaissances, exempte de préventions, et

ue toutes les cases de l'entendement et de la mémoire étant ides, on y range à son gré les idées, surtout si, dans l'art de les ntroduire, on suit leur ordre naturel, si on ne se hâte pas de les ccumuler, et si on leur donne le loisir de s'asseoir chacune à leur place.

Je vois, dit Acélie, mais sans m'en effrayer, que cela demande une attention suivie. Cette attention, reprit madame de Lisbé, n'a rien de gênant ni de pénible. On vit avec ses enfans; on les a sous les yeux; on communique avec eux; on les accoutume à examiner et à réfléchir; on leur aide, sans impatience, à développer leurs idées; on ne les rebute jamais par un ton d'humeur ou de mépris; la sévérité, qui n'est bonne qu'à remédier au mal qu'a fait la négligence, n'a presque jamais lieu dans une éducation de tous les instans; et comme on ne laisse prendre à la nature aucun mauvais pli, on n'est pas obligé de la mettre à la gêne.

Ne serai-je pas indiscrète, lui dit Acélie, en vous témoignant le désir d'assister à l'une de vos lecons? Madame de Lisbé appela ses enfans, qui s'occupaient ensemble dans un coin du salon. Ils volèrent dans les bras de leur mère avec une joie naïve, dont Acélie fut touchée. Mes enfans, leur dit la mère, madame veut bien vous entendre: nous allons vous interroger.

Acélie admira l'ordre et la netteté des connaissances qu'ils avaient acquises; mais elle fut encore plus enchantée de la grâce et de la modestie avec lesquelles ils répondaient tour à tour, de l'intelligence qui régnait entre eux, et du vif intérêt qu'ils prenaient réciproquement aux succès l'un de l'autre.

L'objet d'Acélie était d'intéresser Mélidor à ce spectacle; et il en fut ému jusqu'aux larmes. Que vous êtes heureux, disait-il sans cesse à M. de Lisbé, que vous êtes heureux d'avoir de tels enfans! c'est la plus douce des jouissances.

Acélie, en quittant ses voisins, leur demanda leur amitié; elle embrassa mille fois leurs enfans, et les pria de trouver bon qu'elle vînt quelquefois s'instruire à leurs études.

Quoi de plus étonnant et quoi de plus simple? disait-elle à Mélidor en s'en allant. Se peut-il qu'un plaisir si pur soit si peu connu; et que ce qu'il y a de plus naturel, soit ce qu'il y a de plus rare au monde? On a des enfans; et l'on s'ennuie, et l'on cherche au dehors des amusemens, lorsqu'on a chez soi des plaisirs si touchans, et des devoirs de cette importance! Il est vrai, disait Mélidor, que tous les enfans ne sont pas aussi bien nés. Et qui nous a dit, reprit Acélie, que le ciel ne nous ait pas accordé la même faveur? Va, mon ami, c'est pour s'épargner des reproches qu'on en fait tant à la nature. Le plus souvent on la calomnie, afin de se justifier soi-même. Pour avoir droit de la croire incorrigible,

il faut avoir tout fait pour la corriger. Nous ne sommes ni imbéciles ni méchans; nos enfans ne doivent pas l'être. Vivons avec eux et pour eux; je te promets qu'ils nous ressembleront.

Vous allez avoir deux collègues, dit-elle le soir à M. l'abbé Nous venons de goûter d'avance le plaisir d'élever nos enfans, et elle lui fit le récit de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre. Nous voulons suivre le même plan, ajouta-t-elle. Vous, mon abbé, vous enseignerez les langues; Mélidor va s'appliquer à l'étude des arts et de la nature, pour être en état d'en donner des leçons; je me réserve ce qu'il y a de plus facile et de plus simple, les mœurs, les choses de sentiment; et j'espère, dans un an, être assez habile pour aller de pair avec vous. C'est à vous de nous indiquer les sources, et de diriger pas à pas nos études sur le plan le plus abrégé.

L'abbé applaudit à cette émulation; et chacun d'eux se mit à remplir sa tâche avec une ardeur qui, loin de s'affaiblir, ne *fit que* redoubler.

Mélidor ne trouva plus de vide dans les loisirs de la campagne. Il lui semblait que le temps avait précipité son cours. Les jours n'étaient plus assez longs pour vaquer aux soins de l'agriculture et aux études du cabinet. On eût dit que ces occupations se le dérobaient l'une à l'autre. Acélie était partagée de même entre les soins de son ménage et l'instruction de ses enfans. La nature seconda ses vues. Ses enfans, appliqués et dociles, soit à l'exemple de leurs parens, soit par une émulation mutuelle, se firent un jeu de leurs petits travaux.

Mais ce succès, tout satisfaisant qu'il était pour le cœur d'une bonne mère, n'était pas son objet le plus sérieux. Elle avait assuré à Mélidor l'unique ressource inépuisable contre l'ennui de la solitude et l'attrait de la dissipation. Je suis tranquille, dit-elle enfin, lorsqu'elle lui vit un goût décidé pour l'étude : c'est un plaisir qui coûte peu, qu'on trouve partout, qui jamais ne lasse, et avec lequel on est sûr de ne pas être obligé de se fuir.

Mélidor, rendu à lui-même, loin de rougir d'avouer qu'il devait ce retour à sa femme, faisait gloire de raconter tout ce qu'elle avait fait pour le ramener de son égarement : il ne cessait de louer le courage, l'intelligence, la douceur, la fermeté qu'elle y avait mise; et tout le monde disait, en l'écoutant, voilà une femme comme il y en a peu.

L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE.

Dans l'une de ces écoles de morale où la jeunesse anglaise va étudier les devoirs de l'homme et du citoyen, s'éclairer l'esprit et s'élever l'âme, Nelson et Blanford étaient connus par une amitié digne des premiers âges. Comme elle était fondée sur un parfait accord de sentimens et de principes, le temps ne fit que l'affermir; et plus éclairée chaque jour, elle devint chaque jour plus intime. Mais cette amitié fut mise à une épreuve qu'elle eut de la peine à soutenir.

Leurs études finies, chacun d'eux prit l'état auquel l'appelait la nature. Blanford, actif, robuste et courageux, se décida pour le parti des armes et pour le service de mer. Les voyages furent son école. Endurci aux fatigues, instruit par les dangers, il parvint, de grade en grade, au commandement d'un vaisseau.

Nelson, doué d'une éloquence mâle et d'un esprit sage et profond, fut du nombre de ces députés dont la nation compose son sénat; et dans peu de temps il s'y rendit célèbre.

Ainsi, chacun d'eux servait sa patrie, heureux du bien qu'il lui faisait. Tandis que Blanford soutenait l'épreuve de la guerre et des élémens, Nelson résistait à celle de la faveur et de l'ambition. Exemples d'un zèle héroïque, on eût dit que, jaloux l'un de l'autre, ils disputaient de vertu et de gloire, ou plutôt que, des deux extrémités du monde, le même esprit les animait tous deux.

Courage, écrivait Nelson à Blanford, honore l'amitié en servant la patrie : vis pour l'une, s'il est possible, et meurs pour l'autre, s'il le faut : une mort digne de ses pleurs vaut mieux que la plus longue vie. Courage, écrivait Blanford à Nelson, défends les droits du peuple et de la liberté : un sourire de la patrie vaut mieux que la faveur des rois.

Blanford s'enrichit en faisant son devoir : il revint à Londres avec le butin qu'il avait fait sur les mers de l'Inde; mais de ses trésors, le plus précieux était une jeune Indienne, d'une beauté rare dans tous les climats. Un bramine, à qui le ciel, pour prix de ses vertus, avait donné cette fille unique, l'avait remise, en expirant, aux mains du généreux Anglais.

Coraly n'avait pas encore atteint sa quinzième année; son père en faisait ses délices et le plus doux objet de ses soins. Le village où il habitait fut pris et pillé par les Anglais. Solinzeb (c'était le nom du bramine) se présente sur le seuil de sa demeure. Arrêtez,

dit-il aux soldats qui étaient parvenus jusqu'à son humble asile, arrêtez : qui que vous soyez, le Dieu de la nature, le Dieu bienfaisant, est le vôtre et le mien; respectez en moi son ministre.

Ces paroles, le son de sa voix, son air vénérable impriment le respect; mais le trait fatal est parti, le bramine tombe mortellement blessé entre les bras de sa fille tremblante.

Dans ce moment, Blanford arrive. Il vient réprimer la fureur du soldat. Il s'écrie, il se fait un passage; il voit le bramine penché sur une jeune fille qui le soutient à peine, et qui, chancelante elle-même, baigne le vieillard de ses pleurs. A cette vue, la nature, la beauté, l'amour exercent tous leurs droits sur l'âme de Blanford. Il n'a pas de peine à reconnaître dans Solinzeb le père de celle qui l'embrasse avec une douleur si tendre.

Barbares, dit-il aux soldats, éloignez-vous. Est-ce à la faiblesse et à l'innocence, à des vieillards et à des enfans que vous devez vous attaquer? Mortel sacré pour moi, dit-il au bramine, vivez, vivez; laissez-moi réparer le crime de ces âmes féroces. A ces mots, il le prend dans ses bras, le fait coucher, visite sa plaie, et appelle à lui tous les secours de l'art. Coraly, témoin de la piété, de la sensibilité de cet inconnu, croyait voir un Dieu descendu du ciel pour secourir et soulager son père.

Blanford, qui ne quittait pas Solinzeb, tâchait d'adoucir la douleur de sa fille; mais elle semblait pressentir son malheur, et passait les nuits et les jours dans les larmes.

Le bramine sentant approcher sa fin : Je voudrais bien, dit-il à Blanford, aller mourir au bord du Gange, et me purifier dans ses eaux. Mon père, lui dit le jeune Anglais, ce serait une consolation facile à vous donner, si tout espoir était perdu. Mais pourquoi ajouter au péril où vous êtes, celui d'un transport douloureux? Il y a si loin d'ici au Gange! et puis (ne vous offensez pas de ma sincérité), c'est la pureté du cœur que le Dieu de la nature exige; et si vous avez observé la loi qu'il a gravée au fond de nos âmes, si vous avez fait aux hommes tout le bien que vous avez pu, si vous avez évité de leur nuire, le Dieu qui les aime vous aimera.

Tu es consolant, lui dit le bramine. Mais toi, qui réduis les devoirs de l'homme à une piété simple et à des mœurs pures, comment se peut-il que tu sois à la tête de ces brigands qui ravagent l'Inde et qui se baignent dans le sang?

Vous avez vu, lui dit Blanford, si j'autorise ces ravages. Le commerce nous attire dans l'Inde; et si les hommes étaient de bonne foi, ce mutuel échange de secours serait équitable et paisible. La violence de vos maîtres nous a mis les armes à la main; et de la défense à l'attaque le pas est si glissant, qu'au premier

ts, au plus faible avantage, l'opprimé devient oppresseur. La re est un état violent qu'il est malaisé d'adoucir. Hélas ! quand mme est dénaturé, comment voulez-vous qu'il soit juste? Ici devoir est de protéger le commerce du peuple anglais, d'y honorer, respecter ma patrie. En m'acquittant de cet emploi, énage, autant que je le puis, le sang et les pleurs que fait er la guerre : heureux si la mort d'un homme juste, la mort père de Coraly, est un des crimes et des malheurs que je suis n épargner au monde ! Ainsi parlait le vertueux Blanford, et mbrassait le vieillard.

Tu me persuaderais, lui dit Solinzeb, que la vertu est partout la me. Mais tu ne crois point au dieu Vistnou et à ses neuf métamorphoses; comment se peut-il qu'un homme de bien refuse d'y nter foi ? Écoutez, mon père, reprit l'Anglais, il y a des millons d'hommes sur la terre qui n'ont jamais entendu parler ni de istnou ni de ses aventures, et pour qui le soleil se lève tous les urs, et qui respirent un air pur, et qui boivent des eaux saluires, et à qui la terre prodigue les fruits de toutes les saisons. Le oirez-vous ? Il y a parmi ces peuples, comme entre les enfans e Brama, des cœurs vertueux, des hommes justes. L'équité, la andeur, la droiture, la bienfaisance, la piété, sont en vénéraion chez eux ; et même parmi les méchans. O mon père ! les onges de l'imagination different selon les climats ; mais le sentinent est partout le même ; et la lumière, dont il est la source, st aussi répandue que celle du soleil.

Cet étranger m'éclaire et m'étonne, disait Sol nzeb en lui-même : tout ce que mon cœur, ma raison, la voix intime de la nature, me disent de croire, il le croit aussi ; et de mon culte, il ne désavoue que ce que j'ai tant de peine moi-même à ne pas trouver insensé. Tu penses donc, dit-il à Blanford, que l'homme de bien peut mourir tranquille ? — Assurément. — Je le pense de même ; et j'attends la mort comme un doux sommeil. Mais, après moi, que deviendra ma fille ? Je ne vois plus dans ma patrie que la servitude et la désolation. Ma fille n'avait que moi au monde, et dans peu d'instans je ne serai plus. Ah ! dit le jeune Anglais, si tel est son malheur que la mort la prive d'un père, daignez la confier à mes soins. J'atteste le ciel que sa pudeur, son innocence et sa liberté seront un dépôt gardé par l'honneur et à jamais inviolable. — Et dans quels principes sera-t-elle élevée ? — Dans les vôtres, si vous voulez ; dans les miens, si vous daignez m'en croire ; mais toujours dans la modestie et l'honnêteté, qui font partout la gloire d'une femme. Jeune homme, reprit le bramine avec un air auguste et menaçant, Dieu vient d'entendre tes paroles, et le vieillard à qui tu parles, sera peut-être dans

une heure avec lui. Vous n'avez pas besoin, lui dit Blanford, me faire sentir la sainteté de mes promesses. Je ne suis qu' faible mortel, mais rien sous le ciel n'est plus immuable q l'honnêteté de mon cœur. Il dit ces mots d'un courage si ferm que le bramine en fut pénétré. Viens, Coraly, dit-il à sa fil viens embrasser ton père expirant, viens embrasser ton nouve père; qu'il soit après moi ton guide et ton soutien. Voilà, m fille, ajouta-t-il, le livre de la loi de tes aïeux, le *Veidam* après l'avoir bien médité, tu te laisseras instruire dans la croyan de ce vertueux étranger; et tu choisiras celui des deux cultes q te semblera le plus propre à faire des gens de bien.

La nuit suivante, le bramine expira. Sa fille, qui remplissa l'air de ses cris, ne pouvait se détacher de ce corps livide et gla qu'elle arrosait de ses larmes. Enfin la douleur épuisa ses force et l'on profita de son abattement pour l'enlever de ce funeste lie

Blanford, que son devoir rappelait d'Asie en Europe, emmen donc avec lui sa pupille; et quoiqu'elle fût belle et facile à séduire quoiqu'il fût jeune et vivement épris, il respecta son innocence Pendant le voyage, il s'occupa à lui apprendre un peu d'anglais, à lui donner une idée des mœurs de l'Europe, et à dégager son esprit docile des préjugés de son pays.

Nelson était allé au-devant de son ami. Ils se revirent l'un l'autre avec la plus sensible joie; mais d'abord la vue de Coraly surprit et affligea Nelson. Que fais-tu de cette enfant? dit-il à Blanford d'un ton sévère; est-ce une captive, une esclave? l'as-tu enlevée à ses parens? as-tu fait gémir la nature? Blanford lui raconta ce qui s'était passé; il lui fit un portrait si touchant de l'innocence, de la candeur, de la sensibilité de la jeune Indienne, que Nelson lui-même en fut attendri. Voici mon dessein, continua Blanford: auprès de ma mère et sous ses yeux elle s'instruira dans nos mœurs; je formerai ce cœur simple et docile, et si elle peut être heureuse avec moi, je l'épouserai. — Me voilà tranquille, et je retrouve mon ami.

On vous a peint souvent les surprises et les diverses émotions d'une jeune étrangère à qui tout est nouveau; Coraly éprouva tous ces mouvemens; mais son heureuse facilité à tout saisir, à tout concevoir, devançait les soins qu'on prenait de l'instruire. L'esprit, les talens et les grâces étaient en elle des dons innés; on n'eut que la peine de les développer par une légère culture. Elle touchait à sa seizième année, et Blanford allait l'épouser, quand la mort lui enleva sa mère. Coraly la pleura comme si elle eût été la sienne, et les soins qu'elle prit de consoler Blanford le touchèrent sensiblement. Mais pendant le deuil qui retarda la noce, il eut ordre de s'embarquer pour une nouvelle expédition; il

la voir Nelson, et il lui confia, non pas la douleur qu'il avait de quitter la jeune Indienne, Nelson l'en aurait fait rougir, mais la douleur de la laisser livrée à elle-même, au milieu d'un monde qui lui était inconnu. Si ma mère, dit-il, vivait encore, elle serait son guide; mais le malheur, qui poursuit cette enfant, lui a enlevé son unique appui. As-tu donc oublié, lui dit Nelson, que j'ai une sœur et que ma maison est la tienne? Ah! Nelson, reprit Blanford en fixant les yeux sur les siens, si tu savais quel est ce dépôt que tu veux que je te confie! A ces mots, Nelson sourit amèrement. Voilà, dit-il, une inquiétude bien digne de nous deux! Tu n'oses me confier une femme! Blanford, interdit et confus, rougit. Pardonne, dit-il, à ma faiblesse; elle m'a fait voir du danger où ta vertu n'en trouve aucun. J'ai jugé de ton cœur par le mien; c'est moi que ma crainte humilie. N'en parlons plus; je partirai tranquille, en laissant le dépôt de l'amour sous la garde de l'amitié; mais, mon cher Nelson, si je meurs, puis-je exiger de toi que tu prennes ma place? — Oui, celle de père, je te le promets; n'en demande pas davantage. — C'en est assez; rien ne me retient plus.

Les adieux de Coraly et de Blanford furent mêlés de larmes; mais les larmes de Coraly n'étaient pas celles de l'amour; une vive reconnaissance, une amitié respectueuse étaient les sentimens les plus tendres que Blanford lui eût inspirés. Sa sensibilité ne lui était pas connue; le dangereux avantage de la développer était réservé à Nelson.

Blanford était plus beau que son ami; mais sa beauté, comme son caractère, avait une fierté mâle et sérieuse. Les sentimens qu'il avait conçus pour sa pupille tenaient plus de l'âme d'un père que de celle d'un amant; c'étaient des soins sans complaisance, de la bonté sans agrémens, un intérêt tendre, mais triste, et le désir de la rendre heureuse avec lui, plutôt que le désir d'être heureux avec elle.

Nelson, doué d'un caractère plus liant, avait aussi plus de douceur dans les traits et dans le langage. Ses yeux, surtout, ses yeux avaient l'éloquence de l'âme.

Son regard, le plus touchant du monde, semblait pénétrer jusqu'au fond des cœurs, et lui ménager avec eux de secrètes intelligences. Sa voix tonnait lorsqu'il fallait défendre les intérêts de la patrie, ses lois, sa gloire, sa liberté; mais dans un entretien familier, elle était sensible et pleine de charmes. Ce qui le rendait plus intéressant encore, c'était un air de modestie répandu dans toute sa personne. Cet homme, qui, à la tête de sa nation, aurait fait trembler un tyran, était, dans la société, d'une timidité craintive; un seul mot de louange le faisait rougir.

Lady Juliette Albury, sa sœur, était une veuve d'un e sage et d'un cœur excellent, mais de cette prudence inquiète va toujours au devant du malheur, et qui l'accélère au lieu l'éviter. Ce fut elle qui fut chargée de consoler la jeune Indien J'ai perdu mon second père, lui disait cette aimable fille; je plus que toi et Nelson dans le monde. Je vous aimerai, je obéirai; ma vie et mon cœur sont à vous. Comme elle embras Juliette, Nelson arrive, et Coraly se lève avec un visage rian céleste, mais encore arrosé de pleurs.

Eh bien! demanda Nelson à sa sœur, l'avez-vous un peu co solée? Oui, je suis consolée, je ne suis plus à plaindre, s'écr la jeune Indienne en essuyant ses beaux yeux noirs. Alors faisa asseoir Nelson à côté de Juliette, et tombant à genoux devan eux, elle leur prit les mains, les mit l'une dans l'autre, et l pressant tendrement dans les siennes: Voilà ma mère, dit-elle Nelson avec un regard qui eût amolli le marbre; et toi, Nelson que seras-tu pour moi? — Moi, mademoiselle? votre bon ami. — Mon bon ami! cela est charmant! Je serai donc aussi ta bonne amie? Ne me donne que ce nom-là. — Oui, ma bonne amie, ma chère Coraly, votre naïveté m'enchante. Mon Dieu, disait-il à sa sœur, la jolie enfant! elle fera le bonheur de ta vie. Si elle ne fait pas le malheur de la tienne, lui répondit sa prévoyante sœur. Nelson sourit avec dédain. Non, lui dit-il, jamais l'amour ne balance dans mon âme les droits de la sainte amitié. Sois tranquille, ma sœur, et livre-toi sans crainte au soin de cultiver ce joli naturel. Blanford sera enchanté d'elle, si, à son retour, elle sait bien la langue; car on lui entrevoit des idées, des nuances de sentiment qu'elle s'afflige de ne pouvoir pas rendre. Ses yeux, ses gestes, les traits de son visage, tout en elle annonce des pensées ingénieuses, qui, pour éclore, n'attendent que des mots. Ce sera, ma sœur, un amusement pour toi, et tu verras son esprit se développer comme une fleur. — Oui, mon frère, comme une fleur qui nous cache bien des épines.

Lady Albury donnait assidument des leçons d'anglais à sa pupille, et celle-ci les rendait plus intéressantes chaque jour, en y mêlant des traits de sentiment d'une vivacité, d'une délicatesse qui n'appartient qu'à la simple nature. C'était pour elle un triomphe que la découverte d'un mot qui exprimait quelque douce affection de l'âme; elle en faisait les applications les plus naïves et les plus touchantes. Nelson arrivait; elle volait à lui, et lui répétait sa leçon avec une joie, une simplicité qu'il ne trouvait qu'amusante encore. Juliette seule en voyait le danger; elle voulut le prévenir.

Elle commença par faire entendre à Coraly qu'il n'était pas de la politesse de se tutoyer, et qu'il fallait se dire *vous*, à moins

qu'on ne fût frère et sœur. Coraly se fit expliquer ce que c'était que la politesse, et demanda à quoi elle était bonne, si le frère et la sœur n'en avaient pas besoin. On lui dit que dans le monde elle suppléait à la bienveillance ; elle conclut qu'elle était inutile aux gens qui se voulaient du bien. On ajouta, qu'elle marquait le désir d'obliger et de plaire ; elle répondit que ce désir se marquait tout seul, sans la politesse ; puis, donnant pour exemple le petit chien de Juliette, qui ne la quittait pas, et qui la caressait sans cesse, elle demanda s'il était poli. Juliette se retrancha sur la bienséance, qui n'approuvait pas, disait-elle, l'air trop libre et trop enjoué de Coraly avec Nelson ; et celle-ci, qui avait l'idée de la jalousie, parce que la nature en donne le sentiment, s'imagina que la sœur était jalouse des amitiés que lui faisait le frère. Non, lui dit-elle, je ne vous affligerai plus ; je vous aime, je vous suis soumise, et je dirai *vous* à Nelson.

Il fut surpris de ce changement dans le langage de Coraly, et il s'en plaignit à Juliette. Le *vous*, disait-il, me déplaît dans sa bouche ; il ne va point à sa naïveté. Il me déplaît aussi, reprit l'Indienne ; il a quelque chose de repoussant et de sévère ; au lieu que le *tu* est si doux, si intime, si attrayant ! — Entendez-vous, ma sœur ? Elle commence à savoir la langue. — Eh ! ce n'est pas ce qui m'inquiète ; avec une âme comme la sienne on ne s'exprime que trop bien. Expliquez-moi, demanda Coraly à Nelson, d'où peut venir le ridicule usage de dire *vous* en parlant à un seul ? — Cela vient, mon enfant, de l'orgueil et de la faiblesse de l'homme : il sent qu'il est peu de chose quand il n'est qu'un ; il tâche de se doubler, de se multiplier en idée. — Oui, je conçois cette folie ; mais toi, Nelson, tu n'es pas assez vain..... Encore, interrompit Juliette d'un ton sévère. — Eh quoi ! ma sœur, allez-vous la gronder ? Venez, Coraly, venez auprès de moi. — Je le lui défends. — Que vous êtes cruelle ! est-ce avec moi qu'elle est en danger ? Me soupçonnez-vous de lui tendre des piéges ? Ah ! laissez-lui ce naturel si pur ; laissez-lui l'aimable candeur de son pays et de son âge. Pourquoi ternir en elle cette fleur d'innocence plus précieuse que la vertu même, et à laquelle nos mœurs factices ont tant de peine à suppléer ? Il me semble, à moi, que la nature s'afflige, lorsque l'idée du mal pénètre dans une âme. Hélas ! c'est une plante venimeuse qui ne vient que trop d'elle-même sans qu'on se donne le soin de la semer. — Ce que vous dites là est le plus beau du monde ; mais puisque le mal existe, il faut l'éviter ; et pour l'éviter, il faut le connaître. Ah ! ma pauvre petite Coraly, disait Nelson, dans quel monde es-tu transplantée ! quelles mœurs que celles où l'on est obligé de perdre la moitié de son innocence pour en sauver l'autre moitié !

A mesure que les idées morales s'accumulaient dans l'entendement de la jeune Indienne, elle perdait de sa gaieté, de son ingénuité naturelle. Chaque nouvelle institution lui semblait un nouveau lien. Encore un devoir! disait-elle, encore une défense! mon âme est enveloppée comme d'un filet; on va bientôt la rendre immobile. Que l'on fît un crime de ce qui pouvait nuire, Coraly le concevait sans peine; mais elle ne pouvait imaginer du mal dans ce qui n'en faisait à personne. Quoi de plus heureux, lorsqu'on vit ensemble, disait-elle, que de se voir avec plaisir? Et pourquoi se cacher une impression si douce? Le plaisir n'est-il pas un bienfait? Pourquoi le dérober à celui qui le cause? On feint d'en avoir avec ceux que l'on n'aime pas, et de n'en avoir pas avec ceux que l'on aime! c'est quelque ennemi de la vérité qui a imaginé ces mœurs-là.

De semblables réflexions la plongeaient dans la mélancolie; et lorsque Juliette la lui reprochait, vous en savez la cause, lui disait-elle; tout ce qui contrarie la nature doit l'attrister; et dans vos mœurs tout la contrarie.

Coraly, dans ses petites impatiences, avait quelque chose de si doux et de si touchant, que lady Albury s'accusait elle-même de l'affliger par trop de rigueur. Sa manière de la consoler et de lui rendre sa belle humeur, était de l'employer à de petits services, et de lui commander comme à son enfant. Le plaisir de penser qu'elle était utile la flattait sensiblement; elle en prévoyait l'instant pour le saisir; mais les mêmes soins qu'elle rendait à Juliette, elle eût voulu les rendre à Nelson; et on la désolait en modérant son zèle. Les bons offices de la servitude, disait-elle, sont bas et vils, parce qu'ils ne sont pas volontaires; mais dès qu'ils sont libres, il n'y a plus de honte, et l'amitié les ennoblit. N'ayez pas peur, ma bonne amie, que je me laisse humilier. Quoique bien jeune, avant de quitter l'Inde, j'ai su quelle est la dignité de la tribu où je suis née; et lorsque vos belles dames et vos jeunes lords viennent m'examiner avec une curiosité si familière, leur dédain ne fait que m'élever l'âme; et je sens que je les vaux bien. Mais avec vous et Nelson, qui m'aimez comme votre fille, que peut-il y avoir d'humiliant pour moi?

Nelson lui-même semblait quelquefois confus des peines qu'elle se donnait. Vous êtes donc bien glorieux, lui disait-elle, puisque vous rougissez d'avoir besoin de moi! Je ne suis pas si fière que vous: servez-moi, j'en serai flattée.

Tous ces traits d'une âme ingénue et sensible inquiétaient lady Albury. Je tremble, disait-elle à Nelson quand ils étaient seuls, je tremble qu'elle ne vous aime, et que cet amour ne cause son malheur. Il prit cet avis pour une injure qu'elle faisait à l'inno-

cence. Voilà, dit-il, comme l'abus des mots altère et déplace les idées. Coraly m'aime, je le sais; mais elle m'aime comme elle vous aime. Y a-t-il rien de plus naturel que de s'attacher à qui nous fait du bien? Est-ce la faute de cette enfant, si la douce et vive expression d'un sentiment si juste et si louable est profanée dans nos mœurs? Ce qu'on y attache de criminel lui est-il jamais tombé dans la pensée? — Non, mon ami, vous ne m'entendez pas. Rien de plus innocent que son amour pour vous; mais.... — Mais, ma sœur, pourquoi supposer, pourquoi vouloir que ce soit de l'amour? C'est de la bonne et simple amitié qu'elle a pour moi, qu'elle a pour vous de même. — Vous vous persuadez, Nelson, que c'est le même sentiment; voulez-vous en faire l'épreuve? Ayons l'air de nous séparer, et de la réduire au choix de quitter l'un ou l'autre. — Nous y voilà: des piéges! des détours! Pourquoi lui en imposer? pourquoi l'instruire à feindre? Hélas! son âme se déguise-t-elle? — Oui, je commence à la gêner; elle me craint depuis qu'elle vous aime. — Et pourquoi la lui avoir inspirée, cette crainte? On veut que l'on soit ingénu, et l'on met du péril à l'être; on recommande la vérité, et si elle échappe, on en fait un reproche! Ah! la nature n'a pas tort; elle serait franche, si elle était libre; c'est l'art qu'on emploie à la contraindre, qui la plie à la fausseté. — Voilà des réflexions bien sérieuses, pour ce qui n'est au fond qu'un badinage; car enfin de quoi s'agit-il? d'inquiéter un moment Coraly, pour voir de quel côté penchera son cœur: voilà tout. — Voilà tout! mais voilà un mensonge, et, qui pis est, un mensonge affligeant. — N'y pensons plus, il est inutile d'examiner ce qu'on ne veut pas voir. — Moi, ma sœur! je ne demande qu'à m'éclairer pour mieux me conduire. Le moyen seul m'en a déplu; mais qu'à cela ne tienne; qu'exigez-vous de moi? — Le silence et l'air sérieux. Coraly vient: vous allez nous entendre.

Qu'est-ce donc? leur dit Coraly en les abordant. Nelson dans un coin! Juliette dans l'autre! Est-ce que vous êtes fâchés? Nous venons de prendre, lui dit Juliette, une résolution qui nous afflige, mais il fallait en venir là. Nous ne logerons plus ensemble; chacun de nous aura sa maison; et nous sommes convenus de vous laisser le choix.

A ces mots Coraly regardait Juliette avec des yeux immobiles de douleur et d'étonnement. C'est moi, dit-elle, qui suis la cause que vous voulez quitter Nelson. Vous êtes fâchée qu'il m'aime; vous êtes jalouse de la pitié que lui inspire une jeune orpheline. Hélas! que n'envierez-vous pas, si vous enviez la pitié, si vous l'enviez à celle qui vous aime, et qui donnerait pour vous sa vie, le seul bien qui lui soit resté? Vous êtes injuste, milady, oui, vous êtes injuste.

Votre frère, en m'aimant, ne vous aime pas moins, et, s'il était possible, il vous aimerait davantage; car mes sentimens passeraient dans son âme; et je n'ai à lui inspirer pour vous que la complaisance et l'amour.

Juliette eut beau vouloir lui persuader qu'elle et Nelson se quittaient bons amis. Il n'est pas possible, dit-elle. Vous faisiez vos délices de vivre ensemble. Et depuis quand vous faut-il deux maisons? Les gens qui s'aiment ne sont jamais à l'étroit; l'éloignement ne plaît qu'aux gens qui se haïssent. Vous, ô ciel, vous haïr! reprit-elle; et qui s'aimera, si deux cœurs si bons, si vertueux ne s'aiment pas? C'est moi, malheureuse, qui ai porté le trouble dans la maison de la paix : je veux m'en éloigner; oui, je vous en supplie, renvoyez-moi dans mon pays. J'y trouverai des âmes sensibles à mon malheur et à mes larmes, et qui ne me feront pas un crime d'inspirer un peu de pitié.

Vous oubliez, lui dit Juliette, que vous êtes un dépôt remis en nos mains. Je suis libre, répondit fièrement la jeune Indienne; il m'est permis de disposer de moi. Et que ferais-je ici? auprès de qui vivrais-je? de quel œil l'un de vous verrait-il en moi celle qui l'aurait privé de l'autre? Tiendrais-je lieu à Nelson de sa sœur? vous consolerais-je de la perte d'un frère? Moi, destinée à faire le malheur de ce que j'aime uniquement! Non, vous ne vous quitterez point; mes bras sont pour vous une chaîne. Alors se précipitant vers Nelson, et le saisissant par la main : Venez, vous, lui dit-elle, jurer à votre sœur que vous n'aimez rien au monde autant qu'elle. Nelson, ému jusqu'au fond de l'âme, se laissa conduire aux genoux de sa sœur; et Coraly se jetant au cou de Juliette : Vous, poursuivit-elle, si vous êtes ma mère, pardonnez-lui d'aimer votre enfant; son cœur a de quoi nous suffire; et si vous y perdez quelque chose, le mien vous en dédommagera. Ah! dangereuse fille, lui dit l'Anglaise attendrie, que vous allez nous causer de peines! Ah! ma sœur, s'écria Nelson qui se sentait presser par Coraly contre le sein de Juliette, avez-vous le courage d'affliger cette enfant?

Coraly, enchantée de son triomphe, baisait tendrement Juliette dans l'instant même que Nelson appuyait son visage sur celui de sa sœur. Il sentit toucher à sa joue la joue brûlante de Coraly qui était encore mouillée de larmes. Il fut surpris du trouble et du saisissement que cet accident lui causa. Heureusement ce n'est là, dit-il, qu'une simple émotion des sens; cela ne va point jusqu'à l'âme. Je me possède, et je suis sûr de moi. Il dissimula cependant à sa sœur ce qu'il eût voulu se cacher à lui-même. Il consola doucement Coraly, en lui avouant que tout ce qu'on venait de lui dire pour l'inquiéter n'était qu'un jeu; mais ce qui n'en est pas un,

jouta-t-il, c'est le conseil que je vous donne de vous défier, ma ère Coraly, de votre cœur trop simple et trop sensible. Rien de ins charmant que ce caractère affectueux et tendre; mais les neilleures choses deviennent bien souvent dangereuses par leur xcès.

Ne calmerez-vous pas mes inquiétudes? demanda Coraly à Juiette sitôt que Nelson se fut retiré. Quoiqu'on me dise, il n'est pas aturel que l'on se fasse un jeu de ma douleur. Il y a quelque hose de sérieux dans ce badinage. Je vous vois tristement émue; Nelson lui-même était saisi de je ne sais quelle frayeur; j'ai senti sa main trembler dans la mienne; mes yeux ont rencontré les siens, et j'y ai vu quelque chose de tendre et de douloureux à la fois. Il craint ma sensibilité; il semble avoir peur que je ne m'y livre. Ma bonne amie, serait-ce un mal d'aimer? — Oui, mon enfant, puisqu'il faut vous le dire, c'en est un pour vous et pour lui. Une femme, vous l'avez pu voir dans l'Inde comme parmi nous, une femme est destinée à la société d'un seul homme; et par cette union solennelle et sainte, le plaisir d'aimer est pour elle un devoir. Je sais cela, dit Coraly ingénument: c'est ce qu'on appelle mariage. — Oui, Coraly; et cette amitié est louable entre deux époux; mais jusque-là elle est interdite. — Cela n'est pas raisonnable, dit la jeune Indienne; car avant de s'unir l'un à l'autre, il faut savoir si l'on s'aimera; et ce n'est qu'autant que l'on s'aime déjà que l'on est sûr de s'aimer encore. Par exemple, si Nelson m'aimait comme je l'aime, il serait bien clair que chacun de nous aurait rencontré sa moitié. — Et ne voyez-vous pas de combien d'égards et de convenances nous sommes esclaves, et que vous n'êtes pas destinée à Nelson? Je vous entends, dit Coraly en baissant les yeux; je suis pauvre, et Nelson est riche; mais mon malheur au moins ne me défend pas d'honorer, de chérir la vertu bienfaisante. Si un arbre avait du sentiment, il se plairait à voir celui qui le cultive se reposer sous son ombrage, respirer le parfum de ses fleurs, goûter la douceur de ses fruits: je suis cet arbre cultivé par vous deux, et la nature m'a donné une âme.

Juliette sourit de la comparaison; mais bientôt elle lui fit sentir que rien ne serait moins décent que ce qui lui semblait si juste. Coraly l'écouta, rougit; et dès-lors à sa gaieté, à son ingénuité naturelle, succéda l'air le plus réservé et le maintien le plus timide. Ce qui la blessait le plus dans nos mœurs, quoiqu'elle en eût pu voir des exemples dans l'Inde, c'était l'excessive inégalité des richesses; mais elle n'en avait point encore été humiliée: elle le fut pour la première fois.

Madame, dit-elle le lendemain à Juliette, ma vie se passe à m'instruire de choses assez superflues. Une industrie qui donne du

pain me sera beaucoup plus utile. C'est une ressource que je vo supplie de vouloir bien me procurer. Vous n'y serez jamais r duite, lui dit l'Anglaise; et sans parler de nous, ce n'est pas e vain que Blanford a pris avec vous la qualité de père. Les bien faits, reprit Coraly, engagent souvent plus qu'on ne veut. Il n'e pas honteux d'en recevoir; mais je sens bien qu'il est encor plus honnête de s'en passer. Juliette eut beau se plaindre d cet excès de délicatesse, Coraly ne voulut plus entendre parle d'amusemens ni de vaines études. Parmi les travaux qui conviennent à de faibles mains, elle choisit ceux qui demandaient le plu d'adresse et d'intelligence; et en s'y appliquant, sa seule inquiétude était de savoir s'ils donnaient de quoi vivre. Vous voulez donc me quitter? lui demanda Juliette. Je veux me mettre, répondit Coraly, au-dessus de tous les besoins, excepté celui de vous aimer. Je veux pouvoir vous délivrer de moi, si je nuis à votre bonheur; mais si je puis y contribuer, n'ayez pas peur que je m'éloigne. Je vous suis inutile, et je vous suis chère; ce désintéressement est un exemple que je me crois digne d'imiter.

Nelson ne savait que penser de l'application de Coraly à un travail tout mécanique, et du dégoût qui lui avait pris pour les choses de pur agrément. Il voyait avec la même surprise la modeste simplicité qu'elle avait mise dans sa parure; il lui en demanda la raison. Je m'essaie à être pauvre, lui répondit-elle avec un sourire, et ses yeux baissés se mouillèrent de pleurs. Ces mots, ces larmes échappées l'émurent jusqu'au fond du cœur. O ciel! dit-il, ma sœur lui aurait-elle fait craindre de se voir pauvre et délaissée! Dès qu'il fut seul avec Juliette, il la pressa de l'en éclaircir.

Hélas! dit-il après l'avoir entendue, quels soins cruels vous vous donnez pour empoisonner sa vie et la mienne! Quand vous seriez moins sûre de son innocence, ne l'êtes-vous pas de mon honnêteté? — Ah! Nelson, ce n'est pas le crime, c'est le malheur qui m'épouvante. Vous voyez avec quelle sécurité dangereuse elle se livre au plaisir de vous voir, comme elle s'attache insensiblement à vous, comme la nature l'attire, à son insu, dans les piéges qu'elle lui cache. Allez, mon ami, à votre âge et au sien le nom d'amitié n'est qu'un voile. Eh! que ne puis-je vous laisser tous les deux dans l'illusion! Mais, Nelson, votre devoir m'est plus cher que votre repos. Coraly est destinée à votre ami; lui-même il vous l'a confiée; et sans le vouloir vous la lui enlevez. — Moi, ma sœur! qu'osez-vous me prédire? — Ce que vous devez éviter. Je veux qu'en vous aimant elle consente à se donner à Blanford; je veux qu'il se flatte d'en être aimé, et qu'il soit heureux avec elle; sera-t-elle heureuse avec lui? Et ne fussiez-vous sensible qu'à la pitié dont elle est si digne, quelle douleur n'aurez-vous

as d'avoir troublé, peut-être à jamais, le repos de cette infortunée? Mais encore serait-ce un prodige de la voir se consumer d'amour, et de vous borner à la plaindre. Vous l'aimerez.... que dis-je? Ah! Nelson, plût au ciel qu'il fût temps encore!... — Oui, ma sœur, il est temps de prendre telle résolution qu'il vous plaira. Je ne vous demande que de ménager la sensibilité de cette âme innocente, et de ne pas trop l'affliger. — Votre absence l'affligera sans doute; mais cela seul peut la guérir. Voici le temps de la campagne: je devais vous y suivre, y mener Coraly; vous irez seul: nous resterons à Londres. Ecrivez cependant à Blanford que nous avons besoin de lui.

Dès que l'Indienne vit que Nelson la laissait à Londres avec Juliette, elle se crut jetée dans un désert, et abandonnée de la nature entière; mais comme elle avait appris à rougir, et par conséquent à dissimuler, elle prit pour excuse de sa douleur le reproche qu'elle se faisait de les séparer l'un de l'autre. Vous deviez le suivre, disait-elle à milady; c'est moi qui vous retiens. Ah! malheureuse que je suis! laissez-moi seule, abandonnez-moi. Et en disant ces mots elle pleurait amèrement. Plus Juliette voulait la dissiper, et plus elle augmentait ses peines. Tous les objets qui l'environnaient ne faisaient qu'effleurer ses sens; une seule idée occupait son âme. Il fallait une espèce de violence pour l'en distraire; et dès qu'on la laissait livrée à ses réflexions, à l'instant même sa pensée revolait vers l'objet qu'on lui avait fait quitter. Si devant elle on prononçait le nom de Nelson, une vive rougeur colorait son visage, son sein s'élevait, ses lèvres palpitaient, tout son corps était saisi d'un tremblement sensible. Juliette la surprenait à la promenade, traçant sur le sable, d'espace en espace, les lettres de ce nom chéri. Le portrait de Nelson décorait l'appartement de Juliette; les yeux de Coraly ne manquaient jamais de s'y attacher dès qu'ils étaient libres: elle avait beau vouloir les en détourner, ils y revenaient bientôt comme d'eux-mêmes, et par un de ces mouvemens dont l'âme est complice, et non pas confidente. L'ennui où elle était plongée se dissipait à cette vue, son ouvrage lui tombait des mains; et tout ce que la douleur et l'amour ont de plus tendre animait alors sa beauté.

Lady Albury crut devoir encore éloigner cette faible image. Ce fut pour Coraly un malheur désolant: son désespoir ne se modéra plus. Cruelle amie, dit-elle à Juliette, vous vous plaisez à m'affliger; vous voulez que toute ma vie ne soit que douleur et amertume; si quelque chose adoucit mes peines, vous me l'ôtez impitoyablement. C'est peu d'éloigner de moi celui que j'aime, son ombre même a pour moi trop de charmes: vous m'enviez le plaisir, le faible plaisir de la voir. — Ah! malheureuse enfant, que

voulez-vous? — L'aimer, l'adorer, vivre pour lui, tandis qu'il vivra pour une autre. Je n'espère rien, je ne demande rien. Mes mains me suffisent pour vivre, mon cœur me suffit pour aimer. Je vous suis importune, peut-être odieuse; éloignez-moi de vous, et ne me laissez que cette image où son âme respire, où je crois du moins la voir respirer. Je le verrai, je lui parlerai, je me persuaderai qu'il voit couler mes larmes, qu'il entend mes soupirs, et qu'il en est touché. — Eh! pourquoi nourrir, ma chère Coraly, ce feu cruel qui vous consume? Je vous afflige, mais c'est pour votre bien, et pour le repos de Nelson. Voulez-vous le rendre malheureux? Il le sera, s'il sait que vous l'aimez, et plus encore s'il vous aime. Vous n'êtes pas en état d'entendre mes raisons; mais ce penchant, que vous croyez si doux, serait le poison de sa vie. Ayez pitié, mon aimable enfant, de votre ami et de mon frère: épargnez-lui des remords, des combats qui le conduiraient au tombeau. Coraly frémit à ce discours. Elle pressa milady de lui dire ce que l'amour de Nelson pour elle aurait de funeste pour lui. M'expliquer davantage, lui dit Juliette, ce serait vous rendre odieux ce que vous devez à jamais chérir; mais le plus saint de tous les devoirs lui interdit l'espoir d'être à vous.

Comment exprimer la désolation où l'âme de Coraly fut plongée? Quelles mœurs, quel pays, disait-elle, où l'on ne peut pas disposer de soi, où le premier des biens, l'amour mutuel, est un mal effroyable! Il faut donc que je tremble de revoir Nelson! il faut que je tremble de lui plaire! De lui plaire! hélas! j'aurais donné ma vie pour être un moment à ses yeux aussi aimable qu'il l'est aux miens. Éloignons-nous de ce bord funeste où l'on se fait un malheur d'être aimé.

Coraly entendait parler tous les jours de vaisseaux qui faisaient voile pour sa patrie. Elle résolut de s'embarquer, sans dire adieu à Juliette. Seulement un soir, à l'heure du sommeil, Juliette sentit qu'en lui baisant la main, ses lèvres la pressaient plus tendrement que de coutume, et qu'il lui échappait de profonds soupirs. Elle me quitte plus émue qu'elle ne le fut jamais, se dit Juliette alarmée: ses yeux se sont attachés sur les miens avec l'expression la plus vive de la tendresse et de la douleur. Que se passe-t-il de nouveau dans son âme? Cette inquiétude la troubla toute la nuit; et le lendemain matin elle envoya savoir si Coraly reposait encore. On lui apprit qu'elle était sortie seule et dans l'habit le plus simple, et qu'elle avait pris le chemin du port. Lady Albury se lève désolée, et fait courir après l'Indienne. On la trouve à bord d'un vaisseau, y sollicitant une place, environnée de matelots, que sa beauté, ses grâces, sa jeunesse, le son de sa voix, et surtout la naïveté de sa prière, ravissaient de surprise et d'admira-

tion. Elle n'avait pour tout équipage que ce qu'exigeait le besoin. Tout ce qu'on lui avait donné de précieux, elle l'avait laissé, hors un petit cœur de cristal qu'elle avait reçu de Nelson.

Au nom de lady Albury, elle céda sans résistance, et se laissa remmener. Elle parut devant elle un peu confuse de son évasion; mais à ses reproches, elle répondit qu'elle était malheureuse et libre. — Eh quoi! ma chère Coraly, ne voyez-vous ici pour vous que le malheur? Si je n'y voyais que le mien, dit-elle, je ne m'éloignerais jamais: c'est le malheur de Nelson qui m'épouvante; et c'est pour son repos que je veux le fuir.

Juliette ne savait que répondre: elle n'osait lui parler des droits que Blanford avait acquis sur elle; c'eût été le lui faire haïr comme la cause de son malheur. Elle aima mieux diminuer ses craintes. Je n'ai pu vous dissimuler, lui dit-elle, tout le danger d'un inutile amour; mais le mal n'est pas sans remède. Six mois d'absence, la raison, l'amitié, que sais-je?..... un autre objet peut-être..... L'Indienne l'interrompit. Dites, la mort: voilà mon seul remède. Quoi, la raison me guérira d'aimer le plus accompli, le plus digne des hommes! six mois d'absence me donneront une âme qui ne l'aime pas! Le temps change-t-il la nature? L'amitié me plaindra; mais me guérira-t-elle? Un autre objet!... vous ne le croyez pas; vous ne nous faites pas cette injure. Il n'y a pas deux Nelsons dans le monde: mais quand il y en aurait mille, je n'ai qu'un cœur; il est donné. C'est, dites-vous, un don funeste: je ne le conçois pas; mais si cela est, laissez-moi m'éloigner de Nelson, lui dérober ma vue et mes larmes. Il n'est pas insensible, il en serait ému; et si c'est pour lui un malheur de m'aimer, la pitié pourrait l'y conduire. Hélas! qui peut se voir avec indifférence chérir comme un père, révérer comme un Dieu? qui peut se voir aimer comme je l'aime, et ne pas aimer à son tour? Vous ne l'exposerez pas à ce péril, reprit Juliette: vous lui cacherez votre faiblesse, et vous en triompherez. Non, Coraly, ce n'est pas la force qui vous manque, c'est le courage de la vertu. — Hélas! j'ai du courage contre le malheur; mais en est-il contre l'amour? Et quelle vertu voulez-vous que je lui oppose? Elles sont toutes d'accord avec lui. Non, milady, vous avez beau dire: vous jetez des nuages dans mon esprit, vous n'y répandez aucune lumière. J'ai besoin de voir et d'entendre Nelson: il décidera de ma vie.

Lady Albury, dans la plus cruelle perplexité, voyant la malheureuse Coraly sécher et languir dans les larmes, et demander qu'on la laissât partir, se résolut à écrire à Nelson qu'il vînt dissuader cette enfant du dessein de retourner dans l'Inde, et la sauver du dégoût de la vie, qui la consumait tous les jours; mais Nelson lui-même n'était pas moins à plaindre. A peine s'était-il

éloigné de Coraly, qu'il avait senti le danger de la voir, par la répugnance qu'il avait à la fuir. Tout ce qui ne lui avait paru qu'un badinage auprès d'elle, devint sérieux par la privation. Dans le silence de la solitude, il avait interrogé son âme; il y avait trouvé l'amitié languissante, le zèle du bien public affaibli, presque éteint, et l'amour seul y dominant avec cet empire doux et terrible qu'il exerce sur les bons cœurs. Il s'aperçut, avec effroi, que sa raison même s'était laissé séduire. Les droits de Blanford n'étaient plus si sacrés; le crime involontaire de lui enlever le cœur de Coraly était au moins très-excusable; après tout, l'Indienne était libre, et Blanford lui-même n'aurait pas voulu lui faire un devoir d'être à lui. Ah! malheureux, reprit Nelson épouvanté de ces idées, où m'égare un aveugle amour? Le poison du vice me gagne, mon cœur est déjà corrompu. Est-ce à moi d'examiner si le dépôt qui m'est remis appartient à celui qui me le confie? et m'en suis-je établi le juge quand j'ai promis de le garder? L'Indienne est libre; mais le suis-je moi-même? Douterais-je des droits de Blanford, si ce n'était pour les usurper? Mon crime a commencé par être involontaire; mais il ne l'est plus sitôt que j'y consens. Moi, justifier le parjure! moi, trouver excusable un infidèle ami! Qui te l'eût dit, Nelson, qui te l'eût dit, en embrassant le vertueux Blanford, que tu révoquerais en doute s'il te serait permis de lui ravir celle qui doit être son épouse, et qu'il a remise à ta foi? A quel excès l'amour avilit l'homme! et quelle étrange révolution son ivresse fait dans un cœur! Ah! qu'il déchire le mien, s'il veut; il ne le rendra ni perfide ni lâche; et si ma raison m'abandonne, ma conscience du moins ne me trahira pas. Sa lumière est incorruptible: le nuage des passions ne peut l'obscurcir: voilà mon guide; et l'amitié, l'honneur, la bonne foi, ne sont pas encore sans appui.

Cependant l'image de Coraly le poursuivait sans cesse. S'il ne l'eût vue qu'avec tous ses charmes, parée de sa simple beauté, portant sur le front la sérénité de l'innocence, le sourire de la candeur sur les lèvres, le feu du désir dans les yeux, et dans toutes les grâces de sa personne l'air attrayant de la volupté, il eût trouvé dans ses principes, dans la sévérité de ses mœurs, de quoi résister à la séduction; mais il croyait voir cette aimable enfant, aussi sensible que lui, plus faible, et n'ayant pour défense qu'une sagesse qui n'était pas la sienne, s'abandonner innocemment à un penchant qui ferait son malheur; et la pitié qu'elle lui inspirait servait d'aliment à l'amour. Nelson s'accusait d'aimer Coraly; mais il se pardonnait de la plaindre. Sensible aux maux qu'il allait lui causer, il ne pouvait se peindre ses larmes sans penser aux beaux yeux qui devaient les répandre, au sein naissant

n'elles arroseraient : ainsi, la résolution de l'oublier la lui rendait encore plus chère. Il s'y attachait en y renonçant; mais à mesure qu'il se sentait plus faible, il devenait plus courageux. Cessons, disait-il, de vouloir nous guérir : je m'épuise en efforts inutiles ; c'est un accès qu'il faut laisser passer. Je brûle, je languis, je me meurs, mais tout cela se borne à souffrir ; et je ne tois compte qu'à moi de ce qui se passe au dedans de moi-même. Pourvu qu'il ne m'échappe au dehors rien qui décèle ma passion, mon ami n'a point à se plaindre. Ce n'est qu'un malheur d'être faible ; et j'ai le courage d'être malheureux.

Ce fut dans cette résolution de mourir plutôt que de trahir l'amitié, que le trouva la lettre de sa sœur. Il la lut avec une émotion, un saisissement inexprimables. O douce et tendre victime! disait-il, tu gémis! tu veux t'immoler à mon repos et à mon devoir ! Pardonne : le ciel m'est témoin que je ressens plus vivement que toi toutes les peines que je te cause. Puisse bientôt mon ami, ton époux, venir essuyer tes précieuses larmes! Il t'aimera comme je t'aime ; il fera son bonheur du tien. Cependant il faut que je la voie, pour la retenir et la consoler. Que je la voie! à quoi je m'expose! Ses grâces touchantes, sa douleur, son amour, ces larmes que je fais couler et qu'il serait si doux de recueillir, ces soupirs que laisse échapper un cœur simple et sans artifice, ce langage de la nature, où l'âme la plus sensible se peint avec tant de candeur ; quelles épreuves à soutenir! Que deviendrai-je? et que puis-je lui dire? N'importe, il faut la voir, lui parler en ami, en père. Je n'en serai, après l'avoir vue, que plus troublé, plus malheureux; mais ce n'est pas de mon repos qu'il s'agit ; il y va du sien; il y va surtout du bonheur d'un ami pour lequel il faut qu'elle vive. Je suis sûr de me vaincre moi-même; et quelque pénible que soit le combat, il y aurait de la faiblesse et de la honte à l'éviter.

A l'arrivée de Nelson, Coraly, tremblante et confuse, osait à peine se présenter à lui. Elle avait souhaité son retour avec ardeur; et en le voyant, un froid mortel se glissa dans ses veines. Elle parut comme devant un juge qui allait d'un seul mot décider de son sort.

Quel fut l'attendrissement de Nelson, de voir les roses de la jeunesse fanées sur ses belles joues, et le feu de ses yeux presque éteint! Venez, dit Juliette à son frère, tranquilliser l'esprit de cette enfant, et la guérir de sa mélancolie. L'ennui la consume auprès de moi; elle veut retourner dans l'Inde.

Nelson, lui parlant avec amitié, voulut l'engager, par de doux reproches, à s'expliquer devant sa sœur : mais Coraly gardait le silence : et Juliette, qui s'aperçut qu'elle la gênait, s'éloigna.

Qu'avez-vous, Coraly? que vous avons-nous fait, lui dit Nelson; quelle douleur vous presse? — Ne le savez-vous pas? n'avez-vous pas dû voir que ma joie et que ma douleur ne peuvent plus avoir qu'une cause? Cruel ami, je ne vis que pour vous; et vous me fuyez! vous voulez que je meure!... Mais non, vous ne le voulez pas; on vous le fait vouloir; on fait plus, on exige de moi que je renonce à vous et que je vous oublie. On m'épouvante, on me flétrit l'âme, et on vous oblige à me désespérer. Je ne vous demande qu'une grâce, poursuivit-elle en se jetant à ses genoux, c'est de me dire qui j'offense en vous aimant, quel devoir je trahis, et quel malheur je cause. Y a-t-il ici des lois assez cruelles; y a-t-il des tyrans assez rigoureux, pour m'interdire le plus digne usage de mon cœur et de ma raison? Faut-il ne rien aimer dans le monde, ou, si je puis aimer, pouvais-je mieux choisir?

Ma chère Coraly, lui répondit Nelson, rien n'est plus vrai, rien n'est plus tendre que l'amitié qui m'attache à vous. Il serait impossible, il serait même injuste que vous n'y fussiez pas sensible. — Ah! je respire : c'est là parler raison. — Mais quoiqu'il fût bien doux pour moi d'être ce que vous avez de plus cher au monde; c'est à quoi je ne puis prétendre, ni ne dois même consentir. — Hélas! je ne vous entends plus. — Lorsque mon ami vous a confié à ma foi, il vous était cher? — Il l'est encore. — Vous eussiez fait votre bonheur d'être à lui? — Je le crois. — Vous n'aimiez rien tant que lui dans le monde? — Je ne vous connaissais pas. — Blanford, votre libérateur, le dépositaire de votre innocence, en vous aimant, a droit d'être aimé. — Ses bienfaits me sont toujours présens : je le chéris comme un second père. — Eh bien, sachez qu'il a résolu de vous unir à lui par un lien plus doux encore et plus sacré que celui des bienfaits. Il m'a confié la moitié de lui-même; et, à son retour, il n'aspire qu'au bonheur d'être votre époux. Ah! dit Coraly soulagée, voilà donc l'obstacle qui nous sépare? Soyez tranquille, il est détruit. — Comment? — Jamais, jamais, je vous le jure, Coraly ne sera l'épouse de Blanford. — Il faut que cela soit. — Cela n'est pas possible : Blanford lui-même l'avouera. — Quoi! celui qui vous a reçue de la main d'un père expirant, et qui lui-même vous a servi de père! — A ce titre sacré, je révère Blanford; mais qu'il n'exige rien de plus. — Vous avez donc résolu son malheur? — J'ai résolu de ne tromper personne. Si je m'étais donnée à Blanford, et que Nelson me demandât ma vie, je donnerais ma vie à Nelson, je serais parjure à Blanford. — Que dites-vous? — Ce que j'oserai dire à Blanford lui-même. Et pourquoi dissimulerais-je? Est-ce de moi qu'il dépend d'aimer? — Ah! que vous me rendez coupable! — Vous? et de quoi? d'être aimable à mes yeux? Ah! le ciel dispose de nous. C'est lui qui a donné à

Nelson ces grâces, ces vertus qui m'enchantent; c'est lui qui m'a donné cette âme qu'il a faite exprès pour Nelson. Si l'on savait comme elle en est remplie, comme il est impossible qu'elle aime rien plus que vous, rien comme vous!.... Ah! qu'on ne me parle jamais de vivre, si ce n'est pas pour vous que je vis. — Et c'est ce qui me désespère. De quels reproches mon ami n'a-t-il pas le droit de m'accabler? — Lui? et de quoi peut-il se plaindre? qu'a-t-il perdu? que lui avez-vous ravi? J'aime Blanford comme un père tendre; j'aime Nelson comme moi-même, et plus que moi-même; ces sentimens ne sont pas exclusifs. Si Blanford m'a remise en vos mains, comme un dépôt qui était à lui, ce n'est pas vous, c'est lui qui est injuste. — Hélas! c'est moi qui vous oblige à le réclamer, ce bien que je lui enlève: il serait à lui, s'il n'était pas à moi; et le gardien en est le ravisseur. — Non, mon ami, soyez équitable. J'étais à moi, je suis à vous: moi seule j'ai pu me donner, et c'est à vous que je me suis donnée. En attribuant à l'amitié des droits qu'elle n'a pas, c'est vous qui les usurpez pour elle; et vous vous rendez complice de la violence qu'on me fait. — Lui, mon ami, vous faire violence! — Et que m'importe qu'il l'exerce lui-même, ou que vous l'exerciez pour lui? en suis-je moins traitée en esclave? Un seul intérêt vous occupe et vous touche; mais qu'un autre que votre ami voulût me retenir captive, loin d'y souscrire, ne vous feriez-vous pas une gloire de m'affranchir? Ce n'est donc que pour l'amitié que vous trahissez la nature! Que dis-je, la nature! Et l'amour, Nelson, l'amour aussi n'a-t-il pas ses droits? N'y a-t-il pas quelque loi parmi vous en faveur des âmes sensibles? Est-il juste et généreux d'accabler, de désespérer une amante, et de déchirer, sans pitié, un cœur dont le seul crime est de vous aimer?

Les sanglots lui coupèrent la voix; et Nelson, qui l'en vit suffoquée, n'eut pas même le temps d'appeler sa sœur. Il se hâte de dénouer les rubans qui tenaient son sein à la gêne; et alors tout ce que la jeunesse dans sa fleur a de charmes, fut dévoilé aux yeux de cet amant passionné. La frayeur dont il était saisi l'y rendit d'abord insensible; mais lorsque l'Indienne, reprenant ses esprits, et se sentant presser dans ses bras, tressaillit d'amour et de joie, et qu'en ouvrant ses beaux yeux languissans, elle chercha les yeux de Nelson: Puissances du ciel, dit-il, soutenez-moi; toute ma vertu m'abandonne. Vivez, ma chère Coraly. — Vous voulez que je vive, Nelson! vous voulez donc que je vous aime? — Non, je serais parjure à l'amitié, je serais indigne de voir la lumière, indigne de revoir mon ami. Hélas! il me l'avait prédit, et je n'ai pas daigné l'en croire. J'ai trop présumé de mon cœur. Ayez-en pitié, Coraly, de ce cœur que vous déchirez.

Laissez-moi vous fuir et me vaincre. Ah! tu veux ma mort, lui dit-elle en tombant de défaillance à ses genoux. Nelson, qui croit voir expirer ce qu'il aime, se précipite pour l'embrasser, et se retenant tout à coup à la vue de Juliette : Ma sœur, dit-il, secourez-la : c'est à moi de mourir. En achevant ces mots, il s'éloigne.

Où est-il? demanda Coraly en ouvrant les yeux. Que lui ai-je fait? pourquoi me fuir? et vous, Juliette, plus cruelle encore, pourquoi me rappeler à la vie?

Sa douleur redoubla quand elle apprit que Nelson venait de partir; mais la réflexion lui rendit un peu d'espoir et de courage. Le trouble et l'attendrissement que Nelson n'avait pu lui dissimuler, l'effroi dont elle l'avait vu saisi, les paroles tendres qui lui étaient échappées, et la violence qu'il s'était faite pour se vaincre et pour s'éloigner, tout lui persuada qu'elle était aimée. S'il est vrai, dit-elle, je suis heureuse. Blanford reviendra, je lui avouerai tout; il est trop juste et trop généreux pour vouloir me tyranniser. Mais cette illusion fut bientôt dissipée.

Nelson reçut, à la campagne, une lettre de son ami qui lui annonçait son retour. J'espère, disait-il à la fin de sa lettre, me voir dans trois mois réuni à tout ce que j'aime. Pardonne, mon ami, si je t'associe dans mon cœur l'aimable et tendre Coraly. Mon âme fut long-temps à toi seul; aujourd'hui elle se partage. Je t'ai confié les plus doux de mes vœux, et j'ai vu l'amitié applaudir à l'amour. Je fais mon bonheur de l'une et de l'autre; je fais mon bonheur de penser que, par tes soins et les soins de ta sœur, je reverrai ma chère pupille, l'esprit orné de nouvelles connaissances, l'âme enrichie de nouvelles vertus, plus aimable, s'il est possible, et plus disposée à m'aimer. Ce sera pour moi la félicité pure de posséder en elle un de vos bienfaits.

Lisez cette lettre, écrivait Nelson à sa sœur, et la faites lire à Coraly. Quelle leçon pour moi! quel reproche pour elle!

C'en est fait, dit Coraly après avoir lu, je ne serai jamais à Nelson; mais qu'il n'exige pas que je sois à un autre. La liberté de l'aimer est un bien auquel je ne puis renoncer. Cette résolution la soutint; et Nelson, dans sa solitude, était bien plus malheureux qu'elle.

Par quelle fatalité, disait-il, ce qui fait le charme de la nature et les délices de tous les cœurs, le bien d'être aimé, fait-il mon supplice? Que dis-je, être aimé? ce n'est rien; mais être aimé de ce que j'aime! toucher au bonheur! n'avoir qu'à m'y livrer!.... Ah! tout ce que je puis c'est de fuir : inviolable et sainte amitié, n'en demande pas davantage. En quel état j'ai vu cette enfant! en quel état je l'ai abandonnée! Elle a bien raison de le dire, elle

est esclave de mes devoirs. Je l'immole comme une victime; et c'est à ses dépens que je suis généreux. Il y a donc des vertus qui blessent la nature; et pour être honnête, on est donc quelquefois obligé d'être injuste et cruel! O mon ami, puisses-tu recueillir le fruit des efforts qu'il m'en coûte, jouir du bien que je te cède, et vivre heureux de mon malheur! Oui, je désire qu'elle t'aime; je le désire, le ciel m'en est témoin; et de toutes mes peines, la plus sensible est de douter du succès de mes vœux.

Il n'était pas possible que la nature se soutînt dans un état si violent. Nelson, après de longs combats, cherchait le repos. Plus de repos pour lui. Sa constance enfin s'épuisa, et son âme découragée tomba dans une langueur mortelle. La faiblesse de sa raison, l'inutilité de sa vertu, l'image d'une vie pénible et douloureuse, le vide et le néant où tomberait son âme, s'il cessait d'aimer Coraly, les maux sans relâche qu'il avait à souffrir s'il l'aimait toujours, et plus encore l'idée effrayante de voir, d'envier, de haïr peut-être un rival dans son fidèle ami, tout lui faisait un tourment de la vie, tout le pressait d'en abréger le cours. Des motifs plus forts le retinrent. Il n'était pas dans les principes de Nelson qu'un homme, un citoyen pût disposer de soi. Il se fit une loi de vivre, consolé d'être malheureux, s'il pouvait encore être utile au monde, mais consumé d'ennui et de tristesse, et devenu comme insensible à tout.

Le temps marqué pour le retour de Blanford approchait. Il était essentiel que tout fût disposé pour lui cacher le mal qu'avait fait son absence; et qui résoudrait Coraly à dissimuler, si ce n'était Nelson? Il revint donc à Londres, mais languissant, abattu, au point d'en être méconnaissable. Sa vue accabla de douleur Juliette; et quelle impression ne fit-elle pas sur l'âme de Coraly! Nelson prit sur lui pour les rassurer; mais cet effort même acheva de l'abattre. La fièvre lente qui le consumait, redoubla : il fallut céder; et ce fut alors un nouveau combat entre sa sœur et la jeune Indienne. Celle-ci ne voulait pas quitter le chevet du lit de Nelson. Elle demandait instamment qu'on agréât ses soins et ses veilles. On l'éloignait par pitié pour elle et par ménagement pour lui; mais elle n'en goûtait pas davantage le repos qu'on voulait lui rendre. A tous les instans de la nuit, on la trouvait errante autour de l'appartement du malade, ou immobile sur le seuil de la porte, les larmes aux yeux, l'âme sur les lèvres, l'oreille attentive aux bruits les plus légers, qui tous la glaçaient de frayeur.

Nelson s'aperçut que sa sœur ne la lui laissait voir qu'à regret. Ne l'affligez pas, lui dit-il; cela est inutile : la sévérité n'est plus de saison; c'est par la douceur et la patience qu'il faut tâcher de nous guérir.

Coraly, ma bonne amie, lui dit-il un jour qu'ils étaient seu avec Juliette, vous donneriez bien quelque chose pour me rendi la santé, n'est-ce pas? — O ciel ! je donnerais ma vie. — Vo pouvez me guérir à moins. Nos préjugés sont peut-être injustes et nos principes inhumains; mais l'honnête homme en est esclave Je suis l'ami de Blanford dès l'enfance; il compte sur moi comm sur lui-même; et le chagrin de lui enlever un cœur dont il m' fait dépositaire, creuse tous les jours mon tombeau. Vous pouve voir si j'exagère. Je ne vous cache pas la source du poison lent qu me consume. Vous seule pouvez la tarir. Je ne l'exige pas ; vou serez toujours libre; mais on chercherait vainement un autre remède à mon mal. Blanford arrive. S'il s'aperçoit de votre éloignement pour lui, si vous lui refusez cette main qui, sans *moi*, lui était accordée, soyez bien sûre que je ne survivrai pas à son malheur et à mes remords. Nos embrassemens seront nos *adieux*. Consultez-vous, ma chère enfant; et si vous voulez que je vive, réconciliez-moi avec moi-même, justifiez-moi envers mon *ami*. Ah ! vivez, et disposez de moi, lui dit Coraly s'oubliant elle-même; et ces mots, désolans pour l'amour, portèrent la joie au sein de l'amitié.

Mais, reprit l'Indienne après un long silence, comment puis-je me donner à celui que je n'aime plus, le cœur plein de celui que j'aime? — Mon enfant, dans une âme honnête, le devoir triomphe de tout. En perdant l'espoir d'être à moi, vous en perdrez bientôt l'idée. Il vous en coûtera sans doute, mais il y va de ma vie; et vous aurez la consolation de m'avoir sauvé. — C'est *tout* pour moi; je me donne à ce prix. Sacrifiez votre victime; elle gémira, mais elle obéira. Vous cependant, Nelson, vous, la vérité même, vous voulez que je me déguise, que j'en impose à votre ami! m'instruirez-vous dans l'art de feindre? — Non, Coraly, la *feinte* est inutile. Je n'ai pas eu le malheur d'éteindre en vous la reconnaissance, l'estime, la douce amitié : ces sentimens sont dus à votre bienfaiteur, et ils suffisent à votre époux; ne lui en marquez pas davantage. Quant à ce penchant qui n'est pas pour lui, vous lui en devez le sacrifice, et non pas l'aveu. Ce qui nuirait s'il était connu, doit demeurer à jamais caché; et la vérité dangereuse a le silence pour asile.

Juliette abrégea cette scène trop pénible pour l'un et pour l'autre. Elle emmena Coraly avec elle; et il n'est point de caresses et d'éloges qu'elle n'employât pour la consoler. C'est ainsi, disait la jeune Indienne avec un sourire plein d'amertume, que, sur le Gange, on flatte la douleur d'une veuve qui va se dévouer aux flammes du bûcher de son époux. On la pare, on la couronne de fleurs, on l'étourdit par des chants de louange. Hélas ! son sacrifice

st bientôt consommé; le mien sera cruel et durable. Ma bonne mie, je n'ai pas dix-huit ans! que de larmes encore à répandre l'ici au moment où mes yeux se fermeront pour jamais! Cette dée mélancolique fit voir à Juliette une âme absorbée dans sa louleur. Il ne s'agissait plus de la consoler, mais de s'affliger avec elle. La complaisance, la persuasion, l'indulgente et sensible pitié, tout ce que l'amitié a de plus délicat fut mis en usage inutilement.

Enfin l'on apprend que Blanford arrive; et Nelson, tout faible et défaillant qu'il est, va le recevoir et l'embrasser au port. Blanford, en le voyant, ne put dissimuler son étonnement et son inquiétude. Rassure-toi, lui dit Nelson, j'ai été bien mal; mais ma santé revient. Je te revois; et la joie est un baume qui va bientôt me ranimer. Je ne suis pas le seul dont la santé se soit ressentie de ton absence. Ta pupille est un peu changée: l'air de nos climats y peut contribuer. Du reste, elle a fait des progrès sensibles; son esprit, ses talens se sont développés; et si l'espèce de langueur où elle est tombée se dissipe, tu posséderas ce qui est assez rare, une femme en qui la nature ne laisse rien à désirer.

Blanford ne fut donc pas surpris de trouver Coraly faible et languissante; mais il en fut vivement touché. Il semble, dit-il, que le ciel ait voulu modérer ma joie, et me punir de l'impatience que mes devoirs me causaient loin de vous. Me voilà libre et rendu à moi-même, rendu à l'amour et à l'amitié. Ce mot d'*amour* fit frémir Coraly. Blanford s'aperçut de son trouble. Mon ami, lui dit-il, a dû vous préparer à l'aveu que vous venez d'entendre. — Oui, vos bontés me sont connues; mais puis-je en approuver l'excès? — Voilà un langage qui se ressent de la politesse d'Europe: daignez l'oublier avec moi. Naïve et tendre Coraly, j'ai vu le temps où si je vous avais dit: Veux-tu que l'hymen nous unisse? vous m'auriez répondu sans détour: J'y consens, ou bien: Je n'y puis consentir; usez de la même franchise. Je vous aime, Coraly, mais je vous aime heureuse; votre malheur ferait le mien. Nelson tremblant regardait Coraly, et n'osait prévoir sa réponse. J'hésite, dit-elle à Blanford par une crainte pareille à la vôtre. Tant que je n'ai vu en vous qu'un ami, qu'un second père, j'ai dit en moi-même: Il sera content de ma vénération et de ma tendresse; mais si le nom d'époux se mêle à des titres déjà si saints, que n'avez-vous pas droit d'attendre! ai-je de quoi m'acquitter envers vous? — Ah! cette aimable modestie est digne d'orner tes vertus. Oui, moitié de moi-même, tes devoirs sont remplis, si tu réponds à ma tendresse. Ton image m'a suivi partout. Mon âme revolait vers toi à travers les abîmes qui nous séparaient. J'ai appris le nom de Coraly aux échos d'un autre univers. Madame, dit-il à Juliette,

pardonnez si je vous envie le bonheur de la posséder. Il est temps bientôt que je veille moi-même à une santé qui m'est si précieuse. Je vous laisserai le soin de celle de Nelson : c'est un dépôt qui ne m'est pas moins cher. Vivons heureux, mes amis ; c'est vous qui m'avez fait sentir le prix de la vie ; et en l'exposant, j'ai souvent éprouvé que j'y tenais par de puissans liens.

Il fut décidé que dans moins de huit jours Coraly serait l'épouse de Blanford. En attendant, elle était encore auprès de Juliette ; et Nelson ne la quittait pas. Mais son courage s'épuisait à soutenir celui de la jeune Indienne. Avoir sans cesse à dévorer ses larmes, en essuyant les pleurs d'une amante, qui, tantôt désolée à ses pieds, tantôt défaillante et tombant dans ses bras, le conjurait d'avoir pitié d'elle ; l'entendre sans cesse exprimer ce que l'amour et la douleur ont de plus touchant, sans se permettre un moment de faiblesse, et sans cesser de lui rappeler sa cruelle résolution ; ce tourment paraît au-dessus de toutes les forces de la nature ; aussi la vertu de Nelson l'abandonnait-elle à chaque instant. Laissez-moi, lui disait-il, malheureuse enfant ! je ne suis pas un tigre ; j'ai une âme sensible, et vous la déchirez. Disposez de vous-même, disposez de ma vie ; mais laissez-moi mourir fidèle à mon ami. — Et puis-je, au péril de vos jours, faire usage de ma volonté ? Ah ! Nelson, du moins promettez-moi de vivre, non plus pour moi, mais pour une sœur qui vous adore. — Je vous tromperais, Coraly, en vous promettant de survivre au malheur que j'aurais causé. Non que je veuille attenter sur moi-même ; mais voyez l'état où ma douleur m'a mis ; voyez l'effet de mes remords et de ma honte anticipée ; en serais-je moins odieux, moins inexorable à moi-même, quand le crime serait achevé ? — Hélas ! vous me parlez de crime ; ce n'en est donc pas un de me tyranniser ? — Vous êtes libre ; je n'exige plus rien ; je ne sais pas même quels sont vos devoirs ; mais je sais trop quels sont les miens ; et je ne veux pas les trahir.

C'est ainsi que leurs entretiens ne servaient qu'à les désoler ; mais la présence de Blanford était pour eux plus accablante encore. Chaque jour il venait les entretenir, non pas de stériles propos d'amour, mais des soins qu'il se donnait pour que dans sa maison tout respirât l'agrément et l'aisance, que tout y prévînt les désirs de sa femme et contribuât à son bonheur. Si je meurs sans enfans, disait-il, la moitié de mon bien est à elle, l'autre moitié est à celui qui, après moi, saura lui plaire, et la consoler de m'avoir perdu. C'est toi, Nelson, que cela regarde. On ne vieillit guère au métier que je fais : remplace-moi quand je ne serai plus. Je n'ai point l'odieux orgueil de vouloir que ma veuve soit fidèle à mon ombre. Coraly est faite pour embellir le

nde, et pour enrichir la nature des fruits de sa fécondité. Il est plus aisé de concevoir que de décrire la situation de nos ux amans. L'attendrissement et la confusion étaient les mêmes ns l'un et dans l'autre ; mais il y avait pour Nelson une espèce de ulagement à voir Coraly en de si dignes mains, au lieu que les enfaits et l'amour de Blanford étaient pour elle un tourment de us. En perdant Nelson, elle eût préféré l'abandon de la nature ntière aux soins, aux bienfaits, à l'amour de tout ce qui n'était as lui. Il fut décidé cependant, de l'aveu même de cette informée, qu'il n'y avait plus à balancer, et qu'il fallait qu'elle subît on sort.

Elle fut donc amenée en victime dans cette maison qu'elle avait chérie comme son premier asile, et qu'elle redoutait comme son tombeau. Blanford l'y reçoit en souveraine; et ce qu'elle ne peut lui cacher du violent état de son âme, il l'attribue à la timidité, au trouble qu'inspire, à son âge, l'approche du lit nuptial.

Nelson avait ramassé toutes les forces d'une âme stoïque pour se présenter à cette fête avec un visage serein.

On fit lecture de l'acte que Blanford avait fait dresser. C'était d'un bout à l'autre un monument d'amour, d'estime, et de bienfaisance. Les larmes coulèrent de tous les yeux, et même des yeux de Coraly.

Blanford s'approche respectueusement; et lui tendant la main : Venez, dit-il, ma bien-aimée, donner à ce gage de votre foi, à ce titre du bonheur de ma vie, la sainteté inviolable dont il doit être revêtu.

Coraly, se faisant à elle-même la dernière violence, eut à peine la force d'avancer et de porter la main à la plume. Au moment qu'elle veut signer, ses yeux se couvrent d'un nuage ; tout son corps est saisi d'un tremblement soudain; ses genoux fléchissent : elle allait tomber, si Blanford ne l'eût soutenue. Interdit, glacé de frayeur, il regarde Nelson, et il lui voit la pâleur de la mort sur le visage. Milady s'était précipitée vers Coraly pour la secourir. O ciel! s'écrie Blanford, qu'est-ce que je vois? La douleur, la mort m'environnent. Qu'allais-je faire? que m'avez-vous caché? Ah! mon ami, serait-il possible! Revoyez le jour, ma chère Coraly ; je ne suis point cruel, je ne suis point injuste ; je ne veux que votre bonheur.

Les femmes qui environnaient Coraly s'empressaient à la ranimer ; et la décence obligeait Nelson et Blanford à se tenir éloignés d'elle. Mais Nelson demeurait immobile et les yeux baissés, comme un criminel. Blanford vient à lui, le serre dans ses bras. Ne suis-je plus ton ami? lui dit-il ; n'es-tu pas toujours la moitié de moi-même? Ouvre-moi ton cœur; dis-moi ce qui se passe.... Mais

non, ne me dis rien : je sais tout. Cette enfant n'a pu te voir t'entendre, vivre auprès de toi sans t'aimer. Elle est sensible, elle a été touchée de ta bonté, de tes vertus. Tu l'as condamnée au silence, tu as exigé d'elle qu'elle consommât le plus douloureux sacrifice. Ah! Nelson, s'il était accompli, quel malheur! Le juste ciel ne l'a pas voulu; la nature, à qui tu faisais violence, a repris ses droits. Ne t'en afflige pas : c'est un crime qu'elle t'épargne. Oui, le dévouement de Coraly était le crime de l'amitié. Je l'avoue, répondit Nelson, en se jetant à ses genoux : j'ai fait, sans le vouloir, ton malheur, le mien, celui de cette fille aimable; mais j'atteste la foi, l'amitié, l'honneur... Laisse là tes sermens, interrompit Blanford; ils nous outragent l'un et l'autre. Va, mon ami, poursuivit-il en le relevant, tu ne serais pas dans mes bras, si j'avais pu te soupçonner d'une honteuse perfidie. Ce que j'avais prévu est arrivé, mais sans ton aveu. Ce que je viens de voir en est la preuve; et cette preuve même est inutile, ton ami n'en a pas besoin. Il est certain, reprit Nelson, que je n'ai à me reprocher que ma présomption et mon imprudence. Mais c'en est assez, et j'en serai puni. Coraly ne sera point à toi, mais je ne serai point à elle. Est-ce ainsi que vous répondez à un ami généreux? lui répliqua Blanford d'un ton ferme et sévère. Vous croyez-vous obligé avec moi à de puérils ménagemens? Coraly ne sera point à moi, parce qu'elle ne serait point heureuse avec moi. Mais un mari honnête homme, que sans vous elle aurait aimé, est pour elle une perte dont vous êtes la cause; et c'est à vous de la réparer. Le contrat est dressé, l'on va changer les noms; mais j'exige que les articles restent. Ce que je donnais à Coraly en qualité d'époux, je le lui donne en qualité d'ami, ou, si vous voulez, en qualité de père. Nelson, ne me faites pas rougir par un refus humiliant. Je suis confondu, et ne suis point surpris, lui dit Nelson, de cette générosité qui m'accable. C'est à moi d'y souscrire avec confusion, et de la révérer en silence. Si je ne savais pas combien le respect se concilie avec l'amitié, je n'oserais plus vous nommer mon ami.

Pendant cet entretien, Coraly était revenue à elle-même, et revoyait avec frayeur la lumière qui lui était rendue. Quelle fut sa surprise, et la révolution qui tout à coup se fit dans son âme! Tout est connu, tout est pardonné, lui dit Nelson en l'embrassant; tombez aux pieds de notre bienfaiteur : c'est de sa main que je reçois la vôtre. Coraly voulut se répandre en actions de grâces. Vous êtes un enfant, lui dit Blanford; il fallait me tout avouer. N'en parlons plus; mais n'oublions jamais qu'il est des épreuves auxquelles la vertu même fait bien de ne pas s'exposer.

LE MISANTHROPE CORRIGÉ.

On ne corrige point le naturel, me dira-t-on, et j'en conviens; mais entre mille accidens combinés qui composent un caractère, quel œil assez fin démêlera ce naturel indélébile? Et combien de vices et de travers on attribue à la nature, qu'elle ne se donna jamais! Telle est, dans l'homme, la haine des hommes : c'est un caractère factice, un personnage qu'on prend par humeur, et qu'on garde par habitude, mais dans lequel l'âme est à la gêne, et dont elle ne demande qu'à se délivrer. Ce qui arriva au misanthrope que nous a peint Molière en est un exemple; et l'on va voir comme il fut ramené.

Alceste mécontent, comme vous savez, de sa maîtresse et de ses juges, détestant la ville et la cour, et résolu à fuir les hommes, se retira bien loin de Paris, dans les Vosges, près de Laval, et sur les bords de la Vologne. Cette rivière, dont les coquillages renferment la perle, est encore plus précieuse par la fertilité qu'elle donne à ses bords. Le vallon qu'elle arrose est une belle prairie. D'un côté s'élèvent de riantes collines semées de bois et de hameaux; de l'autre, s'étendent en plaine de vastes champs couverts de moissons. C'est là qu'Alceste était allé vivre, oublié de la nature entière. Libre de soins et de devoirs, tout à lui-même, et enfin délivré du spectacle odieux du monde, il respirait, il louait le ciel d'avoir rompu tous ses liens. Quelques études, beaucoup d'exercice, les plaisirs peu vifs, mais tranquilles, d'une douce végétation; en un mot, une vie paisiblement active, le sauvait de l'ennui de la solitude. Il désirait; il ne regrettait rien.

L'un des agrémens de sa retraite fut de voir autour de lui la terre, cultivée et fertile, nourrir un peuple qui lui semblait heureux. Un misanthrope qui l'est par vertu, ne croit haïr les hommes que parce qu'il les aime : Alceste éprouva un attendrissement mêlé de joie à la vue de ses semblables, riches du travail de leurs mains. Ces gens-là, dit-il, sont bien heureux d'être encore à demi-sauvages; ils seraient bientôt corrompus, s'ils étaient plus civilisés.

En se promenant dans la campagne, il aborda un laboureur qui traçait son sillon et qui chantait. Dieu vous garde, bon homme, lui dit-il : vous voilà bien gai! Comme de coutume, lui répondit le villageois. — J'en suis bien aise : cela prouve que vous êtes content de votre état. — Jusqu'à présent j'ai lieu de l'être. — Êtes-vous marié? — Oui, grâce au ciel. — Avez-vous des enfans? — J'en avais cinq : j'en ai perdu un; mais ce malheur peut se

réparer.—Votre femme est jeune?—Elle a vingt-cinq ans.—Est-elle jolie? — Elle l'est pour moi; mais elle est mieux que jolie, elle est bonne. — Et vous l'aimez? — Si je l'aime! Et qui ne l'aimerait pas? — Elle vous aime aussi sans doute? — Oh! pour cela, de tout son cœur, et comme avant le mariage. — Vous vous aimiez donc avant le mariage? — Sans cela nous serions-nous pris? — Et vos enfans, viennent-ils bien? — Ah! c'est un plaisir, l'aîné n'a que sept ans; il a déjà plus d'esprit que son père. Et mes deux filles, c'est cela qui est charmant! Il y aura bien du malheur si celles-là manquent de maris! Le dernier tette encore; mais le petit compère sera robuste et vigoureux. Croiriez-vous bien qu'il bat ses sœurs quand elles veulent baiser leur mère? Il a toujours peur qu'on ne vienne le détacher du téton. — Tout cela est donc bien heureux? — Heureux? Je le crois! Il faut voir la joie, quand je reviens du labourage. On dirait qu'ils ne m'ont vu d'un an: je ne sais auquel entendre. Ma femme est à mon cou, mes filles dans mes bras, mon aîné attend que son tour vienne; il n'y a pas jusqu'au petit Jeannot, qui, se roulant sur le lit de sa mère, me tend ses petites mains; et moi, je ris, et je pleure, et je les baise; car tout cela m'attendrit. — Je le crois. — Vous devez le sentir, car sans doute vous êtes père? — Je n'ai pas ce bonheur. — Tant pis: il n'y a que cela de bon. — Et comment vivez-vous? — Fort bien: d'excellent pain, de bon laitage, et des fruits de notre verger. Ma femme, avec un peu de lard, fait une soupe aux choux dont le roi mangerait. Nous avons encore les œufs de nos poules; et le dimanche nous nous régalons, et nous buvons un petit coup de vin. — Oui, mais quand l'année est mauvaise? — On s'y est attendu, et l'on vit doucement de ce qu'on a épargné dans la bonne. — Il y a encore la rigueur du temps, le froid, la pluie, les chaleurs, que vous avez à soutenir. — On s'y accoutume, et si vous saviez quel plaisir on a de venir le soir respirer le frais après un jour d'été, ou l'hiver, se dégourdir les mains au feu d'une bonne bourrée, entre sa femme et ses enfans! et puis on soupe de bon appétit et on se couche; et croyez-vous qu'on se souvienne du mauvais temps? Quelquefois ma femme me dit: Mon bon homme, entends-tu le vent et l'orage? Ah! si tu étais dans les champs! — Je n'y suis pas, je suis avec toi, lui dis-je; et pour l'en assurer, je la presse contre mon sein. Allez, monsieur, il y a bien du beau monde qui ne vit pas aussi content que nous. — Et les impôts? — Nous les payons gaiement: il le faut bien. Tout le pays ne peut pas être noble. Celui qui nous gouverne et celui qui nous juge, ne peuvent pas venir labourer. Ils font notre besogne, nous faisons la leur; et chaque état, comme on dit, a ses peines. Quelle équité! dit le misanthrope: voilà, en deux mots,

toute l'économie de la société primitive. O nature! il n'y a que toi de juste ; c'est dans ton inculte simplicité qu'on trouve la saine raison. Mais en payant si bien le tribut, ne donnez-vous pas lieu de vous charger encore? — Nous en avions peur autrefois ; mais, dieu merci, le seigneur du lieu nous a ôté cette inquiétude. Il fait l'office de notre bon roi : il impose, il reçoit lui-même ; et au be soin il fait les avances. Il nous ménage comme ses enfans. — Et quel est ce galant homme? — Le vicomte de Laval. Il est assez connu : tout le pays le considère. — Réside-t-il dans son château? — Il y passe huit mois de l'année. — Et le reste? — A Paris, je crois. — Voit-il du monde? — Les bourgeois de Bruyères, quelquefois aussi nos vieillards, qui vont manger sa soupe et causer avec lui. — Et de Paris, n'amène-t-il personne? — Personne que sa fille. — Il a bien raison. Et à quoi s'occupe-t-il? — A nous juger, à nous accorder, à marier nos enfans, à maintenir la paix dans les familles, à les aider quand les temps sont mauvais. Je veux, dit Alceste, aller voir son village ; cela doit être intéressant.

Il fut surpris de trouver les chemins, même les chemins de traverse, bordés de haies et tenus avec soin ; mais ayant rencontré des gens occupés à les aplanir, Ah! dit-il, voilà les corvées! Les corvées! reprit un vieillard qui présidait à ces travaux, on ne les connaît point ici : ces gens-là sont payés; l'on ne contraint personne. Seulement, s'il vient au village un vagabond, un fainéant, on me l'envoie, et s'il veut du pain, il en gagne, ou il en va chercher ailleurs. — Et qui a établi cette heureuse police? — Notre bon seigneur, notre père à tous. — Et les fonds de cette dépense, qui les fait? — La communauté ; et comme elle s'impose elle-même, il n'arrive pas ce qu'on voit ailleurs, que le riche s'exempte à la charge du pauvre.

Alceste redoubla d'estime pour l'homme sage et bienfaisant qui gouvernait ce petit peuple. Qu'un roi serait puissant, disait-il, et qu'un état serait heureux, si tous les grands propriétaires suivaient l'exemple de celui-ci! Mais Paris absorbe et les biens et les hommes; il dépouille, il envahit tout.

Le premier coup-d'œil du village lui présenta l'image de l'aisance et de la santé. Il entre dans un bâtiment simple et vaste dont la structure a l'apparence d'un édifice public, et il y trouve une foule d'enfans, de femmes, de vieillards occupés à des travaux utiles. L'oisiveté n'était permise qu'à l'extrême faiblesse. L'enfance, presque au sortir du berceau, prenait l'habitude et le goût du travail ; et la vieillesse, au bord de la tombe, y exerçait encore ses tremblantes mains. La saison où la terre se repose rassemblait à l'atelier les hommes vigoureux; et alors la navette, la scie et la hache donnaient aux productions de la nature une

nouvelle valeur. Je ne m'étonne pas, dit Alceste, que ce peuple soit exempt de vices et de besoins : il est laborieux et sans cesse occupé. Il demanda comment l'atelier s'était établi. Notre bon seigneur, lui dit-on, en a fait les avances. C'était peu de chose d'abord, et tout se faisait à ses risques, à ses frais, et à son profit; mais après s'être bien assuré qu'il y avait de l'avantage, il nous a cédé l'entreprise; il ne se mêle plus que de la protéger; et tous les ans il donne au village les instrumens de quelqu'un de nos arts : c'est le présent qu'il fait à la première noce qui se célèbre dans l'année. Je veux voir cet homme-là, dit Alceste, son caractère me convient.

Il s'avance dans le village, et il remarque une maison où l'on va et vient avec inquiétude. Il demande la cause de ces mouvemens; on lui dit que le chef de cette famille est à l'extrémité. Il entre, et il voit un vieillard qui, d'un œil expirant, mais serein, semble dire adieu à ses enfans, qui fondent en larmes autour de lui. Il distingue au milieu de la foule un homme attendri, mais moins affligé, qui les encourage et qui les console. A son habit simple et sérieux, il le prend pour le médecin du village. Monsieur, lui dit-il, ne vous étonnez pas de voir ici un inconnu. Ce n'est point une oisive curiosité qui m'amène. Ces bonnes gens peuvent avoir besoin de secours dans un moment si triste; et je viens..... Monsieur, lui dit le vicomte, mes paysans vous rendent grâce : j'espère, tant que je vivrai, qu'ils n'auront besoin de personne; et si l'argent pouvait prolonger les jours d'un homme juste, ce digne père de famille serait rendu à ses enfans. Ah! monsieur, dit Alceste en reconnaissant M. de Laval à ce langage, pardonnez une inquiétude que je ne devais point avoir. Je ne m'offense point, reprit M. de Laval, qu'on me dispute une bonne œuvre; mais puis-je savoir qui vous êtes et qui vous amène ici? Au nom d'Alceste, il se rappela ce censeur de l'humanité, dont la rigueur était connue; mais sans en être intimidé : Monsieur, lui dit-il, je suis fort aise de vous avoir dans mon voisinage; et si je puis vous être bon à quelque chose, je vous supplie de disposer de moi.

Alceste alla voir M. de Laval, et il en fut reçu avec cette honnêteté simple et sérieuse qui n'annonce ni le besoin, ni le désir de se lier. Voilà, dit-il, un homme qui ne se livre pas; je l'en estime davantage. Il félicita M. de Laval sur les agrémens de sa solitude. Vous venez vivre ici, lui dit-il, loin des hommes; et vous avez bien raison de les fuir! — Moi, monsieur! je ne fuis point les hommes. Je n'ai ni la faiblesse de les craindre, ni l'orgueil de les mépriser, ni le malheur de les haïr. Cette réponse tombait si juste, qu'Alceste en fut déconcerté; mais il voulut soutenir son début, et il commençait la satire du monde. J'ai vécu

dans le monde comme un autre, lui dit M. de Laval, et je n'ai pas vu qu'il fût si méchant. Il y a des vices et des vertus, du bien et du mal, je l'avoue; mais la nature est ainsi mêlée; il faut savoir s'en accommoder. Ma foi, dit Alceste, dans ce mélange le bien est si peu de chose, et le mal domine à tel point, que celui-ci étouffe l'autre. Eh! monsieur, reprit le vicomte, si l'on se passionnait sur le bien comme sur le mal, qu'on mît la même chaleur à le publier, et qu'il y eût des affiches pour les bons exemples comme il y en a pour les mauvais, doutez-vous que le bien n'emportât la balance? Mais la reconnaissance parle si bas, et la plainte déclame si haut, qu'on n'entend plus que la dernière. L'estime et l'amitié sont communément modérées dans leurs éloges; elles imitent la modestie des gens de bien en les louant; au lieu que le ressentiment et l'injure exagèrent tout à l'excès. Ainsi l'on n'entrevoit le bien que par un milieu qui le diminue; et l'on voit le mal à travers une vapeur qui le grossit.

Monsieur, dit Alceste au vicomte, vous me faites désirer de penser comme vous; et quand j'aurais pour moi la triste vérité, votre erreur serait préférable. — Assurément, l'humeur n'est bonne à rien. Le beau rôle à jouer pour un homme, que de se dépiter comme un enfant, et que d'aller seul dans un coin bouder tout le monde; et pourquoi? pour les démêlés du cercle où l'on vit; comme si la nature entière était complice et responsable des torts dont nous sommes blessés! — Vous avez raison, dit Alceste; il serait injuste de rendre les hommes solidaires; mais combien de griefs n'a-t-on pas à leur reprocher en commun? Croyez, monsieur, que ma prévention a des motifs sérieux et graves. Vous me rendrez justice quand vous me connaîtrez. Permettez-moi de vous voir souvent. Souvent, cela est difficile, dit le vicomte: je suis fort occupé; et ma fille et moi, nous avons nos études qui nous laissent peu de loisirs; mais quelquefois, si vous voulez, nous jouirons du voisinage à notre aise et sans nous gêner; car le privilége de la campagne c'est de pouvoir être seul quand on veut.

Cet homme-ci est rare dans son espèce, disait Alceste en s'en allant. Et sa fille, qui nous écoutait avec l'air d'une vénération si tendre pour son père; cette fille, élevée sous ses yeux, accoutumée à une vie simple, à des mœurs pures, et à des plaisirs innocens, fera une femme estimable, où je suis bien trompé; à moins, reprit-il, qu'on ne l'égare dans ce Paris où tout se perd.

Si l'on se peint la délicatesse et le sentiment personnifiés, on a l'idée de la beauté d'Ursule (c'était ainsi qu'on appelait mademoiselle de Laval). Sa taille était celle que l'imagination donne à la plus jeune des Grâces. Elle avait dix-huit ans accomplis; et à la fraîcheur, à la régularité de ses charmes, on voyait que la

nature venait d'y mettre la dernière main. Dans le calme, les lis de son teint dominaient sur les roses; mais à la plus légère émotion de son âme, les roses effaçaient les lis. C'était peu d'avoir le coloris des fleurs, sa peau en avait la finesse et ce duvet si doux, si velouté que rien encore n'avait terni; mais c'est dans les traits du visage d'Ursule que mille agrémens, variés sans cesse, se développaient successivement. Dans ses yeux, tantôt une langueur modeste, tantôt une timide sensibilité semblait émaner de son âme et s'exprimer par ses regards; tantôt une sévérité noble et imposante avec douceur en modérait l'éclat touchant; et l'on y voyait dominer tour à tour la sévère décence, la craintive pudeur, la vive et tendre volupté. Sa voix et sa bouche étaient de celles qui embellissent tout; ses lèvres ne pouvaient se remuer sans déceler de nouveaux attraits, et lorsqu'elle daignait sourire, son silence même était ingénieux. Rien de plus simple que sa parure, et rien de plus élégant. A la campagne elle laissait croître ses cheveux d'un blond cendré de la plus douce teinte, et des boucles, que l'art ne tenait point captives, flottaient autour de son cou d'ivoire et se roulaient sur son beau sein.

Le misanthrope lui avait trouvé l'air le plus honnête et le maintien le plus décent. Ce serait dommage, disait-il, qu'elle tombât en de mauvaises mains; il y a de quoi faire une femme accomplie. En vérité, plus j'y pense, et plus je m'applaudis d'avoir son père pour voisin : c'est un homme droit, un galant homme; je ne lui crois pas l'esprit bien juste; mais il a le cœur excellent.

Quelques jours après, M. de Laval, en se promenant, lui rendit sa visite; et Alceste lui parla du plaisir qu'il devait avoir à faire des heureux. C'est un bel exemple, ajouta-t-il, et, à la honte des hommes, un exemple bien rare! Combien de gens plus riches et plus puissans que vous ne sont qu'un fardeau pour les peuples! Je ne les excuse ni ne les blâme tous, répondit M. de Laval. Pour faire le bien, il faut le pouvoir; et quand on le peut, il faut savoir s'y prendre. Et ne croyez pas qu'il soit si facile de parvenir à l'opérer. Il ne suffit pas d'être assez habile; il faut encore être assez heureux; il faut trouver à manier des esprits justes, sensés, dociles; et l'on a souvent besoin de beaucoup d'adresse et de patience pour amener le peuple, naturellement défiant et craintif, à ce qui lui est avantageux. Vraiment, dit Alceste, c'est l'excuse qu'on donne; mais la croyez-vous bien solide? Et les obstacles que vous avez vaincus, ne peut-on pas aussi les vaincre? J'ai été, dit M. de Laval, sollicité par l'occasion et secondé par les circonstances. Ce peuple, nouvellement conquis, se croyait perdu sans ressource; et dès que je lui ai tendu les bras, son désespoir l'y a précipité. A la merci d'une imposition arbitraire, il

en avait conçu tant d'effroi, qu'il aimait mieux souffrir les vexations que d'annoncer un peu d'aisance. Les frais de la levée aggravaient l'impôt ; ces bonnes gens en étaient excédés ; et la misère était l'asile où les jetait le découragement. En arrivant ici, j'y trouvai établie cette maxime désolante et destructive des campagnes : *Plus nous travaillerons, plus nous serons foulés.* Les hommes n'osaient être laborieux, les femmes tremblaient de devenir fécondes. Je remontai à la source du mal. Je m'adressai à l'homme préposé pour la perception du tribut. Monsieur, lui dis-je, mes vassaux gémissent sous le poids des contraintes ; je ne veux plus en entendre parler. Voyons ce qu'ils doivent encore de l'imposition de l'année ; je viens ici pour les acquitter. Monsieur, me répondit le receveur, cela ne se peut pas. Pourquoi donc? lui dis-je. — Ce n'est pas la règle. — Quoi ! la règle n'est-elle pas de payer au roi le tribut qu'il demande? de le payer au moins de frais possible, et avec le moins de délai? — Oui, dit-il, c'est le compte du roi ; mais ce n'est pas le mien. Et où en serais-je si l'on payait comptant ? Les frais sont les droits de ma charge. A une si bonne raison je n'avais point de réplique ; et sans insister, j'allai voir l'intendant. Je vous demande deux grâces, lui dis-je : l'une, qu'il me soit permis tous les ans de payer la taille pour mes vassaux ; l'autre, que leur rôle n'éprouve que les variations de la taxe publique. J'obtins ce que je demandais.

Mes enfans, dis-je à mes paysans que j'assemblai à mon arrivée, je vous annonce que c'est dans mes mains que vous déposerez à l'avenir le juste tribut que vous devez au roi. Plus de vexations, plus de frais. Tous les dimanches, au banc de la paroisse, vos femmes viendront m'apporter leurs épargnes, et insensiblement vous serez acquittés. Travaillez, cultivez vos biens, faites-les valoir au centuple ; que la terre vous enrichisse ; vous n'en serez pas plus chargés : je vous en réponds, moi qui suis votre père. Ceux qui manqueront, je les aiderai ; et quelques journées de la morte saison, employées à mes travaux, me rembourseront mes avances.

Ce plan fut agréé, et nous l'avons suivi. Nos ménagères ne manquent pas de m'apporter leur petite offrande. En la recevant, je les encourage, je leur parle de notre bon roi ; elles s'en vont les larmes aux yeux : ainsi j'ai fait un acte d'amour de ce qu'ils regardaient, avant moi, comme un acte de servitude.

Les corvées eurent leur tour ; et l'intendant qui les détestait et qui ne savait comment y remédier, fut enchanté du moyen que j'avais pris pour en exempter mon village.

Enfin, comme il y avait ici bien du temps superflu et des mains inutiles, j'ai établi l'atelier que vous avez pu voir. C'est le bien de la communauté ; elle l'administre sous mes yeux ; chacun y

travaille à la tâche; mais ce travail n'est pas assez payé pour détourner de celui des campagnes. Le cultivateur n'y emploie que le temps qui serait perdu. Le profit qu'on en tire est un fonds qui s'emploie à contribuer à la milice et aux frais des travaux publics. Mais un avantage plus précieux de cet établissement, c'est d'avoir fait naître des hommes. Lorsque les enfans sont à charge, on n'en fait qu'autant qu'on en peut nourrir; mais dès qu'au sortir du berceau ils peuvent se nourrir eux-mêmes, la nature se livre à son attrait sans réserve et sans inquiétude. On cherche des moyens de population; il n'en est qu'un: c'est la subsistance, l'emploi des hommes. Comme ils ne naissent que pour vivre, il faut leur assurer de quoi vivre en naissant.

Rien de plus sage que vos principes, rien de plus vertueux que vos soins; mais avouez, reprit le misanthrope, que ce bien, tout important qu'il est, n'est pas d'une difficulté qui décourage ceux qui l'aiment, et que s'il y avait des hommes comme vous... — Dites plutôt s'ils étaient placés. J'ai eu pour moi les circonstances, et c'est de là que tout dépend. On voit le bien, on l'aime, on le veut; mais les obstacles naissent à chaque pas. Il n'en faut qu'un pour l'empêcher; et au lieu d'un il s'en élève mille. J'étais ici fort à mon aise: pas un homme en crédit n'était intéressé au mal que j'avais à détruire; et combien peu s'en est-il fallu que je n'aie pu y remédier? Supposez qu'au lieu d'un intendant traitable, il m'eût fallu voir, persuader, fléchir un homme absolu, jaloux de son pouvoir, entier dans ses opinions, ou dominé par les conseils de ses préposés subalternes; rien de tout ceci n'avait lieu: on m'eût dit de ne pas m'en mêler, et de laisser aller les choses. Voilà comme la bonne volonté reste souvent infructueuse dans la plupart des gens de bien. Je sais que vous n'y croyez guère; mais il y a dans vos préventions plus d'humeur que vous ne pensez.

Alceste vivement affecté de ce reproche, de la part d'un homme dont l'estime était pour lui d'un si grand prix, tâcha de se justifier. Il lui parla du procès qu'il avait perdu, de la coquette qui l'avait trahi, et de tous les sujets de plainte qu'il croyait avoir contre l'humanité.

Et en effet, lui dit le vicomte, voilà bien de quoi se fâcher! Vous allez choisir entre mille femmes une étourdie, qui s'amuse et qui vous joue, comme de raison; vous prenez au plus grave cet amour dont elle fait un badinage; à qui la faute? et quand elle aurait tort, toutes les femmes lui ressemblent-elles? Quoi! parce qu'il y a des fripons parmi les hommes, en sommes-nous pour cela moins honnêtes gens vous et moi? Dans l'individu qui vous nuit vous haïsses l'espèce! Il y a de l'humeur, mon voisin, il y a de l'humeur, convenez-en.

Vous avez perdu un procès que vous croyiez juste; mais un plaideur, s'il est de bonne foi, ne croit-il pas toujours avoir la bonne cause? Êtes-vous seul plus désintéressé, plus infaillible que vos juges? Et s'ils ont manqué de lumière, sont-ils criminels pour cela? Moi, monsieur, quand je vois un homme se dévouer à un état qui a beaucoup de peines et très-peu d'agrémens, qui impose aux mœurs toute la gêne des plus austères bienséances, qui demande une application sans relâche, un recueillement sans dissipation, où le travail n'a aucun salaire, où la vertu même est presque sans éclat; quand je les vois, environnés du luxe et des plaisirs d'une ville opulente, vivre retirés, solitaires, dans la frugalité, la simplicité, la modestie des premiers âges, je regarde comme un sacrilége l'injure faite à leur équité. Or telle est la vie de la plupart des juges que vous accusez si légèrement. Ce ne sont pas quelques étourdis, que vous voyez voltiger dans le monde, qui règlent la balance des lois. En attendant qu'ils soient devenus sages, ils ont du moins la pudeur de se taire devant des sages consommés. Ceux-ci se trompent quelquefois sans doute, parce qu'ils ne sont pas des anges; mais ils sont moins hommes que nous; et je ne me persuaderai jamais qu'un vieillard vénérable, qui dès le point du jour se traîne au palais d'un pas chancelant, y va commettre une injustice. Un composé aussi bizarre serait un monstre: il n'existe pas.

A l'égard de la cour, il y a tant d'intérêts si compliqués et si puissans qui se croisent et se combattent, qu'il est naturel que les hommes y soient plus passionnés et plus méchans qu'ailleurs. Mais ni vous ni moi n'avons passé par ces grandes épreuves de l'ambition et de l'envie; et il n'a tenu peut-être qu'à très-peu de chose que nous n'ayons été, comme tant d'autres, de faux amis et d'indignes flatteurs. Croyez-moi, monsieur, peu de gens ont le droit de faire la police du monde.

Tous les honnêtes gens ont ce droit-là, dit Alceste; et s'ils venaient à se liguer, les méchans n'auraient pas, dans le monde, tant d'audace et tant de crédit. Quand cette ligue se formera, dit M. de Laval en s'en allant, nous nous y enrôlerons tous deux. Jusque-là, mon voisin, je vous conseille de faire sans bruit, dans votre petit coin, le plus de bien que vous pourrez, en prenant pour règle l'amour des hommes, et en réservant la haine pour de tristes exceptions.

C'est bien dommage, dit Alceste quand M. de Laval fut parti, que la bonté soit toujours accompagnée de faiblesse, tandis que la méchanceté a tant de force et de vigueur! C'est bien dommage, dit M. de Laval, que cet honnête homme ait pris un travers qui le rend inutile à lui-même et aux autres! Il a de la droiture, il

aime la vertu; mais la vertu n'est qu'une chimère sans l'amour de l'humanité. Ainsi tous deux, en s'estimant, étaient mécontents l'un de l'autre.

Un incident assez singulier mit Alceste encore plus mal à son aise avec M. de Laval. Le baron de Blonzac, franc gascon, homme d'honneur, mais avantageux, et misanthrope à sa manière, avait épousé une chanoinesse de Remiremont, parente du vicomte. Sa garnison était en Lorraine. Il vint voir M. de Laval; et, soit pour s'amuser, soit pour corriger deux misanthropes l'un par l'autre, M. de Laval voulut les mettre aux prises. Il envoya prier Alceste à dîner.

Entre hommes, les propos de table roulent assez souvent sur la politique; et le gascon, dès la soupe, se mit à fronder et à boire d'autant. Je ne m'en cache point, disait-il, j'ai pris le monde en aversion. Je voudrais être à deux mille lieues de mon pays, et à deux mille ans de mon siècle. C'est le pays des compères et des commères; c'est le siècle des passe-droits. L'intrigue et la faveur ont fait les parts, et n'ont oublié que le mérite. Qui fait sa cour obtient toutes les grâces, et qui fait son devoir n'a rien. Moi, par exemple, qui n'ai jamais su que marcher où l'honneur m'appelle, et me battre comme un soldat, je suis connu de l'ennemi; mais au diable si le ministre ni la cour savent que j'existe. S'ils entendaient parler de moi, ils me prendraient pour un de mes aïeux; et quand on leur dira qu'un boulet de canon m'aura escamoté la tête, ils demanderont, je gage, s'il y avait encore des Blonzac. Que ne vous montrez-vous? lui dit M. de Laval. Il ne faut pas se laisser oublier. — Eh! vraiment, monsieur le vicomte, je me montre un jour de bataille. Est-ce à Paris que sont les drapeaux?

Comme il parlait ainsi, on apporte à M. de Laval des lettres de Paris. Il demande à les lire, pour savoir, dit-il, s'il y a quelque chose de nouveau; et l'une de ces lettres lui annonce que le commandement d'une citadelle, qu'il sollicitait pour M. de Blonzac à son insu, vient de lui être accordé. Tenez, lui dit-il, voilà qui vous regarde. Blonzac lut, tressaillit de joie, et vint embrasser le vicomte. Mais après la sortie qu'il avait faite, il n'osait dire ce qui lui arrivait. Alceste, croyant trouver en lui un second, ne manqua pas de le provoquer. Eh bien! dit-il, voilà un exemple des injustices qui me révoltent; un homme de naissance, un bon militaire, après avoir servi l'état, reste oublié, sans récompense; et qu'on me dise que tout va bien! Mais, reprit Blonzac, il faut être juste; tout ne va pas aussi mal qu'on le dit. Les récompenses se font un peu attendre, mais elles viennent avec le temps. Ce n'est pas la faute du ministre s'il y a plus de services rendus qu'il n'y a de grâces à répandre; et dans le fond il y fait ce qu'il peut. Alceste

fut un peu surpris de ce changement de langage, et du ton d'apologiste que prit Blonzac le reste du dîner. Çà, dit le vicomte, pour vous mettre d'accord, buvons à la santé de M. le commandant; et il publia ce qu'il venait d'apprendre. Je demande pardon à monsieur, dit Alceste, d'avoir insisté sur ses plaintes; je ne savais pas les raisons qu'il avait de se rétracter. — Moi! dit Blonzac, je n'ai point de rancune, et je reviens comme un enfant. Vous voyez, reprit M. de Laval, qu'un misanthrope se ramène. Oui, réplique Alceste avec vivacité, quand il règle ses sentimens sur son intérêt personnel. Eh! monsieur, dit Blonzac, connaissez-vous quelqu'un qui se passionne pour ce qui ne le touche ni de près ni de loin? Tout ce qui intéresse l'humanité, reprit Alceste, touche de près un homme vertueux; et ne doutez pas qu'il ne s'en trouve d'assez amis de l'ordre pour haïr le mal comme mal, sans aucun rapport à eux-mêmes. Je le croirai, répliqua le gascon, quand je verrai quelqu'un s'inquiéter de ce qui se passe à la Chine; mais tant qu'on ne s'affligera que du mal dont on se ressent, ou dont on peut se ressentir, je croirai qu'on pense à soi-même, en ayant l'air de s'occuper des autres. Pour moi, je suis de bonne foi; je ne me suis jamais donné pour l'avocat des mécontens. C'est à chacun à plaider sa cause. Je me suis plains quand j'avais à me plaindre; je fais ma paix avec le monde, sitôt que j'ai à m'en louer.

Autant la scène de Blonzac avait impatienté Alceste, autant elle avait réjoui M. de Laval et sa fille. Voilà, disaient-ils, une bonne leçon qu'a reçue notre misanthrope.

Soit confusion, soit ménagement, il fut quelques jours sans les voir. Il revint pourtant une après-midi. Le vicomte était au village; ce fut mademoiselle de Laval qui le reçut; et en se voyant seul avec elle, il lui prit un saisissement qu'il eut peine à dissimuler.

Nous n'avons pas eu l'honneur de vous voir, lui dit-elle, depuis la visite de M. de Blonzac; que dites-vous de ce personnage? — Mais c'est un homme comme un autre. — Pas tant comme un autre: il parle à cœur ouvert, il dit ce que les autres cachent; et cette franchise fait, ce me semble, un caractère assez singulier. — Oui, mademoiselle, la franchise est rare; et je suis bien aise de voir qu'à votre âge vous en êtes persuadée. Vous aurez souvent besoin de vous en souvenir, je vous en avertis. Ah! dans quel monde vous allez tomber! M. le vicomte l'excuse de son mieux; sa belle âme fait au reste des hommes l'honneur d'en juger d'après elle; mais si vous saviez combien la plupart sont dangereux et haïssables! Vous, par exemple, dit Ursule en souriant, vous avez bien à vous en plaindre, n'est-ce pas? — Epargnez-moi de grâce, et ne m'attribuez pas les personnalités de M. de Blonzac. Je pense comme lui à certains égards; mais nos motifs ne sont pas les

mêmes. — Je le crois; mais expliquez-moi ce que je ne puis concevoir. Le vice et la vertu, m'a-t-on dit, ne sont que des rapports. L'un est vice, parce qu'il nuit aux hommes; l'autre est vertu par le bien qu'elle fait. — Précisément. — Haïr le vice, aimer la vertu, ce n'est donc que s'intéresser aux hommes; et pour s'y intéresser, il faut les aimer. Comment pouvez-vous à la fois vous y intéresser et les haïr? — Je m'intéresse aux gens de bien, que j'aime; et je déteste les méchans, qui nuisent aux gens de bien; mais les gens de bien sont en petit nombre; et le monde est plein de méchans. — Nous y voilà. Votre haine au moins ne s'étend pas sur tous les hommes. Mais croyez-vous que ceux que vous aimez soient partout en si petit nombre? Faisons ensemble un voyage en idée. Le voulez-vous bien? — Assurément. — D'abord, dans les campagnes, n'êtes-vous pas persuadé qu'il y a des mœurs, et sinon des vertus, au moins de la simplicité, de la bonté, de l'innocence? — Il y a aussi communément de la défiance et de la ruse. — Hélas! je conçois aisément ce que mon père a dit plus d'une fois, que la ruse et la défiance sont le partage de la faiblesse. On les trouve dans les villageois, comme dans les femmes et dans les enfans. Ils ont tout à craindre: ils s'échappent, ils se défendent comme ils peuvent; et c'est le même instinct qu'on remarque dans la plupart des animaux. Oui, dit Alceste; et cela même fait la satire des animaux cruels et ravissans dont ils ont à se garantir. — Je vous entends; mais nous ne parlons que du peuple des campagnes; et vous avouerez avec moi qu'il est plus digne de pitié que de haine. — Oh! j'en conviens. — Passons aux villes; et prenons pour exemple Paris. — Dieu! quel exemple vous choisissez! — Eh bien, même dans ce Paris, le peuple est bon: mon père le fréquente; il va souvent dans ces réduits obscurs où de pauvres familles entassées gémissent dans le besoin; il dit qu'il y trouve une pudeur, une patience, une honnêteté, quelquefois même une noblesse de sentimens qui l'attendrit et qui l'étonne. — Et c'est là ce qui doit révolter contre ce monde impitoyable, qui délaisse la vertu souffrante, et qui environne avec respect le vice heureux et insolent. — N'allons pas si vite: nous en sommes au peuple. En général, convenez qu'il est bon, docile, officieux, honnête, et que sa bonne foi lui donne une confiance dont on abuse bien souvent. — Oh! très-souvent! — Vous aimez donc le peuple? et partout le peuple fait le plus grand nombre. — Il n'est pas le même partout. — Nous ne parlons que de notre patrie: c'est avec elle, quant à présent, que je veux vous réconcilier. Venons au grand monde; et dites-moi d'abord si mon père m'en a imposé quand il m'a peint les mœurs des femmes. Comme leurs devoirs, dit-il, se renferment dans l'intérieur d'une vie privée, leurs vertus n'ont rien de

saillant ; il n'y a que leurs vices qui éclatent ; et la folie d'une seule fait plus de bruit que la sagesse de mille autres. Ainsi le mal est en évidence, et le bien reste enseveli. Mon père ajoute, qu'un moment de faiblesse, une imprudence perd une femme, et que cette tache a quelquefois terni mille excellentes qualités. Il avoue enfin que le vice qu'on reproche le plus aux femmes, et qui leur fait le plus de tort, ne nuit guère qu'à elles seules, et qu'il n'y a pas de quoi les haïr. Du reste, que nous reprochez-vous? un peu de fausseté? mais elle est toute en agrément. Instruites dès l'enfance à chercher à vous plaire, nous n'avons soin de vous cacher que ce qui ne vous plairait pas. Si nous nous déguisons, ce n'est que sous des traits que vous aimez mieux que les nôtres. Et savez-vous que rien n'est plus gênant, que rien n'est plus humiliant pour nous? Je suis jeune; mais je sens bien que le plus bel acte de notre liberté, c'est de nous montrer telles que nous sommes; que trahir son âme et se désavouer, c'est de tous les actes de servitude celui qui dégrade le plus, et qu'il faut faire à l'amour de soi-même la plus pénible violence pour s'avilir jusqu'au mensonge et jusqu'à la dissimulation. Voilà en quoi je trouve qu'une femme est esclave ; et c'est un joug qu'on nous a imposé. — Si toutes les femmes pensaient aussi noblement que vous, belle Ursule, elles ne se feraient pas si légèrement, et de gaieté de cœur, un jeu de nous tromper. — Si elles vous trompent, c'est votre faute. Vous êtes pour nous comme des rois : persuadez-nous bien que vous n'aimez rien tant que la vérité, qu'elle seule vous plaît, qu'elle seule vous intéresse; et nous vous la dirons toujours. Quelle est l'ambition d'une femme? D'être aimable et d'être aimée. Eh bien, écrivez sur la pomme : *A la plus sincère ;* toutes se la disputeront par le naturel et la simplicité. Mais vous avez écrit : *A la plus séduisante ;* et c'est à qui vous séduira le mieux. Quant à nos jalousies, à nos petites haines, à nos caquets, à nos tracasseries, tout cela n'est qu'amusant pour vous; et vous conviendrez que vos guerres sont de toute autre conséquence. Il n'y a donc plus que la frivolité de nos goûts et de nos humeurs : mais quand il vous plaira, nous serons plus solides ; et peut-être même y a-t-il bien des femmes qui ont saisi, comme à la dérobée, des lumières et des principes que l'usage leur enviait. Vous en êtes la preuve, lui dit Alceste, vous dont l'âme est si fort au-dessus de votre sexe et de votre âge. — Je suis jeune, reprit Ursule, et j'ai droit à votre indulgence ; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est du monde que vous fuyez, que vous haïssez, sans bien savoir pourquoi. J'ai essayé l'apologie des femmes ; je laisse à mon père le soin d'achever celle des hommes ; mais je vous préviens qu'en me faisant le tableau de leur société, il m'a souvent dit qu'il y avait presque aussi peu de

cœurs pervers que d'âmes héroïques, et que le grand nombre était composé de gens faibles, de bonnes gens, qui ne demandaient que paix et aise. — Oui, paix et aise, chacun pour soi, et aux dépens de qui il appartient. Le monde, mademoiselle, n'est composé que de dupes et de fripons : or personne ne veut être dupe; et pour ne parler que de ce qui vous touche, je vous annonce que tout ce qu'il y a dans Paris d'hommes oisifs et dans l'âge de plaire, n'est occupé, du matin au soir, qu'à tendre des piéges aux femmes. Bon! dit Ursule; elles le savent, et mon père est persuadé que ce combat de galanterie d'un côté, et de coquetterie de l'autre, n'est qu'un jeu dont on est convenu. Se met qui veut de la partie : celles qui n'aiment pas le jeu, n'ont qu'à se tenir dans leur coin; et rien, dit-il, n'est moins en péril que la vertu, quand elle est sincère. — Vous le croyez? — Je le crois si bien, que si jamais je cesse d'être sage, je vous déclare d'avance que je l'aurai bien voulu. — Sans doute on le veut, mais on le veut séduite par un enchanteur qui vous le fait vouloir. — C'est encore une excuse à laquelle dès à présent je renonce; je n'ai pas foi aux enchantemens.

Ils en étaient là quand M. de Laval arriva de la promenade. Mon père, que dites-vous d'Alceste? continua Ursule; il veut que je tremble d'être exposée dans le monde à la séduction des hommes. Mais, dit le père, il faut s'en défier : je ne te crois pas infaillible. — Non, mais vous le serez pour moi; et si vous me perdez de vue, vous savez ce que vous m'avez promis. — Je tâcherai de te tenir parole. — Puis-je être de la confidence? demanda Alceste d'un air timide. Il n'y a pas de mystère, reprit Ursule. Mon père a eu la bonté de m'instruire de mes devoirs; et s'il pouvait me guider sans cesse, je serais bien sûre de ne pas m'égarer; si je m'oubliais, il ne m'oublierait pas. Accoutumé à lire dans mon âme, il en réglerait tous les mouvemens : mais comme il n'aura pas toujours les yeux sur moi, il m'a promis un autre guide, un époux qui soit son ami et le mien, et qui me tienne lieu d'un père. — Ajoute encore, et d'un amant; car il faut de l'amour à une jeune femme. Je veux que tu sois sage, mais que tu sois heureuse; et si j'avais eu l'imprudence de te donner un mari qui ne t'aimât point, ou qui n'eût pas su te plaire, je n'aurais plus le droit de trouver mauvais que l'envie de goûter le plus grand des biens, celui d'aimer et d'être aimée, te fît oublier mes leçons.

Alceste s'en alla charmé de la sagesse d'un si bon père, et plus encore de la candeur, de l'honnêteté de sa fille. On a distingué, disait-il, l'âge d'innocence et l'âge de raison; mais dans cet heureux naturel l'innocence et la raison s'unissent. Son âme s'épure en s'éclairant. Ah! s'il y avait encore un homme digne de cultiver des dons si précieux, quelle source de jouissances délicieuses pour

lui! Il n'y a que ce monde rempli d'écueils dont il faudrait la tenir éloignée. Mais si elle aimait, que serait-il pour elle? Un époux vertueux et tendre lui suffirait, lui tiendrait lieu de tout. J'ose croire qu'à vingt-cinq ans j'étais l'homme qui lui convenait.... A vingt-cinq ans! et que savais-je alors? m'amuser, m'égarer moi-même. Étais-je en état de remplir la place d'un père sage et vigilant? Je l'aurais aimée comme un fou; mais quelle confiance lui aurais-je inspirée? Ce n'est peut-être pas trop encore de quinze ans de plus d'expérience. Mais de dix-huit à quarante ans, l'intervalle est effrayant pour elle. Il n'y a pas moyen d'y penser.

Il y pensa toute la nuit; le lendemain il ne fit autre chose; et le jour suivant, à son réveil, la première idée qui s'offrit à lui fut celle de son aimable Ursule. Ah! quel malheur, disait-il, quel malheur, si elle prenait les vices du monde! Son âme est pure comme sa beauté. Quelle douceur dans le caractère! quelle touchante simplicité dans les mœurs et dans le langage! On parle d'éloquence; en est-il de plus vraie? Il lui était impossible de me convaincre, mais elle m'a persuadé. J'ai désiré de penser comme elle; j'aurais voulu que l'illusion qu'elle me faisait ne se fût jamais dissipée. Que n'ai-je sur elle, ou plutôt sur son père, ce doux empire qu'elle a sur moi! Je les engagerais à vivre ici dans la simplicité des mœurs de la nature. Et quel besoin aurions-nous du monde? Ah! trois cœurs bien unis, deux amans et un père, n'ont-ils pas, dans l'intimité d'une tendresse mutuelle, de quoi se rendre pleinement heureux?

Sur le soir, en se promenant, ses pas se tournèrent comme d'eux-mêmes vers les jardins de M. de Laval. Il le trouva la serpette à la main, au milieu de ses espaliers. Avouez, lui dit-il, que ces plaisirs tranquilles valent bien les plaisirs bruyans que l'on goûte ou que l'on croit goûter à Paris. Chaque chose a sa saison, répondit le vicomte. J'aime la campagne tant qu'elle est vivante; je suis inutile à Paris, et mon village a besoin de moi; j'y jouis de moi-même et du bien que j'y fais; ma fille s'y plaît et s'y amuse; voilà ce qui m'attire et me retient ici. Ne croyez pas du reste que je vive seul. Notre petite ville de Bruyères est remplie d'honnêtes gens qui aiment les lettres et qui les cultivent. En aucun lieu du monde on n'a des mœurs plus douces. On y est poli avec franchise; on y est simple, mais cultivé. La candeur, la droiture et la gaieté font le caractère de ce peuple aimable : il est sociable, humain, bienfaisant. L'hospitalité est une vertu que le père y transmet à son fils. Les femmes y sont spirituelles et vertueuses; et la société, embellie par elles, unit les charmes de la décence aux agrémens de la liberté. Mais en jouissant d'un si doux commerce, je ne laisse pas d'aimer encore Paris; et si l'amitié, l'amour des lettres, des liaisons que je chéris, ne m'y rappelaient pas, le seul

attrait de la variété m'y ramenerait tous les ans. Les plaisirs les plus vifs languissent à la longue, et les plus doux deviennent insipides pour qui ne sait pas les varier. Je conçois pourtant bien, dit le misanthrope, comment une société peu nombreuse, intimement liée, avec de l'aisance et de la vertu, se tiendrait lieu de tout à elle-même; et si un parti convenable à mademoiselle de Laval n'avait d'autre inconvénient que de la fixer à la campagne, je suis persuadé que vous-même... Eh! vraiment, dit M. de Laval, si ma fille y pouvait être heureuse, je ferais mon bonheur du sien; cela n'est pas douteux. Il y a cinquante ans que je vis pour moi; il est bien temps que je vive pour elle. Mais nous n'en sommes pas réduits là. Ma fille aime Paris; et je suis assez riche pour l'y établir décemment.

C'était en dire assez pour Alceste; et de peur de se dévoiler, il remit l'entretien sur le jardinage, en demandant à M. de Laval s'il ne cultivait pas des fleurs? Elles passent trop vite, répondit le vicomte. Le plaisir et le regret se touchent, et l'idée de la destruction mêle je ne sais quoi de triste au sentiment de la jouissance; en un mot, j'ai plus de chagrin de voir un rosier dépouillé, que de joie à le voir fleuri. La culture du potager a un intérêt plus gradué, plus soutenu, et, s'il faut le dire, plus satisfaisant; car il se termine à l'utile. Tandis que l'art s'exerce et se fatigue à varier les scènes du jardin fleuriste, la nature change elle-même les décorations du potager. Combien ces pêchers, par exemple, ont éprouvé de métamorphoses, depuis la pointe des feuilles jusqu'à la pleine maturité des fruits! Mon voisin, parlez-moi des plaisirs qui s'économisent et qui se prolongent. Ceux qui, comme les fleurs, n'ont qu'un jour, coûtent trop à renouveler.

Instruit des dispositions du père, Alceste voulut pressentir celles de sa fille; et il lui fut aisé d'avoir avec elle un entretien particulier. Plus je pénètre, lui dit-il, dans le cœur de votre père, plus je l'admire et le chéris. Tant mieux, dit Ursule; son exemple adoucira vos mœurs; il vous réconciliera avec ses semblables. — Ses semblables! Ah! qu'il en est peu! C'est pour lui sans doute une faveur du ciel d'avoir une fille comme vous, belle Ursule; mais c'est un bonheur aussi rare d'avoir un père comme lui. Puisse l'époux que Dieu vous destine être digne de l'un et de l'autre! Faites des vœux, dit-elle en souriant, pour qu'il ne soit pas misanthrope : les hommes de ce caractère sont trop difficiles à corriger. Aimeriez-vous mieux, dit Alceste, un de ces hommes froids et légers que tout amuse et que rien n'intéresse; un de ces hommes faibles et faciles que la mode plie et façonne à son gré, qui sont de cire pour les mœurs du temps, et dont l'usage est la loi suprême? Un misanthrope aime peu de monde; mais quand il aime, il aime bien. — Oui, je sens qu'une telle conquête est flatteuse pour la

vanité; mais je suis bonne, et je ne suis pas vaine. Je ne veux trouver, dans un cœur tout à moi, ni de l'aigreur, ni de l'amertume; je veux pouvoir lui communiquer la douceur de mon caractère, et ce sentiment de bienveillance universelle qui me fait voir les hommes et les choses du côté le plus consolant. Je ne saurais passer ma vie à aimer un homme qui passerait la sienne à haïr. — Ce que vous me dites là n'est pas obligeant; car on m'accuse d'être misanthrope. — Aussi est-ce d'après vous-même et d'après vous seul que j'ai pris l'idée de ce caractère; car l'humeur de M. de Blonzac n'était qu'une bouderie; et vous avez vu combien peu de chose il a fallu pour le ramener; mais une haine de l'humanité, réfléchie et fondée en principes, est une chose épouvantable; et c'est ce que vous annoncez. Je suis persuadée que votre aversion pour le monde n'est qu'un travers, un excès de vertu : vous n'êtes pas méchant, vous êtes difficile; et je vous crois aussi peu indulgent pour vous-même que pour autrui; mais cette probité trop sévère et trop impatiente vous rend insociable; et vous m'avouerez qu'un mari de cette humeur-là ne serait pas amusant. — Vous voulez donc qu'un mari vous amuse? — Et qu'il s'amuse, reprit-elle, des mêmes choses que moi; car si le mariage est une société de peines, il faut que ce soit, en revanche, une société de plaisirs.

Rien de plus clair et de plus positif, se dit Alceste après leur entretien; elle ne m'aurait pas dit plus nettement sa pensée quand elle aurait deviné la mienne. Voilà pour moi et pour mes pareils un congé expédié d'avance. Aussi de quoi vais-je m'aviser? J'ai quarante ans, je suis libre et tranquille; il ne tient qu'à moi d'être heureux..... Heureux! et puis-je l'être seul, avec une âme si sensible! Je fuis les hommes! ah! c'était les femmes, les jolies femmes qu'il fallait fuir. Je croyais les connaître assez pour n'avoir plus à les craindre; mais qui peut s'attendre à ce qui m'arrive? Il faut, pour mon malheur, qu'au fond d'une province je trouve la beauté, la jeunesse, les grâces, la sagesse, la vertu même, réunies dans un même objet. Il semble que l'amour me poursuive, et qu'il ait fait exprès cette enfant pour me confondre et pour me désoler. Et comme elle s'y prend pour troubler mon repos! Je déteste les airs; rien de plus simple qu'elle : je méprise la coquetterie; elle ne songe pas même à plaire : j'aime, j'adore la candeur; son âme se montre toute nue; elle me dit à moi-même, en face, les plus cruelles vérités. Que ferait-elle de plus, si elle avait résolu de me tourner la tête? Elle est bien jeune; elle changera : répandue dans ce monde qu'elle aime, elle en prendra bientôt les mœurs; et il est à croire qu'elle finira par être une femme comme une autre..... Il est à croire! ah! je ne le crois pas; et si je le croyais, je serais trop injuste. Elle fera le bonheur et la gloire de son époux, s'il est digne d'elle. Et moi, je vivrai seul, détaché de

tout, dans l'abandon et le néant; car, il faut l'avouer, l'âme est anéantie sitôt qu'elle n'aime plus rien. Que dis-je? hélas! si je n'aimais plus, ce repos, ce sommeil de l'âme serait-il effrayant pour moi? Flatteuse idée d'un plus grand bien, c'est toi, c'est toi qui me fais sentir le vide et l'ennui de moi-même. Ah! pour chérir toujours ma solitude, il eût fallu n'en jamais sortir.

Ces réflexions et ces combats le plongèrent dans une tristesse qu'il crut devoir ensevelir. Huit jours écoulés, le vicomte, surpris de ne pas le revoir, envoya savoir s'il n'était point malade. Alceste répondit qu'en effet il n'était pas bien depuis quelque temps. L'âme sensible d'Ursule fut affectée de cette réponse. Elle avait eu depuis son absence quelque soupçon de la vérité; elle en fut plus persuadée, et se reprocha de l'avoir affligé. Allons le voir, lui dit le vicomte: son état me fait pitié. Ah! ma fille, la triste et pénible résolution que celle de vivre seul, et de se suffire à soi-même! L'homme est trop faible pour la soutenir.

Lorsqu'Alceste vit mademoiselle de Laval entrer chez lui pour la première fois, il lui sembla que sa demeure se transformait en un temple. Il fut saisi de joie et de respect; mais l'impression de la tristesse altérait encore tous ses traits. Qu'est-ce donc, Alceste? lui dit M. de Laval: je vous trouve affligé; et vous prenez ce moment pour me fuir! Nous croyez-vous de ces gens qui n'aiment pas les visages tristes, et qu'il faut toujours aborder en riant? Quand vous serez tranquille et satisfait, restez chez vous, à la bonne heure; mais quand vous avez quelque peine, c'est avec moi qu'il faut venir ou vous plaindre, ou vous consoler. Alceste attendri l'écoutait et l'admirait en silence. Oui, lui dit-il, je suis frappé d'une idée qui me poursuit et qui m'afflige, je ne veux ni ne dois vous le dissimuler. Le ciel m'est témoin qu'après avoir renoncé au monde, je ne regrettais rien quand je vous ai connu. Depuis, je sens que je me livre à la douceur de votre commerce; que mon âme s'attache à vous par tous les liens de l'estime et de l'amitié; et que, lorsqu'il faudra les rompre, hélas! peut-être pour jamais, cette retraite, que j'aurais chérie, ne sera plus qu'un tombeau pour moi. Ma résolution est donc prise de ne pas attendre que le charme d'une liaison si douce achève de me rendre odieuse la solitude où je dois vivre; et en vous révérant, en vous aimant l'un et l'autre comme deux êtres dont la nature doit s'honorer, et dont le monde n'est pas digne, je vous supplie de permettre que je vous dise un éternel adieu. Alors prenant les mains du vicomte, et les baisant avec respect, il les arrosa de ses larmes. Je ne vous verrai plus, monsieur, ajouta-t-il, mais je vous chérirai toujours.

Vous êtes fou, lui dit M. de Laval; et qui nous empêche de vivre ensemble, si ma société vous convient? Vous avez pris le

monde en aversion : c'est un travers; mais je vous le passe; je n'en suis pas moins persuadé que vous avez le cœur bon; et quoique nos caractères ne soient pas les mêmes, je n'y vois rien d'incompatible; peut-être même se ressemblent-ils plus que vous n'imaginez. Pourquoi donc prendre une résolution qui vous afflige et qui m'affligerait? Vous prévoyez avec douleur le moment de nous séparer; il ne tient qu'à vous de nous suivre. Rien de plus facile que de vivre à Paris, libre, isolé, détaché du monde. Ma société n'est point tumultueuse, elle sera la vôtre; et je vous promets de ne vous faire voir que des gens que vous estimerez. Vos bontés me pénètrent, lui dit Alceste; et je sens tout ce que je dois à des soins si compatissans. Il n'y a rien dans tout cela que de très-simple, reprit le vicomte : tel que vous êtes, vous me convenez; je vous estime, je vous plains; et si je vous livre à votre mélancolie, vous êtes un homme perdu. Ce serait dommage; et l'état où vous êtes ne me permet pas de vous abandonner. Dans un mois je quitte la campagne : j'ai une place à vous donner; et, soit à titre d'amitié, soit à titre de reconnaissance, j'exige que vous l'acceptiez. Ah! dit Alceste, que ne m'est-il possible! Avez-vous, lui demanda le vicomte, quelque obstacle qui vous arrête? Si votre fortune était dérangée, je me flatte que vous n'êtes pas homme à rougir de me l'avouer. Non, dit Alceste, je suis plus riche qu'un garçon n'a besoin de l'être. J'ai dix mille écus de rente, et je ne dois rien. Mais un motif plus sérieux me retient ici : je vous en ferai juge. — Venez donc souper avec nous, et j'achèverai, si je puis, de dissiper tous ces nuages.

Vous vous faites une hydre, lui dit-il en chemin, de ce que vous avez vu de vicieux et de méchant dans le monde. Voulez-vous éprouver à quoi se réduit cette classe d'hommes qui vous effraie? faites-en ce soir avec moi une liste, et je vous défie de nommer cent personnes que vous ayez droit de haïr. — O ciel! j'en nommerais mille. — Nous allons voir. Souvenez-vous seulement d'être juste, et de bien établir vos griefs. — Vraiment, ce n'est pas sur des faits articulés que je les juge, mais sur la masse de leurs mœurs. C'est, par exemple, l'orgueil que je condamne dans les uns, c'est la bassesse dans les autres. Je leur reproche l'abus des richesses, du crédit, de l'autorité, un amour exclusif d'eux-mêmes, une insensibilité cruelle pour les malheurs et les besoins d'autrui; et quoique ces vices de toute la vie n'aient pas des traits assez marqués pour exclure formellement un homme du nombre des honnêtes gens, ils m'autorisent à le bannir du nombre de ceux que j'estime et que j'aime. Dès qu'on se jette dans le vague, dit le vicomte, on déclame tant que l'on veut, mais on s'expose à être injuste. Notre estime est un bien dont nous ne sommes que dépositaires, et qui appartient de droit à celui

qui en est digne; notre mépris est une peine qu'il dépend de nous d'infliger, mais non pas selon nos caprices; et chacun de nous, en jugeant son semblable, lui doit l'examen qu'il exigerait, si c'était lui qu'on allait juger; car en fait de mœurs, la censure publique est un tribunal où nous siégeons tous, mais où nous sommes tous cités : or qui de nous consent qu'on l'y accuse sur de vagues présomptions, et qu'on l'y condamne sans preuve? Consultez-vous, et voyez en vous-même si vous observez bien la première des lois.

Alceste marchait les yeux baissés, et soupirait profondément. Vous avez dans l'âme, lui dit le vicomte, quelque plaie profonde à laquelle je n'atteins pas. Je ne combats que vos opinions, et c'est peut-être à vos sentimens qu'il est besoin d'apporter remède.

A ces mots, ils arrivent au château de Laval; et, soit pénétration, soit ménagement, Ursule s'éloigne et les laisse ensemble.

Monsieur, dit Alceste au vicomte, je vais vous parler comme à un ami de vingt ans : vos bontés m'y engagent, et mon devoir m'y oblige. Il n'est que trop vrai qu'il faut que je renonce à ce qui faisait la consolation et le charme de ma vie, au plaisir de vous voir et de vivre avec vous. Un autre userait de détour et rougirait de rompre le silence; mais je ne vois rien dans mon malheur que je doive dissimuler. Je n'ai pu voir avec indifférence ce que la nature a formé de plus accompli : je l'avoue au père d'Ursule, et je le supplie de l'oublier, après avoir reçu mes adieux. Comment, dit le vicomte, c'est là ce grand mystère? Eh bien! voyons; vous êtes amoureux; y a-t-il de quoi vous désoler? Ah! je voudrais bien l'être encore, et loin d'en rougir, je m'en glorifierais. Allons, il faut tâcher de plaire, être bien tendre, bien complaisant : on est encore aimable à votre âge; peut-être serez-vous aimé. — Ah! monsieur, vous ne m'entendez pas. — Pardonnez-moi, je crois vous entendre : n'est-ce pas d'Ursule que vous êtes épris? — Hélas! oui, monsieur. — Eh bien! qui vous empêche d'essayer au moins si son cœur sera touché des sentimens du vôtre? — Quoi! monsieur, vous m'autorisez..... — Pourquoi non? vous me croyez bien difficile! Vous avez de la naissance, une fortune honnête; et si ma fille y consent, je ne vois pas ce qui peut m'arriver de mieux. Alceste tomba confondu aux genoux du vicomte. Vos bontés m'accablent, lui dit-il, monsieur, mais elles me sont inutiles; mademoiselle de Laval m'a déclaré qu'un misanthrope lui était odieux, et c'est l'idée qu'elle a de mon caractère. — Qu'à cela ne tienne; vous en changerez. — Je ne saurais m'abaisser à feindre. — Vous ne feindrez point; ce sera tout de bon que vous vous réconcilierez avec les hommes : vous ne serez pas le premier ours que les femmes auront apprivoisé.

Le souper servi, on se mit à table, et jamais M. de Laval n'avait

té de si belle humeur. Allons, mon voisin, disait-il, égayez-vous ; rien n'embellit comme la joie. Alceste encouragé s'anima ; fit l'éloge le plus touchant du commerce intime des âmes qu'unit le goût du bien, l'amour du vrai, le sentiment du juste et de l'honnête. Quel attrait, disait-il, n'ont-elles pas l'une pour l'autre ! avec quelle effusion elles se communiquent ! quel accord et quelle harmonie elles forment en s'unissant ! Je ne trouve ici que deux âmes semblables ; eh bien ! c'est le monde pour moi. Mon âme est pleine ; je souhaiterais pouvoir fixer mon existence dans cet état délicieux, ou que ma vie fût une chaîne d'instans pareils à celui-ci. Je gage, reprit le vicomte, que si le ciel vous prenait au mot, vous seriez fâché de n'avoir pas demandé davantage. — Je l'avoue, et si j'étais digne de former encore un désir.... — Ne l'ai-je pas dit? voilà l'homme ; il a toujours à désirer. Nous sommes trois ; il n'y a pas un de nous qui ne souhaite quelque chose. Qu'en dis-tu, ma fille ? Pour moi, je l'avoue, je demande au ciel avec ardeur un mari que tu aimes et qui te rende heureuse. Je lui demande aussi, dit-elle, un mari qui m'aide à vous rendre heureux. — Et vous, Alceste ? — Et moi, si je l'osais, je demanderais à être ce mari. — Voilà trois vœux, dit M. de Laval, qui pourraient bien n'en faire qu'un.

J'ai déjà laissé entrevoir qu'Ursule avait conçu pour Alceste de l'estime et de la bienveillance : le soin qu'elle avait pris d'adoucir son humeur l'annonçait ; mais ce ne fut que dans ce moment qu'elle sentit combien ce caractère, qu'il faut ou aimer ou haïr, l'avait sensiblement touchée.

Eh quoi ! dit son père après un long silence, nous voilà tous trois interdits ! Qu'Alceste, à quarante ans, soit confus d'avoir fait une déclaration à une demoiselle de dix-huit ans, cela est à sa place ; qu'Ursule en rougisse, qu'elle baisse les yeux, et qu'elle garde un modeste silence, je trouve encore cela tout naturel ; mais moi, qui ne suis que simple confident, pourquoi suis-je aussi sérieux ? La scène est assez amusante. Mon père, dit Ursule, épargnez-moi, de grâce. Alceste me donne une marque d'estime à laquelle je suis très-sensible, et il serait fâché que l'on en fît un jeu. — Tu veux donc que je croie qu'il parle tout de bon ? — J'en suis persuadée, et je lui en sais gré comme je le dois. — Tu n'y penses pas : à quarante ans ! un homme de son caractère ! — Son caractère doit l'éloigner de toute espèce d'engagement, et il sait bien ce que j'en pense. — Et son âge ? — C'est autre chose, et je vous prie d'oublier l'âge quand vous choisirez mon époux. — Eh ! mon enfant, tu es si jeune ! — C'est pour cela que j'ai besoin d'un mari qui ne le soit pas. — Il n'y a donc que cette malheureuse misanthropie qui t'indispose contre lui, et je conviens qu'elle est incompatible avec l'humeur que je te connais. — Et plus encore avec le plan que je

me suis fait à moi-même. — Et quel est-il ce plan? — Celui de la nature ; de bien vivre avec mon mari ; de lui sacrifier mes goûts si par malheur je n'avais pas les siens ; de renoncer à toute société plutôt que de me priver de la sienne ; et de ne pas faire un pas dans le monde sans ses conseils et son aveu. On peut juger par-là de quel intérêt il est pour moi que sa sagesse n'ait rien de farouche, et qu'il se plaise dans ce monde où j'espère vivre avec lui. Quel qu'il soit, mademoiselle, reprit Alceste, j'ose vous répondre qu'il se plaira partout où vous serez. Mon père, poursuivit Ursule, se fait un plaisir de rassembler à ses soupers un cercle d'honnêtes gens et de la ville et de la cour ; je veux que mon mari soit de tous ces soupers, je veux surtout qu'il y soit aimable. — Animé du désir de vous plaire, il y fera sûrement de son mieux — Je me propose de fréquenter les spectacles, les promenades. — Hélas ! c'étaient mes seuls plaisirs ; il n'en est point de plus innocens. — Le bal encore est ma folie ; je veux que mon mari m'y mène. — En masque, rien n'est plus aisé. — En masque ou sans masque, tout comme il me plaira. — Vous avez raison ; cela est égal, dès qu'on y est avec sa femme. — Je veux plus, je veux qu'il y danse. — Eh bien ! mademoiselle, j'y danserai, dit Alceste avec transport, en se jetant à ses genoux. Ma foi, s'écria le vicomte, il n'y a pas moyen d'y tenir ; et puisqu'il consent à danser au bal, il fera pour toi l'impossible. Monsieur me trouve ridicule, dit Alceste, et il a raison ; mais il faut achever de l'être. Oui, mademoiselle, vous voyez à vos pieds un ami, un amant, et, puisque vous le voulez, un second père, un homme enfin qui renonce à la vie, s'il ne doit pas vivre pour vous. Ursule jouissait de son triomphe ; mais ce n'était pas le triomphe de la vanité. Elle ramenait au monde et à lui-même un homme vertueux, un citoyen utile, qui sans elle eût été perdu. Telle était la conquête dont elle était flattée ; mais son silence était son seul aveu. Ses yeux, timidement baissés, n'osaient se lever sur les yeux d'Alceste ; seulement une de ses mains s'était laissé tomber dans les siennes, et la rougeur de ses belles joues exprimait le saisissement et l'émotion de son cœur. Eh bien ! dit le père, te voilà immobile et muette? Que lui diras-tu ? — Ce qu'il vous plaira. — Ce qu'il me plaira ? c'est de le voir heureux, pourvu qu'il rende ma fille heureuse. — Il a de quoi ; il est vertueux, il vous révère et vous l'aimez. — Embrassons-nous donc, mes enfans. Voilà une bonne soirée, et j'augure bien d'un mariage qui se conclut comme au bon vieux temps. Crois-moi, mon ami, poursuivit-il, sois homme, et vis avec les hommes ; c'est l'intention de la nature : elle nous a donné des défauts à tous afin qu'aucun ne soit dispensé d'être indulgent pour les défauts des autres.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MARMONTEL.

TOME DEUXIÈME.

IIe. PARTIE.

CONTENANT

NOUVEAUX CONTES MORAUX.

ŒUVRES

DE

MARMONTEL.

TOME DEUXIÈME.

IIe. PARTIE.

A PARIS,

CHEZ A. BELIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES MATHURINS ST.-J., HÔTEL CLUNY.

1819.

NOUVEAUX CONTES MORAUX.

LA VEILLÉE.

Un soir, durant les troubles de Paris, une société d'amis retirée à la campagne, après s'être inutilement fatiguée de réflexions et de prévoyances, cherchait quelques moyens d'y faire diversion, quand la maîtresse de la maison, madame de Verval, qui aimait les contes, et qui avait elle-même le talent de conter avec beaucoup de naturel et d'agrément, proposa une ronde où chacun à son tour rappellerait l'événement de sa vie le plus heureux, ou l'un des plus heureux, hormis les aventures dont on ne fait pas confidence.

La proposition fut goûtée, et il fut décidé que les plus jeunes commenceraient. Ah! maman, que ce ne soit pas moi qui commence, dit Juliette, je n'en aurais pas le courage. A la bonne heure, dit la mère : Dervis, votre cousin, va vous apprendre à vaincre cette timidité, qui n'est pas toujours de la modestie. Vraiment, dit tout bas Juliette, un avocat du roi parle quand il lui plaît et comme il lui plaît. Moi, je ne plaide point, et je n'ai jamais fait des contes. Et puis, il a vingt-trois ans passés, monsieur Dervis, et moi je n'en ai pas dix-huit : la différence est grande.

Dervis, qui s'était recueilli pendant cet aparté, prit la parole.

Si mon père, dit-il, veut me permettre de parler de lui, je dirai ce qui, dans ma vie, m'a le plus agréablement et le plus vivement touché. Voyons, dit le sage Ormesan : il est permis de parler de son père, à moins qu'on n'en dise du mal ou trop de bien; et Dervis commença.

DERVIS.

Feu ma mère, dit-il avec émotion, était si bonne que tout le monde l'accusait de gâter ses enfans. Il est vrai qu'elle était plus affligée que nous-mêmes quand mon père nous corrigeait. Si nos fautes avaient une excuse, elle était la première à la trouver, même avant nous, et s'il n'y en avait pas, elle y en trouvait encore. Quelquefois elle nous grondait; mais la voix de sa colère était si douce qu'on l'aurait prise pour celle de l'amour; et quand ses beaux sourcils se fronçaient pour nous menacer, sous ces sourcils il y avait encore des yeux si tendres, que le pardon perçait à

travers la menace. Vous jugez bien que si telle était son indulgence lorsque nous avions manqué à nos devoirs, sa joie était sensible et ne se cachait point lorsque nous les avions remplis; son visage en était rayonnant; et si on lui parlait de sa santé, de sa fraîcheur, de cette beauté qui semblait, hélas! devoir être immortelle, ce sont mes enfans, disait-elle, qui ont le don de me rajeunir.

Dervis à ces mots s'interrompit pour respirer, et en essuyant deux larmes qui tombaient de ses yeux : Pardon, dit-il, je parle de ma mère. En l'écoutant, Juliette embrassait la sienne, et ses beaux yeux attachés sur elle brillaient d'une humide langueur.

J'avais besoin, reprit Dervis, de rappeler cet excès de bonté pour excuser mon injustice. Mon père, dont je n'oserais vous peindre en sa présence l'âme et le caractère, avait jugé que, de son côté, une sévérité froide et imposante pouvait seule remédier au mal que nous ferait, du côté de ma mère, un excès de tendresse. Il s'était imposé le pénible devoir de nous tenir sans cesse en crainte devant lui. Les fautes légères étaient reprises; les fautes graves étaient punies. Sa vigilance observait tout, sa sévérité ne nous passait rien; et ce qu'il y avait de louable dans ses enfans, il avait l'air de ne le compter que pour l'acquittement des soins que l'on prenait pour nous former l'esprit et l'âme; c'était la dette de la nature, le prix de l'éducation, et les bons témoignages qu'on lui rendait de nous étaient reçus de lui sans aucune marque de joie. « On veut bien être content de vous, nous disait-il; continuez, et faites mieux encore, pour n'avoir plus besoin qu'on me flatte en exagérant. »

Nous étions tous persuadés que nous avions un père vertueux et juste; mais aucun de nous ne savait qu'il eût un père sensible et bon. A l'âge de quinze ans je l'ignorais moi-même encore, et jusque-là deux sentimens avaient été les seuls mobiles de mon âme, la peur d'exciter son courroux et la peur d'affliger ma mère. Ce dernier sentiment était plus tendre, je l'avoue, et n'en était pas moins puissant, et quand j'attirais à ma mère les reproches des torts que je pouvais avoir, et que mon père attribuait à l'excès de son indulgence, la peine qu'elle en ressentait me pénétrait jusqu'au fond du cœur. Je mêlais mes larmes aux siennes, et c'était par-là que mon père avait coutume de me punir. Nous la perdîmes, et je puis dire que ce fut à sa mort que finit ma jeunesse. Ma douleur mûrit tout à coup mes sentimens et mes pensées; un an de deuil fut un âge pour moi. Mes devoirs prirent un caractère sérieux; mes études, quand j'eus repris le courage de m'y livrer, ne furent plus un travail, mais un soulagement pour moi. Je me vis solitaire dans la foule de mon collége; les jeux de mes pareils m'étaient devenus importuns. Penser à ma

mère et pleurer, ou m'abandonner à l'étude, comme si je m'étais été dans les bras d'un consolateur, ce fut l'alternative de mes jours, de mes nuits durant le cours de ma rhétorique. Quelquefois même en travaillant, je croyais voir devant moi ma mère, je croyais l'entendre me dire : « Forme ton esprit et tes mœurs ; » sois digne de ton père, sois sa consolation ; qu'il soit heureux, » s'il peut l'être sans moi, qu'il soit heureux par ses enfans. » Cette illusion redoublait mes efforts et renouvelait mon courage. Une supériorité, que je n'avais jamais eue dans mes autres classes, fut le fruit de cette mélancolique et pieuse application ; et quand vint le concours des prix, j'eus sur mes rivaux l'avantage d'avoir reçu les leçons du malheur.

Avec l'intention vague de bien faire, je n'avais eu ni l'espérance, ni l'ambition des succès que j'obtins. Ils m'étaient inconnus ; mais mon professeur en était instruit. Il venait voir quelquefois mon père : il en était reçu avec distinction ; mais il n'avait jamais surpris en lui un mouvement de cette joie que les parens font éclater lorsqu'on leur donne de leurs enfans des espérances consolantes. Sans doute il avait peur que son secret ne fût trahi.

Le régent, qui croyait voir en lui une gravité difficile à émouvoir, et qui voulait pourtant vaincre cette froideur, y employa, selon sa coutume, le grand moyen de la surprise. Il l'invita, comme par bienséance, à l'exercice solennel où se distribueraient les prix. Ai-je quelque raison personnelle pour y assister, lui demanda négligemment mon père. C'est le secret des juges, lui répondit le professeur, et il n'est pas d'usage de nous en faire confidence. — Que ferais-je donc là ? — Vous y verriez du moins une source d'émulation. — Et de vanité ? — Non, monsieur ; la vanité s'attache à des choses futiles, et nos triomphes ne sont point pour les jeunes gens un stérile et frivole honneur. Dans tous les âges de la vie, l'amour du travail, le goût de l'étude est un bien, et le succès en est louable. Il est beau d'en donner l'exemple ; il est bon de le recevoir. Vous avez raison, dit mon père : je serai bien aise de voir mon fils porter envie à ses compagnons couronnés.

Mon père eut donc la bonté de se rendre à l'invitation de mon professeur. Je ne vous dirai pas de quel saisissement je fus surpris en le voyant de loin se placer dans la salle. Où me cacher, disais-je, si je n'ai aucun prix ? mais serait-on assez cruel, si je n'en avais point, pour avoir invité mon père ? Ayons bonne espérance ; et en espérant, je tremblais. Ce fut alors, pour la première fois, que j'éprouvai le désir de la gloire avec ses craintes et ses frissons. Heureusement ma classe était la première appelée. Le premier prix, le second, le troisième m'est accordé. Mon père entend

trois fois mon nom ; il me voit couronner trois fois, et surchargé de livres et de lauriers, au bruit des applaudissemens et des fanfares, il me voit descendre du théâtre, fendre la foule, et, porté dans les bras des spectateurs, m'aller précipiter à ses genoux. Il me prend dans ses bras, et avec une émotion qui le trahit enfin, il me presse contre son cœur, et je me sens inondé de ses larmes. Ah ! mon père, si elle vivait ! m'écriai-je avec un sanglot. L'impression de ces mots fut si vive et nous étouffa tellement l'un et l'autre, qu'il fallut sortir de la salle. Viens, mon enfant, me dit ce bon père ; monte avec moi dans mon carrosse ; je sens que j'ai besoin de toi ; nous ne pouvons plus nous quitter.

Lorsque nous fûmes dans sa voiture, il m'embrassa de nouveau, et me dit : Tu vois si ton père est sensible ; tu vois s'il aime ses enfans. Tu as le secret de ma faiblesse ; garde-le bien, surtout avec tes jeunes frères ; ils ont encore besoin de ma sévérité. Mes frères étaient à Jully. Mon père, lui dis-je, daignez vous souvenir que vos enfans n'ont plus de mère, que leur âge a ses peines et ses chagrins, et que le baume qui coulait dans les plaies de leurs jeunes cœurs n'y coule plus. Les tendres faiblesses, dont trop souvent nous avons abusé, n'ont malheureusement plus pour eux le danger que vous auriez pu craindre. Soyez toujours père par l'ascendant d'une volonté respectée ; mais soyez mère quelquefois. Oui, me dit-il, je réunirai ces deux caractères, ils sont tous les deux dans mon cœur ; mais j'en veux prendre encore un autre avec toi désormais, celui de ton ami. Jurons-nous de n'avoir qu'une âme, et jamais rien de dissimulé ni de réservé l'un pour l'autre. Que ne puis-je exprimer avec quel transport j'en fis et reçus le serment ! Ce fut là le moment le plus heureux du passé de ma vie, et une source intarissable de douceurs et de charmes pour mes jours à venir.

A vous, mademoiselle, dit d'Ormesan, c'est votre tour. Mon oncle, répondit Juliette, je suis un peu émue du récit que je viens d'entendre ; voulez-vous bien prendre ma place, et me donner le temps de rassurer ma voix ? Volontiers, reprit l'oncle ; aussi bien ce jour de bonheur, que Dervis s'est approprié, vient de m'en rappeler un autre que je lui dus aussi, mais qui fut à moi seul.

D'ORMESAN.

Dervis venait d'être installé dans son office, et il allait parler pour la première fois dans une affaire intéressante ; c'était un procès intenté à la veuve et aux enfans d'un M. de Closade.... Closade ! interrompit le baron de Drisac, je l'ai connu ; il était du pays ; jeune homme de belle espérance et d'une brillante valeur ; un peu sévèrement traité de la fortune, mais raccommodé

avec elle par le bon procédé d'un oncle dont sa femme avait hérité. C'était, poursuivit d'Ormesan, cet héritage qu'on voulait lui enlever. Sa partie était la marquise de V***, femme altière, active, intrigante, remuant la ville et la cour, et, avec peu de considération, ne laissant pas d'avoir un grand crédit.

Ce procès, fort simple en lui-même, mais embrouillé par la chicane, fixait l'attention du public. C'était sur les conclusions de mon jeune avocat du roi que dans deux jours il était jugé au Châtelet. Je l'en voyais très-occupé, et, quoiqu'assez instruit moi-même de l'iniquité des poursuites dont la veuve était excédée, je m'abstenais d'en parler à mon fils. L'opinion d'un père est d'une autorité trop forte pour ne pas entraîner quelquefois la balance, et je m'étais fait une loi de laisser à Dervis l'ingénuité de sa conscience et la liberté de son jugement. Je l'abandonnai donc à ses propres lumières; mais avec une inquiétude que j'avais soin de lui cacher, j'observais ce qui se passait autour de lui et en lui-même.

Je le vis obsédé de sollicitations, non pas du côté de la veuve; elle vint seule voir son juge, et il la reçut assez mal. — Moi! mon père. — On la fit attendre un quart-d'heure dans ton salon; j'en comptai les minutes avec humeur, je te l'avoue; et puis l'audience fut courte. — Je l'écoutai bien cependant. — Tu la reconduisis avec un air si digne et si froid! Je t'aurais battu.

Après elle, vint l'avocat de madame de V***. Oh! celui-là put déclamer tout à son aise : il eut une heure au moins, et la pauvre veuve un quart-d'heure! — Il fut plus long qu'elle, il est vrai; mais vous savez, mon père, qu'un gros volume de paroles ne pèse pas une once de raison.

Après cet orateur, arrive un prélat d'importance; il monte à pas comptés; il s'avance, on l'annonce. Tu viens le recevoir; il se jette dans un fauteuil, et moi, qui de mon cabinet l'observais attentivement, je vis très-bien à son geste, à sa mine, qu'il te dictait tes conclusions. — Oh! non, il ne me dit qu'un mot de ce procès, qu'il croyait infaillible; mais il me parla longuement de lui, de moi, de vous, mon père; il me vanta son crédit à la cour, son influence sur les choix; il était du conseil secret et de la confiance intime. Il me demanda si j'avais envie de passer ma jeunesse dans cette plaidoierie obscure; et si un homme tel que moi, avec son nom et ses talens, était fait pour vieillir dans la poussière du barreau. C'était dans les conseils que je devais bientôt me montrer avec avantage, et des conseils au ministère il ne voyait pour moi qu'un pas. Il me recommanda surtout de ne pas imiter mon père qui, pouvant arriver à tout, n'avait voulu prétendre à rien. Vingt fois, dit-il, la voix publique l'a nommé aux

places les plus éminentes; la cour ne demandait pas mieux que de l'y appeler; il n'en voulut jamais. Croyez-moi, monsieur, ne lui ressemblez pas, et soyez sûr que dans l'occasion vous aurez des amis puissans. Je me doutais bien, dit d'Ormesan, que quelqu'un ce jour-là s'occuperait de ta fortune, et tu m'expliques l'air modeste et reconnaissant dont tu accompagnais le prélat. — Il fallait bien, mon père, lui rendre grâces des dignités dont il venait de me pourvoir.

L'homme au cordon, qui vint le remplacer, te confirma, sans doute, dans ces brillantes espérances. — Lui! mon père; il ne me donna que des leçons alarmantes sur le pas critique et glissant que j'étais au moment de faire. Il n'y avait pas, me disait-il, deux voix, ni deux opinions sur le procès de madame de V***; une famille comme la sienne était au-dessus du soupçon de soutenir jamais une mauvaise cause, l'affaire était jugée à la ville comme à la cour, et ma réputation dépendait des conclusions que j'allais donner. Ce n'est donc pas, me dit-il enfin, comme solliciteur que je vous parle, mais comme l'ancien ami des vôtres, et avec le désir de vous voir dans le monde gagner la considération, l'estime et le crédit dont vous avez droit de jouir.

Bonne et belle leçon! s'écria d'Ormesan; aussi s'en alla-t-il bien fier de te l'avoir donnée; et te voilà bien disposé à recevoir madame de V***, que je vois paraître après lui. Comme elle était belle et brillante! Et de quel air victorieux elle aborda son juge, lorsque tu vins la recevoir! — Son juge! elle en rit aux éclats lorsqu'elle prononça ce nom. C'est donc vous, me dit-elle, M. le grave avocat du roi, qu'il faut venir solliciter? Ce privilége de la robe est rare, je l'avoue, et il ne faut pas moins qu'un procès pour rendre convenable la visite qu'un jeune et joli homme reçoit le matin d'une femme de mon âge et de mon état.

Madame, lui dis-je en baissant les yeux et en rougissant, les sollicitations m'ont paru toujours inutiles, embarrassantes quelquefois, quelquefois aussi dangereuses. Je n'ai jamais bien su ce qu'on venait demander à son juge: de l'attention; ce serait une offense: de la faveur; ce serait une injure. La simple et l'exacte justice est tout ce qu'on en peut attendre; et c'est l'humilier encore que de venir la réclamer.

Vous avez bien raison, dit-elle; aussi ne croyez pas que je vienne en plaideuse vous ennuyer de mon procès. J'ai entendu parler de vous comme d'un homme aimable, plein d'esprit, d'agrément (pardon si je répète ces adulations); j'ai eu envie de vous connaître, et de vous dire qu'un homme tel que vous est fait pour avoir dans le monde des succès plus brillans, plus flatteurs que ceux du barreau. Plaidez ma cause, puisqu'enfin vous en êtes

hargé, mais tenez-vous-en là ; et, si vous m'en croyez, venez laider la vôtre au tribunal du goût, des grâces, des plaisirs, où vous la gagnerez toujours. Je rassemble à souper chez moi la meilleure compagnie, et surtout les plus jolies femmes ; j'espère que mon procès fini, vous en serez, monsieur le juge, et n'y manquez pas, s'il vous plaît. Sur quoi, je vous salue, avec tout le respect qui est dû à la robe et à vos vingt ans. Telle fut sa visite, après laquelle je m'enfermai pour mûrir dans ma tête mon plaidoyer du lendemain.

Moi, reprit d'Ormesan, qui l'avais vu sortir avec un air plus animé, plus triomphante qu'elle n'était venue, j'éprouvai je ne sais quelle inquiétude chagrine et sombre qui n'avait rien d'obligeant pour toi. Tu vins dîner ; tu fus rêveur. — J'étais préoccupé. — Sans doute, mais de quoi ? C'était là le problême. Je laissai échapper quelques mots sur les visites que tu avais reçues. Tu me répondis d'un air froid et laconique, où je crus voir de l'embarras; et sans insister davantage, je te laissai rentrer chez toi. Mais, il faut te le dire enfin, je fus agité tout le soir ; j'eus la fièvre toute la nuit. Je me rappelai la pauvre veuve suppliante, mais seule, intimidée devant toi, ne sachant ou n'osant parler, congédiée au bout d'un quart-d'heure ; et ma cruelle imagination lui opposait l'assurance de l'avocat, la contenance de l'évêque, l'étalage du cordon bleu ; mais surtout l'éclat de beauté dont brillait la marquise, sa démarche noble et légère, sa taille de Diane, son regard de Vénus, lorsqu'elle daignait l'attendrir ou en adoucir la fierté, le charme de sa voix, le prestige de son langage, et tous les artifices de la coquetterie mêlés furtivement aux airs de dignité et de grandeur ; que sais-je enfin ? tout ce qui peut séduire, éblouir un jeune homme et lui troubler l'entendement, s'exagérait dans ma pensée. Je maudis mille fois l'usage scandaleux des sollicitations ; je détestai la vanité des magistrats qui l'avaient laissé s'introduire ; j'eus la tête remplie de noirs pressentimens ; en un mot, je ne dormis point, et, lorsque je te vis sortir le lendemain, pour ces fonctions redoutables que tu allais remplir pour la première fois, un frissonnement me saisit. Je me reprochai d'être injuste, je me peignis ton caractère, je me rappelai tes principes ; je me dis cent fois que mon fils était incapable d'une bassesse. Mon cœur semblait se soulever pour me garantir la droiture et la candeur du tien; mais la séduction, l'erreur, l'inexpérience de ton âge, une prévention malheureuse avait pu t'égarer. Pourquoi n'avais-je pas, au moins pour cette fois, osé lire dans ta pensée, entrer en confidence de ton opinion, et te l'entendre raisonner? Elle en eût été plus réfléchie et n'en eût pas été moins libre. Eclairer la justice, ce n'est pas l'altérer. Ces pénibles réflexions me tourmentèrent

pendant une heure, et avec tant de violence, qu'il ne me fut plus possible de tenir à l'inquiétude où j'étais. Je m'affublai d'un ample et grossier vêtement; j'enfonçai sur mes yeux mon chapeau de campagne, et ma canne à la main, j'allai me glisser dans la foule qui remplissait la salle où tu devais parler.

La première partie de ton plaidoyer me fit frémir. Tu présentas la cause de madame de V*** avec une apparence de bon droit si artistement coloré, tu en fis si bien valoir les moyens, tu les rendis si spécieux, qu'à chaque instant je disais en moi-même, Je suis perdu, mon fils n'est plus digne de moi. Enfin je commençai à reprendre espérance, lorsqu'opposant à ces moyens les titres de la veuve, tu fis poindre quelques rayons de justice et de vérité, comme à travers d'épais nuages. Insensiblement les nuages se dissipèrent; la bonne cause parut au jour; et tu la fis briller avec tant d'éclat, tu mis si bien en évidence la volonté du testateur, tu fis si vivement sentir combien des sophismes litigieux, sur de légers manques de forme, étaient contraires à l'esprit de la loi, qui n'est jamais ni rusée ni frauduleuse, et dont l'essence est la simplicité, la droiture et la bonne foi; tu rendis si intéressante la situation de la veuve et des enfans d'un jeune et brave militaire mort au service de l'Etat; et à leur infortune, opposant l'opulence et toutes les prospérités de la famille des V***, tu rendis si sacrés les droits du malheur et de la faiblesse, que la voix unanime de l'assemblée dicta la sentence des juges. Je ne l'entendis pas, mon fils, cette sentence. J'étais tombé évanoui, de l'excès de ma joie, entre les bras du peuple. Quelqu'un me reconnut; car en tombant j'entendis qu'on disait autour de moi : *Il est son père*. On m'emporta dans la salle voisine; et en reprenant mes esprits, je me retrouvai dans tes bras. Je ne sais si on peut être plus heureux que je le fus dans ce moment; mais je sais bien qu'un seul degré d'émotion de plus m'aurait coûté la vie; et, à dire vrai, si j'en avais le choix, c'est d'une mort pareille que je voudrais mourir.

JULIETTE.

Que voulez-vous que je raconte, dit-elle, après des scènes si touchantes? Un bonheur de ton âge, dit sa mère. N'en connais-tu aucun? — Ah! vous m'en donnez tous les jours, bonne maman. Mais ceux-là, c'est ma vie; j'y suis accoutumée. En voici un auquel je ne m'attendais pas.

Je suis née à Verval, ici, dans ce château. Ma mère voulait me nourrir; elle s'en faisait une joie (et un devoir, dit tout bas la mère) : sa santé ne le permit pas, mais elle eut soin de me choisir la meilleure nourrice du canton; et cette excellente nourrice était

aussi une excellente femme. Ma mère m'a dit bien des fois, qu'après les soins de l'amour maternel, il est impossible d'en imaginer de plus tendres que ceux que mon enfance reçut de cette bonne femme. A la manière dont elle remplissait les devoirs de seconde mère, on voyait qu'elle en avait senti toute la dignité : elle s'en acquittait avec une modestie noble et douce, qui avait l'air de la piété, et qui donnait un caractère religieux à ses fonctions les plus humbles. Si quelquefois ma mère paraissait s'affliger de n'être pas à sa place : Madame, disait-elle, si votre santé vous eût permis de nourrir votre enfant, vous ne me l'auriez pas cédé ; et moi, sans tout le bien que vous faites dans le pays, je ne me serais pas privée de mon enfant pour allaiter le vôtre. Mais il fallait bien que quelqu'un de nous se chargeât d'acquitter la dette de tant d'infortunés ; et puisque vous m'avez choisie, Dieu a voulu que ce fût moi. Ne m'enviez pas mon bonheur. Affaiblie comme vous l'êtes, votre tendresse eût été cruelle et pour vous et pour votre enfant, si vous aviez voulu vous efforcer de la nourrir. Ne craignez pas non plus que je dérobe à la nature ce qui lui appartient des sentimens de cette petite âme : dès qu'elle aura quelque connaissance, soyez bien sûre qu'elle vous distinguera de toutes les femmes, et de moi-même ; et c'est vers vous que sera dirigée toute sa sensibilité.

Voilà, reprit Dervis d'un air un peu malin, voilà, pour une paysanne, un langage bien élégant ! Monsieur, répliqua Juliette, je ne répète pas son langage à la lettre ; je le traduis fidèlement. Vous la connaîtrez, cette paysanne ; et tout fier que vous êtes, vous la respecterez. A ces mots, dont le ton sévère fit sourire d'Ormesan et Olympe, Dervis baissa les yeux, et Juliette poursuivit.

Les bontés de ma mère avaient mis Susanne (c'était le nom de ma nourrice) dans un état d'aisance qui rendait son ménage heureux. Comme mon père passait ici les beaux mois de l'année, j'avais tous les ans le plaisir de voir, en arrivant, Susanne accourir dans mes bras. J'allais aussi la voir dans son village, et dans ce ménage champêtre je retrouvais toujours, avec une sensible joie, la paix, l'aisance, et le bonheur.

Un voyage de mon père, aux eaux de Spa (car alors sa santé devenait chancelante), nous priva une année de passer l'été à Verval. L'année suivante nous y revînmes. Le voyage fut une fête où nous croyions tous célébrer la convalescence de mon père. Susanne vint me voir selon sa coutume ; et quoique bien chagrine, elle ne se montra sensible qu'à la joie de notre heureux retour. Mais lorsque je lui dis, dans nos adieux, que j'espérais bientôt moi-même aller la voir, elle me pria, d'un air touchant, mais triste, de ne plus prendre cette peine. Ces mots, nouveaux pour

moi, me frappèrent sensiblement. J'insistai; elle m'embrassa avec un sourire où je démêlais quelque peine. Mademoiselle, vous n'êtes plus un enfant, me dit-elle, et vos bontés pour moi.... Je suis toujours la même, interrompis-je, et à tous les âges vous trouverez en moi l'enfant que vous avez nourri. J'irai vous voir, et le plus tôt possible.

Ah! la fierté, l'élévation d'âme sont des vertus de la nature. Ma nourrice était malheureuse, un bon vieillard que j'avais vu chez elle, Firmin, le père de Baptiste son mari, était mort, et sa dernière maladie avait ruiné le ménage; au lieu de la petite maison, si bien rangée, hélas! ce n'était plus qu'une chaumière; au lieu de la belle vache noire, une chèvre; au lieu du champ et de la vigne, et du joli jardin, un petit bout de terre bien étroit et bien nu; c'était tout ce qui leur restait. Dix-huit mois avaient tout changé. Susanne, en me voyant arriver, vint à moi; et avec cet air noble qui lui était naturel: Vous allez, me dit-elle, être un peu affligée de ne plus nous trouver aussi bien que par le passé. Mais ne regrettez pas l'usage que nous avons fait de vos dons et des bienfaits de vos parens. Ils ont été dignement employés. Firmin, notre bon père, a été soigné dans sa maladie comme si ses enfans avaient été plus riches; et rien, grâce au ciel, ne lui a manqué jusqu'à son dernier moment.

En parcourant des yeux cette chaumière assez propre, mais dépouillée, je me mis à pleurer. Eh quoi, dis-je à Susanne, vous nous avez laissé ignorer votre situation! Ah! ma bonne nourrice, vous êtes bien injuste! Avez-vous pu penser que nous vous laisserions dans le besoin? Je vous répète, me dit-elle, que le malade n'a manqué de rien. — Et vous et vos enfans, et leur malheureux père? — Non, mon aimable Juliette; leur père n'est point malheureux. Votre frère de lait, Marcellin, le soulage. Ils travaillent gaîment l'un à côté de l'autre aux vignes d'un riche voisin. Louise, ma fille, commence à nous aider. La laine et le coton qu'elle file avec ce beau rouet que vous lui avez donné, double de valeur dans ses mains; et tout cela, au bout de la semaine, nous produit de quoi vivre. Ne nous plaignez donc pas, et croyez que si le travail avait manqué à nos besoins, madame de Verval et vous, sa digne fille, vous auriez été les premières à qui je l'aurais confié.

Dans ce moment, Louise, qui revenait de la fontaine, ayant sur sa tête un panier de linge, entra dans la chaumière, et vint à moi d'un air content, me fit mille amitiés, et ne me parut pas plus confuse que de coutume. Louise, allez traire la chèvre, lui dit sa mère; mademoiselle goûtera de son lait. Ces mots, *allez traire la chèvre*, me percèrent le cœur; mais ils

n'attristèrent que moi. Louise s'empressa de me servir; et la joie de me revoir semblait la rendre encore plus leste. Vous trouverez notre pain excellent, me dit Suzanne, car c'est moi qui le fais.

Je le goûtai, ce pain : il était bon, sans doute, ainsi que le lait de la chèvre; mais j'y trouvai de l'amertume. Je dissimulai cependant le chagrin que me causait l'état de détresse où je les laissais. Quelle situation, disais-je en m'en allant! attendre tous les jours du travail de ses mains le pain nécessaire à la vie! et si l'un d'eux tombe malade!... O ma mère, vous ne laisserez point ma nourrice dans cet état!

Ma mère, en effet, s'empressa de les aider par de nouveaux bienfaits; mais l'avenir, mais notre absence, mais la ruine du petit ménage à rétablir! toutes ces réflexions me pesaient sur le cœur et me poursuivaient, même en songe : j'en fis un cependant qui était de bon augure, et qui, si j'avais cru aux songes, aurait adouci mon chagrin.

Dans le parc de Verval, il y a, vous le savez, un coin qui se prolonge irrégulièrement au bas de la colline, d'où tombe le ruisseau qui vient arroser nos jardins. Ce ruisseau, qui roule en cascade, et qui, tout bouillonnant encore, s'échappe et court dans ce coin de prairie ombragée de peupliers, fait de cet endroit solitaire une retraite délicieuse, quand on veut rêver en silence. On s'y croit seul au monde; on n'y entend que le bruit des eaux, qui est ami de la rêverie. Mon père s'y plaisait; c'était l'endroit de ses jardins où il se promenait le plus souvent. Il en avait, pour ainsi dire, dissimulé l'approche, et l'on n'y arrivait que par des sentiers tortueux. J'y allais souvent, avec ma gouvernante, promener mon inquiétude et nourrir ma tristesse du souvenir de la chaumière où j'avais laissé ma nourrice; j'en parlais à ma bonne, et je la consultais; mais cette fille, un peu sévère, en louant ma reconnaissance, m'intimidait sur tous les moyens que j'aurais eus de l'exercer. Mes parens, disait-elle, avaient fait pour Susanne plus que jamais personne pour une femme de son état : leur en demander davantage, c'eût été les importuner. Un jour je serais la maîtresse d'y ajouter mes propres bienfaits; mais jusque-là c'était assez. Ma bonne avait raison; mais je n'en étais que plus triste, et je n'osais plus dire quelle en était la cause.

Un soir pourtant que l'on parlait de songes, je ne pus résister à l'envie de raconter celui que j'avais fait la nuit précédente; et mon père, qui aimait à m'entendre exercer le petit talent que la nature nous donne à tous de peindre ce qui nous a frappés, m'écouta avec attention.

Vous savez, lui dis-je, mon père, que ma promenade favorite, ainsi que la vôtre, est le vallon de la cascade. La nuit dernière, cet agréable site s'est présenté à mon esprit, mais il était changé. Au bas de la cascade il y avait un moulin ; je voyais le ruisseau, tout en écume plus blanche que du lait, bondir et fumer sous la roue ; le moulin semblait l'animer et lui inspirer le désir d'être utile. Votre ruisseau paraissait fier de faire tourner le moulin ; et savez-vous qui était la meûnière ? Susanne, dit ma mère. Justement, m'écriai-je ; Baptiste était votre meûnier. Sur la pente de la colline, Marcellin plantait une vigne ; et Louise, sa sœur, cultivait un jardin, le plus joli du monde ; tandis que deux belles génisses et un petit troupeau de moutons et de brebis avec leurs agneaux paissaient dans l'enclos du moulin. Ah ! mon père, comme cette petite famille était heureuse, et comme je l'étais moi-même ! Mon père rêvait et souriait. Je te sais bon gré, me dit-il, d'avoir fait cet aimable songe, et tu l'as fort bien raconté.

Je me le rappelai souvent dans le vallon de la cascade ; mais je n'en parlai plus, et il parut oublié.

Vers la fin de l'automne, nous retournâmes à la ville. L'hiver m'y parut long. J'avais amassé mes étrennes ; je n'en avais rien dépensé ; j'étais impatiente de revoir ma nourrice. Le lendemain de notre retour à Verval, le 25 avril, fut le plus beau jour de printemps ; Vernet l'aurait choisi pour peindre la renaissance de la nature dans sa plus brillante fraîcheur. Chacun à Verval jouissait du nouveau charme répandu sur la campagne. Moi seule j'étais triste. Susanne avait coutume de se trouver à notre arrivée ; elle y avait manqué cette fois. Elle, ou quelqu'un de ses enfans, ou son mari n'était-il point malade ? ou n'étant plus heureuse, de peur d'être importune, n'osait-elle plus se montrer ?

Mon père, après le déjeuner, nous proposa de faire un tour de promenade. Ma mère, M. le curé, quelques voisins, quelques amis, et de ce nombre M. le baron de Drisac (oui, j'étais de la fête, dit le baron), nous suivîmes mon père ; et après avoir parcouru les jardins, les bosquets, nous arrivâmes à cet endroit retiré du parc où se découvre la cascade. Quelle fut ma surprise, et quel fut mon enchantement ! mon père avait réalisé mon songe. Le moulin, la vigne, le petit verger, bordé de haies et peuplé de troupeaux, s'offrirent à mes yeux tels que je les avais rêvés. Le plus intéressant manquait encore à mes désirs, lorsque je vis sortir de la nouvelle maisonnette le meûnier, la meûnière, avec leurs deux enfans : imaginera qui pourra l'ivresse de ma joie en ce moment. Je tombai aux pieds de mon père, j'embrassai ses genoux avec une tendresse dont tout le monde fut ému. Mon père, en sou-

riant, me releva. C'est la meûnière, me dit-il, c'est elle qu'il faut embrasser. Je volai dans ses bras. La reconnaissance de ces bonnes gens fut excessive comme ma joie.

Nous entrâmes dans le moulin; rien n'y manquait de ce qui fait l'aisance d'un ménage rustique. Mon père avait pourvu à tout. Notre bon curé, en cheveux blancs, le comblait de bénédictions; et nos amis, aussi touchés que moi-même, ne se lassaient pas d'admirer son ingénieuse bonté.

Savez-vous ce qui vous étonne, nous dit-il en nous en allant; la chose du monde la plus simple et la moins coûteuse. Cette cascade, comme l'avait très-bien rêvé ma fille, roulait ses eaux, sans raison, sans objet; je lui ai donné une intention utile, un moulin à faire tourner. Ce moulin est commode pour tout le voisinage; il enrichit de bonnes gens; il m'acquitte envers eux; il embellit mon parc, il y présente un tableau vivant, et il augmente mon revenu. A présent je vous laisse vous récrier tant qu'il vous plaira sur la magnificence de cette belle action. Croyez-moi, mes amis, le plus grand charme de la campagne, et ce qui m'y attache le plus, c'est la facilité d'y faire beaucoup de bien à peu de frais.

OLYMPE.

Ce fut aussi à peu de frais, dit-elle, que je fus heureuse moi-même toute cette belle saison, la dernière, hélas! que ton père devait passer dans ce séjour, où il se plaisait tant!

Ces mots furent suivis de quelques momens de silence; et un nuage de tristesse se répandait dans la société. Olympe, qui s'en aperçut, voulut le dissiper: elle reprit ainsi.

Ma fille vous a dit que Susanne avait deux enfans, le frère de lait de ma fille, Marcellin, le plus éveillé des garçons du village, et Louise, sa sœur aînée. Louise était jolie; mais elle avait surtout un air de candeur, d'innocence qui laissait voir toute son âme comme à travers une glace pure. Si on voulait peindre l'ingénuité, on lui donnerait ce regard. On voyait que l'idée de dissimulation était étrangère à Louise; le mensonge n'avait jamais terni son heureux naturel; et la vérité sur ses lèvres semblait n'attendre, pour s'échapper, que le souffle de la parole. De tous les caractères de la beauté dans une femme, c'est à mon gré le plus touchant. Aussi Louise, en paraissant dans le village de Verval, y fit-elle bien des conquêtes.

Je donnais à danser tous les dimanches dans la cour du château; et au milieu de la jeunesse que les violons y rassemblaient, Louise, sans s'apercevoir qu'elle fût distinguée, attirait tous les yeux. Mais son aimable modestie lui faisait pardonner, même par ses compagnes, la gloire de les effacer: car l'envie n'est

pas toujours aussi injuste qu'on le pense ; et les avantages qui la blessent sont le plus souvent ceux dont on fait vanité. Loin de se prévaloir des siens pour humilier ses compagnes, Louise avait toujours l'air de s'oublier seule, et de céder aux autres les hommages qu'on lui adressait. A dire vrai, tous ces hommages la touchaient peu ; et entre vingt rivaux que je voyais timidement empressés autour d'elle, se disputer le bonheur de lui plaire, un seul obtenait quelquefois la faveur d'un sourire, ou celle d'un regard doucement prolongé. C'était le jeune Eloi, le fils aîné de mon fermier, l'exemple du village pour les vertus de son état, dont il avait la plus noble idée. Je l'avais vu quelquefois au travail ; il était glorieux de mener la charrue. Vous auriez dit qu'il commandait à la terre d'être féconde ; et lorsqu'il arrivait, debout sur son chariot chargé de gerbes, la tête haute, le regard assuré, l'air triomphant, vous auriez dit qu'il se croyait sur le trône de l'abondance. M. de Verval l'avait pris en amitié ; et, en félicitant son père : Vincent, lui disait-il, vous êtes un brave homme, un bon cultivateur ; mais votre fils vous vaudra bien. A cet éloge, Eloi, sérieux et modeste, baissait la tête et la relevait fièrement. Tel était l'amant de Louise.

Au village, comme à la ville, la malice et la jalousie ont les yeux pénétrans. Bientôt on s'aperçut et l'on se dit tout bas que le choix de Louise était fait dans son cœur, et qu'Eloi serait préféré. Ce bruit vint jusqu'à moi ; et je fis appeler Louise.

Ma fille, lui dis-je, on m'apprend que votre modestie, votre bon naturel, surtout les tendres soins que vous rendez à vos parens, vous font chérir dans le village, et font souhaiter à toutes les mères de vous donner pour épouse à leurs fils. Elles sont bien bonnes, madame, de penser à moi, me dit-elle. — Mais vous, Louise, ne seriez-vous pas flattée de rendre heureuse quelqu'une de ces mères ? — Après la mienne, celle à qui je souhaite le plus de bien, madame, c'est la bonne Augustine, la femme de votre fermier. Elle me fait tant d'amitiés ! — J'en suis bien aise. Et son mari ? — Ah ! madame, l'excellent homme ! — Ils ont une fille de votre âge. — Oui, madame, Cécile, c'est ma meilleure amie. — Elle a un frère qui, quoique jeune, est déjà un homme estimable. — Oui, madame, bien estimable (et, à ces mots, deux belles roses s'épanouirent sur ses deux joues). — On dit, Louise, qu'il vous estime aussi beaucoup. — Il me semble qu'oui, madame, et je le crois. — Mais, Louise, à votre âge, lorsqu'on s'estime tant, on n'est pas loin de s'aimer. — Oh non, madame ; on n'en est pas loin ; et dès que nos parens voudront bien le permettre, nous y sommes tout disposés. — Vos parens savent-ils ce que vous pensez l'un de l'autre ? — Certainement, madame : je l'ai

dit à ma mère; je n'ai rien de caché pour elle. Et lui, dès la troisième fois que nous dansions ensemble, dans la cour du château, ne confia-t-il pas son secret à son père? Tenez, mon père, lui dit-il, en lui passant le bras autour du cou, remarquez cette jeune fille : ce sera votre bru, ou bien vous n'en aurez jamais. Le bon père sourit en me regardant, et lui dit : Rien ne presse; encore quelques moissons, et nous verrons cela. — Et Susanne, qu'en pense-t-elle? — Que je ne suis pas assez riche, et que Vincent voudra du bien. — Cependant, dites-vous, Eloi a déclaré qu'il ne voulait que vous pour femme. — Oui, mais si son père commande, il faudra qu'il obéisse et je saurai bien l'y obliger. N'obéirais-je pas à mon père, à ma mère, s'ils disposaient de moi?

Je fus, comme vous croyez bien, satisfaite de ce dialogue; et je le répétai à M. de Verval. Laissez-moi, me dit-il, entamer la négociation. Je veux d'abord parler à Baptiste. Il l'alla voir à son moulin. Baptiste, lui dit-il, savez-vous que votre fille et le fils du fermier ont l'un pour l'autre beaucoup d'estime? Vraiment oui, dit Baptiste, de cette estime dont M. le curé ferait bien vite de l'amour. Je l'ai dit au fermier. Il m'a répondu qu'à leur âge l'amour était de garde, et que deux ou trois ans, au lieu de le gâter, le mûriraient et le rendraient meilleur. Le vrai, M. le comte, ajouta Baptiste, c'est que Vincent, avant de marier son fils, veut s'assurer d'un nouveau bail. Il voit que dans tout le pays le prix des baux augmente considérablement. Il pense bien que vous allez faire monter celui de votre ferme; il a des envieux; ils ne manqueront pas de renchérir sur lui; et c'est là ce qui l'inquiète. Vincent doit bien savoir, dit M. de Verval, que je ne suis pas un arabe; et il le vit le lendemain.

Eh bien! lui dit-il, la récolte nous promet-elle d'être bonne? Elle promet, dit le fermier; mais elle est si souvent trompeuse! Quelquefois à la veille d'une belle moisson, un vent, un orage, une grêle ravage tout. En vérité, le pauvre laboureur, en se donnant bien de la peine, en a souvent bien peu de fruit. Cependant, reprit mon mari, le prix des baux augmente; et j'espère bien que celui que nous allons renouveler... — Ah! M. le comte, épargnez-nous. Vous êtes si juste et bon! vous venez d'enrichir une honnête famille; n'en ruinez pas une qui jusqu'à présent vous a servi de si bon cœur. Tu veux parler de Baptiste, mon meûnier, reprit le comte; et tu me fais penser que sa fille et ton fils ont de l'amitié l'un pour l'autre. Hélas! oui, dit le bon fermier; mais le moyen d'exposer ses enfans au malheur d'en avoir eux-mêmes, lorsque l'on n'a rien d'assuré! Tu parles en bon père et en homme sage, reprit le comte. Mais, Vincent, si un nouveau bail de neuf ans t'assurait ma ferme au prix du bail courant; et si un autre bail,

pour la dot de Louise, te l'assurait neuf ans encore au même prix?..... Ah! le plus généreux des hommes, s'écria le fermier; disposez de mon fils; les baux et le contrat, je signerai tout à la fois.

Tout est conclu, me dit le comte en revenant : j'ai la parole des deux pères; et pour cela je n'ai promis que ce que j'aurais fait sans cela. Je n'avais nulle envie assurément d'ajouter ma propre avarice à celle de la terre, qui vend déjà si chèrement ses dons aux pauvres laboureurs. Mais puisqu'enfin c'est pour eux un bienfait que de les laisser dans l'aisance, j'ai cru pouvoir y faire participer Louise, enrichir ma ferme de deux heureux de plus.

Ma fille, à l'instant même, en alla porter la nouvelle à Susanne; mais Vincent l'avait devancée; et Juliette trouva au moulin les deux familles rassemblées, les deux amans se regardant l'un l'autre avec des yeux humides de tendresse et de joie, les pères se serrant la main, les mères s'embrassant, et Marcellin, lui seul, d'un air pensif et triste, retiré dans un coin et regardant Cécile, qui, la tête appuyée sur l'épaule de Louise, n'osait regarder Marcellin.

Ma fille avait été frappée de ce tableau. Elle vint me le peindre; et je dis en moi-même : Voilà encore un mariage à faire; mais ceci n'est pas si pressé, Marcellin n'a que dix-sept ans.

Le lendemain, Susanne vint se jeter à mes genoux; et après l'effusion de sa reconnaissance : Eh bien, madame, le croirez-vous, me dit-elle? ma joie, toute vive qu'elle est dans ce moment, n'est pas sans amertume. Ce petit fou de Marcellin se désole de voir marier sa sœur avant lui. S'il ne s'agit que d'être amoureux, il l'est, dit-il, mille fois plus de Cécile, la sœur d'Eloi, qu'Eloi ne l'est de Louise, sa sœur. J'ai voulu me moquer de lui; mais il m'a dit qu'au lieu de rire je pleurerais bientôt d'avoir désespéré ce pauvre Marcellin, qui aimait tant son père et sa mère; et, en fondant en larmes, il est retourné au travail.

Il faut le consoler, lui dis-je. Que ce soit lui qui demain matin m'apporte la crême du déjeuner.

Il arriva si pâle et si abattu que j'en eus pitié. Est-ce toi, Marcellin, lui dis-je? Je suis bien aise de te voir. Mais tu n'as pas l'air aussi content et aussi gai que de coutume. Non, me dit-il, madame, il n'y a plus de gaieté pour moi. On veut que je sois triste; et ce n'est pas ma faute, car je ne demandais pas mieux que de me réjouir. —Qu'est-ce donc qui t'afflige?—Vous le voyez, madame, c'est ma sœur qu'on marie; on s'empresse à la rendre heureuse; et moi, on me rebute, on m'oublie, on me laisse là, moi, le frère de lait de mademoiselle Juliette! Ah, madame! il m'est bien cruel de voir que, pour ma sœur, on me dérobe vos bontés!

— Non, Marcellin, tu auras ton tour; mais tu es si jeune encore! — Hélas, oui, je suis jeune, on me le dit sans cesse; mais pour se marier faut-il être si vieux? J'ai, madame, vous le savez, neuf mois plus que mademoiselle. Et demandez si du matin au soir à la vigne, au moulin, partout, je ne fais pas le travail d'un homme. Ce n'est pas quand je mets la main à la houe, à la bêche, ni quand j'enlève comme une plume un sac de blé, qu'on me croit un enfant. — Je sais que tu es laborieux, et que tu soulages ton père. — Mon père? Ah! je me vante qu'il aurait bientôt pu se reposer si j'avais eu le cœur content. Mais, madame, si vous saviez comme le chagrin rompt les bras! Et quand j'aurai perdu la santé, le courage, qui l'aidera ce pauvre père? Et ma mère! Voyez, madame, quand sa fille l'aura quittée, voyez-la seule dans son moulin, ayant toute la peine, tout le soin du ménage! Au lieu que si elle avait une jeune bru qui serait là, comme sa fille, elle n'aurait qu'à lui ordonner: Cécile, ayez soin du troupeau; Cécile, cueillez la laitue; Cécile, allez porter le lait et la crême au château; faites ceci, faites cela, puis telle chose et puis telle autre; et Cécile, toujours obéissante, caressante, empressée à lui plaire, à la servir! et moi, revenant le soir de l'ouvrage, et trouvant pour me délasser une femme agréable, qui me dirait: Viens, mon ami, viens te reposer près de moi. Quel bonheur! quelle différence! d'y penser seulement cela me fait tressaillir le cœur. — C'est donc Cécile, la fille du fermier, que tu voudrais donner pour compagne à ta mère? — Oui, madame, et qui donc? — On ne m'avait pas dit que tu étais épris de Cécile. — Vraiment, je le crois bien. Est-ce qu'on pense à moi? Est-ce qu'on en dit quelque chose? — Tu le cachais peut-être. — Oh! mon dieu, non; je l'ai dit à tout le village. — Et Cécile? a-t-elle pour toi la même inclination? — La même, non; mais cela commence. D'abord toutes les fois qu'elle me voit passer devant la ferme, un petit salut d'amitié: Où vas-tu, Marcellin? d'où viens-tu, Marcellin? Vous pensez bien, madame, qu'on ne fait pas cette faveur à tout le monde. Et puis, ce nom de Marcellin a dans sa bouche un son si doux, si gracieux! on dirait que ses lèvres se plaisent à le caresser. Oh! si, de son côté, l'amour n'est pas venu encore, il n'est pas loin, j'en suis bien sûr. D'ailleurs, c'est mon affaire. Qu'on me la donne seulement, le reste me regarde. Je l'aime tant qu'il y aura du malheur si je ne m'en fais pas aimer. — Mais, Marcellin, Cécile a deux ans plus que toi. — Tant mieux, madame! elle en sera plus raisonnable; et, si je ne le suis pas assez, elle le sera pour nous deux. — Son père aura bien de la peine à lui donner un mari aussi jeune! — Oui, c'est là ce que dit ma mère. Mais si monseigneur le voulait bien, il n'aurait qu'à

dire deux mots. Tenez, madame, si j'étais que de lui, je ferais venir les deux pères, et je dirais à mon meûnier : Baptiste, es-tu content de ton fils Marcellin? Oui, monseigneur, dirait mon père : cela promet de valoir quelque chose; cela travaille de bonne volonté, cela n'a point de vice; cela sait comme on doit chérir ses père et mère, et comme on doit aimer sa femme et ses enfans; cela doit faire un bon mari. Et toi, Vincent, dirais-je, ne penses-tu pas bientôt à marier ta fille? Voilà un gendre sous ta main; troc pour troc, les sœurs et les frères, rien de plus naturel; et les deux mariages ne feraient qu'une noce. Qu'en penses-tu? — Ah! M. le comte, Marcellin est bien jeune! — Bon! laisse dire les envieux, les médisans : jeunesse n'est pas vice. Marcellin est honnête, il est laborieux, et c'est ce qu'il faut en ménage. Écoute, Vincent, si tu veux, je fais pour lui tout de même que pour Éloi; je passe en faveur de Baptiste et de son fils un bail à vie du petit domaine de la Cascade; et voilà ta fille nichée; et voilà le moulin peuplé d'une couvée de petits vignerons et de petits meûniers que protégeront mes enfans. Eh bien, madame, je gagerais que les deux pères consentiraient, et rendraient grâces à monseigneur. — Tu t'expliques fort bien, lui dis-je. Va-t-en, et sois tranquille; je parlerai pour toi.

Il a raison, dit mon mari, quand je lui contai cette scène; le bail à vie est justement ce que je m'étais proposé; et j'entends bien que de père en fils le moulin soit leur héritage. Voilà pour nous encore un moyen bien facile de faire deux heureux; il ne m'en coûte rien que le repas de noce. Vous, madame, ayez la bonté de prendre soin des deux trousseaux; et vous, ma fille, quand votre mère fera le trousseau de Cécile, souvenez-vous que Marcellin a été sevré à neuf mois.

Le bail fut donc signé le lendemain. Mais la célébration des mariages fut différée de quelques jours pour une cause dont on nous fit mystère.

A ces mots, le curé du village, qui était présent, voulait se retirer. Olympe le retint, et continua son récit.

Au même autel, à la même heure, les deux sœurs, les deux frères furent unis. La noce en fut commune. Le festin se fit au château; nous y invitâmes tout le village; et le spectacle du bonheur des époux et des deux familles fut ce qu'il y eut de moins touchant.

Ce bon vieillard venait de les bénir; il fut assis entre les deux mères; leurs filles étaient auprès d'elles; et vis-à-vis étaient les deux époux, chacun à côté de son père. Dès que tout le monde eut pris place, et que nous eûmes entouré la table du banquet (car notre cercle était nombreux), Vincent, avec une dignité

villageoise qui nous imprima le respect, se leva et dit ces paroles :

Mes amis, ce bienheureux jour, que deux bons pères ont choisi pour unir leurs enfans, n'est pas seulement une fête pour deux familles, c'est une fête pour le village, c'est notre fête à tous tant que nous sommes. Il y a aujourd'hui cinquante ans que notre bon pasteur, cet homme vénérable, notre ami, l'ami de nos pères, l'ami de nos aïeux, qui nous a presque tous vus naître, qui nous a reçus dans ses bras au moment de notre naissance, qui depuis a veillé sur nous comme un fidèle et bon pasteur, il y a aujourd'hui cinquante ans qu'il est venu se mettre à la tête de son troupeau; et, dans l'espace de tant d'années, il n'a pas laissé passer un jour sans nous faire du bien. Arbitre et conciliateur de tous les démêlés de la commune et de chaque famille, il a apaisé mille plaintes, et n'en a excité aucune; il a terminé mille procès, et n'en a jamais eu aucun : les malheureux n'ont jamais eu de plus tendre consolateur, ni les pauvres un meilleur père. Enfin il y a cinquante ans que ses leçons et ses exemples nous enseignent à vivre en amis et en gens de bien. C'est son amour pour nous, c'est notre amour pour lui, c'est cette manière d'alliance religieuse et sainte qui se renouvelle aujourd'hui; c'est à la noce de la paroisse que nous vous avons invités. Puisse-t-elle attirer les bénédictions du ciel sur le mariage de nos enfans!

Quel fut, à ce discours, l'attendrissement de tout le village et le nôtre, c'est ce que je ne puis exprimer. Ah! qu'il vive encore cinquante ans, s'il est possible, s'écriait-on, le saint homme, le digne et vertueux pasteur qui n'a jamais fait que du bien.

Ah! madame, cessez, s'écria-t-il. — Non, non, je veux tout dire. Plus attendri lui-même que vous ne le voyez (car ceci n'est qu'un souvenir), le bon vieillard était comme abîmé dans son humble reconnaissance. Ses deux mains couvraient son visage, et des ruisseaux de larmes coulaient entre ses doigts. De temps en temps il regardait le ciel, soit pour lui rapporter ce tribut de louanges, soit pour lui présenter, lui recommander ses enfans.

Que vous dirai-je enfin? cet incident inopiné se saisit tellement de tous les esprits et de toutes les âmes que les nouveaux époux s'oublièrent eux-mêmes. Les pères et les mères ne pensaient plus à leurs enfans. Susanne regardait de temps en temps Louise, mais c'était pour la voir sensible au triomphe de la vertu. Quant à moi, mon émotion fut telle en ce moment, que je ne crois pas avoir éprouvé de ma vie une impression de bonheur plus vive et plus délicieuse; et, si les violons n'étaient pas venus ramener l'enjouement et réveiller la joie, chacun se serait retiré de la noce en pleurant. Mais M. le curé fut le premier à porter la santé des époux, des pères et mères; et il n'oublia pas la nôtre. Le vin

égaya les esprits ; le chant rendit la scène encore plus animée, plus riante ; et la danse, au sortir de table, acheva la révolution.

ARISTE.

Après qu'Olympe eut achevé : Ariste, c'est à vous, dit-elle à l'un de ses anciens amis, c'est à vous d'occuper la scène ; et Ariste prit la parole.

Ces exemples que vous venez de rappeler, dit-il, de la facilité qu'on trouve à faire des heureux lorsqu'on habite la campagne, me font souvenir qu'une fois je goûtai à si bon marché le plaisir de la bienfaisance, que je rougis encore du peu qu'il m'en coûta.

J'étais dans un village, chez une femme aimable, singulièrement belle, quoique sur son déclin, et dont la politesse, unie et naturelle, était comme un aimant pour la société. Le voisinage de Charenton faisait souvent du pont qui traverse la Marne, le but de notre promenade. C'était là qu'en nous reposant nous nous donnions le spectacle mobile et varié d'une route continuellement animée.

Cette circulation rapide de mouvemens, tous dirigés par un intérêt propre vers un but général d'utilité commune; cet échange perpétuel de travaux et de bons offices, nous faisait admirer dans l'organisation de l'ordre social le merveilleux ouvrage de la nécessité. Quelle industrieuse engrenure entre les roues innombrables qui composaient cette machine immense ? quel nœud invisible les unissait? quel ressort les animait toutes, et les faisait agir ? un seul, le besoin réciproque. Il en est du spectacle *moral* de la nature comme du spectacle physique, l'étonnement y suit partout la méditation. Dans celui-ci, une feuille, un brin d'herbe, devient un prodige quand on y pense ; dans l'autre, un laboureur à la charrue, un marinier sur son tillac, un charretier menant à la ville les productions de la campagne, est un homme étonnant, lorsqu'on le considère comme une des pièces essentielles du mécanisme social, et que dans ce système on voit tous les agens de la subsistance commune, réunis, accordés et mis en mouvement par la même loi, l'attraction.

Je vous indique là quelques uns de nos entretiens, afin que, sur la route de Champagne, vous ne nous preniez pas pour des bayeurs niaisement occupés de rien, et qui ne font que promener l'ennui d'une âme oisive et d'une tête vide.

Un soir que nous étions assis au bas du pont, un homme du peuple, en cheveux gris, boiteux, cheminant avec peine à l'aide d'un bâton, passe devant nous, près de nous, suivi d'un jeune chien barbet, et dit aux femmes que j'accompagnais : *Mesdames,*

ullez-vous m'acheter mon chien? Chacune d'elles en avait un, le sien n'était pas de l'espèce qu'aiment les femmes. Elles lui pondirent qu'elles n'en avaient pas besoin.

Alors, venant à moi, il me dit d'un air plus pressant, plus appliant: *Monsieur, achetez-moi mon chien.* Ah! sur-le-champ, écria Juliette, je l'aurais acheté. Mademoiselle, reprit Ariste, e mouvement aimable aurait dû, je l'avoue, précéder la réflexion; nais, dans tous les cœurs, la bonté n'est pas aussi alerte que dans e vôtre. Mon premier mot fut un refus, adouci cependant avec tout le respect qu'on doit aux malheureux.

Le vieillard se tint un moment immobile devant moi; il me regarda d'un air triste, et me laissa mécontent de moi-même.

Comme il montait lentement le pont, j'eus le temps de démêler en moi la cause du reproche confus que m'avaient fait ses yeux, et que me répétait mon cœur. Le même instant me rappela que mon ami, le comte de C***, avait perdu un chien qu'il aimait tendrement, je pensai que l'esprit et l'âme d'un barbet ne le cédait pas à l'instinct du chien de Sibérie que mon ami avait perdu; je le lui destinai, et je rappelai le vieillard.

Quel prix, lui dis-je, demandez-vous de votre chien? Ce qu'il vous plaira, me dit-il. Ici, mademoiselle, il me serait aisé de vous paraître libéral en altérant la vérité, mais j'aime mieux avouer humblement que je ne fus pas magnifique. Je n'étais pas bien riche, et je n'avais dans le moment sur moi que six francs; je les lui offris. Il les accepta sans aucun signe de répugnance, et en les recevant, il me dit: Le chien est à vous. Mais, lui dis-je, il va m'échapper: je n'ai aucun lien pour le mener en laisse. Il faut cependant l'attacher, me dit-il, car il me suivrait.... Alors, ayant défait sa jarretière, il appela son chien, le prit entre ses bras, l'éleva sur le parapet. Vous me faites frémir, dit Juliette, il va tomber dans l'eau. Rassurez-vous, mademoiselle, le chien ne tomba point, il se laissa attacher au cou la jarretière de son maître. Je m'aperçus qu'en la nouant, les deux mains du vieillard tremblaient. Je ne l'attribuai qu'à son âge, car son visage n'était point altéré, et je le regardais bien attentivement; mais quand il eut serré le nœud, je le vis tout à coup laisser tomber sa tête sur son chien; et, le front caché dans sa laine, la bouche collée sur son corps, il demeura quelques minutes courbé, immobile et muet.

Je m'approchai de lui. Qu'avez-vous, mon ami? lui dis-je. Ce n'est rien, me dit-il en se relevant; cela va se passer; et je vis son visage tout inondé de larmes. — Vous me semblez avoir bien du regret à vous détacher de votre chien. — Hélas! oui; c'est le seul ami que j'avais au monde: nous ne nous sommes jamais

quittés ; c'est lui qui m'a gardé sur les chemins quand je dormais, et lorsqu'il me voyait souffrant et délaissé, la pauvre bête me plaignait, me soulageait par ses caresses. Il m'aime tant qu'il est bien juste que je l'aime ; mais cela ne fait rien ; il est à vous, monsieur ; et il me présentait la jarretière dont il venait de l'attacher. Vous me croyez donc bien cruel, lui dis-je, si vous pensez que je sois capable de vous priver d'un si fidèle ami, et du seul qui vous reste au monde. Il n'insista pas davantage ; mais il voulut me rendre mon misérable écu. Je lui dis de garder l'écu avec le chien, et je vainquis sa résistance. Alors je vis ses genoux se ployer. — Ah ! monsieur, je vous dois la vie ; c'est la faim qui m'avait réduit à cette cruelle extrémité.

Dès ce moment, vous pensez bien qu'il eut deux amis au lieu d'un. Je voulus savoir qui il était, d'où il venait, où il allait, et ce qui l'avait mis dans cet état de misère et d'infirmité.

Grâce au ciel, me dit-il, j'ai vécu cinquante ans du travail de mes mains, et hier pour la première fois, j'ai eu l'humiliation de demander l'aumône. J'étais charpentier en Lorraine ; mon métier me donnait du pain ; un accident m'a mis hors d'état de travailler debout : c'est un éclat de bois qui m'a fait à la jambe une plaie incurable. Je vais à Rouen trouver ma fille ; elle est bonne fileuse ; elle gagne sa vie dans les fabriques de coton. Arrivé auprès d'elle, je ne manquerai plus de rien. Mais comme je vais lentement à cause de ma plaie et que je viens de loin, le peu d'argent que j'avais amassé ne m'a pas suffi pour la route. Il a fallu tendre la main ; mais je n'avais pas l'air d'un pauvre ; on ne m'a presque rien donné. J'étais à jeun ; il me restait mon chien.... Ces mots lui étouffèrent la voix.

A votre âge et par les chaleurs, avec une plaie à la jambe, je ne souffrirai pas, lui dis-je, que vous poursuiviez une route de trente lieues par terre, et de plus que du double si vous alliez par eau : ce serait empirer le mal, et le rendre en effet incurable s'il ne l'est pas. Venez ; la providence vous offre près d'ici un asile où vous trouverez du repos, des remèdes et peut-être la guérison. Le vieillard, qui me regardait avec un doux étonnement, délia son chien, et se laissa conduire à la maison de la Charité, qui est située au-delà et au-dessus du pont.

Je n'y étais pas connu ; mais dans ces maisons respectables l'indigence et l'infirmité se recommandent elles-mêmes. Le prieur écouta avec émotion le récit de notre aventure. Il fit appeler le plus habile chirurgien de la maison et lui fit visiter la plaie. Je frémis de voir à quel point les chaleurs de l'été et la fatigue du voyage l'avaient envenimée. Il n'y avait pas à différer, dit le

hirurgien ; mais il est temps encore, je sauverai la jambe. — Il sera donc guéri ? — Oui, monsieur, j'en réponds. — Ce fut le moment de ma joie et de mon bonheur.

Messieurs, dis-je, n'épargnez rien, et tout ce qu'il conviendra de faire je le ferai. Ce qui convient, monsieur, me dit le prieur d'un air modestement sévère, c'est de nous laisser le malade et de vous en fier à nos soins.

Je sentis que j'avais blessé la délicatesse de ce bon père, et je lui en fis des excuses. Mais ne serait-ce pas, lui dis-je, trop abuser de vos bontés, si je vous demandais que son fidèle ami..... Oui, monsieur, son ami, son chien lui tiendra compagnie : nous aussi, nous savons chérir l'instinct de l'amitié.

Ces paroles du père, cet accueil, ces soins diligens, ce dévouement tranquille et froid, cette humanité secourable, cette bienfaisance habituelle et de toutes les heures et de tous les momens, qui ne se croyait d'aucun prix, me firent une impression profonde. Quoi ! disais-je en moi-même, pour mon chétif écu et pour quelques pas que je fais au service d'un malheureux, je suis transporté d'aise, je suis content de moi jusqu'au ravissement ! et ces religieux, qui passent les jours et les nuits à veiller, à servir, à soulager les pauvres, qui font plus de bien en un jour que je n'en ferai en ma vie, ne daignent pas même y penser ! c'est là ce qui est rare et sublime.

Avant de quitter mon vieillard, je pris l'adresse de sa fille pour lui donner de ses nouvelles, et j'allai retrouver les dames qui m'attendaient à l'autre bord. Il fallut bien leur dire ce qui s'était passé, et ma bienfaisance mesquine mêla un peu de ridicule au pathétique de mon récit ; mais je les défiai d'être plus généreuses, et en attendant la guérison de mon vieillard, je fus son trésorier.

Notre société de campagne était mobile, et à chaque nouvel arrivant, on me faisait répéter mon conte. Je ne manquais jamais d'articuler l'offre de mon écu, et l'on ne manquait pas non plus d'admirer ironiquement cet excès de magnificence. Un écu, disait-on, un écu à ce bon vieillard, et pour un chien inestimable ! — Et vous, monsieur, disais-je, et vous, madame, combien lui auriez-vous donné ? Chacun renchérissait, qui le plus, qui le moins, selon le mouvement de sensibilité qu'avait produit la scène. Eh bien ! disais-je alors, le vieillard n'est pas loin, et chacun peut faire pour lui ce qu'il aurait fait à ma place. On se piquait d'émulation, et moi, je bénissais le ciel de m'avoir donné pour richesse le talent d'émouvoir les riches. Enfin j'annonçai le beau jour où mon vieillard viendrait avec son chien rendre grâce à ses bienfaiteurs. La maison en fut pleine. J'allai le prendre

à la Charité, et, après avoir témoigné aux bons pères ma profonde reconnaissance, et toute ma vénération pour un institut si sacré et pour des fonctions si saintement remplies, je l'amenai presque aussi ingambe et aussi joyeux que son chien.

Ils furent reçus l'un et l'autre avec des cris de joie; mais le chien fut le plus fêté. De sa vie il n'avait reçu tant de caresses. D'abord il en fut étourdi; mais bientôt il y répondit d'un air à faire croire qu'il entendait pourquoi on le traitait si bien.

Le bon vieillard dîna avec nous, et son chien à côté de lui. Ils couchèrent ensemble, et le lendemain, au point du jour, ils vinrent prendre congé de moi. Le petit trésor du bon homme lui fut remis. J'eus beau lui dire que j'y avais peu contribué : Je vous dois tout, s'écriait-il, et je ne l'oublierai jamais. A ces mots il voulut se prosterner; je le retins, et nous trouvant dans les bras l'un de l'autre, nous nous serrâmes dans nos adieux comme auraient fait deux anciens amis.

Monsieur, je m'en vais accablé de vos bontés, me dit-il enfin; mais oserais-je encore vous demander une grâce? vous m'avez embrassé, daignez baiser mon chien. Je veux pouvoir dire à ma fille que vous avez baisé mon chien. Viens, Léveillé, viens, lui dit-il, monsieur veut bien te faire cet honneur. Léveillé se dressa, et moi je me baissais vers lui, quand tout à coup s'offrit à ma pensée l'image du vieillard courbé comme moi sur son chien, et croyant l'embrasser pour la dernière fois : aussitôt mes larmes coulèrent. Ah! vous le regrettez, s'écria le bon homme, gardez-le, il est à vous encore. — Eh non, mon ami; non, va-t-en, et sois heureux. Je le suis plus moi-même que je n'ai mérité de l'être, et ton image et celle de ton chien me suffiraient long-temps pour l'être encore de souvenir.

LE CURÉ.

Quel fut le plus beau jour de ma vie, dit le curé; vous l'avez entendu. Il faut donc que j'en rappelle un autre, moins heureux, mais heureux encore; et le voici.

Nous avons dans ce voisinage un gentilhomme qui, après avoir servi son roi et sa patrie avec distinction, s'est retiré au sein de sa famille, décoré de ce beau *prix de la valeur*, que deux de ses enfans ont déjà reçu comme lui. M. de l'Ormon, dit Olympe. — Oui, madame, lui-même; c'est de lui que je vais parler.

Né d'un père aussi brave, aussi estimable que lui, mais qui, s'étant ruiné au service, l'avait laissé sans biens, son unique espérance était l'héritage d'un oncle dont il était aimé.

Cet oncle, homme de bien, mais bouillant et colère, comme le sont assez naturellement les bons cœurs, s'appelait M. de Glancy.

avait eu deux frères, l'Ormon et d'Orambré, l'un dissipateur, autre avare. Chacun des deux avait laissé un fils; l'Ormon, comme je vous l'ai dit, un fils dénué de fortune; d'Orambré, un fils opulent. Pour lui, se croyant plus sauvage qu'il ne l'était, quoiqu'il le fût un peu, il avait préféré le célibat au mariage, et passait sa vie à la campagne, où il faisait prospérer ses biens.

Les oncles riches et sans enfans sont rarement négligés par leurs neveux; celui-ci croyait l'être par le jeune l'Ormon. Il s'en plaignait souvent à moi; et je tâchais de l'adoucir. La discipline en temps de guerre est si sévère, lui disais-je, et si gênante pour la jeunesse, qu'il est bien juste qu'un peu de liberté l'en dédommage en temps de paix. M. de l'Ormon vient vous voir rarement, il est vrai; mais quand il est ici, je l'y vois gai, content, heureux de vos bontés; et il m'en a parlé souvent avec une âme sincèrement reconnaissante.

Belles paroles, me disait l'oncle; je n'en crois que les actions. Voyez mon neveu d'Orambré: il est riche, il n'a pas besoin de mes bienfaits; il n'en reçoit aucun; et avec quelle assiduité il me rend les devoirs que l'Ormon néglige.

Eh bien, je gage, lui disais-je, que votre cœur ne laisse pas de pencher quelquefois du côté de l'Ormon. Sans doute, disait-il, parce qu'on a plus de penchant à aimer ceux qui ont besoin qu'on les aime. Mais c'est ce qui le rend plus inexcusable à mes yeux.

Une fois, comme il s'en plaignait avec plus d'amertume encore: Monsieur, lui dis-je, je vais vous paraître bien singulier; mais je n'ai jamais su déguiser ma pensée. A Dieu ne plaise que je veuille diminuer dans votre estime le prix des assiduités et des complaisances de M. d'Orambré, ni jeter sur les sentimens qu'il a pour vous le plus léger nuage: je les crois d'autant plus louables qu'ils sont plus désintéressés; mais si j'avais un neveu pauvre, je ne me plairais pas à le voir si empressé auprès de moi. Un air libre, aisé, naturel, écarterait de ma pensée les motifs et les prévoyances d'un héritier avide et vigilant. J'aimerais à le voir s'abandonner à mes bontés, sans les poursuivre avec trop d'ardeur. Ce qui convient à M. d'Orambré, ne siérait pas de même à M. de l'Ormon, et ces assiduités marquées, dont vous croyez qu'il se dispense, j'ai dans l'idée qu'il s'en abstient. Son âme noble a de la répugnance pour tout ce qui ressemble à l'adulation; et il aime mieux, dans son état, mériter votre bienveillance par une conduite honorable, que de paraître la cultiver avec l'impatience d'en recueillir les fruits.

A cela il me répondit qu'il connaissait mon faible pour M. de l'Ormon; que je plaidais fort bien sa cause; mais que le juge, par malheur, n'était pas facile à séduire. Je voyais cependant que

je le soulageais en l'aidant à lui pardonner. Quelquefois même il s'égayait sur ma morale complaisante ; et à l'indulgence avec laquelle je protégeais les jeunes libertins, il n'était pas éloigné de croire, disait-il, que je leur avais ressemblé. Il m'appelait le docteur commode. Ainsi, du moins pour quelque temps, son humeur était éclaircie, et son neveu rentrait en grâce auprès de lui.

Mais un jour qu'il m'avait invité à dîner, je le trouvai d'un sérieux morne et sombre, que je ne lui avais jamais vu. Je lui en demandai la cause. Commençons, me dit-il, par dîner à notre aise, après cela nous parlerons.

Le dîner fut silencieux; et au sortir de table, s'étant enfermé avec moi : Vous allez, me dit-il, apprendre à quel point je suis respecté de ce neveu que vous avez loué et justifié tant de fois. Il est marié, il y a six mois, sans mon aveu, à mon insu. Si cela est, il est bien coupable, lui dis-je. Si cela est ! Oui, monsieur, cela est, reprit-il, d'une voix tonnante, avec des yeux enflammés de colère. — Et comment l'avez-vous appris ? — Par la douleur où j'ai vu son cousin, et dont il me cachait la cause. Enfin je lui ai fait violence ; et, forcé d'obéir, il m'a tout avoué. L'Ormon est marié. Il l'était en secret ; mais se voyant au moment d'être père, il a bien fallu prendre la qualité d'époux. C'est sans doute, lui dis-je, un mariage de folie ; mais j'ose croire au moins qu'il aura fait un choix dont vous n'ayez point à rougir. Oh non, dit-il, tout au contraire, j'ai lieu de m'en glorifier. Une chanoinesse fort noble assurément, et sans doute fort belle ; mais, comme lui, n'ayant, grâce au ciel, rien au monde, à moins qu'il ne lui reste dans quelque coin de terre un oncle oublié, méprisé, et qui lui laissera son bien.

Et voilà, dis-je, l'écueil funeste où le plus heureux naturel, la bonté, l'honnêteté même, toutes les espérances que donnait la jeunesse ne se brisent que trop souvent. Que l'homme est faible à tous les âges, et qu'il est fragile à vingt ans !

Monsieur le curé, me dit-il, je vois le circuit que veut prendre votre éloquence insinuante ; mais moi je parle sans détour. L'Ormon est un ingrat, et il l'est avec impudence. Je profère son nom pour la dernière fois. Ne m'en parlez jamais ; ou, malgré le tendre respect que j'ai pour vous, je ne vous verrais plus. Monsieur, lui dis-je en tombant à ses pieds, encore une dernière grâce..... Il est peut-être, malgré les apparences, plus malheureux qu'il n'est coupable. Daignez l'entendre avant que de le condamner. Jamais, dit-il, jamais il ne paraîtra devant moi : je sais de lui ce que j'en veux savoir ; je ne le connais que trop bien.

Alors tout son feu s'étouffa ; il devint calme et d'un froid de glace ; son esprit même reprit sa liberté, et ce qui me parut plus

terrible encore, il causa gaiement avec moi. Je vis que sa résolution était prise, et qu'il s'y croyait affermi. Mais le temps, la nature et la religion l'ébranleraient peut-être; il fallait les laisser agir.

Le jeune homme était en Alsace; il n'était que trop vrai qu'il y était marié. Je l'appris bientôt par lui-même. Il m'écrivit qu'irrévocablement déterminé à former ce lien, et intimement convaincu que M. de Glancy, son oncle, refuserait d'y consentir, il s'était vu réduit à la cruelle alternative de le former, ou à son insu, ou malgré lui; et que de ces deux torts il avait préféré le moins ineffaçable. Il se recommandait à moi, me suppliait, au nom de l'amour le plus saint, d'intercéder pour lui, et d'employer mon zèle à fléchir, s'il était possible, la colère d'un oncle justement irrité, mais toujours chéri, et qui serait pour lui, dans sa disgrâce même, l'objet du respect le plus tendre. Il venait de lui écrire; et il me confiait une copie de sa lettre, sans espérance, disait-il, d'en obtenir la réponse affligeante et sévère qu'il méritait.

Cette instruction me donna lieu d'examiner, dans le silence et dans l'humeur de M. de Glancy, l'impression qu'aurait laissée l'humble et touchant aveu que lui faisait l'Ormon de sa faute et de ses regrets. J'observai: le calme où il était tombé après la fougue de sa colère ne me parut point altéré. Son âme semblait impassible et ne plus s'affecter de rien.

D'Orambré vint le voir, et j'espérai que l'accueil qu'il ferait à ce neveu décèlerait en lui quelque ressentiment de l'offense de l'autre; car ma plus grande peine était de l'y voir insensible. J'aurais préféré, pour M. de l'Ormon, le dépit le plus violent à ce tranquille et sévère oubli. Mais d'Orambré fut reçu comme de coutume: ni plus, ni moins d'amitié pour lui; seulement un profond silence, qui sans doute lui était prescrit sur l'existence de son cousin. Du reste, même nonchalance et même liberté dans tous nos entretiens. L'Ormon semblait anéanti dans le souvenir de son oncle. Trois ans s'écoulèrent sans qu'une seule fois son idée y parût revivre.

Et cependant que devenait ce malheureux jeune homme, avec une femme et deux enfans? car il était père pour la seconde fois. Il lui était resté des débris d'une fortune ruinée, une mauvaise petite ferme, au-dessus de Corbeil et entre deux forêts, abandonnée aux bêtes fauves. Il demanda, comme une grâce, la permission de l'enclore de haies vives et de fossés. Il l'obtint; et sous le vieux toit de la maison attenante à la ferme, il vint se retirer avec sa femme et ses enfans.

Nous nous écrivions fréquemment; et dans notre correspondance, loin de se plaindre de son infortune, c'était lui qui me consolait. Les émolumens de sa compagnie, une modique pension qu'il avait obtenue pour une action distinguée, et le produit d'un coin de terre qu'il avait su rendre fertile, l'avaient mis, disait-il, au-dessus du besoin; grâces au ciel, ce n'était plus que par un sentiment très-désintéressé qu'il regrettait les bontés de son oncle; aussi en lui écrivant deux fois l'année, comme je lui avais recommandé, ne s'exprimait-il qu'en homme libre et en neveu tendre, sans lui parler d'aucun autre malheur que de celui d'avoir pu lui déplaire.

Ayant appris enfin que quelques devoirs de mon état m'appelaient à Paris, il m'écrivit qu'il espérait bien qu'en passant sur la route voisine de Corbeil, je ne lui refuserais pas de traverser la Seine pour l'aller voir dans sa retraite; et je n'y aurais pas manqué.

Il était dans les champs au moment de mon arrivée. Je fus reçu par une femme dont l'air et le maintien auraient décoré une cabane. Rien de plus simple que son vêtement, rien de plus noble et de plus touchant que le caractère de sa beauté. A mon nom, un léger nuage de tristesse parut se dissiper et laisser sur son front rayonner une vive joie. Monsieur, me dit-elle, j'éprouve en ce moment qu'il n'y a rien au monde de plus doux à la vue que la présence d'un véritable ami qu'on voit pour la première fois; et M. de l'Ormon lui-même ne sera pas plus heureux que moi de posséder M. le curé de Verval. Il s'en faut bien, madame, lui dis-je en soupirant, que ma joie soit aussi pure que la vôtre; et ce n'est pas ici, je vous l'avoue, que je désirais vous voir. Pourquoi donc, me dit-elle avec une grâce charmante? Ne suis-je pas ici dans une situation désirable? n'y suis-je pas auprès de mon mari et au milieu de mes enfans? Ce qui nous manque ne touche guère que la mollesse et la vanité; on peut se passer de ces vices; et puis lorsqu'on a bien prévu, bien pressenti sa destinée, et qu'on se l'est faite à soi-même, il faut avoir au moins le courage de la remplir. L'Ormon ne m'a dissimulé ni l'état d'infortune où le laissait son père, ni le danger de déplaire à son oncle et d'en être déshérité, s'il avait fait sans son aveu un mariage d'inclination; mais cet aveu, me disait-il, nous ne l'aurons jamais. — Vous l'auriez eu, lui dis-je, s'il eût pu vous connaître; et je lui aurais moi-même procuré ce bonheur. Vous m'auriez fait la grâce de passer pour ma nièce; et il vous aurait vue chez moi. Belle, sans atours, sans parure, tout comme vous voilà, vous l'auriez enchanté. Cette raison, cette décence, cet esprit sage et modéré,

cette âme si noble et si douce, auraient fait leur impression. Vous auriez bientôt amené à me dire : Que n'ai-je une nièce pareille! et moi, je lui aurais répondu : Il ne tient qu'à vous de l'avoir.

Votre joli roman me flatte sensiblement, me dit-elle, mon bon curé ; mais la pensée n'en pouvait venir qu'à vous seul. Pour nous, le choix se réduisait, ou à nous unir à son insu, ce qui n'était qu'une simple offense, ou à nous passer de son aveu, après le lui avoir demandé, ce qui devenait une insulte. L'une, disait l'Ormon, peut m'être pardonnée, l'autre ne le sera jamais. Ne nous abusons point, lui dis-je. Aux yeux d'un homme aussi susceptible et aussi vif que M. de Glancy, non-seulement le tort de vous marier malgré lui, mais celui de vous marier à son insu, peut être un crime irrémissible, et peut l'aliéner sans retour. C'est dans cette position qu'il faut nous voir, et nous demander à nous-mêmes, si nous avons besoin de lui pour être heureux. Sa réponse fut simple ; il me fit le tableau de la vie que nous menons et m'en offrit la perspective. J'aimais, j'étais aimée ; j'y bornai mon ambition ; et telle que vous la voyez, cette vie obscure et tranquille, je la préfère encore à ce que la fortune a de plus magnifique et de plus séduisant. Ainsi parla l'intéressante et belle Anastasie.

L'Ormon revint des champs ; et en me voyant il s'élança vers moi. Ah ! mon digne ami, me dit-il, je vous serre enfin dans mes bras. Vous avez cru sans doute me trouver malheureux ; vous avez vu ma femme, vous êtes détrompé. Avez-vous baisé mes enfans ? Les voilà l'un et l'autre ; recevez leurs caresses. Ils sauront quelque jour ce que vous doit leur père ; ils en seront reconnaissans. Ma femme, il faut tuer le faucon. Vous n'aurez pas ici, mon bon curé, à exercer contre le luxe votre éloquence pastorale. Vous ferez un dîner de l'âge d'or, je vous l'annonce ; mais ce ne sera point avec des gens de l'âge de fer. Tandis qu'il me parlait ainsi, j'avais l'aîné de ses enfans sur mes genoux, je le baisais, et mes yeux se mouillaient de larmes. Eh bien, mon bon curé, me dit le père en souriant, qu'est-ce donc que cette faiblesse ? Les voyez-vous avec pitié, ces deux enfans ? Allez, n'en soyez pas en peine. J'ai déjà pour eux la promesse qu'ils seront reçus tous les deux à l'Ecole de l'honneur et de la vaillance ; et s'ils ont des sœurs, comme je l'espère, elles trouveront dans mon état les fils de mes compagnons d'armes, qui ne les dédaigneront pas. Elles auront pour dot l'exemple, les leçons, les vertus de leur mère, peut-être aussi sa grâce et quelques uns de ses attraits. Je sais que la fortune est l'idole du monde ; mais parmi les âmes communes, il se retrouve encore des cœurs nobles et généreux. Vous en êtes la preuve, lui dit modestement madame de l'Ormon. Moi, ma-

dame, s'écria-t-il! si j'avais eu une couronne vous m'auriez encore bien de la grâce en me permettant de vous l'offrir. M. curé, reprit-il, ne prenez pas ceci pour une phrase de roman de votre vie vous n'avez entendu rien de plus vrai ni de plus ju

Le dîner fut de ce ton-là. L'air content du mari, la sérénité de la femme, leur courage à l'un et à l'autre, le caractère de loyauté de cordialité, de franchise qui anoblissait leur pauvreté, me déguisaient à moi-même, et me persuadaient qu'il ne leur manquait rien.

Cependant, après le dîner, étant allé avec l'Ormon parcourir ce qu'il appelait magnifiquement ses domaines : Êtes-vous bien, lui demandai-je, aussi heureux que vous semblez l'être? Non, me dit-il, j'ai un poids sur le cœur; et ce n'est pas le regret des biens auxquels j'ai renoncé, mais le reproche des bienfaits que j'ai reçus et que l'on croit, avec quelque apparence, que j'ai payés d'ingratitude. Je vous le jure, mon ami, par tout ce qu'il y a de plus saint; si M. de Glancy était persuadé que je n'ai cessé de l'aimer, de l'honorer, de voir en lui un second père; déshérité par lui, réduit à cet état de médiocrité, de détresse, nul homme sur la terre ne serait plus heureux que moi. Mon *unique* chagrin est de paraître ingrat, et de n'avoir pas même l'espérance que mon oncle soit détrompé.

S'il est possible, il le sera, lui dis-je. Mais il m'a défendu de vous nommer à lui, et je connais son caractère : il faut l'attendre et ne pas le heurter.

Nos adieux furent attendris par les plus vives protestations d'une amitié inaltérable. Je baisai mille fois les deux jolis enfans, j'embrassai leur bon père; vous l'avouerai-je, enfin? je me laissai embrasser par leur mère; et je partis.

Mais je fus triste dans mon voyage. Plus mes amis m'avaient paru consolés de leur infortune, plus j'en étais inconsolable. J'ai eu toute ma vie du regret à voir la richesse entre les mains de ceux qui en étaient avides, et je l'ai toujours souhaitée à ceux qui l'estimaient le moins.

Dans le temps dont je parle, M. de Verval père vivait encore, et il était ici. Je lui écrivis de Paris, comme il avait eu la bonté de le vouloir; et plein de mon objet, j'en dis quelques mots dans ma lettre. Mais le lieu, comme les personnes, était marqué par des étoiles. Je ne désignais rien. Il prit ce récit pour un conte fait à plaisir, dont j'avais voulu embellir mon voyage. Ce fut à son dîner que ma lettre lui fut remise. Ah! dit-il, c'est le bon curé qui me donne de ses nouvelles. Et savez-vous à quoi il s'amuse à Paris? à faire des romans. En voici un essai. Il lut tout haut ma lettre. Notre oncle était de ce dîner. Il savait en

quel lieu s'était retiré son neveu ; d'Orambré l'en avait instruit ; et ce lieu était sur ma route. La situation le frappa ; il devina le reste, et il se retira rêveur et agité ; mais sa pensée se fixa sur le soupçon, que j'avais moi-même pris ce détour pour l'émouvoir, et que l'arrivée de ma lettre, au moment du dîner de M. de Verval, avait été préméditée.

A mon retour, j'allai le voir. Il me reçut froidement, me dit deux mots de mon voyage, me répondit à peine lorsque je lui parlai de lui-même et de sa santé. Enfin, après un long silence : Monsieur le curé, me dit-il en fronçant les sourcils, je vous connaissais bien des talens, mais non pas celui de faire des contes.— Des contes ! moi, monsieur ? — Oui, des contes qu'on lit à table, chez M. de Verval, et qu'on trouve fort amusans.—Je vous entends, monsieur, vous parlez d'une lettre où j'ai légèrement et vaguement tracé le tableau d'un ménage heureux par ses vertus, dans le sein de la pauvreté, tel que je venais de le voir. Ah ! ce n'est point un conte, c'est la vérité toute simple. — Et cette vérité, monsieur, vous la divulguez à plaisir ?—Hélas ! peut-elle être cachée ? Et cependant je n'en ai dit que ce que l'amitié la plus discrète en a pu dire, et je l'ai dit innocemment. — C'est donc innocemment, reprit-il avec amertume, que l'on met son ami en scène? —Et qui vous dit, monsieur, que j'aie parlé de vous? — Qui le dit! moi, qui l'ai entendu ; moi, qui n'ai que trop vu que la scène était arrangée, et que l'on m'y invitait pour m'en faire rougir. Ni M. de Verval ni moi, lui dis-je en me levant, ne connaissons ces tours d'adresse et de malice. Quant à moi, j'atteste le ciel que l'intention que vous m'attribuez ne m'est pas venue dans la pensée; et je suis étonné que vous ne m'ayez pas mieux connu. Quoi! vous vous en allez, me dit-il avec émotion !—Oui, je m'en vais, pour ne plus vous trouver injuste. — Injuste de me plaindre, lorsque après m'avoir fait mystère !... Il s'arrêta. De quoi vous ai-je fait mystère, lui demandai-je en le pressant? — De vos liaisons avec un homme qui m'a causé des chagrins mortels. C'était là que je l'attendais. Monsieur, je ne sais point, lui dis-je, partager des ressentimens dont la rigueur m'afflige autant que la durée. Ils répugnent à mon état, et plus encore à mon caractère. Quant à mes liaisons, je n'en fais mystère à personne. Il est vrai qu'avec vous j'ai gardé un silence que vous m'avez imposé vous-même; mais ce silence n'est point celui de la dissimulation ; et si l'on ne veut point savoir ce que je pense, au moins saura-t-on bien toujours ce que je fais. Au surplus, je déclare que pour personne au monde je n'aurai la faiblesse de sacrifier l'amitié. Et moi, monsieur, et moi, me dit-il avec violence, je ne suis donc pas votre ami. — J'en ai deux ; vous en êtes un ; mais je n'abandonne point l'autre. —

L'autre est un insensé.—Il l'a été peut-être; mais il n'est point ingr mais il est honnête homme, mais je le croyais malheureux : ces titres me sont sacrés. — Malheureux! peut-il ne pas l'être? Il l'est d'aimer, de révérer un homme injuste qui le hait. Encore! un homme injuste?—Oui, très-injuste! de faire un cri d'une faute, et de proscrire un innocent. C'est une chose étran repris-je en le voyant ému, qu'avec un sac d'or à la main se croie armé de la foudre, et que pour un moment d'erreur, délire, que sais-je? de cet égarement dont la cause est si pa donnable, on fasse gloire d'être inflexible, et qu'on se condam soi-même au tourment de toujours haïr! — Non, je ne le h point, non, je l'aimai toujours; et puisqu'il faut le dire, l'aime encore pour mon supplice.—Pour votre supplice! Ah gra Dieu! c'est donc un supplice d'aimer, d'aimer les siens? — Oui, c'en est un pour ce cœur trop sensible que l'ingratitude a bless Non, point d'ingratitude, interrompis-je avec toute ma force. Ce vice n'a jamais souillé l'âme du vertueux jeune homme qui vous chérit, qui vous honore, qui vous bénit dans sa misère, et qui pour vous donnerait tout son sang. Qu'il vienne donc, dit-il, se jeter dans mes bras avec sa femme et ses enfans; car tout ceci m'excède; il faut que j'en finisse; j'ai besoin de sommeil; et vos peintures romanesques dont je suis poursuivi ne me laissent aucun repos. Victoire, s'écria Juliette, je m'y attendais; et j'ai prévu le moment de votre bonheur. — Eh non, mademoiselle, vous n'y êtes pas encore, dit le curé. Ce n'est pas cependant qu'une révolution si prompte dans le cœur d'un homme irrité et qui se croyait implacable, ne me causât bien de la joie; mais j'avais encore bien des peines à éprouver avant que d'être au bout.

J'écrivis au plus vite à l'Ormon d'arriver, et il ne se fit pas attendre. La réconciliation de son oncle avec lui fut sincère et attendrissante. Madame de l'Ormon, ses enfans dans ses bras, rendit, comme vous croyez bien, le tableau plus touchant encore; et je jouis de ce spectacle avec délices. Mais je ne sais quelle amertume restait au fond du cœur de M. de Glancy. L'Ormon s'en aperçut; et attentif à ne pas se rendre indiscret, il le pria, peu de jours après, de lui permettre d'aller, avec sa femme, vaquer aux soins de la moisson.

Cette simplicité de mœurs ne déplut point à M. de Glancy. Mais leur départ, au lieu de l'affliger, comme je l'espérais, parut le soulager d'une secrète inquiétude; et dès le lendemain arriva M. d'Orambré. Son voyage ne fut pas long, et il s'en alla moins content que de coutume. J'attribuai le souci que je croyais lui voir au rappel du pauvre exilé.

Cependant, l'oncle, sans nous le dire, s'apercevait d'une

ration progressive dans sa santé. Il devint tous les jours plus
rage et plus solitaire. Il ne voyait que moi.
ur la fin de l'automne il eut des pronostics trop certains de
mort prochaine. Mon ami, me dit-il un jour, mon sang se
ompose, ma poitrine s'engage, et je commence à respirer péni-
ment ; il est temps de penser à moi. Vous m'avez vu profon-
nent blessé de la conduite de l'un de mes neveux. Dans ma
ère je fis un testament, et dans ce testament je le déshéritai.
nstituai l'autre mon légataire universel. Je l'appelai ; et en
igeant que le secret de mes dernières volontés ne fût révélé
'après moi, je l'en rendis dépositaire. Ma colère s'est apaisée ;
la nature, ou, si vous voulez, la justice, a repris ses droits. J'ai
it rappeler d'Orambré, et je lui ai demandé ce testament déposé
ns ses mains. « Eh quoi ! mon oncle, m'a-t-il dit, avez-vous pu
croire que je laisserais subsister un acte que le chagrin vous
avait dicté ? J'ai respecté votre ressentiment ; mais il aurait été
cruel à moi d'en abuser. Je suis riche, l'Ormon ne l'est pas ;
votre héritage est sa seule espérance. Votre testament l'en pri-
vait ; je l'ai brûlé. J'espère que mon oncle voudra bien me le
pardonner. » Mon ami, s'il est vrai qu'il l'a brûlé, c'est une
elle action ; et je l'en crois capable ; je n'ai jamais rien vu de ce
eune homme qui ne témoigne en sa faveur ; mais je suis na-
urellement soupçonneux, je vous le confesse ; et s'il m'avait
rompé !... A ces mots ses yeux se fixèrent sur les miens pour me
onsulter ; mais les miens se baissèrent, et mon silence fut ma
éponse. A demain, me dit-il, je vois que c'est ici une des choses
ur lesquelles il ne faut jamais demander conseil.

Le lendemain, nouveau tête-à-tête. Celui-ci fut intéressant.
Mais il me fit promettre d'en garder le secret jusqu'aux dernières
extrémités ; je le promis, et je veux lui tenir parole.

Dès ce moment, tous les nuages de sa pensée me semblèrent se
dissiper. Il fit venir ses deux neveux, les traita l'un et l'autre avec
une bonté pareille, leur recommanda la concorde, pria madame
de l'Ormon d'oublier le passé, caressa ses enfans, et, parmi ces
caresses, tourna souvent les yeux vers moi avec douceur en signe
de recommandation. Dieu sait si j'en avais besoin ! La veille de
sa mort, exhortant d'Orambré à se choisir, comme l'Ormon, une
vertueuse compagne : Hélas ! dit-il, je me suis dérobé le seul prix
de la vie ; j'en ai perdu le charme, quand je me suis condamné
moi-même à cette froide et triste viduité du célibat.

Son caractère naturellement bon avait perdu toute son âpreté ;
son âme s'était amollie ; et la manière douce et tendre dont il
avait reçu et recueilli dans son sein l'Ormon, sa femme et ses en-
fans, les avait vivement touchés. Ils le pleuraient comme un bon

père, mais leur douleur était sans faste; celle de d'Orambré plus d'éclat. Ainsi quelques jours se passèrent, après ses fa railles, à mêler ensemble nos larmes, et à répandre nos regr

Cependant je m'apercevais qu'insensiblement d'Orambré p nait dans la maison l'air et le ton de maître, qu'il avait l'œi tout, et qu'il s'était saisi des clefs. Je crus donc voir de l'équivoq dans ses intentions, et je voulus m'en éclaircir.

Je demandai aux deux neveux s'il ne convenait pas de fa mettre les scellés dans la maison, en attendant que l'on fît l'i ventaire? Cela est inutile, me dit d'Orambré d'un air froid : no n'aurons point de démêlé ensemble. Et quand je fus seul avec lu M. le curé, me dit-il, vous m'avez mis mal à mon aise. Je veux point affliger l'Ormon. Cependant il faut qu'il connais notre situation respective. Vous savez quelle a été pour moi l'e time, l'amitié de M. de Glancy. J'étais garçon, il me connaissa peu disposé au mariage; il regardait mes biens comme assurés l'Ormon et à ses enfans. Il a bien voulu joindre son héritage au mie et me rendre dépositaire. Il m'a institué son légataire universel; e l'acte qui contient sa volonté dernière est en mes mains, j'en sui porteur. C'est une chose fâcheuse à dire face à face; vous êtes bo et sage, vous êtes notre ami; c'est à vous de la faire entendre.

Monsieur, lui dis-je, il est possible que dans un moment d violence et de colère la bonté naturelle de M. de Glancy ai éprouvé quelque altération; mais c'est un de ces mouvemens qu l'on doit oublier : la loi les désavoue; et une probité délicate ne doit jamais s'en prévaloir. Je ne sais pas pourquoi, me dit-il d'un ton sec, vous attribuez à la colère une prédilection constante, invariable, connue de tout le monde, et dont vous-même avez été témoin. Je la suppose, répliquai-je, cette prédilection dont vous avez pour vous toutes les apparences; a-t-elle pu rendre cruel, injuste, impitoyable jusqu'au dernier soupir, un homme naturellement et sincèrement vertueux? Avez-vous pu le croire? Oseriez-vous le dire? Oseriez-vous bien l'affirmer? M. le curé, reprit-il, votre zèle passe les bornes. Je me modère; imitez-moi. Pardon, monsieur, lui dis-je, et seulement deux mots encore. La nature et la loi font un juste partage des biens de Glancy. Riche comme vous l'êtes, n'en est-ce pas assez pour vous de la moitié? En enviez-vous l'autre à M. de l'Ormon? Rendez, croyez-moi, cet hommage à la mémoire de votre oncle, d'effacer jusqu'au souvenir de ce qu'il a désavoué par la plus éclatante réconciliation. Chacun a ses maximes, M. le curé, me dit-il; ma manière à moi de rendre hommage à la mémoire de mon oncle, c'est de ne rien changer à ses dispositions et d'accomplir sa volonté. Je n'insisterai pas, lui dis-je, et je vous laisserai le temps de changer de résolution.

Mais, monsieur, si je suis réduit à défendre les droits de M. de l'Ormon, comme je m'y sens obligé, j'attaquerai, je vous en averti, vos prétentions immodérées, et peut-être aurez-vous à vous en repentir. Un sourire amer et dédaigneux répondit à cette menace, et il finit en me priant de disposer l'Ormon à se retirer sans éclat.

Dès ce moment je désespérai de le voir changer de langage. J'attendis cependant jusqu'au lendemain pour voir si la réflexion n'aurait pas amené quelque sentiment de pudeur.

Le lendemain matin je demandai à l'un de ses gens comment son maître avait passé la nuit. Il m'assura qu'il avait dormi d'un sommeil très-paisible, et qu'il venait de s'éveiller. L'indignation me saisit, et armé de tout mon courage, je me rendis au déjeuner. Il y vint plus délibéré que je ne l'avais jamais vu. M. d'Orambré, dis-je en le voyant, paraît avoir dormi cette nuit du sommeil du juste. Comme vous, M. le curé, me répondit l'audacieux. *Comme vous* me parut insolent à l'excès. Il caressa les enfans de l'Ormon, parla d'un air affectueux à leur mère, lui dit que ses enfans étaient les siens, que vraisemblablement il n'en aurait point d'autres, et qu'ils seraient les seuls auxquels passerait tout son bien; et puis s'adressant à l'Ormon : Ne vous offensez pas, lui dit-il, que notre oncle ait voulu que ce soit de mes mains qu'ils reçoivent son héritage; c'est un dépôt que je conserverai pour eux avec le plus grand soin.

L'Ormon interdit le pria de s'expliquer. Quoi! M. le curé ne vous a donc pas dit, reprit-il froidement, que M. de Glancy a fait de moi son légataire, et qu'il en a laissé le titre dans mes mains? Je ne l'ai pas dit, répliquai-je, et vous en savez la raison. J'ai voulu laisser à votre conscience le temps de vous parler; mais puisqu'elle se tait, c'est à moi de me faire entendre; et alors m'adressant aux deux époux, que je voyais, frappés d'étonnement, se regarder l'un l'autre : N'accusez pas, leur dis-je, de vous avoir trompés, cet oncle qui en mourant vous a tendu les bras. Non, ne le croyez point capable d'avoir insulté au malheur de vos enfans par de faux semblans de bonté et par des caresses perfides. Susceptible et prompt, il a pu dans sa colère vouloir déshériter un neveu qu'il aimait, mais il n'a pu vouloir lui en imposer avec une douceur traîtresse. Il vous a pardonné, et en vous pardonnant il a voulu vous voir rentrer dans tous les droits de la nature. Il a voulu que ce testament, que lui avait dicté la colère, vous fût à jamais inconnu. Il a voulu qu'il fût anéanti, et il l'a redemandé pour n'en laisser aucune trace. On lui a dit qu'il était brûlé. Qui le lui a dit, demanda le fourbe? — Vous, monsieur. — Moi! — Vous-même; je l'affirme sur sa parole. M. le curé, reprit-il, l'éloquence a beau jeu lorsqu'elle fait parler les morts; elle ne risque pas de se voir dé-

mentie. Ce n'est pas moi, monsieur, lui dis-je, que votre oncle démentirait s'il se faisait entendre du fond de son tombeau. Tremblez que sa cendre ne se ramine, et que le ciel, pour vous confondre, ne permette à sa voix de rompre le silence de la mort. A ces mots, il me regarda d'un air moqueur. Eh bien! repris-je, il va parler, puisque vous osez l'y contraindre. Et dans l'instant je tirai de ma poche un second testament que le mourant m'avait laissé.

Lisez tout haut, monsieur, dis-je à l'Ormon : voilà sa volonté dernière. Il lut, et par ce nouvel acte, ce fut lui qui fut déclaré seul héritier des biens de M. de Glancy.

D'Orambré frappé de la foudre, garda un moment le silence, et puis reprenant son audace : On voit, dit-il, dans cet écrit la séduction auriculaire; je ne tarderai pas à la faire connaître, et nous saurons s'il est permis d'abuser, avec ce manége, de la faiblesse des mourans. Il sortit outré de fureur, et peu d'instans après nous entendîmes partir sa chaise.

La révolution avait été sensible sur le visage de madame de l'Ormon et de son mari; mais je n'y aperçus, grâce au ciel, aucun signe d'une indécente joie; et tout à coup je vis l'Ormon tomber dans un abattement incompréhensible pour moi. Mon ami, me dit-il, c'est à présent que vous me croyez bien heureux; c'est à présent que je le suis moins que jamais, car je me sens coupable. Il vient de se passer en moi des mouvemens affreux : en me croyant déshérité, l'indignation m'a saisi; j'ai du fond de mon cœur, pour la première fois, outragé le meilleur des hommes, mon bienfaiteur, mon second père, que j'avais offensé, qui m'avait pardonné, et qui m'avait comblé de biens. Le bon jeune homme pouvait à peine articuler ces mots; la honte lui étouffait la voix. Allons, dit-il, allons du moins sur son tombeau demander pardon à son ombre. Hélas! plus que jamais j'ai besoin de le rendre miséricordieux envers moi.

Ce fut là, ce fut en voyant ruisseler sur la pierre qui renfermait la cendre de M. de Glancy les pleurs du repentir et ceux de la reconnaissance; ce fut en voyant les deux époux incliner leurs enfans sur cette tombe révérée et la leur faire baiser avec amour; ce fut alors que je jouis avec une tranquille et pleine volupté. Qu'ils furent touchans l'un et l'autre! Ils me devaient beaucoup, ils ne l'ignoraient pas, et ni l'un ni l'autre dans ce moment ne s'occupa de moi : leur cœur fut tout entier au véritable objet de leur reconnaissance; mais ce devoir rempli, la simple amitié eut son tour, et j'eus lieu d'observer combien le ressentiment des bienfaits élève et ennoblit encore les belles âmes. Pour nous, me disaient-ils, le premier des biens et celui auquel nul autre n'est comparable, c'est de savoir que ce généreux homme nous a aimés jus-

qu'à la fin ; mais après cette douce et précieuse idée, celle qui nous est la plus chère, celle au prix de laquelle tout l'or du monde serait vil, c'est de penser que le retour de ses bontés, nous le devons au zèle d'un ami tel que vous. Ah ! de grâce, leur dis-je, j'ai contribué à rapprocher de vous un bon parent, ne m'en ôtez pas le mérite : que m'en restera-t-il quand vous l'aurez payé au centuple de sa valeur ? Il n'y aurait plus de vertu à bien faire, si l'on trouvait partout des cœurs aussi reconnaissans.

SOLANGE.

J'ai été heureuse aussi une fois en ma vie, dit la marquise de Solange, et presque à la façon de M. le curé. Le moment en est déjà bien loin, et cependant il m'est comme présent encore.

Ma sœur, madame de Clarville, était une femme de l'ancien temps. J'avais été élevée avec elle ; mais notre seconde éducation ne fut pas la même. Son mari, qu'elle aimait dévotement, était un homme sage : il lui forma l'esprit, et lui donna son caractère. Le mien, que j'aimais bien aussi, était ce qu'on appelle un homme du monde ; il me laissa mon naturel. On disait même qu'il me gâtait, mais je n'en croyais rien. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'après deux ans de mariage, ma sœur et moi ne nous ressemblions point du tout ; mais en me pardonnant des goûts, des fantaisies, des plaisirs qu'elle n'avait pas, elle me promit de m'aimer tant que je ne serais qu'une folle estimable, et j'eus le bonheur d'arriver à l'âge où tous les écueils sont passés, sans que son amitié pour moi reçût la plus légère atteinte. Nos maisons, comme l'on peut croire, n'étaient pas sur le même ton : dans la sienne, les mœurs antiques, les nouvelles mœurs dans la mienne, formaient deux mondes différens. Il fallut pourtant bien qu'au mariage de son fils, elle permît quelque mélange. La jeunesse attira la jeunesse, et parmi les liaisons de mon neveu, les jeunes gens les plus aimables à mon gré déplurent à ma sœur : elle les trouvait à la fois importans et frivoles, maniérés dans leurs grâces, composés dans leur naturel, et le plus distingué d'entre eux par les agrémens de son âge, fut justement celui qu'elle prit en aversion.

Villarcé, destiné par sa naissance à remplir les premiers emplois de la magistrature, semblait avoir pris cet état par complaisance pour sa famille, et il voulait bien qu'on s'aperçût que la présidence n'était pas ce qui lui convenait le mieux. A l'habit près, c'était un militaire d'une tournure noble et leste, dédaignant l'importune gravité de la robe, et déployant toutes les grâces d'un maintien libre et dégagé. Son ton avec les femmes ne passait jamais les limites d'une galanterie respectueuse ; mais irré-

prétensible dans son langage, il n'était pas toujours aussi modeste et réservé dans ses regards.

Vous pensez bien qu'un magistrat de cette élégance ne fut pas du goût de ma sœur. Le caractère de son esprit ne lui plut guère davantage; il avait ce que dans le monde on appelle *du trait*, des saillies, des mots imprévus et piquans, peu de suite dans les idées. Causant tant qu'on voulait, pourvu qu'il ne fallût pas raisonner, voltigeant d'objets en objets, sans se reposer sur aucun, il aurait cru s'appesantir s'il eût réfléchi deux minutes à ce qu'il avait dit, à ce qu'il allait dire; mais plus son entretien était léger, plus il était brillant.

Les jeunes gens, les jeunes femmes ne se lassaient point de l'entendre. Comme il savait un peu de tout, il avait l'air de tout savoir, et l'on se demandait comment il pouvait à son âge en avoir tant appris.

Mais ni ma sœur, ni les têtes mûres qui composaient sa société intime, n'admiraient cette suffisance : ils n'y voyaient qu'une superficie de faux savoir sur un grand fonds de vanité. Pour moi j'étais plus indulgente, et sans me soucier que son esprit fût plus solide, je le trouvais fort amusant. Je ne lui désirais qu'un peu moins d'assurance et un peu plus de modestie; et Caliste, ma nièce, comme vous l'allez voir, était assez de mon avis.

Un jour que devant elle j'excusais Villarcé du reproche de fatuité : Voilà, me dit ma sœur, une belle cause à défendre! la présomption d'un jeune étourdi qui ne doute de rien, qui décide de tout, et qui ne daigne pas même entendre l'homme instruit, l'homme sage qui lui donnerait des leçons. Ne me parles pas d'une tête aussi pleine de vent, ni d'un personnage aussi vain, aussi occupé de lui-même, et qui, sous un habit qui lui prescrit au moins le sérieux des bienséances, se donne tous les airs qui contrastent le plus avec les mœurs de son état. Je plains la femme qui l'aura pour époux, je plains la mère qui l'a pour fils, et je suis très-fâchée qu'il soit lié avec le mien. Je ne veux plus rien voir chez moi qui lui ressemble.

Si j'avais regardé ma nièce dans ce moment, j'aurais pu voir l'impression que ces mots faisaient sur son âme; mais je ne m'aperçus de rien : je ne m'intéressais que légèrement à Villarcé; je n'insistai pas davantage. Bientôt après le ton de la maison de ma sœur étant redevenu trop sérieux pour lui, et l'accueil froid qu'il y reçut l'en ayant éloigné, je ne le revis plus que de loin en loin dans le monde, où je crus le trouver plus sage, plus réservé, mais moins aimable. Il faut que la fatuité ait un charme qui lui est propre; car on ne s'en corrige pas sans qu'il en coûte quelque agrément.

La jeune madame de Clarville, naturellement douce et timide, prit sans peine les mœurs et les goûts de sa belle-mère. Son mari l'adorait; il ne respirait que pour elle, et le bonheur ayant pris dans son âme la place des amusemens et des illusions passagères, il avait renoncé lui-même à cette vie dissipée qui ne plaît qu'à des cœurs oisifs.

C'était dans cet intérieur que Caliste, ma nièce, semblait attendre paisiblement que sa mère disposât d'elle. Nous parlâmes de l'établir, et sur le choix de son époux, car le nombre des aspirans croissait de jour en jour, sa mère eut la bonté de lui demander sa pensée.

Madame, lui répondit Caliste avec son air doux et modeste, vous m'avez rendu si sacrés et en même temps si redoutables les devoirs d'épouse et de mère, que j'ai besoin de me consulter et de m'assurer de moi-même, avant d'oser me croire digne de les remplir. C'est un examen sérieux et profond que je veux faire dans le silence, et au pied des autels, entre le ciel et moi. Daignez avant de disposer de votre fille, qui vous sera toujours soumise, lui accorder, loin du monde et dans la paix du cloître, quelque intervalle de solitude et de recueillement.

Cette réponse étonna ma sœur, et quoiqu'elle en fût édifiée : J'aurais espéré, lui dit-elle, qu'une bonne mère serait admise entre le ciel et vous à ce conseil secret, et que pour mieux vous disposer à lui obéir, vous n'auriez pas besoin de vous éloigner d'elle.

Madame, lui répondit Caliste, si, comme le ciel, vous pouviez lire dans mon âme et dans ma pensée sans m'obliger moi-même à vous en démêler tous les replis, je vous dirais : Lisez, et disposez de moi; mais ce respect tendre et timide que je conserverai pour vous toute ma vie, cette crainte religieuse de vous déplaire ou de vous affliger, cette crainte plus délicate de ne pas vous paraître assez digne de votre amour, ne permettra jamais que j'ose me livrer, sans un peu de réserve, à cette confiance dont vous êtes si digne. J'en aurais bien la volonté, mais je n'en aurais pas le courage et la force. Quelle âme est assez pure pour se montrer nue et sans voile à d'autres yeux que ceux de celui qui voit tout, et qui veut bien tout pardonner?

C'était lui avouer assez ingénument qu'elle avait dans le cœur quelque secret qu'elle n'osait lui dire. Ma sœur n'expliqua point ainsi cette réponse; elle convint qu'il était une sorte d'examen de soi-même, dont le compte n'était réservé qu'à Dieu seul, et que l'exiger de sa fille, ce serait excéder les droits du pouvoir maternel. Le couvent fut choisi; ma nièce y fut conduite par sa mère; et celle-ci, en me confiant l'entretien qu'elles avaient eu, n'en témoigna aucune inquiétude; j'en eus très-peu moi-même, et l'air

calme et serein dont se parait ma nièce toutes les fois que j'allais la voir acheva de me rassurer.

Cependant, au bout de trois mois, Caliste écrivit à sa mère pour la supplier, dans les termes les plus respectueux, mais les plus pressans, d'approuver qu'elle prît le voile. Sa lettre respirait une piété angélique. Ma sœur en fut touchée. A Dieu ne plaise, me dit-elle en me confiant cette lettre, que je m'oppose à une vocation si sainte, si elle est véritable! mais je veux l'éprouver. Caliste n'avait pas vingt ans. Elle exigea qu'elle ne prît le voile qu'à l'âge prescrit pour les vœux.

Dans une fille que sa naissance, sa fortune, et surtout sa beauté, destinaient à tous les bonheurs de ce monde, cette résolution me parut singulière, et d'autant plus qu'elle me semblait prise avant son entrée au couvent. J'en voulus pénétrer la cause; et d'abord je me procurai un entretien particulier avec l'abbesse. C'était une excellente femme, un peu fière de sa naissance, mais religieuse dans l'âme, et qui, dans le babil du parloir, mêlait assez d'esprit à beaucoup de naïveté.

Est-il vrai, madame, lui dis-je, que mademoiselle de Clarville, ma nièce, ait envie de prendre le voile? Non, madame, me dit l'abbesse, ce n'est point une envie, c'est une belle et bonne vocation, je vous le garantis, et je ne m'y trompe jamais. D'abord la ferveur d'une sainte, la docilité d'un enfant, la douceur, la candeur, l'innocence d'une colombe.... Ah! madame, qu'elle est heureuse d'avoir échappée aux vautours! Et puis, avec tant de beauté, cet oubli d'elle-même, cette pudeur si tendre, cette craintive modestie qu'un mot, qu'un rien peut alarmer, et qu'un souffle aurait pu ternir! Bon Dieu! à combien de périls ne s'est-elle pas dérobée! Allez, madame, je sais un peu ce qui se passe dans le monde. Je vois ici bien des personnes de la plus haute qualité, les miens et les amis des miens. J'y vois aussi de graves et pieux personnages, un père Ambroise, un père Anselme, un père Séraphin, les conseils de familles, les lumières du siècle; et dans tout ce qu'ils m'en racontent, je ne vois que folie, mensonge et vanité, des spectacles frivoles, des soupers insipides, des cercles ennuyeux, un luxe qui fait peur, et des plaisirs qui font pitié.

Oui, mais ma nièce ne connaît rien de tout cela, lui dis-je, à moins que vous, madame, ne l'en ayez instruite. Oh! non, Dieu m'est témoin, dit-elle, qu'avant de venir ici sa résolution était prise de renoncer au néant du monde, je n'ai fait que l'y affermir.

Le premier point une fois éclairci: mais, madame, insistai-je, lui trouvez-vous dans vos entretiens cet enjouement, ces rayons de gaieté qui annoncent une âme contente? Non, la gaieté, dit-

elle, n'est point son caractère ; c'est plutôt le recueillement, la méditation, le silence et le goût de la solitude ; mais ce sont là les dons du ciel les plus rares, les plus exquis.

Me voilà sûre encore que ma nièce est triste et rêveuse ; et dans cette mélancolie, demandai-je à l'abbesse, n'apercevez-vous pas quelquefois de l'ennui ? De l'ennui ! madame, dit-elle, a-t-on jamais ici le temps de s'ennuyer ? On y a le choix entre la vie active et la vie contemplative. La vie active est occupée dans les divers emplois de la maison, ce n'est point là ce qui convient à votre nièce ; mais pour la vie contemplative, je vous réponds, madame, qu'elle s'y livre avec délices, et je m'en aperçois jusque dans nos récréations. Par exemple, à la promenade, dans nos jardins, car nos jardins sont l'abrégé de la campagne, des arbres du plus bel ombrage, des oiseaux, des gazons, des fleurs, des fruits ; et sur nos têtes ce beau ciel, ces brillans nuages, ce soleil ; et le soir, ces étoiles, ce clair de lune, cette voûte d'azur ! Vous m'avouerez, madame, qu'il n'y a rien de plus ravissant. Eh bien, lui dis-je, en est-ce assez, ma fille, pour remplir une âme de joie et d'admiration ? Oui, lorsqu'une âme est en paix, dit-elle, ce sont là des plaisirs bien doux. Alors je la vois de nouveau se recueillir et soupirer de l'émotion que lui causent ces merveilles de la nature. Quelquefois même, dans son ravissement, des larmes coulent de ses yeux.

Vous pensez bien que j'expliquai ces larmes tout différemment de l'abbesse. J'espère, ajouta-t-elle, que, dans ma dignité, ce sera sœur Caliste qui me remplacera. J'ai cinquante ans, elle en a vingt ; j'aurai le temps de la former, et j'y emploierai tous mes soins. Je crois, madame, que cette perspective n'est faite pour vous déplaire. Mais ma belle Caliste est si modeste, qu'elle rejette cette pensée ; et comme si un ange lui avait prédit que je dois lui survivre, elle m'assure tous les jours que ce sera moi qui pleurerai sur son tombeau.

A ces derniers mots, je sentis que le cœur de ma nièce était mortellement blessé, et je quittai l'abbesse dans la ferme résolution d'écarter de l'autel cette faible et douce victime.

Le lendemain je la vis elle-même ; et je ne conçois pas encore l'empire que ce jeune cœur avait pris sur lui-même pour me cacher son mal.

Je voulus lui faire sentir les conséquences de sa résolution. Je lui représentai ces murs, ces grilles, cette captivité, cette éternelle dépendance, ce mélange de caractères souvent incompatibles et irrévocablement réunis dans le même lieu, enfin cette privation de toute liberté. Elle me répondit que pour un sexe à qui les simples bienséances prescrivaient une vie retirée et tranquille,

il fallait peu d'espace pour respirer, vivre et mourir; que ces murs n'étaient rien pour qui n'avait aucune envie de les franchir, ni de savoir ce qui se passait au-delà ; qu'avec de la raison, de la douceur et de la modestie, on se conciliait partout les esprits les plus difficiles; que dans toutes les conditions de la vie on était dépendant, que malheur même à qui n'avait ni loi ni règle, enfin qu'on était libre dès qu'on savait vouloir constamment ce que l'on devait, et qu'à ce prix, on l'était dans le cloître autant et plus que dans le monde, où l'on est souvent obligé de vouloir ce qu'on ne doit pas.

Interdite de ces réponses, je les communiquais à sa mère, qui s'en affligeait avec moi, mais qui ne laissait pas d'y trouver beaucoup de sagesse.

Elle allait voir sa fille, elle lui témoignait avec une sorte de respect pour sa vocation, le regret qu'elle aurait d'être privée d'elle. Non, lui disait Caliste, nous ne serons jamais privées l'une de l'autre. Quel qu'eût été mon sort, il eût fallu être éloignée de vous; je le serai le moins possible, et avec cette différence, que dans le monde mille objets de devoir ou de dissipation m'auraient envié votre idée, et vous auraient pu dérober quelques uns de mes sentimens; au lieu que dans le cloître, Dieu et vous, voilà tout pour moi. Mon frère et son aimable femme sont une société assez intéressante pour remplir votre intérieur de joie et de consolation; de nouveaux objets y mêleront encore le charme de leur innocence; c'en est assez pour vous rendre heureuse; et si le ciel pouvait permettre qu'un cœur si bon eût des chagrins, c'est alors, ô ma tendre mère, que je vous demande la préférence, et qu'à tous les momens mes bras seraient ouverts. D'autres partageront votre félicité; moi, je partagerai, j'adoucirai vos peines, et nous les offrirons ensemble au suprême consolateur.

Ma pauvre sœur revenait du parloir pénétrée, enchantée des vertus de sa fille, et surtout bien persuadée qu'elle serait heureuse dans l'état qu'elle avait choisi. Moi-même, revenue de mes inquiétudes, je commençais à croire qu'elle ne faisait que céder à de saintes inspirations; et les deux ans d'épreuve étant presque écoulés, nous touchions au moment de lui laisser prendre le voile.

Eh bien, ma fille, lui dis-je enfin, car tu es ma fille aussi, et j'espérais que tu me tiendrais lieu de mes enfans que j'ai perdus: Eh bien! ta résolution est donc invariablement décidée? Oui, ma tante, très-décidée, me dit-elle, et je vis pour la première fois ses regards s'armer de courage. Je n'aurai plus, lui dis-je, sur ce triste sujet que cet entretien avec toi. Parlons-nous bien sincèrement: naissance, fortune, espérances du sort le plus brillant, tu vas donc tout sacrifier sans peine et sans regret? Un dédaigneux

sourire exprima le mépris dont elle voyait tous ces biens. A présent, dis-moi, poursuivis-je, si tu connais des devoirs plus saints et plus doux à remplir que les devoirs d'épouse et de mère? Non, me dit-elle, il n'en est point de plus doux ni de plus sacrés. — Et crois-tu qu'aux yeux de Dieu même il y ait rien de plus agréable qu'une femme qui les remplit? — Non rien, j'en suis persuadée. — Et lorsqu'on se sent appelée à cet état, n'est-ce pas tromper à la fois le vœu de la nature et l'attente du ciel, que de s'y refuser? — Oui, mais pour s'y croire appelée, il faut en avoir les vertus? — Mon enfant, n'exagérons rien : quelles sont-elles ces vertus? n'est-ce pas la douceur, la tendresse, la modestie, le goût de l'ordre, le courage d'une âme fidèlement soumise et dévouée à tout ce qu'exigera d'elle la sainteté de ses liens? — Oui, tel est le modèle que j'ai sous les yeux. — Eh bien! de ces vertus, dis-moi celle que tu n'as pas, ou que tu n'aurais pas dans la position de ta mère. — Ah! ma mère n'a jamais eu dans l'âme un sentiment que son devoir n'ait avoué. — Voilà le mot que j'attendais de toi : ce mot seul m'a tout dit; et je lis enfin dans ton âme. — Qu'ai-je donc dit, ma tante, reprit Caliste avec effroi? — Rien, si tu te repens de m'avoir confié tout ton secret; mais tout, si tu veux bien que ta meilleure amie en soit dépositaire. — Eh bien! parlez : je n'aurai plus que la force de vous entendre. Et en disant ces mots, elle se mit à fondre en larmes. Tu as pris dans le monde, lui dis-je, une inclination que tu ne crois pas raisonnable, et dont tu désespères de pouvoir te guérir. Madame, me dit-elle avec fierté, je n'aimerai jamais, et je n'ai jamais rien aimé que de digne de mon estime; mais il est d'autres convenances que malheureusement un jeune et faible cœur ne consulte pas dans son choix. — Quel est-il donc ce choix qui blesserait les convenances? — Ma tante, j'en ai dit assez : n'exigez pas un effort inutile qui serait déchirant pour moi. Qu'il vous suffise de savoir que jamais cette inclination, trop invincible, hélas! n'obtiendrait l'aveu de ma mère. J'en suis certaine, et je n'ai plus qu'à l'ensevelir pour jamais. Quant à celui qui a troublé mon repos sans en avoir eu la pensée, c'est un secret entre le ciel et moi, et je serais inconsolable si son nom m'était échappé. — Mais, mon enfant, avec cet amour dans le cœur, tu viens faire des vœux au ciel de renoncer au monde et de n'être plus qu'à lui seul! — Oui, ma tante, et mes vœux seront fidèlement remplis. Je serais criminelle si j'allais à l'autel tromper un homme, et lui promettre, lui laisser espérer au moins la possession d'un cœur rempli d'une autre image; mais devant Dieu je suis innocente. Je ne le trompe point, je ne l'offense point. Il n'y a point de rivalité entre lui et sa créature, il n'y aura point de jalousie. Il me verra lui offrir

tous les jours en victime ce que j'aurai le plus chéri. Aucun regret n'altérera la pureté de ce sacrifice; et si Dieu me laisse dans le cœur un sentiment involontaire, en le lui immolant je le sanctifierai. Vous le dirai-je enfin, je suis peut-être heureuse d'avoir à lui montrer, en m'élevant à lui, les tristes débris de ma chaîne et les marques de sa victoire.

En me parlant ainsi son visage était animé, ses yeux levés au ciel étaient brillans de joie et humides de larmes; je n'ai jamais rien vu de si étonnant, de si touchant que ce mélange de deux amours, dont l'un s'applaudissait de sacrifier l'autre. Je m'en allais ravie de ce que je venais de voir, lorsqu'en cherchant quel pouvait être dans le monde l'objet qui avait si vivement touché son cœur, je me souvins, comme d'un songe, que devant elle, un jour, sa mère, en me parlant de Villarcé, en avait dit ce que vous avez entendu. C'est lui, je n'en saurais douter, dis-je en moi-même : la pauvre enfant! Je ne suis pas surprise qu'elle ait désespéré de l'obtenir. Et dès ce moment je me pris du plus vif intérêt pour Villarcé; j'en parlai dans le monde, et j'en demandai des nouvelles; mais on me répondit qu'on ne le voyait plus.

Le jour approche, me dit ma sœur; il faut que j'aille voir ma fille, et je n'en ai plus le courage. Ah! lui dis-je, si vous saviez ce que j'ai su moi-même d'une vocation pareille, vous seriez bien plus faible encore. Qu'est-ce, demanda-t-elle? Une jeune personne, dans un accès de ferveur et de zèle, veut se faire religieuse; on y consent; elle s'engage; et quand ses vœux sont prononcés, tout son courage tombe, le regret la saisit, un noir chagrin s'empare d'elle; la malheureuse a dans le cœur une passion dont le feu la consume, sa jeunesse est déjà flétrie, et tous les jours elle s'éteint. — Et comment s'est-elle engagée, si elle avait dans le cœur cette passion funeste? — Elle aimait un jeune homme bien né, de bonnes mœurs, d'une fortune même assortie à la sienne, mais plein des ridicules et des vanités de son âge; ses parens le lui ont refusé, elle a pris sa résolution. Ah! les cruels, s'écria ma sœur! pourquoi avoir désespéré d'une jeunesse que la raison eût peut-être bientôt mûrie? Nous sommes tous injustes envers les jeunes gens : avec eux nous prenons au grave des choses souvent très-légères. N'avais-je pas conçu moi-même l'aversion la plus sérieuse, le mépris même le plus amer pour un jeune homme qui en peu de temps est devenu très-estimable? Je le trouvais pétri d'orgueil, vain, léger, choquant même dans sa présomption; eh bien, mon fils m'assure qu'il est changé au point de n'être plus reconnaissable. Il est modeste, réservé, sage dans ses propos comme dans sa conduite; en un mot, il est le modèle des jeunes gens de

son état; et dans des circonstances difficiles, il s'est fait admirer par un mélange de prudence et de fermeté au-dessus de son âge. N'est-ce pas, demandai-je, M. de Villarcé? — Hélas! c'est lui-même. Il me témoigne le désir de rentrer en grâce auprès de moi. J'ai consenti avec empressement à le recevoir, et je suis bien impatiente de réparer les torts de mes préventions.

Jugez combien je fus émue de cette lueur d'espérance. Le ciel me l'envoyait. Je renfermai ma joie; et le plus modérément qu'il me fut possible: Vous me faites plaisir, dis-je à ma sœur, de m'apprendre que ce jeune homme se soit formé; j'eus toujours du faible pour lui. Je le sais bien, dit-elle, aussi je vous invite à venir avec moi le recevoir demain; comme je veux lui parler à mon aise, nous serons seuls. Jugez si je manquai à me trouver au rendez-vous. Le jeune homme se présenta de l'air le plus timide, portant sur le visage la confusion du passé. Sa figure naturellement noble, avait acquis de la dignité; mais elle était pâle et ternie. Il n'osa parler le premier; ce fut ma sœur qui le prévint.

Monsieur, lui dit-elle, je suis ravie de vous revoir, car vous avez à vous plaindre de moi; et quoique l'estime publique vous ait bien pleinement vengé de mes préventions, il me manque à moi-même de soulager mon cœur des reproches que je me fais et que vous avez droit de me faire. A vous, madame, reprit-il, des reproches! Je n'ai que des grâces à vous rendre; car le malheur d'avoir pu vous déplaire a été pour moi la plus sensible, mais la plus utile leçon. L'expression qu'il mit à ces mots, *la plus sensible*, me pénétra jusqu'au fond du cœur. Oui, madame, poursuivit-il, si les illusions de la vanité, dont le monde m'environnait, et qui sans vous peut-être m'auraient long-temps séduit, se sont tout à coup dissipées, c'est à votre sévérité que j'en suis redevable. A tous les frivoles suffrages que je briguais avec tant d'ardeur, j'ai opposé votre opinion; et j'ai senti qu'un homme exclu de votre société pour les airs et les tons qu'il se donnait si follement, ne pouvait plus s'estimer lui-même. J'ai rougi à mes propres yeux; et dès-lors j'ai été changé. Vous l'êtes prodigieusement, reprit ma sœur, et il m'est doux d'entendre que j'ai contribué à produire ce changement que le temps aurait fait sans moi. Mais, comme moi, monsieur, n'avez-vous pas été trop rigoureux envers vous-même? J'entends parler de la vie appliquée et laborieuse que vous menez, et je crois voir que votre santé en a souffert. — Oui, madame, elle est altérée; et je n'espère pas qu'elle se rétablisse; mais l'excès du travail auquel on attribue cette altération, n'en est que la cause apparente. Je sais quel est mon mal, et je sais qu'il est sans remède. Sans remède! à votre âge! reprit ma sœur avec intérêt. — Oui, madame, à mon âge il est des atteintes

cruelles dont on a long-temps à souffrir et dont on ne guérit jamais. Ma sœur détourna l'entretien pour ne pas l'occuper de ses tristes idées; et lorsqu'il fut parti : Ce jeune homme a, dit-elle, quelque passion dans l'âme. Je le crois comme vous, lui dis-je, et je soupçonne que c'est lui qu'aimait cette jeune personne dont je vous ai peint le malheur. Lui! s'écria ma sœur avec émotion; et quelle est cette infortunée? — C'est ma nièce, c'est votre fille. — O ciel! que dites-vous! Ma fille! ils s'aimaient donc à mon insu! Et à l'insu l'un de l'autre, ajoutai-je; chacun des deux se flatte de mourir avec son secret, et je ne sais moi-même que ce que j'en ai pénétré. Il faut tout éclaircir, me dit ma sœur; voyez ma fille, tâchez de lire dans son cœur; et prévenez l'abbesse que tout est suspendu. De mon côté j'ai fait inviter Villarcé à souper demain avec moi: je ne tarderai pas à savoir de lui-même ce qui se passe dans mon âme.

Villarcé qui, de son côté, désirait de la trouver seule, arriva de bonne heure, et l'entretien s'engagea sans détour. Monsieur, lui dit ma sœur, vous m'avez parlé de vos peines; et l'estime la plus sincère, l'intérêt le plus sérieux me presse de savoir quelle en est la nature, pour vous offrir sinon des conseils salutaires, au moins les consolations de l'amitié; car, je vous le répète, c'est par ce sentiment que je veux réparer mes torts. Madame, répondit le jeune homme, vos bontés semblent pressentir ce que j'ai à vous révéler, tant c'est à propos qu'elles daignent m'en inspirer la confiance. Lisez donc au fond de mon cœur.

Tandis que je me ruinais dans votre estime par des travers et des ridicules dont je m'étais fait un système, je m'enivrais auprès de vous des illusions les plus flatteuses de l'espérance et de l'amour, et je m'applaudissais d'une passion naissante qui devait faire mon supplice. Bientôt le charme a été rompu; et c'est alors que j'ai senti au fond de mon âme se fixer et s'approfondir l'impression fatale d'un objet qui m'était ravi, qui l'était pour jamais. J'ai su de mon ami que, volontairement et par inclination, sa sœur, au grand regret de sa mère et de sa famille, s'étant retirée au couvent, demandait à prendre le voile. J'ai su que deux années d'épreuve n'ont fait que l'affermir dans sa résolution. Enfin je sais que dans peu de jours se consomme son sacrifice; je n'ai pas la pensée de l'en dissuader, ni d'obtenir de vous, madame, une tentative inutile. Je ne veux pas non plus jouer dans le monde des scènes de romans, ni me faire citer au nombre des amans malheureux et désespérés; on n'a que trop parlé de moi; je n'ai plus qu'à mourir tranquille; et mon ami lui-même qui me voit dépérir, ne connaît point mon mal. Mais vous, madame, dont le cœur est un sanctuaire pour moi, vous tenez de si près à l'objet de

mes peines, que dès que vous avez daigné vouloir en être instruite, vous avez dû l'être. Ce sera d'ailleurs, je l'avoue, un soulagement pour celui qui adore mademoiselle de Clarville, qui ne la verra plus, qui l'aimera toujours, de pouvoir parler avec vous d'un objet qui nous est si cher.

Quand même la cause de votre malheur me serait étrangère, lui dit ma sœur, je m'y intéresserais par tous les sentimens qu'un vertueux amour inspire; et après en avoir sollicité la confidence, je me ferais un devoir d'en adoucir les peines, si je ne pouvais rien de plus. Combien n'y suis-je pas plus obligée encore, lorsque cette cause innocente du mal qui vous détruit est un autre moi-même? Ce que je n'ai pas fait pour moi, quoique ma fille que je perdais me fût bien chère, je le ferai pour vous, monsieur, n'en doutez pas; et hormis d'abuser du pouvoir maternel, tout ce qui n'est qu'invitation et que persuasion sera mis en usage pour ramener ma fille auprès de moi. Alors si elle sent comme moi le prix d'un cœur tel que le vôtre, elle est à vous; et je ferai mon bonheur d'assurer le sien. Elle achevait à peine, le bon jeune homme était à ses genoux.

Je ne sais pas décrire des scènes pathétiques, reprit madame de Solange; et d'ailleurs chacun sent ce que peut dire un mourant qu'on ranime par un breuvage salutaire, ou un naufragé qui périt, et auquel du haut d'un écueil on jette un cable secourable. Je vous laisse donc imaginer ces transports de reconnaissance; et je vais moi-même trouver Caliste, que je revis le lendemain.

Il ne me fut pas difficile, en lui parlant de sa mère, d'amener le récit de sa réconciliation avec M. de Villarcé, et de leur premier entretien. Caliste en m'écoutant rougit, mais sans marquer encore aucune émotion. Ce ne fut qu'à ces mots, *il est des atteintes cruelles dont on a long-temps à souffrir et dont on ne guérit jamais*, qu'elle ajouta: Oh non, jamais, jamais on n'en guérit.

Ne penses-tu pas comme nous, lui demandai-je, que ce jeune homme a quelque passion dans l'âme? — Hélas! peut-être bien, dit-elle, et si cela est, je le plains; car il n'a pas les mêmes consolations que moi. — Et si celle qu'il aime, l'aimait aussi à son insu? Et s'ils n'étaient malheureux l'un et l'autre que pour ne pas savoir qu'il leur est permis d'être heureux? — Hélas! me dit-elle, ma tante, pourquoi venez-vous me troubler de ces dangereuses pensées? Je vois trop bien que vous croyez avoir pénétré mon secret; mais croyez-vous de même avoir surpris le sien? Et quand ce serait lui, qui vous assure que ce soit moi? Et si ce n'est pas moi, voyez le mal que vous me faites! Et si c'est toi, lui dis-je en fixant mes yeux sur les siens? Elle se jeta dans mes

bras; et je sentis mon sein baigné de larmes. Eh bien, c'est toi, il l'a dit à ma sœur, et nous n'en pouvons plus douter. — Et que lui a répondu ma mère, demanda-t-elle d'une voix tremblante? — Que tu es à lui, si tu le veux. — Quoi, ma tante, il faut donc que ma conduite se démente, et que pour un époux dont on m'aura parlé, je change de résolution? Que dira-t-on de moi? — Que tu obéis à ta mère. N'as-tu pas annoncé que tu lui étais soumise, et que ta résolution même dépendait de sa volonté? — Oui, je l'ai dit. — Eh bien, ta mère commandera, et tu ne feras qu'obéir. Elle m'embrassa de nouveau, et au battement de son cœur, au mouvement pressé de son haleine, je crus sentir s'exhaler de son sein tous les soupirs qu'elle étouffait depuis deux ans. Je la quittai bien vite pour aller retrouver ma sœur.

Je ne me trompais pas : j'ai son aveu, lui dis-je, et c'est bien Villarcé qu'elle aime. Mais elle ne veut changer de résolution que pour vous obéir; et il faut que vous commandiez. Je commande, me dit ma sœur, qu'elle se rende auprès de moi dès ce soir même. Allez, et ramenez-la moi. Les heures de douleur sont longues, et je veux épargner à cet intéressant jeune homme au moins cette nuit de tourment.

Elle le fit venir; et, par degrés, le rassurant et lui insinuant l'espérance, elle affaiblit tant qu'il lui fut possible la commotion que lui aurait causée une subite joie; elle fit prudemment, car il y aurait succombé.

Nous ne tardâmes point à arriver, sa fille et moi. La voilà, lui dit-elle en nous voyant paraître; elle est soumise à ma volonté; elle y cède sans répugnance; peut-être un jour vous en dira-t-elle davantage. Sa mère ne veut pas lui en dérober le plaisir.

Ce fut alors que nous conçûmes combien nécessaire avait été la précaution que ma sœur avait prise; car tout préparé qu'il était à soutenir l'excès de son bonheur, Villarcé n'en eut pas la force; ses genoux fléchirent sous lui; il se laissait tomber, et ce fut moi qui le soutins. Caliste, dans les bras de sa mère, ne voyait qu'elle, et pleurait de joie et d'amour. Enfin tout fut calmé, et lorsque je les vis à table, elle auprès de sa mère, et lui auprès de moi, vis-à-vis l'un de l'autre, n'osant se regarder et ne pouvant parler tant ils étaient saisis, confus, surpris de se trouver amans sans s'en être jamais doutés.... Je vais vous dire une chose étrange; mais n'en déplaise à l'amour maternel, et n'en déplaise à l'amour même, je crois que de nous quatre je fus dans ce moment la plus heureuse, par la seule pensée que leur bonheur venait de moi.

DRISAC.

Du temps de la chevalerie, dit à son tour le baron de Drisac,

avec l'accent de son pays, il n'y avait pas un gentilhomme qui n'eût, au coin de son feu, quelque belle aventure, quelque prouesse à raconter. Ce bon temps est passé. Il n'y a plus de géans, plus d'enchanteurs, plus de champs clos; on n'enlève plus de princesses; que voulez-vous qu'on vous raconte? Pour moi; je ne sais que vous dire; et en repassant dans ma mémoire les événemens de ma vie, le plus beau jour dont je me souvienne, fut celui où en admirant les tableaux de nos peintres dans le salon des arts, je reçus une croquignole. Quoi, sur le nez, s'écria Juliette? Eh oui, mademoiselle, sur ce nez-là. Voici le fait.

A l'âge de vingt ans, j'étais arrivé à Paris, avec mon patrimoine dans un porte-feuille très-mince, et la promesse d'un brevet de lieutenant d'infanterie, sur lequel je fondais toutes mes espérances et mes projets d'ambition. Le brevet se faisait attendre, car c'était le temps de la guerre; on était friand de dangers, et les emplois vacans étaient brigués par une foule de jeunes amans de la gloire; si bien qu'en attendant mon tour, je voyais mon petit pécule s'en aller insensiblement. Je le ménageais pourtant bien! et pour me tenir lieu des plaisirs ruineux, je m'en faisais d'économiques. Moitié goût naturel, et moitié calcul et prudence, je m'avisai d'aimer les arts et de fréquenter les artistes. Mes spectacles étaient les ateliers; il ne m'en coûtait rien; et plus sensible tous les jours aux productions du génie, je pouvais en jouir sans bourse délier; je trouvais cela fort commode! ajoutez, d'abondance, que parmi les artistes, je trouvais des hommes instruits, des caractères à l'antique, une franchise que j'aime fort, une fierté que je ne hais point, de la gaieté, souvent de l'esprit, de la verve, et une vivacité d'imagination qui me rappelait mon pays.

Celui de tous auquel je m'attachai le plus, ce fut Carle Vanloo. Il n'y avait pas de meilleur peintre, il n'y avait pas de meilleur homme. Plein de génie et d'âme, il avait les mœurs d'un enfant. Il remarqua mon assiduité; il fut sensible aux éloges naïfs que je donnais à ses ouvrages; et il me prit en amitié. Bientôt il me permit de l'aller voir chez lui: j'y trouvai le bonheur et les plaisirs de l'innocence. Sa femme avait la voix d'un rossignol, sa fille l'éclat d'une rose; c'était le plus joli printemps qu'il fût possible de voir fleurir.

Vous allez en être amoureux, lui dit tout bas Dervis. — Oh! non, je ne voyais dans la belle Carline que le chef-d'œuvre de son père: sa main était promise et son petit cœur engagé; qu'aurais-je fait de mon amour? Non, croyez-moi, l'amour ne vient pas tout seul et de lui-même, c'est toujours l'espérance qui l'amène et qui l'introduit; et puis, j'avais mon brevet dans ma tête, et sitôt qu'il fut expédié, je partis.

Brave jeune homme, me dit Carle dans nos adieux, vous al aux coups de fusil; j'ai un bon office à vous rendre. Bagieux, plus habile chirurgien de l'armée, est mon ami intime; v une lettre de recommandation pour vous auprès de lui. Je la reçu comme vous croyez bien, avec une sensible joie; Bagieux, le jo d'une bataille, était un personnage d'une grande importanc et bien me prit d'être son protégé. Huit jours après mon arrivé je reçus, à l'attaque de Laufeld, deux blessures; l'une à la cuiss mais fort légère; l'autre à l'épaule droite, et celle-ci valait la pei qu'un homme habile y mît la main. Bagieux, à qui Vanloo ava recommandé de ne pas me perdre de vue dans les occasions sé-rieuses, sut que j'étais blessé, et accourut à mon secours.

Digne ami de mon ami Carle, considérez, lui dis-je, que ce bras est celui dont je tiens l'épée; tâchez de me le conserver. Il leva l'appareil. La balle était restée, et il fallut la dégager. Je ne veux pas vous ennuyer de mes douleurs et de son industrie, l'intéressant est de savoir qu'il me guérit, et que mon bras fut encore au service de l'État et de mes amis.

Enfin la paix m'ayant permis de venir rendre grâce à celui dont la prévoyance m'avait peut-être sauvé la vie, je passais mes jours avec lui dans l'intimité la plus douce; le matin à son atelier, le soir au sein de sa famille et au clavecin de sa femme, où la belle Carline, instruite par sa mère, essayait ses jeunes talens.

Autour du clavecin, une société d'artistes, de lettrés, de bons bourgeois amis de Carle, exprimaient leur ravissement pour cette nouvelle musique, dont madame Vanloo nous faisait la première connaître et sentir les beautés; et Carle, dans ce cercle, m'avait fait distinguer Pacôme, son ami de cœur, dont le jeune fils me semblait prodigieusement sensible à la belle voix de Carline. Ainsi se passait notre temps.

Cette année-là, le salon des beaux arts fut d'une richesse admirable, et mon ami Vanloo s'y distingua par la fierté de sa manière et le brillant de sa couleur. L'envie n'en fut que plus envenimée contre la gloire des talens.

J'ai ouï dire que la gloire et l'envie étaient nées le même jour, l'une de l'œuf d'un aigle, l'autre du sein d'une vipère; je le croirais assez, et je conçois que l'artiste qui rampe soit jaloux de celui qui vole. Mais celui qui n'est point artiste, de quoi, sandis! peut-il être envieux? En fait d'esprit, à la bonne heure, chacun y prétend plus ou moins : on a fait dans sa vie un madrigal, une chanson; c'en est assez pour être un ennemi de Voltaire. Montesquieu, après tout, n'a fait que de la prose; M. Jourdain en fait aussi; mais à moins d'avoir manié le ciseau, le pinceau, comment peut-on être offusqué de la gloire du peintre ou de celle

du statuaire? C'est qu'il est une espèce d'hommes naturellement ennemis de tout bien : tout succès les afflige, tout mérite les blesse; ils obscurciraient le soleil, s'ils pouvaient souiller sa lumière.

Entre ces malheureux était un spadassin appelé Rudricour, connu dans les cafés et dans tous les spectacles pour un cabaleur redouté. Il se piquait aussi d'être le fléau des artistes; et tous les jours dans le salon, la lorgnette à la main, il vantait avec arrogance ce que dédaignait tout le monde, et en revanche il dénigrait ce qu'on admirait le plus. Il avait pris surtout en haine ce bon Carle Vanloo, de tous les hommes le plus modeste, le plus sensible à la critique, et à qui un simple écolier faisait effacer son ouvrage, s'il avait l'air d'en être mécontent.

Savez-vous, me dit Carle, pourquoi cet homme-là me poursuit avec tant de rage? Je l'ai vu chez moi l'an passé aussi bas complaisant et louangeur aussi outré, qu'il est âcre et mordant critique; mais en feignant d'être amoureux de mon talent, il l'était de ma fille, et il eut l'insolence de lui glisser un jour un billet d'amour dans la main. La pauvre enfant nous apporta ce billet, et nous demanda, à sa mère et à moi, ce que lui voulait ce monsieur? Je vis tout simplement qu'il voulait la séduire, et sans daigner me plaindre, je priai l'amateur de ne plus mettre les pieds chez moi. Il ne me l'a point pardonné.

Je tâchais inutilement d'inspirer à Vanloo, pour cette espèce de gens-là, tous le mépris qu'elle mérite. Ah! me répondait-il, ce sont les Rudricour qui ont fait mourir de chagrin Le Moine. Cependant comme il avait pour lui la voix publique et de brillans succès, en l'assurant bien, je calmais un peu ses esprits.

Mais un matin que j'allais le voir, je trouvai le plus beau tableau qu'il eût mis au salon déchiré par lambeaux, et devant ce tableau, sa femme et sa fille éplorées.

Saisi d'étonnement et de douleur, je demande à ces femmes quel est le furieux qui a lacéré ce bel ouvrage. Hélas! me dit la mère, c'est mon mari. — Il est donc fou? — Il l'est de douleur, me dit-elle, et il a bien raison de l'être. Ce malheureux tableau va peut-être coûter la vie à notre plus ancien ami. Pacôme, vous le connaissez, vous l'avez vu chez moi. Ah! M. de Drisac, un père de famille, âgé de cinquante ans, a reçu hier dans un café le plus cruel affront, pour avoir répondu à un méchant appelé Rudricour, qui décriait l'ouvrage de mon mari et son talent, sans même épargner sa personne, l'accusant d'un orgueil outré et d'une haine sourde et basse pour tous ceux de son art qui valaient mieux que lui. Pacôme avait souffert la critique la plus violente contre l'ouvrage de son ami; mais quand le détracteur en vint à des injures personnelles, il le défia de citer un seul fait ni un seul témoin qui

appuyât cette calomnie. Ce mot de *calomnie* blessa le calomniateur. Tiens, le voilà le témoin, dit-il en menaçant de frapper le bon homme; et celui-ci, au moment de l'insulte, se trouvant désarmé, n'en put tirer vengeance; mais, hélas! depuis hier au soir, sa femme et ses enfans ont beau vouloir le retenir, il veut mourir ou se venger. Son fils veut mourir avant lui. Ce n'est pas tout; mon mari pense que c'est à lui de venger son ami, et dans ce moment il est là qui prépare ses pistolets. Plein d'une fureur sombre, il nous a rebutées, sa fille et moi; il ne veut plus nous voir que cet affront ne soit lavé.

En écoutant ce funeste récit, Bagieux me vint dans la pensée. J'allai droit à Vanloo, je le forçai de m'ouvrir la porte du cabinet où il était seul enfermé; et lui voyant charger ses pistolets: Que faites-vous? lui dis-je, et ne voyez-vous pas que c'est à l'indignation publique et au mépris que ce vil garnement doit être abandonné? — Non, M. de Drisac, me dit-il, non: si c'était un lâche, à la bonne heure; mais puisque le plus malhonnête des hommes n'en est pas moins ce qu'on appelle parmi vous un homme de cœur, je saurai s'il en a, et s'il est aussi brave qu'il est insolent et cruel.

Comme il disait ces mots, nous vîmes Rudricour passant sous nos fenêtres pour aller au salon, la tête haute, le regard insultant, le chapeau sur les yeux, une longue épée au côté. Le voilà, me dit Carle: à son retour du salon, je l'attends; vous me servirez de témoin.

Je n'avais guère plus de confiance aux pistolets de Carle qu'à l'épée du bon Pacôme; mais le moyen de retenir un homme à qui le sang bout dans les veines! Il me pria de le laisser sortir d'un ton à ne plus me permettre de l'arrêter; je parus lui céder, et me contentai de le suivre. Mais en sortant du cabinet, ah! quelle scène! quel tableau! et comme il l'aurait peint lui-même! sa femme, son aimable fille, l'une à ses pieds, l'autre à son cou, l'enchaînant de leurs bras, avec des cris, avec des larmes, avec ces mots de la nature qui transpercent le cœur... Carle y était insensible. Mon ami, disait-il, mon ami est déshonoré; il faut que je le venge ou que je meure, et il s'arrachait de leurs bras. Sa femme tombe évanouie, sa faible et tendre enfant lui résistait encore; elle avait découvert les pistolets cachés sous l'habit de son père, et, oubliant les frayeurs de son âge, elle voulait, par un dernier effort, le désarmer. Que fais-tu, lui dit-il, ma fille? ils sont chargés, et si l'un des deux part, tu vas tuer ton père! Elle tomba sans couleur et sans mouvement.

Oh ça, mon cher Carle, lui dis-je, vous pensez en brave homme, il n'y a pas moyen de le dissimuler; mais vous allez agir

n fanfaron, si en abordant votre homme au sortir du salon, vous e provoquez en public; car ce sera paraître vouloir qu'on vous épare. Voulez-vous me laisser vous l'amener, sans bruit, en quelque lieu où vous serez plus à votre aise? — Fort bien, me lit-il avec joie, c'est ce que je demande. — Tenez-vous donc tranquille, et quand vous nous verrez passer, vous nous suivrez. En attendant, allez secourir vos deux femmes; moi, je vais monter au salon.

En effet j'y montai, et dans la foule je vis mon homme, sa lorgnette à l'œil droit, parcourant les tableaux, et parlant des plus admirables avec un insolent mépris, au grand scandale de trois jeunes artistes qui le suivaient des yeux, indignés de son impudence. Je m'approche et me place auprès de lui, tant soit peu en arrière, pour engager le dialogue. Je lui entends dire d'un tableau de Vernet: Enluminure d'éventail. Et moi, je dis: Quelle beauté! quelle vérité de couleur! qui jamais a mieux peint le ciel, l'eau, l'air et la lumière? Il me regarde du haut en bas, et s'avançant, il dit d'un tableau de Deshaies: C'est de l'art sans talent; et moi. Ce n'est que du génie. Il lorgne un tableau de Vien, et dit: Ouvrage d'écolier; et moi je lui riposte: D'écolier rival des grands maîtres. Il dit d'un Lagrenais: Cela est froid et maniéré. Oui, dis-je, froid comme l'Albane, maniéré comme le Corrège. Enfin apercevant le vide du tableau de Vanloo: Il a bien fait de l'ôter, dit-il en souriant, il n'y avait rien de si plat; et moi: Il a mal fait, il n'y avait rien de si sublime.

Mes répliques l'impatientaient. Il me regarde sur l'épaule une seconde fois, et dit: L'importun voisinage que celui d'un sot! et moi: La fâcheuse rencontre que celle d'un fat! Alors il se retourne, et me prenant pour un écolier, il me donne une croquignole. Je ne remuai point, et sans faire aucun bruit, je mis mon chapeau sur ma tête. Monsieur, lui dis-je, vous voyez cette cocarde? — Oui, je la vois. — Eh donc? — Eh donc? répliqua-t-il en me contrefaisant. Messieurs, dis-je à mes trois artistes qu'étonnait ma tranquillité, voulez-vous venir faire un tour? Tous les matins avant dîner, je prends l'air aux Champs-Elysées; cela me met en appétit. Je m'y promène aussi quelquefois, dit mon homme; l'exercice me fait du bien. A l'instant je sortis avec mes jeunes gens, à qui les yeux pétillaient de colère.

Vanloo m'attendait au passage. — Eh bien! notre homme? — Il va nous suivre; rendons-nous aux Champs-Elysées. Chemin faisant, Vanloo instruisit les artistes de l'aventure de Pacôme; mais il ne sut rien de la mienne; je les avais priés de n'en pas dire un mot.

Rudricour ne se fit pas attendre, et en arrivant, nous le vîmes

s'avancer par une autre allée ; mais Pacôme et son fils, qui sans doute l'avaient guetté, le suivaient à peu de distance, le chapeau sur la tête et l'épée au côté, *pécaïr !* c'était pour la première fois. Ah ! me dit Carle en les voyant, délivrez-moi de ces deux hommes-là, ils vont se faire tuer. Nous allâmes les joindre.

Tout beau, messieurs, leur dis-je, quand nous fûmes ensemble ; chacun de nous ici a sa propre querelle à vider ; car, ne vous déplaise, je viens d'avoir aussi la mienne, et notre commun adversaire commencera par moi, si vous le trouvez bon. — Vous, monsieur ? me dit Carle ; vous n'êtes ici que témoin. Je pénètre votre intention, et sens tout ce que je vous dois ; mais n'allez pas plus loin, et croyez que sans vous nous saurons laver notre injure. — Votre injure, fort bien, lui dis-je ; mais la mienne ? — La vôtre ? — Eh oui, ma croquignole. Est-ce vous qui l'avez reçue ? est-ce vous qui la vengerez ? Il ne m'entendait pas. Je lui expliquai le fait. Il voulut en douter encore ; mais j'avais là mes témoins. Ce n'est donc pas pour vous, lui dis-je, c'est pour moi que j'ai prié ce galant homme de venir faire un tour de promenade ; et puisque c'est moi qui l'invite, c'est à moi de le recevoir. Je ne serai pas long, et dans quelques minutes, je vous le livre mort ou vif.

Rudricour s'impatientait ; excusez-moi, lui dis-je en l'abordant : j'ai perdu là quelques minutes ; mais ces messieurs me disputaient la préséance, il a fallu leur faire entendre qu'elle m'appartenait. Ils m'ont cédé le pas ; maintenant je suis tout à vous.

Je vois, dit-il avec un sourire insultant, que j'ai plus d'une affaire ce matin ; expédions la vôtre.

A l'instant il tira une épée longue d'une aune ; moi, je tirai aussi ma petite épée, encore vierge, car je n'avais jamais dans ma jeunesse badiné qu'avec le fleuret.

Nous commençons par nous escrimer, comme en nous agaçant l'un l'autre ; mais tout à coup il me détache une botte effroyable qui allait me percer d'outre en outre ; heureusement ma lame fit décliner la sienne de la ligne de direction ; en même temps, comme il s'allongeait, et qu'en parant je ripostai, son œil droit, se trouvant au bout de mon épée, s'enfila de lui-même. Apparemment la douleur fut vive, car il pâlit ; et laissant tomber son épée, il alla s'appuyer contre un arbre voisin.

Mes amis, qui le crurent mortellement blessé, voulurent accourir. Non, leur dis-je, il est plein de vie ; il n'a perdu que son mauvais œil ; laissez-moi lui parler ; j'ai encore deux mots à lui dire ; et en relevant son épée, j'allai à lui. Vous devez en avoir assez, lui dis-je ; et moi, pour ce qui me concerne, je suis content ; mais voici un brave homme que vous avez gratuitement et cruellement offensé ; c'est à lui, s'il vous plaît, qu'il faut venir

mander pardon, et mettre à ses pieds votre épée. A ces mots, me regarda de son œil gauche avec fureur, et répondit qu'il en ferait rien, qu'il était sans défense, que je n'avais qu'à le er. Je ne vous tuerai point, lui dis-je; mais si vous refusez une paration si juste, et cependant si douce, de l'outrage le plus nglant, vous êtes indigne de voir le jour; et vous n'avez qu'à ous mettre en garde, car je vais vous percer l'autre œil et vous nener aux Quinze-Vingts. Il entendit raison, et le bon Carle et es deux Pacôme, en le voyant dans ce piteux état leur rendre son pée, en furent émus de pitié. Les trois jeunes artistes n'étaient pas si compatissans; et en se rappelant l'œil dédaigneux de la lorgnette, cet œil-là, disaient-ils, n'insultera plus les talens : Dieu l'a puni par où il a péché.

Voulez-vous, leur dis-je, admirer davantage l'équité de la Providence? Apprenez que ce même bras qui vient de venger mon ami Carle et ses amis, c'est Carle qui me l'a sauvé. Je leur contai mon aventure de Laufeld; ils furent charmés de m'entendre; et voilà, disaient-ils, comme un bienfait n'est jamais perdu.

En conversant ainsi, nous nous avancions vers le Louvre, bien contens d'aller consoler deux familles au désespoir. Tout à coup un garde m'arrête et me dit de le suivre; quelqu'un de loin sans doute avait vu le combat et nous avait trahis. Ne craignez rien, me dirent les trois jeunes artistes, nous sommes vos témoins, et ils m'accompagnèrent jusqu'à la prison. Carle et les deux Pacôme voulaient me suivre aussi, quoique plus effrayés que moi. Non, leur dis-je, gardez-vous bien de vous mêler dans cette affaire; je m'en tirerai; laissez-moi, et allez rassurer vos femmes.

Les trois témoins furent ouïs; je fus interrogé moi-même; et ne voyant dans tout cela qu'une insulte, qu'une rencontre et qu'un insolent châtié, l'officier chargé d'en instruire m'assura que le tribunal ne me laisserait pas languir.

Me voilà donc entre quatre murailles, le cœur plein d'une joie que je ne puis vous exprimer.

J'avais forcé Pacôme à recevoir et à garder l'épée que Rudricour avait mise à ses pieds; c'était pour son honneur un témoignage irréprochable. Carle était rendu à sa femme et à sa chère enfant. Consolés, délivrés du plus violent chagrin et des frayeurs les plus cruelles, ils étaient contens, pleins de joie, heureux dans les bras l'un de l'autre. Je voyais tout cela du fond de ma prison, et j'y respirais l'air le plus suave, le plus pur que j'aie respiré de ma vie.

Ah! je le crois, dit Juliette; mais vous fûtes encore bien plus heureux, je gage, dans votre prison, lorsque vous vîtes arriver deux familles si soulagées et si ravies de vous devoir ce qu'elles avaient de plus cher.

Rien n'est plus vrai, mademoiselle ; il n'y a point de spectacle ravissant comme celui-là. Dans le séjour du crime, de la honte et de la douleur, je me crus dans le ciel. Figurez-vous que ma tendre Carline m'embrassait, me baignait de larmes, et couvrait mes mains de baisers. Eh bien, c'était le moins touchant des objets de ma jouissance. Sa mère ! ah ! les yeux de sa mère ! c'est ce qu'il fallait voir ! et son amie ! la femme de Pacôme ; et des jeunes sœurs de son fils ! il n'y a point de couleur pour peindre tout cela. Oh ! biepheureuse croquignole ! disais-je en moi-même, sans toi je n'aurais jamais soupçonné cet excès de bonheur ! J'en étais enivré. Je les embrassais pêle-mêle, et je pleurais comme un enfant.

Je finis par les rassurer sur ma situation ; et quand tout fut calmé : Monsieur de Drisac, me dit Carle, vous avez, j'en suis sûr, sollicité une querelle, un affront, pour venger le nôtre. — Mon ami, quand cela serait, vous savez bien, lui dis-je, que ce bras est à vous, ne me l'avez-vous pas sauvé ? Il serait donc bien juste que votre bras vous eût servi ; mais j'ai été insulté moi-même sans autre cause, je vous le jure, que d'avoir opposé le bien au mal, en louant des talens dont Rudricour parlait avec mépris. Au reste, le voilà corrigé, je l'espère ; et s'il regarde encore les ouvrages des grands artistes, ce ne sera plus du même œil.

Vous pensez bien qu'en me quittant, Carle mit tout en mouvement pour me tirer de là. Il avait des amis, ils agirent avec chaleur ; et dès le lendemain, le maréchal de N... me fit venir chez lui. Je lui contai naïvement tout ce que je viens de vous dire, hormis le rendez-vous que je dissimulai.

Vous êtes un brave homme, un véritable ami, me dit ce généreux vieillard. Je prendrai soin de vous ; et il me tint parole : je lui dus mon avancement. Mais ce qui m'a été plus cher que ma fortune, c'est l'amitié de deux familles qui m'ont toujours chéri et choyé dans leur sein, les uns avec l'affection dont les enfans aiment leur père ; les autres avec la tendresse dont un père aime ses enfans.

NORLIS.

J'ai bien aussi ma petite aventure à raconter, dit la bonne madame de Norlis ; mais un scrupule me retient : c'est de savoir si, à vingt-cinq ans d'intervalle, on peut, sans vanité, dire de soi le bien que l'on dirait d'un autre : c'est un cas de conscience que je donne à résoudre à M. le curé. A cette distance de soi on est si peu soi-même, répondit le bon homme, que l'amour-propre n'y est presque plus pour rien. N'ai-je pas dit de ma jeunesse le peu de bien que j'en savais ? J'en vais faire autant, reprit-elle.

Je suis d'un pays où le mariage n'est pas une chaîne indissoluble, et où le divorce est permis du consentement libre et mutuel des deux époux. Cependant comme l'inconstance n'était point dans mon caractère, et que la seule idée de revoir dans le monde un homme qui, après avoir été la moitié de moi-même, ne me serait plus rien, blessait mon imagination, je mis dans mon engagement toute la réflexion dont ma jeunesse était capable; et j'examinai moins si celui qu'on me proposait pour époux était fait pour me plaire, que si j'étais moi-même celle qui devait captiver son cœur et le posséder pleinement.

Je crus voir en effet dans M. de Norlis une âme susceptible des sentimens qu'avec un peu de soin je croyais pouvoir inspirer. Il me voyait avec plaisir, m'écoutait avec complaisance, goûtait le tour naïf et simple de ma pensée, avait l'air de me consulter; et sur tous les objets qui intéressaient notre âge, nos goûts étaient d'accord. Ainsi ma plus chère espérance, celle de son bonheur, qui serait mon ouvrage, se fortifiait tous les jours; et, à vrai dire, cette espérance tenait un peu de l'illusion qu'on se fait à soi-même, quand ce que l'on espère est ce qu'on désire le plus. J'aimais sans savoir que j'aimais.

Dans le choix que l'on me permit, Norlis eut donc la préférence, et cinq ans de l'union la plus paisible et la plus tendre me firent bénir le moment où je m'étais donnée à lui.

Deux enfans, un fils son image, une fille qu'il aimait, disait-il, de prédilection parce qu'elle me ressemblait, resserraient encore nos liens, et je me croyais aussi sûre de mon mari que de moi-même, quand tout à coup je le vis changer, se refroidir, me négliger, s'éloigner même de sa femme et de ses enfans. Je dissimulai ma douleur, mais j'en cherchai la cause; et j'appris qu'il rendait les soins les plus assidus à une jeune veuve, dont on me vantait la sagesse, mais dont on me faisait redouter les attraits.

Madame de Velbac, plutôt jolie que belle, ayant dans la figure cette piquante irrégularité qui semble être un caprice de la nature, et qui compose ce qu'on appelle un visage de fantaisie, mais bien plus séduisante encore par son esprit et par son caractère, avait enchanté mon époux.

A tout ce que le naturel a de plus attrayant dans une jeune femme, elle joignait un art qui m'était inconnu, l'art de se jouer à son gré des désirs et des espérances. Honnête cependant et sévère dans ses principes, elle disait à qui voulait l'entendre, que l'homme qui oserait compter sur sa faiblesse serait un fat; que, quoiqu'elle eût aimé et pleuré son mari, elle ne s'était pas engagée à mourir fidèle à son ombre; qu'à son âge il y aurait de la folie à s'imposer une si dure loi, et qu'elle n'estimait pas assez ce

faste de vertu pour y mettre sa gloire ; qu'elle voulait donc bien que tout le monde sût que son cœur était libre et pouvait se donner encore ; mais que sa liberté était d'un prix auquel on n'atteindrait pas aisément.

Mon mari, dont l'état et la fortune auraient été à sa bienséance, lui convenait assez lui-même pour lui faire envier mon sort ; mais cette envie, ou trop légère, ou trop adroite pour se montrer, ne laissait voir dans le cœur de la jeune veuve qu'une fierté jalouse de son indépendance, et qu'une vertu dont jamais aucune séduction n'aurait pu triompher.

Enfin quand elle fut bien assurée de son empire : Êtes-vous insensé, disait-elle à Norlis (car j'ai su tout cela depuis), êtes-vous insensé de me parler d'amour ? vous, le mari d'une femme aimable et vertueuse, me croyez-vous moins estimable qu'elle ? et ne craignez-vous pas vous-même d'être méprisable à mes yeux, en m'apportant l'hommage d'un sentiment qui lui est dû, et qu'elle mérite si bien ?

Il rougissait, il s'accusait de folie et d'égarement ; il avouait qu'il était injuste. Mais enfin, disait-il, comme disent les infidèles, qui peut commander à son cœur ? Oh bien ! moi, je commande au mien, lui répondait madame de Velbac, et je lui commande d'un ton qu'il n'aimera jamais, j'en suis bien sûre, que ce qu'il lui sera permis et glorieux d'aimer. Vous, Norlis, par exemple, je suppose que vous fussiez l'homme du monde dont la figure, le langage, le caractère, en un mot, le *je ne sais quoi*, me préviendraient le plus ; un seul article détruirait tout : vous avez une femme. Après cela, réunissez l'esprit d'Ovide et le cœur de Tibulle, la beauté, la galanterie, les agrémens d'Alcibiade ; je ne vous crains non plus que le sot qui m'ennuie, ou que le galant fade et langoureux qui me déplaît.

Ainsi se passaient leurs tête-à-tête. Mais en public et devant lui, elle jetait légèrement dans ses propos des maximes qui étaient pour lui autant d'avis et de leçons, et qui ranimaient dans son cœur l'espérance découragée ; l'éloge du divorce, la témérité d'un engagement perpétuel et irrévocable, la folle obstination de s'ennuyer ensemble, de se gêner l'un l'autre quand on ne s'aimait plus, la mauvaise foi des époux qui se trompaient mutuellement par de faux semblans de tendresse, l'excuse enfin d'un changement auquel on avait dû s'attendre, et qui, n'étant pas volontaire, devenait innocent dès que l'on en faisait l'aveu ; tels étaient les propos qui semblaient lui échapper. Mais quelquefois d'un ton plus ferme : Ce que deux âmes se doivent l'une à l'autre, disait-elle, c'est une pleine sincérité ; et de tous les genres d'hypocrisie, la plus odieuse est celle de l'amour. Je sais bien que dans

une femme la pudeur peut servir d'excuse à la dissimulation; mais la fausseté dans un homme ne peut être qu'une bassesse; et c'est un hommage qu'on doit à la beauté, à la vertu, à l'innocente crédulité d'une épouse qu'on n'aime plus, que de s'avouer indigne d'elle, et de lui rendre cette liberté dont elle n'obtient plus le prix.

Ces leçons étaient recueillies comme de précieux oracles; et la conclusion qu'en tira mon mari fut qu'il serait malheureux et coupable tant qu'il ne m'aurait pas tirée de l'illusion où j'étais encore, en m'instruisant de l'état de son cœur. Dès-lors il songeait au divorce; mais n'étant pas assez cruel, assez résolument injuste pour me le proposer, il voulait m'engager à le lui demander moi-même. Heureusement je fus instruite des propos que tenait madame de Velbac, et j'en pénétrai l'intention. Alors, recueillie en moi-même, seule avec mes enfans, je consultai mes forces, ma raison, mon courage, et surtout mon cœur, car c'était avec lui qu'il fallait me mettre d'accord.

Je ne suis plus aimée, me disais-je en pleurant; et ce qui est plus cruel encore, celui que j'aime, à qui je suis unie, a dans le cœur un autre amour. Instruite de son inconstance, je n'ai qu'à vouloir que ces nœuds, qui lui pèsent sans doute, soient rompus; ils vont l'être. Mais puis-je vouloir qu'ils le soient? puis-je vouloir que la loi divise entre nous, comme une dépouille, les fruits d'une sainte union; qu'ils soient privés, l'une d'un père et l'autre d'une mère; et tous les deux peut-être négligés, rebutés par une jalouse marâtre? Non, mes enfans, disais-je en les embrassant l'un et l'autre, je n'y consentirai jamais. C'est vous qui les serrez ces nœuds sacrés qui nous unissent; ils ne seront jamais brisés de mon aveu; je croirais vous rendre orphelins. J'aurai peut-être bien à souffrir; mais ce sera pour vous, et votre vue adoucira mes peines. Je serais trop dénaturée, si l'amour-propre dans mon cœur balançait l'amour maternel.

Cependant mon mari cherchait l'occasion de se délivrer du reproche qu'il se faisait de me tromper; et il prit pour cela un de ces momens où mon cœur, par des effusions de tendresse, tâchait de ranimer le sien. Il est donc vrai, me dit-il froidement, que vous m'aimez encore? Pouvez-vous me le demander, lui dis-je, et n'en êtes-vous pas bien sûr?—Quoi, de même, et autant que vous m'avez aimé?—Oui, de même, et assez encore pour ne désirer rien au monde que de vous plaire et de vous rendre heureux.—Oh! pour le soin de me rendre heureux, dit-il, je n'en saurais douter. Mais j'avouerai que plus j'observe ce qui se passe en moi, et plus j'ai peine à croire à un amour que cinq ans de bonheur n'auraient point affaibli.

Il est assez naturel, lui dis-je, que votre amour n'ait pas gardé l'inaltérable égalité du mien; car rien de très-vif n'est durable;

mais à présent qu'il est plus modéré, il sera plus constant, n'en aura pas moins de charme et de prix à mes yeux.

Il n'alla pas plus loin; mais un jour que le voyant triste, lui en demandai la cause. — Que voulez-vous que je vous dise? Je suis mécontent de moi-même; car enfin je suis juste, et je sais que je n'aurais jamais dû changer. J'essayai, par mon indulgence, d'adoucir pour lui et pour moi l'amertume de cet aveu. Eh non, madame, non, me dit-il avec impatience, jeune et belle comme vous l'êtes, vous méritez un autre sentiment qu'une simple et froide amitié. Ces mots me pénétrèrent jusqu'au fond de l'âme, mais retenant mes larmes prêtes à s'échapper : Ah! conservez-la-moi, lui dis-je, cette amitié pure et sensible qui me console de tout. Après m'être vue adorée, je ne serai plus que chérie; mais n'est-ce pas encore assez, si je le suis toujours? Les enchantemens de l'amour sont des songes trop fugitifs. C'est un sentiment doux et tendre, un sentiment inaltérable et durable comme la vie que je demande à mon époux; et l'amour ne l'est pas.

L'amour, me dit-il, n'a jamais été content de cet échange; et vous m'aimez bien peu vous-même, si vous me pardonnez de vous aimer ainsi.

Je vous aime, lui dis-je, plus que ma vie, et autant que je puis aimer : voilà ce que je sais. Que d'autres analysent un sentiment qu'elles n'ont pas; je me livre à celui que j'ai; il fait mon bonheur et ma gloire; et je le chérirais encore quand même il ferait mon tourment. Du reste, je suis sûre de la bonté de votre cœur. Vous ne serez jamais assez injuste pour me refuser votre estime, jamais assez cruel pour ne pas m'accorder la tendre bienveillance qu'on ne peut refuser à qui n'existe que pour nous, et cela me suffit.

Mais enfin, me dit-il, un mari dissipé ne saurait plus vous rendre heureuse; et je prévois que la solitude aura pour vous bien des ennuis. N'en soyez pas en peine, lui dis-je avec douceur. Mes enfans sont déjà pour moi une compagnie amusante; ils occuperont tous mes soins; et puis mes livres, mon ménage, votre idée, et vous quelquefois, mon ami, c'est assez.

Je le vis confus et rêveur; et après quelques minutes de silence: Quelle contrariété, dit-il, quel caprice de la nature! et que devrait-on plus aimer que ce qu'on estime le plus? A ces mots, il sortit, et je fis venir mes enfans.

D'abord immobile et muette, les yeux attachés sur leurs yeux, je m'abreuvai, pour ainsi dire, de la douceur de leurs regards, et je sentis toutes les plaies de mon cœur arrosées comme d'un baume salutaire. Après cela, témoin de leurs amusemens et de leur innocente joie : cette joie sera la mienne, me disais-je en pleurant, et je serai du moins heureuse encore de leur bonheur.

Tandis que je me soulageais par ces réflexions et par de douces larmes, mon mari allait dissiper auprès de ma rivale le trouble où je l'avais plongé. Enfin, lui dit-il, je n'ai plus à m'accuser de dissimulation envers une femme estimable. Je viens de lui avouer que je ne l'aime plus. — Qu'a-t-elle répondu à ces douces paroles ? — Qu'elle se réduisait à la simple amitié. — Fort bien ; elle s'y attendait ; et son âme fière et paisible n'a pas daigné s'en émouvoir. J'entends cela. Cinq ans d'amour et de bonheur peuvent laisser dans l'âme une philosophie que ne dérange point l'indifférence d'un époux. Et puis un nom, un état, des enfans, une fortune considérable, l'opulence d'une maison où l'on commande en souveraine, tout cela fortifie contre les revers de l'amour. Cependant vous voilà vis-à-vis l'un de l'autre bien décontenancés ! quel triste tête-à-tête ! et quel rôle allez-vous jouer ?

Oh ! non, dit-il, après avoir rompu le charme, il n'y a plus moyen d'y tenir. Ce serait passer l'un et l'autre d'un palais enchanté dans un affreux désert. Dès que les mots en sont dits, le divorce est inévitable. Ma foi, reprit madame de Velbac, c'en serait déjà fait si j'avais été à sa place. Juste ciel ! un mari qui ose vous dire en face qu'il ne vous aime plus ! c'est un blasphème après lequel il faut sortir bien vite du temple de l'Hymen, ou s'exposer à la colère d'un dieu qui ne pardonne point, et dont la vengeance est terrible.

Dès que la jeune veuve me sut bien avertie que j'étais délaissée, elle eut la bonté de vouloir m'envoyer des consolateurs. Dans sa société un bruit mystérieux annonçait mon prochain divorce ; et en même temps des éloges sur ma figure et sur mon caractère donnaient envie de succéder à l'époux que j'allais quitter. Il m'arriva des aspirans que je voyais empressés à me plaire, sans me douter encore du dessein qui les amenait.

De ce nombre fut un Anglais, d'une figure noble et douce, et d'une mélancolie intéressante ; car elle était mêlée de candeur et de loyauté. Il s'appelait milord Altmon. Il se fit présenter chez moi, et y vint plus souvent que je n'aurais voulu, m'observant beaucoup, parlant peu, et ayant l'air de désirer de se trouver avec moi tête à tête.

Un jour enfin que j'étais seule : Madame, me dit-il, j'estime infiniment la sincérité dans les femmes, et je vous crois douée de cette qualité. Parlez-moi donc sincèrement ; que pensez-vous de moi ? ne me trouvez-vous pas bien triste et bien maussade ? Maussade, non, lui dis-je ; mais triste, il est vrai que vous l'êtes. Savez-vous pourquoi, me dit-il ? c'est que rien dans le monde ne m'attache à la vie. Mon cœur languit et se dessèche comme une plante qui n'a point de racines. Ma famille est éteinte ; me voilà

jeune, et seul. Je chéris ma patrie, je donnerais mon sang p elle; eh bien, je ne puis m'y souffrir. J'attribuais cet ennu climat; j'ai cherché un soleil plus pur, un ciel plus doux, et j ai joui quelque temps; mais bientôt je ne sais quel nuage e obscurci la lumière. Ah! le nuage est dans mon âme; c'est le fr dont elle est saisie qui condense autour d'elle cet amas de vape (Je me souviens de ces paroles dont la nouveauté m'étonna.)

Eh quoi! lui dis-je, dans l'âge des plaisirs, rien n'a pu v tirer de cette indifférence? Le plaisir de la bienfaisance m'a é quelquefois; mais, dit-il, ce plaisir n'a que des instans dans vie: quand on a fait du bien, l'on ne s'en souvient plus. Les pl sirs de la vanité me semblent tous des jeux d'enfans; ceux de l'av rice ne sont pardonnables qu'à la vieillesse; ceux de l'ambiti coûtent plus qu'ils ne valent. Je méprise la fausse gloire; la vér table est rare et trop chère pour moi. L'estime est nécessaire e j'en fais cas; mais j'en suis peu flatté: c'est comme l'air que j respire, un besoin sans plaisir. Quant à ces fantaisies que l richesse engendre dans un esprit malade de satiété et de langueur j'en ai vainement essayé. Je n'ai jamais pu m'applaudir de l vitesse de mes chevaux de course. Dans mes jardins j'ai promen des idées mélancoliques, et ma pensée a flétri mes gazons. Aprè avoir acquis les chefs-d'œuvre de l'art en peinture, en sculpture, et en avoir froidement admiré les beautés, je les ai livrés au passans. Je ne vous parle point des goûts que la vénalité de leu objet dégrade: rien de vil ne peut me toucher.

Et l'amitié? lui demandai-je. — Ah, l'amitié! je l'ai trouvée dans de beaux livres, me dit-il; mais ces livres eux-mêmes en parlent comme du phénix. J'y ai trouvé de même, ajouta-t-il, les charmes de l'amour, et pour ceux-là, j'y crois; mais le désir qui m'en est resté s'est éteint, manque d'aliment. Et comment voulez-vous qu'on ose aimer, lorsque soi-même on sent que l'on n'est pas aimable? On le devient, lui dis-je, par le désir de plaire. Oui, madame; mais ce désir doit être nourri d'espérance; et cette espérance, qui seule me rattacherait à la vie, je ne l'ai jamais eue, je l'ai moins que jamais. A ces mots il baissa les yeux.

Je vous conseille, lui dis-je, de ne pas vous décourager. Vous êtes fait pour inspirer à une femme aimable et vertueuse une inclination que vous partagerez. L'amour ranimera ce cœur que vous croyez éteint; et dès qu'au bonheur d'être époux se joindra celui d'être père, c'est alors que vous sentirez se renouer pour vous tous les liens les plus doux de la vie.

Hélas! s'écria-t-il, c'est tout ce que j'ambitionne. Mais cette espérance charmante que vous voulez que je conçoive, c'est à vous de me la donner. A moi, milord! — A vous, madame, et à vous

peule. Je sais que vous et M. de Norlis allez faire divorce, je le sais de bon lieu, et c'est ce qui m'a fait penser à me substituer à lui. Je ne suis point galant, je ne connais point l'art de tourner avec gentillesse une déclaration d'amour; mais vous êtes la femme du monde que je serais le plus content de posséder et le plus fier de rendre heureuse. J'ai dix mille livres sterling de rente à vous offrir, avec un cœur qui n'a jamais aimé, qui n'aimera jamais que vous : voyez si cela vous convient Je suis flattée de cette offrande; mais, lui dis-je, milord, on s'est joué de nous en vous parlant de mon divorce. Je n'y ai jamais pensé; et mon mari, à ce que j'espère, n'y pensera jamais. Oh! pour lui, reprit-il, je suis bien certain qu'il y pense, et je crois même qu'il a fait des conventions préliminaires avec madame de Velbac. Au reste, je ne vous demande qu'une préférence éventuelle; et si le divorce n'a pas lieu, je retire ma motion. Je voulus savoir où il avait appris la nouvelle de mon divorce. C'est chez madame de Velbac elle-même, me dit-il, et je vous croyais de bon accord ensemble; car elle parle de vous, madame, avec les plus justes éloges; et bien-heureux, dit-elle, l'époux qui sentira le prix de votre possession! aussi voyez-vous ses amis s'empresser de s'offrir à vous, et se disputer votre choix.

J'assurai bien milord que mon divorce ne serait jamais qu'une fable; et avec lui tous mes poursuivans furent poliment éconduits.

L'Anglais ne manqua point de se plaindre qu'on l'eût joué, et d'assurer madame de Velbac que rien n'était plus loin de ma pensée que ce divorce imaginaire.

Voilà donc, dit-elle à Norlis d'un ton moqueur, comme vous allez être remis en liberté? Non, monsieur, je vous l'ai prédit, lorsqu'on tient dans ses chaînes un captif tel que vous, on ne lui permet pas de les rompre et de s'échapper. Vous êtes condamné à des amours perpétuelles.

Je le revoyais tous les jours plus triste et plus préoccupé. Est-il vrai, me demanda-t-il, que vous avez remué l'âme de ce bon lord Altmon, et qu'il ne tient qu'à vous de guérir sa mélancolie? De telles guérisons, lui dis-je, ne sont pas réservées à des femmes d'un caractère aussi uni, aussi paisible et aussi simple que le mien; c'est le prodige de l'art de plaire que d'échauffer un cœur glacé : c'est avec des grâces légères et de brillans caprices; c'est par une piquante diversité d'humeur, par une extrême mobilité d'imagination, par un adroit mélange de douceur, de fierté, de rigueur et de complaisance, qu'on ranime les étincelles de ce feu qu'on appelle amour; et si j'avais tous ces dons-là ce ne serait pas pour émouvoir le cœur de lord Altmon que je voudrais en faire usage. Si cet homme-là, me dit-il, aime une fois, ce sera pour la vie.

Oui, je le crois, lui dis-je; et bienheureuse sera la femme qui aimera ! — Il possède des biens immenses. — Je le sais. — Il est pair d'Angleterre. — C'est encore un grand avantage. — Il est jeune, bien fait, d'une probité rare, d'un naturel plein de douceur, de bonté, de noblesse; je ne sais pas pourquoi l'on dédaigne cet homme-là. Assurément, lui dis-je, il ne sera point dédaigné; et je crois voir d'ici la femme qui fera gloire de sa conquête. Elle joint à l'art de séduire tous les dons de charmer; elle est vive, attrayante, elle sait réveiller les désirs par les craintes, et les soins par les jalousies : elle est faite exprès pour retirer milord Altmon de sa langueur; et je la crois digne de lui. — Et quelle est-elle, demanda-t-il, cette coquette raffinée? — Oh ! c'est là le secret de ma pénétration. Quand il l'épousera, je vous dirai, c'est elle; jusque-là, s'il vous plaît, je vous la laisse à deviner.

Ne croyez-vous pas que c'est moi? lui dit madame de Velbac, lorsqu'il lui raconta notre conversation. Oui, c'est moi qu'elle a voulu peindre.

Hé bien, monsieur, puisqu'elle présume si bien du pouvoir de mes artifices, il faut lui apprendre qu'elle a raison. Tant qu'elle vous croit le cœur libre, il est tout simple qu'elle espère le ramener dans ses liens. C'est de cette espérance qu'il faut la détacher, et s'il est vrai qu'elle ait une rivale aimée, c'est là ce qu'il faut qu'elle sache. Elle est trop estimable pour ne pas mériter cet aveu : vous le lui devez, vous vous le devez à vous-même. — Et vous, madame, permettez-vous que je lui nomme sa rivale? — Tout comme il vous plaira. Mais non, je ne suis pas encore assez sûre de vous, ni peut-être aussi de moi-même, ajouta-t-elle en riant. Que sait-on? je puis, du soir au lendemain, trouver un homme encore plus séduisant, plus dangereux que vous, un milord Altmon, par exemple. Croyez-moi, ne me nommez point que nous ne soyons à l'autel.

Mon mari vint, et me trouva faisant dire à ma fille sa petite leçon. Venez, lui dis-je, écoutez-la, comme elle commence à bien lire, et baisez-la pour sa récompense. Il la baisa, et je vis ses yeux se mouiller.

Durant la leçon, il tomba dans un fauteuil, se releva, se promena dans le salon, à pas pressés, mais en silence, et le cœur agité; puis tout à coup il sort, et il va s'enfermer chez lui. Enfin, après de longs combats avec lui-même, il retourne chez ma rivale, s'avouer faible et sans courage, pour me parler à cœur ouvert. J'ai pitié de vous, lui dit-elle, et je vois bien qu'il faut que je vienne à votre aide, car sans cela jamais nous n'arriverions au dénouement.

Le soir, une lettre anonyme fut remise à Paulette, ma femme

de chambre affidée, comme venant d'une de mes amies. Je la reçus, et j'y lus ces mots :

« Est-ce à madame de Norlis d'être trahie et d'être abandonnée ? » Ignore-t-elle, ou dissimule-t-elle l'inconstance de son époux ? » et le cœur plein d'un autre amour, peut-il lui en imposer encore ? » ou bien a-t-elle assez peu d'orgueil et de courage pour n'oser de- » mander à rompre ses liens ? »

Je ne doutai pas que ce billet ne vînt de ma rivale ; et comme il provoquait une résolution décisive, je ne voulus pas l'éluder. Norlis, nous faisons des jaloux, lui dis-je en le voyant. Tenez, lisez ce que m'écrivent de bons amis. Il lut, en jouant la surprise : Que pensez-vous, me demanda-t-il, de cet avis officieux ? — Vous le voyez, lui dis-je, à l'air dont je vous en fais confidence. — Vous ne croyez donc pas que mon cœur soit capable d'une infidélité ? — Je ne le crois pas impossible. — Et s'il était vrai ? me dit-il, en fixant ses yeux sur les miens. — S'il était vrai, je vous plaindrais. — Et vous renonceriez à moi ? — Oh non. — Après mon crime ! — Ce crime serait une erreur, et je vous la pardonnerais. Pour le coup, c'en est trop, dit-il, en se levant ; et si vous aviez la constance d'être malheureuse avec moi, je n'aurais pas moi-même celle de souffrir que vous le fussiez, et d'en être à la fois le témoin et la cause. Vous ne savez donc pas, lui dis-je, qu'il est dans nos devoirs fidèlement remplis, des adoucissemens aux peines que nous n'avons point méritées ? La seule qualité de père de mes enfans vous donne un droit inaltérable à ma tendresse ; et il ne dépend pas de vous d'y renoncer. En m'unissant à vous, je ne me suis permis ni de vous haïr malheureux, ni de vous délaisser malade. Vous seriez l'un et l'autre, si un fol amour vous égarait : ce serait un délire dont j'attendrais la guérison en y contribuant de tous mes soins et de tout mon pouvoir. — Je serais donc pour vous un objet de pitié ? — Dites de compassion, et de celle qu'un père inspire à sa fille qui veille auprès de son lit de douleur. C'est un sentiment, me dit-il, dont votre mari vous dispense : son mal, si c'en est un, n'est point un accès passager. Je gardai le silence.

Dites-moi, reprit-il, de qui vous tenez ce billet ? — Paulette l'a reçu, elle me l'a remis. — Cette Paulette se mêle de tout ; et vous auriez pu vous apercevoir qu'elle a le don de me déplaire. Ne différez plus, je vous prie, à me délivrer de sa vue. Il me dit ces mots d'un ton brusque ; et, sans attendre ma réponse, il sortit, oppressé de l'effort qu'il faisait sur lui-même pour paraître injuste et cruel. Je n'eus dans ce moment guère plus de force que lui.

C'était bien peu de chose que le renvoi de cette fille, après tant d'épreuves si douloureuses que j'avais soutenues ; ce fut pourtant à celle-ci que je fus prête à succomber. Est-ce là mon mari, di-

sais-je? Quoi, cet homme indulgent, sensible, en qui j'ai vu tant de bonté! en quel état l'a mis ce malheureux amour!

Je fis venir Paulette; et comme elle avait coutume de m'amener mes enfans, je les vis entrer avec elle; j'avais besoin de ce secours. Je commençai par les caresser; car ce n'était jamais qu'en les pressant contre mon cœur que j'y sentais renaître la force et le courage. Enfin, quand ma constance fut un peu raffermie : Paulette, écoutez-moi, lui dis-je; vous savez que je vous veux du bien. Vous m'avez servie avec zèle : je n'ai qu'à me louer de vous; mais, mon enfant, je vous renvoie. Ne m'en demandez pas la cause, je ne tarderai pas à vous placer, et en attendant j'aurai soin de vous.

Paulette, interdite et tremblante, n'eut point de voix pour me répondre; et tout à coup fondant en larmes, elle tombe à mes pieds. Mes deux enfans la voyant désolée, sont effrayés de sa douleur, et tous les deux avec des cris perçans, ils se précipitent sur elle. Jamais rien ne m'a plus touchée. Qu'ai-je donc fait, s'écria-t-elle enfin? ah! ma bonne maîtresse, je donnerais pour vous ma vie, le ciel m'en est témoin; je ne respirais que pour vous; et vous me chassez! Malheureuse! qu'ai-je donc fait? qu'ai-je donc fait? non, rien, dit-elle, rien! je suis irréprochable. On vous force à me renvoyer; et c'est à vous que l'on se plaît à faire de la peine, je ne le vois que trop. Ah! madame, on voudrait vous faire mourir de chagrin.

Effrayée et confuse de sa pénétration, je lui imposai silence. Par toute l'amitié que j'ai pour vous, lui dis-je, et que j'aurai toujours, je vous défends, Paulette, de tenir jamais ce langage: et s'il vous en échappe un mot, je vous mépriserai et je vous haïrai autant que j'ai pu vous aimer. Allez-vous-en sans proférer la moindre plainte.

Mon mari la vit s'en aller, comme une criminelle, un voile sur les yeux, un mouchoir sur la bouche, dont elle étouffait ses sanglots. Il ne soutint pas ce spectacle; et se rejetant en arrière comme un homme accablé de remords et de honte: Suis-je assez injuste, assez dur, assez inhumain, s'écria-t-il? est-elle assez soumise et assez patiente? Une fille dont je n'ai jamais eu à me plaindre un moment, qui l'a servie avec tendresse, qu'elle aime et dont elle est aimée, je m'avise de demander qu'elle soit renvoyée; elle l'est à l'instant. Il faut pour mon malheur que ma femme ait la vertu d'un ange, et que ce cœur qui devrait l'adorer soit de glace pour elle et de feu pour une autre; pour une autre qui assurément ne lui ressemble pas. Folie inconcevable! être bizarre et dépravé! Cependant faut-il être malheureux avec elle? Je m'y condamnerais si je devais seul en souffrir. Mais elle-même,

que d'ennuis, que de larmes, que de plaintes amères n'aurait-elle pas à dévorer! Ah! plus elle serait admirable à mes yeux, plus elle me rendrait odieux à moi-même. C'est une situation horrible à soutenir; et le moyen de m'en tirer? Des procédés indignes? je n'en aurai jamais, jamais je n'en serai capable. Ce fut ainsi qu'il s'en expliqua avec madame de Velbac.

Fi donc! s'écria-t-elle, de mauvais procédés! qui peut en avoir la pensée? Je vous détesterais si vous manquiez jamais aux égards, aux respects que vous devez à votre femme. Se rendre ennuyeux, incommode, savoir être maussade et déplaisant pour se faire quitter, à la bonne heure; cela peut se permettre à un mari, et même à un amant; mais rien au-delà, s'il vous plaît. Ah! ces ressources sont épuisées, dit-il en gémissant. Je n'en crois rien, répliqua-t-elle; et pour la gloire de mon sexe, je suis persuadée que vous vous y êtes mal pris. Madame de Norlis n'aurait jamais souffert que son mari lui déclarât que sa rivale est adorée. J'aurais voulu l'entendre pour le croire.

Vous l'entendrez si vous voulez, lui dit-il; et je ne demande qu'à vous rendre témoin des efforts inutiles que je fais pour me dégager.

Ce défi lui donna un moment à rêver. Eh bien, dit-elle, soit, faites-nous lier connaissance; je vous réponds que si je puis causer un peu à mon aise avec elle, je vous ferai incessamment expédier votre congé.

Je donne tel jour à souper, me dit-il; nous aurons des femmes. Je vous nommerai celles que vous aurez la complaisance d'inviter par billets. De ce nombre sera madame de Velbac; c'est une femme du meilleur ton, très-aimable et très-estimée; vous aurez la bonté de la bien recevoir.

L'humiliation d'être contrainte à bien accueillir ma rivale, me fit frissonner et pâlir. Mais quand je fus livrée à moi-même, il se fit en moi une révolution que je ne puis me rappeler sans étonnement.

La pensée que j'allais me trouver en présence de l'ennemie, et qu'il fallait ou me voir dégrader, ou m'élever au-dessus d'elle et de moi-même, cette alternative pressante m'inspira une force dont je ne me croyais pas capable. Je pris donc ma résolution, et après avoir rempli par mes billets la liste des invitations que mon mari m'avait remise, j'attendis de sang-froid madame de Velbac.

Rien de plus leste et de plus délibéré que son abord; rien de plus naturellement poli que mon accueil; et de mon côté comme du sien, le souper, la conversation qui le suivit, en un mot, l'entrevue se passa sans aucun nuage; mais avec cette différence

qu'elle y mit de l'empressement, et cette coquetterie légère qu'elle avait même avec les femmes; et moi, de la douceur, de la sérénité, des attentions flatteuses, avec un certain air de réserve et de prédominance, qui me mit à ma place et lui marqua la sienne. Elle s'en aperçut; et par l'aisance, la vivacité, le brillant de son air et de son langage, elle essaya de me primer. Je souris à ses agrémens, je les louai, je lui applaudis, mais de mon loge, et comme à une actrice qui voulait bien jouer pour son plaisir et pour le mien.

Mon mari, mécontent de voir l'infériorité où je tenais mon aimable convive, s'efforça de la relever par des distractions marquées. Je ne fis pas semblant de m'en apercevoir; et de mon côté, je m'occupai des femmes qu'il négligeait indécemment. La politesse de mes regards, plus que celle de mes paroles, mit dans mes attentions pour elles ces nuances de sentiment qui peuvent échapper aux hommes, mais que les femmes, plus délicates sur l'article des convenances, ne manquent jamais de saisir. Ainsi je m'assurai que si les succès de la vanité, qui flattaient ma rivale, se décidaient pour elle, la bienveillance et peut-être aussi quelque degré d'estime, seraient en ma faveur; car du moins avais-je sur elle cet avantage prodigieux, que ma réserve n'excitait point l'envie; au lieu que son éclat ne pouvait manquer de blesser toutes celles qu'elle effaçait.

Pour les hommes, je ne pensai qu'à ne pas les désobliger, bien sûre qu'ils finiraient tous par être de l'avis des femmes, sur les points de comparaison qui étaient dignes de me toucher.

Soit donc que la première impression de mon caractère eût dissuadé madame de Velbac de la prétention de m'éclipser chez moi, soit que, pour atteindre à son but, l'insinuation lui convînt davantage, elle prit avec moi le ton d'une amabilité séduisante; et sans me livrer à ses avances, je crus devoir au moins ne pas m'y refuser.

Deux jours après, elle vint me voir. J'avais chez moi peu de monde; et de son côté, l'empressement d'une amitié naissante; du mien, l'air de me plaire à lui inspirer ce sentiment, firent croire que j'ignorais les soins que mon mari lui prodiguait. On parla donc en toute liberté de la nouvelle du jour. Cette nouvelle était le divorce d'une madame de l'Yeuse, et chacun à l'envie applaudissait à la fierté de cette jeune femme qui, se voyant trahie et délaissée, avait pris son parti. Je lui pardonne, dis-je, elle n'a point d'enfans. Et quand elle en aurait, reprit madame de Velbac, ne serait-elle pas encore bien pardonnable, et bien louable même dans sa résolution? On voit bien, madame, lui dis-je, que vous n'êtes pas mère. Si vous saviez combien les petits dépits

e l'amour-propre et de la vanité sont peu de chose auprès de amour maternel !

On se doit sans doute à ses enfans, reprit-elle ; et sans être mère, e sens qu'on peut dissimuler pour eux bien des peines et des nnuis ; mais on ne leur doit pas de se laisser contrarier, trahir, umilier sans cesse ; et un malheur de toute la vie et de tous es momens passe les forces de la constance. Alors, feignant de aconter l'histoire de madame de l'Yeuse, elle fit la mienne avec les traits si vifs, si pénétrans, que chaque mot me déchirait le cœur. Enfin, dit-elle, figurez-vous un mari, qui, pour l'irriter, lui amène et lui fait voir chez elle une rivale aimée, l'oblige à la bien recevoir, et à ses yeux, à côté d'elle, prodigue à celle-ci tous les soins de l'amour.

Eh bien, je suis persuadée, dis-je sans m'émouvoir, que si elle avait jeté sur les écarts de son mari un voile de pudeur et de bienséance, et qu'en dissimulant elle-même ses torts, elle eût appris à ses amis à les dissimuler comme elle, son malheur n'aurait eu qu'un temps. La sagesse de sa conduite aurait bientôt peut-être ramené son mari ; car il en est peu d'insensibles à des procédés vertueux; et quand même le mal eût été sans remède, elle aurait du moins eu pour elle cette estime publique qui console de tout, tandis que l'humiliation va toujours à qui la mérite.

Ces mots parurent la blesser. On se console comme on peut, reprit-elle ; mais quoi qu'on en dise, l'humiliation est pour la femme abandonnée qui n'a pas le courage de se dérober au mépris. Elle sortit d'un air triomphant après sa réplique, et surtout bien contente du trait empoisonné qu'elle me laissait dans le cœur.

Je ne voulus pas lui donner sur moi cet avantage ; et prévoyant qu'on voulait me forcer à l'éclat d'une brouillerie, ou me distiller goutte à goutte un poison lent, en me faisant tous les jours quelque scène pareille à celle-ci, je résolus de couper racine à l'un et à l'autre projet. Madame de Velbac ne tarda pas à m'en offrir l'occasion. J'allai lui rendre sa visite, et je la trouvai seule.

J'étais impatiente, me dit-elle, madame, d'avoir le plaisir de vous voir. J'ai avec vous un tort involontaire dont je dois me justifier. J'ai défendu l'autre jour devant vous la jeune madame de l'Yeuse avec un peu trop de chaleur. Je n'ai su que depuis la cause du déplaisir que vous en avez eu. Je vous en demande pardon. — De quoi, madame ? et qu'a-t-on pu vous dire ? — Hélas ! que vous êtes vous-même dans une situation pareille, et que M. de Norlis... Un moment, lui dis-je avec une fierté modérée, mais imposante. Il est, madame, des propos qu'on ne répète qu'à une amie intime ; et je n'ai pas encore le bonheur de l'être pour vous ; cependant je

veux bien entendre ce que vous avez à me dire ; mais commencez vous-même par daigner m'écouter.

Norlis est dans le fond de l'âme un honnête, un excellent homme. Cinq ans d'intimité, de confiance et d'abandon ne m'ont appris qu'à l'estimer et à l'aimer tous les jours davantage; et il m'est impossible de méconnaître en lui ce que la nature en a fait, un ami sûr et vrai, un mari indulgent, un bon père, en un mot, celui de tous les hommes que je préférerais encore, si j'avais à choisir. Après cela, qu'il soit infaillible et à l'épreuve des séductions de l'esprit et de la beauté, c'est ce que je n'attends ni de lui ni d'aucun homme de son âge. La première de nos vertus est à peine au nombre des leurs : ainsi l'a voulu l'opinion : ne soyons pas plus sévères qu'elle ; et croyez-moi, ces crimes de l'amour que trouve irrémissibles une jeune maîtresse, n'ont plus la même gravité aux yeux d'une épouse indulgente, et surtout d'une bonne mère. En supposant donc à Norlis les torts qu'on attribue à M. de l'Yeuse, ce serait à moi, par mes soins, ma tendresse, ma complaisance, et tous les moyens de lui plaire, à le tirer du piége où il serait tombé. A présent, dites-moi, madame, si c'est là ce dont on l'accuse. — Oui, madame, c'est cela même ; et l'on ajoute, ce que je ne puis croire, que son erreur est sans retour. — Pardonnez-moi, lui dis-je, c'est ce que vous croyez ; mais c'est ce que je ne crois pas. Si la femme qui l'a séduit est assez vertueuse pour le désespérer, eût-elle tous vos charmes, il ne l'aimera pas long-temps ; il ne l'aimera pas long-temps si elle cesse d'être estimable. — Madame, reprit-elle avec vivacité, le divorce est permis ; et Norlis a pu le promettre. — Il a donc promis l'impossible, lui dis-je, en souriant ; car il dépend de moi de n'y pas consentir ; et je n'y consentirai pas. — Et s'il vous le demande ? — Je le refuserai. J'ai pour cela deux sortes de courage, celui d'épouse et celui de mère ; ni l'un ni l'autre ne m'abandonnera. — Quoi ! madame, la négligence, la froideur, l'oubli, l'abandon ! ah ! vous avez beau dire, cela est trop amer, trop humiliant pour le souffrir. — Je le souffrirais cependant, et je le souffrirais sans honte. La vertu a un caractère qu'on ne dégrade point, c'est elle qui rabaisse tout ce qui prétend l'avilir. — Mais, madame, s'il est malheureux avec vous ? — Eh bien ! nous le serons ensemble, mais non pas long-temps, je l'espère ; et dans le sein de l'amitié nous retrouverons le bonheur. — Et s'il est vrai, comme on le dit, qu'il aime éperdument une autre femme ? — Oui, madame, il est vrai qu'il aime une femme charmante, pleine d'esprit, d'attraits, mais pourquoi des détours ? Oui, madame, c'est vous qu'il aime, je le sais, je le lui pardonne, et je vous déclare que de ma vie

Norlis ne sera votre époux. Il a sans doute mille moyens de m'affliger, je m'affligerai en silence. Telle est ma destinée, et je la remplirai.

Puisque vous savez tout, madame, me dit-elle, je n'ai plus rien à vous cacher. Il est vrai qu'il m'adore. Je n'ai pu le guérir de cette passion insensée. Si vous vous y opposez, il faut qu'il y renonce; nous l'allons mettre au désespoir. Pourquoi vous obstiner à retenir malgré lui un cœur qui ne peut plus vivre pour vous? Mille autres vous seront offerts; et aussi aimable que vous l'êtes... Alors je me levai. Je suis peu sensible, lui dis-je, aux consolations que vous daignez m'offrir. Je m'obstine, comme vous dites, à être la femme de Norlis, parce que je suis mère, et la mère de ses enfans. Mes deux titres me sont sacrés; ils seront tous les deux également ineffaçables, et ils seront tous deux gravés sur mon tombeau.

A ces mots, je la vis émue, et tout à coup se jetant sur mes mains, elle les serra dans les siennes et les baisa avec un transport dont je fus étonnée, comme vous croyez bien. Ah! madame, s'écria-t-elle, combien il est irrésistible cet ascendant de la vertu, et combien toutes les vanités sont peu de chose devant elle!

Elle alla retrouver Norlis. Retournez, monsieur, lui dit-elle, près d'une femme incomparable; aimez-la, ou du moins ne vivez que pour elle. Je l'ai connue enfin; et en vérité, quoique je m'estime assez moi-même, elle me force de convenir que je ne la vaux pas.

Norlis revint confus et accablé. Il se tint seul enfermé quelques heures; et après s'être abandonné à ses réflexions, il passa dans mon cabinet, où j'étais seule aussi. Madame, me dit-il, écoutez-moi; mon cœur est plein, il est oppressé, il est souffrant, et il faut que je le soulage. Alors me révélant lui-même tout ce que je viens de vous dire : Tels sont mes torts, dit-il enfin; puisque je les avoue je veux les expier. Je vous le rends ce cœur, honteux de ses égaremens et plein pour vous d'estime et de tendresse : je n'ose en dire davantage, vous ne m'en croiriez pas; mais pour toute la vie, je jure..... Ah! mon ami, lui dis-je en me précipitant dans ses bras, attendez; je veux des témoins qui répondent de vos sermens. Je sonnai, et je fis appeler mes enfans. C'est par eux, dis-je alors en les rassemblant dans nos bras, qu'il faut jurer tous deux d'oublier le passé, et de leur laisser des modèles de bonté, de tendresse et de fidélité. Il le prononça ce serment avec une émotion et un soulagement de cœur inexprimable. Vous jugez si je fus heureuse dans ce moment! Dès-lors tout fut changé. Ma chère Paulette fut rappelée; ma maison redevint paisible et plus riante que jamais, je crus voir insensiblement l'amour se

ranimer dans le cœur de Norlis; et si ce fut une illusion, au moins a-t-elle été la même jusqu'à son dernier soupir.

Et votre Anglais? demanda Juliette. — Il fut heureux aussi. Ma prédiction fut un avis dont profita la jeune veuve. Elle le rendit bien amoureux, bien jaloux, bien impatient de ses caprices, bien épris de ses charmes; et après avoir dissipé sa mélancolie comme à force de changemens, elle l'épousa, et partit avec lui presque aussi contente que moi.

Ainsi se termina cette veillée intéressante.

Ne remarquez-vous pas, reprit alors madame de Verval en s'adressant à ses amis, que de tous les momens de joie et de bonheur que nous venons de nous rappeler, il n'y en a pas un seul qui ne soit le prix ou d'un sentiment vertueux ou d'une action de bienfaisance? tant il est vrai qu'il n'y a rien de mieux à faire pour être heureux que d'être bon!

LE TRÉPIED D'HÉLÈNE.

Après la ruine de Troie, tandis que les débris de ses murs, de ses temples, de ses palais fumaient encore; que sous ces débris teints de sang, Priam, son peuple et ses enfans étaient ensevelis; que sa femme et ses filles s'en allaient en esclaves servir sous d'insolens vainqueurs; tandis que ces vainqueurs eux-mêmes allaient périr les uns dans leurs palais, les autres sur les mers, ou misérablement errer de rivage en rivage, à la merci des flots, des vents et des tempêtes; enfin tandis que dans les champs troyens, Achille, Hector, le fils de Télamon étaient couchés dans la poussière, et qu'une foule de héros y confondaient leurs cendres ennemies dans un vaste et même tombeau, Hélène et Ménélas, réunis, réconciliés, s'en retournaient tranquillement et gaiement à Lacédémone; elle, se plaignant doucement qu'il eût pu la croire infidèle; lui, s'excusant d'avoir ajouté foi à des apparences trompeuses, et promettant bien de ne plus douter de son amour ni de sa foi; tous deux enfin le mieux du monde ensemble, et seulement un peu fâchés que pour si peu de chose on eût fait tant de bruit.

Mais en passant à travers les Cyclades, ils furent assaillis par un violent orage, et comme ils voyaient le moment où leur navire allait se briser aux écueils de l'île de Cos, ils firent un vœu à Neptune. O le plus inconstant des immortels, lui dit tout bas Hélène, protège une femme qui te ressemble! A ces mots elle lui

offrit un trépied d'or qu'elle avait sauvé du pillage de Troie, et le lui jeta dans la mer. Aussitôt la mer s'apaisa.

Or, six cents ans après, comme un navire de Milet passait près de l'île de Cos au moment qu'un pêcheur de l'île jetait son filet dans la mer, les Milésiens qui étaient dans le navire proposèrent au pêcheur de leur vendre son coup de filet, au hasard; il y consentit, et au fond du filet, lorsqu'il l'eut retiré, se trouva le trépied d'Hélène.

Procès interminable entre Cos et Milet pour ce trésor : les uns disant que le pêcheur n'avait entendu vendre que le poisson qu'il aurait pris, les autres soutenant qu'il avait tout vendu. La guerre allait s'en suivre. Pour en éviter le malheur, on eut recours à la Pythie, et l'oracle les mit d'accord en ordonnant que l'on fît présent du trépied d'or au plus sage des sages.

Mais quel était le plus sage des sages? Cette question n'était pas moins difficile à résoudre que celle du coup de filet. On délibéra longuement pour savoir auquel des sept sages, qui florissaient alors, on donnerait la préférence. Ils nous éclaireront eux-mêmes sur le choix, dit l'un des consultans : commençons par le plus voisin. Thalès est à Milet; allons lui proposer d'accepter notre offrande.

O vous! lui dirent-ils, dont le génie a pénétré au sein de la nature et lui a dérobé ses plus profonds secrets, vous qui avez découvert que l'eau est l'élément unique, et qu'elle est le principe des autres élémens; vous qui donnez au monde une âme universelle, et qui pensez que cette âme est unie et inhérente à la matière, comme l'âme de l'homme est unie à son corps; si tout cela est vrai, divin Thalès! recevez de nous ce trépied d'or qu'Apollon nous ordonne d'offrir au plus sage des sages.

Mes amis, répondit Thalès, si tout cela était bien vrai, si j'en étais bien sûr moi-même, et si ce que j'enseigne je le concevais bien, je me croirais sage en effet; mais j'ai beau vouloir deviner la grande énigme de la nature, ni hors de moi, ni en moi-même, je ne vois pas plus clair que vous. Je vous dis là le secret de l'école; mais avec Apollon, puisque c'est lui qui vous envoie, il n'y a rien à dissimuler. J'ai essayé de faire du feu avec de l'eau; mais je suis encore à comprendre comment dans le soleil l'eau fait un étang de lumière. L'âme que j'ai voulu donner à l'univers, pour en régler les mouvemens et en remuer les ressorts, serait sans doute une belle chose, si je pouvais m'expliquer comment cette âme universelle serait une et la même dans le vautour et dans la colombe, dans le tigre et dans l'éléphant; mais c'est là le nœud qui m'arrête; c'est l'unité de son essence et la diversité infinie de ses métamorphoses qui confond mon entendement. Cu-

riosité n'est pas science, et les études où je m'enfonce sont de celles peut-être où la faible raison de l'homme ne trouvera jamais qu'un vide immense et qu'une vaste obscurité. Ce qu'on appelle ma sagesse pourrait donc bien n'être que ma folie; car c'en est une que de vouloir connaître ce qu'il n'est pas donné à l'homme de savoir. Cependant pour ne pas rebuter mes disciples, et comme avec le temps quelque coin du grand voile peut être soulevé, je leur donne l'exemple de l'espérance et du courage; mais dans la route que je leur trace, je m'égare souvent moi-même, et je ne sais plus où j'en suis. Portez votre offrande à Solon : c'est lui qui va droit à l'utile; son étude est celle de l'homme, et son objet est de le rendre meilleur, plus juste et plus heureux.

Les députés embarqués pour l'Attique allèrent voir Solon, et l'appelant le plus sage des sages, il lui offrirent le trépied d'or.

Vous prenez bien votre moment, leur dit le législateur d'Athènes; je suis prêt à devenir fou. Je viens de la place publique où je n'ai vu que des mécontens. Les gens de mer se plaignent que j'ai favorisé les gens de la campagne; ceux-ci m'accusent d'avoir trop ménagé les citadins; et à la ville, c'est encore pis : chacun voudrait des lois faites en sa faveur et au préjudice des autres. Mais ce n'est rien encore, et dans ma maison même, je ne suis jamais en repos. Vous voyez cette jeune esclave qui boude et pleure dans un coin; c'est un petit démon; elle me fait tourner la tête : cela n'a pas encore dix-huit ans, et cela me gronde, et cela veut avoir plus de raison que moi. Oui, oui, dit Glycerie, j'en ai mille fois plus; car au moins, je suis juste, je ne gêne personne, et je laisse faire à chacun ce qui lui plaît. A ces mots ses pleurs redoublèrent.

C'est dommage de l'affliger, dit l'un des députés, car elle est si jolie! — Vraiment jolie! elle croit l'être; mais elle ne sait pas que sa malice l'enlaidit. Eh bien! si je suis laide, répliqua la boudeuse, que ne me vendez-vous? que ne me laissez-vous aller? — Et où irais-tu, petite folle? quel est le maître qui serait aussi bon et aussi indulgent que moi! — Quelle bonté, quelle indulgence, qui ne me laisse pas la moindre liberté! Et savez-vous, reprit Solon, quelle est la liberté qu'elle veut qu'on lui laisse? Celle de voir chez moi un petit insolent dont elle est amoureuse, et qui rôde sans cesse autour de ma maison. Dès que je sors pour aller au sénat ou au lycée, à l'instant même il arrive, il est introduit, et quand je les surprends ensemble, elle me dit pour son excuse qu'il est plus jeune et plus joli que moi. Assurément, s'écria-t-elle, il est plus jeune et plus joli. Faites-le rappeler, pour voir; et que ces étrangers nous jugent. Retirez-vous, friponne, dit Solon ému de colère, et que je ne vous entende plus.

Ce libertin qu'elle aime, continua-t-il, est un jeune homme appelé Pisistrate, pour qui j'ai eu mille bontés, que j'ai instruit, et qui se moque de mes leçons et de mes lois. — De vos lois! — Oui, sans cesse il me répète ce mot du scythe Anacharsis, que les lois sont des toiles d'araignées où se prennent les moucherons, mais d'où les grosses mouches s'échapperont toujours. — Et que ne fermez-vous votre porte à cet insolent? — Bon! lui fermer la porte? il entrerait par la fenêtre. Si vous saviez comme il est adroit et séduisant! il a gagné tous mes esclaves. Les prières, les larmes, les présens ne lui coûtent rien; il est plein d'esprit et de grâce; et moi-même, quand je l'écoute, il a le don de m'apaiser. C'est bien la peine, me dit-il, mon vénérable maître, de nous brouiller pour une esclave! Si nous étions, vous jeune comme moi, et moi vieux comme vous, ne vous la céderais-je pas? Voyez qui de nous deux peut le mieux s'en passer. Vous sentez que ces raisons-là ne laissent pas d'être pressantes; et puis, si je le désespère, il ira m'accuser, me décrier parmi le peuple; il dira que je suis amoureux et jaloux. Tout jeune encore, il a plus de crédit que moi; il écoute les mécontens, il les accueille, il les caresse, et puis il vient me dire à moi, que je ne ferai rien de ce peuple, s'il ne s'en mêle; qu'en livrant les Athéniens à leur propre génie, je ne les connais pas; qu'ils sont vains, légers, étourdis, capricieux, ingrats, amis des nouveautés; qu'ils ne feront que des sottises, s'ils n'ont pas à leur tête un homme adroit et ferme qui sache les mener, et que cet homme ce sera lui. Voilà un drôle bien résolu! dirent les députés. Et bien dangereux! dit Solon; il a, je vous l'ai dit, l'art de flatter la multitude, et c'est l'art de la dominer. Il s'en vante, il annonce qu'il l'enveloppera comme dans un filet; et après qu'il m'a mis en colère par ses menaces, il me défie de ne pas l'aimer, et il me jure ses grands dieux que je serai toujours son ami malgré moi. Vous voyez bien qu'un homme qui se laisse ainsi tracasser, désoler par deux jeunes têtes, n'est pas le sage que vous cherchez. Je vous conseille de vous adresser à Thalès le milésien; car c'est lui qui possède son âme en paix, et qui est heureux avec lui-même.

Nous avons commencé par lui, répondirent les députés; mais il nous a fait, comme vous, confidence de sa folie. — Est-ce qu'il a aussi une petite esclave qui le fasse enrager, un fripon qui la lui caresse, et un peuple indocile qu'il ne puisse mettre d'accord? — Non, mais il a autant de peine à combiner les élémens que vous à gouverner les hommes; et sa folie est de vouloir, dit-il, expliquer ce qu'il n'entend pas.

Allez donc à Bias, reprit Solon : celui-là vit tranquille et retiré dans sa petite ville de Priène; il ne se mêle d'expliquer que les

énigmes du roi d'Égypte et que les logogryphes du roi d'Éthiopie. Quant aux mystères de la nature, il déclare qu'il n'y entend rien. Il laisse aller le monde comme il va, sans vouloir le régler lui-même; et pour être plus libre d'inquiétude et de soucis, il a renoncé à la science en même temps qu'à la richesse. Ils allèrent donc à Bias.

Ah! messieurs, leur dit-il en les voyant entrer chez lui, vous m'apportez sans doute quelque bonne nouvelle? auriez-vous retrouvé mon chien? sauriez-vous qui me l'a volé? Les députés lui répondirent qu'ils n'en avaient aucune connaissance. Qu'est-ce donc, leur demanda-t-il en homme désolé, qui peut vous amener chez moi? Ils lui dirent que, de la part de l'oracle de Delphes, ils lui apportaient un trépied d'or. — Un trépied d'or, à moi! que veut-il que j'en fasse? Ah! que l'oracle, qui sait tout, me dise qui m'a pris mon chien. Je n'avais plus que cet ami au monde, et l'on m'en a privé! quelle inhumanité barbare! Je leur avais tout cédé, tout laissé, honneurs, fortune, emplois; je ne demandais rien; je cultivais moi-même mon jardin et mon petit champ; mon chien était auprès de moi; nous nous aimions, nous étions heureux de vivre et de causer ensemble. Les envieux n'ont pu nous voir jouir de ce bonheur; ils nous ont séparés, ils m'ont volé mon chien, mon seul ami; ils l'ont assassiné peut-être!..... Non, il n'y a point d'assez grand supplice pour cet excès de cruauté.

C'est un malheur sans doute, lui dit l'un des Milésiens, que la perte d'un chien fidèle; mais ce malheur est-il si grand? — Oui, très-grand pour moi qui n'ai plus rien. Il n'est point de disgrâce que je n'aie endurée, sans fatiguer le monde, ni le ciel de mes plaintes. Négligé dans ma ville après l'avoir sauvée, mal écouté dans les conseils, je me suis retiré des affaires publiques, et me suis tenu dans mon coin. J'ai essuyé un procès injuste, je l'ai perdu; et je n'en ai point murmuré: ma femme m'a trompé; je n'en ai dit mot à personne. Mes enfans m'ont abandonné; j'ai pardonné à mes enfans. C'est bien assez de patience; et lorsqu'on vient me prendre encore mon pauvre chien, il est, je crois, bien naturel que ma constance soit épuisée; elle est à bout, je n'en ai plus.

Quoi! se peut-il, lui dit l'un des députés, que ce soit là l'écueil du plus sage des hommes! —Du plus sage! et pourquoi faut-il que je le sois? me donné-je pour l'être? Oh non! je ne suis pas assez fou pour cela. — Cependant si nous demandons quel est le plus sage des sages, chacun nous répond, c'est Bias. — C'est Bias! c'est Bias! ils en parlent bien à leur aise; et si Bias se fâche quand on lui a pris son chien, ils en seront tout ébahis! Non, Bias n'est rien qu'un bon homme, à qui l'on fait du mal, et qui sent le mal qu'on lui

fait. Si vous en voulez un plus ferme et d'une trempe d'âme qu'aucun malheur n'ait encore entamée, allez-vous-en trouver le spartiáte Chilon.

Allons donc à Lacédémone, dirent les députés; et en y arrivant ils demandèrent où était la demeure de cet homme si renommé par sa sagesse et sa constance. On leur répond qu'il est allé à Pise, assister aux jeux olympiques. Ils s'y rendent en diligence, et ils y arrivent le jour même qu'on dispute le prix de la lutte et du pugilat.

Autour de l'arène, ils s'informent où Chilon peut être placé. On le leur montre tout occupé du combat entre deux athlètes, dont l'un était son fils Epitélide, et l'autre le fameux Glicon, déjà vainqueur dans les jeux de la course.

Les yeux du Spartiate, ardens et immobiles, observaient tous les mouvemens des deux lutteurs. Le travail du combat était comme exprimé par la contention des muscles de son corps : le mouvement de ses sourcils en marquait les alternatives. Son front ruisselait de sueur; ses mains, appuyées sur ses genoux, se roidissaient chaque fois que son fils serrait son adversaire, et il frémissait chaque fois qu'il le voyait lui-même chanceler ou fléchir. Il y avait plus d'une heure que le combat durait et redoublait de violence, lorsqu'enfin Glicon succomba, et que l'enceinte de l'arène retentit au loin de ces mots : *Epitélide, fils de Chilon, vainqueur au combat de la lutte.*

Le père alors, plus épuisé de la fatigue du combat et plus accablé que son fils, tombe sans couleur et sans voix entre les bras de ses voisins. On le crut mort de joie; le bruit même en courut dans quelques villes de la Grèce; mais la vérité simple est qu'il s'évanouit, et qu'on l'emporta dans sa tente, ayant sur le visage la pâleur de la mort.

Après qu'il eût repris ses sens et qu'il eût embrassé son fils, les députés se présentèrent, et croyant lui annoncer un triomphe encore plus flatteur, ils lui offrirent le trépied d'or qu'Apollon destinait au plus sage des sages.

Vous moquez-vous de moi? leur répondit le Spartiate, ou bien vous-mêmes ignorez-vous que le sage est celui qui possède son âme dans une égalité constante, sans se laisser dominer jamais par aucune de ses passions? J'en avais dompté quelques unes, et des plus redoutables, comme l'ambition, l'envie, la cupidité, la colère; et voilà que je viens de succomber à celle dont je me défiais le moins. La fortune a trouvé mon endroit faible; elle m'a donné en spectacle à toute la Grèce, comme un enfant dont elle s'est jouée, et l'on vient de me voir au moment de mourir de joie pour la plus vaine de ses faveurs.

Rien de plus naturel et de plus excusable, lui répondirent les députés, que ce sentiment dans un père. Eh non! reprit-il, non, je ne me flatte point; ce n'est là que de la faiblesse. Quoi! parce que mon fils a dans les muscles plus de ressort et de vigueur qu'un autre, j'en ai, moi, assez peu dans l'âme pour tomber en syncope lorsqu'il est proclamé vainqueur dans les jeux de la lutte; qu'aurait-ce donc été si, après une bataille, je l'avais vu revenir vainqueur dans mes bras, couvert de sang et de poussière? Celui qui se laisse accabler par la bonne fortune saurait plus mal encore soutenir la mauvaise; et que diront de moi les femmes de Lacédémone, elles qui froidement rendent grâces aux dieux lorsqu'on leur rapporte leurs fils percés de coups, étendus sur un bouclier? Allez, croyez-moi, présenter le prix de la sagesse à mon voisin Phizon, qui n'est pas, comme moi, un vieillard imbécile et vain.

Phizon était une espèce d'ours solitaire, et si sauvage que ses concitoyens eux-mêmes osaient à peine l'aborder. Les députés, en le saluant, lui présentèrent le trépied d'or qu'Apollon destinait au plus sage des sages. Passez votre chemin, leur dit-il d'un air brusque: Apollon se connaît en hommes; je ne suis point le sage auquel il vous envoie, et ce n'est point sur un trépied d'or que je fais bouillir mon brouet.

On sait, lui dirent-ils, que vous méprisez les richesses, la mollesse, la volupté; que vous donnez aux Spartiates mêmes l'exemple d'une vie austère; et que dans votre solitude, foulant aux pieds les vices, les plaisirs et les vanités de ce monde, vous exercez sur tous vos sens l'empire d'une raison libre et le pouvoir d'une âme forte; c'est pour cela que nous croyons obéir à l'oracle en vous présentant ce trépied, comme un don réservé au plus sage des hommes.

Je l'accepterais, leur dit-il, si je croyais de moi le quart de ce que vous en dites; mais ce n'est pas avec un dieu qui voit aussi clair dans les âmes, que l'on peut se donner pour meilleur que l'on est. On me dit misanthrope, et je le suis; mais si je hais les hommes, je ne m'excepte pas de cette haine universelle; et il n'en est aucun dont je sois plus mécontent que de moi. — Vous êtes trop modeste, lui dirent-ils. — Non, je suis vrai. D'abord je me suis persuadé que l'homme social était un être dénaturé; et croyant me rendre meilleur et plus heureux, je me suis fait sauvage. L'ennui, l'inquiétude, la tristesse m'ont détrompé. Il n'était plus temps: mon caractère était annoncé, et pour le soutenir, je l'ai forcé encore. J'ai renchéri sur l'austérité de nos Spartiates, et je passe pour mépriser plus fièrement qu'eux-mêmes les biens que je n'ai pas.

Mais pourquoi donc suis-je chagrin de savoir qu'ailleurs on jouit de ces faux biens dont je me prive ? Quel mal me font les arts de Corinthe et d'Athènes, le luxe de l'Asie, les voluptés de Sybaris ? J'ai trop d'humeur pour un vrai sage. Si j'étais bien heureux moi-même dans ma frugalité, pourquoi m'indignerais-je qu'on fût heureux dans l'opulence, et d'une autre façon que moi? Je me suis dit souvent que si toute la Grèce avait les mœurs de Sparte, Sparte serait asservie. Heureusement pour elle, ses voisins sont efféminés. Il aurait donc fallu me réjouir qu'ailleurs on eût des mœurs voluptueuses ; et point du tout, jamais je ne pense à ces fêtes, à ces spectacles, à ces festins que des gens amollis se donnent, sans en avoir quelque dépit ; et pour m'en consoler, il faut que j'en médise ! Est-ce donc là de la sagesse ! Oh ! non. C'est de l'orgueil qui souffre, et qui se venge des privations qu'il s'impose. Un vrai sage serait celui qui, content du sort que les dieux, la fortune, ou le choix de sa propre raison, lui auraient assigné en partage, laisserait, sans s'en émouvoir, tout le monde vivre à son gré. Pour moi, qui me tâte le cœur, je sens ce qui le blesse, et je trouve en effet qu'au fond de ma misanthropie l'envie a caché son levain. Dispensez-moi donc d'accepter un prix qui ne m'appartient pas ; et voyez dans l'île de Rhodes, si Cléobule de Lindos ne serait pas l'homme que vous cherchez. Il goûte les biens de la vie sobrement et paisiblement, possédant des richesses dont il fait bon usage, et dont il n'est point possédé ; il est heureux et libre, et il trouve bon que partout on soit heureux et libre comme lui.

Il a raison, dirent les députés : l'homme qui sait le mieux jouir, sans abuser, doit être en effet le plus sage ; et ils se rendirent à Lindos, où Cléobule venait tout récemment d'être mis à la tête des affaires publiques.

En arrivant sous le vestibule du palais, ils virent s'avancer vers eux, d'un pas délibéré, une jeune et belle personne modestement vêtue d'une robe de lin plus blanche que la neige, et ceinte d'un ruban bleu céleste au-dessous du sein. Ses cheveux noirs flottaient en ondes autour de son cou d'ivoire, et sur son front brillait dans toute sa candeur le caractère de la bonté. C'était la charmante Eumétis, l'une de ces femmes célèbres dont le temps semble avoir pris soin de conserver le souvenir. Fille de Cléobule, le peuple se plaisait à l'appeler Cléobuline. Fidèle conseil de son père, elle en faisait la gloire, elle en était l'amour.

Lorsque les députés se furent fait connaître : Etrangers, leur dit-elle en les introduisant dans le palais, ne vous offensez pas si mon père se fait attendre. Dans ce moment il donne audience à son peuple ; vous ne voudriez pas qu'il abrégeât pour vous la plus

sainte de ses fonctions; mais dès qu'il sera libre, je vous annoncerai.

Alors, en causant avec eux sur les mœurs, les lois, les usages, le commerce, les arts, les alliances et les rivalités des divers peuples de la Grèce, elle montra tant de lumières et un caractère d'esprit si fort au-dessus de son âge, qu'ils étaient tentés de lui offrir le trépied qu'ils venaient présenter à son père. Ah! vous méritez bien, lui dirent-ils, étonnante Eumétis, le témoignage que Thalès vous rendit à Corinthe, dans le palais de Périandre, en disant que vous étiez digne de gouverner un grand état! Heureux, sans doute, heureux le peuple qui obéit à un père dont vous êtes la fille! Ce roi doit être le vrai sage à qui l'oracle d'Apollon nous fait apporter ce présent; et alors ils lui racontèrent l'aventure du trépied d'or.

Ah! leur dit-elle, je crains bien que mon père ne le refuse. Il s'est fait à lui-même une si haute idée de la véritable sagesse, qu'il est loin de prétendre y pouvoir atteindre jamais.

En disant ces mots, elle vit le peuple s'écouler par les portiques du palais; et après avoir observé curieusement tous les visages: Que le ciel soit loué, dit-elle, tout le monde s'en va content! Alors d'un pas léger elle retourna vers son père.

Ah! lui dit Cléobule, excédé de fatigue, je n'en puis plus. Non, tu as beau dire, il n'y a pas moyen d'y tenir. Ces gens-là voudraient tous régner. Il n'y en a pas un qui ne pense qu'en me donnant sa voix, il m'a cédé sa place, et qui ne croie au moins devoir siéger dans mes conseils. Ils sont tous politiques, militaires, jurisconsultes, négocians, que sais-je? et c'est toujours le plus inepte qui abonde le plus dans son sens.

Cléobuline, en l'embrassant avec une douce gaieté, allons, lui dit-elle, mon père, encore un peu de patience. Le sens commun est rare, et l'amour-propre est sot, on le sait bien; mais si tout le monde était sage, on n'aurait pas besoin de roi. Les avez-vous tous écoutés? Oui, je n'ai rebuté personne. Eh bien, courage, avec le temps ils deviendront plus raisonnables, et se laisseront rendre heureux. A présent venez recevoir des étrangers qui vous attendent, et qui, envoyés par Apollon Delphique, viennent, disent-ils, en son nom, vous offrir un don précieux.

Lorsque les députés de Cos et de Milet eurent prononcé leur harangue, Cléobule étonné, confus de l'honneur qu'on lui déférait: Quoi! leur dit-il, n'avez-vous pas un Thalès à Milet, à Priène un Bias, un Solon dans Athènes, à Lacédémone un Chilon, un Phizon plus sages que moi?

Que voulez-vous, lui répondit l'un des Milésiens? Nous les avons tous vus. Ils se renvoient la gloire, comme un ballon, de

l'un à l'autre. Il n'y en a pas un qui veuille convenir qu'il est sage; et chacun d'eux prétend avoir son faible et son coin de folie.

Et moi, dit Cléobule, est-ce que je n'ai pas le mien? Ma sagesse dont vous parlez, la voilà, reprit-il en leur montrant sa fille. C'est elle dont l'humeur douce et conciliante tempère l'âpreté de mon esprit et de mes mœurs. Voyez cet air ouvert, accueillant et sensible; cette simplicité, cette grâce dans son maintien; cette jeunesse de vingt ans, si fraîche et si naïve encore, c'est là que loge un cœur plein de noblesse et de courage; c'est là qu'habite une âme pleine de force et de bonté; et si moi-même on me croit bon, c'est à ma fille que je le dois. Sans elle je serais un homme insociable. — Ah, mon père! que dites-vous? — La vérité, ma fille, comme on la doit aux envoyés d'un dieu pour qui rien n'est caché. Oui, messieurs, je suis affligé d'une maladie incurable, d'une antipathie invincible pour la moitié du genre humain. Je ne puis endurer les sots. J'ai voyagé dans l'espérance de leur échapper, mais en vain: partout je les retrouve, partout ils me désolent. Je crois les laisser au midi, ils m'attendent au nord. Comme un essaim de mouches, ils semblent voler après moi. Las de les fuir, je suis venu m'y abandonner dans ma patrie; mais je ne puis m'y accoutumer.

Il est vrai que les sots, dirent les députés, sont une espèce bien importune; mais que serait-ce donc si vous trouviez partout des fous et des méchans? Bon, reprit Cléobule, les fous, on les enferme, ils sont en petit nombre; et lorsqu'ils ne sont pas nuisibles, on les plaint. Les méchans sont notés, ils sont rarement impunis; et en attendant que la loi nous en délivre, on peut s'en garantir. Mais les sots! ah! les sots; c'est là l'espèce indestructible, et qui fourmille impunément. Pas une loi contre eux: ils vont tête levée; et partout ils ont l'avantage du nombre, de l'audace, de l'intrépidité. — Mais enfin quel mal vous font-ils? — C'est là ce que je me demande sans pouvoir m'en rendre raison. Mais du plus loin que je les vois, mes nerfs frémissent, mon sang s'allume; et avant même de les entendre, je les devine, je les sens. Cet air épanoui, content de leur mérite, assuré de leurs avantages; cette complaisance en eux-mêmes, et cette négligence de l'estime d'autrui; cet empressement à couper la parole au plus instruit pour lui apprendre ce qu'ils savent le moins et ce qu'il sait le mieux; ce ton de suffisance et de présomption; cette persuasion de succès que vient d'avoir ce qu'ils ont dit, et qu'aura ce qu'ils ont à dire; cette raison fausse et hardie qui va de bévue en bévue, heurtant de tous côtés le bons sens et les convenances, et donnant pour des nouveautés, pour des vérités inouies, les plus triviales erreurs; tout cela me met aux abois.

Vous avez bien raison, dit l'un des députés, ces gens-là sont insoutenables. Non, je n'ai pas raison, dit Cléobule; et je le sens mon impatience est d'un fou; car enfin ces esprits tortus sont une espèce comme une autre. Est-ce que tous les arbres d'une forêt sont droits comme le cèdre? Les sots sont la broussaille du genre humain, et partout la broussaille abonde. Plaignez donc l'homme faible qui ne peut vivre avec les sots; mais allez, croyez-moi, chercher votre sage à Lesbos, où Pittacus, avec une bonté, une constance infatigable, accueille, écoute tout le monde, et ne revient pas de son audience avec la fièvre dans le sang. S'il y a dans toute la Grèce un vrai sage, c'est Pittacus.

Déjà bien fatigués de tant de courses inutiles, les députés passèrent à Lesbos; mais avant de voir Pittacus, ils voulurent jeter un coup-d'œil sur son île; et après l'avoir parcourue, ils se rendirent à Mythilène, où le roi faisait son séjour. Ils furent introduits aussitôt qu'annoncés; et l'un d'eux lui tint ce langage: Souverain de cette île heureuse, dans vos villes que nous venons de parcourir, à Méthymne, à Antisse, surtout à Mythilène, et dans les campagnes voisines, nous n'avons vu que l'amour du travail, et l'image de l'abondance; l'agriculture, l'industrie et le commerce florissans; partout l'ordre et la paix; partout une sécurité parfaite, une heureuse tranquillité. Ce spectacle fait votre éloge; et le trépied d'or qu'Apollon destine au plus sage des sages appartient de plein droit au législateur de Lesbos.

Oui, si l'oracle ne demandait qu'un roi juste et bon, je crois l'être, répondit Pittacus; mais un sage, c'est autre chose. Commençons par dîner, et au sortir de table, je me ferai connaître à à vous tel que je suis.

Le dîner fut simple et frugal; mais l'air de bienveillance et d'affabilité qui était naturel à ce prince, l'aimable gaieté de ses enfans, les grâces nobles et touchantes de leur mère Amasille, la plus belle des femmes, valaient mieux que du luxe; et Pittacus, environné de sa famille, aurait paru le plus heureux des hommes, sans une teinte de mélancolie, qui, dans ses yeux et sur son visage, semblait attrister le bonheur.

Il se fit expliquer d'où leur venait le trépied d'or, et les singularités du refus qu'en avaient fait les autres sages. Ainsi, dit-il, aucun n'est content de lui-même; et chacun d'eux a dans son âme un juge plus sévère que ne serait l'envie, tout inexorable qu'elle est. Ah! croyez qu'ils ont tous bien mérité leur renommée: aussi sont-ils bien révérés. Ils n'ont pas comme moi dans leur pays un détracteur qui s'obstine à les outrager. Ce malheur m'était réservé. A ces mots, un profond soupir s'échappa de son sein; et après un assez long silence, il demanda aux députés si

lans la Grèce on chantait les vers qu'Alcée avait faits contre lui, et qui le dénonçaient comme le corrupteur et l'oppresseur de sa patrie.

Ils l'assurèrent tous que ces vers impudens et reconnus pour tels ne flétrissaient que le poëte. Vous l'entendez, lui dit la reine? ce mauvais génie est connu; et le fiel dont il est rempli n'est un poison que pour lui-même. Oubliez-le donc pour jamais après lui avoir pardonné. Oui, dit-il, on déteste la satire, je veux le croire; mais en la détestant, chacun la sait par cœur.

Au sortir de table, la reine se retira avec ses enfans; et Pittacus se promenant avec les députés dans les jardins de son palais: Le ciel m'est témoin, leur dit-il, qu'en acceptant la royauté que les Lesbiens m'ont offerte, je n'ai fait que céder aux instances du plus grand nombre et au vœu des plus gens de bien. Depuis, j'ai fait pour eux tout ce qu'un père tendre eût fait pour ses enfans chéris; et cependant ce malheureux Alcée ne cesse de noircir mon règne et d'empoisonner mes bienfaits. Dans ses vers, mes lois sont des chaînes, mon autorité n'est qu'un joug, ma bonté même est une amorce; et jusqu'à la clémence dont j'ai usé pour lui lorsqu'il était en mon pouvoir, est, dit-il, un effet ou de la peur du blâme, ou de l'espoir dont je me suis flatté de m'en faire un adulateur. Ah! j'atteste les dieux que je n'aurais voulu de lui que son silence. Que lui ai-je fait? l'ai-je usurpé, ce trône où il me voit d'un œil flamboyant de colère? Par quelle violence, par quelle iniquité me suis-je rendu odieux? Et quel autre que lui dans Lesbos, dans la Grèce, peut m'accuser d'être un tyran? Ils iront cependant à la postérité, ces vers où il me peint des couleurs les plus noires. Les dieux, pour mon supplice, ont accordé le don du génie à un imposteur. Ah! combien il dément cette fable vulgaire, que lorsque les serpens se sont nourris des herbes que produit l'Hélicon, ils perdent leur venin! Son cœur en est gonflé plus que le cœur de la vipère; il le répand sur mon règne à grands flots.

Les députés voulurent lui répondre que l'équitable renommée confondrait son accusateur. Et qui jamais, lui dirent-ils, a déclaré plus hautement que vous son horreur pour la tyrannie? N'est-ce pas vous à qui l'on demandait *quelle était la pire des bêtes*, et qui fîtes cette réponse mémorable: *parmi les animaux sauvages, c'est le tyran; parmi les animaux domestiques, c'est le flatteur?* Est-ce donc vous qu'on accusera d'avoir été un tyran vous-même?

Non, je ne le suis point, dit-il; non je ne veux point l'être; et en déposant ma puissance, je rendrai compte au ciel et à la terre de l'usage que j'en ai fait. Vous, Pittacus! s'écrièrent les députés,

vous ! pour complaire à un infâme détracteur, déposer le pouvoir de rendre un peuple heureux ! — Oui, je l'abdiquerai pour confondre la calomnie. Ce peuple aurait encore besoin de moi, je le sens bien ; ni ses lois, ni ses mœurs, ni sa félicité, ne sont assez bien affermies ; la paix et l'abondance que je lui ai procurées ont des vices auxquels je sais qu'il est enclin ; s'il retombe dans la mollesse et dans l'oisiveté, il ne tardera pas à se corrompre de nouveau, et peut-être à s'abandonner à la plus funeste licence ; c'est ce que les plus sages des Lesbiens me disent tous les jours. Mais telle est ma faiblesse, qu'en vain dix mille voix s'élèvent pour bénir la douceur, la bonté de mon règne ; un seul homme corrompt, dans le fond de mon cœur, ma joie et mes prospérités. Je le vois comme une furie me poursuivre dans l'avenir. Ce peuple *qui* m'aura béni sera muet dans la poussière ; et Alcée vivra, me déshonorant d'âge en âge, et sera seul entendu ! Dans le silence de la nuit, ses vers infâmes, mais brûlans, ses vers étincelans de rage et de génie, pleins de fiel et de charme, insolens et harmonieux, retentissent à mon oreille. Ils passeront de bouche en bouche, et je crois lui-même l'entendre les chanter au milieu des peuples assemblés. Les accords de sa lyre tourmentent mon sommeil ; et parmi ces accords, j'entends ces mots terribles qui me réveillent en sursaut : *Cesse, lâche Lesbos, cesse de servir un tyran*. Oh, non ! je ne l'ai point cette force de la sagesse, cette force qui foule aux pieds les serpens de l'envie et de la calomnie, et marche d'un pas libre et ferme dans le droit sentier du devoir. Si j'étais un vrai sage, Alcée aurait beau m'insulter, je lui abandonnerais l'opinion commune ; je laisserais ses vers tromper la renommée ; et je serais heureux avec moi-même du bien que j'aurais fait, du bien que je ferais encore à mon pays. Mais non, je suis inquiet, agité, troublé comme un enfant, de ce qu'on pensera de moi ; semblable au daim timide qui court dans les forêts, le bruit des vents, le bruit des feuilles m'épouvante. Remportez votre trépied d'or ; le faible, le pusillanime Pittacus ne l'a point mérité.

Mais à qui donc enfin nous adresser, lui demandèrent les envoyés de la Pythie ? A Périandre de Corinthe, répondit le roi de Lesbos. Périandre ne prétend pas être au nombre des sages ; mais il aime à les rassembler, et il se plaît à les entendre. Souvent dans un banquet il les a réunis ; il les connaît bien tous ; et lui-même il saurait les apprécier mieux qu'un autre. Mais pour plus d'assurance, allez lui demander, au nom du dieu qui vous envoie, de les inviter à souper. Là, le verre à la main, et le trépied d'or sur la table, ils jugeront eux-mêmes auquel ce prix de la sagesse sera présenté par vos mains.

Ce conseil fut suivi. Les sages, conviés par Périandre, à jour nommé, se rendirent tous à Corinthe; et je n'ai pas besoin de dire que les députés de Milet et de Cos furent du festin.

Ça, dit Périandre aux convives, vers la fin du repas, après avoir fait apporter sur la table le trépied couronné de fleurs, que chacun de vous, à la ronde, nous définisse la sagesse, et que le prix en soit donné à celui qui vous semblera réunir au plus haut degré les caractères du vrai sage. Vous serez jugés par vos pairs.

Alors, selon l'usage qui s'observait dans ces festins, chacun ne parlant qu'à son tour, les uns définirent la sagesse, *une égalité d'âme inaltérable dans l'une et dans l'autre fortune;* les autres, *une connaissance profonde de soi-même, appliquée à se rendre meilleur et plus heureux;* d'autres, *une modération dans les désirs qui n'excède jamais les vrais besoins de la nature;* d'autres, *le don de régler le présent et de disposer de l'avenir, d'après les conseils du passé;* celui-là, *une force d'âme à l'épreuve des passions;* celui-ci, *l'empire absolu de la raison sur la volonté.* Bias fermait le cercle, et quand vint son tour de parler, la sagesse, dit-il, est tout cela ensemble; d'où je conclus que le vrai sage n'est pas un mortel, mais un dieu et un dieu comme il n'y en a guère. J'opine à ce que l'on renvoie le trépied d'or au dieu qui nous le fait offrir; car c'est à lui qu'il appartient. Cet avis les mit tous d'accord, et le trépied d'Hélène fut consacré dans le temple de Delphes, pour y servir de siége à la prêtresse d'Apollon.

Quand cette grande affaire fut ainsi terminée, les députés voulurent féliciter Bias du succès de son opinion. Félicitez-moi, leur dit-il, d'une bien meilleure fortune; je suis le plus heureux des hommes; j'ai retrouvé mon chien; je n'ai plus rien à desirer.

LA LEÇON DU MALHEUR.

C'est un noble et généreux courage que celui qui brave la mort ou qui dompte l'adversité; mais il en est un que je crois plus rare encore et non moins admirable. Je vais en donner un exemple, en me rappelant ce qu'un jour Watelet me raconta dans les bosquets du Moulin-Joli.

L'un des hommes de notre siècle qui avait le mieux arrangé sa vie pour être heureux, c'était Watelet. Il s'était donné tous les goûts, il aimait tous les arts, il attirait chez lui les gens de lettres et les artistes; il s'était fait lui-même artiste et homme de lettres,

non pas avec ce brillant succès qui éveille et provoque l'envie, mais avec ce demi-talent qui sollicite l'indulgence, et qui, sans éclat, sans orages, obtenant de l'estime et se passant de gloire, amuse les loisirs d'une modeste solitude, ou d'une société bénévole, assez sage pour y borner le cercle de sa renommée, et pour ne chercher dans le monde ni admirateurs ni jaloux. Ajoutez à ces avantages une singulière aménité de mœurs, une probité délicate, une politesse attentive à tenir constamment l'amour-propre d'autrui en paix avec le sien, et vous aurez l'idée d'une vie voluptueusement innocente. Telle fut celle de Watelet.

Tout le monde connaît la retraite philosophique qu'il s'était faite au bord de la Seine. Je l'y allais voir quelquefois. Un jour j'y trouvai deux époux nouvellement unis et charmés l'un de l'autre, le mari jeune encore, la femme âgée à peine de dix-huit à vingt ans. Watelet semblait lui-même heureux de leur bonheur, dont leurs regards lui rendaient grâces. Comme ils parlaient français tout aussi purement que nous, je fus surpris de leur entendre dire qu'ils allaient passer en Hollande, et qu'ils étaient venus lui faire leurs adieux. J'eus donc après dîner, lorsqu'ils furent partis, la curiosité de savoir quels étaient ces époux, si heureux, si reconnaissans. Watelet me mena dans un coin de son île enchantée, et nous étant assis : Ecoutez, me dit-il, vous allez voir l'honneur sauvé du naufrage par la vertu.

Dans un voyage que je fis en Hollande, uniquement pour voir un pays que l'homme dispute à la mer, et que le commerce enrichit comme en dépit de la nature, j'y fus recommandé à un riche négociant appelé Odelman, homme honorable dans sa maison autant qu'avare dans son commerce. A son comptoir et à sa table, je trouvai un jeune Français d'une figure intéressante et d'une modestie extrême. Il n'avait, en Hollande, que le nom d'Olivier.

Odelman, simple dans ses manières, avait beau le traiter en ami et presque son égal; le jeune homme, avec je ne sais quelle dignité respectueuse, se tenait à sa place : vous eussiez dit d'un fils attentif et docile à la volonté de son père, et qui le servait par amour.

Je lui fis un accueil dont il parut touché. Il y répondit d'un ton noble, mais d'un air humble, les yeux baissés et la pudeur sur le visage. A table, il parla peu, mais avec un choix d'expressions, une mesure, une décence qui annonçaient un homme bien né. Après le dîner, il vint à moi, et de l'air le plus obligeant, il m'offrit tous ses bons offices. Je n'en abusai point; mais pour quelques détails d'économie dans mes dépenses, d'intelligence dans mes emplètes, je le priai de vouloir bien m'aider de ses con-

ils. Il y ajouta les attentions les plus aimables, les soins les plus respectueux.

J'essayai de savoir de lui ce qui l'avait amené en Hollande. Il ne répondit : *l'infortune;* et sur tout ce qui le touchait, je crus s'apercevoir qu'il ne voulait pas s'expliquer.

Cependant nous passions ensemble tous les momens qu'il pouvait me donner; et avec une complaisance que ma curiosité fatiguait quelquefois, mais ne lassait jamais, il voulait bien m'instruire de ce que la Hollande avait d'intéressant. Il me la faisait voir dans ses relations avec tous les peuples du monde, n'existant que par artifice, et occupée sans relâche à soutenir et à défendre ses digues et sa liberté. Reconnaissant envers sa nouvelle patrie, il en parlait avec un sentiment que sa mélancolie attendrissait encore, et qui, plein d'estime pour elle, ne laissait pas d'être mêlé de souvenirs et de regrets. Ah! si la France, disait-il, faisait pour aider la nature, le quart de ce que fait la Hollande pour la dompter !... Et dans les mœurs de celle-ci, dans ses lois, dans sa politique, dans sa laborieuse et pénible industrie, il me faisait admirer les prodiges qu'opère la nécessité.

Vous sentez bien que je me pris pour lui d'une affection singulière. L'intéressant jeune homme! disais-je à Odelman, et combien n'ai-je pas à m'en louer! c'est vous sans doute qui lui avez recommandé de me traiter si bien? Point du tout, me dit-il; mais vous êtes Français, et il adore sa patrie. Je suis pourtant bien aise qu'elle me l'ait cédé; elle en a peu qui lui ressemblent. Tout ce que vous pouvez imaginer d'estimable, il le réunit; fidélité, intelligence, application infatigable, travail facile et prompt, coup d'œil perçant, net et rapide, un esprit d'ordre auquel rien n'échappe; et surtout une économie !... Ah! c'est lui qui connaît bien le prix de l'or!

Cet article de son éloge ne fut point de mon goût, et pour l'en excuser, j'observai qu'il était permis aux infortunés d'être avares. Avare! il ne l'est point, reprit le Hollandais, car il n'est point avide; jamais l'argent d'autrui ne l'a tenté, j'en suis bien sûr; il n'aime que le sien; mais pour le ménager, il est d'une parcimonie si savante, si raffinée, que les Hollandais mêmes en sont émerveillés. Et cependant, lui dis-je, rien ne décèle en lui une âme intéressée. Il m'a parlé de vos richesses et de celles de la Hollande; il en a parlé sans envie. — Oh! non, je vous l'ai dit, il n'est point envieux; je ne lui vois pas même cette cupidité qui est l'âme de notre commerce. Souvent je lui ai proposé de risquer dans le mien les bénéfices de son travail. Non, me dit-il, je n'ai rien à risquer, le peu que j'ai m'est nécessaire; et s'il a quelquefois cédé à mes instances, en exposant de petites sommes aux périls de la mer,

je l'en ai vu si cruellement agité jusqu'au retour de mes navires, qu'il en a perdu le sommeil. C'est proprement le caractère de la fourmi; content de ce qu'il peut accumuler par son travail, jamais il ne se plaint de n'en pas gagner davantage; et conservant dans ses épargnes un air d'aisance et de noblesse, en se refusant tout, il paraît ne manquer de rien. Par exemple, vous le voyez mis décemment; eh bien, cet habit bleu sur lequel n'a jamais reposé un grain de poussière, il y a six ans qu'il est le même, et il n'a eu que celui-là. Il m'a fait aujourd'hui la faveur de dîner chez moi: rien n'est plus rare; et cependant il n'a tenu qu'à lui que ma table ait été la sienne; mais il aime mieux disposer de cet article de sa dépense pour la réduire à l'étroit nécessaire; et sur les besoins de la vie, sa frugalité trouve encore les moyens d'économiser. Mais ce qui m'étonne surtout, c'est le secret qu'il me fait à moi-même de l'emploi de ses fonds. Je lui ai supposé d'abord quelque maîtresse qui lui épargnait la peine de thésauriser; mais la sagesse de sa conduite a bientôt détruit ce soupçon. Ce qui me reste à croire, c'est qu'impatient de revoir sa patrie, il y place à mesure sa petite fortune, et qu'il me cache le désir d'en aller jouir dans son sein.

Comme il n'y avait rien de plus simple, ni de plus vraisemblable, j'eus la même pensée. Mais avant mon départ, j'appris mieux à connaître ce rare et vertueux jeune homme.

Mon cher compatriote, lui dis-je enfin le jour qu'il reçut mes adieux, je retourne à Paris; aurai-je le chagrin de vous y être inutile? Je vous ai donné le plaisir de m'obliger tout à votre aise, et tant que vous avez voulu; ne me refusez pas ma revanche, je vous en prie. Non, monsieur, me dit-il; je vous la donnerai, et en échange de ces petits services dont vous exagérez le prix, j'irai ce soir vous en demander un des plus intéressans pour moi. Je vous préviens que c'est un secret dont je vous rends dépositaire: mais je n'en serai point en peine, et votre nom seul m'en répond. Je lui promis de le garder fidèlement; et le soir même, il arriva chez moi chargé d'une cassette pleine d'or.

Voici, me dit-il, cinq cents louis, trois ans de mes épargnes, et une note signée de ma main qui vous en indique l'usage. En les distribuant, vous aurez la bonté de retirer les billets que j'acquitte, et de me les faire passer.

Après que l'or fut bien compté, je lus la note. Elle était signée Olivier Salvary. Quelle fut ma surprise de n'y trouver que des objets de luxe! Mille écus à un joaillier, mille à un ébéniste, cent louis pour des modes, autant pour des dentelles, et le reste à un parfumeur.

Je vous étonne, me dit-il? vous ne voyez pas tout. J'ai déjà

payé, grâces au ciel, pour trois cents louis de folies; et j'en ai pour long-temps encore avant que tout soit acquitté. Vous le dirai-je, hélas! je suis un homme déshonoré dans ma patrie; et je travaille ici à effacer la tache que j'ai faite à mon nom. En attendant, je puis mourir, et mourir insolvable. Je veux avoir en vous, monsieur, un témoin qui dépose et de ma bonne volonté et des efforts que je faisais pour réparer mon malheur et ma honte. Ce que je vais vous dire est donc mon testament que je vous prie de recueillir, afin que, si je meurs, vous preniez quelque soin de réhabiliter ma mémoire.

Vous vivrez, vous aurez, lui dis-je, le temps de le faire oublier ce malheur de votre jeunesse. Mais si, pour vous tranquilliser, il ne faut qu'un témoin fidèle et de vos sentimens et de votre conduite, j'en suis instruit mieux que vous ne pensez, et vous pouvez, en toute confiance, achever de répandre votre cœur dans le mien.

Je commence par avouer, dit-il en soupirant, que mes torts sont à moi, et que mes fautes sont sans excuse. Ma profession était de celles qui exigent essentiellement la probité la plus exacte; et la première loi de cette probité, c'est de ne disposer que de son propre bien. Je comptai mal avec moi-même; il fallait mieux compter; et ma folle imprudence n'en fut pas moins un crime. Voici comment j'y fus conduit.

Une naissance honnête, un nom considéré, l'estime publique transmise de mes pères à leurs enfans, ma jeunesse, quelques succès où les circonstances m'avaient servi, tout annonçait, dans mon état, une rapide et brillante fortune : ce fut là ce qui me perdit.

Un homme riche, et qui calculait mes espérances comme infaillibles, M. d'Amène, osa fonder le bonheur de sa fille sur ces espérances trompeuses : il me la fit proposer en mariage; et par un mutuel attrait, dès que nous pûmes nous connaître, nous désirâmes d'être unis. Elle n'est plus; si elle était encore, et si j'avais à choisir une femme, ce serait elle : oui, je le jure, ce serait toi, mon aimable Adrienne, que je choisirais entre mille. Elles auraient plus de beauté, peut-être; mais ta bonté, mais ta tendresse, mais ce naturel plein de charme, mais cet esprit plein de sagesse et de candeur, qui l'aura jamais comme toi? En lui adressant ces mots, ses yeux levés au ciel, où il semblait chercher son âme, s'humectèrent de quelques pleurs. Monsieur, ajouta-t-il, ne lui imputez rien de tout ce que j'ai fait pour elle. Cause innocente de mon malheur, elle ne s'en douta jamais; et au milieu des illusions dont je l'avais environnée, elle était loin d'apercevoir l'abîme où je la conduisais par un chemin de fleurs. Amoureux d'elle avant de l'épou-

se saisissant de la dépouille de sa fille, c'était le bien qu'il av envahi. Que vous dirai-je enfin? Je fus réduit au choix d'échapper à leur poursuite, ou de me brûler la cervelle, ou me voir emprisonné.

C'est ici, monsieur, c'est la nuit que je passai dans les a goisses de la honte et du désespoir, entre la ruine et la mor c'est là ce qui doit à jamais servir de leçon et d'exemple. U homme honnête et bon, dont le seul crime était d'avoir comp sur des espérances légères; cet homme jusque-là estimé, honoré fait pour aller à la fortune par un chemin facile et sûr, tout coup noté d'infamie, dévoué au mépris, condamné à quitter l vie ou à la passer avec opprobre dans les prisons, désavoué de so beau-père, abandonné par ses amis, n'osant plus voir le jour, n'osant plus se nommer, et trop heureux si dans un antre solitaire et inaccessible, il pouvait se cacher sans être poursuivi! C'est au milieu de ces horreurs que je passai la plus longue des nuits. Ah! j'en frémis encore; et ni ma tête ni mon cœur ne se sont remis de la commotion de cette chute épouvantable. Je n'exagère point, en vous disant que, dans les convulsions de ma douleur, je suai du sang. Enfin ce long tourment ayant accablé mes esprits, mes forces épuisées me laissèrent jouir d'un calme plus horrible encore. Je mesurai la profondeur de l'abîme où j'étais tombé : et ce fut alors que je sentis naître au fond de mon âme le froid courage de me détruire. Raisonnons, me dis-je en moi-même, ma dernière résolution. Si je me laisse prendre et traîner dans les fers, j'y meurs déshonoré, sans ressource et sans espérance. Il vaut mille fois mieux, sans doute, me délivrer d'une vie odieuse, et me jeter dans les bras d'un Dieu qui me pardonnera peut-être de n'avoir pu survivre à un malheur déshonorant. Mes pistolets étaient armés, ils étaient sur ma table, et en les regardant d'un œil fixe, rien ne me semblait plus facile dans ce moment que de finir. Oui, mais combien de scélérats auront fini de même? Combien d'âmes basses et viles auront eu, comme moi, ce courage du désespoir? Et que lavera-t-il le sang où je vais me noyer? Mon opprobre en sera-t-il moins imprimé sur ma tombe, s'il me reste une tombe? Et mon nom flétri par les lois y sera-t-il enseveli? Que dis-je, malheureux? Je pense à la honte! Et le crime, qui l'expiera? Je veux m'évader de la vie; mais n'est-ce pas me dérober moi-même et frustrer de nouveau ceux à qui je me dois? Quand je ne serai plus, qui le restituera ce larcin que je leur ai fait! Qui le justifiera cet abus de leur confiance? Qui demandera grâce pour un jeune insensé, dissipateur d'un bien qui n'était pas à lui! Ah! mourons, s'il n'est plus pour moi d'espérance de regagner cette estime que j'ai

perdue ; mais à mon âge, avec du travail et du temps, m'est-il donc impossible de réparer les torts de ma jeunesse, et de me faire pardonner mon malheur ? Alors réfléchissant aux ressources qui me restaient, si j'avais la constance de lutter contre l'infortune ; je crus voir dans l'éloignement mon honneur sortir du nuage où il était plongé ; je crus voir une planche offerte à mon naufrage et un port secourable où me réfugier. Je passai en Hollande ; mais avant de partir, j'écrivis à mes créanciers qu'en leur abandonnant tout ce qui me restait au monde, j'allais encore employer ma vie à travailler pour eux, et je les conjurai d'attendre.

Amsterdam fut la ville où j'abordai. En y arrivant, mon premier soin fut de savoir quel était, parmi les riches négocians de cette ville, l'homme le plus honnête et le plus estimé ; et comme on s'accordait à nommer Odelman, j'allai me présenter à lui.

Monsieur, lui dis-je, un étranger que le malheur poursuit, se réfugie auprès de vous, et vient vous demander s'il faut qu'il y succombe, ou si, à force de courage et de travail, il peut le vaincre et y survivre. Je n'ai pour me recommander ni protecteur ni répondant ; j'espère avec le temps être ma caution moi-même ; en attendant, disposez d'un homme élevé avec soin, assez instruit peut-être, et plein de bonne volonté. Odelman, après m'avoir entendu et considéré attentivement, me demanda par qui je lui étais adressé. Par la voix publique, lui dis-je. En arrivant, je me suis informé quel était l'homme le plus sage et le meilleur parmi vos citoyens ; tout le monde vous a nommé.

Dans mon langage et dans ma contenance, un certain caractère de fierté, de franchise et de résolution que donne l'infortune aux âmes courageuses, et dont la nature semble avoir fait la dignité des malheureux, parut le frapper vivement. Il fut discret dans ses questions ; je fus sincère, mais réservé dans mes réponses. Enfin, sans me trahir, je lui en dis assez pour rassurer sa méfiance ; et prévenu pour moi d'un sentiment d'estime, il consentit à me mettre à l'épreuve, mais sans aucun engagement. Bientôt il s'aperçut qu'il n'avait pas dans ses comptoirs de travailleur plus diligent que moi, plus assidument appliqué, ni plus envieux de s'instruire.

Olivier, me dit-il (car c'était le seul nom que je m'étais donné), vous me tenez parole. Continuez ; je vois que vous me convenez ; nous sommes faits pour vivre ensemble. Voici les trois mois écoulés de vos appointemens d'une première année ; j'espère et je prévois qu'ils iront en croissant.

Ah ! monsieur, moi qui de ma vie n'avait connu le prix de l'or, avec quel mouvement de joie je me vis possesseur de cent ducats dont il m'avait gratifié ! Avec quel soin religieux j'en épargnai la

meilleure partie! De quelle ardeur je me livrai à ce travail d ils étaient le fruit, et avec quelle impatience j'attendis les t termes de ces appointemens qui devaient grossir mon trésor! L'i des plus beaux jours de ma vie fut celui où je pus envoyer à Pa les premiers cent louis de mes économies; et quand je reçus le bil qu'ils avaient acquitté, je le baisai cent fois, je l'arrosai de larme je le mis sur mon cœur, et je sentis que c'était comme un baum appliqué sur ma plaie. Trois ans de suite je me donnai une pareil joie; elle est plus sensible aujourd'hui, car mes honoraires accru et joints à quelques bénéfices que le commerce m'a produits doublent la somme de mes épargnes. Si cet envoi s'est fait attendre, dites, monsieur, je vous en prie, que ce retard a eu pour cause la mort du seul correspondant affidé que j'eusse à Paris, et que dorénavant vous voulez bien tenir sa place. Hélas! j'aurai peut-être encore pour quinze ans de travail avant d'être acquitté; mais je n'ai que trente-cinq ans; à cinquante je serai libre; la plaie de mon cœur sera fermée; vingt voix s'éleveront pour attester ma bonne foi; et ce front, sans rougir, se montrera dans ma patrie. Ah! monsieur, qu'il est doux et consolant pour moi de penser que l'estime de mes concitoyens reviendra orner ma vieillesse et environner mes cheveux blancs!

A peine il achevait de parler, reprit Watelet, que charmé de lui voir une probité si parfaite, je l'embrassai en l'assurant que je ne connaissais pas au monde un plus honnête homme que lui. Ce témoignage de mon estime l'émut profondément; et les larmes aux yeux, il me dit qu'il n'oublierait jamais les adieux consolans qu'il recevait de moi. Du reste, il ajouta que je connaissais bien son cœur, et que je lui parlais comme sa conscience.

Arrivé à Paris, je distribuai ses paiemens. Ses créanciers voulaient savoir où il était, ce qu'il faisait, quels étaient ses moyens. Sans m'expliquer sur tout cela, je leur donnai de sa bonne foi la même opinion que j'en avais moi-même, et je les renvoyai contens.

Mais un jour à dîner chez M. Nervin, mon notaire, l'un des convives, en m'entendant parler de mon voyage de Hollande, me demanda d'un air d'humeur et de mépris, si dans ce pays-là je n'avais pas rencontré par hasard un nommé Olivier Salvary. Comme il était aisé de voir dans son regard et dans le mouvement de ses sourcils, un sentiment de malveillance, je me tins sur mes gardes, et je lui répondis que mon voyage n'ayant été qu'une promenade en Hollande, je n'avais pas eu le temps d'y prendre connaissance des Français que j'y avais pu voir; mais que par mes relations il me serait possible de savoir des nouvelles de celui qu'il m'avait nommé. Non, me dit-il, ce n'est pas la peine; il m'a donné trop de chagrin pour que je m'intéresse à lui. Il sera mort

misère ou de honte, et il aura bien fait; il aurait bien mieux t encore de mourir avant d'épouser ma fille, et avant de se ner. Après cela, fiez-vous, reprit-il, aux belles espérances que as donne un jeune homme. En dix-huit mois, cinquante mille as de dettes; et au bout la fuite et la honte! Ah! monsieur, t-il au notaire, quand vous marierez votre fille, prenez bien vos écautions. C'est un vilain meuble qu'un gendre insolvable et shonoré.

M. Nervin lui demanda comment un homme aussi prudent que ui n'avait pas prévu ce malheur, et n'y avait pas porté remède. e l'avais prévu, répondit d'Amène, et j'y ai remédié autant que l'ai pu; car dès le lendemain de la mort de sa femme, j'ai fait outes mes diligences; aussi, grâces au ciel, ai-je eu le bonheur e recouvrer la dot et les reprises de ma fille; mais c'est là tout e que j'ai pu sauver de son naufrage; et pour ses autres créanciers, il n'a laissé que des débris.

Je me fis violence pour ne pas le confondre; mais lorsqu'il fut orti, voyant l'impression qu'il avait faite sur l'esprit de mon notaire et de sa fille, je ne pus résister au désir de venger l'honnête homme absent; et sans indiquer son asile, sans dire où il s'était caché (car c'était là ce que j'avais à taire): vous venez d'entendre, leur dis-je, ce dur beau-père vous parler de son gendre avec le plus cruel mépris; eh bien, tout ce qu'il en a dit est véritable, et il n'en est pas moins vrai que cet infortuné est l'innocence et la probité même. Ce début leur parut étrange; il fixa leur attention; et le père et la fille ayant prêté silence, je me mis à leur raconter ce que vous avez entendu.

Nervin est un de ces composés rares que l'on a peine à concevoir. Il n'y a point de tête plus froide, ni de cœur plus brûlant; c'est un volcan sous un monceau de neige. Sa fille est au contraire d'un naturel sensible et tempéré, qui participe également de la chaleur de l'âme de son père et du sang-froid de sa raison. Elle est belle, vous l'avez vue; mais elle est si peu vaine de sa beauté, qu'elle en entend parler sans rougeur et sans embarras, comme de la beauté d'une autre. On peut s'enorgueillir, dit-elle, de ce qu'on se donne à soi-même, et on a besoin de modestie pour cacher cet orgueil ou pour le modérer; mais d'avoir les yeux et la bouche faits de telle façon, où en est le mérite et la gloire? et pourquoi se croit-on obligé de rougir en entendant louer ce qu'un caprice de la nature a produit en nous, et sans nous? Ce seul trait vous donne une idée du caractère de Justine: plus décidé, plus fort que celui d'Adrienne, il a le même charme et la même candeur.

Cette fille estimable recueillait mes paroles avec autant d'atten-

tion que son père, et à chaque trait qui marquait la loyauté de Salvary, sa sensibilité profonde, sa constance dans le malheur, je les voyais se regarder l'un l'autre et tressaillir de cette douce joie qu'excite la vertu dans les âmes qui la chérissent; mais insensiblement le père devenait plus pensif, et la fille plus attendrie.

Lors donc que j'en fus à ces mots qu'Olivier m'avait adressés: *Ah! monsieur, qu'il est doux et consolant pour moi de penser que l'estime de mes concitoyens reviendra orner ma vieillesse et couronner mes cheveux blancs*, je vis Nervin relever sa tête, et avec des yeux brillans des larmes dont ils étaient remplis: Non, vertueux jeune homme, s'écria-t-il dans la fougue de sa bonté, non tu n'attendras point une vieillesse lente pour être libre et honoré comme tu mérites de l'être. Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à moi, vous avez raison; il n'y a pas au monde un plus honnête homme. Les devoirs simples et de plain pied, le premier venu les remplit; mais à travers les précipices de l'infortune et de la honte, conserver ce courage et cette probité sans s'en écarter d'une ligne! c'est là ce qui est rare, c'est là ce que j'appelle une trempe d'âme à l'épreuve. Il ne fera plus de folies, j'en réponds bien. Il sera bon, mais sage; il sait trop ce qu'il en coûte d'être faible et d'être imprudent. Oui, n'en déplaise à son beau-père, ce serait là le gendre que je voudrais avoir. Et toi, qu'en penses-tu, ma fille? Moi, mon père, répondit Justine, ce serait aussi, je l'avoue, le mari que je choisirais. Tu l'auras, dit son père, en prenant sa résolution. Monsieur, écrivez-lui qu'il vienne, et qu'un riche parti l'attend; ne lui en dites pas davantage.

J'écrivis. Il me répondit que dans sa situation il était condamné au célibat et à la solitude; qu'il ne voulait associer à sa disgrâce, ni une femme, ni des enfans, et qu'il ne remettrait le pied dans sa patrie que lorsqu'il n'y aurait plus personne dont il ne pût soutenir le regard. Cette réponse fut encore comme un coup d'aiguillon pour l'impatiente volonté du notaire. Demandez-lui, me dit-il, un état bien articulé de ses dettes, et marquez-lui qu'un homme qui s'intéresse à lui veut se charger du soin de tout accommoder.

Salvary voulut bien me confier l'état que je lui demandais; mais pour des accommodemens, il répondit qu'il n'en voulait aucun; que toute réduction dans ses dettes serait injuste; qu'il entendait les acquitter pleinement et à la rigueur, et que pour toute grâce, il ne demandait que du temps. Du temps, du temps, dit le notaire, je n'en ai point à lui donner; ma fille aurait vieilli avant qu'il eût payé ses dettes. Laissez-moi cet état; je sais comment l'on traite au nom d'un honnête homme; tout le monde sera content. Deux jours après il me vint voir. Tout est fini, me dit-

; tenez voilà ses billets quittancés : faites-les-lui tenir, et donnez-lui le choix ou de ne plus rien devoir à personne en épousant ma fille, ou de n'avoir que moi pour créancier, s'il ne me veut pas pour beau-père; car ceci ne l'engage à rien.

Quelle fut la surprise et la reconnaissance de Salvari en voyant effacées, comme d'un trait de plume, toutes les traces de sa ruine; et quel fut son empressement à venir rendre grâces à son libérateur; je vous le laisse imaginer. Il fut pourtant retenu en Hollande plus de temps qu'il n'aurait voulu; et le bouillant Nervin commençait à dire que cet homme-là était lent et difficile à émouvoir. Enfin il arriva chez moi, n'osant se persuader encore que son bonheur ne fût pas un rêve. Je le menai bien vite chez son généreux liquidateur; et là, entre deux sentimens également délicieux, pénétré des bontés du père, tous les jours plus épris des charmes de la fille, et retrouvant en elle tout ce qu'il avait tant aimé, tant regretté dans Adrienne, son âme était comme ravie de reconnaissance et d'amour; il ne savait plus, disait-il, lequel était pour lui le plus précieux don du ciel ou d'un ami comme Nervin, ou d'une femme comme Justine. Il lui restait cependant un regret, qu'il ne peut leur dissimuler; et Nervin lui ayant reproché de s'être fait un peu long-temps attendre : Pardonnez, monsieur, lui dit-il, je brûlais d'être à vos genoux; mais indépendamment des comptes que j'avais à rendre, j'ai eu pour quitter la Hollande plus d'un combat à soutenir. Le digne Odelman, mon refuge, mon premier bienfaiteur, avait compté sur moi pour le soulagement et le repos de sa vieillesse; il est veuf, il n'a point d'enfans; et dans son cœur, sans me le dire, il m'avait adopté. Lorsqu'il a donc fallu me séparer de lui, et qu'en lui révélant mon malheur passé je lui ai dit par quel prodige de bonté l'honneur m'était rendu, il s'est plaint avec amertume de ma dissimulation, et il m'a demandé si j'avais cru avoir au monde un meilleur ami qu'Odelman. Il m'a pressé de consentir à ce qu'il m'acquittât envers vous; il le demandait avec larmes; et bientôt je ne me sentais plus la force de lui résister. Mais il a lu la lettre où M. Watelet faisait l'éloge de l'aimable, de l'intéressante Justine, et un portrait plus ravissant encore de son âme que de sa beauté. Ah! je n'ai point de fille à vous offrir, m'a dit cet honnête homme; et si ce portrait est fidèle, la pareille serait difficile à trouver. Je ne vous retiens plus. Allez, soyez heureux, souvenez-vous de moi, et ne cessez pas de m'aimer.

Nervin, en écoutant ce récit d'Olivier, était recueilli en lui-même. Tout à coup rompant le silence : Non, dit-il, non, je ne veux point que vous soyez ingrat; je ne veux pas non plus qu'un Hollandais se vante d'être plus généreux que moi. Ici, vous

n'avez plus d'état, et vous n'êtes pas fait pour vivre oisif et inutile. Il me serait fort doux, comme vous croyez bien, d'avoir près de moi mes enfans; mais réservons cela pour ma vieillesse; et tandis qu'ici les affaires m'occuperont assez pour me préserver de l'ennui, écrivez au bon Odelman que je vous cède à lui, avec ma fille, pour une dixaine d'années; après quoi vous me reviendrez, entourés, comme je l'espère, d'une petite colonie d'enfans; et vous et moi, dans l'intervalle, nous aurons travaillé pour eux.

Le Hollandais, comblé de joie, a répondu que sa maison, ses bras, son cœur, étaient ouverts aux deux époux. Il les attend, ils vont partir; et Olivier sera désormais en société de commerce avec lui. Voilà l'exemple que je vous ai promis, ajouta Watelet, d'un courage qui manque à bien des malheureux, celui de ne jamais renoncer à sa propre estime, celui de ne jamais désespérer de soi, tant qu'on se sent homme de bien.

L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ.

Tout le monde connaît la pupille de Grandisson, cette Émilie Jervins, si naïve, si tendre, si innocemment amoureuse de son tuteur; eh bien! j'ai trouvé dans le monde une seconde miss Jervins, plus vive, moins timide, plus animée que la jeune Anglaise, et un peu mieux instruite qu'elle de ce qui se passait dans son cœur; mais aussi ingénue que l'autre était naïve, et plus intéressante encore dans ce qu'elle appelait ses premières amours; c'était Delphine de Séralis, depuis, madame de Néray. Comme elle ne vit plus, et qu'il n'y a dans mes souvenirs rien que d'honorable pour elle, je crois pouvoir redire ce qu'elle m'a conté.

Un jour que, jeune encore, elle m'avait parlé avec une extrême sagesse des légèretés, des caprices, des airs d'étourderie et de dissipation qui étaient à la mode parmi les jolies femmes, et que je lui témoignais combien j'étais surpris de ne lui voir, ni dans l'esprit, ni dans le caractère, aucune des frivolités ni des vanités de son sexe: Ah! me dit-elle, j'étais née pour en avoir autant qu'une autre; mais de bonne heure je fus en bonne école, et si vous me trouvez raisonnable, j'en dois rendre grâce à l'amour.

Comme c'était la première fois que j'entendais dire que l'amour eût contribué à former la raison, je la priai de m'expliquer comment s'était opéré ce prodige.

Vous avez connu, me dit-elle, celui qui, le premier, m'ins-

pira le désir de plaire. Je ne veux pas vous le nommer, et je l'appellerai Alcime; mais si je le peins bien, vous le reconnaîtrez.

Il avait quelque ressemblance avec sir Charles Grandisson: comme lui vertueux, modérément sensible, sage dans tous ses goûts, incorruptible dans ses mœurs, possédant son âme et ses sens dans une paix inaltérable, Alcime était, dans sa jeunesse, l'homme du monde le plus considéré.

Dans le petit nombre des sociétés dont il avait fait choix, on le citait comme un modèle, on l'écoutait comme un oracle. Il y montrait un esprit cultivé, riche de mille connaissances variées, et recueillies par une mémoire étonnante, un goût exquis, une raison pleine d'éloquence et de charme, une politesse attentive et délicate, mais simple et naturelle, une fierté mêlée et tempérée de modestie, peut-être un sentiment de lui-même assez haut pour s'appeler orgueil, s'il n'eût pas été aussi juste, mais qui était comme enveloppé dans la plus timide pudeur. A tant de qualités, la nature avait joint une figure intéressante, des traits nobles et doux, le charme d'un regard où se peignait une belle âme, une bouche dont le silence même était touchant lorsqu'elle daignait sourire, et un son de voix enchanteur.

La maison de madame d'Olme était une de celles qu'il fréquentait le plus assidument; il y dînait, une fois la semaine, avec des femmes de l'ancienne robe, que leurs filles accompagnaient. J'y fus menée dès l'âge de seize ans. C'était là notre jour de fête.

Vous pensez bien que dans ce cercle, mes compagnes et moi nous faisions peu de bruit. Nos langues y étaient captives, et nos regards ne l'étaient guère moins; mais tandis que la modestie tenait nos yeux craintivement baissés, rien n'échappait à nos oreilles.

J'étais surtout attentive au langage plein de douceur et de sagesse qu'Alcime tenait à nos mères, en leur parlant du soin d'observer, d'éclairer, de diriger le naturel dans l'éducation des enfans, de le ménager, de l'aider, d'user envers lui d'indulgence même en le corrigeant, surtout, disait-il, dans le sexe le plus faible et le plus flexible. Vous auriez cru voir un fleuriste cultivant, d'une main légère, des plantes délicates qu'il eût craint de blesser. Je lui savais gré de ces craintes, de ces ménagemens timides; je croyais être l'une des fleurs qu'il appréhendait de ternir.

Je ne pensais encore ni à lui plaire, ni à l'aimer plus que ne l'aimait tout le monde. Je savais que j'étais jolie, mais je ne m'apercevais pas du plaisir que j'avais à l'être ce jour-là plus que de coutume. Je ne croyais le trouver beau lui-même que parce qu'il l'était, et que j'avais des yeux; mais insensiblement je m'aperçus qu'avec ces yeux j'avais aussi un cœur: Alcime m'oc-

cupait sans cesse. Je jouissais plus que lui-même des déférences qu'on lui marquait ; j'étais fière des avantages que lui donnaient sur les autres hommes son esprit et son caractère ; et si quelqu'un lui disputait l'empire de l'opinion, je m'en dépitais en secret, et je le traitais de rebelle.

Une seule qualité lui manquait à mon gré pour être accompli, c'était la sensibilité : poli avec les femmes, il n'était point galant, il plaisait sans songer à plaire. Il se corrigera peut-être de ce défaut, disais-je, mais ce ne sera point ici assurément qu'il perdra son indifférence, et la tranquillité dont son âme jouit est avec nous en sûreté.

Dès-lors je commençai à m'impatienter du rôle de statue qu'il fallait jouer à mon âge. Quelle opinion pouvait-il avoir de ce groupe de jeunes filles muettes et presque immobiles ? Qu'on fût belle et bien faite, c'était peut-être bien quelque chose à ses yeux ; mais ces qualités pouvaient être celle d'un marbre inanimé ; et chacune de nous avait l'air d'attendre, sur son piédestal, le miracle opéré en faveur de Pygmalion.

Quel usage inhumain que celui de tenir à la gêne, et comme scellé, ce que le naturel pouvait avoir d'intéressant ! A seize ans on avait déjà des sentimens et des idées : on n'aurait pas si bien raisonné que ces dames ; mais peut-être le peu d'esprit que l'on avait reçu de la nature aurait-il eu, dans sa simplicité, sa justesse et son agrément ; et jusqu'à ce qu'on eût la langue déliée à l'autel de l'Hymen, il était triste et rigoureux d'être condamnée au silence.

Ce qui m'affligeait encore plus, c'était de voir qu'Alcime, occupé de nos mères, n'eût aucune pitié de nous, et qu'il nous laissât l'écouter, sans chercher au moins quelquefois à lire dans nos yeux l'impression qu'il faisait sur nos âmes.... Sur nos âmes ! Et sait-il seulement, disais-je, si nous en avons une ? Est-il curieux de le savoir ? Nous fait-il la grâce de croire que notre esprit soit digne de goûter, d'admirer le sien ? Il était doux, poli, respectueux avec moi, avec mes compagnes, mais uniquement, également, sans aucune distinction. Cependant la persuasion qui semblait couler de ses lèvres, ses lumières, son air de bonté, de candeur, l'élévation de son âme, la sérénité peinte sur son visage et dans ses yeux, cet air d'Apollon rayonnant, charmaient toute la société, et malgré mon dépit, moi-même j'en étais ravie. Mais si dans mon ravissement j'osais lever les yeux, hélas ! c'était au ciel qu'il fallait adresser ma vue, quoique dans ce moment ce ne fût pas au ciel que mes yeux avaient à parler.

N'y avait-il donc pour moi aucun moyen de fixer son attention ? Au moins, disais-je, on nous permet de développer dans le monde les talens qu'on a bien voulu cultiver en nous dès l'enfance ;

Alcime daignera peut-être aimer ou la danse ou le chant. Appliquons-nous à nous donner ce faible mérite à ses yeux.

Dans la saison du bal, madame d'Olme en donna un. J'y dansai de mon mieux; mais en dansant, j'eus beau chercher des yeux mon sage, il causait avec un vieillard dans le salon voisin, tandis que pour lui seul je déployais toutes mes grâces.

Peu de jours après, madame d'Olme eut chez elle un petit concert. J'y chantai. Je savais qu'à l'opéra bouffon, Alcime était assidument du nombre des amateurs qui occupaient le coin de la reine; et je m'étais donné une peine infinie pour exceller, s'il m'était possible, dans la brillante exécution des airs italiens que je devais chanter. J'espérais qu'il m'applaudirait; il m'applaudit, mais faiblement, plutôt en homme complaisant et poli qu'en homme sensible et charmé. Je fus, comme vous croyez bien, peu flattée d'un tel succès, et les éloges que je reçus d'ailleurs ne me tinrent pas lieu des siens.

Sans désespérer cependant de le réduire à s'occuper de moi, je m'avisai d'engager mes compagnes à essayer, sous les yeux de nos mères, s'il nous serait permis de nous dire entre nous, tantôt à demi-voix et tantôt à l'oreille, quelques petits mots échappés. L'essai me réussit. Nos mères, d'abord inquiètes de cette nouveauté, se consultant des yeux, allaient nous l'interdire; Alcime cette fois voulut bien plaider notre cause, mais avec l'indulgence qu'on a pour des enfans. Il fit entendre que la froide raison n'avait rien d'assez amusant, d'assez intéressant pour de jeunes esprits; que le sérieux, à notre âge, devenait bientôt ennuyeux, et qu'il fallait nous laisser au moins quelques momens de cette innocente gaieté qui nous allait si bien et nous embellissait encore.

Ces derniers mots ne m'échappèrent point, et dans nos propos, j'eus grand soin de faire jouer tout leur jeu aux traits de ma physionomie. Je m'animais, j'agaçais mes compagnes; en disant des riens, j'avais l'air de pétiller d'esprit et de vivacité, et je ne manquais pas d'enjoliver ma bouche de tous les charmes du sourire; quelquefois même je riais aux éclats sans savoir de quoi, car j'avais d'assez belles dents. Je mourais d'envie de le rendre curieux de nos entretiens; mais, hélas! j'y perdais mes peines : il nous laissait dans notre coin jouer et causer à notre aise; et de tout mon petit manège, il ne me restait plus que le regret de ne l'avoir pas écouté.

Je ramenai vers lui toute mon attention, sans pouvoir m'attirer la sienne. Enfin mon impatience poussée à bout me fit prendre un parti violent. Je lui écrivis; mais dans ma lettre, je gardai l'anonyme et je sus déguiser ma main. La voici cette lettre, car je ne veux rien vous cacher.

« Je m'ennuie, monsieur, de voir qu'on ne soit rien pour vous,
» parce qu'on a le malheur d'être jeune, et que dans votre es-
» time, il n'y ait que les mères qui ne soient plus enfans. Eh
» bien! je veux qu'Alcime sache que, dans le monde, il voit une
» jeune personne très-attentive à recueillir ses sentimens et ses
» pensées; je veux qu'il sache que, dans sa bouche, la sagesse a
» pour moi un charme irrésistible, et que sa voix la fait pénétrer
» dans mon âme,

Comme un jour pur dans des yeux délicats.

» Je veux qu'il sache enfin que le plus estimable des hommes en
» est aussi le plus aimable pour moi, non pas à cause de sa figure,
» qui pourrait être un symbole trompeur des vertus dont elle est
» l'image, mais à cause de la bonté, de la beauté d'une âme qui
» se peint dans tous ses discours comme dans une glace pure, et
» qui, je crois, n'a jamais su ni feindre, ni dissimuler. »

Le sage le plus flegmatique aurait été flatté de cette lettre. Alcime a depuis avoué qu'il ne l'avait pas lue sans quelque émotion; et en m'en parlant, long-temps après, son visage, qui rougissait aussi facilement que celui d'une vierge, se colorait encore d'une aimable pudeur.

Dès-lors il ne put se défendre d'une attention involontaire pour les jeunes personnes qu'il avait négligées. Je vis fort bien que ses regards, en passant et en repassant sur notre joli groupe, y cherchaient l'anonyme, et il lui fut facile de l'y apercevoir: mon trouble et mon saisissement suppléaient à ma signature; je la sentais écrite sur mon front en lettres de feu. Je fus donc reconnue; et je n'en pus douter, car lui-même il baissait la vue quand ses yeux rencontraient les miens.

Vous allez croire que je fus bien aise que mon secret m'eût échappé. Point du tout; dès que je crus voir tomber le voile du mystère, la modestie naturelle à mon âge reprit sur moi tout son empire; je perdis contenance; et au lieu du plaisir que je croyais avoir à être distinguée, je n'en ressentis plus qu'un pénible embarras. Ma lettre lui en avait trop dit: tout ce que j'avais dans le cœur, je croyais l'avoir révélé; ces mots surtout, *l'homme le plus aimable*, me faisaient naître des scrupules. Pourquoi lui avoir parlé de sa beauté? et de quoi m'avisais-je de vanter sa sagesse? L'éloge même de ses vertus était déplacé dans ma bouche. De quel droit me croyais-je digne de le louer? Que devait-il penser d'une jeune personne qui, dans le monde, aurait voulu fixer l'attention d'un homme, et qui, à seize ans, s'impatientait d'être négligée comme un enfant? Quelle imprudence enfin de lui avoir

écrit à l'insu de ma mère! Et s'il n'y avait aucun mal, comme je l'avais cru, pourquoi le lui avais-je caché?

Cependant je n'avais encore rien avoué; mon trouble et ma rougeur n'étaient que des indices; il ne tenait qu'à moi d'en effacer l'impression; et si je savais feindre, tout serait bientôt oublié. Je pris donc ou plutôt je crus prendre avec lui un air de froideur et de négligence; et lorsqu'en se mêlant quelquefois à nos entretiens il voulait bien m'adresser la parole, j'avais dans mes réponses cette légèreté craintive de la biche qui ruse devant le chasseur. J'éludais ses questions comme autant de filets : un mot quelquefois vif, le plus souvent timide, me dégageait d'un pas difficile et glissant.

Mais lorsque je croyais lui avoir donné le change et que je le voyais interdit, j'en avais du regret, et je me reprochais un déguisement inutile. Je devais bien penser que j'avais été reconnue; et il y avait plus que du caprice et de l'inconséquence dans ma dissimulation. C'était désavouer le plus pur, le plus juste hommage; et cela seul pouvait ôter à ma conduite le caractère d'innocence qu'elle aurait à ses yeux avec plus d'ingénuité.

Vous le dirai-je enfin? j'osai penser au mariage. Jeune et riche héritière, d'un état convenable au sien, pourquoi n'aurais-je pas désiré de lui plaire? Ne faut-il pas, disais-je, que l'on pense bientôt à m'établir? Et si l'époux que l'on me donnera n'a fait que me voir dans le monde comme une peinture mobile; s'il faut que sur parole il me suppose une âme, un caractère, un peu d'esprit et de bon sens, sera-t-il bien flatté, bien envieux de m'obtenir? Celui-ci est le seul au monde à qui je ferais gloire d'être unie; et s'il daignait me demander, certes je défierais père et mère de mieux choisir. Si donc il m'engageait lui-même à convenir que la lettre anonyme était de moi, j'étais déterminée à lui en faire l'aveu, et j'en attendais le moment.

Ce moment ne vint point; et plus réservé que jamais, Alcime s'en tint avec moi, comme avec mes compagnes, à cette politesse affectueuse et simple dont mon cœur ne pouvait ni se plaindre, ni se louer.

J'étais mal à mon aise, et si mal que j'aurais voulu ne l'avoir jamais vu ou ne plus le revoir, lorsque je fus saisie d'un sentiment plus vif, plus affligeant que ma tristesse.

Un jour, la veille de celui où nous devions dîner ensemble, madame d'Olme fit prévenir ses amis que son dîner n'aurait pas lieu; qu'Alcime était malade, qu'il était pris d'un accès de goutte assez fort pour donner de l'inquiétude.

C'était, reprit madame de Néray en soupirant, un mal héréditaire dont Alcime, dès sa jeunesse, avait senti les premières

atteintes, et qui ne l'a pas laissé vieillir. Ma mère, à son réveil, reçut cette triste nouvelle; et quand j'allai la voir, elle me l'annonça. J'eus à peine la force de lui demander s'il y avait du danger. Mais oui, dit-elle, on craint pour les organes de sa vie; si la goutte les attaquait, il n'y a point de mort plus soudaine : souvent en moins d'une heure on est étouffé.

Jugez comme je fus moi-même étouffée en entendant ces mots terribles. Mon cœur saisi d'effroi, suffoqué de douleur, ne put retenir ses sanglots; mes yeux se remplirent de larmes. Ah! m'écriai-je, quel malheur s'il en mourait! et toute en pleurs je me laissai tomber sur le lit de ma mère. Cette scène imprévue l'étonna encore plus qu'elle ne l'attendrit.

Ma fille, me dit-elle, d'où vous vient cet excès de sensibilité pour un homme sans doute bien estimable, mais étranger pour vous? Hélas! lui dis-je, à qui la vertu est-elle étrangère? L'intérêt qu'elle vous inspire est juste, reprit elle; mais dans une jeune personne, il ne doit pas aller si loin. Et que serait-ce donc, ma fille, si vous aviez à craindre pour ma vie? Je ne répondis qu'en pleurant; et ma mère, dans ce moment, ne crut pas devoir insister.

Mais lorsque nous eûmes appris que le péril était passé, et que la douleur, vive encore, mais fixée aux extrémités, n'avait plus rien de redoutable, ma mère voulut pénétrer jusqu'à la source de mes larmes; et d'un air doux, mais imposant: Ma fille, à présent, me dit-elle, que vous êtes tranquille, expliquez-moi la cause de la désolation où vous avez été, quand nous avons craint pour Alcime. Ma mère, hélas! que vous dirai-je, lui répondis-je en rougissant? Alcime est à mes yeux le plus intéressant des hommes, parce qu'il n'en est point de meilleur, de plus sage, ni de plus vertueux que lui; c'est tout ce que j'en sais moi-même. — Et de ces sentimens qu'il vous a inspirés, lui avez-vous fait confidence? (ma rougeur redoubla) répondez-moi, ma fille; en est-il instruit? — Je le crois. Au moins a-t-il dû s'en douter. Elle fut un moment recueillie en silence, et puis : Allez, ma fille, me dit-elle, et défiez-vous, à votre âge, de cette sensibilité dont le caractère est louable, mais dont l'excès est dangereux.

Dès-lors je vis ma mère inquiète et préoccupée. La convalescence d'Alcime fut célébrée, comme une fête, dans la société de son amie madame d'Olme. Mais au milieu de la joie commune, je sentis que mon cœur n'était pas content; et plus mon émotion était vive et profonde, plus je faisais d'efforts pour la dissimuler.

Alcime enfin jouit lui-même du plaisir qu'on avait de le revoir rendu à la vie et à la santé; et ce fut là qu'en observant mes yeux, à chaque instant mouillés de larmes, ma mère prit la résolution

de se priver d'une société qui faisait ses délices, plutôt que de m'y exposer plus long-temps au danger qu'il y avait pour moi.

Je vais, dit-elle à madame d'Olme, vous surprendre et vous affliger. Les plus doux momens de ma vie sont, vous le savez bien, ceux que je passe auprès de vous; et cependant je suis obligée de me sevrer pour quelque temps du plaisir de vous voir. Ne m'en demandez point la cause; et croyez qu'elle est sérieuse, puisque je me suis fait un devoir d'y céder.

La cause, je la sais, lui dit madame d'Olme en souriant. Mais le remède est simple; il faut venir me voir et dîner avec moi les jours qu'il n'y vient pas. Qui donc, lui demanda ma mère? — Qui? celui que vous redoutez. — Ah! madame, ce qui m'afflige est donc bien visible! — Oui, pour moi, qui ai presque les yeux d'une mère, comme j'en ai le cœur pour ma chère Delphine; mais de quoi vous alarmez-vous? et qu'y a-t-il donc de si triste et de si dangereux dans une inclination que vous et moi nous aurions prise innocemment comme elle, si à son âge nous avions vu celui qui en est le digne objet? Pour moi, je le confesse, si à cinquante ans il était permis d'être amoureuse, je le serais d'Alcime. Delphine, à seize ans, est sensible au charme d'un naturel plein d'agrément; elle a raison; elle s'est prise d'admiration, d'amour, si vous voulez, pour un vertueux et beau jeune homme; eh bien, il faut qu'elle l'épouse. Je me charge, si vous voulez, de nouer ce petit roman.

Mon dieu, lui dit ma mère, comme vous cheminez! Je suppose, ou plutôt j'avoue cette inclination naissante dans le cœur de ma fille; qui vous dit qu'Alcime y réponde? Savons-nous même, vous et moi, si jamais il y répondra? En doutez-vous, reprit madame d'Olme? Il serait vraiment difficile si, avec ses biens, sa naissance, et mille fois plus d'attraits qu'il n'en faut pour tourner la tête à un sage, ma Delphine ne faisait pas la conquête de celui-ci. Laissez-moi le voir tête à tête et lui parler un peu; je vous réponds de lui.

Savez-vous, lui dit-elle, Alcime, une nouvelle intéressante? N'allez pas me contrarier; car je ne dis jamais que des nouvelles sûres, et je ne veux pas qu'on en doute. — Voyons, madame; j'aime assez à vous croire, vous le savez; quelle est votre nouvelle? — Que vous vous mariez. — Moi, madame! Ah! je vous proteste que je n'y ai pensé de ma vie. — Vous y penserez donc pour la première fois; car c'est une affaire arrangée. — Et qui, madame, a pris la peine de l'arranger sans moi, cette affaire importante? — Moi, monsieur, oui, moi-même; une riche héritière, d'un état honorable, belle comme le jour; et la voilà, faisant de moi l'éloge le plus accompli. — Eh bien, madame? — Eh bien,

cette jeune personne est disposée à recevoir avec docilité la main de son mari de la main de sa mère; et sa mère ne voit pour elle au monde aucun mari qu'elle préfère à vous. — Hélas ! madame, il y a si loin des sentimens que je puis inspirer à celui qui seul peut fixer et remplir le cœur d'une femme ! Non, croyez-moi, je me connais, je ne suis pas fait pour l'amour. La goutte est dans mon sang une vieillesse anticipée.— C'est cependant, mon cher goutteux, de l'amour que vous inspirez; oui de l'amour, le plus vrai, le plus tendre, de celui qui jamais ne trompe, de celui qui ne sait pas même ce qu'il est, tant il est innocent et pur. — Oui, madame, vous le croyez; et il ne tient qu'à moi de le croire moi-même, si j'écoute ma vanité; mais je sais mieux apprécier les sentimens qu'on a pour moi; et dans ces sentimens qui me flattent et qui m'honorent, il n'y a pas une étincelle, pas une blnette d'amour. Elle insista; et lui, pour la dissuader : Je ne sais pas, dit-il, quelle est cette jeune personne; mais je gage que c'est la même qui a eu la bonté de m'écrire; et je veux bien que vous voyiez ce qu'elle a pour moi dans le cœur. Alors dans l'intime confiance de l'amitié, il lui communiqua ma lettre.

Non, dit-elle, après l'avoir lue, je conviens que ce n'est point là de cet amour qui flatte la vanité d'un jeune fat; mais pour une âme comme la vôtre, Alcime, y a-t-il rien de plus doux, de plus touchant? Et ne seriez-vous pas heureux de posséder une femme aimable, et qui vous aimerait ainsi? Oui, dit-il, plus heureux que si elle avait pour moi l'amour qu'un joli homme inspire. Mais mon éloignement pour les soins domestiques, mes goûts pour des occupations sérieuses et solitaires, le besoin que j'ai d'être libre, indépendant, et tout à moi, le plan de vie que je me suis formé, analogue à mon caractère, tout me défend de jamais penser à un engagement dont je révère la sainteté, mais dont les devoirs m'épouvantent; et sérieusement je vous prie de n'y jamais penser pour moi.

Il faut donc, dit madame d'Olme, interdite et fâchée de sa résolution, que cette pauvre enfant s'éloigne et cesse de vous voir. Pourquoi, lui demanda-t-il froidement? — Pourquoi, parce qu'il est possible, et plus que possible sans doute qu'elle se laisse dominer par une inclination qui ferait son malheur. Point du tout, reprit-il, je suis aussi sûr d'elle que de moi-même; et ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est de me voir souvent, avec le désir de me plaire et l'espérance d'être à moi.

Alcime ! vous n'y pensez pas, reprit madame d'Olme avec étonnement. Se peut-il qu'un homme aussi sage propose une chose aussi folle? Vous voulez qu'une mère qui sait déjà sa fille éprise d'un sentiment si vif et sans espoir, lui laisse respirer un feu que

ût la raison, ni le devoir, ni nul objet nouveau n'aurait la sance d'éteindre ! Assurément il n'y aurait pas moins de nté que d'imprudence ; et je suis trop amie de madame de lis pour le lui conseiller. Hé bien, dit-il en souriant, ce sera qui lui en donnerai le conseil ; faites que nous puissions en rai-ner ensemble. Si elle m'estime assez pour se fier à moi, je lui drai, en formant à mon gré l'esprit et le cœur de sa fille, le rare service, le plus essentiel qu'ait jamais rendu l'amitié. Car ne pique aussi, à ma manière, de sensibilité et de reconnais-ce ; et ce ne sera pas en vain qu'une jeune et belle personne a daigné penser à moi.

Ma mère, à qui madame d'Olme, sans s'expliquer sur le succès sa médiation, proposa l'entrevue que demandait Alcime, l'ac-ta comme un bon augure, et se rendit chez son amie avec ce tement de cœur qui n'est connu que du cœur d'une mère. cime l'y attendait.

L'entretien commença par les inquiétudes que la nature inspire r le destin de ceux à qui l'on a donné le jour, sur les dangers une passion naissante, quelque louable qu'elle puisse être; et sur pressant intérêt ou de la rendre légitime ou d'en arrêter le pro-rès ; enfin le dialogue se rapprochant de son objet, ma mère me omma.

Si je parlais, dit-elle, à un homme ordinaire, je sais quelle ré-erve m'imposeraient les bienséances ; mais avec vous, Alcime, je e crains ni d'ouvrir mon cœur, ni de trahir le secret du cœur de na fille. Elle est sensible (et je lui en sais gré) à ce qu'elle me oit chérir, à ce qu'elle m'entend louer et admirer sans cesse ; enfin lle vous aime autant qu'une âme innocente et pure, mais vive et endre, peut aimer. Si avec cette âme ingénue, et un naturel que je crois heureux, ma fille vous convient, il n'y a pas sous le ciel un homme que je préfère à vous pour elle ; et pour moi-même le comble de la gloire et du bonheur serait de vous entendre m'appeler du doux nom de mère. A présent, parlez-moi avec votre sincérité ordinaire : voulez-vous être son époux ?

Madame, lui répondit Alcime, si la nature qui dès sa naissance a mis en moi un germe indestructible des plus vives douleurs, ne m'avait pas inspiré par-là un juste éloignement pour un état qui perpétuerait dans mes enfans le funeste héritage que m'ont transmis mes pères ; si sans impiété je croyais pouvoir mettre au jour des êtres souffrans comme moi ; de quelque prix que soit pour moi la liberté, je sens qu'une union si douce lui serait encore préférable. Mais exposé à donner à ma femme le spectacle de mon supplice, et presque assuré de le voir se renouveler dans mes enfans, je me sens, je l'avoue, une répugnance invincible à m'associer des inno-

cens pour souffrir avec moi, et après moi encore. Je n'ai que courage d'être seul malheureux.

Mais si, en attendant un époux, vous daignez, madame, agréer pour votre fille, un ami sûr, et qui s'engage à remplir auprès d'elle, avec la piété la plus tendre, les saints devoirs de l'amitié, c'est l'office qui me convient; et il m'acquittera de ce que je dois de zèle et de reconnaissance. Belle, riche, bien née (je répète l'éloge qu'il fit de moi), et surtout élevée par une mère comme vous, elle aura dans le monde le choix d'un époux digne d'elle, mais un ami, tel que moi, madame, j'ose dire qu'il est si rare qu'on ne le retrouve jamais.

Sans doute, répondit ma mère d'un air sérieux et froid, c'est un trésor inestimable; mais, monsieur, trouvez bon que je le réserve à ma fille pour un âge plus avancé.

Cet âge, reprit-il, ne sera plus celui où n'écoutant que moi, elle prendrait, sans le savoir, les impressions de mon âme; l'empire que je puis avoir sur la sienne sera passé; ce ne sera plus moi qui réglerai ses goûts, ses sentimens et ses pensées; et d'autres affections lui feront ressentir leur pouvoir et leur influence. Jusque-là, je le sais, vous aurez pu former sa raison et son caractère; mais, madame, on fait bien souvent pour l'homme que l'on aime, et à qui l'on veut plaire, on fait pour lui sans y penser, ce qu'on ne ferait pas pour la mère la plus chérie; et cet ascendant invisible a d'autant plus de force qu'on ne s'en doute pas.

Eh, monsieur! c'est cet ascendant en effet si doux et si fort, que je redouterais pour le cœur de ma fille. Juste ciel, que proposez-vous! Moi! l'abuser, la pauvre enfant, jusqu'à lui laisser croire qu'elle vous serait destinée!

Oui, madame, il faut, vous et moi, non pas lui faire entendre, mais lui laisser au moins penser qu'il est possible que vos vœux et les miens s'accordent avec ceux qu'elle aura formés. Sans cette illusion, je ne puis rien pour elle. C'est l'âme du projet que j'ose concevoir d'en faire une femme accomplie. — Et que deviendrait-elle lorsqu'insensiblement changés en habitude, ce désir de vous plaire, ce plaisir innocent de vous aimer, cette espérance d'être à vous, devraient s'évanouir; et qu'on lui annoncerait que le seul homme pour lequel la malheureuse voudrait vivre ne serait pas celui qu'elle devrait aimer? Ce charme détruit, cette erreur si cruellement dissipée, me fait frémir pour mon enfant. Non, elle ne doit plus vous voir. Madame d'Olme était de l'avis de ma mère.

Mesdames, leur dit-il, vous n'y entendez rien. *L'amour commence par l'amour*, La Bruyère l'a dit; et combien que s'exalte tout autre sentiment, comme l'estime et l'amitié, ce ne sera jamais cet amour qui seul est à craindre. Laissez donc ma chère

lle m'aimer autant que je puis être aimé ; et quand viendra
re où l'amour poindra sur l'horizon, ne soyez point en peine ; les
es lueurs de sensibilité s'éteindront devant lui tout aussi vite
les étoiles aux premiers rayons du soleil. Je ne demande qu'un
ı jeune homme que vous choisirez avec soin, un peu plus âgé
lle, aimable, intéressant et amoureux sans doute ; je vous
nets que l'ami de Delphine aura bien de la peine à n'être pas
-à-fait oublié. Laissez donc la simple amitié doucement amu-
le loisir de son âme ; je ne veux que deux ans pour perfec-
mer ce bel ouvrage de la nature, et pour n'y laisser rien à dé-
r, ni à sa mère, ni à son époux.

Ma bonne amie, dit madame d'Olme à ma mère, rendons cet
nmage inoui à la sagesse, à la bonté d'Alcime, de lui confier
me et le cœur de Delphine. Il en répond ; il n'est pas homme à
us tromper. Ma mère y consentit.

Ce ne fut pas, comme vous croyez bien, sans un saisissement
surprise et de joie que je vis Alcime introduit et comme ins-
llé chez ma mère. Il n'y fut pas d'abord aussi assidu, ni aussi
cupé de moi que je l'aurais voulu ; mais bientôt s'établit entre
a mère et lui une liaison plus étroite, et moi-même je fus ad-
lise dans cette douce intimité. Peu à peu je devins pour lui l'ob-
t d'une attention particulière ; et je m'aperçus que ma mère
oulait bien sans inquiétude nous laisser causer tête à tête,
orsque d'autres soins l'occupaient.

Dans notre premier entretien, il me parla, ou pour mieux
lire, il me fit parler de mes compagnes ; et sur chacune d'elles
l voulut savoir mon sentiment, soit, dit-il, en bien, soit en mal ;
car c'est ainsi qu'on est sincère.

En bien, lui dis-je, il m'est facile de vous en dire ma pensée ;
mais en mal, ne serais-je pas indiscrète ? et me siérait-il d'être,
à mon âge, assez hardie pour juger mes pareilles et pour les cen-
surer ? Je vous sais bon gré, me dit-il, de cette réserve timide ;
mais n'osez-vous pas quelquefois vous dire en secret à vous-même
ce que vous avez observé du caractère de vos amies ? Eh bien, en
me parlant, croyez que vous ne parlez qu'à vous-même : votre
secret sera tout aussi bien gardé. Rien ne me flattait plus que cette
confiance, si elle devenait mutuelle, et je ne demandais pas mieux
que d'en faire les premiers frais.

Je parcourus donc avec lui le cercle des jeunes personnes qu'il
voyait chez madame d'Olme, et j'essayai de les lui peindre au
naturel : dans l'une, la bonté, la complaisance, la candeur, mais
la mollesse et l'indolence ; dans l'autre, la vivacité de l'esprit et
du caractère, mais des caprices, de l'humeur, un air trop résolu,
un ton trop décidé, et quelquefois dans ses saillies un peu d'étour-

derie et de légèreté; dans celle-ci, de la sagesse, mais de la simulation, une volonté froide qui ne cédait jamais, et une est d'elle-même qui, quelquefois, allait pour nous jusqu'au déda dans celle-là, un cœur délicat et sensible, ouvert à l'amitié, pl de chaleur et de franchise, mais jaloux, inquiet et facile à bl ser; enfin, dans toutes, un mélange de qualités que la nat semblait avoir associées comme l'ombre avec la lumière, afin q n'y eût rien de parfait.

Et savez-vous d'où vient ce mélange qui vous étonne? Ce me dit-il, qu'en nous le principe et le germe du bien et du sont les mêmes. Rien qui s'allie plus naturellement que la bo et la faiblesse, que la candeur et l'imprudence, que l'envie et l'ém lation. Dans une âme sensible, tout peut être excellent, tout pe devenir détestable; et selon la culture, les mêmes qualités tant dégénèrent en vices, tantôt fleurissent en vertus. C'est cette af nité des vertus et des vices qui, dans l'étude de nous-mêmes doit sans cesse nous alarmer. Ce sont les passions analogues notre caractère, et, pour ainsi dire, voisines de notre cœur, qu sont pour nous à craindre; et l'inquiète vigilance du Hollandais q travaille à ses digues est un apologue pour nous. Combien mêm est souvent fragile et mince la digue qui protége l'innocence e l'honnêteté! Combien peu il s'en est fallu quelquefois qu'un homm de bien n'ait été méchant et coupable, ou qu'une femme qu l'estime et la vénération publique environnent dans sa vieillesse n'ait été livrée au mépris! Ah! défiez-vous, croyez-moi, des plu beaux dons de la nature; et à côté des qualités aimables dont elle vous aura douée, regardez bien à celles qui les touchent de près: ce sont des serpens sous des fleurs.

Oui, j'y regarderai, lui dis-je, et j'espère bien que ma mère et mes amis, si je puis en avoir de sages, y regarderont avec moi.

Ici ma mère interrompit le tête-à-tête; et moi, recueillie en moi-même, je commençai mon examen. Plus je m'étudiai, plus j'appris à me craindre. Ah! disais-je, il a bien raison, le naturel le plus heureux a ses écueils; la route du devoir est un sentier étroit, glissant, bordé de précipices, où l'on ne doit marcher à mon âge qu'à pas tremblans. Dès lors je fus en défiance, et des louanges qu'on me donnait, et de l'opinion que j'avais de moi-même, me gardant de mon amour-propre comme d'un flatteur dangereux; et ma mère, qui s'aperçut de l'air sérieux et réfléchi que j'avais avec mes compagnes, y reconnut le fruit de cette première leçon.

La seconde roula sur un objet moins sérieux. Si vous n'aviez, lui demandai-je, qu'un conseil à donner à une personne de mon âge, que lui recommanderiez-vous? — De savoir s'occuper, me

dit-il ; car l'oisiveté et l'ennui de soi-même est de tous les périls le plus redoutable pour elle. Il est un temps, lui dis-je, où une femme est assez occupée de ses devoirs pour n'avoir pas à craindre d'être oisive ; tous ses momens sont bien remplis. Mais pour moi, par exemple, pour celles de mon âge, il est des heures qui seraient vides, si on ne les employait pas à se donner quelques talens, et j'ai cru remarquer que ces talens frivoles n'avaient pas votre estime. Vous n'aimez pas la danse, vous faites peu de cas du chant.

J'aime la danse, me dit-il, mais au village et sous l'ormeau ; c'est là qu'elle est l'expression d'une gaieté simple et naïve. Je l'aime aussi sur un théâtre, où elle varie avec art les mouvemens, les attitudes, les caractères de la beauté : c'est une peinture vivante, c'est une sculpture animée : le Gladiateur, le Faune antique, ne me font pas plus de plaisir que les *Vestris ;* je crois voir dans *Guimard* la Galathée de la fable, et la Diane dans *Hénel.* Mais au bal et dans les personnes de votre état et de votre âge, la danse me semble aujourd'hui trop artificielle et trop étudiée ; elle ne dissimule pas assez les leçons qu'elle a prises ; son élégance la dépare, sa régularité gâte le caractère d'ingénuité, de candeur qu'on aime à vous attribuer ; et lorsqu'une fille bien née est parvenue à si bien danser, elle fait dire d'elle qu'elle danse trop bien. J'aimerais qu'on dansât pour son amusement, sans penser que l'on eût ni des témoins, ni des rivales. Je veux bien cependant que l'art se mêle un peu de régler les pas, le maintien, les mouvemens de son élève, mais jamais au-delà des simples bienséances ; car l'épithète la plus juste qu'on ait donnée aux Grâces est celle de *décentes ;* et tout ce qui me rappelle les Nymphes plutôt que les Grâces, ne me semble pas digne de votre émulation. D'ailleurs la danse n'a qu'un temps très-fugitif ; vous ne danserez plus dès que vous serez mère ; et les agrémens que j'estime sont ceux qu'on peut encore avoir en vieillissant.

Dès ce moment, vous pensez bien que je me proposai de négliger la danse.

Et le chant, lui demandai-je avec un peu d'émotion ? Le chant, dit-il, est donné par la nature à l'homme, comme à l'oiseau, pour réjouir les ennuis de sa solitude, et plus encore pour adoucir et pour égayer ses travaux : aussi ai-je un plaisir sensible à entendre le laboureur chanter en creusant son sillon, ou le pasteur en gardant son troupeau, ou le bûcheron dans la forêt sur la vieille cime d'un chêne, ou les villageoises filant ensemble à la veillée du hameau ; ou les artisans, dont les voix, en cadence et à l'unisson, font retentir leur atelier.

Dans ces chants inspirés par la seule nature, je reconnais, sinon

le signe de la joie, au moins l'oubli des peines ou leur soulagement. Mais dans vos concerts, où l'on chante pour faire briller une voix que l'art souvent a eu bien de la peine à rendre docile et flexible, ce chant qui flatte mon oreille, ne va point à mon âme : la joie et la douleur, tout y est feint; je n'y vois que l'art. Je sais bien qu'il est ravissant pour des oreilles plus sensibles; qu'il donne à la beauté un charme inexprimable, qu'il embellit la laideur même; on le dit, je le crois. Mais ce n'est qu'au théâtre que j'aime à le voir applaudi.

C'est donc pour nous, lui dis-je, un temps perdu, que d'avoir formé notre oreille et perfectionné notre voix? Non, me dit-il; dans la retraite, et parmi les travaux qui conviennent à vous pareilles, un beau chant peut trouver sa place : il est délicieux dans un cercle d'amis, ou dans un souper de famille; et rien n'est si touchant que la voix d'une mère qui concerte avec ses enfans. Mais ce chant, je le veux facile et naturel, sans appareil et sans spectacle. En général les talens solitaires, les talens de Minerve sont ceux que je chéris.

Si je vous entends bien, lui dis-je, les talens de Minerve sont le fuseau, l'aiguille, le rouet, la navette; tout cela est bien mécanique! Ajoutez, me dit-il, le crayon, le pinceau, le don de bien penser, celui d'exprimer sa pensée avec un naturel aimable; n'en est-ce point assez pour occuper d'heureux loisirs?

Ici, lui dis-je, vous me semblez introduire les Muses dans la cour de Minerve. Oui, me dit-il, comme j'y admets les Grâces, et même les plaisirs lorsqu'ils sont innocens. Je ne reproche aux Muses que d'être vaines et bruyantes, souvent évaporées, un peu trop libres quelquefois; et pour le sexe dont la pudeur est la qualité distinctive, je les veux chastes et modestes : c'est ainsi que Minerve aime à les rassembler. On les voit autour d'elle décemment occupées à cultiver dans leurs élèves l'intelligence naturelle; à leur former l'esprit, la raison et le goût; à developper leurs idées, à les étendre, à les classer, à y répandre la lumière; à leur enrichir la mémoire d'une instruction saine et solide; à perfectionner en elles le sentiment du beau moral, soit en frappant leur imagination des peintures de la vertu, de la bonté, de l'innocence, soit en exerçant dans leur âme ce précieux instinct de sensibilité que la nature a mis en nous. Mais ni dans ses études, ni dans ses productions, l'école de Minerve ne se donne en spectacle; et c'est en quoi elle diffère de celle d'Apollon, qui cherche l'éclat et le bruit.

Ainsi, lui dis-je, vous reléguez tous nos talens dans la retraite; et ceux qui dans le monde peuvent donner encore un nouveau lustre à la beauté, ou suppléer à la beauté même, vous y attachez

peu de prix. Cependant on les compte parmi les dons de plaire. De plaire ! A qui, reprit Alcime? aux passans? Ah! croyez, Delphine, qu'en applaudissant celle qui charme tout le monde, plus d'un se dit : Ce n'est pas elle qui daignerait me rendre heureux ; ce ne serait ni de son ménage, ni de moi, ni de ses enfans qu'elle daignerait s'occuper. A ce propos, je me rappelle un Anglais, qui, en voyant l'une de nos Françaises, bien vive, bien brillante, bien amusante dans un souper : « Il n'y a rien de plus » joli, dit-il; mais à la maison, que fait-on de cela? » — A la maison, mademoiselle, c'est la sagesse de l'esprit, l'égalité du caractère : ce sont des mœurs et des goûts simples, des talens cultivés sans ostentation, des agrémens sans vanité, qu'on veut trouver dans sa compagne; car on ne la prend que pour soi.

Quelques visites que reçut ma mère interrompirent cet entretien ; mais la leçon avait été bonne, et je n'en perdis pas un mot. Je voyais clairement que rien d'ambitieux ne serait de son goût. Je n'en fus point surprise : lui-même il était si modeste ! et sans regret je renonçai à tout ce qu'on appelle des succès dans le monde. Mais je crus voir aussi que pour vivre à son gré, je devai vivre uniquement pour lui, dans son intérieur domestique. Je me consultai sur ce point, et je n'eus pas même besoin de courage pour m'y résoudre.

J'ai réfléchi, lui dis-je, quand je me retrouvai seule avec lui, j'ai réfléchi au plan de vie que doit, selon vous, se tracer une femme honnête et raisonnable, c'est celui d'une vie obscure et sédentaire dans l'intérieur de sa maison.

Vous êtes, me dit-il en souriant, plus sévère que moi ; et pour vous et pour vos pareilles, je vous demande plus d'indulgence. « A quoi faire, nous dit Montaigne, ces pointes élevées de la » philosophie, sur lesquelles aucun être humain ne peut s'asseoir, » et ces règles qui excèdent notre usage et nos forces? » Je pense comme lui, qu'il faut que la vertu se mesure à notre faiblesse. Je ne dirai donc point à une honnête femme de s'enfermer dans sa maison, de renoncer au monde, ni de se refuser aux amusemens de son âge, pour se livrer à ses devoirs sans aucune dissipation ; car la solitude, à la longue, serait triste et pénible, et le devoir lui-même, sans détention et sans mélange, finirait par être ennuyeux. Mais je lui dirai qu'une vie habituellement retirée est celle que lui destine la nature, et par conséquent celle qu'il s'agit d'embellir ; que le devoir a des intervalles, et qu'il veut des délassemens ; mais que soi-même avec soi-même, il faut savoir remplir ces vides sans dégoût, sans ennui, sans besoin de se dissiper, et de se répandre au dehors ; que le désœuvrement a perdu plus de femmes qu'aucun des vices qu'on leur impute ; que celle qui chez

elle ne sait jamais que faire, est bien souvent tentée d'aller m faire ailleurs ; que même la plus vertueuse, en se prodiguant, dégrade ; que dans le monde, ce qu'il a de plus estimable et meilleur en soi, n'a son prix qu'autant qu'il est rare, et que rien de vulgaire n'est long-temps estimé. Il semble, ajoutait-il, qu l'innocence soit ternie des regards de la multitude ; et la beau qui va se produisant de cercle en cercle, de spectacle en spectacl a je ne sais quel air de s'étaler qui fait rougir. En un mot, soyez sûre, me répétait le sage, qu'on cesse de considérer une femm qu'on voit partout ; que si elle efface ses pareilles, sa poursuite l importune ; que si elle ne fait pas envie, elle fera bientôt pitié ; e qu'après avoir fatigué le monde de sa présence, elle sera forcé d'aller vieillir dans l'abandon.

Voilà, lui dis-je, des peines bien cruelles pour le tort innocen de ne savoir rester chez soi.

Que ne puis-je, reprit Alcime, vous expliquer tous les malheurs que ce malheur entraîne ! Observez seulement qu'un femme ennuyée se voit sans cesse à la merci d'une société sans laquelle elle ne peut vivre. Dans le monde, les complaisantes et les complaisans assidus ne sont pas, entre nous soit dit, ce qu'il y a de plus estimable. Il faut pourtant qu'elle s'en accommode, car elle n'a point à choisir ; et voyez dans ces liaisons ce qu'elle devient elle-même, combien elle dépend, combien elle est esclave de tout ce qu'a besoin d'assembler autour d'elle son inquiète oisiveté.

Voyez au contraire une femme dont les loisirs sont variés et agréablement remplis par des occupations et des goûts solitaires ; comme elle est libre, indépendante, et comme, après ses devoirs satisfaits, elle jouit avec délices de ses talens, de ses études et des arts qu'elle a cultivés. Le paysage qu'elle dessine, le vallon qu'elle ombrage de ses crayons, le ruisseau qu'elle y fait couler, lui retracent les beautés simples, les voluptés de la nature. La fleur, que son aiguille colore et fait fleurir, s'embellit sous ses yeux, comme la fleur des champs sous les yeux de l'Aurore, et son âme séduite croit en respirer le parfum. Tout ce que l'esprit et le goût, tout ce que le brillant génie des poëtes, tout ce que l'âme des orateurs, tout ce que les études et la raison des sages ont répandu d'intéressant dans les livres qui l'environnent, est à sa jouissance ; elle n'a qu'à choisir : complaisans sans être importuns, ils arrivent à la minute ; ils s'éloignent de même dès que l'on n'en veut plus, en attendant qu'on les rappelle ; enfin des plaisirs de la vie, ce sont les seuls qui s'accommodent à la diversité des goûts. Une âme indolente s'y laisse aller comme au courant paisible d'une onde mollement errante à travers de belles cam-

pagnes ; une âme vive y trouve une variété, une mobilité d'images, une affluence de sentimens qui exercent son activité ; la mélancolie s'y nourrit de douces rêveries et de tendres réflexions ; la gaieté y jouit de ses propres saillies, et sourit elle-même aux tableaux qu'elle a peints ; chacun s'y choisit à son gré une société d'amis et un cercle d'amusemens. Jamais aucun palais magique n'a réuni autant de charmes que ce cabinet enchanté, où l'élite de tous les âges et de toutes les nations, les favoris de la nature, les plus grands maîtres dans l'art de plaire et d'émouvoir, de penser et d'instruire, semblent se disputer, s'envier les regards d'une femme qui aime l'étude, et qui donne à ce plaisir pur les intervalles de ses devoirs.

C'est elle qu'on désirera et qu'on chérira dans le monde ; elle y paraîtra rarement, mais la considération la plus flatteuse l'y attendra ; les hommages du culte iront au-devant d'elle. Sa modestie aura beau voiler la lumière dont son esprit se sera pénétré, les couleurs dont il sera teint, et toutes les richesses qu'il aura recueillies ; aux grâces de son naturel se mêleront à son insu les fruits d'une heureuse culture. Mais ni ses succès dans le monde, ni les amusemens qu'elle y aura trouvés, ne l'auront rendue insensible aux délices de sa retraite. Si elle se forme à elle-même une société, ce sera une estime éclairée et sévère qui prendra soin de la choisir. L'amitié, ce bien précieux et si doux pour les âmes pures, en assortira les liens ; et l'accord des esprits, des goûts, des caractères, la confiance mutuelle que s'inspirent les gens de bien, en feront l'attrait et le charme. Les hommes les mieux renommés, les femmes les plus vertueuses, tout ce que les mœurs et le goût, la raison, l'esprit, la sagesse, ont de plus épuré, briguera l'honneur d'y être admis ; et dans le choix elle n'aura que l'embarras du nombre et de l'empressement.

Vous concevez qu'après ce nouvel entretien, j'eus grande envie de devenir celle qu'il venait de me peindre.

Je priai ma mère de me donner un maître de dessin à la place de mon maître de danse, de me permettre de passer avec une brodeuse habile le temps que je passais avec mon maître de musique ; et lorsqu'elle me demanda raison de ce changement dans mes goûts : Ceux-ci, lui dis-je, n'ont pas besoin d'admirateurs ; on peut les cultiver pour soi, on peut les aimer pour eux-mêmes ; et aussi simples que durables, on peut dans tous les temps en jouir seule à peu de frais.

Ma mère voulut bien permettre qu'Alcime composât pour moi un cabinet de livres à son gré et à mon usage. Le choix en fut exquis ; et dès que j'eus goûté les charmes de l'étude, je fus certaine que de ma vie je ne serais accessible à l'ennui.

Mes lectures furent pour nous une source abondante d'entretiens variés, mais tous dirigés vers mon but, c'est-à-dire, aux moyens les plus sûrs de lui plaire et de me rendre tous les jours plus intéressante à ses yeux.

Je voulus savoir quelle était dans une jeune femme la qualité qu'il estimait le plus. La modestie, me dit-il ; car il n'est point de caractère que cette vertu n'embellisse, ni de défaut qu'elle n'efface ou qu'elle ne fasse oublier. Dans une reine, elle donne une grâce infinie à la majesté ; dans une bergère, elle pare et ennoblit la rusticité même ; elle apprivoise et adoucit l'envie que blesserait l'éclat des talens ou de la beauté ; elle désarme la malice ; et lors même qu'elle se montre seule et dénuée des agrémens de l'esprit et de la figure, elle se fait encore aimer.

Ah ! son éloge est dans mon cœur, lui dis-je, et ce sont là pour moi des vérités de sentiment.

L'attrait, ajouta-t-il, en est si bien connu, que le vice lui-même, quand il veut nous séduire, n'a pas de plus doux artifice ; et plus adroit que la vertu, souvent il sait mieux qu'elle paraître modeste et craintif. Souvenez-vous, mademoiselle, qu'une femme renonce aux avantages de son sexe, lorsqu'elle perd le caractère d'une timidité touchante. L'empire de la force que la nature a donné à l'homme, ne peut se balancer que par celui de la douceur. De quoi vous servirait la supériorité de la raison, de la sagesse, si elle n'était pas attrayante ? Et sans le charme que lui prêtent un esprit liant et facile, une tendre et timide voix, un œil encore plus éloquent, quel serait son pouvoir ? L'homme est orgueilleux et farouche : c'est un lion que la nature vous donne à dompter, à réduire, à rendre enfin docile et doux ; c'est à vous de l'apprivoiser.

J'entends mes compagnes, lui dis-je, s'avertir de ne pas laisser prendre aux hommes trop d'ascendant. Il est, me répondit Alcime, un ascendant que laisse prendre la faiblesse, et c'est celui dont les hommes abusent. Il en est un que la modestie paraît céder sans résistance, mais qu'elle est sûre d'obtenir et de garder à notre insu, en n'exerçant sur nos esprits d'autre pouvoir que celui d'une raison sage, armée de douceur, de complaisance et de bonté. C'est en ne combattant jamais qu'elle triomphe ; elle règne en obéissant.

Je ne vous donne là, mon ami, qu'une faible idée des entretiens qui, sous les yeux d'une mère attentive, se passaient entre lui et moi.

La plus galante des coquettes n'est pas plus empressée à faire devant son miroir l'essai des parures nouvelles qu'elle vient de choisir, que je l'étais moi-même à faire sur mon âme l'essai des

conseils vertueux que je venais de recevoir ; et je n'étais contente que lorsque mes pensées, mes goûts, mes sentimens s'accordaient avec ses leçons.

Il disait que de bonnes mœurs ne pouvaient être que des mœurs simples ; que le bonheur vivait de peu ; qu'il ne se conservait pur, et sain, et durable que par cette frugalité dans nos goûts et dans nos désirs ; qu'il fallait de bonne heure couper racine aux vices dont le luxe était l'aliment, et qui tous avaient pour principe la mollesse ou la vanité ; qu'aucun d'eux n'étant naturel, aucun, dans sa naissance, n'était incorrigible ; que s'ils le devenaient, c'était en vieillissant ; que les caprices n'étaient le plus souvent qu'un reste d'enfance gâtée ; que les fantaisies étaient la maladie d'une âme oisive et d'une tête vide ; que la femme qu'elle attaquait, sans cesse tourmentée de besoins renaissans, avait le sort des Danaïdes ; que la mode était, dans le monde, une puissance irrésistible et à laquelle il fallait obéir, mais avec cette condescendance involontaire et retenue qu'on a pour une folle dont on est dépendante et qu'on n'ose contrarier. Il disait que dans une femme l'ostentation des richesses, le goût de la dépense, la prodigalité, n'avait sur l'avarice que l'avantage de répandre ce qu'on n'aurait pas su donner ; qu'il n'y avait point de superflu dans les mains de la bienfaisance ; et que, pour un cœur généreux, jamais l'économie n'épargnerait assez pour suffire à tous ses besoins. Il disait qu'il fallait savoir éviter les mauvais exemples sans faire semblant de les fuir ; que l'indulgence, qui était la sœur et la compagne de la bonté, devait aussi toujours être à côté de la sagesse ; que le sourcil de la colère ou de l'orgueil enlaidissait la beauté même ; que le dédain n'était qu'une arme de parade, trop fragile pour la faiblesse, inutile pour la vertu ; que le faste de la fierté était en nous ce qu'était dans les hommes la jactance de la bravoure, que l'assurance avait plutôt l'air d'appeler le péril que de le mépriser ; que la hauteur qui commandait la déférence et le respect était souvent mal obéie ; que la hardiesse en défiant le blâme ne faisait que le provoquer ; qu'une dignité simple et naturelle était la reine des bienséances, et celle à qui jamais personne ne se permettait de manquer ; enfin que le vrai signe d'une vertu paisible et sûre d'elle-même était l'égalité d'une humeur douce et calme, et la candeur d'un front serein.

Quelquefois il me parlait aussi des devoirs d'une épouse et de ceux d'une mère ; c'était alors que mon cœur palpitait de la plus douce émotion.

L'amitié, disait-il, bien plus et bien mieux que l'amour, fait le lien d'un bon ménage ; un feu que la jeunesse et la beauté auraient allumé seules ne tarderait pas à s'éteindre, si une amitié pure et

sainte n'avait soin de l'entretenir ; elle en prolongera le charme, et le remplacera lorsqu'il en sera temps.

L'art de rendre l'intérieur de sa maison riant et attirant pour son mari, sera, poursuivait-il, le grand art d'une femme ; ses soins, ses complaisances, tout le liant de son esprit, toute la bonté, la gaieté, l'aménité de son caractère, tous les secours qu'elle peut tirer du commerce de l'amitié, toutes les jouissances qu'elle peut réunir dans le cercle de ses amis, pour y retenir son époux et l'accoutumer à s'y plaire, doivent se diriger vers ce but important. Mais le succès, pour en être assuré, demande une constance rare.

Il observait que chez les anciens, dans le temple de l'Hyménée, on n'exposait pas seulement l'image de Vénus ; qu'on l'y représentait accompagnée des Muses, environnée des Grâces, surtout ayant à côté d'elle la déesse *Persuasion ;* car, disait-on, les Muses ont le don d'accorder les esprits des jeunes époux, comme elles accordent la lyre ; les Grâces sont conciliantes ; et c'est par la douceur et le charme de la parole que deux cœurs s'attirant l'un l'autre, s'accoutument et se complaisent à n'avoir qu'une volonté.

Alcime aurait voulu que le nouvel époux prît soin d'environner sa femme de bonnes mœurs, de bons exemples et de saines instructions, comme on voit, disait-il, celui qui élève des abeilles rassembler autour de leurs ruches et sur les bords d'un clair ruisseau, les plantes, les arbustes, les arbres à fleurs les plus propres à leur offrir des sucs d'une saveur exquise et d'un parfum délicieux. Mais si l'époux y manque, la femme y doit pourvoir. La société, ajoutait-il, la plus désirable pour elle ne sera point celle des hommes ; car les hommes, quoiqu'ils en disent, sont rarement pour une jeune femme des amis désintéressés ; et quand même leurs intentions, leurs affections seraient pures, leurs mœurs et leurs maximes ne le sont pas toujours. Je ne l'invite pas non plus à se lier étroitement avec de jeunes femmes ; car elles sont comme elle dans l'âge des épreuves ; et des liaisons trop intimes la rendant responsable des torts de ses amies, sa propre réputation aurait des risques à courir. D'ailleurs, malgré ces airs de tendresse exaltée, qui sont aujourd'hui à la mode, et qui donnent des scènes de sensibilité, les jalousies de toute espèce sont si communes parmi les jeunes femmes, qu'une amitié inaltérable entre elles est un phénomène trop rare, trop merveilleux pour y compter. C'est donc parmi les femmes sur le déclin des ans et dont la jeunesse innocente a fait honorer la vieillesse, que je l'invite à choisir des amies dont les mœurs communiqueront leur caractère à sa société, leur dignité à sa maison, leur considération à son âge. On la jugera d'après elles ; et pour décider l'opinion publique en sa faveur, leur témoignage respecté devancera celui des ans. Le ton donné

par leur sagesse sera chez elle une loi de décence, et il en bannira tous ces airs libres et négligés qui s'introduisent dans le monde, et qu'on y reçoit, disait-il, avec trop d'indulgence et de facilité. Enfin elles lui sauront gré de ses empressemens et de ses préférences; et leur amour-propre n'ayant plus rien à démêler avec le sien, son amitié sera payée d'un sincère et tendre retour.

L'écueil qu'il redoutait le plus pour une jeune femme, c'étaient les torts, les vices et les travers de son époux. Rien de plus séduisant et de plus dangereux, disait-il, que l'exemple d'un mari qui enseigne à sa femme le luxe, la dissipation, la mollesse, la volupté. Un âge imprudent et facile, enclin par la nature à l'imitation, le sera plus encore par la complaisance et l'amour; et je regarde comme un prodige la jeune femme qui résiste aux séductions d'un époux vicieux, s'il en est aimé. C'est là cependant le triomphe qu'elle doit remporter et sur lui et sur elle-même. Se conserver modeste et réservée, avec un mari libertin; opposer sans affectation le goût de la retraite et de l'économie à celui des plaisirs bruyans et ruineux; être occupée de ses devoirs à côté de celui qui néglige les siens; le rendre bon et vertueux s'il est possible; au moins ne lui laisser aucune excuse s'il ne l'est pas; ce sont là ses devoirs; et ils portent leur récompense; car sa plus douce consolation des torts de son mari sera d'en être elle-même innocente, et d'avoir mis toute son étude, tous ses soins à l'en corriger.

Cependant qu'elle prenne garde à ne pas trop l'humilier; les blessures de l'amour-propre sont difficiles à guérir; j'en ai même vu d'incurables. S'il est jaloux naturellement et vaguement, c'est un mal dont il faut le plaindre et auquel il faut compatir. S'il est jaloux d'un seul objet, s'il l'est long-temps et sans remède, ce sera le tort de sa femme. Il l'offense, il est vrai; ses soupçons, ses alarmes sont pour elle une injure; eh bien, qu'elle s'en venge, comme il est beau de s'en venger, en lui prouvant qu'il est injuste. N'est-ce pas un triomphe qu'un jaloux confondu? Si, pour ne pas le rassurer, on cherche des excuses, je n'en reçois aucune; l'estime d'un mari, le repos domestique, sont des biens que pour rien au monde il ne faut laisser en péril.

Mais elle-même, si elle est jalouse, et si elle l'est avec raison? Ah! c'est alors qu'elle a besoin de toute sa constance et de tout son courage. Si son amour outragé s'irrite, si elle s'abandonne à ses ressentimens, si le reproche amer ou si le noir dépit empoisonne ses plaintes et se mêle à ses larmes, tout est désespéré. Les Grecs, lorsqu'ils sacrifiaient à Junon nuptiale, ôtaient le fiel de la victime. C'est surtout à la jeune épouse que s'adresse cette leçon : « Qu'une » femme, disait un sage, dans le moment que la colère la domine » et la défigure, se regarde dans son miroir, et qu'elle voie si ce

» n'est pas ainsi que sa rivale doit désirer qu'elle se montre à son » époux. » Oui, croyez-moi, soit pour gagner un cœur, soit pour le retenir, soit pour le ramener, douceur, indulgence et vertu, voilà vos forces véritables. La fable d'*Apollon et Borée* est faite pour vous.

J'écoutais tout cela sans trouble et sans effroi, bien sûre que jamais mon cœur ne serait mis à de telles épreuves.

Il se reprocha cependant l'austérité de ses leçons; et avec un regard charmant par sa douceur : Je vous prêche là, me dit-il, une morale bien sévère ! Oh non ! lui répondis-je, aucun de ces devoirs ne m'épouvante. J'y vois la gloire d'une femme, et, sinon son bonheur, au moins des adoucissemens pour l'amertume de ses peines. Mais ajoutai-je en soupirant, j'espère que mon cœur n'aura point à subir de si rudes épreuves. Non, me dit-il, j'ose répondre que vous n'aurez jamais que des devoirs doux à remplir.

Il en vint à ceux d'une mère; et que ne puis-je vous exprimer avec quelle délicatesse et quelle effusion de sensibilité il m'en fit l'aimable peinture ! Il n'en omit aucun; mais le point sur lequel il insista le plus, ce fut sur le précepte du respect que l'on doit à la présence des enfans.

On sait, dit-il, que le plus bel empire et le plus glorieux, comme le plus pénible, c'est de se posséder soi-même, et de savoir se modérer. Cette domination habituelle sur les mouvemens de notre âme est le principe de toutes les vertus : elle est la sauve-garde des bonnes mœurs, des bienséances, du repos domestique; elle est la sûreté de l'homme avec lui-même, et des hommes ensemble. Mais dans aucune situation de la vie elle n'est plus indispensable que dans celle des pères et des mères environnés de leurs enfans. Rien de leur exemple n'échappe, ni à l'observation, ni à l'imitation de cette enfance curieuse et docile, de cette adolescence vive et déjà susceptible de durables impressions; et autant l'exemple du bien leur sera salutaire, autant et plus celui du mal leur sera-t-il pernicieux; car il n'aura ni correctif, ni préservatif, ni remède; l'autorité l'imprime, l'habitude l'approfondit, le respect même le consacre; et ni autour d'eux, ni en eux-mêmes, aucune voix ne s'élève pour le blâmer.

Mais je m'aperçois, mon ami, reprit madame de Néray, que mon histoire se prolonge; et vous devez être impatient d'apprendre quel en sera le dénouement. Pardon. Jamais on ne craint d'ennuyer en faisant parler un Alcime; mais à présent que c'est moi qui parle, je vais abréger mon récit.

Après qu'Alcime eut employé deux ans, continua madame de Néray, à me former le caractère; lorsque me croyant moi-même telle à peu près qu'il semblait vouloir que fût sa femme, je n'at-

tendais que le moment où il demanderait ma main ; je vis paraître, sous ses auspices, au dîner de madame d'Olme, et bientôt après chez ma mère, un certain M. de Néray, tout brillant de jeunesse, d'esprit et d'agrément, qu'Alcime introduisait, disait-on, dans le monde, et dont il ne parlait qu'avec estime et complaisance, comme espérant de lui tout le bien qu'à son âge pouvaient promettre un cœur droit et sensible, un esprit sage et doux, et surtout d'excellentes mœurs.

Tout ce que j'avais lu, tout ce que j'avais entendu dire, tout ce que je savais ou croyais savoir de l'amour, s'accordait à me persuader que c'était de l'amour que j'avais pour Alcime. Je ne brûlais pas comme Sapho ; je ne frissonnais pas comme elle ; je ne sentais pas ma voix s'éteindre, mes genoux défaillir, mes oreilles tinter, et un feu rapide courir dans mes veines en le voyant ; je n'étais point Sapho ; et je n'aurais point fait le saut de Leucade comme elle ; mais sans me croire aussi sensible, je me flattais d'aimer Alcime autant que je pouvais aimer. J'étais charmée de sa figure, enchantée de son langage, idolâtre de ses vertus ; nul mortel, à ma connaissance, ne me semblait comparable à lui pour l'excellence du caractère, ni pour l'agrément de l'esprit ; auprès de lui ; je ne désirais rien au monde, et partout où il n'était pas, il manquait à mes yeux, il manquait à mon cœur ; ses entretiens étaient pour moi une source intarissable de délices ; je ne m'en rassasiais point ; je me les rappelais sans cesse ; j'y trouvais tous les jours de nouvelles douceurs. On a, ce semble, quelque raison de se croire amoureuse lorsqu'on en est là ; point du tout : Alcime savait mieux que moi ce qui se passait dans mon âme ; et bientôt ma mère elle-même vit sa prédiction s'accomplir.

Il est vrai qu'on semblait s'entendre pour faire valoir à mes yeux tout le mérite du jeune homme. Chacun lui faisait à l'envi l'accueil le plus flatteur ; et Alcime ne manquait pas de faire naître ou de saisir l'occasion de le mettre en scène.

D'abord il parla peu, mais bien. Ensuite il se laissa insensiblement engager à développer davantage ses sentimens et ses idées ; et sur l'article de la jeunesse de ce temps-là, il dit modestement, mais ingénument son avis, en avouant que dans la licence, la mollesse, l'oisiveté où ses pareils passaient leurs plus belles années dans la vanité de leur luxe, dans l'avilissement de leur galanterie, dans la bassesse de leurs goûts et de leurs inclinations, il avait peine à reconnaître le caractère mâle et noble de leurs pères, et qu'il ne voyait plus en eux que des hommes dégénérés.

La sagesse de ses propos, la bienséance de son maintien, le naturel de ses manières, la grâce et la facilité de son langage, l'air dont il l'animait attira mon attention, mais sans me distraire

d'Alcime. Seulement dans Néray je crus entendre son disciple. Ce jeune homme, disais-je, a le même bonheur que moi; nous sommes à la même école. Ce fut d'abord entre lui et moi une espèce d'affinité.

Je le revis; et ce jour-là, tandis qu'il exprimait avec vivacité combien il était fier et glorieux de l'amitié dont l'honorait Alcime, l'un de mes regards, en passant, ayant effleuré sa figure, je lui trouvai de la ressemblance avec l'image que, dans ma fantaisie, je me faisais d'Alcibiade. Oui, me dis-je à moi-même, mais mon Socrate est beau, plus beau même que son disciple. Je me souviens que je fus fort contente de lui avoir donné l'avantage; et pour le lui assurer mieux, je les regardai tour à tour. En effet, Néray me parut avoir les traits moins réguliers; et quoique plus jeune et plus vif, cette mobilité de physionomie, cette fraîcheur de teint, ce feu dans le regard, ne m'éblouirent pas assez pour ne pas voir qu'Alcime eût été pour un peintre un beaucoup plus parfait modèle. Néray avait bien dans la taille plus de souplesse et d'élégance; mais Alcime avait plus de dignité dans le maintien. Dans l'un, je ne voyais qu'un simple mortel; et dans l'autre, je croyais voir un dieu. Cette comparaison du dieu et du mortel me semblait si prodigieusement décisive en faveur d'Alcime, que dans ma solitude je ne cessais d'y réfléchir; et ces deux images sans cesse retracées à mon esprit devinrent presque l'unique objet de mes rêveries mélancoliques, car dès-lors je fus triste sans soupçonner pourquoi.

Moi, qui ne m'impatiente guère, je ne pus sans dépit entendre mes compagnes préférer l'élégance, la grâce de Néray à la beauté d'Alcime. Je leur soutins que l'un n'était que du joli moderne, et que l'autre était du bel antique. Mais elles se moquèrent de moi et de l'antiquité, et il n'y en eut pas une à qui l'agrément ne parût préférable à la perfection. Du côté de l'esprit, elles convinrent toutes qu'Alcime était plus raisonnable, mais je vis clairement que la raison était ce qui les séduisait le moins; et parmi elles, ce fut à qui m'abandonnerait mon Alcime, et à qui me disputerait les attentions de Néray. Je crus les leur céder sans regret et sans jalousie; et en songeant avec pitié à la frivolité de ce goût de leur âge: Les voilà, dis-je, toutes éprises de ce jeune arrivant; voyons laquelle aura le bonheur de lui plaire, et s'énorgueillira de la belle conquête où chacune aspire en secret.

Cette curiosité me prit si vivement, et fut bientôt si inquiète, que nulle autre pensée ne pouvait m'en distraire. Quand nous étions ensemble, et Néray avec nous, j'observais tout du coin de l'œil. Comme il était d'une politesse excessive, il ne négligeait rien, il n'oubliait personne; et chacune à son tour obtenait de lui

la faveur d'un regard obligeant, ou d'un mot agréable. J'avais mon tour aussi, et je trouvais plaisante l'illusion que j'étais tentée de me faire à moi-même; car il me semblait que ses yeux et le son de sa voix avaient, en s'adressant à moi, quelque chose de singulier qui me distinguait de la foule. Pour détromper mon amour-propre, j'observai le jeune homme avec plus d'attention; et cette singularité, que je n'avais d'abord que légèrement aperçue, prit à mes yeux le caractère d'une sensibilité discrète et réservée, qui semblait ne vouloir se déceler qu'à moi.

O ciel! combien nous sommes vaines, me disais-je avec confusion! me voilà presque intimement persuadée que ce serait à moi que Néray voudrait plaire. Eh bien, je gage que chacune de mes compagnes croit aussi, pour son compte, trouver dans l'accent de sa voix et dans le feu de ses regards la même expression de sensibilité. Heureusement j'ai le cœur épris d'un objet qui l'occupe seul, et qui n'y laisse aucune place. Ces demoiselles courent plus de danger que moi. Amélie est légère, elle lui échappera; Rosalie est trop nonchalante pour s'en affecter vivement. Adelaïde est fière, et sera peu flattée d'un hommage si partagé; mais Eléonore est sensible; et quoiqu'elle n'ait pas fort appuyé sur son éloge, c'est elle qui a le plus rougi quand j'ai contrarié le bien qu'on en disait. Oh! celle-là y sera prise; et l'indolente Rosalie pourrait bien s'animer pour lui. Il est riche et bien né; il n'est aucune d'elles qui ne fût très-flattée de l'avoir pour époux. Déjà même peut-être a-t-on sur lui quelque dessein; et sans cela, pourquoi Alcime l'aurait-il amené? Oh! oui, dans tout ceci je soupçonne quelque mystère. Surprise et impatientée de voir que ces idées m'obsédaient malgré moi : Eh! que m'importe, dis-je en roulant ma tête sur mon chevet, qu'il épouse Amélie, Adélaïde, Eléonore? Laissons-les s'envier son choix. Le mien n'est-il pas fait? Je fus donc plus tranquille; et j'appelai tant le sommeil qu'il vint et acheva de calmer mes esprits; mais je ne sais quel songe les troubla de nouveau.

A mon réveil, je me trouvai chagrine. Je le fus tout le jour. Tout me contrariait. Mes crayons étaient mal taillés, ma main était mal assurée, mon *piano* me parut discord, je m'ennuyai à ma toilette, et aucun de mes livres favoris ne put m'amuser; je les trouvai tous insipides. Alcime heureusement se présentait à ma pensée, mais il y revenait toujours accompagné de son disciple; et l'image de celui-ci était reçue avec humeur. Je critiquais tantôt l'élégance de sa parure, tantôt l'aisance de ses manières, tantôt cette coquetterie de ses yeux et de son langage qui cajolait toutes les femmes, et persuadait à chacune qu'elle était l'objet préféré. Enfin je me disais de lui tout le mal qu'il

était possible. Mais cette censure elle-même ne faisait que me retracer plus distinctement son objet; et quand j'avais tout dit, je ne sais quel apologiste prenait en moi si vivement, si éloquemment sa défense, que souvent je restais muette et sans réplique, et d'autant plus mal à mon aise, que dans toute la société j'étais seule de mon avis; tout le monde en disait du bien.

Cependant ce jour-là une de nos convives, madame Oran, femme sévère, osa dire, en parlant d'Alcime et de Néray, qu'on s'occupait trop du plus jeune; et que pour un objet agréable à la vérité, mais un peu vain, on en négligeait un bien plus intéressant, qui avait la modestie de lui céder la place.

Ma mère, à ce propos, répondit que chez elle personne n'effaçait Alcime. Et en effet, Néray lui-même était sans cesse à genoux devant lui, plein de respect pour ses vertus, de déférence pour ses lumières, et n'exprimant jamais que par un modeste silence la diversité d'opinion qui les divisait quelquefois. Je trouvai donc infiniment injuste la prud'hommie de madame Oran, et je me pris de dépit contre elle. Voilà donc, dis-je, comme je suis moi-même? Et que m'a-t-il fait ce jeune homme? Qu'a-t-il fait à cette pigrièche pour lui envier ses succès! Le voyons-nous s'en prévaloir? N'est-il pas toujours à sa place? N'a-t-il pas même, au lieu de vouloir se produire, le plus grand soin de s'effacer? Et s'il a naturellement dans l'esprit et dans la figure quelque chose de distingué qui lui attire l'attention, est-ce un tort à lui reprocher?

Ainsi, une injustice en corrigeant une autre, je me rangeai du parti du jeune homme; et je me sus bon gré de prendre pitié des absens.

Le jour suivant, nous fûmes invitées à dîner chez madame d'Olme; et j'appris qu'il devait y avoir un concert après le dîner. Je m'y rendis avec ma mère, bien résolue à ne m'occuper que de mon vertueux Alcime.

Placée à table à côté de lui, je ne parlai qu'à lui sans cesse, et pas un seul de mes regards ne disputa ceux de Néray à mes envieuses compagnes. Mais ni l'orgueil d'Adélaïde, ni l'émotion d'Eléonore, en lui parlant, ne m'échappait; et leur air de succès rembrunit ma gaieté. Je tombai dans la rêverie. Alcime m'y laissa plongée quelques momens; et puis, avec un air un peu malin, il me demanda où j'étais. Auprès de vous, lui répondis-je; et je ne serai jamais mieux. Alors il parla du concert, et il me demanda si je chanterais. — Non. — Pourquoi non? — Je ne chante plus que comme les oiseaux, pour égayer ma solitude.

En effet, lorsqu'on fut rangé autour du clavecin, je laissai mes compagnes s'emparer de la scène, et je me tins à côté de ma mère, ayant Alcime devant moi, afin de ne penser qu'à lui. Mais

quand vint le moment où les belles mains d'Eléonore, voltigeant sur la harpe, semblaient donner une âme à ces cordes harmonieuses, et que parmi les applaudissemens je distinguai ceux du jeune homme; lorsqu'un moment après, j'entendis éclater la voix d'Adélaïde, et que Néray, peut-être offensé de l'oubli où je l'avais laissé, parut se complaire à louer le beau chant qu'il venait d'entendre, j'éprouvai un saisissement que je n'avais jamais connu. C'était comme un glaçon dont le poids me pressait le cœur. Je me sentais pâlir, je respirais à peine, j'avais un voile sur les yeux. Honteuse d'éprouver ce mouvement d'envie, je voulus applaudir, il me fut impossible de joindre mes mains défaillantes. J'allais m'évanouir, lorsque madame d'Olme vint me presser de chanter à mon tour.

Je lui demandai grâce, en lui disant, d'une voix presque éteinte, que je ne chantais plus, et que depuis deux ans j'avais tout oublié. Mais les instances redoublèrent, et furent si pressantes de tous côtés, qu'Alcime et ma mère elle-même pensèrent qu'un refus plus obstiné serait désobligeant. Il fallut obéir. Je pris un livre de musique, et demandai quelques minutes pour aller en silence, dans le salon voisin, repasser l'air qu'il me fallait chanter. Ah! c'était à me ranimer et à reprendre mes esprits que ce temps m'était nécessaire; mais l'émulation fit en moi un prodige presque inoui. Mon cœur se dilata, mon haleine fut libre, les sons que j'essayai furent assurés et brillans, mon âme toute entière passa dans mon organe et se répandit dans ma voix. Je parus, je chantai un air du rôle d'Angélique; jamais je n'ai si bien chanté.

Tout le monde parut dans le ravissement; Néray ne put dissimuler le sien. Il n'osa pas s'adresser à moi; mais en s'approchant de ma mère: Ah! madame, dit-il, que Médor est heureux! A ces mots que j'entendis bien, confuse de sentir que le cœur me battait, je m'avisai de trouver mauvais qu'il m'eût assimilée à cette folle d'Angélique. D'ailleurs, le tour de cet éloge me parut trop galant pour être naturel; et je me dis que ce n'était point là le langage du sentiment.

Dans le trouble de ma conscience, je pris pour un léger reproche l'air riant dont Alcime vint me féliciter. Pardonnez-moi, lui dis-je, un moment d'émulation. Je ne demandais pas à chanter, vous le savez bien; mais puisqu'il l'a fallu, j'ai tâché que ce fût le moins mal qu'il était possible. M'en voilà quitte heureusement!

J'étais bien aise, il faut l'avouer, d'avoir effacé mes rivales; mais il s'était passé en moi des mouvemens inexplicables; et mécontente de moi-même, je voulais aussi l'être de ce jeune flatteur qui nous croyait, disais-je, assez vaines, ma mère et moi, pour

nous plaire à le voir s'extasier sur un talent que nous savions, grâce au ciel, l'une et l'autre, réduire à sa juste valeur. Eh, non! je n'aime pas les louanges exagérées. S'il en veut savoir ma pensée, qu'il revienne, disais-je, me louer devant moi. C'est ce qu'il fit le lendemain; mais avec tant d'adresse, qu'il n'y eut pas moyen de m'en plaindre. Vous allez voir quel long détour il prit pour en venir à moi.

On parlait chez ma mère de la profusion avec laquelle la nature avait répandu ses richesses. Alcime nous la faisait voir magnifique et inépuisable dans l'épanchement de ses dons. Il me semble à moi, dit Néray, qu'elle mérite également les noms de prodigue et d'avare, et qu'entre ses largesses et son économie, il y a trop d'inégalité. Ne remarquez-vous pas, Alcime, ajouta-t-il, cette extrême inégalité dans les productions des trois règnes, et ne trouvez-vous pas qu'en négligeant la foule, elle a tout accordé à quelques favoris!

De l'or, par exemple, elle a fait une substance incorruptible; elle y a réuni l'éclat et la beauté de la couleur; une ductilité merveilleuse et presque infinie, et à cette extrême souplesse une extrême solidité. Elle a donné au diamant une dureté que rien n'effleure, et à qui tout cède, des feux étincelans, les traits d'une lumière la plus brillante et la plus pure, teinte des couleurs de l'iris: à l'aigle un œil perçant, une aile étendue et rapide, et autant de vigueur que d'intrépidité; au cheval la beauté, l'agilité, la force, le courage, l'élégance et la majesté; à tel homme qu'elle a choisi, comme, par exemple, à César, ou comme à notre Charlemagne, la beauté du corps, le génie, les grands talens, la force d'âme, la valeur au plus haut degré; dans telle femme dont elle semble avoir fait à plaisir son plus rare chef-d'œuvre, n'a-t-elle pas réuni de même tout ce qui peut enorgueillir son sexe, attendrir et charmer le nôtre; l'esprit, les grâces, la beauté, et les talens les plus aimables, et les charmes les plus touchans? De tous ces dons accumulés dans une seule, combien de lots riches encore n'aurait-elle pas faits en les distribuant? L'une avec sa beauté aurait charmé le monde; l'autre, avec son esprit, n'eût pas eu besoin de beauté; une autre, avec cette raison cultivée, embellie, eût captivé les sages; une autre, avec sa voix mélodieuse et tendre, eût ravi, enivré, enflammé tous les cœurs. Et à chacun de ces articles, un regard s'adressait à moi. Il est bien vrai, ajouta-t-il, que dans ces rares phénomènes, la nature doit s'admirer et se trouver belle et riche elle-même; mais tandis qu'elle a mis tant de soins et de complaisance à les produire, à les former, voyez, à l'extrême opposé, combien d'ouvrages que sa main négligente semble à peine avoir ébauchés.

Alcime lui prouva sans peine que, dans le grand dessein de la

nature, chaque être, pour tenir sa place et remplir sa destination, avait été pourvu et doué comme il devait l'être. Mais ce dont Néray se souciait le moins dans ce moment, c'était d'avoir raison. Le trait d'éloges était parti, ses yeux me l'avaient asséné; et je l'avais si bien senti et pris pour moi, que la rougeur m'en était montée au visage.

Assurément je n'étais pas assez folle pour me croire reconnaissable dans le portrait d'une femme accomplie. Mais enfin il était visible que le peintre pensait à moi; et il faut avouer que d'abord je lui en sus bon gré; car en fait d'éloge, ce n'est pas tant la ressemblance que l'intention qui nous touche. Alcime, en lui parlant de moi, lui avait pu faire illusion; il avait pu lui-même s'éblouir sur mon compte; une jeune tête s'exalte et s'enivre de ses idées; et si telle était son erreur, ce n'était pas à moi de ne pas la lui pardonner. Mais, comme au bord d'un précipice, la peur fait qu'on se penche du côté opposé, je m'efforçai, pour n'être pas séduite, de voir dans cette adulation peu de ménagement, peu d'estime pour celle que l'on flatte avec tant d'excès. Me croit-il donc, disais-je, assez dépourvue de modestie pour mettre moi-même mon nom au bas de ce portrait? et si l'on se fût aperçu que j'avais la crédule vanité d'en rougir, à quoi son indiscrétion ne m'eût-elle pas exposée! quel ridicule il m'aurait donné! Ah! quoi qu'en dise Alcime, ce n'est point là un homme délicat et sincère; c'est un de ces trompeurs que l'on trouve partout.

L'effet de ces réflexions fut de me donner avec lui un air froid, sévère et chagrin.

Lorsqu'il parlait, je semblais être inattentive; et mes regards passaient négligemment sur lui pour aller se poser bien vite sur Alcime, et s'y reposer.

Le jeune homme, qui se voyait en faveur dans la société, et même parmi mes compagnes, s'apercevait fort bien qu'avec moi seule il était en disgrâce. Il n'en pénétrait point la cause; mais me croyant frappée de quelque prévention défavorable à son égard, et n'osant ni s'en plaindre ni s'en expliquer avec moi, il tomba dans une tristesse qui avait l'air de l'abattement. Une langueur mêlée d'un sentiment amer se répandit sur son visage. La vivacité de ses yeux, celle de son esprit et de son caractère parut s'éteindre; je crus voir sa brillante imagination pâlir et se faner comme une fleur dont la tige est blessée. L'âme de tous les agrémens de la jeunesse, l'espérance de plaire l'avait abandonné. L'empressement, les prévenances de la société; les amitiés des mères, les regards de leurs filles, ni leurs sourires agaçans, rien ne le ranimait, son âme était comme glacée. J'eus d'abord un

soupçon que sa tristesse venait de moi ; et me rappelant cette prude que j'avais prise en aversion (car elle avait, ainsi que moi, l'air de ne le voir qu'à regret), je m'accusai de lui ressembler. N'en doutons pas, dis-je en moi-même, c'est d'elle ou de moi qu'il se plaint, ou plutôt de l'une et de l'autre. Me voilà bien associée! j'aime mille fois mieux que ce soit de moi seule. C'est ce que je veux éclaircir.

Cruelle que j'étais! Quelle épreuve le malheureux eut à subir une semaine entière! Je ne puis y penser sans un mouvement de pitié. Si vous avez assisté comme moi aux leçons de physique de l'abbé Nollet, vous avez vu sous un dôme de verre le pauvre oiseau que l'on réduit au dernier souffle de la vie en lui ôtant l'air qu'il respire, et que l'instant d'après on ranime en le lui rendant. Ce fut l'expérience que j'eus la cruauté de faire sur l'âme de mon jeune amant, tantôt en lui parlant avec un peu de bienveillance, tantôt en reprenant avec lui ma froideur. En effet je croyais le voir tour à tour expirant ou rendu à la vie par cette alternative d'indifférence et de bonté. Ah! vous concevez bien qu'il me fut impossible de ne pas compâtir à sa situation ; et une fois persuadée de son amour pour moi, j'eus beau vouloir douter de mon amour pour lui dans l'examen sévère que je fis de moi-même, tout ce qui se passait dans mon esprit et dans mon âme se réunit pour m'accuser. Depuis trois mois que je voyais Néray, j'avais perdu le goût du travail et de la lecture ; l'aiguille, les crayons, les livres, me tombaient des mains ; je ne désirais plus si vivement les entretiens d'Alcime ; je les prolongeais moins ; je m'y plaisais encore, mais faiblement, et sans regret je les voyais finir. Si je pensais à lui en son absence, son image ne venait plus qu'à la suite de celle de son jeune disciple ; encore voyais-je celle-ci vive, colorée et brillante comme un beau tableau de Rubens ; l'autre tous les jours plus ternie, et comme un pastel effacé.

Je vous épargne ici l'ennui de mes affligeans monologues. Vous imaginez assez les reproches que je me fis, de légèreté, d'inconstance, d'ingratitude envers un homme qui avait pris tant de soin de moi, qui m'avait tant aimée, et qui m'aimait encore ; qui m'avait instruite et formée à plaisir et comme pour lui, et qui sans doute avait mis en moi l'espérance de son bonheur. Je l'aurai donc trompé, je l'aurai donc trahi! Et voilà ses louanges qui venaient m'accabler en foule. Qui jamais devait à mes yeux être plus aimable que lui? Quelle candeur! quelle sagesse! que de lumières et de vertus! enfin que de droits sur mon cœur! Et comment lui avouer sans honte qu'un autre l'y avait remplacé?

Non, dis-je, ce n'est qu'un caprice, qu'un égarement passager. J'en ferai l'aveu à ma mère, et j'obtiendrai qu'elle me dérobe

au péril de revoir ce séduisant jeune homme. Je dîne encore avec lui demain; ce sera la dernière fois.

Le lendemain, lorsque nous arrivâmes, ma mère et moi, chez madame d'Olme, Néray y était déjà; Alcime n'y était point encore; et au fond de mon cœur, je me plaignis de son abandon dans un moment aussi critique, comme s'il avait dû sentir le besoin que j'avais de lui. Mais en son absence, il occupa l'entretien comme de coutume; et Néray, après s'être répandu en éloges sur cet homme accompli : Qu'il est heureux, dit-il enfin! jeune encore, il jouit de cette considération publique et unanime qui pour un autre serait à peine le prix d'une longue sagesse. Quel don du ciel que celui d'inspirer tant d'estime, et de si bonne heure! Y a-t-il un père ou une mère qui, avec pleine sécurité, ne lui confiât le destin de sa fille la plus chérie? Et nous, dont rien ne répond encore et que mille exemples accusent, nous sommes obligés d'attendre que l'âge vienne enfin détruire ces funestes préventions. Jusque-là nul moyen de calmer les inquiétudes qu'autorise notre jeunesse. En effet, qu'avons-nous qui dépose en notre faveur? quelques années d'une conduite sage, mais qui, d'un jour à l'autre, peut, dira-t-on, se démentir. Nous croira-t-on assez sûrs de nous-même pour oser se fier à nous? Plus nos sentimens seront vifs, et moins on osera se promettre qu'ils soient durables. L'excès de notre amour en fera redouter les transports, la fougue et l'ivresse; et pour n'être pas rebuté, il faudra brûler en secret, étouffer nos soupirs, éteindre nos regards, voir tous les jours ce que le ciel aura formé de plus charmant, et paraître le voir avec indifférence, enfin nous consumer et périr sans oser nous plaindre. Ah! combien d'ennuis et de peines empoisonnent ce qu'on appelle si faussement notre bel âge! Et que ce temps d'épreuve est long et pénible à passer!

En achevant ces mots, l'infortuné jeune homme laissa tomber sur moi un coup d'œil languissant, mais si douloureux et si tendre que mon cœur en fut pénétré. Dès-lors je fus perdue, et je sentis que le moment d'éviter le péril était passé pour moi. Ce n'est plus à ma mère qu'il faut parler, me dis-je, c'est aux yeux d'Alcime lui-même que mon faible cœur doit s'ouvrir; car je ne veux point le tromper.

Malgré ma résolution, vous jugez quelle répugnance je devais me sentir pour l'aveu que j'avais à faire. Alcime, en me voyant plongé dans une tristesse profonde, n'osant plus lui parler, n'osant lever les yeux sur lui, comprit bien qu'il fallait avoir la bonté de m'encourager.

Mademoiselle, me dit-il, je ne sais pas quel changement s'est fait en vous; mais ce que je sais bien, c'est que vous n'êtes plus

la même. Oh non! lui dis-je, plus la même; et en baissant les yeux je poussai un profond soupir. — Eh bien! qu'est-il donc arrivé? — Ce que vous auriez dû prévoir. — Je n'ai jamais pour vous rien prévu d'affligeant. — Et cependant ce qui m'arrive m'afflige bien, je vous assure; je donnerais mon sang pour avoir pu me l'éviter. — C'est donc quelque accident bien étrange? — Hélas! oui, bien étrange et bien malheureux! — Voyons s'il n'y a point de remède. — Oh non! il n'y en a plus. — Vous le croyez! — Je fais plus, je le sens. — C'est donc votre cœur qui est malade? — Oui, c'est lui. — Vous m'avez souvent promis que de la vie ce cœur n'aurait rien de caché pour moi. — Vous voyez, je vous tiens parole. — Vous allez donc achever de me dire ce que vous avez dans le cœur. — D'abord l'estime la plus tendre, la plus vive reconnaissance, l'admiration la plus profonde pour le plus vertueux des hommes et pour le meilleur des amis. — Est-ce de moi que vous parlez? — Eh! de qui donc? Ah! jusque-là vous n'avez point de rival à craindre; mais, Alcime!... — Eh bien! mais? (je me mis à pleurer.) Achevez donc, et passez ce *mais* qui vous a étouffé la voix. — Eh bien! mais je n'ai plus pour vous ce sentiment unique et qui m'était si cher, ce penchant de mon âme pour s'unir à la vôtre, enfin ce désir d'être à vous, de ne respirer que pour vous. — Vous l'aviez donc pour moi, ce sentiment? — Oui, je l'avais. — Et comment ne l'avez-vous plus? — C'est que je l'ai pris pour un autre. — Je gage que ce jeune et séduisant Néray sera, sans le savoir, celui qui me l'a dérobé. — Oui, c'est lui-même. — Ah! je l'ai toujours dit, ce jeune homme était fait pour vous inspirer de l'amour. — Eh! si vous l'avez dit, pourquoi me l'avez-vous donc fait connaître? — C'est qu'il ne me fallait à moi qu'une bonne et simple amitié. — Ah! ne méritiez-vous, Alcime, que cette amitié pure et simple? Et si mon cœur était susceptible d'un sentiment plus vif, n'était-ce pas à vous qu'il devait être réservé? — Tenez, mademoiselle, sur cet article-là nos cœurs en savent plus que nous. Pour moi j'en crois le mien, qui me dit d'être votre ami bien fidèle, bien tendre, mais de m'en tenir là. — Dieu! combien vous me soulagez! — Oui, c'est là mon vrai lot; je l'ai dit à Néray, qui me croyait amoureux de vous, et qui en était inconsolable. Le bon jeune homme! il avait résolu de s'éloigner, de ne plus vous voir, d'aller, que sais-je? au bout du monde, plutôt que d'être mon rival; et en m'avouant tout l'amour qu'il avait pour vous dans le cœur, il me présentait son épée, et me disait de le percer, ce cœur infidèle à notre amitié. — Vous me faites frémir. Il m'aime donc, Néray? — Oui, mademoiselle, il vous aime comme je n'aimerai jamais. Je crois même que votre mère en a soupçonné

quelque chose. — Ah! ma mère! Eh bien! qu'en dit-elle? — Je crois pouvoir vous assurer qu'elle pensera comme moi. — Ah! je le vois, c'est vous qui avez tout disposé: homme incomparable, lui dis-je, achevez, et avec ma mère, décidez de ma destinée. Si vous n'êtes pas mon époux, vous serez un père pour moi.

Vous jugez bien qu'entre ma mère et lui tout fut bientôt réglé pour notre mariage; et peu de jours après, je réunis en ma possession les deux plus grands biens de la vie, l'ami le plus parfait et l'époux le plus accompli.

LE FRANC BRETON.

Plémer, riche négociant de Nantes, homme simple, franc, un peu brusque, tête vive, bon cœur, vrai breton, faisant un voyage à Paris, s'y était logé dans un petit hôtel d'une rue assez solitaire. C'était l'homme du monde le moins avare et le plus économe; il n'avait connu de sa vie aucun des besoins de la vanité.

Un soir, rentrant chez lui et montant l'escalier, il rencontra une vieille femme qui descendait en pleurant. Qu'avez-vous, bonne dame? lui demanda-t-il. Elle se rangea sur le palier, lui fit la révérence, et ne répondit rien. — Qu'avez-vous donc? parlez. On ne pleure pas sans chagrin. — Ah! du chagrin, j'en ai. — Et la cause? Êtes-vous ce qu'on appelle dans la peine? — Non pas moi, monsieur, grâce au ciel. — Non pas vous! c'est donc le malheur de quelque autre qui vous afflige? — Hélas! oui, monsieur. — Et de qui? allons, courage, expliquez-vous. Comme elle se taisait encore: Ouvrez ma porte, dit-il à son valet; cette femme m'impatiente, et je veux la faire parler. Entrez chez moi, madame, entrez. Nous voilà seuls. Asseyez-vous. Mais, morbleu! asseyez-vous donc, et dites-moi bien vite qui vous êtes, d'où vous venez, quel est le sujet de vos larmes. — Monsieur, je m'appelle Dupré, je suis veuve, garde-malade, et je sers ici un jeune homme qu'une fièvre lente consume et que je vois abandonné. — Quel est-il ce jeune homme? — Je ne le connais pas. — Le connaît-on dans cet hôtel? — Je ne crois pas: il y est venu tomber malade. — Son nom? — Montalde. — A-t-il l'air honnête? — Hélas! oui; c'est là ce qui m'afflige tant. Il est d'une douceur, d'une bonté!... C'est lui qui me plaint, moi, de voir les peines qu'il me donne. La nuit, toutes les fois qu'il m'éveille, il en est fâché, et il m'en demande pardon. — Vous le veillez donc toutes les nuits? — O mon dieu, oui. Et comment le délaisserais-je? il n'a que moi au monde. — Pas même un médecin? — Il ne veut pas que j'en appelle. Cependant il se

sent mourir, et je crois qu'il en est bien aise. A ces mots, ses pleurs redoublèrent. — Bonne femme !..... et sans doute il est dans le besoin? — Jusqu'ici rien ne lui a manqué; mais il vient de me dire d'aller demain engager sa montre au Mont-de-Piété, et c'est là tout ce qui lui reste; encore devons-nous à l'hôte tous les bouillons de la semaine, et à l'herboriste les plantes que j'ai mises dans sa boisson. — Et vos peines, vos soins, vos veilles? — Ah! que je puisse le sauver, je me croirai assez payée! — Bonne femme! excellente femme! Tenez, d'abord voilà pour vous, et puis voici pour les bouillons et pour les besoins du malade. Laissez-lui croire que sa montre est en gage, entendez-vous? et gardez-la-lui. — Ah! monsieur — ! Puis-je le voir? — Il ne voit personne. — Allez lui dire qu'un bon voisin, un homme qui n'est pas d'ici, demande à le voir un moment. — Demain, monsieur, si vous vouliez? — Oh non! diable! les nuits sont longues; je ne dormirais pas; je veux le voir avant de me coucher. Moi, j'aime à dormir en repos.

La bonne femme fit son message, et revint dire qu'avec bien de la peine elle avait obtenu de le laisser entrer.

Il monta au troisième étage; et en entrant : Eh bien! mon voisin, dit-il au malade, vous ne voulez pas voir vos amis? — Mes amis! ah! monsieur, serais-je assez heureux pour en avoir un seul au monde? Si le bien qu'on me dit de vous est sincère, dit le Breton, vous méritez d'en avoir, des amis, et vous en avez au moins un. — Hélas! monsieur, je ne crois pas même être connu de vous. — Pardonnez-moi, je sais que vous êtes honnête; et puis, moi, je suis sans façon, et j'ai bientôt fait connaissance quand je trouve des malheureux. Adieu, mon voisin; je ne veux pas vous fatiguer. Dormez tranquille, et rêvez cette nuit que vous avez trouvé un ami, un véritable ami, dans Plémer, négociant de Nantes. Bonne nuit, mon voisin. Vous avez là une excellente garde : si je tombe malade, elle aura soin de moi.

Montalde se demandait à lui-même s'il n'était pas dans le délire ou s'il n'avait pas vu en songe un de ces enchanteurs des *Mille et une Nuits*, qui consolent les malheureux. Il voulut savoir de sa garde comment cet étranger avait appris son existence. Par droit de voisinage, lui répondit la bonne femme : dormez tranquille, et me laissez dormir.

Il dormit peu, mais d'un sommeil paisible mêlé de douces rêveries, et le lendemain son nouvel ami vint le voir. Après s'être informé comment la nuit s'était passée : Vous ne voulez donc pas de médecin? lui demanda-t-il. J'en avais deux, répondit le jeune homme, la nature et le temps, à présent j'en ai trois. — Et quel est l'autre? — L'amitié. J'espère donc, lui dit Plémer, que vous suivrez ses ordonnances. Ma bonne dame, ayez bien soin de mon

malade : et que rien ne lui manque, son médecin l'ordonne ; il reviendra ce soir.

Montalde, après s'être répandu en éloges sur la bonté de cœur de ce brave Nantais : Avez-vous fait ce que je vous ai dit? demanda-t-il à madame Dupré ; ma montre est-elle en gage? mes dettes sont-elles payées? La bonne femme, usant de son empire, lui répondit qu'un malade devait être comme un enfant, et ne se donner aucun soin. Qu'il vous suffise, lui dit-elle, de savoir que tout est payé et que vous ne devez plus rien ; le reste me regarde, et vous devez vous en fier à moi.

Le jeune homme n'insista point, de peur de lui marquer une inquiétude offensante ; mais, dans un moment où elle croyait ses yeux fermés par le sommeil, il lui vit consulter sa montre. Tout est payé, je ne dois plus rien, et ma montre est encore ici, lui dit-il, et vous me la cachez ! Ah ! je pénètre ce mystère ; vous en avez plus dit à mon voisin que vous n'auriez dû lui en dire, et plus que je n'aurais voulu.

La garde ne fit pas semblant de l'écouter ; mais le soir, Plémer fut instruit des inquiétudes du malade. Je m'en vais l'en guérir, dit-il ; et s'étant assis au chevet de son lit, après quelques propos d'humeur sur la sottise et la vanité du luxe de Paris et sur le misérable orgueil de l'opulence : Et vous, jeune homme, lui demanda-t-il, attachez-vous un grand prix à l'argent? Un grand prix ! non, dit le malade. Ni moi non plus, dit le Breton ; et comme je ne suis pas glorieux d'en avoir, je ne trouve pas bon que mon ami soit honteux de n'en avoir pas, et de m'avouer qu'il en manque. N'affligez donc plus cette femme de vos puériles délicatesses ; je ne suis pas votre ami pour rien. Ah ! je le vois bien, dit Montalde ; mais moi, comment pourrai-je reconnaître?... — Oh ! le plus aisément du monde. D'abord, si jamais l'occasion de m'obliger se présente à vous, je vous promets votre revanche, et vous en aurez le plaisir ; sinon, vous vous en passerez, et nous n'en serons pas moins quittes. Vous me voudrez du bien ; et n'est-ce pas en faire que d'en vouloir? Les cœurs reconnaissans ne restent jamais redevables ; le chagrin de devoir n'est pardonnable qu'aux ingrats.

Assurément, dit le malade, ce caractère n'est pas le mien ; je me haïrais trop moi-même, si je sentais jamais sur mon cœur le poids d'un bienfait. Je vous avouerai même que, tel que je vous vois, vous êtes celui de tous les hommes que j'aurais préféré pour bienfaiteur, si j'avais eu à choisir ; mais encore dois-je m'étonner que dès le premier jour de notre connaissance..... Plémer l'interrompit. Ecoutez-moi, dit-il, car il faut qu'un malade laisse parler et parle peu.

Supposons que je sois un Tartare, un Arabe, un Cafre; je passe, je vois mon semblable languissant, abattu; je lui tends la main. Va-t-il me demander qui je suis pour le secourir? Sommes-nous donc si loin de l'état de nature, que l'homme ne soit plus ami de l'homme, s'il ne lui a décliné son nom? Nous nous connaissons peu; cependant nous avons bonne opinion l'un de l'autre. Reposons-nous sur cette pensée, et donnons-nous le temps de nous connaître mieux. Tenez, reprit-il, moi qui ne lis guère, j'ai pourtant lu dans un vieux livre que, je ne sais dans quel pays, lorsqu'un étranger arrivait à la maison, d'abord on commençait par le bien recevoir; on le menait au bain; on l'habillait, s'il était mal vêtu; on lui donnait un bon souper, un bon lit; et le lendemain, on lui demandait son nom, son pays, sa naissance, ses aventures. Alors, si l'on se convenait, on se touchait la main, on était amis pour la vie; sinon, bon jour et bon voyage. Le bien n'en était pas moins fait, et l'on n'y pensait plus. Cette politesse en valait bien une autre, n'est-ce pas? Eh bien! c'est la mienne. Ici, c'est moi qui exerce envers vous l'hospitalité jusqu'à votre convalescence. Alors nous nous expliquerons. Jusque-là tenez-vous tranquille et ne m'impatientez pas; car je n'ai pas travaillé trente ans à amasser du bien pour être contrarié dans l'usage que j'en veux faire.

Voilà, dit le jeune homme, une bien nouvelle manière de faire agréer ses bienfaits!

Le jour suivant, Plémer vint lui annoncer un médecin qu'il lui amenait, et pour lequel, en dînant avec lui, il avait conçu de l'estime. Il a mangé, dit-il, d'un appétit à faire envie, et il a bu d'autant. Je lui ai demandé s'il digérait de même. Oui, fort bien, m'a-t-il répondu, sans perdre un coup de dent. — S'il était quelquefois malade? — Non, jamais. — Quelle était sa recette et son régime? — L'exercice, et, au besoin, la diète et l'eau. — Quelle était sa méthode en médecine? — Observer la nature, et la laisser aller, quand elle va bien toute seule; la suivre, et l'aider quelquefois. Je lui ai parlé de votre fièvre lente. — Fièvre lente, à son âge? chagrin d'infortune ou d'amour. Cet homme-là n'est pas un sot. Je vous l'amène, il va venir.

Il vint, consulta le malade, causa quelques momens tête à tête avec lui, et répondit de sa guérison. Monsieur, dit-il au bon Plémer, en s'en allant, ce jeune homme vous doit la vie, sans vous le coup était mortel. La garde le suivit pour payer sa visite, et Plémer s'aperçut qu'il refusait. Non, monsieur, non, dit-il, en s'avançant, nous sommes riches; avec nous, s'il vous plaît, point de ces façons-là; gardez votre noblesse pour des infortunés.

A présent me voilà tranquille, dit-il à son malade; vous ne me

serrez plus que rarement. Je vais vaquer à mes affaires. Mais gardez votre montre ; car il faut qu'un malade puisse au moins, quand il ne dort pas, compter les heures de la nuit. La nuit, le jour, lui dit Montalde, ce sera toujours l'heure de la reconnaissance. — Dites celle de l'amitié.

Le calme répandu dans l'âme du jeune homme se glissa dans ses veines ; et la fièvre, sensiblement affaiblie de jour en jour, s'éteignit, et fit place à la sérénité d'une douce convalescence. C'est dans l'âge où était Montalde, que la nature en peu de temps se renouvelle, et répare ses forces : Plémer eut le plaisir de voir son jeune ami se ranimer comme une fleur qu'il aurait arrosée, lorsqu'elle expirait de langueur.

A présent, lui dit-il un jour, lorsqu'il fut en pleine santé, apprenez-moi par quelle infortune un jeune homme bien né, bien élevé comme vous l'êtes, est tombé dans l'état où je vous ai trouvé.

Je suis jeune, et l'histoire de mes malheurs serait bien longue, lui dit Montalde, si je vous en faisais tous les tristes détails ; mais je vais vous en dire assez.

Je suis né au pied du Mont-d'Or, dans le plus beau pays de la nature. Nommer la Limagne d'Auvergne, c'est la décrire ; et tout le monde sait quelle est la riante fertilité de cette agréable contrée. Mais par un contraste affligeant et difficile à concevoir, dans ce pays si riche, le plus grand nombre des habitans est pauvre ou malaisé. Ma famille était de ce nombre. Je ne laissai pas d'être élevé avec soin ; et la vue habituelle d'une belle nature, d'un côté, ces aspects majestueux de nos montagnes, de l'autre, ce tableau romantique de nos vergers, ces collines couronnées de pampres, et au bas, ces belles prairies semées d'arbres chargés de fuits, où serpentent à plein canal les eaux des sources de Roya, aussi pures que le cristal ; enfin les travaux, les plaisirs, les mœurs de nos campagnes avaient fait sur mon âme de si vives impressions, qu'en me les retraçant, je me flattai d'être né poëte. Mes essais furent applaudis par un public peu difficile ; et j'avoue que j'étais loin de le croire trop indulgent. Enivré de louanges, et fondant l'espérance de ma fortune sur mon talent, j'engageai mon père à ne pas s'inquiéter de moi dans le partage de ses biens ; mes sœurs furent dotées avec tout l'avantage que permettait la loi ; et mon père étant mort après les avoir établies, je laissai ma mère auprès d'elles, jouir, comme elle fait encore, du peu de bien dont j'avais hérité, me réservant à peine de quoi vivre à Paris le peu de temps qu'il me fallait pour y commencer ma carrière.

Presque en y arrivant, j'allai voir un homme aussi célèbre par sa bonté que par son goût et ses lumières, le sage d'Alembert. Je n'ai jamais connu de plus vrai philosophe. Il l'avait été dès l'en-

fance. Tel que l'avait fait la nature, tel on le voyait tous les jours et dans toutes les situations : rien d'apprêté, rien de factice, rien même d'arrangé dans ce grand caractère. Ses petites impatiences, ses naïves faiblesses, ses colères d'enfant, comme on les appelait, se laissaient voir en lui aussi ingénument que les pensées les plus sublimes et que les sentimens les plus fermes et les plus hauts.

Un accueil simple et doux encouragea ma confiance. Je lui parlai des espérances que l'on m'avait fait concevoir ; et, en le suppliant de les évaluer, je lui ouvris mon portefeuille. Est-ce bien, me dit-il, la vérité sévère que vous me demandez ? Hélas ! oui, lui dis-je en tremblant ; il n'y a que celle-là de bonne. Elle ressemble à ces remèdes dont l'amertume fait la vertu. Cela étant, me dit-il, lisons. Nous lûmes. Ah ! monsieur, quel souffle rapide dissipa mes illusions ! Tout ce que j'avais cru nouveau dans mes écrits était usé ; tout ce que j'avais peint l'avait été mille fois mieux ; il mit sous mes yeux mes modèles, et je me vis anéanti. Il s'aperçut de mon abattement, et pour me relever, il voulut bien me dire que, livré à moi-même, et aussi dénué que je l'avais été de conseils et d'exemples, il était encore étonné que l'instinct m'eût si bien conduit. Mais il me fit considérer le champ de la poésie comme tout moissonné, et le trésor de l'imagination comme une mine d'or fouillée, épuisée de veine en veine. Je ne prétends pas, reprit-il, que, dans ses profondeurs, il n'y ait encore quelques filons réservés au génie ; mais il faut y creuser ; le travail en est long ; et je vous avertis que, même après une étude assidue et de l'art et de la nature, rien n'est plus incertain, plus rare que le succès du talent poétique, et rien de plus infructueux.

Vous me rendez, lui dis-je, un grand service ; mais l'erreur était douce ; le remède est cruel. Ainsi, pour moi, plus de poésie ! Mais si ce moyen de percer la foule et d'exister m'est interdit, que vais-je devenir ? Vous êtes à confesse, me dit-il ; puis-je en sûreté répondre de vos mœurs ? Je lui ouvris mon âme, et ne lui cachai rien des peccadilles de ma jeunesse. Allons, me dit-il en souriant, il n'y a pas de mal à tout cela. Mais à présent c'est à vous de voir si vous vous sentez le courage de sacrifier une partie de votre liberté à l'avantage de vivre à Paris, tranquille, au-dessus du besoin, dans une situation commode pour observer le monde, et vous former le goût.

J'acceptai ces conditions, et peu de jours après, je fus chargé de l'éducation des enfans de la comtesse de Ventaumont.

En me traçant une méthode d'éducation pour mes disciples, d'Alembert avait eu la bonté de me donner aussi pour moi quelques préceptes de conduite.

Dans la maison où vous allez être, m'avait-il dit, la familiarité ne vous convient avec personne ; évitez-la comme un écueil. Si on oubliait avec vous la dignité de votre état, ne l'oubliez jamais vous-même, et faites-la sentir avec une douce fierté. La réserve, la politesse, l'air simple du respect, quand vous sentirez qu'il est dû, voilà les bienséances de votre situation. Souvenez-vous que vous avez affaire à l'orgueil qu'il ne faut ni blesser ni flatter. Parlez peu, écoutez-vous bien. La mesure, la précision, la justesse, le naturel dans l'expression comme dans la pensée, sont le partage du bon esprit ; et celui-là est bien reçu partout : le bel esprit ne l'est pas de même ; on le punit de ses succès. Que la vérité dans votre bouche soit le langage d'un homme libre, mais modeste. Il y a pour la sincérité un ton qui n'offense jamais. Gardez-vous bien d'être plaisant, et ne répondez même à la plaisanterie que par un froid silence : c'est un jeu qui doit être égal ; il ne le serait pas pour vous. Ne visez pas non plus à la finesse, car c'est un but qu'on manque trop souvent ; et des prétentions manquées, c'est là peut-être la plus risible. Enfin, en attendant que l'usage du monde vous ait appris à dire avec agrément des choses ou communes ou frivoles, faites aux beaux parleurs le plaisir dont ils sont le plus reconnaissans, celui de les bien écouter.

Vous avez raison, dit Plémer, ce d'Alembert était un homme de bon sens. Eh bien! reprit Montalde, ses leçons furent inutiles ; j'eus beau les suivre de mon mieux, dans trois mois je fus renvoyé.

M. le comte, en me regardant de toute sa hauteur, me fit sentir à quelle distance infinie je devais me tenir d'un homme comme lui. Il m'honorait quelquefois d'un affable *comment vous va*, mais en passant, et sans écouter ma réponse. Une fois cependant il daigna me demander compte des études de ses enfans. Je lui parlai de la méthode que d'Alembert m'avait tracée. Voyons, dit-il, en y jetant les yeux ; et un moment après : Que d'inutilités ! Du latin ! à quoi bon ? De la morale ! cela s'apprend tout seul à la cour et dans le grand monde. De la métaphysique ! Ah ! M. d'Alembert, des définitions, des analyses à mes enfans ! Un peu d'histoire, passe ; non pas celle des peuples, mais celle des familles ; un abrégé de Moréri, que vous leur donnerez en thèmes ; voilà ce qu'il faut. Je veux qu'ils connaissent leur monde, et que dans l'occasion ils puissent dire d'où chacun vient. Quant à ma propre généalogie, je vous recommande deux choses ; l'une, qu'ils la sachent par cœur, l'autre, qu'ils n'en parlent jamais ; car il faut sentir ce qu'on est ; mais il ne faut humilier personne. J'ai toute ma vie été modeste, et je m'en suis fort bien trouvé.

Ah ! quel fat que M. le comte, s'écria le Breton ! Et bien, re-

prit Montalde, M. le comte était un homme aisé à vivre, en comparaison de madame la comtesse; car tout glorieux qu'il était, comme il n'en faisait pas mystère, dès qu'on avait connu son faible, il n'y avait qu'à le ménager.

Mais pour madame la comtesse, on ne savait jamais ce qu'elle était, ni ce qu'elle voulait. Du matin au soir, d'une heure à l'autre, c'était les deux extrêmes : affable, douce, familière, haute, arrogante, dédaigneuse, elle passait d'une modestie excessive à un orgueil demesuré. On eût dit qu'elles étaient deux. Ah! si elle avait été ma femme, disait le bon Plémer, comme dans peu de temps je vous l'aurais égalisée!

Lorsqu'elle semblait dédaigner les avantages de la naissance, je me gardais bien d'être de son avis, reprit Montalde; seulement j'avouais que dans ces avantages, il y avait plus de bonheur que de gloire; et qu'il était plus raisonnable de s'en féliciter que de s'en applaudir.

Vous l'avez entendu, disait-elle à ses femmes, c'est un apprenti philosophe que M. d'Alembert a bien voulu nous envoyer, pour nous guérir du péché de l'orgueil. Et une heure après, je la trouvais haute comme les nues, daignant à peine me parler.

Vingt fois je lui avais entendu dire que rien n'était plus fade, plus insipide que des éloges donnés en face. Je n'avais pas besoin de ces avis pour ménager sa modestie, et j'étais avec elle aussi économe de louanges qu'elle semblait le désirer; mais je la voyais mécontente toutes les fois que je manquais d'appuyer et de renchérir sur le bien que l'on disait d'elle, ou qu'elle en disait elle-même. Assurément elle détestait l'adulation, et tout le monde le savait bien; mais me croyais-je obligé pour cela d'être déplaisant avec elle? Et entre la flatterie et l'impolitesse, n'y avait-il pas un milieu, et des nuances délicates que je devais savoir observer et saisir?

Un jour, s'étant fait lire un des thêmes de ses enfans, elle en fut indignée au point qu'elle ne put s'en taire. Votre provincial, dit-elle à d'Alembert, n'estime rien que les vieilleries. Il parle à mes enfans de la mère des Gracques, et ne leur dit pas un mot de la leur, qui, sans vanité, la vaut bien.

Enfin le jour de sa fête arriva. Elle avait su que je faisais des vers : elle ne doutait pas que je n'en eusse fait pour elle; et le matin, en me voyant paraître à sa toilette avec ses enfans, la voilà qui se dresse sur son fauteuil, sans doute préparée à nous entendre tous les trois lui réciter quelques belles tirades. Quelle fut sa surprise lorsque ses deux enfans, en lui baisant la main, lui souhaitèrent la bonne fête comme à une simple bourgeoise, avec quelques mots tendres où leur cœur s'exprimait mieux que n'aurait fait

esprit ! Quoi, monsieur ! me demanda-t-elle, est-ce là tout ne mes enfans ont à me dire dans un jour comme celui-ci ? La re a parlé, madame ; l'art n'a pas osé s'y mêler : il ose en- moins se montrer, ajoutai-je, dans mon respectueux hom- ge ! Un sourire amer réprima son dépit. Votre respectueux mage ! Rien de plus neuf assurément, dit-elle, et rien de ux tourné que ce compliment-là. Allez, monsieur, voilà qui bien. Dès ce moment je fus absolument perdu dans son es- t, et il fallut songer à ma retraite.

Mais le comte, qui s'accommodait assez de moi, ne voulut pas renvoyer d'une façon humiliante, et il me proposa pour se- taire à son ami, le marquis de Fervac, qu'on envoyait en am- ssade ; je lui fus présenté par lui, et dès le premier entretien us le bonheur d'être agréé.

Le marquis était un jeune homme plein de cet esprit naturel brillant, qui a tant de succès dans le monde, mais auquel ni tude, ni la réflexion, n'avaient presque rien ajouté. Toute cture sérieuse lui était insoutenable ; il ne pouvait pas même chever celle d'un roman, s'il était un peu long, et il allait bien ite au dénouement, savoir si l'amant malheureux s'était noyé e désespoir, ou s'il avait fléchi la rigueur de son inhumaine, ou 'il s'en était consolé.

M. Montalde, me dit-il, quand je fus installé chez lui, nous partons dans trois mois ; et il faut, d'ici là, que je sache parler supérieurement bien de tout ce que contiennent les portefeuilles et les volumes que voilà. Or je vous déclare que je n'ai ni le loisir ni le courage de lire ce fatras de négociations et de correspondances. Il faut pourtant que ce soit vous ou moi qui dévorions cette lecture. Ce sera moi, lui dis-je, monsieur l'ambassadeur, la conséquence est évidente. En faisant vos extraits, ajouta-t-il, souvenez-vous de ce cuisinier qui avait réduit la quintessence de six douzaines de jambons à une petite fiole. Ce langage diplomatique est compressible comme l'air ; et dans ce petit portefeuille je veux avoir en poche tous ces in-folio. Vous travaillerez tout le jour ; le soir nous irons au spectacle, et vous serez de mes soupers.

Je me livrai à ce travail avec d'autant plus d'ardeur que j'y voyais pour mon avenir un moyen de me rendre utile ; et le marquis m'en récompensait en m'associant à ses plaisirs.

Parmi les danseuses de l'Opéra, il avait une maîtresse fort jolie et assez aimable ; elle s'appelait Émilie. Tous les soirs nous soupions chez elle avec des filles de son état et des jeunes gens assortis. Le secret de mon petit talent de poëte ayant percé, je ne sais comment, on m'invitait à réciter mes vers, et on voulait bien les

entendre avec cette indulgente politesse qui se donne l'air plaisir. Je ne vous dissimule pas que j'étais fort sensible à ces p succès.

Émilie avait la bonté d'oublier avec moi cette sévérité de nym de Diane qui en imposait à sa cour ; et comme elle était sûre je respecterais en elle l'objet du culte de mon ambassadeur, voulait bien quelquefois se rendre avec moi familière ; ses cam rades l'imitaient. Ainsi quelquefois, dans un coin, j'égayais a elle le sérieux des bienséances et du respect qui régnait au soup Vous vous moquez, dit Plémer. Du respect ! du sérieux ! des bie séances ! chez une nymphe d'Opéra ! et qu'y faisait-on ? — I l'esprit, de la galanterie délicate et légère ; quelquefois de la p litique ; et moi, de temps en temps, un peu de poésie, l'épith lame de deux serins, le dialogue de deux perruches, ou le triomph d'Émilie dans un pas qu'elle avait dansé et que l'on avait applaudi Chacune des jeunes convives ambitionnait la petite gloire d'êtr célébrée à son tour ; et cette ambition m'attirait des attention particulières.

La maîtresse d'un jeune duc, bien sec, bien triste, bien usé, et d'autant plus jaloux qu'il avait moins de droits de l'être, Apolline était celle qui me faisait le plus d'amitiés. Comme elle était un peu maligne, elle s'amusait avec moi des ridicules de la petite cour. Une fois que le sérieux du souper l'avait ennuyée : Savez-vous, me dit-elle, que tel de ces messieurs que vous voyez bien sages, bien respectueux avec nous le soir, a été le matin un fat impertinent chez des dames de qualité ?

Je lui demandai la raison de ce contraste si singulier. Rien de plus simple, me dit-elle : chez nous la liberté n'a d'accès que dans le boudoir, et là, elle n'est introduite que par billets signés de l'amour ou de la fortune ; au lieu que dans le monde..... Le duc l'interrompit en s'approchant de nous, et il me demanda si j'aurais ce jour-là quelque jolie chose à leur dire. Oui, reprit Apolline, une pièce fort amusante sur la maussaderie des amans jaloux et taquins. Le duc fit la grimace, et il tourna sur le talon.

Pourquoi lui avez-vous dit cela, demandai-je à la jeune espiègle ? Pour lui apprendre, me dit-elle, à n'être pas impertinent. Est-ce qu'on ne vous amène ici que pour dire des vers ? C'est un fort joli instrument que votre lyre poétique, mais le plaisir de l'entendre est une faveur qu'il faut savoir rendre plus rare. Le talent, comme la beauté, s'avilit quand il se prodigue ; et il y a pour vous aussi une coquetterie que je vous apprendrai.

Je lui répondis qu'au contraire j'avais toujours pensé que les petites choses n'avaient de prix qu'autant qu'on ne les faisait pas valoir, et que dans la facilité il y avait une bonne grâce qui nous

iait l'indulgence. Point du tout, me dit-elle; sachez qu'en absence vous êtes jugé comme un homme qui est obligé d'être ant. Cela me choque, moi qui vous aime, et qui vous voit livrer bonnement aux perfides cajoleries qu'on vous fait pour mettre en jeu. Je la remerciai, et je lui promis bien de me un peu plus en réserve. Mais votre duc est fâché, lui dis-je, la m'inquiète. Oh non, soyez tranquille, me dit-elle; je suis me un chasseur qui corrige son chien quand il a fait quelque se; mais j'ai beau le châtier, il revient sous le fouet. Tenez, e voyez-vous pas qui déjà rôde autour de nous? Félicitez-moi, lit-elle; j'ai fait la conquête de M. de Montalde; il me fait nneur de venir dîner avec moi demain. Vous en serez? Il nous itera ses vers sur le jaloux maussade. Non, répondit le duc, je urai pas le plaisir de l'entendre. Et en s'éloignant, il ajouta, des vers par-dessus les yeux!

Je vois, dit-il à mon ambassadeur, que votre fat de secrétaire vise de faire le galant, et cherche à s'introduire avec ses petits rs; dites-lui, je vous prie, de ne pas se rendre assidu chez polline. Je ne le trouverais pas bon; et je serais fâché qu'un mme qui vous appartient me donnât de l'humeur.

On me fit à souper bien des agaceries pour tirer, disait-on, ma use de cette rêverie qui attristait les plaisirs. Mais ma muse leur nt rigueur.

Vous n'avez pas été aussi aimable et aussi complaisant que de outume, me dit l'ambassadeur en me ramenant; qu'aviez-vous lonc? quelque caprice de poëte? M. l'ambassadeur, lui répondis-e, personne n'est aimable tous les jours, et je ne me crois pas obligé d'être tous les jours complaisant. — Dites la vérité : vous avez de l'amour en tête. — De l'amour, non, assurément. — Je vous vois cependant bien préoccupé, bien épris de cette petite Apolline. Mais croyez-moi, ne vous y jouez pas; le duc le trouverait mauvais. Ce serait là le moindre de mes soucis, lui répondis-je. Vous auriez tort, répliqua-t-il d'un ton plus imposant. Le duc est mon ami, et je ne voudrais pas qu'il eût à se plaindre de moi. — De vous, monsieur l'ambassadeur! Et qu'aurait de commun avec votre Excellence ma liaison avec Apolline? Répondez-vous de moi? Mais un peu, me dit-il; n'est-ce pas moi qui vous amène? Et ne serais-je pas la cause?.... — Oh! la cause très-innocente. — Quoi qu'il en soit, vous me ferez plaisir de laisser en paix mes amis. Le moyen, dis-je, en est facile : c'est de ne plus être de vos soupers, et je n'en serai plus. Pourquoi donc, me dit-il? — Parce que je me trouve désormais déplacé dans le cercle de vos plaisirs. — Vous y êtes, ce me semble, assez bien reçu cependant? — Oui, mais comme témoin, pour y contribuer; et ce

rôle, je vous l'avoue, ne va point à mon caractère. — Vous d fier, M. de Montalde! — Un peu, monsieur l'ambassadeur. Mais de bonne foi, voulez-vous que nous ayons la complais de vous laisser cajoler nos maîtresses? Je dois vous respecter, dis-je, dans la vôtre, mais dans celle-là seulement. Ce n'est que les autres me fassent plus d'envie; et quoiqu'Apolline m muse, je prouverai en ne la voyant pas, qu'elle ne me tient pa au cœur. Mais je veux être libre; et si je donnais à quelqu'un droit de me défendre ce qui pourrait me plaire, je ne le sera plus. Évitons, je vous en supplie, toute discussion sur ce point.

Le lendemain, j'écrivis à Apolline que je serais privé du plais de dîner chez elle, et je ne lui en dis pas la cause. Mais le soir dans sa loge, le duc eut la sottise de se vanter que c'était lui qu m'avait fait défendre de la voir, sans quoi j'aurais eu mon congé Oui-dà? dit-elle; eh bien, je vous donne le vôtre. Il fut renvoyé sur-le-champ. Il m'attribua sa disgrâce, et furieux, il alla s'en plaindre à mon ambassadeur, qui me sacrifia à son ressentiment.

Et cette brave fille, cette Apolline, dit Plémer, vous l'allâtes voir, je l'espère? — Hélas! non; j'étais triste, j'étais préoccupé de ma situation; je ne voulus pas l'associer à mes chagrins et à mon infortune. Mais en répondant au billet qu'elle eut la bonté de m'écrire, pour m'annoncer le renvoi de son duc, je lui exprimai combien j'étais sensible à ce procédé généreux. A votre place, dit Plémer, je n'y aurais pas tenu; et vous êtes plus sage que je ne l'ai jamais été. C'est que vous n'avez jamais eu, lui dit Montalde, l'inquiétude du lendemain. C'est un grand moraliste que le malheur; et dans ce moment-là, plus que jamais, j'étais à son école.

Alors on vint les avertir que leur dîner était servi. Dépêchons-nous de l'expédier, dit le Breton; je suis impatient d'apprendre ce que vous allez devenir.

Vous vous doutez bien, dit Montalde en reprenant le fil de son histoire, que j'allai trouver mon officieux d'Alembert. Au récit de mes infortunes, il s'impatienta, et m'interrompit plus d'une fois par des mouvemens de colère, tantôt contre le sot orgueil, tantôt contre la vanité, plus sotte encore, disait-il, qui va briguant de petits succès, et quêtant de fausses louanges. Moi, par exemple, qu'allais-je faire dans ces jolis soupers? n'aurai-je pas dû voir que je n'y étais point à ma place? Mais je vous gronde, reprit-il; je prends bien mon temps pour cela! Pardon. Revenez dans trois jours; et oubliez mon algarade. Je m'en vais m'occuper de vous.

J'ai fait bien des pas inutiles, me dit-il en me revoyant; mais enfin je crois avoir une bonne idée. Ne m'avez-vous pas dit que vers la fin de vos études vous aviez fait un peu de droit? Un peu, lui

ge. — Hé bien! je connais dans la robe un grand déblayeur de ocès; il a pour aide un vieux secrétaire auquel il veut donner élève à former pour le remplacer au besoin; je vais vous pro- ser pour remplir cette place; le travail en sera pénible, mais le; en peu de temps vous serez plus instruit que la foule des ocats; sans suivre les écoles, vous aurez pris vos grades; et si us vous sentez les talens du barreau, vous vous y produirez. embrassai ce projet, et il me rendit le courage.

L'homme de robe chez qui j'entrai, M. de Ferbois, était un ersonnage d'une gravité froide, d'un calme inaltérable, et de ette douce apathie que ni le bien, ni le mal d'autrui ne dérange e son repos. Il rapportait deux cents procès dans son année, et us les jours, après avoir décidé du sort de deux familles, enrichi une et ruiné l'autre, il retournait chez lui aussi tranquille que 'il venait de prendre l'air. Que voulez-vous, disait-il en dînant? 'est le sort des procès de faire en même temps des heureux et des malheureux; il faut bien que l'on s'y accoutume. Un juge est omme un chirurgien, et il n'aurait pas la main sûre s'il se laissait rop émouvoir. J'étais frappé de ces raisons, et seulement j'en concluais que je serais un mauvais juge.

M. Rapin, le secrétaire à l'école duquel on m'avait mis, était aussi doué d'une rare dureté d'âme; mais il y joignait la rudesse; et cette brusquerie d'humeur et de langage qu'il avait avec les cliens, il l'appelait intégrité. J'y fus trompé deux ou trois mois.

Mon assiduité patiente au travail dont il m'accablait, ma diligence à l'expédier, ma modestie et ma docilité à le soumettre à ses lumières, le soulagement, et peut-être l'avantage qu'il en tirait, m'avaient gagné sa bienveillance; et aux légères marques de bonté dont M. de Ferbois m'honorait de temps en temps, j'augurais bien des témoignages que lui rendait de moi M. Rapin.

Celui-ci tirait tous les mois d'une cassette, plus ou moins pleine, ce qui m'en revenait, disait-il, pour mon lot; et cette légère rétribution me suffisait si bien, que je me trouvais à mon aise. Ma seule peine était d'apprendre quelquefois qu'à la suite de mes extraits, les conclusions du rapporteur avaient été tout l'opposé de celles que le bon sens m'aurait dictées. Je m'en plaignais à d'Alembert, qui, en m'écoutant, faisait la moue. J'en témoignai aussi un jour ma surprise à M. Rapin. De quoi vous mêlez-vous, me dit-il brusquement? quand vous avez dépouillé un procès et remis le travail au juge, votre tâche est remplie, il n'y faut plus penser. Les affaires ont tant de faces, les lois tant d'aspects différens! Et puis, qu'importe de quel côté penche la balance du juge, et quel est le sort des procès? Perte ou gain, tout devient égal au bout de l'an dans la somme du bien public; il ne s'en perd pas

une obole ; et les procès ne sont, à les bien prendre, qu'un moy de circulation.

Je ne fus pas édifié de cette leçon de mon maître. Ce je *croix ou pile* sur le sort des procès, et cette circulation où la pe et le gain, tout revenait au même, altéra un peu le respect j'aurais voulu lui devoir ; et peu de temps après j'achevai de bien connaître.

Attaqué de la goutte et retenu chez lui, il fut obligé de laisser seul quelque temps livré à moi-même, au milieu des pl deurs. Il en prit de l'inquiétude. J'allais bien tous les jours rendre compte de mon travail et des audiences que j'avais do nées; mais je voyais qu'il avait avec moi quelque peine d'esp qu'il ne me communiquait pas. Un jour, après avoir examiné extrait important que je lui présentais : Voilà qui est fort bie me dit-il; mais avez-vous vu les parties? Je répondis que je l avais vues. — Eh bien? — Je les ai écoutées l'une et l'autre av attention. — Eh bien? — Elles s'en sont allées satisfaites de m accueil. — Et voilà tout! — Oui, monsieur, voilà tout. Je le ai dit d'être tranquilles, et que j'expédierais leur affaire au plus tô — Au plus tôt! mais vraiment je ne m'étonne pas si chacun s'e va satisfait. Avec ces façons-là il n'y en aurait pas un.... A ce mots, il s'interrompit; et après avoir réfléchi quelques instan Non, cette affaire-là n'est point pressée, me dit-il; attendons En voici une qui presse davantage. Les plaideurs pour et contre m'ont fait demander à me voir. Je vous les enverrai. Ecoutez-les, ne leur promettez rien, et n'ayez pas l'air si facile; vous me dire comment ils se seront conduits.

Ils vinrent; je les écoutai patiemment, mais froidement, comme Rapin me l'avait prescrit; et l'un des deux, plus inquiet que l'autre de cet accueil sévère, laissa sur mon bureau un rouleau d'or que je n'aperçus que lorsque le client fut déjà loin. Je pris cela pour une offense, et je courus chez mon goutteux lui conter mon humiliation.

Rapin me regarde avec un air sournois, et un souris moqueur qui me fut de mauvais augure. Vous avez bien raison d'être offensé, me dit-il ! Ce plaideur est un sot, un impertinent.... Laissez-moi là son or; et qu'il ose venir à moi, je le relancerai, je le tancerai d'importance. Au moins dites-lui bien, repris-je, que je n'avais pas vu l'affront qu'il me faisait. — Je n'y manquerai pas. — Que j'ai couru après lui. — Fort bien. — Que je l'ai rappelé. — Sans doute. — Et que si j'avais su où le trouver je serais allé lui jeter au nez son infâme présent. — Je dirai tout cela. Il faut avoir l'âme bien basse, continuai-je, pour en supposer une corruptible et vénale dans le secrétaire d'un juge! Il est vrai,

Rapin, cela crie vengeance, et nous ne sommes pas d'humeur souffrir de pareils affronts. Mais laissez-moi, je suis dans l'accès ma goutte, et je n'ai pas besoin de m'échauffer le sang.

Ah ! le vieux Rapin, dit Plémer ! je gage qu'il s'est moqué de us, et qu'il gardera le rouleau. J'en eus quelque soupçon, reprit ontalde ; et je me promis bien de savoir du plaideur s'il le lui rait rendu. Mais Rapin, qui ne voulait pas d'éclaircissemens dessus, prévint mes informations. Le lendemain, lorsque j'allai ésenter mon travail à M. de Ferbois, il me reçut d'un air plus cueillant, plus affable que de coutume. M. de Montalde, me dit-, je suis content de votre assiduité, de votre diligence ; mais us êtes bien neuf dans les affaires ! Le bon M. Rapin n'a pas eu temps de vous former ; il est malade, et pour le suppléer, j'ai soin d'un homme plus mûr et plus instruit que vous ne pouvez être. J'en suis fâché, j'estime vos talens et vos mœurs. Allez, ompte sur moi : je vous protégerai, et je rendrai de vous les meil-eurs témoignages.

Je m'en allai sans aucun regret de n'être plus à cette école, ais persuadé qu'un mauvais génie se plaisait à me repousser dans fond de l'abîme d'où je voulais sortir.

M'y voilà retombé, disais-je ; et que faire pour m'en tirer ? ller encore être importun à ce bon d'Alembert, après qu'il avait puisé tous les moyens de me servir ! Il y aurait eu de la bassesse. Priver ma mère du peu de bien que je lui avais laissé ! Être à charge à mes sœurs, et rapporter dans mon pays toute l'humilia-ion de mes espérances trompées ! plutôt mourir. Mais puisqu'en-fin je n'avais plus qu'à me casser la tête, pourquoi ne pas le ren-dre utile à mon pays, ce courage du désespoir ? Il me restait encore la ressource honorable de mourir en soldat ; je voulus m'engager. Hélas ! en me toisant, l'enrôleur me trouva trop petit de six lignes.

Rien jusque-là ne m'avait été plus indifférent que la mesure de ma taille ; je n'y avais même jamais pensé. Mais il est pour l'âme des situations où un surcroît d'adversité, quelque léger qu'il soit, achève de l'abattre. La pensée que j'étais le rebut même de la milice, me saisit, me pressa le cœur ; et je sentis le fiel qui passait dans mon sang s'épancher jusque sur mes lèvres, je sentis courir dans mes veines le frisson de la fièvre lente dont vous m'a-vez vu consumé. Je vins avec le peu d'argent qui me restait tom-ber malade dans cet hôtel, et je demandai une garde. Le ciel m'envoya cette femme si charitable, cette bonne Dupré ; il m'a depuis envoyé le meilleur et le plus généreux des hommes ; le ciel ne veut donc pas que je sois toujours malheureux.

Non, reprit Plémer, non, vous ne le serez plus, ou bien nous

le serons ensemble. Il y a long-temps que je cherche un homme qui chez moi, à la tête de mon commerce, soit un autre moi-même; et il ne tient qu'à vous d'être cet homme-là.

Montalde, pénétré de reconnaissance et de joie, serait tombé aux genoux de Plémer, si celui-ci ne l'eût relevé brusquement. Oh! point de ces transports, dit-il, je ne les aime pas; ils ont l'air de l'étonnement; et je ne veux pas qu'on s'étonne quand je fais une chose honnête. L'air de Paris ne nous convient ni à l'un ni à l'autre : mes affaires y sont finies; mes adieux y sont faits; ma chaise est à deux places; partons demain pour Nantes; la bonne dame Dupré, votre garde, nous y suivra.

Je vous demande, lui dit Montalde, le temps d'instruire le digne d'Alembert de ma bonne fortune, et de prendre congé de lui. Allons le voir ensemble, dit Plémer : je ne veux point partir sans embrasser cet homme-là.

D'Alembert fit un haut-le-corps en voyant paraître Montalde. Vous voilà, lui dit-il! je vous ai cru noyé. Qu'êtes-vous devenu depuis que M. de Ferbois vous a remercié? J'ai été malade, lui dit Montalde, et je n'ai pas osé..... — Belle discrétion, qui met un pauvre homme au supplice! Avais-je mérité que vous me fissiez un mystère de l'état où vous vous trouviez? Montalde lui conta tout ce qui lui était arrivé. Ah! monsieur, s'écria le philosophe en parlant à Plémer, la bonne chose que la richesse dans des mains bienfaisantes! et de quelle peine vous me tirez! ce diable d'homme m'a rendu plus malheureux que lui. Il y a deux mois que je ne dors point, et que je le cherche comme une épingle. Allez, monsieur, je devrais être furieux contre vous, et je ne vous pardonne qu'en considération de cet excellent homme qui a la bonté de vous aimer. Ma foi si je suis bon, reprit Plémer, je trouve un homme encore meilleur que moi; et j'en suis bien aise : je ne croyais pas qu'il y en eût. Adieu, monsieur, je n'oublierai jamais votre colère. Ils s'embrassèrent comme d'anciens amis; et le lendemain, Plémer et Montalde partirent.

Dans ce voyage, la santé de Montalde acheva de se rétablir. Son âme enfin se reposait dans un calme délicieux; son bonheur lui semblait un rêve; et le charmant spectacle de la fertilité que lui offraient les bords de la Loire, contribuait encore à son enchantement.

Vous allez être transplanté, lui dit Plémer, dans un monde nouveau, je vous en avertis. Mes livres de négoce ne ressemblent pas à de la poésie, mais vous y trouverez peut-être une sorte d'intelligence qui vaut bien celle du bel esprit. Ce n'est pas une petite chose que de combiner les besoins, les facultés, les moyens d'échange de tous les pays des deux mondes, et de calculer pour

oi-même les hasards, les périls, les avantages d'un commerce qui embrasse la terre et les mers. J'espère que dans ces spéculations la tête même d'un poëte ne sera pas à l'étroit; et si je ne me trompe, ce genre de travail est plus digne de vous que le grimoire de la politique et que celui de la chicane.

Dans la situation d'où vous m'avez tiré, lui dit Montalde, tout ce qui peut honnêtement donner à vivre m'eût été bon; mais rien au monde ne pouvait mieux me convenir que de m'attacher pour la vie à un homme à qui je la dois.

Montalde en arrivant à Nantes, y trouva de nouveaux objets d'estime et de vénération. La maison de Plémer était le modèle de l'ordre. Sa femme, avec une noblesse naturelle, une dignité simple, une vigilance imposante, présidait à l'intérieur domestique; elle avait l'œil à tout. Plémer ne s'y mêlait de rien. Sa fille, sous le doux empire de cette mère vertueuse, était chargée de tous les soins qui demandaient de l'activité.

Gabrielle (c'était le nom de cette fille unique) semblait n'avoir jamais eu le loisir de s'apercevoir qu'elle était belle; et ni son miroir, ni son cœur, ne lui avaient dit encore, quoiqu'elle eût dix-huit ans, à quoi ces beaux yeux noirs et ces longues paupières, ces traits si doux, ce teint si frais, cette bouche où l'on croyait voir des feuilles de jasmin briller parmi les roses, cette taille souple et légère où se formaient déjà tant de charmes naissans, étaient destinés par l'amour. Montalde le sut avant elle, et ce fut pour lui la dernière et la plus douloureuse épreuve du malheur.

Lui qui, au milieu des plus aimables vices, avait sauvé sa liberté de toutes leurs séductions, trouva l'écueil de cette liberté dans un regard de l'innocence; et son cœur ne fut pas seul atteint du trait inévitable qui lui était réservé.

Plémer impatient de compter à sa femme la rencontre qu'il avait faite, se livra indiscrètement au plaisir de louer, devant sa jeune fille, le caractère de Montalde, la bonté, la candeur, l'élévation de son âme, le courage simple et modeste avec lequel il avait préféré l'infortune à l'humiliation, et sa noble délicatesse, et sa douceur inaltérable dans l'abandon où il était réduit entre la misère et la mort. A ce récit, le bon Plémer s'applaudissait de voir couler les larmes de sa fille, sans songer au péril que courait à l'entendre le cœur de cette jeune enfant.

Ce fut cet éloge imprudent, plus que la vue de Montalde, qui fit sur l'âme de Gabrielle cette première impression qui ne s'efface plus. Elle la reçut sans alarmes. Elle était loin de soupçonner, dans une émotion si douce, l'intérêt dangereux qui s'y mêlait à son insu.

Montalde ne fut guère plus alarmé du ravissement que lui

causa la vue de l'innocente Gabrielle. Ni la douceur de son regard, ni le charme de son langage, ni l'aimable simplicité de ses manières, ni cette grâce ravissante qui accompagnait négligemment toutes ses actions, rien dans la fille de son ami ne lui parut à redouter. Il se croyait bien sûr de ne la voir jamais qu'avec ce plaisir pur que nous cause la perfection des ouvrages de la nature ; mais lorsqu'il s'aperçut que le son de sa voix le pénétrait jusqu'au fond de l'âme, qu'il ne pouvait la voir paraître sans un frémissement secret, qu'il sentait son cœur tressaillir lorsqu'elle daignait lui sourire, que la parole expirait sur ses lèvres toutes les fois qu'en lui parlant ses yeux se fixaient sur les siens; que son image le poursuivait sans cesse, et que dans la veille il ne pouvait avoir d'autre pensée, ni dans le sommeil d'autre songe : Qu'est-ce donc qui se passe en moi, se dit-il à lui-même, et de quel prix, en arrivant, payé-je les bontés d'un homme qui m'a retiré du tombeau? Moi, de l'amour! moi, malheureux! pour une fille destinée à posséder des biens immenses, et à choisir dans les plus hautes classes le plus fortuné des époux! Il est impossible, sans doute, de la voir sans être ému, saisi, ravi d'étonnement; jamais dans sa simplicité la nature ne fut si belle. Mais que l'admiration qu'elle me cause soit innocente comme ses charmes : loin de moi l'espérance, et avec l'espérance loin de moi le désir, loin de moi la pensée de troubler un moment le repos, la sérénité de cette âme paisible et pure! Aimons-la, mais comme ma sœur : son père n'est-il pas le mien?

Cette résolution bien prise, Montalde se sentit réconcilié avec lui-même. Il fut calme, mais il fut triste; et le travail dont il était chargé, servit d'excuse à sa tristesse. Il est, disait Plémer, naturellement sérieux.

La confiance que lui marquait ce brave homme était sans réserve. En l'initiant aux plus savantes spéculations du commerce, il le voyait avec étonnement les saisir d'un coup d'œil, les embrasser, quelquefois les étendre, et parcourir de la pensée toutes les branches de cette science vaste jusque dans ses derniers rameaux.

Mon ami, lui dit-il au bout de quelques mois, ce n'est pas l'esprit du commerce que vous avez, c'en est le vrai génie; et si vous n'allez pas un jour plus loin que moi, ce sera votre faute. Je vous prédis la plus haute fortune, si vous y employez vos moyens. En attendant, je dois vous faire un sort. Je le ferai modeste; n'allez pas me fâcher en me contrariant.

Vous serez avez moi six ans à la tête de mes affaires. Votre travail ne peut s'apprécier au-dessous de deux mille écus..... Non pas moins, s'il vous plaît. Laissez-moi dire jusqu'au bout. Vous êtes

sage, et cent pistoles suffiront à votre dépense. Voilà donc, au bout de six ans, dix mille écus d'épargne bien assurés; ils sont à vous. Eh bien, dès à présent employons vos économies, et plaçons-les sur un de mes navires. S'il revient à bon port deux fois, vos fonds auront doublé. Et s'il périt, dit le jeune homme ? S'il périt, dit Plémer, nous recommencerons, vous me devrez encore six ans. Ma vie entière, s'écria Montalde. Je le veux bien, dit Plémer en riant; mon marché n'en est que meilleur ; et vous voyez que je ne risque rien à vous faire quelques avances.

Je vois, monsieur, reprit Montalde, que vous voulez en agir en père. Eh bien ! faites pour votre enfant tout ce qu'il vous plaira. Loin d'en rougir, il fera gloire de tout devoir à vos bontés.

La situation de Montalde, après cet entretien, n'en fut que plus pénible; car de nouveaux bienfaits étaient pour lui des liens nouveaux; et la ressource des âmes faibles, l'éloignement ne lui était plus permis. Retenu dans les chaînes de la reconnaissance, il se voyait condamné à vivre auprès de celle qu'il adorait, sans même oser aspirer à lui plaire. Dans peu elle allait s'engager; il fallait que son cœur fût libre de suivre le don de sa main ; vouloir porter atteinte à cette liberté, aurait été pour lui le crime du plus vil, du plus détestable des hommes. L'amitié, la confiance, la plus sainte hospitalité, tout serait trahi par un mot, par un regard, par un soupir qui décelerait son amour. Ah ! plutôt mille morts que de vivre un moment chargé d'une si noire ingratitude ! Tout dans cette maison m'est sacré, disait-il, et je n'ai que le choix d'y être un monstre ou d'y être un héros. Un héros, oui, je le serai, si j'ai la force de me vaincre, et je l'aurai; le ciel à qui je la demande sera juste en me l'accordant.

Dès-lors toutes les puissances de son âme se réunirent pour commander à ses yeux, à sa voix, à son cœur, de tenir caché le secret de sa passion, qui tous les jours allait croissant, et que l'innocente ingénuité de Gabrielle ne cessait d'enflammer encore.

A Paris, comme la prétention de former à son gré le caractère d'une jeune femme est la chimère de tous les maris, l'attention de toutes les mères est d'élever leurs filles dans un état de réserve et de dissimulation qui ne laisse rien voir de décidé en elles. Une fille à marier est dans le monde une espèce de chrysalide jusqu'au moment qu'en déployant ses ailes, elle se change en papillon. En province, on n'a pas le même soin de tenir caché le naturel d'une jeune personne; et ce n'est pas pour elle une règle de bienséance de garder le secret de son âme et de son esprit. Dès l'enfance, on avait donc laissé à Gabrielle la liberté d'exprimer sa pensée et les mouvemens de son cœur. Mais soit par la continuité et l'habitude des bons exemples, soit par ce sentiment exquis qui est l'instinct

des âmes bien nées, il n'y avait jamais en rien de répréhensible dans cette heureuse liberté.

Gabrielle ne fut pas plus gênée lorsque Montalde fut admis dans l'intimité de la maison. Madame Plémer avait pour lui de ces attentions délicates qui ne veulent pas même être aperçues, et qui sont d'autant plus flatteuses qu'elles semblent involontaires. Gabrielle les imitait. C'était un mélange d'estime et de bienveillance habituelle, qui, sans avoir rien de familier, n'avait rien que de naturel; et cette politesse de sentiment qui fait le charme de l'amitié, n'aurait laissé voir à Montalde aucune différence entre Gabrielle et sa mère. Mais à des signes imperceptibles pour tout autre que pour lui-même, tantôt à la douce langueur d'un regard reposé sur lui, tantôt à l'altération de l'accent d'une voix timide, quelquefois à une faible teinte de rougeur dont elle s'animait en lui adressant la parole, ou bien au léger tremblement de cette belle main qui lui versait du thé, le plus souvent à l'émotion dont elle était saisie lorsqu'il exprimait à sa mère l'excès de sa reconnaissance, il crut voir qu'elle avait pour lui plus que de la simple amitié; et ce fut alors qu'il éprouva le plus cruel des tourmens de l'amour, celui auprès duquel la soif de Tantale n'était qu'une peine légère.

Ou je me fais illusion, disait-il, ou ce sont là des symptômes d'amour, d'un amour faible à sa naissance et qu'heureusement elle ignore, mais qui peut faire à son insu de dangereux progrès. Que vais-je devenir ? Ah ! c'est à présent que j'ai besoin de tout mon courage. Et plus la sensibilité de Gabrielle se décelait par mille traits naïfs qu'il n'apercevait que trop bien, plus, sous un air sérieux et modeste, la sienne se tenait retirée au fond de son cœur. Ce cœur brûlait, mais d'un feu caché dont ses yeux même ne laissaient échapper presque aucune étincelle : heureux s'il n'avait eu que ces premiers combats à soutenir.

Plémer, en rappelant devant sa femme et devant sa fille les aventures de Montalde, l'avait plaisanté quelquefois sur la maladresse qu'il avait eue de ne pas composer pour la fête de sa comtesse quelque belle pièce de vers. Gabrielle saisit cette plaisanterie; et lorsque vint la fête de sa mère, elle demanda au jeune homme s'il laisserait passer de même ce beau jour sans le célébrer par quelques couplets de chanson. — Et qui les chantera ? — Moi, lui répondit-elle. Jugez de quelle ardeur sa verve s'anima ! L'esprit n'y fut pour rien; mais le sentiment le plus pur, la piété la plus touchante, l'amour filial qui, lui-même, avait passé dans l'âme du poëte, dicta l'éloge de cette digne mère que sa fille devait chanter. Tous les traits de son caractère y étaient peints sans être flattés, et avec des couleurs si douces et

les touches si délicates, que la plus modeste des femmes pouvait l'entendre sans rougir ; c'était le miroir de son âme.

Plémer, avec sa brusquerie, était un homme profondément sensible. La voix de sa fille, l'éloge le plus naïf et le plus juste d'une femme qu'il adorait, la présence de ses amis, le spectacle charmant de cette fête domestique, tout cela réuni, l'émut au point que ses larmes coulèrent. Celles de madame Plémer inondaient son visage, le jeune cœur de Gabrielle interrompait à chaque instant sa voix par des sanglots, et au dernier couplet, qu'elle eut bien de la peine à faire entendre, elle tomba dans les bras de sa mère. Plémer vint aussi l'embrasser; et les amis de la maison s'empressaient tous à lui faire hommage de l'attendrissement dont ils étaient saisis; Montalde seul se tenait éloigné.

Venez, monsieur, lui dit la mère; venez, que je vous remercie des sentimens délicieux que vous me faites éprouver. Il s'inclina pour lui baiser la main : mais elle l'embrassa; et en se relevant, il se sentit presser la main par les deux mains de Gabrielle, qui lui dit en pleurant encore, et d'une voix qui eût amolli le marbre : Ah ! monsieur, que mon père a bien raison de vous aimer ! Dès ce moment il se crut perdu.

Le soir, l'illumination de l'un des navires de Plémer annonça dans le port la fête et le souper qu'il y donnait pour bouquet à sa femme. Elle y fut menée en triomphe au son des instrumens, tenant sa fille par la main, et quoiqu'ils n'eussent invité à cette fête que des amis, le cortège en était nombreux. Le souper fut splendide ; et durant le souper, les deux bords de la Loire ne cessèrent de retentir du bruit d'un concert ravissant. Jamais plus douce joie n'avait régné dans une fête; mais cette joie fit bientôt place aux alarmes les plus cruelles.

Lorsqu'on se retira, la lune répandait du haut du ciel la clarté la plus pure; elle servait de fanal aux rameurs; et Plémer ayant pris de sages précautions pour que sans péril tout son monde fût ramené du vaisseau sur la rive, se retirait lui-même le plus heureux des hommes, lorsqu'en mettant le pied sur la chaloupe, il glisse et tombe dans les eaux. Montalde s'y élance après lui, et sans savoir nager, et sans autre soutien que le bout d'un cordage qui pendait à la barque, il saisit Plémer d'une main et le dispute aux flots qui le roulaient sous le navire. A l'instant même les matelots viennent à leur secours, et les enlèvent tous les deux.

Quand Plémer fut sur la chaloupe, et qu'il eut repris l'usage de ses sens : Eh bien ! dit-il à Montalde, à présent qui de nous deux est insolvable ? Le jeune homme, encore tout saisi de l'effroi qu'il lui avait causé, l'embrassait et pleurait de joie. Ils arrivent au bord où madame Plémer, sa fille, ses amis, les attendaient épouvantés

des cris qu'ils avaient entendus. Rassurez-vous, leur dit Plémer en abordant; grâce au ciel, me voilà; je l'ai échappé belle ! J'étais tombé dans l'eau, j'allais périr; c'est Montalde qui m'a sauvé. A ces mots, madame Plémer embrasse son époux; et Gabrielle, dans un transport de reconnaissance et de joie, saisit et serre dans ses bras le libérateur de son père. Ah ! je vous dois plus que la vie, lui dit-elle, en le pressant contre son sein. O Dieu ! s'écria-t-il en s'arrachant des bras de celle qu'il adorait, ô Dieu ne m'abandonnez pas ! Madame Plémer à son tour embrassa le jeune homme; et avec elle au moins il put céder au mouvement d'une mutuelle amitié. Tout fut mêlé dans ce moment d'un reste de frayeur et d'un excès de joie; et ni le cœur de Gabrielle, ni celui de Montalde n'eut le temps de se consulter.

Mais lorsque, rendus à eux-mêmes, chacun des deux put réfléchir à ce qui venait de se passer : Que lui ai-je donc fait, se demanda-t-elle en pleurant, pour m'avoir rebutée avec tant de rigueur? J'ai oublié un moment, je l'avoue, les bienséances de mon âge; mais dans quel moment, et pourquoi? J'ai embrassé Montalde, comme j'aurais embrassé l'autel du Dieu qui aurait sauvé mon père. Ah ! Montalde ! si ce mouvement, tout involontaire qu'il a été, vous semble indigne d'une âme vertueuse, vous avez été orphelin dès le berceau, jamais une mère ne vous a souri, jamais un père ne vous a caressé; vous ne connaissez ni la force des liens du sang, ni la tendresse de la nature. Cruel, comment avez-vous pu me traiter aussi sévèrement? Qu'avez-vous donc pensé de moi?

Gabrielle ne dormit point; son lit fut baigné de ses larmes; et dans cette longue insomnie, sa tête se troubla, son sang s'alluma dans ses veines, son haleine brûlante ne s'exhalait plus qu'en soupirs. Enfin se rappelant ce qu'elle avait entendu dire des tourmens de l'amour : Ah ! c'en est fait de moi, dit-elle, j'ai senti ce cœur généreux palpiter sur mon sein; un feu rapide a passé dans mon sang, et c'est ce feu qni me dévore. O mon père ! pardonnez-moi l'ivresse et le délire de ma reconnaissance. Puis-je ne pas aimer, puis-je aimer assez le mortel qui, au péril de sa vie, vous a sauvé? Oui, après vous, après ma mère, il est ce que j'ai de plus cher au monde. Je sais qu'il est sans bien; mais que serait pour moi la fortune la plus brillante en comparaison de vos jours que je lui dois ! Ah ! que ce soit là sa richesse, et que la fille de Plémer n'ait jamais d'autre époux que celui qui a sauvé son père.

La situation de Montalde était mille fois plus cruelle. Innocent jusque-là, il ne se sentait plus la force de la garder cette innocence, qu'un malheureux moment lui ferait perdre pour jamais. Les vils moyens de séduction étaient loin de son âme; il s'estimait assez

ur ne craindre de son amour rien de lâche, rien de honteux. ais malgré lui, cette aimable enfant était peut-être déjà séduite; si son cœur était atteint, si elle respirait près de lui le feu dont brûlait lui-même; si bientôt enfin l'un et l'autre ils en étaient point de ne pouvoir plus se cacher une passion sans espoir, elle serait l'issue de cet abîme de malheur où il l'aurait laissé mber, où il serait tombé lui-même? Un crime involontaire, nt on a prévu le péril sans l'éviter, n'est-il donc plus un crime? 'ai-je pas eu, se disait-il, et n'ai-je pas encore le recours de la ite et le refuge de l'absence?

Loin de moi les lâches excuses d'une passion insurmontable! oin de moi cette probité qui s'étale en belles paroles, et qui se oit lavée par de vaines excuses, de la honte de succomber! Non, mais l'honneur et la foi ne doivent courir aucun risque; dès que succès de l'épreuve est douteux, il faut l'éviter; et ce courage ncore me reste. Il m'est affreux de me séparer du seul ami que avais au monde; il m'est affreux de retomber dans la misère et ans l'abandon; il m'est encore bien plus affreux de m'éloigner e Gabrielle; mais plus cet effort est pénible, plus il est nécessaire. Ainsi parlait Montalde; et impatient de s'assurer de lui-même en onsommant ses sacrifices; il attendait le jour pour aller voir Plémer. — L'aller voir! et que lui dirai-je! Comblé de ses bienfaits, honoré de sa confiance, pénétré des bontés qu'avec tant de franchise il me prodigue tous les jours, comment aurai-je le courage de lui annoncer que je le quitte! Et quelle excuse lui donnerai-je de ce départ précipité? Il le faut cependant, il faut paraître injuste, ingrat, malhonnête homme, et ne pas l'être. O chère estime de moi-même! doux témoignage de mon cœur! vous me suivrez dans mon exil, dans ma misère, dans cette vie errante et douloureuse que je traînerai loin de Nantes, loin de cette maison respectable et chérie où toutes les prospérités semblaient se présenter à moi! vous me suivrez! et, s'il est possible, ce sera vous qui me consolerez! A ces mots, son cœur soulagé laissait éclater ses soupirs, et des ruisseaux de larmes s'épanchaient de ses yeux. Ainsi la nuit s'était passée lorsqu'il descendait chez Plémer, résolu de prendre congé de lui, mais aussi pâle, aussi tremblant qu'un criminel que l'on mène au supplice.

En descendant, il rencontra la bonne madame Dupré, qu'on avait appelée à Nantes, et dont madame Plémer avait fait l'économe de sa maison. Eh bon dieu! lui dit-elle, dans quel état vous êtes! Les yeux abattus, le teint plombé! le visage défait! Allez-vous être encore malade? J'espère que non, dit-il; mais il est vrai que je ne suis pas bien. Je crois connaître votre mal, reprit-elle; et je crains bien que celui-ci ne soit pas facile à guérir. Mon

mal, à moi ! reprit Montalde avec surprise : quel est-il ? que voulez-vous dire ? — Ah ! M. de Montalde, ce n'est pas avec moi que vous pouvez dissimuler. Je vous aime ; et depuis que je suis dans cette maison, je vous observe, et je vous plains. Madame, reprit-il, je ne vous entends pas ; mais quoi que vous pensiez de moi, je vous conjure de vous taire. Oh non, dit-elle en s'en allant, n'ayez pas peur ; ce ne sera pas moi qui parlerai. Mais vous ! mais cette pauvre enfant !..... Ah ! prenez bien garde à vos yeux.

Eh bien, se dit-il à lui-même, voilà que cette bonne femme a pénétré le secret de mon cœur. Non, l'amour ne peut être longtemps caché ; et si je ne veux pas que le mien se trahisse, il faut que je m'éloigne. Allons, et ne différons plus.

Savez-vous, mon ami, lui dit Plémer en le voyant, que Gabrielle se ressent de l'impression que lui fit hier l'accident de son père ? Elle a eu cette nuit une fièvre brûlante ; et il lui en reste encore un violent mal de tête. Sa mère est auprès d'elle : je vais la voir ; venez la voir aussi. Ce sera un calmant pour elle que la vue de mon sauveur. Montalde le suivit auprès du lit de Gabrielle.

Et quoi, ma fille, lui dit Plémer, tu n'es pas encore rassurée ! Nous voilà tous les deux, le péril est passé ; tu n'as plus qu'à te réjouir. Montalde a eu peur comme toi ! il en est pâle encore ; mais moi je ne m'en ressens plus, et jamais la vie ne m'a été plus douce que depuis que je la lui dois. Les yeux de Gabrielle, attachés sur son père tandis qu'il lui parlait, brillaient de l'éclat le plus vif. N'a-t-elle pas encore un peu de fièvre, demanda-t-il à madame Plémer ? Voyons. Je ne m'y connais guère. Vous qui devez vous y connaître, Montalde, tâtez-lui le pouls. Eh bien ! oui, c'est moi, c'est son père qui vous demande de lui tâter le pouls. Avez-vous peur que sa main ne vous brûle ? ou que son mal de tête ne soit contagieux ? Montalde s'approche en tremblant ; et Gabrielle, en laissant tomber son bras sous la main de Montalde, tient ses yeux attachés sur les yeux de sa mère, comme pour y puiser la force dont son faible cœur a besoin. Mais, lorsqu'elle sentit la main de son amant lui presser doucement l'artère, il lui prit un tressaillement qu'elle voulut lui dérober en retirant sa main. O par combien de traits imperceptibles et pénétrans l'amour se décèle à l'amour !

Montalde, en s'efforçant de cacher son émotion, dit que le pouls n'était pas bien remis, mais que dans peu il serait tranquille. Je l'espère, dit Gabrielle, levant les yeux au ciel : je serais trop à plaindre si le trouble que m'a causé la nuit dernière était durable : j'en avais l'esprit égaré. Ah, ma fille ! lui dit sa mère, avec des cœurs tels que les nôtres, il est bien difficile et bien rare qu'on soit heureux ! Bon ! si le ciel nous eût faits, dit Plémer,

ins sensibles et moins aimans, goûterions-nous si bien les dé-
s d'un bon ménage? Croyez-vous qu'à vivre pour soi l'on
ave mieux son compte? On s'épargne des peines; mais de
ls doux plaisirs ne se prive-t-on pas? Qui n'aime point n'est
nt aimé; et quel charme a pour lui la vie? Je sais ce que me
ète ma sensibilité; mais quelque mal qu'elle me cause, tenez, je
n donnerais pas un seul grain pour des monceaux d'or. Ne
nsez-vous pas comme moi, Montalde? Hélas! dit le jeune
mme, ce n'est pas en aimant ce qu'on doit aimer qu'on peut se
ouver trop sensible; on croirait bien plutôt ne l'être pas assez.
s mots accompagnés d'un regard qui avait fait la ronde, répan-
rent un peu de calme dans les veines de Gabrielle. Mais ce calme,
ue ses parens prirent pour celui de son âme, ne fut que celui de
s sens, et Montalde y vit la langueur d'une profonde mélan-
olie. Il en savait la cause; il vit qu'il était temps d'y apporter le
lus prompt remède; et il alla trouver Plémer.

Monsieur, lui dit-il en l'abordant, je vais vous étonner. Mais
uelque étrange que vous semble la résolution que j'ai prise, ne
n'en demandez pas la cause, et daignez me la pardonner. Je vous
héris et vous révère comme l'ami le plus vertueux, le plus rare.
Un père n'eût pas fait pour moi plus que vous, je le sais, je ne
l'oublierai de ma vie; et cependant je vous conjure de me per-
mettre de vous quitter. Plémer sauta de son fauteuil, de surprise
et d'étonnement. Me quitter! vous, Montalde! et pourquoi, s'il
vous plaît? vous aurait-on donné chez moi quelque désagrément?
j'aurais peine à le croire. — Hélas! monsieur, je n'y reçois que
des marques d'estime, de bienveillance et de bonté. — Qu'est-ce
donc qui vous en éloigne? Le sort que je vous fais est bien mo-
dique; mais parlez, je puis... — Ah! ne m'accablez pas d'un soup-
çon trop injuste : mon cœur vous est connu; c'est à regret, vous
le savez, que j'ai permis à vos bienfaits de passer de si loin toutes
mes espérances. Je n'ai que trop à me louer de la noblesse de
votre âme. Vous n'êtes que trop généreux. — Et sans aucun mé-
contentement vous voulez me quitter! — J'en suis au désespoir;
mais le plus saint devoir me l'ordonne. — J'entends; votre mère
gémit de votre éloignement? Elle vous demande auprès d'elle? Mon
ami, faites-la venir : cette maison sera la sienne; ma femme sera
son amie; nous n'en serons que plus heureux. Oppressé de tant de
bontés, Montalde répondit que sa mère ne souffrait point de son
absence; qu'il la savait tranquille et contente auprès de ses sœurs
et qu'elle ne manquait de rien. Dites-moi donc, insista Plémer, ce
qui vous force à m'abandonner. Ma destinée, dit le jeune homme.
— Oh pour le coup je ne vous conçois plus! dit Plémer avec vio-
lence. Votre destinée! ah, Montalde! la destinée est la vaine

excuse des torts qui n'en ont plus aucune; et ce n'est pas avec mot vide de sens qu'un homme comme vous doit se justifier. J'a pelle, dit Montalde, ma destinée, un caractère inquiet, inconst que j'ai reçu de la nature, et qui ne peut me laisser en repos da aucune situation; vous l'avez vu. — Je vous ai vu quitter m comtesse impertinente, un arrogant marquis, un je ne sais qu juge, et son fripon de secrétaire; il n'y a rien d'étonnant da tout cela. Mais moi, qui suis un homme simple, un bon homm moi qui vous aime, moi qui comptais passer ma vie avec vous! Non, monsieur, ce caprice n'est pas croyable. Il y a là-dedan quelque chose d'incompréhensible pour moi, et si vous ne m'expli quez pas ce que c'est, je vous tiens pour un méchant homme o pour un fou. Vous n'avez qu'à choisir. Oui, pour un fou, j'y con sens, dit Montalde, en se jetant aux genoux de Plémer; mai pour un méchant, non, non, je vous en conjure! je vous aime, je vous révère, je ne suis point ingrat, je donnerais pour vous tou mon sang..... — Et vous me quittez! Montalde, levez-vous, regardez-moi en face. Pour une âme comme la vôtre, cette légèreté, ce caprice, cette inconstance n'est pas dans la nature. — De grâce, interrompit le jeune homme, cessez de me mettre à la gêne, et abandonnez-moi à mon malheur. — Eh non, morbleu, je ne veux pas vous y abandonner; je veux savoir, en perdant mon ami, comment et pourquoi je le perds. S'il s'en était allé lorsqu'il n'avait encore rien fait pour moi, je l'aurais laissé libre; et quoiqu'il m'eût navré le cœur, je lui aurais pardonné. Mais après m'avoir sauvé la vie, après m'avoir attaché à lui par les liens les plus doux, les plus forts, vouloir les rompre et me quitter! Non, dit-il en pleurant, non, je ne le souffrirai point, ou je saurai pourquoi. — Je suis désolé de vous dire que vous ne le saurez jamais. — Non? Eh bien, je le sais, votre silence me l'explique: vous êtes amoureux ou de ma femme ou de ma fille. Oui, monsieur, c'est là ce secret que je ne puis vous arracher. — Moi, monsieur, amoureux de votre femme! — Pourquoi pas, reprit brusquement le bon homme? Elle est encore assez jolie pour donner de l'amour; mais si ce n'est pas elle qui vous tourne la tête, c'est donc ma fille? — Hélas! oui, monsieur. — Eh malheureux! que ne parliez-vous? Il y a six mois que je vous la destine.

Si l'on mourait de joie, Montalde en serait mort. Il tomba comme un homme étourdi d'un coup de tonnerre; et les lèvres collées sur les pieds de Plémer, il y resta comme abîmé. La peste! dit Plémer en le regardant à ses pieds, vous étiez donc bien amoureux! pauvre garçon! et vous vous en alliez résolument sans me rien dire, de peur de me fâcher! Vous me connaissiez mal. Voilà pourtant ce que j'appelle un honnête homme. Levez-vous, et

z que je vous mène à votre belle-mère. Ah! quand je lui
nterai cette scène et son dénouement, comme elle va rire et
rer! Et ma fille! ah! c'est elle qui sentira le prix d'un cœur
aiment estimable. Elle vous aimera tendrement, j'en suis
Oui, je l'espère, dit Montalde, car elle daigne croire que
père me doit la vie; et de tous mes droits sur son cœur, ce
toujours le plus saint.
adame, dit Plémer à sa femme en lui amenant Montalde,
un homme à qui je demande quel prix mérite ce qu'il a
pour nous en me sauvant; il veut vous en rendre l'arbitre
brielle était présente). Et moi, dit madame Plémer, j'en fais
ma fille. Gabrielle rougit, et après un moment de silence :
peut-il y avoir, dit-elle, de comparable à ce bienfait? Toute
re fortune, et ce n'est point assez. De l'argent! dit Plémer
c dédain; il n'aime pas l'argent. Mais toi, ne connais-tu, ma
, rien de meilleur à lui offrir? Elle baissa les yeux. — Je vous
lit, mon père, qu'il n'y a rien d'assez précieux pour nous ac-
tter envers lui. Si j'étais à ta place, lui dit sa mère, je saurais
n que lui donner. — Et moi aussi, ma mère, si j'étais à la
re. — Et moi, si j'étais à la sienne, dit Plémer, je saurais
n que demander. Mais puisqu'aucun de vous ne veut s'expli-
er, je m'explique : Je donne à Montalde la main de ma fille;
moi, son cœur, dit madame Plémer; et moi, ma vie, dit mo-
stement Gabrielle; il est bien juste que je vive pour lui, quand
st par lui que vous vivez. Apprenez, dit Plémer, que le cœur
ein d'amour, il voulait s'en aller plutôt que de troubler la paix
une honnête famille. C'est là ce que j'estime en lui, plus que
qu'il a fait pour moi. Car, entre mille hommes capables d'un
oment de courage et d'un mouvement de bonté, à peine s'en
ouve-t-il un d'invariablement honnête; et c'est cet homme rare,
t ami de mon cœur, que je vous donne, à vous pour gendre,
a bonne femme; à vous, ma fille, pour époux.

L'ERREUR D'UN BON PÈRE.

Un jour que Voltaire était malade, nous étions auprès de son lit,
sage Vauvenargues, le bon Cideville et moi, bien jeune encore.
Voltaire parlait de Térence, du charme de son naturel, de la
ureté de son style, de la vérité, mais de la faiblesse de son pin-
eau. Par exemple, nous disait-il, ce caractère si singulier, et ce-
endant si vrai, d'un père qui se punit lui-même d'avoir trop usé de
igueur envers un fils son unique espérance, qu'il a réduit à s'éloi-

gner de lui ; ce caractère, qu'il pouvait rendre si touchant, il manqué. Nous lûmes la première scène. Voyez, dit Voltaire, l'intérêt qu'elle annonce ; et dans la suite, cet intérêt s'évanouit et Menédême n'est plus rien qu'un bon homme presque imbécile.

Je connais, dit Cideville, dans ma province, un Menédême contégénaire, qui, après avoir été bien malheureux, a fini par être le plus heureux des hommes. Voyons, lui dit Voltaire, et Cideville reprit ainsi :

J'avais pour guide et pour modèle, dans mon état d'homme de robe, un magistrat célèbre par son intégrité encore plus que par ses lumières, le président de Vaneville. Les plus belles années de ma jeunesse s'étaient passées auprès de lui. Veuf et remarié, il avait trois enfans ; un fils de sa première femme, qu'il avait tendrement aimée ; et deux de la seconde, qu'il aimait encore plus. Je le croyais heureux dans son intérieur domestique, et la sérénité peinte sur son visage me faisait cette illusion ; mais insensiblement je vis son humeur s'obscurcir. Bientôt j'appris qu'il envoyait son fils aîné loin de la ville à l'école d'un maître dont on parlait avec éloge ; c'était le prieur d'un village voisin de la forêt de Lions.

A quelques mois de là, M. de Vaneville me parut agité d'une violente inquiétude : il n'était pas homme à laisser pénétrer ce qui se passait dans son âme ; et trop respectueux pour le lui demander, je me bornai à redoubler de soins auprès de lui. Il me vit sensible à ses peines et il m'en sut bon gré ; mais il ne m'en dit point la cause. Peu d'années après, il perdit ses deux autres enfans et sa seconde femme. Je lui en marquai mon affliction ; et lui, d'un air sévère, *le ciel est juste*, me dit-il. Ces mots furent accompagnés d'un soupir et d'un long silence. Enfin il m'annonça qu'il allait s'éloigner du monde et se retirer dans un petit domaine solitaire, appelé Flamais, voisin de Neufchâtel. Ses adieux furent tristes ; et dans les miens, je lui demandai la permission de lui écrire et de l'aller voir quelquefois.

Mon ami, me dit-il avec une douceur mélancolique, je ne vous oublierai jamais ; laissez-moi cependant quelque temps seul avec moi-même ; dès que j'aurai repris le goût de la société, ce sera sûrement la vôtre que je souhaiterai. Attendez que je vous écrive. Et en m'embrassant il ajouta : Adieu, Cideville, ne vous mariez pas deux fois.

Ce conseil, qui semblait lui échapper malgré lui, n'avait cependant aucun trait avec sa situation présente. Il avait eu deux femmes ; mais il était veuf. C'était surtout depuis son veuvage que son cœur me semblait flétri ; et j'attribuais à la solitude où il était réduit cet ennui de lui-même dont je le voyais consumé. Il

partit, et je fus trois ans sans recevoir de ses nouvelles; je m'en croyais presque oublié. Il m'écrivit enfin de l'aller voir. Je me rendis bien vite auprès de lui; et en arrivant, je le trouvai à table à côté d'une jeune et jolie villageoise, ayant vis-à-vis d'eux un jeune villageois et un homme d'un âge plus avancé, qui, vêtu simplement, avait encore l'air de la ville. Pour lui, dans son extérieur à demi rustique, rien ne me rappelait mon ancien président; et au lieu de cette ample et fausse chevelure à laquelle mes yeux étaient accoutumés, je ne lui vis plus qu'un front chauve et couronné de cheveux blancs; j'avais peine à le reconnaître.

Venez, me dit-il, mon ami, venez vous asseoir au milieu de ma famille; embrassez mon fils et sa femme. Oui, sous cet habit simple, c'est ma bru, c'est mademoiselle de Léonval que vous voyez, pupille de ce galant homme, mon voisin, monsieur de Nelcour, à qui je dois tout le bonheur de mes vieux ans. Vous avez cru voir, je parie, dans ces jeunes époux mon jardinier et ma jardinière? Vous ne vous êtes pas trompé; c'est leur état, et c'est aussi le mien; nous cultivons ensemble les jardins que vous allez voir.

Le dîner fut bon, mais frugal et assez semblable à celui des disciples de Pythagore : peu de viandes, mais des légumes excellens et en abondance, et des clayons chargés de fruits délicieux.

Oui, délicieux, dit Voltaire; mais passons vite dans les jardins. Je suis impatient d'entendre ce que le vieillard va vous dire.

Eh non! de grâce, dit Vauvenargues, laissez-nous voir un moment à table ce bon père avec ses enfans : on est si bien soi-même avec d'honnêtes gens heureux!

Ils l'étaient tous les trois, continua Cideville, chacun selon son caractère : le père, en homme dont le cœur long-temps oppressé de tristesse venait de s'ouvrir à la joie; le fils, en homme qui se glorifiait d'être enfin parvenu à rendre heureux son père; la jeune femme, d'un air modeste, mais sensible, se félicitant d'ajouter au bonheur de l'un et de l'autre, et jouissant de leur tendresse mutuelle autant que de l'amour qu'elle leur inspirait.

La promenade après le dîner nous dispersa dans les jardins : on y reconnaissait l'œil et la main du maître. C'était le luxe de la nature, le spectacle de l'abondance répandue sans symétrie, avec tout l'agrément de la variété. Aux branches du prunier s'entrelaçait la vigne; un quiconce de cerisiers ombrageait des planches de fraises; des espaliers fertiles formaient l'enceinte des carrés où pommait la laitue, et où se gonflait le melon. Tout cela, dit Voltaire, avec de l'harmonie pourrait être agréable en vers; mais, mon ami, l'art de conter en prose, c'est de décrire légèrement et de passer vite à la scène.

M'y voilà, dit Cideville.

Dès que l'on s'aperçut que M. de Vaneville voulait être seul avec moi, on s'éloigna de nous. Alors nous nous assîmes sous un berceau de chèvre-feuille; et ce vertueux homme me prenant par la main : Vous voyez, me dit-il, à quoi se passe à présent ma vie; elle est pleine, tranquille, agréablement occupée; et le travail, l'appétit, le sommeil, le repos de l'âme, un doux et paisible intérêt aux scènes de l'année, variées par les saisons, mes soins récompensés, et presque tous les ans mes espérances fidèlement remplies; enfin par-dessus tout, le doux spectacle des amours et du bonheur de mes enfans : voilà les biens que le ciel réservait à la vieillesse de votre ami. Ce n'est pas le soir d'un beau jour, mais c'est le plus beau soir du jour le plus sombre et le plus horrible.

Vous avez vu mon cœur flétri par le chagrin. Je vous en ai dérobé la cause; mais, Cideville, je puis enfin le déposer dans votre sein, ce secret si long-temps caché.

Après avoir perdu une femme aimable et sensible, n'ayant d'elle qu'un fils encore enfant, je sentis douloureusement le vide de mon âme et la solitude de ma maison. Au lieu que le bonheur de mes soirées m'avait jusqu'alors consolé, dédommagé des travaux du jour, l'image de ce deuil silencieux et solitaire que je retrouverais chez moi en y rentrant fut tous les jours pour moi une perspective effrayante; et je désespérais de m'y accoutumer, lorsque j'entendis, dans le monde, parler d'une fille bien née, et d'un âge où l'esprit, les mœurs, le caractère, doivent être formés. On la citait comme un modèle de raison, de bonté, de sagesse et de modestie. Je voulus la connaître, et je vis, en effet, ou du moins je crus voir qu'elle méritait ces éloges. Je l'épousai. Elle fut telle qu'on me l'avait promise, jusqu'au moment où elle devint mère, ou plutôt elle fut pour moi toujours la même jusqu'à sa mort; et ce ne fut qu'à mon insu, et à l'égard du fils de ma première femme, qu'elle changea de caractère, et que l'excès de l'amour maternel anéantit en elle tout autre sentiment.

Je l'avais vue, au commencement de notre mariage, chérir mon fils presque aussi tendrement que s'il avait été le sien; et lorsqu'elle changea, elle mit tant d'adresse à me cacher l'aversion qu'elle avait prise pour cet enfant, que je ne m'en aperçus jamais.

Tout occupé des fonctions de ma place, vous savez si j'avais la liberté de suivre l'éducation de mes fils. J'en laissais le soin à ma femme; elle en fit son affaire, et ceux qu'elle y employait lui étaient subordonnés : ainsi, même en les consultant, je ne savais que ce qu'elle voulait que l'on me fît savoir ou que l'on me fît croire.

Son chagrin profond et secret était de penser que l'enfant de ma première femme avait mêmes droits que les siens au partage de ma fortune. C'était pour elle un étranger qui venait leur voler leur bien. Vous concevez quelle amertume cette aversion dut répandre sur les premières années de mon enfant. A cet âge, l'homme est doué d'un sentiment très-vif d'équité naturelle, et mon fils sentit de bonne heure qu'on était injuste envers lui.

Je l'ai remarqué, dit Voltaire; l'enfant, s'il est justement puni, se soumet sans murmure: il s'est jugé lui-même; et lorsqu'il se révolte, c'est que le châtiment qu'il subit n'est pas mérité. Il y a donc bien, dit Vauvenargues avec sa douce voix, une loi primitive gravée au fond des âmes? Et quel est le graveur? Le même que mon horloger, dit Voltaire, le même que l'ouvrier de la grande pendule dont Newton a connu le balancier et le ressort. Mais passons, car notre vieillard m'intéresse, et il nous attend.

Je m'aperçus, continua M. de Vaneville, que le caractère de mon fils s'altérait. La tristesse, la défiance, je ne sais quelle timidité sombre était peinte sur son visage. Comme le souci des affaires était aussi empreint habituellement sur mon front, mon enfant me craignait; et cet air caressant, cet accueil doux et tendre qui l'aurait rassuré, ne lui annonçait jamais en moi un père indulgent et facile. On lui inspirait pour moi, sous le nom de respect, une frayeur qui réprimait ses plaintes. Ainsi rebuté, châtié durement et à tous propos, jaloux surtout des préférences que l'on donnait à ses deux frères, et comparant, au fond de sa petite âme ulcérée, les complaisances qu'on avait pour eux aux rigueurs qu'on avait pour lui, il devint tous les jours plus triste et plus chagrin. J'achevai de l'aigrir par des réprimandes cruelles. Il se crut rebuté de moi, il se crut haï de son père; et la nature perdant ainsi sa dernière espérance et sa dernière consolation, il tomba dans un découragement stupide qu'on prit pour de l'obstination à ne vouloir s'appliquer à rien.

Je lui parlais quelquefois raison, mais une raison dure et froide: je le grondais; il m'écoutait avec des yeux fixes où je voyais rouler des larmes que mes lèvres, malheureux père, auraient au moins dû sécher quelquefois! Mais son silence, qui était celui du désespoir, je l'attribuais à une dureté d'âme et de caractère. Ah! c'était moi qui était dur envers lui. Je finis par le repousser, et alors il devint réellement farouche.

Le pauvre enfant! quels rebuts n'eut-il pas à souffrir et à dévorer!

Les bras de sa nourrice étaient son seul asyle; et lorsqu'elle venait le voir, il s'y jetait à corps perdu, et baignait son sein de ses larmes. O ma bonne, ô mon unique mère! lui disait-il avec des

sanglots, je n'ai que vous au monde! vous seule avez pitié de moi; mais pourquoi m'avez-vous nourri? pourquoi ma véritable mère, ma mère, hélas! que j'ai perdue, pourquoi m'a-t-elle donné la vie? Que ne m'avez-vous, l'une et l'autre, étouffé au berceau! Pauvre orphelin! oui, je le suis, je le suis de père et de mère. Il n'y a plus de père pour moi, il n'y en a plus; une marâtre lui a endurci le cœur pour un fils qui n'est pas le sien. Sa nourrice fondait en larmes, l'embrassait, lui disait tout ce que sa tendresse lui inspirait de plus consolant; mais rien ne l'apaisait; et pour comble de cruauté, ma femme ayant appris les scènes de douleur qui se passaient entre mon fils et Julienne, sa nourrice, et prévoyant peut-être qu'elle m'en instruirait, lui fit défendre de revenir.

Mon fils le sut. Il avait douze ans; son caractère avait pris de la force. Il éclata, pour la première fois, en reproches violens contre sa belle-mère, lui dit que par respect pour moi il avait enduré toutes ses autres injustices; mais que lui envier sa dernière, son unique consolation, le priver de voir sa nourrice, afin qu'il ne lui restât pas même l'ombre d'une mère, c'était un trait de barbarie dont une marâtre seule était capable; et que, puisqu'elle n'était plus pour lui qu'une furie, il voulait la fuir. Obtenez, lui dit-il, d'un père que vous avez dénaturé, obtenez qu'il me chasse de sa maison: c'est la dernière grâce que lui demande son enfant.

Vous croyez bien que de ces plaintes on ne me rapporta que ce qu'elles avaient d'atroce. *Une marâtre, une furie, un père dénaturé*, voilà, me dit ma femme, voilà comme à douze ans il parle de vous et de moi. Je vous afflige, et je suis moi-même inconsolable de voir un tel caractère se décider dans un enfant. Mais le naturel dans un âge aussi tendre n'est peut-être pas inflexible. On m'a parlé d'un homme sage, qui, dans un prieuré voisin de la forêt de Lions, prend chez lui des enfans, et les élève avec le plus grand soin. Il a surtout le don de leur plier le caractère; et les esprits les plus opiniâtres, il les rend dociles et doux. Elle m'en cita des exemples; et en m'en voyant accablé: Que voulez-vous, dit-elle, c'est un mal d'où peut naître un bien. L'âme de votre fils annonce une grande énergie; mais il faut le dompter, si vous ne voulez pas que sa fougue l'emporte aux excès les plus effrayans.

Qu'aurais-je opposé à ces conseils, persuadé, comme je l'étais, que les violences de mon fils étaient un vice de la nature? Je consentis à son éloignement qu'il semblait désirer lui-même. Un village, une solitude au fond d'une forêt, rien ne put le faire balancer.

Le jour de son départ, lorsqu'il vint prendre congé de moi, il

s'avança d'un air sérieux et posé qui m'aurait surpris dans un homme. Allez, mon fils, lui dis-je, allez apprendre à vous vaincre vous-même, et revenez à moi dans quelque temps plus docile et plus modéré. Embrassez-moi : adieu. Ce fut dans ce moment que son pauvre cœur se brisa. Au lieu de se jeter entre mes bras, le malheureux se prosterna, me prit la main..... Ah! mon ami, je crois encore sentir sur cette main l'impression brûlante de ses lèvres. Tu n'es donc pas insensible, lui dis-je en le voyant suffoqué de sanglots? Insensible, moi! ah! mon père, dit-il d'une voix déchirante. Eh bien! repris-je, si tu es né bon, si tu aimes ton père, promets-lui de te corriger. Me corriger, de quoi? demanda-t-il d'une voix étouffée. Quel est le crime de votre enfant? Est-ce de n'avoir plus de mère? Est-ce d'avoir..... Il s'arrêta, et levant sur mes yeux un regard qui me perça l'âme : Mon père, me dit-il, mon père, au nom de celle qui n'est plus, bénissez votre enfant, il va se séparer de vous. Il était à mes pieds; et tandis que je lui donnais ma bénédiction, il les arrosait de ses larmes.

J'étais attendri comme lui; et la nature, qui me parlait dans ses regards et dans mon cœur, allait nous réconcilier; mes bras allaient s'ouvrir, le pardon était sur mes lèvres. Hélas! un mot de plus, que de tourmens je me fusse épargnés!

Dans ce moment parut sa belle-mère avec ses deux enfans. Mon fils, lui dis-je, levez-vous, baisez la main à madame, et demandez-lui ses bontés. A ces mots ses larmes tarirent, toute son âme se révolta, et un regard d'indignation fut le seul adieu que ma femme reçut de lui. Je lui dis d'embrasser ses frères, il les rebuta fièrement; et revenant tomber à mes genoux : Mon père, me dit-il, pardon! je vous aime, je vous révère; mais ne me forcez pas à baiser la main qui m'opprime; ne me commandez pas d'embrasser.... Levez-vous, enfant dénaturé, je ne vous connais plus, lui dis-je; et comme il s'éloignait avec l'égarement du désespoir sur le visage : Qu'il parte, m'écriai-je, et qu'il ne reparaisse jamais devant mes yeux.

Ce que j'avais vu de la fougue et de l'âpreté de son caractère, la persuasion où j'étais que sa haine pour sa belle-mère était injuste, et l'espérance que l'éloignement, l'âge, les soins et les leçons d'un maître, homme de bien, corrigeraient en lui ce mauvais naturel; tout cela, dis-je, adoucit dans mon âme l'impression de ses adieux, et je ne vis dans son absence qu'un bien pour lui et pour moi-même.

Mais la funeste prévention qui l'avait perdu dans l'esprit de son père le poursuivit auprès de son instituteur. Cet honnête homme était un composé de mœurs rustiques et de mœurs pédantesques.

Vous jugez comment il s'y prit pour corriger un caractère qu'on lui annonçait comme indomptable, et qu'on lui ordonnait de rompre, s'il ne pouvait le fléchir. Une discipline sévère et triste, un ton rude, une règle étroite et rigoureuse, toujours accompagnée de menaces et de châtimens; tout ce que la domination a de plus rebutant et l'esclavage de plus pénible, fut le système d'éducation auquel fut soumis mon enfant. Il en fut révolté, et il prit en aversion tous les devoirs qu'un maître si dur lui imposait.

Mais ce qui l'affligeait le plus, c'était d'entendre dire, lorsqu'il se plaignait de la gêne et de la rigueur de sa situation, que telle était la volonté d'un père justement irrité. Justement irrité! s'écriait-il en versant des larmes amères; ah! s'il avait connu, ah! s'il pouvait connaître le cœur de son enfant! Périssent les méchans qui ont aigri le cœur d'un bon père! Périsse le serpent qui chaque jour ne cesse d'y verser son venin! Et quand son maître lui reprochait de haïr l'étude: Non, disait-il, ce n'est pas l'étude que je hais, c'est la vie; et je ne sais pourquoi je diffère à m'en délivrer.

Tout sévère qu'était son maître, il fallait bien, pour le calmer, qu'il s'adoucît quelquefois lui-même. Mon fils avait donc par intervalles des momens de dissipation; mais il n'usait de sa liberté que pour chercher la solitude; et lorsqu'on l'y trouvait plongé dans sa noire mélancolie, et qu'on lui en demandait la cause: Je suis malade, disait-il. — Et où est votre mal? Il est là, répondait-il en se frappant le sein à l'endroit où battait son cœur.

Si dès-lors j'avais su ce que j'ai su depuis, j'aurais senti mon injustice, et je serais allé, en dépit de ma femme, embrasser, consoler mon malheureux enfant. Une seule de mes caresses, une marque de mon amour aurait changé son caractère; il se fût adouci, attendri dans mes bras. Mais ce n'était jamais à moi que son maître écrivait, et je ne voyais de ses lettres que ce qu'il y avait de désolant pour moi. Enfin un trait de cruauté que je ne puis pardonner, même à l'ombre de celle qui en a été coupable, c'est de m'avoir soustrait les lettres que mon fils m'écrivait dans les accès de sa douleur.

Ce fut le désespoir où le réduisit mon silence qui lui fit prendre enfin sa dernière résolution. Il s'échappa; et le voisinage de la forêt de Lions ayant favorisé sa fuite, une nuit lui suffit pour le dérober aux poursuites d'un homme qui avait peu de moyens de faire courir après lui.

Lorsque je reçus la nouvelle de son évasion, ou de sa mort peut-être, j'éprouvai la commotion qu'un accident aussi funeste peut causer à l'âme d'un père. Mais ma femme eut l'adresse d'étourdir ma douleur, en feignant de ne voir dans cet événement qu'une folie de jeunesse, et en m'assurant que dans peu de

rs, ou mon fils serait ramené, ou il reviendrait de lui-même. attendant, nous convînmes ensemble de n'en faire aucun it; mais je n'épargnai rien pour tâcher de le retrouver. Celle mes idées qui me donna le change, fut que mon fils se serait ivé sur quelque navire marchand, comme il arrive aux enfans peuple. Je fis écrire dans les ports; et, sans le nommer, j'y nnai son signalement. Mais les recherches les plus exactes et plus diligentes me furent inutiles; et au bout de six mois espérances trompées, j'eus la cruelle persuasion que mon fils était plus.

On ne négligea rien pour me distraire de ma douleur et pour cuper ma tendresse de l'intérêt de voir s'élever sous mes yeux deux enfans qui me restaient. Mais comme la nature eût ulu se venger des cruautés d'une marâtre, ses deux enfans nous rent enlevés comme par un souffle rapide; cette contagion, parmi ous si funeste au premier âge de la vie, les frappa tous les deux la fois; et leur inconsolable mère les suivit de près au tombeau. Me voilà seul, accablé de peines; mais ne me croyant point oupable, j'aurais eu le courage d'endurer patiemment toute la gueur de mon sort, si le ciel, qui ne laisse rien d'impuni, ne l'eût fait découvrir, au fond d'un secrétaire, les lettres déchiintes que mon malheureux fils m'avait écrites dans son exil, et ue ma femme m'avait cachées. Ah! mon ami, ce fut dès ce moient que je sentis s'attacher à mon cœur ce chagrin profond et ruel dont vous l'avez vu dévoré.

Quel style que celui de ces lettres! Je me souviens de la derière, et vous allez l'entendre : « Quoi, mon père! me disait-il, » jamais un mot de consolation pour votre malheureux enfant! » Dix lettres les plus tendres et les plus suppliantes, dix lettres » arrosées des larmes d'un fils innocent, et qui ne vous demande » que de cesser de le haïr, n'ont pu me l'obtenir cette dernière » grâce! O mon père! écrivez-le-moi ce mot qui me rendra » la vie : *Mon enfant, je ne te hais point.* Ces sacrés caractères » tracés de votre main seront baisés mille fois le jour; ils seront » empreints sur mes lèvres, ils seront gravés dans mon cœur. Il » est pour vous ce cœur plein de respect et de tendresse; ce n'est » pas de vous qu'il se plaint; cessez donc de le déchirer. Il a eu le » courage de tout souffrir jusqu'à présent; mais le silence, l'aban» don, l'oubli ou la haine d'un père est un malheur au-dessus de » ses forces; je sens qu'il y va succomber. »

Figurez-vous, s'il est possible, poursuivit M. de Vaneville, quelle fut ma douleur et mon indignation. Avoir intercepté les lettres de mon fils, et nous avoir fait croire, à lui que je l'abandonnais,

à moi qu'il bravait ma colère! Rien de plus criminel; et ce n'est qu'à vous seul que je l'ai révélé ce honteux et funeste secret.

Voyez, nous dit Voltaire, comme le sentiment le plus doux, le plus tendre de la nature, l'amour d'une mère pour ses enfans, devient lui-même atroce et funeste dans ses excès! Hélas! dit Vauvenargues, toutes les passions sont les filles de l'amour-propre; pour être injustes et cruelles, elles n'ont qu'à lui ressembler.

Alors, reprit Cideville, mon vieillard me conta comment, plus solitaire que jamais dans son intérieur, il y était poursuivi par des réflexions déchirantes. Je me rappelais, disait-il, mille traits de la haine que cette femme injuste avait conçue pour mon fils, et que j'aurais dû remarquer à travers ses déguisemens; je m'indignais d'avoir été capable d'une si aveugle faiblesse. Tantôt j'accusais la nature de n'avoir point parlé en faveur de mon sang; tantôt je me faisais un crime de ne l'avoir point écoutée; et mes ressentimens se tournaient contre moi. Ma maison me devint affreuse; le monde, où je croyais que tous les yeux me demandaient mon fils, me fut insupportable; et vous sûtes alors la résolution que je pris de le fuir et de me cacher.

J'allais partir, lorsque pour achever de me navrer le cœur, la nourrice de mon malheureux fils, Julienne, ayant appris que je l'avais perdu, vint me trouver toute éplorée; et dans l'effusion de son âme, elle me révéla le secret de leurs entretiens. Non, jamais père n'a éprouvé le mal qu'elle me fit en me les racontant. J'y vis tous les chagrins, tous les dégoûts qu'il avait dévorés sans oser m'en faire une plainte. Je vis que dans ce cœur si cruellement déchiré, son amour, son respect pour moi, étaient restés inaltérables; je vis enfin que j'avais été un mauvais père envers le meilleur des enfans. Et peut-être il n'est plus! m'écriai-je en me renversant, et je suis cause de sa mort, et mon crime est irréparable!

La pauvre femme, en mêlant ses larmes aux miennes, essaya de me consoler. Non, monsieur, me dit-elle, à moins que l'on n'ait eu la cruauté d'attenter à sa vie, et Dieu me garde de le croire! ou que quelque accident n'ait abrégé ses jours, votre fils n'est point mort. Vingt fois, dans la violence de ses chagrins, il m'a dit que si sa vie était à lui, sa résolution serait prise; mais aussitôt cet aimable enfant, levant les yeux et les mains vers le ciel, s'écriait: Non, elle est à vous, ô mon Dieu! vous me l'avez donnée cette triste et pénible vie; vous seul avez droit de me l'ôter; mais vous voyez tout ce que j'endure, ajoutait-il: pour récompense, rendez-moi quelque jour les bontés de mon père; j'oublierai dans ses bras tout ce que j'aurai pu souffrir.

Je repris donc quelque espérance; mais alors je me figurai ce qu'il devait souffrir encore; et toute consolation fut éloignée de mon cœur. Je me serais reproché comme un crime le plus petit mouvement de joie; une vie agreste et frugale avait encore trop de douceurs; je ne me pardonnais pas même les momens de diversion que pouvait faire à ma tristesse la culture de mes jardins. Ce travail, me disais-je, est volontaire et doux; et celui auquel la misère a condamné mon fils est dur et sans relâche; je m'amuse à parer une terre fertile; et lui peut-être, en gémissant, il défriche une terre ingrate, et la baigne de ses sueurs; des mets simples, mais abondans, vont être servis à ma table; et lui, que sais-je si un mauvais pain, un pain arrosé de ses larmes, ne lui manque pas quelquefois? Que sais-je si, sur un navire à la merci des flots, au milieu des orages, excédé de fatigue des manœuvres du jour, il n'est pas réveillé la nuit au bruit des vents et des tempêtes, tandis que je vais mollement goûter un tranquille sommeil? Oh! non, il n'était pas tranquille ce sommeil où me poursuivait l'image de mon fils. A table je croyais le voir pâle et languissant devant moi, et tous les mets dont je goûtais me semblaient mêlés d'amertume. Enfin, vous le dirai-je! quand je me voyais seul en présence de cette image, les larmes coulaient de mes yeux; je tendais les bras à mon fils, et je lui demandais pardon.

C'est ainsi, mon ami, que dans ma solitude, compagnon des travaux de ces hommes agrestes, à qui, pour dédommagement, la nature a donné la joie, mais que ma tristesse affligeait, j'ai passé trois ans de ma vie; et je ne vous peins que faiblement ce long deuil de l'âme d'un père, cette immense nuit de douleur.

Cependant qu'était devenu mon fils? et comment l'ai-je retrouvé? c'est ce que je lui laisse à vous conter lui-même quand vous serez seul avec lui.

Alors les deux époux et leur ami étant venus nous joindre, la promenade se dirigea vers le coteau, d'où nous jouîmes du spectacle du labourage, majestueusement terminé par un beau coucher du soleil.

Le lendemain, en se promenant avec moi, le jeune homme reprit l'histoire de sa fuite, où son père l'avait laissée.

Monsieur, me dit-il, si mon père vous a parlé de mon enfance, mes torts vous sont connus; je suis né violent; ma sensibilité fut mise à des épreuves douloureuses; je ne sus pas la modérer; ce fut la source de nos malheurs. Je n'avais plus de mère, et mon père était tout pour moi. Je l'aimais du fond de mon âme; je fus jaloux de son amour. Cette jalousie me rendit triste, impatient, farouche; et mon père désespérant de m'apprivoiser, m'éloigna.

Dans cet exil où j'aurais eu besoin d'être adouci, je fus sévèrement traité; et ne croyant jamais pouvoir être plus malheureux, je m'évadai. Je m'étais fait céder, en échange de mon habit, le vêtement d'un pasteur de mon âge; sous ce déguisement je me dépaysai. Je cheminais la nuit, évitant les villages, et par des sentiers détournés, j'allais cherchant quelque ferme isolée où l'on eût besoin d'un pasteur. Enfin ce fut dans un hameau voisin de Fleury et d'Aumale que je trouvai l'objet de mon ambition.

Dans cet état libre et tranquille, ayant du pain et du laitage en abondance, dormant sur de la paille fraîche, et m'éveillant au point du jour pour commander aux animaux dociles que je menais au pâturage, je n'aurais pas été à plaindre, si au souvenir de mes peines ne s'était pas mêlé le souvenir d'un père que je croyais voir irrité, menaçant et inexorable, me préparer des châtimens dès que l'on m'aurait retrouvé.

Au bout de quelques mois cette inquiétude cessa, et j'eus la cruelle assurance d'être oublié ou d'être abandonné. Alors ma tristesse plus calme n'en fut que plus profonde; et le silence des campagnes, la vaste solitude qui s'étendait autour de moi, et dans laquelle j'étais errant, ne fit que me plonger plus avant tous les jours dans ma sombre mélancolie, surtout quand ma pensée se fixait sur l'abîme qui me séparait de mon père, et que je disais en moi-même : *Je ne le verrai plus*, je tombais dans l'abattement. Ma faible tête y aurait succombé, sans la douce distraction qu'heureusement je m'étais ménagée; car moins ennemi de l'étude que de la gêne, je n'avais pu me détacher de mon livre chéri; Virgile ne me quittait pas. Les *Eglogues* m'associaient à Tytire et à Mélibée, et moi-même, en me déguisant, j'y avais pris le nom d'Alexis : les *Géorgiques* ennoblissaient à mes yeux mon nouvel état; j'y voyais la campagne honorée par mon poëte; je le lisais avec orgueil.

Un jour qu'à l'ombre d'un vieux saule, je m'étais livré à cette lecture consolante, je m'endormis; et pendant mon sommeil, vint à passer auprès de moi un homme retiré du monde, et rendu misanthrope par de justes ressentimens; c'était ce M. de Nelcour. Il aperçut un livre ouvert sous la main d'un jeune pasteur. Cette nouveauté l'étonna. Curieux de savoir quel était ce livre, il se baissa, et il vit que c'était Virgile. Il ne voulut pas m'éveiller; mais dans sa promenade, rôdant autour du saule, il ne me perdit point de vue, et à mon réveil, il vint à moi.

Jeune homme, me dit-il, je viens de voir à côté de vous quelque chose de bien étrange, un livre ouvert, et ce livre est Virgile! Est-ce que vous lisez Virgile? Et si telle a été votre éducation, par quel malheur êtes-vous réduit à la condition de pasteur?

Il n'est pas, lui dis-je, impossible qu'un orphelin, bien élevé, tombe dans la misère; je suis cet orphelin. Il voulut savoir d'où je venais, quel était mon nom, ma naissance : Je m'appelle Alexis, lui dis-je, vous voyez d'ici mon hameau; vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage. Et comme il semblait s'étonner de ma dissimulation, je m'étonnai à mon tour qu'un passant me demandât des confidences. La fierté de cette réponse lui inspira pour moi de l'estime.

Je vous sais bon gré, me dit-il, d'être prudent, quoique jeune encore. Eh! que n'ai-je su, comme vous, de bonne heure, ne pas me fier aux passans! Cependant ma curiosité est si naturelle et si juste, qu'au moins, ajouta-t-il, devez-vous la croire innocente; et l'intérêt qu'inspirent le malheur et votre âge suffit pour la justifier.

Je lui fis des excuses d'avoir si mal répondu à cette marque de bienveillance. Mais, monsieur, lui-dis je, à quoi bon se souvenir, dans le malheur, de ce qu'on a été et de ce qu'on n'est plus? C'est au moins un surcroît de peine. Je veux n'être connu que pour un pasteur que je suis. Ce n'est ni à vos yeux, ni aux miens que je rougis de l'être; Virgile nous a dit que les dieux l'ont été; mais tout le monde ne sait pas combien la vie pastorale a été honorée et devrait l'être encore. J'oserai donc, sans savoir qui vous êtes, vous supplier de ne point me trahir. Je suis un enfant délaissé, mais je gagne ma vie en me rendant utile : et vous la troubleriez cette vie innocente, si vous abusiez du secret que vous m'avez surpris dans mon sommeil : au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, ajoutai-je, promettez-moi de le garder.

Je vous le promets, me dit-il, mais à condition qu'il me sera permis de venir passer avec vous quelques heures du temps que vous serez au pâturage. Comme vous, mon enfant, je connais le malheur; j'ai, comme vous, le goût de l'étude, j'aime Virgile, nous le lirons ensemble; et lorsque nous serons plus connus, plus sûrs l'un de l'autre, une confiance mutuelle mêlera ses épanchemens aux charmes de nos entretiens.

Quoi! s'écria Voltaire, il ne l'emmena point? Patience, dit Vauvenargues, il ne le connaît pas, et Alexis peut fort bien n'être qu'un petit libertin. Qu'importe, dit Voltaire, ce libertin lisait Virgile, il était fier de garder un troupeau, et il supportait le malheur.

Ce galant homme, reprit Alexis (car il s'appelait de ce nom), revint assidûment se promener au pâturage. Nous y passions ensemble une partie des beaux jours de l'automne, et ces jours coulaient doucement. Virgile, Horace qu'il m'avait fait connaître, et que je commençais à goûter comme lui, quelques livres

français qu'il apportait et qu'il me faisait lire, Montaigne, La Fontaine, Racine et Fénélon, se diputaient notre loisir.

Mais dans les intervalles de nos lectures, M. de Nelcour essayait de temps en temps de pénétrer le secret de mon infortune. Est-il possible, me dit-il un jour, qu'un enfant comme vous n'ait pas au moins trouvé dans sa famille ou dans le monde quelqu'un qui l'ait pris en pitié? Je n'ai, lui dis-je, imploré la pitié de personne: tout jeune que je suis, je sais que dans le monde les malheureux sont importuns.

Ah! que vous avez bien raison, me dit-il (car, sans le savoir, je touchais à l'endroit sensible de son âme); et alors il me raconta qu'il avait été dans sa jeunesse ce qu'on appelle un homme aimable; qu'il s'était ruiné à être libéral; que de cent bons amis qu'il avait eus à ses soupers et à ses fêtes, pas un seul, dans sa décadence, ne lui avait offert son secours; que les femmes qui le citaient comme un modèle de galanterie et d'agrément, l'avaient trouvé changé à faire peur dès qu'elles l'avaient su ruiné; et que plus sage à ses dépens, il avait pris, sans balancer, le parti de vendre ses biens, de payer ses dettes, et de se retirer dans un petit domaine, le seul qu'il se fût réservé.

Je l'écoutais avec intérêt, me contant ses folies, sa crédulité vaine, ses illusions, ses erreurs, mais sa confiance n'attira point la mienne; et voyant qu'elle lui échappait toutes les fois qu'il voulait la surprendre, il prit le parti sage de la laisser venir.

Oh ça, mon cher Alexis, me dit-il un jour, voici bientôt l'hiver, et nous allons ne plus nous voir; savez-vous que cela m'afflige? Cela m'afflige aussi, lui dis-je en soupirant. Pourquoi donc, reprit-il, nous affliger l'un l'autre? pourquoi nous séparer? Dans ce village de Fleury, tout voisin de votre hameau, je vis tranquille et solitaire; et des débris de ma fortune, j'ai conservé de quoi vieillir assez heureux encore; venez y être heureux avec moi. Le plus doux de mes soins est d'élever une jeune orpheline pour qui j'ai beaucoup de tendresse; si vous partagez son asile, j'aurai deux enfans au lieu d'un.

Monsieur, lui dis-je, il y a dans vos bontés un caractère de franchise qui me fait un devoir de vous parler à cœur ouvert. Ma passion dominante est l'amour de la liberté, et je ne connais d'homme libre que celui qui, n'ayant à faire qu'à lui-même et à la nature, force par son travail la terre à le nourrir. Je veux devenir cet homme-là; je veux être ou le laboureur, ou le jardinier de Virgile.

Avec moi, me dit-il, vous serez l'un et l'autre: une bonne ferme à régir, un beau jardin à cultiver; voilà ce que je vous propose. Pour la conduite de la ferme, j'y suis novice encore;

ous nous en instruirons ensemble. Pour la culture du jardin, je ne crois en état d'en donner des leçons. Cette espérance me décida; t après avoir pris congé de ma fermière, je suivis M. de Nelcour.

Je trouvai, en effet, chez lui un jardin cultivé, soigné à faire nvie, et une petite Natalie, âgée de neuf ans, belle comme le jour.

Vous voyez, me dit-il, dans cette aimable enfant le charme de ma solitude. Elle ne me doit pas la vie; mais l'habitude de nous aimer nous est devenue si naturelle, que le lien de l'adoption nous tient lieu de celui du sang. En épousant sa mère, veuve de M. de Léonval, capitaine de grenadiers, tué à l'attaque de Denain, j'adoptai cette enfant qu'il laissait sans fortune, glorieux d'acquitter ainsi ma patrie envers ce brave homme. Natalie annonçait déjà le caractère le plus aimable; et presque aussi chérie de moi que de sa mère, elle rendait notre union plus tendre encore et plus heureuse; mais ce bonheur fut de peu de durée; et bientôt Natalie et moi nous eûmes à pleurer, elle une bonne mère, et moi une excellente femme. Mon ami, me dit-elle en mourant, je vous lègue ma fille; c'est mon unique bien. Servez-lui de père et de mère. Je le promis, et je tins parole; mais comme je n'ai plus de fortune à laisser à ma chère enfant, je l'élève dans la simplicité des mœurs, des goûts et des plaisirs champêtres. Cette ferme sera sa dot, ce ménage sera le sien.

Je ne sais quelle était la pensée de M. de Nelcour en me parlant ainsi; mais pour moi, dès lors je crus voir quelque légère vraisemblance dans l'espoir d'être un jour l'époux de Natalie; et je me pris pour elle de ce tendre intérêt qui, en passant par tous les degrés des amitiés de mon âge et du sien, devient amour dès que l'amour peut naître.

Chéri moi-même de M. de Nelcour, nos travaux, nos lectures, nos promenades, les soins que nous donnions à l'éducation de Natalie, la plus précieuse de nos plantes, tout était commun entre nous. Nos jours étaient remplis, nos nuits étaient paisibles. Les mois et les saisons s'écoulaient à Fleury avec la rapidité de la pensée; et M. de Nelcour ne cessait de dire qu'il n'avait rien laissé dans le monde qui fût digne de ses regrets. Mais moi j'y avais laissé un père, et son image venait sans cesse me reprocher d'être heureux loin de lui.

L'intéressante et belle Natalie répondait à nos soins avec une docilité charmante. Grâce à la vie active qu'elle menait à notre exemple, sa taille, en s'élevant, déployait mille charmes; elle avait la souplesse des arbrisseaux qu'elle avait plantés; son teint avait l'éclat des fleurs et la fraîcheur des fruits que ses mains cultivaient; et mise en simple jardinière, tantôt la serpette à la main,

tantôt le clayon sur la tête, ou la corbeille au pli du bras, vous l'auriez prise pour la déesse dont elle recueillait les dons.

Adieu l'étude, disait Voltaire, le jardin va tout envahir. Oh non, reprit Cideville, l'étude avait son tour; et c'était là que par des traits d'un naturel ingénieux, l'esprit et l'âme de Natalie, son caractère, et quelquefois le sentiment qui l'animait, se laissait voir dans toute sa candeur.

Comme moi, me disait Alexis, Natalie s'apercevait du progrès que faisait en elle et en moi-même notre mutuelle amitié, mais nous étions loin tous les deux d'en prendre aucune inquiétude. Bien aises d'être ensemble, occupés l'un de l'autre, elle avec sa douce gaieté, moi avec ma mélancolie, nous respirions l'amour comme on respire l'air, nous jouissions du plaisir de nous voir comme on jouit de la lumière : une heureuse sécurité nous en dérobait le péril. Mais vint le temps où M. de Nelcour, plus clairvoyant que nous et moins tranquille, n'osa plus nous laisser sur la foi de notre innocence; et quand Natalie eut seize ans, il résolut, ou de savoir de moi si j'étais fait pour elle, ou de m'en éloigner.

Alexis, m. dit-il, je crois avoir assez long-temps attendu votre confiance : elle était due à mon amitié; elle s'y est refusée; je ne m'en plaindrai point. Mais dans l'âge où vous êtes, il ne m'est plus permis de vous retenir près de moi, qu'au titre le plus saint : c'est à vous de me dire si vous avez le droit d'y prétendre.

Oui, monsieur, je l'aurais ce droit, lui répondis-je, et ma naissance me le donne; mais mon malheur me l'interdit. Je suis dans la disgrâce d'un père, hélas! cruellement trompé, et non moins à plaindre que moi, car il est obsédé par les ennemis de son sang; et c'est de sa bonté que leur malice abuse. Homme juste, mais faible, hélas! c'est son secret et non pas le mien que j'ai cru devoir vous cacher; c'est pour ne pas l'accuser à vos yeux, c'est pour ne pas vous réduire vous-même à la cruelle alternative de me livrer à sa colère, ou de me dérober à lui, que je ne vous l'ai pas nommé. Ne le blâmez donc pas ce silence religieux, et qui ne m'est que trop pénible. Vous saurez qui je suis, lorsque le ciel m'aura rendu l'indulgence et l'amour d'un père. Alors, s'il en est temps encore, Alexis viendra mettre aux pieds de Natalie, aux pieds de votre aimable enfant, la fortune que sa naissance lui aura permis d'espérer. Jusque-là je m'éloigne le cœur plein de regrets, de reconnaissance et d'amour. Ne m'oubliez jamais, monsieur; daignez m'aimer encore, moi qui vous chérirai toujours.

Mon ami, me dit-il, il m'est doux de savoir qu'un sentiment si vertueux vous a seul imposé silence. Oui, sans doute, malheur aux enfans dont la plainte révèle les torts de leur père! Mais moi,

aurais un bien cruel envers vous, si je vous laissais me quitter vous assurer une place ; j'en ai une à vous proposer. Non loin , auprès de Neufchâtel, dans le village de Flamais, s'est é, depuis quelque temps, un homme respectable, qui s'est , m'a-t-on dit, la même occupation que moi. Il cherche un dinier habile; je crois en être assez connu pour vous recommder à lui : c'est le président de Vaneville.

Jugez de l'émotion que ce nom me causa. Saisi, troublé d'étonment, je respirais à peine ; je sentais que ma voix allait teindre sur mes lèvres. Il me vit pâlissant, interdit, immobile; attribua mon saisissement à mon amour pour Natalie et à la iolence que se faisait mon cœur. Allons, mon ami, du courage, ie dit-il ; c'est pour nous, sans doute, une résolution pénible que e nous séparer; mais notre situation la rend inévitable.

Je ne répondis rien; j'avais d'autres pensées que celles qu'il me upposait. Je brûlais du désir d'aller revoir mon père; mais je royais retrouver près de lui ma mortelle ennemie avec ses deux enfans. Comment allais-je être reçu?

L'homme à qui je vais vous proposer, ajouta M. de Nelcour, est la probité même; et sous un air austère, tout le monde convient qu'il a de la bonté. Il est triste; mais sa tristesse le rend intéressant, car il est bien à plaindre! il a perdu sa femme et deux enfans, sa dernière espérance. Il est seul à Flamais, il est livré à sa douleur. Ce sera pour lui, je l'espère, une consolation que d'avoir près de lui un jeune homme aussi bon, aussi estimable que vous.

Ces nouvelles firent en moi une révolution soudaine : mais au lieu de la joie qu'elles auraient pu me causer, ce fut un sentiment religieux qui me saisit; car dans ces malheurs si rapides, je crus voir, je l'avoue, un châtiment surnaturel. Dès ce moment, vous pensez bien que ma résolution fut prise. Oui, monsieur, écrivez, lui dis-je, offrez-lui mes services à ce vertueux solitaire; mais ne lui dites rien de ce que vous savez de moi.

Il écrivit, il fit l'éloge de mes mœurs, de mon caractère, de mon habileté dans l'art de la culture; et, sans laisser rien entrevoir de ma première éducation, il répondit de moi. Je fus agréé; je partis; mais l'impatience où j'étais de revoir mon père ne me rendit pas insensible au regret de quitter ma chère Natalie. Adieu, lui dis-je, mademoiselle. En m'éloignant de vous, je ne renonce pas à l'espérance de vous servir. Puissent les jeunes arbres que nous avons plantés et cultivés ensemble vous faire souvenir quelquefois d'Alexis! Puissiez-vous en cueillant ces pommes, et ces pêches qui vous ressemblent, désirer qu'Alexis les cueillît encore avec vous!

La pauvre enfant laissa couler des larmes, et d'une voix qui me

toucha sensiblement, elle me dit ces mots : Adieu, Alexis. Je serais bien fâchée de ne plus vous revoir. Souvenez-vous de Natalie.

Je pris le chemin de Flamais, le cœur rempli de joie et d'espérance, d'inquiétude et de frayeur. J'allais revoir mon père ; mais j'allais le revoir pleurant une femme que j'avais offensée, et deux enfans que j'avais rebutés. Si plus soumis et plus docile, je lui étais resté ; si j'avais su me vaincre et tout souffrir, il aurait eu en moi un fils pour essuyer ses larmes. Mais malheureux ! après ma révolte et ma fuite, après un coupable abandon, comment paraître devant lui ? Aurais-je, avant que d'être reconnu, le temps d'expier mes erreurs, d'adoucir ses ressentimens, et d'amener son cœur à la clémence ? Sept ans d'absence et de travail, tous mes traits altérés, mes cheveux et mon teint brunis ; ce vêtement, cet air rustique pouvaient me rendre méconnaissable à d'autres yeux ; mais le serais-je aux yeux d'un père ? Eh bien, disais-je, si la nature lui parle et me trahit, je saisirai l'instant de tomber à ses pieds ; et au lieu de son indulgence, j'implorerai sa miséricorde... Mais alors mon pardon sera celui d'un criminel à qui son juge aura fait grâce ; et qui sait s'il ne verra point dans M. de Nelcour le complice de son enfant, et le complaisant inhumain qui lui aura dérobé ma fuite ? Ah ! s'il se frappe de cette idée, plus d'espérance de me concilier pour notre aimable Natalie sa bienveillance et sa faveur. Telles furent les réflexions dont je fus occupé dans mon voyage de Fleury à Flamais ; et j'y arrivai tremblant d'être reconnu par mon père.

Hélas ! soit que ses yeux, affaiblis par les larmes, ne vissent plus en moi que des traits vagues et confus, soit que je fusse réellement changé au point d'être méconnaissable, il ne se douta point qu'il revoyait son fils. Mais moi, quelle impression soudaine et déchirante n'éprouvai-je pas à sa vue ! Le chagrin, encore plus que l'âge, avait ridé son front ; les pleurs que je lui avais coûtés semblaient avoir sillonné ses joues ; la tristesse l'avait courbé vers le tombeau.

O Dieu de la nature ! tu sais quel mouvement de douleur et d'amour m'allait prosterner à ses pieds. Mais tout à coup je me sentis intimidé par mes remords ; je le fus par cet air austère, par cette tristesse profonde qui sur son visage annonçait un cœur dès long-temps ulcéré. En tremblant, je le suppliai d'être assuré de mon obéissance et de mon zèle pour son service. Il me dit de le suivre, me promena dans ses jardins, m'y distribua mes travaux, me ramena dans la demeure qui m'était destinée, et en attendant que mon petit ménage fût établi, il pourvut à tous mes besoins. A demain, me dit-il en me quittant : de bonne heure, à l'aube du jour, je serai moi-même à l'ouvrage.

Je dormis peu cette nuit-là, comme vous croyez bien ; mais j'éprouvai un soulagement inexprimable à me voir auprès de mon père, inconnu, et placé au gré de mes souhaits, pour mériter son indulgence, et pour lui faire voir combien j'étais changé. Rien ne me serait plus facile, en le servant, que de lui montrer une douceur inaltérable, une docilité parfaite, une obéissance profonde ; je ferais mes délices, plutôt que mes devoirs, de prévenir ses volontés ; et ce serait ce saint respect, cette piété filiale qui, dans son jardinier, lui ferait enfin reconnaître et pardonner son malheureux enfant. Mais pour dissimuler et contenir en moi les mouvemens de la nature, il fallait du courage ; et je me promis d'en avoir.

Le lendemain, l'aurore et moi nous le trouvâmes dans ses allées. Le travail fut silencieux, et seulement à de longs intervalles, quelques mots rompaient ce silence. Il me demanda d'où j'étais. Je répondis d'Anet : ce fut mon unique mensonge. — Avez-vous encore votre père ? — Oui, grâce au ciel. — Et votre mère ? — Je ne l'ai plus. Il soupira profondément. — Et que fait votre père ? Il travaille au jardin. — Est-il jeune encore ? — Il commence à être vieux. — N'a-t-il que vous d'enfans ? — Non, il n'a plus que moi. — Et vous l'avez quitté ! — Il l'a voulu lui-même. — Il est donc à son aise, et il peut se passer de vous ? — Oui ; mais si je mérite les bontés de mon maître, j'espère qu'il nous permettra de nous réunir près de lui. Alexis, me dit-il, soyez tel avec moi que vous avez été chez M. de Nelcour, sage, laborieux, honnête ; et dans peu, je vous le promets, vous aurez ici votre père : ce ne sera pas moi qui vous en priverai. A ces mots, il se détourna, et je lui vis essuyer ses larmes.

Je lui ai rappelé depuis ce premier entretien. Ah ! m'a-t-il dit, tu ne vis pas l'impression que faisait sur mon cœur chaque mot que tu répondais. Il y avait alors plus d'un an que les noms de père et de fils n'avaient pu sortir de ma bouche : je ne me sentais pas la force de les prononcer, c'était comme un poids sur mon cœur, et avec toi, je me soulageais à les dire et à les entendre.

Satisfait de me voir redoubler tous les jours d'activité, de diligence, lui créant un jardin nouveau, lui enseignant avec modestie une culture qui lui était inconnue, mon père avait quelquefois la bonté de modérer mon ardeur au travail, et un penchant involontaire le ramenait sans cesse auprès de moi. Alexis, quel âge avez-vous ? me demanda-t-il un jour. — Vingt-un ans. — Vingt-un ans ! Il poussa un soupir, et il garda un long silence.

Ah ! dit Vauvenargues à Voltaire, *il me rappelle Egiste ; Egiste est de son âge !*

Après quelque tour de jardin qu'il fit, reprit Alexis, pour soulager son âme, il revint à moi et me dit : Alexis, n'êtes-vous pas dans l'intention de vous marier ? Oui, monsieur, j'y ai pensé, lui dis-je ; et si tel est votre bon plaisir et la volonté de mon père, je crois avoir trouvé à Fleury celle qui me rendrait heureux. — Quel âge a-t-elle ? — Elle a seize ans. — Appartient-elle à des gens honnêtes ? — C'est la fille d'un homme qui a donné son sang pour l'État. — Bonne extraction ! — A l'âge de sept ans elle a perdu sa mère, ainsi que moi. — Pauvres enfans ! Et qui a pris soin d'elle ? — C'est monsieur de Nelcour. — Elle est jolie sans doute ? — Quand elle serait laide, elle serait aimable encore : c'est la douceur, la bonté même ; M. de Nelcour la chérit comme si elle était son enfant. — C'est donc un homme charitable, un homme bienfaisant que M. de Nelcour ? — Oui, monsieur, un excellent homme ; et ses bontés pour Natalie et pour moi vous en sont témoins. Il a fait des folies, reprit mon père ; mais les folies d'un homme faible et facile, je les pardonne : il est encore, hélas ! bien heureux que cette faiblesse ne lui ait coûté que sa fortune. Elle coûte souvent plus cher. Sait-il que vous aimez Natalie ? — Il s'en doute. — C'est pour cela peut-être qu'il vous éloigne d'elle ? — Peut-être bien. — Pourquoi ne vous a-t-il pas mariés ? — Ah ! monsieur, il fallait le consentement de mon père ; et je n'ai pas osé le demander. — Pourquoi ? — L'orpheline n'a presque rien. — Elle a sa bonté, sa sagesse, son heureux naturel ; c'est une riche dot que cela. — Oui, monsieur ; mais mon père !... Ah ! je tremble de lui parler. — Il est donc bien sévère envers vous, votre père ? — Il l'a été, monsieur ; mais il n'en est pas moins sensible ; et, si je l'osais dire, il est bon comme vous. — En ce cas, j'espère obtenir qu'il consente à vous rendre heureux. S'il s'obstinait pourtant, je vous préviens que je n'ai point d'autorité à opposer à celle d'un père ; et vous-même, Alexis, il faudrait lui obéir. — Oui, monsieur, oui, je le promets, quand il s'agirait de ma vie. Jamais enfant n'a respecté son père et ne l'a aimé plus que moi. Je ne vous cache point que je trouve dans Natalie tout ce qu'on peut désirer dans sa femme, que je l'aime bien tendrement, et que pour moi il n'y a pas de bonheur sans elle. Mais mon père n'aurait qu'à me dire : Mon fils, il faut y renoncer, me suivre, et ne la plus revoir ; j'obéirais sans murmurer. Ah ! l'heureux père, s'écria le mien ! Alexis, va-t-en dès demain dire à M. de Nelcour qu'il me fasse l'honneur de me venir voir à Flamais, et qu'il m'amène l'orpheline. Je serai auprès de ton père son intercesseur et le tien. Mais je veux ta parole, que tant que je vivrai, vous ne me quitterez jamais. Je suis vieux, je suis seul.

J'ai besoin de consolation; j'en ai besoin plus que tu ne peux croire. Au moins, vous m'aimerez vous autres, et je vous traiterai tous les deux comme mes enfans.

A ces mots déchirans pour moi, je tombai à ses pieds, je les baignais de larmes, et j'allais me faire connaître. Mais si les chagrins du passé se renouvelant dans son âme, il n'allait plus voir Natalie d'un œil si favorable; si même il refusait de la voir!..... Je tremblais de détruire nos espérances, et dans le désordre où j'étais, mon père ne vit qu'un jeune homme amoureux et reconnaissant.

Le lendemain j'arrive chez M. de Nelcour, le cœur tout palpitant de joie. Vous avez mis, lui dis-je, le comble à vos bienfaits; et je viens vous en rendre grâces. Ce M. de Vaneville, ce vertueux vieillard qui se consumait de tristesse, et que le ciel a voulu consoler..... Monsieur, adorez avec moi la main qui m'a conduit: M. de Vaneville est mon père. Oui, c'est de vous que le ciel s'est servi pour me ramener à mon père; c'est à vous, monsieur, que je dois l'espérance de le fléchir. Faites appeler Natalie. C'est d'elle qu'il dépend d'achever mon bonheur, et je veux l'y intéresser.

Elle vint. Je leur racontai ce qui s'était passé entre mon père et moi; et à mesure que Natalie apprenait mon secret, son émotion, sa rougeur, son innocente et naïve joie me laissait pénétrer le sien. Elle nous avoua qu'elle avait pleuré mon absence, qu'elle avait bien souvent gémi de ne pouvoir pas être jardinière avec moi; que son bon ange lui avait prédit en songe qu'elle n'aurait jamais d'autre mari qu'Alexis; et qu'elle avait fait vœu, si son rêve s'accomplissait, que sous un berceau du jardin que nous cultiverions ensemble, nous éleverions un autel à cet ange consolateur.

Nous partîmes ensemble, M. de Nelcour, elle, et moi. Elle parut devant mon père, vêtue en simple villageoise; et sa grâce, sa modestie, l'ingénuité de son langage, le naturel de son esprit, et cette teinte de culture qui s'y laissait apercevoir à son insu, charmèrent notre bon vieillard. Sa beauté la rendit encore plus intéressante à ses yeux. Il témoigna combien il savait gré à M. de Nelcour d'avoir cultivé son enfance; il le retint trois jours chez lui, et durant ces trois jours il ne fut occupé que de notre aimable orpheline. Enfin, comme elle allait retourner à Fleury: Je suis décidé, me dit-il, je vais écrire à votre père. Vous porterez ma lettre; et si, comme je le présume, il approuve ce mariage, vous l'amenerez avec vous. Dites-moi son nom, dites-moi le nom du père de Natalie.

Ce fut alors que je sentis frémir toutes les fibres de mon corps et palpiter toutes mes veines.

Monsieur, lui dis-je, vous me voyez tremblant de l'aveu que je vais vous faire. Ce n'est pas assez de solliciter le consentement de mon père; et puisque vous avez tant de bonté pour moi, c'est d'abord mon pardon, ma grâce qu'il faut implorer. Votre grâce reprit mon père avec étonnement? Seriez-vous criminel? — Oui, monsieur, je le suis. Oui, c'est un fils coupable et repentant qui faut mettre à ses pieds; si mes larmes vous touchent, c'est parce qu'il faut l'attendrir; car pour ne rien dissimuler à mon généreux protecteur, ma première jeunesse a peut-être causé de cruels chagrins à mon père. Comment cela, me demanda-t-il d'un air interdit et troublé? — Par ma violence indomptable, par mes fougueux emportemens.

Il m'écoutait, il frémissait, ses yeux étaient attachés sur les miens, et je voyais le tremblement de ses genoux et de ses mains redoubler à chacune de mes paroles. Ah! m'écriai-je enfin, au nom de la nature, au nom de votre sang, monsieur, demande grâce pour un jeune insensé qui s'est dérobé à son père, et qui depuis sept ans n'ose paraître devant lui. A ces mots je me prosternai. Ah! malheureux! c'est toi, s'écria-t-il en se précipitant sur moi et en me serrant dans ses bras; et moi, suffoqué de sanglots, je me sentais inondé de ses larmes. Ah! celles-ci sont douces, me dit-il; laisse-les couler. J'en ai versé de plus amères. — Ah! mon père! mon père! me les pardonnez-vous? — Oui, je te les pardonne, et tout est oublié, puisque tu m'es rendu. Mais tu ne viens pas affliger, désoler encore ma vieillesse; quelle est donc cette jeune fille que tu veux épouser? — Rassurez-vous, mon père: mademoiselle de Léonval n'est pas indigne de porter votre nom; à ces mots tout fut éclairci.

Venez, monsieur, dit-il à M. de Nelcour, venez que je vous remercie. Que ne vous dois-je pas! Vous me rendez mon fils, vous me le rendez corrigé. Et vous, fille d'un homme dont je chéris le sang, et dont j'honore la mémoire, venez faire avec votre époux les délices de mes vieux ans. Nous fûmes mariés dans ce même village; et pour habits de noces, nous voulûmes garder ceux que nous avions à Fleury.

Tel fut le récit d'Alexis; et quand il eut fini, nous retournâmes vers son père.

Cideville, me dit celui-ci, à présent que vous savez tout, soyez notre conseil. Mes enfans se trouvent heureux auprès de moi; dois-je les y laisser? M. de Nelcour est d'avis que, dans ce petit coin du monde, menant ensemble obscurément une vie active et paisible, élevant nos petits enfans, heureux à peu de frais, et assez riches pour nous donner les plaisirs de la bienfaisance,

nous formions comme une tribu d'amis de la campagne, que l'on bénira tous les jours.

Il a raison, s'écria Voltaire. Ce qu'il propose là est ma chimère favorite; ils seront trop heureux de la réaliser. J'étais de l'avis de Voltaire; mais lui, s'apercevant que Vauvenargues n'en était pas : Mes amis, nous dit-il, dans les temps de contagion il faut se tenir hors des lignes. Pensez donc que c'était alors le temps de la régence. Et quelle était, dans ce temps-là, la place d'un homme de bien et d'une jeune et innocente femme? Oui, j'aurais dit à ces deux époux : Tenez-vous là, faites-moi des enfans bien sains, bien vigoureux; qu'ils aiment comme vous la nature et la poésie, qu'ils apprennent de leur père à lire Virgile et Horace, et à cultiver leur jardin.

Vauvenargues sourit, et prenant la parole : Je donnerais, dit-il, ce conseil à des âmes d'une trempe molle et flexible; car l'homme de ce caractère serait bientôt vicieux par faiblesse, au milieu des vices du temps. Mais si je rencontrais un homme d'une probité vigoureuse, et dont la bonté naturelle eût autant de ressort que celle d'Alexis; si à côté de lui je trouvais une femme habituée dès l'enfance à des mœurs simples et modestes et à se rendre heureuse par des goûts innocens; je ne leur ferais pas l'injure de les tenir éloignés du monde; je les presserais au contraire d'aller lui apprendre à rougir. Le rare mérite, en effet, que celui d'être bon parmi les bons! C'est en face du vice, et du vice effronté, qu'il est beau d'être vertueux. Et puis pour acquitter la dette de la naissance et de la fortune, n'y a-t-il qu'à vivre en philosophe? et le fils d'un homme de lois n'est-il fait que pour végéter parmi les plantes de son jardin? Que M. de Nelcour, qui a laissé dans le monde les débris de son opulence, reste tranquille dans le port, et s'y console de son naufrage; que M. de Vaneville, qui a blanchi sous le faix des devoirs d'une grande place, se repose après ses travaux; cela est juste, et j'y consens. Mais je veux que son fils, assez jeune encore pour s'instruire et pour se rendre utile, vienne à son tour payer le tribut de ses veilles, de ses talens, de ses vertus; et que son aimable compagne vienne montrer à ses pareilles que leur dignité, leur bonheur, leurs plaisirs les plus purs, comme leur véritable gloire, tiennent à leurs devoirs fidèlement remplis.

Tel fut, reprit Cideville, le sentiment de notre bon vieillard et celui des jeunes époux.

A la bonne heure, dit Voltaire; cela est plus beau, j'en conviens. Mais si, dans le monde, Alexis devient un libertin, et Natalie une friponne, je le mets sur votre conscience; et ce n'est pas moi qui réponds que cela n'arrivera point.

Non, c'est moi, dit Cideville; et comme ils ont passé déjà plus de vingt ans ensemble, aussi unis, et presque aussi amoureux l'un de l'autre qu'ils l'étaient à Fleury, tout occupés du soin d'élever leurs enfans et de leur inspirer la bonté de leur âme, je crois pouvoir les citer pour exemple des vertueux ménages que le monde n'a point gâtés. Aussi leur père, qu'ils vont voir tous les ans dans sa retraite de Flamais, a-t-il fait graver sur l'autel qu'il a élevé dans son jardin au bon ange de Natalie, et sur lequel sont placés les bustes des deux époux, a-t-il fait, dis-je, graver ce témoignage que l'envie elle-même n'a jamais démenti :

Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule, au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur, et des flots toujours clairs
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

LA CASSETTE.

Hortense de Livernon avait reçu de la nature des qualités qui se trouvent souvent ensemble dans une jeune femme, mais qui sont rarement d'accord : elle était née avec une âme honnête, un cœur sensible et un esprit léger. Elle avait eu deux éducations qui ne s'accordaient guère mieux : l'une auprès de sa bonne mère, qui lui recommandait sans cesse d'être modeste et raisonnable; et l'autre devant son miroir, qui, tous les matins, lui répétait qu'elle était belle et faite pour avoir les plus brillans succès.

Dans la fleur de cette beauté, mariée au marquis de Vervanne, elle vécut avec lui trois ans dans la plus parfaite union. On ne leur reprochait que d'être dans le monde trop uniquement occupés l'un de l'autre. Ils avaient chez eux, disait-on, assez le temps d'être amoureux, et l'on prenait la liberté de les avertir, en ami, du ridicule qu'ils se donnaient.

Insensiblement le mari devint moins empressé, moins assidu; la femme, moins indifférente aux soins qu'on prenait de lui plaire. Quand l'un des deux se faisait attendre, on observa que l'autre regardait moins souvent à sa montre et n'avait plus l'air si distrait. Les voilà, disait-on, qui deviennent plus raisonnables; et l'on trouvait bien juste qu'après une première ardeur, ce beau feu se fût ralenti : il n'y aurait pas eu moyen de vivre avec eux plus long-temps, si cet amour avait duré.

Cependant, quoique l'espérance de succéder attirât chez la jeune femme un grand nombre de prétendans, et que, sans en flatter

aucun, elle n'eût pas non plus l'air de dédaigner leurs hommages ; quoique, de son côté, le marquis n'eût plus auprès d'elle ces assiduités gênantes qui rendent les maris importuns pour les aspirans, tout annonçait encore entre eux la plus heureuse intelligence; et six ans s'étaient écoulés sans qu'on y eût aperçu le plus petit nuage, lorsque tout à coup l'on apprit qu'ils étaient séparés, et que la femme venait d'être renvoyée à sa mère, au fond d'une province, dans ce vieux château solitaire de Livernon, que la veuve habitait.

Cette nouvelle, qui tomba comme une bombe au milieu du monde, donna lieu à mille conjectures ; mais en se combattant, elles se détruisaient, et l'on ne savait plus ce qu'on devait penser de ce terrible événement. Hortense, naturellement douce et bonne, s'était fait pardonner sa beauté, son bonheur; et ni la malice des femmes, ni la légèreté des hommes n'osait lui croire un tort sérieux et réel. Supposé même qu'elle en eût eu quelqu'un par accident, un mari qui lui-même avait enfin repris le ton de la galanterie, et qu'on voyait dans les coulisses protéger de jeunes talens, n'était peut-être pas au-dessus du reproche. Il aurait dû, en homme sage, dissimuler ce qui pouvait fort bien n'être qu'une légèreté. Et le moyen de vivre ensemble, si mutuellement on ne se passait rien ? Après tout, cette jeune femme avait été parfaitement décente, et si bien que personne, avant cette aventure, n'avait surpris en elle rien qui pût donner lieu au plus léger soupçon. C'était un mérite assez rare que celui de garder ainsi les bienséances, et une si bonne conduite méritait des égards et des ménagemens. Surtout l'éclat d'une rupture et le brusque renvoi d'une femme à sa mère était impardonnable dans un homme bien né; mais ce qui rendait le mari plus odieux encore, c'était la dureté qu'il avait, disait-on, de refuser aux larmes de sa femme la consolation d'emmener avec elle sa fille unique dans son exil : aussi, dès ce moment, fut-il regardé dans le monde comme un homme sans âme, comme un être dénaturé.

Pour lui, solitaire et sauvage, après l'emportement qui lui avait fait divulguer son malheur, il s'inquiétait peu de ce qu'on pouvait dire et penser de lui dans ce monde où il n'était plus et dont il ne voulait plus être. Un soin plus cruel l'occupait ; c'était de détacher son cœur de cette femme si long-temps chérie.

L'infidélité dont elle était punie n'avait que trop le caractère d'une évidence irrésistible, et le comble de la faiblesse aurait été de chercher une excuse où il ne pouvait y en avoir. Eh ! comment douterais-je qu'elle fût coupable, disait-il, après l'avoir moi-même surprise dans les bras d'un autre, dans les bras d'un ami perfide, qui ne venait chez moi, qui ne me prodiguait tant

de soins, tant de complaisances, que pour m'assassiner. Le traître! il est parti, sa fuite l'a dérobé à ma vengeance; et sans un autre éclat plus humiliant pour moi encore, je ne puis courir après lui. C'est lui qui, avec cet art flatteur et détestable où il excelle, aura séduit la malheureuse qui l'écoutait peut-être innocemment, et qui, sans voir le piége, s'y laissait attirer. Quel fléau que ces hommes séduisans et pervers qui vont se jouant de l'honneur et du repos d'une famille! Ah! c'est l'oisiveté, la vanité des femmes, leur coquetterie imprudente, leur crédulité insensée, leur inconstance qui les perd; mais nous qui, tous tant que nous sommes, passons notre jeunesse à inventer des artifices pour abuser leur innocence et triompher de leur faiblesse, avec quelle rigueur nous les en punissons, si elles viennent à succomber! Moi, par exemple, moi, qui me suis fait aussi un triomphe de leur défaite, combien je le déteste aujourd'hui dans un autre, ce crime dont à peine je daignais m'accuser, et de quel châtiment cruel je punis une femme faible et bien moins coupable que moi! Non, je ne la hais point; et après l'avoir adorée, je l'aime encore assez pour la plaindre et pour la pleurer; mais par un mouvement involontaire, irrésistible, je me sens repoussé loin d'elle. Il serait impossible à mon cœur d'approcher du sien. Je n'ai jamais manqué à la foi que je lui ai jurée, elle seule a trahi ses sermens, elle m'a trompé. J'aurais beau l'adorer, je ne la verrai plus: ce serait pour moi un supplice; je croirais la revoir encore dans les bras d'un rival aimé: cette image est ineffaçable, elle me poursuivra toujours.

Alors, se rappelant ses trompeuses caresses et le langage tendre qu'elle lui avait tenu tant de fois en présence même du perfide Onval qu'elle aimait: Non, non, s'écriait-il, jamais le souvenir de tant de perfidie ne sortira de ma pensée, et l'image de mon rival est comme un spectre horrible qui se présentera sans cesse entre elle et moi. Elle me demande sa fille!..... Non, ma fille n'est plus la sienne; elle a perdu le droit de l'avoir auprès d'elle. Ma fille n'ira point apprendre à flatter, à tromper, à trahir un crédule époux.

Etrange cruauté de l'amour-propre dans le cœur des hommes! Mais plus ils sont honnêtes et sensibles, plus ils seront inexorables dans ce triste ressentiment.

Malheureux à l'excès, Vervanne fut neuf ans solitaire et inaccessible. Sa fille, élevée avec soin dans un couvent, eut cependant la liberté d'écrire quelquefois à sa mère, mais sous les yeux de madame l'abbesse. La marquise, dans ses réponses, ne lui exprimait que vaguement le regret d'être éloignée d'elle; mais le cœur maternel s'y soulageait du moins par mille effusions de ten-

dresse et d'amour; et parmi les sages conseils dont ses lettres étaient remplies, la piété filiale, le respect pour un père, l'abandon à ses volontés étaient sans cesse recommandés comme les devoirs les plus saints.

Vervanne, à qui sa fille communiquait les lettres de sa mère, les lisait en silence, les lui rendait de même; mais lorsqu'il était seul, livré à ses réflexions : Ciel! disait-il en gémissant, que de qualités estimables un moment de faiblesse et d'erreur a déshonorées! Quel fonds d'honnêteté et de vertu, peut-être, un fol amour a dégradé!

Hortense, dans ses lettres, parlait peu d'elle-même et rarement de sa santé. Cependant, comme Sydonie lui en demandait instamment des nouvelles, elle n'avait pu lui cacher qu'elle se sentait affaiblie. C'était plutôt lui dissimuler que lui dire le dépérissement où elle était tombée, et aux yeux de sa propre mère, elle s'abstenait de s'en plaindre; mais comment le lui déguiser?

La bonne madame de Livernon s'aperçut du progrès du mal et voulut y apporter remède. Ah! ma mère, lui dit sa fille, le remède ou plutôt le soulagement dont j'aurais besoin, ce serait de voir mon enfant. Trois jours après, Vervanne reçut de madame de Livernon une lettre écrite en ces mots :

« Je ne puis plus vous cacher, monsieur, que la santé de ma » fille est sérieusement affectée. Elle demande Sydonie, elle dé- » sire ardemment de la voir. Dans l'état où elle est réduite, vous » n'aurez pas la cruauté de lui envier cette consolation. Bientôt » peut-être, hélas! vous laissera-t-elle à vous-même d'inutiles et » longs regrets : car votre cœur est bon et finira par être juste. » Epargnez-vous du moins le remords déchirant d'avoir refusé à » une mère la douceur d'embrasser sa fille et de lui dire adieu, » avant de ..... Je ne puis tracer ce mot funeste. Je suis mère, » et je touche au moment de ne l'être plus. Accordez-nous, mon- » sieur, cette dernière grâce; je vous la demande à genoux, au » nom de la nature. Dans un mois Sydonie sera de retour auprès » de vous. »

Le cœur du malheureux Vervanne fut navré de douleur à la lecture de cette lettre. Il n'y a donc, disait-il, il n'y a donc que la mort qui puisse expier à mes yeux la faute d'un être fragile! Il a fallu, pour l'en punir, la laisser neuf ans dans l'exil se consumer, s'éteindre; et dans ce moment même où elle est expirante, je ne vais pas lui dire que tout est pardonné! Oui, tout l'est dans mon cœur; je donnerais mon sang pour prolonger sa vie. Mais pour elle, comme pour moi, quelle entrevue et quel supplice! Irais-je l'accabler de mon silence humiliant? Irais-je, dans un cœur flétri par le chagrin, rechercher quelques sentimens, non

pas d'amour, car le nom seul nous en est à jamais funeste, mais d'une bienveillance généreuse et sincère? Ah! si l'amitié simple, l'amitié dont l'estime est la plus pure essence, pouvait nous réunir, j'irais tomber à ses genoux. Mais l'homme qu'on ne peut regarder sans rougir, la femme dont il faut sans cesse s'efforcer d'oublier la honte, peuvent-ils jamais être amis? Non, par pitié pour elle, je ne dois plus la voir; mais du moins ne lui refusons pas une dernière consolation. L'amour, même outragé, n'a pas le droit d'outrager la nature. Dès le lendemain, Sydonie, accompagnée d'une femme fidèle et sage, partit pour Livernon.

Ah! de quelle amertume fut mêlée, en voyant sa mère, la joie de cette aimable enfant! Elle se souvenait de l'avoir vue dans tout l'éclat de sa beauté; elle eut peine à la reconnaître. Au lieu de ces roses si fraîches qui semblaient autrefois éclore sur son teint, un rouge ardent perçait à travers la pâleur de ses joues exténuées; et ce feu d'une fièvre lente dont son sein était consumé pétillait dans ses yeux cavés par la douleur; mais eût-elle été plus changée, ses larmes, son émotion, le tressaillement de son sein, ses cris de joie en voyant sa fille, lui auraient annoncé une mère. Une mère seule, en effet, peut ressentir, peut exprimer ces mouvemens inimitables: tout n'est qu'indifférence au prix de sa tendresse, tout est froid au prix de son cœur. Dès qu'elle put tenir serrée entre ses bras sa chère Sydonie, tous ses maux furent oubliés.

Ses nuits étaient cruelles; une haleine sèche et brûlante n'échappait de son sein que par convulsions et en le déchirant. Mais lorsque le jour ramenait son enfant auprès d'elle, la nature semblait suspendre ses souffrances, et sa fille croyait la voir sortir d'un paisible sommeil. Près d'un mois se passa dans les effusions de leur tendresse mutuelle et dans la douce intimité des entretiens les plus touchans. La vertu respirait dans les conseils et les leçons qu'Hortense y donnait à sa fille; mais dans ces entretiens où à chaque instant le père était nommé, l'époux ne l'était presque pas, et jamais il ne fut l'objet d'une plainte échappée à celle qu'il faisait mourir de douleur.

Enfin, malgré l'illusion que cette tendre mère s'efforçait de faire à sa fille, déjà se sentant épuisée, et croyant n'avoir plus que peu de jours à vivre, elle se résolut à l'éloigner, soit pour lui épargner la douleur de recevoir ses derniers soupirs, soit pour se rendre à elle-même le moment de quitter la vie moins cruel et moins déchirant.

Allez, ma fille, lui dit-elle, allez retrouver votre père. Vous passerez l'hiver auprès de lui; et au printemps, si je vis encore, vous obtiendrez de lui qu'il veuille bien permettre que vous reveniez

près de moi. Dites-lui bien des choses tendres au nom de votre mère, qui l'a toujours aimé, qui l'aimera toujours. Alors mêlant ses larmes à celles que sa chère enfant répandait dans son sein, elle lui fit présent d'une cassette dont elle lui remit la clef; mais elle lui recommanda de ne l'ouvrir que lorsqu'elle ne serait plus, et en exigea le serment. Sydonie, en pleurant sur les mains de sa mère, prononça le serment qu'elle lui demandait, et partit le cœur déchiré.

Vervanne attendait le retour de sa fille avec une pénible impatience. Quel tourment, disait-il, que d'exercer les rigueurs d'une haine que l'on ne ressent pas et que d'être cruel avec un cœur sensible! Ah! si pour lui rendre la vie et la santé, il ne fallait qu'étouffer moi-même dans ses bras tous mes ressentimens, si elle avait le courage de le vouloir et de le demander, l'amour jaloux, l'amour offensé, l'honneur même, l'impitoyable honneur aurait beau vouloir m'arrêter, j'irais revoir, j'irais guérir et sauver cette infortunée.

Ces mouvemens si naturels à un bon cœur, et cependant si rares, redoublèrent de force, lorsque sa fille, après leurs embrassemens mutuels, lui dit dans quel état elle laissait sa mère, et lui répéta les mots tendres qu'elle l'avait chargée de lui dire en son nom. Ah! mon père, ajouta Sydonie en pleurant, comment est-il possible qu'une femme aussi vertueuse, qu'une femme qui vous adore, qui n'a jamais cessé de vous aimer, qui ne parle de vous qu'avec l'estime la plus profonde, qui mille fois m'a dit que mon premier devoir était de révérer mon père, de l'aimer, de le rendre heureux; comment est-il possible qu'elle languisse et meure loin de vous? Vous m'avez dès long-temps imposé silence sur cet éloignement incompréhensible pour moi, et j'ai respecté la défense d'en vouloir pénétrer la cause; mais..... Son père à ces mots l'arrêta. Ma fille, lui dit-il avec émotion, il est des secrets de famille qu'il faut ignorer à votre âge. Votre mère ne vous a pas témoigné le désir de me revoir, n'est-il pas vrai? — Non pas expressément. — Eh bien! croyez qu'entre deux époux qui conservent l'un envers l'autre tant d'estime et de bienveillance, il doit y avoir, pour vivre éloigné si long-temps, quelque motif que leurs enfans doivent s'abstenir de connaître.

Sydonie, en baissant les yeux, se tint dans le silence que son père lui commandait; mais lorsqu'elle fut seule, son cœur se soulagea par ses soupirs et par ses larmes; et toutes les fois qu'elle était livrée à elle-même, elle ne cessait de gémir.

La femme qui l'avait accompagnée dans son voyage l'avait vue arrosant de pleurs la cassette qu'elle tenait soigneusement sur ses genoux. Elle observa que le même objet l'occupait dans sa soli-

tude, et que, sans ouvrir la cassette, elle y tenait ses yeux tristement attachés, ou la baisait avec un saint respect, toujours en la baignant de pleurs.

Cette femme, inquiète et de la cause et de l'effet de cette affliction continuelle, crut qu'il était de son devoir d'en instruire le père, et lui fit surprendre sa fille dans un moment où d'un œil attendri regardant la cassette, elle disait ses mots : Je ne saurai donc son secret que lorsqu'elle ne sera plus !

Ma fille, lui dit le marquis, quel est donc ce petit trésor dont la vue vous cause tant d'émotion et de tristesse? — Ce trésor ! Oui, mon père, répondit-elle, oui, c'en est un pour moi ; mais il m'est inconnu ; et je demande au ciel qu'il ne me soit jamais permis de le connaître. J'ai promis à ma mère de n'ouvrir cette boîte qu'après..... Elle n'acheva point, les pleurs lui étoufferent la voix. En avez-vous la clef, lui demanda Vervanne? — Oui, mon père, je l'ai ; mais je n'abuserai jamais de la confiance de ma mère. — A votre âge, ma fille, on est bien curieuse. — Oh ! non, mon père, on ne l'est pas jusqu'à l'impiété ; et j'ose répondre de moi. — Vous en serez plus sûre encore, lui dit-il, en laissant cette cassette dans mes mains. La clef restera dans les vôtres. Sydonie obéit et céda, mais avec cette répugnance que l'on éprouve en se séparant de ce que l'on a de plus cher.

Dans toute autre situation, un aussi honnête homme que le marquis se fût fait un devoir de tenir pour inviolable le secret d'une mère confié à sa fille, sur la foi du serment qu'il resterait scellé jusqu'à sa mort. Mais quelle force irrésistible ne devait pas avoir pour lui la tentation de savoir ce qu'enfermait cette cassette? Bien assuré que ce ne pouvait être qu'une espèce de testament et de confidence dernière, quel intérêt n'avait-il pas de voir comment l'âme d'Hortense allait se dévoiler aux yeux de son enfant, et quelles vérités elle n'avait voulu lui révéler que du fond du tombeau ! Lui-même, quels regrets n'aurait-il pas un jour d'avoir tardé à s'en instruire ! Il ne lui était pas possible de croire sa femme innocente ; mais il lui serait doux encore de la trouver moins criminelle ; et quoique la douleur d'avoir été injuste dût être pour lui déchirante, il n'eût rien désiré plus vivement que d'avoir à s'en accuser. Il hésita long-temps, il combattit, il s'efforça de vaincre cette coupable envie, repoussant vingt fois la cassette, et voulant se résoudre à la rendre à sa fille. Mais par un dernier mouvement, sa main, malgré lui décidée, brisa la fragile serrure ; et dès-lors il lui fut impossible de ne pas lire l'écrit, tracé de la main d'Hortense, que la cassette renfermait.

Je veux, ma fille, disait Hortense dans l'écrit qu'elle lui laissait, vous donner en mourant une grande leçon. Je meurs désho-

norée, et je meurs innocente. Mon malheur m'accuse d'un crime; je n'ai eu que des torts que je crois pardonnables. Mais ces torts, légers en eux-mêmes, ont été graves en apparence; votre père y a été trompé. Ne l'en accusez point; l'erreur était inévitable : ma première faute a été de n'avoir pas su l'en garantir. J'ai cru pouvoir les mépriser, ces apparences dangereuses : j'ai mis une importance vaine à ce qui n'en avait aucune; je n'en ai mis aucune à ce qui devait en avoir le plus. Fière des sentimens honnêtes que j'avais dans le cœur, j'ai défié l'estime publique et celle d'un mari homme de bien, de me manquer jamais. Sans reproche à mes propres yeux, je me suis flattée d'être au-dessus même du soupçon; et sans avoir rien fait qui dût me rendre méprisable, je suis tombée dans le mépris et du monde et de mon époux. Ce mépris est, ma fille, le poison lent qui me consume et qui va me faire mourir. Écoutez, méditez, et n'oubliez jamais ce qui a perdu votre mère.

J'épousai, à dix-neuf ans, l'homme le plus aimable, le plus estimable à mes yeux. J'étais malheureusement assez belle (je puis le dire, hélas! sans vanité, dans l'état où je suis). Ce dangereux présent de la nature seconda les soins que je pris de plaire à l'époux que j'aimais, que j'ai toujours uniquement aimé, que j'aimerai jusqu'au dernier soupir. Mais ce sentiment qui seul aurait suffi à mon bonheur, je n'eus pas le bon sens de voir qu'il devait suffire à ma gloire. La vanité m'offrit d'autres succès dans les agrémens de mon âge. Je me permis d'aimer à plaire; et en réservant à mon époux toute l'affection de mon cœur, je laissai ma frêle beauté jouir innocemment des hommages qu'on lui rendait. Non que je fusse crédule au point d'y ajouter foi : je les savais frivoles, et souvent peu sincères : ma mère avait pris soin de me les faire apprécier, et j'y attachais peu d'estime. Mais en voyant que mes pareilles, sans les estimer davantage, ne laissaient pas de s'y complaire, comme dans l'unique triomphe que la nature et l'opinion nous eussent accordé, me disaient-elles quelquefois, je m'en laissai flatter comme elles. Votre père n'en fut ni surpris ni jaloux. Notre tendresse mutuelle avait pris un caractère qui nous semblait inaltérable; votre naissance avait rendu l'union de nos cœurs plus vertueuse et plus intime; et un sentiment doux, mais assez vif encore, avait fait succéder le calme du bonheur à l'ivresse d'un fol amour.

Je jouissais donc pleinement de l'estime de mon époux. Je ne lui faisais pas mystère des soins qu'une jeunesse agréable et légère me rendait dans le monde; et chez lui-même elle était reçue sans inquiétude et sans ombrage. Ma mère seule en avait quelques craintes : non qu'elle eût aucun doute de l'honnêteté de mon

cœur, mais par un pressentiment sage, elle appréhendait pour sa fille et le faux jour des apparences, et les fausses couleurs de la malignité.

Vous êtes bien sûre, ma fille, me disait-elle, de la tranquillité du cœur de votre époux : comme moi, il lit dans votre âme ; mais êtes-vous aussi assurée que le monde soit juste ? Croyez-vous que l'envie, la vanité jalouse, et cette malice légère qui se joue à lancer des traits empoisonnés, ne porteront aucune atteinte à cet honneur si délicat, si tendre, si facile à blesser, que vous exposez imprudemment ? Je répondais que l'innocence de ma conduite était si évidente, qu'à moins de se rendre odieux, personne au monde n'oserait l'attaquer.

En effet, comme il n'y avait dans mes actions, dans mes propos, dans la simplicité de mon caractère, rien qui ressemblât au manége de la coquetterie, et que tout naturellement je ne songeais qu'à être aimable sans me glorifier d'être aimée, la méchanceté même voulut bien m'épargner. Mon mari donnait, il est vrai, l'exemple de la confiance que l'on devait avoir en mon honnêteté : sans froideur et sans négligence, il me laissait une liberté dont il était bien sûr que je n'abusais pas ; et à mon tour, je voyais sans alarme celle dont il usait lui-même.

L'amour des lettres, et singulièrement le goût du spectacle, qui faisait son amusement, l'avait comme engagé dans un cercle de connaisseurs ; et un ami que je m'accuse de soupçonner de perfidie, le chevalier d'Onval, l'y avait introduit. Cette société se faisait une occupation habituelle et intéressante de rétablir la gloire du Théâtre Français ; elle attirait les talens naissans ; et de fréquens soupers où ils étaient admis, étaient le point de ralliement et le rendez-vous des séances.

Je savais bien que de jeunes beautés y étaient également accueillies ; mais persuadée que mon mari m'aimait, et qu'il ne pouvait rien aimer qui ne fût estimable, j'aurais rougi de le croire accessible à cette espèce de séduction.

Cependant Onval, son ami, qui se disait aussi le mien, me demandait quelquefois si ces petits conciliabules de théâtre, et ces intérêts de coulisses ne me causaient aucune crainte, m'offrant d'engager doucement Vervanne, son ami, à renoncer à ces liaisons, pour peu que j'en fusse inquiète.

Peut-être Onval n'avait-il en vue que mon repos ; peut-être aussi lui-même aurait-il voulu le troubler. C'est un soupçon que je désavoue, mais qui plus d'une fois m'est venu depuis mon malheur. Il faut, me disait-il souvent, il faut si peu de chose pour troubler le bonheur d'une âme délicate et sensible comme la vôtre ! Une ombre de soupçon, le plus léger nuage sur la conduite

de mon ami, quelqu'honnête qu'elle me semble, me fait trembler et pour vous et pour lui. Hélas! ma fille, c'était moi qui écartais ces idées en l'assurant que mon estime pour mon mari était inaltérable, et que jamais je ne m'abaisserais à craindre de pareilles rivalités. J'entendais mon mari lui-même louer les talens, la figure, les agrémens des filles de théâtre; mais comme il en parlait assez légèrement, je n'en ressentais dans mon cœur aucune espèce de jalousie.

Enfin ce repos précieux de mon cœur et de ma pensée fut troublé par un événement auquel j'ai de la peine à croire, après l'avoir vu de mes yeux.

Mon mari m'avait prodigué toutes ces parures de luxe qui étaient alors fort à la mode : j'avais des diamans d'une rare beauté, et dans ces bracelets, ces pendans, cette aigrette, et ce collier éblouissant, on remarquait encore moins la richesse que l'art et le goût de l'artiste ; cependant après avoir joui quelques années de ce frivole amusement de mon jeune amour-propre, je l'avais négligé. Depuis votre naissance, la qualité de mère ayant donné à mon caractère un peu plus de solidité, je ne me parais presque plus; je vous les réservais, ma fille, ces diamans inutiles pour moi. Mais un jour en cherchant parmi mes bijoux, une bague qu'Onval me demandait pour en faire monter une pareille, disait-il, je remuai l'écrin de ma parure, je le sentis léger; je l'ouvris; je le trouvai vide. Me voilà effrayée, comme vous pouvez croire. Un vol pareil était bien fait pour me troubler. Je n'en dis rien dans ma maison; mais j'en étais dans une peine extrême; et incertaine si je devais ou me hâter ou différer d'en inquiéter votre père, je consultai Onval sur la conduite que j'avais à tenir.

Non, me dit-il, ne lui en parlez point : il serait inutilement affligé; il ferait du bruit; et le bruit gâte tout dans de pareilles aventures. A moins que le voleur n'ait eu la précaution de démonter vos diamans, on les retrouvera. La police a des yeux de lynx; je me charge du soin d'éclairer ses recherches. Je lui donnai tous les détails dont la police avait besoin pour reconnaître ma parure; et je me reposai sur lui.

Le lendemain il arriva d'un air riant. Bonne nouvelle! me dit-il; vos diamans sont retrouvés. Mon premier mouvement fut celui de la joie. Je n'avais pas dormi de la nuit, ne doutant pas que le voleur ne fût chez moi, et n'osant soupçonner personne. Ah! m'écriai-je, apprenez-moi bien vite en quelles mains on les a retrouvés. C'est là, s'il vous plaît, me dit-il, ce que vous ne saurez jamais. Ce serait inutilement vous affliger que de vous l'apprendre; et peut-être, après tout, le crime n'est-il pas aussi grand que vous le croiriez. Qu'il vous suffise d'être assurée de les ravoir

incessamment ; c'est là l'essentiel. Eh ! non, monsieur, lui dis-je, ce ne l'est pas. J'ai l'esprit tourmenté de soupçons et d'inquiétudes ; et jusqu'à ce que le voleur me soit connu, je craindrai de le voir dans tout ce qui m'approche. Non, me dit-il toujours en souriant, le voleur n'est pas dangereux ; et il est en état de restituer son larcin, je vous en réponds. J'insistai ; il céda. Je vais donc, me dit-il, vous calmer l'imagination. Mais donnez-moi votre parole que le secret de cette aventure sera inviolablement renfermé entre vous et moi. Ces mots jetèrent dans mon âme une lueur soudaine. Monsieur, ce que vous dites là, et le ton dont vous me le dites me fait penser à mon mari. Est-ce lui qui a pris mes diamans? Qu'en a-t-il fait? Vous pouvez m'en instruire ; je n'en ferai aucune plainte. Il a peut-être fait au jeu quelque perte considérable. En pareil cas, rien n'est plus juste que de s'aider de ce qu'on a ; et mes diamans étaient à lui. Non, vous n'y êtes pas, me dit-il ; mon ami est trop sage pour jouer un jeu qui le réduise à de pareils expédiens. Vos diamans ne sont point vendus, et ils ne sont point mis en gage. Il en fait, je crois, un usage plus pardonnable. Du reste, j'ai pu me tromper ; et ce que j'exige de vous, c'est de voir par vos yeux si je ne me suis point mépris. Après cela, vous êtes sage ; et vous ne ferez point un crime de ce qui n'est, peut-être, qu'une légèreté, un caprice, une fantaisie, que sais-je? un moment d'intérêt et d'enthousiasme pour un jeune et rare talent.

Je me sentis, à ces paroles, le cœur flétri, le sang glacé, la voix éteinte ; mais je renfermai ma douleur ; et d'un air aussi calme qu'il me fut possible de l'affecter : Comment, lui dis-je, vérifierai-je par mes yeux ce que vous me dites? Rien de plus aisé, reprit-il : ce fut hier que Mélanie débuta dans un rôle qui exige une grande parure ; elle était rayonnante de diamans ; tout le public en fut frappé ; et moi, sur les indices que vous m'aviez donnés, je crus, je vous l'avoue, reconnaître votre dépouille. Demain elle jouera le même rôle ; allez l'y voir sans vous montrer. Mais encore une fois, belle et sensible Hortense, même après vous être assurée de la faiblesse de mon ami, ne lui en témoignez rien. Les éclaircissemens troubleraient sans retour le repos de votre maison, et empoisonneraient votre vie. Croyez-en un ami sincère, la douceur, l'indulgence, la dissimulation des torts qu'un mari peut avoir, sont les premières qualités d'une femme : quand le reproche est juste, loin de guérir la plaie, il ne fait que l'envenimer.

Vervanne avait parlé souvent de cette Mélanie devant moi, sans ménagement, comme d'une jeune et jolie actrice qui consolerait le théâtre, disait-il, de la vieillesse d'une Gaussin ; ces

propos n'étaient pas effacés de mon souvenir; mais, quoique toutes les apparences fussent d'accord, je ne pouvais me persuader qu'un homme à qui j'avais connu tant de délicatesse eût voulu s'avilir à ses propres yeux, jusqu'à me dérober mes diamans pour les donner à une actrice. Je passai vingt-quatre heures dans les angoisses les plus cruelles. Il fallut ramasser le peu de force et de courage qui me restait pour demander à madame de B..... une place au fond de sa loge. Je m'y rendis.

Le tremblement avec lequel j'attendis qu'on levât la toile fut pareil à celui d'une victime qui attend le coup mortel. Mon saisissement redoubla jusqu'au moment où parut Mélanie. Elle entra sur la scène; je la voyais de près; je reconnus mes diamans. Mes yeux à l'instant s'obscurcirent; un frisson me saisit; j'allais tomber en défaillance, je demandai à prendre l'air. On me mena hors de la salle, on appela mes gens, je montai en carrosse, et je revins chez moi m'abandonner à ma douleur. Ce qui achevait de m'accabler, c'était d'avoir vu votre père, les yeux fixés sur la nouvelle actrice, et l'air ému de tous les sentimens que son rôle exprimait, l'applaudir avec des transports d'ivresse et de ravissement.

Seule, au fond de mon cabinet, à demi renversée sur une chaise longue, dans le désordre du désespoir : c'en est fait, me disais-je, le cœur de mon mari est perdu pour moi sans retour. Le cruel! comme il m'a trompée! et à quel vil prix il a mis l'estime de lui-même, mon repos et notre bonheur!

Comme j'étais ainsi abîmée dans des réflexions déchirantes, Onval arrive, il entre, il me voit toute en pleurs, pâle, éperdue, échevelée. O dieu! s'écria-t-il, qu'ai-je fait? et dans quel état mon imprudence vous a mise! Pardon, madame, et mille fois pardon de tout le chagrin qu'elle vous cause. J'en suis moi-même au désespoir.

A ces mots, et de l'air d'un homme désolé, il s'était jeté sur mes mains, qu'il pressait de ses lèvres avec mille sanglots. Ah! j'étais loin d'imaginer dans sa compassion rien qui pût blesser la décence. Mais celui qui seul m'occupait dans ce moment, votre père entre tout à coup, et croyant surprendre son perfide ami dans mes bras : Traître, dit-il, en courant sur lui l'épée à la main, voilà donc pourquoi tu me quittais! Va-t-en, puisque tu es sans défense; va-t-en, ton lâche cœur est trop indigne de mes coups. Va périr de la main de quelque infâme comme toi. Onval voulut parler. Sors, reprit mon mari, cesse de souiller ma maison. Et vous, madame, me dit-il, avec une amertume qui a passé dans mon âme et qui l'a dévorée, est-ce donc là cette pamoison qui vous a fait quitter si subitement le spectacle?

Indignée de cette insulte, j'allais répondre et l'accabler; il ne

m'en donna pas le temps. Allez, madame, me dit-il, la fierté sied mal au désordre où vous êtes. Dans dix minutes vos chevaux seront mis. Allez vous mettre décemment pour vous rendre chez votre mère ; c'est dans ses bras qu'il faut désormais vous cacher.

Une femme plus courageuse et plus raisonnable que moi serait restée chez elle, et l'y aurait attendu, elle aurait dévoré une première injure, et avec le sang-froid de l'innocence, elle aurait obtenu le moment de se faire entendre. Mais j'étais faible et vive ; je ne sentis que mon outrage, et je ne vis que le contraste de mon honneur calomnié, et de l'indignité d'un homme qui, après m'avoir trahie, osait me condamner sur une légère apparence, sans me donner le temps de me justifier. Je me retirai chez ma mère, résolue à ne jamais revoir l'inhumain, l'infidèle qui me déshonorait.

Ma mère, après m'avoir entendue, voulut me résoudre à lui écrire. Moi, lui dis-je, descendre à des explications auxquelles il ne croirait pas ! Moi recourir après l'estime d'un cœur indigne de la mienne ! Non, ma mère, puisque six ans d'une conduite irréprochable n'ont pas même obtenu de lui qu'il ait douté si j'étais criminelle, rien ne lui ferait croire que je ne le suis point. Il s'est accoutumé à voir dans ses sociétés des âmes viles et corrompues, il me suppose leur bassesse, et capable lui-même des plus infâmes procédés, il me juge d'après son cœur. Qu'il le donne son cœur à une Mélanie. Il est aussi indigne de mes regrets que les vains ornemens dont il m'a dépouillée pour les prostituer. Ma mère aurait voulu m'adoucir ; je fus inflexible. Elle lui écrivit cependant. Mais j'obtins que dans cette lettre elle s'en tînt à lui assurer que j'étais sans reproche, et à lui dire qu'en lui abandonnant mon bien, je ne demandais que ma fille.

Dans sa réponse il passa sous silence ce qu'il pensait de moi : silence plus cruel et plus injurieux que ses injures mêmes ! et en me refusant ma fille, il ne me rendit que mon bien. Ainsi, ma chère enfant, se consomma notre rupture.

J'ai voulu que dans l'âge où vous serez instruite de mon malheur, la cause vous en fût connue. Ne faites pas à votre mère, et à votre mère expirante, l'injure de penser qu'elle vous en impose. Si j'avais eu les torts dont je suis accusée, j'en aurais gémi en silence, ou j'en déposerais dans votre sein l'aveu avec le repentir. Mais le vrai tort dont je m'accuse, et dont je veux vous préserver, ce fut cette légèreté, cette confiance imprudente et présomptueuse qui, comptant sur le témoignage que je me rendais à moi-même, croyait n'avoir plus rien à ménager ; c'est là ce qui a séduit et perdu votre mère. Je vous l'ai dit, j'ai passé ma jeunesse à écouter les vœux et à recevoir les hommages d'une foule

de séducteurs, et j'ai prétendu que jamais on ne m'accuserait d'avoir été séduite. Aussi flattée de plaire, aussi vaine que celles qui finissaient par être faibles, j'ai voulu seule être réputée exempte de faiblesse, infaillible et hors de péril au milieu des écueils dont je m'environnais. De l'estime de mon mari je me suis fait un droit à sa confiance inaltérable. Lors même que les apparences ont été le plus contre moi, j'ai dédaigné de les détruire, et je lui ai fait un crime d'y avoir été trompé. Voilà, ma fille, les erreurs de ma vie. Je n'ai pu vous dissimuler le premier tort de votre père; mais c'est encore à moi que vous devez l'attribuer. Si j'eusse été moins dissipée, si plus uniquement occupée à lui plaire, je n'eusse pas laissé à ses désirs le temps d'errer à l'aventure, hélas! jamais peut-être n'eût-il aimé que moi. Profitez de mes fautes, et oubliez la sienne; aimez-le autant que s'il m'avait toujours aimée, et lorsque vous serez épouse et mère, souvenez-vous que par une éternelle loi de la nature, la gloire, le repos et le bonheur d'une femme sont inséparables de ses devoirs.

On peut s'imaginer quelle impression fit sur l'âme de Vervanne la lecture de cet écrit. Désolé d'avoir méconnu cette âme vertueuse et pure, accablé du regret d'avoir empoisonné et abrégé ses jours; soulagé cependant comme d'un poids horrible du reproche qu'il lui avait fait, impatient d'en aller expier le crime à ses genoux, et demandant au ciel de la revoir au moins avant sa mort, dont il était la cause, il baisa mille fois les traits de cette main qui faisait à son cœur tant de nouvelles plaies, mais qui en guérissait une bien plus cruelle encore. Et parmi tous ces mouvemens, de quelle indignation son âme ne fut-elle pas soulevée, lorsque dans le récit d'Hortense, il découvrit toute la noirceur et toute la scélératesse du fourbe et du perfide Onval! Ah! dit-il, c'est donc moi que le ciel a vengé en le faisant mourir en lâche et en infâme! Il passa la nuit à frémir, à pleurer, à demander à Dieu le temps de réparer ses injustices; et le lendemain, avec sa fille, il prit la poste pour Livernon.

La surprise et la joie de la mère d'Hortense furent extrêmes, lorsqu'elle apprit que Sydonie amenait son père avec elle. Mais en venant au-devant de lui, elle le supplia de vouloir bien ménager la malade, et de lui donner à elle-même quelques momens pour la disposer à le voir; car une émotion si soudaine aurait pu la faire expirer.

Ah! ma mère, lui dit Hortense, lorsque par degrés elle apprit que son mari venait d'arriver, je suis plus mal que je ne croyais! Qu'il vienne donc recevoir mes adieux, et me pardonner les chagrins dont j'ai empoisonné sa vie.

Le premier mouvement de Vervanne, en paraissant devant sa

femme, fut de se jeter sur ses mains, de les baigner de larmes, et de lui demander pardon.

Vous êtes bien généreux, lui dit-elle, avec un regard attendri, puisqu'en me croyant criminelle, vous.... — Non, je ne le crois plus, non, je n'ai jamais dû le croire; mon estime pour vous devait mieux résister à des apparences trompeuses. Mais enfin tout m'est éclairci. J'ai fait une infidélité à ma fille, j'ai ouvert sa cassette; j'ai lu, et je n'ai plus été déchiré que de mes remords. Mais ces remords ne m'accusent pas de la honteuse infidélité dont vous m'avez jugez coupable. Croyez, Hortense, à la bonne foi d'un homme dont le cœur doit vous être connu. Dès que vous aurez eu la force de l'entendre, vous le trouverez innocent et digne encore de votre amour.

Ce peu de mots causèrent à sa femme une émotion si profonde et des sanglots de joie et de tendresse si violens, si convulsifs, que l'on crut voir tous les frêles liens de son âme se briser à la fois. Cette crise fut son salut. L'abcès qui était le foyer de son mal, en perçant tout à coup, s'épancha de son sein; et lorsqu'elle revint de l'évanouissement où elle était tombée, elle crut renaître à la vie. Les transports de la joie, à cette espèce de miracle, éclatèrent dans le château; il ne retentissait que d'actions de grâces et de vœux portés jusqu'au ciel. Les soins de l'amour d'une mère, ceux d'une fille et d'un époux se réunirent pour achever ce prodige de la nature; l'art y joignit tous ses moyens, et dans peu de temps la malade fut en pleine convalescence.

Alors avec une douceur charmante : Vous m'avez donc toujours aimée, dit-elle à son époux? C'est à cette persuasion délicieuse qu'est attaché pour moi le plaisir de revivre.

Vous en allez juger, lui répondit Vervanne en lui montrant l'écrin où étaient enfermés ses diamans. La voilà cette parure un moment profanée, sans avoir cessé d'être à vous. Ecoutez-moi tranquillement et en silence; car ce n'est plus à vous, mais à cette bonne et digne mère que je m'en vais parler.

Il fut un temps, vous le savez, madame, où le luxe des diamans était un objet de décence; ce temps ne fut pas long; et bientôt l'avilissement de la plus riche des parures en dégoûta les honnêtes femmes. Dès la troisième année de notre mariage, Hortense y renonça; ses diamans furent oubliés et enfermés dans cet écrin.

La maladie du bel-esprit, épidémique dans ce temps-là, m'avait gagné moi-même. J'étais d'une société qui croyait présider à la littérature. Le théâtre surtout semblait être notre domaine; nous étions les conseils, les patrons des acteurs; mais la faveur la plus marquée était réservée aux actrices; et plus d'un, parmi nous, leur rendait des soins assidus. Je ne fus jamais de ce

ombre ; jeune époux d'une femme aimable, et encore plus jeune que moi, je n'avais, grâce au ciel, aucune envie de lui être infidèle. Mon goût pour le théâtre était mon seul attrait. L'un de nos connaisseurs, le chevalier d'Onval, avait tant fait par ses souplesses qu'il s'était lié avec moi de ce qu'on appelle amitié. Il avait de l'esprit, du goût, de la culture ; et une espèce de philosophie qu'il affichait, m'ayant persuadé qu'avec une pointe de galanterie et de libertinage, il ne laissait pas d'avoir encore un fonds d'honnêteté, je m'étais pris dans ses filets. Il venait chez moi fréquemment ; et comme il ne me semblait pas plus empressé auprès de ma femme que ne le permet la bienséance, je ne me défiais point de lui. J'étais plus loin encore de me défier d'elle. Mais quel piége le fourbe osa nous tendre à tous les deux !

Dans l'un de ces soupers où notre cercle d'amateurs daignait admettre les talens, une actrice des plus célèbres amena et recommanda une jeune et belle aspirante dont le début était annoncé. Cette jeune personne s'appelait Mélanie. Elle devait débuter dans un rôle où le costume exigeait, disait-on, une parure de diamans ; elle n'en avait pas encore ; elle en était humiliée. Ceux de son amie étaient connus ; elle ne voulait pas qu'on dît que sa parure fût empruntée.

Cette délicatesse est noble, lui dit à demi-voix le chevalier d'Onval ; mais si un ami vous faisait le plaisir de vous prêter des diamans qu'on n'eût pas vus sur le théâtre ?..... Assurément, dit Mélanie, j'en serais très-reconnaissante. Marquis, me dit négligemment le chevalier, tu peux lui faire ce plaisir-là : ceux de ta femme sont oubliés dans un écrin ; et sans qu'elle s'en aperçoive, il est aisé de les lui dérober pour cinq à six jours seulement. Je réponds, moi, que Mélanie en aura soin, et qu'ils seront fidèlement rendus. J'eus la faiblesse d'y consentir ; j'eus le tort bien plus grave encore d'en faire mystère à ma femme. De là tous les malheurs dont nous avons été les deux innocentes victimes.

Vous savez quelle impression fit sur l'âme d'Hortense la vue de ses diamans ; vous savez avec quelle adresse le fourbe lui avait préparé ce coup de théâtre accablant. Il l'observait ; il la vit sortir du spectacle ; il me quitta pour venir la séduire, en feignant de la consoler. L'évanouissement d'une femme dans une loge avait fait du bruit, je l'entendis nommer autour de moi, je quittai le spectacle, et j'arrivai chez moi avec l'inquiétude de l'amour le plus tendre. Jugez de la révolution qui se fit dans mon âme en entrant dans son cabinet.

O Dieu ! quel tissu de noirceurs, s'écrie Hortense, et quel horrible caractère vous venez de me dévoiler ! J'en suis vengé, reprit Vervanne. Connu pour un aventurier, rebuté, mécontent de l'é-

tre, son insolence a provoqué le châtiment qu'il méritait; il l'a subi en lâche; et il est mort comme il devait mourir.

Mais nous, Hortense, que de peines nous auraient épargnées à tous les deux quelques mots d'éclaircissement! Non, sans la pleine intimité d'une confiance qui n'admet aucune espèce de réticence, il n'y a jamais d'estime inaltérable pour les cœurs même les plus unis. L'inquiétude, le soupçon couve et germe dans le silence; si la plainte diffère de s'exhaler, elle s'aigrit; il faut couper racine aux mésintelligences du moment qu'elles naissent, et l'on a eu raison de dire que le soleil ne doit jamais laisser en se couchant de nuage entre deux époux.

J'espère, mon ami, lui dit Hortense en lui tendant la main, que vous serez fidèle à une si sage maxime: moi, je promets de l'observer jusques à mon dernier soupir.

LES RIVAUX D'EUX-MÊMES.

Sous le beau ciel de la Touraine, dans ces plaines riantes où le Cher promène ses eaux, un loyal gentilhomme, un ancien militaire, veuf et père d'un fils unique, Varanzai, retiré du monde, jouissait dans sa solitude des seuls biens dignes de payer d'honorables et longs travaux. Assez riche pour se donner les plaisirs de la bienfaisance, considéré, chéri de tout son voisinage, il présidait à la culture de ses champs et de ses jardins; il faisait son occupation la plus sérieuse et la plus assidue de l'éducation de son fils; et pour lui rendre ses études plus faciles, plus attrayantes, il prenait soin lui-même de lui en frayer la route et de la lui semer de fleurs. Raimond (c'était le nom du fils) avait seize ans. Déjà fortifié par des exercices pénibles, sa taille, sa figure, son caractère mâle et la trempe de son esprit qui répondait à celle de son âme, tout donnait de lui les plus belles, les plus solides espérances; il était l'ami de son père, et son père était son ami, sans que ni d'un côté la plus docile obéissance, ni de l'autre l'autorité la plus absolue et la plus révérée, altérât les douceurs de leur intimité. Une tendresse mutuelle conciliait, accordait tout, et semblait tout égaliser.

De l'autre côté de la Loire, sur les bords de la Cise, madame de Blosel et Adèle sa fille étaient un autre exemple de cette union tendre qui de deux âmes n'en font qu'une. La continuelle habitude de commander avec douceur, d'obéir avec complaisance, avait si bien familiarisé le devoir avec le penchant et le respect

avec l'amour, que ce ne semblait être qu'une même sentiment, comme une même volonté.

Adèle avait à peine ses treize ans accomplis; mais l'éducation, sans rien hâter chez elle, ne laissait pas d'avoir un peu devancé l'âge. Ce n'étaient point les fruits précoces de l'esprit et de la raison, mais c'en était déjà la fleur : celle de sa beauté, sans être épanouie, brillait d'un éclat ravissant.

De tels voisins étaient bien faits pour se connaître; mais ils vivaient si retirés, si contens de leur solitude, qu'il fallut que le sort se mêlât de les rapprocher.

Varanzai dînait quelquefois chez l'intendant de la province, homme d'un esprit sage, d'un commerce facile, et qui, dans les fonctions de sa place, avait pour principe, qu'on fait toujours respecter assez l'autorité qu'on fait chérir. Madame de Blosel, bien digne de goûter et d'apprécier un tel homme, l'allait voir aussi quelquefois.

Ce fut chez lui que s'étant rencontrés, les deux voisins se prirent d'amitié l'un pour l'autre. Il est aisé de croire que cette sympathie commença par des entretiens sur l'article de leurs enfans, et sur les soins qu'ils se donnaient tous deux, avec tant de plaisir, pour les former et les instruire. Lorsque de bons parens se rencontrent ensemble, et que mutuellement ils ont la complaisance de laisser parler leur tendresse sur l'unique objet qui les touche, un tel sujet ne tarit point; et après l'avoir épuisé, on se regrette; on a besoin de se revoir pour l'épuiser encore.

Sésalve, l'homme aimable dont je vous ai parlé, flatté que c'eût été chez lui qu'ils eussent lié connaissance, mit de l'empressement à les y attirer; et chaque nouvelle entrevue ajoutait à leur liaison plus d'intérêt encore et plus de cordialité.

Madame, dit un jour le bon père à la bonne mère, avec quelque réserve et quelque modestie que vous parliez de votre fille, je vois cependant qu'elle est belle, pleine d'esprit, d'un naturel heureux; et que, formée sur son modèle, le caractère de cette enfant achevera d'en faire une femme accomplie. De mon côté, j'avoue que je n'oserais dire de mon fils tout le bien que j'en pense et que j'en espère. Leur âge et leur état sont d'ailleurs assortis, leurs fortunes le sont assez; pourquoi ne nous accorderions-nous pas à les destiner l'un à l'autre?

Monsieur, lui répondit madame de Blosel, je vais vous paraître fantasque et peut-être un peu romanesque; mais d'abord je ne veux donner pour époux à ma fille qu'un homme qui lui plaise; en second lieu, je veux qu'elle l'aime sans l'avoir vu; enfin je veux aussi que sans la voir il la préfère à tout ce qu'il aura vu de plus beau dans le monde; c'est là, je crois, le seul moyen de s'assurer

d'une inclination durable. Rien n'est si séduisant et si trompeur que la beauté. Dès que l'œil est charmé, le cœur est pris, ou plutôt il croit l'être. Surtout à l'âge de votre fils, dès qu'on voit une jolie femme, et qu'on se sent pour elle ce désir qu'on appelle amour, on se persuade bien vite qu'elle est bonne, sensible, aimante, qu'elle sera sage et fidèle. Comment, dans ce joli corset, sous ce joli chapeau de fleurs, parmi tant de charmes naissans, ne trouverait-on pas un cœur sincère et tendre, un esprit juste et raisonnable, plein d'agrément et de douceur? Telle est le plus souvent l'illusion de la jeunesse, et cet enchantement qu'a tant de fois détruit un an, un mois de mariage. Eh bien! monsieur, il en est de même de notre côté, et avec plus de danger encore; car plus le cœur est simple, innocent, ingénu, et plus il est facile aux yeux de le tromper. Entre ma fille et le jeune homme que je choisirai à son gré, je ne veux donc rien qui en impose ni à l'un ni à l'autre; et avant de se voir, je veux que leurs esprits, leurs goûts, leurs caractères se soient pressentis et connus. Notre position est favorable à cette épreuve: nos enfans ne se sont point vus; Adèle ne sait point si Raimond est au monde. Assurément, dit Varanzai, Raimond ne sait pas davantage s'il y a dans le monde une Adèle; je me suis bien gardé jusqu'à présent d'attacher sa pensée à un pareil objet. La Loire est donc entre eux un Océan, reprit madame de Blosel, et il ne s'agit plus que de nous bien assurer de nous-mêmes. Je vous demande votre parole, et je vous engage la mienne, qu'aucun indice ne laissera connaître à nos enfans leur nom ni leur naissance, et qu'ils n'auront aucun moyen de se communiquer ni de s'écrire à notre insu. Ils prendront des noms fabuleux. Ma fille signera *Camille*, votre fils *Hippolyte*, si vous voulez. Ce n'est pas tout; voici l'article essentiel. Des deux côtés les lettres passeront sous nos yeux sans que personne, que nous deux, soit de la confidence, ni se mêle de l'entremise; et sur l'article des bienséances, nous en serons, vous et moi, les censeurs. Mais ce seul article excepté, il faut nous jurer l'un à l'autre de n'y pas altérer un mot. Il faut que leur esprit et leur âme s'y laisse voir dans toute la candeur et l'ingénuité de leur âge. Monsieur, point de faiblesse, point d'infidélité sur ce point-là, je vous en prie; j'y serai délicate et sévère jusqu'au scrupule, et je compte de même sur votre bonne foi. Oh! je vous la promets, dit-il, dans la plus exacte rigueur. Seulement, reprit-elle, s'ils laissaient échapper quelque trait qui leur décélât qui nous sommes, ou bien s'il leur prenait envie, comme il est assez naturel, de se communiquer leurs portraits dans leurs lettres, nous supprimerions celles-là. Voyez, monsieur, si la conduite de ce petit roman vous plaît et vous convient autant qu'à moi. Nous avi-

erons dans la suite au moyen d'en amener le dénouement.

Je ne vous dissimule point, madame, répondit Varanzai, qu'en endant mon fils invisible, je crois lui dérober un bien grand avantage ; car enfin, puisqu'il faut le dire, il est beau, leste et fait à peindre. Eh! monsieur, répliqua madame de Blosel, croyez-vous que ma fille ne soit pas jolie et bien faite, et que je ne la prive d'aucun de ses attraits en la tenant comme voilée? Mais je vous ai dit mes raisons. — Oui, madame, elles sont très-bonnes, et j'y cède sans résistance. Dès demain donc l'invisible Hippolyte adressera son premier hommage à cette invisible Camille, qui ne sera, je le prévois, que trop aimable encore et trop séduisante pour lui.

Raimond, dit Varanzai à son fils en le revoyant, tu te plains quelquefois de la solitude où nous vivons; et par malheur, jusqu'au moment où je te lancerai dans la carrière de la gloire, ma situation ne me permet pas de te produire dans le monde. Je sens bien que la chasse, l'équitation, le maniement des armes, tous les exercices du corps sont peu intéressans pour une âme jeune et sensible ; et que ton goût pour les mathématiques, pour le génie et le dessin, doit se refroidir quelquefois. La gloire, qui de près inspire tant d'ardeur lorsqu'on la voit sous les drapeaux et à la tête d'une armée en bataille, n'a pas le même attrait lorsqu'on ne l'aperçoit qu'éloignée, incertaine et du fond d'un obscur repos. Quant aux lectures que nous faisons ensemble, je ne m'étonne pas qu'en avançant en âge tu n'en sois plus aussi passionnément épris; je sais même la cause de ton inquiétude et de l'ennui dont tu te plains; mais je crois avoir découvert le moyen de les dissiper.

J'ai pour amie, dans la province, une veuve riche et bien née, qui, n'ayant qu'une fille unique et un peu plus jeune que toi, l'élève avec le plus grand soin. Je ne te dirai point si elle est belle ou jolie ; seulement je sais qu'elle est bien; et pour les qualités de l'esprit et de l'âme, elle laisse tout espérer. Mais il ne tient qu'à toi d'en savoir davantage; car sa mère veut bien permettre que, pour vous former l'un et l'autre dans l'art d'écrire avec grâce et décence, vous soyez en relation. C'est un amusement que je t'ai ménagé.

Raimond, en entendant ces mots, se sentit tressaillir le cœur. — Et quel âge a-t-elle, mon père? — Elle a treize ans : elle en aura dix-sept accomplis quand tu en auras vingt. — Et vous croyez qu'elle est jolie? — Je ne dis pas cela : ce mot de vanité n'est point échappé à sa mère. — Dire qu'elle est bien, n'est-ce pas faire entendre qu'elle est jolie? — Non pas expressément. — C'est dire au moins qu'elle est bien faite? — Bien faite, oui, sa mère en convient. — C'est dire aussi que dans les yeux, dans la bouche,

dans les traits, elle n'a rien que d'agréable. — Oh non, rien de déplaisant, je le crois. — Une mère est modeste en parlant de sa fille, et si, par exemple, elle-même elle a de la beauté, elle ne dira pas, ma fille me ressemble. — Pour la mère, je puis te dire qu'elle est.... — Belle encore, n'est-ce pas? Eh bien, sa fille est son portrait, j'en suis sûr. Puisqu'elle convient des agrémens de l'âme et de l'esprit, c'est convenir de ceux de la figure et du langage. C'est surtout faire entendre qu'elle a dans la physionomie beaucoup de sensibilité, beaucoup de finesse et de grâce; car la physionomie, et surtout le regard, est l'expression fidèle de l'esprit et de l'âme. — Tu sais déjà, mon fils, tout cela mieux que moi; car tu la vois dans ta pensée, et moi je ne l'ai jamais vue. — Son nom? — Camille. — Oh! ce nom-là n'est certainement pas celui de la laideur. Et son nom de famille? — Tu le sauras un jour. Quant à présent, qu'il te suffise d'être assuré qu'elle a de la naissance et la meilleure éducation. — Eh quoi, mon père! je lui écrirai sans savoir qui elle est, où elle est, quelle est sa famille? — Oui, ce n'est qu'à travers le voile du mystère que sa mère veut bien permettre que vous soyez en relation. Vos lettres passeront sous nos yeux, par nos mains; et toi, sous le nom d'Hippolyte, tu lui seras inconnu de même, sans qu'il te soit permis de glisser dans tes lettres aucun signe qui te décèle: bien entendu qu'elle, de son côté, observera la même loi. — Mais, mon père, ceci n'est donc qu'un jeu d'enfans? — Pourquoi? Si avec le temps, et à l'âge où sa mère et moi nous croirons pouvoir faire cesser entre vous l'anonyme, vous avez pris assez de goût et d'inclination l'un pour l'autre, ce jeu d'enfans pourra fort bien devenir sérieux, et telle est notre intention. Mais nous ne voulons pas que ce soit par les yeux que votre inclination commence; car les yeux sont des séducteurs qui en ont trompé mille avant vous, entends-tu bien? Voilà le vrai mot de l'énigme. Oui, mon père, j'entends, dit Raimond d'un air triste; rien n'est plus sage, assurément! Mais au moins, sans indiscrétion, ne puis-je pas vous demander si elle est brune ou blonde? — En vérité, je n'en sais rien, lui répondit son père; et si je le savais, il ne me serait pas permis de te le dire; car sur tous ces détails nous nous sommes promis, sa mère et moi, un silence religieux. — A la bonne heure, j'en serai quitte pour donner à Camille l'éclat des blondes et le piquant des brunes: ce sera le moyen de ne pas m'y tromper.

Je vous laisse à penser quel peintre ce dut être que l'imagination d'un solitaire de seize ans. Dans une seule nuit, le portrait de Camille fut esquissé de vingt manières; et c'était toujours le plus beau qu'il trouvait le plus ressemblant.

A son réveil, il s'empressa de lui écrire; et sa lettre se ressentit

de la vivacité des rêves dont il était encore ému. Son père en souriant la lut, la déchira, et lui donna quelques leçons sur les convenances du style, lui dit de tempérer le sien, et lui recommanda de bien se souvenir qu'il écrivait à l'innocence même. Le jeune homme, avec bien de la peine, se modéra dans ses expressions; et il écrivit en ces mots :

MADEMOISELLE,

« Lorsqu'un jeune sauvage, qui comme moi s'appelait Hippolyte, eut atteint l'âge de seize ans, la solitude qu'il avait tant aimée, la chasse dont il avait fait son unique plaisir, les bois où il était heureux, son arc, ses javelots qu'il maniait avec adresse, ses chevaux qu'il avait domptés et qu'il avait rendus dociles à sa voix, commencèrent à l'ennuyer. Comme lui je suis parvenu à ma seizième année, comme lui je m'ennuie, et des amusemens qui ressemblent aux siens n'ont plus pour moi le même attrait.

» Tout l'amour d'un bon père, tous les soins qu'il se donne de varier pour moi le cercle de la vie que nous menons à la campagne, mes études, mes exercices, mes délassemens, rien n'a pu me sauver de je ne sais quelle inquiète et pénible langueur qui m'est venu saisir. Le plus doux intérêt de mes occupations, celui de rendre mon père heureux, et de mériter son estime en répondant à son amour, n'a pu lui-même remplir le vide qui s'est fait dans mon âme. Mon père l'a senti : il a su qu'il y avait au monde un objet digne de m'inspirer un autre genre d'émulation; il a prévu, mademoiselle, que le désir de me rendre estimable et louable à vos yeux, ranimerait tout mon courage; il a pensé que s'il m'était permis de vous parler, au moins par lettres, de ma situation, elle en serait plus douce; de mes devoirs, de mes études, le goût qui m'y attache, en deviendrait plus vif. Il a sollicité pour moi, et il a obtenu de votre aimable mère la permission de vous écrire, avec la flatteuse espérance que vous daigneriez me répondre. Hélas ! je ne vous devrai point une faveur si précieuse : vous ne ferez qu'obéir, je le sais. Mais si vous commencez par obéir sans peine, et si avec le temps j'obtiens que cette obéissance soit pour vous un amusement, je n'oserais dire un plaisir, je serai encore bien heureux. »

HIPPOLYTE.

La réponse se fit attendre comme si elle était venue de bien loin. Raimond brûlait d'impatience de la voir arriver; enfin elle arriva.

« Je savais, monsieur, que ma mère vous avait permis de m'écrire, lui répondit Adèle; mais j'attendais de vous la lettre que l'on écrit à un enfant; et au lieu d'un léger et simple badi-

nage, c'est le ton le plus sérieux! Vous ne savez donc pas que je n'ai que treize ans? On dit que vous en avez seize. Mais à seize ans est-on déjà si vieux, pour être si mélancolique? Vous me citez l'exemple de je ne sais quel Hippolyte, qui à cet âge-là n'avait plus de plaisir à rien. Je vous plains de lui ressembler. Mais pourquoi lui ressemblez-vous? Je vis aussi à la campagne, et assez seule avec maman; mais j'y vis sans ennui et sans inquiétude. Tous mes momens sont pleins; je sais les varier. Ce que je fais, ou m'occupe ou m'amuse. Je lis, je peins, je chante, je cultive mes fleurs, j'ai soin de mes oiseaux, qui chantent gaiement comme moi; je travaille auprès de ma mère, et ce travail est encore un amusement. Nos promenades sont pour moi des galeries de tableaux que nous présente la nature, et maman m'apprend à jouir de leur riche variété. En nous promenant nous causons, nous raisonnons sur nos lectures. Maman a la bonté de me laisser en dire mon sentiment et ma pensée: si je dis bien, elle sourit; c'est le signe de son suffrage: s'il m'échappe quelque ineptie, elle m'en fait apercevoir, et nous en rions toutes les deux. Au retour, je reprends mes livres ou ma harpe, et si je m'aperçois que maman soit rêveuse, je l'égaie en la caressant.

» Vous, monsieur, comment pouvez-vous être triste auprès d'un bon père? Et lorsqu'il est content de vous, ne l'êtes-vous pas de vous-même? Avez-vous besoin qu'un enfant ranime en vous le goût du travail, l'amour de l'étude, l'ambition de vous distinguer dans les talens de votre état? En vérité, je suis tentée de croire que vous avez voulu éprouver à quel point ma vanité serait crédule. Je n'en obéirai pas moins à ce devoir de bienséance que l'on me fait de vous répondre. Mais ayez la bonté, monsieur, de ne plus oublier mon âge, et de prendre avec moi le ton que doit vous inspirer l'aspect riant de la nature et l'aimable gaieté des champs. J'aime la pastorale, mais je n'aime point l'élégie. »

CAMILLE.

Raimond, un peu piqué du style de cette réponse, y répliqua:

MADEMOISELLE,

« J'ai eu treize ans comme vous autrefois, et je sais qu'à cet âge on ne plaint guère ceux qui ont le malheur d'en avoir seize. Mais vous aurez vous-même un jour ce malheur-là. En attendant, je vous félicite de la sérénité répandue sur vos beaux jours. Vos occupations, vos plaisirs se succèdent, comme les flots paisibles d'un ruisseau qui serpente et gazouille parmi les fleurs; une bonne mère est pour vous le monde; dès qu'elle vous sourit votre cœur est content. Tout cela fait bien votre éloge! Mais plus on est exempt des tribulations de la vie, plus il est beau d'y compatir. Daignez

donc plaindre un peu la situation d'un jeune homme, qui a connu ce repos délicieux que vous goûtez, mais qui l'a perdu. Vous êtes étonnée, belle Camille, que dans la solitude, mon émulation ait besoin d'être animée par l'espérance d'obtenir votre estime, et vous avez la modestie de vous croire encore un enfant. Et pourquoi ne voulez-vous pas que dès à présent, si je puis, j'accoutume votre âme jeune et pure à prendre quelque intérêt à moi, à mes travaux, à mes succès, à ce que je puis faire de louable, et, j'ose le dire, de recommandable peut-être? Ah! si j'étais bien sûr qu'à commencer dès l'âge le plus tendre, Camille eût la bonté de s'occuper de moi, de me souhaiter de la gloire, de me suivre des yeux dans la carrière où je dois entrer, qui sait ce que l'émulation dont elle enflammerait mon cœur serait capable de produire? Ayez pour moi de l'ambition, et tant qu'il vous plaira. Cette ambition sera la mienne, et je promets, sinon de la remplir, au moins d'y faire mon possible. Mais ne me perdez pas de vue; et que je puisse me flatter d'être sans cesse sous vos yeux. »

HIPPOLYTE.

La lettre de Raimond lui en attira une qui le combla de joie.

« Vous me donnez, monsieur, lui écrivit Adèle, un emploi qui doit me flatter, celui de votre surveillante, et je l'accepte avec plaisir. Le fils de l'ami de ma mère peut-il ne pas m'intéresser? Plus il suivra de près l'exemple qu'il a devant lui, et plus je serai glorieuse qu'il veuille bien compter mon estime pour quelque chose. Je vous observerai, puisque vous le voulez; et tout le bien qu'on me dira de vous me touchera sensiblement. Je vous préviens aussi que le mal que l'on m'en dirait ne me serait pas moins sensible. Je suis même assez fière pour n'être pas contente qu'on ne m'en dît que peu de bien; et puisque vous donnez carrière à mon ambition, je n'exige pas moins de vous que d'être un homme considérable et distingué dans votre état. Mais, s'il vous plaît, la surveillance sera réciproque entre nous. J'aurai peut-être aussi besoin d'être animée par un peu d'émulation. Je suis, à mon tour, menacée d'avoir un jour seize ans. Peut-être qu'à cet âge je serai, comme vous, attaquée d'inquiétude, de tristesse, que sais-je? de langueur, de mélancolie; car on dit que le cœur humain est sujet à tant d'accidens! Alors, monsieur, si vous avez plus de gaieté que moi, plus d'ardeur et plus de courage, vous aurez la bonté de m'en communiquer un peu. En attendant, je puis avoir besoin d'être avertie de mes étourderies et de mes négligences. Ma mère est indulgente; et je m'aperçois bien qu'elle daigne laisser aux ans bien de petits défauts à corriger en moi. Mais ce qu'elle ne me dit pas, elle peut quelquefois le faire en-

tendre à son ami. Tâchez adroitement d'être aussi de la confidence; et ne manquez pas de m'instruire des petits mots d'avis qui lui auront échappé, afin qu'à son insu j'en fasse mon profit, et que je lui ménage l'agréable surprise de voir que je prends soin moi-même de perfectionner son ouvrage. Surtout, ne me flattez jamais; et commencez par supprimer l'épithète de *belle*, que vous m'attribuez sans savoir si elle me convient. Camille est pour vous invisible : vous ne savez donc pas si elle est belle, jolie ou laide; et bien certainement ce ne sera pas elle qui vous dira ce qu'il en est. »

CAMILLE.

« Ah! ce qu'il en est, je le sais, lui répondit Raimond, ou du moins je crois le savoir. Mais vous voulez que je l'ignore; eh bien, sage Cami', , puisqu'il ne m'est permis que de vous donner ce nom-là, qu moins vous méritez si bien, apprenez donc le changement prod ,ieux qu'a déjà fait dans mon esprit et dans mon âme cet aimable et tendre intérêt que vous voulez bien prendre à moi. Les vapeurs qui semblaient obscurcir ma pensée se sont évanouies; le trouble de mes sens s'est apaisé; la vague inquiétude qui m'agitait s'est dissipée; le pénible tourment de ne savoir ce que je voulais a cessé; mes vœux, mes sentimens, mes désirs et mes espérances ont trouvé un point de repos; mes rêveries, mes songes même ont pris quelque solidité. Mon père avait beau dire, je ne voyais sur l'avenir qu'un immense brouillard; le brouillard s'éclaircit, j'y vois déjà poindre une étoile et puis encore une à côté. La gloire et vous, vous et la gloire, et pour l'amour de l'une et pour l'amour de l'autre, l'ardeur du travail, de l'étude, l'impatience de remplir, de passer votre ambition, voilà dès à présent ce qui m'occupe avec délices. J'avais lu dans mes livres qu'il n'y avait guère moins d'inconstance dans la faveur de l'opinion que dans celle de la fortune; et toutes les fois que j'y pensais je me sentais le cœur triste, languissant, refroidi : Maintenant me voilà ranimé, rempli de courage. Votre estime, belle.... Pardon, j'ai voulu dire, sage Camille, votre estime sera pour moi une perspective brillante; et lorsque vous m'approuverez je serai content de moi-même. Voilà du bonheur assuré. Mais vous qui, pour être accomplie, n'avez qu'à vous laisser aller à votre naturel, ou tout au plus qu'à vous laisser conduire par les conseils de votre mère, quel besoin auriez-vous de ma sincérité? Ah! ma sincérité vous semblera toujours complaisante et flatteuse; car je n'aurai jamais que du bien à penser de vous. Non, votre aimable mère ne vous déguise rien qu'une partie de sa joie de l'heureux succès de ses soins. Le seul défaut qu'elle vous laisse est votre invisibilité;

t si jamais vous vous en corrigez, fussiez-vous laide, soyez bien lre que vous serez belle à mes yeux.

HIPPOLYTE.

Adèle répliqua : « Je suis bien aise de voir, monsieur, que l'intérêt que maman permet que je prenne à ce qui vous touche hange vos devoirs en plaisirs. C'est mon âge qui communique au ôtre sa gaieté naturelle ; mais en échange, on dirait que le vôtre rête je ne sais quoi de sérieux au mien. L'idée que vous avez bien oulu me donner de moi-même m'a fait prendre à mes propres eux un air de dignité dont je rougis, et dont je devrais rire. Je ne regarde à mon miroir, et je me dis : Voilà donc cette tête dont opinion, l'estime aura de l'influence sur le caractère d'un homme ui sera peut-être un héros! Je m'imagine alors que je deviens noi-même une personne considérable; je me vois dans votre avenir, je participe à votre gloire, je m'admire dans tout ce que vous aites de plus beau et de plus illustre ; et j'en ai de l'orgueil plus que ous n'en aurez jamais. Maman, à qui je communique ce qui se asse en moi, trouve que c'est rêver trop sérieusement pour mon ge ; mais elle m'avertit que dans ce sérieux il y a quelque grain le folie, et que mon imagination doit savoir mieux se modérer. De votre côté, je vous vois exagérer toutes les idées qu'on a pu ous donner de moi, me croire une merveille, et me bercer moi-même de toutes vos illusions. Si cela continue, il est possible, dit ma mère, que la tête nous tourne à tous les deux de bonne opinion, chacun de soi, et l'un de l'autre. Laissons là, je vous prie, toutes ces personnalités, et parlons dans nos lettres d'autre chose que de nous-mêmes. J'ai mille questions à vous faire sur mes études, sur mes pensées, sur les réflexions que les livres et la nature me font naître. Vous, monsieur, vous devez recueillir tous les jours de vos lectures, et plus encore des instructions d'un père qui a vécu dans le monde, une foule de connaissances qui seront nouvelles pour moi. Nous nous proposerons nos doutes, nous nous consulterons l'un l'autre sur nos goûts, sur nos sentimens ; nous laisserons nos opinions se livrer quelquefois des attaques légères ; car maman permet la dispute, pourvu qu'elle ne soit qu'un jeu ; et comme nous serons tous deux de bonne foi et sans entêtement, nous aurons souvent le plaisir de nous trouver d'accord ensemble. Enfin tous les petits événemens de notre vie, d'où il y aura quelque bonne pensée à recueillir, se traceront dans nos lettres ; et pour vous en donner l'exemple, je vais vous raconter ce qui m'arriva hier matin.

» Il y a dans un village voisin de ma demeure une petite fille appelée Marianne, que j'avais prise en amitié. Elle venait me

voir souvent ; et comme elle est douce et gentille, je me plaisais fort avec elle, et j'avais une envie extrême de la retenir près de moi. Dès l'âge de dix à onze ans j'en témoignai le désir à ma mère. Nous verrons cela, me dit-elle, quand vous serez moins enfans l'une et l'autre. Marianne était de mon âge ; elle ressentait vivement ce qu'elle appelait mes bontés ; et nos entretiens les plus doux roulaient sur le plaisir que nous aurions à passer notre vie ensemble. Mais depuis quelque temps je me suis aperçue qu'elle venait me voir plus rarement. Je lui en ai fait mes plaintes ; elle s'est excusée en disant que sa mère lui laissait moins de liberté.

» J'ai cru qu'il était temps de renouveler ma demande. Tout ce qui, sans te nuire, peut te faire plaisir, m'est agréable, m'a répondu maman. Mais comme toi, Marianne a une mère ; l'a-t-elle consultée sur ton projet ? — Non, pas encore. — C'était pourtant par elle qu'il fallait commencer.

» Charlotte (c'est le nom de la bonne femme) est venue. Il m'a été permis de m'expliquer moi-même, et je l'ai fait le plus doucement que j'ai pu, en l'assurant que Marianne ne serait près de moi qu'en qualité d'amie ; que j'aurais bien soin d'elle ; et que j'espérais que maman voudrait bien reconnaître son amitié pour moi. La bonne Charlotte s'est attendrie en m'écoutant, et elle a regardé sa fille avec des yeux mouillés de larmes. Marianne était émue aussi, mais ses yeux n'étaient point mouillés. Si vous voulez son bien, m'a répondu sa mère, ce n'est pas à moi de m'y opposer ; et quoiqu'elle me fût bien nécessaire dans ma vieillesse, je vous la cède de bon cœur. Marianne a rougi ; elle a pris la main de Charlotte et l'a pressée tendrement sous ses lèvres, mais la mère pleurait toujours, et la fille ne pleurait point.

» Allez, a dit maman, allez toutes les deux déjeuner à l'office ; en attendant nous nous consulterons ma fille et moi ; et quand nous avons été seules, eh bien ! m'a-t-elle demandé, que t'en semble à présent ? Ta résolution est-elle encore la même ? Je ne sais, lui ai-je dit : ce que je viens de voir m'afflige. Marianne n'a pas le cœur aussi bon que je le croyais. J'ai vu le temps qu'elle aimait sa mère comme j'aime la mienne. Plutôt mourir, me disait-elle, que de lui donner du chagrin. Ah ! comme elle est changée ! et combien je suis mécontente du peu de sensibilité qu'elle témoigne à ses regrets ! Ce n'est pas elle, m'a dit maman, c'est vous que vous devez en accuser ; oui, ma fille, vous-même. Voyez comme l'ambition que vous lui avez inspirée altère en elle la bonté du naturel ! Marianne était née avec un cœur sensible ; elle eût fait son bonheur d'être la compagne, l'appui, la consolation de sa mère ; et vous, en lui donnant de folles espérances et de vaines pensées, vous avez tout gâté. Et que vouliez-vous faire ? la dégoûter

de son état? lui faire prendre auprès de vous des sentimens, des habitudes, un esprit et des mœurs, qu'elle ne doit jamais avoir, et pour cela priver sa mère de sa compagne naturelle? Condamner cette pauvre femme au plus cruel état de viduité et d'abandon! A ces mots, vous pouvez aisément concevoir combien mon cœur s'est senti oppressé. J'ai tâché, en pleurant, de justifier mon intention. Oui, ma fille, votre intention a été bonne, m'a dit ma mère; mais vous avez été séduite par un sentiment dont il faut toujours se défier, l'intérêt personnel. Il vous a fait croire, en dépit des convenances établies, que dans Marianne vous ne vouliez avoir qu'une amie et une compagne; et que sa mère serait heureuse de la savoir auprès de vous. Et quoi! vous ne saviez donc pas quel était le cœur d'une mère! Vous auriez dû, ma fille, en juger par le mien. Mais vous n'avez pas même su ce qui se passait dans le vôtre, et c'est à moi de vous l'apprendre. Non, ce n'était point une amie, mais une complaisante que vous vouliez avoir. Marianne jamais (je l'ai bien observée) ne s'est oubliée avec vous, jamais vous-même ne l'avez mise sur le ton de l'égalité. Docile, et même obéissante, elle ne vous a plu que par sa modestie et que par son humble douceur. C'est donc là ce qui vous a fait vouloir la déplacer, et la dérober à sa mère. Ah! laissez-lui, dans son village, une éducation conforme à ses devoirs, analogue à sa destinée; et si vous lui voulez du bien, gardons celui que nous pouvons lui faire pour le moment de lui faciliter un établissement heureux. Il faut, ma fille, être bienfaisante, non pas au gré de nos fantaisies, mais avec le discernement d'une raison désintéressée, et avec un sentiment éclairé.

» Voilà, monsieur, l'aimable et utile leçon que je reçus de maman hier matin. Et quelle fut ma joie de sentir tous mes torts, lorsque je vis revenir à nous Marianne, non moins baignée de ses propres larmes que des pleurs de sa mère, confuse d'avoir pu vouloir un moment se séparer d'elle, enfin rendue à la nature, et nous conjurant d'oublier ou de pardonner son erreur! alors ce fut à moi d'être honteuse de la mienne. Je le fus, je le suis encore; je l'expie en vous l'avouant. »

CAMILLE.

« Qu'on est heureux, trop aimable Camille, lui répondit Raimond, d'avoir commis quelque légère erreur de bonté, de pure innocence, lorsqu'on a tant de modestie et de grâce à s'en accuser! Ah! si le ciel ne m'avait pas donné cette sincérité dont s'honore mon cœur, votre exemple seul, et le charme que votre candeur a pour moi, suffiraient pour me l'inspirer; et je veux vous prouver qu'au moins par quelques traits votre Hyppolite vous ressemble : je vais donc m'accuser aussi.

» L'autre jour, tandis que mon père promenait l'œil du maître sur les travaux de ses campagnes, le syndic de notre paroisse est venu pour le consulter. Il n'a trouvé que moi; et il a bien voulu, en attendant mon père, m'expliquer ce qui l'amenait.

» L'avant-veille du jour où l'on devait tirer à la milice, un jeune et beau garçon, le plus estimé du village, Firmin était venu le prier en secret de faire tomber sur lui le sort. Le syndic savait bien que dans ses fonctions aucune fraude ne lui était permise; mais celle-ci était favorable aux autres garçons du village; et en faisant pour Firmin ce qu'il lui demandait, loin de nuire à personne, il les servait tous à leur gré. Cependant, pour être plus sûr de ne rien faire que d'honnête et de juste, il prenait conseil de mon père.

» Pourquoi, demandai-je au syndic, ce jeune homme, s'il veut servir, ne s'engage-t-il pas? Que n'attend-il au moins qu'on ait tiré au sort, pour s'offrir à la place de celui sur lequel le sort sera tombé? C'est ce que je lui ai proposé, me répondit cet honnête homme; mais il a ses raisons, dit-il, pour ne paraître pas volontairement engagé. S'il veut l'être, ajoutai-je, il n'y a rien de plus libre; et puisqu'il le demande, vous pouvez sans scrupule faire tomber sur lui le sort. Je n'ai donc que faire, dit-il, d'attendre M. votre père, et de l'importuner de ma consultation. Je l'assurai que l'avis de mon père serait le mien; il voulut bien m'en croire; et en me remerciant de l'avoir tiré de peine, il s'en alla.

» Le soir, lorsque mon père fut de retour des champs, je lui contai ce qui s'était passé comme la chose la plus simple; et je ne fus pas peu surpris de voir qu'il y attachait une sérieuse importance. Tu as, me dit-il, un peu légèrement donné ton avis pour le mien; ne te presse plus tant de répondre pour moi; tu sais bien que nos têtes ne sont pas du même âge. Heureusement, ajouta-t-il, que le mal n'est pas fait encore; et à l'instant il envoya prier le syndic de venir le voir, et de lui amener le jeune homme.

» Confus, je gardai le silence; et lui, sans insister sur ma faute, ne parla plus que de sa promenade et de l'état de la campagne. Vous croyez bien que je fus sensible à cette indulgente bonté. Mais bientôt arriva le syndic avec le jeune homme.

» Firmin, demanda mon père à celui-ci, quel âge avez-vous? — J'ai vingt ans. — Avez-vous encore père et mère? — Hélas! non, j'ai perdu ma mère. — Et votre père est-il âgé? — Il a cinquante-cinq à cinquante-six ans. — Êtes-vous fils unique! — Non, j'ai un frère aîné. — Comme vous est-il garçon? — Lui? non, monsieur; il est même bien marié. — Et il a des enfans? — La maison en est pleine. — Vivez-vous bien ensemble? — Assez bien jusqu'ici. —

Votre père est-il à son aise? — Il était à son aise avant que d'avoir tout donné. — Tout donné? — Oui, monsieur : mon frère a tout; mon père et moi nous n'avons rien. Le pauvre homme, en se dépouillant, croyait, à force de travail, avoir le temps de m'amasser un nouvel héritage; mais vous savez combien les espérances des laboureurs sont casuelles; les siennes l'ont trompé. — Et voilà donc pourquoi vous voulez quitter la maison? — Oui, la maison et le village où je ne puis plus me souffrir. Mais je ne veux pas que mon père sache les chagrins qu'il me cause. Il a oublié, en mariant mon frère, qu'il avait deux enfans; je ne m'en suis jamais permis aucune plainte; et, grâce au ciel, je n'ai jamais cessé d'aimer, de révérer mon père : mon frère lui-même est encore à savoir ce que j'ai sur le cœur; en travaillant pour lui, je ne lui ai fait aucun reproche; et je n'aurais jamais connu l'envie, si je n'avais pas eu le malheur de connaître.... Il s'interrompit; et mon père ajouta, l'*amour?* — Et oui, monsieur, l'amour, c'est l'amour qui me perd, qui me rend la vie odieuse, qui me force à quitter mon père, et qui me détermine à m'aller faire casser la tête dans la première occasion où je pourrai trouver la mort. En prononçant ces mots, Firmin avait sur le visage la résolution et la pâleur du désespoir.

» Bon jeune homme, lui dit mon père, je conçois à présent pourquoi vous vouliez rejeter sur le sort le reproche qu'on vous ferait d'avoir délaissé votre père. Mais cette fraude officieuse, et que vous croyez innocente, M. le syndic a raison de ne pas la croire permise. Un devoir étroit et sévère l'oblige de laisser décider par le sort ce que la loi veut que le sort décide. La règle une fois violée cesserait d'être inviolable, et vous sentez les conséquences d'une première infidélité dans les fonctions qu'il remplit. Ne l'attendez donc pas de lui. Mais dites-moi quel est cet amour qui vous réduit au désespoir.

» Hélas! dit Firmin, c'est l'amour d'un jeune homme sans bien, pour la fille d'un homme riche, qui, comme de raison, veut bien établir son enfant. — Et cette enfant vous aime-t-elle? Il répondit par un silence. — Et si vous étiez établi assez bien pour avoir l'assurance d'être à votre aise en travaillant, l'obtiendriez-vous de son père? — Je le crois; il m'estime assez; même il me semble quelquefois qu'il a la bonté de me plaindre. S'il est ainsi, écoutez-moi, lui dit mon père : il y a dix ans que je fais valoir moi-même mon bien; je sais quel en est le produit. Je ne veux pas que mon revenu baisse. Si par votre travail et votre économie vous pouvez me le conserver et y trouver votre bien-être, la ferme en est à vous. Que M. le syndic se charge d'arranger sur ce plan votre mariage; vous voilà établi chez moi. Un bon père ne sera

point puni d'un moment de faiblesse qu'il se reproche, hélas! peut-être plus que vous ne pensez.

» Mon père avait raison. Celui de Firmin est venu tomber à ses genoux, arroser ses mains de ses larmes, et lui avouer que sans lui il serait mort inconsolable d'avoir déshérité son fils.

» Le syndic en secret a reçu de mon père de quoi payer un engagement libre, pour remplacer le jeune villageois qui tomberait à la milice; et Firmin, qui, dans quinze jours, va épouser cette Marcelle qu'il aime tant et dont il est aimé, n'a plus envie de mourir.

» Tu vois, m'a dit mon père, que ce qui te semblait si simple ne l'était pas; corrige-toi, mon fils, de ta légèreté; et pour ta peine, fais-en l'aveu à la sage Camille. Elle t'en grondera encore plus doucement que moi. »

HIPPOLYTE.

On voit quel caractère de confiance et d'intimité avait pris leur relation. Je ferais des volumes si je la transcrivais; mais c'est en dire assez que d'indiquer les sources qui la rendaient intarissable.

Les phénomènes de la nature, les tableaux qu'elle déployait, les beautés ravissantes dont on avait joui au lever de l'aurore, au coucher du soleil, dans les accidens d'un orage; les scènes de la vie rustique, les incidens qui l'animaient, qui la variaient à leurs yeux, les impressions morales qu'ils rapportaient le soir de leurs utiles promenades; et plus abondamment encore les fruits de leurs lectures, les observations naïvement ingénieuses qu'ils se communiquaient sur les mœurs et sur les usages des temps plus ou moins reculés, les comparaisons qu'ils faisaient des belles actions ou des grands caractères qui les frappaient de ressemblance; enfin tout ce qui peut intéresser de jeunes âmes, exalter de jeunes esprits, se reproduisait dans leurs lettres avec une vivacité d'imagination, une sincérité de sentiment et de pensées dont leurs parens étaient charmés. On y voyait des deux côtés l'instruction s'accroître sensiblement de jour en jour, et les fruits s'en développer. Si dans Raimond la marche des idées était plus réglée et plus sûre, l'essor de l'esprit dans Adèle avait plus de prestesse et de célérité. Lors même que ses aperçus n'étaient pas assez justes, ils étaient fins encore; ses erreurs avaient de la grâce dans leur douce ingénuité. Jamais son adversaire n'avait raison dans leurs disputes, sans admirer l'air spirituel et charmant dont elle avait tort.

Lui, sans y penser, ou peut-être en y pensant, mêlait toujours à ses propos quelque allusion imperceptible, quelque trait léger et furtif de louange indiscrète, ou de sentiment échappé, qui décelait une âme continuellement occupée de son objet uni-

que; et sans presque jamais lui parler d'elle-même, il avait le secret de lui bien faire entendre qu'il y pensait toujours.

On conçoit aisément le chemin que dut faire dans l'espace de trois années cette aimable correspondance. De temps en temps on avait l'art cruel de retarder l'arrivée des lettres; et alors Dieu sait quelle nuit, quel jour, quel siècle de momens chacun passait à les attendre. Dans Adèle, l'inquiétude ne ressemblait qu'à la tendresse d'une sœur alarmée sur la santé d'un frère absent et vivement chéri. Mais dans Raimond, l'impatience était le trouble et le tourment d'une âme qui avait peine à se posséder. Comme l'un des soins de son père était de lui apprendre à se commander lui-même, il lui cachait la violence des mouvemens qui l'agitaient; et il se dérobait à lui pour aller dans la solitude les exhaler par des soupirs. Son père l'observait, l'écoutait, le plaignait; et avec une lettre consolante à la main, venait enfin le soulager.

Lorsqu'il fut bien décidé qu'ils s'aimaient comme pouvaient s'aimer deux êtres invisibles; à présent, dit la mère, il faut leur ménager le plaisir de se voir, mais sans se reconnaître, ni se douter qu'ils soient les mêmes. Quoi! madame, dit Varanzai, encore une nouvelle épreuve! Et sans cela, dit-elle, comment nous assurer qu'ils se plaisent par la figure autant que par l'esprit et par le caractère? C'était bien là le principal; mais l'accessoire est quelque chose; et si ma fille n'avait pas aux yeux de votre fils tout le même succès qu'elle a dans sa pensée; s'il lui souhaitait plus de beauté; eût-il d'ailleurs pour elle assez d'estime pour la préférer aux plus belles, je sais quel est le risque qu'elle aurait à courir, et je ne veux pas l'y exposer. Nous supposerons un voyage qui, nous éloignant l'un de l'autre, suspendra leur relation; et chacun de notre côté, nous irons, avec nos enfans, passer cet hiver à Paris. Des sociétés communes, des soupers, quelquefois le bal, où nous les ferons inviter, amèneront des entrevues. Là, nous observerons l'effet que produira mutuellement leur présence; et s'il est favorable, nous leur ménagerons quelques momens de liberté pour filer leur petit roman. Mais voici le moment de nous réitérer la parole de ne rien dire qui les décèle l'un à l'autre. Je le promets de mon côté, je l'exige du vôtre, et je l'exige absolument.

Cet engagement pris, et tout bien arrangé, il fut dit qu'il y allait avoir des voyages et une absence durant laquelle on ne s'écrirait point. Ce fut pour eux comme un deuil annoncé. Bientôt après, chacun d'eux apprit qu'on allait quitter la campagne, et faire quelques mois de séjour à Paris. Cette nouvelle, qui dans un autre temps aurait pu causer de la joie, ne fit qu'une impres-

sion de tristesse et de déplaisir sur ces deux âmes solitaires qu'un long silence allait peut-être séparer. Enfin Raimond, avec son père, Adèle avec sa mère, se rendirent à Paris, et ce qui résulta de ce voyage n'est pas difficile à prévoir.

Il y a pour les esprits et pour les caractères une cause de sympathie bien réelle dans la nature : c'est la convenance des goûts, l'analogie des humeurs, et soit dans la pensée, soit dans le sentiment, cette harmonie de deux âmes dont la nature a fait comme deux instrumens organisés à l'unisson. Dès qu'elles se rencontrent et qu'elles peuvent se connaître, leur inclination naît de leur ressemblance et de leur mutuel accord.

Mais à la simple vue, aux accens de la voix, aux traits de la physionomie, y a-t-il aussi, comme on le dit, entre deux inconnus, dès le premier abord, un charme, un attrait sympathique qui les frappe comme un éclair, et qui les décide à s'aimer? Oui, je crois qu'il existe pour de certaines âmes ; j'entends pour celles qui ont besoin d'en trouver une qui leur ressemble. Les plus vives, les plus légères ne sont pas celles qui se prennent de ces affections soudaines; la dissipation leur suffit. Mais que deux âmes solitaires, recueillies en elles-mêmes, trouvent dans leur mélancolie, ou seulement se flattent de trouver leur semblable; que sur un visage attendri par la douleur ou la tristesse, dans des yeux languissans, dans le son d'une voix sensible et doucement plaintive, chacune d'elles reconnaisse les signes de ses propres affections; voilà une compagne que le sort lui présente; un intérêt mutuel les saisit, et sans plus de réflexion, les engage et les lie ensemble. Telle fut l'impression que Raimond et Adèle, en se rencontrant dans le monde, reçurent l'un de l'autre, et tous les deux en même temps.

Raimond, accoutumé à un genre de vie où rien n'était oiseux, où l'amusement même n'était pas sans utilité, fut peu touché de ce qu'on appelle les plaisirs de la ville. Le vide et l'insipidité de ces visites où l'ennui et l'oisiveté font leur ronde, ces entretiens où l'on ne parle que pour ne pas rester muet, ces nouvelles futiles et vingt fois rebattues, ces opinions éphémères, ces modes fugitives, ces nouveautés qui naissent et qui vieillissent en un jour, lui semblaient un cercle de peines plutôt qu'un cercle de plaisirs. Les spectacles eux-mêmes lui plaisaient rarement. Il demandait si c'était là ce qui rassemblait tant de monde de si loin et à si grands frais!

On sent bien d'où venait une misanthropie si peu naturelle à son âge. Une éducation solitaire avait pu y contribuer; mais ce pénible ennui du monde et de lui-même avait une autre cause : c'était l'inquiétude et l'impatience d'une âme fatiguée de distrac-

tions, au milieu d'une foule d'objets indifférens qui venaient l'arracher à la seule pensée dont elle eût voulu s'occuper. Adèle avait aussi ses raisons pour ne pas aimer la vie de Paris. Moins dissipée, elle n'éprouvait pas ces contrariétés importunes dont Raimond était excédé; mais elle n'avait plus ces oiseaux, ces fleurs, ces ruisseaux, qui mêlaient à ses rêveries un sentiment confus de tendresse et de volupté. Elle n'allait plus respirer l'air enchanté de ces bosquets, où elle avait relu les lettres d'Hippolyte. Le silence de la campagne lui aurait parlé de lui; et le bruit de la ville ne lui en disait rien. Dans le monde, avec ses pareilles, ses grâces naïves et simples se trouvaient étrangères et décontenancées. L'art maniéré de leur maintien, de leur geste, de leur langage, intimidait son naturel. Le soir, en se retrouvant seule et libre avec sa mère, lasse d'un triste et long souper, elle se jetait dans ses bras. Je respire! lui disait-elle en soupirant; et la bonne madame de Blosel ne faisait pas semblant d'entendre ce soupir.

Enfin arriva le grand jour où Adèle et Raimond cessèrent d'être invisibles l'un pour l'autre. Un petit bal chez une amie commune que l'on mit de la confidence, fut pris pour le lieu de la scène; et l'on convint qu'en s'y trouvant ensemble, le père d'un côté et la mère de l'autre, auraient l'air de se voir pour la première fois.

Madame de Telmon, élevée au couvent avec madame de Blosel, avait les mœurs, le caractère, l'esprit sage de son amie. Elle passait à la campagne les belles saisons de l'année. Là, au milieu de ses enfans, un fils et deux filles charmantes, elle avait fait pour eux de son salon d'étude comme un petit temple des arts, dont on eût dit qu'elle était la déesse. Personne jamais n'eut mieux qu'elle le talent de tourner en émulation le sentiment de l'amour-propre, et de l'habituer, par des succès utiles, à ne compter pour rien ceux de la vanité. L'opulence où elle était née n'avait point altéré son heureux naturel. Simple et modeste dans ses goûts, elle ne faisait cas que de ces plaisirs estimables que ne peut ravir la fortune, et qui, comme un cortége d'amis consolans et fidèles, accompagnent une âme honnête et courageuse dans le sein de l'adversité.

Ce fut chez cette femme aimable qu'au bal, et parmi vingt quadrilles de danseuses et de danseurs qui respiraient la joie, Raimond ne remarqua que la sérieuse Adèle; et Adèle, de son côté, parut n'apercevoir que le triste Raimond. Ils dansaient tous les deux très-bien, mais négligemment, froidement, et comme pour ne pas manquer aux convenances de leur âge.

Voilà, disait Raimond, une jeune personne qui n'a pas l'air de s'amuser plus que moi de la danse. Une grâce timide l'accompagne furtivement et comme à son insu; c'est la grâce de l'indo-

lence. Elle est belle; et je gage, ou qu'elle n'en sait rien, ou qu'elle ne s'en soucie guère. Ah! c'est que rien ne l'intéresse; ou ce qui l'intéresse n'est point ici. Elle est rêveuse. Rêverait-elle à un absent? Oh! non. Elle est si jeune encore! Cependant elle doit avoir quinze à seize ans. Seize ans, c'est l'âge de Camille; Camille n'est plus un enfant. Ah! que n'est-elle ici, Camille! Où est-elle? Pense-t-elle à moi? Est-elle aussi rêveuse et triste en mon absence? Ah! si elle savait que loin d'elle je suis au bal! que je me livre à des amusemens frivoles! et qu'un autre objet qu'elle peut m'occuper!.... Cette réflexion lui fit baisser les yeux; et il fut quelque temps sans oser se permettre de les lever sur la danseuse.

Adèle, en cessant de danser, alla respirer dans un coin, presque vis-à-vis de Raimond, et fit, de son côté, son petit monologue. C'est, disait-elle, un charme bien puissant et bien doux que celui qui se mêle en nous au sentiment de la pitié! Dans cette foule de jeunes gens il n'y en a qu'un seul qui soit triste, et qui semble être malheureux; c'est le seul à qui je m'attache. Sans le vouloir je le regarde, mes yeux le suivent malgré moi. Je voudrais lire dans les siens quelle est la cause de sa tristesse. Il a dans l'âme quelque peine dont je voudrais le soulager. Je ne me croyais pas si bonne et si sensible; et je me sais bon gré de l'être. Il me regarde. Il semble s'apercevoir que je le plains; il semble me plaindre moi-même. Hélas! oui, bon jeune homme, je suis à plaindre aussi, et la même langueur que je vois dans vos yeux, vous devez la voir dans les miens.

En s'en allant, ils entendirent madame de Telmon inviter leurs parens à dîner pour le lendemain. Adèle en ressentit un mouvement de joie aussi douce qu'elle était pure. Celle de Raimond fut plus vive, mais confusément inquiète; et lorsqu'il se trouva vis-à-vis d'elle à table, il se sentit ému, saisi, mal à son aise, il ne pouvait lever les yeux sur elle sans rougir. On eut quelquefois la bonté de lui adresser la parole; il répondit en hésitant et d'une voix qui seule eût décélé le trouble qu'il tâchait de dissimuler.

L'après-dînée, à la faveur de l'innocente liberté que madame de Telmon donnait à ses enfans, Adèle et Raimond, avec eux, firent quelques tours de jardin, en silence d'abord, et puis de temps en temps laissant échapper quelques mots, mais sans oser encore s'adresser la parole. Insensiblement l'entretien se lia, devint moins timide, et finit par être animé.

Raimond n'avait jamais entendu de voix dont l'accent fût aussi doux à son oreille et à son cœur que l'accent de la voix d'Adèle. Jamais Adèle n'avait rien vu de si touchant que l'expression du regard dans le langage de Raimond. Ils ne disaient rien que de

simple ; mais dans cette simplicité ne laissait pas de se mêler un charme inconnu pour eux jusqu'alors.

Ce qui acheva de les rendre intéressans l'un à l'autre, ce fut lorsqu'en parlant de leur pays, ils découvrirent qu'ils étaient nés sous le même climat, et presque sur les mêmes bords. Il n'y avait là rien de bien merveilleux, et d'autres châteaux que les leurs étaient situés près de la Loire. Ce n'en fut pas moins pour tous les deux un tressaillement de surprise ; et deux Indiens nés sur les bords du Gange, n'auraient pas été plus émus de se rencontrer à Paris.

Ce fut à qui vanterait le plus les vallons qu'arrosait le Cher, les prés où serpentait la Cise. Le beau ciel, disait l'un ! Les beaux ombrages, disait l'autre ! Où voyait-on couler des eaux si claires, si limpides ? où respirait-on un air si pur, si parfumé ? où la promenade avait-elle des agrémens si variés, et de si douces rêveries?

Mesdemoiselles de Telmon, Pauline et Floride, souriaient en les écoutant. Je vous admire, disait Pauline, de venir nous vanter les délices de vos campagnes, à nous qui passons nos étés sur les riches bords de la Seine, et nos hivers, ajoutait Floride, dans une ville où se rassemblent tous les arts et tous les plaisirs ! Et qu'ont-ils donc de si charmant et de si rare ces bords de la Cise et du Cher ! De l'eau claire, un air pur, un beau ciel, des promenades où l'on rêve ! Il n'y a rien là, me semble, qu'on ne trouve ailleurs qu'en Touraine. C'est pourtant là qu'on est heureux, disait Raimond ; et ce bonheur que l'on sent si bien, et qu'il serait si difficile de définir et d'exprimer, est précisément le contraire du bonheur de Paris. Il consiste à goûter le charme du silence, du repos, de la solitude ; c'est la liberté d'être à soi, de se livrer à sa pensée, de s'y abandonner sans trouble et sans regret. C'est cela même, disait Adèle ; et leurs âmes étaient ravies de se trouver si bien d'accord.

Chacun des deux s'en retourna chez soi rêvant à son étoile, et trouvant dans leur aventure quelque chose de singulier. Ce qui étonnait le plus Adèle, c'était de voir tant de rapport de Raimond avec Hippolyte. Mêmes goûts, mêmes caractères, même naturel dans l'esprit ! Je lui écrirai, disait-elle, que j'ai trouvé sa ressemblance, que j'ai cru l'entendre et le voir. Je ne mentirai pas, et dans certains momens l'illusion était si complète, que le nom d'Hippolyte m'est venu sur les lèvres. Qu'aurait-on dit de moi s'il m'avait échappé ?

Raimond n'était pas aussi calme dans ses réflexions. Il sentait au fond de son âme qu'Adèle nuisait à Camille. Ah ! quel dommage, disait-il, qu'on ne me l'ait pas laissé voir ! Son image effacerait tout ; je l'aurais sans cesse présente ; mon cœur en serait plein et uniquement occupé. Mais sur un objet invisible, quel-

que aimable qu'il soit, l'avantage de la beauté présente à nos yeux est terrible. Encore si elle était seule cette dangereuse beauté, on lui opposerait d'autres charmes ; mais lorsque par malheur ils sont tous réunis en elle, comment lui résister ? Que puis-je, en pensant à Camille, me rappeler d'aimable que je ne trouve dans Adèle ? C'est son âme, c'est son esprit, c'est la grâce de son langage, son ingénieuse candeur ; enfin jusqu'au tendre intérêt que Camille prenait à moi, je crois le retrouver dans le regard d'Adèle ; et si, avec sa voix sensible, Adèle me lisait les lettres de Camille, je croirais l'entendre parler. Cependant ce n'est point Camille ; et c'est Camille que je dois et que je veux aimer. Je m'y suis engagé ; et cent fois dans mes lettres je lui ai promis de n'aimer qu'elle. Cette parole qu'elle croit si sainte et si inviolable, y manquerais-je ? Non, aimable et chère enfant, non, tu ne seras point trompée. Hélas ! tranquille sur ma foi, et sûre, en m'aimant, d'être aimée, elle ne va pas, comme moi, chercher dans quelque ressemblance une excuse pour se permettre une infidélité, car enfin c'en est une, et j'ai beau me la déguiser. Ah ! que mon cœur est loin d'avoir cette délicatesse, cette tendre ingénuité que j'estimais tant dans le sien !

Raimond, lui dit son père en le tirant de sa rêverie, nous voilà obligés de voir madame de Blosel. Lorsqu'elle a invité madame de Telmon et ses deux filles à souper après demain, j'étais présent ; et comme voisin de campagne, elle m'a fait l'honneur de m'inviter aussi. Demain, selon l'usage, nous nous présenterons chez elle.

Ces mots excitèrent dans l'âme de Raimond un mouvement pareil à celui que nous cause la vue inopinée d'un grand péril : c'en était un pour lui que cette liaison. Il s'arma de courage ; et pour mieux s'affermir, il ne cessa, jusqu'au moment fatal, de lire et de relire les lettres de Camille.

Adèle, qui avait fait aussi un examen sévère de l'état de son cœur, s'était mise en défense, et avait bien promis à Hippolyte de ne pas seulement lui faire l'infidélité d'un regard. Aussi rien de plus froid que son salut, rien de plus réservé que son maintien durant cette visite qu'on faisait à sa mère ; et le respect du côté de Raimond fut si craintif, si sérieux, que leurs parens ne savaient qu'en penser.

Voilà, dit la mère à sa fille, lorsqu'elles furent seules, un jeune homme bien sage et bien modeste, mais bien triste ! Aurait-il quelque peine au fond de l'âme ? Hélas ! ma mère, qui n'en a pas, lui répondit Adèle en soupirant ! — Vraiment, toi-même tu as les tiennes, je le sais bien ; mais patience, voici bientôt le printemps qui revient ; l'amour, ainsi que les oiseaux, reprendra son ramage ; et le tendre Hippolyte ne sera pas toujours

aussi éloigné de Camille. Adèle, attendrie et confuse, tombant dans les bras de sa mère, cacha sa rougeur dans son sein. O bonne maman, lui dit-elle, en attendant, permettez-moi de relire ses lettres ; mon cœur a grand besoin de ce soulagement !

Ainsi des deux côtés l'amour fidèle ayant recours au même appui, le jour et la nuit se passèrent à se fortifier le cœur du souvenir de son premier objet et des impressions qu'il en avait reçues.

Le lendemain, Adèle ne quitta sa lecture que lorsqu'on l'avertit de descendre pour recevoir mesdemoiselles de Telmon. Quelques momens après on annonça MM. de Varanzai ; et à ce nom, l'accueil doux et riant qu'elle avait fait à ses jeunes amies fit place tout à coup au sérieux le plus glacé.

Mesdemoiselles de Telmon, surprises de l'air interdit que Raimond et Adèle avaient l'un avec l'autre, essayèrent de les tirer de cette situation pénible ; mais leur empressement à les égayer ne servait qu'à redoubler leur embarras. Pauline fut discrète et n'insista pas davantage ; mais la vive Floride, dans sa naïveté, ne pouvait concevoir qu'ayant été si bien ensemble l'autre jour, cette amitié naissante se fût tout à coup refroidie ; et se croyant fort réservée en ne leur parlant qu'à l'oreille, elle passait de l'un à l'autre, s'inquiétait de leur tristesse, et leur disait avec mystère : Est-ce que vous êtes brouillés ? Tous les deux répondaient qu'on ne se brouillait point lorsqu'on se connaissait à peine. Elle insistait, en assurant qu'il s'était fait en eux un changement visible. Et peut-on être, disait-elle, plus amis que vous ne l'étiez avant-hier à la promenade ? Qu'est devenu cet air content que vous aviez tous deux, cet intérêt sensible qui brillait dans vos yeux lorsque vous nous faisiez tant d'éloges de la Touraine ? Jamais on ne fut mieux d'accord ni de si bonne intelligence. Eh bien ! qu'est-ce qui vous arrive ? et qui vous rend si graves et si froids tous les deux ?

Il est aisé d'imaginer combien ces questions pressantes les mettaient tous les deux mal à leur aise. Ils répondaient qu'on n'était pas toujours animé comme on l'est quand on parle de sa patrie ; et qu'il ne fallait pas vouloir qu'on fût d'une gaieté, d'une vivacité aussi brillante que la sienne. Oh ! non, dit-elle, non ; ce n'est pas ma gaieté que vous aviez l'autre jour au bal ; et l'on voyait bien cependant que vous n'étiez pas mal ensemble. Au bal, reprit Adèle, à qui elle parlait, nous ne nous connaissions pas même, nous nous voyions pour la première fois ; nous ne nous dîmes pas un mot. — Non ; mais vos yeux !... Ah ! ces yeux-là, ma bonne amie, n'étaient pas vos yeux d'aujourd'hui : convenez-en. Adèle enfin fut si troublée, si honteuse de voir qu'une enfant même avait surpris le secret de son cœur, qu'elle en avait le visage brûlant et

les yeux pleins de larmes. Oui, ma chère Floride, j'ai quelque chagrin, lui dit-elle; ne m'en demandez pas la cause; et souvenez-vous bien qu'un des devoirs de l'amitié, c'est de ne jamais pénétrer dans le secret de nos amis plus avant qu'ils ne veulent ou qu'ils ne doivent le permettre. Floride à ces mots rougit, et s'imposa silence avec Adèle; mais au sortir de table, elle eut avec Raimond un petit tête-à-tête dont elle profita pour lui bien faire la leçon.

Je ne sais, monsieur, lui dit-elle, ni ne veux savoir ce qui se passe entre vous et ma chère Adèle; car la discrétion est essentielle en amitié. Mais dans la douce liberté que maman nous accorde, et dans les liaisons aimables qu'elle nous invite à former, nous ne permettons point la bouderie : elle est maussade, inquiétante; elle attriste tous les plaisirs; et sans examiner qui peut avoir tort ou raison, nous ne voulons jamais que nos amis restent brouillés plus d'un quart-d'heure. Je vois clairement que vous l'êtes, Adèle et vous. Il faut que cela cesse. Un homme aussi bien né, aussi bien élevé que vous, doit sentir que l'air froid, l'air triste et compassé que vous avez pris avec elle est au moins très-désobligeant. Je ne sais pas si elle en est offensée; mais je le serais à sa place. J'ose donc exiger de vous, de vous en expliquer, de vous en excuser, et de vous en corriger surtout; et d'apporter dans notre société, si vous voulez y être admis, la politesse qui vous est naturelle, et que personne n'a mieux que vous lorsque vous voulez être aimable.

Raimond, en avouant qu'il se sentait intimidé par l'air sérieux et sévère qu'Adèle avait pris avec lui, protesta qu'il rendait hommage à tout ce qu'elle avait d'agrémens et de charmes, et consentit à le lui dire à elle-même si elle avait la bonté de l'entendre. Fort bien! reprit gaiement l'innocente Floride; en s'expliquant, tout s'éclaircit. Alors se glissant près d'Adèle qui causait seule avec sa sœur : Ma bonne amie, lui dit-elle, Raimond aurait quelque chose à vous dire; rassurez-le, je vous en prie; car c'est vous qui l'intimidez. Ce fut ici le moment critique.

Raimond se voyant seul avec Adèle, appela toute sa raison, toute sa vertu au secours d'une trop fragile jeunesse; et muni de tous ses principes de loyauté chevaleresque : Mademoiselle, lui dit-il, rien de plus bizarre en apparence que ma conduite auprès de vous. On m'en fait un reproche; ce n'est pas sans raison. Mais pour en juger sainement, il aurait fallu pénétrer jusqu'au fond de mon âme; et c'est ce que personne n'a droit de faire que vous et moi. Apprenez donc ce qui s'y passe. Je suis jeune et sensible, ma destinée a voulu qu'à seize ans je me sois lié avec une jeune personne aimable..... aimable comme vous (j'en fais un

éloge accompli). Je me suis pris pour elle de l'inclination la plus tendre ; et dès que j'ai senti que je l'aimais, je le lui ai dit. Elle n'a pas été insensible au don que je lui ai fait de mon cœur, de ma foi, de tous les instans de ma vie. Elle compte sur la sincérité du vœu qu'elle a reçu de moi, de l'aimer, et de n'aimer qu'elle jusqu'à mon dernier soupir. J'ose assurer que si on m'avait laissé vivre à mon gré, nous n'aurions eu, ni elle ni moi, que des grâces à rendre à l'amour et à notre étoile. Mais, malheureusement, on m'a mené dans ce Paris, où l'on trouve de tout, et même ce que la nature a de plus rare et de plus précieux, la beauté embellie de tous les charmes de l'innocence. Je vous ai vue, je ne sais quoi m'a saisi, m'a troublé, m'a fait désirer, malgré moi, ou de vous voir sans cesse, ou de ne vous revoir jamais. Dès ce moment, j'ai été combattu et je le suis encore. Je tiens à mon premier objet ; mais votre image me poursuit, et lui dispute mes pensées. Jusqu'ici, grâce au ciel, je ne lui suis pas infidèle ; mais pour ne pas le devenir, je sens que je ne dois plus vous revoir.

Adèle, en l'écoutant, avait les yeux baissés ; et, recueillie en elle-même, elle admirait l'honnêteté, la sincérité, la candeur de cet intéressant jeune homme ; et après l'avoir entendu : Quoiqu'il fût bien doux, lui dit-elle, d'être l'unique objet d'un cœur aussi vertueux que le vôtre, je suis bien aise que cet heureux objet de votre amour soit un autre que moi. Ma situation ne m'eût pas permis d'y répondre. J'ai pris moi-même, de l'aveu de ma mère, une inclination à laquelle il m'eût été impossible de renoncer ; et ce serait dommage que celui qui, en aimant, se rend si digne d'être aimé, ne le fût pas autant qu'il le mérite. Je vous avouerai même que m'étant aperçue de ce tendre intérêt que vous preniez à moi, j'ai appréhendé qu'il n'allât trop loin ; c'est ce qui m'a rendu si contrainte et si triste. Je ne me pardonnerais jamais d'avoir altéré la douceur d'un sentiment qui doit vous rendre heureux ; et il y va de mon repos à cesser de troubler le vôtre. J'applaudis donc moi-même à la résolution que vous prenez de ne plus me voir, et sans qu'il y paraisse, je connais le moyen de nous éloigner l'un de l'autre. Voici bientôt, je crois, le temps du retour de ma mère dans sa paisible solitude, et je vais l'engager encore à le hâter. Non, dit-il, c'est à moi d'obtenir de mon père qu'il me ramène sur ces bords plus chéris que jamais, et plus intéressans pour moi, puisque vous-même aussi vous y avez reçu la naissance.

Après cet entretien, les voilà tous les deux tristement satisfaits d'eux-mêmes, le cœur à demi soulagé, mais bien loin d'être encore dilaté par la joie, fiers de leur pénible courage, et se félicitant, non sans quelques soupirs, de la résolution qu'ils venaient de former.

Les parens, occupés sans cesse à observer les mouvemens de la jeune société, n'en laissaient échapper aucun; et leurs réflexions flottaient entre l'espérance et la crainte. Floride est en scène, disait madame de Telmon; c'est bon signe, il est arrivé quelque chose d'intéressant. L'on avait remarqué ses aparté fréquens avec Raimond, avec Adèle; et puis, le tête-à-tête d'Adèle avec Raimond. Dieu sait si l'on était curieux de savoir ce qui causait ces mouvemens.

Eh bien! dit Varanzai à Raimond, il me semble que tu prends goût à la conversation avec ces demoiselles; et vous n'avez pas mal employé le temps de notre partie de trictrac. Il est vrai qu'elles sont gentilles, et cette petite Floride a surtout un air fin qui annonce de l'esprit. Oui, mon père, elle en a, répondit froidement Raimond. — Sa sœur, quoique bien jeune encore, paraît avoir une raison formée. — En effet, rien de plus sensé. — Tu ne dis rien d'Adèle, notre voisine de campagne! elle est belle, mais voilà tout, n'est-ce pas? — Voilà tout! Non, mon père, ce n'est pas tout; et plût au ciel que sa beauté fût le seul, fût le plus dangereux de ses charmes! Je ne vous ai jamais rien caché; je ne puis vous rien dissimuler encore. Sachez donc que Camille, non, Camille elle-même n'a rien de plus intéressant ni de plus aimable qu'Adèle; et si je la voyais long-temps, je ne sais, je l'avoue, laquelle des deux obtiendrait la préférence dans mon cœur.

Ah! mon fils, que me dis-tu là! Tu serais infidèle à cette aimable enfant qui t'aime de si bonne foi! — Non, mon père; ne craignez rien: j'ai pris le parti le plus sûr pour ne pas avoir ce tort-là. — Et quel est ce parti? — C'est de ne plus revoir celle que j'aurais trop à craindre. — Voilà pourtant, mon fils, des liaisons qu'il est difficile de rompre tout à coup avec bienséance. — Pardonnez-moi, mon père, il est aisé de supposer qu'en votre absence il faut que j'aille prendre soin de votre maison. Restez ici, et laissez-moi regagner cette solitude où j'espère bientôt n'être plus qu'à moi-même et à celle à qui je me dois. Ma résolution en est prise, et, s'il faut vous le dire, je m'y suis engagé avec Adèle, en lui avouant ce qui m'obligeait à la fuir. — Et ta résolution ne l'a point offensée? — Oh! point du tout; elle a loué ma fidélité, mon courage, et m'a bien assuré que ce serait un malheur pour elle que d'avoir troublé mon repos. Elle a même ajouté à ma situation une circonstance nouvelle qui seule m'aurait décidé; comme c'est là son secret, et non pas le mien, je le tais.

Je n'ai plus rien à dire; et quand il te plaira nous partirons, lui dit son père: rien ne me retient plus ici. Seulement pour n'avoir pas l'air de partir à la dérobée, nous irons faire nos adieux.

Sais-tu, dit, le soir même, madame de Blosel à sa fille (car un

erdure. J'étais du nombre de ces amis. Elle aimait à conter les histoires du temps passé, et nous aimions fort à l'entendre.

Madame, lui dîmes-nous un jour, tous vos récits nous enchantent; mais celui dont nous serions le plus curieux, ce serait, il faut l'avouer, l'histoire de votre jeunesse. Vous n'êtes pas dégoûtés, nous dit-elle; et en effet, si je voulais, j'aurais bien de quoi vous amuser. Mais je ne parle jamais de moi; et la raison, c'est qu'en parlant de soi on semble toujours se flatter, ou du moins s'épargner soi-même; et jamais l'auditeur ne manque de rabattre du bien et d'ajouter au mal.

Nous l'assurâmes tous que nous l'en croirions sur sa foi, et que chacune de ses paroles serait prise à la lettre. Quoi! dit-elle, jamais vous ne serez tentés de supposer dans mes récits quelques petites réticences et d'y suppléer? — Non, jamais. — Et tant que je vivrai vous me garderez le secret? — Oui, tant que nous vivrons nous-mêmes. — Oh! non, dit-elle, ce serait trop exiger de vous; et du moins dois-je permettre qu'à mon âge vous puissiez raconter, chacun à vos amis, ce que la bonne madame de Closan vous aura dit de ses jeunes folies; mais je vous avertis que l'histoire en est un peu longue, que j'y ferai des pauses, et que nous en avons pour trois ou quatre déjeuners. Tant mieux, lui dîmes-nous; et après nous avoir versé du thé, elle commença son récit.

J'étais née riche sans le savoir: mon père, habile négociant, avait péniblement amassé de grands biens enfermés dans un portefeuille. J'étais encore enfant lorsqu'il mourut: je n'avais déjà plus de mère; et je restai, selon l'usage, à la merci d'un oncle, mon tuteur, et d'une tante, son épouse, tous deux gens dévots, mais avares, et de mon bien comme du leur. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'étant durs pour eux-mêmes, en qualité d'avares, ils ne l'étaient pas moins pour moi.

Leur première pensée fut que, si je savais de bonne heure quelle était ma fortune, par cette seule idée et malgré tous leurs soins, je serais un enfant gâté. Cette prévoyance était sage; mais leur prudence alla trop loin; et pour me rendre plus docile et me tenir plus dépendante, ils me firent accroire que mes parens ne m'avaient rien laissé. De tous les bijoux de ma mère, ce petit cœur d'or fut le seul que l'on me donna. Quant aux biens de mon père, on eut le même soin de les faire valoir et de me les cacher. Ainsi, je me croyais un objet de pitié pour ceux de mes parens qui me tenaient sous leur tutelle, et il n'en fut jamais de plus sévère ni de plus triste.

Jusqu'à seize ans, je n'avais presque vu le jour que par ma fenêtre. Mais à seize ans, cette fenêtre me fit voir quelque chose qui me fut plus cher que le jour: un jeune et beau clerc de

notaire, qui, le matin, avec des cheveux blonds de la plus douce teinte, négligemment relevés par un peigne et à demi-flottans, prenait un moment l'air à sa fenêtre, vis-à-vis de la mienne, avant que d'aller à l'étude. Imaginez-vous Apollon en robe de chambre d'indienne; c'était mon clerc, car dès ce moment il fut le mien; il l'a été toute sa vie; et c'est de lui que je suis veuve: je vous en préviens et pour cause.

En le voyant pour la première fois, tout ce qui jusqu'alors avait été confus dans mon âme et dans ma pensée, les ennuis de ma solitude, le vague de mes rêveries, l'inquiétude qui de la veille me poursuivait dans mon sommeil, tout parut s'éclaircir. Je crus voir ce qui manquait à mon bonheur; mais l'intervalle de la petite cour qui nous séparait l'un de l'autre était un abîme à franchir: nos regards au moins le franchirent.

Sa surprise, son émotion, le ravissement que lui causa ma vue me fut trop sensible. Il dut s'apercevoir aussi du mouvement que j'éprouvai, car celui-là fut involontaire, je n'eus pas le temps d'y penser; mais je suis sûre au moins qu'il fut timide, et mêlé de cette pudeur qui est un instinct pour l'innocence. Ce fut cette pudeur qui m'avertit que je ne devais pas me tenir long-temps à la fenêtre vis-à-vis d'un jeune homme qui avait du plaisir à me voir. Je m'éloignai, je fis quelques tours dans ma chambre, j'eus l'air de m'amuser de mes oiseaux; mais tous mes mouvemens me ramenaient au même point. J'allais, je revenais, je passais comme une ombre, et à chaque détour j'observais d'un coup d'œil si l'on était occupé de moi. Mon jeune clerc, immobile et ravi, me suivait, me parlait des yeux, et semblait reprocher aux miens de ne pas se fixer sur lui.

Enfin j'eus le courage de me dérober à sa vue, mais le reste du jour ne fut pour moi qu'un rêve, et les soins dont on m'occupait ne purent m'en tirer. J'étais sous les yeux de ma tante, qui semblait m'observer plus attentivement, plus sévèrement que jamais. Pour lui cacher mon trouble, je voulus lire; et je ne voyais dans mon livre que des yeux bleus et des cheveux blonds. Elle me demanda compte de ma lecture; je ne sus ce que je disais. Je me plaignis d'un éblouissement que j'avais voulu lui cacher, de peur, disais-je, d'alarmer sa tendresse; et Dieu sait comme elle était tendre!

Le jour me parut long, je désirais la nuit pour être seule avec moi-même, et dans l'espérance que le sommeil, favorable à ma rêverie, ne ferait que la prolonger. Je l'en priai en me livrant à lui, et il eut cette complaisance.

Nous étions dans le mois d'avril, et au moment de cette renaissance de beau retour de jeunesse que la nature, hélas! aurait

bien dû nous accorder comme à ces heureux végétaux! Mais moi-même j'étais dans mon printemps, et mon réveil fut ce jour-là aussi matinal que celui de l'aurore. Cependant mon jeune Apollon avait été plus diligent que moi; il m'attendait à la fenêtre..... En l'y voyant, je ne sais quoi me dit que c'était là un rendez-vous. Je fus confuse de m'y trouver; mais je dissimulai mon embarras en feignant de n'être occupée, comme on dit, que de l'air du temps. Il surprit cependant quelqu'un de mes regards, et en me saluant, il me fit signe des yeux et du geste qu'il faisait bien beau. Comme il n'y avait pas de mal à cela, je lui rendis son salut, et d'un signe de tête je convins, avec lui qu'il faisait beau. J'ai reconnu depuis qu'à l'âge de seize à dix-huit ans, lorsqu'on est d'accord sur un point, on l'est bientôt sur tout le reste. J'eus donc tort, et je le confesse, de convenir qu'il faisait beau.

Content d'avoir engagé avec moi cet entretien muet, il voulut le poursuivre. Il porta sa main sur son sein, et il exprima le plaisir de respirer un air si pur! J'eus l'imprudence de l'imiter encore. Il devint plus hardi; et mesurant des yeux l'espace qui nous séparait, il parut en gémir et soupirer avec ardeur. Pour le coup je l'entendis bien, mais je ne l'imitai pas; et je me reprochai de lier connaissance avec un jeune homme qui me semblait bien né assurément, mais dont je ne savais ni l'état ni même le nom.

Je me tins close quelques matinées, cherchant à m'occuper, et n'ayant, malgré moi, qu'une seule et même pensée. Par quelle singularité de ma destinée ce jeune homme était-il venu se loger vis-à-vis de moi!..... Mais pour cela devais-je me priver du seul plaisir que j'avais dans la vie, de l'innocent plaisir de respirer l'air du matin et de jouir des charmes de la saison nouvelle? Après tout, où était le danger? Et que m'avait-il fait entendre, ce jeune homme, dont j'eusse lieu d'être alarmée? Il me trouve agréable à voir; cela est possible, disais-je en consultant mon petit miroir de toilette. Il désire peut-être de me voir de plus près, cela est naturel encore; et je ne vois rien que d'obligeant dans le regret d'être éloigné de moi. Fallait-il lui laisser penser que j'avais peur de lui? L'éviter, c'eût été le craindre, et je ne savais pas pourquoi je l'aurais craint.

Je pris courage; et le lendemain je me montrai, tenant à la main une cage que je posai sur ma fenêtre, en m'occupant du soin de donner de l'eau fraîche et du mouron à mes oiseaux. Il entendit leur chant et il en fut charmé; mais d'un œil attentif et jaloux regardant leur cage, il parut envier leur sort. Comment voyais-je cela de si loin? Ah! c'est qu'à l'âge de seize ans, pour apercevoir ce qui flatte, on a de bien bons yeux! Je me donnai

un air distrait et dissipé, et pas une nuance des sentimens que j'inspirais ne m'échappait : ni ses inquiétudes, ni ses impatiences, ni ses reproches imperceptibles quand j'arrivais trop tard, ni ses timides actions de grâces quand j'avais la bonté de m'occuper de lui, oh ! rien n'était perdu ; et un mois se passa dans cette heureuse intelligence, sans trop de hardiesse de son côté, sans trop de complaisance ni de rigueur du mien.

Un jour enfin, le premier de mai, jour de ma fête, car je m'appelle Philippine, en me levant je vis sur sa fenêtre le plus joli rosier, et le premier, je crois, que le printemps eût fait fleurir. A l'instant il vint me l'offrir d'un air si doux et avec tant de grâce, qu'il me fut impossible de ne pas l'en remercier. Le petit calendrier qu'il tenait à la main, et dont il baisa respectueusement le feuillet où mon nom était imprimé, disait assez qu'il le savait ce nom. J'étais bien moins heureuse, car je ne savais pas le sien. Je m'inclinai encore pour lui marquer qu'il ne se trompait pas, et qu'en effet le jour de S. Philippe était ma fête. Alors je le vis s'animer, presser son cœur de la main droite, la déployer vers moi avec le geste de l'offrande; et de la gauche, en signe de serment, prendre le ciel à témoin du don qu'il me faisait.

Je sentis que mon cœur, à moi, battait plus fort que de coutume, que la rougeur me montait au visage, et que mes yeux ne pouvaient plus soutenir ses regards; je me couvris le front de mes deux mains, et je me retirai.

J'ai admiré depuis combien le langage muet va plus vite que la parole; car enfin, si Closan m'avait parlé, il eût à peine osé passer, de détours en détours, de l'éloge de ma beauté à l'aveu de l'impression qu'elle avait faite sur son âme; et l'on m'avait bien avertie de ne jamais prêter l'oreille au langage trompeur des hommes qui essayeraient de me flatter. Mais dans l'expression du visage, comment soupçonner le mensonge ? Comment imaginer que des yeux attendris et supplians nous en imposent ? C'est la bouche qui trompe, et la nôtre ne disait rien.

Cependant il était bien clair qu'il m'avait fait le don de son cœur, qu'il m'avait engagé sa foi; et si je continuais de le voir, je semblais m'engager moi-même. Seule à mon âge et sans l'aveu de mes parens, à leur insu, avec un jeune inconnu qui, peut-être, se jouait de mon innocence ! tout cela me troublait, et j'étais presque résolue à fermer ma fenêtre. Une réflexion assez sage m'y ramena. Je n'ai, me dis-je, accepté de lui que son bouquet; quant à ses autres dons, je ne les ai pas refusés, mais je ne les ai pas reçus. Et pourquoi les rebuterais-je, s'ils sont dignes de moi ? C'est peut-être l'époux que le ciel me destine. S'il est fait pour moi, laissons-lui l'espérance de m'obtenir et le temps de me

emander. Il sait bien de qui je dépends. Soyons avec lui réservée ; mais s'il me trouve aimable, ne nous en plaignons pas. Hélas! j'ai grand besoin de plaire. Pauvre comme je suis, qui m'épouserait sans m'aimer? Ce fut par ces raisons que l'amour sut me rassurer. Ah! qu'il est dangereux, l'amour, lorsqu'il feint d'être raisonnable!

Avec ce beau plan de conduite, je me livrai au plaisir de le voir sans plus me défier de lui ni de moi-même. Son premier soin, en s'éveillant, était de venir arroser mon bouquet. Il en respirait le parfum; il en comptait les roses déjà épanouies; il me faisait remarquer celles qui n'étaient qu'à demi écloses et les boutons qui allaient bientôt s'ouvrir; il les couvait des yeux avec l'air de la volupté; et moi je souriais aux soins qu'il prenait tous les jours d'embellir son hommage; et tous les jours, sans m'en apercevoir, je laissais mes yeux repasser plus librement, plus souvent sur les siens, et s'y reposer davantage. Un jour que j'oubliais de les en détacher, je ne sais quelle émotion soudaine ils lui causèrent; mais il porta ses lèvres sur une de mes roses, et il souffla vers moi le baiser qu'il lui avait donné. Vous croyez bien que je ne laissai pas cette audace impunie. Je me retirai sur-le-champ, et je résolus d'être huit jours sans me montrer. Huit jours? ah! mes amis, quel effort de courage!

Il faut tout dire : en me rendant invisible à ses yeux, les miens avaient trouvé le secret de le voir encore; et derrière un rideau tant soit peu entr'ouvert, je l'observais. Les deux premiers jours, je le vis arroser, comme de coutume, mais d'un air triste et délaissé, ce rosier qui semblait aussi se faner de langueur. Après l'avoir long-temps regardé d'un œil abattu, et cent fois inutilement tourné les yeux vers l'inexorable fenêtre, il s'en allait comme un suppliant rebuté. Mais le troisième jour, le pauvre exilé succomba; et après avoir inondé le rosier de ses larmes, après avoir arraché la rose sur laquelle ses lèvres avaient imprimé le baiser qui faisait son crime, il ferma sa fenêtre, et je ne le vis plus.

A sa place, deux jours après, je vis paraître un homme noir, une canne à la main, qui allait et venait dans sa chambre. Ah! c'est un médecin, me dis-je; il est malade, et j'en suis la cause! Me voilà désolée, odieuse à moi-même, et m'accusant d'injustice et de cruauté. Comment remédier au mal que j'avais fait! Comment lui apprendre que j'y étais sensible? J'en trouvai le moyen.

L'homme noir revenait deux fois le jour; je guettai le moment où il serait à la fenêtre, et d'un air affligé, je lui fis une révérence. Il me la rendit sans savoir qui le saluait; et je vis qu'il retournait vers son malade pour lui demander qui j'étais. Je n'en voulais pas davantage.

Le jeune homme dissimula; mais sitôt qu'il fut délivré de ce témoin, il se leva, et vint me voir lui-même. Je le trouvai pâle et changé. Je lui marquai, je crois, un peu trop mon inquiétude. Il m'expliqua son mal en mettant la main sur son pouls, puis sur son front, puis sur son cœur; et puis ayant regardé le rosier d'un œil triste, il se jette à genoux, et me tendant ses deux mains jointes, il me demande grâce. Un rocher se fût attendri. A l'instant mes larmes coulèrent, et il me les vit essuyer; jugez de l'excès de sa joie! mais je lui fis signe d'aller se reposer; pour l'y engager, je m'éloignai moi-même. Cette visite lui fut plus salutaire que celle de son médecin; car peu de jours après il fut convalescent.

Dès ce moment il fut aussi timide qu'il avait été téméraire. De mon côté, j'étais craintive et défiante; car ce baiser soufflé en l'air, d'une fenêtre à l'autre, m'était toujours présent; je l'avais sur mes lèvres; et je faisais tout mon possible pour défendre à mes yeux de m'en attirer un second. L'aurais-je aussi cruellement puni? c'est ce que vous ni moi ne savons, grâce au ciel. Quoi qu'il en soit, mon cœur ne fut pas mis à cette épreuve; mais en voici une plus dangereuse, et à laquelle ma rigueur ne tint pas. Je vous l'ai dit, je sortais peu. Un beau jour cependant il prit envie à mes gardiens d'aller se promener au Cours-la-Reine. Un jeu de boule était le seul spectacle que se permît quelquefois mon tuteur. On passe là, disait-il, trois heures plus agréablement qu'à l'Opéra, et il n'en coûte rien. Tandis qu'il se donnait ce plaisir innocent, ma tante et moi nous suivions lentement l'ennuyeux droit-fil des allées, lorsqu'une femme nous aborde, tenant une petite chienne, la plus jolie du monde, et me propose de l'acheter. J'en fus tentée, et j'allais demander quel en était le prix; ma tante, au premier mot, interrompt le marché, et congédie la marchande.

Il m'était dur de me voir refuser jusqu'à l'amusement d'une petite chienne. Mais pauvre, comme je croyais l'être, je n'avais pas droit de me plaindre qu'on voulût me rendre ménagère du peu d'argent qu'on me donnait. Je pris donc patience, et me retirai tristement.

Mais en rentrant chez mon tuteur, quelle fut ma surprise de voir s'élancer de la loge de la portière ma petite épagneule, avec un collier de ruban couleur de rose où pendait un grelot? Je la prends, je la baise; et la portière, à qui ma tante fait des questions, répond ingénument qu'une femme du peuple vient de lui apporter ce petit animal, et lui a dit qu'il était à moi. Ma tante me gronda, et je lui laissai croire qu'en secret je l'avais payé.

Me voilà donc chez moi, seule avec ma petite chienne, cher-

chant un nom à lui donner, lorsque dans les plis du ruban de son petit collier j'aperçois un billet. Je le déroule, et j'y lis ces mots : *Je m'appelle Florette; et lui Hippolyte Closan.* Ah! c'est lui, me dis-je, c'est lui qui, sans doute, m'ayant suivie des yeux à la promenade, et m'ayant vue désirer cette petite chienne, a voulu m'en faire présent. Je ne me trompais pas. J'ai su depuis que le seul louis d'or qu'il eût en sa puissance, il l'y avait employé. Ce louis d'or en valait mille.

Le petit billet fut enfermé dans le cœur d'or que voilà. Il y est encore, il ne me quittera jamais. Pour la petite chienne, je vous laisse à penser si elle eut d'autre lit que le mien, ou d'autre assiette que la mienne.

Toute la nuit je ne rêvai qu'à inventer quelque moyen de marquer ma reconnaissance. J'étais aimée, j'en étais sûre; et je ne voulais pas qu'on me crût insensible aux soins d'un amour si attentif, si délicat et si touchant.

Au point du jour j'étais à ma fenêtre. Closan ne parut qu'après moi, et il me vit tenant mon épagneule contre mon sein, et la baisant avec une tendresse extrême. Moitié content et moitié triste, il nous regardait tour à tour, moi d'abord, et puis l'épagneule, et d'un air si passionné, si envieux de son bonheur, que dans je ne sais quelle ivresse, quelle absence de ma raison, je fis une folie. Par malheur j'avais à la main mon petit miroir de toilette pour achever d'ajuster mes cheveux; eh bien! puisqu'il faut vous le dire, je tournai la glace du côté du jeune homme, et puis la retournant vers moi, je la baisai, et je m'enfuis.

Alors le visage brûlant et les yeux pleins de larmes, je tombai comme dans un abîme de confusion et de douleur. Me voilà, dis-je, pour jamais engagée avec ce jeune inconnu. Je suis à lui, je ne puis m'en dédire. Il m'a vue baiser son image; après cette faiblesse, je suis déshonorée si je ne l'ai pas pour époux; et dès-lors il fut décidé que je n'en aurais jamais d'autre.

Pour lui, tandis que je me désolais, il était transporté de joie; et en échange de mon baiser, il m'en avait renvoyé mille que je n'avais point aperçus. Mais je ne sais quel œil sinistre et malfaisant les avait surpris; et ma tante en fut avertie.

On tint conseil dans la maison; et dès le soir même on me fit changer de logement, sans m'en dire la cause. Je m'en doutai; mais j'obéis sans répliquer un mot, de peur de m'accuser moi-même.

Quand je fus seule dans ma prison, je pensai à l'étonnement et à l'affliction où serait mon jeune homme en ne me voyant plus paraître; et observée impitoyablement, je ne savais à quel

saint me vouer pour lui faire passer quelques consolations, lorsque je vis arriver chez mon oncle un homme de finance, qu'on disait protégé du cardinal, premier ministre, et qui me demandait en mariage pour son fils. C'était mon jeune clerc lui-même qui lui en avait donné l'idée.

Il lui était recommandé; et en style de protecteur, le financier avait daigné lui dire que, dans l'occasion, il serait bien aise de l'obliger. Closan se rappela cette belle promesse. Désespéré de ne plus me voir, instruit que mon tuteur était un riche avare, persuadé que j'étais réservée à quelque favori de la fortune, et ne voyant dans son étude que des moyens douteux et lents de s'enrichir, il résolut de prendre la route plus aisée et moins infructueuse des emplois de finance; et il alla prier son protecteur de la lui ouvrir. Celui-ci abusant de la facilité qu'ont tous les supplians à confier leurs peines, tira de lui la confidence du malheureux amour qui causait son ambition, voulut savoir le nom de la jeune personne; et son protégé lui dit tout, excepté notre intelligence, encore en laissa-t-il soupçonner quelque chose, en lui avouant que s'il parvenait à quelque emploi considérable, il avait lieu de croire qu'il ne serait point refusé.

Je penserai à vous, lui dit M. de Bliancour; revenez me voir un de ces matins. Le jeune homme s'en retourna pénétré de reconnaissance. Son protecteur eut en effet la bonté de penser à lui; mais il daigna aussi penser à moi. Il avait entendu dire que j'étais belle; il se douta que je serais riche; il lui fut aisé de savoir quels biens mon père avait laissés; un oncle avare et sans enfans était encore une perspective attrayante; il crut trouver en moi ce qui convenait à son fils; et d'abord, pour le délivrer d'un rival incommode, il envoya son protégé Closan faire en province son noviciat de financier. Ensuite il vint offrir pour moi, à mon tuteur, le plus sot des enfans des riches.

Vous jugez quelle différence; je ne dis pas pour la figure: à Dieu ne plaise que je compare une massive ébauche à l'élégance même de la grâce et de la beauté! Mais pour l'esprit! ah! dans un seul regard, dans un geste du jeune clerc, il y avait plus de pensées ingénieuses et de sentimens délicats, que dans toutes les galanteries de l'insipide Bliancour. Mais quand il aurait eu l'esprit de Fontenelle, il n'aurait pas séduit le mien. Je le refusai net; et je dis à mon oncle, qu'à dix-sept ans on n'était pas pressée de se marier. Il eut beau me vanter la fortune du prétendant, je l'assurai qu'avec toute son opulence, cet homme-là ne me plairait jamais. Il faut donc qu'un mari plaise à mademoiselle, reprit ma tante avec humeur? Oh bien, moi, je suis

lasse d'être sa surveillante. Elle n'a qu'à choisir, du mariage ou du couvent. Je préférai le couvent avec joie, espérant qu'il serait pour moi une moins étroite prison.

Mais en voilà bien assez pour aujourd'hui, dit-elle. Je viens de vous donner de petites scènes de comédie; demain le déjeuner sera plus sérieux.

DEUXIÈME DÉJEUNER.

LE COUVENT ET LE PETIT BOIS.

Lorsque nous fûmes rassemblés sous le berceau, autour de la table du thé, notre jolie petite vieille reprit ainsi :

Croyez-vous à l'étoile ? Oh bien moi, mes amis, j'y crois ; je me flatte même d'en avoir une, et vous allez tous convenir que j'ai des raisons pour cela. Elle voulut donc, mon étoile, que pour mieux me dépayser, et mieux dérouter mon jeune homme (car il avait essayé pour me voir tous les moyens qu'inventent l'amour et la folie), mon oncle imagina de me mener sans bruit à l'abbaye du Pont-aux-Dames, où il avait des relations.

L'abbesse lui donna sa parole que je serais inaccessible et invisible à tous les hommes ; et autant qu'il dépendit d'elle, je fus ce qu'elle avait promis. Mon oncle lui avait confié que j'avais dans la tête un petit grain de folie amoureuse, dont il fallait me guérir, disait-il ; et l'amour était ce qu'on appelle *la bête noire* de l'abbesse. Je ne sais pas ce qu'il lui avait fait ; mais la malheureuse ne pouvait en entendre le nom sans frissonner. Dieu veuille avoir son âme ! Elle me veillait de bien près, mais cette vigilance ne me gênait en rien, car je n'avais ni les moyens ni l'espérance de donner de mes nouvelles au seul être à qui je pensais.

Il se sera lassé, disais-je, de m'appeler des yeux ; et désespérant de me revoir, il m'aura oubliée. Hélas ! il a bien fait. Que ne puis-je aussi l'oublier ! J'avais emporté avec moi mon unique consolation, la petite épagneule que je tenais de lui ; et c'était elle qui recevait mes plaintes. Ce plaisir me fut envié ; et peu de jours après mon arrivée, l'abbesse me signifia qu'il fallait m'en priver. Ni mes prières ni mes larmes ne purent la fléchir, et tout le couvent fut témoin de ma désolation.

Ma chère petite Florette ! allait-on la noyer, ou l'abandonner aux passans ? Heureusement l'une de mes compagnes, sensible à ma douleur, me proposa, pour l'adoucir, d'envoyer Florette à sa mère, et de la lui recommander. Elle était de Rosay, petite ville voisine du couvent ; et quand sa mère la viendrait voir, elle m'ap-

porterait ma petite épagneule; je la reverrais quelquefois. Ce fut pour moi un soulagement inexprimable, et je regarde comme un présage le plaisir que j'en ressentis. J'envoyai donc Florette à la mère de mon amie. La lettre dont je l'accompagnai vous aurait émus de pitié. L'abbesse elle-même en fut touchée; car on n'écrivait rien qu'elle ne vît : telle était la loi du couvent.

Mademoiselle de Nuisy (c'était le nom de la jeune personne) était loin de savoir encore quels droits elle s'était acquis à ma reconnaissance; elle ne sentait pas le prix de ce trésor confié à sa mère; et quand je parlais de Florette en soupirant, et les larmes aux yeux, elle riait de mon enfance. Elle était bien heureuse! elle n'avait rien vu de sa fenêtre qui fît le tourment de son cœur.

Vous concevez l'état du mien. Qu'était-il devenu, ce malheureux jeune homme! Que pensait-il de moi? Y pensait-il encore? Combien n'était-il pas à plaindre, s'il m'aimait toujours! Et combien ne l'étais-je pas, s'il ne m'aimait plus! Ces idées me poursuivaient, ne me quittaient non plus dans le sommeil que dans la veille; et cependant l'objet de mes inquiétudes n'était qu'à quelques lieues de moi.

Contrôleur des fermes à Meaux, et me croyant toujours captive chez mon oncle, il était consumé d'amour, d'ambition, d'impatience de s'avancer, et d'avoir à m'offrir une fortune assez honnête pour m'obtenir de mes parens.

Un jour enfin, les relations de son emploi l'ayant appelé à Rosay, et se trouvant dans l'une de ces sociétés que forment les petites villes, il voit sur les genoux de l'une des femmes qui étaient en cercle, une épagneule toute semblable à celle qu'il m'avait donnée. La ressemblance l'intéresse; il approche, il caresse la petite épagneule; il fait l'éloge de sa beauté, et en la caressant, il reconnaît le grelot, le collier dont il l'avait parée. Ah! madame, s'écria-t-il, avec émotion, d'où avez-vous eu cette jolie petite chienne?

Madame de Nuisy ne demandait pas mieux que de conter son aventure. Hélas! dit-elle, c'est par pitié que je lui ai accordé l'asile. Une jeune personne, compagne de ma fille, l'avait apportée au couvent où elles sont ensemble. La règle ne lui permettait pas de l'y garder. La pauvre enfant ne savait à qui la confier; elle était désolée. Ma fille a le cœur bon; elle n'a pu la voir dans cet état sans s'attendrir sur elle; et l'une et l'autre elles m'ont priée de prendre soin de cet innocent animal, qui, sans moi, serait délaissé. Alors, pour rendre son récit plus touchant, elle fit lire mes deux lettres (car je lui en avais écrit une seconde pour lui rendre grâce de l'hospitalité qu'elle avait bien voulu accorder à Florette), et tout le monde en fut ému.

Je vous laisse à imaginer l'impression que firent sur mon jeune amant de si sensibles témoignages du prix que j'attachais au don qu'il m'avait fait. En feignant de sourire au sentiment naïf dont mes lettres étaient remplies, il demanda à les lire lui-même; et dans l'excès de son émotion, dévorant des yeux ces caractères tracés de ma main, adorant cette signature, *Philippine Oray de Valsan*, qu'il voyait pour la première fois, il mourait d'envie d'y appliquer ses lèvres. Mais cette envie fut réprimée par la crainte de se trahir.

Il engagea doucement l'entretien avec madame de Nuisy, lui parla de sa fille, lui fit dire tout ce qu'elle savait, et tout ce qu'il voulait savoir du couvent où j'étais captive. Elle fit amplement l'éloge de la parfaite sûreté dont y jouissait l'innocence, de la vigilance de madame l'abbesse, de son extrême sévérité à interdire tout accès, toute relation du dehors; et le résultat fut qu'une exacte clôture, des murs impénétrables, des grilles même inaccessibles, et des tourières inexorables, me séparaient de lui: triste objet de réflexion!

J'étais là, il en était sûr, mais une tentative imprudente et manquée, soit pour m'écrire, soit pour me voir, allait me faire enlever de ce couvent, et m'éloigner de lui, sans qu'il pût retrouver mes traces. C'était un coup du ciel que la proximité de son poste de ma demeure; c'en était un bien plus miraculeux encore que la rencontre de la petite chienne : mais plus cette bonne fortune lui était précieuse, plus il fallait la ménager.

Avant que d'attaquer la place, il commença par en observer l'enceinte et tous les alentours. Nulle espérance d'y pénétrer, nulle espérance même d'approcher du parloir. Il découvrit enfin, que des fermes voisines, de jeunes villageoises apportaient au couvent tantôt des pots de crême, et tantôt des fleurs ou des fruits, que les pensionnaires achetaient à la grille. Il était blond, je vous l'ai déjà dit, et n'avait encore sur les joues que ce duvet qui est la fleur d'un beau teint. Il ne vit rien de plus facile, ni de plus sûr à faire, que de se déguiser en paysanne, et de venir, un clayon sur la tête, et sous le bras une corbeille pleine de bluets et de roses, se présenter au parloir du couvent.

Je m'y rendis avec mes compagnes; et quoique je n'eusse vu Closan que d'assez loin, ces yeux bleus et ces cheveux blonds me rappelèrent son image. La plus légère ressemblance aurait suffi pour attirer mon attention; mais plus je l'observais, et plus je me sentais émue. Enfin, tandis que mes compagnes se jetaient sur les fleurs, je fixai mes yeux sur les siens; et un regard d'intelligence fut pour moi un trait de lumière. Allons, mademoiselle, achetez-moi de mes bouquets, me dit-il d'une voix radoucie; en voilà un

que j'ai fait avec soin. Je le pris, et en le payant, je vis en écrit dans cette main qu'il me tendait : *Elle est à vous*. Jamais je n'éprouvai d'émotion pareille. L'impression que fit sur mon cœur l'accent de cette voix sensible que j'entendais pour la première fois, le ravissement où j'étais de voir de près ces traits animés par l'amour, ces yeux tout pétillans de flamme, et en même temps la frayeur que quelqu'une de mes compagnes ou de nos surveillantes ne s'aperçût de ce qui se passait en lui et en moi-même; enfin tout ce que la joie a de plus vif et la crainte de plus glaçant, me causait un frémissement qui nous aurait trahis, si le son de la cloche n'eût abrégé la scène.

Mes compagnes, heureusement, ne pensaient pas à moi. Le clayon et la corbeille eurent un prompt débit; on ne parla que de la blonde; et j'appris qu'elle avait promis de revenir trois jours après, la veille de la Fête-Dieu, et d'apporter des fleurs en abondance pour orner l'église et l'autel.

Retirée dans ma cellule, livrée à mes réflexions, ou, pour mieux dire, abandonnée au délire de mon amour, j'admirais cette étoile qui semblait présider à notre destinée, et nous dominer tous les deux, lorsqu'en déliant mon bouquet pour le mettre dans l'eau, je découvris, sous le jonc qui nouait les fleurs, un ruban de papier, où étaient écrits ces mots : « Le ciel nous » aime, ma chère Philippine; il fait des prodiges pour nous. Nos » ennemis, croyant nous séparer, nous réunissent. J'ai un emploi » à Meaux, qui n'est pas éloigné d'ici. C'est à Rosay que j'ai ap- » pris en quel lieu vous étiez cachée. La dureté de votre abbesse, » en vous privant de la petite chienne que vous daignez aimer, » semble me l'avoir envoyée pour me découvrir votre asile. L'amour » m'a fait trouver ce moyen de nous voir. Nos cœurs nous sont » mutuellement connus. Nous avons su que nous nous aimions » avant de pouvoir nous le dire. Assurons-nous bien l'un à l'autre » une constance invariable. Tous les deux orphelins, tous les deux » sans fortune, mais tous les deux bien nés, c'en est assez. Mon » travail et un peu de temps nous feront un état paisible. Espé- » rance et courage, c'est tout ce qu'il faut à l'amour. J'ai besoin » de l'une et de l'autre, ne me refusez pas un mot qui me les » donne ».

Et il avait signé, *Hippolyte Closan*.

Quelle inhumaine aurait eu la force de le lui refuser, ce mot si désiré? Je tâchai cependant d'y entremêler le sentiment et la raison. Je lui avouai que j'étais touchée de la bonté qu'il avait encore de s'occuper de moi; mais je l'accusai d'imprudence. Je lui exposai le danger d'un artifice qui me rendrait la fable du couvent, s'il était découvert; et je finis par lui conseiller, pour son repos et pour

le mien, d'oublier une infortunée qui n'existait que par les bienfaits d'un oncle son tuteur, et qui devait et voulait en dépendre. A dire vrai, j'espérais bien que mes conseils ne seraient pas suivis.

Trois jours après, il reparut au milieu d'une foule de jeunes paysannes qui venaient à l'envi joncher de fleurs l'église du couvent. Le soin d'en décorer l'autel fut confié aux pensionnaires; et sous les yeux des religieuses, nous fûmes occupées avec les villageoises, la moitié de cet heureux jour, à faire des bouquets, des guirlandes et des festons.

Vous nous voyez d'ici, mon jeune amant et moi, à genoux au pied de l'autel, vis-à-vis l'un de l'autre, n'étant plus séparés que par une corbeille où nous faisions le choix des fleurs. Nos deux mains voltigeaient sans cesse parmi ces fleurs, sans oser se toucher. Environnée de témoins, de ma vie je n'ai été plus inquiète et plus tremblante; de ma vie je n'ai passé des momens plus délicieux. J'avais mon billet à donner; je le glissai sous une rose; et dans l'instant il fut saisi avec une adresse admirable. Après cela je fus plus tranquille, et je le vis s'en aller content. Nous étions loin de prévoir l'un et l'autre le malheur qui nous attendait.

L'envie est de tous les états. Parmi les filles du voisinage, la bouquetière de Cressy s'était trop distinguée par la beauté de son offrande, et aussi par un certain air leste, élégant et noble, que ses compagnes n'avaient pas. Elle fut observée avec des yeux jaloux; et la malignité lui trouva quelque chose de singulier et d'équivoque. Sa taille, son air, son maintien, et puis ses traits, et puis sa voix, et puis ce blond duvet qui commençait à poindre, tout cela bien examiné fit naître des soupçons. Les plus espiègles lui firent des questions qu'il éluda bien vite en prenant congé d'elles; mais dans leurs entretiens, sa personne fut détaillée, si bien que quelques unes pariaient que la blonde était un galant déguisé.

Ce bruit passa jusque dans le couvent; l'abbesse en fut instruite; et l'alarme s'y répandit. Vous jugez avec quelle inquiète curiosité mes compagnes s'en occupaient, et comme une foule de jeunes imaginations cheminaient de conjecture en conjecture; je fis sur moi des efforts inouis pour dissimuler ma frayeur, et je me rangeai du côté de celles qui trouvaient la chose incroyable.

Toutes ces jeunes villageoises avaient promis de revenir la veille de l'Octave. Celle de Cressy s'y était engagée expressément; on l'attendait, et cependant l'abbesse avait fait prendre à Cressy même des informations redoutables. J'étais désespérée de n'avoir à qui me fier pour faire savoir à Closan le danger qui nous menaçait.

Il revint comme il l'avait promis, avec une corbeille encore plus magnifique, et d'un air plus délibéré. Mais ce jour-là les pen-

sionnaires ne sortirent pas hors du cloître; les tourières seules reçurent les offrandes; et l'on fit dire aux jeunes paysannes que madame l'abbesse les remercierait au parloir. Elles s'y rendirent; et après avoir fait l'éloge de leur zèle, l'abbesse les congédia. Je respirais, lorsque j'appris que celle de Cressy était la seule qu'on avait retenue, et que l'abbesse l'interrogeait.

D'où êtes-vous? lui demanda-t-elle d'un ton de juge. Il comprit aisément que pour le démentir on n'attendait que sa réponse; et en effet la blonde de Cressy se trouvait n'y être point connue. Il était pris; il fallait s'échapper, il fallait me sauver moi-même; et s'il se laissait assaillir de questions, il était perdu; heureusement il lui vint dans l'idée de donner le change à l'abbesse.

Je suis née à Cressy, lui dit-il, madame; et j'y serais encore sans le malheur qui m'y est arrivé, et qui a obligé mes père et mère à se retirer au village de Roise, pour me dérober aux poursuites d'un ravisseur qui voulait m'enlever. — Vous enlever! — Oh! mon Dieu, oui, madame; à l'âge de seize ans, il n'a tenu qu'à moi d'être enlevée par un jeune homme de la cour qui venait souvent à Cressy, et qui, pour me séduire, employait mille ruses; mais grâces au ciel, je n'ai pas donné dans les piéges de ce trompeur. Et le voilà qui lui raconte les tentatives, les attaques, les artifices du jeune homme, comme il la poursuivait dans les jardins, dans les bosquets, et avec quelle ardeur il la pressait d'aller être à Paris une femme de qualité.

Plus il animait ses peintures, plus l'abbesse attentive, émue, inquiète, s'émerveillait qu'une jeune innocente eût échappé à la séduction; et à chaque nouveau péril, c'était de nouvelles alarmes. Le malheureux, s'écriait-elle! il était jeune, dites-vous; et il était peut-être aussi d'une figure aimable? — Oui, madame, il était joli homme, bien fait, bien tourné, j'en conviens; mais quoiqu'il fût aussi bien doux, bien caressant, je ne m'y fiais pas, car il y avait dans sa douceur un air de ruse et de malice; ses yeux surtout avaient quelque chose de singulier; tantôt ils étaient languissans, et tantôt ils étaient hardis et brillans comme deux étoiles. C'était alors qu'il me disait les choses les plus tendres et les plus incroyables. Aussi je n'en voulais rien croire. Mais plus je répétais qu'il était un menteur, plus il me jurait le contraire. — Ah! ma fille, il fallait le fuir. — Eh! madame, je ne faisais que m'échapper de bosquets en bosquets; mais il en savait mieux que moi tous les détours, et je le retrouvais sans cesse. Quelquefois j'étais hors d'haleine, et si lasse qu'il fallait bien me reposer sur le gazon. — Sur le gazon! — Alors c'étaient des plaintes et des soupirs à mes genoux. — A vos genoux, ma fille! — Je lui en faisais la honte. Il sied bien, lui disais-je, à un jeune homme de

votre qualité d'être aux pieds d'une paysanne ! Il me répondait que la beauté était la reine du monde. Enfin, de colère, il fallait l'obliger à se relever; et j'avais bien de la peine encore à me dégager de ses mains. Plus je le repoussais, plus il baisait les miennes. Quelle audace, disait l'abbesse; il vous baisait les mains ! — Et si vous aviez vu, madame, quels regards il me lançait en les baisant ! Ce n'est pas tout. — Quoi donc ! — Le croiriez-vous, madame? il eut un jour la hardiesse de me glisser au doigt un riche diamant; mais moi, le lui jetant au nez : Allez, monsieur, lui dis-je, nous ne portons d'anneau que celui qu'un mari nous donne. — Fort bien, ma fille ! et depuis, je l'espère, il vous a laissée en repos? — Hélas ! non; et j'avais encore bien des peines à essuyer. — Mais, imprudente, vous tardiez bien à avertir vos père et mère ! — Hélas ! madame, chaque fois qu'il m'avait désolée, il me priait si humblement de n'en rien dire, me demandait tant de fois pardon, et d'une voix si suppliante, que je patientais de peur de nous en faire un ennemi. A la fin cependant, un jour que le méchant me surprit seule cueillant des fraises au bord de la forêt, le matin, au moment où les oiseaux s'éveillent..... — Ah ! malheureuse, qu'alliez-vous faire là? — Je vous l'ai dit, madame, j'allais cueillir des fraises. Mais je m'aperçois qu'il est tard, et ma mère serait en peine. Il est temps que je m'achemine. Un moment, dit l'abbesse, je veux du moins savoir..... — Vous saurez tout, madame; je reviendrai demain, et je vous conterai le reste. Mais si je tardais davantage, ma mère gronderait, et vous ne voulez pas que ma mère me gronde. A ces mots, il lui fit une humble révérence, et disparut comme un éclair.

Quelle aventure, disait l'abbesse ! et voyez à quoi l'innocence est exposée dans le monde ! en vérité, je tremble encore pour elle; et il me tarde d'être à demain pour voir comment elle a pu s'en tirer.

Le lendemain, elle attendit la blonde avec la plus vive impatience; mais la blonde ne revint pas. L'abbesse alors ne doutant plus qu'elle ne fût jouée, en conçut un dépit mortel. Elle fit faire à Roise les mêmes perquisitions qu'elle avait fait faire à Cressy. La réponse des émissaires fut qu'ils n'y avaient trouvé aucune trace de cette bouquetière; que son aventure au couvent était la fable de tous les villages voisins; et qu'on y était persuadé que la blonde était un blondin. J'étais tremblante; car mes compagnes avaient tout entendu et m'avaient tout appris. Le perfide ! le scélérat, disait l'abbesse, il m'a trompée, et avec ses mensonges, il a cru m'échapper; je le rattraperai, et je l'en ferai repentir. La voilà cherchant dans sa tête quel pouvait être ce fripon, et qui de nous avait pu l'attirer. Bientôt ce fut sur moi que ses idées se

fixèrent. Elle me savait dans le cœur cet amour dont mon oncle lui avait fait confidence. Elle lui écrivit l'aventure, et lui donna le signalement de ce dangereux séducteur. Mon oncle, frappé de la ressemblance, alla bien vite savoir de Bliancour où il avait placé le jeune clerc. A Meaux, lui dit le financier. A Meaux! vous avez fait une belle œuvre! dit mon oncle. C'était auprès de Meaux que j'avais caché ma pupille. Il l'a su, il l'a dénichée; vous allez voir ce qui s'est passé; l'abbesse me l'écrit.

Bliancour déjà piqué de la disgrâce de son fils, le fut bien plus encore de la bévue qu'ils avaient faite, mon oncle et lui, à l'insu l'un de l'autre, en rapprochant de moi le rival préféré; et pour se délivrer plus sûrement de ses poursuites, il résolut de le faire enfermer. Le premier ministre était un vieux prélat qui faisait faire sa pénitence aux autres pour les petits péchés de sa jeunesse; et notre ennemi avait auprès de lui plus de crédit qu'il n'en fallait pour accabler un innocent.

L'audace du jeune homme qui, à la faveur d'une fête, et sous l'apparence du zèle à parer les autels, s'était glissé, déguisé en fille, dans un couvent, pour y surprendre une jeune orpheline qu'il avait déjà poursuivie dans la maison de son tuteur; cette audace fut présentée au cardinal comme une profanation criminelle au plus haut degré. Le vieillard fut encore assez bon pour ne voir que du libertinage dans ce que les casuistes de son conseil appelaient sacrilége; et quelques années de Saint-Lazare lui parurent un châtiment assez sévère pour une faute dont il trouvait l'excuse dans ses amoureux souvenirs. Closan se vit donc enlevé, et fut conduit à Saint-Lazare.

L'abbesse n'avait point révélé mon secret, et ne m'avait pas même témoigné qu'elle en fût instruite; mais, en présence de tout le couvent, elle annonça que le téméraire était puni, et nomma la maison où il venait d'être enfermé. Au nom de Saint-Lazare, je pâlis, je frémis, je vis que tous les yeux étaient fixés sur moi, et que ma douleur me trahissait. Eh bien! oui, m'écriai-je, en laissant tomber mes larmes, je suis la cause de son malheur; mais j'atteste le ciel que j'en suis la cause innocente, et qu'il n'y a rien de criminel dans les intentions de cet infortuné.

Pour vous, mademoiselle, vous êtes innocente, je n'en ai point douté, me dit l'abbesse; et la preuve que je le crois, c'est que vous êtes encore ici; mais ne prétendez pas justifier un séducteur impie, un profanateur sacrilége, puisque vous me forcez à dire à quel point il est criminel. Mes larmes redoublèrent, et malgré la fierté que j'opposais à mon humiliation, je n'y pus résister; je conjurais l'abbesse d'obtenir de mon oncle qu'il me donnât un autre asile. Elle me le promit; mais soit qu'elle espérât de me calmer, soit que

mon tuteur se donnât le loisir de m'enfermer plus sûrement, soit enfin que, pour me réduire, il voulût lasser mon courage, on me laissait gémir et me consumer de douleur.

Ce n'était plus la grille, ce n'étaient plus les murs de mon couvent qui me gênaient, c'étaient les murs de Saint-Lazare : j'avais sur le cœur tout le poids des cadenas et des verroux qui enfermaient ce jeune innocent. C'était là qu'un pouvoir injuste accablait de rigueur celui dont tout le crime était de m'avoir trop aimée. Je le voyais seul, désolé, désespéré, forçant peut-être, dans les accès de sa douleur, ses gardiens à exercer sur lui leur inflexible cruauté. A ce tableau sans cesse présent à ma pensée, j'inondais mon lit de mes larmes, et je remplissais ma cellule de mes gémissemens qu'il fallait étouffer. Ma prison me devint horrible; je résolus de m'en tirer. J'y réussis au péril de ma vie; et les cordeaux du jardinier, enlevés un soir de sa case, noués en échelons, pendus à ma fenêtre et aux branches d'un arbre dont les derniers rameaux s'étendaient au-delà des murs, furent le moyen périlleux que j'employai pour m'évader. Mais échappée à ce danger et libre enfin dans la campagne, au petit point du jour, qu'allais-je devenir? c'est là l'intéressant.

J'avais plus d'une fois entendu parler dans le couvent d'un vieux curé du voisinage, le plus doux, le plus indulgent, le plus officieux des hommes; c'était le curé de Mareuil. On m'avait fait voir son village et quel en était le chemin. Mon projet fut d'aller me jeter à ses pieds, lui demander l'asile, et lui confier la résolution courageuse que j'avais prise; mais il fallait, sans être aperçue, arriver jusqu'à lui, et je n'en avais plus le temps. Le travail de mon évasion m'avait pris les heures de la nuit; et lorsqu'enfin je me vis libre au-delà des murs du couvent, l'aube du jour, en m'éclairant, vint me saisir d'une frayeur nouvelle. Les gens de la campagne allaient me voir et dénoncer ma fuite; on allait m'arrêter, me ramener dans ma prison. Quelle honte pour moi! quel crime ne me ferait-on pas de m'en être échappée! Malheureuse! ce n'était rien de me revoir captive; j'allais me voir déshonorée. Mon courage m'abandonna; je me mis à pleurer. En pleurant, j'invoquai le ciel, je le pris à témoin de l'innocence de mon cœur; et tombant à genoux, je lui recommandai une pauvre orpheline réduite au dernier désespoir.

En faisant ma prière, je remarquai, du côté de Quincy, un petit bois assez touffu, et il me vint dans la pensée de m'y cacher jusqu'à la nuit suivante. J'y trouverai de l'eau, me disais-je à moi-même, et je supporterai la faim.

Je m'acheminai vers le bois; et après m'y être bien cachée, je respirai assise sur mon petit paquet, et rendant grâces au ciel de

m'avoir offert ce refuge. Le croiriez-vous? j'éprouvai même un peu de joie d'y entendre le chant des oiseaux; et toutes ces idées de liberté, d'amour et de bonheur, que leur voix réveille dans l'âme, vinrent plonger la mienne dans une douce rêverie. Je pris plaisir à voir Jeannot lapin et sa famille jouer autour de moi,

Et faire à l'Aurore leur cour
Parmi le thym et la rosée.

Je ne prévoyais pas que ce serait pour moi la cause d'un des plus terribles dangers qu'à mon âge l'on pût courir.

Un garde-chasse, le fusil sous le bras, traverse la plaine et s'avance vers le bois où j'étais cachée. Jeune et leste, il allait d'un pas à m'attraper bien vite, si j'avais voulu fuir, et je n'en avais pas la force. Epouvantée de son approche, je m'enfonçai encore plus avant dans l'épaisseur du feuillage, et là je me tins immobile sans oser respirer. Le risque d'être atteinte du plomb mortel ne me vint pas dans la pensée; la peur d'être aperçue m'occupait tout entière.

Le chasseur rôda quelque temps autour de moi, et tout à coup je le vis qui visait droit à mon buisson. Le coup partit, le plomb siffla autour de moi, et dans un mouvement de frayeur invincible je fis un cri. Me voilà trahie.

Le garde, presque aussi effrayé que moi en me voyant, s'écrie, et me demande s'il ne m'a point blessée. Non, grâce au ciel, lui dis-je. Oui, vraiment, grâce au ciel, me dit-il en se rassurant. Alors il me considéra d'un air surpris et satisfait. Quel dommage, dit-il, et quel regret si j'avais tué une si jolie tourterelle? Et que fait-elle dans ce bois? Y attend-elle son tourtereau? Ce ton familier me déplut. Vous voyez, lui dis-je, une orpheline que le malheur poursuit, et qui tâche de lui échapper. J'attends ici la nuit. La nuit! dit-il en souriant, la nuit, dans un bois, à votre âge! Et d'où venez-vous? — D'un couvent où l'on me retenait captive. — Et où avez-vous dessein d'aller? — Chez un vieillard qui n'est pas loin d'ici et qui me servira de père. — Quel est-il, ce vieillard? Je connais tout le voisinage. — Pardonnez, c'est là mon secret. — Votre secret, je le devine, ma belle enfant, c'est de l'amour. Tenez, ces aventures de couvent se ressemblent toutes; il y a toujours de l'amour en jeu. Oui, je gage que vous avez quelque amoureux qu'on vous défend de voir, et que c'est pour cela que vous vous êtes échappée. Convenez-en de bonne foi. — En me trouvant ici, vous avez droit, lui dis-je, d'imaginer tout ce qu'il vous plaira; mais le ciel m'est témoin qu'il n'y a dans ma conduite rien que d'honnête et d'innocent.

Durant ce dialogue, ses yeux étaient attachés sur les miens.

J'étais assise, il était debout. Sa contenance était hardie; et cependant son air et son regard avaient je ne sais quoi d'inquiet et d'irrésolu : il se tint quelque temps immobile et pensif, les deux mains appuyées sur son fusil; et moi, intimidée de son attention, je gardais aussi le silence. Quel âge avez-vous, me demanda-t-il. —Dix-sept ans.—Dix-sept ans! et vous avez perdu père et mère? —Hélas! oui. — Êtes-vous riche? — Non. — Moi je suis à mon aise, je suis garçon, et s'il ne vous fallait qu'un bon mari.... — Je vous suis obligée; mais je n'ai pas dessein de disposer ainsi de moi: je vais pour quelque temps encore me retirer dans un autre couvent.—Bon! les couvens, rien n'est si triste. Allez, mademoiselle, la maisonnette d'un garde-chasse, bon vivant, vaut mille fois mieux, sans me vanter, que le plus beau couvent du monde. Et il allait me faire la peinture de la joyeuse vie que nous y menerions. J'abrégeai l'entretien, en le priant de s'éloigner et de continuer sa chasse. Moi, dit-il, vous laisser ici seule jusqu'à la nuit! cela n'est pas possible. Vous êtes, ma foi, trop jolie pour être abandonnée. Je ne vous quitte pas, et ce soir je vous accompagne. Non, lui dis-je, il faut me laisser, ou je vais m'en aller moi-même, au risque d'être prise et remenée dans ma prison. — Vous avez donc bien peur de moi? — Non, mais je sais qu'il ne me convient pas d'être ici seule avec un homme. — Et qui vous gardera, si je m'en vais? — Le ciel, qui garde l'innocence. — Il fera bien; car pour les jeunes filles il ne fait pas sûr dans les bois. Et il me regardait encore avec des yeux plus animés. Laissez-moi donc, lui dis-je avec instance; je vous en ai prié, je vous en conjure à genoux. Alors il parut prendre sa résolution. Vous le voulez? dit-il; allons, il faut vous obéir. Mais la journée est longue; avez-vous de quoi vivre? — Hélas! non; je n'ai rien.—Je vais donc vous laisser le pain et le vin de mon déjeuner. Je le veux bien, lui dis-je, si vous me permettez de vous payer ce bon office. J'avais tiré ma bourse; mais il eut la noblesse de refuser obstinément l'argent que je lui présentais. Je le remerciai, et pour dernière grâce je lui demandai le silence. Oh! pour le silence, dit-il en souriant, il faut me le payer, et je n'en veux pas moins que ce petit cœur d'or qui pend là sur ce joli sein. Je ne saurais m'en détacher, lui dis-je, il me vient de ma mère. Il me fait pourtant bien envie! reprit-il avec des yeux étincelans; laissez-moi du moins le baiser. Et en disant ces mots, il y portait la main. Je reculai avec effroi.

En me voyant pâlir, il s'arrêta; et après un moment de silence: Mademoiselle, me dit-il d'une voix entrecoupée et presque éteinte, je suis jeune, mais je suis honnête homme; oui, je le suis, et je veux l'être. Adieu. Ce ne sera pas moi qui abuserai de l'état où

vous êtes ; mais ne couchez point dans ce bois, non, croyez-moi, n'y couchez pas. Je rôderai tout à l'entour jusqu'à la nuit, pour vous garder ; mais ce sera de loin. Adieu, vous ne me verrez plus.

J'ai réfléchi depuis à la situation violente où j'avais vu l'âme de ce jeune homme, à l'altération de sa voix, au feu qui animait son visage et qui jaillissait de ses yeux, au regard fixe et dévorant qu'il tenait attaché sur le petit cœur d'or qui pendait à mon cou ; et j'ai admiré la résolution avec laquelle il s'éloigna de moi, en jetant à mes pieds sa roquille et sa panetière. Bien des héros n'auraient peut-être pas été si magnanimes ; et je doute que la continence de Scipion, dont on a tant parlé, fût plus digne d'éloge que celle de mon garde-chasse.

Je dînai de ses dons ; et la fatigue de la nuit m'ayant fait un besoin de quelques heures de sommeil, je m'y livrai. Enfin la nuit étant venue, je pris la route de Mareuil.

Nous y arriverons demain ; car j'ai fait aujourd'hui, dit-elle, une assez longue course ; j'ai besoin de me reposer.

TROISIÈME DÉJEUNER.

LE PRESBYTÈRE ET L'HOPITAL.

J'ÉTAIS tremblante en arrivant à la porte du presbytère, reprit madame de Closan, lorsque le cercle du déjeuner fut établi dans son salon. Jeune, fugitive, échappée de mon couvent, oserais-je paraître devant un vieux curé ? Que dirait-il de moi, et que lui dirais-je moi-même ? La simple vérité. Ce mot me rassura. Je frappai. Une vieille femme vint m'ouvrir : Que demandez-vous, me dit-elle. — Je demande à parler à M. le curé. — A cette heure ? — A cette heure même. On m'a dit que pour lui il n'y avait point d'heure indue, lorsque les malheureux avaient recours à lui. On vous a dit vrai, reprit-elle. A l'instant je fus introduite.

Le curé me reçut avec surprise, mais avec son air de bonté. Monsieur, lui dis-je, commencez, je vous en supplie, par recommander à cette femme de ne dire à personne que je sois dans votre maison. Il rappela sa ménagère, lui dit deux mots tout bas, et revint m'assurer que je pouvais être tranquille.

Monsieur, repris-je alors, protégez-moi. Je suis une orpheline, malheureuse à l'excès. Si vous m'abandonnez, je n'ai plus le courage de supporter la vie. C'est la réputation de vos vertus et de votre indulgence qui amène à vos pieds Philippine Oray de Valsan.

La résolution du désespoir qu'il vit peinte sur mon visage l'émut profondément. Il commença par me calmer, me promit tous

ses bons offices ; et ensuite il me demanda d'où j'étais.—De Paris. — D'où je venais ? — Du Pont-aux-Dames. — Pourquoi je m'étais échappée de ce couvent ? — Pour passer dans un autre, aussi saint, et plus à mon gré. Ce fut là que je m'étendis. Je veux, lui dis-je, me dévouer au service des malheureux : ma situation m'apprend qu'il n'y a rien de plus sacré au monde. Je suis pauvre, mais je suis fière, et je veux être libre. Il est un ordre que le plus vertueux, le plus compatissant des hommes, un homme à qui vous ressemblez, Vincent de Paul, a institué pour le soulagement des pauvres ; c'est l'ordre des Sœurs-Grises. Je n'en ai jamais entendu parler sans attendrissement et sans vénération. Je ne connais rien de plus noble que le dévouement de ces filles ; c'est parmi elles que je veux me cacher ; et pour cela, monsieur, j'ai besoin de votre assistance. Faites une bonne œuvre en daignant m'y recommander, je n'ose dire m'y présenter vous-même.

Il ne voulut pas me fatiguer à lui en dire davantage ; et après m'avoir fait prendre un peu de nourriture, il m'envoya me reposer. Le lendemain, je lui contai une partie de ce que vous venez d'entendre, mais avec une sensibilité, une naïveté qui n'est plus de mon âge, et qui l'intéressa.

Il m'avait regardée avec pitié en m'écoutant, et lorsque j'eus fini : A présent, me dit-il, voulez-vous que je vous explique votre vocation ? Le jeune homme est à Saint-Lazare, et vous voulez vous rapprocher de lui. Rien n'est plus vrai, lui dis-je ; ma plus douce espérance serait de lui faire savoir que je suis là. J'y serai tout le temps de sa détention ; je l'emploierai, ce temps, à mériter, par de bonnes œuvres, d'être une heureuse épouse et une heureuse mère ; et lorsqu'il sera libre, je le serai moi-même ; car sous la règle du bon Vincent de Paul, on ne s'engage que pour un an. Enfin, si je puis être unie à mon amant, Dieu permettra que je lui demande à l'autel cette récompense des soins que j'aurai pris de mes pauvres malades. Si au contraire on nous ôte toute espérance d'être unis, l'état que j'aurai embrassé sera ma consolation.

Cette manière de charmer les ennuis de l'absence ne déplut point au curé de Mareuil.

Mais pourquoi, me dit-il, ne pas signifier à vos parens cette résolution louable ? Ils la traiteraient de folie, de dépit amoureux, lui dis-je ; ils en feraient punir celui qui en est la cause, et ils seraient encore assez cruels pour nous envier la douceur de nous savoir près l'un de l'autre. Je vous l'ai dit, ils n'estiment que l'or, et le crime de mon amant est de n'en avoir pas. Tirez-moi de leurs mains, ou je ne réponds plus de moi.

Mon enfant, me dit-il, si vous aviez un père et une mère,

toute la pitié que m'inspire votre situation ne me dispenserait pas de vous remettre en leur pouvoir : vous êtes orpheline, et les droits d'un tuteur ne sont pas, je l'avoue, aussi sacrés pour moi. Ce que je vais faire pour vous ne laisse pas d'être imprudent ; et quoique mon âge et mon caractère donnent à ma conduite assez de gravité, je sens que je m'expose à une maligne censure : mais *moins de prudence et plus de bonté* a toujours été ma devise ; et le courage de bien faire n'est pas du courage pour rien. Vous demandez le plus saint des asiles, vous voulez embrasser le plus vertueux des états ; je seconderai ce pieux et courageux dessein. Restez ici cachée. Quand je croirai qu'on aura cessé les recherches et les poursuites, je vous menerai au noviciat des héroïnes de la Charité, et je vous y présenterai moi-même.

En effet, peu de jours après, j'y fus reçue sous ses auspices, comme une orpheline dont la Providence lui avait, disait-il, remis le soin.

Me voilà donc Sœur-Grise, à quelques pas de mon amant. Mais cette relation d'une maison à l'autre, dont se flattait mon espérance, était sévèrement et absolument interdite ; et le temps de mon noviciat, tout occupé, de minute en minute, de saintes fonctions de mon nouvel état, ne me laissait pas un instant de relâche et de liberté. Ma seule et triste consolation était de voir de près les murs où gémissait l'unique objet de ma pensée.

Mais le bon curé de Mareuil ne nous avait point oubliés. Le bruit de mon évasion, qui avait rempli le voisinage, ayant rendu célèbre la petite Florette, ma disgrâce avait rejailli sur cet innocent animal. Madame de Nuisy me désavouait hautement : Ma fille n'était point liée avec cette jeune personne ; c'est uniquement par pitié, disait-elle, que nous avons eu la complaisance de prendre soin de sa petite chienne ; et pour n'avoir rien qui vienne d'elle, je la donne à qui la voudra. Donnez-la-moi, dit le bon curé, qui par bonheur se trouvait là ; et il fut aussi son refuge. Mais c'était là le moindre des services qu'il nous rendait.

Le diocèse de Meaux confine avec le diocèse de Paris, et dans celui-ci mon vieillard avait pour ami un curé de son caractère. Ne serez-vous pas ce carême de la retraite de Saint-Lazare? demanda-t-il à ce curé. Si vous en êtes, souvenez-vous d'un jeune homme appelé Closan, qui, pour une imprudence dont on a fait un crime, est captif dans cette maison. Dites du bien de lui, tâchez de lui adoucir, de lui abréger son châtiment ; obtenez qu'on n'altère pas la bonté de son naturel, car je réponds qu'il est bien né ; et faites-lui savoir, s'il est possible, qu'il trouvera un consolateur, un ami dans le vieux curé de Mareuil.

Ces mots fidèlement rendus au général de Saint-Lazare, firent

une impression d'autant plus favorable, qu'ils venaient d'un vieillard connu et révéré pour la sainteté de ses mœurs, et que dans la prison le jeune homme lui-même s'était rendu intéressant.

Le général le fit appeler, lui demanda s'il était parent du curé de Mareuil. Il répondit qu'il n'avait pas l'honneur de le connaître. Vous avez cependant, lui dit le Lazariste, un véritable ami dans ce vénérable pasteur. Ensuite il se fit raconter notre petit roman; et Closan fut aussi sincère qu'il lui était permis de l'être. Le pieux Lazariste pensa qu'il serait bon d'en instruire le cardinal; et ce ministre qui ne haïssait pas les historiettes amoureuses, écouta celle-ci avec quelque intérêt. Allons, dit-il au général, c'est bien assez de quelques mois de correction pour une folie de jeunesse. A cet âge on est si fragile! Nous nous en souvenons, mon père, vous et moi. Closan fut mis en liberté.

Son premier soin, comme vous pensez bien, fut d'aller rendre grâces à son libérateur, et de savoir de lui ce qui s'était passé au couvent depuis son absence. En entrant dans le presbytère, le premier objet qui s'offrit à sa vue, ce fut Florette. Ah! tu seras toujours pour moi d'un bon présage, s'écria-t-il; et il la tenait dans ses bras lorsque le curé vint à lui.

Généreux vieillard, lui dit-il, vous à qui je dois la liberté, et peut-être plus que la vie, vous dont la bonté s'étend jusque sur cette petite chienne, vous me direz, sans doute, des nouvelles de sa maîtresse, et si elle est encore prisonnière dans le couvent du Pont-aux-Dames? Elle n'y est plus, lui dit le bon curé. — Son tuteur l'en a donc tirée pour l'enfermer ailleurs? — Non, elle est libre; elle n'est plus en son pouvoir; elle est en sûreté. — Vous me comblez de joie. Et quel est son asile? — C'est ce qu'il n'est pas temps que je vous dise; auparavant il faut savoir ce que vous allez devenir. — Hélas! et le sais-je moi-même; j'ai perdu mon emploi; et celui qui me l'avait donné daignera-t-il encore, après mon imprudence, s'intéresser à moi? Je vais le retrouver, car c'est là mon unique espoir. Mais, de grâce, mettez le comble à vos bienfaits en m'apprenant où tout ce que j'aime respire. — Elle est bien; elle vous attend. Si vous en saviez davantage, vous feriez encore des folies. C'est à quoi, s'il vous plaît, je ne veux pas contribuer. Vous êtes jeune, vous avez du courage et des talens, procurez-vous un état où vous puissiez vivre décemment et en gens de bien; dès-lors elle est à vous. C'est tout ce que je puis vous dire; et cela dit, mon cher pupille, reposez-vous, et dînons gaiement.

Closan, dès le soir même, voulut retourner à Paris pour solliciter un emploi; et en prenant congé de son généreux bienfaiteur, il lui recommanda Florette. Oui, tant que je vivrai, j'en pren-

drai soin, dit le curé; et si je meurs, je tâcherai qu'elle soit bien encore. Si vous mourez, je ne vivrai plus, lui dit Closan, car vous aurez emporté le secret auquel ma vie est attachée. Vraiment, dit le curé, vous m'y faites penser; j'allais être cruel en vous faisant courir ce risque; mais je vais vous en garantir. L'ayant donc laissé seul quelques momens, et revenant à lui avec un billet cacheté : Votre secret est là-dedans, lui dit-il; ce billet, si je viens à mourir, vous instruira du lieu où s'est cachée Philippine Oray de Valsan. Mais j'exige votre parole que le billet ne sera ouvert qu'après ma mort. A présent, c'est à vous de voir si vous vous sentez la force d'en être le dépositaire; ou si vous aimez mieux qu'il soit remis, comme je le promets, dans les mains du notaire que vous m'aurez nommé. Choisissez : je m'en fie à vous, si vous répondez de vous-même.

O le meilleur des hommes! lui dit Closan en se jetant à ses genoux, vous faites à ma probité un honneur dont je sens le prix, et j'ose croire en être digne. Mais à mon âge, et le cœur plein d'une passion violente, il y aurait de la témérité à trop présumer de mes forces. Il est des situations où l'on n'est plus maître de soi. Ce billet, dites-vous, me fera retrouver Philippine Oray de Valsan; mais je ne dois l'ouvrir que lorsque vous ne serez plus. Eh bien! je ne veux pas me le confier à moi-même. Vous avez la noblesse de m'en offrir la garde; j'ai celle de la refuser. Qu'il soit remis dans les mains du notaire chez qui j'ai travaillé; et il le lui nomma. Ce fut alors que le bon curé s'applaudit avec joie de ce qu'il avait fait pour lui.

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle rigueur Closan fut accueilli par le farouche Bliancour. Il ne daigna le voir que pour lui déclarer qu'il ne ferait plus rien pour lui; et sa porte lui fut fermée. Cependant il avait montré dans son emploi du zèle et de l'intelligence; les bureaux dont il était connu obtinrent qu'il fût rétabli, mais il le fut mal, et le plus loin possible, sur les confins de la Savoie, dans les montagnes du Dauphiné. Cet emploi modique et pénible suffisait à peine aux besoins d'une vie obscure et solitaire; et il n'aurait jamais pensé à m'offrir un si dur état; mais cette étoile dominante, à laquelle j'ai tant de foi, nous suivait, lui sur ses montagnes, et moi dans le pélerinage que l'on m'avait prescrit au sortir de mon noviciat.

C'était par les Sœurs-Grises que l'hôpital d'Embrun était servi; et c'était là qu'on m'avait envoyée. Jeune encore, mes surveillantes ne m'y donnaient que les devoirs les plus modestes à remplir. Par exemple, l'un de mes soins était de préparer les boissons salutaires et de les porter aux malades, bien entendu qu'en les présentant, j'avais un voile sur les yeux.

Un jour que j'approchais du lit d'un jeune homme accablé, consumé d'une fièvre ardente.... Vous tressaillez? Eh! oui, c'était lui-même; car je ne veux pas vous surprendre; le chagrin, la fatigue, les longues insomnies lui avaient allumé le sang; et trop mal à son aise, trop délaissé chez lui pour y rester dans cet état, l'infortuné avait eu recours à nos soins; il avait pris dans l'hôpital une chambre particulière, comme faisaient souvent d'honnêtes citoyens.

Un jour donc que je me présentais une coupe à la main et mon voile baissé, je le vis détourner la tête, et de son bras il écarta languissamment la coupe que je lui présentais. Il faut tâcher, lui dis-je, de vaincre cette répugnance; un moment de dégoût n'est rien au prix de la santé que ce breuvage peut vous rendre; un peu de courage. Ah! dit-il, j'ai le courage de mourir, et je n'ai pas besoin d'en avoir d'autre. Laissez-moi.

Je n'avais entendu sa voix que deux ou trois fois en ma vie, et cependant, quoiqu'affaiblie, quoiqu'altérée par la douleur, elle me fit impression; mais une impression confuse. Il aurait pu se rappeler la mienne, quoiqu'il l'eût à peine entendue; mais pour lui comme pour moi-même, l'invraisemblance éloignait trop l'idée de la vérité. Ce ne fut donc que par un sentiment d'humanité que je lui dis : Monsieur, au nom de ce qui vous est le plus cher au monde, ne me refusez pas. Ce que j'ai de plus cher au monde, me dit-il, est perdu pour moi; je ne la verrai plus, ou si je la revois, ce sera dans les bras d'un autre. Laissez-moi, laissez-moi mourir.

A ces mots, je sentis mon émotion redoubler, mais sans oser espérer encore ce que j'aurais tant désiré; et d'une voix presque aussi éteinte que la sienne : Pourquoi, lui dis-je, voulez-vous croire qu'elle vous soit ravie? Peut-être au moment même que vous voulez mourir pour elle, ose-t-elle espérer de vous revoir et de vivre pour vous.

Ange consolateur, me dit-il en retournant vers moi la tête, c'est donc peu de vouloir me rappeler à la vie, vous essayez encore de me rappeler au bonheur! C'est ici qu'il m'est impossible de vous donner l'idée de ce que j'éprouvai en retrouvant mon unique bien, et en le retrouvant dans ce lit de douleur.

Mon premier mouvement eût été de lever mon voile; mais dans l'état de faiblesse où je le voyais, la commotion d'une surprise aussi soudaine aurait pu lui coûter la vie. Je me retins, et cet effort que je fis sur moi-même fut si violent que j'en fus accablée. Mes genoux fléchissaient, la coupe tremblait dans mes mains. Heureusement ma surveillante, sœur Thérèse, en s'approchant

de nous, me rendit le courage. Elle représenta au malade que ce breuvage lui était nécessaire; et moi, reprenant mes esprits : Allons, monsieur, lui dis-je, au moins pour l'amour d'elle. Ah! pour l'amour d'elle, dit-il, que ne ferais-je pas! A ces mots il saisit la coupe, et la but d'un seul trait sans aucun signe de dégoût.

Ma compagne fut satisfaite de la douceur avec laquelle je parlais aux malades; c'est par la sensibilité qu'on leur témoigne, me dit-elle, que l'on commence à les soulager; c'est l'âme bien souvent qu'il faut guérir comme la plus malade, surtout dans l'âge où est celui-ci.

Je crus voir dans cette rencontre le signe le plus évident de la faveur du ciel; et dès que je fus seule, je lui en rendis grâce à genoux, avec l'effusion d'un cœur pénétré de reconnaissance. Mais ce qui m'était le plus doux, c'était de prévoir à quel point Closan serait touché du moyen vertueux que j'avais pris de lui rester fidèle, et de me conserver pour lui.

Sœur Thérèse ayant remarqué avec quelle docilité le malade m'obéissait, m'en laissa prendre soin, mais toujours sous ses yeux et en surveillante assidue. Ah! ce ne fut pas cette fois que mon emploi fut méritoire. Et quel devoir, grand Dieu! eût été préférable à celui de veiller auprès du lit de mon amant?

A la seconde potion que je lui présentai : Est-ce encore, me dit-il, pour l'amour d'elle? — Oui, c'est pour l'amour d'elle encore. — Ah! du moins, si elle le savait! Si elle savait que c'est le chagrin d'être séparé d'elle qui me dévore, et qui m'a mis dans l'état où je suis! Ma sœur, en expirant, je vous la nommerai; vous irez voir un bon curé de qui elle est connue; et vous lui ferez dire que je suis mort en l'adorant. Quelle fut ma vertu! ou plutôt quelle fut la force que me donna la crainte de le faire expirer si je me dévoilais! Je l'eus cette force incroyable. Non, vous ne mourrez point, lui dis-je. Mais quelque jour elle saura tout ce que vous aurez souffert, et son cœur vous en tiendra compte. Elle vous saura gré surtout du soin que vous nous aurez laissé prendre des jours qui lui sont consacrés. Oui, dit-il, *consacrés* jusqu'au dernier soupir; et il tendit la main pour recevoir la coupe.

Mais tandis que je m'inclinais pour la lui présenter, mon voile, en s'éloignant de mon visage, le lui laissa entrevoir dans l'ombre; et lui, d'un mouvement soudain, il acheva de l'écarter ce voile qui me trahissait. — Dieu! grand Dieu! c'est elle! — A ces mots je crus le voir expirer sous mes yeux. A mon tour, je poussai un cri. Ma compagne accourut, et nous trouva, lui évanoui de faiblesse, et moi pâle et glacée, étendue au pied de son lit.

Le premier soin de sœur Thérèse fut de ranimer son ma-

lade; ensuite elle m'aida moi-même à revenir de cette pamoison, qu'elle me reprocha comme un excès de faiblesse, indigne d'un état où il fallait, dit-elle, se familiariser avec la douleur et la mort.

Enfin Closan fut rendu à la vie; ses yeux se rouvrirent sur moi. Puissances du ciel! quel regard! Non, je ne l'oublierai jamais. Il exprimait l'élan d'une âme qui aurait voulu, pour passer dans mon sein, se détacher de ce corps défaillant qu'elle animait à peine. Il fut quelques momens sans retrouver l'usage de la voix; et dès qu'il put parler: Rassurez-vous, dit-il à sœur Thérèse; c'est une crise que je viens d'éprouver, et je sens qu'elle est salutaire. Ces mots me rendirent la vie. Mais après cette défaillance, sœur Thérèse et le médecin crurent ne pas devoir l'exposer au danger d'un pareil accident sans l'avoir prémuni des secours spirituels; et ils lui furent annoncés.

Il en reçut l'avis avec sérénité. C'est une cérémonie auguste, nous dit-il, vous y assisterez, mes sœurs; vos soins me sont si doux, si précieux! Nous lui promîmes, l'une et l'autre, de nous tenir à ses côtés; et ses yeux, en nous rendant grâces, me prévinrent confusément de ce qui allait se passer.

Ce devoir religieux ayant été pieusement rempli, le malade adressant la parole au prêtre qui venait d'attirer sur lui l'attention du ciel: Monsieur, lui dit-il, ce moment, le plus précieux de ma vie, doit être marqué par mes engagemens les plus saints, les plus solennels. Daignez les recevoir. Je jure devant Dieu, dont la majesté m'environne, que je ne souhaite de vivre que pour sanctifier à l'autel l'amour dont je suis consumé; je jure à celle qui en est l'objet de ne respirer que pour elle, et, si elle y consent, de lui être uni jusqu'au tombeau. Ma sœur, ajouta-t-il en me tendant la main, voulez-vous bien la recevoir pour elle, cette foi que je lui engage peut-être à mon dernier moment? Ma compagne, qui croyait voir un commencement de délire, me dit de lui donner la main pour ne pas le contrarier; et tout le monde se faisait signe que c'était le prélude d'un violent accès. Monsieur, dit-il au prêtre, vous m'avez entendu. Soit que je vive, ou que je meure, je viens, en présence du ciel, en présence des choses saintes, je viens de prendre pour épouse Philippine Oray de Valsan; et l'assistance m'est témoin qu'elle m'accepte pour époux.

Le nom de Valsan, que mon père avait pris, n'était pas connu des Sœurs-Grises; mais mon nom véritable, le nom d'Oray, comme celui de Philippine, était connu; Thérèse en fut frappée. O ciel! me dit-elle tout bas, c'est vous qu'il a nommée! Je gardai le silence tant que nous eûmes des témoins; mais quand nous fûmes seules: Que voulez-vous, lui dis-je? le ciel m'amène ici

pour y trouver, au bord du tombeau, l'amant que je croyais avoir perdu; fallait-il lui donner la mort? fallait-il refuser de lui rendre la vie? Ma sœur, ne me trahissez pas. S'il meurt, je me dévoue au service des pauvres, et je ne vivrai que pour eux. Mais si nous pouvons le sauver, permettez ce que veut le ciel, puisque, par un prodige, il nous a réunis.

Nous le revîmes le soir même. Je lui dis que Thérèse était dans notre confidence, et qu'elle respectait la sainteté de nos engagemens; que j'allais en instruire notre bon curé de Mareuil, et le prier d'obtenir de mon oncle que lui-même il y consentît.

Ce fut là le vrai baume qui, coulant dans ses veines, guérit les plaies de son cœur, apaisa l'ardeur de sa fièvre, et le ramena insensiblement à la vie et à la santé.

Jusqu'à sa convalescence, ma compagne, en tiers avec nous, fut témoin du courage avec lequel ce bon jeune homme, qui me croyait aussi pauvre que lui, se promettait de vaincre l'infortune par son travail et sa constance, en me demandant mille et mille fois pardon de n'avoir pas des trésors à m'offrir. Ah! c'en était un que son cœur.

Il n'était pas rétabli encore, lorsque le curé de Mareuil ayant reçu ma lettre, se rendit à Paris chez mon tuteur, s'en fit connaître, et avec l'éloquence de la raison et de la bonté, l'ayant disposé à l'entendre: Monsieur, ajouta-t-il, ce n'est pas une opinion vaine qu'il y ait des mariages écrits d'avance dans le ciel; et de ce nombre était celui de votre nièce avec ce bon jeune homme que vous avez si sévèrement, si injustement poursuivi. Malgré vous, et à leur insu, ce qu'on appelle la destinée, et ce que j'appelle la Providence, les a sans cesse ramenés l'un vers l'autre: enfin, par tout ce qu'il y a de plus saint, de plus inviolable, ils se sont engagés. Ils vous demandent votre aveu.

Où est-elle donc cette insensée? lui demanda mon oncle. Où est-il ce ravisseur! Laissez là l'invective, dit le pasteur, elle est injuste; et quand même elle serait plus méritée, elle serait tardive et ne remédierait à rien. Votre pupille est innocente, et rien n'est plus pur que son cœur. Le jeune homme est plus qu'innocent, il est vertueux. Leur amour est déjà sans tache devant Dieu; et quand il vous plaira, il le sera devant les hommes. N'attachez point le blâme à ce que la piété la plus tendre a sanctifié.

Je vous l'ai dit, mon oncle était dévot. Monsieur, dit-il au curé, j'ai rempli mes devoirs de tuteur, je les ai remplis en honnête homme; et ce que j'ai fait pour sauver ma pupille de ses égaremens, je le crois irrépréhensible. Pour elle, je ne puis la voir des mêmes yeux que vous; pardonnez ma sincérité. Vous trouvez innocente une jeune personne qui, à l'âge de dix-sept ans, s'échappe

lu couvent où ses parens l'ont mise, et court après un amoureux! Votre morale n'est pas sévère. Vous trouvez bon que sans l'aveu de son tuteur, elle engage sa foi; et cet engagement vous paraît saint. Je m'humilie devant vous; votre état et vos cheveux blancs m'imposent le silence, et me commandent le respect.

Monsieur, lui répondit en souriant le bon curé, je n'établirai point en maxime mon indulgence. Je suis sévère quand je dois l'être. Mais à toutes les règles, même aux plus inflexibles, il faut se réserver quelques exceptions, et ceci en est une. Votre nièce s'est échappée d'un couvent, pour aller prendre, dans un hospice encore plus saint, l'habit et l'état de Sœur-Grise. C'est auprès du lit des malades qu'elle a passé trois de ses plus beaux ans; c'est dans le fond du Dauphiné, occupée à servir les pauvres, qu'elle a retrouvé son amant sur le bord du tombeau. Le malheureux l'a reconnue, et se croyant à son heure dernière, en présence du Dieu vivant, il lui a donné sa foi. C'est ainsi qu'elle l'a reçue, et c'est là ce que vous et moi nous devons appeler religieux et saint.

Mon tuteur interdit prit alors le ton de l'excuse. J'ai voulu, dit-il, je l'avoue, procurer à ma nièce un mariage avantageux. Mais enfin, puisqu'elle préfère un fol amour à tous les autres biens, et qu'il ne manque plus à son bonheur que mon aveu, je le lui donne. C'est tout ce qu'elle vous demande, reprit le curé: l'infortune dont tant de monde a peur ne l'épouvante point; ils auront l'un et l'autre, ou le courage de la vaincre, ou la patience de la souffrir; une Sœur-Grise doit savoir être pauvre. Non, monsieur le curé, dit mon oncle avec un soupir, non elle n'est point pauvre; et je vais lui rendre son bien. Qu'appelez-vous son bien, dit le curé? Est-ce qu'elle en a? Si elle en a, reprit mon oncle avec douleur? Elle a cent mille écus comptant, dont les deux tiers ont été le produit du travail de son pauvre père. Le reste est le fruit des épargnes que j'ai faites pour elle depuis douze ans. Voilà des soins bien employés! Cent mille écus, dit le curé avec étonnement! Hélas! oui, dit mon oncle toujours plus désolé, cent mille écus en or! Jugez, monsieur, quel mariage elle aurait fait si elle eût voulu me croire; et quel regret ce doit être pour moi de la donner à un jeune homme qui n'a rien. Mais elle l'a voulu, la malheureuse! Que le ciel soit loué, et qu'elle vienne le recevoir, cet héritage; il est à elle; je le lui ai bien conservé.

Le curé, qui depuis nous a raconté cette scène, ne pouvait s'empêcher de sourire en se rappelant la désolation de mon oncle, et le contraste de ses soupirs avec la joie qu'il lui causait. Consolez-vous, lui dit-il, monsieur, de la fortune de votre nièce; elle en fera un bon usage. Elle n'oubliera point le vœu qu'elle avait

fait d'être la sœur des pauvres, et le secours des malheureux. Il demanda bien vite à mes supérieurs de me rappeler à Paris, où de grands intérêts exigeaient ma présence. En même temps il écrivit à notre jeune convalescent de venir le trouver sitôt qu'il serait rétabli.

Closan arriva seul; je le suivis de près, et l'an de mes vœux écoulé me laissant libre, le curé vint me prendre et me mena chez mon tuteur. Nous le trouvâmes radouci. Son voisin le notaire lui avait fait de son clerc l'éloge le plus consolant. C'était encore du curé de Mareuil que nous venait ce bon office; car en déposant le billet dont je vous ai parlé, dans les mains du notaire, il s'était informé lui-même de la conduite, du caractère, des mœurs de ce jeune homme; et n'ayant rien appris qui ne fût favorable, il avait prié le notaire d'employer ses soins à détruire les préventions de mon tuteur.

Ce fut par ce même notaire que fut présenté son élève; et ce fut lui qui, sous les yeux de mon oncle et du bon curé, dressa l'acte de mon bonheur. Mon oncle m'y assura son héritage, et me promit de n'en rien dissiper; il m'a tenu parole. Je ne veux pas oublier de dire que Florette fut l'un des témoins du contrat.

Le curé nous avait caché à tous les deux le secret de notre fortune. Mais l'un et l'autre nous savions le secret de nos cœurs, et celui-là nous aurait suffi. L'autre, il faut l'avouer, y ajouta pourtant quelque chose. Ah! s'écria Closan, lorsqu'il entendit annoncer les cent mille écus d'héritage, elle aura donc tout à souhait! Mais je serai bien plus heureux, bien plus glorieux qu'elle, car elle ne me devra rien, et moi je vais tout lui devoir. Je n'admets point, lui dis-je, cette différence affligeante. Nous nous sommes mariés pauvres, il tombe du ciel une pluie d'or, nous la ramassons en commun; nous voilà riches tous les deux.

Ainsi fut formé ce lien. Trois enfans heureusement nés en ont été les fruits: ils ont hérité de leur père; et quand ma cendre ira se mêler à la sienne, ils auront ce qu'il m'a laissé. Ce qu'il m'a laissé, mes amis, c'est la terre où nous sommes. Dès que mon mari l'eut acquise, il y appela le garde-chasse du petit bois. Il l'y établit; et entouré de ses enfans, ce brave homme a vieilli près de nous, avec nous; il vit encore; vous l'avez vu; c'est ce concierge en cheveux blancs; ses enfans occupent mes fermes.

L'abbesse apprit mon mariage; elle en bénit le ciel. Mademoiselle de Nuisy, mariée après moi, fut mon amie intime. Mes fils ont épousé ses filles; le bon curé qui, dans sa vieillesse, était venu se reposer auprès de moi, les bénit avant de mourir. Ils ont rempli ses vœux et les miens; ils sont heureux ensemble. Puissent-ils l'être aussi long-temps que nous l'avons été! c'est tout ce que

e leur souhaite. Mais qu'ils se gardent bien d'enfermer leurs enfans ! car les amours qui arrivent par la porte sont bien moins dangereux que ceux qui entrent par la fenêtre.

LES BATELIERS DE BESONS.

J'ai toujours aimé la campagne. Comme elle est aujourd'hui l'asyle et le repos de ma vieillesse, elle fut autrefois la joie et les délices de mon jeune âge; et c'est de là que me reviennent mes souvenirs les plus intéressans.

Le soir de l'un de ces beaux jours que j'y passais, me promenant sur le bord de la Seine avec deux jeunes femmes que je n'appellerai que Sophie et Adélaïde, quoiqu'il me fût bien doux de les nommer : Je gagerais, leur dis-je en leur montrant la maisonnette d'un batelier-pêcheur (car ses filets étaient pendus près de sa barque, à la porte de sa cabane), je gagerais que sous cet humble toit il y a plus de bonheur que dans le plus riche palais. Pourquoi ? me demanda Sophie. — Parce qu'on n'y désire que ce qu'on a sans peine, et qu'après un travail facile et légèrement animé d'espérance et d'inquiétude, on y jouit d'un doux repos.

Cet assaisonnement du bonheur de la vie touchait peu mes jeunes compagnes ; mais en approchant de la maisonnette, nous fûmes embaumés de l'odeur d'une matelote dont on allait souper; et mes dames alors commencèrent à croire qu'on pouvait être assez heureux dans un ménage dont le souper sentait si bon. Il leur en prit envie; et pour le lendemain, elles formèrent le projet de revenir le soir manger dans la cabane une matelote pareille. Il fallut savoir du pêcheur s'il voudrait nous en régaler.

En entrant chez lui, nous trouvâmes, autour d'une table appétissante aux yeux par la blancheur du linge, la netteté des vases et la blonde couleur du pain, nous trouvâmes une famille qui respirait, non pas la joie, mais le calme heureux du bien-être : un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, un plus jeune au moins de quinze ans, une femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans tout au plus, et auprès d'elle trois enfans dont le plus petit pouvait avoir été sevré depuis six mois ; bien entendu que sa nourrice, encore dans toute la fraîcheur de la jeunesse et de la santé, était grosse du quatrième. Son mari nous parut taillé sur le modèle du Gladiateur antique, et sa physionomie ouverte et joviale était l'image de la franchise et de la cordialité. Pour elle, on voyait bien qu'avant que d'être mère, elle avait dû avoir la

taille de Diane, comme elle en avait sur le front la fière et douce modestie.

Elle nous reçut d'un air hospitalier, et nous demanda poliment ce qui leur procurait la faveur de notre visite. En passant, lui dit Adélaïde, nous avons respiré l'odeur d'une excellente matelote, et nous venons..... La batelière n'attendit point qu'elle achevât pour nous offrir leur petit souper. Non, lui dîmes-nous, c'est demain que nous viendrons nous régaler, si vous voulez bien le permettre.

Le jeune homme, en riant, nous promit une matelote meilleure que la leur, et aussi bonne au moins, dit-il, que celles qu'il faisait dans l'Inde et que le mogol aimait tant. Le mogol! dit Sophie avec étonnement. Oui, reprit-il, le grand mogol; c'était là son mets favori. Aussi m'avait-il pris dans une affection singulière; et nous serions encore ensemble, si un méchant voisin, un certain roi de Perse, appelé Nadir-Kouli-Kan, n'était pas venu, sans dire gare, lui battre son armée, lui voler ses trésors, et lui prendre son cuisinier. C'est lui qui m'a fait quitter l'Inde; mais je le lui pardonne; car c'est lui qui est la cause que Bathilde s'est échappée avec son innocence, du sérail du jeune sophi, et qu'elle est venue à Besons me donner ces jolis enfans.

Que nous dites-vous là? s'écrièrent mes jeunes dames. La vérité, dit-il avec son air tranquille et froid. — Cette vérité-là serait bien étonnante! — Pas plus étonnante qu'une autre. Tout dans la vie ne va-t-il pas de même, à veau-l'eau et à l'aventure? Les hommes, sans comparaison, sont tous comme du bois flotté; l'un s'arrête ici, l'autre là, selon les détours du rivage, jusqu'à ce que le flot les ramène au courant. Et, par exemple, mon beau-père que vous voyez serait-il là si le czar Pierre n'avait pas voyagé en France, si Elisabeth sa fille ne s'était pas fait couronner; et si, dans ce temps-là, les Tartares n'avaient pas fait des courses dans le royaume de Kazan? Ajoute, dit le père, si un commerçant de Damas n'avait pas cru à la métempsycose, et si quelque accident n'avait pas détraqué la pendule du dey d'Alger.

Il nous semblait entendre le début d'un conte des *Mille et une Nuits;* mais le jeune homme et son beau-père souriaient de notre surprise; et Bathilde, sans prendre garde à ce que nous disaient son père et son mari, s'occupait de la matelote.

Nous espérons, leur dit Sophie, que tous les trois, demain, vous voudrez bien nous faire plus au long le récit de vos aventures. Très-volontiers, lui dirent-ils. — A demain donc, car il est tard, et il faut vous laisser souper.

En nous en allant, nous fîmes réflexion que si notre société savait ce qui, le lendemain, nous attendait à la cabane, tout le

monde y voudrait venir; et pour être plus à notre aise, nous nous promîmes le secret; mais chacun de nous essayant de deviner comment tant d'épisodes si divers s'ajusteraient, se lieraient ensemble, nous y perdions tous notre peine. Ces bonnes gens, disait Adélaïde, n'ont-ils pas rêvé tout cela? Et qui de nous, lui dis-je, s'il veut se retracer les événemens de sa vie, ne croit pas les avoir rêvés? Ce n'est pas vous, mesdames, dont les jeunes années ont si paisiblement coulé; mais vous-mêmes, dans le sommeil, n'avez-vous jamais fait de ces songes pénibles, où l'on croit tomber et rouler de précipice en précipice, lutter contre les flots, gravir sur des écueils? et n'avez-vous pas ressenti l'inexprimable volupté d'un réveil qui vous replaçait tout à coup dans un lit tranquille, reposait votre âme accablée, et vous faisait jouir du ravissant spectacle de tous ces périls dissipés? C'est là, je crois, le moment de bonheur le plus vif et le plus sensible. Eh bien! telle a été peut-être la situation de ces gens-là en se retrouvant à Besons.

Le lendemain, en arrivant dans la cabane, nous eûmes le plaisir d'y voir, au milieu d'un feu clair et dans un bassin aussi pur, aussi luisant que la flamme elle-même, une ample matelote cuisant à gros bouillons; et après en avoir quelque temps respiré la douce fumée, nous allâmes l'attendre, assis sur la pelouse où notre couvert était mis. Là, nous invitâmes nos hôtes à nous raconter leur histoire.

La mienne n'est pas longue, dit le jeune homme. Je suis né à Besons. Mon père, Nicolas Verbois, était ce que je suis, batelier, homme de rivière. Cette cabane était la sienne. Ma mère était la sœur de ce fameux Lucas, le premier homme du Gros-Caillou pour les noces et les festins, et surtout pour les matelotes. Je fus élevé dans sa guinguette, et à l'âge de quatorze ans, j'en savais presque autant que lui.

Vous ne sauriez croire, mesdames, combien cette guinguette fut pour moi une bonne école. Il y venait de temps en temps une troupe de gens instruits et qui parlaient comme des livres. En vérité, quand ces gens-là, qui savaient tout au monde, se rappelaient le temps passé, et qu'ils en citaient des exemples de fierté, de droiture, de franchise et de loyauté, ils en donnaient envie; et moi, qui les servais et qui les écoutais, je ne les entendis jamais sans me sentir l'appétit d'être l'homme que je leur entendais louer. Ils firent tant qu'à la fin, remué par leurs discours, je me trouvai déplacé dans une guinguette, et je voulus prendre un état où l'âme fût moins à l'étroit. Mon père était renommé sur la Seine; d'abord je suivis son exemple, et je sautai sur un bâteau dès que je pus manier l'aviron. Bientôt je m'en-

nuyai de ne naviguer qu'en eau douce; je voulus être homme de mer. Je descendis au Hâvre, je me fis matelot, et dans six mois je fus dans l'Inde.

J'espérais devenir pilote, et puis, et puis, tout ce que la fortune aurait voulu. Mais on a bien raison de dire qu'on ne peut fuir sa destinée, et la mienne avait résolu que je serais batelier à Besons. Lorsque nous fûmes arrivés dans l'Inde, mon capitaine ayant vanté quelques ragoûts que j'avais faits sur le navire, il ne fut bruit que de mon talent. Le gouverneur me fit venir; il m'essaya; il fut content de moi, et si content, que pour complaire au Nabab du Décan, qui désirait d'avoir un cuisinier français, ce fut moi qu'il lui envoya.

Le Nabab allant à Delhi faire sa cour, je l'y accompagnai; et dans les dîners qu'il donna, je fis si bien pour soutenir la renommée du Gros-Caillou, que l'empereur, qui n'entendait parler que de ragoûts à la française, engagea le Nabab à me céder à lui. Il était friand, le mogol; je le régalais de mon mieux: ainsi nous nous trouvions le mieux du monde l'un de l'autre; et qui sait jusqu'où sa faveur aurait pu m'élever? Il ne fallut pas moins qu'un roi de Perse et des batailles pour renverser mes espérances.

Tout à coup j'entends dire que les frontières de l'empire sont attaquées, et que ce roi de Perse, appelé Nadir-Kouli-Kan, s'avance à la tête de cent mille hommes. Il soumet nos provinces, il les met au pillage, et il écrit à mon bon maître que tout ce qu'il en fait n'est que par amitié pour lui. Enfin, après lui avoir battu un million de mauvais soldats, pris leur camp, raflé leurs bagages, leurs armes, leur artillerie, il vient cordialement s'établir à Delhi, dîner, souper, loger dans le palais de l'empereur; et croyant même lui faire grâce que de lui laisser sa couronne, il lui enlève tous ses trésors. C'étaient des tonnes d'or, des boisseaux de rubis, de perles et de diamans; c'étaient des richesses immenses. Encore fallait-il tous les jours le traiter magnifiquement.

Avant de s'en aller, il maria l'un de ses fils, Allah Mirza, avec une princesse de l'Indostan, et le mogol fut encore obligé de donner le repas de noce. Je vous laisse à juger si je les servis de bon cœur. J'aurais voulu, au lieu d'anguilles, leur faire avaler des couleuvres; mais je n'en fis pas moins la matelote en conscience, heureusement pour moi, comme vous allez voir.

Nadir l'avait trouvée si bonne, et il en avait tant mangé, tout sobre qu'il se piquait d'être, que la nuit il en fut malade, et rien n'était plus naturel. On vint m'éveiller en sursaut; c'étaient six de ses gardes, qui, le sabre à la main, m'ordonnèrent de me lever et de les suivre. J'obéis, et je fus conduit dans l'apparte-

ient de Nadir. Je le trouvai à demi couché sur un sofa. Je crus oir un géant terrible. Sa moustache était hérissée, son visage tait allumé et son œil ardent de fureur. J'étouffe, me dit-il, et e sens des épreintes. Tu m'as sans doute empoisonné avec tes erfides ragoûts. Confesse-moi ton crime, et je te le pardonne; ar tu n'auras fait qu'obéir. Un cuisinier français, lui dis-je, sait ssaisonner des ragoûts et non pas les empoisonner. Cette réponse roide et fière l'étonna. Qu'est-ce donc, me dit-il, que les épreinres que je sens? Je crois le savoir, répondis-je; mais je ne le lirai qu'à toi. Alors il fit éloigner ses gardes, et il m'ordonna le parler. Roi des Persans, lui dis-je, l'anguille est indigeste; ta hautesse en a trop mangé. Cela peut être, reprit-il; mais tu as fait prudemment de ne le dire qu'à moi seul; ce mot t'aurait coûté la vie. Sais-tu quelque remède à mon intempérance? Oui, lui dis-je: un vase d'eau tiède qu'il faut avaler tout d'un trait. Il le but, il fut soulagé. Écoute, me dit-il, je te sais gré de m'avoir fait connaître le plaisir de la gourmandise; mais l'indigestion est indigne de moi; et que l'excès où je suis tombé soit ta faute ou la mienne, je t'en ordonne le secret: ta tête m'en répond; et pour m'en assurer, demain je t'emmène à ma suite.

Quoi! dit Adélaïde, vous voilà dans la Perse, au service de Kouli-Kan! Hélas! oui, reprit le jeune homme. Je voulus en vain m'en défendre. Je lui représentai qu'il enlevait à mon bon maître ses trésors, deux de ses provinces, tous les diamans de sa couronne; et je le conjurai de lui laisser au moins un véritable ami. Il ne me répondit que par un fier sourire; et il fallut partir le lendemain pour la Perse, où je fus sept ans.

Nadir, tout ce temps-là, fut occupé de sa guerre contre les Turcs; mais à la paix, en rentrant chez lui, il crut trouver sa cour amollie et affriandée, et m'accusa d'avoir gâté le goût de ses enfans. Il fut cependant généreux envers moi; car m'ayant fait appeler, il me dit: Cuisinier français, je t'estime; tu m'as montré de la franchise et du courage, et tu fais d'excellens ragoûts; mais tu nous rends intempérans, et mon devoir à moi est de rendre mes enfans sobres. Va-t-en, comblé de mes bienfaits. Son trésorier me prodigua les bourses d'or, et je partis.

Mon premier mouvement fut de retourner à Delhi consoler mon bon maître, car je le savais malheureux; mais mon retour dans ma patrie avec mes bourses d'or eut pour moi tant de charmes, que je ne pus y résister. Je suivis une caravane pour gagner la Syrie, où j'allais m'embarquer, lorsqu'au-delà du Tigre, dans les plaines du Diarbek, la caravane fut attaquée par les Arabes, et les bons Musulmans et moi nous fûmes tous dévalisés. Il n'y avait rien de plus commun: ces arabes étaient voleurs, comme

moi j'étais cuisinier; et après avoir vu enlever au mogol pour des milliards de richesses, vous pensez bien que je fus peu surpris de me voir confisquer ma petite fortune : c'était la mode du pays. Je me sauvai du côté d'Alep, avec quelques séquins que j'avais bien heureusement su dérober à mes voleurs.

Alep, dans le Levant, est une ville de commerce; et j'espérais y trouver bientôt quelque moyen de passer en Europe. Je ne me trompais pas; mais ce que j'y trouvai sans m'y être attendu, ce fut ma femme que voilà. La pauvre enfant était esclave; et avec une foule d'autres, elle était mise en vente dans le marché d'Alep, assez légèrement vêtue, avec un voile sur les yeux. Dans ses compagnes d'infortune, je n'aperçus aucune émotion ni de honte, ni de tristesse; mais chaque fois qu'on levait le voile de celle-ci, je voyais ruisseler ses larmes sur son sein, et son voile en était trempé. Je vis aussi ses belles joues rougir d'une honnête pudeur. J'en fus touché jusqu'au fond de l'âme; et en passant près d'elle, je ne pus m'empêcher de dire, dans la langue de mon pays : *La pauvre enfant!* Ces mots français frappèrent son oreille; et quoique j'eusse pris l'habit arménien, elle espéra de n'être pas étrangère pour moi. Qui donc êtes-vous, me dit-elle à demi-voix, pour me parler ma langue et pour vous montrer si sensible à mon malheur? A ces paroles, je sentis mon cœur tressaillir. De ma vie je n'avais éprouvé une pareille émotion; et je crois que dès ce moment je l'aimai autant que je l'aime.

Si vous êtes Français, si vous êtes chrétien, par pitié, me dit-elle, achetez-moi, sauvez-moi de ces infidèles..... Ah! les maudits Arabes! Pourquoi m'avaient-ils pris mon or! Avec quelle joie je l'aurais employé à racheter la belle esclave! Je comptai le peu de séquins qui me restaient; et m'adressant au syrien qui l'avait mise en vente, je lui en demandai le prix. Ce prix excédait de beaucoup mes facultés; cependant je n'eus pas d'abord l'air de vouloir y renoncer; et pour m'en donner plus d'envie, le marchand me laissant l'examiner tout à mon aise, j'eus le temps de dire à l'esclave que j'étais désolé de ne pas me trouver assez riche pour la payer; que j'étais Français; que j'allais m'ingénier dans ma patrie pour me procurer sa rançon; que je m'appelais André Verbois; que je serais près de Paris, dans le village de Besons; qu'elle m'y fît savoir, s'il lui était possible, ce qu'elle serait devenue; que je ne l'oublierais jamais; que je la conjurais de ne pas m'oublier. Elle me le promit. Elle me dit son nom, Bathilde Lorizan; elle ajouta que vraisemblablement son père était comme elle esclave, et que sa plus grande douleur était d'en être séparée sans aucune espérance de le revoir jamais.

Dans le moment, un vieux coquin de cypriote vient lui an-

ncer qu'elle est à lui; et je me la vois enlever. Ah ! les maudits rabes ! pourquoi m'avaient-ils pris mon or !

D'Alep à Smyrne où je m'embarquai, et de Smyrne à Marseille, et de Marseille ici, je n'eus que ce regret et que cette même pensée. Ces beaux yeux d'où tombaient des larmes, ce beau sein qui en était baigné, ce regard suppliant si doux et si sensible, cette voix dont le son m'avait pénétré l'âme, tout m'en était si présent, que sans cesse je croyais la voir et l'entendre.

Mais lorsqu'en arrivant à Besons, je trouvai cette cabane abandonnée, et que l'on m'apprit que mon père, dans une débacle de glaces de l'hiver précédent, avait péri en voulant secourir des malheureux, cette douleur me fit oublier l'autre, et j'en fus d'abord accablé. J'en revins cependant, et le souvenir de Bathilde me reprit plus fort que jamais.

J'avais eû l'espérance d'intéresser pour elle mon vieil oncle Lucas : chaque noce et chaque festin qui se fera chez lui contribuera, disais-je, à la rançon de cette aimable fille; car le vin et la joie rendent les bonnes gens meilleurs encore et plus sensibles. Mon oncle lui-même est si bon ! il grossira la somme, et moi, par mon travail, je tâcherai de l'achever : enfin Bathilde me donnera de ses nouvelles, et dès que je saurai où la trouver, je partirai.

Mais Lucas n'était plus le même; il s'était enrichi, il était devenu avare: il avait quitté sa guinguette; il était bourgeois de village; et quand j'allai le voir, il me reçut mal; il me dit que si j'avais voulu le croire je l'aurais remplacé dans sa profession; que j'avais mieux aimé courir le monde, et qu'il n'avait plus qu'un conseil à me donner; c'était de le courir encore ou de reprendre l'aviron. Je fus tout aussi fier que lui. Je lui répondis que j'étais jeune, que j'avais bon bras et bon cœur, que je ne lui demandais rien qu'une franche amitié en retour de la mienne, et que ce marché-là ne le ruinerait point.

Je me remis donc au travail, et ce travail fut sans relâche. Au port, sur des bateaux, à la corde du bac quand il y avait foule au passage, tantôt pêcheur, tantôt marinier, le jour, la nuit, sans cesse on me trouvait partout, et cela dans l'espoir que mes salaires amassés racheteraient peut-être un jour cette malheureuse Bathilde. Mais où l'aller chercher? c'était là mon plus grand souci.

J'appris que dans Paris il y allait avoir une procession de captifs, tout nouvellement délivrés. Ah ! dis-je, quelqu'un d'eux peut-être me dira ce que Bathilde est devenue; quelqu'un peut l'avoir rencontrée au port de Tripoli, de Tunis ou d'Alger. J'allai aux Mathurins attendre les captifs, les questionner l'un après

l'autre, demandant à chacun s'il n'aurait pas ouï parler d'une esclave appelée Bathilde Lorizan, française de naissance, et dont le père était aussi captif dans les Echelles du Levant.

Jugez de ma surprise quand ce fut à lui-même que je parlai. Ah! bon jeune homme, me dit-il, quel intérêt si généreux prenez-vous à cette famille? Je suis ce père infortuné; et plût au ciel qu'il me fût possible de savoir au moins où est ma fille! Mais encore une fois, quel motif généreux vous intéresse à notre sort? Je lui contai notre aventure; et l'état où j'avais laissé sa chère enfant lui fit verser des pleurs amers.

Ça, lui dis-je, point de faiblesse. Le ciel peut-être écoutera nos vœux; car il aime les gens de bien. Déjà nous voilà deux qu'il fait trouver ensemble; il ne lui en coûtera pas davantage de faire que nous soyons trois.

Il se pressa de me demander si dans l'Inde ou en Perse on ne m'avait pas fait renier ma croyance. Non, par S. Nicolas, lui dis-je; ils savaient bien que j'étais Français. Je les servais en homme libre; et ils ne m'ont pas plus parlé du *Credo* que de l'*Alcoran*. Alors ce bon père leva les mains au ciel, et je vis bien qu'il pensait à sa fille; mais quant à moi, dès ce moment il voulut bien me traiter en ami et me confier sa détresse.

A cinquante ans, seul, délaissé, sans biens, sans industrie, et n'ayant que des connaissances dont personne n'avait besoin, qu'allait-il devenir? Bon! lui dis-je, est-ce là ce qui vous inquiète? Je connais un métier que vous saurez dans quatre jours, et qui donne à vivre à son homme. Venez être pêcheur avec moi, à Besons. Ma cabane peut bien nous loger l'un et l'autre, et Bathilde encore avec nous; car je lui ai dit mon nom et ma demeure; et après ce qui nous arrive, j'espère encore plus que jamais de vous l'amener un beau jour. Il vint donc ici. Nous soupâmes aussi bien et plus à notre aise que ne soupaient ensemble le roi de Perse et le mogol; et après avoir bu quelques coups d'un vin vieux que je gardais pour mes amis et pour mes matelotes, il me dit son histoire comme il va vous la raconter.

Mon histoire, dit le bon père en prenant la parole, n'a rien d'assez intéressant pour occuper ces dames; et sans le malheur de ma fille, je ne parlerais pas du mien. Le ciel me l'a rendue, voilà ce que ma destinée a de plus merveilleux; je reste en est tout simple: ce qui m'est arrivé peut arriver à tout le monde.

Mon père, Étienne Lorizan, était un habile horloger. Il fut du nombre des artistes que le czar Pierre fit passer de Paris en Russie. J'étais bien jeune encore; j'accompagnai mon père. Dans un pays où les arts d'agrément étaient nouveaux et rares, il fut facile à un bon horloger de faire une honnête fortune en peu de

temps ; mais vous savez que dans un père la faiblesse la plus commune est de vouloir donner à ses enfans un état au-dessus du sien. Mon père, qui peut-être n'estimait pas assez cet art qui l'avait enrichi, me le fit négliger pour les mathématiques, dont Pierre avait fondé l'école. Je n'y étais pas encore bien avancé, lorsque le czar descendit au tombeau; mon père l'y suivit de près. Sa santé frêle et délicate ne put résister au climat.

Avant sa mort, il m'avait marié à une jeune Moscovite dont les biens étaient situés dans le royaume de Kazan, vers les plaines où le Volga est le plus voisin du Tanaïs. Par là sa tendre prévoyance avait voulu me sauver du péril auquel il succombait lui-même; et redoutant pour moi ce froid mordant du nord de la Russie: Mon fils, m'avait-il dit, crois-moi, va-t-en vieillir sous le ciel du midi. Je différai de suivre ce conseil; et la faveur de Catherine et d'Anne me retint auprès de leur cour. Mais quand vint la révolution que fit dans cet empire le courage d'Élisabeth, attristé de voir la disgrâce de deux protecteurs de mon père, Osterman et Munik, les premiers hommes de l'état, plus affligé encore du dépérissement de la santé de ma femme, que je voyais languir depuis qu'elle avait mis au jour sa fille unique, je me souvins de l'avis sage que mon père m'avait donné; et peu jaloux de la célébrité qu'auraient pu m'acquérir de savantes études, j'allai sur le Volga chercher un ciel plus doux et un repos plus assuré.

Vous croyez bien, ajouta-t-il, que dans un pays où les hommes appartiennent au sol et en font la richesse, ce n'est pas moins pour le propriétaire une règle d'économie qu'un principe d'humanité de ménager les siens; et que, s'il lui était facile de leur apprendre à être libres, il n'aurait garde de négliger ce moyen de les rendre heureux. C'était là mon ambition; et par les progrès des lumières, de l'exemple et de l'habitude, en leur donnant de bonnes mœurs, j'espérais les mettre en état de mériter de douces lois.

Cette espérance fut détruite par un événement que j'aurais dû prévoir dans un temps de révolution. Les Tartares voisins des rives du Volga y firent des courses fréquentes; et par l'une des bandes qui faisaient le butin, ma demeure fut saccagée. Ma femme n'était plus; ma fille me fut enlevée à l'âge de quinze ans; et moi je fus réduit en esclavage. Hélas! ce ne fut ni mon bien ni ma liberté que je pleurai. J'étais père; ma fille était dans les mains des Tartares, et je croyais la perdre pour jamais: c'était la seule de mes peines qui pesât sur mon cœur; le reste

n'était rien ; mais ma fille! ma fille! je n'osais pas même penser au sort qu'elle avait dû subir.

Plus d'une fois, parmi les Musulmans, j'aurais servi des maîtres assez doux, si j'avais eu quelqu'un des talens d'un esclave. J'étais docile et diligent, mais faible, maladroit, et inhabile à tout; la bêche est le seul instrument que je maniais assez bien, encore étais-je bien las de cet exercice pénible. Lorsqu'on me demandait ce que j'avais appris, pour savoir à quoi j'étais bon, je répondais toujours, *les langues, les mathématiques*. Ce n'était pas ce qu'il fallait à mes bons Musulmans; et sans me quereller, me trouvant inutile, ils me revendaient à vil prix.

Ainsi de place en place, je me vis promené dans cette Asie, autrefois si célèbre, qu'on appelle la Natolie. Je cheminais sur les ruines de l'empire de Darius et d'Alexandre, et dans les plaines où Scipion avait défait Antiochus. Grandes leçons de patience! Je vis le détroit où Xerxès avait fait passer son armée; je me rappelai son retour. Je parcourus le royaume de Mithridate et celui de Crésus. J'aperçus de loin, dans Byzance, ce sérail qui occupe la place de l'antique palais de Constantin. Je traversai les champs où s'élevaient les murs de Troie; et je crus distinguer encore le Scamandre et le Simoïs. Quelquefois bêchant un jardin sur les ruines ensevelies d'Ephèse, de Nyse ou de Sardes, je pensais à Munik, qui était en Sibérie, bêchant la terre comme moi. Vous croyez bien qu'auprès de ces révolutions, celle de ma fortune me semblait peu de chose.

Enfin j'avais trouvé ma place chez un négociant de Damas, et mon talent pour le calcul m'en faisait estimer. C'était un honnête homme: sensible, indulgent, équitable, son caractère était un mélange de douceur et de gravité; mais par malheur je ne savais pas qu'il était sectateur de la doctrine de Pythagore. — De Pythagore! — Oui, mesdames, j'ai retrouvé là toute l'ancienne philosophie; des écoles de stoïciens, d'épicuriens, de sceptiques. Pourquoi s'en étonner? j'étais dans leur pays; il n'est pas bien étrange qu'après quelques mille ans, les esprits de Zénon, d'Épicure, de Pythagore, y rôdent encore çà et là.

Mon philosophe ayant donc entendu crier un chien que j'avais chassé de la maison: Pourquoi, me dit-il doucement, avez-vous battu ce chien-là? Savez-vous quelle âme l'anime? C'est bien certainement celle d'un homme vigilant, serviable, reconnaissant, d'un ami sensible et fidèle; pourquoi donc la faire souffrir? Que l'on perce de coups un sanglier, un tigre, un loup vorace, on ne fait que punir l'âme d'un méchant homme, l'âme d'un bacha, d'un visir; mais dans le chien, dans le chameau, dans

l'éléphant, respectons, mon ami, le malheur d'un homme de bien dont l'âme n'est qu'en pénitence de quelque faute, hélas! peut-être bien légère, que le ciel lui fait expier. Comme il me vit un peu surpris de sa doctrine, il voulut bien me l'expliquer.

Quand l'homme expire, me dit-il, si son âme n'est pas bien pure, son châtiment est de passer dans le corps de quelque animal d'un caractère analogue au sien (et il me fit un long détail de ces diverses métamorphoses); mais après une expiation plus ou moins longue, ajouta-t-il, elle revient, purifiée, animer un homme naissant.

Rien ne serait plus consolant, lui dis-je, que votre doctrine, si l'on se souvenait de ce qu'on a été; mais malheureusement l'oubli coupe le fil de l'existence, et à chaque mutation, c'est une âme nouvelle et un homme nouveau. Il m'écouta les yeux baissés; et après avoir réfléchi quelques momens: Vous me faites là, me dit-il, l'objection d'un incrédule. Vous avez dû sentir qu'elle m'affligerait; et ce n'est pas à vous de vouloir m'affliger. Je ne vous ai fait aucun mal, et vous m'en faites un cruel en me troublant dans ma croyance. Le lendemain il me vendit.

On cherchait pour le dey d'Alger un esclave, interprète des langues de l'Europe. J'en savais quelques unes; on m'acheta pour lui, et je passai à son service. C'était l'homme du monde qui se donnait le moins la peine de penser. Il était curieux et grand questionneur, mais très-facile à satisfaire; et pourvu qu'on lui répondît, comme aux enfans, quelque chose qu'il crût entendre, vrai ou non, il était content.

Par exemple, quand je lui eus dit d'où je venais, il me demanda s'il y avait dans ce pays-là un soleil, des étoiles et une lune. Je répondis que non; mais que de loin on s'y chauffait à son soleil, et que la nuit on était éclairé par sa lune, par ses étoiles. Je vis qu'il était fier que tout cela ne fût qu'à lui.

Une autre fois il me demanda pourquoi les bêtes ne parlaient pas. Les unes, répondis-je, ne parlent point, parce qu'elles ne savent que dire; les autres, parce qu'elles ont peur de dire des sottises, et qu'elles aiment mieux se taire que de parler imprudemment. Celles-là, dit-il, ont raison; et si mon perroquet eût été aussi sage, je ne lui aurais pas fait couper la tête pour une impertinence qu'il me dit l'autre jour. Cet exemple du perroquet fut un avis pour l'interprète.

A propos des arts de l'Europe, il me demanda si on savait faire la pluie et le beau temps. Je répondis que oui, mais que c'était un art exercé par les femmes. Il m'en demanda le secret. Je ne le sais pas bien, lui dis-je; mais c'est avec des girouettes, qu'elles font

tourner à leur gré. Il crut entendre ce mécanisme. Je veux, dit-il, que l'on m'amène quelques unes de ces ouvrières; et si jamais, pour quelque ambassade, je t'envoie dans ton pays, tu me feras ce plaisir-là. Je l'assurai de tout mon zèle; mais je lui étais nécessaire dans mes fonctions d'interprète; et je serais encore auprès de lui, si le ciel, qui voulait me réunir avec ma fille, n'eût pas permis qu'une belle pendule, dont le roi avait fait présent à mon curieux barbaresque, se fût tout à coup dérangée.

D'abord on s'aperçoit qu'elle est privée de mouvement; grande alarme dans le palais. On la remonte; mais elle avance, elle retarde, elle s'arrête encore; le dey prétend qu'elle a perdu l'esprit, et promet tout au monde à qui le lui rendra; car, à quelque prix que ce soit, il veut savoir l'heure qu'il est. Je m'aperçus même qu'il regardait cet accident comme un mauvais présage, et qu'il en perdait le sommeil.

Alors, me souvenant des premières leçons que j'avais prises de mon père dans l'art qu'il m'avait fait quitter, j'espérais d'en savoir encore assez pour remédier à l'accident de la pendule; et j'osai dire que si, pour récompense, le dey voulait m'accorder la liberté, je croyais assez bien connaître cette merveilleuse machine pour en rétablir les ressorts. La liberté me fut promise avec serment *par Mahomet*, serment qu'un vrai croyant n'a jamais violé. Je parvins, en effet, à remettre la pendule dans son bon sens; et le dey, ravi de la voir plus raisonnable que jamais, tint sa parole, et consentit que je fusse du nombre des captifs rachetés.

Çà, me dit-il, lorsqu'en me prosternant devant lui je lui rendis grâce, souviens-toi de ma commission. Je n'ai ici que des girouettes que le vent fait aller; j'en veux avoir de celles qui font aller le vent; et si tu peux m'en procurer, je t'en aurai encore plus d'obligation que d'avoir guéri ma pendule. Voilà, mesdames, par quel moyen je sortis d'esclavage; et comment par de longs détours, mais par la pente naturelle du courant de la vie, mené de Paris à Moscou, de Russie en Afrique, et d'Alger à Besons, je me trouve avec mes enfans.

En effet, dirent mes deux compagnes, il n'y a rien dans tout cela que de simple et de naturel.

Pour intermède, on nous servit la matelote. Nous la trouvâmes délicieuse; et après le souper, ce fut le tour de la batelière de répondre au désir que nous avions d'entendre ce qui lui était arrivé.

Quand je fus prise par les Tartares, nous dit Bathilde, j'avais dans l'âme deux sentimens qui, grâce au ciel, ne m'ont jamais abandonnée, la pudeur et la piété. Je n'avais qu'une idée bien confuse de leur objet; mais je savais que pour être sans tache

levant Dieu et devant le monde, je ne devais permettre aucune liberté à aucun homme qu'à mon mari, et que nul homme ne pouvait être mon mari qu'il ne fût chrétien. Voilà, mesdames, ce qui tout simplement a conservé mon innocence.

Quoi! dit Adélaïde, même chez les Tartares! Chez les Tartares, reprit-elle; je dus, il est vrai, mon salut à l'avarice du brigand dont j'étais le butin; car il me regardait comme un diamant pur, qui eût perdu sa valeur si on l'avait terni. En m'enlevant, il m'avait prise en croupe: le cheval qu'il montait allait plus vite que le vent; et moi, toute éplorée, toute éperdue que j'étais, j'avais encore, il faut que je l'avoue, la peur de me laisser tomber. Je pleurais, je me désolais, j'appelais mon père à mon aide; mais par un mouvement involontaire, je me tenais toujours à la ceinture du tartare. Le cruel, avec un sourire et un regard dont je frémis encore, tournant vers moi la tête, insultait à la fois à ma crainte et à ma douleur.

Nous arrivâmes dans son camp; et là, je vis ses compagnons m'entourer, le féliciter, et lui s'applaudir de sa proie, mais la garder à vue, appuyé sur son arc, et prêt à la défendre si quelqu'un eût osé vouloir la lui ravir.

Quand nous fûmes seuls dans sa tente, il m'offrit, d'un air aussi doux que pouvait l'avoir un tartare, de partager avec lui son souper: c'étaient quelques lambeaux de chair crue et sanglante, seulement un peu attendrie sous la selle du cheval. Je refusai cette pâture; mais ses instances, redoublées d'un air impatient, me forcèrent enfin de boire un peu de lait. Il fallut obéir. J'étais en son pouvoir; je voulais, s'il était possible, qu'il eût quelque pitié de moi; mais je vous laisse à penser, mesdames, quelle est la pitié d'un tartare pour une fille de quinze ans. Celui-ci me voyait pleurer sans être touché de mes larmes; et son regard, si j'avais pu l'entendre, exprimait autre chose que la compassion. Cependant, sans savoir ce qu'il ruminait en lui-même, je vis bien qu'il se combattait et qu'il se faisait violence. Tout à coup murmurant tout bas quelques paroles, il quitta brusquement le siége de gazon où nous étions assis, fit quelques pas hors de sa tente, rêva quelques momens, puis revenant à moi en secouant la tête me montra la peau d'ours sur laquelle j'allais coucher. Faible, tremblante, à sa merci, le corps excédé de fatigue et de douleur, qu'aurais-je fait? J'invoquai mon bon ange, je me recommandai à lui, et couchée auprès du Tartare que j'entendais frémir, je veillai, je pleurai long-temps; mais je finis par céder au sommeil. Non, jamais l'innocence n'a couru plus de risques; mais je vous l'ai dit; j'étais là comme un trésor sous la main d'un avare, et le prix qu'il en attendait le fit s'abstenir d'y toucher.

Le lendemain, nous arrivâmes au port d'Azow, où je fus vendue pour le sérail du grand seigneur; et le vaisseau sur lequel je passai fut un asile où je fus gardée avec le plus humble respect.

En débarquant sous les murs du sérail, je fus conduite par le kussir-aga, chef des eunuques noirs, dans l'appartement des novices. Là, sous les yeux d'une surintendante appelée Kadan Kahia, je fus, ainsi que mes compagnes, élevée avec soin dans les mœurs du sérail. Une sévère modestie, une docilité parfaite, quelques jeux innocens, quelques travaux légers, une étude assidue des langues orientales, et l'émulation la plus vive pour les talens qui rendent la beauté plus aimable, comme la danse et la musique, telle était à peu près la règle de cette espèce de couvent. Je m'affligeais d'y être captive, mais je ne m'en désolais pas. Loin de me défier du soin que l'on prenait de nous enseigner l'art de plaire, je m'étonnais qu'on eût pour nous tant de bonté. L'élégance de nos parures, l'attention et la diligence que l'on avait à nous servir, ne m'alarmaient pas davantage; et sans savoir ce qu'on voulait de moi, je n'en augurais aucun mal; mais dans le premier entretien que je pus avoir en secret avec l'une de mes compagnes, j'appris ma destinée; et dès ce moment-là je fus dans la douleur. Être livrée aux fantaisies d'un homme qui ne serait pas mon mari, qui n'était pas même chrétien; être captive dans son palais, jusqu'au moment où je serais mère, ou que lassé de moi, il daignerait me céder pour femme à quelqu'un de ses favoris; enfin être réduite à dissimuler ma croyance pour m'accommoder à la sienne; me faire musulmane, parce qu'il était musulman; tout cela me fut odieux.

Les femmes qui nous instruisaient, et la sultane mère, à qui l'on nous menait faire la cour, ne cessaient de nous dire que pour nous le bonheur suprême serait de plaire au sublime sultan et de mériter ses faveurs. Ces humiliantes leçons me flétrissaient le cœur; j'étais d'une tristesse que rien ne pouvait dissiper. Je ne savais comment me faire renvoyer; j'aurais voulu de bon cœur être laide; j'eus bien des fois l'envie de me défigurer, je n'en eus jamais le courage. Soir et matin, je priais mon bon ange de me tirer de là, et je veux croire que ce fut lui qui m'en inspira le moyen.

Un jour que mes compagnes, pour flatter la sultane mère, disaient merveilles de la grandeur et de la gloire de son fils: Hélas! mon fils, dit-elle, serait le plus heureux des souverains du monde, comme il en est le plus puissant et le plus magnifique, sans le malheur qu'il eut dans son enfance de voir un chat croquer une souris. L'impression qui lui en est restée lui a fait prendre en aversion ces deux espèces d'animaux; s'il en voit un, s'il croit

'entendre, il en a des frissons et des tressaillemens qu'on a de a peine à calmer. C'est un secret, ajouta la sultane, dont il faut bien que vous soyez instruites, afin que si jamais cet accident lui arrive lorsque vous serez avec lui, vous me fassiez appeler bien vite ; car le plus prompt remède à ses convulsions, c'est la présence de sa mère.

L'une de mes compagnes prit la liberté de lui dire qu'il devait être bien aisé de prévenir cet accident. Eh non ! dit la sultane, cela n'est pas facile. Si le sultan ne détestait que les souris, les chats seraient sa sauve-garde ; s'il ne haïssait que les chats, on négligerait les souris ; mais sans les uns, comment se garantir des autres ? Les piéges ne sont pas un moyen sûr : quelques souris s'y prennent, mais le grand nombre s'en échappe ; et pour n'en pas laisser peupler tout le sérail, il a fallu du moins y souffrir quelques chats. Tel a été le résultat de la sagesse de nos conseils : selon cette grande maxime, que de deux maux, dont l'un sert de remède à l'autre, et qu'on ne peut détruire ensemble, c'est le moindre qu'il faut choisir.

Nous parûmes toutes sensibles à l'affliction de la sultane, et moi-même je dis que c'était bien dommage qu'une cause aussi mince, et si futile en apparence, troublât tant de prospérités.

Lorsqu'on put se flatter de nous avoir donné assez de talens et de grâces pour plaire aux yeux de notre souverain, l'on obtint de lui la faveur de nous voir et de nous entendre. J'eus d'abord peu de succès devant lui : mon chant, ma danse, ma figure, tout lui parut froid comme glace ; et en parlant de moi, j'eus le plaisir de lui entendre dire qu'il ne manquait à cela qu'une âme. Ah ! cette âme, je l'avais bien, mais je ne l'avais pas pour lui.

Celles de mes compagnes qui, dès l'enfance, destinées à l'esclavage, n'avaient aucun sentiment de pudeur ni de liberté, se disputèrent ses regards ; mais ni la vive Napolitaine, ni la tendre Espagnole, qui partageaint mon sort, ne me firent rougir pour elles. Avec une noble décence, elles attendirent du moins l'hommage dû à leur beauté. La préférence leur fut donnée, et je ne la leur enviai point.

Toutes les fois que le sultan venait choisir une nouvelle favorite, je tremblais que ce ne fût moi. Je me tenais les yeux baissés, immobile, interdite ; le frisson dans le cœur, la confusion sur le visage ; et si la tristesse avait pu le rebuter, j'étais sauvée ; mais il la prit, cette tristesse, pour de la jalousie, et ma froideur pour du dépit. Emire est mécontente, dit-il en souriant (Emire était le nom que l'on m'avait donné) ; elle a raison d'être piquée. J'ai trop tardé à faire voir combien elle est belle à mes yeux ;

mais je ménage mes plaisirs et je sais réparer mes torts. A ces mots, croyant me combler de bonheur et de gloire, il me présenta le mouchoir. Peu s'en fallut que ma main tremblante ne le laissât tomber; mais que n'eût-il pas fait de moi si je l'avais mis en colère? Je parus donc soumise sans paraître flattée, et j'eus bien de la peine à fléchir le genou. J'en fus sévèrement grondée par la vieille surintendante; et il me fut bien recommandé d'oublier, le soir avec lui, cette ridicule pudeur.

Après le souper du sultan, continua Bathilde, l'effroyable kussir-aga, avec deux de ses noirs, vint m'annoncer, en se prosternant devant moi, que le grand-seigneur m'attendait.

Parfumée et vêtue aussi légèrement et aussi galamment qu'il avait plu à nos vieilles kadunes, les gouvernantes du sérail, je fus conduite par les noirs dans la chambre de Mahomet. Il était couché; mais la chambre était illuminée. Il me fit signe d'approcher, et à l'instant les noirs se retirèrent.

Me voilà seule avec le maître de ma vie.... Vous avez peur, mesdames; rassurez-vous : ma résolution était prise, de mourir ou de lui échapper.

Fidèle à la leçon que l'on m'avait donnée, je m'incline, j'approche d'un air humble et timide. Il me voit pâle et chancelante, et pour me rassurer : Venez, me dit-il, rose blanche, venez; les feux de mon amour vont bientôt vous rendre vermeille. Je m'avance, et selon l'usage, m'inclinant encore une fois au pied du lit avant que d'y monter, je prends la voix du chat, que j'imitais à s'y méprendre, et le plus doucement qu'il m'est possible, je fais entendre un *miaou*.

Un chat! s'écria le sultan en sautant du lit éperdu, un chat dans mon appartement! Il sonne; il va tomber en syncope sur un sofa.

Au bruit de ses sonnettes, le sérail est troublé, les pages de la chambre et les eunuques tremblent. Ils jurent tous par Mahomet qu'aucun chat n'a pu se glisser dans l'appartement de leur maître; et la sultane Validé, quand son fils a repris ses sens, veut lui persuader que sa frayeur est sans objet. Eh quoi! ma mère, lui dit-il avec impatience, croirez-vous toujours que je sois un visionnaire, un enfant? Cessez de vouloir excuser la négligence de mes esclaves; c'était un chat, vous dis-je. Émire en est témoin; elle l'a entendu. J'attestai qu'en effet j'en avais entendu la voix; et la peur lui ayant fait illusion, comme elle le fait souvent, il ajouta qu'il l'avait vu s'enfuir et s'échapper quand les portes s'étaient ouvertes.

Dans le saisissement où il était encore, et qui dura toute la

nuit, il avait besoin de repos. Je fus donc remenée sans accident dans ma cellule; et je dis mille choses tendres à mon bon ange, en le remerciant du conseil qu'il m'avait donné.

Le lendemain, au thé, j'essuyai quelques railleries de mes malignes compagnes; mais je les laissai s'égayer à mes dépens; et sous un air humble et confus, je leur dissimulai ma joie, me flattant que cette aventure ayant donné de l'humeur au sultan, il ne penserait plus à moi.

Je me flattais en vain. Il voulut réparer ce qu'il appelait ma disgrâce; et au déclin du jour, il me fit amener dans le salon de ses plaisirs. Dans ce salon semé de fleurs, et rempli des plus doux parfums, je le trouvai à demi couché sur un sofa de brocart d'or. Pour cette fois, il fut galant; il se donna la peine de venir au-devant de moi; il daigna me sourire, et, me donnant la main, il me conduisit sur le sofa.

Là, nonchalamment appuyé sur des coussins, et la tête penchée de mon côté, il débuta par se louer de l'intérêt aimable que j'avais pris à son accident, me dit qu'il était enchanté de me savoir un cœur sensible, et il me demanda si je l'aimerais bien. J'étais muette; il prit ce silence pour un aveu. Levez donc les yeux, me dit-il, et qu'au moins ces yeux me répondent. Alors me regardant lui-même comme s'il eût voulu me dévorer, il m'attirait vers lui, et m'enveloppait dans ses bras, quand tout à coup je le fis frémir. Seigneur, qu'avez-vous donc, lui dis-je avec l'air de l'inquiétude? Il resta un moment immobile et pensif; et l'instant d'après: C'en est une, s'écria-t-il, oui, c'en est une. Quoi donc, lui demandai-je? Une souris, une souris, dit-il. Elle est sous ces coussins, elle a gratté à mon oreille; et c'est elle sans doute que le chat guettait hier au soir. Je feignis de vouloir le rassurer, il s'excusa de sa faiblesse, et soit par complaisance ou par confusion, il se remit auprès de moi. Mais bientôt la souris gratta tout de plus belle. Pour le coup, il n'y put tenir; et comme si le feu avait été dans le salon, il en sortit précipitamment et alla s'enfermer au fond d'un cabinet voisin.

Je sonnai. Son monde accourut, et la sultane-mère accourut elle-même. On me trouva seule et tremblante; je fus interrogée, et avec l'air le plus naïf qu'il me fut possible de prendre, je racontai ce qui venait d'arriver au sultan. Sa mère, inquiète et troublée, frappe à la porte du cabinet, se nomme, enfin se fait ouvrir. J'entre avec elle, et je m'empresse, à son exemple, de calmer l'émotion dont le sultan était saisi. Mais il était trop occupé de la souris pour s'occuper de moi.

Ils étaient tous bien bêtes, interrompit Sophie, de ne pas deviner que vous aviez été le chat, et que vous étiez la souris! Jus-

tement, dit Bathilde, c'est toujours au plus simple que l'on pense le moins; et puis était-il si facile d'imaginer qu'une esclave faisait cette niche au sultan, et que c'étaient mes doigts qui grattaient le sofa? Savez-vous bien, mesdames, qu'il y allait de ma vie, et qu'on m'eût fait expirer sous les verges, si le sultan eût découvert que je lui jouais ce tour-là? J'en eus toute la peur; car la sultane-mère, trouvant singulier que deux fois précisément à l'heure, à la minute où j'étais avec le sultan, cet accident fût arrivé, y soupçonnait quelque artifice. Cela n'est pas naturel, disait-elle, et si mon fils lui-même n'avait pas vu le chat..... Je l'ai vu de mes yeux, s'écria-t-il, oui, je l'ai vu s'enfuir; et de plus, j'ai senti l'odeur de la souris. Ces mots imposèrent silence à la sultane, et je fus encore renvoyée; car le moment du tête-à-tête était passé pour le sultan. Je n'étais pourtant pas hors de péril encore. Le sérail s'occupait de moi. La réflexion de la sultane y donnait lieu au babil de nos gouvernantes; et la kadan-kahia, surtout, ruminant le cas dans sa tête, répétait continuellement : La sultane a raison. Deux fois de suite, à point nommé!... Non, cela n'est pas naturel. Une vieille kadune enfin crut avoir pénétré le mystère. J'ai remarqué, dit-elle à la surintendante, que cette jeune esclave se déplaît avec nous; elle est triste et rêveuse, quelquefois elle pleure; je la soupçonne même d'être chrétienne dans le cœur; ces gens-là ont des maléfices, et je crois qu'elle en use pour vous inquiéter. Je lui ai pris à la dérobée un petit livre que voici; il faut qu'il soit écrit en caractères diaboliques, car moi qui sais l'arabe, le turc et le persan, je n'en puis pas lire un seul mot. Il y a sans doute là quelques paroles pour attirer les chats et pour engendrer les souris. C'était un livre d'*Heures*, écrit en langue russe, que je tenais soigneusement caché, et que la duègne m'avait surpris. On feuilleta ce livre, et le trouvant indéchiffrable, on le porta bien vite à la sultane-mère, qui bien vite à son tour alla communiquer cette découverte au sultan.

Oh! des soupçons, dit-il; je n'en écoute point; et je ne veux avoir que des femmes qui m'aiment. Si celle-ci s'ennuie, et si elle est maussade, vous n'avez qu'à la renvoyer. Je songe, reprit-il, que ce jeune prince persan, à qui j'ai donné pour asile mon palais d'Andrinople, m'a demandé quelque amusement. Faites-y passer cette esclave : toute froide et triste qu'elle est, cela peut être bon pour lui. Avec cet éloge flatteur, je fus congédiée, et menée, encore innocente, dans le sérail du jeune Abas.

Pour celui-ci, j'avoue qu'il était moins aisé de me sauver de lui. Il n'avait peur de rien. Il était vif et tendre, et il me trouvait fort jolie. Mais il me vit pleurer; il était malheureux, et il fut touché de mes larmes. Il commença par me demander le récit de

mon infortune; je ne dissimulai que mon espièglerie pour me dérober au sultan. Je suis née libre, lui dis-je enfin. Je suis chrétienne; et dans nos mœurs une femme n'a qu'un mari. Jusqu'ici, j'atteste le ciel que j'ai gardé mon innocence. On m'a livrée à vous, et par la violence vous pouvez disposer de moi. Mais j'ai trop de fierté pour survivre à ma honte; et en mourant, je laisserais peut-être dans votre cœur un long regret d'avoir opprimé la faiblesse.

Moi, s'écria-t-il, moi! que je sois oppresseur! Eh! ne savez-vous pas que je suis opprimé? Alors il me conta que ce Turcoman, ce Nadir, le même à qui mon mari futur faisait alors des matelotes, s'était emparé de son trône, et que c'était pour le lui rendre que le sultan faisait la guerre à cet usurpateur. Je mériterais mon malheur, ajouta-t-il, si j'abusais du vôtre. Il me serait doux, je l'avoue, de posséder dans mon exil une femme aussi belle et aussi aimable que vous. (Pardon, mesdames, je répète ses mots.) Mais ce qui n'est pas juste et généreux ne me sera jamais possible. Le sultan a eu la bonté de vous donner à moi; je vais le supplier de vouloir bien permettre que je vous rende à lui, ou que je vous mette en liberté. Oh! non, de grâce, interrompis-je, ne lui demandez rien; je ne veux plus tomber en son pouvoir. Il faut donc, me dit-il, au moins que vous ayez la complaisance de rester ici quelque temps, et que nous ayons l'air d'y être bien ensemble; car s'il savait qu'en arrivant vous eussiez été renvoyée, il aurait lieu de croire que je dédaigne ses présens. Si dans trois mois, ajouta-t-il, je ne vous ai pas persuadée que nos mœurs ont aussi leur bonté, et que la loi que nous suivons est assez pure et assez sainte pour rendre un Persan vertueux, vous serez libre de me quitter, je vous en donne ma parole.

Ah! c'est ici, mesdames, que je rends grâces à mon bon ange, car ce fut lui qui me soutint. Mon jeune persan était beau, il était aimable et sensible; il ne pensait qu'à moi, et dès que nous étions ensemble, il oubliait tous ses malheurs. Si jamais je suis roi, me disait-il, et qu'Emire consente à partager ma fortune et ma gloire, elle n'aura que des esclaves et jamais aucune rivale: je le jure par Mahomet.

C'était ce nom de *Mahomet* qui gâtait tout; et après que mon jeune amant m'avait parlé avec des yeux, une voix et une âme capables d'amollir un cœur plus dur que les cailloux, mon bon ange était là qui me disait, comme à l'oreille: Ce Mahomet n'était qu'un fourbe; garde-toi bien d'y croire; pense que sous sa loi toutes les femmes sont esclaves, et que, chez les chrétiens, la plus simple cabane vaut mieux que chez les Musulmans le plus magnifique palais.

Cependant mon jeune homme devenait tous les jours plus

amoureux et plus pressant. Ses yeux perdaient cette douceur timide qui d'abord m'avait rassurée; ils étaient quelquefois étincelans de feu; et puis je les voyais abattus et noyés de larmes, lorsque je lui laissais prévoir le moment de nous séparer. Non, jamais, je le crois, il n'en aurait eu le courage. Et moi, que sais-je où m'eût réduite sa douleur et son désespoir? Je suis si bonne! et lui dans son malheur il était si intéressant! Mais une nuit on vint l'enlever d'Andrinople pour l'enfermer dans une tour. Bon jeune homme! Je le pleurai, et je ne l'oublierai jamais. J'ai su depuis que sa captivité avait été la principale clause du traité de paix que Nadir avait fait avec le sultan.

Le sérail d'Andrinople fut démeublé. Je fus du nombre des esclaves qu'on en tira; et de Trébizonde où je fus vendue, le Syrien qui m'acheta me fit partir avec lui pour Alep. Ce fut là que mon cher André eut la douleur de me voir livrée à un vieux libertin de Cypriote, laid et bourru à faire peur.

Sur le navire où j'étais embarquée avec ce vilain maître, je m'aperçus bientôt qu'il voulait en agir familièrement avec moi, je le trouvai mauvais; mon air froid et sévère l'irrita; mais il se contint: les témoins qui nous observaient réprimèrent sa pétulance.

Il devint plus hardi, quand je fus débarquée dans un port de son île, appelé Salamis, où il faisait sa résidence. Venez, me dit-il, suivez-moi, car il est temps de m'obéir. J'obéis en pleurant; il me mena tremblante au fond de ses jardins, dans un pavillon solitaire, où je fus enfermée, sous la garde d'un vieil esclave encore plus farouche que lui. Je ne vous ferai pas languir, me dit-il d'un air insultant, et dès que j'aurai fait un tour dans ma maison, je viens vous retrouver. Nous souperons ensemble; et j'espère, ma belle enfant, que vous me laisserez fléchir votre rigueur.

Les fenêtres du pavillon donnaient sur les jardins; elles étaient grillées, et l'esclave qui me tenait sous la clef fut sourd à mes plaintes. Mon bon ange semblait lui-même m'avoir laissée à l'abandon; mais mon courage à moi ne m'abandonnait pas. Cependant, faut-il l'avouer? je pensai un moment au sérail d'Andrinople, et je soupirai de n'être pas encore au pouvoir de mon jeune Abas. Celui-là du moins n'eût jamais fait violence à ma faiblesse; et André lui-même convient que dans ce moment-là mes regrets étaient pardonnables.

La nuit vint; le bruit des serrures m'annonça l'arrivée de mon vieux scélérat. Il entre; et la porte se ferme. Oh ça! me dit-il, belle enfant, il n'est plus temps d'être sévère. Sans reproche, vous me coûtez mille sequins; et je veux être aimé pour mon argent.

Il avait une dague à sa ceinture, et le lâche, en la regardant, il me la faisait remarquer. Je vis donc qu'il fallait mourir, ou me livrer à lui, ou l'étrangler moi-même. Je ne balançais point, et je m'étais mise en défense; quand tout à coup une voix aigre et perçante se fit entendre sous les fenêtres du pavillon. Veux-tu bien m'ouvrir, traître? disait-elle à l'esclave, ou tu vas mourir de ma main. A cette voix, je vis pâlir et frissonner mon Cypriote. Ah! me dit-il en tremblant, c'est ma femme! Nous sommes trahis! Elle entra avant qu'il eût le temps de me dérober à sa vue.

Comment! vieux coquin, lui dit-elle en paraissant, il te faut de jeunes esclaves; et c'est donc pour cela que tu me quittes si brusquement après six mois d'absence, sans me donner, à moi, le plus petit signe d'amour! Je t'apprendrai si c'était là le prix que tu devais à mes soupirs. Infâme libertin, tu ne méritais pas une femme aussi douce, aussi tendre que moi. En prononçant ces mots, les yeux lui sortaient de la tête; et son bras armé d'un couteau était levé sur lui.

Ma femme, lui dit-il, apaisez-vous. Je n'ai rien fait qui mérite votre colère. Vous devez bien plutôt louer ma sagesse et ma continence. Cette esclave peut vous le dire. Je n'ai point usé de mes droits. — De tes droits, misérable! — Oui, de mes droits, sans doute; et le prophète a dit lui-même.... — Le prophète aura dit ce qu'il aura voulu; moi, je sais bien ce que je sais, et ce n'est pas à des gens comme toi qu'il a permis plus d'une femme. Allons, la belle, suivez-moi, vous serez sous ma garde. Ah! je t'en donnerai des esclaves de dix-huit ans!

Tandis qu'à travers ses jardins elle m'emmenait avec elle: J'admire, lui dis-je, madame, la noble fermeté avec laquelle vous rangez votre mari à son devoir. C'est là, dit-elle, comme il faut s'en faire aimer. Ils sont hardis tant que nous sommes faibles; mais ils sont faibles à leur tour quand nous cessons d'être timides; et avec du courage et de bonnes manières, nous les mettons à la raison. Et n'avez-vous pas peur, lui dis-je, que dans sa violence.... — Lui, dans sa violence! Il tremble devant moi, ne le voyez-vous pas? Je suis la nièce du cadi. Ce n'est pas que j'en sois plus fière; et telle que vous me voyez, je suis la complaisance même; mon mari fait de moi ce qu'il veut lorsqu'il s'y prend bien. Mais, en revanche, je veux qu'il m'aime et qu'il n'aime que moi; car il me l'a promis; et s'il me manque, il doit savoir que je ne le manquerai pas. Aussi n'ayez pas peur qu'il ose cette nuit troubler votre sommeil. Il sera près de moi, et vous pourrez dormir tranquille; ce sera moi qui veillerai pour vous.

En effet je passai la nuit fort paisiblement auprès d'elle; et dès le lendemain matin, m'ayant menée au port, elle exigea qu'il me

vendit, et sur l'heure et en sa présence. Il obéit sans répliquer. Alors, le prenant par la barbe : A présent, lui dit-elle, mon cher petit mari, faisons la paix ; car je suis bonne, et je veux bien tout oublier.

J'aurais ri de mon aventure si elle m'eût mise en liberté ; mais j'étais tombée au pouvoir d'un corsaire de Barbarie qui faisait pour l'Egypte sa cargaison de femmes dans les Echelles du Levant. Ah ! pour le coup, mon pauvre André, qu'allait devenir ta Bathilde !

Le Barbaresque, après nous avoir embarquées, ne pensait plus à nous. Il était occupé de la manœuvre du navire ; nous n'étions pour lui qu'un troupeau ; mais au Caire un sérail nous attendait ; un maudit vent nous poussait à pleines voiles. C'en était fait de moi, si une galère de Malte n'avait pas attaqué le navire africain, et ne l'avait pas enlevé. Nous étions quinze, dont la plus vieille n'avait guère plus de vingt ans. Vous pensez quelle fut la joie des chevaliers français d'avoir, d'un seul coup de filet, fait sur les Infidèles une si bonne prise.

Je ne vous dirai pas quel fut le sort de mes compagnes, les unes circassiennes, les autres géorgiennes, quelques unes européennes, toutes assez jolies pour tenter leurs libérateurs. Pour moi, je tombai en partage à un chevalier de Lancy, le plus beau, et, je crois, le plus aimable des maltais.

La galère fit route vers le port de Marseille ; et durant le voyage, surveillée avec soin par mon dangereux chevalier, je lui contai mes aventures. Je lui dis comment jusque-là mon bon ange m'avait gardée. Qui le sait mieux que moi, dit-il en souriant? C'est moi-même qui suis cet ange tutélaire, et qui me rends visible pour obtenir le prix de tout ce que j'ai fait pour vous. Je répondis que mon bon ange avait été jusque-là désintéressé, et que j'espérais bien qu'il le serait toujours.

Mais en lui racontant le malheur du jeune sophi, il avait vu mes yeux attendris et mouillés de larmes ; et lorsqu'il m'avait fait entendre qu'il n'y avait pour cet aimable prince aucun espoir de délivrance, il m'avait entendu pousser un long et douloureux soupir. Il prit donc cette marque de sensibilité pour une marque de faiblesse ; et il voulut en tirer avantage. Parlons vrai, me dit-il ; si le jeune sophi avait été chrétien, vous l'auriez aimé, n'est-ce pas? S'il eût été chrétien, lui dis-je, il m'aurait épousée ; et j'aurais aimé mon mari. Vous épouser, dit-il, cela m'est impossible, cette petite croix me le défend. Mais pour vous aimer, je m'y engage, et promets de m'en acquitter au moins aussi bien qu'un sophi.

Monsieur le chevalier lui dis-je, oserais-je vous demander de

qui sont les cheveux que je vois enfermés dans le joli cœur de cristal qui pend sur votre sein à ce ruban couleur de rose? (Je dois vous dire que sur la mer la chaleur était excessive, et que monsieur le chevalier, pour respirer plus à son aise, était négligemment vêtu.)

Vous me demandez là, me dit-il, un secret qu'il ne m'est pas permis de révéler. Je crois le deviner, lui dis-je. Ces cheveux sont un gage d'amour et de fidélité, et vraisemblablement vous en avez laissé un pareil en échange. Cela est vrai, répondit-il en rougissant. — Eh bien! monsieur le chevalier, regardez-moi, et voyez si je vaux la peine que vous soyez infidèle et parjure à celle dont le cœur se repose sur votre foi. Le chevalier baissa les yeux. Dans les lectures de mon enfance, rien ne m'a plus intéressé, ajoutai-je, que l'histoire de Malte, et dans le caractère de ses chevaliers, j'ai cru voir autant de générosité que de franchise et de valeur. Soyez, comme eux, aussi loyal que vous êtes aimable; je vous devrai mon innocence; ne m'enviez pas ce bienfait. A l'égard de ma liberté que je vous dois aussi, mais qui ne m'est pas aussi chère, disposez-en, je le veux bien, et faites-en l'hommage à celle à qui la vôtre est engagée. Je consens à ce que ma vie soit employée à la servir. Vous lui direz: J'ai délivré cette fille de l'esclavage; j'ai respecté en elle son honnêteté, son malheur; mais elle croit devoir me consacrer sa vie en échange de mes bienfaits; et comme elle ne peut être à moi, j'ai voulu qu'elle fût à vous. N'est-il pas vrai, monsieur le chevalier, que ce sera faire, des droits que vous avez sur moi, l'usage le plus noble et en même temps le plus doux?

Il fut charmé de ce conseil; et autant je l'avais vu auparavant troublé, interdit et confus, autant je le vis calme et content de lui-même. Cela m'apprit qu'un cœur honnête n'est jamais à son aise avec une pensée ou un désir qui ne l'est pas. Non, dit le jeune batelier, une mauvaise intention est dans l'âme comme une épine dans le doigt; on y a la fièvre jusqu'à ce qu'elle en sorte.

Nous arrivâmes à Marseille, et de là bientôt à Paris. Une lettre m'y avait déjà précédée, et recommandée à la comtesse de M***, la plus jolie des veuves; et sur la foi du chevalier, je fus reçue avec bonté. Mais à Paris, je ne songeai qu'au voisinage de Besons, et je fis si bien qu'un beau jour je persuadai à ma maîtresse d'aller, avec son chevalier, nous promener sur ce bord de la Seine, que l'on disait charmant. J'y trouvai mon André: Le voilà, dis-je en le voyant, celui que le ciel me destine. Il est fidèle au rendez-vous qu'il m'a donné lui-même sur le marché d'Alep. A l'instant j'aperçus mon père. Ah! ce fut là que ma tête, mes sens, mon âme, tout se perdit. André lui-même fut oublié. Je ne vis que mon père; je m'évanouis dans ses bras, et

lorsque je rouvris les yeux, je le vis à genoux, arrosant mon sein de ses larmes. C'était cette douce rosée qui venait de me ranimer. André, comme vous croyez bien, ne se possédait pas de joie. Eh bien ! s'écriait-il en bondissant, eh bien ! vous l'avais-je promis ? La voilà ! Oui, lui dis-je, la voilà telle que le ciel la fit naître, et telle qu'elle était dans les bras de son père au moment qu'il lui fut ravi. J'ai couru des périls, mais sans tache et sans honte ; et le ciel m'est témoin, lui qui m'en a sauvée, que j'y aurais laissé la vie s'il m'eût fallu y laisser l'honneur.

Le chevalier et ma maîtresse croyaient rêver ; ils ne concevaient rien à tout cela. Mais quand nous fûmes un peu remis d'une première émotion, nous leur contâmes, à peu près, ce que vous avez eu, mesdames, la bonté de vouloir entendre ; et ils virent bien qu'avec l'aide de mon bon ange, j'avais dû retrouver dans la cabane de Besons mon père et mon fidèle André. Celui-ci prit la liberté de leur offrir une matelote. Nous soupâmes ensemble. Notre bonheur semblait les rendre aussi heureux que nous; et dès ce moment mon aimable et généreux libérateur me rendit à mon père pour disposer de moi. Mais je voulus ramener ma maîtresse ; et ce ne fut que le lendemain que je revins à la cabane. J'y trouvai mon André brûlant d'amour. Je suis moins vive ; mais ma reconnaissance ne le fit pas languir. Il aurait animé le marbre ; et vous pouvez croire, mesdames, que je n'avais le cœur ni assez froid ni assez dur pour rester insensible et glacé près du sien.

La comtesse et le chevalier voulurent bien assister à ma noce. L'un, pour prix de ma délivrance, exigea que la fête en fût célébrée à ses frais ; et l'autre eut la bonté de faire mon trousseau, que j'ai conservé pour ma fille.

Ils auraient voulu que mon père redemandât ses biens dans le royaume de Kasan. Mais la valeur de ces biens-là tient aux hommes qui les cultivent ; et où retrouver ceux que nous y avions laissés ? D'ailleurs, André se croyait assez riche avec sa barque et ses filets ; mon père trouvait comme lui qu'il ne nous manquait rien ; je pensais tout de même ; nous ne voulûmes plus tenter les caprices de la fortune ; et contens du repos obscur qu'elle nous accordait, nous ne désirâmes plus rien.

Le bon Lucas, qui s'était repris d'amitié pour son neveu, lui a laissé son bien en mourant. Nous n'y touchons pas : ce sera la dot de nos filles, et la ressource de ceux de nos enfans qui pourraient en avoir besoin. Vous comptez donc en avoir un grand nombre, leur demanda Sophie ? Oui, tant que Dieu voudra, reprit André : nous sommes disposés, Bathilde et moi, à lui obéir. Sa providence a eu soin de nous, elle aura soin de nos enfans.

Eh bien! mesdames, avais-je tort, demandai-je à mes deux compagnes, en vous disant que sous cet humble toit le bonheur pouvait habiter? Oui, dirent-elles, assurément, c'est là du bonheur, si jamais il en fut. Mais ce qui nous étonne le plus de leurs aventures passées et de leur situation présente, c'est qu'ils n'en soient pas étonnés. — Comment le seraient-ils? n'ont-ils pas vu, leur dis-je, ces événemens se lier naturellement l'un à l'autre? Rien n'est surprenant dans la vie que les effets dont les rapports avec leur cause ne nous sont pas connus; tout au monde paraîtrait simple, si l'on voyait nettement par quels nœuds tout est enchaîné. Le hasard n'est qu'un escamoteur habile, qui dérobe à nos yeux ses tours de gobelets.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.

CONTES MORAUX.

Alcibiade, ou le Moi.	Pag. 1
Soliman II.	17
Le Scrupule, ou l'Amour mécontent de lui-même.	28
Les quatre Flacons, ou les Aventures d'Alcidonis de Mégare.	43
Lausus et Lydie.	58
Le Mari Sylphe.	65
Heureusement.	83
Les deux Infortunées.	95
Tout ou rien.	104
Le Philosophe soi-disant.	115
La Bergère des Alpes.	129
La mauvaise Mère.	146
La bonne Mère.	155
L'École des Pères.	169
Annette et Lubin, histoire véritable.	182
Les Mariages Samnites, anecdote ancienne.	189
Laurette.	201
Le Connaisseur.	224
L'heureux Divorce.	241
Le bon Mari.	262
La Femme comme il y en a peu.	279
L'Amitié à l'épreuve.	297
Le Misanthrope corrigé.	323

NOUVEAUX CONTES MORAUX.

La Veillée.	345
Le Trépied d'Hélène.	416
La Leçon du Malheur.	429
L'École de l'Amitié.	442
Le franc Breton.	475
L'Erreur d'un bon Père.	501
La Cassette.	524
Les Rivaux d'eux-mêmes.	540

Les Déjeuners du Village, ou les Ayentures de l'Innocence. 566

PREMIER DÉJEUNER.

La Fenêtre. ibid.

DEUXIÈME DÉJEUNER.

Le Couvent et le petit Bois. 575

TROISIÈME DÉJEUNER.

Le Presbytère et l'Hôpital. 586

Les Bateliers de Besons. 597

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

MAY - 7 1927